

U d'of Ottawa



39003023187841





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIOGRAPHIE NATIONALE.

1873

BIOGRAPHIE NATIONALE

PUBLIÉE PAR

L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS

DE BELGIQUE.

TOME HUITIÈME.



BRUXELLES,

BRUYLANT-CHRISTOPHE & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

RUE BLAIND, 35.

1884-1885



LISTE DES MEMBRES

DE LA COMMISSION ACADÉMIQUE CHARGÉE DE LA PUBLICATION
DE LA BIOGRAPHIE NATIONALE.

(SEPTEMBRE 1885.)

- MM. P.-J. van Beneden**, délégué de la classe des sciences, *président*.
Alph. Wauters, délégué de la classe des lettres, *vice-président*.
Ad. Siret, délégué de la classe des beaux-arts, *secrétaire*.
L.-G. De Koninck, délégué de la classe des sciences.
G. Dewalque, délégué de la classe des sciences.
J.-B.-J. Liagre, délégué de la classe des sciences.
Ed. Morren, délégué de la classe des sciences.
M.-P. Gachard, délégué de la classe des lettres.
L. Roersch, délégué de la classe des lettres.
Th. Juste, délégué de la classe des lettres.
Alph. Le Roy, délégué de la classe des lettres.
H. Hymans, délégué de la classe des beaux-arts.
Le chev. Léon de Burbure, délégué de la classe des beaux-arts.
Ad. Samuel, délégué de la classe des beaux-arts.
-

LISTE DES COLLABORATEURS

DU HUITIÈME VOLUME DE LA BIOGRAPHIE NATIONALE.

(Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des collaborateurs décédés.)

Alvin (Fréd.), à Bruxelles.

Alvin (L.), membre de l'Académie royale de Belgique, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, à Bruxelles.

Arenbergh (E. van), avocat, à Louvain.

Beneden (P.-J. van), membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'université de Louvain.

Borchgrave (Émile de), membre de l'Académie royale de Belgique, ministre de Belgique, à Belgrade.

Bormans (Stan.), membre de l'Académie royale de Belgique, archiviste, à Liège.

***De Busscher (Edmond)**, membre de l'Académie royale de Belgique, archiviste de la ville de Gand.

Demagnet (A.-G.), secrétaire à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

De Pauw (N.), procureur du roi, à Bruges.

De Sagher (L.), capitaine adjoint d'état-major, à Gand.

Devillers (L.), archiviste, à Mons.

Dewalque (G.), membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'université de Liège.

LISTE DES COLLABORATEURS.

- Even (Edw. van)**, archiviste de la ville de Louvain.
- Gedoeist (H.)**, avocat, à Bruxelles.
- Génard (P.)**, archiviste de la ville d'Anvers.
- Goovaerts (Alf.)**, bibliothécaire adjoint de la ville, à Anvers.
- *Guillaume** (général baron), ancien ministre de la guerre, aide de camp du roi, membre de l'Académie royale de Belgique, à Bruxelles.
- Helbig (H.)**, homme de lettres et bibliographe, à Liège.
- Henrard (P.)**, membre de l'Académie royale de Belgique, à Anvers.
- *Heremans (J.-F.-J.)**.
- Jacques (Victor)**, docteur en médecine, à Bruxelles.
- Journez (Alf.)**, à Liège.
- Juste (Théodore)**, membre de l'Académie royale de Belgique, conservateur du Musée royal d'antiquités, à Bruxelles.
- Kerckhove de Denterghem (comte de)**.
- Keyenbergh (A.)**, à Bruxelles.
- Le Roy (Alph.)**, membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'université de Liège.
- Loise (Ferd.)**, correspondant de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'athénée royal, à Mons.
- Lyon (Cl.)**, à Charleroi.
- *Neeffs (Emmanuel)**, à Malines.
- Nève (Félix)**, membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'université de Louvain.
- Nève (J.)**, avocat, à Bruxelles.
- Nypels (Guillaume)**, membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'université de Liège.
- Piot (Ch.-G.-J.)**, membre de l'Académie royale de Belgique, archiviste adjoint aux Archives générales du royaume, à Bruxelles.
- Pirenne (Henri)**, à Liège.
- *Pouillet (E.)**, membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'université de Louvain.
- Rahlenbeek (Ch.)**, homme de lettres, à Bruxelles.
- Renier (J.-G.)**, à Verviers.
- Reusens** (le chanoine **E.**), professeur, bibliothécaire de l'université de Louvain.

LISTE DES COLLABORATEURS.

Roersch (J.), correspondant de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'université de Liège.

***Rongé (J.-B.)**, à Liège.

Rooses (Max.), conservateur du musée Plantin, à Anvers.

Siret (Ad.), membre de l'Académie royale de Belgique, commissaire d'arrondissement, à Saint-Nicolas.

***Stappaerts (Félix)**, membre de l'Académie royale de Belgique, professeur honoraire d'archéologie à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles.

Stecher (J.), membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'université de Liège.

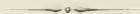
Thonissen (J.-J.), membre de l'Académie royale de Belgique et de la Chambre des représentants, professeur à l'université de Louvain.

Vander Haeghen (V.), docteur en droit, à Gand.

***Vander Meersch (Aug.)**, avocat et homme de lettres, à Gand.

Varenbergh (Emile), archiviste de la province de Flandre orientale, secrétaire de la rédaction du *Messenger des sciences historiques*, à Gand.

Wauters (Alph.), membre de l'Académie royale de Belgique, archiviste de la ville de Bruxelles.



GODEFROID (*Jules-Joseph*), harpiste et compositeur, naquit à Namur le 23 février 1811, d'une famille liégeoise dont tous les membres cultivaient l'art musical avec succès. Son père, Dieu-donné Godefroid, qui fut son maître, jouait de plusieurs instruments. Son talent et son caractère l'avaient rendu très populaire à Namur. De l'école de musique qu'il avait fondée sous le nom d'*enseignement mutuel*, sortirent de nombreux et excellents élèves. Il y enseigna le chant, le piano, la guitare, la harpe, le violon ; et c'est principalement à lui que Namur doit cette phalange de musiciens renommés dont elle s'honore, et au premier rang de laquelle brillent comme harpistes Jules et Félix Godefroid.

Jules, le second fils de Dieu-donné Godefroid, révéla, dès l'enfance, de grandes aptitudes : à l'âge de douze ans, il ébauchait déjà de petites compositions dramatiques, et s'exerçait à manier le piano, la harpe, le violoncelle. Tous les instruments lui devinrent familiers : il en savait marier habilement les différents timbres. Son père, ayant accepté, à ses risques et périls, la direction du théâtre qui venait de s'ouvrir en 1825, échoua dans cette entreprise. Pour couvrir ses pertes, il vendit sa maison de la Grand'Place, où Félix était né. Malgré les sympathies qui l'entouraient dans son pays, il comprit qu'il fallait un plus vaste théâtre à ses fils. « Allez à Paris », disait Voltaire à Grétry, leur compatriote ; « c'est là

« qu'on vole à l'immortalité. » Dieu-donné Godefroid prit le chemin de la grande cité des arts. Deux de ses fils y commencèrent leurs études : l'un, Jules, entra, le 23 octobre 1826, dans la classe de harpe de Naderman aîné ; l'autre, Alphonse, qui se destinait à la scène, suivait le cours de Ponchard. Leur père se rendit à Boulogne-sur-Mer, pour y conduire l'orchestre du théâtre. Il y donna des leçons et y fit école comme à Namur. Mais les premiers temps furent bien rudes : pour subvenir à leurs besoins dans la capitale française, les deux frères furent obligés de faire partie des orchestres de l'Ambigu et de la Porte Saint-Martin. Jules jouait l'alto, Alphonse le violon. C'était presque une vie de bohème que ces années d'apprentissage. En 1828, Jules obtint le second prix de harpe. L'année suivante, n'ayant pas réussi au gré de ses désirs, il quitta le Conservatoire. Lesueur l'avait initié à la composition libre, sans qu'il eût fait d'études régulières d'harmonie ni de contrepoint.

Tout souriait alors à Dieu-donné Godefroid : il put rappeler ses enfants auprès de lui ; la joie rayonnait à son foyer ; chacun apportait son contingent à la prospérité commune : Alphonse et Cléophile, chantaient au théâtre ; Jules enseignait la harpe à de nombreux amateurs ; Félix s'essayait déjà, sous la direction de son frère, à cette exécution prestigieuse qui l'a

rendu célèbre. Cette vie était un enchantement. Les grands artistes de l'époque : Paganini, de Bériot, Malibran, Labarre le harpiste, se donnaient rendez-vous dans cette maison et y organisaient de brillants concerts. Grâce aux Godefroid, Boulogne était au rang des premiers centres artistiques de la France. La présence de ces illustrations musicales éveilla dans l'âme de Jules une vive émulation. Chaque jour voyait éclore une inspiration nouvelle. Il écrivit pour un concours d'harmonie un morceau qui remporta la palme. Un opéra anglais lui fut proposé ; il en fit exécuter plusieurs parties dans les concerts. La fantaisie militaire composée pour l'inauguration de la statue de Napoléon fut accueillie avec beaucoup de faveur. Mais c'est à ses mélodies qu'il dut particulièrement sa vogue de 1830 à 1835. *Salvator Rosa*, *le Lac de Genève*, *la Veille des Noces*, *Julie aux cheveux noirs*, *le Fils du désert* et *l'Enlèvement de la Sultane* retentissaient dans tous les salons. Ces deux dernières mélodies, restées inédites, furent chantées à Paris devant Abdel-Kader et produisirent sur l'émir la plus vive impression. Pierre Médonin, qui lui fournissait les paroles de ses mélodies, sollicita de Saint-Hilaire, auteur dramatique, un poème pour son jeune favori et l'obtint : *le Diadesté* (ou *la Gagenre arabe*), opéra comique en deux actes, fut représenté en 1836, au théâtre de la Place de la Bourse. Ce fut un succès. Mais

« Le passage est bien court de la joie aux douleurs. »

Godefroid père, ayant repris la direction du théâtre de Boulogne, y retrouva la ruine, comme à Namur. Il tomba malade, et sa femme, effrayée du désastre, fut emportée subitement à 47 ans ; il la suivit bientôt dans la tombe, et toute cette famille naguère si heureuse fut dispersée au souffle du malheur et de la mort. Le pauvre artiste, entre non sans gloire dans la carrière de compositeur, alla rejoindre, à Paris, son frère Félix, qui continuait ses études à l'Académie de musique et possédait déjà un talent supérieur. De l'instrument sacré du roi-prophète, s'échappaient sous leurs mains

des torrents d'harmonie ; la harpe n'était plus la harpe : c'était un orchestre complet.

Jules Godefroid avait trouvé des combinaisons nouvelles dont Félix profita largement. Les deux frères exécutèrent ensemble, dans des concerts qui faisaient courir tout Paris, une sonate pour deux harpes composée par Jules Godefroid. C'était ravissant : la Belgique put en juger, en 1837, lors d'un voyage triomphal dont tous les amateurs de cette époque ont gardé le souvenir. Servais se lia d'une intime amitié avec Jules Godefroid, et leurs instruments s'unirent dans ces magnifiques duos composés en commun sur les *Huguenots* et sur *Guillaume Tell* qui excitèrent tant d'enthousiasme. De Namur à Liège, et de Liège à Bruxelles ce ne fut qu'une longue ovation. Jules Godefroid ne s'était pas contenté de charmer l'oreille et d'exalter l'imagination, il avait ému les cœurs. A Huy, une aimable dilettante, qui était une femme accomplie, Mlle d'Autrebande, nièce du bourgmestre de Huy, lui donna sa main.

Avant de repartir pour Paris, il alla rendre visite à M. Fétis et l'entretint de ses projets et de ses espérances. Le savant maître lui donna pour la composition dramatique un conseil qui peut prévenir bien des mécomptes. Voici ses sages et graves paroles dictées par l'expérience : « Ne travaillez que sur des ouvrages d'auteurs connus et qui ont l'habitude de la disposition d'un sujet ; car la musique en France ne peut sauver une pièce mal faite. » Le biographe des musiciens ajoute : « Mais déjà il avait reçu le livret d'un opéra comique en deux actes qui avait pour titre : *la Chasse royale*, et quelques morceaux de la partition étaient composés. » Racontons brièvement ce drame, qui finit par une catastrophe : la mort de son auteur. La pièce, dont Jules Godefroid avait déjà écrit quelques morceaux, était due à Saint-Hilaire ; conçue en un acte et non en deux, comme on l'a dit, elle n'avait rien qui pût blesser le goût public, et le compositeur bien en verve la termina au sein des joies de son heu-

reux mariage. La partition fut acceptée avec empressement par le directeur du théâtre de la Renaissance, et le principal rôle, celui de *Denise*, confié à Mme Anna Thillon, l'étoile du moment. Dès les premières répétitions, la musique obtint un tel succès et provoqua un tel entraînement que le directeur voulut qu'on augmentât l'importance de l'œuvre : il exigea que le librettiste, au lieu d'un acte, en fit deux : ce qui gâta la pièce. Ce remaniement ne refroidit cependant pas l'inspiration : c'était toujours la même verve et la même fraîcheur. A chaque audition, on jugea la musique aussi distinguée qu'elle était mélodieuse ; mais l'envie, tenue en éveil par le bruit flatteur qu'excitait d'avance cette pièce nouvelle, suscita bientôt une cabale. Quand la première représentation de *La Chasse royale* eut lieu, le 24 octobre 1839, il régnait dans la salle comme un souffle de tempête : dès l'ouverture, des sifflets se firent entendre, et toute la représentation fut troublée par le bruit alternatif des sifflets et des bravos. Les artistes complètement déroutés perdirent la tête : Henri IV, le héros de la pièce, faillit s'asseoir sur les genoux de Denise. D'autres méprises, non moins graves, provoquèrent de longs éclats de rire. Le pauvre compositeur avait la mort dans l'âme. L'auteur du libretto, Saint-Hilaire, qui avait manqué d'habileté scénique, ne manqua pas de cœur en cette circonstance. A la seconde représentation, il fit distribuer dans la salle un avis par lequel, condamnant le premier son œuvre, il suppliait le public d'écouter au moins la musique d'un jeune compositeur destiné à prendre une des premières places dans l'art musical. L'avis fit son effet. Le public écouta, imposa silence à la cabale et, enthousiasmé, rappela l'auteur à la fin de la représentation. La défaite s'était changée en triomphe. Mais, hélas ! le coup était porté. Jules Godefroid fut atteint d'une tristesse incurable ; la mort de son premier-né mit le comble à sa douleur ; la fièvre le saisit, et un médecin, en recourant à la saignée, détermina une fièvre typhoïde qui l'enleva. Il mourut dans les bras de son frère, le 27 février 1840.

Pour juger de ce qu'il pouvait devenir, disons en quelques mots ce qu'il fut dans la composition musicale. Son œuvre n'est pas considérable sans doute : il est mort si jeune ! Il n'avait pas trente ans. Mais quelle maturité de talent dans cette vive jeunesse ! Il n'a pas ouvert de voie nouvelle, sauf dans les combinaisons de la harpe. Il n'était pas cependant un imitateur. Son imagination précoce, qui lui fournissait déjà des pensées à douze ans, n'était pas arrêtée dans son essor ni alourdie par le poids d'une science uniquement puisée dans les calculs du contrepoint. Il se déployait à l'aise sous les bercements de la mélodie et les fortes poussées de l'harmonie sur des instruments dont il avait expérimenté la nature, les ressources et la portée. Sans calquer la manière d'aucun de ses devanciers, il était de la famille d'Hérold et de Weber, il aimait leur style aussi caressant que magistral. L'étude attentive de son orchestration, comparée à celle de ces auteurs, révèle les mêmes conditions de sonorité et la même distribution des instruments.

L'ouverture du *Diadesté*, restée dans les répertoires d'harmonie classique, peut donner la mesure exacte de son vigoureux talent. Il y a là une plénitude de sonorité et, pour tout dire, une *maestria* qu'on ne rencontre guère que chez les compositeurs d'une expérience consommée. *Grâce, passion, puissance*, ces trois vertus géniales que ni le métier ni l'art ne peuvent donner, sans le secours d'une organisation privilégiée, telles sont les qualités de Jules Godefroid dans cette ouverture, un des chefs-d'œuvre de la musique contemporaine. L'introduction est pleine d'une suave mélodie ; le milieu rappelle l'air du ténor, où éclate la passion dans toute sa fougue ; et la stretta, avec ses brillantes harmonies, sa splendide succession d'accords en crescendo, soulève l'enthousiasme.

Le *Diadesté* est une œuvre importante comme science et comme inspiration. C'était le début d'un maître. Il y a là des pages d'une haute valeur et qui prouvent que l'auteur aurait pu réussir dans le grand opéra comme dans l'opéra

comique. Les morceaux les plus remarquables du *Diadesté* sont : 1^o l'air du ténor; 2^o le duo : *Diadesté, jeu charmant*, pour ténor et soprano; 3^o la ballade : *C'est là Fenise, ma patrie*; 4^o un quatuor délicieux; 5^o le finale du second acte qui couronne si dignement la pièce.

La *Chasse royale*, toute différente du *Diadesté*, est une idylle, un sourire musical. On y remarque particulièrement l'air de Denise, son duo avec Henri IV et ce beau quatuor de la fin qu'on pourrait mettre en parallèle avec celui de *Joconde*. Ajoutons que l'ouverture de la *Chasse royale* est un bijou de finesse.

Tels étaient les talents variés, nous pourrions dire : tel était le génie de ce compositeur doublé d'un instrumentiste qui serait incomparable s'il n'avait été surpassé par un frère qui lui doit la voie glorieuse où il est entré, en mettant à profit ses heureuses et hardies innovations sur la harpe. C'est un des artistes qui ont le plus honoré la Belgique à l'étranger. Nul doute que, s'il eût assez vécu pour donner un plein essor à ses facultés musicales, il compterait parmi les compositeurs dramatiques les plus distingués de la scène française. Tel qu'il est, c'est une des figures les plus sympathiques de notre pays. Il mérite de n'être pas oublié (1). Ferd. Loise.

Nous devons à la *Biographie des musiciens* et surtout à l'obligeance de Félix Godefroid les renseignements qui nous ont permis d'écrire cette notice.

GODEFROID DE BARALE. Voir au *Supplément*.

GODEFROID DE RHODES-SAINTE-ODE, écrivain ecclésiastique, connu sous le nom de GODEFRIDUS RODANUS, vivait au xve siècle. Il était sans doute né dans le Brabant septentrional à Rhodes-Sainte-Ode même, et avait embrassé l'état ecclésiastique. Un acte du 17 mai 1431, émané des échevins de Bois-le-Duc, fait mention de Godefroid. Vers l'année 1450, il composa une *Vie de sainte Ode*, imprimée, au témoignage de Valère André et de Foppens, en 1485, à Louvain, par Jean

de Westphalie, et plus tard aussi à Cologne; une copie manuscrite de ce travail hagiographique était conservée autrefois dans la bibliothèque du prieuré de Ronge-Cloître, situé dans la forêt de Soignes, non loin de Terrucren. Campbell, dans ses *Annales de la typographie néerlandaise*, cite, d'après Foppens, l'édition de la *Vie de sainte Ode*, attribuée à Jean de Westphalie; mais il résulte de ses indications que jusqu'ici il n'en a pas encore rencontré un seul exemplaire.

E.-H.-J. Reusens

Foppens, *Bibliotheca belgica*, I, p. 374 — Schutjes, *Geschiedenis van het bisdom 's Hertogenbosch*, V, p. 310.

GODEGRAND (Saint). Voir au *Supplément* à CHRODOGANG.

GODELIEVE (sainte), fort populaire dans les Flandres, dont le nom (qui signifie *aimée de Dieu*) a été dénaturé par les Français, qui, ne le comprenant pas, en ont fait *Godeleine*. Elle naquit vers 1040 au manoir de Longfort ou Hondelfort, sous Wierre-Effroy, dans le Boulonnais, ancien diocèse de Térouanne, à une distance de Boulogne qu'on peut évaluer aujourd'hui à quatorze kilomètres. Ses parents étaient riches et nobles; le père s'appelait Hemfried et la mère Ogine; ils élevèrent pieusement leur fille, et développèrent ses dispositions vertueuses. Godelieve devint la providence des pauvres. A ses qualités morales, elle joignait une rare beauté. Le seigneur de Ghisteltes, Bertholt, la demanda en mariage, et malgré les répugnances de la jeune fille, finit par l'obtenir, grâce à l'intervention du comte de Flandre. A peine eut-elle été amenée par son mari dans sa nouvelle résidence, que l'antipathie qui exista longtemps entre les races gauloise et germane se réveilla dans le cœur de la mère de Bertholt, et lui inspira pour Godelieve la plus violente aversion. Elle fit bientôt partager ces sentiments à son fils. Celui-ci quitta le château, abandonnant sa femme aux mains de sa mère, qui la fit enfermer, et l'accabla de mauvais traitements, lui refusant même le nécessaire. Bertholt ne revint que pour

(1) La ville de Namur a donné à une de ses rues le nom des deux frères, comme elle a donné à une de ses sociétés le nom de Jules Godefroid

abreuver Godelieve de toute espèce d'outrages, puis la quitta de nouveau. Elle parvint à s'enfuir, et accompagnée d'une suivante dévouée, gagna le château de ses parents. Son père porta plainte au comte de Flandre, qui s'adressa à l'évêque de Soissons. Celui-ci commanda à Bertholt de reprendre sa femme et de bien vivre avec elle. Par crainte du comte de Flandre, Bertholt se soumit, et promit de mieux traiter Godelieve. Il rentra avec elle à Ghisteltes, mais bientôt, malgré toutes ses promesses, il la maltraita de nouveau. Il résolut même de la faire mourir afin de briser des liens qui lui étaient devenus insupportables. Afin d'écarter tout soupçon, il s'absenta, après avoir donné des instructions à deux de ses valets, qui étranglèrent Godelieve pendant la nuit, et ensuite la jetèrent dans un puits près du château. Quand ils se furent assurés de sa mort, ils la retirèrent, et la déposèrent sur son lit, afin de faire croire à une mort naturelle. Ce crime eut lieu le 6 juillet 1070. On dit que la sainteté de Godelieve fut attestée par un grand nombre de miracles; d'après la légende, on cite parmi ceux-ci la guérison d'une fille que Bertholt avait eue d'un second mariage, et qui, née aveugle, recouvra la vue après s'être baigné les yeux dans la fontaine où Godelieve avait été plongée par ses bourreaux. Ce miracle, assure-t-on, convertit Bertholt, qui se rendit en pèlerinage à Jérusalem, et qui, à son retour, se fit moine à l'abbaye de Bergues-Saint-Winoc, où il termina ses jours. Sa fille bâtit auprès du puits une abbaye de Bénédictines, s'y retira et y mourut.

Godelieve est honorée dans un grand nombre de localités de la Flandre; sa vie fut écrite par Dregon (1), moine de St-André près de Bruges, contemporain de la sainte. On la trouve aussi dans un vieux livre in-quarto, en flamand, devenu fort rare, imprimé en caractères gothiques, orné de grossières gravures sur bois, qui a nom *Godelieve Boek*; c'est ce récit que M. Louis de Baecker a publié, traduit et rajourné, dans les *Annales*

de la Société d'Emulation de Bruges, et qui fut tiré à part in-4^o (1849).

Emil. Varenbergh.

De Baecker, *Histoire de sainte Godelieve de Ghisteltes* — Butler, *Vies des Saints*, etc. — *Archives du Nord*, 3^e série, t. 1^{er}. — Sollier, *Acta S. Godelieve*, Anvers, 1720. — Surius, *Vita sanctorum*. — Mureri, *Dict. hist.* — *Acta sanctorum* des Bollandistes. — Malbranque, *De Morinis*. — De Baecker, *Recherches historiques sur la ville de Bergues*. — Coomans, *Richilde*, etc., etc.

GODESCALC, diacre de la congrégation ou du monastère de Saint-Lambert à Liège, écrivit, entre les années 765 et 784, sur l'ordre de l'évêque Agilfrid, une vie de saint Lambert. C'est ce que nous apprennent Sigebert de Gembloux, qui vivait au x^e siècle, et d'autres après lui; mais cet écrivain ajoute que Godescalc fut le *premier* biographe du patron de la ville de Liège, et en ceci il se trompe, comme l'a fort bien démontré M. Kurth. Saint Lambert mourut très probablement vers l'année 699, et peu de temps après, entre les années 710 et 723, eut lieu le transfert de ses reliques de Maestricht à Liège. Une vie de saint Hubert, certainement composée de 743 à 750, fait mention d'une *Schedula gestorum sancti Lamberti*, dans laquelle on raconte les miracles opérés par l'intercession de l'évêque-martyr, lors de la translation de son corps. On doit nécessairement conclure de ces données que les limites extrêmes dans lesquelles la *Schedula* a été faite, sont les années 710 et 750, et qu'elle ne peut être attribuée à Godescalc. On pourrait croire que ce fut à l'occasion de la translation citée plus haut qu'elle fut composée, si l'auteur n'avait soin de nous dire qu'il a recueilli ses renseignements auprès d'hommes sincères et de témoins dignes de foi. Pour diverses raisons qu'il allègue, M. Kurth place la rédaction de cette première vie à l'an 730 ou à une des années immédiatement suivantes. Quoi qu'il en soit, le biographe déclare qu'il ne s'est décidé à retracer la vie et la mort du saint qu'à la suite de nombreuses instances, et qu'il est étranger à l'art d'écrire avec élégance. Un fragment de son œuvre fut publié, en 1636, par André Duchesne, et, en 1672, Mabillon l'édita tout entière. Comme

(1) Voir ce nom dans la *Biographie nationale*.

cette biographie était écrite dans un langage barbare, elle fut remaniée de bonne heure. Un texte qui, tout en respectant scrupuleusement le fond de la *vita* primitive, en avait un peu modifié la forme, ou seulement quelques terminaisons de mots, pour en faire disparaître les plus grossières fautes contre la bonne latinité et les principaux barbarismes, fut publié en 1602 par Canisius. Ce n'était pas assez, et c'est alors seulement qu'Agilfrid, trouvant le style de cette vie encore trop inculte, pria son diacre Godescale de la reviser. C'est ce qu'il fit, mais avec un sans-gêne tel, que non seulement il changea la forme de la plus ancienne vie, mais qu'il l'amplifia et en altéra les faits de façon à lui enlever beaucoup de sa valeur historique. Loin donc d'être le premier biographe de saint Lambert, Godescale ne fut que le second remanieur de la rédaction primitive. Cependant son travail, on le conçoit, se répandit dans le pays beaucoup plus que ceux de ses devanciers, et se substitua à eux, à tel point que leur souvenir était déjà perdu du temps de Sigebert de Gembloux. Son œuvre fut mise au jour, en 1612, par Chapeville, dans ses *Gesta episcoporum Leodiensium*, t. Ier, pages 325-349, d'après deux très anciens manuscrits sur parchemin, appartenant l'un, à la cathédrale de Saint-Lambert, l'autre, à l'abbaye de Saint-Laurent. Après Godescale, la vie du saint fut encore retouchée par l'évêque Etienne (903 à 920), par Nicolas, chanoine de la cathédrale de Liège (vers 1120), et par Renier, moine de Saint-Laurent (vers 1130). De même que presque toutes les biographies des premiers temps du moyen âge, la biographie de saint Lambert, quoique très précieuse, ne satisfait pas les désirs des historiens. Uniquement écrite dans un but d'édification, les auteurs y donnent trop de place au côté merveilleux, aux réflexions pieuses, et passent trop légèrement sur les faits.

L'obituaire de la cathédrale de Saint-Lambert place la commémoration de Godescale au 1^{er} février. S. BORMANS.

God. Kurth, *Etude critique sur saint Lambert et son premier biographe*. — *Histoire littéraire de*

la France, t. IV, p. 37. — De Theux, *Le Chapitre de Saint-Lambert à Liège*, t. I^{er}, p. 8.

GODESCALE, évêque d'Arras de 1153 à 1163.

Ce prélat, qui était né en Brabant, fut d'abord abbé de Mont-Saint-Martin, près du Câtelet; vers l'année 1140, il se rendit à Rome avec l'évêque de Cambrai Nicolas, et, à cette occasion, tous deux furent recommandés au pape Innocent II par saint Bernard, le célèbre abbé de Clairvaux. Lorsque Alvisé, évêque d'Arras, vint à mourir en 1147, il fut remplacé par un ecclésiastique nommé maître Hugues, qui avait l'appui du comte de Flandre Thierry; mais ce choix ayant donné lieu à des réclamations, il fut annulé par le pape Eugène III. Godescale fut alors appelé à occuper le siège vacant, mais ce ne fut pas sans peine qu'il réussit à y monter, car la première année de son administration se passa en 1153.

Godescale se trouva, à cette époque, entouré d'inimitiés et de difficultés. Guerrie, abbé de Saint-Vaast, fut invité par le souverain pontife à obéir à ses ordres et à lui payer le cens annuel de cent sous que le monastère lui devait. Le comte de Flandre avait usurpé des droits à Marveil, au préjudice de la cathédrale d'Arras. Il fut averti que le pape avait chargé l'archevêque de Reims de réprimer ses usurpations s'il les continuait ou les renouvelait. Godescale s'étant plaint de ce que les habitants de Douai refusaient de lui obéir, Eugène III leur ordonna de se conformer à ses ordres et les informa que, s'il le fallait, il ratifierait les sentences prononcées contre eux par l'évêque. D'après celui-ci, lorsque les Douaisiens commettaient quelque faute, ils refusaient de comparaître devant leur chef spirituel, en vertu d'une institution créée par eux, qui était sans doute la commune. Enfin, comme il y avait à Arras des hérétiques, Eugène III recommanda au clergé et aux bourgeois de la capitale de l'Artois de se conformer aux ordres de Godescale.

Ces différents brefs sont datés du 5 février 1153. Le pape avait chargé le nouveau prélat d'examiner l'exposition des doctrines de Gilbert Porée, évêque

de Poitiers. Godescale y trouva quelques points contraires à l'opinion des Pères de l'Eglise et présenta ses remarques à ce sujet dans un synode qui se tint à Reims. Bientôt de nouvelles contestations surgirent. En 1157, le chancelier du roi de France, Hugues, étant devenu grand archidiacre d'Arras, Godescale ne voulut le reconnaître en cette qualité qu'à certaines conditions; mais le pape Adrien IV intervint en faveur de Hugues en déclarant que les conditions imposées par le prélat ne devaient pas être observées. La même année, celui-ci fut délégué par le souverain pontife pour terminer un débat qui s'était élevé entre l'évêque d'Amiens et l'abbé de Corbie. On l'avait chargé de réformer la communauté de religieuses de Denain, dont l'abbesse, appelée Berthe, se plaignait de ne pouvoir résister aux obsessions des hommes puissants du voisinage. C'est alors que les chanoines desservant l'église abbatiale furent supprimés et remplacés par deux vicaires.

Godescale rencontra sans doute d'autres contrariétés, car, en 1161 ou plutôt, entre le 28 novembre 1162 et le 23 avril 1163, il renonça à sa dignité et retourna à son monastère de Mont-Saint-Martin, où il mourut en 1170 ou 1172. Selon un obituaire, il expira un 6 avril. Cet évêque était instruit, et saint Bernard parle de lui avec éloge dans une de ses lettres; il exalte aussi sa bonté pour les pauvres.

Alphonse Wauters.

Gallia Christiana nova, t. III, col. 328. — *Histoire littéraire de France*, t. XIII, p. 409. — Wauters, *Table chronologique*, t. II, *passim*, et *Thierry d'Alsace*, p. 41.

GODESCHALCK de Morialmé, fondateur de l'église de Saint-Barthélemy à Liège. (Voir DURAND).

GODESCHALD ou GODESCHALE (Jean III), dit de Geusen ou de Geuzaine (Juzaine), prince-abbé de Stavelot et Malmédy, régna de 1438 à 1460. Il débuta par être instituteur à Stavelot, devint prêtre et moine en cette ville, où il dut occuper le siège abbatial, grâce aux excellentes qualités qu'il manifesta d'abord. Aussitôt élu, sa conduite chan-

gea complètement, le luxe qu'il déploya pour rivaliser avec les seigneurs voisins ruina l'abbaye. Le Pape Martin V y fit ouvrir une enquête et le nombre des religieux dut y être réduit de quarante à cinq.

Jean III reprit bientôt le cours de ses dépenses; pour y suffire, il engagea les châteaux de Logne et de Renarstein; la mairie de Francorchamps fut aussi, par lui, vendue, et la misère régnait en la principauté lorsqu'il expira.

J.-S. Renier.

GODET (*Emmanuel-Victor*), juriconsulte, professeur, né à Liège le 23 juillet 1805, y décédé le 25 février 1844. Il fit de brillantes études au collège de cette ville, puis à l'Université, où il reçut le titre de docteur en droit, *summa cum laude*, le 14 mai 1829.

Avant même d'être docteur, Godet était le guide de ses condisciples. Il présidait à ces utiles conférences que les élèves tiennent entre eux et dans lesquelles sont répétées les leçons de la veille. Une question était-elle restée douteuse après les explications du professeur, la sagacité de Godet suppléait à des notes incomplètes et faisait cesser le doute. Plus d'un de ses camarades lui dut, à cette époque, l'honneur d'avoir acquis avec distinction, le grade universitaire auquel il aspirait.

Le règlement du 2 septembre 1816 exigeait, pour l'obtention du grade de docteur, une *dissertation inaugurale* écrite en latin et accompagnée de thèses que l'aspirant au grade devait défendre en séance publique. Par faveur spéciale, Godet avait obtenu l'autorisation d'écrire sa dissertation en français. Il présenta à la faculté de droit, qui l'admit avec empressement, un *Essai sur l'histoire externe du droit, dans la Gaule et dans la Belgique, sous la période franque et la période féodale*. (Liège, J. Desoer, 1830, in-8o.) C'était un résumé des institutions politiques et judiciaires des Francs, terrain inexploré jusque-là en Belgique.

Cependant, une école spéciale de commerce venait d'être créée à Liège; l'économie politique et les éléments du droit

commercial faisaient, naturellement, partie du programme de cette école. Il fallait, pour l'enseignement élémentaire de ces sciences, un homme ayant de l'ordre et de la lucidité dans les idées et sachant communiquer sa science aux jeunes intelligences auxquelles ils s'adressait. Le directeur, M. Charlier, confia ce double enseignement à Godet. Il ne pouvait faire un choix plus convenable, sous tous les rapports.

Godet commençait dès lors la carrière que bientôt il allait poursuivre sur un théâtre plus élevé. Lors de la réorganisation des universités de l'Etat, en 1835, il fut attaché comme agrégé à l'Université de Liège et chargé du cours de droit commercial. En 1839, un arrêté royal le nomma professeur extraordinaire et lui confia l'enseignement du droit civil élémentaire concurremment avec le droit commercial.

Une association nationale pour l'encouragement et le développement de la littérature en Belgique s'était formée à Liège, à la fin de l'année 1834. Cette association avait été accueillie avec une faveur marquée. Presque tous les écrivains belges avaient répondu à l'appel des fondateurs, en promettant de concourir activement à la publication de la *Revue belge*, recueil périodique mensuel, qui devait paraître sous les auspices de l'association.

Godet était membre de la commission centrale de cette *Revue*. Il y fit insérer quelques études remarquables.

Voici, dans l'ordre des dates, les titres de ces études : 1^o *Quelques aperçus sur les éléments d'une histoire du commerce.* (Rev. B., III, p. 247 à 255.) — 2^o *Théorie du fermage en lui-même et dans ses rapports avec les profits des capitaux, d'après la doctrine des économistes anglais.* (Rev. B., IV, p. 69-94.) — 3^o *De la Propriété littéraire et de la Contrefaçon.* (Rev. B., IV, p. 293-312.) — 4^o *Des Sociétés anonymes, de leur caractère particulier et des bornes dans lesquelles il convient qu'elles soient restreintes.* (Rev. B., V, p. 83 à 112.) — 5^o *De la crainte du monopole et du reproche d'agiotage.* — *Des Sociétés en commandite dans leurs*

rapports avec les sociétés anonymes. (Rev. B., V, p. 135-172.)

Je dois citer encore un article sur le *Régime des prisons en Belgique* (Rev. B., II, p. 137-144), écrit à l'occasion de la publication de l'ouvrage de M. Brogniez (Brux. 1835), sur le même sujet. Godet y soulève des doutes sérieux sur la légalité de certaines mesures introduites dans le régime des prisons par simple arrêté royal.

Enfin, Godet a publié une édition belge des *Instituts de droit commercial*, de M. Delvincourt, augmentée de notes nombreuses destinées à mettre cet ouvrage, un peu suranné dès lors, au niveau des progrès de la science et de la jurisprudence. (Brux., Soc. typ., 1838, in-8^o.)

A ces études fragmentaires, il faudrait pouvoir ajouter l'œuvre la plus importante de Godet, qui aurait établi sa réputation comme professeur, je veux parler de la rédaction de son cours de *droit civil élémentaire*, mais ce cours est resté inédit.

Godet était un homme d'études sérieuses et un grand travailleur; s'il avait vécu, il serait devenu, sans doute, une des gloires de l'enseignement supérieur. Le 25 février 1844, il mourut presque subitement, victime d'une épidémie de scarlatine, qui régnait à Liège à ce moment.

G. Nypels.

Notice sur la vie et les travaux de E.-V. Godet, Discours funèbre prononcé par G. Nypels, inséré dans la Revue de Liège, pub. par M. Van Hulst. — Souvenirs personnels.

GODIN (François) naquit à Bruxelles dans la première partie du XVII^e siècle. Il cultiva avec succès les lettres flamandes et latines. Il prit pour modèles Vondel, Huygens, Hooft et Cats et se lia d'amitié avec ses concitoyens J. de Condé, G. Van der Borcht, les frères de Griek et L. Bromans, et avec le plus populaire des poètes flamands de cette époque, l'auteur du *Masker van de werelt afgetrocken*, Adrien Pointers. François Godin s'adonna surtout à la poésie didactique, comme la plupart de ses contemporains flamands, dont il partage les mérites et les défauts. Dans ses poésies latines il sacrifie au mauvais goût de son

époque : il y abuse des jeux de mots. Nous avons de lui : *Tyts-overschot : tracterende van de naechte, bloote ende angekleede Werelt, met de maete om de Werelt af te meten, oock van het waerachtigh aenstaende rynde des Werelts, met noch eenighe schoone ende krachtighe ghebden, ghetrocken uyt het eerste boeck Genesis. Mitsgaders korte ende ontervalste belydenisse der salighe Maeghden ende Martelaressen, soo int Latyn als int Nederduyts, verdeelt in de seven daeghen van de weke beginnende op den Saterdag met de Alderheyligste Maeghet ende Moeder Godts Maria. Waer by ghevaeght is een seer schoone Oeffeninghe om den dienst der heylighe Misse aendachtelyck te hooren. Met noch eenighe verdichten ende lyck-klachten alles tot meerder eere Godts, ende tot stichtingen van den even Naesten. T'Antwerpen, by Marcellis Parys, 1660, in-8°. — Ieverigen iver tot Godes-wet, aen de eerweerdige, edele, hoogh-achtbaere ende seer voorsienige Heeren, myn-Heeren de Wethouderen der stadt van Brussel, door Franciscus Godin, Borger ende ingeseten der selver Stede. Waer by ghevoegt is een hooghe Litanie of verbreydinghe der Laurelaensche, met eene redige Moralityt. Tot Brussel, by Philips Vleugaert, 1661, in-8°. — *Lusus anagrammaticus super illustri a centum lustris Nomina de Marselaer inscriptis prænobilis ac generoso utique puello Frederico, Josepho, Ignatio de Marselaer Filio ac Nepoti Consulm Bruzellensium per Franciscum Godinum cultu affectuque clientem. Bruxellæ, typis Ægidii Stryckwant, 1662.**

Comme les frères de Gricke, G. Van der Borcht et J. de Condé, Godin s'efforça de relever le théâtre flamand à Bruxelles. Nous possédons de lui : *De krooningh des Keyzers uyt-ghebeelt door een boncket toe-ghericht van den Godt Apollo. Waer op genoodicht waren verscheyden soorten van poëlen, soo Fransche, Engelsche, Suceetsche, Beyersche, Spaensche en Ungersche. Elck in 't besonder hunne meyninghe daer van verklaerende. Ghecomponeert door Franç. Godin. Tot Brussel, by Gielis Stryckwant (1648). Nieuw Treurspel ende vertoogh, hoe dat Lucifers ghesanten door verscheyde mid-*

delen van practyck ende kracht de verkie-singhe des nieuwen Keyzers hebben willen beletten, int faveur van hun creaturen, doch te verghiefs. Met een twasschen klachte van de tegenwoordige lydende Kercke, over den onchristelyken bloedighen oorloghe der Fransoysen, die de ongheloovighe verkeerde Engelen in l' gantsche christendom soecken te planten. Dienende tot een af-keeringhe des gheloofs van Joden, Turcken, Heydenen, ende van alle de nieuwe bygheloooven. Gedruckt tot Luyc, 1658.

Dans la pièce de *Krooningh des Keyzers*, on rencontre pour la première fois le terme injurieux de *Franskilion* ; un poète allemand adresse à un poète français le vers suivant :

Maer ziet dien Franskilion, hy is soo licht van
[hant.

Et ailleurs on dit de Ronsard :

Dien Franskilion steckt oock vol stim en vals
[bedrag

La devise de François Godin était *God dienen is regeeren*. Son portrait, gravé par P. Clouwet, se trouve à la tête du *Lusus anagrammaticus*.

J.-F.-J. Heremans.

GODIN (Gilles-François), médecin et botaniste liégeois, fit sa première éducation dans son pays natal ; mais, à l'exemple de beaucoup de jeunes gens de l'ancienne principauté, il se mit ensuite au service de la France, dans les armées de laquelle il prit part à plusieurs campagnes.

Né à Liège, le 25 février 1757, il avait terminé ses cours d'humanités au collège des Augustins, à Huy, quand il s'enrôla, en 1780, dans le régiment du Roi. Ayant étudié la médecine et la chirurgie à Nancy, et ayant pris plus tard le grade de docteur en médecine à Strasbourg (1801), c'est avec le titre de chirurgien-major qu'il exerça son art dans plusieurs villes d'Allemagne, où la France eut d'importantes garnisons. Décoré de la Légion d'honneur en 1814, il obtint sa pension de retraite en 1815, et alla se fixer à Lille, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort (20 avril 1844). Dans cette ville, voisine de nos fron-

tières, il put donner libre cours à son goût persévérant pour la botanique; il se lia d'amitié avec plusieurs maîtres et amateurs célèbres, qui se plurent à rendre hommage à son savoir et à sa sagacité d'observation. Deux d'entre eux voulurent perpétuer son souvenir dans des dénominations qui seraient conservées par la science : Thémistocle Lestiboudois donna le nom de *Godinella* à une section dans le genre *Lysimachia* de la famille des Primulacées, et Desmazières, dont il avait suivi les études sur les plantes cryptogames, lui dédia un petit champignon, *Sphaeria Godini*, qu'ils avaient découvert ensemble. François Godin a mérité cet honneur par la persistance de ses aptitudes scientifiques au milieu des devoirs quotidiens de l'ordre le plus sérieux et le plus pénible.

Félix Nève.

Documents particuliers. — *Bulletin de la Fédération des sociétés d'horticulture de Belgique*, volume de 1873 (notice biographique avec portrait). — *Lestiboudois* (Thém.), *Botanographie Belgique*, 1827, 2^e partie, p. 194. — *Annales des sciences naturelles*, 1846, tome V, p. 44.

GODINET (Corn.). Voir BENDEN.

GODOIN (saint), prince-abbé de Stavelot et Malmédy, fut appelé à ce siège en l'année 676. Il fit exécuter un reliquaire en or et argent pour y enfermer les restes de saint Remacle. En 673 il obtint de Thierry, fils de Clovis le Jeune, deux diplômes confirmant toutes ses possessions et en reçut un troisième de Dagobert III, ratifiant la donation de Germigny, faite par son père. Dès lors les abbés de Stavelot étaient souverains.

J.-S. Renier

GODSCHALCK (Jean), philologue et professeur, né à (1), vers l'année 1507 et mort à Anvers, le 11 juin 1571. Il s'appliqua à l'étude des belles-lettres et acquit de bonne heure de vastes connaissances philologiques. Vers 1531, il ouvrit à Anvers une école ou collège d'humanités, qu'il dirigea avec succès pendant près de quarante ans. Sa femme,

(1) Son épitaphe l'appelle *Neocesianus*. Nous ignorons la localité désignée par cette dénomination. Quelques biographes ont affirmé, mais à tort, qu'il était né à Anvers.

Jeanne Van den Brule, qui lui survécut avec quelques enfants, fit placer sur la tombe de son mari, à l'église de Saint-Jacques, à Anvers, l'épitaphe suivante :

D. O. M.
INSIGNI PROBITATE VIRO
M JOANNI GODSCHALCO
NEOCESIANO
BONARVM ARTIVM SCIENTIA SYMME PRAEDITO
OPTIMEQVE DE IVVENTVTE ANTVERPIENSI MERITO
IOANNA VAN DEN BRVLE
CHARISS EIVS VXOR DESIDERATISS. MARITO
OPTIMIQUE LIBERI HONORANDO PATRI
DOLENTES POSS.
VIXIT ANN CIRCITER LXIII
OBIT AN. M.D.LXXI. III. ID. IVNII.
SVB LAPIDE HOC DORMIO IN CHRISTO LAPIDE VIVO

On a de lui : 1^o *Latinis sermonis observationes per ordinem alphabeticum digestæ*. Antverpiæ, Joannes Steelsius, 1536; vol. in-12^o de 352 et 97 feuillets; réimprimé, selon Paquot, à Cologne, chez Jean Gymnicus, en 1540. Nous avons sous les yeux deux éditions postérieures faites à Cologne par Gualterus Fabricius : l'une en 1554, l'autre en 1561. L'ouvrage renferme trois parties : a. Un dictionnaire où la signification des verbes latins est expliquée par des phrases empruntées le plus souvent aux auteurs classiques; b. Un dictionnaire des adverbes latins; c. Un dictionnaire des prépositions latines. Dans ces deux derniers chapitres, que l'auteur intitule : *Elegantia adverbiorum* et *Elegantia præpositionum*, l'usage de l'adverbe et de la préposition est démontré par des exemples. C'est donc à tort que Paquot, parlant de ce traité de Godschalck, dit : « L'ouvrage consiste en deux dictionnaires de phrases latines qu'il faut chercher sous des titres flamands rangés par ordre alphabétique. » — 2^o *Antverpiani emporii topographia*. Antverpiæ, Ægidius Diestensis, 1561. Pièce de vers en l'honneur du commerce et du port d'Anvers.

E.-H.-J. Reusens.

Sweetius, *Athenæ belgicæ* p. 420. — Paquot, *Mémoires*, éd. in fol., II, p. 585. — *Inscriptions funéraires et monumentales de la province d'Anvers*, église de Saint-Jacques, p. 219.

GODSENHOVEN (Laurent van) ou GOJDTSENHOVEN, ou HÆCHTANUS, poète et chroniqueur, né à Malines, en 1527, mort à Anvers, croit on, le 10 avril 1603.

Dewindt l'appelle Laurentius Van Haecht Goidtsenhoven, et croit que la date de 1603, fixée comme étant celle de sa mort, est erronée, attendu que la dédicace de son ouvrage *Microcosmon* porte le 8 août 1606.

Il écrivit deux ouvrages, le premier en vers latins intitulé : *Μικροκοσμον sive parvum mundum*, avec planches; le second en flamand : *Chronycke van de hertoghen van Brabant, vergadert nyt diversche historie schryvers, ende overge-et door L. Van Haecht Goidtsenhoven*, in-folio, imprimé à Anvers, chez Devrient (Vrientius), réimprimé, en 1612, également à Anvers et dans le même format. C'est une traduction en même temps qu'une compilation sans grande valeur, tant sous le rapport historique que sous celui de la littérature, et qui commence à Pépin de Landen, en 625, pour s'arrêter à Albert et Isabelle.

On dit que Goidtsenhoven est aussi l'auteur de quelques ouvrages destinés à la jeunesse.

Emile Varenburgh

Foppens — Paquot — Piron — Dewindt, *Bibl. der Nederl. geschiedschryvers*.

GODTSCHALK (*Marie-Jean*), écrivain ecclésiastique, naquit à Anvers. On sait que, jeune encore, il s'affilia au tiers ordre de Saint-François, vulgairement appelé les Bogards; mais là se bornent les renseignements sur cette vie obscure et comme ensevelie dans son humilité chrétienne. Il mourut à Bruxelles, en 1596, et y fut enterré dans le cloître du monastère, sous cette épigraphe austère : *Qualis homo tu nunc, ego tunc; at qualis ego nunc, talis tu tunc, et, si bene, dives eris*. Godtschalk publia : 1. *De Republica Christiana novissimorum temporum libri III*. Antv., typis Belleri, 1600, in-12 et Lovanii apud Rivium. — 2. *Precationum libellus*. Antv. typis Keerbergi, 1587. — 3. *Evangelicæ et christianæ orationes, sermone vernaculo*, 1590.

Emile Van Arenbergh.

Valère André. — Sweertius.

GODYN (*Abraham*), artiste peintre d'Anvers, mais dont les dates de naissance et de mort sont inconnues. Il est

inscrit dans les *Liggeren* anversoises en 1679-1780 et, comme franc maître en 1711-1712. Godyn visita l'Italie où il fit un assez long séjour et où il eut un certain succès, car il reçut à Rome le titre de *peintre de cabinet de Sa Majesté impériale et catholique*. Entre les années 1684-1694 on le trouve à Prague; il y orna de ses peintures le château Troja. Ces peintures sont signées de son nom. Godyn, dont les œuvres ne sont pas connues en Belgique, forma de nombreux et bons élèves à Rome et à Prague, où sa réputation était solidement établie.

Ad. Siret.

GODYN (*Pierre-Mathias*), artiste peintre, né à Bruges, en 1753, et mort en 1811. Elève distingué de l'Académie de Bruges, où il remporta tous les premiers prix, il partit pour Paris, où il résida quelque temps, puis se rendit à Rome, dont les merveilles enflammèrent sa jeune imagination. Il travailla avec assiduité sans fréquenter d'atelier spécial, mais en étudiant les chefs-d'œuvre qu'il avait sous les yeux. L'Académie de Parme avait mis au concours le sujet traité par Virgile : « Sinon, amené devant les Troyens, leur conseille d'introduire le cheval de bois dans leurs murs. » Il remporta la palme et reçut à ce propos les éloges les plus flatteurs. Lui-même grava son tableau à Rome et dédia sa planche à François-Xavier Simon, écontète de Bruges. En 1784, Godyn revint dans sa ville natale, où il fut reçu avec de grands honneurs; il continua à y résider et s'occupa de peinture avec succès. Il traitait l'histoire et le portrait. L'Académie de Bruges possède de lui un tableau allégorique figurant la Géométrie et les Mathématiques. Aucun auteur n'a signalé la planche de notre artiste.

Ad. Siret.

GOEDOUW (*Antoine*). Voir GOUBAU (*Antoine*).

GOEDAART (*Jean*). Cet artiste peintre est né à Middelbourg, dans le milieu du XVII^e siècle. Il s'est fait remarquer par la merveilleuse exactitude avec

laquelle il peignait à l'aquarelle les insectes. On a de lui un ouvrage sur la transformation des insectes, qui eut trois éditions, l'une en latin, à Middelbourg, en 1668, l'autre également en latin, à Londres, en 1685, et la troisième en français, à Amsterdam, chez Mortier, en 1700. Son portrait, gravé par R. Van Persyn, d'après Everdyk, se trouve en tête de son livre. On ignore si cet artiste a peint des paysages, mais on croit pouvoir avancer qu'il ne fait qu'un avec le paysagiste Jean Godard, qui naquit, dit-on, en Flandre au XVII^e siècle et qui est signalé comme un artiste très habile dans la peinture des insectes. La confusion paraît évidente, et nous estimons que ces deux personnages doivent être considérés comme ne formant qu'un seul individu. Dans le Catalogue de la collection d'un chanoine de Saint-Bavon, vendue à Gand, en 1779, se trouve l'indication d'un paysage de Jean Godard. Dans le Catalogue de la vente Van Dyl, Amsterdam, 1813, on trouve également la mention d'un paysage signé Jean Goedart.

Ad. Siret.

GOEDENHUYZE (*Joseph*), botaniste, né en Flandre en 1515, fut envoyé en Italie sous Charles V, à la prière du grand-duc de Toscane Cosme I^{er} de Médicis. Entré au service du grand-duc, il italianisa son nom en ceux de Casabona et de Benincasa. Employé au Jardin botanique de Pise dès sa fondation (1545), il fut appelé bientôt à la direction de celui de Florence. Il fit divers voyages scientifiques à l'île de Candie et en rapporta des graines et des plantes peu connues. Il entretenait une correspondance assidue avec divers botanistes et surtout avec R. de l'Escluse. Linné lui dédia le *Carduus* (Chamæpeuce Decand.) *Casabonæ*. J. Goedenhuyc mourut à Florence en 1595.

C^{ie} de Kerckhove de Denterghem.

Van Hultthem, *Discours sur l'état ancien et moderne de l'agriculture et de la botanique dans les Pays-Bas*. Gand, 1817. — *Catalogus plantarum horti cæsarei Florentini*. Florent, 1748, in-fol.

GOEIMAR (*Jean*), artiste peintre du XVII^e siècle. Quelques auteurs en font

exclusivement un excellent paysagiste ; c'est une erreur, à moins qu'il n'y ait eu deux artistes de ce nom. Notre peintre traitait l'histoire avec talent, car deux grands graveurs, B. Bolswert et Frisius, ont reproduit plusieurs de ses tableaux. Bolswert a gravé d'après lui *Jésus-Christ instruisant Marthe et Marie*, largeur 7^m,15, hauteur 4^m,85, signalé par quelques auteurs comme étant un riche tableau renfermant les productions des trois règnes. Comme détail, on remarque un fond de cuisine et une salle à manger, pourvus de tous les ustensiles et accessoires nécessaires. Frisius a traité d'après lui un *Orphée*, dans un riche paysage. Ce dernier détail semble indiquer que le paysagiste et l'historien ne font qu'un. Notre Jean Goeimar passe pour avoir en un talent soigneux, mais un coloris sec. Aucun musée ne possède de tableau qui porte son nom ; il est à supposer que ses travaux, notamment le *Jésus-Christ* gravé par Bolswert, auront été attribués à quelque artiste plus en vogue.

Ad. Siret.

GOEMAERE (*François*). Voir GOMARUS.

* **GOES** (*Damien A.*), gentilhomme portugais, écrivain qui mérite une place parmi les savants étrangers ayant habité la Belgique. Il naquit, vers 1508, dans le village d'Alenquer, en Portugal, d'une famille ancienne et donna, dès son enfance, des preuves d'une vive intelligence et d'un grand désir de s'instruire. Elevé à la cour avec son frère Fruito, il y devint camérier du roi Jean III, qui lui confia plusieurs missions importantes en France, en Pologne, en Danemark et en Suède. En 1534, il se rendit à Padoue pour s'appliquer à l'étude de la littérature ancienne, et y passa quatre ans. Ayant été envoyé à Anvers, en 1538, pour remplir une mission diplomatique, il alla visiter Louvain et trouva cette ville si agréable qu'il résolut de s'y fixer ; mais, après sept mois de séjour, son souverain le rappela pour lui confier le poste important de questeur des Indes orientales, emploi avantageux auquel son amour des lettres le fit renoncer. Après

avoir séjourné dans divers pays et plusieurs universités, il revint à Louvain avec la ferme résolution d'y passer le reste de sa vie.

Damien a Goës avait épousé, à La Haye, une femme charmante, Jeanne van Hargen, fille de Splinter van Hargen, chevalier, seigneur d'Oosterwyk, et de Mathilde vander Duin. Après ce mariage il acquit, à Louvain, une maison spacieuse, située rue de Namur, près de l'église Saint-Quentin. Le jeune savant s'y fit de nombreux amis et sut captiver l'amitié des membres les plus distingués de l'université, notamment celle du célèbre humaniste Pierre Nannius, professeur de littérature latine au *Collège des Trois-Langues*, qui lui adressa un poème à l'occasion de la naissance de son fils Emmanuel.

En 1542, Martin van Rossem, maréchal du duc de Gueldre, allié de la France, fit une incursion dans le Brabant et se dirigea sur Louvain. Damien a Goës, qui était en route, avec sa femme pour se rendre à La Haye, apprit le danger qui menaçait la ville universitaire; il s'empessa d'y revenir afin de prendre part à sa défense. Il y était rentré le 1^{er} août, veille du siège. On connaissait son dévouement, on l'appela au sein du conseil communal et on le chargea d'inspecter les moyens de défense des remparts. Il venait à peine de constater qu'ils étaient dans des conditions peu favorables, quand il fut mandé par le sénat académique, qui lui exprima le désir de le voir prendre le commandement des étudiants; il hésita un instant, mais son amour pour l'université le décida à accepter. Il rassembla aussitôt la jeunesse académique, la divisa en nations et prit toutes les mesures requises pour inspirer de l'énergie et de la confiance aux étudiants. Il y réussit si bien que ceux-ci prirent une part considérable à la défense de la ville.

Moins ferme dans ses sentiments, l'autorité communale faiblissait cependant, et elle résolut de traiter avec l'ennemi. Une députation fut envoyée au lieutenant de van Rossem, ancien officier français, le seigneur de Longueval, qui

était campé près des murs de Louvain. Cette députation, composée de Jean van der Tommen, bourgmestre des lignages, Louis de Blehen, faisant fonction de mayeur, et Damien a Goës, revint bientôt en ville rendre compte de sa mission. Damien a Goës seul, qui, par ses relations en France, croyait pouvoir exercer une certaine influence sur l'officier commandant, resta au camp. C'était une imprudence qu'il devait payer cher !

En apprenant qu'il s'agissait de se livrer corps et biens à van Rossem, la population louvaniste prit les armes, courut aux remparts et tira sur l'ennemi, de manière à lui faire lever le siège. Damien a Goës, resté dans le camp ennemi, fut alors arraché de son cheval, arrêté et conduit à Laon. On y exigea de lui une rançon de vingt mille couronnes; pendant quinze jours il resta en prison, et ne fut remis en liberté qu'après avoir payé une somme de neuf mille couronnes; c'est inutilement qu'il fit, plus tard, des démarches auprès du magistrat de Louvain, pour obtenir le remboursement de cette somme. Ses héroïques services n'ayant rencontré que de l'ingratitude, il quitta le pays et retourna en Portugal, où il fut chargé par le roi d'écrire une histoire nationale.

En 1546, il publia, à Lisbonne, une relation du siège de Louvain par van Rossem. Ce travail, la seule de ses publications qui intéresse directement la Belgique, porte le titre suivant : *DAMIANI GOES, equitis Lusitani, Urbis Lovanensis obsidio*. Ulissipone, apud Ludovicum Rhotorigium, typographum, 1546, in-4^e, de 46 pages. Cette relation est reproduite dans Schardius, *Rerum germ. Script.* t. II, pages 1869-1883. Elle a été traduite en flamand et éditée à Louvain, en 1760, sous ce titre : *Die waerachtige geschiedenis, welke Damiano a Goës toegecomen is ten tyde als de vianden met Merten Van Rosshem voor Loven waeren ende hem gevangen namen*. Vol. in-12.

L'imprimeur louvaniste Rutger Ressius, publia, en 1554, les opuscules suivants de Damien a Goës : *Fides*,

religio, moresque Æthiopum. — Epistola aliquot Preciosi Joannis, Paulo Jovio et ipso Damiano interpretibus. — Deplocratio Loppiana gentis. — Loppia descripta. — Bellum Cambaicum. — De rebus et imperio Lusitanorum. — Hispania libertas et potentia. — Pro Hispania adversus Munsterum defensio. — Aliquot Epistola Sadoleti, Bembi et aliorum clarissimorum virorum cum farragine carminum ad ipsum Damianum. Cet ouvrage fut réimprimé, en 1575, à Cologne, à la suite du livre de Pierre Martyr de Rebus *Oceanicis*.

Notre auteur public, en outre, *Commentaria rerum gestarum in India a Lusitanis, a^o 1538. — Urbis Ulissipon. descriptio. — Historia del Rey D. Manuel. — Historia del principe Joan, etc., etc.*

Savant remarquable, humaniste distingué, Damien a Goës était encore un musicien de mérite. Les savants d'Allemagne, d'Italie et des Pays-Bas, qui l'ont connu, le tenaient en haute estime et en parlent avec éloge. Après son retour en Portugal, il y reçut mainte preuve de l'estime de son souverain. Il excita ainsi la jalousie et rencontra des envieux et des calomniateurs; on parvint même à le rendre si suspect qu'il fut arrêté et dut finir par quitter Lisbonne. Sa fin fut tragique : en 1596, on le trouva mort dans sa maison; les uns prétendent qu'il y fut étranglé par ses ennemis, d'autres qu'il y fut frappé d'un coup d'apoplexie.

Ed. van Eyck.

Archives de la ville de Louvain. — Petri Nannii, *Oratio de obsidione Lovaniensi*, Lov., 1543, in-4^o. — *Damiani a Goës Aliquot opuscula*, Lov. 1554, in-12. — *Ibid.*, *Urbis Lovaniensis obsidio*, Clissipone, 1546, in-4^o.

GOES (Gilles). Voir JOES.

GOES (Hugues VAN DER), peintre renommé, mort en 1482. Aucun peintre gantois n'avait encore acquis une réputation considérable lorsque, peu de temps après la mort de Roger Van der Weyden, à l'époque où Thierry Bouts florissait à Louvain, apparut un artiste qui se plaça rapidement au premier rang. Parvenu à l'apogée de la gloire, Hugues quitta le monde pour se retirer au

prieuré de Rouge-Cloître, dans la forêt de Soigne. Là, celui que l'on proclamait le meilleur peintre des pays situés en deçà des Alpes mourut au bout de quelques années, après avoir longtemps été plongé dans un accès de démence.

On n'est pas d'accord sur le lieu de la naissance de Van der Goes. Lemaire, dans sa *Couronne Margaritique*, l'appelle :

« Hugues de Gand, qui tant eul les treiz netz. »

Plus tard Van Vaernewyck, à propos de l'église Saint-Jacques, de cette ville, le qualifie de « maître Hugues, de Leyde, en Hollande, appelé Vander Ghoest parce qu'il habita longtemps à Ter-Goes, en Zélande »; Vasari et Guicciardin le nomment Hugues d'Anvers; Van Mander et Sanderus, son copiste, le rangent parmi les peintres brugeois. Aucune de ces dernières assertions n'est exacte. Van der Goes naquit à Gand, comme l'atteste un document contemporain d'une authenticité incontestable, le compte de la ville de Louvain pour l'année 1479-1480. Les divergences d'opinion à cet égard s'expliquent par cette circonstance que les Van der Goes étaient répandus dans tous les Pays-Bas. Sans parler de Gand, il y en avait à Diest, à Delft, à Bruxelles et surtout à Anvers, où un imprimeur, nommé Mathias Van der Goes, fut reçu dans la gilde de Saint-Luc, en 1487. Il n'exista en Belgique des familles nobles ou anoblies du nom de Van der Goes : l'une d'elles portait de sable au puits d'or; une autre de sable à trois têtes de bouc, d'argent, encornées et barbées d'or. On possède de la première un croquis généalogique qui remonte à Pierre Van der Goes, mari d'Alexandrine Balbani, et se termine à la quatrième ou à la cinquième génération, vers l'an 1700; mais il n'est pas possible de rattacher ce lignage soit au peintre Hugues, soit à l'imprimeur Mathias.

On ne connaît jusqu'à présent ni l'époque de la naissance de Van der Goes, ni le nom de ses parents, ni aucune des circonstances de sa jeunesse. Depuis l'apparition d'une liste des an-

ciens membres de la « corporation plas-tique » de Gand, on a cru qu'il était fils de Liévin Goes et petit-fils d'un Hugues Van Goes reçu dans la corporation en 1395 ; mais sa biographie est une preuve de plus des erreurs et omissions nombreuses de ce document, où figurent une foule d'illustres inconnus, et où, d'autre part, on ne fait pas la moindre mention de plusieurs artistes gantois dont l'existence est certaine. Hugues eut un frère utérin nommé Nicolas, qui habita avec lui au prieuré de Rouge-Cloître, où il était *frère donné* ou oblat. C'est tout ce que l'on a pu découvrir jusqu'à présent.

Sur la foi de Van Mander, Hugues est généralement regardé comme un élève de Jean Van Eyck, qui lui aurait communiqué, ajoute Sanderus, le secret de la peinture à l'huile. Mais, outre que ce dernier fait est contraire à l'assertion des auteurs italiens, généralement si bien renseignés, que Jean Van Eyck ne révéla ses procédés qu'à Roger Van der Weyden, tout concourt à rejeter la vie artistique de Van der Goes entre les années 1468 et 1482, époque de sa mort. Autant qu'il est permis d'en juger par les détails que l'on possède sur ses dernières années, il n'atteignit pas un âge avancé. Pour s'être formé sous Jean Van Eyck, il aurait dû avoir vingt-cinq ans environ en 1440, époque où ce grand artiste expira, et près de soixante-sept ans en 1482 ; or, ses premiers travaux connus ne remontent qu'à 1468 ; son plus ancien tableau daté n'est que de l'an 1472. La période qui s'étend de 1450 à 1460 constitue donc l'époque probable de ses études. Hugues, comme je l'ai dit ailleurs d'après d'autres critiques d'art, semble avoir eu pour guide Van der Weyden ; à voir les qualités qui le distinguent et qui se rapprochent de celles de Memling, l'un et l'autre doivent avoir puisé à la même source. Hugues se plaisait, dit Van Vaernewyck, à étudier, à admirer la magnifique composition de *l'Adoration de l'Agneau*, des frères Van Eyck. Son style s'en ressentit, et c'est par son admiration intelligente pour la meilleure des œu-

vres des deux frères que Hugues procède d'eux.

Peu de temps après la mort de son père, en 1468, Charles le Téméraire épousa à Bruges une princesse anglaise, Marguerite d'York. Il y eut à cette occasion des fêtes splendides, où les arts contribuèrent puissamment à relever le luxe que les populations de la Flandre se plaisaient à déployer. Les rues de la métropole commerciale des Etats de la maison de Bourgogne, bordées de tapisseries de grand prix, étaient en outre garnies de peintures étendues sur des châssis et dont l'exécution avait été confiée à d'habiles artistes. Dans le palais, des sommes énormes furent dépensées, et l'on fit venir des peintres de différentes villes du pays pour travailler à ce que l'on appelait des *entremets*, espèce de représentations par lesquelles on attirait l'attention des convives durant les intervalles des services. Van der Goes fut employé à ces derniers travaux pendant dix jours et demi, à raison de quatorze sous par jour, tandis que l'un de ses compatriotes et confrères, Daniel De Rycke, reçut vingt sous par jour, outre trois sous pour sa dépense de bouche.

Quelque temps après, la duchesse Marguerite fit son entrée solennelle à Bruges en qualité de comtesse de Flandre. De nouveaux préparatifs, de nouvelles fêtes signalèrent cette solennité. Les deux artistes gantois se retrouvèrent encore sur le même terrain ; mais, cette fois, Hugues reçut une commande plus importante que Daniel. Celui-ci ne fut chargé que de peindre les ornements et les décors de deux portes de la ville, tandis que Hugues couvrit de couleurs les figures allégoriques et historiques placées dans les rues par lesquelles passa le cortège de la duchesse. Le premier toucha pour son salaire la somme de cinq livres, le second celle de quatorze livres.

De 1468 à 1474, Van der Goes exécuta plusieurs fois, pour la ville de Gand, des écussons aux armes papales, destinés à servir lorsqu'on proclamait, dans la cité, des pardons ou jubilé accordés par le pape, écussons qui se

payèrent, d'après leurs dimensions, deux et demi ou douze deniers de gros; il peignit aussi des figures allégoriques pour les représentations des rhétoriciens, des blasons pour l'entrée solennelle de Charles le Téméraire et pour le service funèbre qui fut célébré lors de la translation à Dijon des restes de Philippe de Bourgogne.

On a entrevu, non sans raison, dans ces travaux secondaires et médiocrement rétribués, les essais d'un débutant. Van der Goes, toutefois, semble avoir acquis rapidement une grande réputation, peut-être parce qu'il eut le bonheur de rencontrer un Mécène intelligent. Issu d'une ancienne famille de Florence, Thomas Portinari remplissait à Bruges les fonctions importantes d'agent de la famille de Médicis, qui était toute-puissante à Florence. Lors du mariage du duc Charles, Thomas figura en tête de la nation des Florentins (ou corporation des marchands de Florence) dans le cortège qui conduisit à l'église Notre-Dame, de Bruges, les deux nobles époux. Ce fut pour lui que Van der Goes peignit *l'Adoration des Bergers*, qui orne la chapelle de l'hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve (*Santa Maria Nuova*), que les Portinari avaient fondée et depuis patronnée. Un autre temple que Thomas Portinari affectionnait aussi conserva longtemps des productions de Van der Goes. Je veux parler de l'église paroissiale de Saint-Jacques, de Bruges, dont Thomas acquit, en 1470, l'ancien chœur, qu'il fit transformer, pour son usage particulier, en un oratoire qui subsiste encore.

Van der Goes fit partie du métier des peintres de Gand, et en fut juré ou sous-doyen en 1468-1469, et doyen depuis la Noël de l'année 1473 jusqu'à la Noël de 1475; il est cité en qualité de juré après ses confrères, circonstance de laquelle on peut conclure qu'il n'était pas maître peintre depuis longtemps. Il paraît avoir été marié, et on rattache à ses amours une légende gracieuse qui nous a été conservée par Luc De Heere et Van Mander. Il « était encore célibataire » (terme qui indique qu'il ne le fut pas

toujours) lorsque, épris d'une jeune Gantoise, il la peignit sous les traits d'Abigail, au moment où cette juive rencontre David, et comme allusion à un passage de l'Écriture sainte où la femme de Nabal, devenue veuve, répond avec empressement aux offres de mariage du chef hébreu, alors proscrit et fugitif : « Puis Abigail se leva promptement et monta sur un âne, et cinq de ses servantes la suivaient; et elle s'en alla après les messagers de David, et fut sa femme. »

N'y a-t-il pas là un doux souvenir d'un triomphe remporté par l'amour et couronné par l'hymen ? L'allusion me semble évidente.

Cette composition de Van der Goes était peinte à l'huile sur le mur, au-dessus d'une cheminée, dans une maison entourée d'eau, près du *Muyde Brugken*, où habitait le père de la jeune fille, et qui, au xvi^e siècle, était la propriété d'un nommé Jacques Weytens. Par malheur, ce tableau, auquel notre vieux biographe, dans son style compassé et pédantesque, prodigue l'éloge, n'est connu que par ce qu'il nous en dit. On y remarquait surtout une grande modestie dans le maintien des femmes, au point que, selon Van Mander, bien des peintres n'auraient pu les montrer à leurs compagnes et les leur donner en exemple; David, fièrement assis sur son cheval, reproduisait sans doute la figure du peintre. Luc De Heere a composé un sonnet en l'honneur de l'Abigail de Van der Goes et de ses suivantes.

Mais l'oubli arrive si vite dans notre pays que déjà Van Mander ne savait plus le nom de cette maîtresse chérie, ni où et quand le corps de Van der Goes fut confié à la terre. Seulement il n'ignorait pas que la mort du peintre était postérieure à l'année 1480. Une épitaphie, conservée par Sweerts, révèle que le peintre alla mourir au prieuré de Rouge-Cloître, dans la forêt de Soigne; mais jamais on n'avait su qu'avant d'expirer, il souffrit longtemps d'une maladie mentale. Ce détail éclaire d'une lueur sinistre la fin d'une de nos illustrations. Il nous apprend une fois de

plus que la gloire est souvent chèrement achetée et que les œuvres que le monde admire et dispute à prix d'or sont, maintes fois, payées par de terribles épreuves.

Ce fut probablement un grand malheur qui jeta Van der Goes dans le cloître. Après avoir aimé avec ardeur et avoir obtenu la main de sa maîtresse, il aura été frappé au cœur par la mort de sa compagne et se sera réfugié dans la solitude pour y vivre de souvenirs et de regrets. Son arrivée à Rouge-Cloître coïncide avec la fin de ses fonctions de doyen du métier des peintres de Gand ; elle date de l'an 1476. Hugues habitait le prieuré depuis cinq ou six ans lorsqu'il fut atteint de folie, comme nous l'apprend une chronique inédite du prieuré, rédigée par Gaspar Ofhuys, de Tournai, mort le 1^{er} novembre 1523, à l'âge de soixante-sept ans. Cette chronique, intitulée : *Originale cenobii Rubecallis in Zonia prope Bruxellam in Brabancia*, et qui est passée de la collection du chevalier Camberlyn d'Amougies à la Bibliothèque royale, constitue une source historique du plus haut intérêt puisqu'elle fut écrite du vivant de Hugues ou peu de temps après sa mort par l'un de ses anciens confrères. Voici comment Ofhuys s'exprime :

« En l'an du Seigneur 1482 mourut le frère convers Hugues, qui avait fait ici profession. Il était si célèbre dans l'art de la peinture qu'en deçà des monts (ou des Alpes), comme on disait, on ne trouvait en ce temps-là personne qui fût son égal. *Nous avons été novices ensemble, lui et moi qui écris ces choses.* Lorsqu'il prit l'habit et pendant son noviciat, parce qu'il avait été bon plutôt que puissant parmi les séculiers, le père prieur Thomas lui permit mainte consolation mondaine, de nature à le ramener aux pompes du siècle plutôt qu'à le conduire à l'humilité et à la pénitence. Cela plaisait très peu à quelques-uns : « On ne doit pas, disaient-ils, exalter les novices, mais les humilier. » — « Et comme Hugues excellait à peindre le portrait, des grands et d'autres, même le très

illustre archiduc Maximilien, se plaisaient à le visiter, car ils désiraient ardemment voir ses peintures. Pour recevoir les étrangers qui lui venaient dans ce but, le père prieur Thomas autorisa Hugues à monter à la chambre des hôtes et à y banqueter avec eux.

« Quelques années après sa profession, au bout de cinq à six ans, notre frère convers, si j'ai bonne mémoire, se rendit à Cologne, accompagné de son frère utérin Nicolas, qui était entré comme oblat à Rouge-Cloître et y avait fait profession ; du frère Pierre, chanoine régulier du Trône et qui demeurait alors au couvent de Jéricho, à Bruxelles, et de quelques autres personnes. Ainsi que je l'appris alors du frère Nicolas, pendant que Hugues revenait de ce voyage, il fut frappé d'une maladie mentale. Il ne cessait de se dire damné et voué à la damnation éternelle, et aurait voulu se nuire corporellement et cruellement, s'il n'en avait été empêché de force, grâce à l'assistance des personnes présentes. Cette infirmité étonnante jeta une grande tristesse sur la fin du voyage. On parvint toutefois à atteindre Bruxelles, où le prieur fut immédiatement appelé. Celui-ci soupçonna Hugues d'être frappé de l'affection qui avait tourmenté le roi Saül, et se rappelant comment il s'apaisait lorsque David jouait de la cithare, il permit de faire de la musique en présence du frère Hugues et d'y joindre d'autres récréations de nature à dominer le trouble mental du peintre.

« Malgré tout ce que l'on put faire, le frère Hugues ne se porta pas mieux, mais persista à se proclamer un enfant de perdition. Ce fut dans cet état de souffrance qu'il rentra au couvent. L'aide et l'assistance que les frères choraux lui procurèrent, l'esprit de charité et la compassion dont ils lui donnèrent des preuves nuit et jour, en s'efforçant de tout prévoir, ne s'effacèrent jamais de la mémoire. Et cependant plus d'un et les grands exprimaient une tout autre opinion. On était rarement d'accord sur l'origine de la maladie de notre frère convers. D'après les uns, c'était une espèce de grande frénésie. A en croire

es autres, il était possédé du démon. Il se révélait chez lui des symptômes de l'une et de l'autre de ces affections ; toutefois, comme on me l'a fréquemment répété, il ne voulut jamais nuire à personne qu'à lui pendant tout le cours de sa maladie. Ce n'est pas là ce que l'on dit des frénétiques, ni des possédés ; aussi, à mon avis, Dieu seul sait ce qui en était.

« Nous pouvons envisager de deux manières la maladie de notre convers. Disons d'abord que ce fut sans doute une frénésie naturelle et d'une espèce particulière. Il y a, en effet, plusieurs variétés de cette maladie, qui sont provoquées : les unes par des aliments portant à la mélancolie, les autres par l'absorption de vins capiteux, qui brûlent et incinèrent les humeurs ; d'autres encore, par l'ardeur des passions telles que l'inquiétude, la tristesse, la trop grande application au travail et la crainte ; les dernières enfin, par l'action d'une humeur corrompue, agissant sur le corps d'un homme déjà disposé à une infirmité de ce genre. Pour ce qui est des passions de l'âme, je sais de source certaine que notre frère convers y était fortement livré. Il était préoccupé à l'excès de la question de savoir comment il terminerait les œuvres qu'il avait à peindre et qu'il aurait à peine pu finir, comme on le disait, en neuf années. — Il étudiait très souvent dans un livre flamand. — Pour ce qui est du vin, il en buvait avec ses hôtes, et l'on peut croire que cela aggrava son état. Ces circonstances purent amener les causes qui, avec le temps, produisirent la grave infirmité dont Hugues fut atteint.

« D'autre part, on peut dire que cette maladie arriva par la très juste providence de Dieu, qui, comme on le dit, est patient, mais agit avec douceur à notre égard, voulant que nul ne succombe, mais que tous puissent revenir à résipiscence. Le frère convers dont il est ici question avait acquis une grande réputation dans notre ordre ; grâce à son talent, il y était devenu plus célèbre que s'il fût resté dans le monde. Et

comme il était un homme de la même nature que les autres, par suite des honneurs qui lui étaient rendus, des visites, des hommages qu'il recevait, son orgueil se sera exalté, et Dieu, qui ne voulait pas le laisser succomber, lui aura envoyé cette infirmité dégradante, qui l'humilia réellement d'une manière extrême. Lui-même, aussitôt qu'il se porta mieux, le comprit ; s'abaissant à l'excès, il abandonna de son gré notre réfectoire et prit modestement ses repas avec les frères lais.

« J'ai eu soin de donner tous ces détails, Dieu ayant permis ce qui précède, comme je le pense, non seulement pour la punition du péché ou la correction et l'amendement du pécheur, mais aussi pour notre édification. Cette infirmité survint à la suite d'un accident naturel. Apprenons par là à refréner nos passions, à ne pas leur permettre de nous dominer ; sinon nous pouvons être frappés d'une manière irrémédiable. Ce frère, en qualité d'excellent peintre, comme on le qualifiait alors, était livré, par un excès d'imagination, aux rêveries et aux préoccupations ; il a été par là atteint dans une veine près du cerveau. Il y a, en effet, à ce que l'on dit, dans le voisinage de ce dernier, une veine petite et délicate, dominée par la puissance créatrice et de rêverie. Quand chez nous l'imagination est trop active et que les rêves sont fréquents, cette veine est tourmentée, et si elle est tellement troublée et blessée qu'elle vient à se rompre, la frénésie et la démence se produisent. Afin de ne pas tomber dans un danger aussi fatal et sans remède, nous devons donc arrêter nos rêves, nos imaginations, nos soupçons et les autres pensées vaines et inutiles, qui peuvent troubler notre cerveau. Nous sommes des hommes, et ce qui est arrivé à ce convers par suite de ses rêveries et de ses hallucinations, ne peut-il pas aussi nous survenir ? » Puis, après une longue digression, toute théologique, le narrateur ajoute : « Il fut enterré dans notre cimetière, en plein air. »

Ce fragment curieux, le plus long de tous ceux que l'on possède sur nos pre-

miers peintres, détermine nettement la position que Van der Goes occupait dans la société du xve siècle. S'il avait fui le monde, ce dernier ne l'oubliait pas. Sa retraite même avait été favorable à sa renommée, l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, dont le prieur de Rouge-Cloître faisait partie, y ayant d'abord applaudi et l'ayant ensuite répandue. Hugues, dit le chroniqueur, avait acquis dans l'ordre « plus de réputation que s'il était resté dans le monde. » Jouissant alors d'une grande renommée de piété et de science, l'ordre, en effet, donna au talent de Van der Goes une consécration nouvelle. Au surplus, on a trouvé dans les *Comptes de la ville de Louvain pour l'année 1479-1480*, un témoignage qui confirme de la manière la plus complète les assertions d'Ofhuys. En mentionnant ce qui avait été payé par la ville à Thiéri Bouts et à ses enfants pour des tableaux, on ajoute ces mots : « D'après l'estimation et l'expertise d'un des plus notables peintres que l'on a su trouver dans le pays, lequel est né dans la ville de Gand et demeure actuellement à Rouge-Cloître en Soigne. » Nul doute qu'il ne s'agisse ici de Van der Goes. Pour fixer la somme dont la ville de Louvain était redevable, le peintre se rendit dans la capitale du Brabant; il y logea à l'hôtel de l'*Ange*, où les magistrats lui offrirent un pot de vin du Rhin.

Ce fait et le voyage qu'il fit à Cologne, avant d'être atteint de folie, témoignent qu'il n'était pas astreint à une discipline très rigoureuse. Hugues, en effet, n'était ni chanoine, ni prêtre, comme on l'a plus d'une fois répété, mais simple frère convers. Il n'avait pas le caractère d'un ecclésiastique; seulement, en qualité de commensal d'une communauté monastique, il en portait l'habit, et il était assujéti aux mêmes obligations que ses confrères : obéissance au prieur, continence et pauvreté.

Mais le talent de Hugues ne permettait pas de le confondre avec les convers ordinaires. De là ces privilèges que le prieur Thomas lui accorda et qui exci-

tèrent la jalousie de quelques moines. On ne pouvait laisser dans l'ombre l'homme remarquable dont l'archiduc Maximilien, l'héritier du trône impérial, le souverain de nos provinces, et nombre d'autres grands personnages appréciaient le mérite. Pour leur permettre de causer avec Hugues et d'examiner les nouvelles productions de son pinceau, il fallait lui laisser une certaine latitude. C'est pourquoi on l'autorisa à fréquenter le quartier où l'on recevait et hébergeait les hôtes du monastère et à prendre part aux repas servis à ces étrangers. Habitué à la vie des cours et des camps, ceux-ci ne se renfermaient pas toujours dans les limites de la sobriété; leur exemple, à en juger par les expressions du chroniqueur, aura parfois entraîné le pauvre Hugues. Le peintre menait donc une existence mixte, tantôt pleine de calme et de mélancolie, tantôt bruyante et dissipée.

Le chroniqueur Ofhuys cherche en vain dans les préoccupations de l'artiste, impatient de terminer ses travaux, dans ses lectures constantes (dans quels livres flamands et comme il serait curieux d'en connaître le titre?), dans la colère divine, dans des repas copieux, le secret de la folie de Hugues. Une autre passion en fut sans doute la cause principale, mais on comprend qu'elle resta un secret.

Le public, et en particulier la cour, où il comptait tant d'admirateurs, ne resta pas indifférent au malheureux sort de l'artiste, et quoique le prieur de Rouge-Cloître et ses frères choraux se fissent un devoir de soigner Hugues avec sollicitude, on ne fut pas d'un avis unanime sur la conduite de la communauté à son égard. Dans tous les cas, cette dernière n'entoura guère sa mémoire d'honneurs, comme le prouve cette phrase d'Ofhuys : « il (c'est-à-dire Hugues) est enterré dans notre cimetière, en plein air. »

La mémoire de Van der Goes ne put échapper au sort commun. De sa sépulture, qui fut sans doute déplacée et brisée lorsqu'on reconstruisit l'église de Rouge-Cloître, dans la première moitié

du ^{xvii} siècle, il ne resta que le texte d'une épitaphe douteuse et peut-être tronquée :

*Pictor Hugo Van der Goes humatus hic quiescit.
Dolet ars, cum similem sibi modo nescit.*

c'est-à-dire : « Le peintre Hugues Van der Goes repose ici. L'art le regrette, car il ne lui connaît pas d'égal. » (SWEERTS, *Monumenta sepulcralia Brabantiae*, p. 323.)

Il se trouve dans l'édition de Van Mander, publiée à Amsterdam en 1764, un portrait de Van der Goes; c'est une œuvre toute de fantaisie et à laquelle on ne peut attribuer aucune importance; le costume n'est pas celui du temps.

Les données qu'il a été possible de recueillir sur Van der Goes établissent d'une manière précise sa place véritable dans l'histoire de l'art. Il ne peut plus être question de le ranger parmi les disciples directs des Van Eyck ou les héritiers immédiats de leur royauté artistique. Mais, depuis la mort de Roger Van der Weyden (en 1464) jusqu'au jour de son trépas à Rouge-Cloître (en 1482), Hugues éclipse à la fois Thierrî Bouts, dont la réputation, si solidement établie par des œuvres du plus grand mérite, paraît s'être renfermée dans l'enceinte de Louvain, sa patrie adoptive, et Memling, que son immense talent ne sauva pas de l'obscurité. Avant d'être frappé dans sa raison, il hérite de la gloire de Jean Van Eyck et de Roger, et après la mort de Bouts, plus heureux que Memling, il se voit placé au premier rang des peintres de l'Europe du Nord. Pendant ses dernières années, il dut exercer sur l'école flamande une influence considérable.

Sans nul doute ses œuvres furent nombreuses. L'énormité des commandes dont son accès de démence vint interrompre l'exécution donne la mesure de ce qu'on attendait de son activité. Au surplus, les renseignements ne manquent pas à ce sujet. Lorsque Albert Dürer visita l'hôtel de Nassau à Bruxelles, il y remarqua, dans la chapelle, un bon tableau fait par « maître Hugues ». Dans la même ville, une *Transfiguration* et

une *Resurrection du Christ*, par Van der Goes, ornaient le couvent de Sainte-Elisabeth.

A Bruges, non seulement les édifices religieux, mais encore les maisons particulières étaient remplies de ses œuvres, comme de celles de maître Roger et de l'Allemand Hans (ou Memling). Selon Van Vaernewyck, on y trouvait, à l'église Saint-Jacques, le meilleur des tableaux du maître. C'était, dit Van Mander, un *Crucifisement*, qui faisait l'admiration non seulement du peuple, mais des connaisseurs. Les deux larrons y figuraient, ainsi que la mère du Sauveur. Ce tableau fut épargné lors du brisement des images en 1566, et quand un prédicateur calviniste s'établit dans l'église, un peintre le fit couvrir d'une couche de couleur noire, sur laquelle on inscrivit les dix commandements. Van Mander tait le nom de ce peintre, par égard pour lui, ajoute-t-il; cependant l'action de cet artiste fut probablement dictée par un sentiment louable, car lorsqu'on rendit l'église au culte catholique, on nettoya le tableau et l'œuvre de Van der Goes reparut dans son éclat primitif. Si elle fut ainsi conservée et sauvée, ce fut grâce à la sage précaution de cet artiste obscur, précaution que l'on employa encore dans plus d'une occasion. On s'est donc fourvoyé en répétant le blâme infligé si mal à propos par Van Mander. Selon Sanderus et Descamps, ce tableau représentait la *Descente de Croix*, et ornait le maître-autel; mais actuellement il a disparu.

A Gand, outre l'*Abigaïl rencontrant David*, souvenir des amours de l'artiste, on montrait : à Saint-Jacques, une *Vierge avec l'enfant Jésus*; dans le couvent des Carmes, la *Légende de sainte Catherine*; au béguinage de Poortakker, un diptyque offrant, d'une part, la *Sainte Famille*, et, d'autre part, la *Tribu de Juda*; et, dans plusieurs édifices, des vitraux dont Hugues avait fourni le dessin. A l'église Saint-Jacques, un vitrail représentant la *Déposition de la Croix*, était attribué à lui ou à Jean Van Eyck, et, on regardait comme étant de sa main

le dessin des vitraux qui ornaient une ancienne chapelle de l'église abbatiale de Saint-Pierre. La Vierge de Saint-Jacques était représentée assise et tenait l'enfant Jésus ; à ses côtés se trouvaient, d'une part, sainte Barbe, et, de l'autre, sainte Catherine. Ce panneau passait pour le plus bel ornement de l'église ; il était suspendu, en guise d'ex-voto, en mémoire d'un nommé Walter Ghautier, en face de l'autel de Saint-Sébastien. En 1566, pendant les ravages des iconoclastes, le valet ou messager du serment de l'Arc l'emporta et le sauva ainsi de la destruction, tandis que la *Légende de sainte Catherine*, des Carmes, fut alors signalée aux gueux par un plombier, nommé Giselbert Cools, et endommagée ; cette dernière œuvre occupait l'un des cinq compartiments d'un retable sculpté par maître Guillaume Hughes.

A Anvers, les Pauvres-Clares possédaient un *Crucifiement* (haut de deux pieds dix pouces sur un pied huit pouces de large), avec volets peints des deux côtés, œuvre d'un fini précieux et qui fut vendue par le gouvernement autrichien à un nommé Bosschaerts, en 1785, au prix de neuf florins ! A la mort du célèbre Rubens, on trouva dans sa collection une œuvre de maître Hugues, le *Portrait du vénérable Bède*. Van der Goes travailla aussi pour plus d'une église de la campagne, et, notamment, pour celle de Vosselaere, où ses tableaux furent détruits le 4 octobre 1575, non par les iconoclastes, comme on l'a prétendu sans faire attention à l'ordre chronologique des événements, mais par des soldats mutinés de l'armée espagnole.

Le seul tableau authentique qui nous soit resté de Van der Goes, celui qui peut être considéré comme le modèle de sa manière, est l'*Adoration des Bergers*, qu'il peignit sur l'ordre de Thomas Portinari, pour la chapelle de Sainte-Marie-la-Neuve, de Florence, où elle ornait jadis le maître-autel ; actuellement elle est reléguée dans les petites nefs, et il est difficile de l'examiner. Le panneau central est dans le collatéral de gauche ; les volets, qui ont beaucoup souffert, sont dans le collatéral de droite. Le premier

nous offre la Vierge, saint Joseph et trois bergers, tous à genoux devant l'enfant Jésus. Dans le haut, planent des anges ; l'un d'eux, qui est totalement dans l'ombre, n'est éclairé que par les rayons qui s'échappent du divin enfant. A gauche, deux anges agenouillés prient ; à droite, cinq autres, revêtus de riches costumes et portant des couronnes, chantent le *Sanctus*, dont les premiers mots sont tracés sur le manteau de la Vierge. Au fond, on aperçoit l'étable, avec les bœufs ; dans le lointain, quelques maisons de construction flamande et l'ange qui annonce la grande nouvelle à des bergers. Sur l'un des volets, Portinari et ses deux fils sont agenouillés devant saint Mathieu et saint Antoine ; sur l'autre, sa femme et ses filles prient devant sainte Marguerite, reconnaissable au dragon qu'elle écrase, et sainte Marie-Madeleine. Sur le revers des volets, l'artiste a peint en grisaille l'*Annonciation*.

Cette œuvre capitale donne la mesure du talent du peintre ; mais, par malheur, elle est considérablement endommagée en plusieurs de ses parties. Quelques têtes, restées intactes, sont admirablement dessinées et peintes ; le sujet est bien distribué et plein d'effet et les accessoires sont traités avec beaucoup de soin et de délicatesse.

Le Musée de Munich possède un vieux tableau : *Saint Jean dans le désert*, signé : *Hugo V D Goes*, 1472. Ce panneau, de onze pouces six lignes de haut sur neuf pouces de large (mesure de Bavière), provient de la succession du roi Maximilien I^{er}. Le Précurseur est représenté assis près d'une source, dans un paysage boisé et rocailleux ; drapé dans un large manteau, la tête légèrement inclinée, il semble plongé dans de profondes méditations ; un petit agneau est couché à ses pieds. Derrière lui, s'ouvre une belle vallée, avec un étang où un cerf se désaltère. La figure du saint, disent Crowe et Cavalcaselle, est traitée dans la manière sombre et vigoureuse du maître ; la pose du saint et les draperies ressemblent au faire d'Hubert Van Eyck, et le paysage, par sa nature sauvage, rappelle

un des panneaux de l'Agneau mystique, de Saint-Bavon. Les critiques d'art, pour des motifs qu'il ne convient pas de discuter ici, rangent actuellement ce tableau parmi les œuvres de Memling. Quelques critiques refusent aussi de reconnaître le pinceau du maître de Rouge-Cloître dans un triptyque du Musée de Bruxelles, une *Adoration des Bergers*, avec volets représentant, à l'intérieur, l'*Annonciation* et la *Circoncision*; à l'extérieur, *sainte Catherine* et *sainte Barbe*, peintes en grisaille. C'est qui est très caractéristique, c'est le jeune moine, vêtu de la robe noire des chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui s'y montre à moitié, derrière un pan de mur, près de saint Joseph. Dans l'*Annonciation*, le fond est formé par un mur percé d'une fenêtre carrée, à meneaux de pierre, et d'une colonnade, avec le monogramme: H. G. (un H enlacé dans un G), encadrant un P (*pinxit*). Dans le paysage qui s'aperçoit au fond, on remarque un mur de clôture à petites embrasures, aboutissant à une porte flanquée d'une tour ronde; ce mur est formé de briques, comme si le peintre avait voulu rappeler l'origine du nom de Rouge-Cloître (*Rubea vallis, Roode-Clooster*), qui était dû à la couleur des murailles du prieuré. D'après les renseignements fournis au gouvernement belge par l'ancien possesseur du tableau, le baron de Laage, ce tableau aurait été peint à Imola, près de Ravenne, et donné par un pape à une corporation monastique.

Un triptyque, avec la signature H. G., et où l'on voit la *Vierge et l'enfant Jésus* entourés d'une gloire d'anges, se conserve au palais Puccini, de Pistoie. Cette composition se rapproche considérablement de celle de Florence. On remarque, sur les volets, le donateur et la donatrice, avec leurs enfants, et, à l'extérieur, l'*Annonciation*, peinte en grisaille.

Elle serait longue la liste des tableaux que l'on a attribués à Hugues, avec plus ou moins de raison. Dans le nombre figurent : le magnifique *Jugement dernier*, de Dantziek, ou l'on doit voir, de préférence, une œuvre de Van der

Weyden ou de Memling; le *Crucifiement* du Palais de justice, de Paris, qui appartient plutôt au premier de ces deux grands artistes; une *Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus*, du Musée de Florence; une *Vierge allaitant l'enfant Jésus*, l'un des bijoux de la collection Somzée, de Bruxelles, et que l'on a vue, en 1882, à l'*Exposition néerlandaise des beaux-arts*; une *Vierge assise sur un trône*, ayant derrière elle un rideau de feuillage et tenant dans le bras gauche l'enfant Jésus, qui est presque nu, au Musée de Bologne; la *Vierge debout*, ayant dans ses bras Jésus qui bénit un personnage agenouillé, accompagné par saint Antoine, tableau conservé à Alton-Tower et daté de 1472; la *Légende de sainte Lucie*, tableau se trouvant à Saint-Jacques, de Bruges, et où on lit une inscription avec le millésime 1480; une *Adoration des Mages* et une *Présentation au Temple*, du Musée de Padoue.

Quoique les initiales V. G. se retrouvent dans le *Missel Grimani*, à la page 728, sur la banderole d'une trompette qu'un ange embouche, on n'est pas certain que Van der Goes ait contribué à l'exécution de ce magnifique manuscrit; il y a pourtant grande apparence qu'il y a exécuté deux miniatures : l'une représentant l'*Adoration des Bergers*, l'autre la *Vierge et l'enfant Jésus dans un jardin*.

Van der Goes doit être considéré comme l'une des plus brillantes étoiles de cette constellation d'artistes qui se groupa autour des Van Eyck, de Van der Weyden et de Memling. La glorieuse renommée qu'il acquit de son vivant est un grand témoignage en faveur de son mérite, qui ne resplendira de tout son éclat que lorsqu'on connaîtra mieux ses œuvres.

Alphonse Wauters.

Van Mander, *Het leven der schilders*, 1^{re} éd., p. 203, et 2^e éd., p. 127. — Passavant, dans le *Messager des sciences historiques*, année 1844, p. 311 (traduction du *Kunstblatt* de cette année, p. 243). — Michiels, *Histoire de la peinture flamande et hollandaise*, 1^{re} éd., t. II, p. 178-186 et 268-271, et 2^e éd., t. III, p. 336-373. — Crowe et Cavalcaselle, *Les Anciens Peintres flamands*, édit. de Bruxelles, t. I^{er}, p. 126-139, et t. II, p. CXXI et CXXIV. — De Busscher, *Recherches sur les peintres gantois des XIV^e et XV^e siècles*, passim. — Alphonse Wauters, *Hugues Van der Goes*, dans

l'Histoire des peintres de toutes les écoles; école flamande, de Charles Blanc, et Hugues Van der Goes, sa vie et ses œuvres, Bruxelles, Hayez, 1872, in-8° de 46 pages (où le texte d'Ofhuys, en latin, se trouve reproduit).

GOESIN (*Pierre-François-Antoine DE*), artiste peintre, né à Gand en 1753, et mort en 1831. Il fit ses études à l'université de Louvain; quand il les eut terminées, il revint à Gand, où la passion des arts l'emporta sur les projets que ses parents avaient formés pour lui et qui consistaient à l'associer à la célèbre imprimerie que la famille Goesin exploitait depuis plus d'un siècle. Pierre-François étudia la peinture à l'Académie de Gand; il y eut quelques succès. Il se rendit en Italie d'où il revint pour être professeur à l'Académie et à l'école centrale; il fut aussi directeur de l'Institut royal des arts et belles-lettres à Gand et conservateur du musée du département de l'Escaut. En 1794, Goesin publia une histoire de l'Académie de Gand et en 1822 une notice sur l'incendie de Saint-Bavon. On lui doit aussi une notice en français et en flamand des tableaux du musée. L'impression de cette notice dans les deux langues était un trait d'audace à cette époque. En voici le titre français : « Notice et description des tableaux et statues exposés au Muséum du département de l'Escaut, situé à Gand dans l'église de la ci-devant abbaye de Saint-Pierre. Prix : 75 centimes, à Gand, de l'imprimerie de P.-Fr. Goesin - Verhaeghe, rue Haute-Porte, n° 229, 1^{er} frimaire an XI. »

Nous ne connaissons de lui qu'un tableau qui se trouve au musée de Gand et qui représente *Diogène et Alexandre*; c'est une copie d'après De Crayer. L'original existait à Gand, au musée, et fut donné à l'impératrice Joséphine en 1803. C'est pour conserver le souvenir de cette toile que Goesin la copia. On a écrit que notre artiste avait des portraits au musée de Vienne; ils peuvent y avoir figuré, mais actuellement ils n'y existent plus.

Goesin abandonna la carrière artistique et reprit l'imprimerie de son père. Il imprima ses propres ouvrages, lesquels contenaient, sur la vie artistique et lit-

téraire de la ville de Gand, de précieuses données. Sa Notice sur le musée d'alors renseigne 234 tableaux dont la plupart étaient des chefs-d'œuvre. Il en reste à peine aujourd'hui une soixantaine !

Ad. Siret.

GOESSEN (*Jean*), écrivain du XIII^e siècle. Si l'on en croit le rédacteur de la *Beschryving der stad Delft*, publiée chez Birtet, en 1729, dans la ville de ce nom, il aurait découvert à Loemel, près de Bois-le-Duc, un fragment de chronique. L'auteur, appelé Jean Goessen, était né le 12 mars 1213 (1214 n. s.) à Orthen, à proximité de Bois-le-Duc, et était prêtre en 1252. Les détails qu'il donne se rapportent à cette année et à celle de 1257 et concernent presque tous Delft. Le manuscrit, qui était de format in-quarto et qui appartenait à un vieillard fort peu communicatif, contenait, en outre, quelques prières extraites, à ce qu'il semblait, des *Méditations* de saint Augustin.

Une enquête, ouverte à Loemel, en 1788, pour retrouver ce document, a été infructueuse. On doit d'autant plus le regretter que le fragment de chronique, étant écrit en flamand, constituait un des plus anciens exemples de l'emploi de cette langue. Cette particularité me fait hésiter à propos de l'authenticité du fragment publié dans la *Beschryving der stad Delft*. Il me paraît douteux qu'au XIII^e siècle un ecclésiastique ait préféré se servir de la langue vulgaire plutôt que du latin, qui constituait et constitue encore la langue de l'Eglise dans l'occident de l'Europe.

Alphonse Wauters.

Beschryving der stad Delft, p. 20. (Delft, Birtet, in-fol.) — Van der Aa, *Biographisch woordenboek der Nederlanden*, t. VII, p. 260.

GOETGHEBUER (*Guillaume*), historien, né à Courtrai, en 1587, mort le 7 mai 1642. Il entra, le 3 octobre 1606, dans la Compagnie de Jésus, au noviciat de Tournai, et ses supérieurs l'employèrent dans les missions de la Hollande. Il mourut à La Haye, après avoir composé l'ouvrage suivant : *Guilielmus Goetgeburius, de missione batavica, cum supplemento Carbonelli*; un volume in-folio de

294 pages, conservé en manuscrit à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Cette histoire de la mission remplie en Hollande comprend les années 1544 à 1622.

Aug. Vander Meersch.

De Backer, *Ecrivains de la Compagnie de Jésus*, 1. 1^{er}, édition in-folio. — Frans De Potter, *Geschiedenis van Kortryk*, D. IV, bl. 293.

GOETGHEBUER (*Ildefonse*), écrivain ecclésiastique, né en Flandre au XVIII^e siècle. Les renseignements sur la vie de cet écrivain sont défectueux : on sait seulement qu'il appartenait à l'ordre de Saint-Benoît et fut bibliothécaire de l'abbaye d'Elne ou de Saint-Amand. Le dépôt qui lui était confié renfermait les œuvres de Jonas, évêque d'Orléans, qui vivait au IX^e siècle. Goetghebuer les publia, en y joignant des notes, sous le titre de : *Via recta et antiqua, sive qualiter omnes homines vitam Deo placitam ducere oporteat. Opus tribus distinctum libellis*. Duaci, 1645, in-12.

Aug. Vander Meersch.

Foppens, *Bibliotheca belgica*, 1. 1^{er}, p. 554.

GOETGHEBUER (*Pierre-Jacques*), dessinateur, graveur à l'eau-forte et architecte, né à Gand, le 26 février 1788, mort en cette ville le 19 mai 1866. Frère aîné de Fr.-Th. Goetghebuer, il fut, comme lui, élève de l'*Académie royale de dessin, peinture et architecture*, fondée à Gand en 1771, par Ph. Marissal, sous le protectorat du prince Charles de Lorraine. Après y avoir obtenu les premiers prix dans les diverses classes de dessin, il remporta, en juillet 1810, la médaille au concours de composition architecturale. Il s'appliqua spécialement à cette branche de l'art et, afin de s'y instruire, il se rendit à maintes reprises à Paris pour y étudier les plus beaux monuments. Il se lia avec les principaux artistes fixés dans la capitale de l'empire français, qui le guidèrent par leurs conseils.

Nommé, vers la fin de 1810, professeur d'architecture à l'*Académie* de Gand, il y remplit avec distinction son professorat. En 1819, il obtint sa démission, avec le titre de *professeur honoraire* et continua ainsi à appartenir au corps

académique ; les jeunes artistes qui s'adressaient volontiers à son expérience trouvaient encore en lui un conseiller et un appui.

En 1808, avait été créé à Gand, par P.-J. Goetghebuer, L. Roelandt, P. De Broe et Emm. Quastfaslen, architectes, Ch. Cruysmans, sculpteur, et Th. De Bast, homme de lettres, la *Société royale des beaux-arts et de littérature*. Goetghebuer était, en 1858, directeur honoraire de la section des arts plastiques, quand la société célébra l'anniversaire semi-séculaire de sa fondation, sous la présidence de Louis Roelandt, architecte, qui dota la ville de Gand de ses principaux monuments. La *Société des Arts* s'associa en diverses circonstances aux succès de Goetghebuer dans la carrière architecturale : en août 1810, elle décerna au lauréat académique une médaille d'encouragement, en même temps que ses condisciples lui offraient un médaillon commémoratif ; en 1812, au Salon de Gand, il reçut une médaille d'honneur pour son dessin de l'*Arc de triomphe*, élevé en cette ville, lors du séjour de LL. MM. II. Napoléon et Marie-Louise, en mai 1810. Le dessin de cet arc de triomphe a été publié par Liévin De Bast, avec texte, portrait et gravures au trait.

P.-J. Goetghebuer grava à l'eau-forte un grand nombre de planches architecturales, qu'il réunit dans un recueil in-folio, intitulé : *Choix des monuments les plus remarquables du royaume des Pays-Bas*. Les gravures de cette collection se distinguent par l'exactitude et la correction du dessin. Il avait été initié à la pratique de l'*aqua-tinta* par Fr. Aubertin, l'inventeur de ce genre d'eau-forte. Les planches furent ombrées par Goetghebuer et par Aubertin, alors réfugié en Belgique. L'ouvrage obtint la médaille d'argent à l'exposition de l'industrie nationale, en 1820, à Gand. — Accompagné d'abord d'un texte français seulement, il parut ensuite avec un texte flamand, sous le titre de : *Verzameling der merkwaardigste gebouwen in het koninkryk der Nederlanden, vertaald door J. Haefkens*, avec les gravures primitives.

En juin 1815, Goetghebuer avait levé le plan topographique et stratégique de la *Bataille de Waterloo*. Il l'édita en deux formats : en petit in-folio et en grandissime in-folio; ce dernier avec vues coloriées. Ce plan fut contrefait en France, en Angleterre et en Allemagne. Quelque temps après, il dessina une *Vue des bains de Scheveninge* (Hollande), qui fut reproduite par la lithographie. Pour les *Mémoires sur la ville de Gand*, du chev. Dierix, il grava à l'eau-forte la *Facade de la Poissonnerie*, construite en 1689, avec les figures sculptées par J.-B. Van Helderberg, et la *Colonne de Charles-Quint*, rétablie au Marché du Vendredi, en 1775, avec la statue de l'empereur par Jéry Picq, restaurée par Van Helderberg. En 1829, il dessina et publia, en gravure à l'aquatinta, l'*Intérieur de la cathédrale de Gand* (Saint-Bavon), et en 1831, il fournit à la publication milanaise des *Eglises principales de l'Europe* les dessins et les plans de *Saint-Bavon*, de *Gand*, et de *Notre-Dame*, d'Anvers.

Comme architecte, il a construit à Gand plusieurs édifices de bon style, tels que l'*Hôtel de la Poste*, sur la place d'Armes, où ce bâtiment a remplacé l'ancienne maison de la confrérie de Saint-Sébastien (gilde des archers gantois). Il fit un projet de péristyle pour la partie moderne de l'*Hôtel de ville* (XVII^e siècle) et y rétablit le perron.

Pierre-Jacques Goetghebuer, Gantois de naissance et de sentiments, était fier de « sa ville » ; il en connaissait l'histoire et la chronique. Pendant plus de quarante ans il rechercha avec passion tout ce qui concernait la métropole de la Flandre : médailles, monnaies, manuscrits, livres, dessins, plans, gravures, lithographies, photographies, etc. Rien n'échappait à sa convoitise. Aussi, rassembla-t-il une collection extrêmement curieuse, aux points de vue historique, monumental et artistique. Bien différents de ces collectionneurs égoïstes moissonnant et glanant sans cesse pour eux-mêmes, il montrait volontiers ses richesses aux visiteurs qui en appréciaient la valeur, aux investigateurs qui

pouvaient en tirer parti. Il communiquait aux premiers ce qui les intéressait, aux seconds ce qui entraînait dans le cadre de leurs études, en les renseignant de sa vaste mémoire locale. Son importante collection graphique a été acquise pour le dépôt des archives communales de Gand.

Il a été publié, dans le *Messenger des sciences historiques et des arts de Belgique* et dans les *Annales de la Société royale des beaux-arts et de littérature*, à Gand, quelques opuscules de P.-J. Goetghebuer, ou dont il a fourni les éléments, puisés dans sa collection. Ce sont : les biographies des architectes J.-J. De Hoon et Fr.-J. Goetghebuer ; du sculpteur H.-J. Rutzhel ; des graveurs G.-Jh. Massaux et Fr. Aubertin ; du peintre P. Van Hanselaere, et trois notices sur l'*Entrée de Charles-Quint à Bologne*, en 1529.

Le professeur de l'Université Moke a composé, d'après les données de Goetghebuer, un intéressant *Coup d'œil historique sur le Marché de Vendredi*, à Gand, cette place publique qui fut le théâtre des plus célèbres épisodes de l'existence communale ; l'opuscule fut inséré dans le *Messenger des sciences historiques* et tiré à part in-4^o et in-8^o.

En 1824, Goetghebuer édita en flamand les *Annales du Salon de Gand et de l'école moderne des Pays-Bas*, avec les planches primitives de Ch. Le Normand, gravées au trait d'après les dessins d'Eugène Verboeckhoven. Ces dessins ont été réunis en un *Album*.

Généralement estimé, Pierre-Jacques Goetghebuer mourut subitement, au milieu de sa besogne favorite : celle de collectionneur ; il fut emporté par une attaque d'apoplexie foudroyante, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Edm. De Busscher.

Annales du salon de Gand et de l'école moderne des Pays-Bas, Gand, 1823. — *Messenger des sciences et des arts de Belgique*, Gand, 1866. — *Annales de la Société royale des beaux-arts et de littérature de Gand*, 1866. — Renseignements particuliers.

GOETGHEBUER (François-Joseph), architecte, né à Gand, le 6 janvier 1798,

mort en cette ville le 26 juillet 1836. Il était fils de Jacques Goetghebuer, architecte, et frère de Pierre-Jacques Goetghebuer, professeur d'architecture à l'*Académie royale de dessin, peinture et architecture* à Gand. Il reçut l'enseignement élémentaire et classique dans l'institution communale et y remporta successivement tous les prix des cours de dessin, puis la médaille d'or (*grand prix*) dans la section de composition architecturale. En 1822, il partit pour Paris, afin d'y achever son instruction d'artiste et d'étudier les établissements d'utilité publique : hôpitaux et hospices, leur construction et leur appropriation d'après les nouveaux systèmes. Dans le concours architectonique, ouvert à Bruxelles, en 1824, par la *Société pour l'encouragement des beaux-arts*, concours très important, il obtint le prix de deux cents florins des Pays-Bas et la médaille d'or pour ses plans d'un *hospice d'aliénés*, conçu avec une remarquable entente des améliorations récemment introduites. Son projet lui valut d'unanimes suffrages et un éloge mérité du prince Frédéric des Pays-Bas, qui présidait la solennité où le lauréat reçut la palme qu'il avait conquise. La *Société royale des beaux-arts et de littérature de Gand* s'associa au succès du jeune architecte, en lui décernant une médaille d'honneur. Fr.-Jh. Goetghebuer, revenu au lieu natal, construisit à Gand et dans les environs plusieurs habitations de ville et de campagne ; il restaura aussi le beau *château de Mussein*, près de Hal ; mais une santé très précaire entrava souvent ses travaux et nuisit au développement de sa réputation.

Edm. DE Busscher.

Messenger des sciences historiques et des arts de Belgique, Gand, 1836. — Renseignements particuliers.

GOETHALS (Henri), plus connu sous le nom d'**HENRI DE GAND**, quelquefois appelé **HENRI DE MIDE**, théologien et philosophe, naquit à Mide lez-Gand (1), en 1217, et mourut à Tournai, en 1293.

(1) La seigneurie de Mide ou Nyeblande appartenait aux Goethals, elle est, aujourd'hui, partiellement incorporée à la ville de Gand. — Quelques auteurs font naître Henri à Tournai etivent

La famille Goethals était une des plus considérables de la Flandre. Une tradition, plus ou moins légendaire, lui attribuait une origine italienne : établie dans le Nord dès la fin du x^e siècle, elle aurait échangé son nom primitif, *Bonicolli*, contre celui de *Goethals*, qui en est la traduction flamande. On sait peu de chose de la jeunesse d'Henri. Pourquoi ce fils d'un chevalier qui avait combattu à Bouvines fut-il voué à la science et à l'église ? Son biographe Huet pose la question sans essayer de la résoudre. Toujours est-il que ses dispositions studieuses se révélèrent de bonne heure, et que sa première éducation fut très soignée. Quand il se trouva suffisamment pourvu de grammaire, de rhétorique et de logique (2), il se rendit à Cologne, attiré par la réputation d'Albert le Grand. Y rencontra-t-il saint Thomas d'Aquin, comme on l'a prétendu ? Ce fait est très douteux ; tout porte à croire qu'ils ne se connurent qu'à Paris, après 1245, date du départ d'Albert et de Thomas pour cette capitale. Henri doit avoir quitté Cologne au plus tard en 1241 ; saint Thomas n'y était pas encore. Quoi qu'il en soit, le jeune Flamand reentra dans son pays avec le grade de docteur : il ouvrit à Gand des cours publics de théologie et de philosophie, initiative que personne n'y avait encore prise. Cependant son savoir et ses talents l'appelaient sur un plus grand théâtre : Paris l'attirait. Il y prit une seconde fois ses grades académiques et ne tarda pas à se faire place au soleil. Il fut un des premiers qui enseignèrent au célèbre collège fondé par Robert Sorbon en 1253 ; mais ses débuts à l'Université remontent beaucoup plus haut. Dès 1247, il y avait remporté les plus brillants succès, consacrés par une haute distinction. Les archives de Tournai (3) possèdent une bulle du pape Innocent IV, de cette date, conférant à Henri Goethals, prêtre et maître ès arts de l'Université de Paris, le titre de *protomaire apostolique*,

à 1299 la date de sa mort ; nous adoptons les conclusions motivées de Huet

(2) La *Trivium*.

(3) V. Huet, p. 9 et suiv.

avec des pouvoirs qui s'étendaient sur tous les diocèses de France et sur celui de Tournai. Cette pièce constate que « ledit maître Henri, dans sa promotion de docteur en théologie, venait de recevoir, à cause de sa science éminente, le glorieux surnom de *docteur solennel* (1) ».

Ce texte met à néant l'allégation de quelques écrivains, d'après lesquels l'illustre franciscain Duns Scot, le *doctor subtilis*, aurait avant tout le monde, dans son enthousiasme, décerné à notre personnage la qualification de *docteur solennel*. Jean Duns Scot ne vit le jour qu'en 1275, et quand il monta dans une chaire de l'Université de Paris, Goethals était mort depuis dix ans. Scot manifesta sans doute la plus haute estime pour ce maître ; mais leurs doctrines étaient loin de s'accorder. Il peut très bien avoir relevé, généreusement, le mérite d'un adversaire en rappelant son surnom ; mais en présence de la bulle, il n'est pas possible de lui en attribuer la première idée.

Henri de Gand fournit une longue carrière professorale. Sexius dit qu'il florissait vers 1260 ; du Boulay nous le montre en pleine activité postérieurement à la mort de saint Thomas (1274). Il paraît s'être occupé des affaires de l'Université, même après sa nomination à l'archidiaconat de Tournai (1273 ou 1285) ; Scarparius dit qu'il ne se voua sérieusement à l'administration ecclésiastique que dans la dernière phase de sa vie (1281-1293). F. Huet cite des manuscrits attestant positivement qu'il enseignait encore en 1278, et rappelle son intervention dans le grave débat qui s'éleva, quatre ans plus tard, au sujet de l'autorisation de prêcher et de confesser accordée aux moines mendiants. Il n'est pas douteux, en somme, qu'Henri n'ait consacré au moins trente années à former des élèves.

Cette période est particulièrement célèbre dans l'histoire de l'Université de

Paris. Les dominicains (frères précheurs) avaient obtenu vers 1216, des autorités académiques, l'autorisation de s'installer dans la maison de Saint-Jacques (2) ; les franciscains, en 1218, pénétrèrent à leur tour dans la place ; les uns et les autres profitèrent habilement des conflits que l'incertitude des juridictions fit plus d'une fois surgir entre les pouvoirs universitaires et le chancelier de Paris. Celui-ci, s'appuyant sur son droit de conférer les *licences*, tenait les étudiants dans une dépendance étroite ; de là des querelles acharnées, même sanglantes, et finalement une débâcle générale. En 1229, l'Université suspendit ses cours ; ses maîtres se dispersèrent à Orléans, à Angers, à Reims, à Toulouse, en Angleterre. « C'était une grande faute de se retirer ainsi du champ de bataille : les ordres mendiants, jeunes, vigoureux, appelant dans leur sein toutes les intelligences de l'époque, étaient là pour remplacer les docteurs qui avaient abandonné leur poste : ils saisirent l'occasion avec empressement. Les dominicains établissent d'abord une chaire, puis deux chaires de théologie ; les franciscains en élèvent une autre. Quoique donnés dans l'intérieur des couvents, ces cours étaient ouverts à tous les écoliers, et la renommée des maîtres qui enseignaient ne pouvait manquer d'en attirer un grand nombre : c'étaient, chez les dominicains, Albert le Grand, et chez les franciscains, Alexandre de Hales (3) ».

Au bout de deux ans, les docteurs jugèrent qu'ils avaient assez boudé. Mais leur retour ne fit qu'envenimer la querelle. Les dominicains entendirent conserver deux chaires de théologie ; il fallut recourir à Rome. Guillaume de Saint-Amour se constitua le champion de l'Université, dans son livre énergique *Des périls des derniers temps*, où il prit les mendiants à partie. On finit par

(1) Par le suffrage unanime de l'Académie, dit Valère André. « On serait porté à croire, ajoute Huet, que ce fut par une sorte d'acclamation, dans quelque séance solennelle de l'Univer-

sité, qu'Henri reçut cette marque d'honneur » (p. 16).

(2) D'où leur surnom de *Jacobins*.

(3) Huet, p. 16.

s'entendre : l'ardent polémiste fut sacrifié (1) et saint Thomas, longtemps écarté des honneurs du doctorat, fut enfin reçu en 1257, ainsi que saint Bonaventure (2).

Quelle fut dans tout ceci l'attitude d'Henri de Gand? Il resta volontairement au second plan, estimant qu'il ne pourrait faire quelque bien qu'en s'assignant le rôle d'un modérateur. Il n'admit pas, avec Saint-Amour, que l'humilité chrétienne interdit aux mendiants d'ambitionner le doctorat et, par conséquent, d'enseigner; en revanche, il attira l'attention sur la nécessité de surveiller les envahissements des ordres religieux. Quand il vit ceux-ci investis du privilège de prêcher et de confesser dans tous les diocèses, et par là soustraits à la juridiction des pasteurs ordinaires, il ne dissimula pas ses craintes : les ordres mendiants aspiraient évidemment à dominer l'Eglise. Il eut le courage de se prononcer nettement pour les prêtres séculiers, sans se laisser intimider par les Thomas et les Bonaventure. On lui saura gré d'avoir compris l'importance de la question. Il soutint qu'un privilège ne peut porter atteinte à des droits imprescriptibles, tels que ceux des prélats, et que la faculté de prêcher et de confesser, accordée aux frères, ne saurait s'entendre que *sous la clause de l'autorisation des ordinaires*. Le concile de Trente, plus tard, sanctionna cette doctrine à l'égard des confessions.

L'opposition d'Henri fut très ferme, mais toujours sage; il sut rendre justice à ses antagonistes. Traitant la question des rapports des évêques et du pape, il se montra également éloigné de toute tendance schismatique et de la servilité aveugle des docteurs réguliers. En théorie, dit à ce propos Huet, la pragmatique de saint Louis n'alla pas plus loin.

La même hardiesse, tempérée par un inaltérable esprit d'équité, se remarque dans la manière dont il se prononça sur différents abus inhérents au système féo-

dal. C'est ainsi qu'il condamna sans réserve le préjugé du duel, que saint Louis lui-même ménageait par de larges concessions. C'est ainsi que, tout en admettant le principe : *toute fonction mérite salaire*, il considéra la fixation de la *quotité de la dîme* comme appartenant au droit positif humain. Mais son caractère se dessina tout à fait après la mort de saint Thomas. L'*Ange de l'Ecole* laissait derrière lui deux partis bien tranchés : d'un côté, des disciples fanatiques, convaincus de son infailibilité; de l'autre, des esprits plus libres, admettant qu'on pouvait, sans compromettre son orthodoxie, trouver hasardees certaines propositions de l'illustre défunt. A la tête des premiers figurait Robert d'Oxford; Henri de Gand et, selon du Boulay, qui pourrait bien se tromper ici, Gilles Romain (Egidius Colonna) étaient les porte-bannière des indépendants. L'évêque de Paris, Etienne Tempier, d'accord avec un grand nombre de docteurs, decida qu'il était loisible à chacun de s'écarter de l'opinion du maître sur des articles déterminés. Robert entra dans une furieuse colère et lança un libelle contre quelques sorbonnistes, conseillers, selon lui, du prélat. Voilà Henri de Gand directement mis en cause : les flèches des frères prêcheurs tombèrent sur lui dru comme grêle.

Huet note ici que « le docteur solennel, » en maintenant la libre discussion, prépara les voies à Duns Scot, son propre rival, comme celui de saint Thomas, et qu'il nous apparaît, dans l'histoire de la scolastique, comme remplissant l'époque intermédiaire qui sépare ces deux grands hommes. » Telle était, en effet, l'importance d'Henri, que l'oracle des franciscains fut obligé de l'admirer, tout en livrant bataille au profit des idées qu'il voulait substituer à celles de saint Thomas.

Pour en revenir aux ordres religieux, l'impartialité de notre personnage est d'autant plus frappante, que lui-même paraît avoir été affilié à l'un d'entre eux. L'ordre des servites (*fratrum servorum B. M. V.*), fondé en 1223, s'enorgueillit

(1) Voir l'*Hist. litt. de la France*, t. XX, art. de Le Rubeuf.
(2) Huet, p. 24.

de le compter parmi ses membres. Un biographe rapporte qu'Henri, sur ce qu'il avait entendu dire de cette communauté, se serait décidé à *abandonner gymnase, académie, parents, richesses*, pour se retirer dans le monastère qu'elle possédait à Gand. Sa prise d'habit aurait eu lieu en 1256, le jour de l'Assomption. Ce qui est certain, c'est qu'il se dévoua à la cause des servites, lorsque leur existence se trouva menacée au concile de Lyon, en 1274 (1). Il partit pour Rome avec le général de l'ordre, Philippe Berizzi, et prononça devant le pape Martin IV et le sacré collège un plaidoyer qui eut beaucoup de succès. Dix ans plus tard, il renouvela ses instances auprès d'Honoré IV, successeur de Martin; cette fois le procès fut décidément gagné, en dépit du décret de Lyon : trois cardinaux eurent mission de protéger les servites.

La nomination d'Henri aux fonctions d'archidiacre de Tournai aurait été la récompense de ses efforts lors des premières négociations; d'après Meyer, elle aurait coïncidé avec l'élévation de Philippe Mouskès (de Gand) au siège épiscopal de cette ville, en 1275. Ces assertions paraissent assez contestables. En tout cas, dans la suite, les servites ne se montrèrent point ingrats envers Henri. Au xviii siècle, ils édifièrent et commentèrent ses œuvres, le proclamèrent *leur docteur* et l'opposèrent hardiment aux thomistes et aux scolastiques : on a très bien dit qu'il leur fut redevable d'une vie nouvelle, dans le temps même où la scolastique à l'agonie était témoin des premiers triomphes du cartésianisme.

De 1253 à 1281, Henri fut présent à quatorze conciles. Il se fit estimer partout, et les ordres mendiants, qu'il avait combattus, ne lui gardèrent point rancune, parce que son opposition, ainsi qu'on l'a dit plus haut, n'avait jamais été systématique. Installé à Tournai, il s'occupa d'œuvres de bienfaisance et de fondations pieuses. Il prit en temps

utile ses dispositions testamentaires : la ville de Gand n'y fut pas oubliée. Une fièvre violente l'emporta au bout de peu de jours; l'église Notre-Dame de Tournai reçut sa dépouille mortelle. Sur le tombeau se lit l'inscription plus ou moins ancienne, restaurée par les soins de la famille Goethals :

D. O. M.
PLEQUE MEMORIE
DOCTISSIMI AC ILLUSTRISSIMI
HENRICI A GANDAVO, COGNOMENTO GOETHALS
EX ANTIQUISSIMA ET NOBILISSIMA FAMLIA BONI
[COLLORUM,
ARCHIDIAconi ET CANONICI ECCLESIE TORNAcENSIS,
FAMOSISSIMI PARISIENSIS SORBONÆ DOCTORIS,
AC PHILOSOPHI SUI SÆCULI LONGE PRESTANTISSIMI.
QUIPPE QUI COMMUNI ACADEMIE SUFRAGIO ET RE-
[CEPTO PRÆCONIO
DOCTORIS SOLEMNIS NOMEN MERUERIT.
QUI PER MULTA PRÆCLARA LITTERARUM MONUMENTA
RELIGIONIS CATHOLICÆ FIDEIQUE PROPUGNATOR
[ACERRIMUS SEMPER FUIT.
OBIT TORNAci ANNO MCCXCIII. III. KAL. JUN.

Les opinions d'Henri de Gand nous sont connues par ses deux principaux ouvrages, les *Quodlibeta theologica* ou *Quodlibeta aurea*, et la *Somme de théologie*. La *Somme* est postérieure aux *Quodlibeta*, puisqu'elle les cite ; or, ceux-ci furent publiés en 1278. Mais Lajard fait remarquer que le *x^e Quodlibetum* a trait aux débats de décembre 1272 ; le recueil n'aurait donc été achevé que l'année suivante. Il est plus que probable, à notre sens, qu'il se compose de morceaux rédigés à des époques différentes, comme tous les livres intitulés *Mélanges*. C'est à la *Somme* qu'il convient surtout de s'attacher ; « c'est là que le docteur solennel a jeté, » avec profondeur de pensée et fermeté « d'expression, les fondements de sa doctrine » ; cependant les *Quodlibeta* ne sauraient être négligés, n'y eût-on avoir recours que pour élucider maint passage obscur de la *Somme*. Leur importance est signalée par la plupart des historiens de la philosophie, d'accord en cela avec Gerson, qui les cite à côté de la *Somme* de saint Thomas.

Pour Henri, comme pour tous les scolastiques, la théologie est la science universelle, en ce sens que si Dieu en est l'objet propre, elle embrasse pourtant la question des bases de toute certitude. Le chrétien reconnaît deux autorités qui ont une source commune, l'Écriture et

(1) Une constitution lue dans la dernière session avait provoqué un décret supprimant tous les ordres mendiants, à l'exception des dominicains, des franciscains, des augustins et des carmes.

l'Eglise. Elles ne peuvent se contredire; cependant s'il y a deux Eglises, l'une de fait et de droit (*merito et reputatione*), l'autre de droit seulement (*reputatione tantum*), une dissidence est possible. En ce cas, les fidèles doivent soumission à l'Ecriture plutôt qu'à cette seconde Eglise, parce que l'Ecriture conserve inaltérable la parole de Dieu, qui est la vérité même. Il ne s'agit pas du reste de suivre constamment l'interprétation littérale des textes sacrés; invoquant le sentiment de saint Augustin, Henri n'hésite pas à déclarer « qu'il faut consulter la raison pour savoir si l'on doit s'en rapporter de préférence à l'Ecriture ou à la raison. »

Quant aux articles de foi, ils ont trait à des vérités de trois ordres bien distincts. Les unes, l'existence de Dieu, par exemple, sont démontrables: les philosophes ont pu les connaître sans le secours de la foi. Les autres, également éternelles et absolues, sont tellement profondes, que la science ne parvient pas à les démontrer complètement; tel est le dogme de la Trinité: la foi est ici une condition préalable. Enfin, il y a des articles de foi pure, où la science n'a rien à voir, même appuyée sur la foi; ainsi les dogmes sur l'incarnation, sur les sacrements. — En somme, Henri ne voit pas qu'il y ait lieu d'opposer la raison à la foi; il pense que celle-là peut avoir besoin de celle-ci; mais il pense aussi, avec Richard de Saint-Victor, que nous devons tâcher de « comprendre avec la raison ce que la foi nous a transmis. »

Un fait curieux, c'est qu'en plein XIII^e siècle Henri se soit cru obligé de placer en tête de sa Somme de théologie une réfutation en règle du scepticisme. Il s'en prend aux deux objections suivantes: 1. Toute connaissance humaine vient des sens. Or, les sens n'ont rien de fixe, rien de constant, pas plus que la nature qu'ils nous font connaître. Cependant la science, selon le philosophe, a essentiellement pour objet ce qui est fixe et immuable. 2. On ne peut connaître une chose si l'on en perçoit seulement l'image, *idolum*, *speciem sen-*

sibilem, et non pas la nature même, *speciem et quidditatem rei* (1).

Sur le premier point, le docteur scolastique se montre plutôt érudit que profond: il n'aborde pas à ce moment opportun le problème de l'origine des idées; il n'examine pas s'il est bien vrai que toute connaissance ait son point de départ dans l'impression sensible. Il se borne à soutenir que la raison seule, éclairée par un rayon de la lumière divine, pénètre au fond des choses, tandis que les sens ne nous fournissent que les simples apparences, *les signes des réalités*. On reconnaît ici l'inspiration platonicienne. En revanche, ainsi que Huet l'a fait observer le premier, sa réponse à la seconde objection est tout à fait remarquable. Ce n'est rien de moins que la thèse fameuse présentée dans les temps modernes par l'Ecole écossaise, comme une découverte capable de changer la face de la philosophie: Henri ravit aux Ecossais l'honneur de l'initiative. Cédons la parole à Lajard, qui résume ici Huet. « Les philosophes sceptiques disaient: si nous connaissons les choses par leurs images ou par leurs idées, il y a donc un *intermédiaire* entre l'esprit et la nature; c'est le monde des images et des idées que nous connaissons, et non le monde de la réalité. » Henri leur répond que la connaissance résulte d'une espèce d'assimilation entre le sujet et l'objet; que la nature réelle et l'intellect humain ne sont point d'une même substance, et qu'en conséquence il est nécessaire que la connaissance apparaisse en nous, d'une certaine manière, par représentation. » Mais il ne s'ensuit pas que la connaissance humaine soit illusoire. L'objet direct de la connaissance étant bien l'image de la chose, et cette image n'étant qu'un signe naturel au moyen duquel l'esprit est conduit à la chose signifiée, la connaissance, loin de s'arrêter à l'image, atteint, par l'image, la réalité même. Ailleurs il déclare que sous les espèces intelligibles on découvre la réalité, sous les mots les

« idées, et dans les effets les causes. C'est, comme on voit, le commentaire ou la justification d'une ancienne étymologie qu'un passage précédent de la *Somme* reproduit en ces termes : *dici- tur intelligere quasi ab intus legere* (1). »

Le problème des *Universaux* tient de près à la théorie de la connaissance. Il n'y a pas de science des choses particulières; l'esprit ne connaît réellement une chose qu'autant qu'il peut la classer dans un genre. L'objet propre de l'entendement est ainsi *universel*, « ce qui » représenté dans l'esprit le genre auquel » appartient une chose quelconque. » Or, selon Henri, cet universel existe en *puissance* sous l'espèce recueillie par l'imagination; mais il reste voilé, il n'est pas encore intelligible : il ne le sera que quand l'intellect actif l'aura dégagé de tout élément matériel. Fort bien; mais, d'après cela, nous ne connaissons que les genres et non les individus : ceux-ci ne sont saisis que par l'imagination. Henri a prévu la difficulté; il s'en tire en affirmant que l'entendement, se tournant vers l'imagination, peut redescendre, de degré en degré, du général au particulier, à l'individuel; il ne dissimule pas, d'ailleurs, que son explication laisse à désirer.

Henri est *réaliste*, comme on voit : il reconnaît aux universaux une existence réelle et substantielle dans l'esprit. Ils sont en quelque manière la création de l'esprit, bien qu'il les tire des sens et de l'imagination à l'état de matière première. Il semble même que, sur ce point, le docteur solennel ne diffère de saint Thomas que sur le plus ou moins d'activité accordée à l'intelligence : pour lui, les espèces intelligibles sont extraites et formées (*expressæ*) par l'intelligence ; pour saint Thomas, elles y sont simplement imprimées (*impressæ*) (2).

Tant qu'Henri ne considère les universaux que dans l'esprit humain, sa pensée trahit de l'embarras et n'est pas toujours d'accord avec elle-même; Aristote le gêne visiblement. Il se sent libre,

au contraire, et son langage s'éclaireit, lorsqu'il les contemple en Dieu et dans la nature. Il les voit en Dieu comme dans leur source première et les ramène ainsi aux idées platoniciennes, ou aux possibles, tels que les entendit plus tard Leibniz. Tennemann s'est trompé lorsqu'il lui attribue l'opinion que les Idées ont une existence séparée, *en dehors* de l'intelligence divine. Henri s'élève énergiquement contre une telle hypothèse, et pour son propre compte, et pour le compte de Platon. C'est ici qu'il traite de l'origine des idées : Aristote, dit-il, reconnaît trop d'influence aux choses particulières, et Platon les sacrifie trop aux universaux. La vérité est entre ces deux extrêmes.

La formation de nos connaissances, dit-il encore, n'exige pas moins l'action d'un être particulier que la présence de l'universel dans l'esprit. Henri reproduit la doctrine d'Avicenne : l'essence comme telle se rapporte au particulier aussi bien qu'à l'universel. Elle est particularisée dans la réalité objective ; elle est universelle dans l'entendement. Henri n'admet entre *être* et *essence* aucune différence *réelle*. En regard de la forme, la matière n'est pas une simple potentialité; elle a son *être propre* en vertu duquel elle est *in actu*, même indépendamment de la forme. La forme ne lui donne pas l'*être*, la réalité même, mais en fait un *être déterminé*, lui donne une réalité déterminée (3).

Henri s'éloigne encore de saint Thomas sur un autre point. Il n'admet pas en Dieu, comme l'*Ange de l'Ecole*, une idée particulière de chaque individu : les *species specialissimæ* y sont seules idéalement préformées. Autant d'espèces possibles des choses, autant d'idées en Dieu, ni plus, ni moins. Les individus ne sont idéalement préformés en Dieu, qu'autant que leur idée est contenue dans l'idée de leur espèce. L'idée divine, en d'autres termes, représente, d'une part, l'essence en soi, indifférente au particulier et à l'universel; de l'autre, cette

(1) *Hist. litt. de la France* t. XX, p. 148.

(2) Huet, p. 134 et suiv.

(3) Nous empruntons ici deux paragraphes à l'exposé très clair de M. Stöckl (*Lehrb. der Gesch. der Philosophie*).

même essence en tant que renfermant en elle-même la possibilité de la réalisation des individus.

Sur le terrain de la psychologie, c'est de Platon qu'Henri de Gand se sépare. On lit dans les *Quodlibeta* que le corps fait partie de la substance de l'âme. Ainsi que le veut Aristote, l'âme est tout simplement l'acte parfait et la force du corps (1). « Elle préside à la vie des organes et même à leur génération et à leur production, ou du moins à leur distribution et à leur destination. Son opinion sur ce point et jusqu'à ses propres expressions semblent s'être reproduites dans la doctrine de l'animisme » de Stahl, et nous prouvent que pour Henri la psychologie et la physiologie se confondaient dans une seule et même science. Hâtons-nous d'excuser cette erreur en répétant ici que, de son temps, la théologie était encore une science encyclopédique; et ajoutons qu'une partie de ses *Quodlibeta*, et probablement aussi de sa *Somme*, était déjà écrite lorsque, vers la fin du XIII^e siècle, l'enseignement de la médecine et de la chirurgie fut séparé, pour la première fois, de l'Université de Paris (2).

Henri est d'ailleurs plus nettement spiritualiste que la plupart de ses contemporains. Il refuse de considérer l'entendement humain (*intellectus possibilis*) comme purement passif; il reconnaît de l'activité jusque dans la sensation. Certains passages de ses écrits ont pu donner le change sur sa manière de voir; mais il déclare en termes formels, dans les *Quodlibeta*, qu'il n'existe jamais aucun acte de volonté sans quelque pensée, et, d'autre part, que toute opération de l'âme supposant celle-ci active, il faut bien admettre que la volonté suffisamment éclairée se détermine elle-même.

Pour s'élever à Dieu, le docteur solennel s'appuie sur une sorte d'idée innée (*præcognitio*) ou de pressentiment qui nous avertit de la présence de l'infini. La connaissance rationnelle de Dieu est acquise; mais nous ne saurions l'at-

teindre sans une première connaissance naturelle.

La morale occupe peu de place dans les œuvres d'Henri. Les solutions qu'il a formulées sur quelques questions spéciales témoignent de son esprit conciliateur et de sa franche honnêteté. En politique, il écarte à la fois l'Académie et le Lycée, qui n'ont pas eu mission, comme le christianisme, de régénérer le monde. Il est ici bien de son temps: il professe que le respect est dû aux princes temporels, mais que s'ils donnent des ordres évidemment injustes, les sujets sont déliés de l'obéissance: théorie démocratique du droit d'insurrection, invoquée un jour par Lamennais; remarquons seulement que chez Henri de Gand, elle a pour couronnement la théocratie. Toute puissance humaine est justiciable du souverain pontife, chef de voûte de la société spirituelle, arbitre en dernier ressort dans toutes les contestations.

Peu de philosophes du moyen âge ont été autant exaltés et autant rabaisés qu'Henri de Gand. Avec le temps, l'oubli s'est fait autour de son nom; de nos jours enfin, une réaction s'est opérée en sa faveur ou, du moins, son mérite a cessé d'être méconnu. Penseur éminent, pourvu, en outre, d'une érudition solide et variée, il avait tout ce qu'il faut pour s'imposer à l'admiration de la postérité; mais il lui manqua d'être adopté pour chef, dès l'origine, par un ordre célèbre répandu dans toute l'Europe, fortune qui échet à saint Thomas d'Aquin et à Duns Scot. A cette observation, Huet en ajoute une autre non moins judicieuse: Henri fut essentiellement un homme de théorie; or, les peuples ne se passionnent guère que pour les questions pratiques. Mais, comme métaphysicien, on ne peut lui refuser une des premières places d'honneur dans la galerie des illustrations de l'Université de Paris.

Avant de dire un mot de ses ouvrages, nous extrairons quelques lignes du livre de M. B. Hauréau sur la philosophie scolastique: « Henri de Gand est souvent obscur; il semble même avoir recherché cette obscurité, craignant sans doute d'offenser, par quelque proposition mal

1 Huet, t. 154 et suiv.

2 Lajard, p. 186.

« sonnante, son ancien condisciple, le
 « docteur angélique ; mais sa doctrine,
 « dégagée de tous les équivoques, de
 « tous les artifices de langage, est bien
 « telle que la définit l'ingénieux Maz-
 « zoni, une glose platonicienne des apho-
 « rismes d'Aristote. De son temps, beau-
 « coup s'y trompèrent ; mais quand Duns
 « Scot vint reprendre, commenter, l'une
 « après l'autre, les thèses du docteur so-
 « lennel, et lui emprunter ses principaux
 « arguments contre le péripatétisme on-
 « tologique de saint Thomas, alors tous
 « les yeux s'ouvrirent, et l'école domini-
 « caine reconnut avec effroi qu'elle avait
 « élevé, nourri dans son sein un de ses
 « plus dangereux adversaires. C'est au
 « titre de platonicien qu'Henri de Gand
 « obtint, au xve siècle, les hommages
 « enthousiastes de Pic de la Mirandole,
 « et qu'il fut ensuite adopté jusqu'au
 « xvii^e siècle, mais seulement, il est
 « vrai, dans quelques écoles, comme le
 « plus beau génie de la scolastique,
 « comme le plus sûr, le plus éclairé de
 « tous les vieux maîtres. »

La liste la plus ancienne que l'on con-
 naisse des ouvrages d'Henri a été dres-
 sée par Trithème, qui n'a pas la préten-
 tion d'être complet. Valère André et
 Foppens, d'autres encore ont revu depuis
 ce travail. On a fini par s'arrêter à une
 liste de dix-sept ouvrages, dont l'authen-
 ticité n'est pas également assurée. Aucun
 doute n'a jamais été soulevé sur les trois
 plus importants, savoir :

1^o Les *Quodlibeta theologica*, publiés
 pour la première fois à Paris, chez Ba-
 dius, 2 vol. in-fol. ; 2^e édition, Venise,
 1608 ; 3^e, Venise, 1613, précédée d'une
 vie de l'auteur par Archange Piccion, de
 l'ordre des Servites. 2 vol. in-4^o.

2^o *Summa questionum ordinarium
 theologicarum*. Paris, Badius, 1520 ; 2^e éd.,
 très soignée, publiée par le servite Scar-
 parius, à Ferrare, en 1646, 3 vol. in-4^o
 (la table raisonnée des matières ne com-
 prend pas moins de 260 pages).

3^o *De scriptoribus ecclesiasticis*, connu
 aussi sous le titre de *Catalogus virorum
 illustrium*. Cologne, Suffridus Patri,
 1580 ; réimprimé à Anvers, en 1693,
 dans la Bibliothèque ecclésiastique de

Miræus. — C'est une suite au catalogue
 commencé par saint Jérôme et continué
 par Sigebert de Gembloux. La liste
 d'Henri de Gand s'ouvre par le nom de
 Fulbert de Chartres ; dans un style bref
 et coucis, mais sans aridité, l'auteur ca-
 ractérise en quelques mots ses person-
 nages et leurs écrits. On ajoute à cet
 opuscule un court appendice attribué par
 Vossius à Sillebert, surnommé l'universel.

Voici, d'après Huet, l'énumération
 des autres ouvrages d'Henri, restés
 inédits. La trace en est perdue, à une
 exception près. Peut-être l'un ou l'autre
 se retrouvera-t-il dans quelque biblio-
 thèque des Pays-Bas.

A. OUVRAGES AUTHENTIQUES : *Liber
 de pœnitentiâ ; de castitate virginum et
 viduarum ; Sermones et homiliæ ; Sermo de
 purificatione Virginis Deiparæ ; Quodli-
 betum de mercimoniis et negociationibus ;
 Quodlibeta ordine alphabetico digesta ;
 Comment. in VIII libros phys. Aristote-
 lis* (1). — B. DOUTEUX : *Comment. in IV
 libros sententiarum ; id. in XIV libros me-
 taphys. Aristotelis ; de laudibus Virginis
 Deiparæ*. — C. VRAISEMBLABLEMENT
 INAUTHENTIQUES : *Vita S. Eleutherii,
 Tornacensis episcopi ; Elevatio corporis
 ejusdem ; de antiquitate urbis Torna-
 censis ; traduction française du livre De
 regimine principum* (2).

On connaît un frère et une sœur
 d'Henri de Gand. *Ser Justas* (Eustache)
 GOETHALS, homme lige de Gui de Dam-
 pierre, intervint comme arbitre dans une
 contestation qui s'était élevée entre Ar-
 nould, seigneur d'Audenarde, et le mo-
 nastère d'Énaeme, au sujet de l'admini-
 stration de la justice dans quelques
 paroisses : on ne put s'entendre qu'après
 avoir adjoint aux négociateurs « le cé-
 « lèbre archidiacre de Tournai. » — *Jutta
 VAN DER MUDE*, la sœur, entra en reli-
 gion et fut la sixième abbesse de la By-
 loke.

Alphonse Le Roy.

Goethals, *Dict. général*. — Foppens. — Huet,
*Recherches historiques et critiques sur Henri de
 Gand*. Gand et Paris, 1830, in-8^e. — Lajard,

(1) La Bibliothèque nationale de Paris possède
 un commentaire manuscrit des quatre derniers
 livres de la Physique d'Aristote, attribué à Henri
 de Gand.

(2) Voir Lajard pour les détails.

Henri de Gand *Hist. lut. de la France*, t. XX, p. 144-203. — Weiss, *Biogr. univ.* — Schwartz, *Les derniers historiens d'Henri de Gand* *Mem. de l'Acad. roy. de Belgique*, 1859, coll. in-8°. — Hauréau, *De la Philosophie scolastique*. — Tous les historiens de la philosophie.

GOETHALS (François), connu aussi sous les noms de PANAGATHUS, EUCOLIUS ou EUTRACHELUS, juriconsulte, professeur, poète, né à Bruges ou à Gand, en 1539, mort à Douai, en 1616. Après avoir obtenu, en 1570, le bonnet de docteur en droit romain et canon à l'Université de Louvain, il s'établit comme avocat à Bruges et s'y fit une telle réputation, qu'il fut appelé à Louvain pour enseigner les Pandectes.

On lui confia, en 1583, la première chaire de droit canon à l'Université de Douai; il y brilla bientôt comme professeur et comme érudit. Quoique marié et père de onze enfants, il obtint du pape l'autorisation d'embrasser le sacerdoce, du vivant et du consentement de son épouse, Catherine Van Giobel-schroy, de Louvain. Il obtint un canonicat dans l'église de Saint-Amé, à Douai, et y fut inhumé. Son épouse avait pris le voile à l'abbaye, ou chapitre noble de chanoinesses de Denain, en Hainaut.

François Goethals composa un grand nombre d'ouvrages de théologie et de jurisprudence, ainsi que diverses œuvres poétiques, entre autres : 1° *De felici et infelici republica, tractatus poeticus ad senatum Brugensem*. Lovanii, J. Bogardus, 1567, in-8°. — 2° *De Domini distinctione, sive de communione rerum inter amicos*. Ibidem. — 3° *Carmen de divâ Virgine*. Antverpiæ, Plantin. — 4° *Proverbia Gallico-Flandrica*. Antv., Plantin. — 5° *Comœdia nova ac sacra, cui titulus Soter gloriosus, apud Gerardum Salenonum*, 1563, petit in-8°, dédiée à Pierre Curtius, professeur de théologie à Louvain; c'est une comédie en vers iambiques, en cinq actes, dans le genre des anciens mystères. — 6° *Amphitragœdia, cui nomen Edessa sive Hester*. Gandavi, Corn. Manilius, 1549, petit in-8°; tragédie en vers latins, dédiée à Charles l'Éthelwe. Ses ouvrages théologiques, remarquables par leur clarté, sont encore estimés.

Il laissa un fils portant aussi le prénom de François et qui mourut le 12 décembre 1627; d'abord licencié en droit et chanoine de Soignies, il obtint ensuite une prébende à la cathédrale de Saint-Bavon, à Gand, le 28 août 1610. Homme instruit et pieux, il fut tenu en grande estime par les archiducs Albert et Isabelle.

Aug. Vander Meersch.

Valère André, *Fasti academici*, p. 121. — Sweertius, *Athenæ belgicæ*, p. 243. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. 1^{er}, p. 293. — *Biographie de la Flandre occidentale*. — Piron, *Levensbeschrijvingen*.

GOETHALS (Jean), DRABBEON BONICOLIUS, né à Gand. Jean Goethals jouissait, au xve siècle, d'une grande réputation de savoir. Il habitait Paris et s'y lia d'une étroite amitié avec Jean Dulaert, son parent; il publia de celui-ci l'ouvrage intitulé : *Quæstiones in librum Prædicabilium Porphyrii secundum viam Nominalium et Realium*, livre inachevé au moment de la mort de l'auteur. Goethals y ajouta certaines questions et l'examen de quelques difficultés, marquées d'un astérisque. Il publia aussi l'ouvrage *Expositio succincta in lib. Porphyrii de quinque vocibus*. Parisiis, 1521, in-folio.

Aug. Vander Meersch.

Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. II, p. 630.

GOETHALS (Liévin), dit ALGOET, poète et géographe, né à Gand, vers la fin du xve siècle, mort à Ulm, en 1547. La manie de latiniser et de traduire en grec, au xvre et au xvire siècle, les noms flamands littéraires, a jeté de la confusion dans la filiation des personnages remarquables appartenant à la famille Goethals de Gand. Nous en avons la preuve en ce qui concerne Liévin Goethals, appelé tour à tour : Eucollius, Eutrachelus, Algoetus, Panagathus et Algoet. Ce dernier nom, signifiant en flamand *tout bon*, et équivalant à la dénomination de Goethals, fut, paraît-il, le véritable nom du personnage (issu de Philippe et Marguerite Goethals), qui devint successivement greffier de la chancellerie impériale, heraut d'armes et membre du comté de Flandre. Il s'adonna tour à tour à la poésie latine, à l'étude de la

généalogie, de la géographie et des mathématiques. Il publia : 1° *Orationes quædam in genere demonstrativo*. — 2° *Pro religione christiana res gestæ in Comitibus Augustæ Fœderatorum habitis an. Dni MDXXX*, publié à Louvain, chez Gravius, in-4°. — 3° *Carmina diversa*. On lui doit encore une carte intitulée : *Descriptio terrarum septentrionalium*, que Gérard De Jode fit paraître à Anvers. On lui attribue aussi une carte d'Europe. En 1546, il suivit en Allemagne l'empereur Charles-Quint; mais, déjà malade au moment du départ, il mourut à Ulm, le 25 janvier 1547, et l'empereur voulut assister à ses funérailles afin de lui donner un dernier témoignage de haute estime.

On a distingué de lui un autre Liévin Algoet; mais nous sommes fondés à croire qu'il n'y a ici qu'un seul et même personnage.

Aug. Vander Meersch.

Sweetius, *Athenæ belgicæ*, p. 504. — Sande-rus, *De Gandavensibus*, p. 85. — Paquet, *Mémoires littéraires*, t. XVI, p. 295. — Marcus van Vaernewyck, *Geschiedenis van België*, éd. de 1829, t. II, appendice.

GOETHALS (Josse), écrivain ecclésiastique, né à Gand, le 7 septembre 1662, décédé dans la même ville le 15 décembre 1742, étudia la philosophie à l'Université de Louvain comme élève de la pédagogie du Lis, et fut proclamé *primus* à la promotion générale de la faculté des Arts en 1681. Ayant résolu d'embrasser l'état ecclésiastique, il s'appliqua d'abord à l'étude de la théologie et reçut le grade de bachelier en cette science. Plus tard il suivit aussi les cours de droit canonique et civil, et obtint, après de brillants examens, le grade de licencié ès droits. Appelé ensuite à la pédagogie du Faucon pour y enseigner la philosophie, il remplit ces fonctions avec beaucoup de zèle et de succès pendant un grand nombre d'années. En 1704, l'Université ou la faculté des Arts le nomma à un canonicat de la cathédrale de Gand; il continua néanmoins, grâce aux privilèges de l'Université, d'occuper encore sa chaire pendant quelque temps. En 1713, le chapitre lui conféra une de ses pré-

bendes graduées, et, en 1732, l'évêque de Gand, Jean-Baptiste De Smet, le créa son archidiacre. Pendant les vacances du siège épiscopal, il fut élu, à deux reprises, en 1730 et 1741, vicaire capitulaire du diocèse. A la fin de sa vie, il fit une fondation en faveur d'étudiants de l'Université de Louvain et dans l'intérêt d'œuvres de bienfaisance; il légua par testament des sommes considérables pour être distribuées aux pauvres ou consacrées à des œuvres pies. Il mourut à Gand, âgé de plus de quatre-vingts ans. Son corps fut enterré à l'entrée de la cathédrale, où fut placée l'épithaphe suivante :

D. O. M.

HIC JACET

REVERENDISS. ADM. AC AMPLISS. DOMINUS

D. JUDOCUS GOETHALS

F. JUDOCI ET JOANNAE WALLAERT CONJUGUM

JURIS UTRIVSQUE LICENTIATUS

HUJUS EXEMPTAE ECCLESIAE CATHEDRALIS

CANONICUS GRADUATUS ET

ARCHIDIACONUS

OBIIT 15 DECEMB. 1742, AET. 81.

R. I. P.

Josse Goethals a laissé divers ouvrages philosophiques et polémiques, qui ne sont pas sans valeur :

1. *Ætiologia sive tractatus de causis, exemplis variarum scientiarum illustrata*. Lovanii, Ægid. Denique, vol. in-12 de x-146 pages, sans nom d'auteur.

2. *Prima seu generalis philosophia complectens tractatus de ente, de causis, de Deo optimo maximo et anima hominis, etc.* C'est sous ce titre qu'au commencement de l'année 1709, Goethals publia en un volume in-8°, chez Gilles Denique, à Louvain, le résumé du cours de métaphysique professé par lui à la pédagogie du Faucon. Ce volume se compose de trois parties distinctes, ayant chacune son titre et sa pagination. La première partie, de 92 pages, est intitulée : *Ontologia sive tractatus de ente*; la seconde : *Ætiologia sive tractatus de causis*, réimpression, en 152 pages, du traité que nous avons indiqué ci-dessus sous le n° 1. La troisième partie, de 68-200 pages, porte le titre de *Pneumatologia sive tractatus de Deo optimo maximo et anima hominis*, et se divise en deux sections à pagination distincte. La préface, la dédicace et l'approbation

du volume occupent 18 pages. On trouve beaucoup d'exemplaires avec un titre général un peu différent de celui que nous avons transcrit ci-dessus et qui nous paraît être le titre primitif; ce dernier titre est ainsi conçu : *Prima seu generalis philosophia, vulgo metaphysica complectens ontologiam, ætiologiam et pneumatologiam, sive tractatus de ente, etc.*

3. *De waere kerke Christi van in de eerste eeuwen by oerleteringe haerlyk behoont door Augustinus; verschillig en tegenstrydig aen de dolingen van d'ze tyden*, enz. Gent, Fr. en Dom. Van der Ween, 1716; vol. in-12 de xxxviii-364 pages et 4 feuillets de table.

4. *De waere kerke Christi der dry eerste eeuwen, by overleteringe van den H. Cyprianus en d'andere Vaders; alsoock by de H. Schrifture; verschillig en tegenstrydig aen de ketteryen van dese tyden*, enz. Gent, Fr. en Dom. Van der Ween, 1719; vol. in-12 de xii-419 pages et 6 1/2 feuillets pour la table et les approbations. Cet ouvrage forme la suite du n° 3.

E.-H. J. Rousens

Paquet, *Fastes academici manuscripti*, t. p. 435 — Meilin, *Histoire chronologique des évêques et du chapitre exempt de l'église cathédrale de S. Baron à Gand*, p. 439. — F. Vanderhaeghen, *Bibliographie gantoise*, III, p. 120 et 125.

GOETHALS (Ambroise-Charles-Gislain), ecclésiastique, né à Gand le 14 mai 1751, d'une ancienne famille patricienne, décédé dans la même ville le 27 avril 1836. Après avoir fait ses humanités à Gand, il alla étudier la philosophie à l'Université de Louvain, et y obtint la neuvième place à la promotion générale de la faculté des Arts en 1771. Il s'appliqua ensuite à l'étude de la théologie et du droit, et prit, en même temps, le 26 janvier 1780, le grade de licencié en théologie et en droit civil et canonique. En 1787, il sollicita et obtint, par l'élection du chapitre, à la cathédrale de Gand, une prébende canoniale graduée, bien que, l'année précédente, l'empereur Joseph II eût ordonné qu'aucun ecclésiastique ne serait dorénavant promu à un canoniat d'église cathédrale, à moins qu'il n'eût passé dix années au moins dans le ministère

pastoral. Comme Goethals ne remplissait pas cette condition, un arrêté de la cour annulant l'élection parut aussitôt; toutefois, vu le mérite de l'élu, l'empereur accorda, dans le même arrêté, la dispense nécessaire pour que, par une nouvelle élection, on pût lui conférer la prébende. Pour éviter de plus grands embarras, les chanoines procédèrent à une deuxième élection et réinstallèrent, le 6 février 1788, leur collègue, qui avait obtenu une seconde fois l'unanimité des suffrages. Celui-ci ne jouit de son canoniat que peu d'années, car, lors de l'invasion française de 1792 qui vint tout troubler en Belgique, Goethals fut obligé de se réfugier en Hollande et ne put rentrer à Gand qu'en 1795. Après son retour, il remplit d'abord les fonctions de secrétaire des vicaires capitulaires qui avaient été constitués après la mort de l'évêque Lobkowitz; et ensuite, depuis le 16 octobre 1797, il cumula avec ces fonctions celles de vicaire capitulaire. Lorsque le gouvernement républicain exigea du clergé catholique le serment de haine à la royauté, Goethals refusa catégoriquement de le prêter. Ce refus lui attira les persécutions de l'autorité civile, et il fut obligé de se soustraire aux poursuites en se tenant caché à Gand.

Le concordat de 1801 ramena momentanément le calme. Goethals fut nommé par l'évêque Fallot de Beaumont d'abord chanoine et archiprêtre, c'est-à-dire doyen du district de Gand, et peu après vicaire général du diocèse. Elu de nouveau vicaire capitulaire après le départ de l'évêque de Beaumont, il redevint vicaire général sous l'épiscopat de Mgr de Broglie. De nouvelles tribulations, peut-être plus grandes que celles qu'il avait éprouvées précédemment, l'attendaient dans ces délicates fonctions. Après le célèbre conciliabule de 1811, intitulé à tort concile national, le gouvernement impérial avait extorqué à Mgr de Broglie, alors emprisonné, la démission du siège épiscopal de Gand. Cette démission, obtenue par la force, les menaces et les sévices, était nulle de plein droit sans la ratification du Saint-

Siège. Cependant l'autorité civile fit immédiatement expédier au chapitre de Gand l'ordre de procéder à la nomination de vicaires capitulaires. Les chanoines se réunirent par mesure de prudence et, par une élection qu'ils savaient être de nulle valeur, firent semblant de conférer les pouvoirs nécessaires aux vicaires généraux de Mgr de Broglie, qui purent ainsi continuer à administrer le diocèse au nom de leur évêque légitime. Toutefois, dès le mois de novembre 1811, Goethals fut obligé de se cacher; car il ne voulait pas reconnaître comme évêque légitime l'abbé de la Brue, que le gouvernement essayait d'imposer au diocèse de Gand. De nouveaux conflits ne tardèrent pas à s'élever, et se terminèrent, comme on sait, par la déportation des séminaristes à Wesel, l'emprisonnement du supérieur et de deux professeurs du séminaire, et des poursuites dirigées contre sept curés de la ville.

Lorsque l'occupation de la ville de Gand par les Français eut pris fin en février 1814, les deux vicaires généraux de Mgr de Broglie, Goethals et Martens, reprirent publiquement l'administration du diocèse jusqu'au retour de leur évêque. Ici encore le calme ne fut pas long. Mgr de Broglie, qui avait déplu au despotisme impérial, déplut également au despotisme hollandais. Un arrêt de la cour d'assises du Brabant le condamna à la déportation, le 8 novembre 1817. Concluant de cette prétendue condamnation que l'évêque avait perdu son siège, le gouvernement du roi Guillaume intima au chapitre l'ordre de constituer des vicaires capitulaires. Mais celui-ci résista énergiquement. Le ministère des cultes continua, de son côté, à s'adresser au chapitre, et fit exiler un des chanoines et déposer deux autres. Dans ces tristes circonstances, l'évêque soutint le courage de son vicaire général, en lui défendant de convoquer dorénavant le chapitre. Goethals communiqua la lettre du prélat aux chanoines ses collègues. Cette lettre et cette communication devinrent l'objet d'une accusation criminelle. Le 23 décembre 1820, un

mandat de prise de corps fut décerné contre les deux vicaires généraux Goethals et Martens, ainsi que contre Bousen, alors secrétaire de l'évêché de Gand, et plus tard évêque de Bruges. Ils furent emprisonnés, transférés à Bruxelles et traduits devant la cour d'assises. L'innocuité ne triompha pas cette fois-ci; le verdict du jury acquitta les accusés et les rendit à la liberté le 13 mai 1821, après cinq mois d'emprisonnement. Peu après, la mort de Mgr de Broglie changea l'état des choses, et les difficultés s'évanouirent. Goethals et De Meulenaere, élus vicaires capitulaires pendant la vacance du siège, opposèrent une résistance passive au collège philosophique, lorsque parurent les fameux arrêtés de 1825. Après le concordat et la nomination de Mgr Van de Velde au siège épiscopal de Gand, Goethals fut continué dans ses fonctions de vicaire général et d'archiprêtre, et les remplit jusqu'à la fin de sa vie. Parvenu à une haute vieillesse, il continua, malgré son âge avancé, de jouir de l'usage de toutes ses facultés, et s'éteignit sans maladie à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

E.-H.-J. Reusens.

GOETHALS (*Jacques-Joseph-Ignace-Hyacinthe*), homme de lettres, historien, industriel, plus connu sous le nom de Goethals Vercruyse, naquit à Courtrai, le 12 août 1759, et mourut dans la même ville le 6 septembre 1838. Son père, placé à la tête d'une grande fabrique de toiles damassées, aimait les sciences et les arts, circonstance qui disposa le jeune Goethals à se livrer de bonne heure, dans la maison paternelle, à ses goûts artistiques. Il fit avec succès ses premières études au collège des jésuites de sa ville natale, puis, vers 1777, alla suivre à Louvain les cours de philosophie. Ses parents voulaient le destiner au sacerdoce, mais cette carrière était peu dans ses goûts; il ne resta que huit mois à Louvain, puis se rendit à Bruges, dans une importante maison de commerce. Après y avoir séjourné quatre ans, il retourna à Courtrai, où il épousa, en 1790, la fille d'un riche fabricant de

fil à dentelles, M. Vercruysse, qui le mit à la tête de sa maison. A Louvain, il avait senti éclore en lui un penchant prononcé pour l'étude de l'histoire de son pays, à laquelle il consacra bientôt tous ses loisirs. Il rechercha avec passion les travaux manuscrits sur la Flandre, et se mit à la piste des livres rares, des éditions curieuses. C'est ainsi que, pendant la période révolutionnaire, il parvint à sauver de la destruction un grand nombre de manuscrits importants et de livres précieux, entre autres la fameuse édition xylographique de l'Apocalypse de saint Jean, qu'il acheta pour trente-deux centimes chez un épiciers.

Sous le règne de Napoléon, il avait publié en flamand, dans le *Kortrykschen Almanak*, une relation des principaux événements dont sa ville natale avait été le théâtre, sous le titre : *Chronologische aanteekeningen rakende 't jaar tot Kortryk ende omstreeks voorgefallen is, verzameld uit menigvuldige auteurs en eventydige handschriften*. 1812). (Annotations chronologiques sur ce qui s'est passé à Courtrai et dans les environs, puisées dans un grand nombre d'auteurs et de manuscrits contemporains). Le style en est fort simple, et les faits rapportés par l'auteur sont très exacts. On peut seulement lui reprocher de ne pas avoir cité les sources. L'ouvrage est devenu extrêmement rare : le bibliothécaire Voisin n'en connaissait qu'un seul exemplaire, le sien. Goethals ne tarda pas à s'occuper d'une nouvelle édition de ce livre; il le revit, l'augmenta considérablement, et le publia en 1814 et 1815, à Courtrai, chez Louis Blanchet (2 volumes in-12), en l'intitulant : *Jaerboek der stad en oude casselrij van Kortrijk, verzameld uit menigvuldige auteurs en handschriften*. (Annales de la ville et ancienne châtellenie de Courtrai, etc.) Ces annales commencent aux premiers temps et s'arrêtent au xvi^e siècle. Le reste, jusqu'à nos jours, était prêt; Goethals avait même demandé à A. Voisin (auquel il avait remis son manuscrit) de le publier; mais, jusqu'ici, son désir n'a pas été mis à exécution.

Cet ouvrage est aussi fort rare; il y manque généralement les pages 53 à 64 du second volume, qui furent réimprimées et remplacées plus tard.

Dans l'idée de Goethals, le *Jaerboek* n'était que le résumé d'un travail beaucoup plus considérable, qu'il comptait publier sous le titre de : « Chronique de Courtrai (*Kronyk van Kortryk, etc.*), » et de la plus grande partie de la West-Flandre flamande et française ». Pour cette chronique il avait réuni, pendant cinquante ans, de nombreux matériaux; leur collection forme dix-huit volumes in-4^o et soixante in-8^o. Se méfiant, pour l'époque moderne, des relations provenant de source française, il fit venir de Vienne et de Berlin, de Hambourg et d'ailleurs, les relations officielles imprimées de tous les événements et opérations militaires en Flandre en 1792 et 1794; il fit copier celles qui n'étaient pas imprimées et traduisit le tout en flamand.

Goethals écrivit un grand nombre d'articles pour les journaux; la plupart anonymes et oubliés aujourd'hui. En 1817, il commença la publication de la célèbre chronique latine de *Li Muisis*, dont il avait, heureusement, acquis à Anvers le manuscrit original. Elle parut, avec pagination particulière, dans le *Spectateur belge*, que dirigeait, à Bruges, l'abbé de Poere, et sous le titre de : *Chronicon Egidii Li Muisis abbatis S. Martini Tornacensis, nunc primum ex autographo editum cura Jacobi Goethals Vercruysse Cortracensis* (grand in-8^o, 124 pages).

Il se livra aussi à des recherches généalogiques, et a laissé plusieurs écrits sur la matière, entre autres, la généalogie de la famille de *Croix de Dadizeele*. Bibliophile et archéologue, il était en même temps artiste; il considérait le dessin comme le complément nécessaire de la science archéologique. C'est pendant son séjour à Louvain qu'il avait commencé à s'occuper d'art; il dessinait au crayon, à la plume, au lavis, et peignait à l'aquarelle; il grava même à l'eau-forte. En 1832, il fonda à Courtrai un musée de peinture, auquel il fit don

d'un tableau de Van Cleef. Lié d'amitié avec un grand nombre de savants du pays et de l'étranger, il se plaisait à faire profiter ses amis du fruit de ses recherches, et Voisin lui doit le fond de plusieurs notices insérées dans le *Messenger des sciences historiques de Belgique*. Goethals était membre de l'Institut royal des Pays-Bas, correspondant de l'Académie de Bruxelles, membre d'un grand nombre de compagnies savantes. Jamais il ne voulut remplir de fonctions publiques, et ne prit aucune part aux révolutions de 1789 et de 1830. Sa bibliothèque se composait de 12,000 volumes imprimés et 300 manuscrits; il avait, en outre, réuni une collection de médailles et de monnaies, d'objets d'art, d'histoire naturelle et d'antiquités; il voulut léguer le tout à sa ville natale; mais un différend s'étant élevé, il donna sa bibliothèque aux sœurs de la charité, à la condition qu'elle restât ouverte au public. Quelques-uns de ses amis firent exécuter son buste par Vanderhaert, d'après un portrait peint par De Witte.

Emile Varenberg b.

Annuaire de l'Académie royale de Belgique, 1839. — Biographie de la Flandre occidentale. — Oettinger, Bibliographie biographique. — Nederduitsch letterkundig jaarboekje, 1839. — De Potter, Geschiedenis der stad Kortryk.

GOETHALS (*Charles-Auguste-Ernest*, baron), homme de guerre, né le 26 avril 1782, à Maubeuge, de parents belges, mort à Bruxelles, le 9 avril 1851. Il entra au service le 15 septembre 1797, dans le corps célèbre des chasseurs Leloup, en qualité de cadet, fit les campagnes de 1797 et 1799 et fut promu au grade de sous-lieutenant dans le régiment wallon de Wurtemberg, le 1^{er} janvier 1800. Après avoir pris part aux combats qui remplirent les années 1800 et 1801, il quitta le service de l'Autriche et revint en Belgique, alors réunie à la France. On procédait précisément à Bruxelles à la formation de la 112^e demi-brigade. Goethals, de même qu'un grand nombre de Belges qui avaient fait partie des anciens régiments nationaux au service d'Autriche, entra dans le nouveau corps en qualité de lieutenant (2 juillet

1804), et fut promu au grade de capitaine le 3 avril 1807. Il se distingua pendant la campagne de 1809 en Italie et en Suisse, et fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 17 juillet, pour avoir fait, à lui seul, douze prisonniers dans les rangs de l'ennemi. Il assista ensuite au combat de Bellinzona, où il fut blessé d'un coup de feu à l'épaule, et à la bataille de Vollano, où il reçut une nouvelle blessure. Nommé chef de bataillon au régiment d'Illyrie le 2 mars 1811, Goethals prit part à la désastreuse campagne de Russie, pendant laquelle il fut fait prisonnier de guerre. Rendu à la liberté après deux années de captivité (12 août 1814), il rentra dans sa patrie qui venait d'être séparée de la France par la chute du premier empire. Il fut admis dans l'armée des Pays-Bas en qualité de lieutenant-colonel et assista à la bataille de Waterloo à la tête du 36^e bataillon de chasseurs. Sa conduite dans cette mémorable journée lui fit décerner la décoration de troisième classe de l'ordre militaire de Guillaume et le brevet de colonel en second de la 8^e division (régiment) d'infanterie. En 1820, Goethals devint colonel commandant de la 3^e division (afdeeling) et, en 1826, général-major. Il commanda en cette qualité la province d'Anvers et une brigade d'infanterie.

Lorsque la révolution de 1830 sépara la Belgique de la Hollande, le général Goethals fut élevé au grade de général de division (6 octobre 1830) et chargé de l'organisation de l'infanterie nationale. Jusqu'à sa retraite, qui eut lieu le 9 juillet 1847, le général Goethals ne cessa de commander une division d'infanterie et une division territoriale. Il avait prévu les fâcheux événements qui, lors de la rupture de l'armistice par les Hollandais, en 1831, compromirent un instant l'existence de la Belgique et affligèrent si profondément le patriotisme de l'armée. Malheureusement ses conseils, pour remédier aux vices d'une organisation militaire insuffisante, ne furent pas écoutés.

Le roi Léopold I^{er}, pour reconnaître

les services du général Goethals, lui avait conféré le titre de baron par lettres patentes du 31 mai 1845; au moment où il quitta l'armée après une carrière militaire d'un demi-siècle, il obtint en outre la plaque de grand officier de l'ordre de Léopold.

(General baron Guillaume.

Archives de la guerre de France et de Belgique. — Guillaume, *Histoire des régiments nationaux au service d'Autriche.*

GOETHALS (Baudouin), juriconsulte et diplomate. Voir au *Supplément*.

GOETHALS (Henri), homme d'Etat, diplomate. Voir au *Supplément*.

GOETHALS (Jean). Voir COUTHALS.

GOETHEM (Jeanne-Catherine VAN), poète, née sur le territoire de Vracene (Flandre orientale) vers 1720, et morte le 16 septembre 1776. On lui doit un grand nombre de poésies flamandes et d'autres compositions, notamment un poème écrit à l'occasion du jubilé biséculaire des XIX martyrs de Gorcum, intitulé : *Tweehonderdjarigen jubelgalm der XIX salige martelaeren van Gorcum*. Mechelen, 1712, in-8°. Le chroniqueur malinois De Munck ayant pris connaissance de ce poème, conseilla à l'auteur de le publier, en offrant de lui fournir les renseignements historiques nécessaires à le compléter. Quelques biographes, notamment M. Emm. Neefs, attribuent cette œuvre à De Munck lui-même (voir ce nom). Il existe encore de Jeanne plusieurs poèmes manuscrits chez des personnes de Vracene.

On connaît encore d'elle : *Kinderlyke toejuyging in de algemeyne Freugt van het bisdom van Gent in den solemnelen jubilé van vyftig jaren priester van onsen doort. en hooq. opperherder mynheer Antonius Van der Noot, XV bischop van Gent, giert den IX october MDCCCLIX*. Antwerpen, J.-P. de Roveroy, in-8°, ainsi qu'une pièce de vers adressée à frère Godefroid, B. S. B., probablement de l'ordre de Saint-Bernard. Celui-ci lui répondit également en vers. MM. Frans de Potter et Jean Broekaert, dans leur *Histoire des communes du pays de Waes*,

entrent à ce sujet dans de longs détails. Jeanne Van Goethem avait des connaissances littéraires, ses vers sont coulants et faciles; elle manifeste un grand amour pour les arts et exprime des sentiments patriotiques. On n'a aucun renseignement sur sa vie.

Ad. Siret.

Piron, *Levensbeschryvingen, etc.* — Fr. de Potter et Jean Broekaert, *Geschiedenis der Gemeenten, etc.*

GOETHUYS (Joseph), savant botaniste, plus connu sous le nom de CASABONA, qui lui fut donné en Italie, et parfois aussi sous celui de BENNICASE. Il naquit, à ce qu'il paraît, vers le commencement du xvie siècle, aux environs d'Aerschot, et mourut à Florence, en 1595. Sa famille existait encore en Brabant au commencement de ce siècle.

On ne sait rien des premières années de sa vie. Au milieu du xvie siècle, il quitta sa patrie pour aller s'établir à Florence, où il devint directeur du Jardin botanique, établi en 1544, par Laurent Ghini. Le grand-duc de Toscane, François de Médicis, le nomma son botaniste. Goethuys fit un voyage en Crète; il y recueillit et observa un grand nombre de plantes dont il fit la description. Malheureusement, la mort ne lui permit pas de publier le fruit de ses travaux; ses manuscrits et dessins se trouvaient, au milieu du siècle dernier, entre les mains du savant botaniste Targioni-Tozzetti, qui écrivit des notices historiques sur les naturalistes toscans dans sa *Corographia di Toscana*, et dans la préface mise par lui en tête de l'*Hortus plantarum florentinum* de Micheli, imprimé à Florence, en 1748, in-4°.

Linné donna le nom de *Carduus Casabonæ* à une belle espèce du genre chardon que Goethuys avait fait connaître.

Emile Varenbergh.

Biographie de la Flandre occidentale. — Piron, *Levensbeschryvingen.* — Delveune, *Biogr. des Pays-Bas.* — Foppens, *Bibl. belg.*, t. I. — Paquot, *Matériaux manuscrits.* — De Feller, *Dict. biogr.*

GOETKIND (Pierre), ou GOETKINDT, artiste peintre, né à Auvers à une date inconnue et mort en 1583. C'était un paysagiste amateur, qui avait du talent,

mais on ne cite aucune de ses œuvres ; il fut le premier maître de Jean Breughel de Velours. Il se livra au commerce des tableaux, et la tradition veut qu'il paya fort mal les jeunes artistes qui vinrent à lui. Le même reproche a été adressé à Antoine de Palerme dont Goetkindt avait épousé la fille. Le fils de Pierre continua le commerce de son père ainsi que son petit-fils Antoine, lequel transporta le siège de ses affaires à Paris, où il francisa son nom et s'appela Antoine Bonenfant. Ce dernier revint mourir à Anvers, où sa date mortuaire est inscrite dans les *Liggeren* en 1643-1644. Il est à remarquer que dans le registre de la corporation anversoise de Saint-Luc on rencontre trois peintres nommés Pierre Goetkindt.

L'influence de cette famille sur la vie commerciale dans les arts paraît avoir été considérable : le séjour d'Antoine à Paris et ses relations avec les artistes d'Anvers ont jeté sur le marché de la capitale française un grand nombre de tableaux flamands.

Ad. Siret.

GOETMAN (*Lambert*), poète flamand de la fin du xve siècle. Dans son *Spiegel der Jonghers* (Miroir de la Jeunesse), poème didactique et moral, publié à Anvers en 1488, on a signalé une langue assez pure. Ce mérite s'accroît par la comparaison des poètes contemporains, tels que Jacob Vilt, Geeraert Roelants, Dirk Van Munster, Jan Van Dale et Anthonis de Rovere. En général, à cette époque, la littérature flamande subit l'influence française ou bourguignonne : outre l'admission indiscrète de mots français ou latins, les écrivains prodiguent les tirades déclamatoires et subtiles telles qu'on en rencontrait alors dans les Moralités ou *Spelen van Sinne* des sociétés de rhétorique. Il suffit de parcourir l'art poétique de cette école, *De Konst van Rhetoriken* de Matthys de Casteleyn, pour comprendre combien l'expression juste et naturelle devait être rare. Ce miroir de la jeunesse s'appelle aussi « *Der Kinderen Spiegel* » (Miroir des enfants). Il paraît avoir remplacé dans beaucoup d'écoles fla-

mandes *Die dietsche Catoen*, c'est-à-dire la traduction du fameux *Disticha de Moribus* qui, sous le nom problématique de *Dionysius Cato*, passe au moyen âge pour le *Carmen de Moribus* de Caton le Censeur. En France, on avait *Chatonnet* ou le *Petit Caton*. Campbell, dans ses *Annales de la typographie néerlandaise* au xve siècle (La Haye, 1875), cite une édition de Jan Severs de Leyde, et qui lui semble également dater de 1488. Le bulletin du *Bibliophile belge*, t. III, p. 59, décrit l'édition princeps. « *Een seer notabel ende profitelyck boeckken » gheheelen den Spiegel der Jonghers*. C'est un in-8° en caractères gothiques de 16 feuillets à longues lignes de 20 à la page avec signatures, sans chiffres ni réclames. Au quinzième feuillet, on trouve l'indication suivante :

Die deze materie heeft beschreven,
Ende in rijmen heeft versaemt,
Voor Gode moet hi sijn verheven :
Lambertius Goetman es hi ghenaemt,
Int selve jaer h'eer nae gheiaemt,
Dusent CCCC LXXX ende acht
Was dit boeckken soe dat betaemt
Den derden dach in maert volbracht.
Doo grat'as.

J. Stoeher.

Piron, *Levensbeschryvingen*. — *Bibliophile belge*, t. III. — Edition Siret, préface (*Vlaamsche bibliophilen*).

GOETSENHOVEN (*Gérard van*), homme politique, prélat de l'abbaye du Parc, naquit à Louvain vers 1380. Il descendait d'une famille ancienne et considérée. Après avoir terminé ses humanités, il prit, au monastère du Parc, l'habit de l'ordre de Saint-Norbert. En 1414, il fut appelé à l'abbatiate, succédant à Jean Barbudel, de Namur, mort le 7 mai de la même année. En sa qualité de prélat, il siégea aux Etats de Brabant et prit une part active aux affaires. Ecclésiastique d'un caractère droit et conciliant, il était tenu en grande estime par le duc de Brabant. De temps immémorial, l'abbé du Parc célébrait le service divin à la chapelle de la cour, à Bruxelles, et portait, pour ce motif, le titre d'archichaplain ; c'était un privilège, que Jean IV confirma, le 22 avril 1416, tant en faveur de van Goetsenhoven que de ses successeurs.

On sait que de graves dissensions éclatèrent à cette époque dans le duché et qu'en 1420 le duc quitta Bruxelles pour se réfugier d'abord à Bois-le-Duc, ensuite à Maestricht, d'où il négocia des alliances avec l'étranger, afin de parvenir à mettre ses ennemis à la raison. Les Etats, considérant ce départ comme un abandon du pouvoir, confièrent alors la direction du duché au comte Philippe de Saint-Pol, mesure qui, irritant encore davantage le prince, le fit se résoudre de rentrer les armes à la main. Dans cette situation critique, Gérard van Goetsenhoven se rendit auprès de lui et l'engagea à revenir dans ses Etats afin d'y arranger les différends à l'amiable. Cette démarche ne resta pas sans effet.

Notre abbé fit partie, en 1421, d'une députation envoyée par les Etats au roi d'Angleterre, et, l'année suivante, il se rendit auprès du duc de Bourgogne, à Arras, pour y défendre les intérêts du duché.

Ami des sciences et des lettres, Gérard van Goetsenhoven se montra favorable à l'érection de l'Université de Louvain et assista, avec plusieurs membres des Etats, à la cérémonie de l'ouverture de cette école célèbre. Il prit aussi des mesures pour augmenter la bibliothèque de son abbaye, et fit transcrire de nouveaux ouvrages qui sortirent du *Scriptorium* du couvent de Bethléem, près de Louvain. En 1423, la tour de son abbaye ayant été en partie dévorée par les flammes, il la fit restaurer et dota le monastère de plusieurs autres constructions importantes. Après sa mort, survenue le 2 mars 1434, on l'inhumait dans la salle du chapitre, où l'un de ses successeurs fit placer une pierre tombale, qui existe encore en partie; le défunt y était représenté en habits pontificaux, au centre d'un portail d'architecture; mais l'effigie du prélat étant malheureusement en cuivre gravé, les révolutionnaires du siècle dernier l'arrachèrent pour en vendre le métal.

E. J. van Even.

L. de Pape, *Chronologia Parchensis*, Lov. 1662.
— Fr. Haymakers, *Recherches historiques sur l'ancienne abbaye du Parc*, Louvain, 1858.
Archives de l'abbaye du Parc

GOETVAL (Antoine), historien, né à Bruxelles. Mort au commencement du XIX^e siècle. Il fut directeur du couvent des Brigittines à Bruxelles et composa plusieurs ouvrages restés manuscrits, entre autres : *Flaemsche kronyk van 1780 tot 1790* en 4 volumes in-8°. — *Geschiedenis der Kanseliers van Brabant*, in-4°. — Une *Chronique de l'église Sainte-Marie de Bruxelles, de 1134 à 1777*, écrite en latin et enfin : *Historische verzameling der Nederlanden*, 2 vol. in-8°. On croit qu'il existe encore de lui d'autres ouvrages inédits.

Ad. Siret.

Piron, *Levensbeschryvingen*, etc.

GOFFART (Antoine), ou GOSSART, théologien, né à Cerexhe, village voisin de Liège, vers la fin du XVII^e siècle, mourut dans le grand-duché de Luxembourg, le 23 avril 1635 (1) des suites d'une chute de cheval. Il étudia la philosophie à Donai, fréquenta ensuite plusieurs académies en France et finit par se faire recevoir docteur en théologie, à Valence, en Dauphiné. D'élève devenu maître, il ouvrit un cours de philosophie à Lyon et s'y fit applaudir; en même temps il remplissait les fonctions de reviseur des livres qui s'imprimaient en cette ville. Malgré toutes les instances qu'on fit pour le retenir, il voulut finalement se rapprocher du pays natal; il accepta une cure et un canonicat dans le Luxembourg, qu'il ne quitta plus. On lui doit un *Compendium operum Martini Bonacinae, S. J.*, imprimé à Auvers, un abrégé de la *Théologie morale* du jésuite Paul Layman ou l'Aymant, et un petit livre intitulé *Brevi et modesta discussio*, publié à Liège, en 1632, chez Jean Tournay. Ce dernier ouvrage, d'une logique assez vigoureuse, est un plaidoyer en faveur de Smith, auteur anglais dont la faculté de Paris avait censuré les doctrines.

Alphonse Le Roy.

Valere André. — Foppens. — Abry. — Heedotière.

GOFFIN (Hubert) naquit à Saint-Nicolas-lez-Liège, dans le dernier tiers du XVIII^e siècle. Dès sa première en-

(1) Le 13 mai, selon Moreri.

fance, Goffin fut employé à l'extraction du charbon de terre; aussi ne semble-t-il pas même avoir reçu les premiers éléments de l'instruction : il ne paraît pas qu'il ait appris à lire et à écrire, et toute sa vie il ne sut jamais s'exprimer qu'en wallon. Ouvrier modèle d'ailleurs, il finit par obtenir le poste de contre-maître de houillère et par s'assurer une certaine aisance. On sait qu'il se maria vers 1798 et que, lors de la catastrophe qui l'a rendu célèbre, il était père de sept enfants, dont l'aîné, âgé de douze ans, partageait ses travaux dans les mines.

L'histoire de son dévouement est trop connue pour qu'il faille la rapporter ici dans tous ses détails. Le vendredi, 28 février 1812, vers dix heures et demie du matin, la mine de Beaulonc, où travaillaient cent vingt-sept ouvriers, fut subitement envahie par les eaux. Goffin, qui dirigeait le personnel de l'exploitation, refusa de s'enfuir, fit remonter par les bûres autant de mineurs que possible, puis, l'inondation croissante ayant rendu impraticable ce moyen de salut, il conduisit au point le plus élevé de la houillère ceux de ses compagnons qui n'avaient pu prendre place dans les *benes* : ils étaient au nombre de soixante-neuf, parmi lesquels Mathieu, son propre fils, qui, ne voulant pas le quitter, avait courageusement aidé au sauvetage des travailleurs. A la nouvelle de cette catastrophe, une galerie souterraine fut dirigée de la bure voisine de Mamonster vers l'endroit où l'on supposait que Goffin et ses hommes s'étaient réfugiés. Ceux-ci, de leur côté, ne restèrent pas inactifs et, après cinq jours de souffrances et d'efforts souvent interrompus par le découragement, mais toujours repris sous l'influence des exhortations de leur chef et de son fils, ils rejoignirent enfin la tranchée creusée à leur rencontre.

A cette époque où, par suite du nombre relativement restreint des houillères, les accidents de ce genre étaient en somme assez rares, cette tragique aventure fit grand bruit. Les noms de Goffin et de son fils devinrent bientôt populaires dans le pays de Liège : des chansons wallonnes et françaises furent com-

posées en leur honneur, Jehotte grava leurs portraits et le baron de Micoud, préfet du département de l'Ourthe, sollicita pour l'héroïque porion la croix de la Légion d'honneur. Sa demande fut agréée. Le dimanche 22 mars, Goffin fut solennellement décoré à l'hôtel de ville de Liège, en présence de toutes les autorités judiciaires, civiles et militaires du département. « Son fils et trois mineurs, qui s'étaient particulièrement distingués pendant la catastrophe (1), reçurent, comme s'exprime le compte rendu de la cérémonie, une somme de trois cents francs en or au nom de S. M. l'empereur et roi. »

Mais la réputation de Goffin s'étendit au delà des frontières. Les événements qui s'étaient passés à Beaulonc eurent du retentissement en France, et l'Académie mit au concours, en 1812, un poème sur le « héros liégeois ». Millevoxe remporta le prix; il était d'ailleurs l'un des lauréats les plus heureux de ces concours et comptait déjà bon nombre de triomphes analogues. Les contemporains admirèrent sans doute celui-ci à l'égal des autres, mais, dit Sainte-Beuve, « il nous est impossible, à nous autres, nés d'autre part et nourris si l'on veut d'autres défauts, d'avoir pour ces endroits, je ne dirai pas un pareil enthousiasme, mais même la moindre préférence. La faible couleur est si passée que le discernement n'y prend plus. »

Pendant que tout ce bruit se faisait autour de son nom, Goffin reprenait ses vêtements de travail pour ne les plus quitter. Il fut tué, en 1822, par l'explosion d'une mine dans la houillère du bois Saint-Gilles. Son fils ne lui survécut pas longtemps.

Henri Piroune.

Relation des événements mémorables arrivés dans l'exploitation de houille de Beaulonc, près Liège, le 28 février 1812. — Journaux du temps. — Complainte wallonne (dans le recueil de B. et D.). La relation fut traduite en allemand à Liège chez Desoer : *Bericht über die merkwürdigen Begebenheiten in der Kohlengrube Beaulonc bey Lüttich den 28ten februar 1812.*

GOGAVA (*Antoine-Hermann*), GOGAVIN ou GOGAVINUS, naquit à Grave

1) Ils s'appelaient Bertrand, Labeye et Clavir.

(Brabant hollandais), dans la première moitié du xvi^e siècle : en 1529, suivant quelques biographies plus précis. Il fit ses premières études à Louvain, s'y adonna spécialement aux langues anciennes et aux mathématiques, et étendit si loin ses connaissances qu'elles excitèrent l'admiration de ses maîtres. Il partit ensuite pour l'Italie, poussé par un besoin impérieux de s'instruire davantage, et se mit à étudier la médecine à Padoue. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il se lia avec le duc de Mantoue, Vespasien de Gonzague, dans le palais duquel il était accueilli en ami. Après avoir pris ses grades, il alla s'établir, en 1550, comme médecin à Venise. Les recherches dans la riche bibliothèque de la cité des doges absorberent dès ce moment tous ses loisirs, et c'est en fouillant ce précieux dépôt littéraire qu'il fit une découverte digne d'exciter l'attention de tous les érudits. On avait perdu les écrits des auteurs grecs qui ont traité de la musique; Gogava retrouva des manuscrits d'Aristoxène et de Ptolémée relatifs à cet art et il les communiqua à l'un de ses amis, le célèbre musicien Zerlino. Celui-ci l'engagea à traduire ces ouvrages, conseil qu'il suivit en publiant une traduction latine des textes originaux sous le titre : *Aristoxeni musici antiquissimi Harmonicorum elementorum libri III (libri V, d'après Foppens, qui avoue cependant n'avoir pas vu l'ouvrage). Ptolemæi harmonica seu de musica libri III. Omnia nunc primum latine conscripta et edita ab Antonio Gogavino Graviensi*. Venetiis, 1552, in-4°. Vander Aa donne à l'édition la date de 1562. Le père Martini (*Histoire de la musique*, t. III, p. 250) indique une autre édition de 1572; François Fétis croit qu'il n'y a là qu'une erreur typographique. La traduction de Gogava, faite sur des manuscrits inexactes, fut cependant la seule connue jusqu'à Meibomius et Wallis, un siècle plus tard. Gogava retrouva également des fragments d'Aristote et de Porphyre qu'il traduisit sous le titre : *Aristotelis de objecto rixus fragmentum cum Porphyrii commentariis*. Venetiis, 1562, in-4°. Enfin, il avait publié, selon Fop-

pens, *Ptolemæi de Judiciis astrologicis libri IV (VI, d'après Vander Aa) interpretibus Joachimo Camerario et Antonio Gogara*. Lovanii, 1546, in-4°. Mais il est probable que cette date est erronée et que le manuscrit fut retrouvé à Venise en même temps que ceux dont il vient d'être question. Gogava resta encore quelque temps à Venise, puis, sur les instances de Vespasien de Gonzague, il alla se fixer à Madrid. Comme en Italie, il y fut accueilli par les hommes les plus illustres; il se lia surtout avec son compatriote Joachim Hoppers, chancelier du roi Philippe II et conseiller d'Etat pour les affaires des Pays-Bas. Gogava mourut à Madrid, en 1569, à l'âge de quarante ans.

Docteur Victor Jacques.

Sweetius, *Athenæ belgicae*, p. 433. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. I^{er}, p. 79. — Eley, *Dictionn. historique de la médecine*, t. II, p. 363. — Fétis, *Dictionn. des musiciens*, t. IV, p. 48. — De Jong, *Nederland en Venetie*, p. 334. — Van der Aa, *Biographische woordenboek*, t. VII, p. 264.

GOGAVA (*Igramus*), frère du précédent. Etant encore jeune, il se rendit en Italie, y étudia d'abord les sciences sous la direction de son aîné, puis le droit à l'Université de Bologne. Il revint ensuite s'établir à Malines, où il ne tarda pas à acquérir une grande réputation. La princesse d'Epinoÿ lui confia l'éducation de ses deux fils, et le décida plus tard à les accompagner à Vienne. C'est dans cette ville qu'il mourut à l'âge de trente-quatre ans, vers 1570.

Docteur Victor Jacques.

Van der Aa, *Biographische woordenboek*, t. VII, p. 264.

GOGEL. (*Isaac - Jean - Alexandre*), homme d'Etat, né à Vucht (Limbourg), en 1765, mort à Overveen, près de Harlem en 1821. Il fut successivement ministre des finances de la république batave, conseiller d'Etat sous Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas, qui le nomma commandeur du Lion Belgique. Gogel avait la réputation d'un excellent financier et d'un bon administrateur. Dans ses moments de loisir il s'adonnait à la poésie. Il avait tradnit en vers hollandais l'*Apothicaire-Médecin*, qui fut

souvent représenté sur le théâtre d'Amsterdam.

Ad. Siret.

Piron, *Levensbeschryvingen*.

GOIRLE (*Abraham*), GORLÉE ou GORLEUS, antiquaire, né à Anvers en 1549, mort à Delft le 15 avril 1609. Sa collection de pierres gravées, d'anneaux, de sceaux et de monnaies antiques, acquit une légitime célébrité; elle fut acquise après sa mort par le prince de Galles, fils de Jacques I^{er} d'Angleterre. Il y puisa les éléments de plusieurs ouvrages, entre autres, d'un traité savant et curieux intitulé : *Dactyliotheca, seu annulorum sigillorumque quorum apud priscos tam græcos quàm romanos usus, promptuarium*. Nuremberg, 1600, in-4^o, t. I^{er} (1). Le tome III porte un titre spécial et ne date que de 1625 (imprimé à Leyde). Jacques Grouvius jugea ce livre digne d'une réimpression (Leyde, 1695 ou 1707, 2 vol. in-4^o) et y ajouta des notes explicatives; malheureusement les planches ne brillent pas par leur exactitude et sont fort mal gravées. En 1778, parut à Paris, également en deux volumes, un extrait de cette publication : *Cabinet de pierres antiques gravées, ou collection choisie de 216 bagues et de 682 pierres, tirées du cabinet de Gorlée et autres* : les notes de Gronovius n'y figurent pas. Nous citerons encore le travail de L. Berger, *Contemplatio gemmarum quarundam dactyliothecæ Goerlei*. Berlin, 1697, in-4^o. — On doit aussi à Goirle un *Thesaurus numismatum romanorum aureorum, argentorum et æneorum*. Leyde, 1608, in-folio, important pour l'étude des pièces consulaires (2), enfin une œuvre posthume, *Paralipomena numismatum*, éditée par P. Bertius. Goirle était en correspondance avec les plus illustres antiquaires de son temps. — On voit son portrait en tête de son premier ouvrage. Il avait pris pour devise : *Virtus nobilitat*.

Ad. Siret.

Van der Aa. — Sweetius, p. 87. — Foppens. — Brunet, *Manuel du libraire*. — Biographie universelle.

(1) Brunet ne cite pas cette édition, mais seulement celle de Delft (1601, in-4^o), qu'il croit être la première.

(2) L'ouvrage de Falvius Ursinus (*Familie romana*; y est l'objet d'une ample critique.

GOLTZ ou GOLTZIUS, nom d'une famille d'artistes dont deux membres acquirent de la célébrité, tandis que les autres n'obtinrent certaine notoriété que par un effet rétroactif et grâce à la réputation acquise par leurs descendants. C'est dans cette sphère peu brillante que nous trouvons successivement : *Hubert Goltz*, peintre du x^e siècle, établi à Venloo; — *Sybrecht Goltz*, son frère, qui pratiquait la sculpture; — le fils du vieil Hubert, *Jean Goltz*, artiste assez estimé, établi et marié au village de Weert, où il devint bourgmestre et père de plusieurs enfants, notamment d'un fils portant le même prénom que lui; ce dernier, installé comme peintre vitrier à Mulbracht, eut, à son tour, un descendant, qui, latinisant son nom, fut l'excellent graveur *Henri Goltzius*, et qui, ainsi que son oncle, le savant antiquaire *Hubert Goltzius*, créa pour ainsi dire l'illustration de la famille.

HENRI GOLTZIUS naquit au mois de janvier 1558 et décéda le 1^{er} janvier 1617, à Harlem. Sa carrière fut rapide, mais son activité et l'abondance de ses chefs-d'œuvre en compensèrent pour ainsi dire la brièveté; ils permettent de le classer au premier rang des maîtres graveurs. Placé comme peintre à une place moins élevée, il déploya cependant aussi, dans cet art, une admirable souplesse de talent : paysages, portraits, sujets sacrés et profanes étaient alternativement traités par lui. D'autres fois il se plaisait à imiter ses maîtres les plus vantés et les plus dissemblables. Ainsi l'on compte parmi ses meilleurs tableaux une *Annonciation* dans le goût de Raphaël; le même sujet exécuté différemment à la manière du Bassan; une *Visitation* maintes fois attribuée au pinceau du Parmesan et une *Circocision* qu'on croirait peinte par Albert Dürer. Un seul défaut entache toutefois ces merveilleux pastiches et en trahit parfois l'origine, une prédisposition habituelle au style maniéré.

C'est à Duisbourg, dans l'atelier de son père, que se forma Henri Goltzius; il travaillait avec celui-ci à l'exécution des grands vitraux destinés aux églises, et jamais on n'eut besoin de stimuler son

zèle. Karel Van Mander, son biographe et son ami, nous raconte en effet, que les jours fériés il couvrait les murs et tous les espaces vides de la maison paternelle, de dessins représentant des éléphants, des chameaux et d'autres images pittoresques évoquées par son imagination, tandis que les jours ordinaires, il collaborait ardemment avec son père ou vaquait, avec sa mère, aux soins domestiques. Après s'être servi souvent et habilement du crayon et du pinceau, il lui prit, certain jour, fantaisie de manier le burin. Il l'employa si bien qu'un graveur nommé Kornhart, voyant ses essais, voulut aussitôt l'engager comme élève, à la seule condition qu'il resterait chez lui pendant deux ans. La proposition, acceptée par le père Goltzius, fut immédiatement rejetée par son fils, déjà soucieux de son indépendance. Kornhart continua cependant à donner des enseignements à celui qu'il désirait avoir pour disciple et parvint même à l'emmener, ainsi que sa famille, à Harlem. Un autre événement imprévu survint et fixa le jeune homme dans la ville hollandaise : il y épousa la veuve de Jacques Mathan.

La lune de miel de cette union fut, paraît-il, de courte durée. Goltzius n'avait que vingt et un ans, la veuve, convoiée en secondes noces, était déjà mère, et de l'inégalité des âges naquit l'incompatibilité des humeurs. Mécontent du présent, soucieux de l'avenir, notre artiste se crut tout à coup poitrinaire et, d'après l'avis de son médecin, jugea que l'atmosphère tiède du Midi était indispensable à sa guérison. Au mois d'octobre de l'an 1590, il partit, accompagné d'un domestique, à petites journées pour l'Italie. Le voyage compta plus d'un épisode récréatif et contribua ainsi à guérir radicalement le malade. Il fut aussi bienfaisant sous le rapport des progrès intellectuels : les nombreuses études faites par l'artiste d'après les chefs-d'œuvre de l'antiquité, les productions de Michel-Ange, les tableaux de Raphaël, donnèrent plus de sûreté à son dessin, plus de force à son talent. Bien que la nature lui eût ac-

cordé le privilège de pouvoir transformer le caractère de ses travaux, il reproduisit cependant bien mieux la savante énergie du maître florentin que l'indiscible grâce du Sanzio. La préoccupation de se montrer adroit buriniste l'obsédait et l'empêchait souvent d'atteindre à des qualités d'un ordre plus élevé. Sa dextérité paraissait d'autant plus merveilleuse que, par suite d'un accident, une brûlure, il était estropié d'une main. On sait avec quelle adresse il se plut à enfumer des estampes analogues à celles d'Albert Dürer, et à les vendre chèrement comme étant de cet illustre maître. La suite de six planches, traitées dans le même style, et vulgairement appelées « les chefs-d'œuvre de Goltzius », eussent donné une illusion pareille aux meilleurs connaisseurs, si l'artiste n'y eût tracé son monogramme : H. G. Ces planches, exécutées en 1593-1594, et dédiées au duc de Bavière Guillaume V, se vendent encore à un grand prix; elles sont considérées, à tort ou à raison, comme les meilleurs témoignages de la supériorité acquise, à ce moment, par le graveur. Ses compositions expressives, pittoresques, énergiquement caractérisées, sont toujours accompagnées d'habileté matérielle, mais celle-ci n'est irréprochable que dans certaines planches exceptionnelles; dans d'autres, ses tailles hardies, larges et nettes, semblent contournées; elles fatiguent l'œil plutôt qu'elles ne le charment. Ce défaut apparaît, à divers degrés, dans le *Christ mort sur les genoux de la Vierge*, dans l'*Apollon du Belvédère*, dans l'*Hercule Farnèse*, dans les *Neuf Muses*, tandis que plusieurs de ses portraits, ceux d'Henri IV, de Christophe Plantin et de Francoyse d'Egmont sont, au contraire, traités avec une finesse de burin qui rappelle la manière des Wierix. Il y a de nouveau transformation du métier quand le maître, manifestant une admirable patience, dessine à la plume et trace, avec autant de moelleux que d'ampleur, des figures de grandeur naturelle. Quoi qu'il fit d'ailleurs, Goltzius maîtrisait l'outil qu'il employait et lui prêtait une flexibilité admirable; il le prouva

surtout quand, déjà âgé de quarante-deux ans, il saisit pour la première fois la brosse du peintre et s'en servit magistralement.

Le voyage d'Italie et les séjours de Goltzius à Venise, Florence, Rome et Naples, marquèrent les points culminants de sa vie. Voyageant incognito sous le nom d'Henri Van Bracht, et portant un costume de campagnard afin de conserver toute la liberté de ses allures, il s'arrêtait volontiers dans les rues pour y dessiner, pour causer avec les passants, ou pour aller écouter les commentaires, flatteurs ou déplaisants, que ses gravures, étalées publiquement, suscitaient. Ce n'étaient pas toujours du plaisir ou des compliments qu'il récoltait ainsi. L'époque de sa résidence à Rome lui fut particulièrement pénible. La population de la ville éternelle souffrait alors de l'extrême cherté des subsistances et d'une maladie épidémique, qui tuait des milliers d'habitants, qu'on voyait, morts ou agonisants, tomber sur les places publiques. Spectacle déplorable fait pour dramatiser l'imagination d'un artiste; aussi l'intelligence impressionnable du maître s'en ressentit-elle vivement. Il revint d'Italie riche de souvenirs, pourvu d'une ample collection d'études, et la bourse non moins bien garnie. « J'estime, dit son biographe Van Mander, qu'il n'est guère de Néerlandais qui, comme lui, aurait pu, en si brève et fâcheuse période de temps, rapporter si bon nombre d'objets d'art. » Goltzius rentra chez lui valide et satisfait; mais, peu de temps après son retour, il se sentit atteint de son ancienne maladie; on le vit maigrir, dessécher; il fallut le nourrir de lait de chèvre et, qui plus est, lui donner une nourrice. Grâce à ce régime sévère, il guérit après d'assez longues souffrances et put encore, pendant plusieurs années, continuer ses remarquables travaux. Adam Bartsch lui a rendu un juste et glorieux hommage, dans son *Peintre graveur*, en consacrant le troisième volume de cet ouvrage à décrire toutes ses estampes et à louer ses principaux élèves: *Jacques Mathan*, son gendre,

son fils *Théodore, Jacques de Gheyn, Jean Saenredam* et *Jean Muller*.

Félix Stappaerts.

Karel Van Mander, *Het leven der Schilders*. — Bartsch, *Le peintre-graveur*. — F. Stappaerts, *Resume de l'histoire de la gravure*.

GOLTZIUS (*Hubert*), célèbre antiquaire, graveur et peintre, né à Venloo, le 30 octobre 1526, décédé à Bruges, le 24 mars 1583. Il était fils d'un artiste nommé Van Weertzbourg, qui prit, en se mariant, le nom de Goltz ou Goltzius, soit qu'en l'empruntant à sa femme, il cédât à un sentiment de tendresse conjugale, soit qu'il craignît d'irriter son père en embrassant la profession de peintre. C'est, peut-être, pour éviter de pénibles froissements, qu'il changea tout à la fois de nom et de résidence et s'en vint à Liège demander des leçons à Lambert Lombard, un des maîtres les plus instruits de cette époque. Il fit de rapides progrès sous sa direction, non seulement comme dessinateur, graveur et sculpteur, mais comme architecte, érudit et archéologue. L'étude de l'archéologie décida à jamais de sa destinée: ce fut une semence qu'un ardent travail allait faire germer dans son cerveau, et qui devait graduellement le mener à la gloire.

La prospérité commerciale d'Anvers avait, dès lors, transformé cette ville en un vaste foyer de lumières; toutes les sciences, tous les arts y étaient simultanément enseignés. Goltzius s'y rendit pour achever son éducation. Il comptait n'y séjourner qu'un an, puis se rendre en Italie; mais il n'avait que vingt ans; son cœur s'enflamma et il s'y fixa par un mariage. Devenu, par suite de cette union, le beau-frère de Pierre Concke, l'habile peintre d'Alost, de nouveaux devoirs s'imposèrent à lui: il crut devoir se conformer aux goûts sédentaires, aux habitudes laborieuses qui régnaient dans sa nouvelle famille. Fut-il cependant très actif pendant cette phase de sa carrière artistique? Bien qu'on l'ait affirmé, il y a lieu d'en douter. Ses tableaux sont fort rares et Karel Van Mander, biographe contemporain, n'en cite qu'un seul, exécuté à l'occasion d'une assemblée des chevaliers de la Toison d'or. Il

paraît donc assez probable que Goltzius commença, dès lors, à se livrer à ses chères et ferventes études sur l'antiquité, et qu'il ne tarda pas à être absorbé complètement par celles-ci. On sait qu'il s'occupait déjà, depuis une douzaine d'années, du soin de collectionner les portraits des empereurs romains, de les faire graver et d'y joindre de savantes notices quand parut, en 1557, l'ouvrage intitulé : *Vitæ ferè Imperatorum Imagines a C. Julio Cæsar usque ad Carolum et Ferdinandum, ex antiquis numismatibus verè ac fideliter adumbratæ*. L'érudit, le numismate et l'artiste se confondaient dans ce livre, qui produisit la plus vive sensation. Il en parut à Auvers, dès la première année, une traduction italienne, puis, en 1560, une traduction espagnole et bientôt, en 1561, deux autres éditions avec des explications en langue française.

Pour se préparer à l'élaboration de cet important ouvrage, Goltzius avait commencé par examiner les médailles de tous les cabinets de Belgique et de Hollande. Loin de le satisfaire, ce travail préliminaire n'avait fait qu'aviver sa soif d'investigations quand, rencontrant un noble protecteur, Marc Laurin, seigneur de Watervliet, il put généraliser ses études et parcourir les principales villes de l'Europe. Le goût de la numismatique était très répandu à cette époque : rois, princes, cardinaux, savants illustres, collectionnaient à l'envi, et notre antiquaire, en visitant la France, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, eut le privilège d'entrer en relations avec la plupart des célébrités contemporaines. Il en fut justement apprécié et estimé, non comme un collectionneur tenace, mais comme devait l'être un penseur éminent, voué à un but utile, celui d'établir la chronologie ancienne sur d'irrecusables bases. C'est, en effet, la pensée de cette utilité scientifique qui soutint le zèle incessant du voyageur et qui lui permit, au prix d'innombrables fatigues, de mener à bonne fin le *Thesaurus uberrimus*, appelé communément « le trésor de Goltzius ». Ce livre, en ouvrant à la science archéolo-

gique une voie inexplorée, à peine entrevue, devait par cela même susciter des critiques (toute initiative audacieuse en provoque), et notre auteur eut à payer ce tribut. Il avait, disait-on, inventé certaines médailles, inséré de fausses légendes sur d'autres et même commis bon nombre d'erreurs, faute de comprendre le latin. Le temps a fait justice de ces accusations passionnées. Dans un ouvrage aussi considérable que le sien, Goltzius a pu être trompé parfois, pour certaines médailles apocryphes dues à d'habiles faussaires, mais sa bonne foi, sa science, sont indéniables. L'examen attentif de ses œuvres démontre aussi qu'il connaissait bien les langues anciennes.

Le long voyage entrepris par notre antiquaire à la fin de l'année 1558 n'avait été annoncé par lui à sa femme que, comme une rapide excursion devant s'arrêter à Cologne. Elle eut à l'attendre longtemps, car il ne revint au logis qu'en 1560, puis alla bientôt s'établir à Bruges, non loin de son bienfaiteur, Marc Laurin. Des ateliers de typographie et de taille douce y furent organisés par lui. Son graveur, Josse Gietleugen, l'ayant quitté, il résolut de graver lui-même les planches nécessaires à ses livres, entreprise plus audacieuse que louable par ses résultats, l'inexpérience des procédés d'exécution étant trop visible. La position éminente acquise par le savant était dès lors reconnue ; mais la prospérité de l'industriel resta toujours discutable. Ni son erudition, ni son zèle n'en surmontèrent les difficultés ; ses succès mêmes furent plus apparents que réels et positifs ; il ne recueillit que de médiocres avantages en obtenant l'autorisation de dédier sa Vie de César à l'empereur, et en recevant du sénat de Rome des lettres de bourgeoisie pour la publication des *Fastes* (1).

Un fâcheux épisode caractérisa la fin de sa vie. Suivant le courant de l'opinion, il inclinait vers les idées de la Réforme. Sous l'influence de ces sentiments

(1) *Fasti magistrorum et triumphorum romanorum*, etc., Bruges, 1566, in-fol.

intimes, il publia dans son imprimerie des Sermons apocryphes, attribués au frère mineur Corneille Adriaenzen, sermons remplis de grossièretés, de termes obscènes, et rédigés par le curé Jean de Castele. Goltzius aggrava sa complicité dans cette mauvaise action en faisant, sous un aspect grotesque, le portrait de l'auteur supposé des Sermons et en le représentant avec la physionomie irritée d'un homme accusé d'ignominies ! Le biographe Van Mander prétend avoir vu ce portrait satirique, lequel se trouve probablement en Hollande. Celui de Goltzius lui-même fait partie, on le sait, du musée royal de Belgique ; il fut donné à notre savant et peint par Antonis Moor, peintre de Charles-Quint, ainsi que l'indique une inscription, tracée en lettres d'or, sur le fond de cette intéressante peinture.

Les dernières années du célèbre numismate furent pénibles. Fatigué, pauvre et surchargé de famille, il se remaria, malheureusement, en épousant, après son veuvage, une femme coquette. Il s'imaginait à tort (comme le remarque Van Mander) pouvoir la guérir de son inconstance et corriger ses vices. Cruel mécompte ! il mourut à la peine, de chagrin et de misère, à l'âge de cinquante-sept ans.

Indépendamment des ouvrages déjà cités, voici les principales publications de notre savant : *Julius Cæsar sive Historiæ Imperatorum Cæsarum Romanorum, ex antiquis numismatibus restituta, liber primus*. Bruges, 1563, in-folio. Un second volume, formant la suite de celui-ci, parut en 1574. En 1620, Louis Nonnius en donna une nouvelle édition en substituant au texte primitif celui de Suétone. — *Græcia ; sive Historiæ Urbium et Populorum Græciæ ex numismatibus restituta*. Bruges, 1576, in-folio. — En 1645, Gaspar Govaerts réunit toutes ces œuvres de Goltzius dans une magnifique édition, *ex officina Plantiniana Balthazaris Moreti*, 5 vol. in-fol.

Félix Stappaerts.

Karel van Mander, *Leven der Schilders, etc.* — Goethals, *Histoire des lettres*, t. II. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. I^{er}. — Ad. Siret, *Journal des Beaux-arts*.

GOMARUS (François), ou GOEMAERE, célèbre théologien protestant, né à Bruges, le 30 janvier 1563 et mort à Groningue, le 11 janvier 1641 (et non pas le 16 comme le prétend la *Biographie générale*, ni le 21 comme le marque Foppens), a donné son nom à l'un des deux grands partis qui se formèrent en Hollande, au XVII^e siècle, au sein du calvinisme. Son père, Jean Moerman et sa mère étaient si attachés à la foi nouvelle, qu'ils vendirent, en 1578, leurs biens et se retirèrent au Palatinat, où les étrangers étaient reçus à bras ouverts. Gomarus fit ses études à Neustadt, à Heidelberg et à Oxford, d'où il revint, à la fin de 1584, à Heidelberg, pour y être reçu docteur en théologie et se perfectionner encore dans la connaissance de l'hébreu. Son caractère entier et dominateur étant donné, le Heidelberg d'alors était pour lui un milieu dangereux en ce sens, que le ressentiment de leur défaite avait exalté nos réfugiés flamands ou wallons, si bien que leur ferveur religieuse prit peu à peu, et pour ainsi dire à leur insu, les allures de la plus funeste intolérance. Ils en vinrent, chez eux et dans les Pays-Bas (où beaucoup d'entre eux retournèrent), à former un parti qui s'écartait presque autant de la Bible que ceux qu'ils combattaient, en prétendant imposer à leurs coreligionnaires, comme seul moyen de salut dans ce monde et dans l'autre, l'unité de doctrine par la Confession de foi de 1561 et le catéchisme de Heidelberg de 1563, que leurs auteurs, Gui de Brès et Pierre Dathenus eussent sans doute foulés aux pieds plutôt que de permettre qu'on s'en servit dans un but de compression et de réaction. Mais, le protestantisme étant de sa nature le champ clos du libre examen, la résistance ne pouvait manquer de se produire. Elle éclata, et Gaspard Coolhaas, pasteur à Leyde, s'éleva, en 1581, le premier contre l'outrecuidance qu'il y a à vouloir faire respecter des lois humaines, telles qu'une Confession de foi et un catéchisme, au même titre que la Parole de Dieu. Cette protestation, que tout le monde approuverait de nos jours, donna naissance au

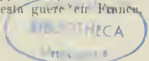
parti que Gomarus écrasa plus tard, et qui ne comptait pas encore à ce moment. De 1587 à 1583, il desservait l'Eglise réformée de Francfort et poursuivait ses études. Son rappel à Leyde, en 1594, comme professeur de théologie fut le moment de son entrée en scène. Autant il avait dû se contraindre à Francfort en présence d'une majorité luthérienne toute-puissante, autant à Leyde il se sentit à l'aise et lâcha la bride à son humeur dominatrice, à son goût pour la polémique. Les mémoires du temps nous disent que les synodes réformés de la Hollande s'étaient; jusque-là, beaucoup plus inquiétés du mérite des pasteurs que de leurs sentiments partienliers, mais que l'intervention de Gomarus contribua à changer tout cela. Un jour, en 1608, sortant d'une discussion très animée avec son collègue Hermansen ou Arminius, qui donna son nom au parti contraire des Remontrants, il s'écria : « Nous différons à tel point l'un de l'autre, que si j'avais les sentiments de cet homme, je n'aurais pas le courage d'affronter le jugement de Dieu. » Ce fut sa déclaration de guerre. Les hostilités ouvertes succédèrent aux escarmouches l'année suivante et fixèrent bientôt l'attention du monde chrétien. On croit rêver en constatant par les écrits polémiques de cette époque que ce sont les réformés contre-remontrants ou gomaristes qui accusent leurs adversaires d'être de dangereux novateurs et de pencher vers le papisme.

S'ils avaient dit vrai, la bourgeoisie et le peuple en Hollande eussent été à la veille de se convertir aux principes chers à l'aristocratie de tous les pays. On sait qu'il n'en est rien, et que les Remontrants, après la mort d'Arminius, eurent assez de crédit pour faire nommer l'un des leurs à la chaire de l'Université de Leyde, que le décès de ce savant laissait vacante. Gomarus en éprouva un grand dépit; il donna sa démission et se retira en 1611 à Middelbourg, en Zélande. L'Académie de Saumur lui ayant adressé un appel, il s'y rendit en 1614; mais il ne resta guère en France. Dès 1616

nous constatons sa présence à Groningue en qualité de professeur de théologie dogmatique à cette Université frisonne. Son parti est plus puissant que jamais, et le synode de Dordrecht (de novembre 1618 à mai 1619) va lui donner l'occasion de livrer à l'arminianisme un terrible assaut. Sa victoire prévue était facile à remporter, parce que la république batave avait à sa tête Maurice de Nassau, prince qui, moins scrupuleux que son illustre père, ne dédaigne pas, à l'occasion, d'exploiter à son profit les querelles de religion. Malheureusement cette fois, on alla jusqu'à accuser de félonie et de haute trahison les plus éminents citoyens de la république; en mai 1619, au moment même où le synode de Dordrecht se séparait, une sentence de mort fut prononcée contre Oldenbarneveld, le vénérable pensionnaire de Hollande, acte cruel suivi bientôt de sentences de bannissement et de destitutions brutales, frappant indistinctement tous les arminiens placés dans l'Eglise ou dans l'Etat. Quelle a été la part de responsabilité de Gomarus dans cette iniquité, dans cette tache ineffaçable imprimée au front de la république des Provinces-Unies? Très grande malheureusement, le talent de cet homme étant à la hauteur de sa ran-

Nous ne citerons pas les auteurs qui ont vainement tenté sa justification basée sur les mœurs d'une époque de réaction; nous aimons mieux couper court à tout commentaire en disant que, dans le drame qui se joua, en 1618 et 1619, à Dordrecht, à Rotterdam et à La Haye, il y a quelque chose comme une triste et honteuse revanche, prise par nos réfugiés belges, sur les réformés de Hollande, comme une punition du ciel, frappant et déshonorant nos anciens compatriotes du Nord, pour n'avoir pas fait autrefois, par calcul égoïste, tous leurs efforts afin d'arracher nos provinces au joug de l'Espagne et de l'inquisition.

Les œuvres de Gomarus furent réunies et publiées après sa mort. Elles eurent deux éditions; la première est de



1645, la seconde de 1664. Elles sont renfermées en un lourd in-folio qui a pour titre : *Francisci Gomari Opera theologica omnia, maximam partem posthuma, suprema auctoris voluntate a discipulis edita.*

Charles Rablenbeek.

Foppens, *Bibl. belg.*, I, 293. — *Nouvelle biographie générale*. Paris, 1857, v. XXI, 436-438.

Levensbeschryving van eenige voornaemste nederd. mannen, I, 167. — *Biographie des hommes remarqu.* de la Flandre occid., III, 254-267.

— V. Gaillard, *De l'influence de la Belgique sur les Provinces-Unies*. Bruxelles, 1855, 81-83. — G. Brandt's *Historie der reformatie*, éd. de 1764, II, 413, 421, 427, 432-55, 439. — *Korte historie van de Synode nationaal, enz.* — Ypey en Dermout, *Geschied. van de herv. christ. kerk in Nederland*, II, 482-85, 488-89, 490, notes 497, 220, 221, 437. — Van Kampen, *Geschiede der Nederlande*. Hamb., 1833, II, 14-39.

GOMBERT (Nicolas). Un des plus célèbres compositeurs belges de la première moitié du xvi^e siècle. Né à Bruges, d'après ce que nous apprend le titre du premier livre de ses motets à quatre voix, publié à Venise, chez Jérôme Scotto, en 1540 : *Nicolai Gomberti Flandri Brugensis musici excellentissimi motetorum quatuor vocum liber primus*. Il fut élève de Josquin Depré. L'époque précise de sa naissance n'est pas connue ; les écrivains belges qui ont vécu de son temps se taisent à cet égard. Il ne paraît pas qu'il ait vu le jour avant les dernières années du x^e siècle, ni peut-être avant les premières du xvi^e, car son nom ne paraît dans aucun recueil de compositions musicales publié antérieurement à 1530. La plus ancienne collection de motets où l'on trouve un morceau de lui est le septième livre publié à Paris sous ce titre : *Liber septimus XXIII trinum, quatuor, quinque, sex vocum modulas Dominici Adventus, Nativitatis ac Sanctorum et tempore occurrentium habet. Parisiis, in vico Citharæ apud Petrum Attaignant musices callographe*, in-4^o obl. Il n'y a point de date à ce livre, mais le huitième ayant paru en 1534, celui-ci doit être de la même année.

Gombert était ecclésiastique. Il paraît qu'il fut d'abord attaché au chœur de l'église de Notre-Dame, à Anvers, si toutefois c'est lui qu'on désigne sous le nom de maître Nicolas. Quelques bio-

graphes ont avancé qu'il devint maître de chapelle de l'empereur Charles-Quint, mais ils ne disent pas où. Entre les années 1526 à 1530, il fut maître des enfants de chœur de la chapelle de Madrid, ainsi que nous l'apprennent les registres des archives du royaume de Belgique.

F. Fétis dit que les éloges accordés à Gombert par Herman Finck n'ont rien d'exagéré ; ce qu'il a examiné et mis en partition parmi ses ouvrages lui a permis de constater que l'art d'écrire avec facilité dans le style fugué et d'imitation le distinguait éminemment. Il ne fut pas moins remarquable par l'élévation de son style dans certaines compositions dont les paroles ont un caractère grave, genre de mérite bien rare, et même à peu près inconnu dans la première moitié du xvi^e siècle. Gombert, en cela, fut le précurseur de Palestrina, qui n'a rien produit de plus beau que le *Pater noster*. On se rappellera que ce morceau, exécuté dans un des concerts historiques de Fétis, exerça une profonde impression sur l'auditoire. Trois artistes belges de la même époque sont cités par les auteurs contemporains comme les chefs d'école de cette période de l'art ; ce sont Clément non papa, Créquillon et Gombert. Celui-ci paraît avoir eu des qualités de sentiment qui l'élevaient au-dessus de ses émules. Il avait de plus une rare fécondité, à en juger par la liste de ses ouvrages dont nous ne citerons que les principaux, renvoyant pour le surplus à la *Biographie universelle des musiciens*, de Fétis.

1^o *Il primo libro de motetti*, à quatre voix, in-4^o. Sans date et sans nom de lieu. Gombert y est écrit : *Gomberth*. Un exemplaire de cette édition se trouve à la bibliothèque royale de Munich. La deuxième édition a pour titre celui que nous avons donné en tête de cet article. La troisième édition porte : *Di Nic. Gombert il primo libro de motetti a quattro voci, in Venetia, app. Ant. Gardona*, 1544, in-4^o obl. Ce premier livre a été réimprimé avec un titre latin, en 1551. — 2^o *Nicolai Gomberti musici excellentissimi Pentaphthongos Harmonia quæ quinque vocum motetta vulgo nominantur. Additis nunc ejusdem quoque ipsius Gomberti nec*

non Jachetti et moralis motettis, etc. liber primus. *Venetis, apud Hieronymum Scotum*, 1541, in-4^o obl. Antoine Gardane a donné une édition de ce livre de motets à cinq voix, en 1551, avec un autre titre. — 3^o *Nicolai Gomberti musici selectissimi motetorum quinque vocum maximo studio in lucem editorum liber secundus. Venetiis, apud Hieronymum Scotum*, 1541. Une autre édition de ce second livre a été publiée chez Antoine Gardane en 1552, in-4^o. Il y a des exemplaires des deux livres réunis, avec le nom du même imprimeur et la date de 1552. — 4^o *Nicolai Gomberti imperatorii Motetorum. etc. Venetiis, apud Hieronymum Scotum*, 1541, in-4^o obl. C'est le second livre des motets à quatre voix. Il y en a d'autres éditions données à Venise, chez Antoine Gardane, et à Lyon, chez Jacques Moderne. — 5^o *Missarum quinque vocibus liber primus. Venetiis, apud Ant. Gardanum*, 1549, in-f^o. Les cinq parties sont imprimées en regard. — 6^o Les chansons françaises et flamandes du même artiste forment le cinquième livre d'une collection publiée à Anvers, par Tylman Suzato, l'an 1544, in-4^o obl. Remarquons, à ce propos, que beaucoup de compositions de Gombert, soit de musique religieuse, soit de musique profane, ont été insérées dans des recueils italiens, allemands et surtout belges. — 7^o *Motetti del Frutto. Liber primus cum quinque vocibus (sic) in Venetia nella Stampa d'Antonio Gardane*, 1538, petit in-4^o obl. — 8^o *Motetti del Frutto, a sei voci. Ibid.* 1539, petit in-4^o obl. — 9^o *Motetti del Fiore a quattro voci. Libri I, II, III, IV. Lugduni per Jacobum Modernum de Pinguento (sic)*, 1532-1539, in-4^o. — 10^o *Fior di motetti tratti dalle motetti del Fiore a quattro voci. In Venetia, presso Ant. Gardano*, 1539, petit in-4^o obl. Une autre édition du même recueil a été publiée avec un titre latin en 1545. — 11^o *Cantiones septem, sex et quinque vocum. Augusta Vindelicorum Melchior Kriesstein excudebat*, 1545, pet. in-4^o obl. — 12^o *Norum et insigne opus musicum sex, quinque et quatuor vocum, cujus in Germania hactenus nihil simile unquam est editum. Norimbergæ*, 1537, pet. in-4^o.

— 13^o *Tomus secundus Psalmorum selectorum quatuor et quinque vocum. Norimbergæ*, 1539.

Ad. Siret.

Félics, *Biographie universelle des musiciens.*

GOMIECOURT (les sires **DE**), GOMIECOURT ou GOMICOURT. Ancienne famille de l'Artois, connue dès 1173 (1). ADAM, chevalier, est le premier Gomiecourt dont les chroniques fassent mention; il vivait encore en 1215. Guillain ou Guerlain, un de ses descendants, se fixa en Angleterre sous Henri III, qui l'investit de la charge de *dépensier*, laquelle consistait « à chercher le vin en » fermé dans des peaux de cerf au fond » des celliers, et à en remplir la coupe » du roi. De là le surnom de *Spencer* ou « *dépensier* (2). » De ce Guillain provint Hugues Spenceur, qui fut tué en 1265, au combat d'Evesham, contre Leicester. Son fils, également nommé HUGUES (3), fut créé comte de Winchester, en 1321; son petit-fils, HUGUES le Jeune, appelé aussi le *Expensier*, jouit d'un crédit si considérable auprès d'Edouard II, qui avoit esté nourri avec lui d'enfance (4), qu'il éveilla la jalousie et l'animosité des barons. Ceux-ci attribuèrent à ses conseils l'insuccès de la campagne d'Edouard contre Robert Bruce; Spenceur, disaient-ils, nageait dans les eaux du roi d'Ecosse et avait tenu son maître en négligence. Ils se liguèrent donc pour perdre le favori; mais en dépit des efforts de Thomas de Lancaster, proche parent du roi, aucune écoute ne fut donnée à leurs plaintes. Alors ils réclamèrent impérieusement le bannissement des deux Hugues et entrèrent dans Londres à main armée. Edouard céda; mais l'*Expensier*, loin de se cacher, se montra hardiment à la cour. Sur son avis, le roi leva des gens de guerre et ordonna de nombreuses arrestations; vingt-deux barons, le comte de Lancaster le premier, montèrent sur l'échafaud. Spenceur devint alors l'objet d'une haine universelle;

(1) Le village de Gomiecourt est situé à 3 l. s. d'Arras, vers Bapaume.

(2) Kervyn de Lettenhove, *Œuvres de Froissart, chroniques*, t. II, p. 499, note

(3) Dit le Vieux.

(4) Froissart, t. II, p. 22.

la reine Isabelle surtout, sœur du roi de France Charles le Bel, fut exaspérée de son insolence. Il réussit à la brouiller avec Edouard; elle passa en France avec son jeune fils pour implorer des secours: elle en trouva chez le comte Jean de Hainaut, qui traversa le détroit sans retard et alla mettre le siège devant Bristol, où se trouvait le roi avec les deux Spencer. La ville se rendit. Hugues *le Vieux*, fait prisonnier, entendit sa sentence de la bouche de la reine: le 9 octobre 1326, il fût trainé, puis décapité, enfin attaché au gibet: il avait quatre-vingt-dix ans. Le château tenait encore: le roi et Hugues *le Jeune* parvinrent à s'enfuir dans le pays de Galles; mais ils furent repris. Le roi, jeté en prison, ne tarda pas à mourir — de mort violente, paraît-il: la reine n'avait attendu ce moment ni pour faire couronner Edouard III, ni pour infliger à l'*Expensier* un horrible supplice (29 novembre 1326). THOMAS, petit-fils de Hugues *le Jeune*, créé comte de Gloucester, en 1397, eut, trois ans après, la tête tranchée comme ses ancêtres; RICHARD, qui lui succéda, mourut en 1414 sans héritiers mâles: les Spencer dont l'histoire fait mention plus tard appartiennent à une autre branche de la famille. — Le belliqueux évêque de Norwich, Henri Spencer, qui opéra une descente à Calais, en 1383, et eut ensuite maille à partir avec les Flamands, était petit-fils du dernier Hugues.

Parmi les Gomicourt restés sur le continent, nous signalerons: le capitaine PERCEVAL, qui fut surnommé *le Grand*, à cause de ses actions d'éclat dans les armées du duc de Bourgogne. Jean sans Peur le récompensa en lui rendant (1416) la terre de Gomicourt, engagée par son père Thibaut avec d'autres biens; comme compensation de ceux-ci, un revenu de cent cinquante livres lui fut assigné sur le péage de Bapaume. En 1417, il obtint le gouvernement de Péronne, Roye et Montdidier, ainsi que du pays de Santerre. — ADRIEN, lieutenant général des hommes d'armes au service de Charles-Quint et chevalier du conseil d'Artois, mort en 1542, des blessures qu'il avait reçues au siège de

Saint-Pol. — ADRIEN II, fils du précédent, ambassadeur du roi d'Espagne en France et en Allemagne, parvint au grade de lieutenant général sous don Juan d'Autriche et fut nommé gouverneur de Maestricht et de Hesdin. Il mourut en 1596. — LOUIS-BALTHASAR-JOSEPH, mort en 1754 maréchal des camps, maréchal général des logis et inspecteur de la cavalerie espagnole, ne laissa qu'une fille. — Les Gomicourt portaient d'or à la bande de sable.

Alphonse Le Roy.

Froissart. — Dupuy, *Histoire des favoris*. — Moreri. — De la Chenaye-Desbois et Badier, *Dictionnaire de la noblesse*, Paris, 1876, in-4°, 3^e édition, tome IX.

GONCHI (*Gérard*), ou GONTHI, humaniste, né à Liège en 1581. Sollicité par la vocation religieuse, il entra dans l'ordre des jésuites, en 1598, et professa dans la province des Pays-Bas les humanités, la philosophie et les langues grecque et hébraïque. Il acheva sa vie dans les obscures fonctions du ministère sacré, tour à tour à Mayence, à Fulde, à Molsheim, ainsi que dans plusieurs autres villes de l'Allemagne; il mourut le 25 avril 1613. Gonchi a écrit:

1. *Lexicon variarum vocum ex Patribus*. — 2. En outre, selon Sotwel, *tres linguas latinam, græcam, hebraicam editis commentariis illustravit*.

Emaël Van Arenbergh.

De Backer.

GONDULPHE (*Saint*), XII^e évêque de Tongres (résidant à Maestricht), succéda en 597 à saint Monulphe, le fondateur de Liège, et mourut en 604. Quelques auteurs le font vivre jusqu'en 607; en tous cas on s'accorde à fixer à sept années la durée de son épiscopat. C'était un homme de haute naissance; mais il dut surtout son élévation à son zèle apostolique, à ses vertus et à son savoir. Il convertit un grand nombre de païens et paraît avoir contribué à relever Tongres de ses ruines. Il fut enterré dans l'église Saint-Servais de Maestricht, à côté de son prédécesseur. Leur fête est célébrée le 21 juillet.

Alphonse Le Roy.

Ghesquière, Miræus et les historiens liégeois. — Hillegger, *België en zijne heiligen*. Gand, 1868. 4 vol. in-8°, t. I^{er}, p. 111.

GONSALES (*Antoine*), missionnaire, voyageur, né à Malines au XVII^e siècle. C'était un père récollet qui a attaché son nom à un ouvrage important intitulé : *Hierusalemse reyse van den Eerw. P. Gonsales. Antw.*, 1673. C'est la relation de son voyage en Terre-Sainte de 1665 à 1668; elle est dédiée au neuvième évêque de Gand, Georges d'Allamour. Cette relation se compose de deux parties, comptant 1,320 pages d'un caractère très compact. Le Père Gonsales ne se borne pas à une description très détaillée de la Palestine; il donne encore, sur les villes de la Belgique qu'il traverse, des renseignements qui ne sont pas sans intérêt; il fait de même pour les villes de l'Allemagne, de l'Italie et de la Sicile.

Parti de Bruxelles le 16 juin 1664, par la voie d'Allemagne, il traversa le nord de l'Italie, fit un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette et arriva à Rome le 10 septembre suivant. Après avoir visité le royaume de Naples et la Sicile, il s'embarqua à Messine et prit pied à Jaffa, non sans avoir couru de grands dangers par suite de tempêtes et de chasses de corsaires. Il resta en Terre-Sainte jusqu'à la fin de 1668. Son livre donne toute l'histoire des principales contrées de la Palestine et des cérémonies religieuses pratiquées tant à Jérusalem que dans les localités environnantes.

En 1665, Gonsales fut nommé gardien du couvent de Bethléem; il fut également chargé de remplir au Caire les fonctions de curé et de chapelain au service du consul de France en Egypte. En même temps il remplissait les fonctions de président de l'hospice de Tripoli. En 1667, il reçut l'ordre de se rendre de nouveau à Rome pour les affaires de la Terre-Sainte. En 1668, il rentra à Anvers.

Le Père Gonsales signale la présence en Palestine de nombreux religieux belges. Il en cite une vingtaine. Ce sont, dit-il, tous hommes d'un grand savoir et doués d'une énergie peu commune. Le livre quatrième est consacré à la description de l'Egypte, où il demeura environ deux ans. Cette partie de son travail n'est pas la moins attachante.

Cette relation volumineuse, quelquefois prolixe, est écrite dans un style simple et facile. A l'époque où elle parut, son succès fut considérable; encore aujourd'hui elle est d'une lecture agréable et utile à beaucoup de points de vue. L'ouvrage est accompagné de nombreuses gravures qui ajoutent beaucoup à la valeur du texte.

Ad. Siret.

Baron J. de St-Genois. — Foppens, supplém.

GONTHIER (*Jean*), GAINTHIER, WINTHER, humaniste et médecin, naquit en 1487, à Andernach, et mourut à Strasbourg, le 4 octobre 1574. Il commença ses études dans sa ville natale et alla les poursuivre à Utrecht et à Deventer, où il se vit obligé de mendier son pain. On le rencontre ensuite à Marbourg, puis à Goslar, tenant la férule. A Liège, en 1526, il enseigne le grec et le latin; c'est là qu'il compose son premier ouvrage, une syntaxe grecque à l'usage de la jeunesse (1). Il passe à Louvain; à peine arrivé, il est installé dans une chaire de grec, qu'il occupe avec beaucoup de distinction; on cite parmi ses élèves André Vesale et Saturnius Hortensius. Son penchant pour les idées nouvelles lui fait perdre son emploi. Il part pour Paris, où deux illustres vieillards, Guillaume Budé et Jean Jascaris, le prennent en affection. Les études médicales l'attirent; il y fait de tels progrès et sa réputation se consolide si bien, que le cardinal Jean du Bellay parle de lui à la cour: François I^{er} le nomme son médecin. Le roi de Danemark lui fait des offres séduisantes; mais Copenhague ne vaut point Paris. Il continue d'ailleurs ses travaux, s'adonnant de plus en plus à l'anatomie: il a pour collaborateur Vesale, son ancien élève. De cette époque datent ses observations importantes sur les muscles de la vessie, sa découverte de l'union de l'artère et de la veine spermaticques; notons en passant qu'il est le premier qui ait donné le nom de *pancréas* au corps glanduleux attaché au péritoine. La politique ne le laisse toutefois pas indiffé-

(1) Paris, 1527, in-8°. Liège ne possédait pas encore d'imprimerie.

rent : il fait partie d'une mission envoyée à Wittemberg par les protestants français. Rentré à Paris, il voit tout en noir, juge la guerre civile imminente et se décide à quitter la France, où il a passé douze ans. Il s'arrête à Metz, ne s'y croit pas suffisamment à l'abri, et gagne enfin Strasbourg, où il s'établit comme professeur de grec et de médecine, puis de médecine seulement. C'était un véritable savant et un travailleur infatigable. Outre plusieurs traités sur des questions spéciales, on a de lui des traductions latines de Galien, d'Alexandre de Tralles, de Paul d'Égine, d'Oribase, etc.; malheureusement son style est peu coulant et fourmille d'expressions barbares. La vie de Gonthier a été écrite en vers latins par Georges Calaminus (Strasbourg, 1575). La liste complète de ses ouvrages a été dressée par le P. Nicéron. (*Mémoires*, t. XII et XX.)

Alphonse Le Roy.

Nicéron. — Moreri. — Beccelievre.

GONTHIER de Soignies, trouvère hennuyer du XIII^e siècle. Tout a été mis en doute à propos de ce poète, jusqu'à son nom (voir l'article GAUTIER). M. Scheler lui-même, qui a publié trente et une de ses chansons dans la seconde série de ses *Trouvères belges*, déclare que la nationalité de ce chansonnier n'est nullement assurée. Il y a, sans doute, une tradition constante en faveur de Soignies, ville du Hainaut belge; mais Dinaux (*Trouvères brabançons*, p. 280) se demande s'il ne faut pas préférer Soigny, près de Montmirail, en Champagne. Il suppose, à tout le moins, que l'élégant trouvère a dû quitter de très bonne heure la Belgique; le tour de la pensée, la facture des vers semblent, en effet, indiquer un poète du centre de la France; il est vrai que plus d'une pièce, par exemple, la 28^e (Scheler, p. 64) fait penser à Quènes de Béthune (voir BÉTHUNE.) Déjà le président Fauchet, en citant deux chansons de Gonthier, le confond avec un certain Gauthier. C'est le prénom que les habitants de Soignies ont adopté en fondant leur cercle musical *Gauthier de Soignies*.

Paulin Paris, de son côté, conjecture que Gonthier avait une des prébendes de musicien fondées pour le chapitre séculier de Saint-Vincent, conjecture peu admissible quand on lit les trente et une pièces qui nous restent sous le nom de ce trouvère. Ce sont presque toujours des *rotuenges* à double ou à triple refrain, dans lesquelles on ne chante que l'amour chevaleresque. Le sentiment y est vif, délicat, parfois très brûlant et d'une hardiesse de troubadour, comme dans le n^o 20, qui se distingue par le rythme de la *taille* provençale :

« A tos sains le di :
« Se je pert m'amie
« En Dieu ne me fi,
« Ne siens ne sui mie :
« Ensi l'affi. »

On a conservé la musique de plusieurs de ces chansons d'amour. Rien qu'à les lire, on sent déjà qu'elles ont dû être composées en chantant. Il y a pourtant un *servantois* (n^o 17), satire contre la cour, le clergé et les dames « d'amour volatile », dans laquelle l'amertume et l'énergie n'ont plus rien de musical.

J. Stecher.

A. Scheler, *Trouvères belges* (nouvelle série). — *Hist. litt. de la France*, XXIII — A. Dinaux, *Trouvères hennuyers, brabançons*, etc. (IV).

GONTROËUL (Charles-Philippe-Joseph-Agathon comte de Vinchant de), homme de guerre, né à Mons, le 5 juillet 1755, mort le 15 juillet 1798. Issu d'une ancienne famille du Hainaut, d'où étaient sortis beaucoup d'officiers distingués, et fils du général Charles-François-Jean-Augustin Vinchant de Gontroëul, qui avait été élevé à la dignité de comte par l'impératrice Marie-Thérèse. Le jeune de Gontroëul entra au service à l'âge de seize ans dans le régiment wallon de Vierset, sous les auspices de son cousin le chevalier Vinchant, colonel de ce corps. Les brillantes qualités et la valeur qu'il déploya dans plusieurs engagements de la guerre de la succession de Bavière, appelèrent l'attention des feld-maréchaux Laudon et Wurmser et lui firent conférer, en très peu d'années, le grade de lieutenant-colonel dans le régiment du Prince de Ligne. Il n'avait

alors que trente-quatre ans et jouissait d'une grande considération dans l'armée autrichienne. Le général comte d'Alton qui, en 1788, commandait les troupes impériales aux Pays-Bas le rangeait parmi les officiers les plus distingués et le signalait à l'empereur comme destiné à fournir une brillante carrière. Le comte de Gontroël cumulait l'emploi de lieutenant-colonel de son régiment et les fonctions de commandant de place de Louvain lors des scènes de désordre qui affligèrent cette ville, en 1789; sa fermeté et sa sagesse empêchèrent alors le pillage et la dévastation dont elle était menacée. Lorsque les troupes autrichiennes luttèrent pendant l'année 1790 contre le corps des patriotes et préjudicèrent, par une multitude de combats, au rétablissement de l'autorité de l'Autriche dans nos provinces, le lieutenant-colonel de Gontroël eut de fréquentes occasions de se distinguer. Sa brillante conduite au combat de Merwaert lui valut le grade de colonel, qui lui fut conféré sur le champ de bataille.

Il fit, à la tête du régiment wallon de Wurtemberg, toutes les campagnes de la Révolution française, se distingua au combat de Lennich, au passage de la Meuse (5 mars 1793), à la bataille de Neerwinden, aux différents combats livrés dans les forêts de Raismes et de Vicogne, où il enleva, à la baïonnette, les retranchements occupés et énergiquement défendus par les républicains. La croix de Marie-Thérèse fut la récompense de ses éclatants services. Cette précieuse distinction, accordée seulement à la valeur éprouvée, fut bientôt justifiée de nouveau par la conduite du colonel de Gontroël pendant les campagnes suivantes : se trouvant un jour abandonné avec son régiment dans Roulers et cerné par vingt mille Français, il refusa de se rendre, bien qu'il eût épuisé toutes ses munitions et vu ses troupes réduites des deux tiers; il forma, autour de son drapeau et de ses canons, une masse compacte de sept à huit cents hommes qui lui restaient, se mit à leur tête, s'élança au travers des lignes ennemies, et parvint à rejoindre l'armée du comte

de Clerfayt, ayant à peine quatre cents hommes valides des deux mille trois cents, que, la veille encore, son régiment comptait. Pour prix de ses services, il fut élevé au grade de général et placé à la tête d'une brigade d'élite, composée des régiments wallons. Il combattit à la bataille de Bamberg et à celle de Wurtzbourg. Ayant été choisi ensuite par l'archiduc Charles pour l'accompagner en Italie, où ce prince allait chercher à réparer les revers subis par les généraux Wurmser et Alvinzy, il se distingua de nouveau par des actes d'héroïsme qui firent l'admiration de l'armée. Malheureusement, dans un combat qu'il livra à l'avant-garde de Masséna, près de Trêves, il fut atteint d'un coup de feu qui lui traversa la poitrine. Il fut à cette occasion nommé commandeur de Marie-Thérèse et chambellan actuel de l'empereur; mais la gravité de ses blessures le conduisit bientôt au tombeau, et ainsi se trouva terminée, à quarante-trois ans, la vie d'un des plus vaillants officiers de l'armée autrichienne.

Général baron Guillaume.

Archives de Vienne. — *Hirtensfeld, der Malteser Maria Theresien orden und seine Mitglieder.* — Correspondance du général d'Alton. — Guillaume, *histoire des régiments nationaux pendant la guerre de la révolution française.*

GOOR (Pierre-Gautier van), graveur en médailles, né à Anvers le 19 janvier 1783, mort en 1851. Employé à l'hôtel des monnaies du gouvernement à Utrecht, où il mourut, Van Goor s'est fait connaître par quelques bonnes médailles au nombre desquelles nous citerons : celle qu'il exécuta pour l'amiral Van Kinsbergen; celle de la bataille des Quatre-Bras; celle pour l'inauguration de l'Académie de peinture d'Anvers et celle pour les Etats de Brabant. On lui doit aussi la médaille jubilaire du professeur G.-J.-J. Schriicht (1835); la médaille frappée à l'occasion de l'ouverture des premiers chemins de fer dans les Pays-Bas, en 1839, ainsi que le beau type des demi et quart de florin pour les Indes orientales.

A. J. Siret.

Vander Aa. — Van der Ghys, *Tydschrift voor algem. Munt en Penningkunde*, t. 1^{er}, p. 713.

GOOSSENS (*Joseph*), graveur flamand du XVII^e siècle, a joui d'une certaine popularité. On a de lui des sujets de dévotion, travaillés dans la manière de Crispin de Passe, mais d'une exécution moins belle. Il a copié bon nombre de gravures d'Albert Durer, notamment celles qui représentent la Passion. Ces gravures ont été publiées à Cologne en 1680. Goossens doit avoir aussi imité des copies d'Albert Durer, faites par Guillaume de Haen; mais ces dernières sont plus estimées. Nous n'avons trouvé nulle part le catalogue des œuvres de notre graveur, qui doit avoir beaucoup travaillé, à en juger par le nombre de pièces qui portent son nom.

Ad. Siret.

GOOSSENS (*Louis*), jurisconsulte, magistrat, né à Tirlemont, le 15 décembre 1796, mort subitement dans la même ville, le 18 avril 1851. Il fit ses humanités au Lycée impérial de Bruxelles et obtint le prix d'honneur *ex æquo* avec Barbanson. L'autorité communale leur décerna, à cette occasion, une médaille d'or. Au sortir du Lycée, Goossens suivit les cours de l'Ecole de droit établie dans la même ville et alla ensuite passer ses examens de docteur en droit à l'Université de Louvain, où il fut admis avec la plus grande distinction. Le jeune avocat s'établit définitivement dans sa ville natale et y acquit bientôt l'estime et la confiance de ses concitoyens. La bonté et la droiture de son caractère égalaient l'étendue de son savoir; ses confrères prisait hautement en lui une connaissance approfondie de l'ancien droit coutumier et de la législation transitoire. En 1836, il fut élu membre du conseil provincial du Brabant et prit, pendant quinze années, une part très active aux délibérations de cette assemblée; enfin, en 1848, il devint bourgmestre de Tirlemont. On a de lui : *Dissertatio de modis quibus ususfructus amittitur atque acquiritur*. C'est la thèse inaugurale qu'il défendit le 21 juin 1818, lorsqu'il reçut le bonnet de docteur. Il composa aussi un traité sur les demandes en nullité de

mariage, ainsi qu'un travail sur les établissements de bienfaisance de Tirlemont, travail dont Betz a tiré parti pour son Histoire de cette ville. Comme bourgmestre, Goossens rendit de grands services; c'est avec son concours que M. Alph. Le Roy, actuellement professeur à l'Université de Liège, fonda à Tirlemont, en 1849, la première école d'agriculture qui fut instituée en Belgique, école supprimée lorsqu'on créa l'institut agricole de Gembloux.

Aug. Vander Meersch.

Rastoul de Mongeot, *Notice*. Bruxelles, 1851, avec portrait. — Betz, *Histoire de Tirlemont*. — Alph. Wauters, *Histoire de Tirlemont*. — Piron, *Levensbeschryvingen*, byvoegsel.

GOOSSENS (*Charles*), GOSWINUS ou GOSSINUS, poète latin, né à Bruges, le 14 septembre 1568, mort le 20 septembre 1624. Il entra, le 22 octobre, dans la compagnie de Jésus, à Tournai, devint, plus tard, recteur du collège de Gand, et mourut à Malines, après avoir composé une pièce de vers latins, sous le titre de : *In Martini Delrio noviter excusam Magiam Odarium*. S'il faut en croire Sweertius (*Athenæ belgicae*) et Sanderus (*de Brugensibus*), il aurait fait des notes très savantes sur Tertullien.

Aug. Vander Meersch.

De Backer, *Ecrivains de la Compagnie de Jésus*, t. 1^{er}, édit. in-folio.

GOOVAERTS (*Henri*), artiste peintre, né à Malines en 1669, mort à Anvers en 1720. Parti jeune pour l'étranger, il demeura et travailla à Francfort, à Prague, à Vienne; voyagea en Hongrie et en Esclavonie, d'où il vint s'établir à Anvers. En 1699, il fut reçu franc maître de Saint-Luc. Goovaerts peignait l'histoire, mais nous n'avons de lui que le tableau du musée d'Anvers qui représente : *le Jeune Serment de l'arbalète inaugurant le portrait de Jean-Charles de Cordes, son chef-homme*. Le paysage de ce tableau est de Corneille Huysmans et les motifs d'architecture de Verstraete. Le peintre en fit don au Jeune Serment et y joignit une somme de 240 florins. En retour de ce don on lui fit obtenir des lettres de franchise des gardes et des taxes communales. Le

tableau du musée d'Anvers est signé et daté de 1713; malheureusement il est tourné au noir. Goovaerts forma quelques bons élèves.

Ad. Siret.

GORGE (*Henri-Joseph DE*), industriel, naquit à Villers-Pol (département du Nord), le 12 février 1774, et mourut du choléra, à Hornu, le 22 août 1832. Sa famille était originaire du Hainaut (1). Henri de Gorge était l'aîné d'une nombreuse famille. Après avoir servi son pays avec distinction, ses goûts le portèrent vers l'industrie. Doué d'une intelligence peu commune, ayant fait d'ailleurs d'excellentes études, il se livra avec ardeur au travail et l'on peut dire que son existence a été bien remplie. Depuis longtemps les charbonnages de Hornu périclitaient. L'abbaye de Saint-Ghislain, qui les possédait jadis, en avait accordé la concession à des mains inhabiles. Lorsque de Gorge devint propriétaire de ces exploitations houillères (28 octobre 1810), elles étaient presque abandonnées. Les deux puits à charbon qui s'y trouvaient ouverts étaient épuisés, et le mobilier de l'établissement se composait d'une mauvaise pompe à feu placée en 1788, et d'une machine mue par des chevaux. De 1810 à 1812, de Gorge fit creuser dix puits pour l'extraction des eaux et de la houille. Il eut à lutter contre les plus grandes difficultés. À peine commençait-on à extraire la houille, que des eaux souterraines inondèrent tous les travaux, en 1811, et l'on ne parvint à reprendre l'extraction qu'à force de courage et de persévérance. De Gorge dépensa pour tous ces travaux non seulement son patrimoine et la fortune de sa femme, mais encore un capital considérable que lui avaient prêté ses amis. Plus d'une fois, ceux-ci lui conseillèrent d'en rester là. Avec ses frères Cyrille et Maurice, dont le dévouement lui était précieux, il voulut poursuivre jusqu'au bout son entreprise et exhorta ses ouvriers à ne pas l'abandonner. Enfin, il sortit victorieux de toutes ces épreuves. A partir de 1816, il put donner à l'éta-

blissement du Grand-Hornu les développements qui lui valurent une célébrité européenne. Tous les perfectionnements dont l'extraction de la houille fut l'objet ont été successivement, depuis cette époque, appliqués à cet établissement. Voulant procurer des habitations aux milliers d'ouvriers qu'il employait, de Gorge fit bâtir, en 1823 et années suivantes, une véritable ville, composée de cinq cents maisons. Ces constructions régulières et bien alignées bordent les rues et les places publiques. Chaque habitation, composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage, a un petit jardin, un puits et un four. Rien ne fut négligé par le fondateur du Grand-Hornu : il a donné à son établissement un cachet de magnificence inconnu de nos anciens industriels. Des édifices élégants, un parc, des squares, des statues allégoriques, des jets d'eau très élevés vinrent embellir sa ville nouvelle. Mais ce fut surtout aux besoins intellectuels de la population du Grand-Hornu que de Gorge sut pourvoir, en ouvrant de vastes écoles, une petite bibliothèque pour les enfants des deux sexes, et, au centre de l'établissement, une salle commune, dans laquelle les ouvriers trouvent les journaux et les ouvrages à leur portée.

En 1831, l'établissement s'accrut d'un atelier pour la construction complète des machines à vapeur et des mécaniques (machines à rotation) de toute espèce. Cent vingt ouvriers y furent employés.

À la même époque, la colonie se composait de plus de deux mille ouvriers, huit machines à vapeur de la force de cent cinquante-six chevaux étaient employées à l'extraction de la houille.

La mort du fondateur fut vivement déplorée par sa famille, par la population ouvrière et par tous les amis du progrès industriel, qui craignirent un instant pour l'avenir des établissements de Hornu. Mais la veuve d'Henri de Gorge (née Eugénie Le Grand) et ses héritiers ont su maintenir et compléter l'œuvre de génie qui leur a été léguée.

Pour témoigner leur reconnaissance envers leur vénéré parent, ses héritiers ont élevé au centre des chantiers une

(1) Un Jehan de Gorge était établi à Mons au XVI^e siècle.

statue qui représente Henri de Gorge, tenant dans la main gauche un plan roulé. A ses pieds sont divers attributs de l'industrie minière. Sur les quatre compartiments du piédestal on lit : « H.-J. de » Gorge, fondateur, 1810. — Né à » Villers-Pol le 12 février 1774. — Dé- » cédé à Hornu le 22 août 1832. — » Hommage par ses successeurs, 1855. » Ce monument a été exécuté avec bon goût.

Nationalisé Belge en 1825, Henri de Gorge fut élu sénateur en août 1831. Il se voua dès lors aux intérêts publics de sa patrie adoptive et remit la direction des établissements de Hornu à son neveu, Emile Rainbeaux, décédé en 1861. Aujourd'hui les établissements sont administrés par MM. Le Grand-Lecreps et Le Grand-Corbisier. Léopold Devillers.

GORGES (Michel), écrivain religieux, né à Bleyalf (duché de Luxembourg), en 1681; on ignore la date de son décès. Après avoir fait ses premières études, il entra dans la compagnie de Jésus et enseigna, pendant huit ans, avec grande réputation, la pédagogie au collège de Cologne. Il devint ensuite chapelain de l'église Saint-Aubin, dans la même ville, fonction qu'il ne remplit que pendant six mois, ayant obtenu, à la suite d'un concours, la cure de Hochstadt, dans le duché de Juliers. Grâce à son savoir, à son éloquence, à la régularité de ses mœurs, il obtint la charge de commissaire ecclésiastique des religieuses du Saint-Sépulcre à Neuss et celle de camérier du chapitre archidiaconal de la même ville.

On a de lui les ouvrages suivants : 1^o *Brachium Dei nostri in principe Eugenio Von Gottes arms in Servien Gekoepter Turken-Drach*. Cologne, 1717. Discours sur la victoire de Charles VI sur les Turcs, remportée par le prince Eugène de Savoie en Hongrie. — 2^o *Dreistimmige Lerch, das ist, Lieb, Lob und Gebets-Uebungen zu Ehren der eingefleischten Dreyfaltigkeit Jesus, Maria, Joseph*. Cologne, 1719. Paquot déclare qu'il ne peut approuver l'usage que fait l'auteur du mot *Trinité*. — 3^o *Richtschnur der Marianischen Schoeflein in Verehrung der*

gnadenreichen Bildniss der allerseeligsten Mutter Gottes, etc. Cologne, 1741, in-12. — 4^o *Gnaden-baum, das ist, die wunderwerkende-allerseeligste Mutter Gottes Maria in der Gnadenreicher Passanischer Bildniss Mariae in den Hoch Adelichen Closter Mariae-Bäechlein genannt zu Starckenialh in Herzogthume Cleven gelegen*. On ne cite pas l'année de l'impression.

Aug. Vander Meersch.

Hartzheim, *Bibliotheca coloniensis*, p. 251. — Paquot, *Mémoires littéraires*, t. VIII. — Neyen, *Biographie luxembourgeoise*.

GORIS (Jean), écrivain ecclésiastique, mort en 1659. Il fut successivement curé de Saint-Jacques à Anvers, chanoine à Bruges et ensuite à Anderlecht. On a de lui les ouvrages suivants : 1^o *Het leen en martel dood van Karel de Goede, graef van Vlaenderen*. Brugge, 1629. Le même ouvrage en latin. Bruges, 1630, in-4^o. — 2^o *Exegis sacra sive breves discursus super Eangelia Dominicalia totius anni*. Bruxelles, 1638, 2 vol., in-8^o. — 3^o *Het leven van den H. Guido, patroon van Anderlecht*. Brux., in-12.

Ad. Siret.

Piron, *Levensbeschryvingen*.

GORIS (Martin), souvent désigné sous le nom de *Martinus Gregorii*, naquit à Ruremonde, dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Au moment où il parvint à l'adolescence, sa ville natale se trouvait dans la position la plus critique. La Gueldre, dont elle était l'une des communes les plus importantes, se composait de quatre *Quartiers* ou fractions de territoire ayant, à certains égards, une juridiction provinciale propre. Trois de ces quartiers s'étaient détachés des Pays-Bas espagnols et faisaient cause commune avec les Provinces-Unies. Un seul, le *Haut-Quartier*, dont Ruremonde était le chef-lieu, obéissait au roi d'Espagne et restait fidèle à la religion catholique. L'esprit de révolte y avait soufflé, comme ailleurs; mais l'immense majorité de la population était hostile à la Réforme. Goris, qui professait d'autres opinions politiques et religieuses, abandonna son pays natal, embrassa le protestantisme et alla étudier le droit à Leyde. Il s'éta-

blit ensuite, en qualité d'avocat, à Arnhem, où ses connaissances juridiques et historiques le firent remarquer au point que, dès 1597, il devint membre du conseil souverain de la Gueldre et qu'il fut désigné, en 1625, pour succéder à Gerlach Van der Cappelen dans le poste élevé de chancelier du duché.

Goris, devenu l'un des défenseurs les plus ardents du protestantisme, souffrait beaucoup des dissensions qui, dès l'origine, s'étaient manifestées parmi les partisans des idées nouvelles. En 1618, au moment où les querelles étaient plus vives que jamais, il se rangea du côté des Contre-Remonstrants et fut l'un des premiers à réclamer la réunion d'un synode national. Ayant réussi à faire adopter ce projet par les Etats des diverses provinces, il parut au synode en qualité de représentant des Etats de la Gueldre et devint le président des délégués politiques. A ce titre, il présida, le 13 novembre 1618, à l'ouverture des séances de cette assemblée célèbre et prononça un discours dans lequel, après une invocation chaleureuse à l'assistance divine, il s'attacha à faire ressortir la nécessité absolue de la modération dans les paroles et dans les actes, si l'on voulait sincèrement rétablir la paix religieuse si profondément troublée. Le conseil était bon, mais Goris fut le premier à s'en écarter. Irrité par la résistance opiniâtre des Remonstrants, et peu endurant de sa nature, il se laissa emporter par la passion, souleva plus d'un incident tumultueux et exerça ses fonctions de président avec une rigueur excessive. Le 20 mai 1619, il prononça la clôture du synode, remercia chaleureusement les princes qui y avaient envoyé des délégués, fit un grand éloge des théologiens étrangers qui y avaient assisté, et termina son discours par une prière dans laquelle il remerciait Dieu « d'avoir fait triompher la vérité de l'esprit de révolte et d'erreur, qui avait si longtemps égaré les pasteurs de son peuple. » On sait que les faits ne tardèrent pas à dissiper l'illusion des protestants néerlandais qui croyaient, comme Goris, au rétablissement définitif de la paix religieuse.

Le futur chancelier de la Gueldre reprit ses fonctions ordinaires et rendit de grands services à ses compatriotes. Son expérience, ses lumières et son tact juridique étaient mis à profit dans toutes les questions qui intéressaient sa patrie d'adoption. Il connaissait l'histoire nationale et contribua, plus que tout autre, à faire valoir les droits de la Gueldre sur les villes du pays de Clèves. En 1632, quand les troupes des Provinces-Unies eurent, momentanément, conquis le Haut-Quartier, Goris fut envoyé à Ruremonde pour y prendre possession des archives du duché. Ce fut durant le voyage qu'il entreprit à cette occasion qu'il mourut d'un coup d'apoplexie aux environs de Grave, le 1^{er} août 1632. Ses concitoyens d'Arnhem lui firent des funérailles pompeuses et déposèrent son corps dans l'église de Saint-Eusèbe.

J.-J. Thonissen.

Van der Aa, *Biographisch woordenboek*. — Brandt, *Histoire der Reformatie*, t. II et III. — Nyhoff, *Bydragen voor vaderlandsche geschiedenis en oudheden*, t. X. — Bouman, *Geschiedenis der Geldersche hoogeschool*, t. 1^{re}.

GORKOM (Melchior-Lambert VAN), historien, né à Heyst-op-den-Berg, en 1728, et mort en 1793. Il étudia le droit à Louvain, où il obtint le bonnet de docteur, en 1752. Il s'occupa particulièrement des antiquités du pays et de leur histoire : On a de lui : *Beknopt denk beeld van oud Nederland*. Bruxelles, 1789. — *Beschryvinge der stad en cryheid van Turnhout, Malines*. Le savant euré, etc., de Saint-André, à Anvers, l'appelle dans un de ses manuscrits : *Vir dilectus Deo et hominibus, religione, pietate, dilectione, indolis suavitare, morum probitate, conversatione aliisque virtutibus insignis conspicuus*. A. d. Siret.

Piron, *Levensbeschryvingen*.

GORP (Jean VAN), médecin, érudit, connu sous le nom de GOROPHUS BECAVUS, naquit en 1515, au village de Hilvarenbeek, en Brabant, et mourut en 1572, à Maastricht, où il fut inhumé dans l'église des Cordeliers. L'étendue et la variété de ses connaissances, peut-être aussi l'originalité de ses idées, lui

valurent la faveur de Charles-Quint. Il vécut longtemps en Italie, en Espagne et en France; les deux sœurs de l'empereur, la reine Eléonore (femme de François Ier) et Marie de Hongrie, le prirent tour à tour pour médecin. Plus tard, Philippe II voulut l'attacher à sa personne en la même qualité; las de la vie des cours, il déclina cet honneur, mais ne put empêcher le prince de le gratifier d'un présent considérable, témoignage de sa bienveillance. Becanus alla résider à Anvers et y exerça pendant quelques années l'art de guérir; finalement il y renouça pour se consacrer tout entier à des recherches érudites. Ses écrits présentent un mélange bizarre de théories aventureuses et d'observations de saine critique : somme toute, il dut sa grande notoriété à un paradoxe. Dans ses *Origines Antverpianæ*, gros in-folio imprimé en 1569, chez Christophe Plantin, il n'hésita pas à proclamer la langue flamande la plus ancienne du monde et la mère de toutes les autres. Grande stupéfaction parmi les lettrés, qui finirent par se dérider. Juste Lipse en riait encore vingt-six ans après la mort de Becanus. « J'aimais cet homme, dit-il, dans une lettre à Henri Schott; c'était un esprit vif, ouvert, heureux parfois, heureux surtout s'il s'était appliqué à autre chose; mais le moyen de le prendre au sérieux? Et l'hébreu, qu'en fera-t-on? Le plus clair dans tout ceci, c'est que personne n'est en mesure de résoudre la question de priorité. » — Toute ridicule que peut paraître la thèse du médecin brabançon, elle était pourtant de nature à faire réfléchir; et, en effet, on s'en préoccupa durant plus d'un siècle. C'est Jos. Scaliger qui avait le premier bafoué Becanus, puis Camden était venu à la recousse. Mais une réaction se produisit : Liévin Van der Becke (*Torrentius*), dans une lettre-préface qu'on lit en tête des œuvres posthumes de notre personnage, rappela Scaliger à la modération; André Schrickius se déclara presque converti et ne demanda grâce que pour l'hébreu. Le P. Besnier revint à la charge. Becanus, dit-il, est « l'homme le plus ingénieux pour

« l'erreur, et qui abuse de tout son esprit et de sa politesse pour donner « quelque couleur à ses visions » (Introd. au *Dictionnaire de Ménage*.) Enfin Leibniz, avec son admirable clairvoyance, sut découvrir l'or caché dans le fumier d'Eunius. « THÉOPHILE. En général, « l'on ne doit donner aucune créance aux « étymologies que lorsqu'il y a quantité « d'indices concourants; autrement c'est « goropiser. — PHILALÈTHE. Goropiser? « Qu'est-ce que cela? — THÉOPH. C'est « que les étymologies étranges et souvent « ridicules de Gorpius Becanus, fameux « médecin du XVII^e siècle, ont passé en « proverbe, bien qu'autrement il n'ait pas « eu trop de tort de prétendre que la langue germanique, qu'il appelle cambrique, « a autant et plus de marques de quelque « chose de primitif que l'hébraïque même » (*Nouveaux Essais*, I. III, c. 2). Là est, en effet, la question. Il est vrai que Becanus s'égara dans des subtilités puériles et dans des combinaisons cabalistiques plus singulières les unes que les autres, pour forcer les faits ou plutôt les mots à lui donner raison; mais il est vrai aussi que l'honneur lui revient d'avoir le premier appelé l'attention sur la haute antiquité des langues germaniques. Le germe de la *linguistique comparée*, dont nos contemporains sont si fiers, était là, et Leibniz a su le féconder (voir la suite du chapitre cité). — Les *Origines* ont été réimprimées, en 1580, chez Plantin, avec diverses dissertations curieuses du même auteur : *Hieroglyphica*, *Hermathene*, *Vertumman*, *Gallica*, *Francica*, *Hispanica*, *Indo-Scythica*, etc., sous le titre général : *G. B. Opera hactenus in lucem edita*, in-fol. On trouve de tout dans ce volume, même une notice sur l'*Atuatuca* de César (sujet qui n'est pas épuisé). Becanus prétend qu'il faut lire *ad Verucam* (Waroux, près de Liège?). Ailleurs (*Gigantomachia*) il relègue dans la région des fables tout ce qu'on a écrit sur la taille énorme des géants, à propos de dents d'éléphants trouvées en terre; ailleurs encore il accuse les massorètes (imputation renouvelée de nos jours) d'avoir défiguré par leurs points-voyelles le texte hébreu de l'Ecriture. Il y avait,

en définitive, dans l'esprit de Becanus, autant de vives lueurs que de penchant à l'excentricité et à l'exagération. Maints critiques vantés de nos jours n'obtiendront peut-être pas de la postérité un jugement aussi indulgent. Alphonse Le Roy.

Valère André, le Mère, Feller et tous les biographes. — Morhof. *Polyhistor*, I, 4, 3, 4. — De Reulenberg, de *Justi Lipsii vita et scriptis*, p. 79, 80, 82. — *Justi Lipsii Ep.*, cent. III, ep. 44. — *Jos. Scaliger ad Velsorum*, ep. 144, etc. — *Torrentius, Lettre citée*. — *Leibnitz, Nouv. Essais*, III, 2, etc.

GORTTER (*Willem DE*), né à Malines, le 15 mars 1585. Il était facteur ou poète attitré de la chambre de rhétorique de la *Sint Jans Gilde*, surnommée de *Peene*. Comme tous les facteurs, il avait sa devise qui, le cas échéant, tenait lieu de signature. C'était : *Naer tsuer komt tsoet* (Après l'amertume la douceur). S'étant converti au protestantisme, Gortter acheva de se compromettre dans sa ville natale par l'enthousiasme qu'il manifestait en toute circonstance pour le prince Maurice. On conjecture qu'il dut s'enfuir en Hollande, en 1619. Ses écrits, consistant principalement en ballades (*refereynen*), sonnets, chansons, chronogrammes, etc., forment un in-folio de 115 pages, enrichies de 55 dessins coloriés représentant des guerriers de l'époque des Troubles. Ce manuscrit se trouve à la Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles. De Gortter composa presque tous ses vers de 1603 à 1618. Beaucoup de ces pièces se rapportent à des événements de sa famille. D'autres vers sont adressés à des amis, notamment à Willem Van Orssaghen, sous-chef (*onderhoofstman*), à Jan Thieulier, doyen, et à Hendrik Fayd'herbe, son successeur dans la chambre de rhétorique de la *Peene*. En 1616, Gortter envoya à la *Paasie-bloem*, chambre de Bois-le-Duc, deux ballades sur cette question : « Où importe-t-il le plus de vaincre ? Le 15 mai 1618 il obtint le 1^{er} prix de poésie, pour des vers en réponse à la question : « Quel est le plus grand fléau que Dieu puisse envoyer à l'homme. »

J. Stieken.

Willem's, Belgisch Museum, I, 370. — Van Meckelenke, *Geschiedkundige aanteekeningen rakende de Sint Jans Gilde*, Mechelen, bl. 83.

GOSSAERT (*Jean*), dit de **MABUSE** ou de **MAUBEUGE**, né vers 1470, en Hainaut, dans la petite ville de Maubeuge (l'ancienne Malbodium, qui, à cette époque, faisait partie des Pays-Bas), de là, le surnom de Mabuse (Mabusius). Ce peintre signait la plupart de ses tableaux, *Johannes Malbodium*. Van Mander le désignant d'abord sous le nom de *Jamyn de Mabuse*, d'anciens ont cru découvrir qu'il était ce Jamyn van Henegauwen (Jean du Hainaut), reçu franc maître de Saint-Luc, à Anvers, en 1503. Cette opinion est peut-être admissible, mais sa justesse n'est pas encore démontrée. Quelques auteurs écrivent Gossaert sans *e*; pourtant en Angleterre, au château de Howard, propriété de lord Carlisle, on voit le chef-d'œuvre du maître, l'*Adoration des Mages*, signé *Jamin Gossaert*.

On ne sait pas quels furent les parents de Jean de Maubeuge; le nom de sa famille serait resté à jamais dans l'oubli, sans l'illustre artiste dont nous nous occupons et dont malheureusement on ne connaît pas non plus l'éducation ni les premiers pas dans la carrière artistique. Qui fut son maître? Il y en a qui nomment Memline; la première manière de Gossaert semblerait l'indiquer; car il a cherché à imiter le grand peintre brugeois. C'est la même façon d'agencer beaucoup de personnages, d'intéresser les spectateurs à toutes les parties du tableau; pas un coin n'est perdu, les plis des draperies ne sont pas raides comme ceux de Roger Van der Weyden, mais plus moelleux encore que ceux de Memline. D'ailleurs, à cette époque il n'eût trouvé personne d'autre pour l'engager dans cette voie, l'y pousser et l'y soutenir. On suppose que fort jeune il alla en Angleterre, et qu'il y acquit assez de réputation pour être appelé à la cour des Tudor. Il y a plus d'un doute à émettre à ce sujet; bien que ce soit l'opinion de presque tous les auteurs; ils se basent principalement sur le fait de l'existence des tableaux constatée, de très ancienne date, dans le pays. Il y en a un, entre autres, signé Mabuse, qui d'après Van Mander, était placé d'abord

au palais de Whitehall, à Londres, et que plus tard, on retrouva au palais d'Hampton-Court; il représente, disaient-ils, trois des huit enfants d'Henri VII : le prince Arthur, qui épousa Catherine d'Aragon et mourut à seize ans après un an de mariage; Henri, qui devint Henri VIII; et la princesse Marguerite, qui épousa Jacques III, roi d'Ecosse.

Certains auteurs contestent pourtant l'identité de ces personnages : ils prétendent que ce sont les enfants de Christiern II de Danemark. M. Charles Blanc, en indiquant le tableau placé au château de Windsor, ajoute qu'on ne peut en dénier la paternité à Mabuse, mais, dit-il, « on s'est singulièrement trompé sur le sujet de ce panneau et sur la date de l'exécution. Une copie porte le millésime 1495, tandis que les costumes accusent une époque postérieure d'une trentaine d'années. Quant aux enfants qui y sont représentés, ce ne sont pas les rejetons d'Henri VII, mais ceux du cruel Christiern II, roi de Danemark, comme le porte un inventaire rédigé dès le règne d'Henri III. »

M. Alfred Michiels est du même avis quant aux personnages; il ne parle pas de copie et donne la date de 1499, en ajoutant : « la plupart des auteurs écrivent 1495 »; il ajoute qu'il n'est pas certain que Gossaert ait peint ce tableau, mais qu'il le croit.

Qu'on nous permette ici une remarque. « Christiern II de Danemark s'est marié en 1515, avec Elisabeth ou Isabelle, fille de Philippe I^{er}, roi de Castille, sœur de Charles-Quint » (Biographie universelle). Le tableau de Mabuse ne peut donc point représenter les enfants de Christiern, à moins que la date de 1495 ne soit fautive. Si ce tableau, comme le pense M. Charles Blanc, est postérieur d'une trentaine d'années à 1495, il ne peut guère point représenter les enfants d'Henri VII, ce prince ne s'étant marié que vers 1486; il ne saurait davantage être de Mabuse, notre artiste étant né vers 1470. Nous ferons remarquer encore que M. Charles Blanc parle d'une copie qui porte le millésime

de 1495, mais il ne nous en dit rien de plus. Où cette copie est-elle? Par qui a-t-elle été faite? Il n'y a là rien de positif. Comme nous le verrons plus loin, Mabuse eut dans la suite des relations avec le roi Christiern. Il y a encore, dans la collection artistique de la famille régnante d'Angleterre, un tableau que l'on pourrait facilement attribuer à Mabuse, il porte la date de 1501 et représente le prince Arthur, l'aîné des enfants d'Henri VII, celui dont la mort prématurée assura la couronne d'Angleterre à son frère Henri. Si cette hypothèse est exacte, la réputation de Mabuse en Angleterre aurait été dans tout son éclat à la fin du xve et au commencement du xvie siècle. On a cru longtemps qu'une œuvre magnifique placée au palais d'Hampton-Court sortait de son pinceau. C'est un diptyque représentant Jacques III d'Ecosse, à genoux, couronné par saint André, le patron de son royaume, et sa femme Marguerite, également agenouillée et ayant derrière elle saint Georges tenant une bannière. M. Bürger, dans son livre sur l'exposition de Manchester, en a fait un très grand éloge; mais si, comme il le suppose, ce tableau a été peint vers 1484, il ne saurait faire partie de l'œuvre de Gossaert qui, à cette époque, n'avait que douze ou quatorze ans.

On croit que notre artiste vécut pendant quelque temps à Louvain; il y eut pour élève un peintre louvaniste, Henri Van der Heyden, qui épousa sa fille Gertrude, en 1524. D'après les *Liggeren*, Mabuse était alors en Belgique et admettait des élèves dans son atelier en 1505 et en 1507, ce qui doit faire reculer la date de son voyage en Italie. C'est aussi avant ce voyage qu'il épousa Marguerite Smoecleeneers, dont il eut deux enfants : Gertrude, citée plus haut, et Pierre, dont Henri Van der Heyden devint le tuteur après la mort de son père.

Plusieurs bâtards de la maison de Bourgogne ont été les protecteurs de Gossaert. Il faut citer en première ligne Philippe, fils naturel de Philippe le Bon et de Marguerite Cast, qui sa mère fit élever avec grand soin et qui devint l'un

des hommes les plus remarquables de son temps. Fameux capitaine, il excellait aussi dans les sciences et les arts. Son esprit était d'une pénétration rare et, malgré les tracasseries de la vie des camps et de la politique, il sut trouver le temps d'orner son intelligence ; il cultivait les arts avec succès et aimait beaucoup les artistes ; il fut le mécène de plusieurs d'entre eux, surtout de Gossaert, son ami et son compagnon. Il le traitait sur le pied d'une parfaite égalité et pourvoyait généreusement à ses besoins. L'artiste pouvait vivre chez lui sans souci du lendemain. Maximilien d'Autriche et sa fille Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, ayant choisi Philippe comme ambassadeur auprès du pape Jules II, il emmena Mabuse en Italie, dans le but surtout de lui faire reproduire sur toile les monuments de l'antiquité qu'il admirait avec enthousiasme. Outre ces travaux, notre peintre fit, dit-on, ainsi que Jacques de Barbary, peintre vénitien et autre commensal de Philippe de Bourgogne, des enluminures pour la décoration d'un magnifique bréviaire, destiné à un membre de sa famille. C'est le splendide ouvrage connu sous le nom de bréviaire du cardinal Grimani, dont on a attribué les enluminures à Memlinc. Il est, en effet, probable que ce grand maître y a mis la main du reste, l'œuvre ayant été exécutée par plusieurs peintres flamands.

M. Pinchart suppose que Gossaert ne resta en Italie que peu de mois : comment, s'il en est ainsi, expliquer le changement radical effectué par ce voyage dans la manière du peintre, voyage à la suite duquel il parut s'inspirer fréquemment du style des maîtres florentins. La mission de Philippe de Bourgogne étant terminée, il revint à Bruxelles avec ses protégés, Gossaert, Jacques de Barbary et le littérateur Gérard de Nimègue, qui fut son secrétaire et qui devint son biographe. Il comptait jouir de la paix de la vie privée, mais la cour en décida autrement : on l'envoya en Danemark pour y conduire la princesse Isabelle, sœur de Charles-Quint et fiancée du roi Christiern II. Mabuse l'accompagna-t-il

dans ce voyage ? On le suppose à cause de l'amitié que lui portait le prince. Nous retrouvons Gossaert en Zélande, avec son protecteur, au château de Suytbourg, où la vie se passait dans les charmes d'une intelligente intimité. Cette période de calme se termina par la nomination de Philippe à l'évêché d'Utrecht, devenu vacant par la mort de Frédéric de Bade. Le nouveau prélat s'établit au château de Duerstede, où Mabuse s'installa avec lui et qu'il orna de tableaux, lesquels furent, plus tard, transportés à la salle des délibérations des États de la province d'Utrecht. On ne connaît pas l'époque exacte à laquelle Mabuse peignit, pour le couvent de Middelbourg, un immense retable que l'on ne pouvait ouvrir sans en soutenir les ailes, et qui représentait la *Descente de la Croix* ; M. Michiels pense que ce fut avant le voyage d'Italie, parce que l'on n'y retrouve aucune influence méridionale ; que les types, les expressions sont bien flamands ; et que les costumes appartiennent au commencement du xvi^e siècle. M. Charles Blanc dit que ce fut l'abbé Maximilien qui en fit la commande. M. Van Mander raconte que le retable avait été commandé à Mabuse par Maximilien de Bourgogne, mort en 1524, or c'est Philippe qui mourut à cette date, tandis que Maximilien ne décéda qu'en 1534. D'après ceci, il serait permis de conjecturer que Philippe de Bourgogne fut l'instigateur de cette œuvre remarquable, qui a tant éveillé l'imagination populaire, car c'était, disait-on, la merveille de l'Europe. Un détail qui aurait une grande importance si l'on pouvait s'assurer de son exactitude, c'est qu'il existe, à Bruxelles, une superbe tapisserie exécutée avec le plus grand soin et représentant la *Descente de la Croix* de Mabuse. Le portrait de Philippe de Bourgogne y est peint, croit-on, en face de celui du peintre et le nom du prince s'y lit en flamand : *Philiep*, sur le bord d'une pèlerine ajustée sur les épaules. Ce précieux objet d'art, acheté par le gouvernement belge, en 1861, provient de la succession de la douairière van Antwerpen, qui habitait Bruxelles. Nous

reviendrons plus loin sur l'importance de cette tapisserie. Mabuse travailla fort longtemps à son tableau; Molanus dit : pendant trois lustres, renseignement que l'on trouve aussi dans le volume « *Register perpetueel der stad Rummers-waal* » aux archives provinciales de Zélande. Dans cette même note, il est dit qu'un ambassadeur du roi de Pologne estima ce triptyque à quatre-vingt mille ducats. On a dit aussi qu'Albert Durer, venu exprès en Zélande pour le voir, en avait plus admiré la peinture que la composition. Il n'a pas été donné à la postérité d'apprécier ce chef-d'œuvre, car en 1568, la foudre étant tombée sur l'église abbatiale de Middelbourg, les bâtiments et les richesses qu'ils contenaient furent dévorés par les flammes. En 1524, Philippe de Bourgogne mourut; au bas de l'épitaphe de son tombeau on trouve les noms de Malbodius et de Gérard de Nimègue; on ne sait à quel titre. Notre artiste, habitué à vivre avec les grands seigneurs, accepta avec reconnaissance l'offre que lui fit Adolphe de Bourgogne, seigneur de Beveren (autre bâtarde de la maison de Bourgogne), de venir demeurer chez lui. Il fit pour ce nouveau protecteur, entre autres tableaux religieux, une *Vierge avec l'enfant Jésus*. La Vierge était représentée sous les traits de la femme et Jésus sous les traits du fils de ce seigneur. Van Mander estime que c'est un de ses meilleurs ouvrages; « il y a, » dit-il, tant de grâce dans ce tableau, « tant de délicatesse, qu'on ne pourrait » vraiment lui préférer aucune autre « œuvre du maître »; on peut l'admirer à la Pinacothèque à Munich. Un autre chef-d'œuvre de Gossaert, représentant la *Vierge embrassée par l'enfant Jésus*, se trouve à Madrid; voici les circonstances qui l'y amenèrent : En 1588, la ville de Louvain, ayant obtenu une grande faveur du roi d'Espagne Philippe II et voulant l'en remercier, acheta pour trois cent cinquante florins, aux moines de Saint-Augustin, ce beau tableau qui avait été peint pour eux et l'envoya au roi d'Espagne, en témoignage de reconnaissance. Le roi apprécia ce précieux ca-

deau à sa valeur et le plaça dans la galerie de l'Escorial. Mabuse travaillait beaucoup, le grand nombre de ses œuvres atteste son activité; au XVII^e siècle, il y en avait au moins une dans les villes importantes des Pays-Bas, mais une grande partie de ces toiles a été dispersée ou détruite lors des bouleversements occasionnés par les guerres et les révolutions.

C'est en Angleterre qu'on peut le mieux admirer Jean de Mabuse; le tableau, *l'Adoration des Mages*, qui est considéré comme son œuvre capitale, est au château des comtes Carlisle, Howards-castle. Il est admirablement conservé et permet de juger le peintre, car on y retrouve ses faiblesses et sa force, son superbe coloris, son exécution achevée et aussi sa froideur dans le sentiment religieux. Il y a des œuvres qui lui sont attribuées au musée d'Anvers. Séduit par l'architecture de la Renaissance, il aimait à l'introduire dans ses compositions, comme le firent la plupart de ses contemporains, au point qu'il sacrifiait à ces détails les personnages qui auraient dû former le sujet essentiel. Mabuse est le principal auteur d'une transformation accomplie dans l'art flamand. Il avait d'abord choisi les traditions de son pays, mais à son retour d'Italie, il s'inspira des maîtres de ce pays. Comme nous l'avons dit plus haut, son exemple fut suivi par une foule d'artistes qui partagèrent son enthousiasme pour l'école italienne.

Outre les deux membres de la famille de Bourgogne que nous avons indiqués comme s'étant particulièrement intéressés à Mabuse, il eut encore pour protecteur Maximilien de Bourgogne, abbé des Prémontrés à Middelbourg. Christiern II de Danemark, alors exilé, lui écrivit, en 1528, pour l'inviter à venir le trouver à Gand, désirant l'entretenir au sujet d'un monument qu'il voulait ériger à la mémoire de sa femme Isabelle, morte au château de Zwynaerde, près de Gand, qui appartenait à l'abbé de Saint-Pierre. Cette lettre, adressée en Zélande, nous donne ainsi une indication précise sur le séjour du peintre. Il

peignit aussi le nain et la naine du roi de Danemark, ainsi que l'indique l'inventaire de Marguerite d'Autriche, dressé en 1524.

On a la preuve que Mabuse a été pendant quelque temps à la cour de Bruxelles; Charles-Quint lui alloua, pour deux portraits de sa sœur Éléonore et pour quelques menues peintures, la somme de quarante livres de Flandre. Marguerite d'Autriche l'employa pendant quinze jours dans son palais de Malines, pour peindre et restaurer des tableaux, besogne pour laquelle il reçut quarante livres de quatre gros (12 juin 1523).

Des traditions longtemps accréditées ont fait de Mabuse un débauché, un joueur, qui serait mort dans le dénuement le plus complet. C'est à la période de sa vie passée en Zélande qu'elles font allusion; mais tout porte à croire que ce sont là des dires mensongers: l'activité de l'artiste, l'estime qu'avaient pour lui de grands personnages permettaient déjà d'en douter, et nous savons maintenant que, loin d'être mort dans la misère, ses enfants, après son décès, ont partagé les biens qu'il possédait à Maubeuge. Gossaert avait beaucoup voyagé, il était devenu cosmopolite et avait pris quelque chose du caractère gai et expansif des Italiens. En Hollande, on était beaucoup plus réservé, aussi ses nouvelles allures parurent-elles légères. De là, les histoires invraisemblables, qui font de sa vie un roman et du personnage un excentrique, un dévergondé! Van Mander rapporte entre autres une anecdote très jolie comme résultat, mais dont le fond est encore une médisance. Elle tient au séjour de Mabuse chez le seigneur Adolphe de Vere en Zélande. L'empereur Charles-Quint s'était annoncé chez le riche châtelain, qui, naturellement, fit les plus grands préparatifs pour recevoir son illustre hôte. Tous les habitants du château furent habillés en damas blanc. Or Gossaert avait pour le moment, comme cela lui arrivait souvent, dit Van Mander, le gousset dégarni. Il imagina un prétexte pour obtenir l'étoffe au lieu du costume achevé, ce qu'on lui accorda sans défiance aucune. Cependant,

l'empereur approchait; l'on redisait certaine histoire à la charge de Gossaert, qui faisait croire qu'il était fort ému en prévision de l'embarras dans lequel il allait se trouver. On prétendait qu'il avait vendu la soie pour mener joyeuse vie avec l'argent qu'il en avait reçu; or, comme il n'avait pas d'économies, comment allait-il apparaître devant l'empereur?

Le moment arrive, Charles-Quint est là et le seigneur de Vere enjoint à son personnel de défiler devant lui. Il comptait, comme tout le monde, sur la confusion de Mabuse, mais, ô merveille, celui-ci paraît tout pimpant, tout fier dans son costume, dont l'éclat attirait tous les yeux. Jamais on ne vit damas pareil! C'était un costume de papier, couvert de fleurs élégantes par le pinceau de l'artiste. Son protecteur, pour l'inquiéter un peu, le fit asseoir à côté du monarque, qui, surpris de l'aspect particulièrement brillant du vêtement, le toucha, et voyant la soie remplacée par du papier, demanda le mot de l'énigme? Cette aventure le fit tant rire et égaya si bien toute l'assistance que le marquis de Vere éprouva une reconnaissance très vive pour l'inventeur de cette plaisanterie ingénieuse.

Le vieux chroniqueur conte encore un fait reconnu faux depuis. Il nous mène dans les cachots de Middelbourg, il nous y montre Mabuse incarcéré pour fredaines, abus de diverses espèces, se consolant de la perte de sa liberté, en dessinant de délicieuses esquisses au crayon noir. Van Mander prétend en avoir vu plusieurs. Il fait mourir l'artiste dans ce triste séjour et déclare ne connaître ni la date de sa naissance, ni celle de son décès. De Piles, sans preuves à l'appui, dit qu'il mourut en 1562. Jérôme Cock met, sous le portrait de Mabuse, l'inscription suivante: « *Fuit Hanno patria Malbodiensis, et floruit an. 1524. Obiit Antwerpæ, octob. an. 1522, in cathedrali æde sepultus.* » Or, M. Van Even, l'historien de l'école artistique de Louvain, a trouvé plusieurs actes qui prouvent, entre autres, que vers 1536, Mabuse perdit sa femme

Marguerite Smoeleneers. En 1541, il avait cessé de vivre, puisque ses enfants partagèrent directement les biens délaissés à Maubeuge par les parents du grand peintre. Toujours est-il qu'il mourut à Anvers, où probablement il était venu, de Middelbourg, voir sa fille et son gendre qui y habitaient et où il fut enterré sous les voûtes de Notre-Dame. Ce grand maître eut plusieurs élèves dont les deux plus remarquables furent Lambert Lombard, de Liège, et un Hollandais, Jean Schoreel.

L'œuvre de Mabuse se compose des tableaux suivants : à Bruxelles, au musée, *Jésus-Christ chez Simon le Pharisien*, tableau important, jadis attribué à Van der Weyden. M. A. Michiels, qui malheureusement, à tort cette œuvre, l'attribue à Lancelot Bloondeel, ce qui paraît être une erreur manifeste. Le Catalogue du musée de Bruxelles, par M. F. Fétis, fait connaître qu'il existe à Prague, dans la cathédrale, un tableau offrant une grande analogie avec celui du musée de Bruxelles, et qui est signé : Gossart. Cette signature, dit avec raison l'auteur du Catalogue, peut servir en quelque sorte de certificat d'origine à celui du musée de Bruxelles. Les cinq tableaux possédés par le musée d'Anvers ne sont point d'une qualité supérieure, à part le *Christ à la Colonne*. Les *Quatre Marie* et son pendant que le livret appelle les *Juges intègres*, le *Portrait d'une jeune fille blonde*, la *Vierge et l'enfant Jésus*, et le *portrait de Marguerite d'Autriche*, nous paraissent même peu dignes du pinceau du maître. A Tournai, le *Buste de saint Donatien*, au musée; à Bruges, le *Christ à la Colonne*, à l'hôpital Saint-Jean; à Paris, le *portrait de Jean Carondelet* et la *Vierge avec l'enfant Jésus*, appartiennent au Louvre; à Berlin, la *Vierge à la Grappe*, la *Jeune fille pesant de l'or*, *Neptune et Amphitrite*, *Adam et Eve*, la *Vierge aux Cerises*, copie d'une fresque de Michel-Ange, font partie du musée; à Brunswick, un *Christ à la Colonne*; à Dresde, même sujet (avec le monogramme d'Albert Dürer), et une *Adoration des Mages*; à Nuremberg, chapelle de Saint-Maurice, une *Vierge avec l'enfant Jésus et saint Jo-*

seph, puis une *Vierge à la pièce de toile*; à Prague, au musée, un *Saint Luc peignant la Vierge*; au musée de Cassel, un *Triomphe de la religion*; à Munich, au musée, *Danaë*, la *Vierge et l'enfant* et l'*Archange saint Michel*. A Vienne, au musée, une *Vierge avec l'enfant Jésus*. A Madrid, au musée, la *Vierge*, venue de l'Escurial. Nous ne parlons ici que des tableaux existant dans les musées et les églises, nous négligeons à dessein les œuvres placées dans les galeries particulières, d'abord parce que ces travaux ne sont point immobilisés dans un lieu public, ensuite parce que la plupart des compositions de cette catégorie ne sont point authentiquement reconnues comme originales.

Les graveurs se sont peu occupés de Mabuse ainsi que de la plupart des maîtres gothiques. Nous ne connaissons que les tableaux suivants qu'ils aient reproduits : la *Messe de saint Grégoire*, sans nom d'auteur, Mart. Van den Enden, sc. — La *Vierge avec l'enfant Jésus*, gravée ou éditée par Georges Wyns. — *Marie et l'enfant Jésus*, estampe datée de 1539. — La *Vierge assise au pied de la croix, regardant avec douleur le corps du Christ couché sur ses genoux*. HIC EST GLADIUS ILLE QUI... Hieronymus Wiericx sculpt; Mich. Snyders, excudit. Le portrait de Mabuse se trouve, dit-on, près de celui de Philippe de Bourgogne, sur la tapisserie tissée d'après les cartons de l'artiste, et qu'on peut admirer à Bruxelles au musée d'antiquités. C'est ici le moment d'ajouter que cette tapisserie ne paraît guère avoir été faite sur les dessins de Mabuse; nous n'y retrouvons aucun des caractères du maître, tandis qu'on y démêle sans peine le sentiment que Van Orley donnait aux physionomies de ses personnages, ainsi que l'élégance et la finesse habituelles de son dessin. Les poses des acteurs de cette scène sont remarquables de simplicité, de naturel, de bon goût, et ce ne sont pas les qualités qu'on rencontre chez Gossaert. Les figures nombreuses qui ornent cette splendide composition peuvent être des portraits, quoique, à vrai dire, Van Orley ait l'habitude d'accentuer ses physiono-

mies de manière à laisser croire qu'il voulait *pourtraiter* sans cependant avoir eu la pensée de le faire. Ici le personnage à la robe bordée d'hermine, porteur d'une longue barbe, et dont la pèlerine porte, sur la bordure, le nom de *Philiep*, ne saurait être le duc de Bourgogne : c'est une physionomie austère, telle que les artistes du temps en donnaient aux personnages sacrés, sans compter que le costume même implique la volonté de l'artiste de distinguer ce personnage de celui faisant pendant et du commun des mortels présents à la scène.

Mais pourquoi ce nom flamand de *Philiep*, ostensiblement mis en relief, ainsi que le nom de Maria, peint sur le bord de la manche droite du vêtement de la Vierge ? Est-ce pour signifier saint Philippe de Bethsaïde, présent à la passion du Christ, ou bien est-il là comme patron d'un *Philippe* pour lequel la tapisserie aurait été faite ou par qui elle aurait été donnée ? Espérons qu'un document viendra trancher la question. En attendant, nous croyons devoir éliminer ce travail de l'œuvre de Gossaert, qui n'eut jamais, nous le répétons, l'exquise distinction de dessin qui caractérise cette tapisserie. Si un portrait pouvait y rappeler un artiste du temps, c'est à coup sûr le jeune homme richement vêtu, coiffé d'un bonnet étoffé à la mode de la cour de Maximilien et qui se trouve à la droite de *Philiep* ; ajoutons que cette *Descente de Croix* passe pour représenter la peinture du panneau principal du retable de l'église de Middelbourg peint par Mabuse. Rien cependant ne prouve que le dessin de cette tapisserie soit copié sur le tableau perdu. On serait d'autant moins disposé à le croire, que Dürer, qui préférerait la *peinture* de ce tableau à la *composition*, n'eût certainement pas émis un tel avis en présence d'une tapisserie dont la composition est, vu l'époque, une véritable merveille.

Le portrait de Mabuse a été peint par un contemporain, Jean Van Hamessen. Il se trouve à Vienne, au Belvédère. Il est peint sur bois et mesure un pied huit pouces sur un pied quatre pouces. L'ar-

tiste y est représenté de face, avec toute sa barbe, légèrement frisée, coiffé d'un bérct à bandes retroussées, rentrées et orné de rosettes en étoffe ; Hondius l'a copié, c'est le portrait qu'il a publié et que Galle grava. On cherche vainement dans la tapisserie de Bruxelles un modèle semblable à celui-là. M. A. Michiels déclare que, quant à lui, il n'hésite pas à le reconnaître dans le personnage de gauche vêtu dans le même style que *Philiep*. Disons pour finir que si Mabuse est l'auteur du carton de la tapisserie, il est très supérieur comme dessinateur, compositeur et sentimentaliste, au plus grand artiste flamand du xve et de la première moitié du xvie siècle et que, dans ce cas, l'histoire de notre école flamande primitive serait à refaire.

Les œuvres de la première manière de notre artiste sont rares. Cette circonstance peut être attribuée à ce qu'une certaine partie d'entre elles ont passé sous les noms de Van Eyck, d'Oudewater, de Calcar et même de Dürer, avec lequel la manière gothique de Mabuse a des affinités. On n'y regardait pas toujours de si près, avant que l'esprit moderne d'analyse eût rétabli les choses à leur véritable place, ce qui arrive encore, car à chaque instant nous voyons les anciennes attributions anéanties par les documents nouveaux sortis de la poussière des archives. Peu d'artistes ont signé d'une manière plus variée que Gossaert. Voici les différentes souscriptions que l'on rencontre dans ses tableaux : *Jamyn et ses dérivés*, *J. Gossaert*, *Mabuse*, *Manbeuge*, *Mabusius*, *Mabugius*, *Malbodius*, *Mabagio*, *Melbogijs*, *Melbodie*, *Malbodie*, *Malbodinge*, sans compter d'autres variantes qui nous sont encore inconnues.

Il est permis de supposer que l'orthographe de son nom a été modifiée arbitrairement par des restaurateurs ainsi que par les écrivains allemands et italiens, car il est difficile de croire que le peintre se soit avisé de varier sa signature de tant de façons.

Il n'y a guère que dans les ventes, datant d'environ un siècle, que l'on reu-

contre des tableaux attribués à Mabuse. Les gothiques étaient peu en bonneur avant cette époque; c'est depuis lors seulement qu'ils sont recherchés. Tout le monde sait que les panneaux gothiques ont été, pour la plupart, employés par les artistes du XVII^e et du XVIII^e siècle, pour servir à leurs propres travaux. On rencontre assez souvent des tableaux relativement modernes, peints sur panneaux de bois, dont les revers constituent de fort beaux morceaux du XVI^e siècle. En 1784, à la vente de la douairière de Beyer, à Bruxelles, une *Vierge avec l'enfant Jésus*, tableau haut et large de neuf pouces, fut vendu dix florins; à la vente des couvents supprimés, à Bruxelles, en 1785, une *Adoration des Bergers* de deux pieds sept pouces sur deux pieds un pouce, fut adjugée au prix de six florins cinq sous; à la même vente une *Adoration des Bergers* de quatre pieds six pouces sur trois pieds trois pouces, sept florins. A la vente Cuypers de Rymenant, en 1802, une *Descente de Croix*, haute et large de deux pieds, fut vendue vingt-deux florins dix sous. A la vente Pauwels, en 1803, *plusieurs figures avec la Vierge*, hauteur deux pieds, largeur trois pieds, cent florins. A la vente Paclinck, en 1860, un portrait de religieux, hauteur trente huit centimètres, largeur vingt-cinq centimètres, trois cent trente francs. A la vente du roi de Hollande, Guillaume II, en 1850, une *Descente de Croix*, de Mabuse, sur bois, de cent quarante-quatre centimètres sur cent douze, fut vendue quatre mille sept cent vingt-cinq francs; une *Vierge avec l'enfant Jésus*, vingt-quatre centimètres sur dix-huit, quatre mille deux cents francs. A la même vente, un panneau représentant *des épisodes de la vie de saint Augustin*, (attribué) se vendit trois mille deux cents francs. A la vente Weyer, en 1862, un *Christ en Croix* fut adjugé pour quatre mille cent vingt-cinq francs. Il n'est pas inutile de noter ici que les deux premiers tableaux que nous venons de citer sont considérés par quelques amateurs comme étant des copies ou des imitations.

Ad. Siret.

GOSSEC (François-Joseph), célèbre compositeur, né en 1735, dans le Hainaut, au village de Vergnies; décédé en 1829, à Passy, près de Paris. Son véritable nom était Gossé; une vérification, faite au registre baptismal de Vergnies, a permis de constater qu'il y naquit le 17 janvier et qu'il eut pour parrain et marraine à son baptême deux de ses parents, François et Marie-Agnès Gossé. Il n'était âgé que de huit ans quand son père, simple laboureur, surchargé d'une nombreuse famille, eut l'occasion, et la saisit, de l'envoyer à Anvers. Le curé de Vergnies avait remarqué l'intelligence et la belle voix de l'enfant, et c'est, sans doute, par sa bienveillante intervention qu'il fut placé à la maison chorale de l'église Notre-Dame, où six élèves étaient logés, nourris et instruits gratuitement aux frais du chapitre. Le jeune villageois y apprit bientôt la musique vocale, le clavecin, le violon et les premières notions de la composition. A dix-sept ans, il savait tout ce qu'on était en mesure de lui apprendre, et le maître de chapelle, A.-J. Blavier, émerveillé de son aptitude, osa le recommander à Rameau, bien qu'il ne fût guère connu du célèbre compositeur français. « Il n'y a, lui » écrivit-il, qu'un maître tel que vous » qui puisse convenir à un élève tel que » lui. » Gossec partit pour Paris, et eut, en arrivant dans la grande ville, à chercher, pendant quelque temps, les ressources nécessaires à y vivre. Il parvint enfin à se caser chez le fermier général de la Popelinière, fastueux protecteur des beaux-arts, qui entretenait un orchestre à ses frais. Gossec en devint le chef, ce qui le mit non seulement à l'abri du besoin, mais lui valut le précieux avantage d'établir des relations intimes avec Rameau. Ce célèbre réformateur de la scène lyrique, avant de livrer ses opéras au jugement du public, les essayait en quelque sorte sur le théâtre particulier du fermier général, et Gossec présidait, en qualité de chef d'orchestre, à ces premières épreuves. Il ne pouvait ressentir meilleure influence, ni recueillir plus directement le double enseignement

résultant de la pratique et de la théorie, car il poursuivait, en même temps, avec ardeur ses études de composition.

En 1714, la symphonie était encore inconnue en France, il eut l'honneur de l'y introduire, au moment même où Haydn la faisait connaître aux Allemands; seulement ces derniers étaient mieux disposés à l'entendre. Il fallut un peu de temps aux Français pour qu'ils ressentissent plus de plaisir que de surprise à l'audition d'une instrumentation énergique qui dérangeait leurs habitudes. Ils s'y accoutumèrent toutefois, et notre compositeur effectua, graduellement, une modification dans le goût du public. Ses premiers quatuors, composés quand il venait d'entrer au service du prince de Conti (1759), n'offraient encore rien d'imprévu dans leur style; mais, l'année suivante, d'autres tendances se révélèrent en lui par la *Messe des morts*, chantée à l'église de Saint-Roch; les sonorités puissantes qu'on entendit retentir dans la strophe *Tuba mirum* produisirent un effet prodigieux, et un compositeur estimé, Philidor, n'hésita pas à qualifier de chef-d'œuvre la messe nouvelle. Enhardi par un éloge aussi vif, Gossec osa davantage; son originalité s'accrut; et il mit en lumière les convictions, jusqu'alors latentes, qui l'animaient. Par de nouvelles combinaisons instrumentales il aspirait à produire des effets imprévus, et voulait accorder le caractère idéal de sa musique avec les passions vives, l'effervescence, qui agitaient si profondément la société. Il obtint ce résultat, et devint compositeur privilégié de la république, comme Louis David en était devenu le peintre, et Joseph Chénier le poète. Cette glorieuse popularité entraînait avec elle plus d'un inconvénient, plus d'un danger même! Elle lui suscita des inimitiés et lui valut mainte récrimination. Un publiciste fit remarquer qu'elle constituait un odieux privilège, « blessant les principes d'égalité et de fraternité ». « Le citoyen », Gossec, disait-il, devait savoir que les succès obtenus imposent l'obligation de se prêter à ceux de ses semblables. « On aurait pu objecter, avec rai-

son, que les semblables étaient, à cette époque, assez difficiles à découvrir.

Les exagérations qui caractérisèrent la plupart des réformes faites, en France, à la fin du XVIII^e siècle, s'étendirent jusqu'au paisible domaine de la musique: ici comme ailleurs, on dépassa de beaucoup le but entrevu. En prenant la direction du *Concert des amateurs*, Gossec y avait réorganisé et agrandi la puissance de l'orchestre (1). Il ne pouvait certes prévoir que cette progression de sonorité allait, en se développant, aboutir à de nombreux excès, et c'est ce qui advint. Pendant la célébration de certaines fêtes républicaines, les salves d'artillerie, les feux de file des bataillons, les sonneries à pleine volée des cloches, et le rataplan des tambours furent simultanément employés comme éléments d'orchestration. Rien ne paraissait trop violent pour toucher les organes auditifs du peuple. Le compositeur avait cependant déjà renforcé, pour la seconde fois, l'orchestre et substitué l'emploi exclusif des instruments à vent à celui des instruments à cordes. La poésie de cette époque le voulait ainsi: selon les expressions de Barrère « la musique devait avoir pour but de remonter les âmes au ton d'énergie et de grandeur qui convient à des hommes libres. » Et l'on ne pouvait discuter ces principes, il fallait s'y conformer strictement. Agir autrement eût paru séditieux! Gossec ne le vit que trop, certain jour qu'on célébrait l'anniversaire de la mort de Louis XVI. Son orchestre ayant fait entendre une musique douce et mélancolique, des murmures éclatèrent aussitôt, et on l'interpella pour lui demander s'il voulait, par ces accords plaintifs, « déplorer la mort du tyran ». Le maître, tout interdit, protesta de son civisme; mais il ne parvint à se disculper et à dissiper tout à fait la fâcheuse impression produite par sa musique, qu'en faisant succéder

(1) L'orchestre ne se composait que de deux parties de violon, viole, basse, deux hautbois, deux cors; Gossec y ajouta une flûte, une clarinette, deux clarinettes, deux bassons, deux trompettes et deux timbales, pour l'exécution de sa 21^e symphonie en ré. Cette innovation fut trouvée très heureuse, comme le remarque M. Fétis.

à ses paroles l'exécution des airs les plus patriotiques.

La plupart des fêtes dites patriotiques, instituées par un décret du 7 mai 1794, furent organisées par notre compositeur, et les hymnes qu'il écrivit pour les célébrer brillent par un sentiment énergique, un caractère grandiose et une ampleur qui n'exclut pas l'élégance. Cependant la suspicion si grave, si subite, qu'il excita certain jour (et que nous venons de rappeler) nous autorise à croire qu'il fut bien moins un républicain exalté qu'un artiste fécond, habile, amoureux de son art, dont l'inspiration, toujours en éveil et toujours soumise aux volontés du pouvoir, s'associait aux événements, mais sous le rapport musical seulement. Pendant la tourmente révolutionnaire, il ne joua aucun rôle politique : il n'y trouva, paraît-il, que l'occasion d'écrire des œuvres très caractéristiques. Nous citerons comme étant parmi les plus remarquables : l'*Hymne des Marseillais*, arrangé en chœur et à grand orchestre ; — le *Chant du 14 juillet* ; — le *Chant martial* ; — l'*Hymne à l'Etre Suprême* ; — le *Chant funèbre sur la mort de Feraud* ; — les *Chœurs pour l'apothéose de Voltaire* ; — la *musique des funérailles de Mirabeau*, où la foule émue entendit, pour la première fois, le choc frémissant et lugubre du tam-tam. L'activité merveilleuse de Gossec lui permit de composer aussi vingt-neuf symphonies dramatiques ou pittoresques, notamment la *Symphonie de la chasse*, qui servit de modèle à Méhul pour la célèbre ouverture du *Jeune Henri*. Tous les genres de musique : messes, motets, symphonies, opéras, quatuors, furent d'ailleurs traités par lui, presque simultanément, en variant toujours et admirablement le style, le caractère de ses différentes compositions.

C'est à l'âge de trente ans qu'il commença à s'essayer dans la musique dramatique. Ses succès n'y furent ni prompts, ni décisifs, et gardèrent aussi moins de vitalité que ses autres productions. Sa première partition, donnée à la Comédie Italienne, sous le titre du *Faux*

Lord, ne plut guère à cause du poème, et un motif analogue faillit compromettre l'accueil fait à son second opéra, les *Pêcheurs* ; celui-ci finit cependant par obtenir un succès d'estime, dû, en grande partie, au baron Grimm, qui en parla dans sa célèbre *Correspondance*.

« On donna, écrivit-il, à la fin du mois d'avril (1764) un opéra comique en un acte, les *Pêcheurs*. La musique fut fort applaudie, mais la pièce pas, et le dénouement en fut sifflé ; cependant cette pièce n'était pas assez mauvaise pour qu'on ne pût lui faire grâce en faveur de la partition. Il y a là une foule d'airs qui peuvent soutenir le parallèle avec tout ce qu'on a fait de mieux en France. M. Gossec, originaire d'Anvers, est en France depuis dix à douze ans ; c'est un jeune musicien qui ne manquera pas de talent. » La prédiction de Grimm ne tarda pas à se réaliser, car, pendant vingt ans, le public écouta, tantôt avec intérêt, tantôt avec enthousiasme, les opéras suivants : *Toinon et Toinette*, — le *Double Déguisement*, — *Sabinus*, — *Alexis et Daphné*, — *Philémon et Baucis*, — *Hylas et Sylvie*, — la *Fête du Village*, — *Thésée*, — la *Reprise de Toulon*, et plusieurs autres. Dans la plupart de ces partitions on remarqua un véritable instinct mélodique et d'ingénieux effets d'orchestration.

Gossec exerça tour à tour, par ses œuvres et par ses préceptes, une heureuse et très puissante influence. Avant qu'il écrivit pour le théâtre, l'orchestre, trop discret, murmurait à peine un accompagnement ; par contre, les artistes lyriques, en croyant chanter, lançaient des cris désordonnés, dépourvus d'expression, de nuances, et surtout de charme. Agissant de deux côtés, mais d'une manière inverse, le maître voulut et obtint qu'une orchestration plus énergique vint soutenir la voix humaine, et, disciplinant celle-ci, il lui apprit à dire et à émouvoir. Eclatant service, il fonda une école de chant, premier germe du Conservatoire, et d'où sortirent successivement bon nombre de chanteurs célèbres. Quoique déjà fort âgé, il enseigna

l'harmonie, le contrepoint, institua une nouvelle chaire de composition, collabora très activement aux ouvrages élémentaires destinés aux élèves, et, montrant autant d'activité que ses jeunes confrères, Méhul et Cherubini, il contribua puissamment à l'illustration de la nouvelle école française. Il la vit grandir et il eut cette rare destinée, après avoir admiré Rameau et Gluck, d'assister aux triomphes de Rossini ! Gossec ne renonça au professorat qu'en sentant ses forces décliner et sa mémoire s'éteindre. Il était, alors, âgé de quatre-vingt-un ans, et alla s'établir à Passy, où il vécut d'une modeste pension. Sa femme, Marie-Elisabeth Georges, l'avait précédé dans la tombe et lui avait donné un fils, compositeur et poète, sans grande notoriété, décédé, aussi, avant lui.

A la supériorité du talent, au prestige d'une grande renommée, Gossec alliait le charme de l'affabilité et celui d'une extrême bonhomie. A l'encontre des maîtres qui s'imaginent renforcer leur autorité par des habitudes de brusquerie et des airs rogués, il personnifiait la bonté et inspirait non moins d'affection que de respect. Les élèves allaient volontiers vers lui et lui soumettaient sans hésitation leurs moindres travaux : ils savaient d'avance par quelles paroles d'encouragement ils allaient être accueillis. « C'est bien ça, leur disait le bon » vieillard, c'est bien ça... et cependant, » mon ami, ce n'est pas tout à fait ça. » Locution singulière, qui devint proverbiale dans l'école.

Le caractère de l'homme et son origine nationale étaient visibles au premier aspect. On lisait sa bienveillance sur sa physionomie calme, douce et colorée ; et son costume du bon vieux temps faisait, immédiatement, songer aux naïfs personnages flamands des tableaux d'Ostade et de Teniers. Coiffé d'un petit tricorne, il continuait à porter la poudre et la queue, se chaussait de souliers à boucles d'argent, s'habillait d'une culotte noire et d'un large habit gris, et s'appuyait, d'ordinaire, sur un gros jonc à pomme d'ivoire. D'abord enfant de chœur, puis chef d'orchestre, directeur d'opéra, or-

ganisateur des fêtes républicaines, inspecteur et professeur du Conservatoire, membre de l'Institut, et chevalier de la Légion d'honneur, Gossec mourut à quatre-vingt-quinze ans, dépourvu de toute espèce de fortune, mais plein de gloire et entouré de la plus vive estime ! Ces sentiments subsistent, bien que le temps, dans sa fuite, paraisse les avoir atténués. Un demi-siècle après la mort du maître, la Belgique s'est, en effet, souvenue de lui et s'est plu à revendiquer, comme lui appartenant, une part de la célébrité acquise dans un pays voisin. Un monument (une fontaine, surmontée d'un buste-portrait, en bronze) lui a été érigé à Vergnies, son village natal : il y fut solennellement inauguré le 7 septembre 1877, en présence de douze sociétés musicales de la province de Hainaut (1).

Félix Stappaerts.

Castilblaze, *De l'Opéra en France*. — Ed. Fétis, *les Belges illustres*. — Fr. Fétis, *Biographie universelle des musiciens*. — Ad. Adam, *Notice sur Gossec*. — Ed. Grezoir, *Notice biographique sur Gossec*, dit Gossec, 1878, Mons, mémoire couronné par la société du Hainaut etc.

GOSSWYN (Gérard), artiste peintre, né à Liège, en 1616, mort en 1691. Élève de Gérard Douffet, dans les ateliers duquel il s'adonna à la peinture des fleurs et des fruits. Encore très jeune il fit le voyage d'Italie et s'installa à Rome, où il travailla à se perfectionner. Il ne tarda pas à se faire une popularité telle que les propriétaires de plusieurs palais lui firent exécuter des travaux d'ornementation dont tout le monde admirait le faire large et facile. Gosswyn, dans l'intention de s'adonner de plus en plus au genre qu'il sentait pouvoir porter très haut, se rendit à Paris, où, à peine arrivé, il fut accueilli avec la plus grande faveur. Son caractère doux, son esprit cultivé, la distinction de ses manières, tout cela joint à un talent remarquable, lui ouvrirent toutes les portes et lui valurent des commandes considérables. Il devint le professeur de dessin du dauphin qui fut Louis XV ; il

(1) C'est le bourgmestre de Vergnies, M. Van Leempoel, qui a pris la généreuse initiative d'édifier ce monument.

fut nommé membre de l'Académie, lors de sa fondation, en 1648, et aurait inmanquablement joui des faveurs de la fortune, si le mal du pays ne l'avait rappelé à Liège.

Précédé d'une réputation méritée, il fut reçu avec la plus grande distinction par les plus hautes familles du pays. Les princes Ferdinand et Maximilien de Bavière lui firent exécuter d'importants travaux et le reçurent dans leur intimité. Goswyn s'était attaché aux études sérieuses, sans négliger la peinture et était devenu une des individualités les plus distinguées de la principauté. Bertholet Flémalle et Gérard Douffet, avec lesquels il entretenait d'affectueuses relations, peignirent les figures de quelques-unes de ses compositions. Il se maria déjà avancé en âge et eut deux fils.

Une sorte de fatalité s'est attachée aux peintures de notre artiste ; elles ont été détruites avec la plupart des monuments où elles avaient été exécutées. Cependant, en 1842, il existait encore un tableau où il est représenté avec ses deux amis Flémalle et Douffet. L'église de Saint-Remy, à Liège, avait reçu de lui deux grands tableaux de fleurs qui ont disparu lors de la suppression de cette église.

Ad. Siret.

GOSWIN DE BOSSUT, écrivain ecclésiastique qui vivait pendant la première moitié du XIII^e siècle, fut probablement ainsi nommé parce qu'il était originaire du village de Bossut, près de Louvain. Après avoir embrassé la règle austère de Cîteaux à l'abbaye de Villers, il remplit pendant longtemps, dans ce célèbre monastère, les fonctions de chantre et s'y distingua par son érudition, ses vertus et la sainteté de ses mœurs. On ne possède aucun autre détail ni sur sa vie ni sur sa mort.

Il composa une Vie du bienheureux Arnoul Cornibout, frère convers de l'abbaye de Villers, mort en 1228. Cette vie a été publiée par les Bollandistes dans les *Acta Sanctorum Junii*, t. V, p. 608-631. On la trouve aussi dans le recueil hagiographique de François Moschus, de Nivelles, intitulé : *Beatorum Arnulphi*

Villariensis, et Simonis Alnensis, Cisterciensis ordinis ascetarum..... vite. Atrebatii, Guill. Riverius, 1600; vol. in-8°. Comme le font remarquer les Bollandistes (*op. cit.*, p. 607), les copies manuscrites de la Vie du frère Arnoul, qui existaient, de leur temps, dans différentes bibliothèques monastiques, étaient plus longues les unes que les autres; ce qui semblerait prouver que l'auteur lui-même, ou un hagiographe plus récent, a complété l'ouvrage primitif. Les Bollandistes ont marqué, par un signe distinctif, ces additions faites postérieurement.

Jean d'Assignies a donné, dans *Les Vies et faits remarquables de plusieurs saints et vertueux moines, moniales, et frères convers du sacré ordre de Cystéau*, publiées à Mons, en 1603, la *Vie du bienheureux Arnould de Cornibout, Frère Convers à Villers en Brabant, faite sur ce qu'en a écrit en deux livres latins Dom Goswin, moine et chantre dudit monastère* (ff. 495 vo — 521 vo).

Le P. Claude Chalemot, dans sa *Series sanctorum et beatorum ac illustrium virorum ordinis Cisterciensis* (Paris, 1670, in-4°), attribue aussi à Goswin de Bossut une vie du bienheureux Abundus, religieux de Villers, qui était conservée autrefois en manuscrit dans la bibliothèque de cette abbaye.

E.-H.-J. Reusens.

Paquet, *Matériaux manuscrits*, etc., III. — Paquet, *Mémoires*, éd. in-fol., I, p. 523. — *Acta sanctorum Junii*, t. V, p. 606-631. — De Visch, *Bibliotheca scriptorum sacri ordinis Cisterciensis*, p. 123.

GOTFRID DE TIRLEMONT (*Gotfridus de Thenis*), poète latin, XI^e siècle. Son nom, son domicile et la plupart de ses œuvres sont inconnus. Le nom de Thenis (Van Thienen), comme tous les noms flamands précédés de *Van*, indique seulement le lieu d'origine de la famille; il prouve, en outre, que Gotfrid n'habitait pas Tirlemont, où cette désignation locale de Thenis eût été superflue. Toutefois certaines allusions font croire qu'il vécut en Brabant; ainsi, dans les exemples qui accompagnent ses *Maximes pour la vie*, il cite Tirlemont

et Saint-Trond. Le vers 214 du *Punctus* :

Est fugitivo nocivo villa Trudonis

a trait au droit d'asile de l'abbaye de Saint-Trond, et ces autres vers du même poème :

*Non cum Tenensi tua tu partiri tenens I,
Prodiga Tenenses fallit male tenens æs,*

sont apparemment d'un compatriote, appris à se méfier des racle-deniers tirlemontois.

On sait, par le passage suivant du *Punctus*, vers 324, qu'il était laïque, qu'il avait trois frères et un fils, auquel est adressé le poème.

*Hæc tuearis scripta scholaris federe fido,
Hæc et in hord, qua legis, ora pro Gotfrido,
Hæc mea fratres scripta mea tres discite nati,
His repetitis ad bona suis vira parati;
Pro monumentis ista parentis nate teneto*

Il est intéressant d'observer, comme trait de caractère, son attitude vis-à-vis d'un clerge relâché et puissant. Sans doute, d'autres poètes s'étaient armés déjà du fouet juvénalesque, mais Gotfrid est peut-être le seul qui, à cette époque, ait écrit la satire en latin dans les Pays-Bas. Ses fabliaux : *Asinarius* et *Brunellus* attestent combien il était libre des influences d'église; dans les *Probra mulierum*, vers 221, il attaque l'immoralité monacale, et, dans le *Punctus*, vers 304, châtiant un chanoine, son ennemi et son envieux, il trace, d'un pinceau un peu rude, ce tableau de mœurs ecclésiastiques :

*Ducit te qu'a non quo vult regula pietatis,
Ducit inertia, non solertia probitatis,
Est tibi dulcis omni sa mane popina,
Pinguius exis parere necis dante coquina,
Non tibi jus carum constat nisi epularum,
Non tibi jus gratum constat, sed jus pipera-*
[tum, etc]

On conclut d'un autre passage de ce poème (vers 273 à 309), que le *Punctus* ne fut ni sa première ni probablement sa dernière œuvre et qu'il fut persécuté par son ennemi, sans toutefois qu'il le redoutât. Il résulte enfin du vers 209 :

Non quasi viles spernis, heredes bellis,

qu'il appartenait à la bourgeoisie moyenne, les *heredes* étant les nobles et les bourgeois patriciens.

On ne peut qu'approximativement déterminer le temps où vécut notre poète. Le choix de ses récits semble indiquer la seconde moitié du xiv^e siècle, alors que les fabliaux avaient quelque vogue dans les Pays-Bas.

L'œuvre de Gotfrid se ressent de la barbarie scolastique. La théologie était alors la science unique, étendant sa vaste et sainte souveraineté sur les lettres et les arts mêmes. Les esprits s'épuisaient en controverses, la langue vulgaire était délaissée et presque honnie comme profane, et le latin lui-même, dépouillé des antiques élégances, n'était plus qu'un jargon d'école. L'enseignement chrétien avait condamné les traditions païennes. Prudence est loué d'avoir fait dans ses vers des fautes de métrique, le pape Grégoire le Grand se targue de mal écrire, et un évêque proclame que « les discours de Dieu ne sauraient être » contrainsts à suivre les règles de la « parole humaine. » Gotfrid a subi cette décadence intellectuelle, et ses fabliaux latins sont écrits avec l'incorrection et la négligence de l'époque.

Il existe un manuscrit où le *Punctus*, seul poème de Gotfrid qui porte son nom, est réuni à d'autres poèmes, dont quelques-uns, d'ailleurs, sont connus et se trouvent séparément dans divers manuscrits. Résulte-t-il de cette réunion que toutes ces compositions soient l'œuvre d'un même auteur? Nous le croyons, par les raisons que nous indiquons plus loin.

Le manuscrit dont il s'agit, qui était jadis à Salmansweil, est aujourd'hui à Heidelberg; il est écrit sur papier, in-folio, en 1452 et en grande partie de la même main, à Francfort. Le copiste se nomme (p. 91, a) Conrad Worheim, *rector parvulorum parochialis ecclesie Frankfordiæ*, et indique plus bas Francfort pour son lieu de naissance. Ce manuscrit n'a pas de numéro; il contient, outre les huit poèmes que nous attribuons à Gotfrid de Tirlemont, les *Amphitryo*, *Asinaria*, *Anulularia*, *Captivi*, de Plaute, les *Remedia amoris*, d'Ovide, et des formules de lettres : d'où l'on voit que le maître d'école avait réuni ces

morceaux à l'usage de son enseignement.

Des deux premiers poèmes que ce manuscrit renferme, le *Luparius* et le *Brunellus*, il existe des textes différents; on ne peut les attribuer sans réserve à Gotfrid, car leur sujet n'est pas de lui et a inspiré maints poètes; aussi rencontre-t-on ces fabliaux plus souvent que les autres dans les manuscrits. Toutefois nous conjecturons que ces huit poèmes sont du même auteur, parce qu'ils décèlent, en général, une identité de manière. La forme, jusqu'aux fautes de métrique, est la même, et les titres ont, pour la plupart, une analogie de consonnance qui semble un procédé du poète. Il est particulièrement à remarquer que le *Militarius* a pour sujet une légende surtout répandue dans les Pays-Bas, et que le *Luparius* et le *Pœnitentiarius lupi* se rattachent au *Reinaert de Vos*, qui est d'origine néerlandaise. Or, les manuscrits originaux du *Reinaert de Vos* ont été écrits à Saint-Trond et à Huy; et Gotfrid, qui était Brabançon comme on le croit, dut, par suite, en avoir très facilement connaissance. En outre, Alexandre, chanté dans un de ces poèmes, a toujours été un sujet favori de la poésie des Pays-Bas, et dans les *Probra mulierum*, le caractère de l'ancienne comédie flamande est si bien conservé qu'on n'en peut méconnaître le lien d'origine.

Voici les fabliaux contenus dans les manuscrits d'Heidelberg :

1. *Luparius*. Il en existe d'autres manuscrits à Helmstadt, à Vienne (XI^e siècle ?) et à Dijon (XIII^e siècle). — 2. *Brunellus* ou *Pœnitentiarius lupi*, en vers élégiaques. Cette légende est, en outre, reproduite dans un manuscrit de 1343, que Placcus Illyricus fit connaître en 1557. C'est le sujet des animaux malades de la peste. — 3. *Militarius*, en vers hexamètres léonins, récit très défectueux d'un miracle de la Vierge, qui rappelle la légende de Théophile et de Faust et qui n'est autre que le fabliau français : le Chevalier et l'Écuycr. — 4. *Rapularius*, en vers élégiaques. Des variantes, souvent ingénieuses et qui ne

proviennent d'aucun autre manuscrit, sont inscrites en marge, mais, à cause de la mesure, ne peuvent entrer dans le vers. Il s'agit, dans ce conte, d'une rave gigantesque, offerte par un pauvre chevalier à un roi qui n'est point nommé et qui, après avoir richement payé la rave, la donne comme un trésor inestimable à l'un de ses courtisans, au frère du chevalier, fort irrité de ce présent dérisoire. On retrouve ce conte parmi les anecdotes populaires du règne de Louis XI. — 5. *Punctus*, le seul poème de Gotfrid qui, comme nous l'avons dit, porte son nom; il se termine par : *Postea de pœna produc ad gaudia plena. Expl'it Punctus. Deo gratias. Gotfridi de Thenis*. Fréd. Jacob l'a publié dans le *M. Reineri Alemanici Phagifacetis et Godfridi omne punctum* (Lubeck, 1838), d'après un manuscrit de la bibliothèque communale de Lubeck. — 6. *Probra mulierum*. — 7. *Alexander magnus*. — 8. *Asinarius vel Diadema*, en vers élégiaques. Ce conte rappelle *Peau d'Ane*, de Perrault, dont toutefois Perrault n'est pas l'inventeur : il l'a reçu tout fait, comme ses autres contes, de la tradition. On les retrouve tous dans les littératures populaires, sous les transformations que le génie de chaque peuple leur a fait subir. Ainsi, *Peau d'Ane*, dont La Fontaine prenait un « plaisir extrême » seize ans avant que Perrault l'eût écrit, se reconnaît dans Pernette de Bonat-Despérière; dans la Doralice de Straparole, « laquelle étant sollicitée de son père » (Thibault, prince de Salerne) arriva en « Angleterre, où Genèse l'épousa et en eut « deux enfants qui furent mis à mort par « Thibault, dont Genèse se vengea de « puis »; dans la *Belle-Fille d'un roi* des Lithuanische Maerchen, de Schleicher; dans l'héroïne d'un conte breton, le *roi Serpent* et le *Prince de Tréguier* (Lozel, *Archives des missions scientifiques*, 3^e série, t. 1^{er}, 1^{re} livraison), qui se déroba aux poursuites de son père et devient une « princesse Souillon », gardeuse de dindons, etc. Voici maintenant que nous la revoyons dans les vers de Gotfrid, qui avait été peut-être moins inspiré par les métamorphoses de

l'Âne d'Apulée que par les fables indiennes recueillies par les Persans, les Arabes, les juifs talmudiques, et dont des traductions latines circulaient en Europe dès le XIII^e siècle. L'Âne de Gotfrid, naguère fils inconnu d'un roi et d'une reine dont nous ignorons aussi le nom, la date et le pays, enamouré par son talent musical une belle princesse à qui on le marie et qui voit, dans la chambre nuptiale, succéder à l'âne le plus beau des princes. Le père, averti par un esclave qu'il avait aposté, dérobe et jette au feu la peau d'âne de son gendre, qui ne tarde pas à hériter de la couronne; de là le titre *Diadema*. Dans le *Pantcha-Tantra*, c'est un serpent au lieu d'un âne, mais l'âne reparait dans un autre recueil de contes indiens, le *Trône enchanté*. Straparole préfère un porc, appelé depuis le roi Porco; le *Penteramerone napolitain* ramène le serpent et parle aussi d'une princesse Preziosa, changée en ourse et adorée sous cette forme par un beau prince, qui, la surprenant un jour qu'elle redevient jolie fille, se hâte de l'épouser. On le voit : Gotfrid, dans son *Asinarius* et plus tard, Perrault, dans *Peau d'Âne*, n'ont fait que s'emparer d'une antique tradition littéraire; c'est la légende indienne qui, s'infiltrant de peuple en peuple, et se répandant à travers l'Europe, avait pénétré dans les Pays-Bas, dès avant le XIV^e siècle.

Emile Van Arenbergh.

GOTHELON ou **GOZELON** I^{er}, surnommé le Grand, duc de Lotharingie, (et non de la première Rhétie, *Primæ Rhetie*, comme le dit un vieil annaliste, Hugues de Flavigny), mort en 1044.

Ce prince était fils du comte d'Ardenne Godefroid et de Mathilde de Saxe, veuve de Baudouin III, comte de Flandre. Il fut d'abord comte ou marquis d'Anvers, car le territoire de cette ville est qualifié, dans une charte de l'an 1008, du nom de *Comté de Gozilon*. A la mort de son frère Godefroid, en 1023 ou 1024, il fut désigné par l'empereur Henri II pour prendre le gouvernement de la Basse-Lotharingie.

Henri étant mort peu de temps après, on procéda à l'élection de son successeur, et la majorité des suffrages se porta sur Conrad, duc de Franconie, qui fut couronné à Mayence le 8 septembre 1025. Gothelon refusa d'adhérer à ce choix et détermina Frédéric, duc de la Haute-Lotharingie, le comte de Hainaut René et la plupart des autres grands seigneurs, laïques et ecclésiastiques, à s'engager à ne reconnaître Conrad que de commun accord. Le nouveau roi devait, en effet, se faire recevoir en Lotharingie, ce qui avait lieu à Aix-la Chapelle. Les évêques, ayant méconnu l'engagement qu'ils avaient pris, s'attirèrent par cette circonstance, à ce que dit le chroniqueur Baldéric, la risée du peuple; toutefois leur défection affaiblit considérablement le parti des mécontents. Gothelon avait, paraît-il, des griefs particuliers contre Conrad; il chercha à armer contre lui le roi de France Robert, mais ce projet n'eut pas de suites, et, à la fin de l'année 1025, une réconciliation complète s'opéra à Aix-la-Chapelle, par les soins de Richard, abbé de Saint-Vanne, de Verdun.

Lorsque le duc Frédéric expira, en 1033, comme ce prince ne laissait que des filles, Conrad donna le duché de Haute-Lotharingie à Gothelon. Celui-ci devint alors duc de tout le royaume de Lotharingie et jouit d'une influence considérable dans cette contrée, des Vosges à la mer et de l'Escaut au Rhin. Il donna bientôt à son souverain une éclatante marque de sa loyauté. Odon ou Eudes, comte de Champagne, ayant envahi les Etats de Conrad, mit sans succès le siège devant Toul, et emporta le château de Bar. Le duc réunit une armée et livra bataille à Odon le 15 ou le 16 décembre 1037, dans une localité du Barrois appelée *Honol*. Les Lotharingiens commençaient à plier, lorsque l'arrivée des Liegeois, selon les uns, celle du comte Gérard, selon d'autres, décida la victoire. Gothelon eut un millier de cavaliers tués, mais les ennemis eurent à regretter la perte de deux mille soldats, parmi lesquels se trouva Odon lui-même, dont Gothelon envoya

le cachet à Conrad, qui était alors en Italie.

Gothelon fit d'abord quelque difficulté pour reconnaître comme roi, en 1039, Henri III, le fils de Conrad, mais il alla ensuite le trouver et lui rendit hommage. Sa mort arriva peu de temps après, le 19 avril 1044. Il laissa plusieurs enfants : Godefroid, qui fut duc de la Basse-Lotharingie ; Gothelon II, duc de la Haute-Lotharingie ; Frédéric, chanoine et archidiacre de Toul, puis bibliothécaire et chancelier du Saint-Siège, ensuite abbé du Mont-Cassin et cardinal sous le titre de St-Chrysogone ; enfin, en 1057, pape sous le nom d'Etienne IX, mort le 29 mars 1058, après un court pontificat ; Ode, femme de Lambert ou Baldéric II, comte de Louvain ; Régeline, femme d'Albert II, comte de Namur, et enfin Mathilde ou Adelaïde, qui fut mariée au comte palatin Henri, qui la tua dans un accès de folie en 1058 ou 1061.

L'histoire nous a transmis peu de données sur le caractère de Gothelon et ses actes. Seule, l'anecdote suivante permet de croire que, comme la plupart de ses contemporains, il n'était pas scrupuleux sur la manière d'arrondir ses domaines. L'abbaye de Saint-Médard, de Soissons, possédait à Donchéry, près de la Meuse, un bien considérable qui lui avait été donné par l'empereur Charles, sans doute Charlemagne. Le comte Odou s'en était emparé, mais ses fils, Teutbold et Etienne, s'étant soulevés contre le roi de France Henri, fils de Robert, celui-ci les en dépouilla pour le donner à Gothelon. Or, un jour que le duc de Lotharingie, appelé aux fêtes de Pâques que l'empereur comptait célébrer à Nimègue, séjournait à Maestricht, il alla prier dans l'église de Notre-Dame et Saint-Servais. S'y étant endormi, il eut une vision dans laquelle lui apparurent : d'une part, saint Sébastien et saint Grégoire, d'autre part, saint Médard et saint Gildard. Sur l'ordre de saint Grégoire, saint Sébastien le frappa violemment de la lance dont il était armé, et Gothelon se réveilla tout en sang. Il est inutile de dire que Donchéry fut immé-

diatement rendu aux religieux de l'abbaye de Saint-Médard, qui y rentrèrent le 20 avril de la même année.

Alphonse Wauters.

Baldéric, *Gesta episcoporum Cameracensium*. — Wippon, *Vita Conradi II imperatoris*. — Ernst, *Dissertation sur la maison royale des comtes d'Ardenne* (dans les *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 2^e série, t. X, p. 294 et suivantes).

GOTHELON II, duc de la Haute-Lotharingie, mort en 1046.

A la mort du duc Gothelon I^{er}, l'empereur Henri III ne laissa pas en une seule main l'administration du royaume de Lotharingie, où les chefs de la famille d'Ardenne auraient pu essayer de monter sur le trône. Godefroid, l'un des fils du duc décédé et qui portait lui-même depuis plusieurs années le titre de duc, essaya en vain de réunir entre ses mains le gouvernement de la Haute-Lotharingie et celui de la Basse. Henri fut inflexible et la Haute-Lotharingie fut assignée à Gothelon II, non, comme on l'a dit, parce que son père l'avait ainsi voulu, mais parce que telle fut la volonté de l'empereur.

Gothelon disparut presque aussitôt de la scène politique, car, suivant toute apparence, il ne vivait plus à la fin de 1046. On le qualifie en plusieurs endroits d'*ignavus* ou incapable, peut-être parce qu'une mauvaise santé ne lui permettait de se livrer ni aux combats, ni à l'étude. Comme il ne laissa pas d'enfants et que le caractère audacieux de son frère inspirait de justes craintes à Henri III, ce monarque donna la Haute-Lotharingie à Adalbert ou Albert d'Alsace, de la maison d'Egesheim, le chef de l'illustre famille des ducs de Lorraine, des empereurs actuels d'Autriche.

Alphonse Wauters.

GOTTIGNIES (Gilles-François DE), astronome, mathématicien, né à Bruxelles, en 1630, mort le 6 avril 1689. Il embrassa la vie religieuse dans la compagnie de Jésus et entra, en 1653, au noviciat établi à Malines. Les supérieurs l'envoyèrent ensuite à Rome, pour y faire ses études théologiques et il y passa tout le reste de sa vie. Il avait une ap-

titude particulière pour l'étude des sciences exactes ; il les enseigna de 1652 à 1676, et rédigea un grand nombre d'ouvrages dont la clarté et la précision font le caractère distinctif. Quelques biographes prétendent que ce P. n'aimait pas la théologie et ajoutent même qu'il en regardait les partisans comme des visionnaires. Il publia : 1^o *Astronomicæ Epistolæ duæ*. Bononiæ, 1665, in-folio. Ces lettres furent publiées avec d'autres ouvrages de J.-D. Cassini; on trouve, à la suite, les réponses qu'y fit ce célèbre astronome. S'il faut en croire Montucla, le P. de Gottignies tenta d'enlever à Cassini quelques-unes de ses découvertes sur Jupiter et sur Mars. — 2^o *Lettera di Eustachio Divini, con altra lettera del P. Egidio Francesco de Gottignies*. Romæ, 1666, in-8°. Dans cette lettre, l'auteur s'occupe des taches nouvellement aperçues dans la planète de Jupiter. — 3^o *Elementa Geometriæ planæ*. Romæ, 1669, in-12. — 4^o *Figuræ cometarum quæ apparuerunt annis 1664, 1665, 1668, tabulis ære incisæ expressæ*. Romæ, 1668, in-4°. — 5^o *Logistica sive scientia circa quamlibet quantitatem demonstrative discurrens cui mathematicum nullum problemis insolubile nullum theorema indemonstrabile*. Romæ, 1675. On cite assez généralement cet ouvrage sous la date fautive de 1674. — 6^o *Arithmetica introductio ad logicam universæ mathesi servientem continens vulgo usitatam Arithmetice practicæ*. Romæ, 1676, in-4°. — 7^o *Logistica idea speculative et practice declarata*. Romæ, 1667, in-4°. — 8^o *Epistolarum mathematicarum liber primus*. Romæ, 1678, in-4°. — 9^o *Universæ Mathesi Scriveris Logisticae claris, sive Matheseos candidatis maxime utiles notitiæ atque studendi ordo*. Romæ, 1679, in-8°. — 10^o *Problema duplatis trianguli æquilateri independenter ab aliis quam prioribus tribus Libris Euclidis*. Romæ, 1681, in-4°. — 11^o *Logistica universalis, sive Mathesis Gottigniana amplectens Geometriæ, Arithmeticæ, aliarumque partium Matheseos Elementa, breviter expositæ*. Neapoli, 1687, in-folio. — 12^o *Epistola responsoria, sive Rescriptum ad nonnulla suorum amicorum*

quæsita de Equilibrio artificiali, sive stereo-statica. — 13^o *Observations sur les yeux des mouches*, parues d'abord dans les Ephemerides des savants de Rome, novembre 1669. Elles furent traduites en français par Berryat, et insérées dans la collection académique de l'Académie royale des sciences, t. III, p. 491. Buffon en donna plus tard une autre traduction dans la même collection, t. IV, p. 179.

A. L. Siret.

De Backer, *Ecrivains de la Compagnie de Jésus*. — D. Ivenie, *Biographie des Pays-Bas*. — Moreri. — Michaud, *Biographie universelle*.

GOUBAU (François), écrivain, diplomate. Né à Anvers, il fut baptisé à Notre-Dame, le 4 octobre 1611. Il était fils de Jean Goubau, écuyer, seigneur de Mespelaer et de Gysegheem, et de Madeleine Vecquemans. Il passa plusieurs années à Rome, étant attaché à l'ambassade espagnole près du saint-siège. Il parcourut en Italie et à Rome même les principales bibliothèques tant publiques que particulières et trouva, dans l'une d'elles, quelques lettres du pape Pie V. A son retour dans sa patrie, en 1640, il les fit publier à Anvers. Devenu receveur général des domaines au quartier d'Anvers, il épousa, par contrat du 7 août 1640, Isabelle Van den Broeck, dame de Bousval, décédée le 18 juin 1664. Il laissa un fils, Jean-François, qui fut, comme son père, seigneur de Beveren, Triest, Wielsbeke, et de Bousval, du chef de sa mère.

Emile de Borchgrave.

Foppens, *Bibliotheca belgica*, I, 294. — Piron, *Levensbeschrijvingen, bijvoegsel*.

GOUBAU (Antoine), ou GOENOUW, artiste peintre, né à Anvers en 1616 et mort en 1698. Il fut élève d'un certain Jean de Farius, dont le nom seul est connu. Ses parents, qui étaient riches, donnèrent à leur fils une éducation soignée et favorisèrent son goût pour la peinture. En 1629, il entra dans l'atelier de Farius; en 1636 il fut reçu franc maître. Jeune encore, il partit pour l'Italie et on croit qu'il visita la Hollande, la France et peut-être d'autres pays, car on a trouvé un peu partout ses

œuvres, très estimées de son vivant. En 1651, il se trouvait à Anvers, car il y reçut plusieurs élèves et notamment Nicolas de Largillière, le célèbre peintre français, qui travaillait chez lui en 1638, et dont le père était fixé à Anvers.

Goubau occupait une position honorable et respectée. On recherchait ses œuvres, soit qu'il peignît des sujets d'histoire, des paysages, des vues de ville et même des portraits, car on trouve dans Corneille de Bie la gravure, par Richard Collin, du portrait de Gaspard De Witte, peint par Goubau. En 1663, il obtint le privilège d'être exempté du décanat de Saint-Luc moyennant le don d'un tableau que possède le musée d'Anvers et qui représente un sujet allégorique : *l'Étude des arts à Rome*. Le même musée possède aussi de lui : *la place Navone*. Au musée de Florence, on voit de lui : *Paysons dans une étable; Homme jouant de la guitare*. Au musée de Lille : *Marché italien*. Au musée de Brunswick : *Ruines et paysage*. Au musée d'Augsbourg : *Réunion sur une place*. Au musée de Swerin : *Jeunes soldats jouant aux cartes*. Goubau, qui vécut et mourut célibataire, avait construit contre sa demeure une chapelle ornée de ses œuvres, tableaux et tapisseries. Papebrochius dit que notre artiste *peignait des tapisseries avec tant de vérité que ses imitations ne devaient point céder le pas aux maîtres de cet art*. L'église des Jésuites avait jadis des œuvres de notre artiste, ainsi que les églises des Bogards et des Carmes déchaussés. On voit encore de lui à l'église Saint-Jacques, une *Cène*, peinte sur marbre, d'un pinceau très fin; ce morceau fait partie du monument de l'orfèvre-ciseleur Jean Moermans. La figure de saint Jean est le portrait du donateur.

C'était un talent classique et brillant. Dessinateur correct, excellent coloriste, il imita souvent Adrien Van Ostade et Jean Asselyn. Bonne composition, et clair-obscur savant. Il peignit des figures dans les paysages de Charles Du Jardin, s'il faut en croire Bryan-Stanley et Nagler. On rencontre très peu de ses

ouvrages dans les ventes. On suppose avec raison que ses œuvres sont attribuées à des maîtres dont le nom est plus en vogue que le sien. En 1751, à La Haye, dans la vente d'une célèbre collection, il y avait de lui un tableau représentant un *Corps de garde italien* et un autre : *Paysage*. Ce dernier porte la date de 1655. Il signait Goubau, mais il est probable que son véritable nom est Goebouw qu'il avait francisé à Paris. On ignore s'il a gravé; toutefois Nagler dit qu'on trouve ses initiales sur une eau-forte, traitée dans le genre de Jean Boh.

Comme le nom de Goubau a été orthographié de diverses manières, il n'est pas rare de rencontrer notre artiste noté plusieurs fois dans le même ouvrage sous les noms de Goubau, Goebouw et Gebouw : Nagler le donne à deux reprises sans s'apercevoir de son erreur.

Ad. Siret.

GOUBAU (François), artiste peintre, né à Anvers en 1626 et mort en 1678. On ignore s'il est de la famille d'Antoine. Son maître est inconnu, mais on croit qu'il fut élève de Gérard Zegers, avec la manière duquel la sienne a une grande analogie. En 1649, il fut admis comme franc maître de la corporation de Saint-Luc; en 1646, il se mit en voyage et il se maria en 1651, à Anvers. Sa femme mourut jeune. Il se remaria et ne fut pas heureux avec sa seconde épouse, car les tribunaux eurent à s'occuper de leurs déboires; il mourut receveur de l'accise des vins.

François Goubau peignait l'histoire et le portrait et eut de la réputation. Il y avait jadis de lui à l'église des Grands Carmes, à Anvers, un tableau représentant *Saint Agabé baptisant la première chapelle consacrée à la sainte Vierge*. L'église de Saint-Willebrod lez-Anvers possédait de notre artiste le portrait du savant curé Pierre Luyx. Ces productions ont disparu. Le musée d'armes renferme une *Adoration du saint Sacrement*, qui ornait autrefois, à l'église de l'abbaye de Saint-Michel, le monument de Jean Spannenbosch. A l'église Saint-Jacques (Anvers), existe de lui une

œuvre très estimée, représentant *le Sauveteur étendu mort à l'entrée de son tombeau*. Des *Guides* ont attribué ce tableau à Van Opstal. Or, il est signé et daté. La même église possède de François Goubau le portrait de François Van den Bossche, curé de Saint-Jacques.

Ad. Siret.

GOUBAU - D'HOOGVOORST (*Melchior-Joseph-François, baron*), homme d'Etat, naquit à Malines, en 1757, et mourut à La Haye, en 1836. Il était fils de Charles-Henri, chevalier, seigneur de Middelswale et Dieteren, conseiller ordinaire et maître des requêtes au grand conseil de Malines. Après avoir fait ses études d'avocat, il devint membre du même conseil, et l'empereur l'éleva au rang de chambellan, en 1791. En 1794, il alla s'établir en Allemagne, où il resta jusqu'en 1814. Lors de la constitution du royaume des Pays-Bas, il revint dans son pays, et le roi lui confia la direction générale du culte catholique. D'après l'opinion commune, c'est à lui qu'est due la fondation du collège philosophique, contre lequel les catholiques réclamèrent avec tant de véhémence. La direction générale du culte catholique fut supprimée en 1826, et Goubau reçut le titre de conseiller d'Etat. Il devint ensuite membre de la première chambre des Etats généraux, et fut nommé chevalier, puis commandeur du Lion belge.

Emile Varenbergh.

Piron, *Levensbeschrijvingen*.

GOUDELIN (*Pierre*), dit GUDELINUS, issu d'une famille patricienne d'Ath, né dans cette ville, le 8 août 1550, mort à Louvain, le 18 octobre 1619. Il fit ses premières études au collège de sa ville natale; à l'âge de quatorze ans, il suivait à Louvain les cours de philosophie. De brillants succès couronnèrent les efforts du jeune étudiant, qui obtint la troisième place au concours général de 1567.

Ces études préliminaires terminées. Gudelinus suivit les cours de mathématiques et les cours de droit. Il sut faire

marcher de front et avec succès ces deux sciences; cependant, la jurisprudence devint l'objet principal sinon unique de ses travaux. Ses études terminées, notre juriste se rendit à Malines pour s'y initier à la pratique du barreau, sous la direction de son cousin J. Buysset, greffier au grand conseil; mais en 1572, il revint à Louvain pour y prendre le grade de *licencié en droit*.

L'année 1572 était une des dernières de la dictature néfaste du duc d'Albe. La guerre civile désolait nos provinces et la prise, toute récente alors, de la Brielle, en mettant le comble à la fureur du duc, l'avait déterminé à redoubler de rigueur envers les sujets suspects. Gudelinus n'avait rien à craindre sous ce rapport, car il n'était ni révolutionnaire, ni partisan de la liberté de conscience; au contraire. Cependant, voulant sortir du milieu troublé dans lequel on vivait à Malines, il se retira à Ath, où il exerça pendant plusieurs années la profession d'avocat.

Gudelinus avait laissé de brillants souvenirs à Louvain. Ses anciens professeurs avaient reconnu en lui des qualités éminentes, et ils cherchaient à l'attacher à leur Université. Leurs efforts restèrent vains assez longtemps, mais les instances répétées du savant Wamesius (Jean) déterminèrent Gudelinus. Il retourna à Louvain et y fit comme *privat docent*, des leçons publiques non rétribuées (*honorarium munus obit*, jusque *sine stipendio aliquandiu proficetur*).

En 1582, Gudelinus fut chargé de remplacer, comme professeur royal des Pandectes et du Code (*in professionem regiam assumptus*), le Dr Fr. Goethals, qui était passé à Douai. Dans cette position il fut, à deux reprises différentes en 1583 et 1589, élu recteur de l'Université et dans l'intervalle de ses deux rectorats, il reçut le grade de *doctor in utroque jure*. Enfin, en 1590, il obtint du magistrat de Louvain la plus haute distinction du professorat à l'Université, la *Lectio ordinaria* ou *urbana* des Pandectes et du Code. Il remplaçait en cette

qualité le Dr G. Cavertson, qui prenait la première chaire de droit canonique.

Désormais Gudelinus était fixé à Louvain. Il déclina successivement l'offre, que lui faisaient ses compatriotes, d'une charge de conseiller au conseil du Hainaut, et celle, qui lui était faite par le gouvernement, d'une charge de conseiller au grand conseil de Malines.

A ce moment aussi, Gudelinus songea au mariage. S'il faut en croire son panégyriste, Wittebort, il n'avait que l'embarras du choix : « *Destinantur illi complures, et grandi dote ultro citroque invitatur.* » Il arrêta son choix sur Marie Vandersteghen, fille d'un conseiller au conseil de Brabant, qui était, dit encore Wittebort, *bene nata, scite morata, et abunde nummata*, et qui lui donna trois fils et quatre filles.

Gudelinus fut aussi, pendant un grand nombre d'années, assesseur du Conservateur des Privilèges académiques; en cette qualité, il exerçait une juridiction importante en matière civile et en matière répressive.

On peut voir, dans la galerie qui précède les bibliothèques de l'Université de Louvain, un beau buste en marbre de Gudelinus.

Voici la liste de ses ouvrages :

1º *Commentariorum de jure novissimo libri sex, optima methodo accuratè et eruditè conscripti, additis harum vicinarumque regionum moribus.* Antwerp., 1620, in-fol. Arnheim, 1639, 1643 et 1661, in-4º. Antwerp., 1644, in-fol. Francf. 1668, in-4º.

C'est le meilleur ouvrage de Gudelinus et celui qui a fait sa réputation. Jusque-là les professeurs de droit romain s'étaient bornés à enseigner les Pandectes et les titres du Code qui s'y rattachent; quant aux Nouvelles, il en était rarement question; cependant elles formaient le dernier état de la législation romaine. Gudelinus résolut d'entrer dans une nouvelle voie. Il classa toutes les matières traitées dans les Nouvelles et dans les autres constitutions éparses dans le Code, d'après l'ordre des Institutes auxquelles il les rattacha, en comblant les lacunes que présente ce traité

élémentaire. Dans les trois premiers livres de son cours, il fit entrer tout ce qui a rapport au *droit privé*; dans le quatrième, tout ce qui se rapporte à l'*ordre judiciaire* et à la *procédure civile*; dans le cinquième, ce qui est relatif au *droit public* et, sous cette dénomination, il comprend le droit public proprement dit, le droit administratif et le droit répressif : pénalité et procédure pénale; enfin, dans le sixième livre intitulé : *De jure sacro* est compris tout ce qui a rapport au droit ecclésiastique. Ce plan comprenait d'abord plusieurs institutions généralement négligées dans les cours : le professeur sut y ajouter un nouvel intérêt en rapprochant du droit romain les principales dispositions du droit coutumier et édictal de la Belgique et des contrées voisines.

C'était, en réalité, substituer la méthode dogmatique à la méthode exégétique suivie jusque-là; aussi les leçons de Gudelinus attirèrent-elles un concours extraordinaire d'élèves, et les collègues du professeur rendirent plus d'une fois hommage aux vues élevées du savant novateur.

2º *Syntagma Regularum juris utriusque, nova methodo et congruo ordine digestum : adjectis passim harum vicinarumque regionum moribus.* Antwerp., 1646, in-fol.

C'est, en quelque sorte, une continuation de l'ouvrage précédent. Les règles de droit y sont classées dans l'ordre que l'auteur a suivi dans ses *Commentarii de jure novissimo*. Cet ouvrage peut être lu avec fruit encore aujourd'hui. Plus d'une fois on invoque, dans nos tribunaux, l'une ou l'autre règle formulées dans le titre XVII du livre L du Digeste.

3º *De Jure Feudorum commentarii ad mores Belgii et Franciæ conscripti.* Lov., 1624, in-4º. Nouvelle édition avec les *Prælectiones Feudales de H. Zoesius.* Ib., 1642, in-4º.

Ce Traité, très estimé des contemporains, a été plusieurs fois réimprimé, notamment à Leyde, à Cologne et à Francfort.

4º *De Jure Pacis commentarius in quo*

præcipuæ de hoc jure quæstiones distinctis capitulis eleganter pertractantur. Lov., 1641, in-4o.

C'est le titre de la seconde édition; la première, précédée du traité *De Jure Fendorum*, a été publiée à Louvain, en 1628, in-4o, et était intitulée; *De Jure Pacis commentarius ad Constitutionem Frederici de pace Constantiensis.*

5o *Ad tit. Digestorum et Codicis de Testamentis commentarius juris romani et morum hodiernorum differentias continens.* Lov., 1653, in-12.

C'est un commentaire écrit principalement en vue de la pratique; il était très estimé de son temps.

Tous les ouvrages que je viens d'indiquer ont été publiés après la mort de Gudelinus, par les soins de ses fils et sous la direction de la faculté de droit de Louvain. Ils ont été réunis en un volume, sous le titre de :

Cl. Viri PETRI GUELINI, jur. utr. doct., Acad. Lovaniensis antecessoris Opera Omnia, etc. Antwerp., H. Verdussen, 1685, in fol.

G. Nypels.

Foppens, *Bibl. belg.*, II, p. 980. — Paquot, III, p. 519, éd. fol. — Brätz, *Code de l'anc. dr. belg.*, p. 156. — Sweetius, *Ath. belg.*, p. 620. — Devenne, *Biogr. des Pays-Bas*. — Piron, *Levensbesch.* — La source la plus abondante et la plus sûre est : Willebort (Mac.), *Oratio in funere P. Gudelinii habita Lovan. die 22 octob. 1619*, publié dans les *Memor. Jctorum* d'Henning Witten, et reproduit dans l'*Annuaire de l'université catholique de Louvain*, année 1855, p. 335, sqq.

GOUSSELAIRE (*Michel*), historien, né à Mérignies, village situé entre Lille et Douai, le 11 décembre 1629, mort le 3 décembre 1706. Il embrassa l'état religieux à l'abbaye de Loos, où il devint professeur en 1650. Lorsqu'il fut ordonné prêtre, ses supérieurs le chargèrent de la direction de plusieurs monastères de filles; il remplit ensuite plusieurs charges importantes dans l'ordre et devint successivement sous-prieur, procureur syndic de la province gallo-belgique et enfin directeur de l'abbaye de Marquettes, où il mourut. Gousse-laire s'occupa beaucoup de recherches chronologiques et nous a conservé la copie textuelle des titres, privilèges, donations, etc., concernant les maisons religieuses de son ordre. Il composa :

Historia chronologica Landensis Monasterii a prima fundatione (1148) usque ad annum M. D. CC. VI; deux gros volumes in-folio. Il écrivit aussi l'histoire des abbayes de Marquettes, de Flines et du Verger. Tous ces ouvrages sont restés manuscrits; on ignore ce qu'ils sont devenus. —

Ad. Siret.

Gallia christiana, t. III, p. 307. — Paquot, *Mémoires littéraires*, t. III.

GOUX (*Pierre DE*), homme d'Etat du xve siècle, seigneur de Wedergaete, Meerbeek, Neygene, Rupt, la Vacheresse, etc., licencié ès lois, conseiller, chambellan, chancelier de Philippe le Bon, puis de Charles le Téméraire, « un » des plus adroits hommes de con- » seil qui fust en son temps », dit Olivier de la Marche.

De Goux, ou Le Goux, appartenait à une famille noble et ancienne, qui, d'après La Boulaye, serait partie d'Angleterre pour s'établir en Bretagne, lors de l'invasion de sa patrie par les Saxons; de Bretagne, les de Goux seraient allés en Anjou, en Bourgogne, en Flandre, et en Languedoc. Cette famille a fourni plusieurs hommes remarquables qui occupèrent de hautes fonctions. Le grand-père de Pierre de Goux, Jean, seigneur de Taumiray, suivit en Flandre Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, quand ce prince épousa, en 1369, Marguerite, fille et unique héritière du comte Louis de Male. Lui-même épousa Jeanne de Wion, et en eut un fils nommé Jean comme lui, époux de Béatrix de Rupt. Jean eut deux fils, l'aîné Jean, chef de la branche de Goux de Berchères, et Pierre, dont il est question ici, auteur de la branche de Wedergaete, éteinte en 1633.

Élevé à la cour, Pierre sut de bonne heure captiver la bienveillance du duc de Bourgogne, qui l'éleva au titre de conseiller; c'est à partir de 1452 qu'il est question de lui dans les événements de notre histoire. Dès lors, aucun acte important ne se passa sans l'assistance ou l'intervention de Pierre de Goux. En 1452, lors de la révolte de Gand, quand le duc fut obligé de renoncer momentanément à ré-

duire cette ville et licencia son armée, se contentant de laisser des garnisons dans les principales places, les Gantois écrivirent au roi de France et lui envoyèrent des députés pour placer leurs droits sous la protection de sa suzeraineté; le duc, afin d'empêcher les effets de cette entrevue, dépêcha de son côté des ambassadeurs : ce furent Pierre de Goux et Guillaume de Vaudrey. Ils étaient chargés d'une lettre, datée du 29 juillet, dans laquelle le duc priait le roi d'écouter ses ambassadeurs avant de rien accorder à ses adversaires. Toutes les négociations relatives à cette affaire s'étant terminées à l'avantage du duc, il est permis de croire que ce résultat est dû, du moins en partie, à de Goux. Il était à la fameuse bataille de Gavre, où il fut fait chevalier le matin même de l'action. A la suite de la défaite des Gantois, ce fut lui qui, sur l'ordre et au nom du duc, écrivit aux vaincus pour leur conseiller de se soumettre; ces lettres, dit Olivier de la Marche, étaient « moult bien causées et devisées. » Il fut un des signataires de la paix qui suivit.

Les services de de Goux lui gagnaient de plus de plus la confiance du duc; quand, en 1454, celui-ci partit pour l'Allemagne, afin de traiter des affaires de la croisade avec l'empereur, il laissa le gouvernement de la Flandre à son fils Charles, lui donnant pour conseillers le chancelier Rolin, Pierre de Goux et le seigneur de Croy. En 1461, après la mort de Rolin, Philippe le Bon appela de Goux à lui succéder. A son titre de conseiller, il avait joint quelque temps auparavant celui de chambellan; puis il fut chancelier et revêtu d'une des plus hautes dignités de la cour. Il apporta dans l'acquittement de ses fonctions la prudence, l'habileté, en même temps que la fermeté dont il avait déjà donné des preuves en mainte occasion. Ses honoraires montaient, du chef de sa nouvelle charge, à 1,100 florins par an, avec un supplément de 4 florins 3 sous pour chaque journée employée exclusivement aux affaires du prince. Mais ce n'étaient certes pas là les seuls avan-

tages dont jouit de Goux : les princes, de tout temps, firent don à leurs favoris de seigneuries bien rentées; ainsi de Goux obtint, entre autres, le 20 novembre 1465, la terre de Wedergaete avec ses annexes, Meerbeek, et le franc alleu de Neygene, etc., que le bon duc avait repris à Antoine, bâtard de Bourgogne. C'était un don considérable. En 1464, lorsque à la suite de l'attentat du bâtard de Rubempré, Louis XI envoya au duc une ambassade à la tête de laquelle était le chancelier de France, Morvilliers, dont les paroles aigres et hautaines mécontentèrent si vivement le comte de Charolais, ce fut de Goux qui prononça ces mots qui rabaissèrent de beaucoup la morgue et les prétentions des envoyés de la couronne : « Monseigneur qui est « ici ne tient du roi que le duché de « Bourgogne, les comtés de Flandre et « d'Artois, mais il possède, hors du « royaume, les duchés de Brabant, de « Luxembourg, de Limbourg, de Lothier, les comtés de Bourgogne, de « Hainaut, de Hollande, de Zélande, de « Namur et maintes autres seigneuries « qu'il ne tient que de Dieu, et pourtant « n'est pas roi, mais aussi puissant. »

Quand, cette même année 1464, éclata le violent différend entre le bon duc et son fils, ce fut de Goux, avec l'abbé de Cîteaux, l'évêque de Tournai, et Simon de Lalaing, qui se chargèrent de l'apaiser; ils allèrent trouver le comte de Charolais à Gand, et réussirent à amener un rapprochement.

De Goux, qui avait possédé toute la confiance de Philippe le Bon, eut aussi celle de son fils : Charles le continua dans ses charges de conseiller, chambellan et chancelier. Au mois d'octobre 1468, le roi Louis XI s'étant inconsidérément rendu à Péronne pour y avoir une entrevue avec le duc Charles, de Goux lui rendit un service immense; mais, plus honnête homme que Comines, il ne trahit pas, plus tard, son maître, pour profiter de la position que la reconnaissance du roi aurait pu lui faire. On sait que le duc, découvrant les menées de son adversaire, voulut prendre à l'égard de Louis XI des mesures ex-

trêmes; le chancelier de Goux, aidé des conseillers les plus influents de Charles, donna à celui-ci des avis qui le firent réfléchir; de Goux lui rappela que le roi étant venu à Peronne muni d'un sauf-conduit, les mesures dont il voulait, lui due, faire usage couvriraient à jamais de déshonneur la maison de Bourgogne. Charles écouta ces représentations; il se contenta de poser des conditions et d'exiger que le roi l'accompagnât à Liège. Au retour de cette expédition, le duc reçut à Bruxelles, le 8 janvier 1469 (n. st.), les députés des Gantois qui venaient faire leur soumission. De Goux, au nom du duc, répondit à leur discours d'une façon brève et sévère: Il ne suffisait pas, dit-il, d'une seule prière pour effacer tant de crimes; le repentir des Gantois n'avait pas encore été assez éprouvé. Le duc, voyant toutefois avec plaisir leurs humbles démarches, leur laissait l'espérance d'obtenir sa miséricorde s'ils continuaient à la mériter. Les Gantois s'inclinèrent et livrèrent leurs privilèges que le chancelier lacéra publiquement.

Après cette date de 1469, on ne trouve plus dans l'histoire le nom de Pierre de Goux. Peut-être ne vécut-il plus longtemps. Enrichi par les libéralités des deux puissants princes qu'il avait servis, il parvint à acquérir plusieurs domaines considérables; ainsi, il acheta des comtes de Salm la terre et le château de Roost, près de Haecht, en Brabant, sur la Dyle, et il reconstruisit le manoir du frane alleu de Neygene près de Ninove, qui existe encore.

Il avait épousé Mathie ou Mathilde de Rye, fille de Guyot de Rye et de Marie de Rupt; il en eut deux fils, Jean et Guillaume. De Jean, on ne sait rien. Guillaume se distingua à Guinegate, fit la campagne de Gueldre, en 1504, devint conseiller et chambellan de Philippe le Beau, et mourut le 8 novembre 1506. Il avait épousé Isabeau d'Henin-Lietard, dite de Boussu; son fils Josse eut un descendant du nom de Guillaume, qui équipa à ses frais une compagnie de dix cavaliers pour le service de Charles-Quint, quand le duc de Juliers fit invasion dans le

Brabant. La postérité de Pierre de Goux s'éteignit en la personne de Philippine, fille de Guillaume, fils lui-même de Guillaume que nous venons de citer; elle mourut en 1633; en premières noces elle avait épousé Maximilien de Goulsin, de Lille, dont elle n'eut pas d'enfants; elle se remaria à Philippe de la Pierre du Gay, dont elle eut deux fils et trois filles.

Le frère aîné de Pierre de Goux, Jean, seigneur de la Berchère, fit souche en France. Un de ses descendants, Jean-Baptiste de Goux, fut premier président du parlement de Bourgogne; il avait épousé la fille du marquis de la Borde; un autre, Denys de Goux, marquis de Santenay, fut maître des requêtes, conseiller d'Etat, premier président du parlement du Dauphiné; un Pierre de Goux fut premier président du parlement de Bourgogne et ensuite de celui du Dauphiné; un Charles de Goux, baron de Pouilly, fils de Pierre, après avoir été aumônier du roi, devint successivement évêque de Lavaur, archevêque d'Aix, puis d'Alby, et enfin de Narbonne, et se rendit célèbre par sa doctrine et son mérite. Plusieurs autres membres de cette branche aînée, qui s'allia aux plus grands noms de France, se distinguèrent dans la robe et dans les armes.

Émile Varenhagh.

Dom Plancher, *Hist. de Bourgogne*. — De Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne*. — Hervyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre*. — Moréti, *Dictionnaire historique*. — *Messager des sciences historiques de Belgique*, années 1867 et 1868, *Château du frane alleu*, etc., de Lavaur. — Pallot, *Histoire du parlement de Bourgogne*. — *Mémoires manuscrits de la famille de De Goux*.

GOUZON, GONTHON ou WENZON, hagiographe, né vers l'année 1000, décédé vers 1060. Il était frère du célèbre Wazon ou Vazon, évêque de Liège. Ayant embrassé la vie religieuse dans l'abbaye bénédictine de Saint-Jean-Baptiste à Florennes (Namur), il s'y forma à la discipline monastique sous la direction du bienheureux Richard de Saint-Vannes. Après avoir passé par plusieurs emplois inférieurs du monastère, il en devint le quatrième abbé, et parvint à y faire revivre toutes les vertus

monastiques. Le pape saint Léon IX avait conçu pour lui une grande estime, et lui portait une affection toute particulière.

En 1055, l'abbé de Florennes, assistant à l'élection du bienheureux Thierry, contribua beaucoup à lui faire accepter la dignité d'abbé de Saint-Hubert, pour laquelle il avait été désigné par le choix des religieux. En 1059, il fut présent à Reims, avec un grand nombre d'évêques, d'abbés et de seigneurs, au sacre du roi Philippe Ier; il ne paraît pas avoir survécu longtemps à cette cérémonie.

Gouzon fonda, dans la collégiale de Saint-Gengulphe, à Florennes, sept prébendes canoniales, dont il réserva la collation à lui et à ses successeurs.

On a de lui une relation des miracles opérés par l'intercession de saint Gengulphe, publiée par les Bollandistes (*Acta sanctorum maii*, t. II, p. 648-655), sous le titre de : *Historia miraculorum Florinis factorum*, d'après un manuscrit conservé autrefois à l'abbaye de Florennes. Cette relation fut composée en 1017, ou plutôt en 1028, et adressée, au nom de l'église de Florennes, à toutes les églises de l'univers. Gouzon assure n'y avoir fait entrer que des miracles dont il fut lui-même le témoin oculaire ou qu'il avait appris de personnes dignes de foi. Le style de ce document laisse beaucoup à désirer. Les Bollandistes et d'autres écrivains affirment que Gouzon composa aussi l'histoire de son abbaye; mais ils ne nous disent pas où se trouvait, à leur époque, le manuscrit de cette chronique.

E.-H.-J. Reusens.

Histoire littéraire de la France, VII, p. 491. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, I, p. 378. — *Acta sanctorum maii*, t. II, p. 613.

GOVAERTS (Pierre), ou GOVARTS, professeur, canoniste, vicaire apostolique et magistrat, né à Turnhout, le 8 décembre 1644, mort à Malines, le 17 septembre 1726, inhumé à Gheel, dans l'église de l'hôpital de la Sainte-Vierge, où son épitaphe le qualifie de *vir de religione et patria bene meritis*. Ce personnage appartenait à une famille notable de sa ville natale. Son père était chef de l'échevinage. Sa mère s'appelait, suivant les actes de baptême de Turn-

hout, Pétronille Goosens; cependant Foppens lui donne le nom de Claessens et la rattache à une ancienne famille originaire de Bois-le-Duc.

Envoyé à Louvain, pour faire ses études humanitaires et universitaires, Pierre Govaerts fut proclamé, dès 1661, *second de la première ligne* dans la promotion générale de la faculté des arts. En sortant de cette faculté il se fit inscrire parmi les élèves en théologie de la *pédagogie* dite collège du pape Adrien VI. Il y remplit avec distinction la charge de prier des vacances, et ne tarda pas à donner lui-même des leçons de théologie aux élèves du collège du Roi. Plus tard on le trouve enseignant la rhétorique et la dialectique au collège de la Sainte-Trinité. En 1667, il devint sous-régent et, en 1668, professeur de philosophie dans la pédagogie du Château.

Govaerts, à cette époque de sa carrière, faisait marcher de front les études juridiques et les études théologiques. Il exerça la charge de *père et doyen* des bacheliers ès droits, et il prit le même jour, en 1472, sa double licence en théologie et en droit civil et canonique. Mais, à partir de la licence, il s'adonna principalement à la jurisprudence. En 1674, il fut installé comme président du collège de Malderus, charge qu'il conserva jusqu'en 1684, et le 22 octobre 1675 il reçut le grade de docteur ès droit. On remarque à côté de son nom, dans la promotion doctorale de 1675, les noms de plusieurs hommes célèbres à des titres et à des degrés divers, entre autres ceux d'Ignace-François de la Hamaide, de Jean Huens, et de Zegher Van Espen.

Dès l'époque de son élévation au doctorat, la carrière de Govaerts se dessine. En 1676, il est appelé à remplir la haute charge de *recteur magnifique* de l'université, et cet honneur lui est encore dévolu en 1679 et en 1684. Lors des négociations entre les ambassadeurs des puissances européennes, qui conduisent à la paix de Nimègue, il est envoyé aux conférences pour travailler à faire respecter et maintenir les privilèges de l'*Alma mater*. Le 4 janvier 1676, en vertu de ces mêmes privilèges, il est

pourvu d'un canonicat dans la cathédrale de Bruges, qu'il échange en 1680 contre un canonicat et contre l'écolâtrie du chapitre de la collégiale de Saint-Pierre, à Louvain. En 1689, il quitte le théâtre universitaire où il s'était formé comme prêtre, comme homme de science, comme administrateur. Il est nommé par le roi à une charge de conseiller ecclésiastique au grand conseil de Malines. Peu de temps après, l'archevêque Humbert-Guillaume a Precipiano le fait juge synodal et vicaire général du diocèse. A ce titre il est mêlé, en 1700, à un grave conflit entre le grand conseil, d'une part, et l'autorité archiépiscopale, de l'autre, à propos du *droit d'asile*. Enfin, en 1701, à la mort de Martin Steyaert, il est élevé par le pape Clément XI à la charge, aussi délicate que difficile, de vicaire apostolique du diocèse de Bois-le-Duc, diocèse, comme on le sait, en majeure partie placé sous la domination calviniste des États généraux des Provinces-Unies.

Govaerts sut faire marcher de front avec les travaux apostoliques les travaux journaliers du magistrat et les travaux périodiques de l'écrivain canouiste. Il administra avec distinction le diocèse de Bois-le-Duc, en prenant pour principal collaborateur le curé de Heere, Egide Van der Voort. Sa sollicitude attentive veillait à ce que les paroisses fussent pourvues de prêtres recommandables à tous égards, et il se livrait presque chaque année à ses visites pastorales. Son administration ne fut pas cependant sans rencontrer des contradicteurs et sans lui mériter des déboires. D'une part, la préférence qu'il marquait aux prêtres séculiers lui suscita des adversaires dans les rangs du clergé régulier. D'autre part, l'esprit ombrageux et intolérant des États généraux des Provinces-Unies se mit à diverses reprises en travers de ses desseins et contrecarra l'exercice de son ministère épiscopal, spécialement à l'occasion des visites pastorales. Qu'il suffise ici de rappeler, en passant, les avanies qu'il dut subir à propos de l'abjuration d'une jeune fille de Helmont, et sa détention à Bois-le-

Duc, en 1704. Il ne recouvra sa liberté, dans l'occurrence, qu'après avoir fourni caution et déboursé une somme d'argent assez importante.

On sait comment, au XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e, il régnait dans les régions gouvernementales des Pays-Bas un fort courant légiste, hostile aux anciennes immunités de l'Eglise, et comment il se fit peu à peu une alliance tacite entre les légistes et les jansénistes. Or, tandis que Van Espen s'associait à ce courant et ne tardait pas à en devenir le coryphée au point de vue doctrinal, Govaerts se plaça au premier rang de ses adversaires. Il défendit, dans toute une série de dissertations et d'opuscules, l'orthodoxie et les libertés traditionnelles de l'Eglise, sur le terrain où elles étaient alors attaquées, en se servant à la fois d'arguments empruntés aux principes les plus élevés de la doctrine catholique, et d'arguments de fait fondés sur le *droit historique* du pays que ses contradicteurs méconnaissaient. — On trouve la liste des principaux ouvrages de Govaerts dans une publication de feu Mgr de Ram, à laquelle les éléments de la présente notice sont empruntés : *Reverendissimi D. Petri Govaerts, d. U. D. et vicarii apostolici Busciducensis, opuscula adversus J. B. Espenii doctrinam de placito regio, quoad Bullas dogmaticas, aliaque monumenta huc spectantia, partim antehac inedita*. Bruxellis, apud X. Renaudière, etc., 1830.

Edmond Poullé.

GOWIE (Jacques-Pierre), GOWWI ou Gowi, artiste peintre qui florissait à Anvers dans le XVII^e siècle. Il n'est cité par aucun biographe, mais il se trouve inscrit dans les *Liggeren* d'Anvers en 1632-1633 comme élève d'un Paul Van Overbeeck et en 1636-1637 comme frane-maître de Saint-Luc. Dans les *Liggeren* il est appelé Jacomo Pedro Gouwi. Au musée de Madrid, se voit de lui un *Hippomène et Atalante* et une *Bataille des Titans*. Gowi paraît avoir travaillé en Italie. Son *Hippomène* rappelle Guido Reni, mais sa *Bataille des Titans* le classe à toute évidence parmi les bons élèves de Rubens. Ad. Siret

GOYENS (*Erasmus*), ou **GOYAEUS**, écrivain ecclésiastique, prévôt du monastère des chanoinesses de l'ordre de Prémontré, établi à Houthem-Saint-Gerlac, près de Maestricht. Il vivait vers la fin du *xvii*^e et au commencement du *xviii*^e siècle. Il publia, en 1600, à Maestricht, une *Vie de saint Gerlac*, en latin, écrite, vers 1225, par un religieux de l'ordre de Prémontré, dont le nom est resté inconnu. Cette vie a été reproduite par les Bollandistes dans les *Acta Sanctorum Januarii*, I, p. 306-320.

E.-H.-J. Reusens.

Foppens, *Bibliotheca belgica*, I, 266. — *Acta sanctorum Januarii*, I, p. 304. — Van der Aa, *Biographisch woordenboek*, VII, 328.

GOYERS (*Égide*), sculpteur, né à Louvain, le 12 septembre 1796, décédé dans la même ville le 18 décembre 1847. Il fit ses premières études d'art à l'académie de sa ville natale, y prit place parmi les meilleurs élèves, en devint professeur, et sut acquérir une légitime réputation d'habileté en rattachant le souvenir de son talent à la restauration du principal édifice de Louvain, l'hôtel de ville. Cet admirable monument commençait à tomber en ruine, des pierres s'en détachaient, et ses sveltes tourelles, déjà inclinées, semblaient menacer la sûreté des passants, quand l'administration communale reconnut, enfin, qu'il y avait urgence à le restaurer (1829). Elle chargea deux de ses concitoyens, l'architecte Everaerts et le sculpteur Goyers de présider à cet important travail. Le sentiment de judicieux respect qui assure, de nos jours, la conservation des belles constructions du moyen âge, commençait seulement alors à se manifester; la science archéologique, en notre pays, bégayait encore ses premiers mots; il fallait s'y initier graduellement : ainsi firent, avec autant de sagacité que de prudence, les deux artistes louvanistes, en y consacrant la meilleure part de leur jeunesse, environ vingt ans.

L'hôtel de ville a, on le sait, la forme d'une chasse grandiose, entièrement sculptée ou ciselée en pierre; il y avait, pour notre artiste, à faire revivre les mille détails de ce réseau d'ornementa-

tion : un chiffre dira, bien mieux que tout éloge, ce qu'il a fallu de ténacité pour l'accomplir. Deux cent trente bas-reliefs, représentant des scènes bibliques, apparaissent aux regards sur les culs de lampe des niches réservées aux statuettes de la façade; chacun de ces bas-reliefs, enlevé de sa place, a dû être d'abord moulé en plâtre, puis copié minutieusement avec son caractère archaïque, et enfin encastré derechef à la place primitive. Si on y ajoute mentalement, les dais, les pendentifs, les festons, les innombrables feuillages qui caractérisent l'art ogival et qu'il a fallu recomposer, on comprend que l'artiste, rivé dès sa jeunesse à l'accomplissement d'une pareille tâche, n'ait pu l'achever qu'en parvenant à l'âge mûr ! — C'est à Egide Goyers qu'on doit également le bel autel en style ogival tertiaire qu'on voit dans la chapelle du Saint Sacrement à l'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles.

Bien qu'Egide Goyers soit mort prématurément, ses travaux ne furent point stériles : ils lui valurent une grande notoriété, et il eut la douce, enviable, et trop rare récompense de pouvoir, de son vivant même, transmettre à ses fils une part de sa bonne renommée et les traditions de son incontestable talent.

Félix Stappaerts.

G.-J. C. Piot, *Histoire de Louvain*. — Van Even, *Louvain monumental*. — Piron, *Algemeene levensbeschrijving*.

GOYVAERTS (*Abraham*), artiste peintre, né à Anvers en 1589, mort en 1626. On suppose qu'il fut élève de Breughel de Velours, car sa manière le rappelle directement. En 1607, il fut admis dans la gilde de Saint-Luc comme fils de maître. En 1622, il fut doyen de la gilde. Goyvaerts, qui mourut jeune, doit avoir eu de nombreux et de fructueux succès, car sa mortuaire révéla une position sociale des plus confortables. Elle fit également connaître qu'il avait reçu des commandes que les meilleurs artistes de la ville furent chargés de terminer. Notre artiste forma aussi de nombreux élèves. Au *xviii*^e siècle, parurent, dans des ventes hollandaises, des tableaux de lui, signalés comme

étant peints dans la manière de Jean Breughel; il est permis de supposer que si l'on rencontre peu d'œuvres de notre artiste auvernois, c'est qu'on les aura attribuées au maître plus célèbre qu'il rappelle. Au musée de Brunswick, on a de lui *les Quatre Éléments*; il peignit souvent ce motif, ainsi que celui des *Cinq Sens*.

Ad. Siret.

GOZEUS (Thomas), ou DE GOZE, professeur à l'Université de Louvain, né à Beaumont (Hainaut), mort à Parc, le 8 mars 1571. Il fit ses études à l'Université de Louvain et obtint, en 1548, la troisième place à la promotion générale de la faculté des arts. Ayant résolu d'embrasser l'état ecclésiastique, il étudia la théologie, comme élève du collège du Pape Adrien IV, jusqu'en 1556, époque à laquelle, n'étant encore que simple bachelier en théologie, il fut nommé président du collège de Savoie, qu'Eustache Chapuys venait de fonder à Louvain. Promu au doctorat en théologie le 12 novembre 1560, il succéda, la même année, à Martin Hessels dans une chaire de cette faculté. Cette première chaire qu'il occupa n'était que de second rang; cependant, bientôt après il prit place parmi les huit docteurs régent, et fut aussi nommé, en 1569, censeur pontifical et royal des livres, poste de haute confiance créé nouvellement. S'étant rendu, le 6 mars 1571, à l'abbaye du Parc lez-Louvain, il y fut subitement frappé d'apoplexie, et expira deux jours après. On enterra sa dépouille mortelle dans la chapelle du collège de Savoie, qu'il avait dirigé pendant quinze ans.

Gozæus eut une large part dans l'édition des œuvres complètes de saint Augustin, faite à Louvain, au XVII^e siècle, par les soins des docteurs de l'Université.

E.-H.-J. Reusens.

Foppens, *Bibliotheca belgica*, II, p. 4134.

GOZETCHIN, célèbre écolâtre de Liège, naquit soit en cette ville, soit dans ses environs, au commencement du XI^e siècle. Il fit ses études à l'école de Saint-Lambert, alors encore justement renom-

mée. D'élève devenu maître, il y enseigna les humanités, la philosophie et les sciences ecclésiastiques. On veut qu'il ait occupé la chaire laissée vacante par Adelman (voir ce nom), qui fut nommé évêque de Brusse vers 1050 : c'est possible; mais il doit avoir professé avant cette date, sans quoi nous ne saurions admettre, ainsi qu'on va s'en assurer, qu'il ait été absent de Liège avant 1063.

Ses leçons furent très goûtées; lui-même s'est chargé de nous l'apprendre : plusieurs de ses élèves se distinguèrent, à leur tour, comme écolâtres, entre autres Valcher, qui lui succéda.

Il remplit pendant treize ans ses fonctions, puis s'en dégoûta tout d'un coup et alla vivre à Mayence « comme » en un lieu d'exil. » Il y reçut bon accueil et s'en montra reconnaissant; toutefois il semble avoir été atteint de nostalgie. Il resta en correspondance avec son disciple dévoué Valcher; celui-ci copia non seulement pour lui plusieurs volumes introuvables dans la cité rhénane, mais fit tous ses efforts pour le ramener au bercail. La date de ces démarches est connue : elles suivirent de près la mort de l'archevêque Luitbalde (ou Luitpold), arrivée en 1060. Gozechin se sentait vieillir : il ne put se décider. On manque de renseignements sur les dernières années de sa vie.

A quels motifs attribuer sa retraite volontaire? Les doctrines de Bérenger avaient profondément troublé l'église de Liège; Gozechin ne fut pas le seul scolastique qui abandonna le champ de bataille. Il est difficile, à distance, d'apprécier la nature et la gravité des obstacles qui déterminèrent ces découragements.

Nous possédons de Gozechin une lettre ou plutôt un opuscule publié par D. Mabillon, d'après un manuscrit de Dôle, en Franche-Comté, et accompagné de courtes notes. C'est une réponse aux instances de Valcher. L'auteur y aborde plusieurs sujets, ce qui en rend la lecture intéressante. On y remarque, entre autres, une comparaison entre les mœurs contemporaines et celles d'autrefois, une description de la ville de Liège vers

le milieu du ^x^e siècle, enfin un éloge pompeux de la science et de la piété liégeoises. « Liège, dit l'auteur, brille comme la fleur de la triple Gaule et comme une seconde Athènes. Savante, elle rivalise avec l'Académie de Platon; pieuse, c'est la Rome d'un Léon. » Pourquoi donc, encore une fois, pourquoi, s'il en était ainsi, se retirer sur le mont sacré ?

Alphonse Le Roy.

Mabillon, *Ann.*, t. IV. — *Histoire littéraire de la France*, t. VII. — Cramer. — Stallaert et Vanderhagen.

GRACE (Thierry DE), né à Liège, fut évêque suffragant du diocèse de ce nom, de 1628 à 1636. Il était fils de Mathias de Grace, brasseur, échevin de Liège, et de Marie de Malaise. Ayant fait ses études à l'Université de Louvain, il y prit son grade de licencié en théologie et devint professeur principal au collège du Lys en cette ville. Il se fit, dans cette position, une solide réputation de science et de vertu. Puis il revint à Liège, professa la théologie au séminaire depuis le mois de septembre 1615, fut nommé examinateur synodal en 1618, devint président du séminaire vers 1624, et fut ensuite choisi par le prince-évêque Ferdinand de Bavière pour exercer les fonctions épiscopales en qualité de suffragant. Le nonce apostolique Louis Caraffa le sacra en 1628, sous le titre d'évêque de Dionysie. Le chapitre de Saint-Lambert l'ayant présenté à l'évêque le 23 mars de la même année pour la prébende théologale de la cathédrale, il fut reçu chanoine gradué le 27 novembre suivant. Il possédait aussi un canonicat dans une des collégiales de Saint-Jean ou de Sainte-Croix. Thierry de Grace consacra, le 8 septembre 1635, sous l'invocation de Saint-Joseph, l'église des religieuses Récollectines en Bèche, à Liège. La confiance de Ferdinand de Bavière en ses capacités était grande; il fut chargé à différentes reprises de missions diplomatiques, et notamment, en 1629, d'une négociation importante auprès du prince d'Osnabrück. De Grace mourut le 4 août 1636 et fut enterré dans l'église du séminaire de Liège (ancien hôpital Saint-Mathieu à la chaîne). Sa pierre

tumulaire le représentait vêtu de ses habits épiscopaux, et portait cette inscription, qui fait de ses qualités un juste et brillant éloge.

HOC TUMULO CLAUDUNTUR OSSA REVERENDISS. DOMINI THEODORICI DE GRACE, EPISCOPI DIONYSIENSIS. VIRI SUO TEMPORE DOCTRINA CLARISS., VIRTUTIBUS EXIMII; QUI POSTQUAM SUMMA CUM LAUDE QUATUOR CIRCIUM IUSTRIS IN SEMINARIO LEODII THEOLOGIAM PROFESSUS FUISSET, ET PER ANNOS ALIQUOT EIDEM SEMINARIO PRÆFUISSET, CRESCENTIBUS TANDEM MERITORUM CUMULIS, A SERENISS. PRINCIPE ET EPISCOPO LEOD. IN SUFFRAGANEUM ASSUMPTUS, ATQUE PRÆBENDA THEOLOGICALI IN ECCLESIA LEOD. HONORATUS EST, QUO IN MUNERE PER OCTO ANNOS INFATIGABILI ZELO DEO PLACERE, HOMINIBUS AUTEM SERVIRE STUOUI, DONEC, POST MULTOS EXANTILATOS LABORES, PLACUIT ALTISSIMO REM HOCCE æRUMNOSUS TEMPORE, 4 AUGUSTI ANNO 1636, EX HAC MISERA AD VITAM UT SPERAMUS BEATIOREM EVOCARE.

S. Bormans.

Ernst, *Tableau des suffragants de Liège*, p. 207. — De Theux, *Le Chapitre de Saint-Lambert à Liège*, t. III, p. 264.

GRADY (Charles-Antoine, chevalier DE), baptisé à Liège le 26 novembre 1712, était fils du chevalier Henri de Grady, échevin de Liège, et de Jeanne de Solms. Pourvu d'une prébende à la cathédrale de Saint-Lambert, il fournit la preuve de ses études et de son grade de licencié en droit pris à Louvain le 29 octobre 1737, et fut reçu chanoine tréfoncier, le 6 novembre 1750. L'évêque suffragant Pierre-Louis Jacquet étant devenu très vieux, le prince Jean-Théodore de Bavière voulut lui donner un coadjuteur, et jeta à cet effet les yeux sur Charles de Grady. Il fut sacré le 21 décembre 1762, sous le titre d'évêque de Philadelphie, par Jacquet, assisté des abbés de Saint-Laurent et du Val-Saint-Lambert. La cérémonie eut lieu dans l'église collégiale de Saint-Pierre, où le nouveau suffragant possédait un canonicat, et dont le chapitre le choisit comme prévôt, le 14 novembre de l'année suivante. Jacquet mourut le 11 octobre 1763. De Grady avait déjà officié pontificalement le 17 février précédent aux obsèques de Jean-Théodore. Charles d'Oultremont, successeur de ce prélat sur le siège de Liège, le confirma dans sa charge de suffragant; il reçut de lui les ordres de diacre et de prêtre respectivement le jour de Pâques et le 24 avril

1763, et la consécration épiscopale le jour de la Pentecôte. Le 23 juillet 1765, de Grady posa la première pierre de la nouvelle église de Saint-André, sur le marché de Liège. Ayant été consacrer des églises et des autels dans les provinces de Limbourg et de Luxembourg, il eut quelques difficultés avec le gouvernement des Pays-Bas qui avait défendu à tous ses sujets, tant ecclésiastiques que laïques, de donner des honoraires pour les fonctions de l'ordre épiscopal.

Charles de Grady mourut le 9 juillet 1767 en son château de Brialmont, près de Tilff; il fut enterré à Saint-Lambert, dans la chapelle de Malonne, où son épitaphe relate tous les détails biographiques que nous venons de mentionner.

S. BORMANS.

Ernst, *Tableau des suffragants ou co-évêques de Liège*, p. 263. — De Thèux, *Le Chapitre de Saint-Lambert à Liège*, t. IV, p. 68.

GRAMAYE (Jean-Baptiste), historien, voyageur et latiniste, né à Anvers, en 1580, mort à Lubeck, en 1635. Lui-même écrit son nom de plusieurs façons : *Gramaye*, *Grammaye*, *Degrammaye*, *Gramay*, *Grammay*, etc. En tête de son *Andromeda*, il s'attribue l'épithète bizarre de *Anversanus* pour *Anterpiensis*. Peut-être était-il le fils de Gérard Grammay, « receveur de la noble ville d'Anvers » auquel Christophe Plantin dédia sa première publication, *l'Institutione di una fanciulla nata nobilmente*. On croit sa famille originaire de la Gueldre. Au bout de quatre ans d'études à Louvain, il obtint en 1600 le grade de licencié en droit. Il fut successivement professeur de rhétorique et de jurisprudence. Nommé protonotaire apostolique et prévôt du collège de Sainte-Walburge à Arnheim, il s'attira bientôt la faveur de l'archiduc Albert, qui le nomma son historiographe. Un article de F. Vande Putte, inséré au tome III (1re série) des *Annales de la Société d'Emulation de Bruges*, démontre que, pour sa mission historique, Gramaye rencontra autant de difficultés que Jacob de Meyer, cent ans auparavant. Le nouveau chercheur avait pourtant obtenu de l'archiduc les pouvoirs les plus étendus et les recomman-

dations les plus pressantes. Mais comme il se proposait de ne faire une description des Pays-Bas que d'après ses observations et ses recherches personnelles, comme il prétendait visiter tous les monuments curieux, toutes les archives tant privées que publiques, il se heurta bientôt au mauvais vouloir des uns, aux puérils soupçons, aux préventions, même aux dédains des autres. Dans une publication des Bibliophiles de Mons (*Rapport sur les antiquités de Mons*, 1836), on voit que messieurs les échevins de Tournai, à qui l'archiduc avait recommandé de *faire toute faveur à son historiographe, le défrayant quatre à cinq jours, et lui montrant toutes les singularités de la ville*, le regardaient pardessus l'épaule et l'appelaient fièrement un *Jean-Baptiste Gramayus*. On était tout glorieux de constater qu'on ne lui communiqua rien de ce qui était contre l'honneur de la ville, savoir les *renuements et actes détestables ycausés par les hereticques*, ainsi ce qui faisoit pour son lustre et sa réputation seulement.

Parmi les lettres de recommandation des archiducs, expédiées, en 1608, aux localités de Flandre pour favoriser l'entreprise de Gramaye, on cite celle de Dixmude. On y demandait que l'historiographe officiel, archidiacre d'Utrecht, chanoine de Liège, doyen de Leuze et président d'un collège à Louvain, « fust « défrayé avec son carlet et assistant » dans le tour qu'il lui convenoit de faire en Luxembourg, en Gueldre, en Flandre, en Artois et en Hainaut.

En mars 1609, Gramaye envoya au bourgmestre de Dixmude le texte de sa monographie pour qu'il pût en contrôler l'exactitude et corriger quelques erreurs inévitables. Mais dès le 29 mars, le seigneur de Dixmude, comte de Bergh, qui habitait alors la Hollande, témoigna son mécontentement de ce que le magistrat eût si bien reçu l'historiographe. Il défendit, nonobstant l'ordre des archiducs, de lui rien communiquer sans avoir obtenu son assentiment. De son côté, Gramaye, pressé par le gouvernement de terminer ses ouvrages, s'impatientait du retard qu'on mettait à *renvoir*

ses écrits sur Dixmude. Il écrivit de Bruxelles le 19 juin pour qu'on lui renvoyât son manuscrit. Le magistrat fort embarrassé, puisqu'il craignait, à la fin, de mécontenter l'archiduc et le comte de Bergh, ne répondit que le 24 juillet : il attendait toujours la décision du seigneur de Dixmude. Ce fut ainsi que cette partie de l'œuvre ne parut qu'en abrégé dans l'histoire de la Flandre occidentale et fut réimprimée plus tard à Louvain, en 1708, dans les *Antiquitates belgicae*. Les magistrats de Furnes furent plus complaisants ; car dès le 20 mars 1609 la régence attestait par écrit que Gramaye avait dûment consulté toutes ses archives locales.

Malgré tous ces obstacles, malgré l'absence de critique, de style et de véritable indépendance d'esprit, ces descriptions de la plupart de nos villes sont très curieuses. Il est difficile d'en retrouver toutes les éditions particulières. Les *Antiquitates belgicae* n'en reproduisent pas le véritable texte, ni les figures, ni les planches. En 1611, Gramaye publia *Gandavum* et *Cortracum*, chez Verdussen, à Anvers. La même année, il faisait encore imprimer *Brugæ Flandrorum*, chez Philippe Dormael, à Louvain, et *Flandria franca* (le franc de Bruges), Grammont, Wervicq, Nieuport, Alost, etc., chez Christophe Beys, à Lille. Peu de temps auparavant, il avait fait paraître *Res Duacenses* et *Trazinium municipium* sans nom d'imprimeur. Ces nombreux petits in-4^o occupaient donc en même temps les principales presses du pays. C'était à cause des instances de l'archiduc Albert. Tout ce qui concerne la Flandre a été fidèlement reproduit par Sanderus dans sa *Flandria illustrata*.

D'une activité dévorante, Gramaye, à peine remis de ses fatigues d'historiographie, entreprit de longs voyages en Allemagne, en Italie et en Espagne. Philippe IV le chargea d'aller étudier le Maroc. Pris par des corsaires, il visita les Etats barbaresques et d'autres parties de l'Afrique. Racheté d'esclavage par l'archiduc Albert, il ne résida pas longtemps en Belgique. Il parcourut la Moravie et la Silésie. L'évêque d'Olmütz,

cardinal François de Dietrichstein, le plaça à la tête de son gymnase renommé. Le pape Urbain VIII le désigna pour l'archevêché d'Upsal. Comme il revenait d'Anvers où l'avaient appelé des affaires de famille, il tomba malade à Lubeck, où il mourut en 1635. Il a été enterré dans la cathédrale (*le Dom*), où il y a tant de souvenirs flamands.

L'utopie qui préoccupa longtemps Gramaye, ce fut d'organiser, sous les auspices du roi d'Espagne, une croisade européenne destinée à expulser les mécréants du nord-ouest de l'Afrique. Ses rêveries font quelquefois penser à Raymond Lulle. Il supposait qu'on pouvait, en excitant les Maures contre les Turcs, affranchir Alger, Tripoli et Tunis. Parmi les ressources pécuniaires, il indiquait des contributions à prélever sur les abbayes et des restrictions à mettre au luxe des églises. Il voulait aussi refaire la *dîme saladin* et mettre un impôt sur les titres de noblesse, les loteries, etc.

On a de lui :

Asia sive Historia universalis. Colon., 1591, in-4^o (Hypomnemata). — *Africa illustrata libri X*. Tornaci, 1622 (dédié au roi Philippe IV). — *Diarium (algeriense) rerum Argelæ gestarum ab anno 1619 sive speculum miseræ servorum turcorum*. (Ath., 1622. Cologne. 1623 et Douai, Kellam.) — *Historia brabantica*. Louvain, 1606. — *Antiquitates ducatus Brabantiae*. Brux., 1606 et 1610. — *Historia Namurcensis in qua Comitum series et gesta, antiquitates urbis*, etc. Anvers, 1607. — *Historiæ et Antiquitatum urbis et provinciae Mechliniensis libri III*. Brux., 1607. — *Historiæ et Antiquitatum urbis Cameracensis summa capita*. Brux., 1608. — *Hasbania illustrata libri X*. (Tournai, 1622. Cologne, 1623.) — *Antiquitates comitatus Flandriæ*. Anvers, 1611. — *Antiquitates belgicae, emendatiores et auctæ antiquitatibus Bredanis nunc primum editis. Accedunt hac editione Nicolai de Guyse, Mons Hannoniæ, Davidis Lindani Teneramunda*. (Louvain et Brux., 1708, 2 part. en un vol, in-folio.)

Jöcher lui attribue un *Lexicon Mauri-*

cum, mais sans faire connaître si ce livre est imprimé.

Gramaye a fait, en outre, imprimer un recueil de discours, de déclamations académiques et d'épîtres. Dans ses nombreuses poésies latines encore inédites, on cite un grand nombre de pièces de théâtre en latin jouées à Anvers, à Vilvorde, à Bruxelles, à Louvain, à Lenze, et à Cologne. L'*Andromeda*, imprimée en 1600 (*apud* L. Kellau), fut représentée par les élèves du collège du Faucon, à Louvain, trois jours après l'inauguration des archiducs. Le censeur déclare que cette pièce explique la véritable origine des troubles religieux. Dans le *Messenger des sciences historiques de Gand*, 1854, p. 108, M. le professeur J. Nève a décrit un curieux ouvrage de Gramaye. C'est le *Specimen litterarum et linguarum universi orbis*. Imprimé à Ath, en 1622, par Masius, on le confond parfois avec le *Thesaurus litterarius de litteris et linguis universi orbis*. Coloniae, 1623. Au revers du titre est une vue gravée sur bois de la ville africaine de Bougie, qui ajouta un nouveau titre à tous ceux de Charles-Quint. L'auteur, dans sa préface, donne de précieux détails sur tous les manuscrits de la Bible qu'il a vus dans le cours de ses voyages jusqu'à Tunis. Il énumère aussi toutes ses relations avec les savants de l'époque. Il déclare posséder la copie de grand nombre d'épigraphes, d'inscriptions et de médailles, principalement relatives à l'Afrique. Les pages 31-32 sont remplies par un avis de l'imprimeur au lecteur, où l'on passe en revue tous les ouvrages publiés et manuscrits de Gramaye. La *Bibliotheca Belgica* pourra bientôt s'en inspirer pour débrouiller cette bibliographie qui offre des difficultés exceptionnelles. C'est ainsi que la *Peregrinatio belgica* est tantôt citée comme imprimée à Cologne, en 1623, tantôt comme simplement commencée (*capta edi*) à Amsterdam. Foppens omet *Albertiadem translatusque in hispanicum relations* ainsi que *Oratio dominica centum linguis* et un volume publié par Comellinus à Leyde : *Stemmatum paradigma ad Fredericum Comitem Arhurgi, Gulielmum*

procomitem Wavremontis, Alexandrum Bornhemi, ALUMNOS QUONDAM SUOS.

J. Stecher.

Bulletin du bibliophile belge, I, 464; IX, 324. — *Messenger des Arts et des Sciences historiques*, 1854, p. 408. — J. B. Coomans, *Notices biographiques*. — St-Genois, *Voyageurs belges*. — *Annales de la société d'émulation de Bruges*, 1^{re} s. III, 397. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, I, p. 568. — J. Zwiliard, *Préface de la description d'Ath* (1610).

GRANDJEAN (Henri DE), chirurgien-oculiste du roi de France, chevalier du Saint-Empire, naquit à Corinhez, commune de Saive, paroisse de Housse (et non pas à Theux ou à Blegné, comme le disent quelques auteurs), le 23 décembre 1725, de Diendonné de Grandjean et d'Anne Borgnet. Il fit ses premières études de chirurgie sous les auspices de son père, qui était lui-même un praticien distingué. A l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, il fut envoyé à Paris pour terminer ses études, et, en 1752, son maître, le chirurgien Moreau, remarquant son aptitude extraordinaire pour son art, le fit entrer à l'Hôtel-Dieu pour obtenir la maîtrise. C'est à partir de cette époque qu'il commença à étudier spécialement la chirurgie oculaire : il devint l'élève et l'ami de Daviel dont il perfectionna plus tard la méthode d'opérer la cataracte en n'enlevant que la cristalloïde sans extraire le cristallin. Ses qualités personnelles lui attirèrent l'estime et l'amitié de tous ceux qui le connurent et contribuèrent à sa réputation autant que ses talents remarquables. Sa charité égalait son mérite : il établit chez lui un dispensaire pour les indigents, et, au moins deux fois par semaine, il opérât gratuitement tous ceux qui s'y présentaient. C'est ainsi qu'il rendit la vue à cent quatorze aveugles nés. Le bruit des nombreux succès qu'il obtenait parvint aux oreilles du roi. Louis XV se le fit présenter par La Martinière, son premier chirurgien, et le nomma oculiste de la cour. A son avènement, Louis XVI lui continua ses faveurs et voulut le créer chevalier de Saint-Michel. On rapporte une anecdote à ce propos : Grandjean aurait refusé cet honneur en faveur du chirurgien

Moreau, prouvant ainsi sa délicatesse et la déférence qu'il avait pour son ancien maître. Ce ne fut qu'en 1782 qu'il reçut à son tour cette distinction. Il fut l'un des fondateurs du collège de chirurgie. Grandjean mourut à Paris, en 1802, à l'âge de soixante et dix ans, laissant un *Recueil d'observations* inédit.

Son frère *Guillaume*, chevalier du Saint-Empire, naquit à Corinhez, le 28 novembre 1731, et étudia la chirurgie oculaire à Paris sous sa direction. Grâce à ses conseils, il y acquit également une grande réputation. En 1782, Louis XVI lui avait assuré la survivance des fonctions d'oculiste occupées à la cour par son aîné. Guillaume de Grandjean mourut le 28 octobre 1796.

Docteur Victor Jacques.

Comte de Becdelièvre, *Biographie liégeoise*, Liège, 1837, t. II, p. 560. — Delvaux de Fouron, *Dict. biograph. de la province de Liège*.

***GRANVELLE** (*Nicolas PERRENOT*, seigneur de), premier ministre de l'empereur Charles-Quint, né à Ornans, petite ville de la Franche-Comté, en 1486, mort à Augsbourg le 28 août 1550, à l'âge de soixante-quatre ans. Il ne prit le nom de Granvelle qu'après avoir acheté la terre de ce nom, en 1527, et l'on aurait placé sa biographie au mot *PERRENOT* si elle n'était indispensable pour faire connaître l'origine de l'influence de son fils, le cardinal Antoine Perrenot de Granvelle.

La famille Granvelle, qui jeta un si vif éclat au xvi^e siècle, était originaire d'Ouhans, en Franche-Comté, où son premier auteur connu, Nicolas Prenet ou Perrenot, vivait en 1391, et d'où il partit alors pour se faire inscrire dans la bourgeoisie d'Ornans. L'un des enfants de Nicolas, Antoine, était *fêcre* ou *marischal*, c'est-à-dire forgeron, de 1426 à 1448; mais ses descendants ne tardèrent pas à s'enrichir et à s'élever, et l'un d'eux, nommé Pierre, fut successivement notaire de la cour de Besançon et tabelion général au comté de Bourgogne ou Franche-Comté. Un autre, Jean, châtelain d'Ornans, fut père de Nicolas et aïeul du cardinal; il n'était ni maréchal ferrant, comme Strada l'a dit en le con-

fondant avec l'un de ses ancêtres, ni allié à plusieurs familles nobles, comme l'ont avancé les panégyristes de son petit-fils.

Après avoir étudié à Dôle et obtenu le grade de docteur en droit, Nicolas Perrenot s'établit dans cette ville, où il commença sa carrière en remplissant les fonctions d'avocat du souverain au bailiage. En 1513 il épousa une dame de bonne naissance, Nicole Bonvalot, dont un des frères, François, abbé de Saint-Vincent, mort de la pierre le 13 décembre 1560, fut ambassadeur en France et fut nommé ensuite archevêque de Besançon, mais sans pouvoir jouir en paix de cette dignité éminente, et dont un des beaux-frères, Jean de Saint-Mauris, occupa également le poste d'ambassadeur en France, en 1544, fut appelé ensuite à Bruxelles pour présider le conseil d'Etat et des finances, et, après avoir renoncé à cette haute position, mourut à Dôle en 1555.

Perrenot fut nommé le 12 décembre 1518 conseiller au parlement de Dôle, en Franche-Comté; le 18 septembre de l'année suivante, conseiller et maître des requêtes au conseil privé établi aux Pays-Bas; le 17 juin 1521, maître des requêtes au conseil particulier de Marguerite d'Autriche, gouvernante générale de nos provinces. Le 1^{er} décembre 1522, Charles-Quint le désigna pour occuper la première place de son conseil privé dont il n'aurait pas été disposé et qui lui fut, en effet, conférée le 15 septembre 1524. A son retour de France, en 1529, il fut appelé à assister dans ses travaux le grand chancelier ou chancelier de Bourgogne, Mercurin de Gattinara, durant sa dernière maladie, et ses appointements, qui avaient été fixés à vingt-huit sous par jour en 1524, furent portés à cinq cents livres par an le 29 mai 1529.

C'est Gattinara qui se constitua le protecteur de Perrenot, et qui le fit venir à Bruxelles. Le nouveau conseiller profita de son heureuse fortune pour améliorer et relever la position de son père. Celui-ci échangea les fonctions de châtelain d'Ornans contre celles de lieutenant des salines ou de second d'un offi-

cier que l'on nommait le *pardessus les sauneries*; en 1528, Pierre Perrenot acquit la seigneurie de Cromary, près de Besançon, et fut ensuite créé chevalier, avec réversion de ce titre sur sa postérité.

Son fils Nicolas parcourut une carrière de beaucoup plus éclatante. Lorsque Gattinara mourut, il le remplaça, non en qualité de grand chancelier, cette fonction éminente fut supprimée, mais comme premier conseiller d'Etat et garde des sceaux des royaumes de Naples et de Sicile. De concert avec de Los Cevos et deux autres conseillers il délibérait sur la généralité des affaires, que lui et de Los Cevos, seuls, maniaient et expédiaient; il se mêlait aussi de ce qui concernait l'administration de la justice en Sicile et dans le royaume de Naples, mais c'était de Los Cevos qui avait la charge exclusive des affaires de ces deux royaumes et de l'Espagne; celles des Pays-Bas, de la Bourgogne et de l'Allemagne ressortissaient à Perrenot seul. Charles-Quint ne signait aucune pièce que l'un de ces ministres n'eût d'abord munie de sa signature.

Des avantages considérables furent assurés à Perrenot comme à un personnage aussi capable que dévoué. On lui assigna: le 19 mars 1530, la jouissance des *scriberies* (ou greffes) et *scels* (ou scellage) du bailliage d'Aval; on le nomma aussi *pardessus les sauneries*, office dont son père n'avait eu que la lieutenance. Il obtint encore, le 19 janvier 1533, une pension de douze cents ducats d'or, qui fut portée, au mois d'août suivant, à deux mille ducats, et augmentée, le 13 avril 1538, jusqu'à trois mille ducats. Enfin, Charles-Quint lui conféra la commanderie de Calamea, de l'ordre d'Alcantara, et le titre de chevalier de l'Eperon d'or.

Ce serait entreprendre une tâche très longue et très difficile que d'énumérer et d'analyser toutes les questions dans lesquelles Perrenot intervint. Le 22 août 1521, il fut chargé par Marguerite d'Autriche de se rendre à Calais pour prendre part aux négociations qui devaient amener la paix entre l'Espagne et

la France; l'insuccès de cette mission ne causa aucun tort à son avancement. Au surplus, il mérita la faveur de la princesse par les soins qu'il apporta à applanir ses différends avec le duc de Savoie, au sujet de son douaire, et, en juin 1524, il fut envoyé en Franche-Comté pour contrôler la gestion des receveurs et trésoriers du domaine.

Bientôt une affaire plus grave mit à l'épreuve ses talents de négociateur. François Ier, fait prisonnier à Pavie, ne put racheter sa liberté qu'en signant un traité très désavantageux pour lui et pour son royaume. Perrenot prit part à toutes les conférences diplomatiques qui eurent lieu à cette occasion et coopéra activement à la conclusion de la paix; mais cette dernière ne se rétablit que difficilement, Charles-Quint n'ayant su ni profiter de sa victoire pour accabler la France, ni se réconcilier avec son ennemi vaincu en se montrant généreux. Dès que François Ier fut rentré dans ses Etats, il refusa d'exécuter les clauses du traité. Perrenot étant allé à Paris l'inviter à tenir sa parole, le roi le fit arrêter, et lorsque Charles-Quint, usant de représailles, eut prescrit de retenir en otage, comme cautions de la sûreté de Perrenot, les ambassadeurs français, on conduisit ce dernier à Vincennes, d'où il ne sortit qu'à la fin du mois de mars 1528. Lorsqu'il prit congé du roi François Ier, le 28, ce monarque lui fit présenter par le secrétaire d'Etat Robertet le défi qu'il adressait à Charles-Quint; mais Perrenot s'excusa de l'accepter, en alléguant qu'il n'avait reçu d'autre ordre que de quitter le roi le plus tôt possible. Robertet lut alors une protestation contre les accusations portées par Charles-Quint contre son prince, et celui-ci annonça à Granvelle qu'il allait être conduit à la frontière, pour y être échangé contre ses ambassadeurs.

En 1535, Perrenot rédigea un long *factum* afin de rejeter sur François Ier l'origine des guerres et des maux qui avaient accablé la république chrétienne et afin de prouver que l'empereur avait toujours fait ce qu'il pouvait pour les conjurer, dans l'intérêt de tous. Le titre

donne une idée du style dans lequel il est écrit : *Mémoire, récapitulation et assercion extemporanes et tumultuaire, contenant la plaine, nue et pure vérité, avec grossier arraisonnement, pour ceulx qui voudront plus amplement et ordonnément escrire des choses passées entre l'empereur Charles cinquesme de ce nom et le roi François de France, et de leurs actions et gestes.*

Dans l'entre-temps, Perrenot fut envoyé à Strasbourg pour ramener cette ville au catholicisme; il échoua dans cette mission, bien qu'il y eût déployé, d'après le dire de Charles-Quint, tout le talent que l'on pouvait attendre de l'homme d'Etat le plus consommé. Il prit ensuite part à l'expédition de Tunis, dont il écrivit l'histoire, et ce fut lui qui signa le traité conclu avec le bey Muley-Hassan.

L'harmonie qui régnait entre le ministre et Marguerite d'Autriche paraît ne s'être pas perpétuée entre lui et la princesse qui succéda à Marguerite dans le gouvernement des Pays Bas. Vers 1535, Marie de Hongrie se plaignait de rencontrer dans Perrenot une désapprobation persévérante de ses actes. Mais l'empereur soutenait son conseiller, qui ne le quittait pour ainsi dire jamais et l'accompagna dans la plupart de ses voyages et de ses expéditions, et figura, soit à sa suite, soit comme son représentant, dans presque toutes les grandes diètes assemblées en Allemagne pour délibérer des intérêts de la religion et de l'Empire.

La volonté de fer de Charles-Quint plaça quelquefois son ministre dans de grandes perplexités et dans une position fort embarrassante. C'est ainsi que lors de la révolte des Cantons, Perrenot fut envoyé à Loches, afin d'obtenir de François I^{er} la liberté pour son souverain de traverser ses Etats; sa mission réussit, grâce à la promesse qu'il fit, par ordre de Charles-Quint, de restituer le Milanais à la France. Plus tard, l'empereur confirma les espérances données par son ambassadeur; mais lorsqu'il fut entré dans Gand, il n'hésita pas à déclarer à l'envoyé français qu'il n'avait pris aucun engagement et qu'il ne rendrait jamais

un pays nécessaire à la sécurité de ses autres possessions. C'était complètement désavouer Perrenot.

Lorsque Charles-Quint entreprit son expédition contre Alger, ce fut malgré l'avis de tout son entourage, et surtout de Perrenot. Toutes les observations qu'on lui adressa furent inutiles; il y répondit en despote et fut cruellement puni de son opiniâtreté. Le vaisseau sur lequel était Perrenot faillit périr à plusieurs reprises; mais le dévoué Franc-Comtois échappa à tous les dangers et saisit cette occasion pour réclamer de nouvelles faveurs.

Déjà s'étaient ouverts en Allemagne les débats relatifs à l'ouverture d'un concile où l'on s'occuperait de réformes à introduire dans la discipline de l'Eglise et à l'établissement d'une entente entre tous les princes, afin de s'opposer aux attaques du sultan Soliman et de François I^{er}, alors coalisés. Ces deux propositions différentes se nuisaient réciproquement. Charles-Quint, afin de se concilier les protestants, mais contrairement aux intentions manifestées par la cour de Rome, se montra disposé à faire discuter par la diète impériale un règlement provisoire au sujet des controverses religieuses; les protestants, de leur côté, ne voulaient se déclarer ouvertement contre la France et les Ottomans qu'après avoir obtenu des garanties sérieuses en faveur de la liberté de conscience. Or, l'unique but de Charles-Quint était de gagner du temps.

Lorsque la diète s'ouvrit à Worms en 1540, l'empereur n'y parut pas; ce fut Perrenot qui s'y présenta comme son principal commissaire. Il y prononça, le 25 novembre, un discours dans lequel on doit voir une sorte de manifeste exprimant les vues de Charles, qui le fit imprimer et répandre. Perrenot eut de la peine à faire commencer les conférences, qui furent marquées par un colloque entre deux théologiens éminents, un de chaque opinion, colloque qui n'eut aucun résultat. De nouvelles réunions se tinrent à Ratisbonne, en 1541. En vain, Perrenot pressa les princes d'accorder à son maître des troupes et des subsides; il fut plus heureux lorsqu'il

fallut décider à qui appartiendrait le droit de choisir les théologiens qui devaient défendre, en présence de l'assemblée, les doctrines entre lesquelles cette dernière était partagée. Il proposa de laisser ce choix à l'empereur, et sa motion fut acceptée; un catholique et un luthérien devaient présider à la dispute; ce fut lui, d'une part, et le priee palatin, d'autre part, à qui cette mission honorable fut confiée.

Perrenot assista encore à l'ouverture du concile de Trente, qui, par suite de la guerre, se sépara presque aussitôt après s'être réuni; il se rendit ensuite à la diète de Nuremberg, où il sollicita les princes allemands de réunir leurs troupes à celles de la maison d'Autriche contre la France et l'empire ottoman; il insista, sans succès, pour que les protestants s'en tinssent, en matière religieuse, à la décision du concile. Les princes qui avaient accepté les doctrines de Luther et formé la ligue de Smalkalde repoussèrent ses ouvertures, prévoyant que les opinions orthodoxes et l'influence du pape domineraient au concile. Ils ne voulurent ni prendre part à la campagne contre la France, qui aboutit à la paix de Crépy, du 18 septembre 1544, ni envoyer leurs délégués au concile.

Perrenot et son fils, le cardinal Granvelle, essayèrent à ce propos de graves reproches. C'était leur faute, disait-on, si l'empereur n'avait pas tiré plus de parti de la pointe heureuse qui l'avait conduit jusqu'à Saint-Dizier; on les accusa d'avoir accordé à l'ennemi des conditions trop avantageuses; mais eux, de leur côté, alléguèrent l'épuisement des finances et l'affaiblissement de l'armée. La vérité est que Charles-Quint désirait un rapprochement avec la France, dont il ne parvenait pas à briser la résistance, tandis qu'il voulait en finir avec les protestants allemands.

L'adresse et la patience dont le ministre Perrenot donna souvent des preuves n'aboutirent plus d'une fois qu'à lui attirer de violentes inimitiés. Lorsqu'il parvint à rétablir la paix dans le nord de l'Europe en signant, le 23 mai 1544, la paix entre Charles-Quint et le

roi de Danemark, Christiern III, l'électeur palatin, qui contestait les droits de celui-ci, éleva sans succès des réclamations. L'empereur les repoussa avec une dureté que l'on attribua à son premier conseiller et qui détermina le palatin à se joindre au parti protestant. La guerre contre ceux-ci éclata enfin et fit triompher pour quelque temps la politique de Charles-Quint au delà du Rhin. Elle augmenta encore l'influence des Granvelle, qui avaient assisté, en 1545, à l'ouverture du concile de Trente; leur puissance était à son apogée lorsqu'un des fils de Perrenot, le baron de Chantonay, fut chargé, en 1548, d'épouser à Aranjuez Marie, l'une des filles de l'empereur, au nom de l'archiduc Maximilien d'Autriche. Mais bientôt le père commença à sentir l'influence de l'âge et dut se rendre en Franche-Comté pour essayer de rétablir sa santé chancelante. Rappelé en Allemagne, où les dissensions entre les catholiques et les protestants redevenaient de plus en plus vifs, il était à peine arrivé à Augsbourg qu'il y mourut après cinq jours de souffrances.

Cette perte causa beaucoup de regrets, car Perrenot avait la réputation d'être modéré et Sleidan a fait connaître une lettre dans laquelle la ligue de Smalkalde lui rend ce témoignage, qu'il avait employé tous ses soins pour procurer la paix à l'Allemagne et donné à Charles-Quint des conseils remplis de modération et d'équité. Son maître éprouva un vif regret de sa mort et écrivit à son fils, Philippe II, à cette occasion, cette phrase caractéristique: « Nous » avons perdu, vous et moi, un bon lit » de repos; » il voulait dire un serviteur prudent, sur lequel on pouvait compter en toute assurance. Ailleurs il dit de son ministre: « Je suis persuadé que per- » sonne n'entend mieux les affaires de » mes Etats que Granvelle, particuliè- » rement celles qui concernent l'Alle- » magne, la Flandre, la Bourgogne, et » les négociations à faire avec les rois » de France et d'Angleterre; il m'y a » servi et il m'y sert encore actuellement » avec utilité. » Les lettres patentes

accordées en différentes occasions à l'homme d'Etat dont on s'occupe ici, sont remplies d'éloges à son adresse.

Charles-Quint montre sous un autre aspect le caractère de son conseiller, dans une lettre qu'il écrivit à son fils, le 6 mai 1543, de Palamos, où il allait s'embarquer pour se rendre en Allemagne et de là aux Pays-Bas : « Il a, dit-il, ses « petites passions, principalement en ce « qui concerne les affaires de Bour- « gogne, et un grand désir de laisser « ses enfants riches; quoique je lui aie « assez donné, il fait de la dépense, et « quelquefois il lui prend, à ce sujet, « des impatiences. Mais il est fidèle « et il n'est pas capable de nous trom- « per... » La capacité et le dévouement du chancelier étaient certainement à l'abri de toute épreuve; mais quelle personnalité n'a ses côtés faibles? Nicolas Perrenot n'était pas moins avide de richesses et d'honneurs, qu'empressé de satisfaire son maître. L'ambassadeur de Venise, Marino Cavalli, dans la relation qu'il adressa au sénat de la république en 1551, dit que lui et son fils avaient en peu d'années tellement enrichi leur maison, qui était simple et pauvre, que ce qu'elle possédait s'élevait à des millions.

Dans la suite, Fernand de Gonzague accusa Perrenot d'avoir exigé trois ou quatre mille écus des dix mille que la ville de Milan avait donnés à Fernand pour que l'on n'y établit pas un impôt appelé l'*estimo* des marchandises; mais le fils du ministre, Granvelle, qui n'était alors qu'évêque d'Arras, repoussa avec énergie dans des lettres datées de la fin de l'année 1554 et du mois de juin 1556, cette accusation de concussion. Une note de la main de Granvelle, atteste que l'empereur accueillit cette justification et se déclara satisfait.

Au surplus, si les Allemands étaient mal disposés à l'égard de Perrenot, parce qu'il était étranger et parce qu'on le soupçonnait de vouloir étendre l'autorité de l'empereur aux dépens des princes et des villes, on ne saurait méconnaître qu'ils lui rendaient justice sous d'autres rapports. On lui reconnaissait

un talent extraordinaire et beaucoup de modération, et il eut même à essayer les reproches des catholiques, parce qu'il favorisait trop les protestants. Confident des pensées de Charles-Quint, il savait au besoin, patienter et dissimuler.

La ville de Besançon avait à cette époque pour administrateur suprême, ou plutôt comme représentant du souverain et gouverneur de la cité en son nom, un officier portant le titre de *juge du comté de Bourgogne*, et qui présidait à tous les actes judiciaires du conseil de ville en même temps qu'il était le capitaine militaire. Avec l'appui d'un monarque aussi puissant que Charles-Quint, le personnage investi de ces fonctions, pouvait réduire à néant les libertés dont jouissait l'antique cité de *Vesontio* ou Besançon et y commander en maître. Nicolas Perrenot ne manqua pas de les solliciter, les obtint par lettres patentes du 14 août 1527, en prit possession, et, comme il ne pouvait les exercer en personne, s'empressa de les déléguer à son beau-père, Jacques Bonvalot, et, après la mort de celui-ci, à d'autres personnes tierces. En outre, il acquit de Jean et d'Antoine d'Orsans, l'office de maréchal de l'Empire à Besançon, que Charles-Quint, à sa demande, transforma, le 30 juin 1548, en une charge héréditaire dont lui et ses descendants et ayants droit devaient jouir à perpétuité. Cette charge autorisait le titulaire à exercer la haute police dans la capitale de la Franche-Comté, lorsque l'empereur ou le roi des Romains s'y trouvaient.

Perrenot acheta successivement la seigneurie de Granvelle (le 8 juillet 1527), qui fut plus tard érigée en baronnie; celle de Maiches (les 31 juillet 1530 et 13 mars 1539-1540), celle de Maisières (le 10 mai 1536), celle de Chantonay (le 6 novembre 1536), celle d'Amadans (le 13 mai 1537), celle de Noires (le 11 mars 1539-1540), celle de Veneres (le 27 décembre 1539), celle de Rosey-le-Vernois, Raze et Mailley (le 20 mars 1543-1544), celle de Scay (le 21 mars 1546-1547), le comté de Cantecroy et ses dépendances (le 16 octobre 1549), la seigneurie de Secy-le-Chastel en Vaux (le 2 mai

1550), et celles de Malan et Cresancey.

Après avoir réuni tant de biens de tout genre, Perrenot et sa femme ne pouvaient que désirer de les conserver réunis autant que possible. Par l'acte de partage de ces biens entre leurs enfants, acte daté du 5 janvier 1549-1550, ils constituèrent une grande part de leur patrimoine et, en particulier, leurs propriétés de Besançon, en un fideicommiss perpétuel, c'est-à-dire en un ensemble indivisible, assuré à celui que l'ordre de primogéniture constituait le chef de la famille. Antoine étant ecclésiastique et se trouvant exclu de droit, le bénéfice de cette disposition échut à Thomas Perrenot de Granvelle, seigneur de Chantonnay, créé comte de Cautecroy, né à Besançon le 9 juin 1521. Outre trois enfants morts jeunes, il y avait encore Jérôme, dit de Champagny, baron d'Autremont, né également à Besançon le 14 mai 1514 ; Charles, membre du Conseil privé des Pays-Bas, trésorier du chapitre d'Utrecht, abbé commendataire de Pauverney, en Franche-Comté, né à Bruxelles le 9 janvier 1531, mort en 1567 ; Frédéric, seigneur de Champagny après son frère Jérôme, gentilhomme de la chambre du roi d'Espagne, gouverneur d'Anvers, chef du conseil des finances, né à Barcelone le 2 avril 1536, mort vers 1601. Les six filles épousèrent : Marguerite, Jean d'Achey, baron de Thoiraise ; Etiennette, Guyon Mouchet, seigneur de Châteaurouillaud ; Henriette, Claude Le Blanc, seigneur d'Ollans ; une seconde Marguerite, Antoine de Laubépin, baron de l'Aigle, et ensuite Ferdinand de Lanncy ; Anne, Marc de Beaujeu, seigneur de Montot, et Laurence, Claude de Chalans, baron de Verjon, puis Pierre de Monthuel, baron de Châteaufort. On remarquera que toutes ces alliances sont françaises ou franc-comtoises et semblent indiquer que la lignée des Perrenot, malgré la haute position et les talents de son chef, ne put se faire agréer par la noblesse belge.

Thomas Perrenot remplit avec succès plusieurs ambassades. Ce fut lui qui parvint à négocier entre Philippe II et Marie Tudor cette union matrimoniale

qui offrait si peu de chances de bonheur aux deux époux et se termina si rapidement. Après sa mort, son fils François, créé comte de Chantonnay le 16 juillet 1569, recueillit le somptueux héritage de son aïeul et l'enrichit considérablement, car il avait le goût des tableaux, des livres et des curiosités d'art, mais il ne laissa pas d'enfant légitime, quoiqu'il eût été marié à Barbe de San-Vitale. Le 2 mai 1604, il institua pour son héritier son neveu, Thomas-François d'Oiselet, fils de Pierre-Antoine d'Oiselet, baron de Villeneuve, et de Péronne Perrenot ; ce gentilhomme releva le nom de Granvelle et épousa, le 10 février 1608, une dame issue d'une race illustre, Caroline d'Autriche, fille naturelle reconnue de l'empereur Rodolphe ; il fut créé prince de l'Empire et chevalier de la Toison d'or. Son fils unique, Eugène-Léopold, étant mort huit années après lui, en 1637, sans avoir de postérité, les biens des Granvelle échurent à Jacques-Antoine de la Baume, comte de Saint-Amour, petit-fils, par sa mère Hélène, de Frédéric, le plus jeune des frères du cardinal.

C'est à Nicolas Perrenot que Besançon doit le beau palais qui a depuis été acheté par la ville et où ont séjourné les gouverneurs de la Franche-Comté. Vendu comme bien national, il a été acquis une seconde fois par la commune, en 1864, dans l'intention d'y placer ses collections artistiques et scientifiques. Construit dans le style de la Renaissance, dans une ordonnance à la fois simple et élégante, il porte encore la devise : SIC VISUM SUPERIS, et l'on y remarque en différents endroits des millésimes attestant qu'il fut bâti de 1534 à 1540. A proximité du palais se trouvait un couvent de carmes ; l'église fut mise en communication avec le palais au moyen d'un passage couvert, jeté par-dessus une ruelle, et près du chœur on édifia, en 1549, une chapelle, pourvue d'une crypte affectée à la sépulture des membres de la famille Granvelle. Le corps de Perrenot y fut déposé le 6 décembre 1551 ; mais, pendant la révolution française, les restes mortels des Granvelle furent jetés à la voirie et l'ora-

toire dépouillé des objets d'art qui l'embellissaient.

En exécution d'une clause des divers testaments de son mari, Nicole Bonvalot, par acte du 20 mars 1568, établit à Besançon un collège, dans une maison bâtie à ses frais près de l'église Saint-Maurice. Il devait y avoir un professeur en théologie et deux professeurs en belles-lettres, ainsi que huit boursiers, tous logés au collège. Mais ces libéralités n'ayant pas été suffisantes, le collège ne fit que végéter et était depuis longtemps abandonné, lorsque les héritiers des Granvelle le cédèrent à une communauté d'oratoriens, à la seule condition d'entretenir un cours public de théologie.

Nicolas Perrenot avait le goût des arts, et réunit à Besançon une collection considérable de tableaux, qui fut encore augmentée par ses descendants, et surtout par son fils le cardinal.

Alphonse Wauters.

Voir les sources citées ci-après à la suite de la notice biographique d'Antoine Perrenot de Granvelle.

* **GRANVELLE** (*Antoine PERRENOT DE*), homme d'Etat, évêque d'Arras, puis archevêque de Malines et cardinal, né à Ornans, le 20 août 1517, mort à Madrid, le 21 septembre 1586.

Le célèbre ministre de Charles-Quint et de Philippe II, l'homme dont le nom eut un si grand retentissement pendant les troubles religieux du xvi^e siècle, était le fils du conseiller Perrenot, seigneur de Granvelle, et de Nicole Bonvalot. Il avait à peine commencé ses études qu'il obtint du pape Clément un bref, daté de Bologne le 13 décembre 1529, par lequel il fut nommé protonotaire privilégié, de la catégorie de ceux que l'on appelait *les participants* (*de numero participantium*). Il étudia quelque temps à l'Université de Padoue, où son assiduité lui valut l'affection du célèbre Bembo, qui habitait alors cette ville, puis il se rendit à Louvain, où il fit un cours de théologie.

A l'âge de vingt ans, il possédait sept langues et s'en servait avec une égale facilité, sauf de l'allemand, qu'on lui reprocha, par la suite, de ne savoir que

d'une manière imparfaite. Son père s'empressa de l'initier aux affaires du gouvernement, et il en acquit bientôt une connaissance approfondie. Doué d'une rare pénétration et d'une patience infatigable, il se vit en état de seconder activement le premier ministre de Charles-Quint. Il joignait d'ailleurs à ses talents, les avantages extérieurs dont l'action est si puissante sur la multitude.

A la fin de sa vie, lorsque Scipion Pulzone, dit Gaëtano, peignit le portrait qui est conservé au musée de Besançon et qui est reproduit en tête du tome I^{er} des *Lettres de Granvelle*, celui-ci avait encore une taille imposante, une figure régulière, des traits où se refléchissaient l'étendue et la vigueur de la pensée.

« Quand est de sa personne, disait en 1582 l'abbé de Saint-Vaast, Jean Sarrasin, il est de stature haute et droit, monstrant estre doué d'une verte et forte vieillesse, chose qui se descouvre par son marcher ferme, nonobstant les cheveux gris et la barbe blanche. Son front et sa face, s'il m'est permis d'en juger, monstrent nature luy avoir réparty, entre autres adresses, les dons de grand jugement et de prudence, quoy sans doute luy sont merveilleusement accreus par le continuél maniment de grandes affaires, ayant de longtemps esté guidé à ce but par la prudence de son père, de très grande autorité auprès de ce grand empereur Charles le Quint. S'il est question de l'accoustrement (car les curieux vcuillent tout sçavoir, et l'accoustrement bien composé est indice de l'esprit arrêté), il s'accoustre, selon tittre et lieu qu'il tient, de rouge satin, armosin, autre soye, camelot escarlate, et proprement. »

Granvelle fut comblé de faveurs dès son plus jeune âge. Il eut très tôt une prébende de chanoine, puis la dignité d'archidiacre et de grand chantre à Besançon. Il était, en outre, archidiacre de Brabant dans l'évêché de Cambrai lorsque, en décembre 1538, l'évêché d'Arras étant venu à vaquer, il fut appelé, à peine âgé de vingt et un ans, à occuper ce siège; il ne fut sacré que le 21 mai 1543, et ne

fit son entrée solennelle que le 14 décembre 1545. Les fonctions épiscopales ne constituèrent pour lui qu'une sinécure, car il ne résida pour ainsi dire jamais à Arras, il y fut bientôt suppléé par un suffragant, l'évêque de Salisbury, Pascaise. Toujours absorbé par les affaires du gouvernement, Granvelle séjourna constamment à Bruxelles, sauf lorsqu'une mission officielle l'envoyait à l'étranger.

A cette époque, il prétendit se faire admettre dans le chapitre de Saint-Lambert, de Liège, qui était regardé comme un des plus illustres de la catholicité. Le chanoine Herman d'Eynatten étant venu à mourir, le jeune Granvelle conçut l'idée de lui succéder. L'entreprise n'était pas facile, car le chapitre affectait une grande sévérité au sujet de l'extraction nobiliaire de ses membres. Granvelle n'était pas né noble, son père n'avait été anobli qu'un an après sa naissance, par sa nomination en qualité de conseiller au parlement de Dôle, et son grand-père qu'en 1524; il ne pouvait donc pas produire de titre. C'est pourquoi on ouvrit une enquête en vertu d'une résolution du 21 avril 1540. Des témoins attestèrent que son aïeul avait toujours été considéré comme noble, ainsi que le père de Nicolas Bonvalot et ses ascendants; mais ils ne furent pas aussi affirmatifs à l'égard de la mère de Nicole, Marguerite Merceret, qui était toutefois de bonne naissance. Le titre de docteur que Granvelle possédait, la légitimité de l'union de ses parents et de ses ancêtres, leur honorabilité ayant été bien établies, on se montra facile sur une noblesse plus que douteuse, et on fit céder toutes les considérations à celle de plaire au premier conseiller, à l'homme de confiance de l'empereur. Ce que l'on a bien voulu appeler les preuves de noblesse de Granvelle, se trouve imprimé dans *L'évêque* (t. II, p. 147 à 235).

Dès 1538, le jeune Granvelle fut mêlé aux grandes négociations dont son père était l'âme. Il prit part à l'entrevue de Nice, où Charles-Quint et François Ier conclurent une trêve qui devait durer dix ans, mais qui fut presque aussitôt rompue et, quelques années plus tard, ce fut

lui qui reçut la mission de haranguer, au nom de l'empereur, le concile ouvert à Trente. Son discours, à cette circonstance (9 janvier 1543), énuméra les services que Charles avait rendus à la chrétienté et les obstacles qu'il avait rencontrés auprès de la cour de Rome au sujet du concile. Peu de temps après, il fut chargé de négocier avec le roi d'Angleterre, Henri VIII, une alliance offensive et défensive contre la France et de proposer à Henri un plan d'invasion dans ce dernier pays. Les alliés réalisèrent bientôt leur projet; mais, tandis que Charles pénétrait jusqu'à Château-Thierry, à deux journées de marche de Paris, le roi d'Angleterre employait son armée à prendre Boulogne et de petites villes du voisinage. La France courait un grand danger, lorsque la mésintelligence se mit entre les alliés, et des négociations s'ouvrirent entre Charles et François Ier, pour aboutir à la paix de Crépy (18 septembre 1544). Granvelle s'en occupa avec tant d'ardeur, qu'il demanda et obtint du roi de France la faculté de traverser ses Etats sous prétexte d'aller s'assurer de l'assentiment d'Henri VIII, mais en réalité, afin de savoir si ce monarque était décidé à marcher en avant. On a déjà rapporté les accusations qui furent formulées contre les Granvelle; l'évêque d'Arras, en particulier, fut plus tard accusé d'avoir à dessein omis de stipuler la restitution du bailliage de Hesdin, dont la possession était importante pour la sécurité de l'Artois. Ce service, dit-on, lui fut payé cent mille écus, outre un buffet pour son père. Lui, de son côté, se vantait d'avoir agi, à cette époque, avec beaucoup de désintéressement, et refusé une abbaye ayant seize mille florins de rente, mise à sa disposition par François Ier.

Granvelle s'occupa activement des affaires d'Allemagne, mais il ne parvint pas, dans cette contrée, à se concilier les esprits, et il y devint aussi impopulaire que possible. La conduite de l'empereur Charles-Quint envers deux princes de l'empire, l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse, fut une des causes de l'irritation générale qui se manifesta

contre le chef de l'empire et contre l'évêque d'Arras. L'électeur de Saxe avait été vaincu et pris, mais le landgrave pouvait encore résister; de l'avis d'autres princes, il consentit à se soumettre, des médiateurs lui ayant promis qu'il n'avait rien à craindre ni pour sa vie, ni pour ses biens, ni pour sa liberté. Après de longues discussions, après avoir consulté les Etats de ses domaines, il mit bas les armes; aussi fut-il bien étonné lorsque, après avoir imploré son pardon, il fut arrêté par le duc d'Albe. Charles prétendit n'avoir aucune connaissance des assurances données au landgrave. Est-il croyable, pourtant, que sans avoir été vaincu, le landgrave se fût livré à la merci de son ennemi si on ne lui avait garanti un traitement convenable? Est-il probable que les alliés de l'empereur, les défenseurs de sa cause auraient, au risque d'encourir son indignation, osé outrepasser ses instructions?

On soutint depuis que le texte de la capitulation avait été altéré, que l'on y avait substitué le mot *ewig* à celui d'*einig*, c'est-à-dire que l'on s'était engagé à ne pas faire subir au landgrave une captivité perpétuelle au lieu de promettre de ne lui en faire subir aucune. Ce fut à Granvelle que l'on s'en prit surtout; on attribua le malentendu à son ignorance à peu près absolue de la langue allemande, et bientôt une haine générale s'attacha à son nom, à tel point que Zasius put dire de lui à son maître, le roi Ferdinand : « Il est plus haï que ne le serait un Turc, un Tartare. » On lui reprochait ses manières étrangères, son ton décidé; on l'accusait d'entretenir avec des dames des relations épistolaires qui ne convenaient, ni à son rang, ni à son état.

L'immense faveur dont il jouissait, contribuait à porter à l'excès ce déchaînement. Charles-Quint, dit l'envoyé vénitien Badoaro, avait pris l'habitude de laisser traiter par lui toutes les affaires. Lui-même était fort aimable et montrait beaucoup de courtoisie dans ses audiences et ses réceptions; mais, comme il ne voulait ou ne pouvait discuter à fond les affaires, tous, même les ambassadeurs, même les princes, avant d'être reçus par

lui, étaient obligés de s'aboucher avec le ministre et c'était de celui-ci que la décision dépendait. On comprend combien était périlleux un pareil système; facile à suivre lorsque les ministres sont responsables, il n'entraîne que des inconvénients quand un prince absolu peut, par caprice ou mauvaise humeur, manquer aux engagements contractés en son nom, ou quand le ministre, comptant sur une influence lentement acquise, sur des habitudes contractées à la longue, peut, sans grand danger, abuser des pouvoirs remis entre ses mains et dont la nature et l'étendue ne sont pas définies avec précision. Charles-Quint était déjà redouté avant la victoire de Muhlberg; devenu plus influent en Allemagne, il fut d'autant moins aimé. Les princes avec lesquels Granvelle devait négocier se virent alors renvoyés à lui seul; telle fut la situation que dut accepter, entre autres, l'électeur palatin, qui venait de se convertir au luthéranisme et qui conçut un vif ressentiment de cette innovation.

L'empereur s'aperçut bientôt que son omnipotence n'était rien moins que bien établie. Il voulut faire accepter une sorte de transaction religieuse baptisée du nom d'*Interim*. Non seulement la plupart des protestants refusèrent d'y adhérer ou ne s'y soumirent que par force; beaucoup de catholiques auraient voulu des modifications plus conformes aux idées de la cour de Rome, et de ce nombre était Granvelle qui, sans doute en vertu d'une entente secrète ou préalable avec son maître, exposa son plan à la diète, le 14 juin 1548. Ces tiraillements aboutirent au résultat qu'un esprit impartial aurait prévu : l'*Interim* échoua, l'empereur ne put obtenir aucun secours contre les Ottomans; il se prépara contre lui une nouvelle levée de boucliers, à laquelle la France s'empressa d'accorder son appui, et le puissant monarque échoua dans un projet qui lui tenait fortement à cœur, celui de transmettre la dignité de roi des Romains, avec l'éventualité de la succession à l'Empire, à son fils Philippe, depuis Philippe II.

Charles-Quint perdit, en 1550, le

vieux Perrenot, le père de Granvelle, dont on se plaisait à opposer le caractère modéré à l'esprit plus entier de son fils. Bien que celui-ci n'eût alors que trente-deux ans, l'empereur lui remit, avec la place que le père avait occupée au conseil, le sceau des affaires de l'Empire, en observant, ajoute-t-on, que cet office ne s'accordait d'habitude qu'à des laïques, et sans lui permettre de prendre le titre de chancelier. Peu de temps après, Charles-Quint et Philippe, accompagnés de leur ministre favori, se rendirent à la diète d'Augsbourg, au mois de juin. Ils purent constater le peu de bonne volonté que la majorité de l'assemblée témoignait pour le succès de leurs projets. L'empereur, ou plutôt l'évêque d'Arras, ne cessait d'appeler l'attention sur la nécessité de pourvoir à la sécurité de la Hongrie et d'y envoyer des troupes; les princes, qui, pour la plupart, voulaient assurer l'Empire au frère de Charles, Ferdinand, déjà roi des Romains, et à sa postérité, insistaient, de leur côté, sur la mise en liberté du landgrave de Hesse et de l'électeur de Saxe.

Les conseillers de Charles-Quint, méprisant les avertissements qui leur arrivaient de divers côtés, furent complètement surpris par la prise d'armes du nouvel électeur de Saxe, Maurice, en 1552. On vit alors à quel point l'opinion était déchaînée contre Granvelle. Le margrave de Brandebourg ne se gênait pas pour exprimer ses sujets de plainte : « Tout dans l'Empire, disait-il, dépend d'un homme qui n'est ni noble, ni Allemand, et le sceau y est livré à des étrangers s'en servant à leur fantaisie, au désavantage de la nation. » A en croire l'électeur Maurice, ce n'était pas contre Charles qu'il prenait les armes, mais contre le duc d'Albe, l'évêque d'Arras et d'autres ennemis de l'Allemagne. L'ambassadeur de France, de son côté, ne manquait pas d'attiser les colères et de proclamer ouvertement que tout dépendait du caprice de Granvelle. L'empereur se trouvait alors à Inspruck, dans le Tyrol; il eut à peine le temps de fuir pour éviter de tomber entre les mains de ses ennemis, après

avoir inutilement cherché à gagner les Pays-Bas, comme Granvelle et Poupet de la Chaulx le lui conseillèrent; sa tentative pour se diriger de ce côté ayant échoué et Maurice ayant forcé les défilés du Tyrol, il ne resta au puissant Charles qu'à se retirer en hâte à Villach, en Carinthie, où il fut obligé de consentir à un traité onéreux.

Il perdit alors en un moment tout le terrain qu'il avait précédemment reconquis. Il ne fut plus question de l'*Interim*, ni de rien de ce genre; l'ancien électeur et le landgrave durent être mis en liberté. Les liens qui unissaient l'empereur et son frère, le roi Ferdinand, se relâchèrent considérablement. En Italie, Charles, qui avait à la fois contre lui le pape Jules III et les Français, vit la république de Sienne reconquérir la liberté, et aux Pays-Bas, la conquête des trois évêchés par les Français et l'insuccès du siège de Metz furent suivis d'une invasion désastreuse dans les provinces wallonnes. Charles-Quint, épuisé par le tourment des affaires et par de fréquents accès de goutte, songea alors à renoncer à ses Etats en faveur de son fils, fort mécontent du peu de faveur que rencontraient ses projets sur l'Empire.

Déjà, en l'année 1548, Granvelle avait eu la plus grande part à une entreprise qui souleva de vives récriminations. La ville de Constance ayant adhéré à la réforme, l'évêque d'Arras voulut y rétablir le catholicisme et, en même temps, rendre à la maison d'Autriche ses anciens droits sur cette ville. Après en avoir vainement engagé les magistrats à faire leur soumission, il fit attaquer Constance par un capitaine espagnol du nom de Vivès, le frère du célèbre théologien du même nom; mais Vivès fut repoussé et tué. Cette entreprise mécontenta fortement les Suisses, Charles-Quint ayant pris l'engagement de ne pas envoyer de troupes à moins de vingt milles de distance de leur territoire. L'empereur persista pourtant dans ses tentatives et Constance fut enfin forcée d'obéir à ses ordres; seulement ce fut le frère de Charles, Ferdinand, et ses descendants qu'elle reconnut pour seigneurs.

L'année suivante, le prince Philippe vint aux Pays-Bas pour se faire reconnaître en qualité d'héritier de Charles-Quint. Alors commencèrent entre lui et Granvelle les relations qui durèrent pendant toute leur vie. Ce fut l'évêque d'Arras qui alla à la rencontre du prince jusqu'à Wavre, où il le complimenta au nom de l'empereur; lorsque Philippe entra dans Bruxelles, il avait derrière lui, circonstance qui mérite d'être notée, les deux hommes qui devinrent, aux Pays-Bas, les exécuteurs de ses volontés : le duc d'Albe et Granvelle. Lorsque, arrivé à la porte de Louvain, il fut reçu par les magistrats de cette résidence, ce fut encore celui-ci qui répondit au nom du prince et demanda pour lui l'affection des bourgeois.

Granvelle fut l'âme des négociations qui aboutirent au mariage du prince Philippe avec Marie Tudor, la fille aînée d'Henri VIII d'Angleterre. Philippe était alors âgé de vingt-trois ans et avait perdu sa première femme, dont il ne lui restait qu'un fils, l'enfant don Carlos, célèbre par sa triste fin. Mais cette union, entièrement dictée par la politique, fut une conception malheureuse, et cependant l'honneur de l'avoir fait conclure, provoqua entre Granvelle et un autre Franc-Comtois, le conseiller Simon Renard, une haine qui fut poussée à l'extrême et qui eut pour celui-ci les plus fâcheuses conséquences. Le frère de Marie Tudor, Edouard VI, avait à peine fermé les yeux, le 6 juillet 1553, que Philippe arriva en Angleterre et se maria à Westminster avec une reine plus âgée que lui, peu favorisée par la nature et d'un caractère médiocrement agréable. Le nouvel époux ne fit qu'un séjour de peu de durée en Angleterre et revint aux Pays-Bas, laissant à Londres sa compagne, qui mourut quatre ans après.

L'intérêt du catholicisme avait contribué à déterminer Marie à s'unir avec un prince dont le dévouement à la foi orthodoxe était illimité; elle réussit à rendre la suprématie à la religion catholique, mais après elle, sa sœur Elisabeth détruisit son ouvrage en faveur du protestantisme. On avait espéré de réunir

sous un même sceptre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas, qui seraient restés à la postérité des nouveaux époux, tandis que don Carlos et ses enfants auraient gardé le restant du patrimoine de Charles-Quint, idée politique ne manquant pas de grandeur et dont le succès aurait réalisé, en les renouvelant sous une autre forme, les projets du premier des Artevelde. Les deux pays se virent au contraire séparés de nouveau, et bientôt l'Angleterre devint le refuge principal de ceux que la tyrannie de Philippe obligea de quitter la Belgique. Quelques esprits, et Granvelle était du nombre, peu instruits des idées dont la nation anglaise est imbuë, songeaient à assurer au nouveau roi une autorité absolue, mais ils rencontrèrent peu d'adhésions; le cardinal Pole, parent de la famille royale et qui avait dû se réfugier sur le continent pour éviter les persécutions, refusa son concours à des desseins aussi dangereux. L'évêque d'Arras disait de lui, à tort, comme le rapporte le Vénitien Suriano, qu'il ne savait rien des Etats, ni des cours; qu'il n'était bon en Angleterre ni pour conseiller, ni pour gouverner.

L'ambition de Philippe rencontra bientôt d'amples compensations. Son père, accablé d'infirmités, dégoûté par les nombreux échecs de sa politique et de ses armes, se détermina à abdiquer, à un âge où l'homme est d'ordinaire dans la plénitude, sinon de sa force, du moins de son intelligence. Celui sur les domaines duquel le soleil ne se couchait jamais, se décida à abdiquer à l'âge de cinquante-cinq ans. Plusieurs écrivains accusent son fils unique et son successeur, d'avoir attendu cet événement avec impatience. Il assiégea, dit-on, son père de sollicitations pour obtenir une part dans l'administration de nos provinces, où beaucoup de gens, si l'on en croit les expressions d'une lettre de Granvelle, du 20 août 1555, désiraient son arrivée. Ce ministre assurait Charles-Quint, le 3 septembre 1554, que s'il renonçait au pouvoir, il l'accompagnerait dans la retraite; au contraire, il était déjà, on peut le tenir pour certain, l'homme du jeune roi, de

même que celui-ci, quoique paraissant subir d'autres influences, mettait toute sa confiance en Granvelle. L'un et l'autre étaient amoureux du pouvoir fort, et attachés aux dogmes du catholicisme, qu'ils voyaient avec indignation et colère attaquer de tous côtés. Tant qu'ils vécutent, ils furent réunis par une communauté de sentiments que rien ne put altérer. Seulement, Philippe II ne consentit jamais à abandonner à ses ministres le soin des affaires et il n'eut jamais, comme son père, un conseiller qui était l'âme du gouvernement. C'est pourquoi, peut-être, il parut d'abord partager sa confiance entre le prince d'Ascoli, dont la capacité était douteuse; le duc d'Albe, qui n'était qu'un général; l'évêque d'Arras et d'autres.

« Comme monsieur d'Arras, dit l'ambassadeur vénitien Badoaro, n'occupe pas le poste principal auprès de Sa Majesté Catholique, ainsi qu'il l'occupait auprès de l'empereur; que d'ailleurs les qualités dont il est doué, l'élévation de son génie, le grand nombre de langues qu'il possède, sa rare pratique des affaires des États ne sont ignorées de personne, il me paraît nécessaire seulement de dire en ce qui le concerne que si le roi ne l'a pas fait son premier ministre, il faut l'attribuer à la vive affection que Sa Majesté Catholique porte à Ruy Gomez. M. d'Arras, ayant prévu cela de loin, s'est peu à peu retiré, et jamais il ne se rend au conseil secret sans qu'il y ait été appelé, ce qui arrive très rarement, tant parce qu'il ne fut d'opinion qu'on commençât la guerre contre le pape, que parce qu'il a fait entendre que, selon les lois canoniques, il ne pouvait donner d'avis contre Sa Sainteté. Mais en sa qualité de membre du conseil des Pays-Bas, il s'occupe des affaires de ces provinces... Il tient sa table ordinaire et vit honorablement; il le peut faire, ayant des revenus de ses biens de Bourgogne, de ceux de son évêché et de ses autres bénéfices, plus de dix mille écus de rente, et possédant des bijoux, de l'argenterie, des tapisseries, des meubles et des deniers comptants

« pour plus de 150,000 écus. Dans l'opinion des gens judicieux, il deviendra cardinal, et le roi trouvera moyen de l'employer à des affaires de plus grand poids. »

Michel Suriano, qui remplit les fonctions d'ambassadeur de Venise auprès de Philippe II deux années après Badoaro, en 1559, range Granvelle parmi les conseillers du roi, qui, n'étant pas Espagnols, n'avaient pas toute sa confiance. « Monsieur d'Arras lui-même, dit-il, quoiqu'il ait été tant employé par l'empereur dans les grandes affaires, et qu'il ait conservé son poste sous le règne actuel, ne va jamais au conseil d'État que quand il y est mandé, et il ne l'est que lorsqu'il y a à traiter des affaires difficiles et qu'on ne peut soustraire à sa connaissance. » Tous ces témoignages montrent que Granvelle semblait éprouver alors une sorte de disgrâce, et cependant le monde diplomatique le plaçait au premier rang; les ambassadeurs vénitiens sont unanimes à cet égard et l'un d'eux, Marc-Antoine da Mula, qui vint à Bruxelles en 1559, presque en même temps que Suriano, fait de lui un éloge que l'on peut qualifier d'excessif : « Monsieur d'Arras, dit-il, fait aussi partie du conseil; il n'est pas besoin de parler de ce ministre, qui est doué d'un génie sublime et qui se distingue par une rare connaissance de tous les États; aussi je dirai seulement qu'il est merveilleux et qu'il révère Votre Sérénité (c'est-à-dire le doge de la république de Venise). Il est haï des Espagnols, surtout du sieur Ruy Gomez, qui dissimule cette haine, et du confesseur du roi, qui entre également dans les conseils. Monsieur d'Arras reste en Flandre et l'on peut dire qu'il vaut plus à lui seul que tous les autres ensemble. Mais il est l'objet de beaucoup d'envie. »

Ce fut pourtant Granvelle qui parla au nom de Philippe II dans la mémorable journée où l'on vit Charles-Quint renoncer à la possession de nos provinces. Le prince dit quelques mots pour s'excuser auprès des États généraux s'il ne prenait pas lui-même la parole, la langue fran-

caise ne lui étant pas assez familière. Le discours de l'évêque d'Arras ne contient que des lieux communs : regrets exprimés par un prince dévoré d'ambition, de la renonciation faite par son père en sa faveur, promesses faites par un esprit despotique d'observer des coutumes, des libertés et des privilèges qu'on devait impitoyablement fouler aux pieds. Triste comédie destinée à être le prologue du plus sinistre des drames.

Le nouveau roi avait deux guerres difficiles sur les bras : sa lutte contre le pape Paul IV, dont Charles-Quint avait entravé l'élection, et qui s'en vengea en voulant enlever à l'Espagne Milan et le royaume de Naples ; sa guerre contre la France, qui ne finit qu'en 1559. La trêve de Vaucelles avait momentanément interrompu les hostilités contre cette dernière puissance, mais Granvelle s'en montra mécontent et accusa M. de La laing et son ancien ennemi, Simon Renard, de l'avoir acceptée trop facilement. Lorsque les deux puissances belligérantes furent fatiguées de leurs débats et se montrèrent de nouveau disposées à négocier la paix, Granvelle fut l'un de ceux que le roi chargea de traiter d'une suspension d'armes ; ses pouvoirs sont datés du camp lez-Auxy-Château, le 14 octobre 1558.

L'évêque d'Arras profita de la mort de l'abbé de Saint-Amand en Pevèle pour réclamer, outre une gratification, cette dignité, qui valait quatorze à quinze mille florins par an. A l'en croire, il était accablé de dettes et avait été peu récompensé de ses services. Il n'avait obtenu de l'empereur qu'une pension annuelle de trois mille écus et, depuis 1546, il n'avait touché aucune gratification, sauf mille écus à prélever sur l'Ordre de Saint-Jacques. Pour pouvoir continuer à accompagner la cour et remplir ses devoirs de conseiller, il s'était vu deux fois dans l'obligation de refuser l'évêché de Liège. D'autre part, ses dettes s'élevaient à un chiffre considérable, à vingt-sept mille écus, dont quatorze mille de dettes contractées à Bruxelles seulement. Le témoignage de l'ambassadeur vénitien Badoaro, cité plus haut, montre ce qu'il

faut penser de ces doléances. L'avidé ministre ne disait pas tout et ne déclara jamais à son maître que, lors de la paix avec la France, il reçut en cadeau du roi François II un riche buffet de vaisselle d'argent. D'amples compensations ne tardèrent pas à apaiser ses convoitises et sa soif de domination.

Pendant l'assemblée des Etats généraux, de 1559, ce fut Granvelle qui harangua l'assistance au nom du roi ; on vota alors l'aide novennale, mais en insistant pour le renvoi de toutes les troupes étrangères. Lorsque le pensionnaire de la ville de Gand, Borlunt, fit connaître à Philippe II les résolutions de l'assemblée, il le supplia de n'admettre dans les conseils du gouvernement aux Pays-Bas aucune personne n'étant pas de nos provinces. Cette allusion à Granvelle irrita le monarque, qui ne donna aucune explication sur ce point.

L'évêque d'Arras était, au contraire, redevenu plus que jamais en faveur. Si l'on en croit Le Petit, ce fut lui qui déterminait par des présents quelques personnalités de la cour à influencer le roi pour qu'il confiât les fonctions de gouvernante générale à Marguerite de Parme, fille naturelle de Charles-Quint, et non à la duchesse de Lorraine ; l'intrigue se noua, dit-on, dans un festin donné par Granvelle au duc d'Albe, dans le jardin dit de Marc-Antoine, à Bruxelles. Mais Philippe II eut le tort de n'accorder à sa sœur qu'une confiance limitée, tandis que Marguerite d'Autriche et Marie de Hongrie avaient gouverné au nom de Charles-Quint avec une grande autorité ; elles n'avaient pas auprès d'elle de ministre ayant presque autant de pouvoir qu'elles, tandis que, pour le jeune roi d'Espagne, c'était en réalité Granvelle qui le représentait. Ce partage de puissance, entre une princesse qui avait tous les embarras du gouvernement et un conseiller qui n'en avait pas la responsabilité, devait provoquer des conflits ; ils ne tardèrent pas à éclater.

L'érection des nouveaux évêchés plaça Granvelle à la tête de tout le clergé belge. Il quitta le siège épiscopal d'Arras pour occuper le plus important des

trois sièges archiépiscopaux institués à cette époque, celui à qui était réservé le titre primatial, l'archevêché de Malines, que, dans la suite, il prétendit avoir refusé sept ou huit fois et n'avoir accepté qu'à son désavantage. Il n'avait guère exercé ses fonctions à Arras; il ne les remplit pas davantage à Malines, car, entre sa réception en qualité d'archevêque, le 28 novembre 1561, et le 13 mars 1564, date de son départ pour la Franche-Comté, d'où il ne devait plus revenir, il ne s'écoula qu'un peu plus de deux années, passées en partie à Bruxelles.

L'établissement des nouveaux évêchés souleva une vive opposition tant de la part des prélats, dont on restreignit les droits et la juridiction, que de la part des abbayes, à qui on imposa la charge de fournir la dotation de ces sièges. Ainsi, pour le diocèse de Malines, c'était le monastère d'Affligem, le plus riche et l'un des plus anciens du Brabant, qui devait procurer à l'archevêque un revenu considérable et le droit de siéger aux Etats, comme premier membre du premier ordre, celui du clergé. Faire délibérer cet ordre en présence du ministre, du confident du souverain, c'était évidemment lui enlever jusqu'à l'ombre de tout esprit d'indépendance, et c'est ce que l'on ne manqua pas de faire remarquer.

Granvelle introduisit dans son nouveau diocèse les usages et la discipline observés à Arras. Mais il en abandonna la direction à son vicaire général, Maximilien Morillon, prévôt d'Aire, plus tard évêque de Tournai. Il eut aussi des suffragants, entre autres Pépin Rosa, évêque de Salubrie, mort le 7 août 1569. Quant à lui, il ne tarda pas à obtenir une dignité ecclésiastique plus élevée encore que celle d'archevêque. Par un bref daté du 28 avril 1561, le pape le créa cardinal au titre de Saint-Barthélemy en l'île ou de Saint-Silvestre, et, à cette occasion, il y eut des fêtes pompeuses au palais de Bruxelles.

Le pouvoir exorbitant laissé par Philippe II à Granvelle souleva aussi des plaintes générales. Le prince d'Orange et le comte d'Egmont s'en plaignirent,

mais ils apprirent bientôt que les assurances que Marguerite de Parme leur avait transmises par ordre du roi n'étaient qu'un leurre. L'opposition du cardinal au projet présenté par quelques seigneurs, de créer un surintendant ou gouverneur particulier pour le Brabant, augmenta encore le mécontentement. En 1563, une demande de rappeler Granvelle fut formulée et adressée à Philippe II; puis, presque immédiatement, les grands seigneurs, membres du conseil d'Etat, quittèrent la cour et se retirèrent dans les provinces dont ils avaient la haute administration.

Leurs démonstrations ne s'arrêtèrent pas là. Ils firent adopter aux gens de leur suite une livrée simple et sombre, afin de l'opposer au luxe affiché par le cardinal. Sur les manches de ces costumes on broda ensuite des devises et des emblèmes qui le visaient directement: des têtes rouges et des têtes encapuchonnées. La gouvernante ne fit d'abord que rire de ces allusions malignes; elle envoya même, dit-on, un de ces emblèmes à Philippe II, qui ne goûta nullement la plaisanterie; cette dernière prit alors une forme plus sérieuse: les têtes rouges ou encapuchonnées firent place à un faisceau de flèches, symbole de l'union des mécontents.

Les réponses vagues du roi, les sollicitations de la gouvernante, fatiguée du rôle secondaire auquel elle était réduite, furent impuissantes à faire revenir les seigneurs de leur détermination. C'est alors que Marguerite envoya en Espagne son secrétaire intime, Tomas Armenteros, à qui elle donna ses instructions, où elle insistait, d'un côté, sur le mérite de Granvelle, et, de l'autre, sur son impopularité. Le roi eut grand-peine à se déclarer, et cependant le mécontentement public allait croissant et se traduisait en pasquilles, en vers, en caricatures dirigées contre le cardinal, et aussi en refus de subsides par les Etats des provinces.

Philippe II se décida enfin à répondre en termes ambigus à Marguerite, à Granvelle et aux seigneurs; et, en même temps, par une missive autographe destinée à rester secrète, il fit savoir au car-

dinal, qu'en égard au mauvais vouloir qu'on lui portait et craignant qu'on n'en vînt à un attentat contre sa personne, il était d'avis qu'il quittât les Pays-Bas pour quelques jours, afin d'aller voir sa mère. Les lettres du monarque blessèrent profondément les seigneurs, et déjà ils avaient refusé de rentrer au conseil d'Etat, lorsque Granvelle se décida enfin à annoncer son prochain départ. Le 11 mars 1564, il assista encore à la séance du conseil d'Etat, puis il se mit en route, le 13, avec ses frères Thomas et Charles.

Longtemps on a prétendu que Granvelle avait quitté les Pays-Bas de son plein gré. Telle est la thèse qu'il voulait faire prévaloir et qui a été acceptée et propagée par ses admirateurs et par d'autres écrivains plus ou moins sympathiques à ses actes : Hopperus, Bentioglio, dom Prosper Lévêque, Groen Van Prinsterer, Weiss, etc. L'opinion contraire, celle de Strada et de Le Petit, entre autres, a enfin été établie d'une manière victorieuse, M. Gachard, qui s'était d'abord prononcé en sens contraire, ayant découvert à l'Escorial l'original de la lettre adressée à Granvelle par Philippe II, le 22 janvier 1564.

On ne répéta pas ici les accusations de tout genre qui étaient alors lancées contre Granvelle. Les reproches d'impudicité et de corruption formulés contre lui n'ont jamais été prouvés. Il aimait le luxe et toutes les recherches de la vie ; c'en était assez pour encourir la colère de tous ceux qui affectaient une vie austère. Il était ambitieux, avide d'argent et de places et parvenait à obtenir ce que l'on refusait à bien d'autres ; les envieux avaient beau jeu, et Granvelle, en accumulant les honneurs et les bénéfices, légitimait en quelque sorte leurs attaques. Il ne lui suffisait pas d'être archevêque de Malines et abbé de Saint-Amand, il avait réclamé également le monastère de Trulles ; un de ses parents lui avait laissé, comme un héritage, l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon, et il y joignit encore celles de Mont-Benoît et de Faverney, les prieurés de Morteau et de Montier-Hautepierre. Les hommes les plus

modérés s'indignaient de cette avidité qui n'était jamais satisfaite, les personnages vraiment religieux étaient scandalisés de ce mépris complet des lois canoniques interdisant le cumul des bénéfices.

Les ennemis particuliers du cardinal attisaient le feu. Tel était Simon Renard, que Granvelle avait constamment desservi auprès du roi, qu'il voulut réléguer en Franche-Comté, pays tout à sa dévotion et où Renard ne voulut jamais se rendre. C'est à lui que Boisot attribue, non sans raison, un violent mémoire qui est daté du 25 juillet 1565 et où on rappelle l'oubli, dans le traité de Crépy, du bailliage d'Hesdin, et la conduite de Granvelle à ce propos. Celui-ci se vengea en exagérant auprès de Philippe II les torts de son ennemi, qui, rappelé en Espagne, y fut arrêté et jeté dans une prison, où il mourut le 8 août 1573, à l'âge de soixante et un ans.

Guillaume le Taciturne a prétendu que Granvelle voulut, par ordre de Philippe II, faire empoisonner le cousin de celui-ci, Maximilien II d'Autriche, roi des Romains et empereur. Si l'on en croit le prince d'Orange, c'était de Maximilien lui-même qu'il tenait ce fait. Le crime serait tellement odieux que l'on répugne à y croire ; il est possible que des rumeurs vagues aient déterminé Maximilien à admettre la réalité de cette accusation et qu'il fût confirmé dans cette pensée, par le caractère implacable dont Philippe II fit preuve plus tard.

Granvelle s'était, vers ce temps, occupé de deux affaires importantes, qui ne purent aboutir. D'accord avec son frère Chantonnay, ambassadeur en France, il proposa au roi et à la reine de Navarre de céder ce qui leur restait de ce pays à Philippe II, en échange de la Sardaigne. Pareil projet ne pouvait plaire aux Français, ni à la reine Jeanne d'Albret, qui était attachée à la fois à son patrimoine et à la religion protestante ; il ne rencontra pas un meilleur accueil auprès du roi d'Espagne, qui craignit l'établissement d'un prince ennemi au milieu de ses possessions dans la Méditerranée. L'union matrimoniale projetée entre

Marie Stuart, reine d'Ecosse, et l'infant don Carlos, fut aussi condamnée par lui; il avait déjà jugé son fils aîné et, dans tous les cas, il ne se souciait pas sans doute de l'envoyer dans une contrée lointaine, au milieu de nobles peu dociles et en partie convertis au protestantisme. Son héritier s'y serait trouvé dans la fausse position que lui-même avait dû subir en Angleterre. Dans ces deux occasions, Philippe II entrevit la situation mieux que Granvelle.

Le cardinal s'occupait encore de maintes affaires, où l'on voit combien il avait à cœur tout ce qui pouvait affermir la prépondérance de la maison d'Autriche. Ainsi, à la fin de 1565, il entretenait une correspondance avec le baron de Polweiler, qui aurait voulu assaillir par surprise la ville de Metz et l'euler à la France. Cette puissance et l'Espagne, entretenaient alors des relations en apparence amicales : quelquefois plus intimes, lorsqu'on semblait à la veille d'une prise d'armes commune contre les huguenots; parfois moins amicales, lorsque le parti des calvinistes se rapprochait de la cour de Paris et y était mieux accueilli.

Philippe II, à la fois persévérant et inflexible, ne voulait sous aucun prétexte adoucir les édits portés par son père contre les hérétiques et dont l'exécution rigoureuse était la principale, on pourrait même dire la véritable cause des troubles, des désordres, des mécontentements. Il voulait briser la résistance que ses ordres rencontraient. Sans paraître aussi décidé que son prince à dompter les mécontents par la force, Granvelle voulait l'introduction dans nos provinces, d'un régime qui aurait élevé l'autorité royale aux dépens des immunités provinciales et communales. Les conditions jugées par lui nécessaires pour arriver à ce but, sont consignées dans un mémoire qui doit avoir été rédigé vers l'an 1565 ou 1567. Le prince devait former de tous ses Etats de par deçà, suivant l'expression alors en usage, un ensemble décoré du titre de royaume; pour donner plus d'unité au gouvernement, une loi générale serait formulée.

Tandis que les évêques veilleraient au maintien de la foi orthodoxe et de la doctrine de l'Eglise, des citadelles et des troupes étrangères maintiendraient les villes dans le devoir, les bourgeoisies seraient privées de leurs armes et de leur artillerie, un arsenal général serait établi à Bruxelles, et de préférence au Grand-Béguinage de cette ville; une puissante marine serait organisée. Afin d'affaiblir l'esprit de résistance qui se manifesterait dans les grandes communes, on placerait à la tête de chacune d'elles un capitaine établi par le roi et prenant part à l'administration, et l'on abolirait le *breeden raedt* ou large conseil, surtout à Anvers, Amsterdam et Valenciennes. En outre, on examinerait avec soin les privilèges des villes, afin d'en retrancher tout ce qui était incompatible avec un régime de compression. Afin de faire accepter ce dernier plus facilement, on établirait une liberté de commerce aussi étendue que possible et l'on promulguerait un pardon général.

Amollir les esprits en inspirant la crainte, en surexcitant les intérêts matériels, en faisant entrevoir une période de quiétude résultant d'une soumission complète aux volontés du monarque, c'était déployer une grande habileté, une rare connaissance des mobiles sous l'influence desquels l'esprit des populations s'affaisse parfois. Mais le plan dont on attribue la rédaction à Granvelle resta secret, bien que le duc d'Albe en ait réalisé quelques parties, comme, par exemple, la construction de citadelles. En attendant, Philippe et lui opposaient des démentis formels aux rumeurs accueillies par le public, que le roi se préparait à arriver à la tête de l'armée, rumeurs qui pourtant étaient fondées, sauf qu'au lieu du roi, ce fut le duc d'Albe qui vint aux Pays-Bas. Ces rumeurs provoquèrent une forte émigration dès le commencement de l'année 1566.

On a quelquefois prétendu que Granvelle, retiré à Besançon, se désintéressa des affaires politiques, surtout de celles qui agitaient les Pays-Bas. Rien n'est plus inexact. « Dans les lettres écrites » par Granvelle, dit Pouillet (préface du

« t. Ier de la *Correspondance* du cardinal, (p. XLIII), on n'apprend pas seulement « à démêler ses sentiments intimes, à « mesurer le chagrin profond que lui causait son inaction politique, à pénétrer « le désir secret, mais ardent, qu'il entretenait de revenir en Flandre dès que « l'horizon se serait éclairci; on y voit « encore comment, en prévision de toutes « les éventualités, il entretenait avec « soin jusqu'à ses moindres relations... « On y voit éclater l'intérêt vivace avec « lequel il suivait de la Franche-Comté « ou de Rome la marche des affaires des « Flandres, se donnant de temps à autre « la satisfaction de rappeler aux princes « paux intéressés les prédictions qu'il « avait faites naguère, encourageant toujours les *cardinalistes*, malgré l'éloignement dans lequel Marguerite (de Parme) « les tenait, à ne pas abandonner par « rancune personnelle le service du roi « et du pays, gourmandant discrètement « leurs hésitations quand Marguerite revenait à eux. On y trouve la préoccupation constante d'amener le roi à venir « en personne dans les Pays-Bas, etc. »

Bien qu'il continuât, dit le même auteur (p. XLVI), à correspondre avec le roi, que celui-ci lui eût envoyé un nouveau chiffre, et lui donnât les assurances les plus formelles de la continuation de son affection, le cardinal dut reconnaître bientôt que sa position s'était considérablement amoindrie. Les réponses du monarque à ses lettres se faisaient longtemps attendre, et Philippe II mettait une sorte d'affectation à entretenir Granvelle de questions de politique générale, en évitant de toucher à ce qui concernait les Pays-Bas, ou en n'en parlant que d'une manière évasive. Enfin, le 22 octobre 1565, le roi parut vouloir éloigner davantage encore son ancien ministre, en l'invitant à partir pour Rome.

Toutefois, il faut le reconnaître, ce refroidissement envers Granvelle n'était qu'apparent. Les seigneurs ne s'y trompèrent pas et, loin d'oublier leur ancien adversaire, ils lui imputaient tout ce qui arrivait. En réalité, c'étaient les *cardinalistes* et non la gouvernante ou les grands des Pays-Bas, dont Philippe II écoutait

les rapports, admettait les avis et encourageait les efforts. Seulement, contrairement à leur opinion, il ajournait constamment son voyage, sans avoir réellement l'intention de l'entreprendre; longtemps il se renferma dans un silence absolu, aggravant par ses indécisions, par ses lenteurs, les difficultés de la situation; mais son parti était pris. Il ne voulait faire aucune modification aux édits de Charles-Quint; à aucun prix il n'admettait le projet de convoquer les Etats généraux; il se proposait d'asseoir son autorité par les moyens les plus cruels et les plus énergiques à la fois; il se préparait à substituer à Marguerite de Parme un capitaine inflexible comme lui; il disposait tout pour tirer une vengeance éclatante de ce qui s'était fait de contraire à ses ordres ou pouvait éclater encore. Ses célèbres dépêches datées du Bois de Ségovie, les 17 et 20 octobre 1565, sont suffisamment explicites.

Le 22 octobre 1565, Granvelle reçut du roi l'ordre de partir pour Rome, ordre qui le contraria vivement et qu'il n'exécuta qu'avec la plus extrême répugnance et avec lenteur. Aller à Rome, c'était s'éloigner davantage encore de ces Pays-Bas, où il comptait reparaître. Aussi, lorsqu'il arriva dans la capitale de la catholicité, le conclave ouvert depuis la mort de Pie IV était dissous et il y avait un nouveau souverain pontife sous le nom de Pie V. C'est alors qu'il demanda, sans pouvoir l'obtenir, l'archevêché de Séville, l'un des principaux sièges de l'Espagne; toutefois, le pape lui accorda plusieurs faveurs, transporta son titre de cardinal à Sainte-Prisca, puis à Sainte-Anastasie, et ensuite le créa cardinal de Saint-Pierre *ad Vincula*, au titre de Sainte-Eudoxie. Il fut l'un des négociateurs de la ligue ayant pour but d'opposer une barrière aux progrès des flottes ottomanes, qui avaient en vain assiégé Malte, mais réussirent ensuite à conquérir l'île de Chypre. L'Espagne, le saint-siège, Venise, avaient fourni des contingents en hommes et en vaisseaux; par malheur, l'accord ne régnait pas entre ces confédérés et des lenteurs ren-

dirent leurs efforts à peu près inutiles. Granvelle fut l'un de ceux qui enrayèrent ces derniers, en acceptant et répandant le bruit que les Ottomans, se conformant à des avis secrets arrivés de Venise, se proposaient d'éviter les parages orientaux de la Méditerranée et de porter la guerre dans le pays de Grenade, encore habité par un grand nombre de Maures.

En 1571, Philippe II confia au cardinal la vice-royauté de Naples, en remplacement du duc d'Alcala, récemment décédé. Granvelle eut ordre de pousser activement à l'équipement d'une flotte redoutable et d'assurer la sûreté des côtes; cette flotte partit, en effet, le 20 août et, le 7 octobre, participa à la terrible bataille de Lépante, où elle remporta une victoire éclatante, mais qui n'eut pas de grandes conséquences, l'union ne régnant pas parmi les confédérés. Pie V avait nommé Granvelle légat apostolique chargé de remettre à don Juan d'Autriche, chef suprême de l'armée opposée aux Ottomans, la bannière et les autres insignes du commandement, remise qui eut lieu dans l'église métropolitaine de Naples.

Les souverains pontifes considéraient le royaume de Naples comme un fief tenu du saint-siège et y revendiquaient des droits que Philippe II, quoique catholique dévoué, ne voulait pas leur reconnaître. Granvelle se montra le défenseur vigilant des prérogatives de son prince; il se refusa à l'abrogation de l'*exequatur regium* ou approbation royale exigée pour la réception de toute bulle arrivant de Rome; il leva des impôts sans consulter le pape, il fit enlever de force et exécuter des coupables sans respect pour les juridictions ecclésiastiques, il ne permit aux chevaliers de Malte de lever des décimes, qu'en leur imposant de reconnaître le droit du roi de leur accorder ou de refuser à son gré cette concession.

Pie V mourut le 1^{er} mai 1572. Granvelle, cette fois, prit une part considérable à l'élection, détermina le conclave à la précipiter et fit élire le cardinal Buoncompagno, qui prit le nom de Grégoire XIII. Ce pape récompensa ses services en l'investissant du titre de cardi-

nal de Sainte-Marie au delà du Tibre (*Trans Tiberim*) et d'évêque de Sabine. On vit à cette époque le vice-roi se montrer systématiquement hostile aux efforts tentés contre l'empire turc. Son avis était de se tenir sur la défensive et de ne pas dé-garnir de troupes le royaume de Naples. Don Juan, d'abord appuyé par Philippe II, réussit à s'emparer de Tunis et de Biserte, mais l'année suivante, en 1574, il se vit abandonné à ses propres forces. Granvelle, qui n'était pas sympathique au prince, et le duc de Terra-Nova, vice-roi de Sicile, lui refusèrent des secours et il se vit attaqué dans ses conquêtes. Non seulement elles lui furent enlevées, mais l'Espagne perdit encore le fort de la Goulette, qu'elle possédait depuis plusieurs années. En 1575, le vainqueur de Lépante se détermina à se rendre à Madrid; il n'y obtint pas les titres qu'il demandait, et lorsqu'il revint à Naples, on ne fit aucun effort pour augmenter sa flotte. Soit insouciance, soit jalousie pour un général devenu illustre, Philippe II perdit tout le fruit des dépenses considérables faites pendant ces années pour conserver l'empire de la mer.

En 1575, Philippe II déchargea Granvelle de la vice-royauté de Naples; et le cardinal quitta cette ville après y avoir gouverné avec moins de retenue qu'il convenait à un prince de l'Eglise et à un vieillard, disent les auteurs de la *Gallia Christiana*. Il retourna à Rome.

Depuis 1564, le cardinal n'avait jamais perdu de vue les Pays-Bas; sa correspondance témoigne qu'il suivait avec attention toutes les phases de la lutte qui s'y était engagée et qui s'y poursuivait avec des péripéties diverses. Il insistait toujours pour recommander l'emploi des moyens de douceur, mais quelques-uns de ses actes s'accordent peu avec ses conseils; ainsi il approuva l'envoi du duc d'Albe et la création du Conseil des troubles; ce fut lui qui conseilla au roi de faire enlever le comte de Buren, le fils du prince d'Orange, qui étudiait à Louvain, et de l'envoyer en Espagne. S'il désapprouva les rigueurs excessives du lieutenant de Philippe II, le système de

terrorisme employé par lui, c'était par politique; il voyait la résistance s'organiser et s'affermir en raison inverse des atrocités de la répression; chaque cruauté du duc devenait une arme dont les adversaires de Philippe II se servaient contre lui. Les exécutions innombrables, et en particulier le supplice des comtes d'Egmont et de Hornes, la levée du dixième et du centième denier, le sac de Malines, les horreurs de la campagne de Hollande, mécontentèrent bien des fidèles sans épouvanter les rebelles. Granvelle se montra très indigné du traitement barbare infligé sans motif, en 1572, à la ville dont il était l'archevêque titulaire et où, à cette occasion, des serviteurs dévoués de Philippe II, comme les évêques d'Arras et de Namur, furent faits prisonniers par les troupes espagnoles; où le gouverneur même de cette ville, Florent de Halewyn, seigneur de Zweveghem, aurait subi le même sort sans l'arrivée subite d'officiers wallons. Dans une lettre datée de Naples, le 28 août 1573, et adressée à don Juan d'Autriche, Granvelle inflige à ce sujet au duc d'Albe un blâme très énergique.

Il était alors bien tard. Malgré les efforts de son successeur Requesens et la vaillance de son armée, les Pays-Bas tout entiers échappèrent un instant à l'Espagne. L'idée d'y envoyer don Juan appartient au pape Grégoire qui, au point de vue de la royauté, jugea la situation mieux que personne. L'esprit étroit et soupçonneux de Philippe n'accueillit qu'avec répugnance la pensée de confier un poste aussi important à un personnage dont rien n'égalait l'ambition. Il finit cependant par consentir, faute de trouver dans son entourage un capitaine en état d'accomplir une mission aussi difficile. Cette résolution aurait dû être prise plus tôt. En apparaissant en 1576 aux Pays-Bas, don Juan aurait pu y rendre à l'autorité royale d'immenses services; son arrivée, en 1577, fut intempestive.

Bientôt le jeune prince et les Etats se brouillèrent, et la surprise de Namur vint convertir en rupture ouverte, les dissensions qui avaient surgi entre

eux. Philippe II voulut alors se servir de Marguerite de Parme et de Granvelle pour renouer des négociations avec les Etats. Celui-ci rejeta un projet dont il n'aurait rien de favorable pour le roi. Il s'était alors rapproché de l'ancienne gouvernante des Pays-Bas, et il semblait disposé à relever cette maison des Farnèse, qui avait longtemps rencontré tant d'adversaires à la cour de Madrid. Marguerite de Parme, de son côté, se montra préparée à accueillir les propositions du roi, tout en avouant que le cardinal était détesté aux Pays-Bas. Son voyage fut retardé, d'abord par une maladie, puis par l'arrivée de l'archiduc Mathias, et enfin par une décision du roi en sens contraire.

Dans l'entre-temps, don Juan vainquit les troupes des Etats à Gembloux; il s'était emparé d'une partie des provinces wallonnes, lorsque les grands armements des Etats et une mort prématurée arrêtaient ses succès. Sa succession aurait dû échoir à son lieutenant, Alexandre Farnèse, duc de Parme, mais ici encore se manifestèrent la défiance de Philippe et la bizarrerie de certaines conceptions de Granvelle. Le parti le plus simple était de nommer Farnèse, qui d'ailleurs se montra complètement digne de ce choix. Le cardinal, à qui le caractère du roi était connu, lui suggéra l'idée de ne laisser à Farnèse que le commandement militaire, tandis que l'autorité, comme gouvernante générale, appartiendrait à sa mère, idée excellente à réaliser si l'on avait pour but de provoquer des incertitudes, des lenteurs et des tiraillements.

Le conseil plut cependant au roi, et Marguerite de Parme, soit pour satisfaire le puissant monarque des Espagnes, soit pour trôner encore dans ces Pays-Bas où elle avait déjà remplacé Philippe II, consentit une seconde fois à y aller prendre les rênes de l'administration. Elle fut fort étonnée lorsque, à son arrivée, Farnèse exprima son mécontentement et menaça d'abandonner son commandement s'il lui fallait partager l'autorité. Marguerite, qui avait d'ailleurs une vive affection pour son fils, céda à ses représentations, et devant leur répugnance commune pour une combinaison mal-

heureuse, le roi comprit enfin qu'il ne pouvait insister. Marguerite resta néanmoins influente à Madrid et, en 1550, on voit Granvelle la consulter sur la bonne direction à donner aux affaires du comté de Bourgogne ou Franche-Comté.

Tandis que le prince de Parme s'emparait peu à peu des provinces méridionales des Pays-Bas, les provinces septentrionales adhéraient de plus en plus à la politique de Guillaume le Taciturne, prince d'Orange, qu'elles considéraient avec raison comme le défenseur de leurs droits. Les relations avaient d'abord été très amicales entre Granvelle et l'illustre fondateur des Provinces Unies, mais elles changèrent complètement de nature après l'avènement au cardinalat de Granvelle, devenu premier ministre aux Pays-Bas. Guillaume désirait et voulait la liberté de conscience, le second la considérait comme un malheur. D'Orange fut en grande partie cause du rappel du cardinal; celui-ci anima contre son adversaire l'esprit de Philippe II. Dans ses manifestes le Taciturne signala à la vindicte de l'Europe la conduite de Granvelle; dans sa correspondance celui-ci fit tout pour abattre un ennemi aussi redoutable et il est bien établi aujourd'hui qu'il donna le conseil de mettre à prix la tête de Guillaume, conseil à la fois perfide et honteux, qui arma contre le Taciturne tant d'assassins et le fit tomber sous les coups d'un misérable Franco-Comtois, ce Balthazar Gérard, dont Philippe II n'eut pas honte de récompenser et d'anoblir les héritiers.

Ce ne fut qu'au prix d'immenses efforts que la Flandre et le Brabant cédèrent aux efforts de l'armée. Granvelle, en quittant Bruxelles en 1564, s'attendait à y reparaitre bientôt plus puissant que jamais. Il y laissa ses papiers, ses meubles, ses objets d'art de toute espèce. En 1566, il eut un instant peur qu'on ne les mit au pillage, mais on ne prit alors à ce sujet aucune mesure de précaution. Lorsque, en 1578, la scission s'accrut entre les provinces wallonnes et le restant des Pays-Bas, lorsqu'un frère du cardinal, Champagney, abandonna le parti des Etats, sa maison et le palais

de Granvelle furent surveillés, mis au pillage, places sous séquestre, et plus tard on vendit au plus offrant leurs mobiliers. Les papiers du cardinal avaient toutefois été mis en sûreté; la veuve du maître de la chambre des comptes, Odon Viron, les avait fait transporter dans une maison où elle s'était retirée et où elle les conserva sur l'ordre de Morillon. Au surplus, le pillage du palais ne fut pas complet, et plus tard on y retrouva, intacte dans une cave, une partie de la correspondance du cardinal. En 1585, lors de sa réconciliation avec le roi, la ville dut s'engager à indemniser Granvelle des pertes qu'il avait subies.

Granvelle avait alors reconquis à Madrid une position éminente. Le parti opposé au sien, qui dominait dans les conseils du roi depuis plusieurs années, venait d'être considérablement affaibli par la mort de don Pedro Fajardo, marquis de Los Velez, grand majordome de la reine, et par la disgrâce complète du secrétaire d'Etat Antonio Perez, grand ami de don Juan. Désireux d'avoir auprès de lui un homme d'une haute capacité, Philippe II, par une lettre datée du 30 mars 1579, appela à Madrid Granvelle, en ajoutant de sa propre main au bas de la lettre et en espagnol : « Plus vous arriverez vite, plus je m'en réjouirai. » Le cardinal partit de Rome le 16 mai, s'embarqua à Civita-Vecchia, sur la flotte de Jean-André Doria, qui était venu le prendre avec vingt-trois galères, et débarqua à Carthagène, d'où il se rendit à Madrid. Il y arriva au moment même où Perez était arrêté.

Philippe II se trouvait à l'Escorial le 3 août lorsque Granvelle y vint pour le saluer. Il fut reçu avec la plus grande bienveillance et, le 1^{er} septembre suivant, le roi, « se ressouvenant de la grande « prudence, intelligence, pratique et « expérience de toutes sortes d'affaires « et autres bonnes qualités et mérites « qui distinguent la personne du cardinal de Granvelle, son très cher et très « aimé ami, le nomma président du conseil suprême d'Italie pour les affaires « de Naples, de Sicile et de Milan. » Il

remplaça en cette qualité le défunt prince de Mélito, duc de Francavilla. Le roi lui confia, en outre, les affaires de France et d'Allemagne, en un mot toute la politique extérieure; mais Granvelle ne fut pas, comme on l'a dit, président du conseil de Castille; quoique étant le plus ancien conseiller d'Etat après le duc d'Albe, alors disgracié et emprisonné à Uzeda, il voulait éviter de s'attirer la jalousie et l'envie des Espagnols. On peut dire toutefois, qu'il fut un moment le premier ministre du plus puissant monarque de la chrétienté. Il prit aussi une grande part à la réorganisation de la secrétairerie dite *del despacho universal* et, jusqu'à l'arrivée du prévôt Foncq, nommé pour succéder à Hoppe-rus, il rédigea toute la correspondance française avec le gouvernement des Pays-Bas.

Lorsque s'ouvrit le débat à propos de la succession au trône du Portugal, Philippe II prétendit s'emparer de ce royaume, malgré l'opposition des habitants, en dépit des droits mieux établis d'autres prétendants. Les universités d'Alcala et de Louvain, consultées par les soins de Granvelle, n'hésitèrent pas à justifier ses projets. Le roi envahit le Portugal, en 1580, et le conquit. Lorsqu'il entra victorieux dans Madrid, Granvelle, qui l'avait remplacé pendant son absence, chevauchait à côté de lui. On voyait aussi dans le cortège le duc d'Albe, qui avait en réalité commandé l'armée et avait systématiquement déployé aux portes de Lisbonne la même cruauté que dans les Pays-Bas. Pour répandre la terreur, il avait fait décapiter le gouverneur de la ville de Cascaës, don Diego de Menesez, coupable de s'être défendu, ordonné l'exécution de vingt officiers et prescrit de mettre à la chaîne le restant de la garnison.

En Italie, le cardinal contribua, de concert avec le pape Grégoire XIII, à faire adopter à Gènes le fameux accord en date du 17 mars 1576, qui, pour mettre fin à des querelles séculaires, accorda des privilèges aux nouveaux nobles de cette ville. Le duc de Savoie, Philibert-Emmanuel, avait plus d'un motif de se plaindre

de l'Espagne, surtout à cause du mépris que l'on avait affecté pour ses droits sur le Portugal; après sa mort, le cardinal agit énergiquement sur l'esprit de son fils, Charles-Emmanuel. Il encouragea ses projets d'attaque de Genève, cette citadelle du calvinisme, et il détermina Philippe II à lui donner sa fille Catherine, avec le collier de la Toison d'or. Le mariage des jeunes époux fut célébré à Saragosse, où Granvelle présida à la cérémonie nuptiale. Il y eut, à cette occasion, des fêtes splendides de toute espèce, pendant trois mois.

Depuis 1582, le cardinal n'était plus archevêque de Malines et avait été remplacé en cette qualité par Jean Hauchin. Il avait compris tout le tort que causait à la discipline du clergé et à la situation de la religion dans le diocèse, l'absence de son chef. Mais il ne tarda pas à conquérir sur un autre point de la monarchie une situation équivalente, sans en assumer davantage les charges. Le 25 juin 1584, à la mort de Claude de la Baume, le chapitre métropolitain de Besançon le choisit pour son chef; toutefois il ne monta jamais sur son nouveau siège épiscopal et se fit remplacer par des vicaires généraux.

Insensiblement le crédit de Granvelle baissa de nouveau. Dès 1582, ses rapports directs avec le monarque devinrent moins fréquents, et l'année suivante ils cessèrent presque entièrement. Il ne fit pas partie de la junte dite *de nuit*, en laquelle Philippe II mit alors une confiance entière. Les vieux conseillers, ses amis, disparaissaient l'un après l'autre. D'Albe avait expiré le 12 décembre 1582. Au commencement de 1586 il fut attaqué d'une phtisie dont on prévint bientôt le dénouement funeste. Le roi Philippe venait de lui écrire une lettre où il lui témoignait ses sentiments d'affection et sa reconnaissance pour ses longs services, lorsqu'il mourut à Madrid, le 21 septembre, précisément trente-deux ans après Charles-Quint. Ses restes mortels furent provisoirement déposés dans l'église des Augustins, en attendant leur translation en Franche-Comté.

Granvelle avait obtenu du pape 1 n

octroi pour disposer de ses biens, le 15 juillet 1575; il en fit usage six jours avant sa mort. Iorsqu'il dicta ses dernières volontés, dont les *Opera diplomatica* (t. IV, p. 466) ont reproduit le texte, il choisit pour sépulture le tombeau de ses parents, à Besançon, fonda des messes et des chapellenies à Ornans, institua des legs (chacun de 100 ou 200 couronnes d'or, carolus ou francs de Bourgogne) en faveur de la cathédrale d'Arras, des abbayes de Saint-Pierre de Luxeuil, de Saint-Vincent de Besançon, de Mont-Bénit en Franche-Comté, de Saint-Amand, de Haute pierre (*Alta Petra*), du couvent des carmes où il devait être enseveli, et de la maison des jésuites de Madrid; ordonna de distribuer une année de gages à ses domestiques, de remettre 400 couronnes d'or à « son très cher ami » l'abbé Saganta; 500, outre une année de traitement, à son secrétaire Nicolas T'Sestich; 200 à chacune de ses nièces, sauf que l'une d'elles, Pétronille, en aurait 500, et une autre, Mlle de Chantonnay, femme du seigneur de Villanova, 250 écus; 200 écus à son neveu François, et tout le restant de sa succession à Jean-Thomas Perrenot, seigneur de Maiche, fils du comte Thomas de Cantecroy, et, à son défaut, à la sœur du cardinal, la dame de Torrese. Ses exécuteurs testamentaires furent l'archevêque de Malines Jean Hauchin, l'évêque d'Alexandrie de la Paille en Picmont, le seigneur de *Broissia*, le seigneur de Belle-Fontaine Jacques de Saint-Mauris et le secrétaire T'Sestich, qui reçurent chacun une coupe d'argent de la valeur de 100 couronnes, et à qui il associa, peu de jours après, le conseiller don Didace d'Ayala, l'abbé Saganta et Barthélemy Mansino, son écuyer.

Le seigneur de Maiche ne survécut que peu de temps à son oncle. Il mourut en 1588, âgé seulement de vingt-deux ans, lors de la destruction de « l'invincible Armada » par les Anglais et la tempête. Son héritage fut recueilli par sa sœur, madame d'Achev, et les descendants de celle-ci, et passa de la sorte à d'autres familles.

Les contemporains de Granvelle et la

postérité se sont beaucoup occupés de lui. Plus de six cents artistes, peintres, dessinateurs, graveurs, etc., ont reproduit ses traits de différentes manières. Presque tous les historiens qui ont écrit sur le xvi^e siècle ont parlé de lui; beaucoup d'entre eux, et en particulier Schiller, dans son *Histoire de la Révolution des Pays-Bas*, lui ont accordé de grands éloges.

« Je découvre en lui, dit Lévêque » (t. II, p. 127), un caractère complaisant sans flatterie, sensible aux injustices et les sachant dissimuler, mais les dissimulant sans trahison, ne manquant jamais le premier à l'amitié et croyant avec peine qu'on lui manquât à lui-même; bon, non seulement par tempérament, mais par principes; libéral à propos et sans vues particulières, quelquefois même pour l'honneur de son maître; assez raisonnable pour avoir su lutter contre l'orage tout le temps qu'il a pu croire que ses efforts étoient nécessaires au bien de l'Etat, également sage pour y avoir cédé quand il avoit vu qu'il n'étoit plus assez assuré de la confiance pour faire le bien qu'il désiroit, mais plus courageux peut-être pour avoir su embrasser le repos dans le temps qu'il reprenoit le timon des affaires avec plus d'agréments que jamais, et qu'il alloit briller d'un nouvel éclat après l'espèce d'éclipse qu'il avoit soufferte, et que son maître enfin donnoit la preuve la plus convaincante qu'il étoit digne de l'estime publique comme de la sienne propre, etc., etc. »

Ces phrases font une singulière impression lorsqu'on les met en regard de la plupart des actes posés par le célèbre homme d'Etat.

Si l'on veut apprécier sainement son mérite comme homme politique, il est juste de le comparer à d'autres ministres de premier ordre et surtout à ceux qui ont été comme lui hommes d'Eglise et cardinaux. Choisissons, par exemple, Richelieu. Celui-ci réussit plus complètement, mais se trouva dans une position plus favorable. Egalement doué de grandes qualités, il eut l'avantage de

servir un prince qui n'était pas sans talent, mais d'un caractère faible, facile à gouverner, et qui n'entrevoit qu'avec répugnance la perspective d'avoir à s'occuper lui-même des affaires. Richelieu pouvait prendre une décision avec la quasi-certitude d'y donner suite au moment opportun. Granvelle, au contraire, était le serviteur d'un roi jaloux à l'excès de son autorité, ombrageux, aussi défiant qu'irrésolu, très soupçonneux vis-à-vis de ses favoris et de ses capitaines, et tenant à examiner tout par lui-même. Richelieu avait la faculté d'assurer le succès de ses entreprises en se ménageant des alliances, des ressources en tout genre; Philippe II, dont l'attention avait à se porter sur trop d'objets, laissait souvent ses lieutenants manquer d'instructions, de renforts, d'argent, et, en de fréquentes occasions, réduisit ses troupes à exiger des populations l'argent et les vivres qu'il aurait dû leur procurer, et à perdre par leur indiscipline, par leurs violences, disons même par leurs barbaries, le fruit de leurs victoires.

Élevé et grandi dans une cour où les idées d'absolutisme et de fanatisme dominaient, à une époque où la lutte religieuse s'accroissait de plus en plus, Granvelle répudia les idées plus modérées de son père et déploya, pour soutenir les prérogatives de l'Eglise et de la royauté, un zèle qui souvent ne connut aucune limite. Jamais il ne consentit à tenir compte de l'état des esprits, des nécessités politiques, des obstacles de quelque genre qu'ils fussent. Il ne voulait pas qu'on modérât les placards, qu'on rassemblât les Etats généraux. Il reconnaissait la nécessité de gouverner les Pays-Bas par la modération et en respectant leurs privilèges; il préconisait cependant l'organisation d'un gouvernement autoritaire. A son avis, il fallait employer la force et, lorsqu'elle ne suffisait ou ne réussissait pas, des moyens plus condamnables. Jamais de transaction, mais aussi que d'insuccès ! Tandis que Richelieu sut à la fois dompter le protestantisme à l'intérieur, et, à l'aide de puissances protestantes, faire triom-

pher sa politique à l'extérieur, Granvelle ne parvint ni à faire monter son maître sur le trône impérial, ni à concilier l'Espagne et l'Angleterre ou à écraser cette dernière puissance, ni à venir à bout de la rébellion des Pays-Bas, ni à arrêter les progrès de la puissance musulmane. La réunion du Portugal à la monarchie de Philippe II ne fut que temporaire, et les efforts extraordinaires de cette monarchie aboutirent à une décadence rapide et absolue, tandis que les puissances voisines et presque toutes hostiles, la France, l'Angleterre, la république des Provinces Unies, grandissaient à ses dépens.

J'ai montré par des faits les côtés déplorable du caractère de Granvelle. Tous les historiens sont unanimes à condamner son amour des honneurs et de l'argent, amour qui choque d'autant plus, qu'en maint endroit de sa correspondance il affecte la modestie et le désintéressement. On afficha un jour sur la porte de son hôtel, à Bruxelles, un billet avec ces mots cruels : « A vendre suis. » Il était aussi peu sincère que son maître et c'est avec une attention scrupuleuse qu'il faut contrôler ses affirmations les plus positives. Passionné pour la vengeance, il a droit de revendiquer une part dans plus d'une fin déplorable et surtout dans l'assassinat du Taciturne. Ministre du culte, il n'occupa de hautes fonctions que pour les faire servir à sa vanité et s'enrichir, et presque jamais, au mépris des canons de l'Eglise, il ne résida dans les villes dont il fut évêque ou archevêque, dans les églises dont il était chanoine, dans les monastères dont on le fit abbé.

Certes, il faut faire une part de ses défauts pour l'attribuer à son époque et à sa position élevée, mais difficile. La Renaissance développa dans la haute société un goût des plaisirs et du luxe qui eut souvent des conséquences fâcheuses, et contre lequel une réaction vigoureuse ne s'opéra que lentement. Les leçons de politique données par Machiavel aux hommes d'Etat de l'époque contribuèrent aussi à dissiper ses scrupules. Faut-il s'étonner si Granvelle eut à la fois,

comme le dit Grotius, de grandes vertus et de grands vices. Il était laborieux, vigilant, et, comme nous l'apprend Strada, pouvait dicter à la fois à cinq secrétaires différents, à l'exemple de Jules César. Son dévouement sincère à Charles-Quint et à Philippe II n'a jamais été suspecté, non plus que son attachement aux dogmes de l'Eglise. S'il eut de redoutables ennemis, il sut conserver de précieuses amitiés, et resta toujours lié à Jacques de Saint-Mauris, prieur de Bellefontaine; au cardinal Sadolet, au président Viglius, au conseiller d'Assonville, à l'évêque de Namur Havet, à Schets de Grobbendonck, au secrétaire Prats, au prévôt Morillon, etc. Ami des arts, il les encouragea en réunissant des collections nombreuses et variées d'objets curieux, il fit dessiner et graver les magnifiques thermes de Dioclétien, à Spalatro. Dans son enthousiasme pour le talent de Michel-Ange, il aurait voulu que cet artiste de génie exécutât le monument funéraire de Charles-Quint. Il montra sa sympathie pour les travaux de l'intelligence en s'entourant d'hommes de lettres et en secondant de grandes entreprises. Parmi les hommes qu'il eut auprès de lui comme secrétaires ou qu'il encouragea, on peut citer Juste Lipse, Suffrid Petri, Pighius, Nani, Taffin, qui devint ministre protestant, etc. Il fit exécuter à ses frais des copies des textes grecs de la Bible conservés au Vatican et les envoya à Plantin, il encouragea les Aldes, il engagea Arias Montanus à concourir à la publication de la Polyglotte d'Anvers.

Granvelle voulut trop perpétuer son influence et ne songea pas assez à la moralité des moyens qu'il employa. En prenant pour emblème un vaisseau battu par la tempête et pour devise le mot *Durate*, c'est-à-dire : Persévérez, le prudent politique donnait à entendre que rien ne le ferait dévier de la route qu'il s'était tracée, que les adversités ne l'empêcheraient pas d'arriver au port, c'est-à-dire à la grandeur. L'idée était belle, on ne peut le nier, mais la vraie ambition consiste moins à tenter de grandes choses qu'à réaliser des choses utiles. Sa corres-

pondance nous l'apprend, il voulait surtout plaire à son prince; tout ce qui aurait pu le desservir lui était odieux, et au besoin il aurait repoussé sans pitié l'ami qui l'aurait compromis. Il le déclara lui-même à Claude Bellin, que les irrégularités de la procédure contre d'Egmont avaient indigné.

Malgré tout, Granvelle a laissé une réputation éclatante. Les Franc-Comtois, et surtout les familles alliées à la sienne, dont il protégea les intérêts d'une manière particulière, lui ont voué une vive reconnaissance. Elle s'est traduite par de nombreux écrits et, en dernier lieu, par l'érection dans son palais d'une statue, œuvre du sculpteur Jean Petit, et dont la dépense a été en partie couverte par un legs de Weiss, le bibliothécaire de Besançon.

Comme contraste aux velleités d'orgueil qui poussèrent Granvelle à solliciter son admission dans le chapitre de Saint-Lambert, citons ici une anecdote que Jules Chifflet nous a transmise d'après le témoignage du père jésuite Claude Richard. « Il avait appris, dit celui-ci à son interlocuteur, un jour qu'ils se trouvoient à Madrid en 1650, lorsque Richard avait soixante-trois ans, il avait appris des vieux et ce en son jeune âge que le cardinal fut en ce temps (à son départ des Pays-Bas en 1564) voir Ornaux, ancienne patrie de ses gens, et qu'étant un jour accompagné de plusieurs gentilshommes du pays, il leur montra le lieu où estoit la forge de son bisayeul, qui avoit esté un mareschal, et que de plus il rencontra une vieille femme qui l'avoit connu fort jeune et luy dit : Monsieur Antoine, j'ay travaillé autrefois aux champs avec votre grand-père. De quoy le cardinal ne s'offensa nullement; au contraire il luy assigna une pension pour le reste de ses jours. » Peut-être l'âge et l'expérience avaient modéré chez le cardinal les aspirations ardentes de sa jeunesse et montré à son esprit désillusionné le néant de la vanité.

Granvelle se fit bâtir à Bruxelles, dans la rue dite de *Coperbeke* (actuelle

ment rue de l'Impératrice), un palais construit dans le style de la Renaissance et dont l'ordonnance a été reproduite, mais altérée, dans les bâtiments occupés par l'université libre. La *Maison d'Arras* (*het huys van Atrecht*) ou du Cardinal (*Cardinaels huys*) fut élevée, en 1550-1551 à ce qu'il semble, sur les dessins de « l'ingénieur » ou architecte Sébastien Van Noye, qui, en effet, était au service de Granvelle en 1552. On y lisait en différents endroits la devise : *Durate*, et à l'intérieur on admirait des statues antiques, notamment Vénus et Cupidon, de grandeur colossale, achetées à Rome.

En dehors de la ville, le cardinal acquit, en 1560, une résidence délicieuse, qui était baignée par les eaux de l'étang de Saint-Josse-ten-Noode et entourée, d'autre part, par des campagnes solitaires. Cette propriété, qui a été vendue par parcelles en 1813, et dont les derniers vestiges ont récemment disparu dans la transformation du quartier, était connue sous le nom de *la Fontaine ou le Petit Château* (*t Casteeltjen*), et reçut de grands embellissements. Ses vastes jardins, dit Pouillet, étaient ornés d'arbustes et de plantes exotiques, peuplés d'animaux rares, embellis par des statues antiques, rendus plus riants par des pièces d'eau avec jeux hydrauliques. Un jour du mois de mai 1566, le prince d'Orange et le comte de Hornes y allèrent et, au rapport de Morillon, prirent plaisir à y voir « sauter l'œuf ».

À Malines, le cardinal habitait le bâtiment où siège aujourd'hui le tribunal de première instance et où Marie de Hongrie avait résidé. Il l'avait acheté à la ville pour 1,000 florins, en 1561; ce fut là qu'en 1566 on réfugia les plus beaux meubles du château de Canticrode ou Cantecrocy.

Presque toujours absent de Besançon, Granvelle eut peu occasion, sice n'est de 1564 à 1565, d'y habiter la demeure de son père. En 1575, s'étant brouillé avec son neveu, François, il fit acheter dans la même ville la tour de Montmartin et construire en cet endroit un vaste logis, qui fut acquis par l'administration mu-

nicipale le 4 décembre 1618, pour la somme de 16,000 francs, servit jusqu'à la révolution de 1789 de logement au commandant militaire de la province, et fut occupé depuis par le pensionnat du Sacré-Cœur.

On peut affirmer avec M. Gachard (*Bulletins de la Commission d'histoire*, 3^e série, t. XI, p. 259), qu'il n'exista jamais de ministre qui écrivit autant que Granvelle. Le cardinal employait avec la même facilité, indépendamment du latin, les trois langues dont l'usage était alors le plus répandu : le français, l'espagnol, l'italien. Il écrivait toujours en français à Marguerite de Parme, au roi Ferdinand, à ses amis de la Franche-Comté; c'est de l'espagnol qu'il se servait dans sa correspondance avec le roi Philippe II, ses ministres, le secrétaire Armenteros; c'est l'italien qu'il employait pour communiquer avec Alexandre Farnèse, avec le duc Octave et avec le cardinal Alexandre Farnèse. Toutes ses lettres au roi sont écrites de sa main.

Granvelle ne comptait pas conserver les correspondances restées entre ses mains, car sur une foule de dépêches importantes, il a écrit le mot *uratur* (à brûler). Ses intentions ne se réalisèrent pas. Après sa mort, ses papiers restèrent longtemps abandonnés; regardés comme inutiles, ils furent en partie la proie des curieux ou des ignorants, et en partie livrés à la destruction ou dispersés. L'extinction rapide de sa famille, les difficultés que rencontrèrent les de Saint-Amour pour se mettre en possession du patrimoine des Perrenot, la conquête de la Franche-Comté par la France, dont les Granvelle avaient toujours été les adversaires au point de vue politique, tout contribua à faire dédaigner cette correspondance si précieuse pour la connaissance de l'histoire du xvi^e siècle. Pourtant il se rencontra au siècle suivant un homme qui montra plus de sollicitude et de prévoyance, et auquel on doit la conservation de la majeure partie des lettres du célèbre ministre de Philippe II. Boisot, abbé de Saint-Vincent, de Besançon, recueillit tout ce qu'il put trouver, en forma quatre-vingt deux vo-

lumes in-folio, qu'il déposa dans la bibliothèque de son monastère, et se proposait de publier une vie du cardinal lorsqu'il mourut en 1684. L'esquisse de son travail, formant cent vingt pages in-12, a été éditée sous le titre de : *Lettre de J. Boisot à M. Pélisson, contenant un projet de vie du cardinal de Granvelle*, dans les *Mémoires de Littérature* de P. Desmolets (t. IV, p. 27).

La précieuse collection réunie par l'abbé Boisot fut presque aussitôt mise à contribution que formée. De la Monnoye y puisa un grand nombre de lettres de Granvelle à M. de Bellefontaine, son cousin et son ami intime, qu'il inséra dans le titre I^{er} de ses *Menagiana* (Paris, 1715), et un religieux de Saint-Vincent, dom Prosper Lévêque, s'en servit pour composer son *Mémoire* sur Granvelle ; ce fut là aussi que dom Berthod chercha les matériaux de deux travaux sur le même personnage qu'il présenta à l'Académie de Besançon. L'attention du gouvernement autrichien et, en particulier, du comte de Cobenzl, était appelée sur la correspondance du cardinal ; il en fit rechercher les débris et, en 1764, fit acheter, lors de la suppression des jésuites du faubourg Saint-Antoine, à Paris, des portefeuilles remplis de lettres originales allant de 1575 à 1586 et qui sont conservés aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

À partir de 1834, une commission organisée par Guizot, alors ministre de l'instruction publique, et dont Weiss, bibliothécaire de la ville de Besançon, était l'âme, s'occupa de préparer la publication d'un choix des pièces contenues dans la collection Boisot ; elle réussit, en effet, à donner au public neuf volumes in-quarto, comprenant un grand nombre de documents intéressants et importants, des années 1416 à 1565 ; mais l'entreprise n'alla pas plus loin, sans doute par suite de la mort de Weiss. Les autres matériaux réunis et préparés grâce à la munificence du gouvernement français, n'auraient sans doute jamais vu le jour sans les démarches de M. Gachard. L'archiviste du royaume de Belgique n'avait cessé d'appeler l'attention sur l'in-

térêt que les lettres de Granvelle présentaient ; il avait sans succès essayé d'obtenir un libre accès à Besançon ; il avait tour à tour signalé ce qui était resté de la correspondance du ministre dans les nombreux dépôts visités par lui et notamment à Turin, où se trouvent les lettres échangées entre Granvelle et le duc de Savoie ; à Naples, où il y a huit cent vingt lettres et billets du cardinal, adressés surtout à Marguerite de Parme et aux Farnèse ; à Madrid, à Paris, à Vienne, etc. Par les soins et grâce à l'activité de M. Gachard, une entente s'établit entre les gouvernements belge et français et celui-ci céda au premier tout le travail préparé pour la continuation des *Papiers d'Etat de Granvelle*. Ce travail fut mis à la disposition de la Commission royale d'histoire de Belgique, qui, dans sa séance du 5 juillet 1875, confia à l'un de ses membres, M. Edmond Poulet, le soin d'en tirer parti. Ce savant s'acquitta de cette tâche de manière à mériter les suffrages des amis des études historiques et avait publié en peu de temps trois volumes in-quarto, lorsqu'il fut emporté par la mort à un âge peu avancé. C'est M. Piot que ses collègues de la commission ont chargé, le 8 janvier 1883, de poursuivre son œuvre. Lorsque cette dernière, qui atteint déjà l'année 1569, sera achevée, on pourra, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'aujourd'hui, apprécier la part considérable que Granvelle a prise aux événements politiques du XVI^e siècle et porter un jugement définitif sur ses actes, sa capacité et son caractère.

Alphonse Wauters.

Sacens, *Orotio funebris de laudibus Antonii Perrenotii, cardinalis Granvellani*. Anvers, 1586, in-8. — Prosper Lévêque, *Mémoires pour servir à l'histoire du cardinal Antoine Perrenot de Granvelle*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. — Luc Denans de Courchetet, *Histoire du cardinal de Granvelle*, Paris, 1761, in-42 ; Bruxelles, 1781, in-12. — Grappin, *Mémoire historique où l'on essaye de prouver que le cardinal de Granvelle n'eut point de part aux troubles des Pays-Bas dans le XVI^e siècle*, Besançon, 1788, in-8°. — De Gerlache, *Philippe II et Granvelle*, Bruxelles, 1842, in-8°. — Weiss, *les Papiers d'Etat de Granvelle*, Paris, 1844 à 1852 9 vol. in-4°. — Gachard, *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles-Quint et Philippe II*, Bruxelles, 1835, in-8°. — Le même, *Inventaire des papiers laissés par le cardinal de Granvelle à Madrid, inventaire des papiers trouvés à Bruxelles en 1607*, dans les

Bulletins de la Commission royale d'histoire, 3^e série, t. IV. — Le même, *les Archives Farnésines*, à Naples, dans les mêmes *Bulletins*, 3^e série, t. XI. — Le même, *Correspondance de Philippe II*, 5 vol. in-4°. — Le même, *Correspondance de Guillaume le Taciturne*, 6 vol. in-8°. — Pouillet, *Correspondance de Granvelle*, Bruxelles, 1878-1881, 3 vol. in-4°. — Marlet, *Note sur la généalogie des Perrenot de Granvelle*, dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 4^e série, t. I^{er}. — Castan, *Monographie du palais Granvelle à Besançon*, dans les mêmes *Mémoires*, 4^e série, t. III. — Henne et Wauters, *Histoire de Bruxelles*, t. III, p. 304 et passim. — Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles*, t. III, p. 25, etc., etc.

GRAPHÆUS (Abraham). Ce personnage doit au superbe portrait de Corneille De Vos, du musée d'Anvers, de passer à la postérité. Son nom primitif était, sans doute : De Schryver, latinisé comme tant d'autres au XVII^e siècle. Il fut admis, en 1572, à la maîtrise, comme peintre, à Anvers, où il est né. Lui-même forma quelques apprentis parmi lesquels le *Liggere* cite Jean Quisthout, Giron Borion et d'autres qui deviendront aussi inconnus en qualité d'artistes que leur maître. Abraham eut deux fils : Jean, signalé comme peintre, et Abraham comme brodeur. Le peu de notoriété que le père acquit dans l'exercice de son art, le porta probablement à l'abandonner et à solliciter la place de *messenger* de la corporation de Saint-Luc. Ce poste, plus relevé alors qu'il ne l'est aujourd'hui, donna à Graphæus une certaine importance; il sut même, pendant trente-six ans, rendre des services tels, que la Gilde résolut de conserver le souvenir de ses traits; ce fut le doyen Corneille De Vos qui fit ce chef-d'œuvre, encore conservé aujourd'hui, et qui nous montre ce modeste employé à la poitrine couverte de plaques et de médailles.

Graphæus, ainsi que le fait remarquer Théodore Van Lerius (Catalogue du musée d'Anvers, 1874, p. 134) fut, pendant de longues années, la véritable cheville ouvrière de la Gilde. C'est lui qui tenait les écritures et qui s'occupait des nombreux détails d'administration que sa charge lui imposait. C'est à lui que l'on doit le précieux registre, le *Liggere*, qui nous donne tous les noms des maîtres contemporains admis dans la Gilde. De nombreuses lacunes ont été,

grâce à lui, comblées à l'époque des troubles, et nous lui devons, indépendamment de ces inscriptions, la conservation des documents et des objets précieux si compromis lors des événements calamiteux qui désolèrent Anvers. Les superbes vases, les ornements, les médailles qui forment les accessoires du portrait de Graphæus rappellent, non seulement les victoires artistiques qu'ils consacrent, mais encore que leur conservation est due au messager de la Gilde. Graphæus mourut en 1624. Ad. Siret.

GRAPHÆUS (Alexandre), SCRIBONIUS *alias* DE SCHRYVER. Graphæus, Alexandre, fils de Corneille et d'Adrienne Philips, naquit à Anvers vers 1519. Suivant toutes les apparences, il reçut sa première éducation de son père qui, à cette époque, donnait des leçons particulières. Nous ignorons à quelle université il obtint son diplôme d'avocat, et nous le voyons de retour à Anvers, en 1548, époque à laquelle il succéda à son père dans ses fonctions de secrétaire d'Anvers. Il contracta mariage avec Anne de Hoest, appartenant à une famille estimée.

Alexandre Graphæus resta en fonctions pendant la grande époque des troubles au XVII^e siècle. Il assista aux événements de 1566, et ne disparut de la scène politique qu'en 1573, époque probable de sa mort. Ses collègues furent successivement Guillaume Van der Ryt, Jean Van Halle, Jacques Van Wesembeke, Louis Stydelyn, Jean Van Asseliers, Henri de Moy, et Denis Van der Neesen, tous hommes de grand mérite. Il eut pour successeur le célèbre Gillis Martini.

Comme son père, Alexandre Graphæus cultiva la poésie. On cite, entre autres, de lui : *Alexandri Graphæi, a secretis amplissimæ Reipub. Antverpienæ, in orbis terrarum civitates Colloquium. Interloquutores Thaumastes, Panoptes*. Ce poème, de plus de 600 vers, parut en tête du recueil des *Vues des Villes* de Georges Braun.

Il était lié d'amitié avec les écrivains les plus distingués de son époque, et parmi ceux-ci on cite Ortelius, Plantin et Guicciardin.

P. Génard.

GRAS (Théodore), plus connu sous le nom de *Gramineus*, naquit à Ruremonde, vers 1530, et passa la plus grande partie de sa vie à Cologne, où il prit les grades de maître ès arts et de licencié en droit civil. Il se trouvait encore dans cette ville en 1578, enseignant les mathématiques et exerçant, en même temps, la profession de libraire. L'année suivante, il alla demeurer à Dusseldorf, où le duc Guillaume de Juliers lui avait confié les fonctions de greffier du duché de Berg. On sait qu'il occupait encore cet emploi en 1592; mais l'époque de sa mort est inconnue. Il a écrit les livres suivants : I. *Uerior enarratio eorum quæ à Joanne de Sacrobosco proponuntur, ita ut, adjecta difficilioribus locis, commentarii vicem supplere possit*. Colon., 1567, in-12. — II. *Dissertation sur les comètes qui ont paru en 1556 et en 1572, et sur les pronostics de ces astres, suivant les principes de l'astrologie* (en allemand). Cologne, 1573, in-12. — III. *Mysticus aquilo, sive declaratio vaticinii Jeremiæ prophetæ : ab aquilone pandetur malum super omnes habitatores terræ; quæ ab annis promulgationis præsentis propheliæ plus minus 648 ante natum Christum, orbis vastatores, Ecclesiæ Dei hostes, a plaga mundi aquilonari prorupsisse, et in finem usque sæculi prorupturos esse demonstratur*. Colon., 1576, in-12. Ce petit livre, dédié à l'empereur Maximilien II, était une réponse aux attaques dont la dissertation sur les comètes avait été l'objet de la part de Thadée Van Hayek, médecin luthérien de la cour de Vienne. Il n'est pas de nature à donner une haute idée de l'intelligence de son auteur. — IV. *Oratio in Esaiam et prophetiam sex dierum Genesios*. Colon., 1577, in-12. — V. *Prodromus Antichristi, hoc est nostri temporis hæreticorum*. Colon., 1578, in-12. — VI. *Speculum mundi de minitante cometa anni CIO. IC. LXXVII*. Colon., 1778, in-4°. — VII. — *Physica explicatio cometæ anni CIO. IO. LXXX, et ejusdem cum ea, qui anno CIO. IO. LXXVII apparuit, analogia collatio*. Dusseldorf, 1581, in-fol. — VIII. *Exhortatio de exequenda calendarii romani correctione, quam Grego-*

rius XIII, pontifex maximus, edi, promulgari et observari mandavit, ad sacram cesaream magistratum, imperii electores et principes, cæterosque status. Dusseldorf, 1583, in-4°. — IX. *Descriptio pompæ funebri celebratæ in exequiis Guilielmi, ducis Juliæ, Clivii, etc.* Dusseldorf, 1592, in-f°. — X. *Décision de la question si l'empereur et la diète de l'Empire se sont déclarés, en 1530, pour la confession d'Augsbourg ou pour l'ancienne religion catholique* (en allemand). Du temps de Paquot, le manuscrit de cette dissertation se trouvait à la Bibliothèque du collège Laurentien à Cologne; il n'a pas été publié. J.-J. Thonissen.

Paquot, *Mémoire pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, p. 1123. — Sweertius, *Athenæ belgicae*, p. 689. — Van der Aa, *Biographisch woordenboek*.

GRAS (Corneille), hagiographe, né à Anvers, en 1562, mort à Cologne le 19 juin 1642. Issu de parents riches et pieux, il s'adonna d'abord au commerce dans sa ville natale; mais, voyant les progrès qu'y faisait l'hérésie et les dissensions civiles qu'elle engendrait, il se transporta à Cologne pour y continuer son commerce. Après quelque temps, se sentant pris de dégoût pour le monde et les affaires, il entra chez les Chartreux de cette ville. Il y fit sa profession religieuse le 10 août 1592, par conséquent, à l'âge de trente ans. Le jour de sa profession, il fit présent à l'église du monastère d'un magnifique tableau représentant le Martyre de saint Laurent, conservé religieusement dans cette église jusqu'à la suppression du couvent.

Le P. Gras s'adonna particulièrement aux études hagiographiques; aussi, après la mort de son confrère le P. Zacharie Lippeloo, fut-il chargé de compléter le travail que ce dernier avait entrepris sur les vies des saints, et qui consistait en un résumé substantiel des légendes publiées par Surius, dans sa grande collection intitulée : *Vitæ Sanctorum*. Ces recherches exigeaient nécessairement le secours de beaucoup d'ouvrages historiques, et l'on ne sera pas étonné d'apprendre que, grâce aux soins du P. Gras,

la bibliothèque des Chartreux de Cologne s'enrichit de plusieurs grandes collections d'une haute importance. Il mourut âgé de quatre-vingts ans, après avoir publié :

1. *Un Traité sur le saint sacrifice de la messe*, écrit en flamand et imprimé en 1603, à Cologne, chez Bernard Gualter ou Walter; vol. in-16. Malgré des recherches actives, nous n'avons pu trouver aucun renseignement bibliographique sur ce travail cité par les biographes de Gras.

2. *Vitæ Sanctorum ex selectissimis orthodoxis patribus compendio conscriptæ per Zachariam Lippeloo, Carthusianum, et nunc recens fidelissime recognitæ ac auctæ per fratrem Cornelium Gras, itidem Carthusianum*. Colonie Agripp., Bernhardus Gualterus, 1603-1604; 4 vol. in-12. Le tome Ier (1604) comprend 1,108 pages; le tome II (1603) 1,064 pages; le tome III (1603) 1,091 pages; le tome IV et dernier (1603) 924 pages. Une nouvelle édition de l'ouvrage a été publiée, chez le même éditeur, en 1616; cependant le nombre des pages n'est différent de celui de la première édition que pour le premier volume, qui, dans la nouvelle, ne compte plus que 1,053 pages; il paraît assez probable que, pour les tomes II-IV, on n'a fait que rafraîchir les titres. — Cet abrégé de Surius est bien fait; et si l'exactitude historique fait parfois défaut, on doit surtout l'attribuer à l'absence de bons textes historiques et d'actes de martyrs passés au creuset d'une saine critique. Si les PP. Lippeloo et Gras avaient eu à leur disposition toutes les publications que l'on possède maintenant, leur travail eût certainement été moins imparfait.

E.-H.-J. REUSSENS.

Hartzheim, *Bibliotheca Coloniensis*, p. 65. — Paquet, *Mémoires littéraires*, éd. in-fol., I, p. 384.

GRATI (*Mathias DE*), administrateur, diplomate et publiciste, naquit (à Maestricht?) dans la première moitié du XVII^e siècle et mourut à Liège postérieurement à 1685 : nous n'avons pu trouver les dates précises. Par son père François, bourgmestre de Maestricht, et

par sa mère Anne Van Aken, il appartenait à deux des plus anciennes familles de cette ville. En sa qualité de seigneur d'Aigremont, titre qui provenait de la famille de la Marck et passa ensuite aux de Clerckx, il était haut-voué de Hesbaye et, de ce chef, en cas de guerre, dépositaire de l'étendard de Saint-Lambert. Il prit une grande part aux affaires de son temps, ce qui ne l'empêcha pas de s'occuper assidument d'études recueillies et de faire part au public du fruit de ses méditations. A trois reprises différentes, en 1665, 1672 et 1684, il fut élevé à la dignité de bourgmestre de Liège; d'autre part, Maximilien-Henri de Bavière le nomma conseiller et trésorier général du prince-évêque, sans doute en récompense de son dévouement. Nous n'avons rien à dire de sa première magistrature; la seconde, au contraire, fut marquée par divers incidents. Les Liégeois ayant appris que le prince d'Orange s'avancait au secours de Maestricht, menacé par les troupes de Louis XIV, envoyèrent à sa rencontre trois députés, de Grati, le chanoine baron Gérard de Groesbeek et le vicomte d'Argenteau. L'entrevue eut lieu à Eysden, le 18 novembre 1672 : le prince promit que la neutralité de la principauté serait respectée autant qu'il dépendrait de lui, et ratifia le traité de liberté commerciale conclu avec les Etats le 11 juin. Les Français se mirent alors à ravager le plat pays, et la situation devint tout à fait grave à Liège, par suite de l'attitude du tiers état, qui voulait absolument que les ecclésiastiques contribuassent à l'impôt. En présence des désastres de la guerre, l'opposition finit pourtant par s'imposer silence, et une nouvelle ambassade (le chanoine de Selys, le baron de Bochoit et Mathias de Grati) partit pour Bonn, résidence de l'évêque. Celui-ci, qui avait jugé à propos, comme *électeur de Cologne*, de contracter alliance avec le roi de France, prit l'engagement d'intervenir. Ses démarches furent vaines : les troupes royales continuèrent de désoler les campagnes et les petites villes.

Deux ans plus tard, Mathias fut chargé

de négocier avec Monterey, à Bruxelles : on avait appris que les Français se disposaient à évacuer Maeseyck, et il était important d'obtenir des assurances de la part des Espagnols, qui leur avaient déclaré la guerre. L'envoyé liégeois obtint satisfaction à cet égard ; de plus, moyennant promesse d'une forte somme (30,000 écus ?), la liberté du commerce lui fut garantie. Les Français remportèrent peu après la victoire de Senefle (11 août) ; seulement elle leur coûta cher, et non moins cher au pays de Liège qui, en dépit de ses protestations, se vit rançonné par tous les belligérants. C'est une page lamentable de son histoire.

En 1677, les magistrats de la cité, en dissidence avec le prince au sujet de la question électorale, députèrent de Grati à Bonn pour tâcher d'arriver à une entente. Il devait, dans tous les cas, réclamer la suppression du règlement de 1649 (voy. l'article FERDINAND DE BAVIÈRE), la remise en vigueur de celui de 1603 (avec l'addition de 1631), et faire reconnaître le droit de la cité « de lever des impôts » pour ses besoins et des soldats pour « sa défense. » Avant de traiter, Maximilien-Henri exigea quelques satisfactions ; le conseil, de son côté, refusa d'attendre et décréta que les prochaines élections se feraient d'après le règlement de 1603, ce qui eut lieu. De là des tiraillements qui mirent fin à la mission de Mathias de Grati. De retour à Liège, il publia une *Relation de la légation vers Son Altesse* (1679). Le conseil, mécontent, le traduisit à sa barre pour lui demander des éclaircissements sur quelques points de l'imprimé. Il refusa de comparaître ; alors le syndic reçut ordre de le poursuivre. On manque de renseignements sur la suite donnée à cette affaire.

De Grati était bien en cour ; il fut, avec le baron de Scharmberg, le premier bourgmestre qui ne tint pas son mandat de l'élection populaire. Le fameux règlement de Maximilien avait paru le 29 novembre 1684 ; la nomination des nouveaux magistrats date du 6 décembre suivant.

On possède de Mathias de Grati un ouvrage assez considérable en trois parties, intitulé : *Discours de droit moral et politique* (Liège, M. Hovius, 1676, in-folio). Abry le qualifie naïvement de « remède tant contre la perte des villes » et des États, que contre celle de l'âme » et du corps. » C'est une sorte de manifeste semi-philosophique, parsemé d'observations sur le gouvernement civil de Liège : on conçoit que Maximilien-Henri en ait agréé la dédicace. Les deux premières parties sont essentiellement théoriques ; la troisième, « sous » une fiction agréable et divertissante, « renferme la pratique de toute la morale chrétienne, du droit et de la politique, représentés dans les précédents. » Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce livre est un hors-d'œuvre, un travail sur les fontaines et les conduites d'eaux de la ville de Liège. Lors de sa seconde magistrature, de Grati les avait fait réparer avec soin, au grand avantage du public. A sa description est jointe une carte des *arèines* (1) qui, si grossièrement dessinée qu'elle soit, peut encore de nos jours être consultée avec fruit.

Alphonse Le Roy.

Loyens. — Bouille. — Abry. — Villenfagne, *Recherches*, t. I^{er}, p. 434 ; t. II, p. 438 et 237 — Davis (XVII^e siècle), t. II. — S..., *L'Arèine de la cité* (*Bull. de l'Institut archéol. liégeois*, t. XV, p. 113-221).

GRATIANUS (Thomas), écrivain ecclésiastique, né probablement à Liège vers le milieu du XVI^e siècle, décédé à Anvers le 19 avril 1627. Jeune encore, il entra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin au couvent de sa ville natale et y fit sa profession religieuse le 3 septembre 1572. Plus tard, il fut nommé prieur de cette maison et remplit ces fonctions pendant sept années. En 1590, il obtint de la générosité de Guillaume d'Ovenbrugge de Duras, seigneur de Maillaert, la fondation du monastère de Bouillon, dont il devint le premier prieur. Il exerça successivement le même emploi à Tournai et à

(1) Canaux par où s'écoulaient les eaux des bouillères, avant l'introduction des machines d'épuisement.

Bruxelles. Il demeura neuf ans à la tête du couvent de son ordre dans cette dernière ville, et y ouvrit, en 1601, une école au collège d'humanités où, sous la direction des Augustins, se formèrent aux belles-lettres et à la vertu un grand nombre de savants. Élu provincial de Belgique au chapitre de Bruges, en 1610, il ne cessa, pendant les trois années qu'il occupa cette position, de travailler activement à la prospérité de toutes les maisons religieuses qui relevaient de sa juridiction. Ce fut par son influence que la ville de Louvain fut dotée, en 1612, d'un collège d'humanités dirigé par les Augustins et organisé sur le même plan que celui de Bruxelles.

Il mourut à Anvers, le 19 avril 1627, étant alors définitif du couvent de Liège.

On a du père Thomas Gratien :

1. *Anastasis augustiniana in qua scriptores ordinis eremitarum S. Augustini, qui abhinc sæculis aliquot vixerunt una cum neotericis in seriem digesti sunt*. Antverpiæ, Hier. Verdussius, 1613; vol. in-8° de xvi-178-xxix pages. Cet ouvrage, qui renferme l'histoire littéraire de l'ordre de Saint-Augustin jusqu'aux premières années du XVII^e siècle, fut continué par le père Pierre Loy († 1658), Augustin, licencié en théologie et prieur du couvent de Cologne; le manuscrit de cette continuation se trouvait autrefois chez les Augustins de Louvain. Le Père Jean de Rivius travailla également à un supplément de l'*Anastasis*. Il résulte de la dédicace de ce volume, qui est adressée au chevalier Henri Van Etten, qu'en 1595 Gratianus, retournant à Cologne après avoir visité le couvent de Wesel, dont l'église venait d'être consacrée, fut fait prisonnier par les soldats hollandais et enfermé à Brevoorde. Le chevalier Van Etten paya spontanément la rançon exigée pour la mise en liberté du père Gratianus, et c'est en reconnaissance de ce bienfait que le volume lui est dédié. — 2. *Orationes in laudem Christi*. Ces discours ou sermons auraient été imprimés à Liège, en 1626, selon le témoignage de Paquot et d'Ossinger. Malgré des recherches actives, nous n'avons

pu trouver aucun détail relatif à cette publication, qui a également échappé à l'auteur de la *Bibliographie liégeoise*. — 3. Gratianus a laissé un manuscrit in-4°, intitulé : *De ordine eremitarum S. Augustini*, dont la trace est perdue.

E.-H.-J. Reusens.

Paquot, *Matériaux manuscrits*. — Tombeur, *Provincia Belgica ord. ff. eremitarum S. P. N. Augustini*, p. 165 et 173. — Préface de l'ouvrage indiqué sous le n° 1. — Ossinger, *Bibliotheca augustiniana*, p. 414.

GRATIUS, hagiographe. (Voir DE GRAET.)

GRAVEZ (J.-Philippe), fonctionnaire, publiciste, poète. Fils de Ph. Gravez, bailli de Charleroi, et de Victorine d'Otreppe de Bouvette. Il naquit à Acoisse (Hainaut), le 4 mai 1784, et mourut au château de Bomal (Luxembourg), le 14 mars 1853. Le *Nécrologe liégeois*, sorte de livre d'or mortuaire, a recueilli sa mémoire, et lui témoigne, dans une minutieuse notice, le zèle et la scrupuleuse affection qu'il intéressait aux moindres détails. Gravez commença ses études à l'ancien collège des jésuites de Namur et les acheva à l'école centrale du département de Sambre-et-Meuse. En mars 1806, il entra dans l'administration des finances comme contrôleur surnuméraire des contributions. Nommé peu après contrôleur, il remplit successivement ces fonctions dans divers départements français.

Vint 1814, le contre-coup des événements politiques l'atteignit. Napoléon, dans sa chute, entraînait toutes les fortunes attachées, même de loin, à la sienne. Les commissaires autrichiens et prussiens, chargés dans nos provinces de la distribution des emplois, écartèrent tout d'abord ceux qui avaient servi l'*usurpateur*. Gravez était du nombre, et il fut exclu des promotions.

Toutefois, le gouvernement hollandais s'empressa de reconnaître ses aptitudes et ses services, et l'éleva, en 1818, au grade d'inspecteur de deuxième classe des contributions directes à Anvers. Cinq ans plus tard, Gravez fut nommé inspec-

teur du cadastre de première classe à Liège; en 1825, les attributions antérieurement confiées aux directeurs des contributions furent adjointes à cette charge. Les résultats de son administration ne furent pas sans importance : grâce à lui, non seulement la province de Liège, mais encore toutes les provinces méridionales échappèrent à l'énorme surtaxe dont on les menaçait, par suite de faux principes d'évaluation, qu'on voulait faire prévaloir. En 1828, le conseiller d'Etat investi de la direction supérieure du cadastre, le chargea, par une faveur méritée, de divers travaux et l'appela plusieurs fois à faire partie du conseil de revision, qui se tenait à La Haye.

En récompense de ses services, Gravez avait reçu, en 1829, une promesse écrite que, sitôt les opérations cadastrales achevées dans le royaume, il serait promu au grade d'inspecteur général; mais, une seconde fois, les vicissitudes politiques trompèrent ses espérances.

Des liens de reconnaissance, et, surtout, de patriotiques illusions l'attachaient au régime hollandais. Aussi ne dissimulait-il guère son opposition au gouvernement issu des journées de septembre, et le combattait-il même dans la presse orangiste. Mais il ne se démit pas : dans les conjonctures difficiles d'une révolution, il sentait qu'il se devait davantage encore à son pays, et il continua à le servir avec zèle. Les opérations cadastrales, un moment compromises par le trouble et le désordre de l'Etat, furent reprises, et, grâce à son activité, la province de Liège fut cadastrée un an avant les autres provinces de Belgique.

En 1834, Gravez, qui venait de donner de brillantes preuves de capacité, fut envoyé dans les Flandres pour y accélérer le travail cadastral, dérangé par un brusque changement de personnel. Là encore, il rendit des services signalés : non seulement il atteignit au but de sa mission, mais il contribua à détruire, dans l'opinion des propriétaires et de la députation permanente, les

préventions existantes contre le cadastre. Aussi, par une lettre flattée, en date du 6 janvier 1835, la députation permanente de la Flandre orientale lui exprima-t-elle toute sa satisfaction des services qu'il avait rendus à la province.

Inspiré par un patriotisme, égaré sans doute, mais couragieux et désintéressé, Gravez ne s'était pas rallié au nouveau gouvernement, né de la révolution; au contraire, ses regrets éclatèrent en virulences dans l'*Echo*, journal orangiste exalté, et, plus tard, dans le *Rappel* et l'*Industrie*, feuilles également hostiles aux récentes institutions. L'éclat de son opposition devait attirer sa disgrâce. En 1835, lors de la réorganisation cadastrale, on ne crut pas pouvoir conserver dans l'administration un employé supérieur, adversaire obstiné d'un pouvoir légitimé par la volonté nationale, et, sans lui tenir compte d'un long dévouement à ses fonctions, on lui nomma un successeur. Une place de percepteur des contributions dans une ville de quatrième classe lui fut, il est vrai, proposée; mais c'était là une offre dérisoire, qui révélait, à son égard, l'irritation du gouvernement. Peu après, cependant, imposé, en quelque sorte, par l'autorité de ses lumières, il fut appelé à faire partie du conseil de revision; mais une maladie grave l'empêcha de prendre part aux travaux de cette commission. En 1841, il obtint une pension de retraite et se retira avec sa famille au château de Bomal, dans le Luxembourg. C'est là, dans les occupations rurales de son domaine et l'amour des lettres, il trouva la sérénité de ses dernières années.

Gravez a publié :

1. *Considérations sur le cadastre du royaume des Pays-Bas*. Liège, Dessain, 1828, in-8° de 22 pages. Dans ce mémoire, l'écrivain résume divers rapports adressés précédemment aux Etats généraux et défend le système de M. Gericke, administrateur du cadastre, qui, en 1826, avait proposé au gouvernement de changer le mode suivi jusqu'alors pour fixer le revenu imposable des propriétés terri-

toriales, à l'effet de répartir la contribution foncière. Gravez, dans cet opuscule, émet cette thèse que le montant des baux doit servir de régulateur au revenu des propriétés louées. — 2. *Mélanges poétiques*. Liège, Riga, 1814, in-12 de 346 pages. Dédicace à M. A. d'Otreppe de Bouvette, cousin de l'auteur. Cette œuvre dénonce une imagination ingénieuse et souple, un jet de verve très abondant, mais qui n'est pas, toutefois, suffisamment filtré par le sens critique. Tous les genres, depuis les somptuosités de l'ode jusqu'au négligé alerte de la pièce bouffonne, y sont essayés avec aisance; mais l'inspiration n'y est guère originale, et perd en force ce qu'elle gagne parfois en grâce facile et en charme d'abandon. — 3. *Quelques mots d'un Belye à ses compatriotes, à propos de la république et des derniers événements de Paris*. Liège, Redouté, 1848, in-8° de 16 pages. — 4. Gravez a fait insérer différentes pièces de vers dans plusieurs recueils du temps : les *Epis*, fable, dans l'*Annuaire de Littérature*. Liège, 1830; l'*Escout et le Ruisseau*, l'*Erreur et la Vérité*, fables publiées dans le procès-verbal de la séance publique tenue le 12 juin 1828 par la Société libre d'Emulation de Liège. — 5. *Mélanges traitant de divers sujets moraux, artistiques, philosophiques, politiques*. Cet ouvrage en prose, qui devait former un volume in-8° de 400 pages, et avait été annoncé pour paraître en 1841, n'a pas été imprimé. — 6. *Projet d'établissement d'une banque agricole*, travail manuscrit adressé à M. Rogier, ministre de l'intérieur, le 27 septembre 1847.

Jusque dans ses erreurs mêmes, Gravez fut patriote. L'amour du pays est à la fois sa justification et son honneur. Persuadé, en 1830, que la Belgique n'avait pas atteint sa majorité politique et qu'elle avait besoin encore de la tutelle hollandaise, il lutta dans la presse, combat la révolution victorieuse et sacrifie sa carrière à sa conviction. Plus tard, en 1848, quand les troubles politiques de la France agitent l'Europe, il élève la voix de nouveau, publie une éloquente brochure par sollicitude pour sa patrie,

la défend contre des velléités républicaines. Enfin, toujours préoccupé du bien-être social, au lieu de s'enfermer dans un loisir insouciant et dans une quiétude de poète, il consacre ses dernières années à l'étude de l'économie politique. Ainsi sa vie tout entière a été celle d'un citoyen entièrement dévoué à la chose publique; — il a été une de ces abeilles ouvrières, qui, dans la ruche sociale, travaillent dans l'ombre, sans découragement et sans salaire.

Emile Van Arenbergh.

Nécrologe liégeois, année 1854.

GRAVIUS ou **VERMOLANUS**, théologien. (Voir VERMEULEN.)

GRAVIUS (Jean), écrivain ecclésiastique, né à Louvain. On ignore l'année de sa naissance et celle de sa mort. C'est en 1569 qu'il entra dans la compagnie de Jésus. Il fit ses études théologiques à Rome. Il a publié : *Opera D. Aurelii Augustini... Tomis X comprehensis per theologos Lovanienses ex manuscriptis codicibus multo labore emendata ab innumervis erroribus vindicata*. Antverpiæ, Plantin, 1572, in-folio. La préface constate que le P. Gravius a pris part à la publication de ce livre.

A4. Siret.

De Backer, *Ecrivains de la Compagnie de Jésus*, t. 1^{er}, éd. in-fol. — Piron, *Levensbeschrijvingen*, etc. *Bijvoegsel*. Malines 1862.

GRAVIUS (Henri), théologien. (Voir DE GRAVE.)

GRÉE (Pierre-Jean-Balthazar DE), ou DE GRA, né à Anvers, le 12 septembre 1751, était fils de Balthazar-Nicolas de Grée et d'Anne Elisabeth Anthonissen. Il appartenait à une honorable famille qui prétendait descendre de l'ancienne maison anglaise de Gra ou Grard. Il fit ses études à Anvers et se fit inscrire, le 2 juin 1772, dans le *Liggere* de la Gilde de Saint-Luc. Elève de l'Académie dirigée à cette époque par Geeraerts, Schobbens et Beschey, de Grée remporta, à cet établissement, plusieurs prix constatant ses succès classiques.

Admis à l'atelier du peintre Martin-

Joseph Geeraerts, il se distingua comme son maître dans le *bas-relief*, genre de peinture très en vogue au XVIII^e siècle. Parmi les ouvrages qu'il produisit à cette époque, on remarque la madone qui orne le Musée royal de Bruxelles. Suivant les notes du secrétaire de l'Académie, J. Van de Sanden, il reçut le 6 juillet 1781, à l'occasion de la visite de l'empereur Joseph II, un diplôme constatant ses succès artistiques. Peu de temps après, il entreprit un voyage à l'étranger, d'où il était de retour en 1786, époque à laquelle il peignit le portrait, fort ressemblant, de son père. Ayant visité l'Irlande, il se décida à se fixer dans la capitale de cette île et eut l'avantage d'y exécuter quelques travaux bien réussis pour plusieurs hauts fonctionnaires de l'Etat. Il entra aussi en relations avec quelques personnages importants, tels que le comte Tyrconnel, le général William Conyngham, le médecin Edward Hill, le banquier du roi, Latouche et le peintre Béranger, dont il orna les salons de compositions fort appréciées. Enfin quelque temps après, il obtint le titre de peintre particulier du vice-roi lord Georges Grenville, marquis de Buckingham.

Pour le palais de ce noble lord, de Grèce peignit plusieurs tableaux représentant des allégories et des sujets mythologiques; pour la Société des sciences de Dublin, il exécuta, entre autres, un bas-relief figurant *Cérès enseignant l'art de l'agriculture à Triptolème*. Le succès de cette composition fut tel que la Société décida d'offrir au peintre une palette d'argent avec l'inscription suivante :

*Presented by the Dublin Society
to
Mr Peter de Gré
in testimony
of THEIR approbation of HIS
paintings
laid before them
June 5th 1788.*

Peu de temps après ce succès, le peintre devint malade et l'on attribua sa maladie à l'effet d'un poison versé par un rival.

Après quinze jours de souffrances, de

Grèce mourut le 12 janvier 1789, dans les bras de son ami le docteur Edward Hill. Ses restes mortels furent ensevelis au cimetière de Saint-Pierre, à Dublin, où le docteur Hill lui éleva un monument portant cette inscription :

BIC INFRA QUIESCUNT OSSA
PETRI DE GRÉE,
PICTORIS CELEBERRIMI, ANTWERPIENSIS.
OMNIGENA VIRTUTE AMABILIS,
ANIMA DEO DEDITA,
EXIMIA IN PARENTES PIETATE,
IN AMICOS INTENERATA FIDE.
IN GENUS HUMANUM BENEVOLENTIA.
OMNIBUS BONIS CARES ET DILECTUS VIXIT.
E VIVIS EXCESSIT PRIDIE IDUS JANUARIAS A. C.
M.DCC.LXXXIX.
AMICO OPTIME MERITO
EDWARDUS HILL, MED. DOCT.
MOERENS POSUIT.

P. Génard.

P. Génard, *Levensschets van den Antwerpschen kunstschilder Pieter-Jan-Balthasar de Grée*, 1858, in-8°.

GRÉGOIRE DE ST-MARTIN, écrivain ecclésiastique du XVIII^e siècle. Suivant la notice sommaire de la *Bibliotheca Carmelitana*, il était Belge, carmélite profès de la stricte observance selon la nouvelle réforme et appartenait à la province gallo-belgique. Il fut professeur de théologie, prieur dans divers couvents de son ordre, et définitive de sa province.

En 1670, il publia une Vie de sainte Marie Madeleine de' Pazzi, traduite de l'italien en français, comme il est dit au tome II, p. 441, n° 1541 du *Speculum Carmelitanum*.

Il écrivit ensuite un ouvrage en français sous le titre : *Apologie pour l'antiquité des religieux carmes tenant légitimement leur origine et succession héréditaire des SS. prophètes Elie et Elizée*; laquelle doit servir de préface au livre qui portera pour titre : *le Carmel saint*, par le R. P. Grégoire de Saint-Martin, définitiveur de la province gallo-belgique de l'ancienne et étroite observance de l'ordre des frères de Notre-Dame du Mont-Carmel, et lecteur de la sainte théologie, en leur couvent de Saint-Joseph, à Douai. A Douai, chez Michel Mairesse, 1685, in-8°.

Cet ouvrage, toutefois, semble n'être que l'abrégé d'une autre œuvre : l'*Arsenal Historico-Théologique*, opposée par les carmes aux assertions du jésuite

Papebrochius, qui contestait l'antiquité de leur ordre et niait qu'il dût remonter jusqu'aux prophètes Elie et Elizée.

Émile Van Arenbergh.

Bibliotheca carmelitana.

GREGORIUS (*Joachim-Martin*), né à Gand, ou Gouda, en 1520, médecin, savant helléniste, fut lié d'amitié avec Erasme, qui le tenait en haute estime pour sa science et son caractère.

Erasme dans sa lettre LXVII reconnaît avoir été aidé par lui; il parle de son *Concours tot het opstellen zyner spreken*. Gregorius a publié : *Galení libros de alimentorum facultatibus*. Paris, 1530, in-4°. *De attenuanti victús ratione introductio in pulsus sectione secunda.*

P.-J. Van Beneden.

GREGORIUS (*Albert-Jacques-François*), peintre d'histoire, né à Bruges, en 1775, mort dans cette ville, en 1853. Fils d'un ouvrier qui ne pouvait subvenir aux frais d'une éducation artistique, Albert aidait son père dans les travaux du métier lorsqu'il fit la connaissance du miniaturiste Vanderdonckt. Celui-ci frappé des dispositions du jeune homme lui donna des leçons et le fit entrer à l'Académie de Bruges, où il remporta tous les premiers prix. Quelques personnes se cotisèrent pour lui faire une pension et l'envoyèrent à Paris, où en 1802, il entra dans l'atelier de David. Il resta trente-trois ans loin de sa ville natale où il revint précédé d'une brillante réputation; on le nomma directeur-professeur de l'Académie, poste dans lequel il rendit des services signalés. Gregorius s'est notamment distingué dans les portraits. Napoléon I^{er}, Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe posèrent devant lui; on lui doit également les portraits d'une foule de notabilités de l'époque. Ad. Siret.

GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT, mathématicien. (Voir SAINT-VINCENT.)

GRÉGOIRE ou **THIBAUD**, théologien, pape. (Voir THIBAUD.)

GRELOEUS, trouvère. (Voir GIÉLÉE.)

GRENET (*Damp Mathieu*), écrivain, poète. Né à Tournai, décédé le 17 février 1503. Comme beaucoup de poètes du xve siècle, il appartenait à l'Eglise, et prit l'habit religieux à Tournai, dans l'abbaye de Saint-Martin, dont il devint le prieur. Il écrivit un livre latin, sous ce titre : *Epilogus super quibusdam punctis principalibus in regula Sancti Benedicti contentis*; l'ouvrage qui débute par ces mots : *Cum philosophia sit divinarum humanarumque cognitio rerum*, fut longtemps conservé dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Martin. C'était un recueil, écrit sur vélin, et renfermant, en outre, la *Biblia tripartita versificata*, et la *Regula Sancti Benedicti*. Mais là n'est pas le véritable mérite de Grenet : il fut un des plus estimables poètes de la vaillante école de rhétorique appelée *le Puy de Tournai*, école dont la fondation remonte au XIII^e siècle. Les biographes parlent élogieusement de ses vers en langue vulgaire, et tout indique en Mathieu Grenet un de ces littérateurs obstinés qui, au moment où la bataille de Nancy consommait l'écroulement de la fortune du Téméraire, se disputaient courtoisement la couronne, ou *le capiel* des luttes poétiques.

Albert Keyenbergh.

Paquot, *Memoires littéraires*. — Piron, *Levensbeschryvingen*. — Van Has-selt, *Essai sur l'histoire de la poésie française*.

GRESNICK (*Antoine-Frédéric*), compositeur, né à Liège, en 1752, mort à Paris, le 16 octobre 1799. Envoyé fort jeune au collège liégeois de Rome, en qualité de pensionnaire, il y termina de fortes études musicales. De là il se rendit à Naples, où il approfondit l'harmonie et le contre-point sous la direction de Sala. Ses premiers essais doivent remonter avant 1780, car on le trouve au nombre des compositeurs dramatiques dans l'*Almanach des Théâtres de Naples* de cette année. Malheureusement ces partitions sont aujourd'hui perdues. En 1784, il fit un séjour à Londres, où ses talents ne parvinrent pas à plaire, car il revint en Italie au bout de quelques mois. Il composa, alors, pour le théâtre de Savone, un opéra bouffe, *il France Bi-*

zarro. Retourné à Londres en 1785, il y écrivit successivement *Demetrio*, en trois actes, *Alessandro nell' Indie*, en trois actes, et la *Donna di cattivo umore*. Le succès de ces trois ouvrages appela sur lui l'attention du prince de Galles, qui lui offrit le poste de directeur de sa musique. En 1786, il composa *Alceste* pour la célèbre cantatrice Mara. En 1791, il quitta définitivement l'Angleterre, brouillé avec son auguste protecteur à cause d'un mot dédaigneux. Il erra longtemps à Paris, sans y trouver d'emploi, et se rendit à Lyon comme chef d'orchestre du Grand-Théâtre. Il y composa un grand opéra, l'*Amour à Cythère*, représenté en 1793 et qui lui valut un triomphe. Six théâtres de Paris reprirent la nouvelle pièce pendant la même année. Gresnick, pour qui le moment décisif était arrivé, retourna sur-le-champ à Paris, prit possession de sa renommée, et acclamé, dès lors, par le parterre, donna coup sur coup : le *Savoir-faire*, en deux actes, au théâtre de la Rue de Louvois, 1795; ainsi que les *Petits Commissionnaires*, un acte, 1795; *Eponine et Sabinus*, deux actes, 1796; les *Faux Mendians*, le *Baiser donné et rendu*, un acte, 1796. Cette dernière partition a été gravée : c'est une merveille de fraîcheur et de grâce idylliques. Au théâtre Montpensier, il fit jouer ensuite les *Extravagances de la vieillesse*, un acte, en 1796, dont le sujet rappelle le *Jeune Sage et le Vieux Fou*, de Méhul; la *Forêt de Sicile*, deux actes, 1797, partition gravée; les *Faux Monnayeurs*, ou la *Vengeance*, drame en trois actes, mêlé de chant, 1797; le *Tuteur original*, un acte, 1797; la *Grotte des Cérènes*, un acte, 1798; l'*Heureux procès*, un acte, représenté à Peydeau, 1798, partition gravée; puis, de nouveau, à Montpensier, la *Tourterelle dans les bois*, un acte, 1799; *Rencontres sur rencontres*, un acte, 1799; enfin, à Favart, le *Rêve*, un acte, 1799, partition gravée, et *Léonidas*, un acte, 1799. La chance, jusqu'alors favorable à Gresnick, tourna tout à coup : le public, fatigué du compositeur liégeois, et travaillé d'ailleurs par l'esprit de la nou-

velle école musicale, siffla sans pitié *Léonidas*. Ce mauvais accueil porta la première blessure à Gresnick. La seconde fut une humiliation : sa *Forêt de Brahma*, opéra en trois actes ne fut reçu à l'Opéra qu'à correction. Cet insuccès affecta cruellement Gresnick, qui, atteint d'une maladie de langueur, mourut le 16 octobre 1799.

C'était une nature sensible, irritable, d'une susceptibilité qui se révoltait à la moindre malveillance. Ses partitions gravées sont remarquables par le goût, la tristesse, et par une certaine distinction dans les formes et les rythmes. A part la verve et l'instinct scénique, qui lui firent toujours défaut, et qui donnent au *Huron*, à *Richard Cœur de Lion* un si rare cachet de perfection artistique, Gresnick semble une sorte de Grétry moins brillant, emporté avant la maturité, et qui, en musique, est à son illustre compatriote ce qu'en littérature Rotrou est à Pierre Corneille.

Albert Keyenbergh.

Bouillet, *Dict. universel et classique d'histoire*. — Piron, *Levensbeschryvingen*. — Fr. Fétis, *Biographie des musiciens*. — Beedelièvre, *Biographie liégeoise*.

GRÉTRY (*André-Ernest-Modeste*) fut baptisé, en l'église Notre-Dame aux Fonts, à Liège, le 11 février 1741, ainsi qu'on peut le voir dans l'acte qui figure au bureau de l'état civil de cette ville. Quant au jour de sa naissance, on ne saurait encore le fixer d'une manière définitive. Son extrait baptistaire constate seulement qu'il était fils de François Grétry et de Marie-Jeanne des Fossés.

La famille de Grétry est originaire d'un hameau qui porte son nom, situé près de Boulan (Bolland), aux environs de Herve, à quelques lieues de Liège. Les membres qui la composaient formaient entre eux un petit orchestre, *ine jowe*, comme on dit en wallon, se produisant, le matin, aux processions des fêtes patronales et le soir aux bals populaires. « Mon grand-père, dit Grétry (*Mémoires*, édit. 1789, p. 6), « jouait du violon pour faire danser les « paysans qui venaient boire sa bière

« ou son eau-de-vie, que des disgrâces multipliées l'avaient réduit à vendre. Mon père, âgé de sept ans, râclait à ses côtés. » On le voit, la généalogie des Grétry est connue : ils sont musiciens de père en fils. Pour unique héritage, ils se transmettaient, avec l'amour de l'art, un nom honorable que devait un jour illustrer le jeune André.

Dans un village obscur, un violoniste doit nécessairement végéter, surtout s'il possède quelque talent ; aussi François Grétry, le père de notre compositeur, se décida-t-il à s'établir à Liège, alors siège d'une principauté épiscopale. Il y donna des leçons de musique et fut bientôt attaché à la collégiale de Saint-Denis, en qualité de premier violon ; ensuite il obtint, au concours, la place de violon principal à la collégiale de Saint-Martin.

Son second fils, celui qui fait l'objet de cette notice, montra tout enfant de singulières dispositions pour la musique. Le bruit rythmé, causé par le bouillonnement de l'eau dans un pot de fer, fixait déjà son attention à l'âge de quatre ans. Deux ans plus tard, son père, lui trouvant la voix belle et étendue, conçut l'idée de le faire entrer, comme enfant de chœur, à la collégiale de Saint-Denis, où, nous venons de le voir, il avait lui-même un emploi.

Autrefois, les maîtrises des principales églises donnaient à peu près tout

l'enseignement musical ; c'est là que se formaient les chanteurs et les exécutants indispensables aux cérémonies du culte, lesquelles devaient être pompeuses et brillantes, dans une cité où se réunissaient sur une seule tête les pouvoirs temporels et spirituels. Or, ces maîtrises, emportées par le souffle révolutionnaire de 1789 et remplacées plus tard par nos excellents Conservatoires, avaient une organisation défectueuse : leurs chefs étaient convaincus qu'on ne pouvait rien enseigner aux enfants sans leur infliger des corrections corporelles, et c'est malheureusement à un pédagogue de cette espèce, « le plus barbare qui fut jamais », que l'on confia le jeune Grétry pour l'initier aux premiers principes de la musique. « Qu'on juge, dit-il, de ce que j'ai dû souffrir pendant les quatre ou cinq années que j'ai passées dans cette horrible inquisition ; si, pendant ces misérables années, je n'ai pas tout à fait perdu mon temps, si j'ai fait quelques progrès dans la musique, je n'obtiens point cet avantage par les leçons de l'instituteur, mais malgré ces leçons (1). »

La timidité naturelle de l'élève, augmentée encore par les mauvais traitements, le mettant dans l'impossibilité de chanter convenablement au chœur, son père fut contraint de le reprendre. On lui donna un autre maître de musique, nommé Leclerc, qui n'avait rien

(1) A ces années pénibles se rattache un épisode que nous ne pouvons passer sous silence. On lit dans les *Mémoires* de Grétry, édition de Bruxelles, 1829, t. 1^{er}, p. 34 : « Je dois ici parler d'un accident qui, je crois, a influé sur mes organes, relativement à la musique. Je puis être dans l'erreur ; mais il est sûr que nul homme n'oserait affirmer le contraire. Dans mon pays, c'est un usage de dire aux enfants, que Dieu ne leur refuse jamais ce qu'ils lui demandent le jour de leur première communion, j'avais ré-ouï depuis longtemps de lui demander qu'il me fit mourir le jour de cette auguste cérémonie, si je n'étais destiné à être honnête homme et un homme distingué dans mon état : le jour même, je vis la mort de près. Etant allé à l'après-dîner sur les bords pour voir frapper les cloches de bois (a), dont je n'avais nulle idée, il me tomba sur la tête une solive qui pesait 300 ou 400 livres. Je fus renversé sans connaissance. »

(a) Espèce de bruit que l'on substitue à celui des cloches ordinaires, pendant la semaine sainte, et qui n'a rien de commun avec les crecelles en usage à Paris et ailleurs.

(Note de Grétry.)

« Le marguillier courut à l'église chercher l'extrême-onction. Je revins à moi pendant ce temps, et j'eus peine à reconnaître le lieu où j'étais ; on me montra le fardeau que j'avais reçu sur la tête. Allons, dis-je en y portant la main, puisque je ne suis pas mort, je serai donc honnête homme et bon musicien. On crut que mes paroles étaient une suite de mon étourdissement. Je parus en pas avoir de blessure dangereuse ; mais en revenant à moi, je m'étais trouvé la bouche pleine de sang. Le lendemain je remarquai que le crâne était enfoncé ; et cette cavité subsistait encore. »

« J'étais peut-être arrivé à l'époque où le caractère change ; mais il est certain que je devins tout à coup réveur d'habitude : ma gaieté dégénéra en mélancolie ; la musique devint un baume qui charma ma tristesse ; mes idées furent plus nettes, et ma vivacité ne me reprit plus que par accès. »

« Lorsque je travaille longtemps, il me semble que ma tête a conservé quelque chose de l'étourdissement que je sentis après le coup dont j'ai parlé. »

de la brutalité du premier; aussi profitait-il de ses leçons. Vers le milieu du XVIII^e siècle, Liège était un centre artistique important; ses rapports fréquents avec la ville éternelle — où les jeunes musiciens, peintres, sculpteurs, architectes, allaient se perfectionner, grâce à la bourse Darchis — y avaient entretenu et développé le goût du beau. Indépendamment des compositions du pays, on y exécutait des œuvres allemandes, françaises et surtout italiennes, pour la plupart religieuses. Mais à côté du grand art, le chant populaire y avait aussi pris un essor extraordinaire, et c'est par centaines que des mélodies, franches d'allures, et d'une originalité réelle, appelées *Crémignons*, se sont transmises traditionnellement jusqu'à nous. On conçoit que ces différentes manifestations musicales frappèrent l'imagination du jeune Grétry, qui ne fut cependant tout à fait éveillée qu'en 1753, à l'arrivée dans sa ville natale d'une troupe de chanteurs italiens; ceux-ci lui révélèrent la verve comique, l'accent de vérité, le charme des opéras écrits dans une langue sonore et très musicale, par des maîtres tels que Pergolèse, Buranello, etc. Ce fut une initiation pour notre futur compositeur, qui entendit alors, pour la première fois, de la musique telle qu'il la sentait, et telle qu'il aurait désiré en produire.

Son père, qui faisait partie de l'orchestre du théâtre, obtint pour André ses entrées aux représentations et aux répétitions; aussi la fréquentation des artistes italiens exerça-t-elle sur celui-ci une grande influence. Après les avoir attentivement observés, il les imita, et réalisa des progrès si rapides dans l'art du chant, que son père, émerveillé, le conduisit à la collégiale de Saint-Denis, demandant à produire de nouveau au chœur l'enfant qu'on avait jugé incapable peu de temps auparavant. Cette fois la réussite du jeune chanteur fut complète; et, après un succès qui se répandit bientôt par toute la ville, son ancien maître prédit qu'il serait bon musicien, parole prophétique que Grétry se chargea de réaliser et qui lui fit pardonner les

cruautés dont on avait empoisonné ses premières années.

Pendant deux ou trois ans, il continua à se faire entendre tant dans les salons qu'à l'église. Mais voici que survient le moment où sa voix va se transformer: c'est l'époque de la mue, et pendant sa durée, il est strictement défendu de chanter. Notre jeune homme n'en fit rien, mais un jour qu'il avait dit un air de Galuppi, écrit fort haut, il vomit le sang en sortant d'un concert. Cette maladie, dont le premier symptôme se révèle sur le pont des Arches, à Liège, alors qu'il avait quinze ou seize ans, se reproduisit jusqu'à la fin de sa longue existence, chaque fois qu'il s'exposait à une grande fatigue et, notamment, quand il faisait représenter un nouvel opéra. Grétry renonça forcément au chant et se livra à la composition, sans règles ni principes. Après avoir écrit une fugue à quatre parties et un motet d'après des procédés ingénieux décrits par lui dans ses *Mémoires*, il avoue que cette manière de composer en *mosaïque* ne le satisfaisait point et il reconnaît lui-même qu'on ne peut écrire de la musique sans avoir appris la composition.

Son père fit choix de l'excellent organiste de Saint-Pierre, Rennekin, pour lui enseigner le clavecin et l'harmonie; ensuite Moreau, maître de musique de Saint-Paul, fut chargé de lui apprendre le contre-point et la fugue. Mais Grétry n'eut pas la patience de s'en tenir à leurs leçons. « J'avais mille idées dans la tête, dit-il, et le besoin d'en faire usage était trop vif pour que je pusse y résister. » Il négligea donc ses études scolastiques pour écrire des symphonies qu'il fit entendre dans les salons du chanoine de Harlez, littérateur et musicien distingué, véritable Mécène, encourageant les artistes de ses conseils et même de sa bourse.

Le succès que ces œuvres juvéniles remportèrent fit naître chez Grétry le désir de se rendre à Rome, comme l'avait fait Jean-Noël Hamal, nommé maître de musique de la cathédrale Saint-Lambert à son retour à Liège. Grétry aurait désiré suivre cet exemple et revenir oc-

cuper un jour, dans sa ville natale, des fonctions importantes. Son ambition ne devait pas aller au delà, car nous ne supposons pas qu'il eût alors la prescience du rang éminent qui lui était réservé.

D'après les conseils du bon chanoine de Harlez, il écrivit une messe, dans laquelle il déclare qu'on pouvait trouver beaucoup de fautes de composition, mais pas une seule contre l'expression. Cette œuvre lui valut un subside pour se rendre à Rome, au collège Darchis, où les jeunes artistes liégeois avaient la table et le logement pendant cinq ans, à la condition de porter le costume d'abbé.

Bien que d'une constitution faible, Grétry partit à pied, au printemps de 1759, c'est-à-dire âgé de dix-huit ans, accompagné d'un jeune chirurgien. Un vieux messenger, nommé Remacle, qui faisait ce voyage chaque année pour introduire frauduleusement en Italie les belles dentelles des Flandres, leur servit de guide. A peine installé, Grétry se mit en quête d'un maître de musique et s'adressa d'abord à un organiste, resté inconnu, qui lui enseigna le clavier et la composition pendant six ou huit mois ; mais n'étant point satisfait de ses leçons, il le quitta pour se confier aux soins de Casali, maître de chapelle de Saint-Jean de Latran, qui, pour la troisième fois, lui fit recommencer les éléments de la composition. Il écrivit sous sa direction des fugues à deux, trois ou quatre parties et étudia les œuvres de Durante, dont les formes musicales sont si pures et si savantes. Il assista aux représentations des opéras de Jomelli, de Galuppi, de Vinci, et surtout de Pergolèse, surnommé le Divin, dont les productions, modèles de vérité et de déclamation lyrique, eurent la plus grande influence sur sa destinée. Enfin, il entendit exécuter pour la première fois, à Rome, un opéra qui allait être chanté sur toutes les grandes scènes de l'Europe, la *Buona Figliuola* (la Bonne Fille) de Piccini, compositeur qu'on devait plus tard opposer à Gluck. Ce chef-d'œuvre l'ayant vivement impressionné, il chercha à faire la connaissance du célèbre

maestro, mais n'en reçut point un accueil favorable.

Après deux ans d'étude, Casali, reconnaissant dans son disciple un homme rempli d'imagination, mais incapable de se plier à la discipline rigoureuse du contrepoint, le congédia, en l'exhortant à travailler seul (1).

Livré à lui-même, c'est vers la déclamation lyrique qu'il dirigea son esprit. « La vérité est le sublime de tout ou » vrage, dit-il ; la mode ne peut rien » contre elle. »

Cette phrase résume et caractérise sa poétique. Toutefois, ce n'est pas sans hésitation qu'il osa choisir la voie où il allait s'engager. « Je fis un travail si » prodigieux et si obstiné, dit-il, pour » me servir à propos et avec sobriété des » éléments dont ma tête était pleine, » que je faillis succomber... Je me mis » au lit avec la fièvre ; mon crachement » de sang me reprit, je fus alité pen- » dant six mois. »

Il se rétablit chez un ermite qui habitait les environs de Rome, et après trois mois de retraite, il osa composer un air sur des paroles de Métastase. « Quel fut mon ravissement, dit-il, » lorsque je vis mes idées nettes et pures » se classer selon mes désirs ! » Une révolution s'était faite en lui : il venait de trouver la voie qu'il devait parcourir avec tant d'éclat.

Des symphonies et des scènes lyriques qu'il avait fait exécuter avec succès, à Rome, lui valurent l'honneur d'être choisi, à l'occasion du carnaval, pour mettre en musique un intermède en deux parties, intitulé *Le Vendemiatrix* (les *Vendangeuses*) qui obtint des applaudissements et dont un air fut bissé. Piccini, qui avait assisté à la représentation, déclara publiquement qu'il était content de cet ouvrage, parce que le compositeur ne suivait pas la route commune.

Une place de maître de chapelle étant venue à vaquer à Liège, Grétry y en-

(1) Bien que son éducation technique fût ainsi restée incomplète, l'Académie des Philharmoniques de Bologne l'admit plus tard au nombre de ses membres, après une épreuve dont il sortit heureusement, grâce aux conseils du savant Père Martini.

voya, de Rome, le psaume *Confitebor tibi, Domine*, qui lui valut sa nomination à cet emploi important (1). Mais la musique religieuse, composée sur des paroles d'une langue morte, ne disait rien à son imagination ; rien ne faisait encore prévoir ce que le jeune maestro deviendrait un jour.

En sollicitant un emploi qui devait lui assurer une position modeste, Grétry se rendait au vœu de ses parents ; mais, en homme prévoyant, il se ménageait aussi une retraite pour le cas où les essais qu'il se proposait *in petto* de faire sur les théâtres lyriques de Paris n'auraient pas répondu à son attente.

Une partition de *Rose et Colas*, de Monsigny, mise sous ses yeux par un attaché d'ambassade, nommé Melon, lui prouva que la langue française était susceptible d'inspirer des mélodies naïves et touchantes. Son parti fut vite pris et, le 1^{er} janvier 1767, il quitta Rome, où il avait vécu près de huit ans. En se dirigeant vers la France, il se vit contraint de s'arrêter en Suisse, son gousset étant vide ; il comprit la nécessité de faire quelques épargnes avant de se rendre à Paris. Grâce à la recommandation d'un ami, il trouva à donner des leçons bien retribuées à Genève ; il s'y établit donc pendant quelques mois.

Voltaire habitait alors Ferney, où se donnaient rendez-vous tous les hommes illustres de France et de l'étranger. Grétry, désirant vivement lui être présenté et ne connaissant personne qui pût lui rendre ce bon office, lui adressa une lettre bien tournée : elle le fit accueillir de la manière la plus sympathique. Après avoir causé de musique et surtout de prosodie (car alors on croyait la langue française peu musicale), Voltaire lui donna le conseil de ne pas tarder à se rendre à Paris. « C'est là, dit-il, que l'on vole à l'immortalité. » Il promit de lui envoyer un poème, engagement qu'il tint l'année suivante. Il fit mieux, au lieu d'un livret, il lui en

envoya deux : *le Baron d'Otrante et les Deux Tonneaux*. L'auteur ne s'étant pas fait connaître, ils ne furent reçus qu'à correction, ce qui dut beaucoup reculer le célèbre écrivain, mais non son protégé.

Pendant son séjour à Genève, Grétry, qui avait vu représenter pour la première fois des opéras comiques de Philidor et de Monsigny, essaya ses talents, comme on disait au siècle dernier, en remettant en musique une pièce de Favart, intitulée *Isabelle et Gertrude*, que Blaise avait déjà composée ou parodiée, en ajustant des chants connus sur les paroles. Cet opéra, au ton égrillard, auquel, dit-on, Voltaire avait aussi quelque peu collaboré, obtint six représentations sur la petite scène de Genève. Les encouragements qu'y reçut l'auteur furent le présage de ses succès futurs. Il prit congé de Voltaire et se dirigea vers Paris.

Je renonce à décrire la situation d'un jeune compositeur, perdu au milieu de la grande ville, presque sans ressources, sans appui, sans relations et, par conséquent, n'inspirant confiance ni aux auteurs, ni aux directeurs de théâtre. Pendant près de deux ans, « j'eus à combattre l'hydre à cent têtes qui s'opposait partout à mes efforts », écrit-il dans son style imagé. Il se rendit seulement deux fois à l'Opéra de Paris et quatre fois à la Comédie Italienne, non pour entendre les ouvrages que l'on y représentait et qu'il ne désirait pas imiter, mais afin de juger des talents des acteurs, pour lesquels il espérait bientôt écrire. Quant au Théâtre-Français, il y assista fréquemment, la déclamation des grands comédiens étant le seul guide qu'il avait résolu de prendre.

Dans l'espoir qu'on lui confierait un poème, il se lia avec les auteurs dramatiques en vogue, mais sans rien obtenir ; aussi, en désespoir de cause, s'adressa-t-il, non à Durosoy, comme on l'a dit, mais à un jeune poète inconnu, appartenant au beau monde, qui lui écrivit un livret intitulé *les Mariages Samnites*, sujet emprunté aux œuvres de Marmoutel. Dès que sa partition fut terminée, il en

1) Cette œuvre parut s'être promptement répandue dans les provinces belges ; elle resta au répertoire de nos églises jusque vers le milieu de ce siècle.

donna une audition dans les salons du comte de Creutz, envoyé en Suède et grand amateur de musique, en présence de Suard, de l'abbé Arnaud et du peintre Joseph Vernet, qui lui donnèrent des encouragements. *Les Mariages Samnites*, jugés d'un genre trop sérieux pour l'Opéra-Comique, furent arrangés en grand opéra et refusés, après avoir été interprétés d'une façon déplorable chez le prince de Conti, où était conviée toute la cour. L'impression générale de cette exécution fut que notre compositeur n'était pas appelé à écrire pour le théâtre. Sa musique ne ressemblait en rien à celle qu'on entendait alors à l'Opéra; elle était d'un genre trop nouveau pour être comprise par les exécutants et par les auditeurs.

Heureusement, le comte de Creutz ne partageait pas l'opinion générale; il s'était déclaré son protecteur, même après son désastre. Ses déceptions allaient donc bientôt prendre fin. Marmontel tira pour lui d'un conte de Voltaire, intitulé *l'Ingénu*, un livret en deux actes; Grétry en fit le *Huron*. Cet opéra, mis en musique en moins de six semaines, fut représenté au Théâtre-Italien, le 26 août 1768. Grétry n'avait alors que vingt-sept ans et son opéra obtint un succès d'autant plus grand que l'on s'y attendait moins. L'auteur des paroles, étant académicien depuis quatre ou cinq ans et craignant de compromettre sa réputation sur une petite scène, avait gardé l'anonyme.

Les critiques du temps constatèrent le rare mérite de la musique. Le célèbre baron Grimm, notamment, déclara dans sa correspondance littéraire que « ce coup d'essai était le chef-d'œuvre d'un maître, et élevait l'auteur sans contradiction au premier rang. »

La Harpe dit : « Grétry s'est chargé de démontrer que la langue française est susceptible d'une bonne musique, contrairement à ce qu'affirme la fameuse lettre de J.-J. Rousseau. » D'emblée, notre compositeur est placé au niveau des maîtres du genre, les Doni, les Philidor, les Monsigny, qu'il ne tardera pas à éclipser.

La musique du *Huron*, ne ressemblant en rien à ce qu'on avait entendu auparavant en France, méritait ces éloges. Les chants gracieux, vivants, spirituels, y serrent de près les paroles et se confondent en quelque sorte avec elles, ce qui leur donne un caractère de vérité remarqué par tout le monde dès la première audition.

Tout ce que chante le *Huron* est gracieux et expressif. Guillotin, ténor comique bien dessiné, donne déjà l'idée de ce que sera un jour l'emploi de trial. Les morceaux placés dans le rôle de Mlle de Saint-Yves se distinguent par le charme et le sentiment.

L'air *Dans quel canton est l'Huronie*, est de la déclamation spirituellement entendue; quant au récit de la bataille du *Huron*, il fait deviner ce que notre jeune compositeur produira dans la peinture des tableaux descriptifs quand sa main aura acquis plus de fermeté.

Un deuxième opéra, on le devine, fut attendu avec une certaine impatience. De toutes parts on se demandait : Grétry tiendrait-il les brillantes promesses de ses débuts? Marmontel lui fournit *Lucile*, en un acte, qui fut représentée le 5 janvier 1769, moins de six mois après le *Huron*, et affermit encore la réputation du jeune maestro. Il y déploya une sensibilité qui fit verser bien des larmes. A certains égards, *Lucile* indique déjà un progrès sur le *Huron*. On y signale, outre un grand nombre de mélodies finement dessinées, deux pages de maître. L'une est le célèbre quatuor : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* que l'on chante depuis plus d'un siècle et qu'on chantera tant que la musique naturelle, noble et expressive trouvera des admirateurs; l'autre est un monologue : *Ah! ma femme, qu'avez-vous fait?* vrai modèle de déclamation lyrique et de mélodie expressive, où l'art du musicien, sans sortir des limites du genre, trouve les accents les plus pathétiques. Lui-même fait l'analyse de ce morceau admirable; il répondait, quand on lui demandait s'il le préférerait au quatuor : « Il faut un sentiment plus profond, une plus grande connaissance

« du cœur humain pour faire ce monologue; et un instant d'inspiration a suffi pour produire le quatuor. »

Forcés de constater le succès de ces deux opéras, les ennemis et les envieux de Grétry avouèrent qu'il savait écrire de la musique sérieuse, mais que le genre comique lui était interdit.

Nous allons voir comment il répondit à ce défi.

Il eut la rare bonne fortune de trouver précisément un poème gai, le *Tableau parlant*, qui lui fut offert par Anseaume, auteur dramatique, remplissant les modestes fonctions de souffleur à la Comédie-Italienne. En acceptant de mettre ce livret en musique, Grétry commit une infidélité à Marmontel, le collaborateur qui lui avait facilité ses débuts; mais, pour notre jeune musicien revenant d'Italie, quelle chance heureuse de pouvoir faire chanter quelques-uns des personnages de la *Commedia del Arte*, de cette semillante et endiablée famille, où l'on retrouve le bellâtre amoureux Léandre, et son fripon de valet Pierrot; la douce et tendre Isabelle; la fûtée Colombine; sans oublier Cassandre, le vieux tuteur soupçonneux et jaloux de sa pupille, qu'il veut épouser!

Quand la jeunesse et l'amour se liquent pour tromper un vieillard, le public se met de la partie et la pièce réussit toujours: Beaumarchais et Molière sont là pour en témoigner.

« Le *Tableau parlant* fut représenté le 20 septembre 1769, treize mois, jour pour jour, après le *Huron*. C'est une musique absolument neuve et dont il n'y a pas de modèle en France, » écrit Grimm dans sa célèbre correspondance; « c'est un modèle de musique comique et bouffonne; cela est à tourner la tête. »

« Cet opéra plaça Grétry au rang des meilleurs compositeurs français », dit à son tour Fr. Fétis, dans sa *Biographie des musiciens*. « Cet ouvrage charmant, ajoute-t-il, a survécu aux diverses révolutions que la musique a éprouvées. »

Il faut convenir que tout y est vivant, gracieux, adorable et que la plupart des

morceaux sont considérés comme des modèles du genre. Quoi de plus spirituel que les couplets de Colombine: *Il est certain barbon!* Et l'air d'Isabelle: *Tiens, ma reine: saurait-on rendre les plaintes amoureuses d'un vieux céladon avec plus de vérité?* Quelle malicieuse ironie dans le morceau resté célèbre: *Vous étiez ce que vous n'êtes plus*. Jean-Jacques, qui faisait profession de copier de la musique, le transcrivit au moins dix fois, et toujours avec un nouveau plaisir! Quant à la peinture d'une tempête, faite par Pierrot, n'est-ce pas une page de tout premier ordre? Et Grétry, avec un orchestre primitif, ne produisit-il pas autant d'effet que s'il avait eu à sa disposition toutes les ressources de l'instrumentation moderne? Notre compositeur, qui dit ne pas aimer les tableaux de musique descriptive, y excelle pourtant. L'on n'a pas fait mieux depuis.

Cette partition est encore considérée de nos jours comme un type d'excellente musique bouffe, exempte de grossièreté et de vulgarité. Grétry est parvenu à ennoblir le genre de la *parade*, si souvent tombé, chez ses prédécesseurs des théâtres forains, dans la gravelure et l'immoralité. Après avoir produit le *Tableau parlant*, qui est considéré comme son premier chef-d'œuvre, le jeune maître marcha vers de nouveaux succès; mais avant de nous occuper de son quatrième ouvrage, intitulé *Sylvain*, arrêtons-nous un instant pour examiner les morceaux symphoniques de ses trois premiers opéras.

Les pièces instrumentales qui précèdent le *Huron* et *Lucile* se composent de fragments peu développés, tels qu'on en écrivait en Italie et en Allemagne, avant que Haydn eût élargi le cadre et fixé le genre qui lui mérita le surnom de père de la symphonie.

Et ici, qu'on nous permette une supposition: les espèces de *suites d'orchestre* que Grétry écrivit à Rome, où elles furent exécutées avec succès, et dont jusqu'à ce jour on ne retrouve aucune trace, n'ont-elles pas été utilisées par leur auteur, qui a dû les apporter avec lui à Paris? Les introductions de ses deux premiers opéras qui, suivant l'usage du

temps, n'ont aucun rapport avec les partitions, autorisent cette hypothèse. Alors, les ouvertures proprement dites n'existaient pas encore : c'est seulement quelques années plus tard, que Gluck leur donna la forme qui les caractérise. En tous cas, si nous nous sommes trompé dans notre conjecture, ces morceaux de musique nous donnent une idée de ce que devaient être les symphonies écrites par Grétry pendant son séjour à Rome, et quel que soit le mérite de ces compositions instrumentales comme imagination, elles prouvent que leur auteur n'était pas assez habile contrepointiste pour se créer un nom dans la musique symphonique et qu'il a bien fait de diriger toutes les forces de son esprit vers la musique de théâtre.

Ceci établi, reprenons l'étude de ses opéras. Après sa réussite dans la musique bouffée tempérée, Grétry retourna à son premier collaborateur. Marmontel lui fournit encore un livret de genre triste. Dans cette partition, représentée le 19 février 1770, on remarqua quelques jolies ariettes. On retrouva encore l'auteur du monologue de Blaise, de *Lucile*, dans le bel air de basse aux accents dramatiques : *Je puis braver les coups du sort*. Le célèbre duo : *Dans le sein d'un père*, brille aussi par un beau caractère dramatique.

Sylvain est l'un des opéras que Grétry estimait le plus. La future reine Marie-Antoinette félicita les auteurs de cet ouvrage. A partir de ce moment, la réputation de notre compositeur s'étant complètement affirmée, on lui demanda la primeur de la plupart de ses nouvelles productions, pour être données à la cour.

Les Deux Arares, en deux actes (1770) suivirent de près *Sylvain*. La pauvreté d'invention de la pièce nuisit d'abord à son succès; mais bientôt, grâce à la musique, l'ouvrage se releva et fut souvent représenté.

Signalons, au nombre des morceaux qui produisirent le plus d'effet, un duo bouffé très scénique : *Prendre ainsi cet or, ces bijoux*, où les deux scélérats s'excitent mutuellement à commettre un vol et une profanation, ainsi qu'un trio

de musique imitative : *Tiens la corde, prends bien garde*, où l'orchestre imite, à deux reprises différentes, le bruit de la poulie sur laquelle glisse la corde qui sert à descendre ou à remonter le seau dans un puits. Grétry aimait à traiter ces petits tableaux de genre et son orchestre fourmillait d'intentions analogues, que l'on a peut-être trouvées puériles, mais qui sont le point de départ de la musique symphonique descriptive. Un autre tableau de genre délicieux est la patrouille turque : *La garde passe, il est minuit*, dont le chant lointain se fait entendre pianissimo d'abord, puis grandit, grandit jusqu'au forte, pour diminuer insensiblement et s'éteindre tout à fait dans le silence et l'obscurité.

Cet effet de sonorité a souvent été employé depuis Grétry, et toujours avec un nouveau succès. Dès son apparition, les musiques militaires se sont emparées de cette marche originale, que l'on joue encore aujourd'hui. Les sociétés chorales la considèrent aussi comme l'un des meilleurs morceaux de leur répertoire.

Le 13 novembre de la même année 1770, l'*Amitié à l'épreuve* fut donnée à Fontainebleau. Le livret était de Favart, qui avait aussi écrit celui d'*Isabelle et Gertrude*. Cet opéra fut froidement accueilli à la cour. Rébel et Francœur, les surintendants de la musique du roi, regardaient notre jeune compositeur comme un novateur dangereux; ils lui adressèrent des éloges qui furent considérés comme une critique. Aucun opéra ne donna cependant plus de mal à Grétry, relevant d'une longue maladie, que celui-ci, dont il ne reste rien.

Rendu tout à fait à la santé, Grétry fut enchanté de recevoir de Marmontel, son ancien collaborateur, le livret de *Zémire et Azor*. Uni par le mariage depuis le 3 juillet 1771, à Jeanne-Marie Grandon, la fille d'un artiste peintre de Lyon, après des contrariétés sans nombre, il goûta enfin le bonheur; ce fut dans les meilleures conditions qu'il écrivit *con amore*, cette partition qui fut représentée dès la fin de 1771. Grétry

avoue, dans ses *Mémoires*, « qu'il lui » paraît difficile de réunir plus de vérité, » de mélodie et d'harmonie ». Ce qui pour lui signifie, ajoute-t-il en note, » qu'il a tiré tout le parti possible de ses » facultés. » Fétis père constate » que » l'imagination de Grétry s'y montre » dans toute sa fraîcheur; jamais, ajoute » le savant critique, il n'avait été si riche » de chants heureux que dans cet opéra; » malgré les transformations de certaines » parties de l'art, de pareilles inspira- » tions ne peuvent cesser d'être belles, » ni d'intéresser les artistes sans pre- » jugés. »

Le succès de *Zémire et Azor* rétablit les finances d'une foule de directeurs de théâtre en France comme à l'étranger : il en parut des traductions en italien, en allemand et même en flamand. Tout devrait être signalé dans cette partition d'une inspiration si soutenue. Le duo : *Le temps est beau, j'en suis fort aise*, offre un modèle de musique imitative; le basson y rend le bâillement d'Ali avec beaucoup de naturel. Le trio : *Ah ! laissez-moi la pleurer*, qui se chante dans la coulisse, et que Grétry modifia d'après les conseils de Diderot, est une belle page d'expression pathétique; l'air : *Du moment qu'on aime*, forme une mélodie d'un sentiment exquis. Comme contraste, citons les trois ariettes comiques d'Ali : *L'orage va cesser*; *Les esprits dont on nous fait peur*, et *J'en suis encore tremblant*, où le caractère pusillanime du personnage est tracé d'une touche si fine et si spirituelle. Les autres morceaux se distinguent par la fraîcheur, l'originalité ou l'énergie. Les journaux et les mémoires du temps sont unanimes sur ce point : il y a là un concert d'éloges dans lequel pas une seule voix discordante ne se fait entendre.

Marmontel lui fournit encore le livret de *l'Ami de la maison*, comédie sérieuse, genre qui n'avait pas encore été traité sur la petite scène des Italiens. Cet opéra fut joué le 14 mars 1772, avec un succès qui augmenta à chacune des premières représentations. On y remarque nombre de passages charmants, entre autres deux airs, l'un écrit pour soprano :

Je suis de vous très mécontente; l'autre pour
voix de basse : *Rien ne plaît tant aux yeux*
des belles. Grétry en a donné l'analyse avec un soin scrupuleux; il y compare la ponctuation musicale à celle de la poésie, qui doivent toujours coïncider, sous peine de contre-sens. Le troisième acte renferme deux morceaux scéniques, un duo : *Tout ce qu'il vous plaira*, et un duetto : *J'ai fait une grande folie*, conçus d'après le procédé syllabique, dans lequel la musique prend les accents des paroles.

C'est à propos de cette partition que Grétry décrit l'emploi propre à chacun des instruments de l'orchestre. Il fut probablement le premier, en France, qui rédigea didactiquement ce que les autres compositeurs avaient toujours fait d'instinct.

Depuis longtemps il désirait obtenir la collaboration de Sedaine, cet auteur prosaïque, mais qui savait trouver les situations dramatiques les plus émouvantes. Ils donnèrent ensemble le *Magnifique*, le 4 mars 1773. L'ouvrage n'eut jamais grand succès et ne s'établit pas au théâtre sans opposition. Les critiques de l'époque regrettent dans le *Magnifique* un style trop peu varié et une trop grande richesse harmonique. Nous sommes loin encore du temps où l'on reprochera à Grétry la pauvreté de son harmonie.

La Rosière de Salency fut représentée à Paris, le 28 février 1774. Pendant qu'il en écrivait la partition, Grétry, pour se pénétrer du style pastoral, lut et relut les idylles de Gessner, alors à la mode, et ne laissa pas échapper l'occasion qui s'offrait à lui de rechercher la couleur locale pour sa musique. L'air : *Ma barque légère*, charmante page, devint promptement populaire. Le duo de la dispute entre la Rosière et l'une de ses rivales : *Ecoute, parle-moi franchement*, appartient au genre scénique qui réussit toujours au théâtre. L'air : *J'ai tout perdu, mon amant et ma rose*, est fort expressif, et celui de Colin : *Et que me fait l'orage?* d'une grande vigueur dramatique.

Grétry revint encore deux fois à Mar-

montel, qui lui donna les poèmes de la *Fausse Magie*, et de *Céphale et Procris*. Le premier ouvrage ne réussit que grâce à la musique; le second eut la malchance d'arriver peu de temps avant le début de Gluck à Paris et ne parvint pas à se maintenir au répertoire, à cause de ce voisinage dangereux. Aussi notre compositeur rompit-il complètement avec son ancien librettiste, Marmontel. Celui-ci lui en garda rancune : il estimait que ses paroles, bien coupées pour la musique, avaient excité maintes fois l'imagination de Grétry, qui ne rencontrerait plus, selon lui, de succès comparable à celui de *Zémire et Azor*.

Les *Mariages Samnites*, donnés deux ans plus tard, ne réussirent point, et *Matroco* fit une lourde chute. Grétry ne reentra dans la période de ses plus grands triomphes qu'avec le *Jugement de Midas* et *l'Amant jaloux*, qui sont restés deux des joyaux de son merveilleux écrin.

Examinons rapidement d'autres partitions.

La *Fausse Magie*, représentée en février 1775, était l'opéra de prédilection de Grétry : le premier acte est ce qu'il trouvait de plus estimable dans ses ouvrages. Le duo des Vieillards : *Quoi ! c'est vous qu'elle préfère*, véritable chef-d'œuvre, défiera les atteintes du temps et les caprices de la mode, tant il est vrai et original. « Ce morceau, dit Grétry (page 312), fit un effet extraordinaire à la première représentation ; le chant en est si près de la déclamation, qu'on le confond avec la parole. D'ailleurs, ce morceau est syllabique et d'un mouvement continu ; cette sorte de musique a un empire prodigieux sur tous les spectateurs. »

Grétry signale un trio : *Vous aurez à faire à moi*, qu'il dit être à trois sujets, mais qui, en réalité, n'en compte que deux, le chant et la basse ; le troisième étant une partie intermédiaire sans mouvement, uniquement destinée à compléter l'harmonie. Monsigny avait donné, dans le *Déserteur*, un exemple de deux chants différents se réunissant et formant duo ; Grétry nous fera entendre

plus tard, dans *Colinette à la Cour*, un double chœur, très ingénieusement agencé.

Il regrettait de ne pouvoir utiliser la musique des *Mariages Samnites*, qui lui avait cependant procuré un si fâcheux mécompte. Durosoy lui arrangea un nouveau poème sur sa partition, qui fut représentée le 22 juin 1776, et ne réussit guère davantage : « les spectateurs » ne voulurent pas s'habituer à voir sous « le casque les acteurs qu'ils voyaient » chaque jour dans des rôles comiques. »

Nous l'avons dit, *Matroco*, drame burlesque, échoua complètement à Fontainebleau, en 1777, et à Paris, en 1778. Le compositeur détruisit sa partition, qu'il trouva indigne de sa plume. L'insuccès de deux opéras comiques et d'un grand opéra, précisément à l'époque où Gluck opérait, à Paris, sa révolution dans le drame lyrique, avec des chefs-d'œuvre tels que *Iphigénie en Aulide*, *Orphée*, *Alceste*, dut être fort sensible à Grétry, qui, jusque-là, n'avait guère connu de défaite. Il lui fallait une revanche : elle fut éclatante.

Suard l'avait mis en rapport avec un Anglais, connu sous le nom d'Hèle. Cet auteur, qui écrivait fort bien en français, lui fournit successivement trois poèmes, qui excitèrent de nouveau sa verve. Le premier, intitulé le *Jugement de Midas* (1778), était conçu en vue de parodier les chanteurs de l'Opéra, qui avaient été une des causes de l'insuccès de *Céphale et Procris*.

Le mérite de la nouvelle partition, assurément l'une des plus originales de Grétry, fut contesté à la cour. La ville la reçut favorablement (1), ce qui inspira à Voltaire le quatrain si connu :

La cour a dénigré tes chants,
Dont Paris a dit des merveilles.
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

Les trois airs d'Apollon : *Doux charmes de la vie ; Par une grâce tourhante et Du destin qui t'accable*, sont nobles, distin-

(1) Le lecteur trouvera des détails très intéressants concernant Grétry, d'Hèle et le *Jugement de Midas*, dans la *Lettre* de S. Van de Weyer sur les Anglais qui ont écrit en français (*Œuvres* de Van de Weyer, t. 1^{er}).

gués et expressifs, comme tout ce que chante le dieu de la poésie. Quant à la partie confiée au satyre *Marsyas*, elle est l'imitation des chants de Luili, et devait être interprétée avec des cadences perlées, des porte-voix, des martellements, qui faisaient les délices de la cour et dont Gluck montra le ridicule, en supprimant ces ornements si contraires à la vraie déclamation. Rien de plus spirituellement dialogué que le duo : *D'abord, je te donne de bons gages*, et le trio : *Non, ce n'est pas possible*. Les finales des deux premiers actes sont habilement traitées; enfin, l'évocation : *Au dieu des arts*, termine l'opéra d'une façon très brillante.

Le deuxième livret, dû à la plume de d'Hèle, *L'Amant jaloux*, représenté à Versailles, le 20 novembre 1778, et à Paris, le 23 décembre de la même année, obtint un succès brillant. Grétry trouva dans le poème des caractères bien tracés et une action intéressante, qu'il traita avec une grande sûreté de main. Tout est bien venu dans cette remarquable partition. Nous voudrions l'analyser en détail; mais il faut nous borner à signaler les jolis couplets de la soubrette : *Qu'une fille de quinze ans*, dans lesquels se rencontre, vers la fin, une réminiscence de la *Serra Padrona*, prouvant, une fois de plus, que Grétry avait pris Pergolèse pour modèle; un excellent trio : *Victime infortunée*; un chant spirituellement ajusté sur l'air des *Folies d'Espagne*, de Corelli; enfin un duodramatique, interrompu par la sérénade vraiment délicate : *Tandis que tout sommeille*.

Le troisième livret de d'Hèle a pour titre : *les Evénements imprévus* (1770). Encore un succès, moins grand cependant que le précédent. C'est une comédie de mœurs qui a inspiré à notre musicien quelques beaux morceaux, tels qu'un air à la mélodie gracieuse : *Qu'il est cruel d'aimer*; des couplets charmants : *Dans le siècle où nous sommes et Je rais vous dire une nouvelle*; enfin et surtout un duo, véritable chef-d'œuvre d'ingéniosité scénique : *Serviteur à monsieur Lafleur*.

Grétry regretta beaucoup son colla-

borateur anglais, qui mourut avant de lui avoir livré un poème entièrement conçu, mais non écrit, qui devait être bien supérieur aux trois autres. Il revint à Sedaine, qui lui offrit *Aucassin et Nicolette* d'abord; ensuite, *Richard Cœur de Lion*. Le premier de ces ouvrages, donné à Versailles, le 30 décembre 1779 et à Paris, le 3 janvier 1780, fit l'effet d'une parodie. Notre compositeur avoue que l'on riait aux éclats dans les endroits qu'il croyait les plus touchants. C'est à la naïveté de la pièce, empruntée à un tableau du XIII^e siècle, qu'il faut attribuer ce résultat regrettable; car la musique en est fort bonne et fait pressentir celle de *Richard*.

L'ariette : *Simple et naïve Joliette*, est une trouvaille mélodique, exquise à la chute : *Le joli péché d'amourette*; le duo, que les sentinelles chantent en se promenant au pied de la tour de la prison où sont enfermés Aucassin et Nicolette, est d'un effet pittoresque, et le chant du soldat : *Pucelle avec un cœur franc*, très caractéristique. N'oublions pas la douce cantilène de Nicolette : *Cher objet de ma tendresse*, qui ouvre le troisième acte, si riche en beautés de premier ordre.

Deux intrigues se croisaient dans la pièce intitulée : *Théodore et Paulin*, l'une, relative à des personnages nobles, l'autre, à des paysans. Or, Grétry ayant remarqué, à l'unique représentation qui en fut donnée, que la partie pastorale était surtout goûtée du public, retira son ouvrage, le remania, et produisit cette fraîche partition, intitulée : *L'Epreuve villageoise*, d'où s'exhale, depuis bientôt un siècle, un arôme qui fait penser au thym et au serpolet. Les caractères, bien tracés dès le début de la pièce, se maintiennent jusqu'à la fin. M. de la France y chante un air : *Adieu Marton, adieu Lisette*, que l'on a souvent imité depuis; les couplets : *Bon Dieu, bon Dieu! comme c'est fêlé*, promptement devenus populaires, furent chantés partout. L'entr'acte symphonique du second acte est une espèce de *rigodon*, dont le mouvement augmente sans cesse jusqu'au *presto* le plus rapide, et

qu'on a toujours bissé au théâtre.

Richard Cœur de Lion marque l'apogée du talent de Grétry : la première représentation eut lieu le 21 octobre 1784, selon Sedaine; le 25 octobre 1785, d'après l'indication donnée dans les *Mémoires*. Ce chef-d'œuvre, ce modèle de vérité et d'expression dramatique a fait époque : c'est une date dans le répertoire de l'opéra comique de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Grétry compte quarante-quatre ans; il a déjà écrit une trentaine d'ouvrages qui presque tous ont réussi; il est en pleine possession de ses facultés créatrices. Son système de déclamation lyrique, de l'étude des caractères et de la recherche de la couleur locale trouve ici son application la plus complète. Une simple mélodie, ne modulant guère qu'à la dominante et accompagnée d'accords parfaits : *Une fièvre brûlante*, revient neuf fois dans des situations différentes et procure, à chaque audition, un nouveau plaisir. Cette inspiration sublime est impérissable, parce qu'elle a été vivement et profondément sentie. Elle sert de ressort à l'intrigue de la pièce, et donne naissance à un duo qui a toujours excité des transports d'enthousiasme. Une pareille inspiration suffirait à assurer la renommée d'un opéra, si la partition entière n'était une merveille! Depuis l'introduction jusqu'au finale, tout y est marqué du sceau du génie.

L'ouverture pastorale; le chœur des villageois; les couplets : *La danse n'est pas ce que j'aime*, d'une naïveté adorable; l'air : *O Richard, ô mon roi*, dont la phrase initiale, noblement exprimée d'abord, est reprise par un chant d'un élan qui n'a peut-être pas d'équivalent dans tout ce qui a été écrit pour le théâtre; l'ariette : *Je crains de lui parler la nuit*, où l'amour timide s'épanche d'une façon si touchante, si ingénue; les couplets : *Un bandeau couvre les yeux*, si spirituels et d'un effet si piquant lorsque la jeune fille reprend la mélodie syncopée en sons détachés; la chanson à boire : *Que le sultan Saladin*, d'une originalité frappante, et dont le refrain en majeur a une verve si entraînante; l'air : *Si*

l'univers entier m'oublie, superbe pensée où les regrets du roi captif ont trouvé de si fiers accents; le chœur brutal des soldats... Je m'arrête; il faudrait tout citer, car tout, dans *Richard*, est d'une beauté saisissante. C'est l'œuvre maîtresse du compositeur.

En entendant les airs si admirablement expressifs de Blondel et de Richard, ainsi que leur duo : *Une fièvre brûlante*, qui donc oserait soutenir que Grétry ne possédait pas la corde dramatique, bien qu'il n'ait pas réussi dans le grand opéra?

Son insuccès dans ce dernier genre tient à des causes que nous allons essayer de faire connaître. Et d'abord, Grétry dit : (*Mémoires*, 2^e édition, Paris, 1797, p. 116) « La tragédie offre sans « doute moins de variété aux musiciens « que la comédie. » Et plus loin « Le plus « habile musicien, après avoir composé « deux ou trois tragédies, sera forcé, s'il « veut varier ses chants, d'abandonner « les formes larges et nobles, qui s'épuisent rapidement dans la tragédie. La « fureur n'a qu'un accent, le désespoir « qu'un caractère, l'amour y est presque « toujours malheureux. »

Voilà la vraie raison de l'infériorité relative de Grétry dans le drame lyrique : le manque de variété dans la musique tragique. Ce qu'il fallait avant tout pour inspirer notre compositeur, c'était le contraste dans les caractères et les situations, contraste qu'il ne trouvait pas dans le grand opéra au même degré que dans l'opéra comique.

Si ses tragédies lyriques n'ont pu se maintenir à la scène, ce n'est pas à dire qu'elles ne renferment des beautés d'un caractère élevé. Son premier grand opéra : *Céphale et Procris*, représenté à Versailles, le 30 décembre 1773, à l'occasion du mariage du comte d'Artois avec la princesse Marie-Thérèse de Savoie, est d'autant plus remarquable qu'il a précédé au théâtre *l'Iphigénie en Aulide*, de Gluck, et que l'on y trouve des passages d'une rare énergie, d'une grande puissance dramatique. La tendresse, l'amour, la jalousie y rencontrent des accents vrais et très musicaux. On y signale un duo

resté célèbre : *Donne-la-moi, dans nos adieux*, précédé d'un récitatif traité avec art et un chœur délicieux, servant d'introduction au deuxième acte. Toute la scène de la jalousie, du troisième acte, forme un tableau musical très réussi; en outre, les airs de ballets ont été jugés charmants.

Notre compositeur aurait désiré que Marmontel fit des changements à son livret, pour les représentations qui eurent lieu à Paris, le 2 mai 1775; mais le poète n'y consentit point et sa collaboration prit fin (1). L'ouvrage n'eut qu'un nombre restreint de représentations. Grétry explique sa chute « par l'esprit de travers qui régnait alors parmi les premiers sujets de l'Opéra. » Ceux-ci, d'après une ancienne tradition remontant à Lulli, interprétaient sans aucune mesure, et comme des récitatifs, les morceaux de chant qui exigeaient impérieusement de la régularité rythmique.

Andromaque, donnée en 1780, renferme des mélodies fort expressives, des récitatifs bien déclamés, de beaux chœurs et des airs de ballets aux motifs variés. Le poète Pitre a resserré, en trois actes, l'œuvre de Racine, et, comme dans toute tragédie lyrique, les chœurs y tiennent lieu des confidents et sont rattachés à l'action. Grétry, pour donner, au moyen de l'orchestre, un coloris spécial au personnage d'Andromaque, accompagne ses récitatifs par trois flûtes traversières. Cet opéra n'eut, en deux reprises, que vingt-cinq représentations. *Aspasie*, représentée en 1789, n'obtint pas non plus grand succès à l'Académie de musique. Si Grétry ne fut pas heureux quand il donna des tragédies lyriques, il réussit grandement quand il fit représenter des ouvrages de demi-caractère, se rapprochant du genre de l'opéra comique et convenant mieux à son tempérament. « Dans le drame mêlé de comique, dit-il (*De la Vérité*, t. II, p. 20), toutes les scènes, les divertissements peuvent être variés à l'infini; le genre dont je parle conduit

« naturellement à la variété : cet avantage est incalculable. »

Colinette à la Cour, l'*Embarras des richesses*, la *Caravane du Caire* introduisirent à l'Opéra ce genre mixte qui n'a pas été abandonné depuis.

Colinette à la Cour (1782) est imitée du *Caprice amoureux*, de Favart. C'est là que l'on entend le fameux double chœur, dont nous avons parlé plus haut, et qui produisit tant d'effet naguère, dans les concerts de nos Conservatoires.

L'*Embarras des richesses*, exécuté la même année, est l'adaptation au théâtre de la fable : *le Savetier et le Financier*; seulement, au lieu des personnages de Lafontaine, les auteurs ont emprunté les leurs à la mythologie, afin que leur pièce eût le prestige d'une belle mise en scène. Cet opéra, qui renferme nombre de belles pages, obtint les suffrages du public. La *Caravane du Caire*, donnée à Fontainebleau, en octobre 1783, et à Paris, en 1784, compte parmi les plus grands succès de Grétry. L'ouvrage très varié, d'un spectacle brillant, fut chaleureusement applaudi et se maintint longtemps au répertoire. Plusieurs airs, notamment : *J'ai des beautés piquantes et Vainement Almaïde*, ont été chantés partout dans les concerts. L'ouverture y a été aussi souvent exécutée : le principal thème de cette pièce symphonique, repris en chœur à la fin de l'opéra, est réellement gracieux et original. On remarque dans la partition de nombreux morceaux de caractères différents bien venus, de jolis dessins de ballet et une belle marche; enfin, le compositeur a su donner à son ouvrage, outre une certaine couleur orientale, un éclat qui en a assuré la durée au théâtre.

Pauvre dans l'île des Lanternes fut aussi représenté à l'Académie de musique, en 1785. Le sujet, emprunté à Rabelais, est la première œuvre de genre bouffe qui ait paru sur cette vaste scène. L'ouverture, reprise à la fin de la partition pour servir de musique de ballet, fut encore une innovation de Grétry.

Après avoir produit en moins d'un an la *Caravane*, l'*Epreuve* et surtout

(1) Voir plus haut.

Richard, point culminant de sa carrière, notre compositeur mit encore en musique, de 1786 à 1790, le *Comte d'Albert* et sa *Suite*, le *Prisonnier anglais*, le *Rival confident*, les *Méprises par ressemblance*, *Raoul Barbe-Bleue*, autant d'ouvrages écrits en pleine maturité de talent, sans valoir toutefois les chefs-d'œuvre déjà signalés, ni comme musique, ni surtout comme poèmes. En effet, quel parti tirer de ce médiocre livret : les *Méprises par ressemblance*, bien qu'il soit imité des *Ménechmes* de Plaute ? Et de *Barbe-Bleue*, ce sombre et ridicule mélodrame, imité d'un conte de Perrault ?

Il y a pourtant dans les *Méprises* un morceau bouffé du meilleur comique, où le *trial* raconte, sur un motif de contredanse, avoir reçu une volée de coups dans un bal champêtre. Quant à *Barbe-Bleue*, on y rencontre un air de bonne facture : *Venez régner en souveraine*. Le trio final : *Ma sœur, ne vois-tu rien venir ?* qui excita une émotion très vive à la représentation, appartient à la musique descriptive, que Grétry aimait tant à traiter.

Nous arrivons à une époque critique.

Depuis quinze ans environ, Gluck avait révélé à l'Opéra une musique d'une puissance dramatique incomparable. Son influence se fit sentir sur ses contemporains, surtout sur Méhul et Cherubini, qui introduisirent dans le genre de l'opéra comique même, où Grétry avait obtenu tant de succès, des ouvrages sérieux, plus serrés d'harmonie et plus nourris d'instrumentation. La Révolution française devenant tous les jours plus féconde en événements tragiques, la musique, qui est toujours l'expression de la société, devint aussi plus énergique. Aux pastorales, aux pièces bouffes, aux comédies d'intrigue, succédèrent alors des ouvrages aux accents violents, qui firent oublier bientôt les opéras de Grétry.

Frappé dans ses intérêts privés comme dans ceux de sa réputation, notre compositeur essaya de modifier sa manière, comme avaient fait ses émules, devenus tout à coup ses maîtres. Musi-

cien d'instinct, il dut regretter alors de n'avoir pas poussé plus avant ses études, et de ne pouvoir écrire des ouvrages mieux en rapport avec les exigences du moment. Il essaya néanmoins de rendre son harmonie plus complexe ; mais, dit-il dans ses *Mémoires* : « Il ne faut pas croire que l'on puisse toujours étudier et rendre une harmonie nombreuse ; il est un âge où notre cerveau ne rend plus que le reste des idées anciennes ment conçues. »

Grétry allait bientôt compter un demi-siècle d'existence ; il avait produit une quarantaine d'opéras, dans un style bien individuel ; jusque-là tout le monde l'avait admiré, imité, et voici qu'il lui fallait changer de manière pour aborder un genre nouveau. Cependant il ne se déclara pas vaincu, mais entra dans la lice et lutta avec énergie.

De 1790 à 1802, il écrivit successivement *Pierre le Grand*, *Guillaume Tell*, *Basile*, les *Deux Contes*, *Denis le Tyran*, *Callias ou Amour et Patrie*, la *Rosière républicaine*, *Joseph Barra*, *Lisbeth*, *Anacréon*, *Elisca*, *Delphis et Mopsa*, etc.

Dans ces ouvrages — composés pendant l'époque que l'on pourrait appeler peut-être celle de la décadence de l'artiste — l'homme de génie perce parfois, et l'on y rencontre encore des pages admirables. Cependant plus d'opéra complètement réussi comme *Richard* ; mais des inspirations qui ne périront pas, telles que les couplets : *A Ronceraux*, restés longtemps populaires et dont le refrain : *Mourons pour la Patrie*, fut entonné sur les champs de bataille avec la *Marseillaise* ; la poétique mélodie d'*Anacréon* : *Songe enchanteur* ; et la célèbre chanson à boire : *Laisse en paix le dieu des combats*, qui font encore partie du répertoire des concerts, de même que l'ouverture en mouvement de marche, qui précède le second acte d'*Elisca*.

Ces différents ouvrages nous conduisent au commencement du XIX^e siècle.

A cette époque Grétry a soixante ans. Fatigué de la lutte, il renonce à la composition pour se livrer à la littérature à laquelle il s'était déjà consacré, puisque la publication du premier vo-

lume de ses *Mémoires* ou *Essai sur la Musique* remonte à 1789. Dans ce livre, véritable autobiographie, l'auteur raconte sa vie avec une naïveté, un naturel charmants. Ses principaux ouvrages y sont analysés avec une bonne foi qui n'exclut pas la haute opinion qu'il avait de son mérite et du rôle que son œuvre avait joué dans le mouvement musical de la seconde moitié du siècle dernier; enfin, il y touche à toutes les questions musicales. La déclamation lyrique, la ponctuation phraséologique, le rythme mélodique, l'harmonie et l'orchestration sont traités avec la minutie que Grétry attache à toute chose. Ses idées personnelles, clairement exposées, seront toujours étudiées par les musiciens avec le plus vif intérêt : elles font connaître l'homme, aimer et apprécier le compositeur.

Laharpe, dans son *Cours de Littérature* (F. Didot, t. XII), résume ainsi son opinion sur cet ouvrage : « Je savais bien que l'auteur était, non seulement un grand artiste, mais un homme de beaucoup d'esprit. Je ne savais pas qu'il fût écrivain, et il l'est. Il m'avait toujours paru celui de nos compositeurs qui avait le plus d'esprit en musique; mais j'ai vu, en le lisant, qu'il en a aussi beaucoup dans son style, et je suis bien aise d'avoir cette occasion de l'en féliciter. »

En 1797, le gouvernement français, à la demande des compositeurs les plus renommés, Méhul, Dalayrac, Cherubini, Devienne, Lesueur, Gossec, Langlé, Lemoine, Champein, et sur la proposition du représentant Lakanal, vota les fonds nécessaires pour la réimpression des *Mémoires*, auxquels Grétry ajouta deux volumes. Ces suppléments n'ont pas l'intérêt de l'œuvre primitive; les caractères, les mœurs, la philosophie, les institutions nationales, etc., y sont cependant l'objet d'études que l'auteur rattache à l'art auquel il s'est voué.

En 1801, il publia, à Paris, un autre ouvrage en trois volumes, in-8, intitulé : *De la Vérité, ou Ce que nous fîmes, ce que nous sommes et ce que nous désirons être*. Celui-ci n'ajouta rien à sa

gloire si élatante. Grétry avait acheté l'ermitage de J.-J. Rousseau, à Montmorency, aux environs de Paris; il y vécut au milieu des souvenirs et des livres du grand provocateur. Cette circonstance lui suggéra-t-elle l'idée de s'improviser écrivain-philosophe? Suard, l'abbé Arnaud, Marmontel, Beaumarchais avaient été ses intimes; Montaigne était son auteur favori; et les œuvres de Voltaire, de Condillac, de d'Alembert, de Diderot, des encyclopédistes, en un mot, ses livres préférés. Le succès qu'il ne parvenait plus à obtenir par la composition, il le demanda à la littérature. « Sa prose devait même durer plus que sa musique », lit-on dans la préface de son livre : *De la Vérité*.

Il nous est venu à l'esprit de rapprocher de ce livre un chapitre autographe inédit, qui est en notre possession. Dans cette étude, que nous avons adressée à la commission formée par le gouvernement belge, pour la publication des écrits de Grétry, nous croyons avoir prouvé à l'évidence, que notre célèbre compatriote est bien, quoi qu'on en ait dit, l'auteur de l'ouvrage philosophique en question. Ce fait établi, on a le droit d'affirmer, à plus forte raison, qu'il a écrit lui-même ses *Mémoires*, et surtout le premier volume, où il ne s'occupe guère que de sa vie et de sa musique. Qu'il ait fait revoir son style par un littérateur, cela est possible, probable même; mais, comme nous le disons dans notre *Lettre* (Liège, L. de Thier, 1882) : « Grétry était trop amateur de la vérité, à laquelle il a consacré trois forts volumes, pour laisser imprimer son nom en tête d'ouvrages qu'il n'aurait pas conçus et exécutés, en un mot qui ne seraient pas de lui. » Il a aussi publié un opuscule didactique, intitulé : *Méthode simple pour apprendre à préluder*, qui est tombé dans un juste oubli, et ses derniers loisirs ont été consacrés à la rédaction d'un ouvrage en six volumes, qui devait avoir pour titre : *Réflexions d'un solitaire*; le manuscrit n'en a pas été retrouvé à sa mort. En revanche, grand nombre de lettres, que la commission belge rassemble en ce moment, pa-

raîtront dans ses œuvres complètes.

On a prétendu que l'auteur de *Richard* n'avait pas orchestré lui-même ses vingt derniers opéras. Nous ne pouvons vérifier le bien fondé de cette assertion, n'ayant pu nous procurer jusqu'à ce jour les partitions manuscrites du maître liégeois. Castil-Blaze déclare cependant dans la préface de son recueil intitulé : *Grétry des Concerts*, publié en 1827, « qu'il possède des fragments manuscrits AUTHENTIQUES de *Richard*, d'*Aspasie*, d'*Anacréon*, ainsi que la partition entière des *Deux Couvents*. » Pourquoi donc notre compositeur, qui aimait tant à écrire, aurait-il confié à un musicien l'orchestration de ses derniers ouvrages, où la personnalité de l'auteur se manifeste tout autant que dans la conception des mélodies et de leurs harmonies ? Du reste, il suffit d'ouvrir ses partitions d'orchestre pour voir qu'elles sont toutes conçues d'après le même procédé, depuis le *Huron* jusqu'à *Elisea*. Un reproche qu'on pourrait même lui adresser, c'est de ne pas avoir suivi les progrès réalisés en France dans l'instrumentation, depuis l'exécution des œuvres de Gluck et des symphonies de Haydn à Paris.

Ces deux points étant mis hors de doute, à savoir que Grétry est bien l'auteur de ses ouvrages littéraires et qu'il a dû orchestrer lui-même ses derniers opéras, revenons aux premières années du XIX^e siècle, à l'époque où notre compositeur, découragé par l'abandon dans lequel étaient tombés ses opéras, se livra presque exclusivement à la littérature.

De même que les événements politiques de la république avaient engendré une musique pour ainsi dire violente, de même le calme succédant à la tourmente fit naître le désir d'entendre des accents moins véhéments. Sous le Consulat, on recherchait des émotions plus douces, moins agitées ; les anciens opéras de Grétry répondirent à ce besoin nouveau.

Un artiste aimé du public, le ténor Ellevion reprit le *Tableau parlant*, *Zémire et Azor*, *Richard*, etc., qui,

Par un juste retour des choses d'ici-bas,

obtinrent un succès plus grand peut-être qu'à leur apparition. *Lucile*, la *Fausse Magie*, le *Jugement de Midas*, l'*Amant jaloux*, l'*Epreuve villageoise*, les *Evénements imprévus*, furent successivement remis à la scène et accueillis avec une faveur extraordinaire.

Le Grand-Opéra de Paris, suivant l'exemple de l'Opéra-Comique, reprit, de son côté, l'*Embarras des richesses*, *Colinette à la Cour*, la *Caravane*, etc. Ces ouvrages se maintinrent à la scène à peu près jusqu'en 1830, époque où Rossini, avec son style brillant et son orchestration colorée, envahit tous les théâtres de France et même de l'étranger. Néanmoins le *Tableau parlant*, *Zémire et Azor*, l'*Epreuve villageoise* et *Richard*, ne quittèrent jamais le répertoire de l'Opéra-Comique.

Il nous reste à caractériser le style, la manière de Grétry et à examiner l'influence qu'il exerça sur ses contemporains, ainsi que sur ses successeurs. Il fut l'un des fondateurs, en France, sinon le premier du moins le principal, de l'opéra comique. On sait que les artistes italiens produisirent une véritable révolution sur la scène même de l'Opéra, de 1752 à 1754, en y exécutant des chefs-d'œuvre de Pergolèse, de Leo, de Jonelli, de Rinaldo ; ils révélèrent la musique chantante, harmonieuse et vivante, à un public habitué à la psalmodie française. Les auteurs de l'époque se divisèrent alors en deux partis hostiles, le *coin du roi* et le *coin de la reine*, qui échangèrent un nombre considérable de brochures, dont il ne reste plus guère que la célèbre *Lettre* de J.-J. Rousseau, « qui déclarait que les Français n'auraient jamais de musique ». Ce conflit d'opinions n'amena pas, tout d'abord, de modifications, mais donna naissance à l'Opéra-Comique, où brillaient déjà Duni, Philidor et Monsigny ; Grétry survint en 1768 et écrivit cinquante-cinq opéras, dans lesquels il exprima tous les sentiments, depuis la gaieté souriante jusqu'à l'expression la plus passionnée. C'est lui qui a le mieux transformé en mélodies les paroles françaises. Celles-ci, malgré leurs coups

souvent irrégulières, n'ont pas entravé son inspiration; sa musique chantée a la même facilité d'allure que s'il l'avait composée d'une façon idéale, sans le concours de la poésie; elle est si vraie comme déclamation, que l'on ne pourrait même y signaler de contre-sens.

Ses airs, tour à tour tendres ou spirituels, gracieux ou énergiques, et formés de membres de phrase ordinairement courts, s'impriment dans la mémoire à une seule audition. Aussi Grétry est-il le compositeur populaire par excellence. Personne n'a été chanté autant que lui, au théâtre ou dans les concerts, au salon ou à l'atelier.

Sa musique, remplie de traits heureux, de thèmes variés à l'infini, n'est jamais triviale! Et cependant que de motifs en sont devenus des espèces de proverbes, dont on fait des applications à chaque instant : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille; Mais enfin, après l'orage, on voit revenir le beau temps; La victoire est à nous; Quand les bœufs vont deux à deux, le labourage en va mieux*, et cent autres refrains, que tout le monde a retenus, grâce à la musique! C'est que sa mélodie, franchement originale, caractérise jusqu'aux paroles les plus vulgaires et les rend pour ainsi dire impérissables.

Doué d'un rare instinct dramatique, notre musicien a aussi créé un grand nombre de types : *Pierrot, Colombine, Ali, M. de la France, Antonio, Laurette, Blonde* et bien d'autres. Ses personnages, dont il exprime les moindres intentions, sont rendus avec une vérité qui depuis n'a pas été dépassée ou même atteinte. C'est, du reste, l'opinion qu'il avait lui-même de sa musique quand il écrivit ces mots : « Je la crois la plus vraie de toutes les conceptions dramatiques ; elle dit juste les paroles suivant leur déclamation locale » (*De la Vérité*, t. II.)

Ses contemporains et ses successeurs admirent son système de déclamation lyrique, quitte à le modifier suivant leur nature, mais sans trouver toujours le charme, l'originalité, l'esprit de ses mélodies immortelles.

Dalayrac, Méhul, Cherubini ont imité sa manière; cependant ces deux derniers relèvent aussi de Gluck par le côté dramatique de leurs œuvres. Le divin Mozart lui-même s'est souvenu de Grétry quand il écrivit de la musique villageoise; Berton, Nicolo, Boïeldieu sont ses véritables adeptes; Auber, Hérold, Adam, Halévy, etc., ont aussi adopté ses procédés dans leurs opéras comiques, tout en faisant usage des conquêtes harmoniques et orchestrales qui ont toujours été grandissants depuis la fin du siècle dernier. J'en dirai autant de deux Belges qui se sont distingués sur la scène de l'Opéra-Comique de Paris : Albert Grisar, le spirituel auteur de *Gilles ravisseur*, et Gevaert, le savant compositeur de *Quentin Durward* et du *Capitaine Henriot*, qui, soit dit en passant, est un des plus grands admirateurs de son illustre compatriote. C'est sur l'initiative du directeur du Conservatoire de Bruxelles, que le gouvernement belge vient de décréter la publication des œuvres de Grétry, tant musicales que littéraires, comme un monument élevé à la mémoire de son plus grand compositeur.

Après avoir fait la part de l'éloge, abordons, franchement, celle de la critique.

La perfection n'étant pas de ce monde, Grétry, le mélodiste inspiré, a un côté faible, celui de l'harmonie. Bien qu'à l'origine on la trouvât excellente, trop savante même pour l'époque où il se produisit à Paris, on s'aperçut pourtant qu'elle n'était pas toujours écrite purement. Son éducation classique ayant été incomplète, la technique musicale lui fit défaut. Cependant son harmonie, tout imparfaite qu'elle puisse être, n'est jamais nue; elle a même souvent un piquant qui augmente la saveur de sa musique; car il est des trouvailles d'harmonie comme de mélodie, et Grétry en a fait plus d'une.

Castil-Blaze a essayé de corriger un certain nombre de passages de ses ouvrages, dans son *Grétry des Concerts*; mais en modifiant sa musique, il l'a dénaturée.

On a aussi réorchestré, sans grand succès, quelques-uns de ses opéras. Berton a réinstrumenté *Guillaume Tell*; Auber, *l'Epreuve villageoise*; Adam, *Richard Cœur de Lion*. Nous avouons préférer l'orchestration simple de Grétry, qui ne vise qu'à soutenir les voix, en colorant à sa manière ses chants si pénétrants, si caractéristiques. Si on la trouve trop maigre, comparée aux sonorités excessives auxquelles nos oreilles sont habituées, on peut la renforcer, sans lui ôter sa couleur archaïque, en augmentant le nombre des instruments à archet et en doublant les instruments de cuivre, dans les passages qui exigent de la force et de l'éclat.

On regrette encore que notre compositeur n'ait pas donné à ses morceaux d'ensemble les développements dont ils étaient susceptibles, développements que l'on ne soupçonnait du reste pas, en France, lors de ses débuts, et qui ne prirent une certaine importance que beaucoup plus tard. Enfin, on lui reproche de n'avoir pas toujours écrit sa musique suivant les règles de la carrure de la phrase. Il serait facile de faire disparaître ces irrégularités; mais, selon nous, on aurait tort de le tenter. L'auteur du *Tableau parlant* et de *Richard* doit rester tel qu'il est, avec ses immenses qualités et ses légers défauts. C'est à cause de ces légères taches dans son soleil que des esprits chagrins ont attaqué la mémoire de Grétry, qui, dans ses œuvres musicales ou littéraires, se montre avant tout homme d'imagination, se préoccupant bien plus du fond que de la forme, de la nature des idées que de la façon de les exprimer.

En résumé, Grétry se distingue par des inspirations mélodiques de premier ordre, une sensibilité exquise, une vérité de déclamation et d'expression qui n'a pas été égalée, un instinct scénique remarquable, un esprit d'observation d'une rare finesse et d'une fécondité étonnante.

Musicien incomplet, il a cependant créé des formes nouvelles pour un grand nombre de morceaux d'opéra, et obtenu des effets prodigieux avec des procédés

primitifs d'harmonie et d'orchestration. Et ces qualités précieuses, il les doit, non à la science qui ne lui avait presque rien appris, mais à son génie qui lui a tout fait deviner. Si Grétry n'est pas le plus grand compositeur qui ait existé, on peut le considérer comme le plus vrai, et sa part est assez belle.

Ses dernières années s'écoulèrent dans l'aisance, à Montmorency, grâce à une pension de quatre mille francs que le gouvernement de l'Empire lui accorda, et qui, ajoutée aux droits d'auteur que ses ouvrages repris partout lui rapportèrent, rétablit sa fortune compromise par la Révolution. Il vécut à l'Ermitage, au milieu de sa famille, entouré de ses amis et de quelques-uns de ses compatriotes, qui le visitaient souvent. On le vit accueillir aussi avec la plus grande bienveillance les jeunes compositeurs; il les aidait de ses conseils, et quand le découragement les prenait, il se plaisait à leur raconter les luttes qu'il avait eues à soutenir.

Autant Grétry était accessible aux petits, autant il se montrait fier vis-à-vis des grands, comme le prouve la réponse laconique qu'il fit à Napoléon. Un jour que le héros, qui devait le bien connaître, lui demanda son nom: « Toujours Grétry », lui répondit l'illustre musicien.

On cite de lui quantité de bons mots; on lui en prête même. Le plus connu est celui-ci: Le peintre David ayant esquisé une négresse, pria Grétry, à une séance de l'Institut, d'inscrire sous son croquis quelques mots; il y mit immédiatement cette simple phrase: « Une » blanche vaut deux noires. »

D'après la *Biographie universelle* de Michaud, « la conversation de Grétry » était attachante; elle offrait un mélange de réflexions philosophiques et « d'aperçus pleins de finesse. »

Dans ses nombreux écrits, on ne trouve que des éloges pour ses prédécesseurs ou ses contemporains: il exalte le mérite de Pergolèse, de Jomelli, de Piccini, Sacchini, Cimarosa, Paisiello, qui l'ont précédé à l'Opéra-Comique; Duni, Philidor, Monsigny sont aussi

juges par lui avec une impartialité qui n'exclut pas la bienveillance. « Gluck » a failli m'étouffer », dit-il, tant sa musique était puissante et énergique. De Méhul, il cite un duo, celui d'*Euphrosine et Coradin*, « le plus beau morceau d'expression qui se trouve au théâtre ».

Après avoir partagé ses triomphes comme ses revers, Jeanne-Marie, sa compagne vénérée, fut témoin du regain de succès qu'obtinrent ses opéras au commencement du siècle. Elle ne mourut qu'en 1807, après avoir laissé trois filles, qui s'éteignirent à la fleur de l'âge. L'une d'elles, Lucile, était l'auteur de deux opéras comiques, dont le premier, *le Mariage d'Antonio*, fut seul goûté du public.

Grétry avait accueilli sous son toit, du vivant même de sa femme, les sept enfants de son frère aîné, Jean-Joseph; il s'occupa d'eux avec la sollicitude d'un père et ils devinrent ses légataires universels. Notre grand artiste était un homme de cœur; au milieu de ses plus beaux succès, il n'oublia jamais sa vieille cité de Liège, où il avait conservé de nombreuses relations.

Il y revint après dix-sept années d'absence, au mois d'août 1776, et y fut reçu avec la plus vive sympathie. Le 21 décembre 1782, il reprit la même route pour la seconde et dernière fois et assista, dans la loge des autorités, aux représentations de *l'Amant Jaloux*, du *Jugement de Midas* et de la *Fausse Magie*. Aucun artiste n'obtint, pendant sa vie, plus d'honneurs que Grétry. Une rue de Paris, située près du théâtre Favart (aujourd'hui l'Opéra-Comique) porte son nom. Nantes, Liège et Bruxelles ont aussi leur rue Grétry. Il appartenait à l'Académie des Philharmoniques de Bologne; il fut conseiller intime du prince-évêque Velbruck, de Liège, en 1776; membre de la Société d'Emulation de cette dernière ville et de l'Académie de Stockholm; inspecteur de musique du Conservatoire de Paris, en 1795; membre de l'Institut de France, en 1796; chevalier de la Légion d'honneur à la création de cet ordre, etc., etc.

Le 24 janvier 1780, le conseil de la cité de Liège décida que le buste de Grétry serait placé sur l'avant-scène de son théâtre. Semblable honneur lui fut rendu, à Paris, cinq ans plus tard : son buste, en marbre blanc, fut sculpté par le célèbre Houdon et destiné au foyer de l'Opéra. En 1809, le comte de Livry fit ériger, sous le vestibule de l'Opéra-Comique, sa statue en marbre blanc. Il existe, à Liège, un buste de Grétry, dû au ciseau de son ami et compatriote Ruxthiel, dont la reproduction doit figurer à la façade du nouveau conservatoire de cette ville.

Le peintre Robert Lefèvre l'a reproduit en pied, pour la salle d'assemblée de l'Opéra-Comique. Mme Vigée-Lebrun a aussi fixé ses traits sur la toile, et l'on doit à Isabey le portrait qui se trouve actuellement au musée de Liège.

Grétry mourut le 24 septembre 1813, à l'Ermitage de Montmorency, « avec la sérénité d'un sage ». Il était entré dans sa soixante-treizième année. Son corps fut exposé dans une chapelle ardente, où des milliers de ses admirateurs se rendirent en pieux pèlerinage. Pendant la cérémonie religieuse, célébrée le 28 septembre à Saint-Roch, dans l'église même où quarante-deux ans auparavant il s'unissait à sa femme, Jeanne-Marie Grandon, on exécuta le *Dies iræ* de Mozart. Plus de trente mille personnes assistèrent à ses funérailles; le cortège immense, qui s'était mis en route à midi, s'arrêta devant les théâtres de l'Opéra et de l'Opéra-Comique où, entre autres morceaux, on chanta le trio de *Zémire et Azor*: *Ah! laissez-moi la pleurer*. Les compositeurs Méhul, Berton, les écrivains Bouilly et Marsollier tenaient les quatre coins du poêle. Cherubini, Gossec, Paër, Boieldieu, Catel, Nicolo, Persuis, suivirent ses restes mortels, pendant que les meilleurs musiciens de Paris exécutaient la marche écrite par son compatriote Gossec pour les funérailles de Mirabeau. Plusieurs discours furent prononcés sur la fosse entrouverte : par Flamand-Grétry, son neveu, représentant la famille; par Gavaudan, l'un de

ses meilleurs interprètes, envoyé par l'Opéra-Comique; par Bouilly, son collaborateur, délégué des auteurs dramatiques; et enfin par Méhul, son collègue, parlant au nom de l'Institut.

Nous regrettons de ne pouvoir transcrire ces oraisons funèbres si flatteuses pour notre illustre compatriote; nous aurions voulu faire connaître surtout les jugements portés par l'auteur de *Joseph* sur le chantre de *Richard*. Le surnom de *MOLIÈRE* de la comédie lyrique, que lui donne un tel maître, est resté attaché au nom de Grétry : la postérité l'a confirmé.

La France, théâtre de ses succès, a conservé son corps, qui repose au Père-Lachaise, à côté de Delille et de Méhul; mais il a voué son cœur à la ville qui lui donna le jour. Après un long procès, resté fameux, ce cœur, d'où sortirent tant de chants immortels, fut transporté en 1829 à Liège, et depuis, scellé dans le piédestal de la statue en bronze, de Guillaume Geefs, qui fut érigée d'abord, en 1842, près de l'Université, et transférée plus tard place du Théâtre Royal, en face de la scène où ses chefs-d'œuvre ont été interprétés maintes fois au bruit des applaudissements de ses concitoyens.

Œuvres de Grétry (1) :

OPÉRAS. 1. 1765. *Le Vendémiaire*, intermède italien au théâtre Alberti, à Rome. — 2. 1767. *Isabelle et Gertrude*, à Genève. — 3. 1768. *Le Huron*, 2 actes. — 4. 1769. *Lucile*, 1 acte. — 5. 1769. *Le Tableau parlant*, 1 acte. — 6. 1770. *Sylvain*, 1 acte. — 7. 1770. *Les Deux Auteurs*. — 8. 1770. *L'Amitié à l'épreuve*, 3 actes; réduit en 1 acte, 1776; remis en 3 actes, 1786. — 9. 1771. *Zémire et Azor*, 3 actes. — 10. 1772. *L'Ami de la maison*, 3 actes. — 11. *Le Magnifique*, 3 actes. — 12. 1773. *La Rosière de Salency*, 4 actes; remis en 3 actes, 1774. — 13. 1773. *Céphale et Procris*, 3 actes. — 14. 1775. *La Fausse Magie*, 2 actes. — 15. 1776. *Les Mariages samnites*, 3 actes. —

16. 1777. *Les divertissements d'Amour pour amour*, comédie de Lachausse, sur des paroles de Laujon, pour la cour. — 17. 1777. *Matroco*, 4 actes. — 18. 1777. *Les Filles pourvues*, compliment de clôture pour la Comédie italienne. — 19. 1777. *Momus sur la terre*, prologue donné au château de la Rocheguyon. — 20. 1778. *Les Trois Âges de l'Opéra*, prologue dramatique. — 21. 1778. *Le Jugement de Midas*, 3 actes. — 22. 1778. *L'Amant jaloux*, 3 actes. — 23. 1779. *Les Écénements imprévus*, 3 actes. — 24. 1780. *Aucassin et Nicolette*, 3 actes. — 25. 1780. *Andromaque*, 3 actes. — 26. 1781. *Emilie*, 1 acte. — 27. 1782. *Colinette à la cour ou la Double Épreuve*, 3 actes. — 28. 1782. *L'Embarras des richesses*, 3 actes. — 29. 1783. *La Caravane du Caire*, 3 actes. — 30. 1783. *La Jeune Thalie ou Thalie au nouveau théâtre*, prologue. — 31. 1784. *L'Épreuve villageoise*, 2 actes; joué d'abord sous le titre de *Théodore et Paulin*, 1783. — 32. 1784. *Richard Cœur de Lion*, 3 actes. — 33. 1785. *Panurge dans l'île des Lanternes*, 3 actes. — 34. 1786. *Le Comte d'Albert*, 2 actes. — 35. 1786. *Les Méprises par ressemblance*, 3 actes. — 36. 1787. *La Suite du Comte d'Albert*, 1 acte. — 37. 1787. *Le Prisonnier anglais*, 3 actes; remis au théâtre en 1793, avec des changements, sous le titre de *Clarice et Belton*. — 38. 1787. *Aspasie*, 3 actes. — 39. 1788. *Amphitryon*, 3 actes. — 40. 1788. *Le Rival confident*, 2 actes. — 41. 1789. *Raoul Barbe-Bleue*, 3 actes. — 42. 1790. *Pierre le Grand*, 3 actes. — 43. 1791. *Guillaume Tell*, 3 actes. — 44. 1792. *Basile*, 1 acte. — 45. 1792. *Les Deux Couvents*, 2 actes. — 46. 1794. *Denys le Tyran*, 3 actes. — 47. 1794. *La Rosière républicaine*, 3 actes. — 48. 1794. *Joseph Barra*, 1 acte. — 49. 1794. *Callias, ou Amour et Patrie*, 1 acte. — 50. 1797. *Lisbeth*, 3 actes. — 51. 1797. *Anacréon*, 3 actes. — 52. 1797. *Le Barbier de village*, 1 acte. — 53. 1799. *Elisca*, 1 acte. — 54. 1801. *Le Casque et les Colombes*, 1 acte. — 55. 1803. *Delphis et Mopsa*, 3 actes. — OPÉRAS ET MANUSCRITS NON REPRÉSENTÉS. 56. *Aleindor*

(1) La mort n'a pas permis à M. Rongé de rédiger la bibliographie de Grétry; M. Félix Delhasse a bien voulu se charger de ce soin.

et Zaïde, 3 actes. — 57. *Zimeo*, 3 actes. — 58. *Zelwar ou l'Asile*, 1 acte. — 59. *Diogène et Alexandre*, 3 actes. — 60. *Electre*, 3 actes. — 61. *Les Mœurs d'Espagne*, 3 actes.

MUSIQUE RELIGIEUSE. 1. Messe solennelle à 4 voix, à Liège, 1759. — 2. *Confiteor*, à 4 voix et orchestre, à Rome, 1762. — 3. Six motets à 2 et 3 voix, à Rome, 1763. — 4. *De Profundis*. — 5. Musique du psaume : *Confitebor tibi, Domine* (1765), qui remporta le prix au concours pour la place de maître de chapelle vacante à Liège.

MUSIQUE INSTRUMENTALE. 1. *Six symphonies pour orchestre*, à Liège, en 1758. — 2. *Deux quatuors pour clarin, flûte, violon et basse*, gravés à Paris, 1768, et à Offenbach comme œuvre première. — 3. *Six sonates pour le clarecin*, Paris, 1768. — 4. *Six quatuors pour deux violons, viole et basse*, œuvre troisième. Paris, 1769.

PUBLICATIONS LITTÉRAIRES. 1. *Mémoires ou Essais sur la musique*, Paris, 1789, 1 vol. in-8°. — 2. Le même ouvrage, avec deux volumes additionnels, de l'imprimerie de la République, 3 vol. in-8°, 1797. Une traduction abrégée a été faite en allemand de cet ouvrage, titre : *Grétry's Versuche über die Musik. Im Auszuge und mit kritischen und historischen Zusätzen herausgegeben von D. Karl Spazier*, Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1800, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé en 1829, Bruxelles, Académie de musique, 3 vol. in-16, édition augmentée de notes et publiée par J.-H. Mees, directeur de l'Académie de musique de Bruxelles (avec portrait). — 3. *La Vérité ou Ce que nous fûmes, ce que nous sommes, ce que nous désirons être*. Paris, 1801, 3 vol. in-8°. — 4. *Méthode pour apprendre à préluder en peu de temps avec toutes les ressources de l'harmonie*. Paris, 1802.

OUVRAGES SUR GRÉTRY, ou à propos de Grétry. 1. *Le Triomphe de Grétry*, poème prononcé au théâtre de Liège, le 29 septembre 1780, pour l'installation du buste de ce célèbre musicien, par Fabre d'Églantine. Liège, de Bassompierre, in-8°. — 2. *Analyse du talent de*

M. Grétry, citoyen de la ville de Liège, adressée à la Société d'Emulation, à l'occasion de l'érection du buste de Grétry sur l'avant-scène du théâtre, le 28 janvier 1780, par Clairville, entrepreneur des spectacles de la principauté de Liège. Liège, De Boubiers, in-8°. — 3. *Le Second Apollon*, comédie lyrique en un acte et en vers. Les paroles adaptées à des morceaux de musique du célèbre Grétry sont de M. Alexandre, comédien ordinaire de la principauté de Liège, à l'occasion du buste du célèbre Grétry, placé au théâtre le 28 janvier 1780. Liège, B.-J. Collette, in-8°. — 4. *Séance publique tenue par la Société d'Emulation*, le lundi 23 décembre 1782, à l'occasion de M. Grétry, l'un de ses associés honoraires. Liège, Tutot, 1783, in-12, par Reynier, Henkart, Bassenge. — 5. *Le retour de Grétry dans sa patrie*, par Saint-Peravi. Liège, Bollen, 1783, in-8°. — 6. *Vers à M. Grétry*, de l'Académie philharmonique de Boulogne, conseiller de S. A. C. évêque et prince de Liège. 1 feuillet in-fol., gravé par M^{lle} Andrez. — 7. *Recueil de lettres écrites à Grétry ou à son sujet*, par Hippolyte de Livry, Paris, Ogier, s. d. (1806), in-8°. — 8. *Société académique des enfants d'Apollon. Hommage rendu à M. Grétry*, séance du 5 février 1809. Paris, Plassan, 1809, 1 vol. in-4°. — 9. *Grétry chez M^{me} Du Bocage*, vaudeville en un acte, par M. Fongas. Paris, 1815. — 10. *Hymne pour l'inauguration de la place Grétry dans la ville de Liège, sa patrie*, le 3 juin 1811, paroles de Henkart, musique de B.-E. Dumont. Parodie du quatuor de *Lucile*, par F. Rouveroy. Couplets par M. Bassenge. Liège, Latour, 1811, in-8°. — 11. *Institut impérial de France*. Discours de Méhul aux funérailles de M. Grétry, le 27 décembre 1813. Paris, s. d. in-4°. — 12. *Notice historique sur la vie et les ouvrages d'Andre-Ernest Grétry*, lue à la séance publique de la classe des beaux-arts de l'Institut royal de France, le 15 octobre 1814, par Joachim Le Breton. Paris, Didot, 1814, 1 vol. in-4°. — 13. *Grétry en famille*, par A. Grétry, neveu. Paris, Chamerot, 1814,

1 vol. in-12. — 14. *L'Apothéose de Grétry*, intermède pour l'inauguration de la salle de spectacle de Liège, représenté le 4 novembre 1820, paroles de Latour, musique de J.-H.-J. Ansiaux, Liège, Collardin, 1820, in-8°. — 15. *L'Ermitage de J.-J. Rousseau et de Grétry*, poème par Flamand-Grétry. Paris, 1820, in-8°. — 16. *Prologue sur l'inauguration de la nouvelle salle de Liège, suivi de l'apothéose de Grétry, terminé par des danses et des chants*, par M*** (Jean-Georges Modave). Liège, Latour, 1820, in-8°. — 17. *Plaidoyer pour les bourgmestres de la ville de Liège contre le sieur Flamand*, par Hennequin. Paris, Pillot, 1823, in-4°. — 18. *Les Commissaires de la ville de Liège démasqués aux yeux de la France ou Réfutation succincte des faits énoncés dans les différents mémoires qu'ils ont publiés lors du procès relatif au cœur de Grétry*. — 19. *Mémoire pour les bourgmestres de la ville de Liège, contre le sieur Flamand*, par Hennequin. Paris, Egron, 1823, in-4°. — 20. *Cause célèbre relative à la consécration du cœur de Grétry, etc.*, par Flamand-Grétry. Paris, 1825, 1 vol. in-4°, fig. — 21. *Grétry au Parnasse*, tableau mythologique en action, par Chatalein. Le Havre, 1825, in-8°. — 22. *Éloge académique de Grétry*, par Lesueur-Destonrets. Bruxelles, 1826, in-8°. — 23. *Hommage aux mânes de Grétry*, par Frémolle. Bruxelles, Versé, 1828, in-8°. — 24. *Orphée et Grétry*, idylle patriotique par M. D..., de Liège. Liège, Desoer, 1828, in-8°. — 25. *Remise solennelle du cœur de Grétry à la ville de Liège*. Liège, Collardin, 1829, in-8°. — 26. *Vie, œuvres, éloge de Grétry*, poème en 408 vers, par J.-J. Kersch. Liège, 1842, in-8°. — 27. *La Statue de Grétry*, par Et. Henaux. Liège, Desoer, 1842. — 28. *André Grétry*, par Ernest Buschmann. Anvers, 1842. — 29. *L'inauguration de la statue de Grétry sur la place de l'Université de Liège*, cantate par J.-G. Modave. Liège, Dudart, 1842, in-8°. — 30. *L'Anniversaire de la naissance de Grétry*, par Modave, musique de Lefebvre, s. l. ni. d. in-4°. — 31. *Grétry*, par F. Van Hulst. Liège,

Oudart, 1842, in-8°, portrait. — 32. *Hommage à Grétry*, scène lyrique, paroles de Desessarts, musique de Hanssens. Liège, Rosa, 1842, in-8°. — 33. *Grétry aux Liégeois*, par Charles Marcellis. Liège, Collardin, 1842, in-8°. — 34. *A toutes les gloires de l'ancien pays de Liège. Inauguration de la statue de Grétry*, 18 juillet 1842, par Polain, Liège, Oudart, in-8°. — 35. *Essai sur Grétry*, par E.-C. de Gerlache, s. l. ni d. Bruxelles, Hayez, 1844, in-8°, 2^e éd. — 36. *Zémire et Azor*, par Grétry, quelques questions à propos de la nouvelle falsification de cet opéra, par Lardin. Paris, 1846, in-8°. — 37. *Grétry à Versailles*, opéra comique, 1 acte, de Cl. Michaëls, musique de J. Camauër. Liège, Charon, 1856, in-12. — 38. *Grétry*, poème par Adolphe Stappers. *Hommage à Grétry*, cantate par Ad. Stappers, musique de J.-B. Rongé. Liège, De Thier et Lovinfosse, 1860, 1 vol. in-8°. — 39. *Inauguration de la statue de Grétry*, due au ciseau de G. Braekelær, à la société de la Grande Harmonie d'Anvers, le 19 août 1860, par Lardin, in-8° (vers). — 40. *Grétry*, drama in vier tydvakken, door Sleecx. Gent, 1862, in-12. — 41. *Quelques mots sur Grétry*, à propos de la notice que lui consacre la *Biographie universelle des musiciens* (de Fétis), brochure signée : E. Regnard, ancien maire de Montmorency et publiée dans le *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. IX, 1869. Tirée à part, Liège, Carmanne, 1869, in-8°, de 11 p. Reproduite par le *Guide musical* de Bruxelles, et tirée à part. Bruxelles, Sannes, in-8° de 8 p. — 42. *Notice biographique sur A.-E. Grétry*, par L. D. S. (Louis De Sagher, capitaine d'infanterie). Bruxelles, 1869, in-16. — 43. *Quelques lettres de la correspondance de Grétry avec Vitzthumb*, notice par Charles Piot, correspondant de l'Académie royale de Belgique. (Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 2^e série, t. XL, n^{rs} 9 et 10, 1875. Tirée à part, Bruxelles, Hayez, 1875, in-8°, de 30 p. — 44. *Mémoires de L. F. Flamand Grétry*, suivi de l'histoire complète du procès relatif au cœur

de Grétry. Paris, Delloye, 1826, in-8°, en 2 parties. — 45. *La Jeunesse de Grétry*, opéra-comique en 2 actes. paroles de M*** (Emile Lhoest), musique de M. Félix Pardon. Bruxelles, Ad. Mertens, 1871, in-18. Représente pour la première fois à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, le 10 avril 1871. — 46. *Porte-feuille de la jeunesse de Grétry*, par A.-J. Grétry. Paris, Flexhet, 1810, 2 v. in-12. — 47. *Hommage rendu à la mémoire de Grétry*, par les artistes du Grand-Théâtre de Bruxelles, une feuille de quatre pages. Vers composés par M. Boursou, artiste dramatique, qui les a récités sur le théâtre de cette ville, le 17 octobre 1813. — 48. *Hommage à Molière et à Grétry*, vaudeville en un acte, représenté à Liège, le 13 octobre 1822. — 49. *Grétry*, opéra comique en un acte, de Fulgence (de Bury), Ledoux et Ramond (de la Croizette), avec des airs choisis dans les meilleures œuvres de Grétry, joué sur le théâtre du Vaudeville, à Paris. Paris, Martinet, 1824, in-8°. — 50. *Mémoires de L.-T. Flamand Grétry*, suivi de l'histoire complète du procès relatif au cœur de Grétry. Paris, Delloye, 1826, in-8°, en deux parties. — 51. *André Grétry*, comédie en deux actes. Tournai, Casterman, 1863, in-8°. — 52. *Grétry* (André-Ernest-Modeste), par Edouard G.-J. Grégoir. Bruxelles, Schott, frères, 1883, grand in-8°, avec portrait. — 53. *Grétry (1741-1813)*, par Emile Dujon, étude publiée, en dix articles, dans l'*Union artistique et littéraire*, de Nice, 1882-1883.

J.-B. Ronze.

GRÉTRY (*Lucile*), la seconde des trois filles de notre grand compositeur liégeois, naquit à Paris, vers 1770, selon les uns, en 1774, selon les autres (1), et mourut en 1794. Elle étudia la musique sous la direction de son père et fit des progrès si rapides, qu'à l'âge de douze à treize ans, elle composa

1 Dans la *Biographie lyonnaise* on trouve la date de 1770, mais dans les *Spectacles de Paris ou Calendrier des théâtres* pour 1787, on trouve treize ans à Lucile et quatre en 1788. En 1789, on ajoute le nom de son frère M^{lle} Grétry, aujourd'hui M^{me} Marin.

le petit opéra intitulé : le *Mariage d'Antonio*, qui fut joué avec succès à la Comédie italienne en 1786 (2). Cette étonnante précocité s'explique quand on sait que la musique est de tous les arts celui où s'accusent le plus fortement les influences héréditaires. Mozart à huit ans n'était-il pas déjà, sur l'orgue, l'égal des plus grands maîtres ? Mais c'est un don terrible qui use rapidement les ressorts de la vie. Lucile ne devait guère dépasser la vingtième année. En 1787, elle fit représenter un nouvel opéra : *Toinette et Louis*, qui ne fut pas accueilli avec autant de faveur que le premier. L'insuccès était dû au sujet lui-même, non à la musique, ainsi qu'il est arrivé à Jules Godefroid. Le *Mercur de France*, du 31 mars 1787, rend compte de cette représentation, et, après avoir analysé la pièce, qu'il juge sévèrement au point de vue de la décence, il ajoute : « La » musique a fait beaucoup de plaisir ; » elle annonce le talent de M^{lle} Grétry » avec plus d'avantage encore que celle » du *Mariage d'Antonio*. Le public a » témoigné sa satisfaction en faisant ré- » péter ce couplet qu'on peut regarder » comme un horoscope dont le célèbre » instituteur de M^{lle} Grétry ne peut que » hâter l'accomplissement :

Jeunes rosiers, jeunes talents
Ont besoin du séc. urs du maître
Un petit auteur de treize ans
Est un rosier qui vient de naître ;
Il n'offre qu'un bouton nouveau :
Si vous voulez des fleurs écloses,
Baignez étayer l'arbrissau ;
Quelque jour vous aurez des roses.

Bachaumont, dans ses *Mémoires secrets*, cite la pièce de *Toinette et Louis*, sous la date du 23 mars 1787, et constate qu'elle n'a pas été bien accueillie, « quoique la » musique fût de la composition de » M^{lle} Grétry. » Le 27, il y revient encore : « On sait aujourd'hui, dit-il, que » c'est M. Patrat qui est l'auteur de la » pièce de *Toinette et Louis* tombée aux » Italiens, le 22 de ce mois. Le couplet » qui termine le vaudeville mérite d'être » excepté de la proscription et d'être

2, Si la date du *Calendrier des théâtres* est exacte, ce n'est pas treize ans, mais douze que Lucile avait en 1786.

« conservé ; le parterre galant l'a fait
« répéter comme relatif à M^{lle} Grétry. »

En 1793, le *Calendrier des Théâtres* attribue à Lucile la composition d'un troisième opéra : les *Deux Couvents*, dont il n'est fait mention nulle part ailleurs et qui, sans doute, n'a pas été représenté (1).

Telles sont les œuvres de Lucile Grétry. Elle a trop peu vécu pour voir mûrir au soleil de la vie son gracieux talent. Mariée à quinze ans (2), elle ne fut pas heureuse comme épouse, et elle mourut sans avoir connu au moins les douceurs de la maternité, fleur à peine éclosée, bien digne d'être pleurée par le génie qui lui avait donné le jour.

Ferd. Loise.

Beudelievre, *Biogr. liég.*, reproduit par F. Fétis dans la *Biogr. des musiciens*. — *Mercur de France* (1781). — *Les Spectacles de Paris*. — Bachaumont, *Memoires secrets*, t. XXXIV.

GRIES (baron François), lieutenant-colonel et chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, naquit à Malines d'une famille originaire des Pays-Bas, vers l'an 1760, et mourut à Vérone, le 23 décembre 1819.

Enfant de troupe à l'Institut d'Anvers, il n'y reçut qu'une instruction sommaire ; mais son zèle et sa bravoure suppléèrent à la science militaire et l'élevèrent aux grades supérieurs. Entré dans l'armée autrichienne comme fourrier, le 16 mars 1782, il fut nommé, le 1^{er} juillet 1788, adjudant dans le régiment d'infanterie Prince de Ligne n° 30, et fit la campagne contre la Porte. Lieutenant (*oberlieutenant*) le 5 mai 1783, il passa, le 1^{er} juin 1795, à l'infanterie légère ducorps franc de l'archiduc Charles et, en 1798, au bataillon léger Charles Rohan n° 2. Capitaine-lieutenant le 10 avril 1799, il fut, après la dissolution de ce bataillon (septembre 1801), incorporé dans le régiment d'infanterie Wilhelm Schroder n° 26.

Gries, à cette époque, avait déjà pris part aux combats contre les malcontents

brabançons, ainsi qu'aux guerres de la révolution. Il fit la campagne de 1805, dans le Tyrol du sud, avec le régiment d'infanterie Strassoldo n° 27, où il avait été envoyé le 16 février de cette année ; et, nommé major le 29 juin 1809, il suivit le 8^e corps d'armée d'abord en Hongrie, plus tard en Italie.

Le 8 juillet 1809, à Presbourg, les Français avaient attaqué les retranchements de la Vieille Au (*alte Au*), situés devant la ville, et rejeté dans la flèche, où déjà ils pénétraient eux-mêmes, le bataillon de landwehr Clary, placé aux avant-postes. Gries donne l'ordre au sous-lieutenant Jurker de rallier ses hommes en fuite ; et lui-même, à la tête d'un détachement de vingt-cinq hommes, il se précipite avec une telle intrépidité sur l'ennemi non seulement supérieur en nombre, mais encore secondé par un feu de mitraille, qu'il le déloge de la flèche. Les positions envahies furent ainsi reprises et maintenues, malgré des assauts réitérés, jusqu'au moment où le général-major Bianchi accourut avec ses renforts : grâce à Gries, les Autrichiens conservaient la redoute, et, par suite, la tête de pont, dont les assaillants n'avaient pu rester maîtres pendant cinq minutes.

Pour cette action d'éclat, Gries reçut, en 1810, la croix de chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse. Pendant la campagne de 1813-1814, Gries, incorporé avec son régiment dans l'armée de l'Autriche centrale, se signala derechef par sa rare bravoure. Lors de la défense du pont de Feistritz et des deux assauts dirigés contre ce village, il prit une part si brillante à la lutte, qu'il fut porté à l'ordre du jour et promu, le 16 juin 1814, au grade de lieutenant général, au 1^{er} bataillon léger d'Italie. Après la dissolution de ce bataillon, en octobre 1816, il fut désigné pour le régiment d'infanterie Mayer n° 45, nouvellement créé.

Gries a fait treize campagnes, il s'est distingué dans quinze grandes batailles,

(1) Cet opéra est attribué au père (voir p. 294).

(2) Avec Marin, simple amateur de musique, fils du fameux censeur des livres, surnommé

Qu'es aco, d'après Beaumarchais. Il avait collaboré au *Mariage d'Antonio* avec Robineau le libelliste qui a été mêlé aux premiers actes de la Révolution brabançonne et de Beaunoiz.

dans deux sièges et dans de nombreux combats.

Emile Van Arenburgh.

Van Wurzbach, *Biographisches Lexikon des kaiserthums Oesterreich enthaltend die Lebensskizzen der denkwürdigen Personen, welche von 1750 bei 1850 im Kaiserstaate und in seinen Kronländern gelebt haben*. Wien. — *Oesterreichisches Militär-Konversations-Lexikon. Unter Mitwirkung mehrerer Offiziere der K. K. Armee. Redigirt und herausgegeben von J. Hirtenfeld*. Zweiter band, Wien, 1852. — *Der Militär-Maria-Theresien Orden und seine Mitglieder nach authentischen Quellen bearbeitet von Dr J. Hirtenfeld*. Wien, 1857.

GRIETTENS (Joos), avocat et bailli à Ypres, dans la première moitié du XVII^e siècle. Il fit imprimer : *Lusthof van doornlichtige ende deughtsame vrouwen, teghen de laster-boucken onlauxen t' haeren laste uytghegaen*. Yperen, 1632. Lambin dit que ce nouveau « champion des » dames « était grand imitateur du style de son compatriote Jacques Ymmeloot, auteur de la France et la Flandre réformées, ou traité enseignant la vraye méthode d'une nouvelle poésie francoyse et thyoise. Ypres, 1626. J. Stecher.

Piron, *Levensbeschryvingen*.

GRIEZ (Alexandre), né à Mons vers 1760, pratiqua la médecine dans cette ville et laissa un traité : *De Causis mortuorum litteratorum eorum affectibus et medendi methodo*. Lovanii, 1780. 4o, qui fut réédité en 1795. 16 pages, 8o.

Docteur Victor Leques.

Mathieu, *Biographie montoise*.

GRIFF, GRYP ou **GRIEF** (Adrien), père et fils homonymes ; peintres flamands du XVII^e siècle, qu'on suppose Anversoises, contemporains de Snyders et, probablement, ses élèves. L'analogie de leurs compositions ainsi que celle de leurs qualités techniques donnent de la vraisemblance à cette hypothèse. Les deux Griff, dont il est malaisé de distinguer les œuvres, traitaient les paysages, les animaux, et, spécialement, la nature morte ; mais tandis que le célèbre animalier collaborateur de Rubens, qu'on suppose avoir été leur maître, déployait dans ses grands tableaux une fougue, une animation, une ampleur incomparables, ils se plaisaient, eux, à renfermer des sujets analogues dans de

petits cadres et réussissaient à les traiter avec beaucoup de finesse. C'est grâce à cette dernière qualité que, sans égaler ni Snyders, ni Fyt, ils ont mérité de prendre place dans le groupe où brillent ces célèbres maîtres.

Il n'est guère d'artiste du XVII^e siècle dont les œuvres aient autant de renom et dont l'histoire soit, en même temps, aussi obscure. Non seulement les renseignements biographiques relatifs à leur existence, manquent ; mais on ne connaît pas même la véritable orthographe de leurs noms, ni le degré de parenté qui les unissait. Étaient-ils père et fils, ou, comme on l'a autrefois supposé, deux frères ? S'appelaient-ils Adrien ou Antoine, variante admise par différents biographes ? Nous avons adopté la version la plus vraisemblable, sans prétendre à dissiper les doutes. Un seul fait reste certain, évident, positif : leur mérite. Cependant le nombre de leurs productions semble restreint ; en effet, on les cherche vainement aux musées d'Anvers, de Bruxelles, d'Amsterdam, de La Haye ; les musées de Rotterdam et celui du Louvre, seuls, possèdent chacun une toile attribuée à ces habiles peintres.

Felix Siappaerts.

Burger, *Les Musées de la Hollande*, 1860. — F. de Villot, *Notice du Musée du Louvre*, 1875. — Adolphe Siret, *Dictionnaire des peintres*, 1882.

GRIFFET (Henri), Liège, XVIII^e siècle. Savant jésuite du collège de Liège. Il a publié une *Histoire des négociations secrètes de la France avec la Hollande qui précédèrent le traité d'Utrecht*. Liège, 1767, 1 vol. in-12, ouvrage plein d'érudition et de science ; une *Histoire de Tancrede de Rohan*, 1 vol. in-8o. Liège, 1767 ; puis enfin, quelques documents relatifs à l'histoire de France et à l'histoire romaine.

Henri Griffet ne doit pas être confondu avec le Père jésuite du même nom, dont on a une édition de l'Histoire de France du père Daniel. Paris, 1755-1758, 17 volumes in-4o.

Cependant quelques écrivains, non dépourvus d'érudition, persistent à croire que les deux Griffet mentionnés, pourraient bien n'avoir été qu'une seule et

même individualité, supposition que la *Biographie universelle* de Feller et la *Bibliographie* du R. P. de Backer, ne rendent pas inadmissible.

Albert Kayenberg.

Beedelièvre, *Biographie liégeoise*.

GRIMBERGHE (les seigneurs DE).

Il a déjà été question des plus anciens seigneurs de Grimberghe à l'article BERTHOUT. La famille de ce nom ne tarda pas à se diviser en deux branches principales, dont l'une eut pour sa part de grands droits sur Malines et les villages voisins et d'immenses possessions en Campine; à l'autre on assigna le château de Grimberghe et ses dépendances. Ce sont les membres de la première branche qui adoptèrent et conservèrent le surnom de Berthout, que ceux de la seconde ne paraissent pas avoir porté.

Si l'on s'en rapportait à des traditions assez vagues, rapportées par Baronius, cette lignée seigneuriale remonterait à Berthold, damoiseau de Grimberghe, mari d'Ermengarde, sœur de l'archevêque de Cologne, et contemporain de Charlemagne, au nom de qui il commandait à Xanten. Ailleurs on nomme ce seigneur Hildebald, et l'on dit que son fils Gocelin, qui s'était par imprudence noyé dans le Rhin, fut miraculeusement rappelé à la vie par l'intercession de saint Guibert, en 803, lorsqu'on plaça dans une chaise les restes mortels de ce personnage.

Le premier seigneur de Grimberghe qui soit connu s'appelait Walter ou Gauthier et mourut en 1120. Il signa en l'an 1096 un diplôme d'Idé de Boulogne et, en 1107, une charte de Godefroid le Barbu, duc de Basse-Lotharingie. C'est lui qui fonda, à Grimberghe, une communauté de l'ordre des chanoines de Saint-Augustin, mais cet établissement ne réussit pas; réorganisé de nouveau antérieurement à l'an 1113, il eut à lutter contre des mauvais vouloirs qui entraînèrent de nouveau sa ruine. Walter, qui portait le surnom de le Grand et de *Drackenbaert* (Barbe de Dragon), laissa quatre enfants : Arnoul, Gérard, Alveric et Lutgarde, femme de Baudouin d'Alost.

Arnoul et Gérard de Grimberghe chargèrent leur frère Alveric d'offrir l'église de Grimberghe à Saint-Norbert, à la condition d'y envoyer des religieux de l'institut qu'il venait de fonder et qui prit le nom d'ordre de Prémontré. C'est ainsi que fut définitivement fondée l'abbaye de Grimberghe, qui s'est rétablie de nos jours, après avoir été supprimée du temps de la république française. Arnoul mourut en 1134 ou 1137, sans laisser d'enfants; il avait été précédé dans la tombe par Gérard, dès 1131. Celui-ci avait eu de sa femme Adeloia ou Adeline deux fils : Walter ou Gauthier Berthout, de qui descendent les avoués de Malines, les seigneurs de Duffel, de Gheel, etc., du nom de Berthout, et Gérard, seigneur de Grimberghe. Des généalogistes lui attribuent un troisième fils, Arnoul, qui aurait été l'ancêtre des seigneurs de Ranst, mais cette assertion n'a jamais été prouvée.

C'est du temps de Walter II et d'Arnoul, vers l'an 1141, qu'éclata la guerre de Grimberghe, dont j'ai raconté les principales péripéties dans la biographie du duc Godefroid III. Elle se ralluma à différentes reprises et fut marquée en 1159 par la prise et l'incendie du château de Grimberghe. Gérard échappa à ce désastre et s'en vengea, en brûlant à son tour la forteresse de Nedelaer (le *Notelaeren berg*, près de la Senne) et Vilvorde. Mais, peu de temps après, une réconciliation paraît s'être opérée entre le duc, d'une part, Walter et Gérard, de l'autre.

Gérard de Grimberghe prit pour femme Mathilde, fille et héritière de Gérard, seigneur de Ninove. Il y avait en cet endroit une autre abbaye de Prémontrés; il la traita avec une dureté incroyable, et eut, à cette occasion, des démêlés avec les comtes de Flandre Thierri et Philippe d'Alsace. Dans le même temps, Gérard eut aussi à lutter contre les seigneurs de Sottegem, qui livrèrent Ninove aux flammes. Vers la fin de sa vie, Gérard se montra plus favorable aux communautés religieuses établies dans ses domaines et prit même,

dit-on, l'habit monastique à Ninove, où il voulut être enterré.

Ses deux fils Gérard III et Arnoul se partagèrent, en 1197, le domaine de Grimberghe, de telle manière que chacun d'eux et leurs descendants eurent des droits presque égaux à Grimberghe et à Meyse; tandis que le premier seul eut pour sa part Stroombeek, Epeghem, Brusseghe, Londerzeel, Willebroeck, Ruysbroeck, Boom, Rumpst et une fraction de Buggenhout, et que l'on assigna au second une fraction de Buggenhout, de Malderen, de Lippelloo, de Liezele, de Sempst, de Weerde, de Raemdonck, Thisselt, Baesrode Saint-Amand, etc.

Les seigneurs de Grimberghe paraissent avoir succédé à leur père, en 1188, lorsque, par une charte, scellée dans le chœur de l'église abbatiale du village de ce nom, ils confirmèrent aux religieux, de concert avec leur cousin Walter Berthout, toutes les acquisitions de biens faites par eux. Gérard III et Arnoul se montrèrent toujours les vassaux dévoués du duc de Brabant Henri Ier; toutefois, le premier, en qualité de seigneur de Ninove, suivit en mainte occasion la bannière du comte de Flandre, de qui la terre de Ninove était tenue en fief. Il était si considéré, qu'il osa prendre le titre de prince. Il mourut, en 1200, laissant de sa femme, Adélie ou Alise de Rosoy, deux fils, qui étaient encore jeunes : Walter Berthout, appelé plus tard Gérard, et Guillaume, mari d'Isabelle ou Elisabeth, héritière des seigneurs d'Assche.

Gérard IV assista, en 1213, à la bataille de Bouvines, où il fut fait prisonnier par les bourgeois de Beauvais; enfermé au Grand-Châtelet, de Paris, il ne put obtenir sa liberté que moyennant une rançon qui fut fixée à 2,100 livres, somme énorme pour le temps, et dont quatorze seigneurs français garantirent le paiement. Dans les années suivantes, il fit beaucoup de largesses aux établissements monastiques, surtout aux religieux de Grimberghe, à qui il céda : le 24 mars 1217-1218, son manoir, dans ce village, en échange de trois manse de terres; le 24 novembre 1220, toutes

ses dîmes dans la même localité; en octobre 1225, les tailles et exactions se levant sur les tenanciers du monastère. Lui et son frère Guillaume restèrent fidèles à la comtesse de Flandre Jeanne, lors de l'apparition du faux Baudouin, tandis que presque tous les autres sujets de cette princesse l'abandonnaient. Eux et leur parent Arnoul, étaient alors en contestation avec le duc Henri Ier et il y eut même, entre eux, quelques hostilités; mais, en vertu d'un accord conclu à Bruxelles, le 27 mars 1223-1224, des arbitres furent nommés et parvinrent à mettre fin à ce différend.

Gérard IV mourut à Rumpst, le 12 novembre 1225. Il fut enterré dans l'abbaye de Ninove, près de sa femme Agnès, fille du seigneur de Beveren, qu'il avait épousée, en 1214. De cette union il ne naquit que deux filles : Alice, dame de Grimberghe et de Ninove, femme de Godefroid de Louvain ou de Brabant, seigneur de Perwez, morte en 1250, et Agnès, dame de Dongelberg, femme d'Enguerrand, frère de ce Godefroid. C'est ainsi que la principale fraction de l'antique domaine des Berthout sortit des mains de cette famille et passa à une branche de la lignée ducale, peut-être en conséquence d'une des stipulations de l'accord conclu en 1224.

Arnoul, chef de la branche cadette des sires de Grimberghe, expira en 1211. Dans un acte qu'il seella étant sur son lit de mort, le 3 novembre de cette année, il rappelle qu'il avait fait venir de visiter des lieux de pèlerinage célèbres, tels que Rouen, Cantorbéry, Maestricht, Brogne, Saint-Gérard, mais qu'une maladie grave l'en avait empêché. Sa femme Sophie, sœur de Thierry, seigneur d'Altena, se remaria à Léon Ier, châtelain de Bruxelles.

Le fils unique d'Arnoul et de Sophie, nommé aussi Arnoul, fut pris à la bataille de Bouvines par les bourgeois de Bruyeres et, comme son cousin Gérard, fut encafé au Grand-Châtelet. On a vu qu'il se réconcilia, en 1224, avec le duc Henri Ier, son suzerain. Comme il possédait en plusieurs endroits la juridiction par indivis avec la famille ducale, lui et

le prince Henri, fils aîné du duc, convinrent, au mois d'avril 1232, de donner à cens les *wastines*, bruyères et autres terres incultes qui leur appartenaient en commun, en se partageant le cens annuel imposé aux acquéreurs.

Arnoul n'ayant laissé de sa femme Adelicie qu'un fils nommé Arnoul, mort jeune, ses biens échurent à sa sœur Ode, qui épousa successivement Walter, seigneur d'Aa et de Pollaer, mort en 1236, et Siger II, châtelain de Gand. Les Aa devinrent de cette manière seigneurs à Grimberghe et eurent à leur tour pour héritiers, les de Berghes de Glymes.

Alphonse Wauters.

Histoire des environs de Bruxelles, t. II.

GRIMBERGHE (*Guillaume de Glymes de Berghes, baron DE*), chanoine de Liège, évêque d'Anvers, archevêque de Cambrai, philosophe, jurisconsulte, négociateur, appartenait à la maison de Glymes, qui descend de la main gauche d'un duc de Brabant. Né en 1551, il était le troisième fils de Ferry de Glymes, seigneur et baron de Grimberghe, par relief du 27 avril 1542, lequel prit, après la mort de Jean, dernier marquis de Berghes ou Berg-op-Zoom, l'an 1567, le nom de Berghes, et pour armes pleines : Boutersem au franc-canton sans brisure, et d'Anne Sterck, dame de Stabroeck, Busquoy, Wyneghem, etc. Il fit des études juridiques et théologiques excellentes et embrassa les ordres. Il était chanoine de St-Jean l'Evangéliste, à Liège, lorsque le doyen de la collégiale vint à mourir. Le chapitre ayant élu Guillaume d'Enckevoirt pour lui succéder, cette élection fut contestée et le prince-évêque accorda cette dignité à Guillaume de Grimberghe, par lettres du 8 avril 1578. S'étant rendu à Rome, le nouveau doyen ne tarda pas à mériter la faveur de Grégoire XIII qui lui donna le titre de prélat domestique et le chargea, à son retour à Liège, la même année, de remettre à Gérard de Groesbeeck le chapeau de cardinal. Les talents et le caractère de Grimberghe furent appréciés par le prince qui lui accorda une confiance toute

particulière et l'employa dans les missions les plus délicates. Pourvu à Saint-Lambert d'un canonat, il prouva qu'il avait fait ses études à Louvain, au collège de Pierre Van den Daele (son grand oncle maternel) à Douai, à Dôle, à Padoue, à Bologne et qu'il avait reçu à Rome le bonnet de docteur en théologie. Le chapitre le reçut le 5 janvier 1583. Il faisait à peine partie du collège de Saint-Lambert qu'Ernest de Bavière l'envoya à Rome comme ambassadeur auprès du saint-siège. Le prince-évêque avait besoin d'un puissant appui pour se maintenir dans l'électorat de Cologne et dans la principauté de Liège, deux pays sans cesse exposés à l'invasion des troupes protestantes. Pour s'assurer cet appui, il comptait sur l'influence de l'autorité pontificale. L'année suivante, le prince le députa avec Liévin Torrentius à Tournai, afin de réclamer le concours des troupes d'Alexandre Farnèse contre les chefs du parti protestant qui ravageaient le diocèse de Cologne. En 1585, Grimberghe fut chargé par son évêque d'une nouvelle mission près le duc de Parme assiégeant alors Anvers et il séjourna près d'un an au camp du duc. Guillaume, qui était aussi prieur à Oud-Hasselt, au diocèse de Ruremonde, fut élu doyen de Saint-Lambert, le 2 septembre 1585, accepta cette dignité le 9 et en prit possession le 20 janvier 1586. C'est en cette nouvelle qualité que le chapitre le délégua à Rome, le 14 mars 1590, pour terminer diverses négociations. Il ne revint à Liège que le 7 juin de l'année suivante. Le 6 septembre 1595, ses collègues confirmèrent son élection comme abbé séculier de Ciney. Il continua à s'occuper activement des affaires de la principauté jusqu'en 1597, époque à laquelle il fut appelé au siège épiscopal d'Anvers. Il résigna aussitôt son canonat à Liège et, le 1^{er} août 1597, le chapitre pourvut à son remplacement comme grand doyen ; il fit ses adieux à ses confrères le 6 mars 1598, fut consacré évêque le 29 du même mois et inauguré le 22 avril suivant. Elu archevêque-duc de Cambrai en 1601, il prit possession de ce siège le 30 décembre et

administra son nouveau diocèse avec une habileté extrême et un dévouement auquel tous ses biographes ont rendu hommage. Par dérogation à ses statuts, le chapitre de Saint-Lambert l'autorisa à conserver la prévôté séculière de Ciney, quoiqu'il ne possédât plus de canonicat dans cette abbaye. Il mourut le 25 avril 1609. Entre autres dispositions pieuses, il fonda une bourse de cent florins de Brabant dans le séminaire de Liège, pour l'entretien d'un élève allemand destiné à desservir une cure dans la partie germanique du diocèse. Il fut un ami des lettres et des sciences. Il était lié avec Juste-Lipse et Torrentius, qui en parle dans les termes les plus flatteurs. Dans le chœur de la cathédrale de Liège, se voient sur une verrière les quartiers de Guillaume de Grimberghe qui sont : Glymes, Dalhem, Gintoven et Senzeilles; Cotereau, Herdinx, Wieleux et Jauche. On trouve son portrait dans la cathédrale d'Anvers avec cette inscription : « *Bergis 3^o Episc.* » *Antr.* 1598, *regnarit tribus annis.* » *Discedit Cameracum.* » Sa devise était : « *Nec cito, nec temere.* »

Il fut enterré près du maître autel de la cathédrale de Cambrai, sous un mausolée de marbre qui porte l'inscription suivante : *Illustriss. et Reveren. Archiepis. et dux Cameracensis, Comes Cameracensis, Sacri Imperii Princeps, GUILLIELMUS A BERGIS. Arito apud Brabantos editus Baronum a Grimbergen Stemmata. Prima lingua Grudiorum Academiam excolit, post Dolanum Burgundicam, inde Latias Paduam et Bononiam demum in urbe ad publica Sapientiae pulpita Doctorem legum corallam emeritus, in Gregorii XIII Pontif. Max. familiam asciscitur. Dein Leodium ad Gerardum Groesbechium Cardinalitiam deferit insignia, Legatione belle perfunctus in æde D. Lamberti Canonicus et mox Decanus pronuntiatur. In patriam redux a Sereniss. Alberto Duce Austria primum Antverpiensi Insula Anno M. D. XCII Dein Pallii Cameracense an. M. DC. I adornatur. Gregis duclandi vigilantia, pietate et rita Sanctimonia, worum comitate ac modestia, riventium terram beatus*

possidet, An. Sal. humanæ M. DC. IX. Aetat. 58, Pallii IX, April. die 25.

Emile de Borchgrave.

Charles de Theux de Montjardin, *Le Chapitre de St Lambert à Liège*, Bruxelles, Gobberts, 1871, t. III. — Chapeauville, III, 660, 669. — *Gazet*, p. 54 et 333. — *Le Glay, Cameracum*, 65. — *Recherches sur l'église métropolitaine de Cambrai*, 67. — Butkens, IV, 420, suppl., II, 420. — St. Rormans, *Conclusions capitulaires de St Lambert*. — Miræus, I, 481; II, 1335. — Saumery, V, 28. — Bouille, III, 111, 112. — *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 3^e série, t. IV, 263, 266, 275, 294; t. VII, p. 289. — Fisen, II, 381, 395, 399. — *Le Fort*, IX, 175. — *Chartes de St Lambert*, n. 1155. — *Le Carpentier, Hist. de Cambrai*, etc., p. 418.

GRIMOALD, fils de Pépin de Landen, se vit disputer, après la mort de son père (6 février 640), la charge de maire du palais d'Austrasie. Il avait pour compétiteur un officier de la cour, Othon, *bagulus* ou gouverneur de Sigebert depuis l'enfance de ce prince. Grimoald l'emporta, mais sa dignité ne lui fut définitivement assurée qu'en 648, après la mort de son rival, assassiné par Leuthaire, duc des Allemands. Le décès de Sigebert, arrivé en 656, fut le signal de nouvelles dissensions. Grimoald, étant devenu plus qu'un ministre, un véritable souverain, n'hésita pas devant la pensée de substituer son propre fils Childebart à Dagobert II, fils du roi défunt. D'accord avec Didon, évêque de Poitiers, il fit tonsurer l'héritier du trône et le relégua dans un monastère d'Irlande. Cependant les grands d'Austrasie se soulevèrent, bien qu'en toute circonstance il eût affecté de s'appuyer sur eux. Il tomba dans leurs mains avec son fils : conduits à Paris devant Clovis II, roi de Neustrie, ils furent jetés par son ordre dans une étroite prison et y périrent misérablement. — M. Gérard oppose à ce récit des *Gesta Francorum*, un passage de la vie de saint Remacle, où il est dit que Clovis appela auprès de lui Grimoald, sous prétexte de lui offrir des présents, mais en réalité pour le retenir : les grands d'Austrasie ne seraient donc pour rien dans sa fin tragique.

Alphonse Le Roy.

Aimoin, IV, 35. — *Gesta Francorum*. — P.-A.-F. Gérard, *Histoire des Francs d'Austrasie*, t. I^{er}.

GRIMOALD, deuxième fils de Pépin d'Héristal et de Plectrude, fut désigné par son père, en 695, pour remplacer Norbert en qualité de maire du palais de Neustrie. Il remplit ces hautes fonctions sous Childebart III et Dagobert III. Le continuateur de Frédégaire le représente comme un homme d'une douceur extrême, très religieux, charitable, sympathique enfin aux populations. Vers 712, Pépin ayant obtenu définitivement la soumission de Radbod, duc des Frisons, voulut sceller l'alliance des deux peuples par un mariage : Grimoald épousa Theusinde ou Théodesinde, fille de Radbod; mais cette union demeura stérile. Au printemps de 714, le duc d'Austrasie se sentant gravement malade et se croyant en danger de mort, se fit transporter à sa maison de campagne de Jupille lez-Liège, et y manda Grimoald : il convient de rappeler que le fils aîné de Plectrude, Drogon, était venu à mourir en 708. Le jeune prince, passant par Liège, se fit un devoir de visiter l'église de Saint-Lambert, consacrée dès lors au martyr frappé pour avoir pris, contre Alpaïde et Charles Martel, la défense des droits de sa mère et des siens propres. Il était agenouillé, en prières, devant la chaise du saint, lorsqu'un Franc ou un Frison, nommé Rantgaire, se jeta sur lui et le tua. On remarquera que Charles ne fut jamais accusé de ce meurtre, bien qu'il eût pu considérer comme une offense le culte rendu à saint Lambert par le fils de Plectrude. Il y a là quelque mystère. Tant est-il que Pépin fut très irrité, que Rantgaire et ses auxiliaires subirent le dernier supplice, et qu'aussitôt que le duc eut fermé les yeux, Charles fut emmené prisonnier à Cologne. Grimoald laissait un fils naturel, Théodoald, âgé seulement de six ans; avant de mourir, Pépin l'aurait nommé maire du palais de Dagobert III, s'il faut s'en rapporter aux annales de Metz. Quoi qu'il en soit, Plectrude s'empara des rênes du pouvoir, et la France vit avec étonnement un roi enfant sous la tutelle d'un premier ministre, également enfant, et tous deux obéissant à une femme. Mais les

Neustriens se soulevèrent et Théodoald n'eût pas même le temps d'arriver à Paris. Surpris avec ses leudes dans la forêt de Compiègne, il fut ramené en Austrasie et ne survécut que peu de temps à ces événements (voir l'article CHARLES MARTEL.)

Alphonse Le Roy.

Le continuateur de Frédégaire. — *Gesta regum Francorum*. — *Annales Metenses*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. 1^{er}. P.-A.-F. Gérard, *Histoire des Francs d'Austrasie*, t. II.

GRISARD, ouvrier industriel, né dans la province de Liège, probablement sur les bords de la Vesdre, vers le XVIII^e siècle; mort en 1740. Les biographies de la contrée, notamment Saumery et Beedelièvre, ont jugé avec raison que le nom de cet intelligent et modeste travailleur méritait de lui survivre; il doit, en effet, être inscrit dans la phalange, si utile, des inventeurs. A ce qu'affirme l'ouvrage estimé des *Délices du Pays de Liège*, Grisard perfectionna ingénieusement la fonte du fer et le premier trouva le moyen de le réduire en baguettes fort minces. Or, on sait l'importance, le développement de l'industrie métallurgique liegeoise et les richesses considérables que chacun de ses progrès a valus à la population de la province.

Albert Kayenbergh.

Beedelièvre, *Biographie liegeoise*. Piron, *Levensbeschryven*.

GRISIUS (*Michel*), professeur et écrivain, né à Anvers en 1595, mort à Bruxelles en 1651. Il appartenait à la compagnie de Jésus. Sa profession date de 1614. Il enseigna les mathématiques pendant dix années consécutives et consacra la dernière partie de son existence au prêche et au confessionnal. On a de lui : *Honor S. Ignatii de Loyola, societatis Jesu fundatori et S. Francisco Xaverio, Indiarum apostolo per Gregorium XV inter Dicos, etc. Antverpiæ die 24 Julii 1622*. Antverpiæ, 1622, in-8^o.

Ad. Siret.

De Backer, *Ecrivains de la Compagnie de Jésus*, t. 1^{er}, édition in-folio.

GROBBENDONCK (*Gaspar SCHETS*, seigneur de), homme d'Etat, né à An-

vers le 20 juillet 1513, selon toute apparence, mort en 1580.

Ce gentilhomme, qui joua un rôle considérable dans les affaires de son temps, était le fils aîné d'un personnage notable, Erasme Schets, « homme instruit » aux bonnes lettres » (comme le dit Guicciardin) qui vint de Maestricht s'établir à Anvers, et d'Ide Van Rechtergem, dame de Bernsbeeck, qu'Erasme avait épousée le 27 juillet 1511. Le père d'Ide, Nicolas Van Rechtergem, fut le premier qui fit parvenir en Allemagne des épices, grâce à ses relations avec le facteur du roi de Portugal, alors maître des Moluques, d'où l'on importe en Europe les meilleures épices. Quant à Erasme Schets, dont la fortune s'accrut rapidement, il avait reçu une excellente éducation et entretenait d'étroites relations avec son célèbre homonyme de Rotterdam. En 1539, il fit construire, à Anvers, l'hôtel connu sous le nom de *Maison d'Aix*; il eut l'honneur d'y héberger Charles-Quint, en 1545. Il acheta, moyennant une rente annuelle de 1,000 florins d'or, la seigneurie de Grobbendonck, et la releva du duché de Brabant le 3 juin 1545; il mourut le 13 mai 1550.

De son union avec Ide Van Rechtergem naquirent, outre un quatrième fils nommé Conrad, trois frères, Gaspar, Melchior et Balthazar, regardés, tous trois, comme des gens très honorables. Gaspar, à ce qu'il semble, étudia à Marbourg ou à Erfurt; puis, revenu à Anvers, et tout en s'occupant d'affaires de finances et de commerce, il conserva comme son père des relations avec les meilleurs littérateurs de l'époque. Lui et ses frères étaient au nombre des principaux amateurs de médailles antiques, dont Goltzius visita les cabinets, pour se mettre en état de composer le grand ouvrage qu'il a consacré à la numismatique romaine. Tous trois aussi continuèrent les affaires de leur père et employèrent une partie de leur fortune à acquérir de vieilles terres baroniales.

Gaspar, qui hérita de Grobbendonck (relief du 17 juillet 1550), acheta de

Charles de Brimeu, seigneur de Meghem, la terre de Wezemaal, à laquelle était annexée la dignité de maréchal héréditaire du duché de Brabant; il fut aussi seigneur de Heyst et du village de Hingene, qui fut, à cette époque, séparé de la terre de Bornhem, en Flandre. Melchior, par suite d'arrangements de famille, devint seigneur de Rumpst et de plusieurs villages voisins, détachés de la sorte, en 1559, de la seigneurie de Grimberghe-Nassau. Quant à Balthazar, il fut seigneur de Hoboken, aux portes d'Anvers, dont les Schets acquirent la propriété de sire Gaspar Douchy, seigneur de Cruybeke, en 1559.

Peu de temps après avoir obtenu de son père la cession des provinces de par deçà ou des Pays-Bas, le roi Philippe II y introduisit une innovation considérable. A l'imitation de ce que pratiquaient déjà les rois de Portugal, il choisit pour facteurs Gaspar Schets d'Anvers, et Jean Lopez-Gallo de Salamanca, de Bruges. La nomination de Schets est datée du 25 novembre 1555, et le 1er janvier suivant le roi le recommanda tout particulièrement au magistrat d'Anvers. Avant cette époque, c'était sur les receveurs des différentes provinces et des différentes branches de revenus, que le souverain affectait ses dépenses par des assignations qui étaient ensuite portées en compte. Ces assignations se négociaient, s'escomptaient, se payaient comme de véritables lettres de change; mais on commit la faute d'en émettre qui dépassaient le total des recettes et leurs recouvrements en dut mainte fois être suspendu. On dut alors remettre aux facteurs le montant intégral des sommes perçues, ainsi que des recouvrements opérés en nature, et eux, de leur côté, se chargèrent de faire face à tous les paiements, sauf à emprunter au besoin au nom du roi, afin d'assurer la marche des services.

Les emplois de facteurs étaient donc très importants et très considérés; ils permettaient à ceux qui en étaient revêtus, d'emprunter et de garder en dépôt les sommes d'argent de toute provenance; mais ce beau côté avait bien des revers,

surtout avec un prince comme Philippe II, dont les dépenses étaient énormes, dont les ressources étaient souvent engagées à l'avance, et qui ne se piquait pas d'être scrupuleusement exact à remplir ses obligations. Aussi, au bout de quelques années, ils durent cesser leurs fonctions, en attendant, ce qui ne put se réaliser, le moment de les reprendre.

Quoique devenu conseiller des finances, Gaspar Schets, aussi créé chevalier, était très lié avec les principaux nobles, mécontents de la confiance absolue que le roi mettait en Granvelle. Ce fut à un banquet qui eut lieu dans son hôtel, et auquel assistaient, entre autres, le comte d'Egmont, le comte de Berghes et le baron de Montigny, que le premier de ces seigneurs proposa d'adopter une livrée commune et de faire broder une marotte sur les habits de leurs laquais. La réunion s'était fort égayée sur le compte du puissant cardinal; elle adopta la motion avec enthousiasme.

Les ennemis de Granvelle n'étaient pas mal vus de la gouvernante, Marguerite de Parme. Schets, qui avait de nombreuses relations et dont le crédit était utile au souverain, fut élevé, en 1564, aux importantes fonctions de trésorier général des finances, avec un traitement de 48 sous par jour et une pension annuelle de 1,500 livres. On essaya de l'influencer pour qu'il attirât dans le parti des mécontents le seigneur de Berlaumont; mais il se montra, au contraire, très dévoué à la cause royale. Il paraît avoir eu avec Brédérode une querelle violente. Le fougueux calviniste ne se gêna pas pour le traiter de vilain et osa dire qu'il fallait lui donner cent coups de bâton.

Lorsque le duc d'Albe fut arrivé en Belgique et eut pros crit les mécontents fugitifs et confisqué leurs biens, Schets s'installa à Bruxelles dans l'hôtel de Bouton, seigneur de Melin près de Jodoigne, hôtel situé au Grand Sablon. Il ne tarda pas à se montrer mécontent de la tyrannie du duc et s'opposa à la levée du dixième denier; cette conduite lui attira de violents reproches de la part du

gouverneur général; mais on se vit enfin forcé de se rallier au système qu'il avait proposé et qui consistait à prélever sur les Pays-Bas une imposition annuelle de deux millions de florins. Seulement, quand on prit cette résolution le 21 août 1572, le mal était fait, le pays était en feu.

Un mémoire manuscrit, qui se trouve aux archives du royaume, est intitulé : *Escrit contre Gaspar Schetz, seigneur de Grobbendonck, qui estoit premièrement négociant et ensuite fut fait trésorier général des Finances, touchant plusieurs malversations et usures qu'il at pratiqué à son profit contre les finances du Roy, délivré à Son Excellence par l'avocat Bredius le 12 d'octobre 1575.* On y trouve des attaques violentes dirigées contre l'homme qui avait alors la haute main sur toute une partie importante de l'administration et dont la position était à la fois enviée et dangereuse : enviée, parce qu'elle lui assurait une influence peu ordinaire; dangereuse, parce qu'elle l'exposait à des soupçons difficiles à détruire.

Dans ce factum, on reproche à Schets d'avoir manié les fonds de l'Etat comme les siens propres et d'avoir expressément différé des paiements, afin de discréditer les lettres de change tirées sur le trésor royal; parvenu à ce but, il les faisait racheter à vil prix par Jean Calvo, Gaspar Crop, Jacques Hincxthoven et d'autres agents subalternes à qui il ordonnait de rembourser intégralement. Il aurait aussi organisé un grand nombre de compagnies ou de sociétés, presque toutes composées de ses parents, et qu'il avertissait à l'avance des envois d'argent, des emprunts, des autres opérations auxquels l'Etat allait avoir recours; des bénéfices de tout genre étaient de la sorte assuré à sa famille et à ses amis, au détriment des intérêts du trésor, au mépris des engagements contractés par Schets, en entrant en fonctions.

Il fut, dit-on, le « principal inventeur et directeur » de huit compagnies, outre celle qu'il constituait avec ses frères Melchior et Balthazar. La première fut celle de Christophe Pruyne, composée,

outre celui-ci, des trois frères et d'Adrien Van Hilst, ancien serviteur de la maison Schets, à Leipzig; en mars 1564-1565, Schets y céda sa part à son beau-fils Jean Vlemincx, mais seulement pour une moitié, et en constituant l'autre moitié en dot à la femme de Vlemincx, pour lui faire retour si celle-ci mourait sans laisser de postérité. Cette compagnie Pruy-nen s'étant dissoute, lorsque Pruy-nen devint trésorier de la ville d'Anvers, fut remplacée par une autre où entrèrent Arnoul de Flemingo ou Vlemincx, Van Hilst et Conrad Schets. La deuxième, formée en 1558, ne se composait que de Gaspar et de son frère Conrad et ne concernait que leurs affaires particulières. La troisième, composée de Melchior, de Balthazar et de Conrad Schets, fut organisée, en 1561, pour l'affermage des mines de calamine du Limbourg et des tourbières de Hollande, les unes et les autres appartenant au domaine, affermage que Gaspar réussit sans peine à faire prolonger; la compagnie, dont la « masse », c'est-à-dire le capital social, s'élevait à 16,000 livres de gros somme énorme pour le temps, fut en apparence cédée à Conrad, mais un contrat secret y assurait une part de bénéfice à Gaspar pour une moitié et à son gendre Vlemincx, pour l'autre moitié. Une quatrième compagnie, dont le second associé était Thomas Gramaye, prit en ferme des tourbières près d'Amersfort. Une cinquième, au capital de 25,000 florins, porté ensuite à 100,000 florins, entreprit, en 1561, l'exploitation de l'argent provenant des recettes de toute espèce du trésor. Après la mort de Vlemincx, arrivée le 23 octobre 1568, Schets, dont il était le prête-nom, et dont l'intervention dans cette affaire devait rester absolument secrète, toucha pour ses bénéfices de 1568 à 1575, la somme de 64,000 livres de gros. En 1569, les frères de Vlemincx, Conrad et Arnoul dits de *Fleming*, se chargèrent, en lieu et place de son Jacques Hinexthoven et consorts, de payer les propriétaires des terrains acquis pour la construction du château d'Anvers; ceux-ci ne devaient recevoir que seize fois le prix de location de leurs

propriétés, et ces dernières n'étaient estimées en moyenne qu'à 2 florins la verge, tandis que le prix ordinaire, à Anvers, était, à cette époque, de 3 florins, ce qui procura à la compagnie un bénéfice de 150,000 florins. Enfin, en 1570, il se forma une nouvelle compagnie, composée de Conrad Schets, fils de Gaspar, d'Arnoul Vlemingo et de Jean Calas, et qui prit le nom de « Nouvelle compagnie de « Coenrart ». Or, ce Conrad, encore en bas âge, n'était pas encore négociant; il n'était donc, ajoutait le dénonciateur, que le prête-nom de son père.

Il serait dangereux d'admettre comme prouvées les malversations dont on accusait Schets, en signalant avec indignation sa fortune considérable, s'élevant à 50,000 ou 60,000 florins de rente. On n'épargnait pas non plus son frère Melchior, qui avait été trésorier de la ville d'Anvers et dont l'administration avait eu pour résultat de porter la dette annuelle de cette ville de 150,000 à 900,000 florins. Inutile d'ajouter combien il y avait d'exagération, pour ne pas dire plus, dans de semblables attaques. La gestion des affaires municipales n'étant pas concentrée entre les mains de Melchior seul, qui comptait de nombreux collègues et probablement beaucoup de jaloux, ses opérations indélicates auraient été certainement signalées et blâmées. Quant à la fortune des Schets, elle était due surtout à leur père, dont les entreprises commerciales avaient été considérables et fructueuses. Après sa mort, les trois frères continuèrent ses affaires et leur association marcha d'abord si bien qu'en cinq années ils avaient triplé leur capital. Gaspar lui-même devint riche de bonne heure, puisque, déjà en 1549, il fit l'acquisition de la seigneurie de Grand-Bigard, saisie pour cause d'hérésie, mais qu'il revendit immédiatement pour 18,000 florins à Laurent Longin, trésorier général des finances. Ses autres terres furent aussi achetées vers l'an 1560, au plus tard, et non à l'époque où il se serait livré à des opérations condamnables.

Après la mort de Requesens, Schets

s'entremet avec Mansfeld, mais sans succès, pour essayer de calmer les troupes espagnoles mutinées; puis il concourut activement à la conclusion de la Pacification de Gand. Peu de temps après, don Juan arriva à Luxembourg en qualité de gouverneur général. Schets fut l'un de ceux qui lui furent envoyés au nom des Etats généraux; il se montra empressé auprès du nouveau représentant de Philippe II. M. Gachard a publié, dans les *Bulletins de la commission royale d'histoire* (3^e série, t. VII, p. 66), l'exposé de la mission qu'il remplit auprès du prince, et qui s'arrête à la date du 12 février 1577. Don Juan le chargea, le 12 mai suivant, d'examiner, avec les conseillers d'Assonleville et Fonck, les moyens de terminer le débat relatif à la dotation des nouveaux évêchés, dotation que Schets proposait de former de rentes à payer par quelques abbayes, sans annexer ces abbayes mêmes aux évêchés, comme le pape et le roi le demandaient.

Dans l'entre-temps, les Etats et don Juan se brouillèrent: celui-ci prépara la reprise des hostilités en surprenant, le 20 juillet, le château de Namur. Quelques jours auparavant, le prince avait prévenu Schets qu'il allait revenir à Bruxelles, puis l'avait chargé de transmettre aux Etats ses propositions, ce qui lui permit de se débarrasser d'un envoyé qui aurait pu pénétrer et dévoiler ses projets. Sa duplicité lui aliéna beaucoup de serviteurs de la cause royale et dans le nombre, Schets, qui contribua à faire venir aux Pays-Bas, pour l'opposer à la fois à don Juan et au prince d'Orange, l'archiduc d'Autriche Mathias. Lorsque celui-ci se rendit au vœu de ses partisans et arriva à Lierre, ce fut chez Schets qu'il logea, le 30 octobre. Toutefois il ne fut pas membre du conseil d'Etat organisé par Mathias et il cessa également ses fonctions de surintendant des finances.

Réduit à l'inaction, Schets écrivit comme justification de sa conduite l'écrit intitulé : *Succincta narratio earum quæ inter serenissimum Joannem Austriacum, ab eo tempore quo in arcem Namurci*

se recepit (publié dans Burman, *Analecta*, t. Ier, p. 1 à 114, Leyde, 1772). Il y règne peu de clarté, probablement parce que le sire de Grobbendonck craignit de compromettre quelques-uns de ses amis qui avaient ouvertement préparé le coup d'Etat de don Juan. Une première rédaction de ce travail, en français et sous le titre de : *Mémoire de ce qui s'est passé à Namur*, etc., a été éditée par M. Gachard, dans les *Bulletins de la commission d'histoire* (1^{re} série, t. X, p. 172. Voir aussi *ibidem*, p. 184).

Ce prince fit bientôt des progrès rapides et pénétra jusqu'en Campine, où ses troupes attaquèrent le château de Grobbendonck. Schets espérait finir ses jours dans cette retraite solitaire où il avait réuni une belle bibliothèque. Il fut cruellement affligé lorsqu'il apprit que son château avait été, le 5 mars, assiégé, pris et livré aux flammes, avec les richesses qu'il contenait, comme nous l'apprend une lettre de Schets lui-même, datée du 23 mars 1579, et adressée à son ami Buccoytta, prévôt de Saint-Bavon, de Gand, neveu du célèbre Viglius. Il semble que la trahison ne soit pas restée étrangère à ce désastre, car le prince d'Orange ordonna, le 6 avril 1578-1579, d'arrêter le capitaine Wenceslas T'Serclaes, « ayant été sur la maison de Grobbendonck », et, deux jours après, on emprisonna également, à Anvers, son lieutenant.

Schets accepta, en 1579, la mission de faire partie des conférences qui s'ouvrirent à Cologne dans le but de négocier la réconciliation des provinces belges avec Philippe II. C'est alors qu'il publia, comme apologie de sa conduite et des sentiments qui l'animaient, l'opuscule intitulé : *Viri, pietate, moderatione, doctrinâque clarissimi, dialogus de Pace, rationes, quibus Belgici tumultus, inter Philippum, serenissimum et potentissimum Hispaniæ regem, et subditos, hoc rerum statu componi possint, explicans* (Anvers et Cologne, 1579, in-12, et dans les *Analecta* de Burman. Leyde, 1772, p. 115-244), et dont il écrivit ensuite une imitation en flamand, portant pour titre : *Grondelycke onderrichtinge aen de*

gemeene inghesetenen van Nederland, van 't gemaek dat te verwachten staet, soe men den peys en neemt of afaet (Cologne, 1579, in-12).

Les deux interlocuteurs du dialogue sont le roi Philippe et le duc de Parme. Schets, dit un commentateur (*Bibliophile belge*, t. II, p. 322), ne craint pas de dire au premier qu'il est temps de faire des concessions aux Belges; la cruauté, l'avarice et l'insolence des gouverneurs, des généraux et de la soldatesque pendant les onze dernières années peuvent, dit-il encore, excuser en quelque sorte les fautes de ses sujets. Il prévoit aussi l'impossibilité d'extirper le calvinisme tant en Hollande qu'en Zélande. Ce langage, dont la hardiesse dénote l'opinion à laquelle appartenaient nombre de royalistes des provinces méridionales des Pays-Bas, étonnait alors si peu, que le censeur des livres, le licencié Walter Van der Stegen, donna au *Dialogus* son approbation, mitigée seulement par de faibles réserves.

Les écrits de Schets trouvèrent peu d'échos dans le monde politique, où la scission se prononçait de plus en plus entre les défenseurs de l'autorité royale et ceux des libertés publiques, qui, en majeure partie, étaient aussi ceux des croyances nouvelles. Ceux qui rêvaient une réconciliation entre un roi tyranique et perfide, d'une part, et des patriotes aigris par les persécutions, d'autre part, restaient isolés au milieu des partis. Schets se retira de la scène, mais il n'alla pas, comme on l'a dit, rejoindre le duc de Parme. Il ne prit cette détermination qu'après avoir été invité, en septembre 1580, à quitter Bruxelles, où les partisans des États étaient alors les maîtres. Il mourut à Mons, le 9 novembre suivant.

Schets avait un esprit vif et pénétrant, un jugement droit et éclairé. Doué d'une vaste instruction, il écrivait avec facilité tant en vers qu'en prose. Ses brochures politiques sont d'une bonne latinité, à la fois correcte et élégante, et quelques-unes de ses poésies, comme son élégie à Eobanus Hessus, lui assignent une place honorable parmi les littéra-

teurs. Comme politique, il appartient toujours au parti des modérés et, dans plusieurs circonstances difficiles, il osa exposer et défendre ses idées avec netteté et vigueur.

Schets se maria deux fois : d'abord à Marguerite Van der Bruggen, puis à Catherine, fille de Lancelot d'Ursel, patricien anversoïse, « fort sage et de réputation », qui, dès son jeune âge, avait été bourgmestre. Cette dernière union fut célébrée en vers latins par un frère de Jean Second, Nicolas Everardi, dit Grudius. La veuve du sire de Grobbendonck reçut du roi, par lettres datées de Lisbonne le 27 septembre 1581, une pension annuelle de 1,200 livres. Schets eut de sa première femme deux filles : Isabelle, femme de Jean Vlemincx, seigneur de Wyneghem, et Agnès, qui épousa Robert de Bernimicourt, seigneur de Lisvelt. La seconde lui donna un grand nombre d'enfants, entre autres : Lancelot, chevalier, seigneur de Wesemael, Putte, etc., Melchior, seigneur de Heyst, qui s'allia à Marie de Marnix, fille de Jacques, seigneur de Toulouse, et de Marie de Bonnières; Jean, chevalier, seigneur de Gestel, membre du conseil privé, mort en 1595; Conrad, seigneur de Hoboken, de Hingenc, d'Ursel, etc., créé baron de Hoboken le 20 mai 1600, et qui, ayant pris le nom et les armes d'Ursene ou Ursel, devint la tige des ducs d'Ursel actuels, etc., etc.

Alphouse Wanters.

Outre les propres écrits de Schets, il faut consulter Goethals, *Histoire des sciences, des lettres et des arts en Belgique*, t. IV, p. 48 (avec un portrait). — Serrare, dans le *Bibliophile belge*, loc. cit. — Burman, *Analecta*, loc. cit., etc. *Deheer poëtarum Belgicorum*, p. IV. — Le père Kieckens, *Une sucrerie anversoise au Brésil* (Bulletin de la Société de géographie d'Anvers, t. VII, p. 465). — Génart, *Un acte de société commerciale au XVI^e siècle* (*Ibidem*, p. 475).

GROBBENDONCK (Charles DE), naquit à Malines en 1600, et entra, à l'âge de dix-sept ans, dans la Compagnie de Jésus; après avoir achevé ses études, il fut désigné pour la province de Bohême et envoyé à Prague en 1625. Au collège de cette ville et à celui d'Olmütz, il enseigna suc-

cessivement la philosophie et la théologie morale, dogmatique et polémique.

Sa profonde érudition et son grand sens politique l'avaient fait vivement apprécier des gouvernants pendant cette époque tourmentée de la guerre de Trente ans; aussi, après la prise de Prague par les Saxons en 1631, accompagna-t-il le vice-roi de Bohême, comte de Martinitz, dans sa retraite à Passau, et devint-il précepteur de son fils Bernard. Le P. de Grobbendonck rentra plus tard à Prague, où il mourut le 16 décembre 1672, laissant les ouvrages suivants :

1^o Cinq traités en langue allemande, sous les titres : *Methodus pie transigendi tempus sacri Adventus*. Pragæ, typis academicis, 1660. — *Modus transigendi tempus intra Adventum et Quadragesimam*. Ibid., 1661. — *Modus transigendi tempus S. Quadragesimæ*. Ibid., 1661. — *Modus transigendi tempus a Pascha usque ad Corpus Christi*. Ibid., 1662. — *Modus transigendi præcipuas festivitates Beatissimæ Virginis Mariæ*. Ibid., 1669. — 2^o de *Ortu et progressu spiritûs politici, et quo ille (nisi fortiter ei occurratur) tandem sit evasurus*. Pragæ, typis academicis, 1666. — 3^o *Apologeticus pro Societate Jesu Politicis à pluribus insinulata*. Pragæ, 1666. — 4^o *Methodus sese singulis mensibus recolligendi*. Réimprimé à Prague, 1709.

A.-G. Demaet.

GROBBENDONCK (Ignace-Augustin SCHETS DE), seigneur d'Oosterwyck, par sa mère, né à Bois-le-Duc, en 1625. Il était petit-fils du célèbre Gaspar Schets de Grobbendonck et fils d'Antoine Schets, comte de Grobbendonck, baron de Wetzemaël, maréchal héréditaire de Brabant, gouverneur de la ville de Bois-le-Duc, qui avait épousé en secondes noces Marie de Malsen.

Ayant pris le grade de licencié en droit canon et civil à l'université de Louvain, Ignace-Augustin fut d'abord nommé, en 1647, chanoine de Notre-Dame à Tournai, puis archidiacre et vicaire général de la même église. Il fut désigné par le roi Philippe IV pour l'évêché de Ruremonde, en 1666; mais

n'occupa point ce siège; celui de Namur étant devenu vacant, il y fut nommé en 1667, nomination confirmée par bref pontifical du 24 avril 1669, et le nouvel évêque fut sacré à Anvers, le 12 mai, après avoir pris possession de son diocèse le 5 du même mois.

Ignace-Augustin de Grobbendonck passa en 1679 à l'évêché de Gand (confirmation pontificale du 15 septembre), qu'il n'administra que fort peu de temps, la mort étant venue l'enlever à ses ouailles, le 31 mai 1680. Il fut enterré dans sa cathédrale.

A.-G. Demaet.

Hellin, *Histoire chronologique des évêques et du chapitre exempt de l'église cathédrale de S. Bavon à Gand*. Gand, 1772, t. 1^{er}, p. 57. — Foppens, *Historia episcopatus Namurcensis* (manuscrit n° 4757 de la Bibliothèque royale). — Archives de la maison d'Ursel.

GROBBENDONCK (Jean - Charles SCHETS DE), seigneur de Ghestel, frère de Gaspar, né à Anvers vers 1552-1553.

Il commença sa carrière ecclésiastique par un canonicat à l'église Saint-Lambert, à Liège, puis à Notre-Dame de Tournai; il occupa la charge de protonotaire apostolique.

Le 14 mai 1578, Jean de Grobbendonck fut nommé conseiller ecclésiastique et maître aux requêtes ordinaire du Grand Conseil de Malines. Au sujet de cette nomination, il eut à soutenir un procès contre le chapitre de Tournai qui lui contestait le droit de toucher sa prébende. Il se rendit, deux ans plus tard, en Espagne, auprès de Philippe II et y devint conseiller au Conseil Suprême des Pays-Bas et de Bourgogne; le 22 novembre 1587, le roi l'éleva à la dignité de chancelier de l'Ordre de la Toison d'or. En 1594, il fut désigné pour l'évêché de Tournai « aussitôt », dit Foppens, dans son manuscrit cité, « que » Louis de Berlaymont, archevêque de Cambrai, qui avait obtenu pour trois années l'administration dudit évêché de Tournai, aurait pu rentrer à Cambrai, d'où il avait été chassé par les Français (1). »

Jean de Grobbendonck se mit en

(1) Louis de Berlaymont administra ce diocèse de 1593 à 1596.

route pour regagner les Pays-Bas ; mais il mourut, pendant son voyage, le 4 janvier 1595. Il avait composé des poésies qui furent imprimées en un volume sous le titre de : *Carminum liber*.

A.-G. Demanet.

Lemaistre d'Anstaing, *Recherches sur l'église cathédrale de N.-D. de Tournai*. Tournai, 1842, t. II, p. 329. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. II, p. 604. — Foppens, *Histoire du Conseil de Malines* (manuscrit n° 9938 de la Bibliothèque royale). — Archives de la maison d'Ursel

GROENENDAEL (Corneille), artiste peintre, né à Lierre en 1785, mort en 1834. Elève de l'Académie d'Anvers, où il remporta des succès, jeune encore, il se rendit à Paris, où il subit l'influence de David, influence irrésistible, à laquelle il dut un commencement de popularité que la chute de Napoléon arrêta soudainement. Il vint s'établir, en 1814, à Anvers ; il y travailla pour les églises, et y mourut. On cite de lui les portraits du comte de Fresnelle et de la comtesse de Talhouet. Il fit pour l'église de Lierre une *Education de la Vierge*. Groenendael était assez bon dessinateur, mais coloriste timide. Tout le temps qu'il résida à Anvers fut consacré au professorat.

Ad. Siret.

GROENENDAELS (Jean-Baptiste), médecin, né à Saint-Trond le 25 novembre 1781, mort à Malines le 3 décembre 1860. Après avoir achevé ses humanités, il se rendit à Anvers pour y étudier la pharmacie, mais ayant trouvé le moyen de fréquenter l'école de médecine de cette ville, il obtint au bout de trois ans, le 29 septembre 1805, le diplôme d'officier de santé et alla s'établir à Wavre-Sainte-Catherine, près de Malines. En 1810, il se rendit à Paris pour y suivre les cours de médecine et y obtint le diplôme de docteur. Puis il revint à Malines.

Il a publié en 1823, un *Essai sur la Zoologie médicale* (Anvers, imprimerie de Zanthem et Van Merlen, in-8°). Cette zoologie traite des propriétés vitales, dit C. Broeckx (1), des sympa-

thies dont l'auteur admet six espèces principales, des maladies inflammatoires, de la fièvre, de l'origine et du siège des maladies, des crises et de la thérapeutique en général. Groenendaels a publié aussi en 1824 un mémoire sur l'*Ophthalmie des armées* (2). Il oppose, dit encore C. Broeckx, dans le même *Coup d'œil sur l'origine de l'Ophthalmie*, à l'opinion de MM. Van Severdonck, Sentin et Vleminckx, l'autorité de plusieurs noms célèbres, et entre autres Kluyskens. Il entre alors en matière en se posant les quatre questions suivantes : 1° L'ophtalmie est-elle quelquefois épidémique ou endémique ? 2° Peut-elle devenir contagieuse ? Comment règne-t-elle en Egypte ? 3° L'ophtalmie égyptienne diffère-t-elle de celle des armées ? 4° Quel est le moyen thérapeutique ? L'auteur cite, à l'appui du caractère épidémique ou plutôt endémique de l'ophtalmie, l'opinion généralement reçue en Egypte par les médecins français. A la seconde question, l'auteur soutient la possibilité de la contagion, en refusant à la compression du col la qualité de cause principale. Sur la troisième question l'auteur nie qu'il existe aucune donnée positive pour décider cette question. « Enfin, nous arrivons à la quatrième question de l'auteur », continue Broeckx, « les bases en sont posées avec sagesse et plusieurs détails y sont soignés. » Il a publié, deux années plus tard, un nouvel *Examen des opinions sur l'ophtalmie des armées* (3). Cette brochure est le complément d'un examen plus étendu publié par l'auteur, qui s'attache à prouver, dit Broeckx, que la maladie est contagieuse ; il cite l'opinion de médecins prussiens et russes pour prouver la transmissibilité de l'ophtalmie. En parlant du traitement préservatif, il conseille l'isolement des personnes affectées, la désinfection des lieux où règne la maladie, la propreté et une atmosphère sèche, pure, vitale. Nous n'avons pu nous procurer l'*Essai sur la Zoologie médicale*, même à Anvers. Il était systématique au lit des

(1) *Coup d'œil sur les Institutions médicales belges depuis les dernières années du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours*, suivie de la Bibliographie de cette époque. Bruxelles, 1811.

(2) *Examen des opinions sur l'Ophthalmie des armées*. Anvers, 1824, in-8°.

(3) Anvers, 1826.

malades et ne vivait guère en très bonne intelligence avec ses confrères.

P.-J. Van Beneden.

Piron, *Levensbeschryvingen, byroegsel. Dictionnaire des hommes de lettres, des savants et des artistes de la Belgique*. Bruxelles, 1837.

GROENSCHILT (*Martin*), écrivain ecclésiastique, né à Oplinter, vers 1552, mort le 22 janvier 1629. Il embrassa l'état religieux chez les chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Norbert, dit de Prémontré, et fit sa profession à l'abbaye de Tongerlo. Il en devint le prieur et fut appelé plus tard par l'abbé Nicolas Mudsaert (le 22 janvier 1583) à la direction ou prévôté d'une maison de filles du même ordre, située à Herenthals et nommée en flamand : *den besloten Hof*, le jardin fermé. Il occupa ce poste pendant quarante-trois ans, c'est-à-dire jusqu'au jour de son décès, alors qu'il était parvenu à sa soixante-seizième année. On a de lui : *Lusthof des Godvruchtige meditatie op het leven en de leyden ons Heeren Jesu-Christi en de Mariæ syne gebenedeyde moeder*. Anvers, Jérôme Verdussen, 1622, in-12. De plus, une seconde édition de 1635, corrigée et augmentée par Augustin Wichmans; elle fut réimprimée à Anvers par Jacques Van Meurs, en 1655, dans le format in-8°.

Ad. Siret.

Sanderus, *Brabantia*, t. 1^{er}, p. 335. — Sweertius, *Athenæ belgicae*, p. 549. — Valère André, p. 651. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. II, p. 853. — Paquot, *Mémoires littéraires*, t. 1^{er}, p. 209.

GROESBECK (*Gérard DE*), LXXXVIII^e évêque de Liège, abbé de Stavelot, cardinal de la promotion de 1578, naquit en 1517 au château de Curange (comté de Looz), et mourut à Liège, le 29 décembre 1580. Il était fils de Jean, des barons de Groesbeck, famille gueldroise, et de Berthe de Ghoër. Le 7 août 1548, Georges d'Égmont résigna en sa faveur la dignité de doyen de Saint-Lambert. Le prince-évêque Robert de Berghes (voir ce nom) ayant besoin d'un coadjuteur, le chapitre lui adjoignit Gérard le 1^{er} mai 1562. Il devint bientôt évident que le chef de l'Etat ne reprendrait jamais la direction

des affaires; le 3 janvier 1563, les chanoines le sollicitèrent d'abdiquer. Robert posa des conditions; on négocia. Le 6 mars, Gérard fut désigné pour lui succéder; le 9, toutes les difficultés parurent aplanies (1). Comme le prélat, cependant, ne se pressait pas de se retirer, le pape autorisa le chapitre à passer outre (7 janvier 1564). Il y avait urgence en effet : le pays était troublé. Dès le 11 avril, l'élu prit d'une main ferme les rênes du gouvernement et, au mois de décembre, la cour de Rome fit savoir que rien ne s'opposait à la célébration prochaine de sa joyeuse entrée. Il fut sacré évêque le 20 mai 1565, au monastère de Herckenrode; le dimanche 3 juin, Liège le reçut en grande pompe; Maestricht et les bonnes villes eurent leur tour le 17 et les jours suivants.

Dans la journée d'Etat tenue le 4 juin, le nouveau prince dessina son attitude : il se déclara bien décidé à ne rien négliger pour maintenir inviolablement l'ancienne et catholique religion dans toute sa pureté. L'assemblée prit une résolution dans le même sens, et il fut convenu qu'on enquerait sévèrement contre les hérétiques, sauf les privilèges des bourgeois.

Prudent et penchant au fond pour la modération, Groesbeck se vit néanmoins entraîné à combattre les dissidents par des mesures de rigueur : si jaloux qu'il fût de sa liberté d'action, il n'était pas impunément contemporain de Philippe II, le voisin de ses domaines des Pays-Bas. Au commencement de 1566, au moment même où la guerre civile, provoquée par l'inflexibilité du fils de Charles-Quint, était imminente dans la Belgique espagnole, on apprit que des assemblées secrètes, où les dogmes de l'Eglise romaine étaient battus en brèche, se tenaient aux portes mêmes de Liège. L'évêque profita de la réunion des Etats pour prononcer un nouveau discours qui enflamma son auditoire : les intérêts de

(1) Nous rectifions ici, d'après les *conclusions capitulaires* publiées par M. S. Bormans, deux dates inexactement indiquées dans notre notice sur Robert de Berghes.

la religion étaient à ses yeux ceux de la patrie. Les députés s'écrièrent tout d'une voix qu'ils étaient prêts à sacrifier vie et biens pour la défense de la foi de leurs pères (1).

La situation s'aggravait de jour en jour : aux Pays-Bas, les excès des iconoclastes allaient compromettre tout d'un coup la cause des partisans de la liberté de conscience. Le flot montait. Des prédicants allemands et genevois se répandaient partout, sans prendre la peine de se cacher. Le 31 août, Morillon écrivait à Granvelle : « L'on prêche à Maestricht, » et ne les en a seen la présence de » M. de Liège envahir. » La principauté allait être envahie. Louis de Nassau, frère du prince d'Orange, envoya le sieur de Villers à Liège, pour prier le prince de lui permettre de tenir des assemblées à Saint Trond. Groesbeck s'y refusa, se retranchant derrière les lois de l'Empire; les conjurés terrorisèrent le plat pays, se firent ouvrir les portes de la ville, s'emparèrent d'une crypte du monastère, et, soutenus par de nombreux partisans en armes, bravèrent les défenses de l'évêque.

Comme leurs bandes faisaient mine de s'approcher de Liège, l'évêque, redoutant un coup de main, requit des bourgeois qu'ils lui remissent les clefs de la ville, et, en son absence, au doyen de la cathédrale. Le conseil protesta, invoquant, outre la possession, le fait que Charles-Quint, lors de son entrée, avait confié la garde des clefs aux magistrats de la cité. De là un procès qui, tantôt abandonné, tantôt repris, se prolongea qu'en 1649; il fut alors tranché par Ferdinand de Bavière, empressé de mettre à néant la plupart des anciens privilèges.

Ces débats n'empêchèrent pas les bourgeois de faire bon guet. Le prince jugea toutefois nécessaire d'entretenir leur zèle religieux : il fit venir de Cologne quelques pères jésuites, qui prêchèrent avec succès à Sainte-Croix et à Saint-Denis. L'influence de ces auxiliaires paraît pourtant n'avoir été que momentanée : ce fut seulement sous Er-

nest de Bavière (voir ce nom) que la Compagnie de Jésus fut installée à domicile fixe dans la ville de Liège.

Les sectaires concentrèrent leurs efforts sur le pays thiois. Le prédicant Caekhosius, « moine renié », défie hautement les catholiques à la controverse; le P. Denis, jésuite, est envoyé à Maestricht et relève le gant; il n'est point vaincu, mais l'opposition ne fait que grandir. Un ministre calviniste enthousiaste, Herman Struycker, qui venait de jouer un rôle actif dans les troubles d'Anvers, se glisse dans Hasselt accompagné d'une multitude armée, proclame ses dogmes et profane les lieux saints. Accueilli plus froidement à Tongres, il est reçu dans Maestricht à bras ouverts : la correspondance des deux souverains de cette ville (2) atteste que le catholicisme y est sérieusement périliclitant. Puis c'est Maeseyck qui ouvre ses portes à Struycker, puis Stockhem; on se demande où il s'arrêtera : il s'est vanté, dit-on, « de faire entendre le tonnerre » de sa voix dans l'église de Saint-Lambert (3) ».

Hasselt se mit en révolte ouverte contre le prince. En vain Groesbeck prodigua des avis paternels; en vain il formula des ordres; en vain les trois Etats vinrent à la rescousse; en vain les échevins citèrent les insurgés devant leur tribunal : la ville « refusa garnison » et l'on s'y félicita d'avoir secoué le joug d'un prêtre. Les accusés furent condamnés par défaut, comme coupables de lèse-majesté divine et humaine; ceux de Maeseyck encoururent la même sentence. Le siège des deux villes fut résolu, et la tête de Herman mise à prix. En même temps parut un édit portant défense aux Liégeois de loger aucun étranger, sans avoir donné son nom par écrit à l'évêque, à son officier ou aux bourgeois.

Cinq enseignes d'infanterie allèrent « planter le piquet » devant Hasselt. Renforcés par des fugitifs de Valenciennes et d'autres lieux, les assiégés se

(2) Marguerite de Parme (pour Philippe II) et Gérard de Groesbeck.

(3) Bouille.

(1) Bouille.

préparèrent à une vigoureuse résistance, et firent des sorties meurtrières. Alors l'évêque se mit en campagne avec quatre compagnies de la cité, de la cavalerie et du canon (13 mars 1567). Voyant leurs murs près de chanceler, menacés d'être foudroyés, les gens de Hasselt, cédant aux instances des catholiques que la ville renfermait encore en assez grand nombre, se décidèrent à capituler. Il fut convenu qu'ils payeraient les frais de l'expédition, que les dégâts commis dans les églises seraient réparés à leur charge, qu'ils recevraient et entretiendraient une garnison au gré du prince, et enfin qu'ils renonceraient aux nouvelles doctrines. Point de pardon pour Herman ; mais on ne put mettre la main sur lui : il parvint à s'évader caché dans un chariot, sous une charge de foin (1).

L'allégresse des Liégeois, au retour du prince, fut assombrie par un incident douloureux. Arrivé à la porte de son palais, Groesbeck voulut tirer un coup de pistolet pour donner le signal des réjouissances. L'arme rata ; il la remit dans sa fonte. Mais comme il descendait de cheval, son mouvement fit partir le coup et il reçut, au genou gauche ou à la cheville, une blessure qui le rendit estropié pour le reste de ses jours. La correspondance de Granvelle nous apprend qu'il en souffrit longtemps, par intervalles, et à ce point que les politiques espagnols se préoccupèrent tout de bon de la vacance éventuelle du siège de Liège.

Sur ces entrefaites, le général Philippe de Noircarmes, qui venait de réduire Valenciennes et Tournai, reçut de Marguerite l'ordre d'aller pacifier le Limbourg. Au bruit de sa marche, les Maestrichtois s'effrayèrent et supplièrent le prince de Liège de se porter médiateur auprès de la régente. Gérard intervint d'autant plus volontiers qu'il avait pardonné ; mais la duchesse lui imposa la volonté arrêtée de Philippe II, et Maestricht dut consentir à recevoir une garnison espagnole. Noircarmes pénétra dans la ville, y installa comme gouver-

neur Gilles de Berlaymont, puis fit pendre le chef de l'insurrection et passer par les armes les bourgeois les plus compromis. A ces nouvelles, Maeseyck et Stockhem se rendirent à Groesbeck « aux » conditions qu'il voulut ».

Bien que le pays fût relativement rentré dans le calme, le prince n'était pas sans inquiétude. Par ordonnance du 14 avril 1567, renouvelée avec un surcroît de sévérité le 27 septembre suivant, furent expulsés les étrangers non possesseurs du droit de bourgeoisie ou ne pouvant établir qu'ils résidaient paisiblement depuis deux ans sur le territoire liégeois. On leur accordait trois jours ; toutefois il leur était loisible d'échapper à la sentence de bannissement, s'ils fournissaient aux magistrats locaux la preuve authentique de leur attachement à l'Eglise romaine, et de leur non-participation aux profanations des iconoclastes. Ces mesures s'expliquent par l'arrivée coup sur coup de nouveaux fugitifs, surtout depuis que le duc d'Albe, entré dans Bruxelles le 22 août, s'était mis à flageller les Pays-Bas » avec sa » verge de fer ». En même temps parut un mandement impérial défendant aux Liégeois, sous peine de mort, de prendre du service chez les insurgés. Beaucoup ne tinrent pas compte de cette interdiction : l'année 1568 s'ouvrit sous de tristes auspices.

Le Taciturne levait des troupes en Allemagne ; le duc d'Albe se dirigeait vers Maestricht pour l'empêcher de passer la Meuse ; les campagnes souffraient énormément du passage continu des gens de guerre. Le prince-évêque, à la tête d'un Etat neutre, ne savait comment garder ses frontières ; une entrevue qu'il eut avec le général espagnol, à Visé, le rendit un instant suspect ; on alla jusqu'à supposer qu'il songeait à pactiser avec le duc d'Albe pour se faire rendre les fameuses clefs. Arriva inopinément une lettre du prince d'Orange, demandant aux bourgmestres la permission de traverser Liège avec son armée pour se rendre aux Pays-Bas, où il avait à venger la mort des comtes d'Egmont et de Hornes. Grand émoi à Liège, convoca-

1 Bouille.

tion des Etats : une réponse dilatoire fut envoyée au prince d'Orange, qui ne l'attendit même pas et passa le fleuve à gué, entre Maeseyck et Stockhem. Le gouverneur de cette dernière place refusa de la rendre ; Groesbeck lui envoya du renfort et fit aussitôt prévenir à Maestricht le duc d'Albe, qui ne revint pas de son étonnement et demanda si l'armée ennemie avait des ailes. Cependant les Allemands se jetèrent en avant et entrèrent sans obstacle dans Tongres, où le duc avait laissé ses bagages. Celui-ci, enflammé d'une furieuse colère, s'en prit à Groesbeck et menaça Liège « de fer et de flamme ». Il s'apaisa pourtant quand Groesbeck lui eut prouvé qu'à Tongres on avait agi à son insu, et lui eut promis de sévir. Mais alors ce fut Guillaume d'Orange qui réclama : l'évêque de Liège, disait-il, prenait parti contre lui, qui était aussi bien que Groesbeck prince vassal de l'empire. Si grave que fut cette faute, il consentait néanmoins à l'oublier, moyennant une amende de 100,000 ducats : la réponse devait lui parvenir dans les quinze heures.

L'évêque se disculpa sans peine. Des juges compétents, dit-il, pourraient seuls déclarer si, oui ou non, il devait une réparation au prince d'Orange ; en attendant, rien n'était à espérer du côté de la cité. Cette réponse resta quelque temps en route, parce que les troupes du duc d'Albe, campées entre Looz et Liège, interrompaient le passage. Guillaume insista, mais inutilement. Alors un de ses généraux se jeta sur Saint-Trond, livra au pillage le monastère et l'église et rançonna les habitants : le butin fut estimé à 800,000 ducats. Parvenu à Jodoigne, le prince d'Orange y trouva du renfort : c'étaient des compagnies françaises envoyées par Condé et qui, chemin faisant, venaient de dévaster les abbayes de Saint-Hubert en Ardenne et de Hastières-sur-Meuse. Le prince balança un instant sur le parti qu'il avait à prendre ; enhardi par le chiffre imposant de son armée et alléché par les trésors enlevés à Saint-Trond, il résolut de tenter avant tout le siège de Liège. Il y avait juste cent ans que Charles le Téméraire avait

mis cette ville à feu et à sang ; mais elle s'était relevée de ses ruines et passait pour renfermer d'incalculables richesses. Quelques Liégeois qui avaient suivi la fortune de Guillaume lui firent croire, d'ailleurs, qu'il lui serait facile de se procurer des intelligences dans la place ; de plus, il pouvait exploiter le conflit, non encore apaisé, qui divisait l'évêque et les magistrats de la cité.

Il se fit complètement illusion. Dès qu'ils eurent vent de son approche, les Liégeois oublièrent toutes leurs querelles. Bourgeois et chanoines, chacun paya de sa personne, et l'évêque se rendit populaire en prêchant d'exemple. Les remparts étaient mis en bon état et bien gardés, lorsque, le 28 octobre, des lueurs sinistres, du côté du faubourg Sainte-Walburge, annoncèrent l'approche de l'avant-garde ennemie, venant de la Hesbaye. En même temps un trompette se présenta à la porte voisine, porteur de lettres adressées, non à Groesbeck, mais au magistrat. Le prince d'Orange demandait encore une fois passage et promettait respect aux privilèges de la cité. Les autorités réunies répondirent, d'accord avec l'évêque, par un refus positif et déclarèrent unanimement que la force serait repoussée par la force. Guillaume envoya un nouveau message conçu en termes modérés : il désirait simplement traverser la Meuse sur des bateaux ; il venait en ami ; il offrait des otages. On ne se laissa pas séduire ; une troisième lettre n'eut pas plus de succès ; à la quatrième, écrite « avec le fer et le sang », on répondit que si quelqu'un venait encore de la part de Guillaume, il en serait fait un exemple. Incontinent la ville fut attaquée avec furie sur plusieurs points ; mais tous les assauts échouèrent. D'autre part, l'assiégeant n'était pas sans inquiétude : il se savait serré de près par le duc d'Albe, il avait hâte d'en finir : Condé l'attendait en France. Il tenta un dernier effort. Tout d'un coup, de grands cris retentirent dans la ville, et l'on entendit battre la marche espagnole : le duc, à n'en point douter, c'étaient tout simplement les hommes de Franchimont,

du pays de Logne et du Condroz, qui arrivaient par la porte d'Amercœur, commandés par Mondragon. Le siège fut levé sans bruit; seulement les Allemands signalèrent leur retraite par l'incendie des couvents de Saint-Laurent, de Saint-Gilles et du Val-Benoit, qui avaient refusé de se cotiser pour payer 100,000 ducats au prince d'Orange. A la vue de ces flammes, les Liégeois se jetèrent à la poursuite de l'ennemi, dont l'arrière-garde fut fort maltraitée: quelques-uns des prisonniers confessèrent que Guillaume avait projeté de se saisir de la personne de l'évêque et de livrer la ville tout entière aux violences de sa soldatesque. On procéda sans retard à une enquête très sévère contre les personnes suspectes de connivence avec lui: des échafauds furent dressés et les religieux traqués avec une nouvelle persistance. L'évêque institua une fête religieuse annuelle, en mémoire de la délivrance de Liège. Cette heureuse issue n'empêcha pas le pays de souffrir longtemps des conséquences des événements qui venaient de s'accomplir. Il fallut recourir à une aggravation d'impôts pour couvrir les frais de la guerre; il fallut achever de fortifier la place et se mettre en garde contre les incursions des soldats vagabonds, qui pullulaient dans les campagnes. L'empereur n'eut pas pitié de tant de misères: il réclama des taxes, et les Etats durent s'ingénier à trouver les moyens de les lui fournir.

Les malheurs du temps, l'extrême difficulté de faire respecter la *neutralité* d'un petit Etat, surtout par des antagonistes animés de passions religieuses, les plus insouciantes du droit et les plus implacables de toutes; la nécessité d'une vigilance soutenue, pour prévenir la guerre civile que ces mêmes passions rendaient imminente à l'intérieur; la faiblesse et l'énergie, également dangereuses en présence d'une nation profondément jalouse de ses institutions démocratiques: il fallait, pour faire face à des difficultés si complexes, une prudence et une habileté consommées: Groesbeck fut à la hauteur de son rôle. On peut, sans doute, lui reprocher des

rigueurs excessives envers les protestants, même après le rétablissement de la paix (voir l'article *BOURLETTE*); cependant on doit se rappeler que les idées modernes de tolérance ne régnaient pas plus à cette époque chez les dissidents que chez les orthodoxes, et qu'on ne devait pas s'attendre à les voir surgir précisément dans une principauté ecclésiastique. Malgré tout, si l'on compare l'attitude de Groesbeck à celle de Philippe II à l'égard des hérétiques, le contraste sera frappant: l'inquisition liégeoise ne ressembla en rien à l'inquisition espagnole. Sans les circonstances qui le portèrent à considérer les sectaires comme des rebelles, Groesbeck n'aurait vraisemblablement eu recours qu'à des moyens de douceur pour assurer le maintien de l'antique religion. Nous en trouvons la preuve dans la circonstance qu'il fit venir à Liège les jésuites: la politique de cet ordre célèbre consistait à combattre pour la foi, non avec des bourreaux, mais avec des prédicateurs et des instituteurs, procédés qui répugnèrent toujours au fils de Charles-Quint. N'exagérons donc rien: l'évêque de Liège voulait certainement éviter autant que possible de faire violence à son peuple, et cela fut si bien compris, lorsque le pape, en 1574, lui adressa une lettre d'éloges pour sa conduite, que les magistrats liégeois donnèrent l'ordre d'en publier une édition en langue vulgaire.

Tout en rendant hommage au caractère de leur souverain, les Liégeois n'hésitèrent pourtant jamais à lui faire une opposition tenace, chaque fois qu'ils crurent leurs droits menacés. Groesbeck ayant exprimé le désir de placer, en tête d'une ordonnance, ces mots: *En mon nom et celui de ma cité*, faillit provoquer un soulèvement général. Sans l'éloquence énergique du jurisconsulte Baudouin Delvaux et sans l'intervention du bourgmestre Guillaume de Mérode (1576), on ne sait ce qui serait arrivé. Nous avons dit un mot de l'affaire des clefs: en 1570 parut un rescrit de l'empereur Maximilien II, enjoignant au magistrat de Liège de remettre les insignes de l'auto-

rité à l'évêque, chaque fois que celui-ci le jugerait nécessaire. Les bourgmestres et le conseil n'entendirent pas qu'il en fût ainsi, et Groesbeck, tenant à ne pas pousser les choses à l'extrême, consentit à soumettre la question à des arbitres. L'esprit d'indépendance du peuple se révéla encore dans d'autres circonstances. En 1571, les métiers s'assemblèrent malgré les chefs de la cité et proposèrent : 1^o qu'à l'avenir aucun échevin ne pût être élevé à la dignité de bourgmestre ; 2^o que le conseil municipal fût obligé de tenir séance tous les quinze jours. Ces propositions pouvaient être justes, fait observer Villenfagne lui-même ; et en effet, les échevins n'eurent rien à répondre ; ils se virent donc exclus de la magistrature. Mais les démocrates n'en restèrent pas là : ils réclamèrent pour le peuple le droit de confirmer de son autorité les résolutions prises par la majorité du conseil et repoussées par les bourgmestres. Un recez fut dressé en ce sens et approuvé par les métiers. Les bourgmestres et avec eux le corps des commissaires protestèrent vainement, au nom de la constitution liégeoise. La forme du gouvernement, disaient-ils, ne pouvait être changée que par le concours de toutes les autorités qui avaient concouru à établir ce pacte fondamental. Groesbeck intervint, prodigua les exhortations, même les prières ; tout fut inutile. Il ne lui resta qu'à prendre une résolution énergique ; il cassa le recez. Un des deux bourgmestres passa tout d'un coup dans les rangs de l'opposition et déclara haut et clair à l'évêque que le pouvoir législatif appartenait au peuple. — Oui, répondit le prélat ; mais pas au peuple tout seul. — Les réclamants n'en obtinrent pas moins quelques concessions.

L'un des actes les plus importants du règne de notre personnage fut la publication d'un nouveau règlement sur l'administration de la justice. La corruption s'était glissée dans les tribunaux ; l'attention de Gérard se porta sur cet objet pour ainsi dire du jour où il fut investi du pouvoir. Le 10 janvier 1566, il proposa aux Etats de s'occuper au plus tôt,

en commun, de dresser un plan de *réformation*. Des juristes furent choisis d'un côté, par le prince, de l'autre, par les trois ordres. Leur travail, achevé dès le commencement de 1568 et présenté aux Etats le 17 mai suivant, puis derechef le 7 juin 1571, après avoir été examiné par l'évêque lui-même et par toutes les autorités intéressées, fut enfin promulgué le 3 juillet 1572, sous le titre : *Statuts et ordonnances touchant le style et la manière de procéder en l'administration de la justice, devant et par les cours et justices séculières du pays de Liège* (1), mis en garde de loi le lendemain, et déclaré obligatoire « nonobstant » loix, coutumes et usages y contraires. » La *Réformation de Groesbeck* se composait de vingt-huit chapitres ; elle ne réglait pas seulement la législation pénale, mais s'occupait de diverses institutions telles que la *cour féodale*, qui n'avait plus à cette époque d'attributions criminelles. Notons, en passant, que la *majorité ripuaire* (quinze ans), suffisante jusque-là pour l'admission aux fonctions publiques, y fut portée à vingt-cinq ans, disposition adoptée également pour les fonctions judiciaires. M. Poulet la rapproche des fameuses ordonnances de Philippe II et la trouve relativement libérale. Compromise deux fois sous Ernest de Bavière, plus tard soumise à une revision qui n'aboutit pas, elle resta en vigueur jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Tout en s'intéressant à l'ordre public, tout en faisant, d'autre part, des sacrifices pour maintenir la paix à l'intérieur, Groesbeck n'était pas inattentif à ce qui se passait au dehors. Les vicissitudes de la guerre des Pays-Bas l'émouvaient à bon droit. En 1576, il se vit mis en demeure de repousser par la force les bandes espagnoles révoltées qui ravageaient le plat pays ; il eut ensuite à résister aux entraînements d'un parti qui poussait à l'alliance. L'évêque se raidit contre toutes les pressions, toujours au nom de la *neutralité* liégeoise. Il crut cependant

(1) On trouvera le texte de ce document, *in extenso*, dans le *Recueil des ordonnances de la principauté de Liège*, publié par M. L. Polnain, 2^e série, vol. 1, 1869, in-fol., p. 327 et suiv.

de son devoir d'autoriser le passage par Liège de l'artillerie d'Alexandre Farnèse, en marche sur Maestricht (1579) : n'oublions pas que cette ville ressortissait pour moitié à l'église de Liège. Il y avait là une difficulté réelle : le prince de Liège pouvait-il abandonner son souverain ?

Nous ne relaterons pas les horreurs du siège de Maestricht, la contagion qui suivit les massacres et gagna la capitale, les ruines et les désastres de tout genre causés par les marches et les contre-marches des armées : le dénuement du peuple dépassa toute mesure, et l'on fut obligé de consentir à doubler pour six ans toutes les taxes. C'est une histoire lugubre que celle des princes de Liège durant la seconde moitié du xvi^e siècle.

Ces jours sombres avaient eu pourtant leurs éclaircies. S'attendrait-on à voir se détacher ici la figure brillante et mondaine du joyeux auteur de l'*Heptaméron* ? Nous ne pouvons passer sous silence la longue visite que fit à Groesbeck, en 1577, la belle reine de Navarre, Marguerite de Valois. Partie pour Spa, dont les fontaines étaient déjà alors en grand renom, elle fit une première halte à Namur, où don Juan d'Autriche vint la complimenter (elle était belle-sœur du roi d'Espagne), puis se mit en route pour Liège. Elle y reçut si bon accueil qu'elle borna là son voyage : on lui fit venir les eaux de Spa, et Bouille nous apprend qu'elle les but avec succès. L'évêque lui céda son beau palais et prit son quartier dans l'abbaye de Saint-Jacques. Ce ne furent, pendant toute la durée de son séjour, que réjouissances, festins et cadeaux. La reine garda le meilleur souvenir de son hôte : nous devons à cette circonstance un portrait de Groesbeck. C'était, dit la *Marguerite des Marguerites*, « un seigneur accompagné de beaucoup de vertu, de prudence et de bonté, et qui parlait bien le français ; agréable de sa personne, honorable, magnifique et de compagnie fort agréable. »

Le fait est qu'il y avait dans toute la personne du prince de Liège, si sérieux et rigide qu'il pût être, un charme attirant. Les historiens s'accordent à vanter

l'éloquence persuasive qui lui valut plus d'une fois, sinon de mettre fin aux graves conflits dans lesquels il fut engagé, du moins de rendre l'opposition moins raide et moins impatiente d'en venir à ses fins. On le savait d'ailleurs attaché au pays, et plein de cœur pour le pauvre peuple : c'est ainsi que dans une année de disette, il dépensa 30,000 florins pour procurer aux indigents du pain à bon marché. Sa grandeur d'âme était au niveau de sa générosité : il savait résister et se montrer au besoin inflexible ; mais il savait aussi oublier. Il mourut en paix et tout porte à croire qu'il fut sincèrement regretté : il méritait de l'être. Son corps fut déposé dans le chœur de Saint-Lambert, à droite du maître-autel. On grava sur son tombeau une épitaphe élogieuse : « Ses ennemis, qui n'étaient « autres que ceux de sa religion et de sa « patrie, y lisait-on, ont été forcés de « respecter son mérite, et d'avouer qu'il « avait surmonté l'envie par sa magna- « nimité, par la supériorité de son génie « et la solidité de sa vertu. »

Liège doit à Groesbeck l'institution d'un *Mont-de-piété*. Ce fut aussi sous son règne qu'on y établit la première *verrerie*.

Rappelons encore qu'il réunit à ses Etats, par achat, la châtellenie de Couvin, et que le 18 décembre 1570, par arrêt de la salle de Curange, le comté de Hornes fut réuni au comté de Looz, comme fief tombé en caducité.

Alphonse Le Roy.

Bouille, Chapeauville, Foulon. — *Délices du pays de Liège*, t. V, p. 126 et suiv. (avec un beau portrait). — Ferd. Henaux, Beedelievre, etc. — Villenfagne, *Recherches*, t. II. — Lenoir, *Hist. du protestantisme au pays de Liège*. — Pouillet, *Essai sur l'histoire du droit criminel du pays de Liège*. — Id., *Correspondance de Granvelle*.

GRONSFELD (*Josse-Maximilien de Bronckhorst, comte DE*) ou GRONSVELD, également comte de Rimbouurg et d'Eberstein, baron de Batenbourg, seigneur d'Alpen, de Honnepel et de Gohsheim, homme de guerre et diplomate, né vers 1598, au château de Rimbouurg, dans le pays de Rolduc, qui était un fief brabançon, mort en 1667.

Son père Jean, baron de Bronckhorst,

abjura le protestantisme en 1603, ainsi que nous l'apprend la chronique de la ville d'Aix-la-Chapelle, en disant simplement que la chapelle du château de Rimbourg, fermée depuis plus d'un demi-siècle au culte catholique, lui fut rouverte en cette année.

Il s'illustra en Allemagne, en assistant à la guerre de Trente ans, depuis ses débuts jusqu'à sa fin, et fit ses premières armes sous les ordres de son parent, le comte d'Anholt, qui servait dans l'armée de l'électeur de Bavière. On pourrait presque écrire jour par jour son histoire, en feuilletant le *Commentaire de la guerre d'Allemagne* d'Everard Wassenberg, qu'il publia en 1647, chez Louis Elzevier, à Amsterdam, avec un grand nombre de notes rectificatives fort curieuses et instructives, car il a soin de les souligner de temps à autre en disant : J'étais là, j'ai vu ceci, j'ai fait cela.

Ainsi, le 9 octobre 1620, il est avec le comte de Dampierre quand ce général veut surprendre la ville de Presbourg et qu'il échoue misérablement. « Il partait avec moi, dit-il, le dos tourné à l'ennemi, quand une balle le frappa à la nuque ; il tomba aussitôt sur le visage et resta mort sur la place. » Gronsfeld reçoit au même moment l'ordre de se replier, mais il veut enlever d'abord le corps de son général ; l'ennemi le lui dispute, et finit par le lui arracher après un rude combat. Quelques instants plus tard, de grandes clameurs se font entendre. Ce sont les Hongrois qui ont tranché la tête de Dampierre et saluent ce sanglant trophée planté sur leurs remparts. Cette note nous dit assez ce que la guerre de Trente ans promet d'être, quelles horreurs se présentent, quels hommes il faut pour les affronter.

Nous passons à regret sur les détails de ce genre, qui abondent dans le volume elzévirien, pour suivre notre personnage dans ses campagnes et ses négociations.

Le 6 août 1623, il se distingue à la bataille de Staatloo, où Chrétien de Brunswick est vaincu par Tilly qui, en

récompense, le charge d'aller porter à l'électeur Maximilien la nouvelle de cette victoire. Voilà Gronsfeld lieutenant-colonel ! En 1625, de nouveaux et éclatants services lui font obtenir un régiment, qui désormais portera son nom.

Les conférences de Brunswick, où il est question de réconcilier avec l'empereur les princes et les villes libres de la Basse-Saxe, lui prennent tout son hiver, du commencement de décembre jusqu'au mois de mars 1626. Il y figure avec le commissaire général baron de Rupp comme plénipotentiaire de Tilly, tandis que d'autres officiers y assistent au nom de Wallenstein, le généralissime de l'empereur. Ces conférences n'ayant pas abouti, la guerre recommence.

Peu de jours après la prise de Minden, Tilly charge le comte de Gronsfeld d'aller, les armes à la main, à Cassel, pour obliger le landgrave Maurice de Hesse à abdiquer en faveur de son fils aîné, dont on espérait davantage. Notre personnage réussit dans cette singulière mission ; il en rend compte et ajoute : « L'événement a prouvé que l'empereur n'a rien gagné à ce changement. » Son général est depuis longtemps dans le même cas. Tilly sème victoires sur victoires sur son chemin, et c'est Wallenstein, son rival en gloire, qui en récolte les fruits. Ce dernier étant déjà généralissime, l'empereur Ferdinand II fait de lui un duc de Mecklembourg et, ce qui est plus drôle, un général de l'Océan et de la mer Baltique. L'Autriche d'alors n'avait pas de flotte. Quant à Tilly, qui a tout fait, ou à peu près, il n'a rien. Il boude, et ne paraît pas à Lubeck, en 1629, pour y négocier la paix avec le Danemark.

Il y envoie notre personnage avec le baron de Rupp comme commissaires de la Ligue catholique, et Wallenstein, de son côté, trois commissaires impériaux. Ceux-ci brusquent les choses et font au souverain danois, auquel la fortune des armes sourit un peu tardivement, des conditions avantageuses. Gronsfeld est trop intelligent pour ne pas comprendre que dans l'intérêt de son avenir militaire

il vaudrait mieux pour lui de tenir avec l'empereur. Son parent et premier protecteur, le comte d'Anholt a déjà quitté le service de la ligue catholique et de la Bavière pour celui de l'Autriche, et bon nombre d'officiers supérieurs font de même. Ce n'est pas une contagion, c'est plutôt une œuvre d'absorption et d'écrasement à la fois. Tilly écrit en mai 1629 à l'Electeur Maximilien : « On veut nous » prendre aussi le comte de Gronsfeld. » Il m'a menacé déjà de donner sa démission. » Cette crainte cependant ne se réalise pas. Le fameux Pappenheim ayant passé à son tour dans le camp impérial, Gronsfeld le remplace comme major général et prend dans l'armée de la ligue catholique le premier rang après Tilly. Cela suffit pour le moment à son ambition. Il rejoint, en 1641, Pappenheim sous les murs de Magdebourg, de cette place d'armes des princes protestants, qui doit tomber pour rendre possible l'exécution de l'édit de Restitution et qui, en tombant, va faire durer la guerre vingt ans encore, et justifier au même titre l'intervention des Suédois, des Français et des Espagnols dans les affaires d'Allemagne.

Gronsfeld est après cela, le 17 septembre 1631, à Breitenfeld, où le roi Gustave-Adolphe écrase les armées catholiques et venge le sac de Magdebourg. Le commandement partagé et l'éternelle jalousie entre liguistes et impériaux, va donner aux Suédois d'autres victoires encore. Notre personnage est chargé de la défense de la ligne du Weser. Il a peu de monde sous ses ordres, et cependant il perd cinq cents hommes en tentant de faire lever le siège de Calenberg. Pendant plus d'un an il se maintient en Westphalie, repoussé sur les bords du Weser par les Suédois, mais battant ailleurs les Saxons et dispersant les troupes laissées dans l'évêché de Brême par le duc de Lunebourg. Langewedel et Werden tombent en son pouvoir, et il a la chance de sauver Wolfenbüttel en y arrivant inopinément à la tête de vingt cornettes de cavalerie. Il appelle cela, dans le singulier langage de l'époque, réparer autant qu'il est en

lui les *cacades* du colonel Vander Neerden et de quelques autres. Quand, en septembre 1632, le feld-maréchal de Pappenheim, revenu en toute hâte de sa malheureuse et infructueuse expédition de Maestricht, le rejoint, il n'a que des félicitations à lui adresser.

Après la bataille de Lützen, Gronsfeld continue à se maintenir en Westphalie. Le 28 juin 1633 il est battu à Oldendorp par la faute du comte de Mérode qui, plus jeune en grade que lui, ne veut pas lui obéir sous le vain prétexte qu'un général de l'empereur ne saurait céder à un général de la ligue.

Le comte de Mérode est tué et Gronsfeld tombe en disgrâce. De dépit, il donne sa démission, et se retire, avec le grade de feld-maréchal honoraire, à Cologne, où il possède un hôtel. Il épouse, le 14 avril 1639, la fille du bourgmestre de cette ville, Anne-Christine de Hardenrath. Barthold, dans son excellente *Histoire de la grande guerre d'Allemagne* (*Geschichte des grossen deutschen Kriegeres*), qualifie Gronsfeld de « brave et » prudent successeur de Pappenheim », et vante son mérite comme annotateur et continuateur de Wassenberg. Il connaissait aussi, mieux que personne, le fort et le faible de l'organisation des armées allemandes de son temps. Ce qui le prouve surabondamment, c'est le rapport qu'il adressa sur ce sujet en 1648, à Maximilien de Bavière. Westenrieder l'a publié dans son *Historisches Taschenbuch* de 1806.

Mais la carrière diplomatique et guerrière de notre personnage n'est pas close encore. Elle est seulement interrompue pendant près de dix ans. Il a le regret de voir ses terres de Belgique ravagées par les Hessois, en 1643. Il avait vendu, en 1640, son château de Rimbourg à un baron de Boemer. Les Hessois lui jouent encore un mauvais tour. Ils le font prisonnier un jour qu'il se rendait de Bruxelles à Cologne, et le traînent à Cassel. La Landgravine s'empresse de lui rendre sa liberté avec force excuses et compliments. Cette aventure fait du bruit. L'Electeur de Bavière se souvient tout à coup de son an-

cien feld-maréchal et l'appelle à sa cour. Gronsfeld s'y rend et accepte le gouvernement d'Ingolstadt. En 1646, il redevient ambassadeur, Maximilien l'envoie à Amiens auprès du roi de France, afin de témoigner à ce souverain de son dévouement et de son désir sincère de faire la paix. Le traité d'Ulm est la conséquence de cette démarche. Cependant, avant la conclusion de ce traité d'armistice, Gronsfeld s'est transporté avec l'armée bavaroise en Bohême pour tenir tête aux Suédois. Il y trouve le feld-maréchal autrichien comte Melander, qui joue vis-à-vis de lui le même jeu que le comte de Mèrode en 1633, et ce manque d'accord empêche les alliés de remporter des avantages décisifs. Maximilien le console de son mieux, le nomme en août 1647 son feld-maréchal général, et écoutant enfin ses conseils et ceux de Ferdinand de Bavière, électeur de Cologne, son frère, il l'envoie comme plénipotentiaire à Passau, où le traité d'Ulm est remplacé par un autre qui met les intérêts de la religion et de l'empire au-dessus de ceux de la Bavière et assure par trois articles secrets le châtiment du fameux Jean de Weert et du général Spork, qui ont déserté après le traité d'Ulm plutôt que de déposer les armes. Un manifeste bavarois mit jésuitiquement ce nouveau changement de front au compte des Suédois qui n'en pouvaient mais, et la guerre recommença de plus belle; Gronsfeld et Melander réunissent leurs forces en Francoie et ouvrent la campagne de 1648 en avançant vers le Danube.

Melander est tué dans une première rencontre. C'est l'Italien Montecuculli qui le remplace au moment où les armées alliées ont à défendre le passage du Lech, où Tilly a clôturé, seize ans auparavant, sa glorieuse carrière. Ce souvenir doit déplaire à son ancien lieutenant dont la situation n'est pas meilleure. Du 22 au 26 mai il repousse tous

les efforts d'un ennemi supérieur en nombre, enfin, n'en pouvant plus, il cède aux prières de ses officiers et bat en retraite. Pour ce fait, il est cité devant un conseil de guerre, où il prouve qu'il a agi conformément à ses instructions secrètes. L'Electeur Maximilien avait tout bonnement oublié l'existence de celles-ci. Notre personnage ne dévore pas l'affront; il y répond par sa démission et passe au service de l'empereur qui fait de lui un comte du Saint-Empire romain pour le cercle de Westphalie et l'emploie en plusieurs négociations plus honorables qu'importantes. Des accès de goutte de plus en plus fréquents l'obligent à passer dans la retraite et l'isolement les dernières années de sa vie (1).

Charles Rablenbeek.

C. Quix. *Schloss Rimbürg*, Aachen 1835, p. 34-35. — *Wolters, Recherches sur l'ancien comte de Gronsfeld*, Gand, 1854, p. 37-42. — J.-F. Gauhen's, *Adelstlexicon*, Leipzig, 1747, v. II, p. 98-100. — *Bulletin du Bibliophile belge*, t. XVII, p. 379. — *Der erneuerte teutsche Florus Eberh. Wassenberghs mit animadversionen, additionen und correctionen, etc., bis anno 1647 continuirt*. Amst. Ludwig Elzevier, 1647, passim. *Arch. de Belgique. Fardes de l'audience*, année 1626. — *Correspondance du pres. Roose, etc.* — Comte Villermont, *Tilly ou la guerre de Trente ans*, Tournai, 1836, II, 46-56, 81-82, 113, 277. — P. Bougeant, *Histoire de la paix de Westphalie*, v. 354, v. aus: *le Theatrum europæum et les Annales Ferdinandi de Khevenhüller*. Notes communiquées par M. le Dr Ennen, archiviste de Cologne.

GRONSFELD (Jean DE). Jurisconsulte, etc. (Voir au *Supplément*.)

GROOTAERS (Louis), sculpteur, né à Malines en 1786, mort à Nantes en 1868. Il commença ses études artistiques sous la direction de son père, sculpteur dont les œuvres gracieuses eurent quelque succès et qui mourut à Malines en 1807. Son fils et son élève suivit les cours de l'Académie de sa ville natale, puis alla à Nantes retrouver son compatriote De Bay, avec lequel il studia pendant quatre ans. Il se rendit ensuite à Paris, où il remporta d'honorables succès, mais il y

(1) Une particularité assez curieuse que nous croyons devoir relater, c'est que Marie de Médicis, la veuve d'Henri IV, roi de France et de Navarre, mourut à Cologne, le 3 juillet 1642 dans l'hôtel dit *zur Busse* de la rue de l'Étoile que Gronsfeld avait généreusement mis à sa disposition.

tion, et qui lui appartenait du chef de sa femme. Cette malheureuse reine ne succomba donc pas, comme on l'a dit, de misère, mais de la gangrène d'une plaie qu'elle avait à la jambe. Une médaille frappée par les soins de notre feld-maréchal rappelle ces circonstances.

resta peu de temps et retourna à Nantes; il s'y établit et entra dans l'atelier du statuaire Dehon, dont il épousa la fille unique.

Les débuts de Louis Grootaers avaient été remarqués à Malines par le comte Coloma et Bernard de Bruyn; ces deux amateurs usèrent de leur influence pour pousser le jeune homme dans la bonne voie. En 1819, celui-ci remporta le premier prix au concours de sculpture ouvert par la ville de Bruxelles, et l'administration communale de Malines décida de lui décerner, à cette occasion, une médaille d'honneur.

Toutes les œuvres de Grootaers sont en France. Il exécuta pour les escaliers du Louvre plusieurs bas-reliefs d'après ses propres dessins; il y acheva aussi deux figures symboliques : *la Force et la Justice*. La ville de Nantes possède la plupart de ses œuvres, notamment le grand groupe représentant l'*Assomption*. Toute la décoration sculpturale de l'église de Napoléon-Vendée est de lui. La ville de Malines ne possède de son compatriote que sa statue monumentale de Cyprien Rore et quelques plâtres qui se trouvent au musée. Grootaers a laissé une foule de croquis qui témoignent d'une grande facilité d'exécution et d'une grande habileté de dessin.

Ad. Siret.

Renseignements fournis par M. Emm. Neefs.

GROSSE (Nicolas), ou GOSSE, médecin, vivait à Saint-Amand vers le milieu du XVIII^e siècle. Il était médecin de l'hôpital et pensionnaire de la ville. Il a laissé, sous le titre de : *Observations sur les eaux minérales de Saint-Amand, en Flandre*. Douai, 1750, in-8°, un traité fort complet des eaux et des boues de cette localité, dans lequel il rend compte de l'histoire et de la situation des fontaines, de la géologie des environs, de l'analyse des eaux, de leurs effets et de leurs usages, et donne la nomenclature des ouvrages qui avaient paru sur ce sujet. Un rapport des professeurs royaux de la faculté de médecine de Douai donne cet ouvrage comme le plus parfait qui ait paru dans ce

genre. Eloy fait remarquer que c'est à tort que Hérissant (*Bibliothèque physique de France*) donne à ce médecin le nom de Grosse.

Docteur Victor Jacques.

Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine*, t. II, p. 390.

* **GROUX** (Charles DE) ou plutôt Degroux, artiste peintre, né en 1826, à Comines, en France, mort à Bruxelles en 1870. On a dit à tort que ce peintre avait eu une jeunesse pénible et malade. Loin de là, Charles Degroux était l'enfant le plus gai de la famille et il avait vingt ans quand il fut malade pour la première fois. Ses parents se fixèrent à Bruxelles en 1833. Charles étudia à l'académie, puis chez Navez et enfin chez J.-B. Van Eycken. Il fit un voyage en Allemagne et à son retour on le voit s'attacher à reproduire dans ses tableaux l'aspect des misères sociales du siècle. Ses œuvres eurent un grand succès. Les scènes qu'il traitait de préférence, avaient un cachet de poignante tristesse qu'augmentait un coloris généralement sombre. *Bruxelles le matin, le Moulin à café, l'Armoire vide, les Ivrognes, le Pèlerinage à Dieghem, le Départ du conscrit*, furent ceux de ses tableaux qui constituèrent sa réputation, et dans lesquels il a su reproduire avec une poésie navrante, mais quelquefois exagérée, les douleurs physiques et les tortures morales des classes déshéritées. Il s'essaya dans la peinture d'histoire, pour laquelle il n'était pas né. Il peignit *la Mort de Charles-Quint* dans une tonalité noire et dans un style sévère, qui lui donna quelque ressemblance avec la manière des vieux maîtres espagnols. Il fit également, dans une gamme un peu plus animée, *le Prêche de Junius à Anvers*. Le gouvernement lui confia l'exécution de quelques grandes peintures pour les Halles d'Ypres; cette commande excéda ses forces, et c'est pendant qu'il en exécutait les dessins qu'il succomba à une maladie de poitrine. Les quelques cartons qu'il put achever furent exposés publiquement et permirent de constater que ce n'était point la peinture d'histoire qui convenait à ses aptitudes. Sa

meilleure œuvre est *le Pèlerinage à Dieghem*. Vers la fin de sa vie il se mit à peindre un sujet religieux resté inachevé. Sous le rapport du dessin et de l'exécution, Degroux laisse à désirer, mais c'est surtout comme sentiment qu'il a marqué sa place dans l'école flamande moderne ; il a eu quelques imitateurs de son style, ceux-ci, n'ayant pas les convictions du maître, succombèrent à la tâche. Charles Degroux a gravé à l'eau-forte une certaine quantité de planches, dont la dernière, *le Départ du conscrit*, est la meilleure. Il l'a terminée quelques semaines avant sa mort ; elle fut publiée dans l'album du *Journal des Beaux-Arts*, année 1870. La famille a fait tirer à petit nombre quelques unes de ses gravures.

Ad. Siret.

GRUITRODE (Jacques DE), écrivain ecclésiastique. (Voir JACQUES DE GRUITRODE.)

GRUMSEL (Guillaume), poète latin, né à Liège, en 1607. Il fut reçu dans l'ordre des jésuites en 1626, enseigna pendant treize ans les humanités et la rhétorique, et pendant neuf ans, la théologie, dans divers collèges de la compagnie. On le rencontre à Namur en 1644, à Mons en 1658, à Saint-Omer en 1663, à Cambrai en 1666, à Lille en 1676. A Saint-Omer il portait le titre de *professor controversiarum Sacre Fidei*. On ignore la date de sa mort : il vivait encore le 1^{er} janvier 1680 et semble s'être trouvé alors dans sa ville natale.

Il se fit connaître par plusieurs volumes de poésies latines sur des sujets de piété. Ils parurent presque tous à Liège et ne furent pas sans obtenir certain succès. Il écrivit d'abord cinquante-deux élégies, divisées en trois livres, sur la sainte Eucharistie ; elles furent imprimées en 1659, chez J. Math. Hovius et dédiées à Pierre de Sclins, doyen de la collégiale de Saint-Pierre, parent de l'auteur (*Jucundi sacre synaxeos amores, sive Christus in Eucharistia summo opere amans et amabilis*, 8^o, p. 167). Les vers en sont coulants et corrects, le style souvent expressif ; mais il y règne de la monotonie, quoique l'auteur ait cherché à varier

son sujet par des histoires, des comparaisons et des allégories. Il eut assez de lecteurs pour qu'il pût donner, en 1667, une seconde édition de ses élégies ; elle parut chez le même imprimeur en plus petit format.

Grumsel y ajouta vingt-quatre pages de distiques exposant les plaintes d'une âme retenue au purgatoire (*Parænesis sive adhortatio animæ in ignibus expiatoriis detentæ*). Ces vers avaient déjà paru en 1661 à Saint-Omer, chez Thomas Geubels. Il les fit réimprimer plus tard chez Pierre Danthez, pour les offrir le 1^{er} janvier 1680, comme étrennes aux Muses de Liège et à leurs disciples dans le collège des jésuites (*Musis Leodiensibus eorumque in gymnasio S. J. alumnis, Anima expiatoriis ignibus cruciata, xenium anni MDCLXXX*, 8^o, p. 31).

Lorsque Ladislas Jonnart, de Mons, sacré évêque en 1662, fut monté, le 28 mai 1663, sur le siège épiscopal de Saint-Omer, Guillaume Grumsel, alors professeur au collège français de cette ville, composa en son honneur deux élégies en chronogrammes. Dans la première, l'église de Saint-Omer, sous la figure d'une nymphe, exprime le désir de voir arriver son nouveau pasteur, et chacun des cent soixante-quatre vers y représente le millésime 1662. Dans la seconde poésie, composée de quatre-vingt-douze distiques, on célèbre, en cent quatre-vingt-quatre chronogrammes, l'entrée solennelle du prélat (*Vota chronica pro adventu perillustris S. ac reverend. dom. D. Lad. Jonnart Audomarensium episcopi. Insulis ex off. Nic. de Raech, 1663, in-16, 33 p.*).

En 1668, parut chez Hovius un recueil de vingt-deux élégies exposant par de nombreux exemples les artifices du démon et la façon la plus efficace de lui résister (*Bellum occultum, hoc est dæmonis hominem impugnantis artes et hominis dæmonem expugnantis partes*). Elles sont suivies de soixante épigrammes roulant la plupart sur des sujets de piété : quelques-unes ont un tour agréable et ne manquent pas d'une certaine pointe d'esprit. Une seconde édition sortit des presses d'Henri Hovius en 1678 (101 pag. in-12).

Le catalogue dramatique de Soleinne mentionne, au numéro 1437, un manuscrit du mystère de la Passion « réduit » en vers par le R. P. Grumsel de la « compagnie de Jésus, pour être représenté par les bourgeois de Dinant » l'an 1670 aux fêtes de Pâques. « Ce mystère, divisé en deux journées de cinq actes chacune, est suivi de celui de la Résurrection, représenté le troisième jour. D'après le bibliophile Jacob, l'auteur avait conservé toute la naïveté du mystère de Jean Michel et s'était borné à en rajeunir le style. On ne sait trop auquel des trois Grumsel il faut attribuer cet ouvrage.

L. Roersch.

Sotwell, *Biblioth. script. soc. J* — De Backer, *Biblioth. des écrivains de la compagnie de Jésus*. — De Villentagne, *Nouveaux mémoires de la soc. de Liège*, 1878, p. 134 et suiv. — *Mémoires de la soc. des antiqu. de la Morinie*, t. X, p. 93 et suiv. — Préfaces des œuvres de l'auteur.

GRUMSEL (Gérard), poète latin, frère du précédent, naquit à Liège, en 1613. Entré dans la compagnie de Jésus, en 1632, il enseigna les humanités pendant huit ans, en passa vingt-quatre dans les missions de la Hollande et mourut à Groningue, le 16 novembre 1678.

G. Grumsel acquit un certain renom par des *poemata chronica*, poèmes dont tous les vers ou tous les distiques, par la combinaison des lettres numériques, représentaient la même année. Il avait un talent spécial pour ces *nugæ difficiles* alors à la mode; malgré la torture morale qu'il s'était imposée, il savait tourner ses vers avec aisance et leur donner un sens raisonnable.

Dans l'épître dédicatoire du dernier de ses ouvrages, il énumère les poèmes qu'il avait composés dans ce genre. Il y mentionne, outre les publications citées par les bibliographies des jésuites, deux écrits qui leur sont restés inconnus. Le premier semble avoir été publié à Rome et dédié au pape; l'autre, postérieur aux opuscules édités à Anvers, célébrait un nouveau monument élevé à Rome et les statues qui l'ornaient. Voici quelques vers destinés à rappeler ces poésies; ils montreront quel était le savoir-faire de l'auteur;

chaque distique est le chronogramme de 1666 :

L'Userat aUsoniIs ChroniCo non paCCULA VersU
pontificiQue saCrUM VoVerat aUthor opUs.
L'Userat et statUas et opUs MirabiLe VisU
aUsonia strUXit qUoB plUs Urbe pater.
qUale neC eXtrUXit, post Longa neC eXtrUet
neC tUt In CirCis, roMa sUperba, tUs.
[ætas

A l'occasion de la paix des Pyrénées, conclue en 1659, il fit paraître à Anvers, chez B. Moretus, six élégies formant un ensemble de six cent soixante-douze vers, dans lesquelles chaque distique donne le chronogramme de 1659 (*Chronica gratulatio pace inter utramque coronam conclusa anno ManibVs Date LILla pLenIs*, 4^o, p. 52). En 1665, il publia à la librairie plantinienne le récit en chronogrammes des événements de l'année 1660 (*Annus sexagesimus hujus sæculi sive res memorabiles inter regna et monarchias eo anno gestæ et chronici distichis evulgatæ aVCTore gerarDo grVMseL*, 4^o, p. 149). Enfin, en 1666, il composa plusieurs élégies où il célébrait les miracles opérés à Malines par un fragment du bras droit de saint François-Xavier. Elles comprennent huit cent quarante-cinq distiques et fournissent autant de fois le chronogramme 1666. Le livre parut à Malines, chez Gisbert Lintsen (*Mechlinia illustrata luce miraculorum S. Francisci-Xaverii orbis utriusque solis ac thaumaturgi chronicis distichis evulgata*, 4^o, p. 121).

Gérard Grumsel avait un autre frère du nom de François, qui entra également dans l'ordre des jésuites et composa, probablement en 1658, un *poema chronicum* en faveur de la paix (*Vota chronica pro Pace in communi bellorum calamitate*). Il est mentionné dans la seconde édition des *Sacræ Syntaxeos amores*, de Guillaume Grumsel, p. 8.

Les jésuites Guillaume, François et Gérard Grumsel étaient fils d'Hubert Grumsel, commissaire de la cité de Liège, décédé en cette ville en 1656, et d'Anne Gobbar. Hubert Grumsel fut anobli le 16 octobre 1653, par l'empereur Ferdinand III. D'un second mariage avec Françoise Sauveur de Stins, il eut un fils qui porta et transmet à ses descendants

les noms et titres d'*Hubert-Pierre de Gruusel, chevalier du Saint-Empire, seigneur d'Emael et de Hemricourt*, fut reçu conseiller au conseil ordinaire de la cité en 1649, et décéda en 1673. L'arrière-petit-fils du dernier *Hubert-Ernest-Ferdinand-Joseph*, licencié es lois, né à Liège, en 1717, fut échevin de la souveraine justice, membre du tribunal de l'officialité et du conseil privé du prince-évêque. Il remplit diverses missions qui n'étaient pas sans importance, comme ministre du prince Jean-Théodore de Bavière aux diètes de Spire et de Wetzlar, et mourut à Liège, le 18 novembre 1786. Son fils *Hubert-Ernest-Joseph-Ferdinand*, né à Liège, en 1752, fut proclamé *primus* de l'Université de Louvain, le 17 avril 1776, après avoir soutenu une thèse *De lege Falcidia* (22 p. in-4°, bibliothèque d'Ulysse Capitaine). Le prince Velbruck, auquel la dissertation était dédiée, le récompensa en lui conférant, en survivance, la dignité d'échevin de la souveraine justice, dont il prit possession le 3 janvier 1787. L'évêque de Hoensbroeck l'employa comme négociateur auprès de l'électeur de Cologne Maximilien. Il mourut à Chaudfontaine, le 27 août 1801. Une de ses filles, *Charlotte-Pétronille-Eléonore*, épousa, en 1811, le baron *Joseph van den Steen de Jehay*, né à Liège, en 1781, et mort à Rome, en 1846.

L. Roersch.

Sotwell et De Backer, o. c. — *Bulletin au biblroph. belge*, t. I, p. 71. — *Annuaire de la noblesse de Belgique*, t. XXVII (1873), p. 93. — Loyens et Ophoven, *Recueil heraldique*, p. 436. — *Biographie générale des Belges*, Bruxelles, 1849.

GRUPELLO (*Gabriel*), statuaire, né à Grammont, le 24 mars 1644, décédé aux environs d'Aix-la-Chapelle, le 20 juin 1730. Il appartenait à une ancienne famille du Milanais, qui vint, au commencement du xiv^e siècle, s'établir en France et dont les descendants passèrent ensuite aux Pays-Bas. Son père Bernardo de Grupello, capitaine de cavalerie au service de l'Espagne, épousa Cornélie de Link, comme lui de noble race; leur fils, entraîné par sa vocation, ne crut pas déroger en devenant artiste et vint à Anvers, comme élève, prendre

des leçons dans l'atelier d'Artus Quellyn le Vieux. De là il se rendit à Paris pour achever ses études ou plutôt, selon un préjugé assez généralement admis, pour perfectionner son style. Sa vie y fut plus active que brillante, et les difficultés qu'il rencontra pour arriver à une position éminente, le ramenèrent au pays natal. Inscrit comme maître, dès 1673, au registre du métier des Quatre Couronnés, son talent finit par percer à Bruxelles et l'on vit les chefs des corporations d'abord, les grands seigneurs ensuite, y faire successivement appel. Il exécuta, en 1675, pour la corporation des Poissonniers, une fontaine représentant *Neptune* et *Thétis* accroupis dans une grande vasque de marbre blanc. Vers la même époque la maison princière de La Tour et Taxis lui commanda divers travaux, notamment les statues en marbre de *Diane* et *Narcisse* (placées depuis 1780 au pare de Bruxelles), et les statues de la *Charité* et de la *Vérité*, accompagnées de deux génies, qui ornent la chapelle funéraire de Sainte-Ursule, à l'église Notre-Dame des Victoires. D'autres productions avaient déjà mis en évidence l'habileté de l'artiste, quand il devint le sculpteur du roi d'Espagne, Charles II, et c'est avec le même titre et l'autorisation de ce souverain qu'il passa, en 1695, au service de l'électeur palatin. Il avait alors atteint l'âge de cinquante et un ans et dut aller résider à Dusseldorf; mais sa maturité, loin d'atténuer son activité, parut, au contraire, la renforcer encore. Il produisit successivement, en Allemagne, les statues et les bustes en marbre de l'électeur et de l'électrice; les bustes de l'empereur Joseph I^{er} et de l'impératrice; le buste de Frédéric I^{er}, roi de Prusse; la statue équestre de l'électeur Jean-Guillaume érigée sur la Grand'Place à Dusseldorf; la statue pedestre du même, placée à la galerie de peinture; le groupe de la Vierge, de l'enfant Jésus et de saint Jean, avec pedestal de marbre noir orné de quatre grands bas-reliefs; enfin un nombre assez considérable de statues de grandeur naturelle, parmi lesquelles nous citerons : celles de la nymphe

Galathée, de la Madeleine expirante, du Christ à la colonne, de Junon, de Mercure et de Pallas.

Grupello s'était marié, vers la fin du XVIII^e siècle, avec la fille unique de Gaspard d'Autzenberg, conseiller et avocat fiscal de l'électeur. Il en eut trois filles et ce furent, sans doute, ses ambitieuses préoccupations de père de famille qui le décidèrent à solliciter avec insistance de l'empereur Charles VI le même titre que celui qu'il avait obtenu, jadis, du roi Charles II. Il se proposait, disait-il dans sa requête, de rétablir sa résidence à Bruxelles et désirait, tout à la fois, « le titre et le caractère de statuaire de l'empereur et de directeur général de l'Académie des sciences. » Il invoquait particulièrement, à l'appui de sa demande, le portrait de l'empereur, fait par lui de mémoire après l'avoir vu une seule fois à la messe. La requête fut, selon l'usage, renvoyée à l'avis du conseil de Flandre, à Vienne; on fit probablement remarquer au postulant qu'il n'y avait point, en notre pays, de directeur de l'Académie des sciences; pour le surplus, la demande reçut le meilleur accueil. Par lettres patentes datées du 15 mars 1719, « le bien-aimé chevalier » Gabriel de Grupello reçut le titre de « chef statuaire », et fut admis à jouir, « pour louage de son quartier, de l'honoraire de deux cents florins par an, en attendant qu'on pût lui faire ressentir « plus réellement l'estime particulière « qu'on faisait de sa profession et de sa « dextérité. »

En parvenant à un âge avancé, notre artiste avait su acquérir la considération due à ses mœurs et la juste estime méritée par ses talents; l'heure de la quiétude allait sonner pour lui, et, comme il convenait au descendant d'une aristocratique lignée, il se retira dans un château, celui d'Erenstein, appartenant à son gendre, où il s'éteignit pieusement.

Félix Stappaerts.

Ph. Baert, *Mémoire pour les sculpteurs et architectes de Belgique*, 1848 — De Reiffenberg *Fragment d'une biographie belge*, Bull. de l'Académie, t. V. 1848. — Gachard, *Bulletin de l'Académie*, t. XV. — Chevalier E. Marchal, *Mémoire sur la sculpture aux Pays-Bas*.

GRÜTER (*Pierre*), médecin, né à Anvers en 1553. Il exerça la médecine successivement à Dixmude, à Ostende et à Middelbourg. En 1620, il abandonna cette dernière ville pour Amsterdam, où il mourut cette même année. On a de lui plus de deux cents lettres écrites en latin, qui furent imprimées à Leyde en 1609.

P.-J. Van Beueden.

Delvenne, *Biographie des Pays-Bas*. — Piron, *Levensbeschryvingen, byvoegsel*. — Bayle, II, p. 610.

GRÜTERES. Voir GRUYTERE.

GRUYER (*Louis-Auguste-Jean-François-Philippe*), philosophe, né à Bruxelles, le 15 novembre 1778, y mourut le 15 octobre 1866. Il était fils d'un haut fonctionnaire de l'administration des douanes, Lorrain d'origine. Les vicissitudes de la révolution brabançonne interrompirent ses humanités, commencées au collège des Augustins; il finit par entrer à l'Ecole centrale du département de la Dyle, où il prit un goût marqué pour les sciences exactes, qui devaient le conduire à la philosophie. Quand il eut dix-huit ans, une place de commis à mille deux cents francs lui fut assurée dans les bureaux de son père, devenu directeur. Sa tâche finit par lui paraître lourde : il se croyait une autre vocation. Il obtint de se rendre à Paris, pour y préparer l'examen d'admission à l'Ecole polytechnique. L'épreuve n'ayant pas répondu à ses espérances, il s'engagea comme canonnier, le 29 novembre 1799. Au passage du Grand-Saint-Bernard, l'année suivante, il est déjà sergent-major. Son colonel est blessé devant le fort de Bard : il le transporte dans un couvent voisin, puis court rejoindre son corps, qu'il n'atteint qu'à Plaisance. Le général Gobert le prend pour secrétaire; nommé sous-lieutenant de cavalerie, il entre à la suite de son chef dans Vérone, le 2 janvier 1801, avec les insignes d'aide de camp. Ici s'arrête brusquement la carrière militaire de Gruyer. La paix signée, il jette tout d'un coup son uniforme aux orties et se décide à reprendre le collier administratif. Après une année de surnumérariat, on l'envoie à Calais avec le titre de vérificateur. Des promotions

successives le promènent ensuite aux quatre coins du pays, à Anvers, à Honfleur, à Narbonne, à Voghera en Piémont, où il est élevé au rang d'inspecteur. Ici une idylle, dont l'héroïne, Annette, est une gentille *Fornarina*. Lui-même nous apprend que cette liaison, toute chaste et pure, fut douloureusement brisée. La différence de condition? qui sait? Toujours est-il qu'il en eut des regrets, « pour ne pas dire des remords », et il est à croire que ce fut principalement l'amertume de ce souvenir qui l'éloigna toute sa vie du mariage.

De Voghera, il passe à Ostende (1812); deux ans plus tard, sous le coup de la débâcle, il regagne le territoire français, à la tête de ses employés. Le voilà receveur général à Halluin. Mais bientôt il lui semble qu'on lui fait la vie dure : on a l'air de le traiter en étranger, autant vaut dire en intrus. Il patiente jusqu'en 1820; enfin, le 9 février, n'y tenant plus, il traite de la cession de son emploi, tourne le dos une fois pour toutes à l'administration et vient se fixer dans sa ville natale, où ses revenus lui permettront de mener une existence indépendante et de consacrer de longues heures à la philosophie, décidément sa véritable idole.

Partageant son temps entre ses études solitaires, ses relations de famille et la fréquentation de salons intimes, disons mieux, de quelques femmes distinguées que sa conversation charme et que sa métaphysique ne rebute pas, il voit s'écouler paisiblement les années et atteint, pour ainsi parler, les limites extrêmes de la vie humaine, sûr de laisser après lui, dans un milieu sympathique, le souvenir d'un sage qui a trouvé le secret d'être heureux. Rien de plus simple que cette existence régulière, incidemment seulement par un voyage annuel au midi de la France, où il a gardé des affections et d'où il rapporte une nouvelle provision de santé. Patriote sincère, il se rallie des premiers au mouvement de 1830; mais le tourbillon politique n'a pas le pouvoir de l'entraîner. Il ne brigue ni honneurs ni croix; il ne donne même qu'une publicité restreinte à ses travaux, et se complait à les poursuivre

assidûment dans cette demi-obscurité volontaire. Quand l'Académie, en 1841, l'attira dans son orbite en le nommant correspondant, il fut sincèrement étonné; il le fut moins peut-être, quoiqu'il eût conscience de son mérite, quand, en 1850, son tour étant venu, la place vacante de membre titulaire échut à un autre : il y avait pourtant quelque injustice dans cet oubli, car Gruyer représentait presque seul la philosophie dans la classe des lettres, et il ne s'était pas fait attendre pour collaborer activement aux publications de la compagnie. Ils s'inclinèrent, mais ne consentirent point, ce qui était très naturel, à courir la chance d'une seconde déconvenue : après la mort de Van Meeneu (1858), bien que sa promotion fût nettement indiquée, il la prévint par un refus formel. Dans ses lettres à ses amis, c'est à peine s'il laisse tomber quelques paroles doucement, presque innocemment ironiques; publiquement, pas une ombre de dépit dans son attitude.

L'œuvre de notre personnage est très considérable. Elle comprend : A. Cinq volumes in-8° (MÉMOIRES et CORRESPONDANCE), qui n'ont été tirés qu'à CINQ EXEMPLAIRES : l'Académie en possède un, la Bibliothèque royale de Bruxelles un second; que sont devenus les autres? « Je suis certain », dit M. L. Alvin, dans son charmant petit livre intitulé : *LOUIS GRUYER* (1), « que si, d'ici à quelques années, un des cinq exemplaires des écrits posthumes de Gruyer se rencontre dans le catalogue d'une vente publique, les bibliomanes se le disputeront à coups de billets de banque. » Ceci n'est point douteux en effet; mais que valent intrinsèquement les cinq volumes? On s'attendrait à y trouver de la métaphysique : point : « Je veux laisser après moi quelque chose comme une effigie de mon individu lui-même et tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts »; ainsi s'exprime l'autobiographe. Il peut désirer qu'on parle de lui plus tard; dans tous les cas il prend ses précautions pour que, si l'on s'occupe de lui, « on ne dise que la

1) Bruxelles, Bruylant-Christophe et C^e, 1867, in-18.

« vérité, qu'elle lui soit favorable ou « contraire. » Il se met donc à raconter sa vie ou plutôt les épisodes de la première moitié de sa carrière; puis, soulevant le voile de ses intimités, il reproduit de nombreuses lettres à ses amis et surtout à ses amies, avec les réponses. La correspondance de *Deux sœurs*, dont les épîtres, parfois remarquables, remplissent le cinquième volume, est particulièrement digne d'intérêt et servirait au besoin de base à de délicates études psychologiques. Renvoyons le lecteur à l'analyse qu'en a donnée M. Alvin : nous ne pouvons ici qu'enregistrer des indications. — *B. Denombreux ouvrages philosophiques*, savoir (1) : 1° *Notions préliminaires sur les propriétés générales des corps*, publié sous l'anonyme en 1822, et réimprimé l'année suivante sous le titre : *Essai de philosophie physique*, avec le nom de l'auteur; 2° *Extraits de l'ouvrage de Laromiguière sur les facultés de l'âme, avec des remarques*, 1823; 3° *Mémoire sur l'espace et le temps*, 1824; 4° *Dissertation sur le mouvement*, 1825; 5° *Métaphysique de Descartes*, 1832 et 1849; 6° *Tablettes philosophiques*, 1842 (Extraits de différents articles sur Maine de Biran, Garnier, P. Leroux, sur la liberté morale, sur les attributs de Dieu, le beau, le dynamisme, le spiritualisme de Krause, etc., les uns déjà imprimés, les autres encore inédits : voir l'*Observateur* du 17 novembre 1842, article de A. Baron); 7° *Des causes conditionnelles et productrices des idées ou de l'enchaînement naturel des propriétés et des phénomènes de l'âme*, 1844; 8° *Principes de philosophie physique*, 1845 (développement des travaux cités plus haut : défense de la théorie atomistique, principalement contre Descartes et Leibniz); 9° *Méditations critiques (ou examen approfondi de plusieurs doctrines sur l'homme et sur Dieu)*, 1849 (les trois derniers numéros ont paru à Paris); 10° *Polémique*, contenant : *a. Critique sur le livre des Causes conditionnelles*, etc., avec les réponses

de l'auteur; *b. Controverse sur l'activité humaine et la formation des idées*, par Tissot et Gruyer; *c. Deux lettres de Tissot à Gruyer sur la métaphysique des corps, avec des observations critiques*; *d. Dissertation sur les causes finales*. Bruxelles, 1842 à 1849, in-8° (2); 11° *Opuscules philosophiques*. (*Ibid.* 1851, in-8°); 12° *Observations sur le Dieu-monde de M. Vacherot et de M. Tiberghien*. Paris, Ladrangé (Bruxelles), 1860, in-8°; 13° *Examen de diverses doctrines sur le principe de la vie organique*. Bruxelles, Hayez, 1865, in-8°. — Tel est, dit M. Alvin, le produit de quarante-cinq ans d'une existence littéraire aussi honorable que laborieuse.

Gruyer, tout en se contentant, de son vivant, du suffrage de quelques personnes d'élite, se préoccupait pourtant, nous l'avons déjà laissé entrevoir, du jugement de la postérité. Voulant laisser après lui « quelque chose d'un peu propre », il fit réimprimer à Tours, à ses frais, en quatre volumes in-8°, sous le titre d'*Essais philosophiques*, ceux de ses écrits qu'il jugeait nés viables, « rapiécés, raccommodés, blanchis, ou revus, corrigés, augmentés » (c'est lui qui parle). Cette édition ne fut d'ailleurs tirée qu'à petit nombre. En février 1866, il offrit à la Bibliothèque royale « la collection complète de ses œuvres avouées et recon nues » : onze vol. in-8°, pour la philosophie seulement. Cette fécondité se concilie-t-elle avec la déclaration de Gruyer lui-même, que « du moment où il a posé la plume, il cesse de penser? » En promenade, par exemple, il se garde de réfléchir à quoi que ce soit : il ne s'inquiète pas plus de la métaphysique que de l'Alcoran. Il rentre, reprend son travail interrompu » et continue sans « peine à raboter sa planche, comme le menuisier après son dîner. » Eh bien, il est permis de croire que c'est précisément parce que Gruyer ne tendait son esprit qu'à ses heures, qu'il lui a été possible de tant produire. Il ménageait sa

à ces débats. Les *Bulletins* contiennent encore de lui une *Dissertation sur Ocellus de Lucanie et Timée de Locres* (t. XIII, 1846) et une note sur plusieurs Mss. de Fr. de Marreux (*Ibid.*).

(1) On n'a pas compris dans cette liste les morceaux qui ont été remaniés ou refondus dans d'autres articles.

(2) Gruyer avait fait paraître dans les publications de l'Académie les notices qui donnèrent lieu

vigueur intellectuelle et ainsi, quand il lui demandait un effort, il la trouvait toujours prête à le servir.

Mais cette activité mesurée, cette faculté de ne s'absorber qu'à volonté empêchèrent ce penseur de profiter de la vitesse acquise et de devenir autre chose qu'un *dilettante* sérieux. Il se plaît à passer en revue les doctrines les plus célèbres, mais ne s'attache à aucune d'elles : en hasarde-t-il une pour son propre compte, c'est une hypothèse hasardeuse, par exemple quand il imagine un *fluide très subtil*, agent de l'esprit sur la matière. Au fond, sa neutralité est telle, qu'il risque de se faire passer pour sceptique. Il ne l'est point ; mais il ne saurait se contenter de convictions mal assises et alors il cherche, il invente quelque chose pour se satisfaire : voilà tout. Au surplus, certaines théories lui sont chères, celle de Démocrite, par exemple, n'en déplaît aux critiques. Il a sa psychologie à lui : il nie les idées innées et admet en revanche l'activité de l'âme, qu'il appelle volonté, sans se ranger pour cela du côté de Maine de Biran. Il penche vers l'immatérialité de l'âme, bien qu'il ne la juge pas suffisamment démontrable ; quant aux preuves de l'existence de Dieu, il n'attache du prix qu'à l'argument des causes finales. Il ne peut se faire à l'idée de la création « de substances » ; il tient la matière pour éternelle (lettre à Kersten, rédacteur du *Journal historique* de Liège, 1849). En fait de libre arbitre, il prend parti pour saint Augustin contre Pélagie ; mais la difficulté, il l'avoue, est la même des deux côtés. « La nécessité morale se concilierait difficilement avec le dogme des récompenses et des peines après cette vie. Mais si l'on admet la liberté morale, comment la concilier à son tour avec la grâce ou la présence divine ? » L'activité de l'âme, suivant Gruyer, n'est pas un état permanent, comme le veut Tissot, mais seulement une virtualité, une cause *conditionnelle* : la cause *efficiente*, productrice de nos actes, est hors de nous. Gruyer ne quitte pas, du reste, le terrain métaphysique ; Van Meenen, son juge à l'Académie, ne

veut pas l'y suivre : *le libre arbitre est un fait*, dit-il. Gruyer s'obstine et voit un auxiliaire dans Ad. Quetelet, qui vient de publier sa *Statistique morale*. M. De Decker craint de découvrir chez l'illustre savant une tendance au fatalisme ; Quetelet réfute cette supposition ; enfin feu Van Meenen déclare qu'il considère les lois naturelles comme parfaitement compatibles avec la liberté humaine. Il n'y avait là, au fond, qu'un malentendu : Gruyer n'admettait pas des actes *sans cause* ; mais il ne suit nullement de là qu'on puisse reléguer la liberté dans la catégorie des faits *imaginaires*.

On a rattaché Gruyer à Laromiguière et à Destutt-Tracy ; on a qualifié sa théorie de sensualisme mitigé. Ce rapprochement peut être assez juste ; cependant le penseur belge est plus décidément spiritualiste, du moins par sentiment personnel. Pour indépendant qu'il soit en philosophie, il est religieux, et il ne pense pas que la philosophie suffise à remplir le cœur humain. D'autre part il a ses antipathies : il ne souffre pas le dynamisme, fût-il interprété dans le sens panenthéiste ; il se montre impitoyable pour Krause comme pour M. Vacherot.

Pour ne rien omettre, rappelons que Gruyer fut chargé, avec Van Meenen, de faire un rapport à l'Académie sur un volumineux mémoire de M. L. Bara, intitulé par l'auteur lui-même : *Résumé de l'essai sur la théorie de la méthode pure*, 1,988 pages in-folio, sans compter les tables ! Il ne recula pas épouvanté, comme son collègue : il attaqua de front l'auteur, mais dogmatisa ni plus ni moins que lui ; Van Meenen se contenta de sourire et d'enterrer sous des fleurs un écrivain digne peut-être d'un meilleur sort (1).

On a dit de Gruyer qu'il était profond : ne serait-il pas plus exact de lui reconnaître de l'ingéniosité, de l'originalité ? Il excelle à soulever des objections imprévues : c'est une critique (en un certain sens, un éclectique), mais non un fondateur. Un critique ; non pas, bien

(1) V. Ch. Potvin, *Cinquante ans de liberté*, t. IV, p. 478.

entendu, à la façon de Kant, car il a des idées préconçues en physique, et sa physique est bel et bien une métaphysique. Somme toute, en philosophie, il en est resté à l'ancien régime. Ceci n'infirme nullement ses qualités peu communes : c'est un esprit droit et sincère, et sa pensée est bien à lui. Il y a d'excellentes choses dans sa *Métaphysique de Descartes* et dans plus d'une page de ses *Opuscules*, où il a résumé son bilan de philosophe et de savant. La presse ne lui a pas marchandé des éloges mérités, et à ces éloges il était fort sensible, malgré sa modestie ou à cause d'elle. Comment se fait-il, encore une fois, qu'il soit complètement oublié? On répondra qu'il publiait à peine ses livres; ne serait-ce pas plutôt qu'on y rencontre des doctrines éparses plutôt qu'une vaste conception d'ensemble, une, forte, lumineuse, et qu'ensuite Gruyer, malgré la clarté de son style, se tient trop en dehors des faits, dans la région des notions abstraites? La gravité perpétuelle devient fatigante, et nous ne sommes plus au temps où l'on se plaisait aux controverses prolongées, qui dégénéraient aisément en querelles de mots. Néanmoins le nom de Gruyer mérite de vivre, ne fût-ce que parce qu'il rappelle un désintéressement absolu et un dévouement sans bornes à la science.

Alphonse Le Roy.

L. Alvin, *Louis Gruyer*. — *Bibliogr. acad.*, 1855. — Les ouvrages de Gruyer, notamment ses *Opuscules*. — Alphonse Le Roy, *Notice sur P.-F. Van Meenen* (*Ann. de l'Acad.*, 1877).

GRUYTERE (*Jan*), ou VAN GRUYTERE, plus connu sous le nom de *Janus Gruterus*, philologue et polygraphe, naquit à Anvers le 3 décembre 1560, et mourut près de Heidelberg le 20 septembre 1627. Son père Gualter ou Wouters Gruytere appartenait à une famille noble originaire de Gand et avait le titre de chevalier. Ayant embrassé la Réforme et signé le compromis des nobles, il fut proscrit, dit-on, en 1567, par le duc d'Albe et forcé de s'expatrier. Il alla s'établir à Norwich, en Angleterre, avec son fils Jean, alors âgé d'environ sept ans et avec sa femme, qui était une Anglaise du nom de Catherine Tishem.

Celle-ci était très instruite et connaissait non seulement plusieurs langues modernes, mais encore le latin et le grec. Ce fut elle qui enseigna au jeune Gruter les premiers éléments; ses autres maîtres furent des exilés des Pays-Bas, à en juger par leurs noms : Ysebrand, Fr. Frisius, Peter Everhard, Matth. Ryckius. Quand il fut capable de suivre les cours d'une université, on l'envoya à Cambridge, où il eut pour tuteur un certain Rob. Swayle.

Après la pacification de Gand (9 novembre 1576), le père Gruytere retourna à Anvers. Sous le gouvernement du duc d'Alençon il fut nommé capitaine ou prévôt de son quartier, et plus tard l'un des quatre intendants chargés de veiller à l'approvisionnement de la ville. Jean Gruter partit, probablement en 1577, pour l'université nouvellement fondée de Leyde. Il s'y appliqua surtout à l'étude de la philologie, sous Juste-Lipse, qui y avait été appelé en 1579, et à celle de la jurisprudence, enseignée, à partir de 1580, par Hugues Doneau. Dans ses moments de loisir, il cultivait la poésie latine et flamande; d'après Venator, il y écrivit plus de cinq cents sonnets flamands qui sont restés inédits.

Devenu docteur en droit, Gruter s'établit pour quelque temps à Flessingue. En 1584, il entra à Anvers, mais à peine avait-il mis le pied sur le sol natal, que l'approche des troupes espagnoles le força de repartir pour la Hollande (*Elegia III*, 7; *Numerius*, 7). Gualter Gruytere ne voulait pas exposer son fils aux périls d'un siège, quoique le parti dominant fit de grands efforts pour le retenir à Anvers et lui promît même une place d'échevin. Gruter quitta donc, pour ne plus la revoir, la ville qui lui avait donné le jour et retourna à Leyde (*Manes Gulielmani*.) De là il se mit à parcourir la France et l'Allemagne, dans le but de compléter son instruction. Dès l'an 1586, il était décidé à se consacrer à l'enseignement; il accepta donc une chaire à l'Université de Rostock. Il y acheva un recueil de poésies latines commencé à Leyde, et en 1587, le fit paraître à Heidelberg

sous le nom d'essais, *Pericula*. On y trouve quatre livres d'élégies, dédiées principalement à des Belges et destinées à chanter les douleurs de l'exil, ainsi que des pièces de metres différents sur la mort du philologue Gulielmus (décédé à Bourges à la fin de 1584), des épigrammes et des poésies érotiques intitulées : *Harmosyne seu Ocelli*. Un cinquième livre d'élégies parut peu de temps après sous le nom de *Numerius* ou enfant hâtif. En général, ses vers sont peu coulants, durs et d'une lecture fatigante.

Ne trouvant pas à Rostock assez de ressources littéraires, il n'y fit pas un long séjour. En 1589, nous le voyons à Wittemberg, en 1590 à Dantsick, en 1591 de nouveau à Wittemberg, où l'électeur Christian venait de l'appeler comme professeur d'histoire. Il y fit paraître son premier ouvrage philologique, une suite d'observations critiques sur Plaute et sur Apulée, parfois aussi sur d'autres auteurs, divisées en huit livres et intitulées : *Suspiciones*. Gruter y montre une grande connaissance des grammairiens anciens et corrige avec leur secours plusieurs passages corrompus; mais la plupart de ses conjectures étaient bien inutiles et sont maintenant oubliées. Au volume est ajouté un livre de *Suspiciones extraordinariæ*, défendant avec succès les leçons reçues de Sénèque contre la critique hardie et souvent peu habile du juriconsulte Dion. Gothofredus. Il s'ensuivit une querelle littéraire, dans laquelle l'avantage resta au jeune professeur belge: Godefroi ayant riposté par un écrit imprimé à Francfort (*pro conjecturis in Senecam brevis ad Gruterum adolescentem responsio*), provoqua une réplique à laquelle il eut le bon esprit de ne plus répondre. Elle avait pour titre : *Confirmatio suspitionum extraordinariorum contra D. Gothofredi conjecturas*. Francfort, 1591.

Après la mort de l'électeur Christian (1592), le duc Frédéric-Guillaume, tuteur de l'héritier du prince, exigea, de tous les fonctionnaires publics, la signature d'une formule de foi religieuse désignée sous le nom de *Formula Concordiæ*. Gruter, avec trois de ses col-

lègues, parmi lesquels son compatriote Matth. Van Wesenbeeck, refusa d'engager sa conscience et de signer une pièce qu'il disait n'avoir pas même lue.

Démissionné à la suite de ce refus, il se rendit à Heidelberg, y fit la connaissance d'Henri De Smet, d'Alost, professeur de médecine (voir *Biogr. nat.*, t. V, p. 762), et épousa sa fille, nommée Jeanne, le 11 juin 1592. Cet événement le détermina à fixer définitivement sa demeure à Heidelberg où il trouvait, du reste, de précieux matériaux pour ses études philologiques; la bibliothèque palatine était la plus riche de l'Allemagne et possédait de nombreux et précieux manuscrits des auteurs anciens. L'électeur Frédéric IV n'eut donc pas de peine à l'attacher à l'Université comme professeur d'histoire, et à le maintenir dans sa chaire, malgré les offres parfois brillantes qui lui étaient faites à l'étranger, par exemple, à Leyde en 1593, et à Padoue en 1599. Le séjour de Heidelberg lui devint encore plus cher lorsque, en 1602, après la mort de Melissus (Paul Schede), il fut préposé à la célèbre bibliothèque. Cependant il eut à subir de grands malheurs domestiques; devenu veuf très jeune, il se remaria trois fois, dans l'espace de vingt ans, et eut chaque fois la douleur de perdre sa femme après une très courte union; sa quatrième femme lui fut enlevée après quatre mois de mariage. Une autre mourut dans les circonstances les plus pénibles; elle tomba d'une fenêtre d'où elle mettait sécher du linge. Il n'est donc pas étonnant qu'il n'eut que deux enfants: deux filles, dont l'une épousa un certain Oscar Smend, qui exerçait un emploi public à Bretten.

Venator, le panégyriste de Gruter, loue le courage stoïque avec lequel il supporta les épreuves de la vie. Il se consolait du reste par l'étude; presque toute la journée et souvent une grande partie de la nuit, on le trouvait debout à son pupitre; sa seule distraction était la culture des fleurs et le plaisir de collectionner des livres ou des médailles. Doué d'une santé de fer, il ne connaissait ni la fatigue ni les maladies.

Le premier travail littéraire auquel Gruter se livra à Heidelberg fut la suite de ses études antérieures sur Sénèque. En 1593, il publia toutes les œuvres philosophiques de cet écrivain avec les commentaires des éditions antérieures et ses propres remarques, et dans un texte souvent amélioré au moyen de plusieurs manuscrits palatins. Son édition fut réimprimée à Lyon en 1594 et à Heidelberg même en 1603 (1604).

Deux ans plus tard (1595), il donna, avec la collaboration de Rittershausen, un texte plus correct du *Querolus*, résumé en prose d'une comédie perdue de Plaute datant du III^e ou du IV^e siècle, imprimée pour la première fois à Paris, en 1564; il y ajouta la rédaction poétique, jusqu'alors inconnue, que Vitalis de Blois en avait faite au XIII^e siècle.

En 1597, on le voit publier l'historien *Florus*, puis, après un intervalle de trois ans (1600), le poète *Martial*. Ayant obtenu de meilleurs manuscrits, il revient encore à cet auteur en 1602, et en fait une recension nouvelle qui reçut l'éloge de Scaliger et fut reproduite à Leyde en 1619.

La même année, il fit paraître le premier volume d'un recueil fort utile. Le XVII^e siècle avait vu naître une quantité de livres qui, sous les noms de *Variae*, *Suspectae*, *Novae*, *Antiquae lectiones*, *Conjecturae*, *Adversaria*, *Verisimilia*, *Electa*, etc., contenaient une foule d'observations critiques souvent très intéressantes sur les auteurs anciens; il n'y avait pas un seul humaniste qui n'eût composé un ou plusieurs de ces ouvrages, mais beaucoup d'entre eux étaient déjà difficiles à trouver; un petit nombre de personnes en possédaient la collection complète. Gruter rendit aux lettres un véritable service en réunissant les principaux de ces écrits sous le titre de : *Lampas seu Fax artium liberalium*. Le premier volume fut suivi de cinq autres qui parurent entre les années 1604 et 1612. Au XVIII^e siècle on les réimprima à Florence (1737-1747), en trois volumes in-folio.

Un autre recueil d'une importance plus considérable vit le jour l'année sui-

vante (1603) et contribua le plus à la renommée de Gruter. C'était le Trésor des inscriptions de l'empire romain. Il avait entrepris ce grand travail à l'instigation de Jos. Scaliger, qui pressa notre auteur de réunir, en un seul corps et dans un texte plus correct, toutes les inscriptions publiées, en les classant dans un ordre méthodique. Gruter s'acquitta de cette tâche avec le plus grand soin et parvint, par ses relations avec de nombreux savants, surtout d'Allemagne et d'Italie, à enrichir considérablement le trésor déjà acquis. De son côté, Scaliger rendit lisibles les inscriptions grecques, communiqua à Gruter beaucoup de corrections aux inscriptions latines et consacra même dix mois d'un temps précieux à rédiger vingt-quatre indices ou tables des matières. Le *Thesaurus inscriptionum Romanarum* contribua puissamment à étendre la connaissance de l'antiquité, et Gruter a droit, sous ce rapport, à toute notre reconnaissance. Pour l'exactitude et la critique, son œuvre était supérieure aux recueils de Gudius et de Muratori, qui parurent après le sien. Elle présentait pourtant un grave défaut; Gruter ayant rarement vu les inscriptions elles-mêmes, avait dû en reproduire les textes comme ils avaient été imprimés ou tels qu'on les lui avait transmis. L'autorité de son recueil repose sur celle des sources où il a puisé. Or, à l'exception de notre compatriote Martin De Smet (*Biogr. nat.*, t. V, p. 764), les épigraphistes n'avaient guère procédé à la copie des inscriptions avec toute l'attention voulue; ils n'avaient pas même tenu compte de la division des lignes, des lacunes, du nombre des lettres tombées, des restes de lettres à moitié effacées; souvent ils avaient corrigé, sans en avertir, ce qu'ils ne comprenaient pas. Gruter, par ses propres conjectures ou par celles de Scaliger, améliora souvent, de la façon la plus heureuse, les textes des premiers éditeurs, surtout ceux d'Appien et de Mazocchi. Mais il n'indiqua pas toujours la leçon ainsi modifiée. Il en résulte qu'on se demande souvent si l'on a sous les yeux le texte de l'inscription telle qu'elle a été

tracée sur la pierre ou le bronze ou telle que les éditeurs ont voulu l'arranger, si bien que, dans les passages réellement corrompus, la critique, faute de base certaine, ne peut plus s'exercer. Cependant du temps de Gruter on ne s'aperçut pas de ce vice de méthode; son œuvre fut accueillie avec enthousiasme; déjà, en 1616, il fallut réimprimer le *Thesaurus*, qui eut encore depuis plusieurs éditions; la meilleure et la plus belle fut soignée par Grævius, et parut à Amsterdam en 1707.

Gruter revint ensuite à la critique des auteurs latins, pour lesquels la bibliothèque, dont il avait la garde, lui était d'un grand secours. Il ne dépouilla pas les manuscrits avec l'exactitude minutieuse qu'on exige maintenant d'un pareil travail; il ne brilla pas non plus par une rare sagacité dans ses conjectures. Pourtant ses travaux furent loin d'être inutiles. Ses éditions l'emportaient toutes en correction sur celles de ses devanciers et il rétablit avec bonheur maint passage corrompu. Il publia, en 1604, les tragédies de *Sénèque* d'après huit manuscrits palatins et un de Cologne, avec des remarques qui ne sont passans importance, et les sentences extraites des mimes de *Publius Syrus*, dont il corrigea habilement le texte en dix-sept passages environ. Il croyait augmenter les sentences d'une vingtaine de vers qu'il avait rencontrés dans les manuscrits; mais ces vers sont apocryphes, comme les cinquante autres ajoutés à la deuxième édition. La même année (1604) vit encore paraître des *discursus*, ou considérations soi-disant politiques, dans le goût de l'époque, sur le livre d'*Onosander*, traitant du devoir d'un général d'armée, que Nie. Rigault venait de publier pour la première fois. C'était là moins une œuvre philologique qu'une accumulation de passages de divers auteurs contenant des idées analogues à celles qui étaient développées dans le texte; Gruter y joignit des *discours* semblables sur plusieurs endroits de Tacite.

Cet écrivain et d'autres historiens latins attirèrent bientôt toute son attention; en 1607, il publia chez l'impri-

meur Jonas Rhode, de Francfort, des éditions nouvelles de *Tacite*, de *Velleius Paterculus* et de *Salluste*; pour cette dernière, il se servit de quatorze manuscrits. Il ajouta aussi des notes critiques au texte des *panégyristes latins*, recensés peu auparavant à Anvers par notre compatriote Livinæus (1599). Immédiatement après parut *Tite-Live*, qu'il distribua en chapitres, comme il le fit encore pour d'autres auteurs. Puis il reprit *Florus* (1609), dont il donna une édition beaucoup plus correcte avec le secours du jeune Saumaise, âgé seulement de quinze ans. En 1610 ou 1611 il réunit les historiens latins de l'empire romain, à l'exception de Tacite, sous le titre de : *Historiæ Augustæ scriptores latini minores a Julio fere Cesare ad Carolum Magnum*. Cette collection, comprenant deux volumes, parut à Hanau; dans le premier tome se trouvent *Florus*, *Velleius*, *Suétone* et les petits historiens ou biographes des empereurs, auxquels on applique d'ordinaire le nom donné par Gruter à tous les auteurs de son recueil; il revit, pour eux, l'excellent manuscrit palatin, de beaucoup supérieur à tous ceux dont on s'était servi auparavant. Dans le second volume, on lit principalement *Ammien Marcellin*, bien corrigé en plusieurs endroits, *Aurelius Victor*, l'*Historia miscella* de *Paul Diaire* et de *Landolfus Sagax*, dans un texte fort amélioré, *Jornandes* et *Paul Warnefrid*. La revision de tant d'auteurs était une œuvre considérable, et pourtant Gruter trouva encore le temps de publier, la même année, une édition des lettres de *Pline le Jeune*, avec des notes critiques, qui furent reproduites entre autres dans l'édition de *Cortius*, Amsterdam, 1734.

En même temps et peu après, il donna ses soins à la publication de nouveaux recueils intéressants. Ainsi il fit de nombreux extraits des principaux poètes latins modernes et les réunit sous le nom de *Deliciæ poetarum*. Les délices des poètes italiens du x^e et du xvi^e siècle parurent d'abord, en 1608, en deux volumes in-12; puis vinrent, en trois volumes, les *Délices des poètes français*

(1609), et enfin, en 1614, les poètes belges fournirent la matière de quatre tomes; on y retrouve une bonne partie de ses propres poésies. Gruter publia le tout sous le pseudonyme de *Ranuntius Gherus*, anagramme de *Janus Gruterus*.

Un autre recueil avait pour titre : *Florilegium ethico-politicum*. Il renferme quatre mille vers sentencieux extraits de divers auteurs, classés par ordre alphabétique et suivis d'un commentaire étendu; puis viennent P. Syrus, avec un autre commentaire, les sentences gnomiques grecques et enfin cinq collections de proverbes allemands, flamands, italiens, français et espagnols, formées par différents auteurs. Ce curieux volume, de 1192 pages in-8°, parut en 1610, chez Jonas Rhode, à Francfort; il semble avoir été suivi d'un supplément comprenant entre autres des proverbes anglais fournis par Camden (*Epist. Camden*. l. 94).

Nous devons encore à Gruter une collection d'écrits de divers auteurs fort utiles pour la chronologie; il les distribua en deux volumes de 1,637 et de 1,508 pages, sous le titre de : *Chronicon Chronicorum ecclesiastico-politicum* (Francfort, 1614, chez Aubri). Dans le premier volume on trouve la *Notitia episcopatum*, publiée pour la première fois par Aub. Miræus; une histoire abrégée de la conversion des peuples au christianisme; la nomenclature des papes avec l'année de leur avènement et de leur décès, la liste des archevêques et évêques de l'Allemagne, avec une courte biographie; l'histoire abrégée des électeurs ecclésiastiques; un catalogue des ordres religieux par ordre alphabétique, dressé par Fr. Modius. Dans le second volume, Gruter a réuni trois traités sur les ordres de chevalerie, un exposé de toutes les hérésies, avec une liste des écrivains célèbres, et une autre des docteurs de l'Eglise; il donne ensuite les jours et même l'heure de la naissance des hommes distingués de son temps, et nous le voyons figurer lui-même parmi eux avec cette indication : *Janus Gruterus philologus et historicus et bibliothecarius Archipalatinus*, 3 decembris, 6 h. 3/4, 1560, *Antverpiæ*. Cette

énumération, dont la rédaction a dû lui coûter beaucoup de travail, est suivie d'une autre comprenant les contemporains célèbres déjà morts, avec les jours des décès. Le volume est terminé par le calendrier ecclésiastique et la liste des saints confesseurs et martyrs, écrite par Baronius. Malgré l'utilité de cette collection, Gruter ne crut pas devoir y attacher directement son nom : il le cache sous celui de *Johannes Gualterius*, c'est-à-dire Jan Wouters, Jean fils de Gautier.

Ces travaux étaient à peine achevés que nous le voyons de nouveau entreprendre une œuvre philologique de longue haleine. J. Gulielmus, dont Gruter avait chanté jadis la mort prématurée, avait réuni des matériaux importants pour une nouvelle édition critique de Cicéron; ses héritiers envoyèrent, en 1613, notes et variantes à notre philologue, qui, heureux de cette trouvaille, se mit aussitôt à revoir les œuvres complètes du grand écrivain, en se servant en outre de plusieurs manuscrits palatins. En moins de quatre ans l'édition fut terminée et elle parut en 1617, avec le millésime de 1618, à Hambourg, en quatre volumes in-folio; réimprimée à Londres en 1618 et à Leyde en 1692.

En 1619, Gruter donna une seconde édition de *Tite-Live*, publia les discours politiques de *Dinarque*, *Lycargue*, *Lesbonax*, *Herodes* et *Demades*, avec la traduction latine de divers humanistes, puis s'engagea dans une violente querelle à propos du texte de Plaute. Les manuscrits de cet auteur, renfermant les vingt comédies, sont d'une rareté extrême; or, la bibliothèque palatine en possédait un d'une valeur exceptionnelle; sur les instances de son bibliothécaire, l'électeur Frédéric IV l'avait acheté aux fils de Camerarius († 1574), et Gruter s'était empressé d'en noter les principales variantes. Il communiqua ces extraits à Taubmann, qui les fit connaître dans son commentaire, en 1605, et d'une façon plus complète, en 1612, et à son ancien élève Ph. Pareus, qui s'en servit pour sa revision de Plaute de 1610. Mais Pareus, ayant obtenu depuis l'usage personnel du manuscrit, en donna des

extraits beaucoup plus étendus dans sa seconde édition, qui parut à Neustadt, en 1619, et rendit ainsi complètement inutile le travail précédent de Gruter. Il s'en vanta malheureusement avec trop de jactance et alluma par là une guerre terrible. Gruter ouvrit le feu par un pamphlet dirigé contre les *Electa Plautina*, publiés en 1617. C'était une espèce de chrestomathie, dans laquelle Pareus avait classé et ordonné les diverses matières dont il est question dans les comédies. Gruter l'attaqua par une brochure pseudonyme, à laquelle il donna le titre piquant de : *Asini Cumanii fraterculus e Plauti Electis electus*. Pareus ayant répondu gravement par un appel au sénat critique (*Ad Senatum criticum adversus personatos quosdam Pareomastigas provocatio*), Gruter répondit à l'instant par un second écrit pseudonyme, qu'il intitula : *Epistola monitoria in qua fatuitas apologiæ J. Ph. Parei contra J. Gruterum detegitur*. Il y prit cette fois à partie l'édition même de son adversaire et pour mieux abimer cette œuvre, il fit réimprimer, pour la troisième fois, le Plaute de Taubmann (Wittemb., 1621), en ajoutant au commentaire de nombreuses notes chargées d'injures et d'invectives. Pareus n'était pas homme à se taire ; il défendit son ouvrage dans les *Analecta Plautina* (Francfort, 1623), et se donna même le malin plaisir d'ajouter, en 1634, après la mort de Gruter, les *Analecta*, comme septième volume, aux six tomes de la *Lampas critica*. Cette polémique peu honorable pour les deux combattants ne fut pas sans porter quelques fruits : elle nous fait mieux connaître les leçons de l'excellent manuscrit palatin et amena Gruter à un travail personnel sur Plaute, qui n'est pas dépourvu de mérite. Dans l'édition de Ritschl nous trouvons assez souvent ses conjectures admises et confirmées ; tel est, par exemple, le cas de sept passages dans le *Trinummus*, de dix-sept dans le *Miles Gloriosus*.

Quand le Plaute de Gruter parut, de graves événements allaient jeter le trouble dans la vie de ce savant laborieux. L'électeur Frédéric V, ayant accepté la

couronne de Bohême, fut défait à Prague (8 novembre 1620), et dut se réfugier en Hollande. Il était, dès lors, à prévoir que le Palatinat serait envahi ; Heidelberg, la capitale du pays, redoutait un siège prochain. Gruter quitta la ville, se rendit près de son gendre, Oswald Smend, à Bretten, et quand le danger augmenta, il partit pour Tübingue, où il devait être mieux en sûreté. Le 16 septembre 1622, les troupes de Tilly pénétrèrent, en effet, à Heidelberg, et s'y livrèrent à des excès que leur général eut beaucoup de peine à réprimer. La bibliothèque palatine avait été promise, sur sa demande, au pape Grégoire XV, désireux d'enrichir de ses trésors les collections du Vatican ; rien ne fut donc épargné pour la sauver du pillage et de l'incendie, et le précieux dépôt resta intact. Il n'en fut pas de même de la bibliothèque privée de Gruter. Des cavaliers logés dans sa maison enlevèrent les papiers et la plupart des livres non reliés, les jetèrent, comme litière, aux pieds des chevaux ou s'en servirent pour allumer le feu. Casp. Sched, le fidèle secrétaire de Gruter, avait cru sauver les manuscrits de son maître en les transportant à la bibliothèque palatine ; ils furent réellement préservés ainsi de tout dommage, mais ils n'en étaient pas moins perdus pour leur possesseur, car, malgré les réclamations du gendre de Gruter, ils furent emportés à Rome, avec le reste du butin, le 15 février 1623. De pareils désastres étaient capables d'ébranler l'âme la plus forte : cependant, s'il faut en croire Venator, Gruter garda son calme, et après avoir tempêté un peu contre les maux de la guerre, il retourna à ses paisibles études.

Jos. Langius avait fait paraître à Strasbourg, sous le nom de *Polyanthea*, un volume in-folio, rempli de lieux communs, de réflexions morales et d'apophtegmes tirés des anciens auteurs. À une époque où aucune idée n'était émise sans être appuyée sur des citations de l'antiquité, de semblables recueils étaient fort recherchés. Gruter eut donc faire une œuvre utile en aug-

mentant, en 1623, la *Polyanthea*, d'un second volume in-folio, plein d'extraits d'auteurs que Lange avait négligés et contenant, en outre, environ vingt-cinq mille sentences latines. Peu après, pendant qu'il était encore à Tubingue, il republia les mêmes sentences, en vers iambiques ou trochaïques, sous le titre de : *Bibliotheca exulum seu Enchiridion divinæ humanæque sapientiæ* (Francfort, 1624, 891 p. in-12).

Lorsque l'ordre fut un peu rétabli dans le Palatinat, Gruter retourna près de ses enfants à Bretten; mais le catholicisme étant devenu la religion d'Etat dans le pays, Smend perdit son emploi, et la famille partit dès lors pour Heidelberg. Bientôt cependant le gendre de Gruter se retira dans une maison de campagne, qu'il venait de faire bâtir à Berhelden, sur le Kappellenberg, à l'ouest de la ville. Selon Venator, le vieux professeur l'y suivit et y demeura jusqu'à la fin de ses jours, s'occupant d'agriculture et d'horticulture sans négliger les travaux littéraires. C'est là qu'il aurait soigné la troisième édition de son *Tite-Live*, à laquelle il ajouta des notes critiques dont les éditions précédentes étaient dépourvues. Il y reproduisit aussi les observations politiques qu'il avait publiées jadis sur Tacite et en ajouta de nouvelles sur Tite-Live; les premières roulaient sur la monarchie, les secondes sur la république. Les unes et les autres furent imprimées à Leipzig, en 1679, preuve qu'à cette époque on y attachait quelque valeur.

La préface de Tite-Live est datée de Heidelberg, fin d'août 1627. Il est donc probable que, comme l'écrivit Flayder, Gruter continua à séjourner dans cette ville. Le 10 septembre seulement de la même année, se sentant malade, il se rendit dans sa famille, à Berhelden, et y mourut dix jours après, à l'âge de soixante-six ans neuf mois et dix-sept jours, au moment même où il venait d'être invité à aller enseigner l'histoire et la littérature grecque à l'Université de Groningue. Son corps, transporté à Heidelberg, fut enterré le dimanche

suisant dans l'église de Saint-Pierre.

Voici la liste de ses ouvrages :

1. *J. Gruteri Pericula*. Heidelberg, 1587, 192 p., in-12. *J. Gr. Numerius hoc est elegiarum liber V*, ibid., 26 p. —
2. *J. Gr. Suspicionum libri IX, in quibus varia scriptorum loca, præcipue vero Plauti, Apulei et Senecæ philosophi, emendandi, illustrandi conatus*. Witebergæ, excudeb. Zachariæ Lehman, 1591, in-12. — 3. *Confirmatio Suspicionum extraordinariorum contra D. Gothofredi in Senecam philosophum conjecturas et varias lectiones*. Witeb., Zach. Lehman, 1591, in-8°. — 4. *L. Ann. Seneca a M. Ant. Mureto correctus et notis illustratus. Accesserunt seorsim animadversiones, Jani Gruteri opera* (Heidelberg), ex typogr. H. Commelini, 1593 (1594), in-fol. — 5. *Plauti Querolus s. Aulularia, ad Camerarii codicem vet. denuo collata. Eadem a Vitale Blesensi elegiaco carmine reddita et nunc primum publicata. Additæ P. Danielis, Cr. Ritterhusii, J. Gruteri notæ*. Ex typ. Commel., 1595, in-8°, 6 et 114 p. — 6. *Florus cum politicis notis ex rec. J. Gr. Heidelb.* Commelin., 1597, in-8°. — 7. *Martialis epigramm. ex J. Gr. recensione*. Heidelb., 1600, in-12. — 8. *Id. ex J. Gr. jam accuratiori ad mss. Palatina et ed. vet. recensione*. Francfort, 1602, in-12. — 9. *Lampas sive Fax artium liberalium, hoc est The-saurus criticus, in quo infinitis locis... scripta suppleuntur, corriguntur, illustrantur, notantur, ex otioso Bibliothecarum custodia erutus et foras prodire jussus a J. Gr.* Francf., e collegio Paltheniano sumptibus Jonæ Rhodii, 1602, in-8°, t. II, III et IV, ib. 1604; t. V, ib. 1605; t. VI. Francf., Nicol. Hoffman, 1612, in-8°. — 10. *Inscriptiones antiquæ totius orbis Romani in absolutissimum corpus redactæ, auspiciis Jos. Scaligeri ac Marci Velseri. Accedunt XXIV Scaligeri indices*. Typis., H. Commelini, in-fol. — 11. *Notæ Tullii Tyronis et Annæi Senecæ sive characteres quibus utebantur Romani veteres in scriptura compendiaris*. Francf., 1603, in-fol. — 12. *L. Ann. Senecæ tragædiæ. Accedunt ejusdem ut et Publii Syri Mimi sententiæ singulares, centum aliquot versibus nunc primum auctiores ac*

nitidiores. *Studio J. Gr. Heidel.*, in bibl. Comm., 1604, in-8o. — 13. *Onosandri strategici s. de imperatoris institutione gr. ac. lat. Interprete N. Rigaltii. Adji- ciuntur Jani Gruteri discursus varii.* In bibliopolio Commeliano, 1604, jn-4o. Les *discursus* comprennent 4 et 182 p. — 14. *Jani Gruteri varii discursus sive prolixiores commentarii ad aliquot insi- gniora loca Taciti.* In bibliop. Commel., 1604-1605. Divisé en deux parties de 182 et 194 p., in-4o. — 15. *Velleii Pat- terculi Histor. Rom. ex recens. J. Gr.* Francf., 1607, in-12. — 16. *C. Sallustii opera cum Joh. Riccii, etc. Janique Gr. castigationibus et notis.* Francf., 1607, in-8o. — 17. *Taciti opera quæ existunt, ex recogn. J. Gr. Accedunt ad eundem emendd. castig. observatt. notæ virorum doctissimorum.* Francf., e collegio Pal- theniano, 1607, in-8o. — 18. *XII Pæ- negyrici veteres ad antiquam qua editio- nem qua scripturam emendati, aucti, nuper quidem operâ J. Livineii, nunc vero operâ J. Gruteri; præter quorum notas accedunt etiam conjecturæ Val. Acidatii et Cr. Rittershusii.* Francf., Hoffmann, 1607, in-12. — 19. *Deliciæ cc. poetarum Ita- lorum hujus superiorisque ævi illustrium, collectore Ranutio Ghero.* In officina Jonæ Rosæ, 1608, in-16, 2 vol. — *Delitiæ poetarum Gallorum*, 1609, in-16, 3 vol. — *Deliciæ poetarum Belgicorum.* Francf., Nicol. Hoffmann, 1614, 4 volum. — 20. *Livii libri omnes superstites recogniti et emendati ad mss. codd. Fuldensium, Mo- gunt. et Colon. fidem a Fr. Modio, nunc vero etiam ad membranas bibl. Palat. a Jano Grutero. Acc. obs. emendatt. onnot. raræ variorum.* Francf., 1609, in-fol. nouveau titre 1612). Nouvelle édit. sans notes, 1619, in-8o. — 21. *Florus cum notis J. G. Accesserunt notæ et castigatt. Cl. Salmasii.* Heidelb., 1609, in-8o. — 22. *Historia Augustæ scriptores latini minores a Julio fere Cæsare ad Carolum Magn. Florus..... Jornandes. Priores quidem ex optima cujusque ed. comparati confirmatique ad. codd. mss. bibl. Palat. posteriores vera emendati suppleti operâ Jani Gruteri. cujus etiam additæ notæ.* Hannovæ, her. Marnii, 1611, 2 tomes in-fol. — 23. *Plinii Secundi epistolæ,*

cum notis Jani Gruteri, Isaaci Casau- boni, Henr. Stephani. Francf., N. Hoff- mann, 1611, in-16. — 24. *Florilegium ethico-politicum nunquam hactenus editum; nec non P. Syriac L. Senecæ sententiæ aureæ recognoscente J. Grutero ad mss Palat. et Frising. Accedunt gnomæ paræ- miæque Græcorum, item proverbia Germa- nica, Belgica, Italica, Gallica, Hispanica.* Francf., in bibliop. Jonæ Rhodii, 1610, in-8o. — 25. *Chronicon Chronico- rum ecclesiastico-politicum ex hujus super- priorisque ætatis scriptoribus concinna- tum. Collectore Johanne Gualterio Belga.* Francf., 1614. Aubri, 2 vol. in-8o de 1,637 et 1,508 p. — 26. *Ciceronis opera ex sola fere codd. mss. fide emendata stud. et industria J. Gulielmi et J. Gruteri additis notis et ind.* Hambourg, ex bibliop. Frobeniano, 1618, in-fol., 4 tomes en 2 vol.; mal imprimé sur mauvais papier. Reproduit à Londres, 1680-1681, in- fol. Le texte, à Leyde, Elzevier, 1642, en 10 vol. in-12. — 27. *Orationes poli- ticæ Dinarchi, Lysurgi, Lesbonactis, Herodis et Demadis, interpretibus G. Cantero, M. B. Ischano, Joh. Leoniceo et Herm. Cruserio. Editæ cura J. Gruteri.* Hannoniæ, typis Wecheliani, 1619, in-12. — 28. *Asini Cumanii fraterculus e Planti Electis electus per Eustathium Suartium puerum.* Witemb., 1619. — 29. *Christoph. Pfisgii epistola monitoria, in qua fatuitas apologiæ J. Ph. Parei contra J. Gruterum detegitur.* Ib. 1620. — 30. *Plantii comædiæ ex recognitione J. Gruteri, qui bona fide contulit cum mss. Palatinis. Accedunt commentarii. Fr. Taubmanni auctiores (Witemb).* Zach. Schurer, 1621, in-4o, 1,557 p. — 31. *Florilegii Magni seu Polyantheæ tomus secundus Jani Gruteri, formatus concinnatusque ex quinquaginta minimis auctoribus relictis. Accessere Apophtheg- mata, emblemata mythologica item XXV, monostichorum latinorum millia totidem redolentia definitiones, sententias, dog- mata, similitudines, proverbia, exempla, decerpta pene ad verbum ex literati orbis scriptoribus classicis.* Argentorati Lrz. Zetzner, 1624, in-fol. En deux parties de 1,050 et de 994 pag. — 32. *J. Gru- teri Bibliotheca exulum seu Enchiridion*

divinae humanæque prudentiæ. Francofurti sumpt. her. Laz. Zetneri, 1624, 891 p., in-12. Après sa mort furent publiés : — 33. *Suspicionum liber X nunc primum editus* dans les *Miscellanea Nova Lips.* III, 3 et 4. Les livres 11 à 17 étaient en manuscrit dans la bibliothèque de P. Burmann. — 34. *J. Gr. suspensiones in Statii Theb. lib. cum animadversionibus* ed. F. Hand. 4. Jenæ, 1851, 30 p.

L. Roersch.

Fr. Her. Flayder, *Vita, mors et opera maximi virorum Jani Gruteri*, Tübingen, 1628. — Balth. Venator, *Panegyricus J. Gruteri scriptus*. Genève, 1631, réimprimé dans la *Memoria philosophorum de Hennings*, Francfort, 1677 et avec le précédent écrit dans l'édition des *discursus politici*, Leipzig, 1679, et dans l'édition des *Inscriptiones latines* de 1707. — Baillet, t. II, p. 218 et t. V, p. 99. — Sweert, p. 380. — Foppens, p. 548. — Nicéron, *Memoires*, t. IX, p. 388-410. — Bayle, *Dictionnaire*. — Paquot, *Mém.*, t. III, p. 333. — Hofman-Peerlkamp, p. 261. — Boissonade, notice dans la *Biographie universelle*. — Félix Van Hulst, *Jean Gruyter*, Liège, 1847 (extr. de la *Revue de Liège*). — F.-A. Eckstein, article *Gruterus* dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, 1^{re} section, t. 95, p. 356-363. — Bursian, *Allgemeine deutsche Biographie*, t. X, p. 69. — Ritschl, *Opuscula philologica*, t. II, p. 125. — Baehr, *die Einführung der Heidelberger Bibliothek* dans le *Serapeum* de Naumann, t. VI, p. 129 et le même recueil, t. XI, p. 169.

GRUYTHUYSE (les seigneurs DE LA), on appelait du nom de la Gruythuyse un fief situé à Bruges et aux environs. Relevant du bourg ou cour féodale de cette ville, il comprenait une habitation, l'*habitation de la Grute*, *Gruythof* ou *Gruythuyse*, et des revenus considérables provenant en partie d'un droit sur la drèche et d'un tonlieu ou péage sur le poisson vendu à Bruges. Ce dernier consistait en un gros par panier; le droit sur la grute, après avoir constitué un monopole pour la fabrication de la drèche, se composa de deux gros par tonne brassée à Bruges et dans le Franc. A l'époque de la splendeur de la métropole commerciale de la Flandre, il devait produire une somme considérable, que le comte et son vassal, le possesseur du fief, se partageaient. Le droit de *grute* donna lieu à plusieurs transactions entre ceux qui en étaient possesseurs et la ville de Bruges. Quant à la *Gruythof*, qui était contiguë à l'église Notre-Dame, elle fut vendue publique-

ment par les quatre membres de Flandre, en 1581, et servit depuis à différents usages. Sanderus, dans la *Flandria illustrata*, nous la montre telle qu'elle était à l'époque de sa splendeur.

L'histoire des premiers seigneurs de la Gruythuyse est fort obscure. On a voulu, mais sans succès, les rattacher à la race, si puissante au commencement du XIII^e siècle, des châtelains de Bruges. On a prétendu aussi faire entrer dans leur généalogie tous les personnages portant, comme eux, le nom de cette ville comme nom patronymique. On ne peut guère citer, avec quelque fondement, que le chevalier Geldolphe de Bruges, mentionné en 1245, et son fils Geldolphe, qui apparaît en 1269 et 1298. Celui-ci fut le père ou le frère de Catherine, femme de Gérard d'Aa, seigneur de Grimberghe (près de Bruxelles) en partie. Les Gruythuyse adoptèrent alors pour armoiries un écusson écartelé : 1 et 4 de gueules au sautoir d'argent, qui est Grimberghe ou Aa; 2 et 3 d'or, à la croix de sable, qui est Gruythuyse.

Gérard d'Aa, seigneur de Grimberghe en partie, fut créé chevalier avant la bataille de Woeringen, et eut deux fils : Jean, l'héritier des biens maternels, et Gérard, qui reçut en partage le patrimoine paternel. L'union de celui-ci et d'Elisabeth de Leefdael étant restée stérile, sa part retourna à son frère aîné. Le seigneur de la Gruythuyse et de Grimberghe signa les traités d'union de la Flandre et du Brabant en 1336 et en 1339, et accompagna le roi Edouard III d'Angleterre à l'expédition de Buironfosse; en 1356, lorsque Louis de Male envahit le Brabant, il s'empressa de faire hommage au comte de Flandre des fiefs qu'il avait dans le duché.

Jean, l'aîné des fils de ce seigneur et de Marguerite de Dutzele, devint sénéchal de Brabant et, vers 1375, était l'un des principaux conseillers du duc Wenceslas et de la duchesse Jeanne. Après avoir combattu à Bastweiler et signé la charte de Cortenberg, il fut l'un des députés que Wenceslas chargea de se rendre à Braine-l'Alleu pour y négocier un accord avec ses principales villes,

alors soulevées contre le duc; on lui confia, à la même époque, le soin d'apaiser un débat assez sérieux qui s'était élevé entre le Brabant et le Hainaut. Il signa la charte que Wenceslas accorda à la ville de Louvain, le 8 septembre 1378, et qui n'apaisa pas les troubles de cette commune toujours agitée; enfin, après avoir essayé, en 1382, de réconcilier les bourgeois de Gand avec Louis de Male, puis assisté aux obsèques de ce prince, il se trouva à la conférence du 18 décembre 1385, dans laquelle Philippe le Hardi, duc de Bourgogne et comte de Flandre, se réconcilia avec les Gantois.

Jean de la Gruythuyse avait épousé Marie de Ghisteltes. Leur fils, appelé Jean comme son père, s'allia d'abord à Isabelle de Looz, dame d'Agimont et de Walhain; puis, le 18 mars 1389-1390, à Agnès, dame d'Espierres. L'unique enfant issu de la première de ces unions, Jeanne, porta les seigneuries de Grimberghe et de Walhain à Henri de Boutersem, seigneur de Mellet, ou, comme on disait alors, de Melin, dont elle n'eut pas de postérité; quant aux seigneuries de Gruythuyse et d'Espierres, elles échurent à Jean, qui était né d'Agnès. C'est de son temps qu'eut lieu, à Bruges, le célèbre tournoi du 11 mars 1392-1393, longtemps célèbre dans les annales de la chevalerie.

Jean de la Gruythuyse prit pour femme Marguerite, dame de Steenhuyse, Avelghem, etc. Il joua un rôle important pendant une partie du règne du duc Philippe le Bon. Son oncle Roland avait péri à Azincourt; lui se trouva souvent à des expéditions guerrières. En 1436, pendant les troubles de Bruges, il fut capitaine de cette ville et faillit périr dans une émeute; mais il échappa à la colère des mécontents, parce qu'il était très aimé de ses concitoyens. Outre plusieurs filles, il n'eut qu'un fils, Louis, dit de Bruges, seigneur de la Gruythuyse, Steenhuyse, Oostcamp, Thielt-ten-Hove, Avelghem, Espierres, etc., l'homme le plus remarquable de cette lignée de guerriers.

Louis de Bruges fit ses premières armes dans plusieurs joutes, et était, en

1449, échançon du duc de Bourgogne. Celui-ci, connaissant la popularité dont la famille de Gruythuyse jouissait à Bruges, lui confia, lors de la guerre de Gavre, le commandement de cette ville, qui resta, en effet, fidèle à son prince. Il recevait de ce chef un traitement d'une livre de gros par jour; il combattit à la bataille de Gavre, où il fut fait chevalier; mais, l'année précédente, il avait protesté contre les ravages épouvantables exercés dans les environs de Gand par le maréchal de Bourgogne. Peu de temps après il accompagna le duc à Utrecht, où Philippe fit alors recevoir pour évêque l'un de ses fils naturels, nommé David. Dans cette cérémonie, Louis et un autre noble figurèrent comme les plus « riches » de la journée après les princes; ils étaient, dit Chastelain, couverts de drap rouge, tissé d'or, le plus beau qu'on pût trouver ou souhaiter.

En 1461, lors de l'entrée du roi Louis XI à Paris, Louis de Bruges accompagna le duc Philippe et, avec quelques autres seigneurs bourguignons, soutint vaillamment une joute contre tous venants. La même année, le 2 mai, il fut créé chevalier de la Toison d'or et, le 14 mai 1463, investi des fonctions importantes de *stadthouder* ou gouverneur de la Hollande, de la Zélande et de la Frise, au traitement annuel de trois cents livres de gros. Lorsque Philippe de Bourgogne mourut et que son fils Charles fit son entrée à Gand, il se trouvait aux côtés du prince; on peut voir dans Chastelain et de Barante sa conduite courageuse, sa présence d'esprit en cette occasion; après avoir contenu autant que possible le peuple, il s'efforça de calmer l'irritation de Charles.

En 1466, il se trouva au siège de Dinant; en 1467, il se rendit en Angleterre lors du mariage de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York. En 1470, quand le comte de Warwick, voulant seconder les menées politiques de Louis XI, renversa du trône d'Angleterre le beau-frère du duc Charles, le roi Edouard IV, Louis de Bruges rendit

à ceux-ci d'éclatants services. Il commanda les troupes montées sur la flotte que le seigneur de la Vere conduisit vers l'embouchure de la Seine, dans le but de reprendre les vaisseaux que Warwick avait capturés. On voulut à cette époque répandre des doutes sur sa fidélité; un espion, qui fut arrêté à Midelbourg, prétendit être chargé de lui remettre une lettre où on l'invitait à se trouver, le 15 juin, à Abbeville, pour s'y concerter avec l'amiral de France; mais Louis de Bruges répondit par un défi public à cette insulte infligée à son honneur. Quand Edouard IV, vaincu et fugitif, aborda en Hollande, il s'empressa d'aller le recevoir, lui donna une fastueuse hospitalité, le conduisit auprès du duc Charles et se plut à le festoyer, tant dans son hôtel à Bruges que dans son château d'Oostcamp. Lorsque le roi fut rétabli sur le trône, Louis de Gruythuyse lui fut envoyé en qualité d'ambassadeur, et en récompense de sa courtoisie fut, à la demande du parlement, le 15 octobre 1472, créé comte de Winchester, avec jouissance d'un revenu annuel de deux cents livres sterling pour lui et ses hoirs mâles. Edouard IV lui octroya les armoiries des anciens comtes de Winchester, en lui permettant de les cantonner de celles d'Angleterre.

En 1471, la guerre ayant éclaté entre la Bourgogne et la France, Charles le Téméraire confia à Louis de Bruges le commandement d'une partie de son armée, afin d'arrêter les progrès du connétable de Saint-Pol, qui avait pénétré dans l'Artois et se retira en hâte vers Saint-Quentin. En 1472, le nouveau comte fut élu chef-homme du serment de l'arbalète de Bruges; il assista ensuite au siège de Nuyss.

A l'avènement de Marie de Bourgogne, Louis de Bruges est plus influent et plus populaire que jamais. Toutefois il dut renoncer au gouvernement de la Hollande, où l'on ne voulait plus admettre à ces fonctions que des habitants du pays. Il fit partie de l'ambassade envoyée à Péronne, sans encourir les reproches dont on accabla alors quelques-uns de ses collègues, et Louis XI

lui offrit sans succès un comté plus considérable que son comté d'Angleterre. Toujours prêt à s'interposer entre le souverain et le peuple, il fut chargé de solliciter de la duchesse l'annulation de certaines obligations contractées par la commune de Bruges; il réussit dans sa mission, comme il le fit savoir aux magistrats et doyens de cette ville dans une assemblée qui se tint le 6 mars 1477. Nommé de nouveau capitaine de Bruges, il y prépara tout pour une résistance énergique contre les Français et y organisa un corps de coulevriniers pour le service de l'artillerie. Avec Philippe de Hornes, seigneur de Baucignies, il recut et conduisit au palais, le 16 avril, l'ambassade envoyée par l'empereur Frédéric III pour négocier le mariage de l'héritière de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche, et il fut, le 19 août suivant, l'un des rares témoins de cette union matrimoniale. Il avait alors la garde du sceau de la princesse, était l'un de ses conseillers et chambellans, et fut désigné par elle pour être l'un de ses exécuteurs testamentaires.

En 1482, Maximilien et les Gantois étaient en complet désaccord. Louis de Bruges fut successivement chargé d'aller à Gand calmer la bourgeoisie, de se rendre en France pour négocier la paix avec le roi Louis XI et d'approuver le traité d'Arras. De concert avec le seigneur de Beveren et le bourgmestre de Bruges, il obtint de l'archiduc Maximilien un accord par lequel celui-ci renouçait en faveur des délégués des Etats de Flandre au droit d'exercer la tutelle du duc Philippe, son fils, moyennant une rente annuelle de vingt-quatre mille écus. Mais bientôt l'archiduc montra peu de dispositions à remplir ses engagements et somma Louis de Bruges et ses collègues de venir à Bruxelles assister à une assemblée des chevaliers de la Toison d'or; ils invoquèrent alors l'arbitrage de la cour de France et se déclarèrent prêts à comparaître devant leurs collègues de l'Ordre si on leur envoyait un sauf-conduit. Une guerre éclata bientôt et aboutit au rétablissement de l'autorité de Maximilien. Louis de Bruges fut

l'une des victimes de la réaction. Le 1^{er} juin 1485, il fut arrêté et conduit au Steen; Maximilien était tellement excité contre lui que Louis aurait subi la peine capitale si des chevaliers de la Toison d'or ne s'étaient interposés. Il ne pouvait, disaient-ils, être jugé que par ses pairs, et devait être rendu à la liberté sous caution juratoire de comparaître devant le chapitre de l'Ordre à la première sommation. Malgré son désir de se venger de l'un des hommes les plus populaires de la Flandre, l'archiduc fut obligé de le faire mettre en liberté.

Les mesures despotiques de Maximilien provoquèrent bientôt un nouveau soulèvement, et ce prince, devenu roi des Romains, fut emprisonné par les Brugesois. Louis de Bruges prit une grande part aux négociations engagées entre les différentes provinces et au traité d'alliance conclu entre elles. Mais à peine délivré de captivité, Maximilien viola ses promesses comme lui ayant été arrachées par la force, et le seigneur de la Gruythuyse, surpris à l'improviste, fut conduit à Rupelmonde. Là il trouva des amis dévoués qui l'arrachèrent à sa prison. On le voit, le 3 avril 1489, sceller en place de Philippe de Clèves, chef des Flamands soulevés, le traité de commerce et de navigation conclu entre le roi d'Angleterre Henri VIII et les villes de Gand, de Bruges et d'Ypres, représentant la province. Mais cette dernière, épuisée, abandonnée par les Français, fut enfin obligée de céder. Lorsque Maximilien y reentra en vainqueur, Louis de Bruges se vit de nouveau accablé de déboires, mais il ne tarda pas à s'éteindre, fatigué de tant de luttes; il mourut le 24 novembre 1492, et fut enterré dans l'église de Notre-Dame, où sa tombe a existé jusqu'en 1797. Sa femme, Marguerite de Borsele, lui survécut jusqu'au 25 août 1510.

Au x^ve siècle, les seigneurs de la Gruythuyse se firent construire un oratoire particulier qui existe encore et qui témoigne de la richesse et du goût de ses fondateurs. Il fut édifié en 1474, afin de permettre à Louis de la Gruythuyse et à sa femme d'aller de leur hôtel

à l'église Notre-Dame et d'assister dans une tribune particulière à la célébration des offices. L'extérieur est orné des armes de la famille et de la devise : *Plus est en vous*, accompagnée des initiales L et M. A l'intérieur, les voûtes en bois conservent encore des traces de leur ancienne décoration polychrome.

Cette construction fut élevée à la suite d'une convention conclue le 7 janvier 1471-1472. Les maîtres de la fabrique abandonnèrent au seigneur de la Gruythuyse et à ses héritiers la propriété de l'oratoire. Louis de Bruges, de son côté, renonça à la chapelle de Sainte-Agnès, que sa famille possédait dans la même église, donna à cette dernière de magnifiques ornements, notamment des tapisseries représentant la vie de saint Bouiface, qui en était le patron, et lui assigna des sommes considérables et des revenus. Louis et sa femme fondèrent encore quatre anniversaires à Notre-Dame, le 28 novembre 1475.

Par une bulle du pape Pie II, du 5 juin 1464, ils furent autorisés à établir dans leur demeure un couvent de Pauvres-Claïres, d'après la règle récemment introduite par sainte Collette. Ils donnèrent suite à ce projet en 1469, et l'église de la nouvelle maison, à laquelle on donna le nom de Mont-Sinaï, était achevée lorsque l'évêque de Tournai, Ferry de Cluny, en bénit les autels, le 31 août 1477, en présence de l'archiduc Maximilien, de la duchesse Marie, et de la veuve du duc Charles, Marguerite d'York.

Louis de Bruges se montra le protecteur dévoué des lettres et des arts. Sa bibliothèque, qui était la plus riche du pays après celle du prince, contenait une foule de manuscrits précieux enrichis de magnifiques miniatures et dont une partie se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, à Paris. Lorsque Colard Mansion introduisit à Bruges l'art de l'imprimerie, il trouva en lui un protecteur généreux et Louis de Bruges tint même un de ses enfants sur les fonts de baptême.

Du mariage de Louis de Bruges et de Marie de Borsele naquit, outre deux

filles : Jeanne, femme de Jacques, comte de Hornes, et Marie, femme d'Adrien, seigneur de Cruiningen, un fils nommé Jean, qui fut comte de Winchester après son père. En 1477, il fut l'un des chefs de l'armée qui marcha contre Tournai; en 1478, il conduisit des troupes au secours d'Ypres, menacée par le roi Louis XI; en 1479, il combattit à Térouane, où il fut fait chevalier, mais où il tomba entre les mains des ennemis. C'est alors qu'il se laissa gagner par les avances du roi Louis XI, et depuis il servit la politique de Charles VIII, le successeur de ce monarque. Il ratifia le traité d'Arras de l'an 1482; plus tard, en 1485, il alla à Paris demander au roi Charles VIII l'envoi en Flandre d'une armée destinée à combattre le roi Maximilien. Pendant la guerre des années 1488-1489 il s'empara, près de Termonde, d'un convoi considérable, et livra près de Bruges un combat, qui eut pour résultat d'arrêter pour quelque temps les progrès des troupes royales. Il retourna ensuite en France, y fut gouverneur et capitaine général de la Picardie et mourut à Abbeville en 1512. On l'enterra dans l'abbaye de Saint-Riquier. Ce fut lui qui offrit au roi de France, pour prix de son accueil, la splendide bibliothèque réunie par son père. Il épousa successivement Marie d'Auxy, Renée de Beuil, petite-fille du roi Charles VII et d'Agnès Sorel, et Marie de Melun.

De Jean de Bruges et de Marie d'Auxy naquit Marguerite d'Auxy, femme de Jacques de Luxembourg, comte de Gavre, seigneur de Fiennes. Marie de Melun eut deux fils : Jean et René, qui furent l'un et l'autre princes de Steenhuyse et comtes de Winchester. De Jean et de Louise de Nesle, dame d'Offemont, vint Louis de la Gruythuyse ou de Bruges, mort en 1528 à l'armée d'Italie. René, encore mineur, fonda un hôpital à Berchem, près d'Audenarde, en 1531, et mourut en 1572, laissant un héritage complètement obéré à la fille qu'il avait eue de Béatrix de Chambre : Catherine, princesse de Steenhuyse, femme de Louis de Lorgenon de Poupet,

dit de la Balue, comte de Saint-Amour, son premier mari.

La gloire des de Bruges était alors tombée dans l'oubli. En 1500, ils avaient dû, on ne sait pour quel motif, restituer au roi d'Angleterre Henri VIII les originaux des lettres-patentes octroyées en 1472 par Edouard IV. La conduite politique de Louis de Bruges et de son fils Jean avait inspiré à nos souverains un vif mécontentement et, en 1516, on voulut rayer le nom du premier de la liste des chevaliers de la Toison d'or. Leur bibliothèque était passée à l'étranger; bientôt leurs biens furent vendus ou morcelés, leur race s'éteignit, leur habitation se transforma. Il ne reste, comme souvenir de leur grandeur, que la belle tribune dont ils ont orné l'ancienne église de Notre-Dame.

Alphonse Wauters.

Van Praet, *Louis de Bruges, seigneur de la Gruythuse*. Paris, De Bure frères, 1831, in-8°. — Kervyn, *Histoire de la Flandre*. — Chastelain. — Communes. — *Annales de la Société d'émulation de Bruges*. — Gilliodts-Van Severen, *Contumes du Franc de Bruges*, introduction, t. I^{er}. — Beaucourt de Noortvelde, *L'Eglise Notre-Dame de Bruges*. — Alphonse Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles*, t. II.

GRYF. Voir GRIFF.

GRYSPEKKE (*Guillaume DE*), chevalier, magistrat, juriscousulte, appartenait à une famille ancienne et distinguée de la Flandre, laquelle prit son nom d'une seigneurie située dans la commune de Lendelede et compta plusieurs branches qui n'eurent pas toutes des destinées également brillantes; leur nom s'orthographia parfois *Gryspere*, *Grisperre*, *Grispert*, *Gryspeert*, etc. Le grand-père de notre chevalier était un fils naturel d'Antoine de Gryspere, auteur de la quatrième branche, dite des barons de Gryspere. Lui-même était fils de Séverin, pensionnaire du Franc de Bruges, en 1541, et de Jossine Wyts. Il naquit en 1543 ou 1544. Après avoir terminé ses études juridiques, il devint pensionnaire de la ville de Malines et, en 1576, conseiller au grand conseil, fonctions qu'il occupa pendant vingt-deux ans. Son mérite le fit nommer conseiller au conseil privé, par let-

tres patentes du 13 octobre 1598 et enfin conseiller au conseil d'Etat (1614). C'est à tort que Britz le mentionne comme chevalier de la Toison d'or. C'était un juriconsulte d'un grand savoir, auteur du premier recueil écrit en français de cinquante et un arrêts du Grand-Conseil, qui fut publié à Lille, en 1774, et qui est estimé. On y trouve des arrêts rendus sur des points de coutumes non encore décrétés officiellement et dont plusieurs furent reproduits par Humyn et Cuvelier.

Il épousa en premier lieu Liévine van der Meere, décédée le 28 novembre 1601 et, en secondes noces, Guillemine van der Meere, fille d'Henri et de Barbe Staes, laquelle vivait encore en 1635. Il mourut à Bruxelles, le 17 avril 1622, et fut enterré à Sainte-Gudule avec sa première femme. Il portait les armes de Gryspierre — *d'argent à trois chevrons de sable, brisée d'une bordure d'or et de gueules*.

Emile de Borchgrave.

Archives du Conseil de Flandre, Notariale acten, reg. n° 715. — Britz, Mémoire sur l'ancien droit belgeque. — Tombeaux des hommes illustres, p. 30. — Arrêts du Grand-Conseil. t. II. — Nobiliaire des Pays-Bas. — Stein, Annuaire de la Noblesse de Belgique, 1870. — Renseignements particuliers.

GRYSPERRE (*Guillaume-Albert DE*), chancelier de Brabant, petit-fils de Guillaume (voir l'article précédent), fils de Charles, conseiller et commis des finances du roi aux Pays-Bas, et de Jeanne-Marie van der Boreht, dite de Huldenberg, naquit à Bruxelles, et fut baptisé à Saint-Jacques sur Caudenberg, le 15 novembre 1637. Il suivit comme son grand-père la carrière de la magistrature et arriva aux plus hautes dignités. D'abord conseiller au Grand-Conseil de Malines, par lettres patentes du 9 novembre 1678, il devint successivement conseiller au conseil privé et au conseil d'Etat, conseiller au conseil suprême de Flandre à Madrid, en 1688, président du Grand-Conseil de Malines, par patentes du 15 décembre 1690, enfin chancelier de Brabant, le 26 mars 1699. Il fut, en outre, membre du nouveau conseil du gouvernement en 1702.

Guillaume-Albert profita de la faveur

dont il jouissait auprès du souverain pour favoriser les intérêts de sa famille. Son frère aîné, Louis-François, créé baron par patentes de 1661, ayant été décapité à La Haye, Guillaume-Albert obtint pour son puîné, Philippe-Joseph, l'érection en baronnie de la terre de Libersart, par patentes du 25 octobre 1693, après avoir obtenu pour lui-même le titre de baron, le 15 janvier 1691. Ayant hérité de la baronnie de Goyck, à la mort de son frère, il prit le titre de baron de Goyck et de Libersart. Il mourut à Bruxelles, le 20 janvier 1725 et fut enterré à Sainte-Gudule, à côté de sa femme, Marie-Jacqueline Snouckaert, fille de Martin, chevalier, seigneur de Somergem et de Marie Lhermite. Il ne laissa pas de postérité.

Emile de Borchgrave.

Britz, Mémoire sur l'ancien droit belgeque. — Stein, Annuaire de la Noblesse, 1870. — Nobiliaire des Pays-Bas. — Renseignements particuliers.

GUALBERT ou **WALBERT**, évêque de Tournai, moine du monastère de Corbie, d'où sortirent tant de célébrités ecclésiastiques. Il fut élu en 932, à cause de son rare mérite. Il mourut peu de temps après, en 935, selon Gazet, et selon Cousin, en 937. Comme il est rapporté dans la Chronique de Flodoard, l'abbé de Corbie, ce fut lui qui fit don au chapitre de l'église de Noyon, où il fut inhumé, du village et de la forêt de Canectencourt.

Albert Keyenbergb.

GUALBERT, historien de l'an 1128. Cet écrivain, l'un des meilleurs auteurs belges du XII^e siècle, était probablement de Bruges, car, dans sa narration des événements qui provoquèrent et suivirent la mort du comte de Flandre Charles de Danemark, il emploie à plus d'une reprise des expressions indiquant qu'il se regardait comme Brugeois. Il qualifie Bruges de « notre lieu » ou notre patrie (*locus noster*); les habitants de cette ville de « nos citoyens », nos bourgeois (*cives nostri, burgenses nostri*); ceux des faubourgs, de « nos suburbains » (*nostri suburbani*). On ignore quelle était sa profession; on a vu en lui un notaire

public, mais cette profession existait-elle alors en Flandre et y avait-il d'autres notaires que ceux du comte? Peut-être faut-il le considérer comme un clerc attaché à la commune ou à l'échevinage; en effet, son œuvre est surtout intéressante par des renseignements pleins de vie et d'originalité sur le rôle joué à cette époque en Flandre par les bourgeoisies. Bien supérieur à Gautier, son contemporain, dont la latinité est meilleure, il est comme lui exact, et plus concis, plus animé, plus attachant. Le « martyr du » comte Charles de Flandre », *Passio Karoli comitis Flandriæ*, constitue certainement la meilleure page d'histoire que son époque ait laissée. Gualbert était instruit, et avait lu au moins Virgile et Ovide. Il dit avoir connu maint souverain et personnage important et déclare, en plusieurs endroits, ne rapporter les faits que d'après ce qu'il a entendu ou appris. Il doit avoir été mêlé aux événements et avoir couru de grands dangers, car il appelle l'un des conjurés, Isaac, son « libérateur ».

Gualbert a vécu dans la familiarité des gens de la cour de Flandre et entendu le comte lui-même parler des premières années de sa vie. Après la catastrophe du 27 février 1127, son récit devient d'un intérêt extrême. Sa narration pleine de verve, une connaissance exacte des lieux, des réflexions judicieuses en font un journal précieux, qui se continue jusqu'au 22 mai, date de la fin du siège du château comtal. Gualbert a eu soin de reproduire des documents officiels, notamment des lettres du roi de France et des prétendants au comté, qu'il n'a pu connaître qu'à raison d'une situation exceptionnelle. Son œuvre reprend une nouvelle vie lorsque le mécontentement des sujets de Guillaume de Normandie provoque de nouveaux troubles. Gualbert décrit avec précision la guerre soutenue par ce prince contre ses rivaux, et c'est avec chagrin qu'on le voit s'arrêter, après la mort de Guillaume. Celui-ci, qui était d'abord à ses yeux le véritable souverain de la Flandre, était devenu pour lui un tyran, preuve évidente que l'écrivain partageait les sen-

timents de la majorité des Brugeois.

Il ne faut pas confondre Gualbert avec un auteur contemporain portant un nom presque semblable, Walter, à qui on doit un travail sur la fondatrice de l'abbaye de Marchiennes (*Miracula sanctæ Rictrudis*, dans les *Acta Sanctorum*, *Maii* t. III, p. 118 et suiv.), et quelques vers sur le comte Charles. Les manuscrits de notre écrivain sont devenus introuvables; il en existait un, du xvesiècle, à Arras, et un second, à Paris, dans la collection Baluze, copié d'après un autre, d'Anvers. La bibliothèque de Hanovre en possède une vieille traduction française, dans un codex du xvre siècle. Cette traduction a été connue de Schriverius et celui-ci s'imaginait que Gualbert avait écrit un roman. Le texte latin a été publié à plusieurs reprises: dans les *Acta Sanctorum* (*Martii* t. I, p. 179-219), dans Langebeck (*Scriptores rerum Danicarum*, t. IV, p. 112-192), dans les *Monumenta Germaniæ historica* (*Scriptorum* t. XII, pages 561 à 619), où Köpcke a ajouté un commentaire et des notes dont je me suis beaucoup servi, et en partie dans le *Recueil des historiens de France* (t. XIII, p. 347-391). Guizot a placé une traduction de notre auteur dans sa *Collection des mémoires sur l'histoire de France* (t. VIII, p. 237-433), et Delepierre et Pernel l'ont annexée à leur *Histoire du règne de Charles le Bon* (Bruges, 1830, in-8°).

Alphonse Wauters.

GUALDORP GORTZUIS. Voir GELDORP.

GUALTERINO (*Corn.*). Voir WOUTERS.

GUALTERIUS DE BRUGIS. Voir GAUTHIER DE BRUGES.

GUALTERIUS DE INSULIS. Voir GAUTHIER DE LILLE.

GUARNERIUS (*Guillaume*), ou GUARNIER, fut un des plus savants et des plus habiles musiciens de la seconde moitié du xve siècle. On n'a pas de donnée certaine sur sa naissance, mais on croit qu'il a vu le jour dans notre pays.

S'il fallait s'en rapporter au lieu même où l'on a découvert les fragments qui nous restent de son œuvre, on le dirait originaire du Cambrésis : c'est à la bibliothèque de Cambrai, dans un manuscrit in-fol. atlant. sur vélin (n° 9), qu'on a trouvé parmi des *Faux bourdons* et autres pièces à quatre parties, deux hymnes de Guarnerius surnommé *Musicus optimus*.

Les recherches de M. Fétis n'ont pas abouti à nous livrer d'autres échantillons du savoir de Guarner. Le manuscrit qui contient ces chants d'église, conçus dans toute la gravité de l'ancien système, remonte au milieu du xve siècle.

Quand Gafori arriva à Naples, en 1478, Guarnerius était là en pleine possession de sa renommée dans l'enseignement de la musique. La grande réputation dont il jouissait à cette époque en Italie, il la devait sans doute à sa science plus encore qu'à son talent.

Ferd. Loise.

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

GUAS (*Jean*), architecte, né à Bruxelles, mort en Espagne. Le vrai nom de cet artiste belge n'est pas Guas, qui est une forme tout à fait espagnole, mais Was, qui aura été modifié par les Espagnols, à qui le W est inconnu. La famille Was était très nombreuse à Bruxelles, où elle fournit à la magistrature communale un grand nombre d'échevins, la plupart portant le prénom d'Amelric ou Amaury, depuis le xiii^e jusqu'au xvi^e siècle ; à l'époque où vivait Jean Guas ou Was, un chevalier, sire Pierre Was, s'illustra en prenant part à l'expédition navale que le duc de Bourgogne envoya dans la Méditerranée pour contribuer à arrêter la puissance croissante de l'empire ottoman.

Jean Guas appartenait sans doute à une branche appauvrie de la même lignée. Il fut l'un des sculpteurs et architectes qui partirent pour l'Espagne vers l'année 1459 et travaillèrent avec un autre Bruxellois, Anequin de Egas ou Jean Van der Eycken, et sous sa direction, à la construction de la magnifique porte de la cathédrale de Tolède,

dite des Lions. Jean avait avec lui Pierre Guas, son frère sans doute. Après la mort d'Anequin, en 1494, ce fut lui que le chapitre de Tolède choisit pour architecte. En 1477, ce fut à lui que s'adressèrent Isabelle la Catholique, reine de Castille, et son mari, Ferdinand, roi d'Aragon, pour avoir le plan du temple qu'ils voulaient élever en l'honneur de saint Jean, comme souvenir de la victoire remportée à Toro sur les Portugais. Lorsque Guas présenta son projet à Isabelle, elle n'en fut pas satisfaite et lui adressa, dit-on, cette observation désobligeante : « La belle merveille que vous m'avez faite là. » C'est alors que l'architecte, outré de dépit, conçut l'idée splendide qu'il réalisa dans l'église dédiée à saint Jean des Rois (*San Juan de Los Reyes*). Isabelle, satisfaite cette fois, en pressa l'exécution avec tant d'ardeur qu'elle y fit travailler 1,226 tailleurs de pierre, à ce que l'on prétend avec une exagération vraiment méridionale. C'est là qu'après la guerre contre le dernier roi de Grenade, elle ordonna de déposer, comme trophées de son triomphe sur les Maures, les chaînes des captifs chrétiens délivrés à Malaga et à Almeria.

L'extérieur du temple bâti par Guas a été précipitamment achevé du temps de Philippe II et ne correspond pas à l'intérieur, qui forme un vaisseau unique de cinquante-six mètres de long. Les transepts surtout sont d'une rare élégance et l'on ne peut y contempler sans admiration d'énormes écussons aux armes de Castille et d'Aragon, surmontés de têtes d'aigle et accompagnés d'emblèmes. Cette ornementation produit un effet extraordinaire. Tout à l'entour du temple, au-dessus des arcades, court, en grandes lettres sculptées, une longue inscription rappelant la fondation de l'édifice. Le dessin original de Guas se conserve au musée de Madrid, et il en a été exécuté une photographie. Le cloître attenant à l'église, mais qui est malheureusement endommagé, est d'une richesse, d'une grâce, d'un effet pittoresque presque sans exemple.

Guas était représenté avec sa femme,

leur fils François et leur fille dans l'église Saint-Juste et Saint-Pasteur, dans la deuxième chapelle à droite en entrant par la porte principale. On y lisait sur l'imposte cette inscription : « Cette chapelle fut faite par l'ordre d'honoré » sieur Jean Guas, maître principal de » la première église de Tolède et maître » mineur (ou en second) des œuvres du » roi don Ferdinand et de la reine dona » Isabelle, lequel fit San Juan de Los » Reyes, et cette chapelle fit construire » Marine Juarès, sa femme. » La chapelle, dite autrefois de la Purification et depuis de la Trinité, avait un bénéfice à la collation de la famille de la fondatrice. La petite-fille de celle-ci, Anne, fille de François Guas, légua ce droit de collation à un habitant de Madrid, dont le nom accuse l'origine flamande, don Francisco de Rosas Van Cachem. En mourant, en 1597, cette dame fonda trois messes par semaine, que disait le titulaire du bénéfice dit de Jésus à la Colonne.

Alphonse Wauters.

Monumentos architectonicos de Espana, passim.

GUBERNATOR (J.). Voir LE GOUVERNEUR.

GUDELINUS (P.). Voir GOUDELIN.

GUDULE (sainte). naquit vers le milieu du VII^e siècle, dans un château aux environs d'Alost; elle y mourut le 8 janvier 712, et non en 670, ainsi que le dit Miræus. Son père, puissant seigneur austrasien, s'appelait Witger, et est qualifié de comte dans le manuscrit d'où sont tirées les différentes vies de sainte Gudule. Sa mère était sainte Amelberge (voir ce nom). Elle eut un frère et une sœur qui furent, comme elle, placés au rang des saints : Emebert, nommé aussi Adlebert, Aldebert ou Hildebert, évêque de Cambrai, et Reinilde, martyr. On raconte qu'avant sa naissance, sa mère eut une vision dans laquelle lui fut prédite la sainte vie de l'enfant qu'elle allait mettre au monde. Gudule fut tenue sur les fonts baptismaux par sainte Gertrude, qui l'em-

mena ensuite à Nivelles et prit soin de son éducation. Mais la sainte abbesse étant morte en 664, Gudule retourna dans la maison de son père, où elle continua à mener une vie retirée et pieuse. Elle mourut quand la réputation de ses vertus s'était déjà répandue dans tout le pays, et fut enterrée à Hamme, près de Vilvorde. Du temps de Charlemagne, son corps fut transporté dans l'église du Saint-Sauveur, à Moorsel, près d'Alost, où l'empereur fit en même temps bâtir un couvent de religieuses qui fut détruit par les Normands. Plus tard, Charles, le premier des ducs de Lothier qui se fixa à Bruxelles, fit transférer les restes de la sainte dans la chapelle qu'il avait dédiée à Saint-Géry, à l'intérieur du palais (vers 976). En 1047, ces reliques furent déposées en grande pompe dans la collégiale de Saint-Michel, qui prit dès lors le nom de Saints-Michel et Gudule.

Cette sainte est généralement représentée une lanterne à la main; la légende raconte, à ce sujet, qu'un matin, se rendant comme d'habitude avant l'aurore à l'église du Saint-Sauveur, à Moorsel, en tenant une lanterne, la lumière s'éteignit, et Gudule resta plongée dans l'obscurité; mais aussitôt elle eut recours à la prière et la chandelle placée dans la lanterne se ralluma miraculeusement. La fête de sainte Gudule se célèbre le 8 janvier.

Émile Varenbergh.

Acta sanctorum. — Butler, *Vie des pères, etc.* — Kervyn de Lettenhove, *Hist. de Flandre*, t. I^{er}. — Molanus, *Natales sanctorum.* — Miræus, *Fasti Belgici.* — De Ram, *Vie des Saints.*

GUELDRÉ (H. DE). Voir HENRI DE GUELDRÉ.

GUELTON (Sophie-Julie), cantatrice, née à Bruxelles, le 19 août 1819, décédée dans la même ville le 27 août 1841. Dès l'âge le plus tendre elle annonça un esprit vif et d'heureuses aptitudes. A peine âgée de cinq ans, elle connaissait déjà beaucoup de morceaux de poésie et savait les déclamer avec un sentiment vrai. Sa mère, Julie Simons (1),

(1) Épouse de M. Charles Guelton, directeur de l'hôpital Saint-Jean à Bruxelles.

excellente musicienne, lui donna les premières notions musicales. Un vieux maître, ami de la maison, la secondait en initiant l'enfant à l'étude du solfège. A quinze ans, sa voix, qui réunissait l'étendue à la justesse, se jouait de toutes les difficultés; on était émerveillé de sa virtuosité précoce. M. Cassel, professeur du Conservatoire de Bruxelles, lui avait appris à bien poser le son, à respirer, à varier les intonations; mais la nature seule lui révéla le secret d'harmoniser constamment ces procédés expressifs avec le caractère des mélodies. Elle paraissait prédestinée à exceller dans la musique dramatique.

Soucieux du brillant avenir qui semblait réservé à son élève, M. Cassel décida la famille Guelton à conduire Sophie à Paris, pour qu'elle pût recevoir les leçons du premier professeur de chant de l'époque, Bordogni. Celui-ci trouva la jeune cantatrice assez avancée pour être admise immédiatement au Conservatoire et obtint, à cet effet, pour elle une audition de Chérubini; mais le célèbre compositeur enthousiasmé fit plus et mieux qu'on ne lui demandait: il déclara par écrit et signa de sa main: « que » Mlle Sophie Guelton était, par le ta- » lent et la méthode, supérieure à un » premier prix du Conservatoire de » France, et que, par conséquent, elle » n'avait nul besoin d'y être admise ni » d'en suivre les cours. » Il en résulta que Bordogni seul se chargea de perfectionner ses études vocales.

En 1838, à son retour en Belgique, elle recueillit partout des témoignages de sympathique admiration: le charme de son caractère et sa grâce juvénile lui gagnaient le cœur de ceux qui venaient acclamer son talent. Elle se sentait heureuse de faire le bien, et spontanément, généreusement, elle offrait son concours dès que s'organisait une œuvre de bienfaisance. Les artistes les plus compétents l'engagèrent maintes fois à se produire sur la scène, lui prédisant d'éclatants succès; mais un tel projet éveillait chez Mme Guelton d'indiscrètes répugnances et Sophie, en enfant soumise, promit qu'elle n'aurait jamais

d'autre théâtre que l'estrade des salles de concert. Elle y fit d'amples moissons de lauriers et de fleurs, en France et en Allemagne, aussi bien que dans son pays natal; mais tant d'émotions, de fatigues et d'études altérèrent graduellement sa santé; sa poitrine fut atteinte d'un mal incurable, et c'est en vain que pendant l'hiver de 1839, elle revint de Paris pour trouver au sein de sa famille le calme et le repos. Son état de langueur ne cessa de s'aggraver, et elle s'éteignit à l'âge de vingt-deux ans, quand ceux qui l'entouraient se livraient encore à de cruelles alternatives de crainte et d'espérance. Ferd. Loise.

Dictionnaire d'histoire et de géographie, par Bouillet. — Dictionnaire biographique des Belges, par Pauwels-Devis.

GUERARDS (Marc). Voir GEERAERTS.

GUERRIC (*le Bienheureux*), abbé d'Igni. Chanoine et écolâtre de Tournai, sa ville natale, il enseignait avec distinction les sciences sacrées et profanes au cloître de la cathédrale, lorsque, attiré par la renommée de saint Bernard, il se rendit à Clairvaux. Son but en ce voyage, entrepris vers l'an 1131, n'était que de s'édifier et de satisfaire à la pieuse curiosité de connaître un aussi saint personnage. Séduit par l'éloquence onctueuse et insinuante de saint Bernard, il renouça à sa prébende pour se ranger sous la discipline de l'illustre moine. Le maître prit tant d'estime du disciple, que le bienheureux Humbert, abbé d'Igni, dans le diocèse de Reims, ayant abdié en 1138, saint Bernard jugea ne pouvoir lui choisir de plus digne successeur que Guerric. L'abbé de Clairvaux ne se trompait pas: le nouvel abbé devint bientôt son émule de sainteté et de talent. « Comme lui, » dit *l'Histoire littéraire de la France*, » assidu à rompre le pain de la parole » divine à ses frères, il mêlait la force » à l'onction dans ses discours; comme » lui, servent observateur de la règle, il » appuyait l'enseignement de l'exem- » ple; comme lui enfin, charitable et » discret dans son régime, il se propor- » tionnait à tous les esprits pour les ga-

« gner tous à Dieu. » Trithème exalte la facilité de son génie et la force douce de sa naturelle éloquence : *Ingenio facilis, eloquio dulcis et ad persuadendum idoneus*; et Dom Mabillon n'hésite pas à comparer ses sermons, dont nous parlerons plus loin, à ceux du grand abbé de Clairvaux.

Tels étaient son détachement de toute gloire humaine et sa scrupuleuse piété, que, se sentant mourir, il jeta au feu le recueil de ses homélies, dans la crainte, disait-il, d'avoir violé un statut de l'ordre qui défendait de publier aucun livre sans la permission du chapitre général.

Torturé, comme saint Bernard, pendant ses dernières années par les plus cruelles infirmités, il les supporta avec un égal courage et le suivit de près dans la tombe. Sa mort est rapportée dans le ménologe de Cîteaux, mais la date de cet événement, nous dit l'*Histoire littéraire de la France*, est douteuse. La plupart des auteurs mettent sa mort, d'après Manriquez (*Annales Cisterciennes*, c. 2, 4, p. 293) en 1157. Les seuls faits certains, c'est que la dernière époque connue de son gouvernement est 1151; et qu'il existe des actes de Geoffroi, qui fut son successeur, dès 1155.

Le missel de Cîteaux et Dom Ménard, dans ses suppléments au martyrologe bénédictin, comptent Gueric au nombre des saints.

Gueric, en jetant aux flammes ses sermons, ignorait que ses disciples en avaient fait quatre copies. C'est ainsi que ses calculs d'humilité furent déçus et qu'il s'est survécu dans ses écrits. La plupart justifient la bonne renommée de son talent. Quelques-uns, il est vrai, quoique en petit nombre, sont abstraits et subtils. Mais comme, en grande partie, ils sont écrits d'une manière claire et solide, il y faut voir moins peut-être le vice de l'orateur que l'influence de l'époque.

Toutefois, il n'est pas rare de trouver, en ces homélies de Gueric, des pensées originales, une morale solide, d'ingénieuses applications de l'Écriture. Les plus grands prédicateurs français n'ont

même pas dédaigné d'y nourrir leur inspiration (voyez la *Notice biographique* des PP. et autres auteurs à la suite de l'édition des œuvres de Bourdaloue, Versailles, 1812). Les sermons de Gueric, au nombre de cinquante-cinq, sont des instructions pieuses qu'il adresse à ses religieux, à l'occasion des principales fêtes de l'Eglise.

« Des six qui ont pour objet la Purification de Marie, fait observer l'*Histoire littéraire de la France*, Horstius doute que le pénultième appartienne à Gueric, tant parce qu'il ne se rencontre point dans le recueil manuscrit de ses sermons qui se conserve à Cologne, que parce que le style en est plus nerveux et serré que les autres productions oratoires de cet auteur. » Il nous paraît, en effet, lui être étranger, ainsi qu'à saint Bernard, parmi les sermons duquel on l'avait autrefois rangé. Il est beaucoup plus long que les autres, sans néanmoins être diffus. Le sujet y est traité d'une manière neuve et différente de celle de Gueric.

On compte de nombreuses éditions des sermons de Gueric, parus sous le titre : *Sermones de tempore, et de Sanctis, vere mellitos et aureos*. La première fut donnée à Paris, in-8°, l'an 1539, chez Gervais Chevallon, par Jean de Gaigny, chancelier de l'église de Paris, lequel, dans l'Avertissement, dit qu'il a publié cette édition par ordre du roi François Ier, sur un exemplaire de l'abbaye de Vaulaisant; l'œuvre est intitulée : *De Guericci abbatiss Igniacensis sermones antiqui, eruditionis et consolationis pleni*. Une nouvelle édition fut publiée en 1547, chez Nicolas le Riche, et augmentée d'une traduction française du même auteur; la seconde, corrigée sur d'anciens manuscrits par Jean Coster, parut, en 1546, à Anvers, chez Philippe Nutius; une troisième, encore in-8°, sortit des presses de Gabriel Buon, l'an 1563, à Paris; une quatrième du même format, fut imprimée à Lyon, en 1630, sous la direction de Dom Maur Raynaud, bénédictin. C'est l'édition d'Anvers, accueillie avec le plus de faveur, dont le texte a été inséré dans les grandes bibliothèques.

ques des Pères de Cologne et de Lyon (t. XXIII), et dans la bibliothèque des prédicateurs du Père Combétiis, où les homélies de Guerrie sont éparpillées et mêlées avec d'autres suivant l'ordre des matières. Elles figurent, en outre, à la suite des œuvres de saint Bernard, recueillies et publiées successivement par Merlon Horstius et Dom Mabillon.

Ce sont les seules productions littéraires de Guerrie qui aient encore vu le jour. Des suivantes qu'on lui attribue, les unes se conservent manuscrites en quelques bibliothèques; les autres, si jamais elles ont existé, semblent être retombées dans le néant. Ce sont :

1. Un traité ou discours : *De languore animæ*, qui commence par ces paroles du Cantique des cantiques : *Vulnerasti cor meum, soror mea*. Ce manuscrit, dit D. de Visch, se trouve à la bibliothèque de Saint-Martin de Tournai et en celle des Dunes. — 2. Des postilles sur les psaumes, dont il y a un exemplaire en deux volumes à l'abbaye de Saint-Martin de Tournai. Le tome I^{er} commence par : *Cum transcendissent qui portabant arcam, etc.*, et le tome II, par : *Exultate Deo, Verbum istud est David, etc.* L'ouvrage est intitulé : *Postilla fratris Guericci super Psalterium*. Reste à savoir, fait justement remarquer l'*Histoire littéraire de la France*, si ce frère Guerrie est l'abbé d'Igny, ou Guerrie de Saint-Quentin, dominicain du XIII^e siècle, dont on a divers commentaires sur l'Écriture, entre autres des postilles sur les épîtres de saint Paul. — 3. *Commentaires sur l'Évangile de saint Mathieu*. Ce manuscrit, qui se trouve à la bibliothèque de Turgaw, en Suisse, porte pour nom d'auteur Geurrie, que Gesner, dans sa Bibliothèque, croit être le nôtre. C'est, en effet, probable, dit D. de Visch, puisque Philippe Seguin, dans sa Bibliothèque manuscrite, cite parmi les divers ouvrages de Guerrie un commentaire sur saint Mathieu. — 4. Un autre commentaire sur les épîtres de saint Paul, qui n'est connu que sur la foi de D. de Visch. *Addit ipse Seguinus*, dit-il, *asseruari pariter in magno codice membranaceo bibliothecæ Caroli loci ejusdem Guericci,*

commentaria in Divi Pauli epistolas. Initium est : Obvians ros ab ordore. Dicitur extare Villarii, Bunderio judice. —

5. Un commentaire sur les épîtres canoniques, également d'après le témoignage de D. de Visch. Trithème lui attribue, en outre, un volume de lettres et d'autres écrits qu'il dit n'avoir point vu, et dont on ne connaît d'ailleurs aucun exemplaire.

Emile Van Arenbergh.

Histoire littéraire de la France, t. XII. — De Visch, *Bibl. scriptorum sacri ordinis cisterciensis*, p. 150. — Dom Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. XXII, p. 459. — *Bibl. gen. des écriv. de l'ordre de Saint-Benoît*, par un religieux bénédictin de la congrég. de Saint-Vannes, t. I^{er}, p. 431. — Dupin, *Nouv. biblioth. des auteurs ecclésiast.*, t. IX, p. 91; Lemaistre d'Austaing, *Recherches sur l'hist. et l'architecture de l'église cathédrale de Notre-Dame de Tournai*. — Butler, *Vies des Pères de l'Eglise*, t. XII. — Sweertius, *Athenæ belgica*, p. 296. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. I^{er}, p. 385.

GUBALD, abbé de Stavelot. Voir WIBALD.

GUIBERT (saint) ou WIBERT, naquit à la fin du IX^e siècle, dans le *pagus* de Darnau, dépendance du pays de Lomme. Son père, Lietholde, était un des principaux officiers du roi de Lotharingie et possédait de grands biens à Gembloux; sa mère, Osburge, était de race noble. Guibert avait peu de goût pour la profession des armes; cependant son père, voulant lui donner une éducation conforme à sa naissance, le fit entrer au service du roi Lothaire. Mais Lietholde étant venu à mourir, Guibert se retira dans ses propriétés auprès d'une sainte et généreuse femme, son aïeule Gisèle. Après avoir vécu quelque temps dans une sorte de solitude, il résolut de se faire moine et choisit pour lieu de sa retraite l'abbaye de Gorze, près de Metz. Avant de s'y rendre, il voulut disposer de ses biens pour une fondation pieuse. Ce fut vers l'an 940 que, de concert avec Gisèle, il fit bâtir à Gembloux un monastère de Bénédictins, qu'il dota avec toutes les terres qu'il possédait dans cette localité et ailleurs. Il fit dédier l'église en l'honneur de saint Pierre et de saint Exupère, martyr de la légion thébécenne, plaça à la tête de la communauté le sage Erluin, puis alla s'enfer-

mer à Gorze. Mais bientôt, accusé auprès d'Othon 1^{er} d'avoir donné à l'abbaye de Gembloux des fiefs qui ne lui appartenaient pas à titre héréditaire, il fut obligé d'aller se justifier auprès du roi. A la suite de ses explications, Othon, par un diplôme du 20 septembre 946, confirma toutes les donations faites par Guibert et Gisèle à leur monastère, et dota en même temps celui-ci de précieux privilèges, à savoir : qu'à la mort de leur abbé, les religieux auraient toujours le droit de désigner eux-mêmes son successeur d'après la règle de Saint-Benoît; que l'abbé pourrait faire construire une forteresse à l'effet de protéger l'abbaye et ses religieux contre les attaques des méchants, et choisir l'avoué ou protecteur des possessions du monastère; qu'il aurait le droit d'établir des marchés publics, de frapper monnaie et de porter le titre de comte; que nul comte ou officier royal ne pourrait exercer sur l'abbaye aucune juridiction sans l'autorisation de l'abbé ou de l'avoué (1). Cette difficulté heureusement écartée, il en surgit bientôt une autre. Remunde, sœur unique de Guibert, ayant épousé un seigneur nommé Héribrand, celui-ci revendiqua une partie de la terre de Gembloux, envahit le territoire de l'abbaye et en fit saisir les revenus. Héribrand fut excommunié, mais n'en continua pas moins à troubler les religieux de Gembloux dans la possession de leurs biens. Guibert fut obligé de quitter Gorze pour venir au secours de ses religieux et parvint, par ses instances et ses prières, à arrêter les excès de son beau-frère. Peu de temps après, un autre malheur menaça de nouveau l'institution naissante. Conrad, roi de Franconie, qui disputait la Lotharingie à Régnier II, comte de Hainaut, ayant été vaincu, appela à son aide les Huns qui, après avoir saccagé Lobbes, allaient se précipiter sur Gembloux. Guibert se porta au-devant de ces hordes

barbares, réussit à les éloigner et préserva ainsi l'abbaye d'une destruction certaine. Retourné à Gorze, Guibert fut atteint d'une cruelle maladie à laquelle il succomba le 23 mai 962, âgé environ de soixante et dix ans. A la demande des moines de Gembloux et suivant le désir exprimé par Guibert lui-même, son corps fut transporté et inhumé dans le monastère qu'il avait fondé, malgré l'opposition énergique des habitants de Gorze, et inhumé dans l'église de cette maison. Entre les années 1095 et 1099, Sigebert, moine de Gembloux, forma le dessein de faire rendre un culte public au saint fondateur de son monastère. Ce fut sans doute à cette occasion qu'il écrivit la vie de Guibert. Il se mit en relation avec Otbert, évêque de Liège, qui déféra l'examen de la cause à Frédéric, archevêque de Cologne, son métropolitain. Un synode général ayant été assemblé, la vie, les vertus et les miracles de Guibert y furent examinés, et il fut inscrit au catalogue des saints. Le 23 septembre 1110, Otbert se rendit à Gembloux et procéda à la levée du corps. En 1550, Lambert Hancart, abbé de Gembloux, fit placer ses reliques dans une chaise magnifique, qui fut ensuite vendue dans un moment de détresse. Les reliques, qui furent reconnues le 23 juillet 1623 et le 8 août 1871, sont conservées aujourd'hui dans l'église de Gembloux.

S. Bormans.

Acta sanctorum, 23 mai, V, p. 259; VII, p. 842. — Pertz, *Monumenta*, etc., VIII, 507.

GUIBERT, écrivain ecclésiastique, abbé de Florennes et de Gembloux, mort en 1208.

Cet auteur, l'un des plus féconds que la Belgique ait produits au XII^e siècle, doit surtout sa réputation au grand nombre de lettres qui sont sorties de sa plume. Disons cependant que ses épîtres présentent en général peu d'intérêt ou ne jettent qu'une lumière douteuse sur les événements de l'époque. On n'y rencontre pas de dates, pas de faits précis, mais beaucoup de répétitions et de verbiage. Le style de Guibert ne manque pas d'élégance, et l'on y remarque même de la recherche; mais, ses lettres et ses

(1) Ces immunités furent confirmées, le 25 mars 983, par le pape Benoît VII, qui exempta en même temps l'abbaye de toute soujection à l'évêque du diocèse. — Le diplôme du 29 juin 948, par lequel Othon donne pour avoué à l'abbaye Lambert, comte de Louvain, est apocryphe.

travaux sont moins le fait de ses réflexions que de ses extraits des Ecritures et des Pères de l'Eglise. L'écrivain n'a cherché ni la concision, ni la clarté; c'est pourquoi ses œuvres sont d'une lecture impossible et n'ont jamais été publiées qu'en partie et par fragments. Déjà de son vivant, elles étaient l'objet de vives critiques; on les considérait, dit-il lui-même, « comme si l'on n'y » trouvait rien d'utile pour l'édification » de ceux qui en écoutaient la lecture » ou en lisaient le texte » (*quasi in scriptis meis nulla penitus inveniantur utilia, quibus edificari possint legentes vel audientes*). On leur reprochait surtout d'être trop touffues, et, quoiqu'il ait essayé de se justifier de ce défaut, ailleurs il avoue son goût pour la prolixité, en déclarant que son style était aussi trop dur. Il ne semble donc pas avoir eu une idée bien nette de ce qui manquait à son talent d'écrivain. Comme je l'ai dit plus haut, c'est la clarté et la simplicité qui lui font défaut.

Il n'est pas aisé de reconstituer sa biographie à l'aide des détails que lui-même, et lui seul, nous fournit. Les esquisses que l'on en a tracées laissent beaucoup à désirer. C'est pourquoi je crois devoir en discuter ici quelques parties. Guibert était moine dans le célèbre monastère de Gembloux et fut témoin du premier incendie de la ville de ce nom, incendie qu'il attribue à un « malfaiteur nocturne et furtif » (*nefario nocturno et furtivo*). Le temple abbatial et les constructions adjacentes furent alors complètement incendiés; il fallut pour les rebâtir répandre dans le pays circonvoisin des circulaires de l'évêque et de l'abbé, implorant la générosité des fidèles, et, comme la communauté n'avait plus de locaux pour s'abriter, on dut disperser les religieux dans les prieurés ou fermes qui dépendaient de l'abbaye; Guibert, entre autres, fut obligé d'aller se fixer dans un lieu écarté, dans une véritable solitude. Ce fut pendant les loisirs de cette période de son existence qu'il s'appliqua à la lecture des livres saints et des écrits des Pères et qu'il en fit des extraits dont on trouve

plus tard tant de traces dans ses lettres.

Le premier incendie de la maison où il avait été reçu est celui de l'an 1136, et la meilleure preuve que l'on puisse en donner, c'est que Guibert place ce désastre vingt-neuf ans avant un second événement de même genre, occasionné par une guerre entre le duc de Louvain et le comte de Namur. Or, il y eut réellement des hostilités entre ces princes vers 1165 ou 1170, et il n'est pas impossible qu'elles aient été marquées par une seconde dévastation de Gembloux. Dans tous les cas, il ne peut être question du sac de 1185, car cette dernière date ne se concilie, ni avec les expressions de Guibert lui-même (*in secunda combustione ecclesie, id est Gemblacensis, que post aliquot annos, hoc est una minus annos triginta, prima nondum ad integrum restructa, quæque ex guerra ducis Lovaniensis et comitis Namurcensis accidit*), ni avec les nouvelles vicissitudes de l'existence de l'écrivain.

Guibert changea alors de genre de vie de la manière la plus complète. Sortant « des cavernes où il s'était renfermé » longtemps comme un hibou ou un « crapaud », c'est-à-dire quittant les localités écartées où il avait passé les années antérieures, il profita des retards que la restauration du monastère et la réorganisation de la communauté subissaient, pour parcourir différentes contrées. C'est alors qu'il faut placer son premier voyage en France et son séjour à Bingen, près de Mayence, séjour pendant lequel, en 1178, mourut sainte Hildegarde.

Il visita Reims ou Tours; il assista dans la première de ces villes à une messe composée à l'occasion d'un prodige attribué à saint Martin, dont les prières, dit-on, avaient fait sortir de terre le sang des martyrs Thébains; il y vit aussi, ainsi qu'à Tours, célébrer une fête qui se rapportait à ce miracle. Le saint évêque de Tours était, de la part de Guibert, l'objet d'une vénération particulière, à tel point qu'il en conserva le surnom de Guibert-Martin. Notre compatriote se lia avec les religieux ou chanoines du Grand-Monas-

tère ou cathédrale de Tours et avec leur abbé Hervé; leur écrivit qu'il n'avait pas entrepris son pèlerinage au tombeau du saint, leur patron, par goût pour les voyages, mais par dévotion, et leur adressa ensuite une épître où il blâmait leur genre de vie, tout en adoucissant ses termes, dans la mesure du possible. A Tours, il recueillit des monuments littéraires que l'on rencontrait difficilement, et notamment des écrits où l'on racontait les miracles opérés par saint Jacques, les victoires remportées par Charlemagne en Espagne, la mort du duc Roland; outre ces œuvres, où l'histoire était singulièrement travestie, il recueillit les écrits de saint Paulin. En un mot, il fit une moisson littéraire très abondante.

Guibert a écrit deux poèmes sur saint Martin : le premier est composé de vers rimés, de huit syllabes, l'autre d'hexamètres, et tous deux se trouvent dans un manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles (n° 5528). Pendant un voyage qu'il fit sur les bords du Rhin, il rencontra à Boppard l'archevêque de Cologne, Philippe de Heinsberg, qui s'y trouvait avec l'empereur Frédéric Barberousse. Il saisit cette occasion pour présenter au prélat son éloge de saint Martin (*Liber panegyricus in Sanctum Martinum rethorice descriptus, in quatuor tomis distinctus*). Celui-ci, qui l'avait, paraît-il, engagé à entreprendre ce travail, l'accueillit avec bienveillance, parcourut le poème et lui accorda de grands éloges; mais lorsque des clercs voulurent en prendre connaissance, Guibert employa, dit-il lui-même avec une modestie quelque peu affectée, tous ses efforts pour qu'ils ne le vissent point. Son style, ajoute-t-il, aurait pu paraître trop rude à des oreilles habituées à l'éloquence séculière, expression qui, si elle ne constitue pas une raillerie, donnerait à croire que les laïques s'exprimaient alors en latin avec plus d'art que les ecclésiastiques.

On a conservé plusieurs lettres de Guibert à l'archevêque : dans l'une, il s'excuse de ne pas être venu le trouver; dans une autre, il lui soumet son opus-

cule portant pour titre : *Super datum optimum*; ailleurs il fait l'éloge de la vie humble des religieux de Tours, combat les mœurs et les habitudes des mauvais prêtres, remercie l'archevêque de ses bienfaits, etc.; une dernière renferme des détails sur lesquelles je reviendrai.

Une circonstance singulière contribua à rendre plus fréquentes les relations de Guibert avec le clergé rhénan. La réputation d'Hildegarde, fondatrice et première abbesse du monastère de Rupertsberg ou Mont-Rupert, à Bingen, était alors très répandue. On accourait de loin pour la voir, pour l'entendre, pour la consulter; les uns se recommandaient à ses prières, les autres l'interrogeaient sur l'avenir. Les princes eux-mêmes se faisaient un honneur d'entrer en correspondance avec la célèbre visionnaire. A une époque inconnue, mais que l'on place vers 1170, Guibert lui écrivit qu'étant allé avec son supérieur, son abbé, à Cologne, il avait été, à trois reprises, empêché par Satan de se rendre auprès d'elle; il lui soumit alors trente-huit points de doctrine, dont les religieux de Villers désiraient avoir la solution, et dont Hildegarde donne l'explication, en restant dans les termes les plus vagues.

Plus tard Guibert, voulant s'assurer par lui-même de ce qu'était en réalité l'abbesse, se rendit à Bingen avec un chanoine de l'église Saint-Lambert, de Liège. Il y resta quatre jours et revint charmé de l'accueil d'Hildegarde et touché de sa piété. A Bingen, on n'avait pas moins été satisfait de lui et, à la mort de Fulmar, prévôt de Rupertsberg, qui servait de secrétaire à l'abbesse, on lui demanda de venir remplacer celui-ci. Guibert en obtint non sans peine la permission, grâce à l'intervention de Philippe, abbé du Parc près de Louvain. Il partit de nouveau pour Bingen (en 1176), accompagné de Waucher ou Chaucher, gardien ou sacristain de l'abbaye de Saint-Amand. Il occupait à peine son poste depuis trois mois lorsque son abbé le rappela; mais les instances des religieuses et celles de l'évêque de Liège (c'était alors Rodolphe de Zahrin-

gen), qui avait été élevé par Hugues, frère d'Hildegarde, chantre de la cathédrale de Mayence, déterminèrent Guibert à rester. Au bout de deux ans il était encore à Bingen lorsque l'abbesse mourut, et y il séjourna ensuite pendant une troisième année. La communauté, qui se composait alors de cinquante-cinq religieuses, ne put obtenir davantage. A la fin d'une de ses lettres à la prophétesse, Guibert envoie à celle-ci les salutations de quelques-uns de ses amis : Siger de Wavre, Nicolas le Jeune, chevalier de Nil (*Niel*), frère François le Reclus, frère Robert, demeurant à Mont-Saint-Guibert, Emmon, prêtre de l'église paroissiale de Gembloux, etc.

L'Allemagne était alors en proie à des déchirements intérieurs, provenant des querelles qui divisaient l'Empire et la papauté. Une grande partie du clergé restait fidèle à Frédéric Barberousse, une autre se montrait dévouée aux volontés du saint-siège. Les véritables sentiments de Guibert ne se laissent guère entrevoir. Il avait de nombreux amis dans le monde monastique : à Villers, à Parc, à Saint-Amand, etc.; dans le haut clergé il était lié avec des partisans de l'empereur, comme Chrétien de Buche, archevêque de Mayence (de 1164 à 1183), et avec des adhérents dévoués de la papauté, comme Sifrid, qui fut plus tard archevêque de Mayence (de 1183 à 1200), et Philippe, archevêque de Salzbourg. Dans une de ses lettres il les engage à souffrir patiemment l'exil pour la défense de la cause de Dieu, dans une autre il loue Sifrid d'avoir énergiquement soutenu les revendications du pape Alexandre III.

En Belgique, c'étaient surtout les querelles entre les princes qui agitaient le pays. Le Brabant et le Hainaut, après avoir été longtemps alliés, se trouvaient presque constamment en désaccord. Dans une lettre écrite à l'archevêque Philippe de Heinsberg, dont j'ai publié un fragment, Guibert félicite le prélat d'avoir rétabli la paix dans la ville de Liège, « où la discorde était entretenue » par des querelles frivoles et interminables, au sujet de la foi et des mys-

« tères; d'avoir conclu une trêve d'une
« demi-année entre le duc de Louvain et
« le comte de Hainaut, d'être ensuite
« intervenu entre le duc et le comte de
« Flandre, d'une part, et, d'autre part,
« le comte de Duras, qui avait été injus-
« tement dépouillé de ses domaines;
« d'avoir fait bon accueil aux religieux
« de Villers lorsque, accompagné de
« Guibert, il passait en hâte à proxi-
« mité de leur monastère. »

En 1185, la guerre se ralluma entre le duc de Brabant ou de Louvain et les comtes de Namur et de Hainaut, et Gembloux fut de nouveau emporté et saccagé. Neuf jours avant la prise de la ville, un immense incendie la dévora, ainsi que le monastère. Guibert, célébrait alors la messe matinale; il se réfugia en hâte dans la sacristie (*sacrarium*); il échappa au désastre, mais de ses quatre compagnons deux périrent étouffés par les flammes et deux furent grièvement blessés. Le jour du pillage, notre religieux perdit tout ce qu'il avait sur lui et même, à ce qu'il rapporte, tout ce qu'il avait écrit, notamment son poème sur saint Martin, mais il récupéra ses œuvres par la suite, puisqu'elles nous sont parvenues. On ne célébra plus la messe au maître-autel depuis ce jour funeste jusqu'à l'élection de Guibert en qualité d'abbé, neuf ans plus tard. C'est notre écrivain lui-même qui rapporte ces détails dans une lettre à une religieuse nommée Gertrude. Il partit à cette époque pour Tours, d'où il était revenu cinq années auparavant, c'est-à-dire vers 1180.

En 1188, Guibert fut élu abbé de Florennes, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Il accepta ces fonctions, grâce surtout à l'insistance d'un de ses amis, religieux comme lui et nommé Joseph; celui-ci, qui était au service ou sous la direction de l'archevêque de Cantorbéry, partit en 1190 pour la Terre-Sainte et se recommanda alors à ses prières. Nous le voyons encore s'adresser au nouvel abbé de Florennes pour se plaindre des tentations dont il était obsédé et se recommander à ses prières. Guibert entretint à cette époque une correspondance avec

Godefroid, abbé de Saint-Euchère, de Trèves; il resserra la confraternité qui avait été établie entre ce monastère et celui de Florennes du temps de Louis, le prédécesseur de Godefroid.

En 1194, il assista à Gembloux aux funérailles de l'abbé: au moment où il préparait son départ, tous ses anciens confrères lui témoignèrent le désir de l'avoir pour supérieur et il céda à leurs instances, mais la confirmation de son élection se fit attendre plus de quatre mois. L'évêque de Liège, Albert de Cuyck, refusa de le bénir, sous prétexte qu'il était devenu le chef d'une abbaye d'un ordre supérieur pendant qu'il était le chef d'une communauté moins importante. En réalité, paraît-il, Albert exigeait du nouvel élu cent marcs d'or, dont Guibert ne voulait payer que la moitié. Des envieux profitèrent de l'occasion pour l'accuser de simonie, c'est-à-dire d'avoir acheté sa dignité, mais l'abbé ayant soumis ces faits au jugement du pape Innocent, celui-ci le déclara exempt de tout blâme.

Un fragment de chronique, dont j'ai publié, dans le *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, le texte, malheureusement endommagé lors de la reliure du manuscrit, donne quelques détails sur l'administration de Guibert. Il y est question, non de faits historiques, mais de fondations religieuses, de menus détails d'ordre intérieur, d'acquisitions de biens. Guibert ajouta à son église abbatiale une chapelle dédiée à saint Martin, dont le culte lui était particulièrement cher; il parvint aussi à faire restituer à son monastère le personnel des églises de Bossut et de Bauvechain, dont l'abbaye avait été dépouillée, en l'an 1197, par la duchesse de Brabant Mathilde et l'évêque de Liège Albert.

Bientôt des raisons que l'on ne s'explique pas obligèrent Guibert à s'éloigner de Gembloux. Peut-être était-il en désaccord avec son prince, le duc de Brabant, dont il ne prononce jamais le nom, dont il ne dit pas un mot. Les religieux l'ayant invité à revenir parmi eux, il leur déclara qu'il ne pouvait venir reprendre ses fonctions dans son mo-

nastère, persuadé qu'il était de son impuissance à faire le bien; dans une lettre adressée à un religieux de Villers, nommé Rodolphe, il détaille les raisons pour lesquelles il renonça à la dignité abbatiale; mais ses explications sont assez vagues: il semble qu'il n'était plus écouté, qu'il ne parvenait pas à maintenir la discipline dans la communauté.

Ce fut en 1206 qu'il cessa d'être abbé de Gembloux; peu de temps après il abdiqua aussi à Florennes. En 1208, le 22 février, il mourut, ayant quatre-vingt huit ans et soixante-trois années de prêtrise; on lui donna la sépulture dans l'oratoire de Saint-Martin. Il avait employé la dernière partie de sa vie à réunir ses lettres, quoique d'après lui, elles eussent perdu presque toute importance, par suite de la mort de la plupart de ceux auxquelles elles étaient destinées. Elles remplissent la majeure partie de deux volumes manuscrits de la Bibliothèque royale (nos 5527-5534 et 5535-5537), où l'on trouve aussi un *Liber miraculorum sancti Martini*; les deux poèmes *De laudibus Sancti Martini*, le traité *De Solemnitate Paschali*. J'ignore ce que sont devenues l'*Apologie de Sulpice Sévère* et les *Consolations pour les malades*, également attribuées à notre auteur. Elles se trouvaient probablement dans le troisième volume des œuvres de Guibert, que Martène et Durand parcoururent lors de leur visite à l'abbaye de Gembloux.

On ne sait rien de sa famille, si ce n'est qu'il avait un neveu du nom de Lambert; dans une lettre encore inédite, il lui prodigue les assurances de son affection, mais il l'accuse de trop s'occuper de ses affaires temporelles. Quelque temps après sa mort, Hervard, archidiacre de Liège, en écrivant à un chanoine de la cathédrale de Laon, lui rappelle les qualités qui distinguaient Guibert et ses travaux, et l'engage à écrire la vie du saint dont Guibert était l'un des admirateurs. Pour terminer, je donne ici le texte d'un petit poème inédit, qui est intitulé: *Epytaphium dompni Guiberti abbatis* et qui fut composé peu de temps

après la mort de l'abbé de Gembloux :

*Aluic tu ne Thago licet usque coruscet harenis
 Preclais, Eridani major es anne senis.
 Cur? Quia fert aurum, quia fert electra, patronos
 Quos patris et patrie totus honorat hanos
 Dulce solum, palis equa polo, lux gloria cleri
 Urba priore viro desine sponsa queri.
 Floruit hic, marcet; stetit hic, jacet; albuic, aret;
 Euituit, sordet; non caro sorde caret.
 It cinis ad cinerem, pars major in ethere vergit,
 Jura quidem terre debite terra legit.
 l't jubar in tenebris oritur, de lumpade solis
 Justicie, tibi se dat polus alma polis.
 Guibertum Guibertus habet, novus hic erit heres,
 Par veteri, cujus dogma perhenne feres.
 Martini Martinus erit, nec ut ille labori
 Abnuet in Christo vivere sine mori.
 En Astrca redit, redeunt simul aures planè
 Secula, gens abist ferrea virgo manè.
 Nunc helyas duplicet radios ut pugna geratur
 Ad Gabaa Josue qui norus ecce datur
 Pugnât idem Gedeon, Madian stupet arma, mina-
 Fert recidiva tubam dextra lagena facem
 Flet Babylon rea, flet Zephirus, tepet aura, ca-
 minus
 Rorat, obest Sydrach, caumat is ira minus.
 Tu mihi major apex, mea portio, pacis asylum
 Lassabis ne meum thema perhenne stilum,
 Ante per elotam vagus effluet Aluic edem,
 Ante quidem cliui deseret ille pedem, [inus,
 Ante petet Scuthum vapor Ethne, Trinacria, He-
 Ante legent frondes equor, et alga nemus,
 Quam titulos mihi surda tuus obliuio demant,
 Dum licet egra situs frigore membra iremant,
 Si notum meminisse tui mihi lingua palato
 Hercat, Enea, Cesar, Homere, Cato.
 Proh pudor, inlumi, quod dico? Patest-ne jurare
 Campum spica, nemus virgula, stilla mare
 Sed licet exilis videatur et ultima rerum
 Fundere dulce potest uva relicta mcrum,
 Cum Lachesis minere volat, dum pectore deget,
 Meus bona dum molem corporis illa veget
 Nastra Tholia tuo vigilans inhiabit honori
 Inque tuo demum constat amore mori
 Farsitan emeritus meriti quum premia queramus
 Queras, esse tuum dclur, et ampla feram
 Vive, vale, cleri specimen, mage rure saheo
 Dulcis odor, dulcis sit tua vita Deo
 Te loca, te tempus negat hoc mihi quique negaris
 Ad presens nobis corpore, mente daris.
 Te Guibertus ad hoc ut sis, Guiberte, levamen
 Mite, suis misit, vive saluber, amet.*

On peut dire de cette poésie nuageuse qu'elle est le reflet exact de la prose, pleine de redondances, qui rend si pénible la lecture de quelques écrivains du XIII^e siècle.

Alphonse Wauters.

La *Chronicon Gemblacense*, dont Mabillon (*tibi infra*) s'est servi, contient une courte biographie de Guibert, mais cette biographie renferme des erreurs notables; elle rapporte qu'après avoir renoncé à ses fonctions abbatiales, il alla habiter Villers, puis Tours, et se fixa enfin près d'Aldegarde; or, en 1208, cette abbesse était morte depuis trente ans. Le jésuite liégeois Fisen a parlé de Guibert, mais lui attribue à tort des relations épistolaires avec sainte Lutgarde. Voir surtout Mabillon, *Fœdera analecta*, t. II, p. 536 et 480 (édit. en un vol. in-8°); Oudin, *Commentarius de scriptoribus ecclesiasticis*, t. II, p. 1594; *Histoire littéraire de France*, t. XVI, p. 506; De

Reiffenberg, dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 1^{re} série, t. IX, p. 440; Wauters, *Fragments inédits concernant l'abbaye de Gembloux*, dans les *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 4^e série, t. II. — Un grand nombre de lettres de Guibert ont été publiées par Martene et Durand, *Amplissima collectio*, t. I^{er}, p. 916, et de nouveau par Migne, *Stephani, Tornacensis episcopi, opera omnia*, col. 1283.

GUIBERT DE TOURNAI, écrivain ecclésiastique, né de parents nobles dans la ville dont il portait le nom, florissait pendant la dernière moitié du XIII^e siècle. Ayant embrassé la vie religieuse dans l'ordre des Frères Mineurs, il fut envoyé à l'Université de Paris pour étudier la théologie, y prit le grade de docteur en cette science, et l'enseignement publiquement pendant quelque temps. Ses vastes connaissances et les talents oratoires dont il était doué lui concilièrent bientôt l'estime et l'affection des personnages les plus illustres. Saint Louis IX, roi de France, pria l'humble franciscain de vouloir bien l'accompagner dans sa première expédition en Orient. Ce fut à la suite de cette expédition que Guibert composa l'*Hodæporicum* ou *Itinéraire* de la première croisade du saint roi de France. Malheureusement cet ouvrage, conservé à la bibliothèque de Saint-Martin de Tournai jusqu'à la fin du siècle dernier, est perdu maintenant, et malgré les recherches les plus minutieuses, on n'est pas encore parvenu à le retrouver; peut-être a-t-il été détruit, comme tant d'autres documents précieux, dans la tourmente révolutionnaire de la république française. « Si » l'*Hodæporicum* se retrouve un jour, » dit M. Kervyn de Lettenhove, il four- » nira la preuve que Guibert de Tournai » assista aux événements qu'il raconte. » Une lettre adressée à Isabelle, fille de » saint Louis, sur le bonheur de la vie » religieuse, où il l'exhorte et la con- » sole à la fois, ne peut avoir été écrite » qu'en Syrie, après les malheurs de la » croisade d'Égypte, pour déferer au » désir de saint Louis, qui croyait flé- » chir la colère du Ciel en pressant » vivement sa fille de se consacrer à la » pénitence. Guibert de Tournai put » accompagner à Japhé ou Jaffa le roi de » France, qui y fonda un couvent de

« Cordeliers.... Si Guibert de Tournai ne se retira point à Jaffa, il reçut au monastère de Ptolémaïde les adieux de Guillaume de Rubruquis, autre Frère Mineur, qui allait pénétrer au centre de l'Asie (1). »

Guibert mourut probablement après l'année 1270.

On lisait son éloge en bouts rimés à la suite de ses *Sermons sur le Saint-Nom*, dont le manuscrit faisait partie de la bibliothèque de Saint-Martin, à Tournai :

*O vas munditie, — septemplex arca sophie;
Cultor justitie, — professor theologie;
Quondam præco vie — Domini, similitis vir Elie;
Sacra pauperie — debellans arma Goliæ;
Sobrie, juste, pie, — frater Guiberte, Marie
Di precis eximie patrie — sis incola die
Doctorem patrie — Tornacum flens, Jeremie
Luctum fac hodie; — tibi mors est ista Josue.*

On a du père Guibert de Tournai les ouvrages suivants :

1. *Sermones dominicales per anni circulum habiti ad clerum Parisiensem*. Le manuscrit de ces sermons était conservé autrefois à l'abbaye de Saint-Martin, à Tournai. On lisait, en tête du volume, deux lettres du pape Alexandre IV au père Guibert, par lesquelles il priaït l'humble religieux de lui envoyer les sermons dont la renommée était parvenue jusqu'au saint-siège. Ces lettres, datées de la première année du pontificat d'Alexandre IV (décembre 1254-décembre 1255), étaient suivies de la réponse du père Guibert (2). Une copie de ces Sermons existait aussi autrefois à la bibliothèque de l'abbaye d'Alne; elle est renseignée par Sanderus, *Bibliotheca belgica manuscripta*, II, p. 245,

sous le titre de : *Sermones fratris Guiberti Minoritæ super dominicas et festa*. Le père Jean de Saint-Autoine dit, dans sa *Bibliotheca franciscana* (II, p. 19), que les *Sermones de diebus dominicis et sanctis* ont été publiés à Paris, en 1 vol. in-8°, en 1518. — 2. *Sermones de statibus hominum variis*, autrefois en manuscrit à l'abbaye de Saint-Vaast, à Arras, et imprimés, selon Valère André, Foppens et autres : a. à Louvain, en 1473 on sans date, par Jean de Westphalie (?); b. à Lyon, en 1511, par Etienne Guenard (PANZER, *Annales typographici*, VII, p. 296, et JOANNES A S. ANTONIO, *Bibliotheca franciscana*, III, p. 19); c. à Paris, en 1513. Ils commencent par les mots : *Elegi David servum meum* (3). Sont-ce peut-être ces Sermons qui figurent, sous le nom de : *Sermones varii*, dans la *Bibliotheca manuscripta* de Sanderus, I, p. 270? — 3. *Sermones septem in orationem dominicam*, conservés autrefois à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; ils commençaient par les mots : *Cum pius mundi factor et redemptor*, etc. — 4. *Sermones super Ave Maria*, autrefois en manuscrit chez les Franciscains de Cologne. — 5. *Sermones octo de Nomine Jesu*, conservés autrefois en manuscrit à l'abbaye de Saint-Martin, à Tournai (voyez SANDERUS, ouvrage cité, I, p. 118). — 6. *Tractatus de eruditione regum*, appelé aussi *Regula regum*, dédié ou adressé à saint Louis, roi de France. On trouvera dans les *Bulletins de l'Académie royale des sciences*, etc., de Belgique, 1^{re} série, XX, 1^{re} partie, p. 496-505, une note très intéressante de M. le

(1) *Bulletin de l'Académie royale des sciences*, etc., de Belgique, XX, 1^{re} partie, p. 497.

(2) Wadding affirme que le père Guibert envoya au pape Alexandre non seulement ses *Sermones dominicales*, mais aussi ses *Sermones de sanctis*, en tout 72 sermons, précédés de deux prologues, l'un commençant *Rogatus pluries*, l'autre *Sancissime pater*. L'un de ces deux prologues, au moins, se trouvait dans le manuscrit des *Sermones dominicales* de Saint-Martin à Tournai; voyez Sanderus, *Bibliotheca belgica manuscripta*, I, p. 125.

(3) Le manuscrit n° 4284 de la Bibliothèque royale, à Bruxelles, qui commence par les mots : *Elegi David servum meum*, renferme les *Sermones de Variis statibus*; il y a en tout 35 sermons, précédés de l'introduction suivante, que nous transcrivons ici parce qu'elle fournit des indica-

tions précieuses sur les œuvres homiletique du père Guibert : « Exequatus, inspirante Domino, sex partibus secundi tractatus, cujus est titulus de conditione doctoris, restat pars septima, quam habemus in manibus, difficilior et diffusior quam alie, de doctrina videlicet hominis pertinente ad predicatorum secundum experimentum practicæ. Sed quoniam de dominicalibus libus et sanctorum festivitatibus ad pie memorie papam Alexandrum quinquem scribentes ejus imperio et precepto nos expeditimus, ideo de his que pertinent ad diversa statuum et officiorum genera, prout Dominus dederit, subjungamus et titulos subnectamus :
« De diversis officiis et statibus;
« De præceptis divinis;
« De penis et gaudiis. »

baron Kervyn de Lettenhove sur cet ouvrage, qui se trouve actuellement à la bibliothèque publique de la ville de Bruges et provient de l'ancienne abbaye des Dunes. — 7. *Erudimentum doctrinæ*, ou *Rudimenta doctrinæ christianæ*, manuscrit conservé également autrefois à l'abbaye des Dunes, à Bruges, était, paraît-il, un traité spécialement destiné aux ecclésiastiques. — 8. *De modo ad-discendi, ad Joannem præpositum Brugensem, filium comitis Flandriæ*, faisait aussi partie des manuscrits des Dunes. — 9. *Vita S. Eleutherii, episcopi Tornacensis*. Cette vie, dont le manuscrit se trouvait à l'abbaye de Saint-Martin, à Tournai, a été publiée : a. par le père André Schott, dans la *Magna bibliotheca veterum Patrum*, de Margarin de La Bigne, éd. de Cologne, XV, p. 176-184; et b. par les Bollandistes, dans les *Acta sanctorum Februarii*, III, p. 196-206. — 10. *De reformatione pacis*. Jean de Saint-Antoine dit de cet ouvrage, dans sa *Bibliotheca franciscana* (II, p. 19) : « Cujus fragmentum refert Joannes Eusebius in sua *Bibliotheca Hieronymiana*, teste Bail, parte 3^a, suæ *Bibliothecæ Concionatoricæ*, fol. 139, cap. 37. » — 11. *De pace et animi tranquillitate*, traité publié par Margarin de La Bigne, dans la *Magna bibliotheca veterum Patrum*, éd. de Cologne, XV, p. 703-726, et dans le tome XXV de l'éd. de Lyon. — 12. *Tractatus de officio episcopi et ecclesiæ ceremoniis, ad venerabilem dominum D. Gulielmum* (de Bussis), *Aurelianensem episcopum*; ce traité, publié pour la première fois à Cologne, en 1571, chez Adolphe Rostius, en un vol. in-24, par Théodore Coesfeld ou Coisveld, religieux de Cologne, a été réimprimé dans la *Magna bibliotheca veterum Patrum*, éd. de Cologne, XIII, p. 395-412. — 13. *Chronica* ou *Chronicon*, autrefois en manuscrit chez les Augustins, à Cologne, et au prieuré de Sept-Fontaines, dans la forêt de Soignes, près Bruxelles. — 14. *Commentarius in Magistrum sententiarum*, autrefois à l'abbaye de Saint-Martin, à Tournai. Il commençait par ces mots : *Dan. XII. Pertransibunt populi, et multiplex erit scientia*. Le P. Guibert

composa, en outre, d'autres petits traités, qu'on voyait, avant la fin du siècle dernier, dans plusieurs grandes bibliothèques. Nous citerons : — 15. *De morte non timenda*, à la bibliothèque de la cathédrale de Tournai; — 16. *De verbis Domini in cruce*, à Saint-Jacques, à Liège; — 17. *Quodlibetum*, chez les Frères Mineurs, à Beauvais; — 18. *De voto*, au prieuré de Groenendael, près de Bruxelles; — 19. *De miraculis sancti Blasii, episcopi et martyris, apud Viconienses Fræmonstratenses, libri duo*. — 20. *Tractatus de virginitate*. — 21. On attribue aussi au père Guibert de Tournai un *Commentarius in epistolas D. Pauli*, dont des manuscrits se trouvaient aux abbayes de Saint-Victor, à Paris, de Saint-Bertin à Saint-Omer, et à Saint-Amand en Artois.

E.-H.-J. Reusens

Foppens, *Bibliotheca belgica*, I, p. 386. — Jacobus a Sancto Antonio, *Bibliotheca universa franciscana*, II, p. 19. — Kervyn de Lettenhove, *Conseils sur les devoirs des rois, adresses à saint Louis par Guibert de Tournai*, dans les *Bulletins de l'Académie royale des sciences, etc.*, de Belgique, XX, 1^{re} partie, p. 496-505. — Paquot, *Matériaux manuscrits*, III (manuscrit n° 47634, à la Bibliothèque royale, à Bruxelles).

* **GUICCIARDINI** (Louis), né à Florence, le 19 août 1521, mort à Anvers, le 22 mars 1589. Il passa la plus grande partie de son existence en Belgique, et y acquit, par son savoir et son caractère, une grande considération. Il s'y naturalisa en quelque sorte en consacrant à sa patrie d'adoption un monument littéraire, la *Description des Pays-Bas*, ouvrage traduit dans plusieurs langues et justement vanté par la plupart des érudits contemporains.

Guicciardini appartenait à une famille patricienne : il était neveu du célèbre auteur de l'*Histoire d'Italie*, et, à l'exemple de son oncle, il avait su mettre à profit la brillante éducation qu'il avait reçue. Selon l'usage de son pays et de son temps, il alliait l'amour des lettres et le goût des arts à une judicieuse entente des affaires, et c'est afin de s'initier plus complètement aux relations commerciales, si nombreuses, que sa ville natale entretenait avec Anvers, qu'il vint s'y fixer. Il comptait y deve-

nir le facteur ou mandataire des principaux négociants florentins. On ne sait au juste en quelle année il vint s'établir aux bords de l'Escaut ; on a seulement constaté qu'il y habitait déjà en 1542. Après les soins donnés à la gestion de ses affaires, il consacrait toutes ses heures de loisir à la culture des lettres, à l'étude de la philosophie et se préparait ainsi, indirectement, à faire éclore les écrits qui ont fait survivre son nom. Le mouvement intellectuel du xvi^e siècle tendait, on le sait, à la renaissance littéraire de l'antiquité ; on n'écrivait guère que dans la langue de Virgile. Guicciardini blâmait plutôt qu'il ne l'approuvait ce dédain des idiomes modernes manifesté par les érudits de son temps ; il l'estimait comme étant nuisible aux progrès de la civilisation, et ce fut cette conviction qui le déterminait sans doute à se servir, pour ses écrits, de sa langue maternelle.

Ses goûts studieux lui avaient fait contracter l'habitude d'annoter tout ce qui dans ses lectures frappait son esprit, et ce travail donna graduellement naissance à un recueil intitulé par lui : *Heures de Récréation* (*Hore di Recreazione*). Des circonstances fortuites firent, certain jour, passer ces pages sous les yeux d'un éditeur vénitien, qui se hâta de les imprimer à ses frais, sans faire connaître le nom de l'auteur ; mais à peine le recueil eut-il paru, en 1565, à Venise, qu'il obtint le succès le plus complet. Guillaume Silvius, imprimeur du roi à Anvers, en donna, de son côté, une nouvelle édition ; en 1568, Vincent de Milles Godines le traduisit en espagnol ; et un littérateur de Paris, alors fort à la mode, François de Belleforest, en publia, en 1571, une traduction française. Les *Heures de Récréation* de Guicciardini furent, en outre, réimprimées en 1573 et 1576, à Paris ; en 1609, à Rouen ; en 1573, à Lyon ; en 1579, 1594 et 1604, à Anvers ; la dernière édition est de 1693. Peu de publications eurent une vogue aussi complète, aussi méritée que ce recueil de maximes et de préceptes, empruntés aux auteurs anciens et modernes.

Habitant un pays dont les origines étaient imparfaitement connues, Guicciardini fut poussé par son esprit investigateur dans la voie des recherches historiques. Il n'existait pas encore de travail imprimé sur Anvers. Admirateur passionné de la ville de l'Escaut, il conçut le projet d'en donner une description complète, et c'est en y travaillant qu'il résolut d'étendre son cadre et de faire la description générale des Pays-Bas. Mais les recherches rétrospectives sur notre pays ne suffisaient pas pour occuper un esprit aussi actif que le sien : il se plut à rédiger aussi une histoire des commotions politiques et sociales survenues en Europe et, principalement, dans les Pays-Bas, depuis la paix de Cambrai, en 1529, jusqu'en 1560. Les deux ouvrages s'agrandissaient simultanément, et l'auteur les reprenait au fur et à mesure qu'il recueillait de nouveaux renseignements. En 1565, il publia, à Anvers, les *Commentarii delle cose più memorabili*, volume in-4^o de 238 pages. Quoique peu étendu, l'ouvrage eut un grand retentissement : on le réimprima à Venise, en 1566 et 1567 ; à Francfort, en 1582 ; Pierre-Paul Vandenkerkhove, de Dunkerque, en donna, en 1566, une version latine, publiée à Anvers chez Silvius et formant un volume in-12, de 481 pages, dédiée à Roger de Montmorency, prélat de l'abbaye de Saint-Vaast. Cette traduction fut réimprimée, à Francfort, en 1580, dans les *Annales sive historiæ rerum belgicarum a diversis auctoribus conscriptæ*, t. II, p. 97-178. L'éditeur en publia, en outre, une traduction allemande.

Lorsque parurent ces *Commentaires*, la *Description des Pays-Bas* était complètement terminée et s'offrait à la curiosité des lecteurs avec des qualités complètement nouvelles. Les auteurs nationaux qui avaient écrit antérieurement sur nos provinces s'étaient bornés à retracer la vie des souverains, en y ajoutant la chronologie aride des événements survenus pendant chaque règne. Se plaçant à un point de vue tout différent, Guicciardini réussit à faire connaître (selon ses propres paroles) « la

« situation, la grandeur, la beauté, la puissance et la noblesse de ces tant « excellents et admirables pays ». Les difficultés matérielles étaient grandes de son temps pour réaliser un tel programme. Ces difficultés ne le rebutèrent cependant point. Il consulta toutes les sources primitives de notre histoire, tant celles de l'antiquité classique que du moyen âge ; il mit à contribution la cosmographie de Sébastien Munster et celle de Pierre Appien. Sans s'égarer des fatigues, des ennuis et des dangers d'un tel voyage, il visita la plupart des localités du pays, afin d'y voir et d'y consulter les hommes les plus intelligents ou les mieux renseignés. Animé d'un zèle infatigable, il frappa à toutes les portes, fouilla les bibliothèques, et parvint ainsi à réunir des renseignements de toute nature sur les hommes et les choses. Il réussit enfin à mener à bonne fin son énorme travail en l'an 1559. Mais il ne discontinua pas à le grossir encore pendant cinq années. L'octroi pour l'impression du livre fut délivré à Bruxelles, le 29 septembre 1565 ; la dédicace au roi Philippe II est datée d'Anvers du 20 octobre 1566 ; mais il ne parut chez G. Silvius qu'en 1567, sous le titre de : *Descrittione di tutti i Paesi Bassi attribuenti detti Germania inferiore*. Il forme un volume in-folio de 296 pages (sans les préliminaires et la table), ornée de quinze grandes gravures sur bois, imprimées dans le texte, et de deux gravures sur cuivre. Guicciardini publia son ouvrage en italien ; il comprit cependant que pour lui assurer un succès réel, il importait de le traduire dans une langue plus répandue en Belgique ; il en prépara donc une traduction française, publiée à Anvers, chez G. Silvius, en 1567, c'est-à-dire la même année que le texte italien.

Après avoir fait une brillante description de l'état physique, social et politique des Pays-Bas, en l'année 1560, Guicciardini entre en plein dans son sujet, en indiquant les limites du pays, la nature du sol, le climat, les forêts, les fleuves, le nombre des villes et des villages. Il traite aussi de l'agriculture,

et après avoir donné des renseignements fort intéressants sur la vie sociale, sur l'industrie, sur le commerce, il fait connaître le pouvoir du souverain, les attributions du conseil d'Etat, du conseil privé, du conseil des finances, de la chambre des comptes, des tribunaux, de la force militaire, de la police, des assemblées des Etats, et enfin il caractérise la convention faite entre le pape et le souverain. Chaque province est décrite spécialement. Avant de parler des villes isolément, il examine leur ensemble. Il décrit ensuite chaque ville en particulier, en commençant par la plus importante au point de vue politique. Ainsi, dans la description du Brabant, il mentionne d'abord Louvain comme étant la première chef-ville du duché. Il traite ensuite de Bruxelles, d'Anvers et de Bois-le-Duc ; cet ordre est suivi dans les autres parties du livre.

Nous avons dit que Guicciardini avait commencé un travail sur Anvers, avant de s'arrêter au projet d'écrire une description complète des Pays-Bas. Comme habitant de cette cité, il avait pu réunir sur celle-ci des renseignements beaucoup plus complets que sur aucun autre. En effet, son travail sur Anvers comprend, dans l'édition italienne de 1567, soixante-cinq pages, tandis que la description de Louvain n'en compte que trois, celle de Bruxelles et de Gand, quatre, enfin celle de Bruges cinq. Dans sa description d'Anvers il consacra un chapitre aux beaux-arts en Belgique. Ce chapitre doit être considéré comme la base, le point de départ de l'histoire de l'école flamande. Le livre fut accueilli avec non moins de faveur à l'étranger qu'en Belgique même. Daniel Federman, de Memmingen, le traduisit en allemand. Cette traduction, dédiée à Gebhart, archevêque de Cologne, parut à Bâle, chez Sébastien Henricpetri, en 1580, et fut réimprimée à Francfort, chez Pierre Schmidt, en 1582.

Christophe Plantin, ce typographe si justement célèbre, tenait alors à Anvers ses presses au service des érudits ; il donna en un volume in-folio, de cinq cent cinquante-huit pages, une seconde

édition italienne de la *Description des Pays-Bas* et s'imposa de lourdes dépenses pour éditer cette publication qui, au lieu de quinze planches sur bois, renferme cinquante-six gravures sur cuivre, imprimées séparément. Le titre de l'édition annonce qu'elle est augmentée de plus de la moitié, ce qui n'est pas tout à fait exact ; mais, si les additions ne furent pas très nombreuses, elles offrent, en général, un véritable intérêt historique. Soucieux de la réputation de Guicciardini et peu satisfait de la première édition française, Plantin fit plus encore : il invita François de Belleforest à traduire l'ouvrage d'après le texte complété ; le travail s'exécuta et parut en 1582. Ce fut un des derniers ouvrages de l'habile et fécond traducteur, qui vit enrichir son œuvre de vingt-cinq nouvelles planches, indépendamment des cinquante-six anciennes.

Nous avons dit que la description d'Anvers constituait un travail à part, dédié *allo illustrissimo Senato d'Anversa*. Guicciardini ne se borna pas à cette dédicace : il voulut faire personnellement hommage de son livre et en offrit, lui-même, aux *chiarissimi Signori* un exemplaire. Il fut reçu, à cet effet, par l'administration en la séance officielle du 6 mars 1581, et l'accueil qu'il reçut prouva l'estime qu'on lui accordait et l'importance qu'on attribuait à son travail. L'assemblée décréta, séance tenante, qu'il lui serait offert, comme témoignage de la reconnaissance publique, une chaîne d'or d'une valeur de 200 florins, et elle chargea les trésoriers de la ville de lui remettre ce don au nom de la cité. C'était non seulement un hommage rendu au talent de l'écrivain et au caractère de l'homme, mais aussi au citoyen qui avait rendu d'éminents services à la commune. La *Description des Pays-Bas* était, dès lors, traduite en plusieurs langues. Don Carlos, auquel l'auteur en avait envoyé un exemplaire, lui accorda une gratification de 200 ducats, somme énorme pour l'époque. Le conseil communal d'Utrecht trouva le livre de Guicciardini si important qu'il accorda à Plantin un sub-

side pour faciliter la publication de la traduction de Belleforest (1581). Une troisième édition italienne de la *Description di Paesi-Bassi* parut à Anvers, chez Plantin, en 1588. Au point de vue typographique, ce splendide volume in-folio surpassa tous les précédents et doit être considéré comme l'un des plus beaux livres sortis des presses de l'illustre typographe. Cette édition de 1588, la dernière qui ait été donnée par l'auteur, est aussi la plus complète et la plus importante.

Le savant lexicographe Cornelius Kilianus, correcteur d'épreuves à l'imprimerie de Plantin, traduisit l'ouvrage de Guicciardini en flamand sur l'édition de 1581, traduction qui ne fut imprimée qu'en 1612. Un autre savant, Jean Brandt, secrétaire de la ville d'Anvers, beau-père de Rubens, le traduisit en latin ; mais il ne le publia pas, ayant été précédé par un travail analogue dû à Renier Vitellius, et imprimé en 1613. Un *Sommaire de la description générale de tous les Pays-Bas, de messire Louis Guicciardini*, composé par B. Rohault, parut, en outre, à Arras, en 1596.

Guicciardini occupait à Anvers une vaste et belle habitation, située rue du Marquis ; il en devint propriétaire en 1577, et la vendit en 1586. Véritable gentilhomme de naissance et d'allures, il paraît qu'il captiva les bonnes grâces du duc d'Albe lors de son arrivée au pays comme gouverneur général ; mais ces relations furent de courte durée. Le caractère franc et loyal de Guicciardini ne pouvait s'accorder longtemps avec celui du farouche capitaine. Un jour que celui-ci lui demandait un travail sur un impôt, il lui conseilla franchement de l'abolir, lui faisant remarquer qu'à son sens, le peuple était surchargé de taxes de diverses natures. Non seulement ce conseil fut très mal accueilli, mais le terrible gouverneur crut y voir l'indice d'un sentiment d'hostilité contre le gouvernement établi. Il fit arrêter Guicciardini, puis le laissa sortir de prison au bout de quelques jours, en déclarant que ce n'était

pas tant le conseil donné qui l'avait irrité, que le mode employé pour le lui faire parvenir, un homme très mal famé à la cour et considéré comme susceptible de trahison ayant servi d'intermédiaire.

Douze ans plus tard, le nom de Guicciardini se trouve mêlé dans une affaire infiniment plus grave : la première tentative dirigée contre la vie de Guillaume le Taciturne, qui se trouvait alors à Anvers, avec le gouvernement des provinces insurgées. La tête du prince avait été mise à prix. Or, il y avait à Anvers un marchand espagnol, Gaspar Anastro, qui, menacé d'une banqueroute immédiate, se flatta de rétablir ses affaires s'il parvenait à commettre ou à faire commettre le meurtre indiqué. Il s'ouvrit d'abord de ce projet à Antonio Venero, son teneur de livres, qui l'accueillit fort mal ; il s'adressa ensuite à Juan Jaureguy, Biscalien, également employé dans sa maison, en qualité de copiste, et celui-ci ne fit aucune difficulté pour se charger de l'attentat. Il alla trouver le prince, lui tira un coup de pistolet et le blessa à la joue. Le crime ayant excité l'indignation générale, l'écoute d'Anvers arrêta immédiatement plusieurs individus ayant eu des rapports avec Anastro. Il fut établi que Guicciardini avait diné plusieurs fois chez celui-ci. C'était plus qu'il n'en fallait pour le rendre suspect aux yeux de la justice ; aussi, malgré la considération dont il jouissait à Anvers, fut-il traité avec l'impitoyable sévérité du temps. On l'arracha de son domicile et, après un emprisonnement de plusieurs jours, il dut comparoir devant les échevins, comme étant accusé d'avoir eu des rapports intimes avec Anastro, peu de temps avant l'attentat. On lui reprochait, en outre, d'avoir écrit à Paris une lettre où il parlait avec mépris de l'inauguration du duc d'Anjou en qualité de duc de Brabant. Il put heureusement démontrer qu'il n'y avait rien de fondé dans ces accusations et fut relâché, le 24 mars 1582.

Le caractère grave et honnête de Guicciardini fut péniblement affecté par

cette persécution injuste ; il l'oublia cependant, ou plutôt s'en consola en reprenant avec une nouvelle ardeur ses travaux. Son dernier ouvrage, les *Précipites et Sentences les plus remarquables en matière politique* (extrait du livre de Francesco Guicciardini, le célèbre historien), parut en 1585, chez Plantin ; il est devenu de la plus grande rareté.

Guicciardini touchait de la ville d'Anvers une pension annuelle de 50 livres d'Artois, ainsi qu'il résulte du compte communal de 1577. Il mourut dans cette ville, à l'âge de soixante-huit ans, et fut inhumé dans la cathédrale de Notre-Dame, non loin du grand chœur. Le magistrat d'Anvers, voulant honorer sa mémoire, fit placer sur sa tombe une pierre commémorative, revêtue d'une épitaphe latine, composée en son honneur par le savant Sweertius. Le portrait de Guicciardini, peint à l'huile et le représentant à un âge assez avancé, a été gravé, en 1762, par Francesco Allegrini, et figure en tête de la notice consacrée, par Mauni, au célèbre écrivain.

Ed. van Even.

Domenico Manni, *Elogi degli Uomini illustri Toscani*. Lucce, 1771, 279. — Litta, *Famiglie celebri d'Italia*, t. V. — *Protocolles des échevins d'Anvers*, 1564, 1565, 1586. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. 1^{er}, p. 771. — Gachard, *Correspondance de Guillaume le Taciturne*, t. IV, p. 64. — Van Even, *Annales de l'Académie d'archéologie d'Anvers*, 1877, etc.

GUIDON (*saint*), en flamand, Sint Wye, mort en 1012 (?). Ce personnage, fort populaire dans une grande partie de la Belgique, eut une vie marquée par peu d'événements et resta toujours dans une position fort modeste ; il ne dut qu'à ses vertus la vénération que nos campagnards attachent à sa mémoire. Selon la tradition, il vit le jour, vers l'an 950, près de Bruxelles, soit à Berchem-Sainte-Agathe, soit à Anderlecht, où son nom resta à un héritage, le *Sint Wyen geleye*, et à un verger, le *Sincker Wyen bogert*. Il fut d'abord le serviteur d'un paysan et devint ensuite sacristain à Laeken, qui n'était alors qu'un hameau. Après avoir tenté une entreprise commerciale qui ne réussit pas, le bateau

sur lequel se trouvait son avoir ayant fait naufrage dans la Senne, Guidon entreprit le voyage de la Terre-Sainte et consacra sept années à cette entreprise difficile. Il revint épuisé de fatigue à Anderlecht, et y raconta les derniers moments de Wonedulpe, doyen de cette église, qu'il avait rencontré en route et qui, en expirant, lui avait confié son anneau. Les chanoines d'Anderlecht l'entourèrent de soins, mais ne parvinrent pas à prolonger sa vie, qui se termina le 12 septembre d'une année que l'on suppose être 1012.

Guidon fut d'abord enterré dans le cimetière d'Anderlecht, où, quarante-deux ans après sa mort, on éleva au-dessus de sa tombe un oratoire dédié à la Vierge; plus tard, du temps de l'évêque de Cambrai Gérard II, on transporta ses restes dans l'église, qui fut reconstruite à cette époque. De l'édifice datant du XI^e siècle il est resté une crypte ou chapelle souterraine, au-dessus de laquelle s'élève un chœur, rebâti en 1470. Au centre de cette crypte, au-dessus de l'endroit où, sans doute, ont été transportés et inhumés les restes du saint, on voit un vieux sarcophage que la tradition désigne comme son tombeau et qui est traversé par une ouverture dont les pierres sont fortement usées, parce que les pèlerins y passaient jadis en rampant.

Les paysans rendent encore aujourd'hui un culte à saint Guidon, qu'ils implorent contre la dysenterie, les maladies contagieuses et les maladies du bétail et des chevaux. Le dimanche après le 12 septembre et le lundi de la Pentecôte, ils vont en foule en pèlerinage à Anderlecht, où ils font le tour de l'église. Au siècle dernier, il y avait, à cette occasion, une course à cheval autour du temple, course qui était souvent marquée par des accidents, et dont le vainqueur recevait un chapeau de roses. Il y a une confrérie instituée en l'honneur du saint, et l'on montre encore dans la commune une fontaine, où ses ossements furent lavés au XI^e siècle, lorsqu'on les exhuma, et un tilleul, remplaçant un chêne qui était, dit-on, sorti par miracle

de terre à l'endroit où il avait planté son bâton.

Alphonse Wauters.

Vita sancti Guidonis, écrite au XII^e siècle, et publiée dans les *Acta sanctorum, mensis septembris t. IV*, p. 41 et suiv. — Sanderus, *Chorographia sacra Brabantiae*, t. III, p. 304. — Alphonse Wauters, *Environs de Bruxelles*, t. I^{er}, 17 et suiv.

GUIDONIS (J.). Voir GUYAUX.

GUIKARD, abbé de Saint-Trond. Voir WICART.

GUILLARD (Louis), évêque de Tournai; XVII^e siècle; Parisien d'origine, fils de Charles, seigneur d'Espichelière, président à mortier. Il porte de gueules à deux bourdons posés en chevrons d'or, accompagnés de trois rochers d'argent, deux en chef et un en pointe. Il fut nommé par faveur royale en 1513. Il eut une carrière ecclésiastique très accidentée. L'année même de sa promotion, Tournai étant aux mains des Anglais, Henri VIII nomma, pour le remplacer, un anti-évêque : le fameux Wolsey, alors évêque de Lincoln, mais qui ne reçut jamais l'investiture canonique. En 1518, Guillard revint avec les Français; mais en 1521, la ville étant passée à Charles V, il se vit, une seconde fois, dépossédé de son siège. Depuis, il fut successivement nommé évêque de Chartres en 1524, de Châlons-sur-Saône en 1554, et enfin de Sens en 1560. Il mourut à Paris, en 1565. Il a publié les *Statuta synodalia* de Tournai, 1520; les *Constitutiones synodales* de Chartres, 1550, et les *Constitutiones synodales* de Châlons. C'était, selon Dufief, un prélat plein de savoir et de mérite.

Albert Keyenberg.

Lemaistre d'Anstaing, *Histoire de la cathédrale de Tournai*.

GUILLAUME, COMTE DE LUXEMBOURG, mort en 1128 environ. Ce prince naquit du comte Conrad et d'une dame nommée Clémence. On a adopté pour date de la mort de Conrad le 6 août 1086, sur la foi d'une épitaphe qui se lisait jadis dans l'église abbatiale du Munster, à Luxembourg, mais cette inscription offre, dans sa rédaction même, la preuve que l'on en a altéré le texte

primitif. Conrad, y est-il dit, mourut du temps du pape Grégoire, sous le règne du tyran Henri le Damné; or, le célèbre Grégoire VII mourut en 1084, et loin d'être hostile à l'empereur Henri IV, le comte Guillaume, le fondateur du Munster, fut le fidèle serviteur de ce monarque et, plus tard, de son fils Henri V. Ils n'auraient pas autorisé l'emploi de termes aussi injurieux pour leur souverain, dans une église qui ne devait l'existence qu'à leur générosité. De plus, on mentionne dans l'épithaphe les fils de Conrad, mais en oubliant précisément le comte Guillaume, qui fut le second fondateur du Munster. Ce monastère ayant été plusieurs fois détruit et reconstruit, l'inscription aura été refaite; à en juger par les phrases ampoulées que l'on y remarque, elle n'est pas antérieure au *xvii*^e siècle et ne mérite par conséquent aucune confiance.

Conrad avait eu plusieurs fils, nommés Henri, Conrad, Guillaume, Adalbéron, archidiaque de Metz, qui fut tué pendant la première croisade, au siège d'Antioche, lors d'une sortie faite par la garnison et tandis qu'il s'amusa dans un verger, et Rodolphe, abbé de Saint-Vanne, de Verdun, qui décéda en 1099, au prieuré de Flavigny; leurs sœurs épousèrent: Ermesinde, Albert, comte de Dachsbourg, puis Godefroid, comte de Namur, et Mathilde, dame de Longwy, Godefroid, comte de Castres ou Bliescastel: cette Mathilde était fille d'Ermengarde, héritière de Longwy et, selon toute apparence, seconde femme de Conrad.

Ce fut le comte Henri qui succéda à son père Conrad; c'est lui, du moins, que l'on trouve, en 1095, en possession de l'avouerie de l'abbaye d'Echternach, l'une des principales possessions de sa famille. Mais il mourut sans enfants, ainsi que son frère Conrad, et ce fut Guillaume qui les remplaça. Dès 1096, il était avoué d'Echternach, en vertu, dit un acte de cette année, d'une autorisation de l'empereur, alors guerroyant en Italie. En 1093, on le qualifie déjà de comte de Luxembourg dans la charte de fondation de l'abbaye de Lach, mais

l'authenticité de ce diplôme est loin d'être à l'abri du doute.

Guillaume se montra très attaché à la famille impériale. Il fut témoin de plusieurs chartes importantes, notamment à Metz, le 23 mai 1107: à Strasbourg, le 24 septembre 1111; à Spire, le 8 août 1112, etc. L'archevêque de Trèves Engilbert, afin de s'attacher son frère, le comte Henri, lui avait donné 300 manses (soit environ 3,600 bonniers) pour les tenir en fief de son église, à charge de défendre au besoin cette dernière; vers l'an 1097, dans le but de récompenser les services de Guillaume et pour resserrer les liens qui l'unissaient à l'archevêché, Engilbert doubla l'importance de ce fief, à condition que Guillaume lui payerait la somme de cent marcs. Le comte servit Brunon, le successeur d'Engilbert, comme celui-ci, et figure dans plusieurs diplômes du prélat, notamment le 8 décembre 1106, en 1114, en 1115, en 1117. Il eut cependant quelques débats avec Brunon, celui-ci, après avoir rendu de grands services à l'empereur Henri V en Italie, ayant embrassé la neutralité entre ce monarque et le pape. Le comte Guillaume, au contraire, combattit vigoureusement, avec le duc de Souabe, Frédéric, pour défendre la cause impériale; plus tard, Frédéric et Guillaume se brouillèrent, et Brunon, voyant les domaines de son église livrés à la dévastation, les anathématisa l'un et l'autre (6 décembre 1122). Guillaume reconnut ses torts et obtint son pardon.

Le comte intervint aussi dans une querelle qui agita longtemps la Haute-Lotharingie ou Lorraine; Renaud, comte de Bar, y était alors le plus énergique défenseur de la cause papale. Richard de Grandpré, l'un des compétiteurs à l'évêché de Verdun, ayant en vain cité Renaud à comparaître devant lui pour se justifier de n'avoir pas pris la défense de l'église de Verdun, le fit déclarer, par une assemblée de ses vassaux, déchu de la dignité de comte de cette ville, dignité dont le comte de Luxembourg fut investi. Renaud prit les armes et attaqua Verdun, mais il fut repoussé et pour-

suivi par Richard et Guillaume, qui lui enlevèrent la forteresse de Saint-Mihiel. L'empereur Henri V intervint à son tour dans le débat, assiégea Bar et y fit prisonnier le comte Renaud, à qui il pardonna et qui se réconcilia ensuite avec Guillaume, en 1114. Les deux princes, devenus amis, marchèrent ensemble contre Verdun, mais leur entreprise ne réussit pas.

Dans ses dernières années, en 1127 ou 1128, le comte de Luxembourg eut une grave contestation avec un autre archevêque de Trèves, nommé Méginher. Il prétendit bâtir un château à Neumagen, sur les bords de la Moselle, en aval de Trèves, mais le prélat lui contesta ce droit, réunit une armée, et attaqua la nouvelle forteresse, dont il s'empara. Le comte a dû mourir l'année suivante, après avoir figuré parmi les témoins de la charte par laquelle l'archevêque de Mayence Adalbert confirma la fondation de l'abbaye de Dissibodenberg.

On sait peu de chose du gouvernement intérieur du comté de Luxembourg à cette époque. Les droits des abbayes d'Echternach et de Saint-Maximin, dont Guillaume était l'avoué, furent alors reconnus et confirmés. Dans une charte du 2 mai 1107, on voit que le comte avait injustement enlevé au second de ces monastères un bien dont il avait gratifié Gérard de *Dielsse*. La ville de Luxembourg s'agrandit et Guillaume y compléta la fondation du Munster, commencée par son père en l'an 1083; en y installant le premier abbé, nommé Fulmar, en 1122, il déclara que tous les ans, en mémoire de cette institution, on enverrait à Rome, pour le déposer sur l'autel de Saint-Pierre, un *aureus* ou pièce d'or, et il fit immédiatement accomplir cette formalité par son parent Herman, comte de Salm.

Le fils de Guillaume, appelé Conrad comme son aïeul, était comte de Luxembourg en 1131, et mourut en 1136, après avoir confirmé, en 1135, les droits de l'abbaye de Saint-Maximin. Comme il ne laissa pas d'enfants de Gisèle (ailleurs appelé Isabelle), fille de Gérard, duc de Lorraine, le comté de Luxem-

bourg échut à Henri, dit l'Aveugle, comte de Namur, fils du comte Godefroid et d'Ermesinde, tante de Conrad. La branche aînée de la lignée masculine de Sigefroi, le fondateur du château de Luxembourg, s'éteignit alors après avoir subsisté pendant un siècle et demi.

Alphonse Wauters.

Bartholet, *Histoire du duché de Luxembourg*, t. III. — Laurent de Liège, *Historia episcoporum Virdunensium*. — *Gesta Trevirorum integra*. — Beyer, *Mittelrheinisches Urkundenbuch*, etc.

GUILLAUME DE NORMANDIE, ou plutôt GUILLAUME CLITON, comte de Flandre. On ignore l'année de sa naissance; il mourut en 1128. Il était fils de Robert Courte-Heuse, duc de Normandie, et de Mathilde, fille de Baudouin de Lille. Son père ayant été dépossédé de son titre de duc de Normandie par son frère, le roi Henri d'Angleterre, Guillaume n'avait aucun droit à porter ce titre, et il est désigné dans l'histoire sous le nom de Guillaume Cliton.

La mort tragique du comte Charles le Bon, assassiné à Bruges en 1127, avait jeté la Flandre dans l'anarchie. Le dernier comte n'avait pas laissé de postérité, et les seigneurs flamands s'adressèrent au roi de France, Louis le Gros, suzerain du comté, pour obtenir du prince qu'il réprimât l'anarchie. Louis le Gros, qui peut-être recherchait un allié qu'il pût, à l'occasion, opposer au roi d'Angleterre, désigna Guillaume Cliton, et vint lui-même à Bruges présider à l'inauguration de son protégé. Mais l'adhésion des Flamands ne fut pas unanime, et malgré les promesses que fit le jeune comte de leur accorder de nouveaux privilèges, il ne parvint pas à vaincre leur répugnance d'être gouverné par un étranger. Le nouveau comte avait d'ailleurs plusieurs compétiteurs, notamment Baudouin IV, comte de Hainaut, arrière-petit-fils de la fameuse Richilde, Thierry d'Alsace, et Arnoul de Danemark, neveu du dernier comte Charles le Bon. Grâce à l'appui du roi de France, l'autorité de Guillaume Cliton fut sinon acceptée, au moins subie pendant quelques mois, et quand il se crut assez solidement établi au pouvoir, il s'affranchit

de l'exécution des promesses qu'il avait faites de supprimer certains impôts odieux et d'étendre les privilèges des communes flamandes. Sa conduite imprudente provoqua bientôt des émeutes à Lille, à Saint-Omer, à Gand; il les réprima avec dureté et s'aliéna tous ses sujets. Ses compétiteurs au comté de Flandre, Thierry d'Alsace et Arnoul, saisirent ce moment pour faire reconnaître leurs droits. Le premier réussit à rallier de nombreux partisans; Gand, Ypres et Bruges le proclamèrent. Guillaume Cliton réclama l'appui du roi de France, mais les Flamands repoussèrent énergiquement cette intervention en contestant au monarque français le droit de se mêler de leurs affaires intérieures. Thierry d'Alsace et Guillaume recoururent aux armes. Guillaume eut d'abord quelques avantages; mais, dans un combat qui fut livré près d'Alost, le 27 juillet 1128, il fut blessé mortellement.

Général baron Guillaume.

Le Glay, *Histoire des comtes de Flandre*. — Dewez, *Histoire de la Belgique*. — Gens, *Histoire du comte de Flandre*.

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, théologien, né à Liège, fleurit dans la première moitié du xire siècle. Il gouverna jusqu'en 1133 l'abbaye de Saint-Thierry, près Reims, d'où son surnom, puis renonça spontanément à sa dignité abbatiale pour embrasser l'ordre de Cîteaux, au monastère de Signy-lez-Mézières. Il prit une part active aux controverses religieuses de son temps et fut le premier à écrire contre les propositions d'Abélard sur la Trinité divine. Une étroite amitié l'unissait à saint Bernard, qui lui dédia un traité de la *Grâce et du libre arbitre*. Ses ouvrages, hautement estimés par D. Mabillon, sont assez nombreux; plusieurs ont été recueillis dans la Bibliothèque des Pères. Il y circule un souffle de mysticisme; nous citerons le *Speculum fidei*, *Enigma fidei*, *De contemplando Deo*, *De naturâ et dignitate amoris*, *De Sacramento altaris*, et une lettre sur la vie solitaire, adressée aux moines de la Chartreuse du Mont-Dieu (Ardennes françaises). Guillaume commença en outre une biogra-

phie de saint Bernard, du vivant même de son héros; il ne lui fut donné d'en rédiger que la première partie, la mort étant venue le surprendre, ainsi qu'il l'avait prévu dans sa préface. L'illustre abbé de Clairvaux ne dit adieu à ce monde qu'en 1153; c'est donc avant cette année qu'il faut fixer la date du décès de Guillaume.

Alphonse Le Roy.

Trithème, Miræus, etc. — *Histoire littéraire de la France*, t. XII. — Moréri. — Beedelievre.

GUILLAUME DE MALINES. Voir GUILLAUME DE MESSINES.

GUILLAUME DE MESSINES, patriarche de Jérusalem de 1130 à 1145, a quelquefois été appelé « de Malines », mais c'est une erreur; le texte de Guillaume de Tyr ne laisse à cet égard aucun doute. Il était Flamand et originaire de la petite ville dont il portait le nom (*Flamingus natione, de eo loco quo dicitur Mecine*. *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, année 1879, p. 164). C'était, dit Guillaume de Tyr, un homme simple et craignant Dieu, et il est peu question de lui dans l'histoire. On possède une lettre, écrite vers l'an 1135, dans laquelle saint Bernard lui recommande les chevaliers du Temple (Migne, *S. Bernardi opera omnia*, t. Ier, p. 336), et une bulle par laquelle le pape Lucius II (en 1144-1145), « voulant « honorer d'une manière particulière « l'église de Jérusalem », confirme à Guillaume et à l'église du Saint-Sépulcre leurs biens et leurs privilèges (Rosière, *Cartulaire de l'église du Saint-Sépulcre*, p. 6). Il mourut le 27 septembre 1145, après un pontificat de quinze années, et fut remplacé par Foucher, archevêque de Tyr.

Alphonse Wauters.

Guillaume de Tyr, L. XVI, c. 47, dans Bongars, *Gesta Dei per Francos*, t. II, p. 900.

GUILLAUME D'YPRES ou DE LOO, homme de guerre, brillant et aventureux, qui joua un rôle marquant à la fois en Flandre et en Angleterre. Il était fils naturel de Philippe, frère du comte de Flandre, Robert II de Jérusalem, et d'une fille de condition obscure. Lorsque Bandouin à la llaiche désigna

pour son successeur Charles de Danemark, sa mère Clémence et plusieurs vassaux influents prirent les armes afin de faire passer le comté à Guillaume d'Ypres, qui avait leurs sympathies et avait, d'ailleurs, épousé une nièce de la comtesse. Guillaume transigea avec Charles, moyennant une somme d'argent et quelques terres. Ambitieux et remuant, il est probable qu'il ne pardonna point à Charles de l'emporter sur lui. Après l'assassinat de l'infortuné comte, il se mit en rapport avec ses meurtriers, dans l'espoir qu'ils lui composeraient un parti; lorsqu'il vit qu'en s'associant avec eux, sa cause serait irrémédiablement perdue, il se tourna avec énergie contre les assassins, en fit arrêter plusieurs et les livra au supplice. Ces actes de justice ne servirent pas ses projets. Louis le Gros écrivit aux barons de Flandre pour les dissuader de reconnaître Guillaume de Loo pour seigneur, « ce bâtard, né d'un père noble, mais d'une mère de vile naissance, laquelle, pendant sa vie, n'a pas cessé de carder de la laine. » Le roi de France soutenait Guillaume Cliton de Normandie, qui triompha sous les murs d'Ypres. Guillaume de Loo, fait prisonnier par trahison, fut enfermé à Bruges. Bien que l'enquête que fit faire Louis le Gros, dans le but de connaître tous ceux qui avaient eu des intelligences avec les assassins de Charles le Bon, ne fût point défavorable à Guillaume, celui-ci ne fut relâché que l'année suivante (1128). Il se réconcilia avec le nouveau comte et lui fit hommage de sa vicomté d'Ypres et de sa seigneurie de Loo, et l'assista dans sa lutte contre les bourgeois. Il n'essaya pas non plus de disputer le trône à Thierry d'Alsace. Pendant quelques années, on n'entend guère parler de lui. Sa passion pour les entreprises guerrières et peut-être aussi le désir de satisfaire une vaste ambition l'entraînèrent en Angleterre. Ce pays était déchiré par des dissensions dynastiques. Etienne de Blois, comte de Boulogne, petit-fils, du côté maternel, de Guillaume le Conquérant, avait succédé à Henri 1^{er}, au préjudice de la fille

du roi, Mathilde, veuve de l'empereur Henri V. Guillaume de Loo met son épée au service d'Etienne et soutient sa cause avec de nombreux volontaires, chevaliers et piétons, accourus de la Flandre. Il passe avec le nouveau roi en Normandie, que menaçait Geoffroi d'Anjou et y tient seul tête à l'ennemi, les Normands, outrés de la confiance qu'Etienne accordait à des étrangers, ayant abandonné ses drapeaux. A l'expiration de la trêve de deux ans qu'Etienne avait acceptée de l'ennemi, le roi, retenu par une révolte anglaise, fit passer de nouveau la mer à Guillaume de Loo et au comte de Melent (mai 1138), qui assiégèrent Caen et continrent l'adversaire jusqu'à ce que Etienne pût finir la guerre en accordant une pension au comte Geoffroi.

Guillaume et les Flamands rendirent encore plus de services au roi en Angleterre. Guillaume commanda, avec Alain de Dinan, un des trois corps envoyés contre l'impératrice Mathilde, qui marchait contre lui avec une solide armée galloise. Ecrasé par des forces supérieures, il ne put que se replier en bon ordre, tandis que le roi, blessé à la tête, fut fait prisonnier. Ce revers ne le découragea point. Retiré dans le comté de Kent, où il avait reçu de grands domaines, il refusa d'entrer en négociations avec le roi vainqueur et parvint à rendre la confiance aux partisans du roi captif, rassemblant peu à peu des troupes et épiant l'occasion de reprendre l'offensive. Cette occasion se présenta bientôt. Ayant marché au secours de l'évêque de Winchester, qui venait de se rallier à la cause d'Etienne, il assiégea l'impératrice dans Winchester même, battit à Warwell deux cents chevaliers ennemis chargés de protéger un convoi de vivres et défit le gros de l'armée opposante à Stolibridge. En peu de temps, la cause de l'impératrice fut perdue. Guillaume délivra Etienne, qui lui donna en fief tout le comté de Kent et le combla de faveurs.

Il amena aussi la réconciliation du roi avec Théobald, archevêque de Canterbury, qu'Etienne avait chassé de son siège. Cette haute fortune cessa à l'avè-

nement d'Henri II, qui expulsa tous les Flamands, y compris Guillaume d'Ypres (1154). Devenu aveugle, le vieil homme de guerre revint en Flandre et se retira dans son château de Loo, où il vécut encore plusieurs années. Il avait consacré une partie de ses revenus au soulagement des pauvres, à la restauration de quelques églises, à des fondations pieuses. Il rebâtit, en 1152, le monastère de Saint-Bertin, à Saint-Omer, et fonda, près de Loo, un monastère de chanoines réguliers en l'honneur de saint Pierre. On présume qu'il mourut le 25 mars 1162.

Émile de Borelgrave.

J.-J. Desmet, *Notice sur Guillaume d'Ypres ou de Loo, etc.* (Nouveaux Mémoires de l'Académie, t. XV, 1832). — Gantrel, *Mémoire sur la part que prirent les Flamands et d'autres Belges à la conquête de l'Angleterre, etc.* (Nouvelles archives philosophiques, historiques et littéraires, 1838). — *La geste des comtes de Flandre*. — Gualteri, *Vita Caroli Boni* — Gualter, dans les *Acta sanctorum* du mois de mars, t. I^{er}. — Oudegherst. — Meyer. — Les chroniqueurs anglais de l'époque.

GUILLAUME, moine d'Aflighem, poète flamand du XIII^e siècle, né à Malines, vers 1210. Doué d'une intelligence vive et précoce, il se rendit fort jeune à Paris pour s'y appliquer à l'étude des lettres et prit, en rentrant dans son pays, l'habit de bénédictin à la célèbre abbaye d'Aflighem, près d'Alost. Sa supériorité intellectuelle, son érudition l'appelèrent bientôt à remplir les fonctions de prieur, d'abord dans son abbaye, ensuite au prieuré de Wavre, qui était une succursale d'Aflighem. Il avait gardé des relations d'amitié avec Jean d'Enghien, évêque de Liège, avec lequel il s'était lié autrefois à l'université de Paris.

L'évêque se souvenait volontiers de ce temps de leur jeunesse et il obéit à ses sympathies lorsque, en 1277, Henri de Vaelebeke résigna la prélature de l'abbaye de Saint-Trond; c'était une occasion pour placer Guillaume à la tête de cet important établissement monastique. Mais il était enfant naturel, et sa naissance y mettait obstacle. Pour le surmonter, l'évêque s'adressa au saint-siège et en obtint la dispense nécessaire. La position étant régularisée, Jean d'En-

ghien conduisit Guillaume à Saint-Trond, au milieu d'une réunion de gens de qualité, afin d'y procéder à son installation. Mais les moines refusèrent de le recevoir pour cause d'illégitimité. L'évêque irrité prit alors un bâton, ordonna aux moines de se mettre en surplis et d'aller à la rencontre de Guillaume, afin de le conduire en cortège à l'abbaye. Devant l'ordre formel du prélat, ils durent obéir et se soumettre. Ils constatèrent plus tard combien le nouveau titulaire était digne de se trouver à la tête du monastère. En effet, Guillaume était d'une profonde piété, d'une rare modestie, d'une grande bienveillance, et la moderation de son caractère rehaussait encore la noblesse de son esprit. Il se plaisait aussi à exercer noblement l'hospitalité. A certaines époques, il envoyait un de ses religieux sur la place de Saint-Trond pour inviter les étrangers de distinction à se rendre à l'abbaye et à s'y attabler.

Sous la prélature de Guillaume, on s'adonna aussi aux études avec beaucoup de zèle; les lettres fleurirent, et l'on trouvait dans l'abbaye plusieurs religieux très instruits, parlant les langues latine, flamande et française. Lui-même passait pour un excellent poète (*bonus metricus*) et il en fournit la preuve en traduisant en vers flamands la Vie de sainte Lutgarde, écrite par Thomas de Cantimpré, de l'ordre des frères Prêcheurs. Le manuscrit de ce poème, autrefois conservé à la bibliothèque de l'abbaye d'Aflighem, a été perdu, paraît-il, pendant les troubles du XVI^e siècle.

Guillaume traduisit aussi du flamand en latin un opuscule de Béatrix de Tirlemont, abbesse de Nazareth, morte en 1268. Cet opuscule relatait les visions de cette religieuse, qui l'avait écrit à la prière de son confesseur. La traduction latine en est parvenue jusqu'à nous, et elle a été publiée par J.-Ch. Henricquez, dans son livre intitulé : *Quinque prudentes Virgines*. Anvers, 1630, in-12.

Guillaume mourut à l'abbaye de Saint-Trond, le 14 avril 1297, après un règne de vingt ans. La communauté

pleura en lui la perte d'un chef vénéré et dévoué.

Ed. Van Even.

Goethals, de *Viris illustribus*. — J. Tritheimius, de *Scriptoribus ecclesiasticis*. — Periz, *Monumenta Germaniae historica*. t. X, p. 132 — Van Even, *Brabantisch Museum*, 1860, p. 282-290.

GUILLAUME DE SAVOIE, LXVII^e évêque de Liège, ne vit jamais son diocèse. La succession de Jean d'Aps, décédé au commencement de mai 1238, fut disputée par Othon, prévôt de Maestricht, et par Guillaume, doyen de Vienne en Dauphiné, évêque désigné de Valence. Frédéric II soutenait Othon; le pape Grégoire IX se prononça pour son compétiteur. Les Liégeois s'inclinèrent devant le choix du pontife; mais leur exemple ne fut pas suivi dans toutes les bonnes villes. Des désordres éclatèrent; le feu fut attisé par l'intervention de Waleran de Limbourg, partisan d'Othon. Il ne fallut rien moins, pour rétablir l'ordre, que l'arrivée d'un corps d'armée considérable, envoyé par Thomas de Savoie, comte de Flandre et frère de Guillaume. Ces détails se concilient difficilement avec l'assertion du moine Albéric, qui prétend qu'en cette même année 1238, Guillaume de Savoie, évêque de Valence et de Liège, occupant Crémone pour l'empereur, défit des troupes de Plaisance en marche pour porter secours aux Milanais (1). Il y a là évidemment confusion, ce qui n'est du reste point rare chez les chroniqueurs de cette époque. Tant est-il que Guillaume reçut du pape l'ordre d'aller occuper son siège, et qu'il mourut en route, soit en octobre 1239, soit le 1^{er} novembre, à Viterbe selon les uns, à Brescia selon les autres : cette dernière version paraît préférable.

Les historiens liégeois.

Alphonse Le Roy.

GUILLAUME DE LOUWIGNIES, général de l'ordre de Prémontré, né vers l'année 1240, dans le village d'où il tira son surnom, et décédé à Prémontré, le 24 avril 1311. Jeune encore, il prit l'habit de Prémontré à l'abbaye norbertine de Bonne-Espérance, près de

Binche, et fut, après sa profession religieuse, envoyé au collège ou maison d'études que son ordre avait à l'Université de Paris. Il prit, dans cette ville, le grade de docteur en droit canonique, *magister decretorum*. Les religieux de l'abbaye de Claire-Fontaine, à Villers-Cotterets, près de Soissons, le postulèrent bientôt pour leur abbé; il succéda, dans la direction de cette célèbre institution, à l'abbé Jean de Rohignies, ou bien à l'un des successeurs immédiats de celui-ci. On ignore la date de son installation dans ces fonctions; il les remplissait toutefois en 1286, car il fut alors, en qualité d'abbé de Claire-Fontaine, nommé arbitre pour terminer un différend qui s'était élevé entre les abbés de Prémontré et de Saint-Martin de Laon. L'abbé de Cuissy, dans le diocèse de Laon, mourut le 20 septembre 1288, et fut remplacé par Guillaume de Louwignies, qui toutefois n'occupa pas longtemps cette dignité, car, dès l'année même de son entrée en fonctions, il fut promu au généralat de l'ordre. Dans cette nouvelle position, il chercha avant tout à se rendre utile à ses confrères, et leur procura plusieurs privilèges de la part des souverains pontifes Nicolas IV, Boniface VIII et du bienheureux Benoît XI.

Après avoir dirigé l'ordre de Prémontré pendant seize ans, il résigna spontanément les fonctions de général en 1304; et se retira à l'abbaye-mère de Prémontré pour y vaquer à la prière et à la méditation. Il mourut pieusement dans cette maison le 24 avril 1311 et fut enterré au côté gauche du chœur de l'église abbatiale, avec l'épitaphe :

HIC JACET DOMINUS GUILLELMUS DE LOUWIGNIES, QUONDAM CANONICUS BONE SPEI, MAGISTER DECRETORUM, QUI POSTEA FUIT ABBAS CLARI FONTIS, POST HEC CUSSIACI, POSTMODUM HANC ECCLESIAM REXIT, ET TOTUM ORDINEM ANNIS SEXDECIM ET PACIFICE ET QUIETE: POSTEA SPONTE CESSIT ANNO DOMINI 1304. PARCE, JESU CHRISTE, MITISSIME AFFUIT ISTE. OBIT ANNO M CCCXI OCTAVO KAL. MAJI.

Prélat doux, éclairé, éloquent et très versé dans l'administration, il rédigea pour l'ordre les *Statuta ordinis Præmonstratensis in quatuor distinctiones digesta*, en suite d'une décision du chapitre gé-

(1) Muratori, *Annali d'Italia*, t. VII, p. 212.

néral qu'il présida en 1290. « Il les mit
« en meilleur ordre qu'ils n'étaient au-
« paravant, dit Paquot; il suppléa ce
« qui y manquait et redressa quelques
« articles qui ne lui parurent pas assez
« conformes aux canons ecclésiastiques. »

E.-H.-J. Rousens.

Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., III, p. 645.

GUILLAUME, fondateur du monastère de l'Olive, en Hainaut. Ce personnage ne nous est connu que par une biographie dédiée à l'une des supérieures de cette maison, nommée Catherine, et dont le texte a été communiqué par Henriquez aux Bollandistes pour être inséré par ceux-ci dans leur grand Recueil. Il en existait une traduction française dont Jacques de Guise s'est servi dans les *Annales du Hainaut* (t. III, c. 136-139), on qui est due à cet auteur. Guillaume naquit en Brabant, dans la partie de cette contrée où l'on parle le flamand, et exerça d'abord l'état de boulanger. Il appartenait, dit celui qui a écrit sa vie, à la classe moyenne de la société, n'étant ni riche, ni pauvre. Ayant jugé qu'il ferait de meilleures affaires s'il savait aussi la langue française, il quitta sa patrie, se mit à voyager, et séjourna quelque temps au monastère de Tenoille, près de Vervins, où il travailla pour la corporation, qui appartenait à l'ordre des Prémontrés. Ayant quitté cette retraite pour se jeter dans les plaisirs du monde, il eut, dit-on, une vision, à la suite de laquelle il changea complètement de manière de vivre.

Il se fixa alors sur les confins du duché de Brabant et du comté du Hainaut, près de Morlanwelz, en un lieu appelé le *Champ du potier* (*Ager figuli*). Entouré de bois, planté d'arbres, arrosé par des cours d'eau, ce séjour présentait l'aspect le plus riant; mais Guillaume y mena la plus rude existence, vivant uniquement d'herbes, c'est-à-dire de légumes; se traînant plutôt qu'il ne marchait, se contentant pour asile d'un trou creusé en terre. Il ne tarda pas à attirer l'attention des habitants du voisinage, qui lui bâtirent une hutte. Il avait, au surplus, sollicité du curé de la paroisse l'autori-

sation d'habiter en cet endroit, qui faisait partie des domaines d'un seigneur appelé Eustache, le seigneur de Rœux. Son biographe n'omet pas de le représenter comme assailli de tentations et accablé de coups par les démons; il persista dans son genre de vie et s'adonna énergiquement à l'étude.

Encouragé par les exhortations d'un prêtre de mérite, maître Jean de Nivelles, et par les dons de Berthe, la femme de sire Eustache, Guillaume se présenta pour recevoir la prêtrise, qui lui fut conférée par l'évêque de Cambrai Jean de Béthune (entre 1200 et 1219). C'est alors qu'il remplaça son premier oratoire par une église en pierre et qu'il songea à réunir autour de lui une communauté; il la composa d'abord de quelques religieuses venues de l'abbaye de Fontenelle, près de Valenciennes, établie en 1211, mais elles le quittèrent bientôt et il les remplaça par sept autres, sortant de l'abbaye de Moustier-sur-Sambre, où l'on n'admettait que des filles de noble extraction. Tels furent les commencements du petit monastère de Notre-Dame de l'Olive.

Guillaume mourut en l'année 1240, ou plutôt en 1241, le 10 février, à l'âge de soixante-six ans, ou selon Raissius de quarante-six ans. D'après la première de ces opinions, il serait né en 1174, d'après la seconde, en 1194. Cette dernière date est inacceptable, car on nous montre Guillaume comme ayant été très lié avec Marie d'Oignies, autre ascète du même temps; or, Marie mourut en 1213, à l'époque où Guillaume avait déjà eu de nombreuses aventures. Notre personnage conserva la réputation de saint ou de bienheureux; son tombeau, qui se voyait dans l'église de l'Olive, disparut lors de l'incendie du monastère par l'armée du roi de France Henri II, le 21 juillet 1554.

Alphonse Wauters.

Acta sanctorum, Februarii t. II, p. 493 et suiv.
— Vinchant, t. II, p. 314.

GUILLAUME DE DAMPIERRE, comte de Flandre de 1246 à 1251, date de sa mort. Ce prince était le fils aîné de Guillaume, seigneur de Dampierre, et de

Marguerite, sœur de Jeanne, comtesse de Flandre et de Hainaut. Sa naissance doit se placer en 1223 environ, peu de temps après le mariage de sa mère, qui avait été d'abord unie à Bouchard d'Avesnes et se sépara de lui lorsque les souverains pontifes eurent condamné son premier mariage, par le motif que Bouchard, dans sa jeunesse, avait été diacre. On connaît les interminables querelles qui éclatèrent ensuite entre les enfants des deux lits de Marguerite, les Dampierre, d'une part, les d'Avesnes, de l'autre; Guillaume en fut la victime.

Après la mort de Guillaume, seigneur de Dampierre, arrivée en 1232, un accord fut conclu à Asnières, près de Paris, le 18 janvier 1234-1235, au sujet de la succession de Marguerite; ses biens propres furent divisés en sept parts, dont on assigna deux à Jean et Baudouin d'Avesnes et cinq aux Dampierre. A ce qu'il semble, tous vivaient alors en paix; mais, Bouchard étant venu à mourir et la succession aux comtés de Flandre et de Hainaut s'étant ouverte par le trépas de Jeanne de Constantinople, la querelle se ralluma.

Les d'Avesnes avaient été solliciter l'appui de l'empereur d'Allemagne Frédéric II, suzerain du Hainaut et de la Flandre impériale, qui n'hésita pas à les reconnaître comme étant de naissance légitime, ce que la cour de Rome, après des enquêtes solennelles, fit aussi à plusieurs reprises. Mais le roi de France, qui tenait sans doute à séparer l'un de l'autre les Etats laissés par Baudouin de Constantinople à ses filles, protégea d'une manière spéciale les Dampierre, dont l'origine était française, tandis que le père des d'Avesnes appartenait à une famille du Hainaut, vassale par conséquent de l'empire d'Allemagne.

Au mois de janvier 1245-1246 tous les enfants de Marguerite s'en remirent à la décision du roi de France, Louis IX ou saint Louis, et du légat du pape, Odon, évêque de *Tusculum*. Ils s'engagèrent à accepter sans réserve la décision de ces deux arbitres, et les seigneurs et les villes des domaines de Marguerite en firent autant. Au mois de juillet suivant,

Louis IX et le légat adjugèrent le Hainaut à Jean d'Avesnes et la Flandre à Guillaume de Dampierre, en leur laissant le soin de pourvoir chacun les autres enfants du même lit d'une manière convenable. Guillaume, qui, en cette occasion, avait, dit-on, traité les d'Avesnes de « fils d'un prêtre défroqué », s'empessa d'accepter la sentence. Il la ratifia de nouveau au mois d'octobre de la même année, en faisant hommage au roi de France pour la Flandre et en déclarant que si la comtesse Marguerite ou lui n'exécutait pas les engagements résultant de la sentence, il perdrait tous ses droits sur le comté. Il promit eu même temps au roi de Navarre, comte de Champagne, de céder tous ses domaines dans ce dernier pays, et notamment Dampierre, à l'un de ses frères, qui les relèverait directement du roi.

Les d'Avesnes se montrèrent très mécontents d'un accord par lequel le roi Louis leur donnait, et encore d'une manière incomplète, ce qui ne dépendait pas de lui, et leur enlevait ce dont il pouvait disposer; mais, pour le moment, ils n'agirent pas. Quant à Guillaume, qui porta dès lors le titre de comte de Flandre, il épousa Béatrix, veuve de Henri Raspon, landgrave de Thuringe, roi des Romains, et fille d'Henri II, duc de Brabant, à qui la comtesse Marguerite, par acte daté du 13 août 1247, promit d'assigner 3,000 livrées de terres, c'est-à-dire un revenu annuel de 3,000 livres en biens-fonds, sur la ville et la châtellenie de Courtrai. Lorsqu'Henri III succéda à son père, Henri II, en 1248, Guillaume s'unit à lui par un traité d'alliance et s'engagea à le défendre contre toute créature mortelle, sauf contre ses propres suzerains.

On possède peu de diplômes du jeune prince, d'autant plus que les deux comtés appartenant à sa mère comme héritière directe, il n'était en Flandre qu'associé à son pouvoir. Il approuva, au mois d'août 1247, la charte de fondation du monastère de Baudeloo, octroyée par sa mère; en juillet 1248, les nouvelles acquisitions des abbayes des Dunes et de Ter-Doest, la cession à l'hôpital

Marquette, de Lille, de 50 bonniers de marais ; celle de 144 bonniers du bois de Raches à l'abbaye de Flines et l'abandon du pacage dans les marais de Flines à la même communauté et aux habitants de six villages voisins. La comtesse Marguerite était en désaccord avec l'abbaye de Saint-Bavon au sujet de l'exercice de la haute justice dans le village de Watrelos, près de Lille, et de la propriété d'un bien dit *Oulende* ; elle et Guillaume, son fils, s'en remirent à ce sujet à des arbitres, au mois de janvier 1247-1248 et, plus tard, acceptèrent leur décision au sujet d'*Oulende*, le 15 mai suivant, et celle relative à la juridiction de Watrelos, le 21 juin 1249.

Guillaume, comte de Hollande, ayant été élu roi des Romains en haine de l'empereur Frédéric II, les d'Avesnes, ses beaux-frères, sollicitèrent son appui contre Marguerite et les Dampierre. Ce fut à la suite de leurs excitations que Florent, frère de Guillaume et régent de Hollande, attaqua la Flandre et y causa de grands dommages, mais il fut repoussé et forcé de signer, le 7 juillet 1248, un traité désavantageux, par lequel il reconnaissait les droits de suzeraineté de la Flandre sur la Zélande, traité que le roi Guillaume confirma à son tour, au mois de septembre. La comtesse Marguerite, loin de se montrer, comme on l'a dépeinte, l'ennemie implacable des d'Avesnes, parut, au moins à cette époque, vouloir jouer le rôle de médiatrice. Au mois de janvier 1248-1249, les d'Avesnes renoncèrent à leurs droits sur la Flandre impériale, le fief des comtes de Flandre en Angleterre, la gaverne et la châtellenie de Cambrai ; quant à la comtesse, elle manifesta solennellement l'intention de s'entremettre pour que les Dampierre renonçassent à différents hommages et à une somme de 60,000 livres qu'ils avaient réclamée.

En 1250, une sorte de congrès eut lieu à Bruxelles. On y sanctionna la paix conclue entre Marguerite, d'une part, et le roi Guillaume, au sujet de la Zélande ; le duc de Brabant s'engagea à soutenir la comtesse si l'on ne respectait

pas ses droits et ses domaines ; enfin l'égat du pape Innocent IV, dont l'influence était d'autant plus grande que la cour de Rome avait fait élever au trône le comte de Hollande, se prononça dans le même sens, comme Innocent IV le fit lui-même, le 14 juillet.

En janvier 1249, Guillaume de Dampierre était déjà parti pour l'Égypte, où il suivit saint Louis et où il se distingua par sa vaillance. Il y fut aussi fait prisonnier, comme le monarque et toute son armée. Dans un passage de son livre, Joinville parle du comte de Flandre comme ayant quitté le roi au mois de mai 1250, après le traité conclu avec les Sarrasins ; mais ailleurs il le cite plusieurs fois parmi ceux qui allèrent avec saint Louis à Saint-Jean d'Acre, et cette fois il a raison, car le roi parle de Guillaume dans une lettre qu'il envoya en France et qui est datée du mois d'août.

Le jeune comte de Flandre ne revint dans son pays natal que pour y périr d'une façon tragique. Le seigneur de Trazegnies ayant convoqué ses voisins à un grand tournoi, le 12 juin 1251, Guillaume de Dampierre y parut et y déploya une adresse merveilleuse. Ses adversaires cédaient devant lui, lorsque, tout à coup, une troupe de chevaliers l'attaqua par derrière, lui et les siens, et les frappa sans pitié. Guillaume tomba sous les pieds des chevaux ; quand on le releva, ce n'était plus qu'un cadavre.

Sa mort, que l'on attribua à une trahison des d'Avesnes, fut le signal d'une guerre qui fut fatale à la fois à la Flandre et au Hainaut et qui ne se termina qu'en 1256. Guillaume n'ayant pas laissé d'enfants, ses droits passèrent à son frère Guy, avoué de Béthune, qui opéra le relief du comté de Flandre au mois de février 1252. Sa veuve lui survécut de plus de trente années ; elle conserva la ville et la châtellenie de Courtrai, dont elle se qualifiait la dame et, en mai 1273, elle renouça au restant de son domaine au profit du comte Guy, moyennant une reute annuelle de 4,500 livres.

Les événements de la vie de Guillaume de Dampierre ne nous ont été racontés ni en détail, ni avec exactitude,

et la vérité se trouve altérée à la fois, dans l'annaliste du Hainaut, Jacques de Guyse, et dans mainte chronique de Flandre, où tantôt on parle de Guillaume, sire de Dampierre, second mari de Marguerite, comme ayant été comte de Flandre ou ayant laissé ce pays à notre héros, et où ailleurs on attribue la mort de celui-ci à l'air infect régnant dans les prisons où Guillaume avait languï en Egypte. Jean d'Outre-Meuse place sa mort en 1239 et parle du tournoi de Trazegnies comme ayant été proclamé par les soins des d'Avesnes. Il y vint, ajoute-t-il, plus de mille chevaliers. Au banquet donné à cette occasion, Jean d'Avesnes et son frère Baudouin, vêtus de cottes d'écarlate, servirent eux-mêmes devant leurs frères de Dampierre, etc.

J'ai déjà relevé toutes ces erreurs, dont j'ai fait justice. Disons, pour terminer, que Guillaume s'était concilié de nombreuses sympathies par son amour pour les lettres et que sa mort fut déplorée par les trouvers. Marie de France lui dédia ses traductions d'Esope et l'appelle « le plus vaillant de ce « royaume », c'est-à-dire de la France. Dans le *Couronnement Renart* elle l'a chanté en ces termes :

- « Comte Guillaume, ah! tu n'étois
- « Conquérant que de nobles faits;
- « Loin de la ruse et loin du vice;
- « Et c'étoit raison et justice,
- « Toi qui ne vivais que d'honneur
- « Que nous le tinssions à seigneur. »

Alphonse Wauters.

Juiville, *Vie de saint Louis*. — De Smet, *Corpus chron. Flandrie*. — Wauters, *Table chronol. des chartes et diplômes concernant l'histoire de la Belgique*, t. IV et V, passim.

GUILLAUME, auteur des romans néerlandais de *Madoc* et de *Reinaert de Vos*, poète flamand, florissait pendant la première moitié du XIII^e siècle, et vivait probablement dans la partie orientale de la Flandre, notamment à Gand, qu'il cite deux fois avec les localités environnantes dans le second de ses ouvrages, l'immortel roman du Renard. Ce grand écrivain se présente à la postérité sans nom patronymique, sans véritable biographie, mais avec

l'aurole du génie, l'admiration de vingt générations successives, les commentaires et les éloges d'un brillant cortège d'érudits, de poètes et d'artistes de tous les pays, où son œuvre est populaire depuis six cents ans, à compter de son premier traducteur *Baldwinus Juvenis* du XIII^e siècle jusqu'à ses savants éditeurs du XIX^e, les Willems, les Jonckbloet, les Serrure et les Potvin en Belgique et dans les Pays-Bas; les Herder et Goethe, Grimm et Gervinus, Mone, Hoffmann von Fallersleben, Martin et autres en Allemagne; les Méon, Robert et Chabaille, Raynouard, Saint-Marc Girardin, Rothe et Marmier en France; depuis les charmantes miniatures des premiers manuscrits jusqu'aux illustrations splendides du Belge Van Everdingen et de l'Allemand Kaulbach.

On ne sait rien de sa personne que ce qu'il nous en apprend lui-même dans le prologue de son merveilleux récit : « Il « avait alors déjà, dit-il, consacré de « longues veilles à écrire le *Madoc* (et ce poème, aujourd'hui perdu, devait être assez important pour que ce grand poète y pût trouver un titre de recommandation); « il voyait avec peine « que les aventures du Renard ne fussent pas racontées en flamand; il en « rechercha donc les sources dans les « livres français, et se mit à les rimer, « sans prétendre les avoir épuisées, à la « prière d'une dame de haut parage, « et en dépit des critiques que les rustres ou les sots pourraient lui adresser, car il n'écrivait que pour les gens « d'honneur et de bon sens, qu'ils soient « d'ailleurs riches ou pauvres. » Voilà le sens du fameux prologue dont les premiers vers ont été tant discutés depuis un demi-siècle.

WILLEM, die MADOC maecte,
Daer hi dicke omme waecte,
Hem vernoyede so haerde
Dat d'aventuren van Reinaerde
Int dietsche onghemaket bleven,
Die hi niet en heeft vultcreven,
Dat hi die vite dede soeken
Ende hise naden walschen boeken
In dietsche dus heeft begonnen.

Telle est la version du plus ancien manuscrit, celui de Stuttgart (fin du XIV^e siècle); le prologue contient qua-

rante vers, et il est suivi du poème, qui n'en compte pas moins de 3,435. Dans le second manuscrit, celui de Bruxelles (commencement du xve siècle), le récit rajeuni et remanié donne la variante :

*Hem jammerde seer haerde,
Dat die geeste van Reynaerue
Niet te recht en is gescreven;
Een deel is daer afster gbleven.*

Le premier poème modifié atteint à peu près le même nombre de vers, et il est suivi d'une deuxième partie qui en comprend 4,319, en sorte que toute l'œuvre, revue et augmentée, contient environ 8,000 vers. Elle se termine par un épilogue où le continuateur dit avoir achevé le récit pour tout du bon, avoir écrit l'histoire véritable quoique ce ne soit qu'un apologue et met le lecteur en garde contre les fausses aventures qu'on voudrait y ajouter, bien qu'il ne se refuse pas à des corrections bienveillantes. Enfin, le deuxième manuscrit est clôturé par un double acrostiche, qui donne, dans ses lettres finales, le nom du copiste **CLAES VAN AKEN**, lequel prémunit une dernière fois le lecteur contre les renards devenus encore plus rusés, et qu'il voue au juste châtiment de Dieu.

Il importe donc de ne pas confondre l'auteur avec le continuateur et les copistes du roman. Le premier, Guillaume, est un homme de génie; quelle que soit l'opinion sur l'antériorité ou la postériorité des poèmes français, son livre est, tant pour le fond que pour la forme, un véritable chef-d'œuvre, un des plus beaux joyaux de l'ancienne littérature néerlandaise. Il reconnaît avoir puisé dans les branches françaises, mais il en a fait un tout, une histoire attachante autant qu'instructive, un récit à la fois épique et satirique, un conte autant qu'une leçon. Le second, qui s'appelait peut-être aussi Guillaume, n'est qu'un homme de talent; il s'est ingénié à compléter l'histoire, prétend l'avoir clôturée, tout en imitant et répétant l'ordonnance de son modèle, et en la chargeant de fables et de paraboles juxtaposées, mais sans ordre et sans suite, et en remplaçant la satire fine et railleuse de

son prédécesseur par des récriminations violentes contre les abus de son temps. Pour les copistes, ils n'ont fait que reproduire et souvent gâter l'œuvre originale.

Nous avons surtout à nous occuper ici du premier Guillaume. Le prologue est incontestablement son œuvre, et non celle de son continuateur, qui, pour se mettre sous le patronage d'une réputation établie, se l'est approprié sans scrupule, à la manière des rimeurs de son époque. La preuve que la préface n'est pas de ce dernier, qui écrivait à la fin du xive siècle, c'est qu'à la fin du xiii^e, **MAERLANT** cite déjà les deux poèmes ensemble :

*Dit en is niet MADOCs droem,
No REINAERTS, na ARTURS boerde.*

Ce roman de *Madoc* paraît avoir reproduit les aventures merveilleuses d'un prince gallois de ce nom, fils de Owenn Gwynnedd, que l'on disait avoir découvert l'Amérique en 1170. Il est également cité dans un roman inédit du moyen âge : *Dieburgrave van Coetchy*, où l'on trouve ces vers :

*Noch wanie, her ridder, dat ghi slaept,
Of dat ghi syt in MADOCs droem.*

Dans le manuscrit de Stuttgart, ce nom est remplacé, dans le prologue, par les mots : *tele bouken*; il n'en faut pas conclure que Guillaume ait écrit beaucoup d'autres livres; cette surcharge aura été faite par un copiste postérieur qui ignorait le sens de ce titre d'un roman sans doute déjà perdu de son temps.

On a voulu retrouver dans le caractère et le style du *Reinaert de Vos* des indices de la profession et de la position sociale de son auteur; les uns ont prétendu y voir un prêtre, à cause de ses études classiques et de son goût littéraire, et l'ont identifié avec **GUILLAUME UTENHOVE**, curé d'Ardebourg, mort en 1244, et qui avait écrit un Bestiaire; les autres ont cru y trouver un médecin, à cause d'une allusion à l'Université de Montpellier, le reconnaître dans un praticien de Gand, qui paraît dans une chartre de 1198 sous le nom de *Magister Willelmus Physicus*; d'autres, enfin, ont voulu le

retrouver dans un clerc de 1265, *Willemus Clericus*, qui habitait Hulst, un des Quatre-Métiers. Mais il faut se garder d'attribuer sans preuve à l'auteur d'un Bestiaire une œuvre touted'imagination, autant que de choisir un homonyme fantaisiste parmi les innombrables WILLEM qui figurent dans les chartes flamandes du XIII^e au XIV^e siècle.

D'autre part, Jonckbloet, confondant les poètes des deux parties, et croyant que le prologue était du second, voulut l'identifier avec WILLEM VAN HILDEGAERSBERCH, le célèbre trouvère hollandais du XIV^e siècle, mais les judicieuses observations d'Eelcoo Verwys l'ont fait bien vite revenir de cette étrange confusion.

Peut-être la découverte du *Madoc*, ou une étude plus approfondie des chartes du moyen âge, jettera-t-elle quelque jour sur la personnalité du grand poète. A ce point de vue, nous pourrions déjà signaler deux chartes de 1205 et 1220, où figurent des personnages du nom de *Willemus Clericus* et de *Willemus Flamingus*, et une autre de 1285, où il est question d'un *Willemus Clericus filius Reinars Scriveins*. C'est, en effet, dans la classe, très honorable à cette époque, des clercs de communes ou de seigneuries qu'il faudra tâcher de retrouver l'écrivain qui, comme on va le voir, était parfaitement au courant des usages judiciaires et des mœurs du peuple. Jusqu'alors c'est, pour ainsi dire, des entrailles mêmes de son œuvre que nous pourrions tirer sa véritable biographie et les éléments pour rechercher son identité. Il nous suffira, à cet effet, de l'analyser succinctement.

Le Lion, roi des animaux, a convoqué tous ses sujets à sa cour plénière; le Renard seul, chargé de méfaits, n'ose s'y présenter; le Loup l'accuse d'adultère avec sa femme, le Chien de vol d'une andouille à son préjudice, le Castor de tentative d'assassinat sur le Lièvre. En vain le Blaireau veut-il le défendre, et faire retomber sur le Loup la complicité du vol; l'arrivée du Coq, avec le cadavre d'une de ses Poules, la douzième tuée par le Renard, excite la

colère du Lion, qui, après les obsèques solennelles de celle-ci, fait citer le coupable dans sa tanière successivement par l'Ours et le Chat; mais les tours pendables joués par le Renard à ces deux messagers, dont il exploite habilement la gourmandise, en offrant au premier du miel déposé dans un arbre fendu, et au second des souris dans le presbytère, et en les faisant prendre au piège et rouer de coups par les villageois, le curé et sa famille, décident le Lion à lui envoyer comme troisième et dernier émissaire, son cousin le Blaireau. Le Renard fait à ce dernier une confession hypocrite; il avoue ses torts envers l'Ours, le Chat, le Coq, le Loup qu'il a fait presque assommer; dans une abbaye en l'attachant à la corde des cloches, dans l'eau glacée en lui apprenant à pêcher, dans un presbytère et dans une grange en le faisant manger outre mesure; il s'accuse même d'adultère avec la Louve et la Lionne; voilà tout ce dont il se souvient. Tout en guignant et voulant encore croquer quelques poules, le Renard arrive à la cour. Là, il paye d'audace; c'est lui qui accuse l'Ours et le Chat des larcins qui leur ont valu leurs mésaventures; c'est lui qui se prétend calomnié. Mais son éloquence ne peut le sauver; tous les animaux, Béliet, Ours, Chat, Loup, Sanglier, Corbeau, Castor, Ecureuil, Coq, Furet, renouvellent leurs plaintes et le font arrêter. Alors commencent les plaidoiries. Le Renard est condamné à être pendu, et il est livré au Loup, au Chat et à l'Ours, pour qu'ils exécutent la sentence. Le Blaireau et les siens quittent la cour. Sous la potence, le Renard, par une nouvelle ruse, demande à faire une confession publique; il avoue avoir mangé maints moutons et poulets, mais il accuse le Loup d'être son complice, et, en outre, d'avoir trempé, avec l'Ours, le Chat, le Blaireau et son propre père, dans une conspiration contre la vie du Lion, afin d'usurper la couronne. Un trésor immense devait servir à cette entreprise; mais, le Renard ayant trouvé et pris l'argent enfoui, le complot échoua. Et ce sont les traîtres qui sont les protégés de celui qu'ils voulaient

perdre ! A cette révélation d'une conspiration imaginaire, que rend vraisemblable l'accusation portée par le Renard contre ses amis et ses ennemis, le Lion, alléché par l'or, lui fait grâce, à condition qu'il lui indiquera l'endroit où le trésor est caché. Le Renard décrit exactement la place, au milieu du désert, sur la limite d'une forêt, près d'un puits. Il regrette de ne pouvoir l'y conduire lui-même, étant excommunié, et devant se rendre à Rome. Le Lion pardonne au Renard, ordonne d'arrêter l'Ours et le Loup, auxquels il fait écorcher les pattes pour fabriquer une valise et des souliers au pèlerin. Après les prières d'usage, le Bélier et le Lièvre l'accompagnent jusqu'à sa tanière. Le Lièvre y entre, est égorgé et dévoré ; il n'en reste que la tête, que le Renard remet, dans la valise, au Bélier, qui l'attendait dehors, en lui recommandant de porter au Lion ses lettres et de dire que c'est lui qui les a dictées. En faisant ouvrir la valise, le Lion furieux, malgré les conseils du Léopard, condamne à tout jamais le Renard ainsi que le Bélier, et les livre avec toute leur race au Loup et à l'Ours, qui sont relâchés et comblés d'honneurs. Mais le Renard et tous les siens se sont enfuis au désert, où nul ne pourra les atteindre.

Tel est le canevas du poème flamand. Voyons maintenant quel est le théâtre de cette épopée, quels sont les lieux où doit avoir vécu l'auteur.

La scène se passe dans les plaines, les bruyères et les forêts qui s'étendent aux environs et notamment au nord-est de Gand, ville dès lors célèbre par son industrie, et dont « tout le drap qu'on y fabriquait n'aurait pas suffi, changé « en parchemin, pour écrire les aventures du Renard. » (C'est dans le prieuré de Saint-Pierre, à Elmare, près d'Ardembourg, qu'il joue les mauvais tours au Coq et au Loup, et l'un des villageois qui maltraitait l'Ours est natif d'Absdale, peut-être une villa de la même abbaye, près de Hulst. Le presbytère où le Chat est maltraité est situé en Vermandois, dont l'abbé était patron de l'église d'Oostkerke, près de Bruges.

Le fleuve qui coule près de la cour plénière, et dans lequel l'Ours est jeté meurtri, pourrait bien être l'Escaut cité plus loin, et dans un de ses discours, le Renard se défend de vouloir faire passer la *Lys* pour le Jourdain. Mais c'est surtout dans le *doux pays de Waes* que semblent se complaire l'auteur et son héros. C'est à *Hyfte*, hameau près de Gand, que se tient le fameux parlement contre la vie du Roi ; c'est à *Basele* ou à *Belcele*, aux environs de l'ancienne capitale du pays, Waesmunster, qu'il joue un autre tour au Loup ; le trésor imaginaire est celui du roi Hermelinc, qui est cité dans les annales de l'abbaye de Saint-Bavon de Gaud ; le lieu où il le cache est une forêt à la limite orientale de la Flandre, et qui s'appelle *Hulsterloo* ou bois de Hulst, propriété de l'abbaye de Tronchiennes, près Gand. On parle bien des Ardennes, première résidence de l'Ours, de la Saxe et de la Thuringe, comme des lieux où les conjurés comptent lever des troupes ; de la Bretagne, du Portugal, de la Pologne, comme de pays lointains ; de Londres, Aix-la-Chapelle, Cologne, Paris, Montpellier, Rome et Babylone, comme de villes célèbres ; le territoire entre l'Elbe et la Somme est bien indiqué comme le théâtre des opérations des conspirateurs ; mais c'est surtout, on l'a vu, ce coin de terre entre Bruges, Anvers et Gand, qui semble être le théâtre de notre épopée satirique. Un seul nom de lieu paraît étranger, c'est celui de la tanière ou du château du Renard, *Malpertuis* ou *Malcrois* ; mais le premier de ces noms, empruntés aux romans français, apparaît déjà dans des chartes inédites du XIII^e et du XIV^e siècle, comme le nom d'un fief à Destelbergen, village voisin de Gand, et la commune actuelle et limitrophe de Mont-Saint-Amand, touchant à Hyfte, y est appelée le Mont du Renard (*Reinoudsberck*).

Pour les noms des héros du poème, hommes et animaux, ils sont puisés aux mêmes sources ; si les deux principaux, *Isengrin* et *Renard*, ont une origine germanique, et rappellent les terreurs qu'inspire le Loup et les ruses du Renard, ceux du Lion (*Noble*), de l'Ours

(*Brun*), du Chat (*Tibert*), de la Louve (*Hersint*), du Blaireau (*Grimbert*), du Coq (*Canticleer*, *Craiant* et *Cantaert*), du Chien (*Courtois*), du Lièvre (*Couwaert*), du Renardeau (*Rosseel*), du Léopard (*Fierapeel*), etc., sont empruntés aux branches françaises. Il n'en est pas de même des noms d'hommes : les villageois (*Hughelin*, *Ludmoer*, *Ludolf*), les com-mères (*Abel Quac*, *Alente*, *Bave*, *Julocke*, *Ogherne*, *Fulmaerte*), les savants (*Herman*, *Jufroet*), le roi (*Hermelinc*), portent des noms qui se rencontrent souvent dans les chartes flamandes du XIII^e siècle, notamment dans celles de l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Bavon de Gand. Les seuls noms du forestier (*Lanfroï*) et du fils du curé (*Martinet*) sont tirés du roman français.

On a beaucoup discuté depuis le commencement de ce siècle les sources où le poète Guillaume a puisé ses récits. Il les indique lui-même, ce sont les fabliaux français. Mais ces fabliaux eux-mêmes avaient une origine germanique. La Flandre, patrie de Guillaume, avait déjà vu éclore, au XII^e siècle, deux poèmes latins, *Reinardus* et *Isengrimus*, le premier de 6,600 vers, contenant une quinzaine de fables réunies en un tout, et dont l'auteur, *Magister Nivardus*, était probablement moine de l'abbaye de Saint-Pierre, à Gand; le second, de 668 vers, racontant deux aventures seulement du Renard et du Loup. Les trouvères français s'emparèrent du sujet, que l'imagination et la tradition populaires diversifiaient à l'infini, et c'est ainsi que sont nées, au XIII^e et au XIV^e siècles, les trente-deux branches françaises de plus de 40,000 vers que nous possédons, et qui ne sont peut-être pas toutes la rédaction originale, ainsi que le poème allemand de *Heinrich de Glöchesere*, qui paraît avoir imité un original français aujourd'hui perdu. C'est dans tous ces documents épars que notre Guillaume a trouvé le fond de son poème, et c'est surtout la vingtième branche française qu'il a suivie pour l'enchaînement du récit, sans que nous ayons à examiner ici s'il a imité un original perdu, ou le

texte que nous connaissons. Celui-ci a pour auteur PERROT ou PERRIN DE SAINT-CLOUD, prêtre de la Croix-en-Brie, qui semble avoir écrit ou remanié diverses branches du Renard, vers l'an 1200, et avoir été excommunié à cause de ses hardiesses. Mais la vingtième branche n'est pour Guillaume qu'un fil conducteur qu'il abandonne à tout instant. Dès le commencement du *Plaid*, il ajoute de son chef l'accusation du Chien, la défense du Chat, la plainte du Castor. Le vol de l'andouille au Chien est emprunté à la sixième branche; l'histoire du Loup pour la plie, à la dixième et à la seconde; celle du même pour le jambon, à la dix-huitième et au *Renardus*; les aventures du Coq et du Renard ermite, à la seconde et à la sixième; celles du Loup racontées dans la confession sont extraites des neuvième, vingt-huitième, troisième, dixième et dix-neuvième branches. A partir du crime imaginaire dont le Renard s'accuse pour perdre ses ennemis, le poète flamand laisse un libre cours à son imagination, comme il semble décrire avec plaisir des lieux aimés; il n'emprunte plus à la vingtième branche que quelques traits de peu d'importance : l'idée de la confession nouvelle et du pèlerinage; la mention du trésor apporté par la femme du Renard pour le sauver l'amène à utiliser la tradition du trésor du roi Hermanric et celle du faux monnayeur *Reinout de Vries*; la mutilation de l'Ours et du Loup est prise à la vingt-sixième branche, l'intervention du Léopard à quelques autres. Mais dans tout ce poème, Guillaume n'est pas un servile imitateur; en combinant ces éléments divers, il a mis à l'ensemble la griffe du maître, la marque du génie. La verve satirique, l'unité des caractères, la variété des tableaux, l'agencement des scènes, la profondeur des aperçus font du poème flamand un véritable chef-d'œuvre, qui sera toujours vrai, parce qu'il peint les vices et les défauts de l'humanité.

C'est, en effet, dans la critique des hommes et des institutions de son temps, et non dans la reproduction de person-

nages ou d'événements historiques, qu'il faut chercher la pensée de l'auteur et le sens de son œuvre. On avait d'abord cru y reconnaître les luttes du XI^e au XII^e siècle entre l'empereur d'Allemagne et ses vassaux, entre autres le comte de Hainaut, Régnier au Long Col (*Reginarius*) et un comte bavarois (*Isauricus*), dont le Renard et le Loup auraient retenu les noms. Il n'est pas impossible que ces événements aient concouru à la tradition, mais le poème a une signification plutôt sociale que politique; il ne vise pas des personnages déterminés, mais des classes d'hommes. Les allusions historiques sont vraies, en ce sens qu'elles représentent les luttes entre le pouvoir absolu, l'aristocratie et la démocratie, entre le monarque, les seigneurs et les vilains; roi, noblesse et clergé, bourgeoisie et peuple, sont représentés avec leurs qualités et leurs défauts, leurs vertus et leurs vices. Une idée domine le tout, c'est la défaite de la force brutale et stupide par l'intelligence et la ruse. On ne se tromperait pas beaucoup si l'on prétendait que l'auteur a voulu représenter le haut et le bas clergé par l'Ours, le Blaireau et le Bélier, et la grande et la petite noblesse par le Loup, le Chien, le Chat et le Lièvre, comme il est incontestable qu'il a affublé le monarque de la peau du Lion et la bourgeoisie et le peuple de celle du Renard. Les alliances, les trahisons, les persécutions de ces diverses classes, qui font la vie du moyen âge, leurs défaites et leurs triomphes, ne feraient que reproduire, dans une certaine mesure, les luttes des souverains, de la féodalité et des communes, des villes et des campagnes, qui aboutissent, en dernière analyse, à l'avènement du peuple libre, et les scènes du roman deviendraient ainsi presque des pages d'histoire. Ce n'est pas à dire pourtant que le peuple soit sans défaut : Renard a tous les vices et toutes les hypocrisies : il est larron, gourmand, trompeur, méchant et luxurieux; pour vaincre il se fera ermite ou pèlerin, et dans son triomphe il ne refusera pas les hautes dignités civiles; ainsi le poète mêle, dans

ce chef-d'œuvre, les découragements du scepticisme aux traits mordants de la satire.

C'est là ce qui explique l'immense popularité du roman du Renard. On avait vu déjà, en 1112, l'évêque de Laon appeler *Isengrin* le chef des bourgeois révoltés et, en 1143, l'un des partis politiques prendre à Fumes le même nom pour combattre les *Blavotins* (*Blauvoet* signifie encore Renard en danois). On entend maintenant les Flamands s'écrier : « Renard s'est fait moine », en apprenant que le duc de Brabant en appelle à leur comte (1213), et l'on voit les bourgeois et les prêtres faire peindre les aventures du Renard sur les murs de leurs maisons (1234). Mais si l'on veut juger de la vogue immense du roman du Renard dans l'Europe occidentale et spécialement en Flandre, on n'a qu'à rechercher l'influence des noms de ses héros sur les prénoms et les noms de famille au moyen âge. Dès 918, nous trouvons un *Rinardus cancellarius*, à Saint-Pierre, de Gand; un *Reinardus*, prévôt de Bonn, près Cologne, en 1290; un *Renard l'Engles* à Paris, en 1292; un *Rinart de Péronne*, à Bruges, en 1302; un *Renard de Choiseul*, bailli de Lille, en 1327; un *Reinaut Vospart*, commandeur de Saint-Jean de Jérusalem, à Gand, en 1360. D'autre part, tous ceux du nom de *Reinaert* ou *Reynoud* scellent leurs chartes de l'effigie du renard, tout comme *Thieri de Vos* ou *li Rous*, en 1293, et le chevalier *Wouter de Vos*, échevin du Franc en 1295 et 1302; ainsi *Willem F. Reinaers*, en 1312, et *Hughe Reynoud*, en 1358. Bien plus, en français, dès le XIII^e siècle, le nom de *Renard* détrône le vieux mot *Goupil* (du latin *Fulpes*) :

C'est goupil, qui tant set mal art,
Que nus ci appelons renart,

dit déjà le Bestiaire de Guillaume de Normandie; et Jacques de Vitry, dans son *Sermones ad pueros*, dit de la confession sans repentir : *Hæc est confessio culpæ quæ solet in Francia appellari confessio Renardi*. Il partage ce triomphe avec un autre héros flamand, *Utenpiegel*,

dont on a fait *espïegle*. Les trouvères français et flamands, sur les pas de Perrin et de Guillaume, ont eu plus d'influence que les immortels La Fontaine et Molière, qui, pour avoir créé *Aliboron* et *Tartufe*, n'ont pas fait disparaître de la langue les mots d'âne ou d'hypocrite.

Mais c'est surtout dans le développement immense des branches de la souche germanique qu'il faut rechercher le secret de sa renommée. Tandis que les branches françaises s'épanouissaient en rameaux nombreux mais stériles, il ne s'était pas écoulé un siècle que l'œuvre de Guillaume n'eût trouvé dans le clergé même un imitateur en langue sacrée. Vers 1270, un moine de l'abbaye de Ter Doest, *Balduinus Juvenis*, ou DE JONGHE, BAUDOUIN (voir ce nom), traduit le premier *Reinaert* en élégants distiques latins, et dédia l'œuvre au fils du comte Gui de Dampierre, Jean de Flandre, au moment où il échangeait la prévôté de Bruges pour celle de Lille, qui devait le faire asseoir sur les sièges épiscopaux de Metz et de Liège. Naturellement, la satire antiseigneuriale et antimonacale y fit place à des allusions mythologiques et à des sermons pieux; mais dans l'épilogue, après avoir affirmé que le Renard représente tout méchant trompeur, que méprise le noble Lion, l'auteur doit avouer que, quoique proscrit, le Renard règne cependant en maître dans les villes, les châteaux et les églises :

*Finitur REYNARDUS, per quem signatur iniquus
Quivis deceptor quem Leo celsus odit,
Quamvis proscriptus sit REYNART, vis tamen ejus
Urbibus et castris regnat et ecclesiis.*

Environ cent ans plus tard, Guillaume trouve un imitateur et continuateur d'un tout autre genre. Son œuvre est reprise, modifiée et complétée par un autre poète, qui s'appelait peut-être aussi Guillaume, et qui vivait vers la fin du xiv^e siècle, puisqu'il parle des *donderbussen*, petits canons à main inventés seulement à cette époque, et de la dignité du souverain-bailli, créé en Flandre en 1374. Son horizon en ce pays

paraît plus étendu; les scènes se passent à Baudeloo, Basele, Tronchiennes, Damme, Helrebroek, Eename, Flobecq, Harlebeke, Houthulst; hors du pays, il cite Cologne, Trèves, Douai, Cambrai, Provins, Avignon, Montpellier, Pavie et Troie; il mentionne la Hollande et la Westphalie, la Grèce et même les Indes. Ses personnages ont un tout autre caractère; ce sont des figures allégoriques, des abstractions satiriques : outre les noms propres des animaux, *Baudouin* pour l'âne, *Martin* pour le singe, qui sont restés dans la langue, *Aelcrotte*, *Byteluus*, *Idelbalch*, *Ordegale*, *Quantequière*, *Scherpenebbe*, *Seldensat*, *Vuulromp* ont un sens approprié à ceux qui les portent; les paysans s'appellent *Avezoete*, *Baerdeloghe*, *Bertout*, *Hughe*, *Lottram*, *Macop*, *Ottram*, *Lantsee* et *Lancvoet*, noms de manants du xiv^e siècle; il cite, en outre, un grand nombre de savants réels ou imaginaires : Aristote, Sénèque, Seth et Salomon, *Abrioen*, *Acaryn*, *Gillis*, *Cleomedes*, *Crompaert*, *Marcadegas* et *Simon*; les demi-dieux ou déesses de l'Olympe classique, Hector, Ménélas et Priam, Hécube et Hélène, Pallas et Junon. Mais sa verve satirique se retrouve surtout dans les appellations flamandes, françaises ou latines des écorcheurs du peuple : *Gheeftui*, *Greepsnel*, *Luusterwel*, *Prendeloor*, *Prentout*, *Rapiamus*, *Scalcvont* et *Valoot*. Il semble même y avoir une foule d'allusions méchantes à des personnages existants : Martin le Singe, d'abord clerc de l'abbé de Baudeloo, ensuite avocat depuis neuf ans de l'évêque de Cambrai, le cardinal de *Valoot*, *Simon* (l'auteur de Simonie), tous oncles du Renard, semblent des personnages historiques. C'est ainsi que nous voyons en 1287 un *Jean Martin*, chapelain de l'église d'Eyne, sceller une charte de l'effigie d'un singe, comme plus tard le peintre anversois *Martin de Vos* prendra pour armes parlantes un singe et un renard. Aussi le prudent auteur a-t-il gardé l'anonyme; il paraît même dire dans quelques vers, après avoir fait une vive critique des mœurs de son temps, qu'il l'a fait à dessein

pour s'éviter des désagréments personnels :

*Oncusheit, loghen ende leckernie
Is nu al spel onder die clergiehe.
Ist Parijs, Arjoen of Rome,
Tis al in Reinaerts orde ghecomen,
Si treden al in Reinaerts pot;
Ist clere, ist leec, elc soet sijn gat:
Elc meent hemselven in allen saken
Ic en weet wat ende doer of sel naken:
Elc mensch mach doer wel om sorghen.
God, diet al us onverborgen,
Noetet op dat beste voeghen!
Hiermede lotie mi ghenoeghen.
Wat woudic die werelt berechten
Van saken die mi self aewrechten,
Daer ic ondanc toe of ereghe?
So woert beter dat ic sweghe!*

Quant au récit même, il est loin de former une œuvre complète et parfaite comme le premier poème; tout en suivant l'ordre de celui-ci et de la vingt-quatrième branche française, il prend plusieurs épisodes à la onzième et à quelques fables de l'*Isopet*, du *Romulus* et d'autres bestiaires. La continuation n'est qu'un amalgame d'apologues et de paraboles qui se suivent sans avoir l'unité ni l'intérêt de l'œuvre de Guillaume. La prétention d'avoir achevé pour toujours le *Renard* n'est justifiée ni par le fond ni par la forme du roman.

C'est pourtant cette œuvre qui a eu la rare fortune de détrôner à jamais les branches françaises et latines, et qui, traduite et perfectionnée dans toutes les langues, a pénétré dans toutes les classes et s'est répandue dans toute l'Europe occidentale. Réduite en prose au xve siècle, elle est, comme le roman versifié, une des premières productions de l'imprimerie naissante; l'incunable fragmentaire de Cambridge en vers, ceux en prose de Gouda en 1479 et de Delft en 1485, sont contemporains de l'édition de la traduction de B. JUVENIS à Utrecht. En 1481, Caxton imprime le *Reynart Fox* anglais; en 1498, paraît à Lubeck le *Reineke Fuchs* en vers bas saxons de Henri d'Alkmaar, ancien conseiller de l'évêque d'Utrecht, ou selon d'autres, de Nicolas Bauman; en 1554, celui de Michel Beuther, qui a neuf éditions successives à Francfort de 1556 à 1617; en 1567 et 1595, la *Vulpecula Reinikes*, traduction en vers latins de Hartmann Schopperus, dans la même ville; en

1552, le *Rafna* en vers danois de Kaldes, et en 1656 celui de Wiegere; en 1621 et 1775, en suédois; jusqu'à ce que l'édition bas allemande tombe, en 1794, dans les mains de l'immortel GËTË, qui, en remaniant notre antique *Reinaert de Vos*, crée un second chef-d'œuvre, et est lui-même traduit en danois par FLENSLÆGER, en 1806; en anglais par NAYLOR, en 1845; en prose française par Grenier, en 1858, et se voit illustrer par le célèbre Kaulbach.

Pendant l'œuvre originale semblait perdue, tandis que cent éditions populaires reproduisaient dans nos provinces, par milliers d'exemplaires de la *Bibliothèque Bleue* des trois derniers siècles, depuis Plantin jusqu'à Van Paemel, la version en prose, modifiée par les passions politiques et dénaturée par des remaniements incessants, tantôt proscrite par le féroce duc d'Albe, et mise au ban de l'Eglise, tantôt appropriée au sentiment religieux de nos populations catholiques.

Au XIX^e siècle, la renaissance des lettres germaniques exhume le poème perdu par fragments dans les bibliothèques. Le professeur GRÆTER découvre le manuscrit de Stuttgart et le publie à Breslau en 1806; il est commenté et complété par le docteur SCHELLER à Brunswick en 1825, SCHELTEMA à Harlem en 1826, HOFFMANN VON FALLERSLEBEN à Breslau en 1834, et publié de nouveau en cette même année par l'illustre GRIMM à Berlin. Dans l'entre-temps, MÉON, ROBERT et CHARAILLE avaient édité toutes les branches françaises à Paris de 1826 à 1835, le professeur danois ROTHE les avait résumées en 1845, et l'Allemand MONE avait publié le *Reinardus Vulpes* à Stuttgart en 1832. Peu après, notre savant J.-F. WILLEMS, le rénovateur des lettres flamandes, retrouve et publie, en 1836, le manuscrit de Bruxelles, que traduisent aussitôt en français DELEPIERRE à Bruges en 1837, LEIRENS à Gand en 1846, et que réimprime le docteur SNELLAERT en 1850, qu'étudie le procureur du roi VANDE VELDE à Furnes en 1843, qu'imitent en élégants vers flamands WILLEMS et VAN DUYSE à

Gand et DE GEYTER à Anvers, et que POTVIN traduit en beaux vers français, en le faisant précéder d'une savante préface et d'une bibliographie complète, dont nous avons utilisé les principaux éléments.

La science, à son tour, continue son œuvre patiente; le professeur JONCKBLOET donne en 1856 une édition critique du premier poème, qu'il fait suivre d'une étude complète sur tous les *Reinards* flamands et français, résumée par le professeur bruxellois ALPHONSE WILLEMS et commentée par les deux SERRURE; enfin, en 1874, ERNEST MARTIN publie à Paderborn la plus complète édition des deux poèmes flamands avec les variantes de tous les manuscrits, des tables, glossaires, préfaces, etc., dignes en tout point de l'érudition allemande.

Ainsi la restauration est entière; et, complétant l'image des trouvères français qui ont donné le nom de *branches* aux divers poèmes et fabliaux du roman, l'on peut dire que le vieil arbre germanique, qui avait ses racines dans la tradition et dans les poésies latines de *Reinardus* et *Isegrimus*, après avoir fendu son tronc en deux souches, flamande et française, dont les branches se multiplient et s'enlacent à l'envi, donne toute sa sève à la branche flamande qui étouffe toutes les autres, se divise en rameaux de toutes langues et de toutes classes, et, dans son riche épanouissement, couvre de feuilles, de fleurs et de fruits tout le sol de la vieille Europe occidentale: elle pourra se développer encore et pousser de nouveaux rejetons, jusqu'à ce qu'un artiste de génie, greffant les unes sur les autres les meilleures tiges, fasse éclore un fruit parfait, résultat définitif de la nature, de la science et de l'art.

Napoléon de Pauw.

Græter, *Odina und Teutona*, Breslau, 1812, p. 279-376. — Grimm, *Reinhart Fuchs*, Berlin, 1834, p. 115-263. — J.-F. Willems, *Reinaert de Vos, episch fabeldicht van de twaelfde en dertiende eeuw, met aenmerkingen en ophelderingen*, Gent, 1836; 2^e uitgave door Snellaert, Gent, 1850, LXVII et 404. — Jonckbloet, *Vanden Vos Reinaerde*, Groningue, 1856. — Jonckbloet, *Geschiedenis der midden nederlandse Dichtkunst*, Amsterdam,

t. I (1851), p. 130-198. — Idem., *Geschiedenis der nederlandse Letterkunde*, t. I (1868), p. 335-343, 2^e uitg (1873), t. 1, 225. — C.-A. Serrure, *Geschiedenis der nederlandse en fransche letterkunde in het graefschap Vlaenderen*, Gent, 1835, p. 120-156. — C.-P. Serrure, *Vaderlandsch Museum*, t. II (1858), p. 250. — C.-A. Serrure, *Letterkundige geschiedenis van Vlaenderen*, t. I (1872), p. 160-208. — Ernst Martin, *Reinaert. Willems gedicht van den Vos Reinaerde die de umarbeitung und fortsetzung Reinaerts historie, her ausgegeben und ertentert*, Paderborn, 1874, LII et 522 p. — *Reynardus Vulpes*, de Balduinus Jurenis, Utricht, 1473; 2^e édition, par Campbell, La Haye, 1859; 3^e édition, par Knorr, Eutin, 1860. — Mone, *Reinardus Vulpes*, de Magister Nivardus, 1 vol. in-8^o, Stuttgart, 1832. — *Reinhart*, de Henri de Glischesere, *Sendescreiben von J. Grimm, an Karl Lachman über Reinhart Fuchs*, Leipzig, 1840, 1 vol. in-8^o. — Méon, *Le Roman du Renard*, publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi, des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, Paris, 1826, 4 vol. in-8^o. — Chabaille, *Suppléments, variantes et corrections*, Paris, 1835, 1 vol. in-8^o. — Robert, *Fables inédites des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, 1825, 2 vol. in-8^o. — Raynouard, *Journal des Savants*, 1826, p. 334-345; 1827, p. 604-614. — Rothe, *Les Romans du Renard*, examinés, analysés et comparés d'après les textes manuscrits les plus anciens, les publications latines, flamandes, allemandes et françaises, Paris, 1845, 1 vol. in-8^o de 524 p. — Fauriel, *Histoire littéraire de la France*, t. XXII, p. 889-946. — Jonckbloet, *Etude sur le roman du Renard*, Groningue, Leipzig, 1863, 1 vol. in-8^o. — A. Willems, *Etude sur le poème van den Vos Reinaerde*, Messager des Sciences historiques, Gand, 1857, 38 p. — *Le Renard de Goethe*, traduit par Grenier, avec les illustrations de Kaulbach, Paris, 1867. — Van Duyse, *Reinaerd de Vos, middeneeuwsech dieren epos in 17 zangen Nagelaten gedichten*, Roeselare, 1882. — De Geyter, *Reinaert de Vos in nieuwnederlandsch*, Schiedam, 1874. — Potvin, *Le Roman du Renard*, mis en vers d'après les textes originaux, précédé d'une introduction et d'une bibliographie, Paris, Bruxelles, etc., 1861, 1 vol. in-16, de 280 p., où sont mentionnées toutes les éditions françaises, flamandes, allemandes, anglaises, danoises, etc., p. 149-163. — Ernest Martin, *Examen des manuscrits du Renard*, Bâle, 1872, 43 p. — Idem., *Le Roman du Renard*, 1^{er} vol., Strasbourg et Paris, 1882, 484 p. Archives de l'Etat à Gand, fonds des abbayes de Baudouin, de Saint-Pierre et de Saint-Bavon. Idem à Bruges, fonds de l'abbaye de Saint-André. Vanden Bussche, *Inventaire du Franc de Bruges*, 1882. — Archives de la ville de Gand, Registres des échevins. Archives de Bruges, *Inventaire*, par Gilliodts-Van Severen, 7 vol. (1871-1878), et tables par Gailliard, 1 vol. (1879-1882). — Jan-sens en Van Dale, *Bydragen van Oudheidkunde en Geschiedenis van Zeeuwsch-Vlaanderen*, I, 187; III, 109; IV, 254, 263. — Van de Velde, *Recherches sur l'origine flamande du Roman du Renard et sur ses rapports avec les anciennes fictions des Blarattins et des Isagrins*, dans les Annales de la Société d'Emulation de Bruges, 1843, p. 87-132. — Demay, *Inventaire des sceaux de la Flandre*, Paris, 1878. — Siret, *Journal des Beaux-Arts*, 1876, p. 170.

GUILLAUME DE BAPAUME, trouvère artésien du XIII^e siècle. Il est l'auteur d'une branche de *Guillaume au*

Court Nez. Cette légende de Guillaume d'Orange, contre laquelle Boendale déclame dans ses *Brabantsche Feesten*, comprenait un cycle de plus de vingt-trois branches ou chansons, selon le compte de Léon Gautier (*Épopées françaises*, t. III). Mais si Reiffenberg hésite entre Guillaume de Bapaume et Adenez le Roy pour la paternité d'un roman composé en l'honneur de Guillaume au Court Nez, Paulin Paris se prononce catégoriquement en faveur de Guillaume de Bapaume comme auteur du *Moniage Rainouart*. Il cite même les vers suivants :

« Or les vous a Guillaume restorez
Cil de Bapaume qui tant est bien usez
De chansons fere et de vers acesmez.

Ce trouvère fut fort attaqué de son temps pour les inventions burlesques de ses épisodes fantastiques de *Rainouart au Tinel* (au bâton), fils de Desramé, émir de Cordone et frère de la belle Orable mariée, sous le nom de Guibour, au vaillant Guillaume au Court Nez. Il est probable que le même Guillaume de Bapaume est l'auteur de la *Bataille de Loquifer*, où se montrent des géants et des êtres chimériques. C'était peut-être une satire de la geste par trop chevaleresque du héros d'*Aliscans*.

J. Stecher.

Reiffenberg, *Introd.* à *Phil. Mouske*, I, CLVIII.
— *Histoire littéraire de France*, t. XXII, 541.

GUILLAUME DE MOERBEKE (*Guilhelmus de Morbecca*, *Morbacha*, *Mørbeke*, *Morbacha*), dominicain, orientaliste et philosophe, tire son nom du village de Moerbeke (Flandre orientale), près de Grammont, où il naquit vers 1215. Il entra fort jeune dans l'ordre des Frères prêcheurs ou de Saint-Dominique, au couvent de Louvain; vers 1243, il fut envoyé à Cologne pour y compléter ses études. Nous le retrouvons à Viterbe, en 1268, remplissant la charge de chapelain et pénitencier du pape Clément IV, charge qui lui fut continuée auprès de Grégoire X (1271). Il prit une part active au concile de Lyon, en 1274, et s'y fit remarquer par sa connaissance profonde des langues orientales auxquelles il s'appliqua toute sa vie.

Appelé à l'archevêché de Corinthe,

en 1277, par le pape Jean XXI, Guillaume de Moerbeke reçut le pallium à Viterbe, le 9 avril de l'année suivante, et rejoignit ensuite son siège épiscopal, où il séjourna jusqu'à sa mort, arrivée dans les dernières années du XIII^e siècle; la dernière date certaine mentionnant son existence est celle de 1282.

Guillaume possédait une science extraordinaire pour son temps, et le jugement que portent sur lui les écrivains de l'*Histoire littéraire de la France* mérite d'être rapporté : « Par ses efforts pour acquérir la connaissance, alors bien rare en France, des langues grecque et arabe, Guillaume de Moerbeke a mérité d'être compté au nombre des hommes de lettres qui, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, honoraient les provinces belgiques et l'ordre des Frères prêcheurs. »

Il fut l'ami de saint Thomas d'Aquin et, s'il faut en croire plusieurs auteurs anciens, ses traductions d'Aristote furent faites à l'instigation de l'illustre docteur de l'Eglise.

On ne connaît de Guillaume de Moerbeke qu'un seul ouvrage : *De Arte et scientia Geomantie*. Une traduction française incomplète de ce manuscrit se trouvait dans la bibliothèque Colbert.

Ce sont surtout les traductions des auteurs anciens qui firent connaître notre savant. On peut citer plus particulièrement :

Liber Hippocratis de Prognosticationibus ægritudinum secundum motum Lunæ, tractatus a Dno Guglielmo de Morbacha Corinthino, ordinis Præd. — Une traduction du livre de Galien sur les *Aliments*, dont la dédicace porte : *Firo provido et discreto magistro Rosello de Arelia, medico præcipuo, Fr. W. de Morbecha, ord. Præd. bene valere et semper optime agere. In fine : Explicit liber Galeni de virtutibus alimentorum, translatus e græco in latinum a D. F. de Morbecha, ord. Præd. archiepiscopo Corinthiensi, absolutus Viterbi, MCCLXXVII, mense octobris, XI Kal. novembris.* — Une traduction de la *Morale* d'Aristote : *Explicit liber Ethicorum novæ translationis Aristotelis stagyritæ. Actum anni*

Dni mill. CC. octuagesimo primo, in festo S. Mauri (1282, 15 janvier). — *Simplicii commentum in libros Aristotelis de Cælo et Mundo, ex translatione F. Guillelmi de Morbeka*. (D'après Quétif et Echard, et Paquot, ce manuscrit fut imprimé à Venise, vers 1540, et réimprimé en 1544-1555 et 1563, in-folio).

D'autres versions latines de *Simplicius* ne portant pas de nom de traducteur, peuvent être attribuées, d'après l'*Histoire littéraire de la France*, à Guillaume de Moerbeke. Il traduisit aussi plusieurs traités de Proclus, parmi lesquels : *Procli Diadochi Leycii, platonici philosophi, Elementatio theologica*.... *Explicit capitulum CCXI. Completa fuit translatio hujus operis Viterbii, a fratre G. de Morbecca, ordinis fratrum Prædicatorum, XV Kal. junii, anno Dni mill. CC. sexagesimo octavo. Unitas est indivisionis ratio, principium multitudinis, et ejus in ipsam reductionis* (Mss. de la Sorbonne). — *Procli de Malorum subsistentia*. — *Procli Diadochi de Decem dubitationibus circa Providentiam*.... *Expleta fuit translatio hujus libri Corinthi, a fratre Guillelmo de Morbeka, archiepiscopo Corinthiensi, A. D. MCCLXXV, die IIII februarii*. — *Procli de Providentia et Fato, et eo quod in nobis; ad Theodorum mechanicum*.... *Corinthi, XIV die mensis februarii A. D. (1281)*. Mss. des Augustins de Paris).

Tous ces travaux, sauf le traité : *De Malorum subsistentia*, publié par Cousin, sont restés manuscrits.

Paquot, Quétif et Echard indiquent encore quelques autres traductions moins importantes de Guillaume de Moerbeke.

A.-G. De-manet.

PP. Jacobus Quétif et Jacobus Echard, *Scriptores ordinis prædicatorum recensiti. Lutetie Parisiorum MDCCXIX*. Tomus primus, p. 388 et seq. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept Provinces des Pays-Bas*. Louvain, 1770, in-folio, t. III, p. 23. — *Histoire littéraire de la France*, t. XXI, Paris, 1847, p. 143. — R.-P.-A. Touron, *Histoire des hommes illustres de l'Ordre de S. Dominique*. Paris, 1748, t. Ier, p. 410. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, Bruxelles, 1739, t. I, p. 416.

GUILLAUME DE TOURNAI, ou DE SAINT-MARTIN, bénédictin. Au milieu du XIII^e siècle, — Fabricius dit vers

1240, Oudin vers 1246 et Foppens vers 1249, — vivait en l'abbaye de Saint-Martin, à Tournai, un religieux, natif de cette ville ou des environs, nommé Guillaume. Ce moine, pour occuper les loisirs de sa retraite, entreprit d'extraire des écrits de saint Bernard les plus belles pensées, les plus édifiantes maximes : *Cum non essem*, dit-il dans son avant-propos, *alicui exercitio magnoperè occupatus, placuit mihi ut opuscula viri illustrissimi, beati Bernardi, egregii abbatis Clarevallensis, diligenter inspiciendo percurrerem, etc.* De ce recueil, trois manuscrits ont existé. L'un, appartenant à l'ancienne abbaye de Saint-Martin, à Tournai, était intitulé : *Libri decem Exceptionum collectarum de diversis libris et opusculis S. Bernardi Abbatis Clarevallensis, quos excepit et compilavit Dominus Willelmus, Monachus S. Martini Tornacensis*. Paquot fait remarquer que si ce titre est de la même main que le reste, l'exemplaire n'est pas original, car les moines ne se qualifiaient pas de *Dominus* au XIII^e siècle. Mabillon signale un autre manuscrit à l'abbaye de Cîteaux, intitulé : *Bernardinus*. Le titre cité par Paquot : *Collectaneum præclari ordinis, libris X, ex scriptis divi Bernardi Clarevallensis Abbatis, ne se trouve pas dans Mabillon*, au passage indiqué des *Vetera Analecta*; il figure non comme titre, mais comme exposé de l'ouvrage, dans Oudin (*Comment. de script.* 203) : *Guillelmus sancti Martini Tornacensis monachus.... scripsit Collectaneum divi præclari ordinis libris X ex scriptis divi Bernardi Clarevallensis Abbatis contextum, quod Bernardinum seu Flores ex Operibus divi Bernardi inscripsit*. Le troisième manuscrit existait au *Val Rouge*, près de Bruxelles. Cet ouvrage portait aussi le titre de *Bernardinus*; le prologue commençait par la phrase transcrite plus haut : *Cum non essem, etc.*, et le premier livre par ces mots : *Quid est Deus?*

L'an 1482, Jean Kœloff imprima à Cologne ces dix livres d'extraits, en 300 pages in-folio; Freytag (dans son *Appar. Litter.*, p. 881 et Weistinger (*Armament. cath. Bibl. argenturat. ord.*

S. Joannis Hierosolym) disent que cette édition est, par suite d'une erreur typographique, datée de 1400 et que la faute fut corrigée à l'encre. Une autre édition, du même format et en 152 feuillets, sans indication de lieu ni d'année, vit le jour, selon toute apparence, à Nuremberg, avant la fin du x^ve siècle, parce qu'elle fut imprimée, au rapport de Denis, dans son supplément de Maittaire, avec les mêmes caractères gothiques dont Henri Rumel et J. Lensenschmid, les premiers imprimeurs nurembergeois, se servirent pour l'impression des Sermons de saint Jean Chrysostome: *De Patientia Job* (1471) et du *Breviloquium Bonaventuræ* (1472). Ces deux premières éditions sont anonymes. La troisième édition parut à Paris, chez Philippe Pigouchet et Durand Gerler, en 1499 (petit in-4, d'un caractère fort net et élégant). Selon Fabricius, Foppens, Maittaire, Dupin et Paquot, le nom de l'auteur n'y est pas marqué, non plus que dans l'édition en petit in-8° de 1556, publiée chez Benoit Rigaud et Jean Sanguin, à Lyon. L'*Histoire littéraire* affirme le contraire et reproduit est en-tête : *Guilelmi, Sancti Martini Tornacensis monachi benedictini, Bernardus sive flores ex Sancti Bernardi operibus*, qui ne se trouve pas toutefois dans le passage de *Panzer*, auquel elle renvoie. D'autres éditions parurent encore à Paris, chez le même Pigouchet, en 1503, in-8°, et à Lyon, en 1570, in-12.

Émile Van Arenbergh.

Sweetius, *Ath. Belg.*, p. 318 — Foppens, *Bibl. belg.*, t. I^{er} p. 424. — Oudin, *Comm. de script.*, Lipsie, 1722, p. 203, et *Suppl. de script.*, Paris, 1686, p. 316. — Paquot, *Mém. liter.*, t. XI, p. 377. — Fabricius, *Bibl. lat. med. et infim. lat.*, t. III, p. 457. — Mabillon, *Vetera Analecta*, p. 132. — *Hist. litt. de la France*, t. XVIII, p. 395 — Dupin, *Bibl. des aut. eccl.*, 1701, t. XIII, p. 266. — Freytag, *Apparat. litter.*, Lipsie, 1753, t. II, p. 879. — *Panzer, Ann. typ.*, Nuremberg, 1794, t. II, p. 231, n° 326 et p. 327, n° 528. — Maittaire, *Annales typogr.*, Hagæ-comitum, 1733, t. I^{er}, p. 696. — Denis, *Suppl. de Maittaire*, Vienne, 1789, pars II, p. 810. — Hain, *Reper. bibl.*, 1827, vol. I, pars II, n° 8220.

GUILLAUME DE TOURNAI, religieux dominicain. Cet écrivain, que l'on appelle parfois *Flander* ou le Flamand, ou *Picardus*, c'est-à-dire le Picard, était probablement originaire de la ville dont

il portait le nom. Il entra, à Lille, dans l'ordre des Frères prêcheurs, et fit son cours de théologie à Paris, où il reçut le grade de docteur en droit et devint professeur. On conservait jadis dans la bibliothèque de la Sorbonne un sermon qu'il prêcha, en 1273, dans l'église Saint-Martin, pendant l'octave de Pâques. En 1275, il assista au chapitre de l'ordre, au Mans, où les dominicains signèrent une lettre collective par laquelle ils demandaient au collège des cardinaux la canonisation du roi de France Louis IX, mort peu de temps auparavant. Sa signature suit immédiatement celle du provincial Jean de Châtillon ; il était donc le premier définiteur de la province. Il a laissé un assez grand nombre de traités de théologie ou des sermons, ainsi qu'un *Tractatus de modo docendi pueros*, qui fut composé antérieurement à 1264, car le chapitre provincial de Paris, tenu en cette année, en recommanda l'usage.

Alphonse Wauters.

Sweetius. — Valère André. — Echard. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. II, p. 543

GUILLAUME I^{er}, comte de Namur, surnommé le *Riche*, né en 1324 mort en 1391, était le quatrième fils de Jean I^{er}, comte de Namur et de Marie d'Artois, sa seconde femme. Il succéda, en 1337, à son frère Philippe III et n'avait par conséquent que treize ans lorsqu'il fut appelé au gouvernement du comté de Namur. A peine inauguré, il s'associa aux guerres que, pendant un demi-siècle, l'Angleterre fit à la France; et comme il était doué d'un caractère chevaleresque et d'une rare intrépidité, il jouit d'une grande estime près de tous les souverains auxquels il prêta son appui.

Le comte Guillaume avait hérité de sa mère Marie d'Artois, d'une fortune considérable. Il en employa une grande partie à acheter de Jean l'Aveugle, comte de Luxembourg, le château et la prévôté de Poilvahe (1342). D'un autre côté, son mariage avec Catherine de Savoie lui procura des sommes importantes qui furent consacrées à de nouvelles acquisitions territoriales, notamment, le

château de Beaufort, la ville de Walcourt et la seigneurie de Freyr. Enfin, trois sentences de la cour de Rome (1374-1375) adjugèrent au comte Guillaume dix sept villages dont la propriété était, jusqu'alors, restée indécise entre le Namurois et le pays de Liège. Toutes ces acquisitions, dont la plupart à prix d'argent, ont fait donner au comte de Namur le surnom de *Riche*.

Sous le gouvernement de ce prince guerrier, le comté de Namur jouit d'une paix profonde qui ne fut troublée momentanément que par quelques divisions intestines. Ainsi, en 1351, en l'absence du comte, qui était à l'armée, les tisserands se soulevèrent et se livrèrent à des désordres; les chefs de cette espèce d'émeute furent condamnés au bannissement par les magistrats; mais le comte Guillaume, à son retour dans le comté, usa d'indulgence et leur fit grâce entière. La paix intérieure fut encore troublée un instant, en 1371, à l'occasion d'un débat, assez mal défini dans les documents de l'époque, et qui semble s'être terminé moyennant quelques réformes peu importantes dans l'administration.

Bien qu'il ait été continuellement mêlé aux guerres qui signalèrent la plus grande partie du xive siècle, et qu'il ait été presque toujours absent de son comté, Guillaume I^{er} ne négligea pas les mesures qui, en favorisant le développement de l'industrie minière et de la forgerie, augmentèrent le bien-être de ses sujets. Il accorda de nombreux et importants privilèges aux différents métiers représentant cette industrie; il abolit des droits odieux, notamment dans la commune d'Acoz; il adoucit la rigueur des lois pénales et supprima beaucoup d'usages anciens qui entravaient les rapports des Namurois avec les marchands étrangers. Il est vrai que ces concessions, souvent payées assez largement, tournaient à l'avantage du souverain qui avait besoin de ressources pour soutenir les entreprises militaires dans lesquelles il était engagé; mais, en définitive, elles favorisaient le développement du commerce et du bien-être matériel de la population.

Le comte Guillaume I^{er} obtint de

l'empereur Charles IV d'être affranchi définitivement d'une clause des anciens traités qui astreignait les comtes de Namur à relever leur principauté des comtes de Hainaut. D'après un diplôme daté d'Aix-la-Chapelle (18 janvier 1362), le comte de Namur reçut le droit de relever son fief directement de l'Empire.

Ce fut sous le gouvernement du comte Guillaume I^{er} que furent pavées pour la première fois les rues de Namur et que fut fixée l'étendue de la banlieue de la ville. Ce prince avait épousé, en premières noces, Jeanne de Hainaut, qui ne lui donna pas d'enfants; Catherine de Savoie, sa seconde femme, laissa deux fils et une fille.

Général baron Guillaume.

Galliot, *Histoire de Namur*. — J. Borgnet, *Histoire du comté de Namur*. — J. Borgnet, *Promesses dans Namur*. — Piot, Chartes publiées dans le *Messenger de sciences historiques*, Gronendaël.

GUILLAUME DE VENTADOUR, évêque de Tournai, mort en 1333 d'après le chroniqueur Muevin; *Gazet* assigne à son décès l'année 1331, date évidemment fautive, puisque l'évêque Guillaume gouverna son diocèse pendant l'espace de sept ans et qu'il ne fut nommé qu'en 1326 par le pape Jean XXII et consacré en 1327. Il prit les ordres et entra comme moine à l'abbaye de Cluni, devint plus tard évêque de Tournai par la faveur royale et à la sollicitation de son oncle, le comte de Sully. Son frère avait refusé cette dignité.

D'une santé délicate, Guillaume de Ventadour séjournait souvent à Wazemmes, où les évêques avaient une résidence. Ce fut lui qui baptisa, au château de Mâle, Louis, fils du comte de Flandre. A sa demande, le roi de France prenait spécialement sous sa protection, pendant neuf jours, tous ceux qui venaient à la procession le jour de l'Exaltation de la Croix (1330), et c'est à sa générosité qu'on doit la reconstruction des granges et des greniers de l'évêché qui avaient été incendiés.

Il fut enterré dans le chœur de la cathédrale de Tournai, sous une lame de

cuivre, portant une inscription en vers latins. On y lit qu'il gouverna l'évêché par des moyens de douceur et de raison, pendant l'espace d'à peu près sept ans, et que, prélat laborieux, instruit, il s'occupa beaucoup de l'étude des sciences. Le chroniqueur Li Muisis nous apprend, de son côté, qu'aussi pieux qu'affable et bienveillant, il était fort assidu aux offices, la nuit comme le jour, malgré toutes ses infirmités.

Ad. Siret.

Le Maître d'Anstaing, *Histoire de la cathédrale de Tournai*, t. II, p. 69

GUILLAUME I^{er}, dit le *Bon*, comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande, seigneur de Frise, etc. On ignore l'année précise de sa naissance; il mourut le 7 juin 1337. Il était fils puîné de Jean II d'Avesnes, comte de Hainaut et de Philippe de Luxembourg. Son frère aîné, Jean comte d'Ostrevant, surnommé *Sans Merci*, ayant été tué à la bataille de Courtrai, en 1302, Guillaume, devenu comte d'Ostrevant par cette mort, fut appelé, en 1304, à succéder à son père.

Pendant la longue lutte que Jean d'Avesnes eut à soutenir contre la Flandre, le comte Guillaume prit une part active à toutes les opérations militaires; il battit les troupes de Flandre à Catzand et à Zierikzée, et ses victoires amenèrent enfin la soumission de la Zélande. Parvenu à la couronne du comté, Guillaume montra la même sagesse que son père dans l'administration du Hainaut. Son caractère franc et généreux l'avait rendu populaire; dans la guerre de Hollande, il avait déployé autant de courage que de prudence et ce fut sans doute à ses qualités éminentes qu'il dut, plus tard, d'être nommé vicair de l'empire. Grâce à sa modération, il parvint à terminer les contestations qui s'étaient élevées sous son père Jean II, au sujet de quelques fiefs dont la mouvance était incertaine; il réussit même à faire reconnaître et accepter la souveraineté du Hainaut sur le marquisat de Namur. D'un autre côté, le comte de Flandre et le duc de Brabant lui ayant déclaré la guerre sous des prétextes peu sérieux, il sut, par son

adresse et sa bonne foi, non seulement éviter le renouvellement de la guerre, mais de plus il amena ses puissants voisins à conclure avec lui une alliance défensive qui promettait, pour quelque temps au moins, le repos du pays. Guillaume profita de la paix pour réformer l'administration intérieure du comté et réprimer les exactions de la noblesse. Il punit avec sévérité tous les actes d'oppression et d'iniquité. Ainsi, par exemple, l'usage s'était établi de lever des subsides plus considérables que ceux que le prince demandait; c'était la noblesse et le clergé qui profitaient largement de cet abus. Guillaume le réforma et ce fut cette réforme qui lui valut le titre de *Bon*.

Froissard nous a conservé le souvenir d'une expédition que fit en Angleterre la noblesse du Hainaut sous la conduite du sire de Beaumont, frère du comte Guillaume, dans le but de replacer sur le trône la reine Isabeau de Valois, qui s'était réfugiée pendant quelque temps à la cour du comte de Hainaut. Cette expédition eut un plein succès: le roi Edouard II fut renversé et enfermé dans le château de Kenilworth et les deux Spencer, père et fils, confidents de ses turpitudes, subirent le dernier supplice. Après l'accomplissement de cette expédition, les chevaliers hennuyers revinrent en Belgique, sauf le sire de Beaumont, leur chef, pour qui la reine Isabeau semble avoir eu de tendres sentiments. Peu de temps après, la noblesse du Hainaut fut appelée de nouveau en Angleterre pour défendre le jeune Edouard III contre les entreprises du roi d'Ecosse. Le mariage de Philippine, seconde fille du comte Guillaume, avec Edouard III, fut la récompense des bons services rendus à la reine d'Angleterre par le comte de Hainaut et ses chevaliers.

En 1327, le comte Guillaume crut devoir prêter le concours de sa noblesse au comte de Flandre Louis de Nevers, en lutte avec la démocratie qui voulait s'affranchir des privilèges dont abusait l'aristocratie. On sait que la victoire de Cassel réprima cette révolte.

La réputation de sagesse dont jouissait le comte Guillaume lui permit d'intervenir, avec un plein succès, dans une contestation qui s'était élevée, pour la possession de l'Artois, entre le roi de France et son frère Robert. Mais, à cette époque les démêlés entre les princes qui n'aspiraient qu'à se dépouiller les uns les autres, renaissaient chaque jour. À peine la paix était-elle rétablie entre le roi de France et le duc de Brabant qu'une nouvelle querelle s'éleva entre le duc de Brabant et le comte de Flandre au sujet de la possession de Malines. Le comte Guillaume crut devoir, dans cette circonstance, abandonner les intérêts du duc et défendre les prétentions du comte de Flandre. Il marcha lui-même à la tête de ses chevaliers, et sa bonne contenance, en décourageant le duc de Brabant, amena la paix qui fut signée en 1334.

Les derniers jours de Guillaume le Bon furent consacrés aux préparatifs de la fameuse guerre de la succession entre la France et l'Angleterre. Ce fut ce prince qui amena l'alliance avec l'Angleterre du duc de Brabant, du comte de Gueldre, de l'archevêque de Cologne, du marquis de Juliers, etc., etc. Ce fut lui également qui indiqua les premières opérations des armées liguées pour l'envahissement de la France. La mort de Guillaume faillit faire avorter l'entreprise qui fut néanmoins poursuivie sous l'influence de son successeur. (Voir Guillaume II.)

Au nombre des réformes importantes que le comte Guillaume introduisit dans l'administration du Hainaut, il faut ranger les attributions qu'il donna aux baillis. Il leur attribua le département de la justice et les investit du droit de réformer les abus de l'administration et de punir les juges subalternes. Par cette institution, il voulut soustraire le peuple à l'arbitraire et à la violence de la noblesse. Une autre réforme qui témoigne également de sa sollicitude pour le peuple, fut de rendre annuelles les fonctions des échevins qui précédemment étaient à vie dans quelques familles patriciennes. Les intérêts du com-

merce et de l'industrie le préoccupèrent également : il chercha notamment par différentes mesures à donner plus d'essor à la fabrication de la draperie ; il assura le droit d'asile aux juifs chassés de France et cela malgré la résistance qu'il rencontra dans le clergé catholique et dans la population égarée par d'anciennes superstitions.

Guillaume le Bon avait épousé Jeanne de Valois, qui se fit religieuse à la mort de son mari et mourut en 1342. Ils laissèrent, entre autres enfants, 1^o Guillaume, qui succéda à son père ; 2^o Marguerite, qui épousa Louis de Bavière, roi des Romains, puis empereur.

Général baron Guillaume.

Vinchant, *Annales du Hainaut*. — Chroniques de Froissart. — Le baron de Reiffenberg, *Histoire du Hainaut*. — J. de Guyse. — L. de Velhem. — Delewarde, — *Commission royale d'histoire*, 2^e série, t. IV.

GUILLAUME II, comte de Hainaut, et de Zélande, seigneur de Frise, etc. On ignore l'année de sa naissance ; il mourut en 1345. Il était fils puîné de Guillaume I^{er}, comte de Hainaut, qui précède, et de Jeanne de Valois ; il fut appelé à succéder à son père, en 1337. Ce prince conduisit, dans sa jeunesse, des secours au roi d'Espagne contre les Maures et fit un pèlerinage en Terre Sainte. Arrivé au gouvernement du comté, en 1337, il passa les huit années de son règne dans les camps et sur les champs de bataille. Son père, dévoué à la cause du roi d'Angleterre Edouard III, avait été l'âme de la ligue contre la France. (Voir Guillaume I^{er}.) Guillaume II hérita de cette situation, qui se compliqua lorsque l'empereur d'Allemagne, en conférant au roi d'Angleterre la dignité de vicaire de l'Empire, assura au monarque anglais, pour ses revendications contre la France, le concours des princes de la Basse-Allemagne. Le comte de Hainaut, qui était vassal et du roi de France et de l'empereur, ne sachant plus à quel devoir obéir, chercha d'abord à conserver une neutralité absolue, puis il espéra sauver sa situation en faisant connaître qu'il combattrait pour le roi d'Angleterre

aussi longtemps qu'il se trouverait sur le territoire de l'empire et qu'il soutiendrait, au contraire, le roi de France, si les armées mettaient le pied dans ses Etats. Cette politique hésitante ne lui réussit guère, car elle mécontenta ses deux suzerains. Le roi de France le fit excommunier, tandis que le roi d'Angleterre le fit sommer, au nom de l'empereur, de combattre pour sa cause. Guillaume dut se résigner; il se joignit aux forces liguées contre la France, et le ressentiment que lui avait inspiré la conduite de Philippe de Valois à son égard, le décida à prendre les armes contre la France; dès ce moment il le poursuivit avec autant d'énergie que de succès. L'audace qu'il déploya dans cette guerre lui fit donner le surnom de *Hardi*. Aidé des secours que lui procurèrent l'évêque de Liège et surtout Van Artevelde, il rendit vaines toutes les combinaisons militaires de Philippe de Valois, lui enleva plusieurs villes, jeta la désolation et la terreur en France, et prit part au siège de Tournai par les confédérés. Désespérant de vaincre par les armes son belliqueux vassal, le roi de France eut recours à la corruption pour attirer dans son parti quelques-uns des alliés du comte Guillaume, et grâce à l'intervention de sa sœur Jeanne de Valois, comtesse douairière de Hainaut, il obtint une trêve qui fut successivement prolongée.

Le comte Guillaume II profita de cette paix provisoire pour se jeter dans une aventure qui souriait à son caractère belliqueux : la Prusse était depuis assez longtemps déjà le théâtre de luttes sanglantes entre les populations et les chevaliers de l'ordre Teutonique qui avaient fait la conquête du pays et ne parvenaient à s'y maintenir que par la violence. Les Prussiens et les habitants de la Lithuanie guerroyaient sans relâche contre les chevaliers que contre leur suzerain, le roi de Pologne; le comte de Hainaut, accompagné d'un grand nombre de seigneurs du Hainaut, alla prendre part à cette expédition, et, à son retour, les princes d'Allemagne lui offrirent la couronne impériale en

récompense de son brillant courage, mais le comte de Hainaut n'accepta pas cette dignité.

Pendant les événements qui viennent d'être résumés, la Frise avait cherché à se soustraire à l'autorité de Guillaume II. Le moment était venu de ramener à l'obéissance cette province révoltée. Le comte de Hainaut après avoir assiégé Utrecht, pénétra dans la Frise. Mais une manœuvre maladroite le fit tomber, avec une faible escorte, au milieu des troupes frisonnes; malgré des prodiges de valeur, il succomba percé de coups; l'élite de sa chevalerie succomba également dans cette funeste journée (27 septembre 1345).

Ainsi périt le dernier descendant direct de l'illustre maison d'Avesnes. Guillaume le *Hardi* n'avait eu, de sa femme Jeanne de Brabant, qu'un enfant mâle, qui mourut fort jeune. Marguerite de Hainaut, sœur de Guillaume et femme de l'empereur Louis de Bavière hérita ainsi des riches possessions de la maison d'Avesnes.

Nous ne terminerons pas cette notice sans rappeler que le comte Guillaume II consacra à des institutions utiles le peu d'instants de repos que lui laissa la guerre. Comme son père, Guillaume Ier, il s'attacha surtout à donner au peuple des garanties contre l'arbitraire des fonctionnaires et les violences de la noblesse et à encourager l'extension du commerce et de l'industrie.

Général baron Guillaume.

Vinchant, *Annales du Hainaut*. — Les Historiens du Hainaut. — Le baron de Reiffenberg, *Histoire du Hainaut*. — Commission royale d'histoire, 1^{re} série, t. XIII.

GUILLAUME III, de Bavière, comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande, seigneur de Frise; on ignore les dates exactes de sa naissance et de sa mort. Il était fils de l'empereur Louis de Bavière et de Marguerite de Hainaut.

Après la mort héroïque de Guillaume II dans la Frise (septembre 1345), le gouvernement du comté était passé à Marguerite de Hainaut, sœur de Guillaume II, qui était mort sans laisser de postérité. Cette princesse, retenue en

Allemagne, avait délégué provisoirement l'autorité à Jean de Namur. Lorsque, après la mort de l'empereur Louis de Bavière, son épouse Marguerite vint prendre le gouvernement de ses Etats en Belgique, son fils Guillaume lui fit la plus violente opposition, s'allia à ses ennemis les Hollandais et fomenta la lutte qui éclata entre les patriotes nommés *Cabiliaux* et les légitimistes *Houckx* (hameçons). On sait que les Cabiliaux furent vainqueurs malgré l'intervention des Anglais qu'avait réclamée Marguerite, et que cette princesse dut se réfugier en Angleterre. Après de longues négociations avec son fils, elle lui abandonna tous ses Etats, à l'exception du Hainaut; mais elle ne survécut pas longtemps à ses malheurs, et mourut en juin 1356. Guillaume de Bavière prit alors possession du gouvernement du Hainaut sous le nom de Guillaume III; mais, peu après, il tomba dans une démence furieuse et on dut l'enfermer dans le château de La Haye d'abord, puis dans celui du Quesnoy, où il mourut en 1377 selon les uns, et seulement en 1388 suivant d'autres historiens. Il ne laissa pas de postérité de Mathilde, fille d'Henri de Lancastre et veuve de Raoul de Stafford, qu'il avait épousée en 1351.

Général baron Guillaume.

Vinchant, *Annales du Hainaut*. — Les historiens du Hainaut. — Le baron de Reiffenberg, *Histoire du Hainaut*. — *Commission royale d'histoire*, 2^e série, t. IV.

GUILLAUME DE HILDERNISSE, religieux carme, qui vivait au XIV^e et au XV^e siècle. Ainsi appelé d'après un petit village de Berg-op-Zoom, d'où sa famille était sans doute originaire. Guillaume de Hildernisse naquit vers l'an 1355, à Malines, où son frère fut l'un des maîtres ou administrateurs de la Table des pauvres. Il entra dans le couvent des Carmes de cette ville et y reçut la prêtrise. Il devint successivement lecteur du couvent de Trèves, sous-prieur à Mayence, lecteur à Malines, lecteur à Bruxelles, où il fut aussi prieur en 1392, en 1393 et en 1399-1400; à la fin de sa vie il fut encore lecteur à Tirlemont,

en 1422, et à Bruxelles pendant les trois années suivantes.

Hildernisse fut accusé, en 1411, d'avoir adopté les erreurs propagées par un nommé Gilles le Chantre, laïque illettré, âgé d'environ soixante ans. Celui-ci se disait le Sauveur des hommes, ajoutant que ses adhérents verraient par lui Jésus-Christ, comme par Jésus-Christ ils verraient le Père. Les sectaires, qui prenaient le nom d'*Hommes d'intelligence*, rejetaient les commandements de l'Eglise, considéraient comme inutiles la confession, les austérités, le jeûne, la prière, le signe de la croix, niaient l'existence de l'enfer et du purgatoire. Ils attribuaient au Saint-Esprit toutes leurs actions, blâmaient la chasteté, s'abandonnaient à tous les plaisirs des sens, etc.

Hildernisse, en particulier, fut accusé d'avoir adopté et propagé dix-huit propositions, dont quelques-unes ne sont que des répétitions des accusations formulées contre la secte entière. L'homme, disait-il, à ce que l'on prétend, n'acquiert ni mérite, ni démérite par ses actions; c'est Jésus-Christ qui a tout mérité sur la croix; ceux qui blâment et punissent les pécheurs sont plus coupables qu'eux; Dieu est présent partout, et tout homme le possède parfaitement, avant même de communier; quand on ne prêcherait plus, il n'y aurait pas moins d'hommes sauvés, etc. Son salut lui avait été révélé par Dieu, qu'il avait embrassé, et depuis lors il comprenait mieux l'Ecriture sainte; il avait eu une révélation contre les prêtres, et une voix lui avait dit: « Je suis venu pour mortifier les prêtres. »

Il est assez difficile de distinguer dans les accusations formulées contre Guillaume ce qu'il y a de fondé et ce qu'il y a d'exagéré. Malgré tout le bruit fait autour de cet épisode, il est à supposer qu'on donna de l'importance à des querelles théologiques qui au fond ne constituaient que des différences d'opinion sur l'exercice des vertus et le mérite des bonnes œuvres. L'orthodoxie de Hildernisse dut être reconnue puisque, vers la fin de sa vie, il exerça de nouveau les

fonctions de lecteur ou professeur, qu'on lui avait déjà confiées antérieurement. On avait donc reconnu l'inanité des reproches dont on l'avait accablé.

Sa conduite paraît d'ailleurs avoir été des plus correctes. Lorsque l'évêque de Cambrai Pierre d'Ailly, après une enquête, le fit citer devant sa cour et lui fit lire les opinions attribuées à Gilles le Chantre, il les rejeta comme contraires à la foi, et attesta cette opinion dans un écrit signé de sa main. Accusé d'avoir adopté ou propagé d'autres erreurs, il nia aussi avoir soutenu les unes et tâcha d'expliquer les autres. Averti par le prélat qu'il serait entendu dans sa défense, il protesta de sa parfaite soumission à l'Eglise et annonça la ferme intention d'abjurer toutes les propositions hérétiques ou scandaleuses dont l'évêque ou ses délégués le jugeraient coupable, s'en remettant d'avance et sans vouloir se défendre, à tout ce qui serait décidé.

Après avoir pris l'avis de plusieurs théologiens et, entre autres, du prieur des dominicains de Saint-Quentin, inquisiteur, Pierre d'Ailly déclara Hildernisse suspect d'avoir partagé les erreurs de Gilles le Chantre. Il fut condamné à les abjurer solennellement, d'abord dans le palais épiscopal de Cambrai, puis à Sainte-Gudule de Bruxelles, et enfin dans le Béguinage de la même ville. Tout en avouant qu'il ne possédait pas de preuves complètes contre l'accusé, qu'il n'existait à ce sujet que de violents soupçons ou un bruit public, l'évêque lui ordonna d'abjurer huit articles, dont le dernier est d'une rédaction assez singulière : « Interrogé sur les articles erronés ou scandaleux qu'il a prêchés, l'accusé a coutume de nier sur-le-champ ce qu'il a dit ou d'en donner des explications forcées. » C'était faire proclamer par Guillaume lui-même que ses paroles ne méritaient aucune croyance; alors à quoi bon l'interroger ?

Résigné sans doute à tout subir plutôt que d'entamer une lutte inutile, Hildernisse exécuta tout ce qu'on lui imposa. Il ne fut d'ailleurs condamné qu'à être enfermé pendant trois ans au château de Seilles, près de Cambrai, ou, plus long-

temps, dans un couvent de son ordre hors du diocèse; il lui fut défendu de plus, de prêcher et de confesser, et les frais du procès furent mis à sa charge (12 juin 1412). Ainsi se termina cette procédure, qu'un esprit impartial ne peut prendre au sérieux : le prétendu sectaire, condamné sans que l'on ait apporté de preuves contre lui, a été, selon toute apparence, la victime d'une machination ourdie par des ennemis personnels.

Alphonse Wauters.

Actes du procès contre Guillaume dans Baluze, *Miscellanea*, t. II, et d'Argentré, *Collectio judiciorum*, t. I, pars II, p. 209. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. II, p. 436.

GUILLAUME IV, comte de Hainaut, de Hollande, de Zélande, etc. Il naquit en 1366 et mourut en 1416 ou 1417. Il était fils d'Albert de Bavière (second fils de Marguerite de Hainaut et de l'empereur Louis de Bavière), et de Marguerite de Lichnitz; il était, par conséquent, le neveu de Guillaume III. Désigné d'abord sous le nom de Guillaume d'Ostrevant, ce prince se distingua, pendant sa jeunesse, par son adresse dans les tournois et par son courage; il prit part aux guerres de la France, et le roi Charles V le créa chevalier sur le champ de bataille, après la prise de Damme. Quelques temps après, il eut le commandement des chevaliers du Hainaut qui allèrent, en Prusse, soutenir la cause des chevaliers de l'ordre Teutonique. A son retour de cette expédition qui, du reste, avorta, parce que d'autres princes chrétiens, qui avaient promis leur concours, ne se rendirent pas au rendez-vous, Guillaume d'Ostrevant fut invité par Richard d'Angleterre à venir prendre part à un tournoi magnifique, où devait se rencontrer la fleur de la chevalerie de l'époque. Guillaume fut le héros de la fête, remporta presque tous les prix et reçut l'ordre de la Jarretièrre, en témoignage de la haute estime que lui portait le roi d'Angleterre.

A la suite d'une conspiration contre l'autorité de son père, Albert de Bavière, qui s'était aliéné l'estime de ses sujets par l'impudeur de sa conduite privée,

conspiration à laquelle Guillaume ne semble pas être resté étranger, le jeune prince, pour se soustraire à la colère de son père, se réfugia à la cour de France. Il ne reentra en grâce que lorsqu'il offrit d'aller en Frise venger la mort de son grand-oncle Guillaume II. Les historiens semblent avoir exagéré beaucoup le nombre de troupes qui prirent part à cette expédition : ils parlent de 180,000 hommes du Hainaut, sans compter les contingents que formèrent l'Angleterre et la France; ils évaluent à 4,000 vaisseaux et 400 frégates la flotte qui transporta cette formidable armée. Tout cela paraît fort exagéré. Quoi qu'il en soit, les Frisons, après une vigoureuse résistance, furent vaincus, et la ville de Stavoren ainsi qu'un grand nombre d'autres places tombèrent au pouvoir de Guillaume d'Ostrevant, qui rapporta les cendres de Guillaume et les fit déposer aux Cordeliers de Valenciennes, lieu de sépulture de tous les comtes de la maison d'Avesnes.

L'année suivante, les Frisons tentèrent de se soulever et de reprendre les positions qu'ils avaient perdues pendant la campagne précédente. Guillaume d'Ostrevant se remit à la tête de ses troupes, fut partout vainqueur et s'apprêtait à pousser sa marche triomphale jusqu'à l'Éms, lorsqu'il fut rappelé en Hollande pour réprimer une révolte fomentée par Jean d'Arkel, l'un des principaux chefs de l'ancien parti des *Cabillaux*. Cette campagne, qui se termina par le siège de Gorcum, fut un nouveau triomphe pour Guillaume d'Ostrevant (1403).

Le comte Albert de Bavière, son père, étant mort en 1403, Guillaume d'Ostrevant fut appelé au gouvernement du comté de Hainaut et en prit possession. Il avait alors trente-huit ans. Son règne, qui dura environ douze ans, fut rempli par une série de guerres pendant lesquelles la prospérité du Hainaut se trouva fort compromise. A peine Guillaume IV avait-il achevé son voyage d'inauguration dans ses Etats, que les seigneurs d'Arkel soulevaient de nouveau la Hollande. Leur tentative eut peu de succès;

le comte les réduisit à une telle extrémité qu'ils furent forcés de vendre leur seigneurie au duc de Gueldre. Cette cession, que le comte Guillaume ne voulut pas reconnaître, fut l'occasion de nouvelles hostilités qui se prolongèrent pendant sept ans et se terminèrent, en 1412, par un traité qui donna la ville de Gorcum et la seigneurie d'Arkel à Guillaume IV, moyennant le paiement d'une indemnité au duc de Gueldre.

Guillaume IV se laissa aussi entraîner dans une guerre contre Liège, qui avait renversé de son siège épiscopal Jean de Bavière, frère du comte de Hainaut. Les armées ennemies se rencontrèrent dans la plaine d'Othée, entre Liège et Tongres; on se battit avec acharnement et les troupes liégeoises furent complètement détruites. Le comte Guillaume agit en cette occasion d'accord avec Jean sans Peur, duc de Bourgogne, et contribua pour une large part à cette victoire.

Les alliances qui existaient entre les familles de Bourgogne et de Bavière entraînèrent Guillaume IV à seconder les visées ambitieuses du duc de Bourgogne et à intervenir dans les luttes des Armagnacs et des Bourguignons qui désolaient la France. Pendant ce temps, le Hainaut eut grandement à souffrir du passage continu des troupes des différents partis, et la bataille d'Azincourt, qui fut un des plus célèbres combats de la guerre entre la France et l'Angleterre, vit couler à profusion le sang de la noblesse du Hainaut (1415).

Guillaume IV, à qui on peut reprocher son esprit guerroyeur, avait néanmoins des qualités qui expliquent la grande influence qu'il exerça sur les événements de son temps. S'il intervint, au grand détriment de son peuple, dans les démêlés de ses voisins, ce fut moins par ambition que dans l'espoir de ramener la paix entre les partis qui déchiraient la France. Il ne réussit guère à réaliser cette œuvre; d'un autre côté, n'ayant pour lui succéder qu'une fille de seize ans, le sort de cette enfant tendrement aimée, et qui à sa mort serait en butte aux intrigues et aux ambitions de

la cour de France, le préoccupait au point qu'il tomba dans un état d'abattement qui le conduisit au tombeau (1417). Ses craintes pour l'avenir de sa fille ne se réalisèrent que trop : on sait qu'en 1432, la comtesse Jacqueline dut céder ses Etats à Philippe le Bon.

Guillaume IV avait été fiancé à la princesse Mathilde, fille du roi de France Charles V, mais cette princesse étant venue à mourir, il épousa, en 1385, Marguerite de Bourgogne, fille de Philippe le Hardi. Général baron Guillaume.

Vinchant, *Annales du Hainaut*. — Les historiens du Hainaut — De Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne* — De Reiffenberg, *Histoire du comté de Hainaut*. — *Commission royale d'histoire*, 2 série, t. IV.

GUILLAUME II, comte de Namur naquit vers le milieu du xiv^e siècle et mourut en 1418. Il était fils de Guillaume I^{er}, comte de Namur et de Catherine de Savoie, sa seconde femme; il succéda à son père en 1391. Le règne de ce prince se passa paisiblement et fut consacré à encourager le commerce et l'industrie, et à exécuter des travaux de fortifications assez considérables, pour la bonne exécution desquels le comte donna aux corporations et aux métiers une forte organisation.

Le comte Guillaume II avait épousé Marguerite de Bar, qui ne lui donna pas d'enfants; Jeanne d'Harcourt, sa seconde femme, n'eut qu'une fille qui mourut en bas âge. Général baron Guillaume.

Galliot, *Histoire de Namur*. — J. Borguet, *Histoire du comte de Namur*. — J. Borguet, *Promenades dans Namur*.

GUILLAUME DE CATIBEN, chroniqueur, mort jeune, en 1428. Ce personnage, natif de Bruxelles, prit l'habit religieux dans le prieuré de Sept-Pontaines, près d'Alsenberg. C'est à lui que l'on doit ce que l'on sait sur l'origine de cette maison, qui fut fondée par Gilles de Bredeycke, en 1388; il recueillit les souvenirs de ses confrères et en fit l'objet d'une narration; son travail compris dans un volume de mélanges appelé l'*Arche*, a servi de base à tout ce qui a été écrit depuis à ce sujet. Alphonse Wauwelaers.

Goethals, *Lectures relatives à l'histoire des sciences, etc., en Belgique*, t. III, p. 18.

GUILLAUME D'ORVAL, écrivain ecclésiastique du xve siècle, né dans le Luxembourg. Il fut religieux de la célèbre abbaye d'Orval, de l'ordre de Cîteaux, d'où son surnom. La bibliothèque de Luxembourg possède un manuscrit in-folio, écrit sur vélin et contenant des *Sermons* de Guillaume sur le *Cantique des cantiques*.

Aug. Vander Meersch.

Neyen, *Biographie luxembourgeoise*.

GUILLAUME DE TIRLEMONT. Voir au *Supplément*.

* **GUILLAUME DE NASSAU**, dit le *Taciturne*, naquit à Dillenburg, le 25 avril 1533, de Guillaume, comte de Nassau, un des plus fermes adhérents de Luther, et de Julienne de Stolberg. Cousin germain de René de Nassau, celui-ci lui légua les biens de la maison de Châlons et de la branche de Nassau-Breda. La succession de René comprenait la principauté d'Orange, des baronnies situées dans le duché de Bourgogne et au Dauphiné de Vienne, enfin les domaines de la maison de Nassau-Breda, en Brabant, en Flandre, en Hollande et dans le Luxembourg. Malgré l'opposition de plusieurs conseillers influents, Charles-Quint décida, en 1544, que le testament de René de Nassau sortirait ses effets en faveur de son jeune cousin, quoique « fils d'un hérétique ».

Amené à la cour de Bruxelles, près de la reine Marie, gouvernante générale des Pays-Bas, le nouveau prince d'Orange dut participer et participa à toutes les cérémonies du culte catholique. Charles-Quint le distingua et le fit entrer comme page dans la Chambre impériale. Il avait dix-huit ans lorsque, le 27 juillet 1551, il prit le commandement d'une compagnie de deux cents chevaux. Il venait d'épouser Anne d'Egmont, unique héritière d'un des plus illustres capitaines de cette époque, Maximilien d'Egmont, comte de Buren et de Leerdam. En 1552, Guillaume est nommé colonel de dix enseignes de gens de pied et prend part à la campagne d'Artois. Le 12 avril 1554, il devient capitaine de cinquante hommes d'armes et de cent

archers à cheval des célèbres ordonnances des Pays-Bas. Enfin, le 22 juillet 1555, il est mis à la tête d'une armée de vingt mille hommes qui avait été réunie près de Givet pour garantir les frontières du Hainaut et du Brabant. Il commence la construction du fort qui devint *Philippeville* et préside à l'achèvement de *Charlemont*. Le 25 octobre, il assiste à l'abdication de Charles-Quint; c'est en s'appuyant sur l'épaule de Guillaume de Nassau que l'empereur prononce le mémorable discours dans lequel il fait ses adieux aux députés des Pays-Bas. Dès le lendemain, Guillaume était de retour à son camp, et il y resta jusqu'au licenciement de l'armée. En 1556, il était admis dans l'ordre de la Toison d'or par le chapitre tenu sous la présidence de Philippe II dans la cathédrale d'Anvers. En 1557, il se joignit à la vaillante armée qui devait se signaler par la victoire de Saint-Quentin. En s'embarquant pour l'Espagne, Charles-Quint avait désigné le prince d'Orange comme l'un de ses plénipotentiaires pour faire connaître à la diète sa renonciation à la dignité impériale. Guillaume n'accepta cette mission qu'avec un véritable chagrin, car il lui répugnait, selon ses expressions, d'ôter de la tête de son maître la couronne que ses prédécesseurs y avaient placée. Après divers ajournements, les électeurs s'étant enfin réunis vers la fin de février 1558, le prince d'Orange notifia l'abdication de Charles-Quint. Quand il revint d'Allemagne à son château de Breda, ce fut en quelque sorte pour y recevoir le dernier soupir d'Anne d'Egmont, qui s'éteignit le 24 mars 1558. Quelques mois après, le prince prenait une part active et presque prépondérante aux négociations qui aboutirent au traité signé à Cateau-Cambrésis, le 3 avril 1559. Désigné comme l'un des otages destinés à garantir l'accomplissement de la paix, Guillaume se rendit à Paris. Un jour qu'il accompagnait Henri II dans une partie de chasse au bois de Vincennes, le roi, supposant qu'il était dans la confidence de Philippe II, lui parla des projets combinés avec celui-ci pour réprimer et anéantir

les religionnaires qui infestaient la France et les Pays-Bas. Le prince dissimula les sentiments qui l'agitaient, et le roi, continuant ses révélations, lui apprit que Philippe se servirait des troupes espagnoles, qu'il se proposait de laisser dans les Pays-Bas, pour châtier avec la dernière rigueur les hérétiques, le plus petit jusqu'au plus grand. Guillaume confessa plus tard, dans son *Apologie*, qu'il fut tellement ému de pitié et de compassion que, dès lors, il prit la résolution de contribuer de tout son pouvoir à l'éloignement des troupes espagnoles. Et, en effet, ce fut lui, comme il s'en vanta plus tard, qui déterminait les Etats généraux à protester contre l'immixtion de soldats étrangers dans la garde du pays.

Philippe II avait confié au prince d'Orange, par commission du 9 août 1559, le gouvernement des pays de Hollande, de Zélande et d'Utrecht. Guillaume était déjà depuis 1555 membre du conseil d'Etat. En la double qualité de conseiller d'Etat et de gouverneur, Guillaume devait tenir la main à l'exécution rigoureuse des édits promulgués contre les hérétiques. On lit dans l'*Apologie* qu'à la veille de s'embarquer pour l'Espagne, Philippe II avait expressément commandé au prince de faire mourir plusieurs « gens de bien », suspects d'hérésie; mais Guillaume les avertit secrètement parce qu'il était contraire à cette persécution et que, selon lui, il fallait plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes.

Non content des hauts emplois dont il avait été pourvu, Guillaume sollicita encore et obtint, en 1561, le gouvernement de la Franche-Comté de Bourgogne. A la vérité, il avait contracté des dettes énormes au service de Charles-Quint et de son fils; il avait, dit-il lui-même, dépensé plus de quinze cent mille florins comme chef d'armée, comme ambassadeur près de Ferdinand et comme otage en France. Les dettes du prince s'accrurent encore par suite des dépenses excessives qu'il s'imposait à Bruxelles et à Breda « pour maintenir, disait un

« noblesse, des villes et des Etats ». Désireux d'étendre son influence et cherchant les moyens de relever sa fortune, Guillaume résolut d'épouser la fille unique de ce Maurice de Saxe qui, en se plaçant à la tête des protestants, avait humilié la puissance de Charles-Quint. Anne de Saxe étant luthérienne, Guillaume s'efforça de rassurer Philippe II et Marguerite de Parme par les déclarations les moins équivoques; mais, d'autre part, il faisait dire à l'électeur de Saxe que, mariée au prince d'Orange, la fille de Maurice ne devrait pas abandonner son culte. Après de longues et ténébreuses négociations, le mariage de Guillaume de Nassau et d'Anne de Saxe fut, le 25 août 1561, célébré avec le plus grand éclat dans l'église de Saint-Nicolas, à Leipzig.

Cette union, qui devait être malheureuse à tous égards, avait été vivement blâmée par Granvelle, le principal conseiller de la gouvernante des Pays-Bas. Devenu cardinal en 1561, l'ancien évêque d'Arras avait aussi froissé par son arrogance la haute aristocratie. Excité par le comte d'Egmont, Guillaume finit par se ranger parmi les adversaires de l'éminent personnage avec lequel il avait pendant longtemps entretenu des relations amicales. De concert avec le comte d'Egmont, le prince rédige (23 juillet 1561) une première protestation contre l'omnipotence que s'attribue le cardinal; les signataires prient le monarque d'accepter leur démission ou d'ordonner que toutes les affaires soient dorénavant communiquées, traitées et résolues en plein conseil d'Etat. La réponse de Philippe II, qui fut apportée par le comte de Hornes, paraissait une sorte de satisfaction donnée aux opposants. Mais les choses allant comme auparavant, Guillaume, d'accord avec les comtes d'Egmont et de Hornes, et appuyé par une fraction importante de la noblesse, forme une véritable *ligue* contre le cardinal. Le 11 mars 1563, dans une nouvelle lettre collective, le prince demande à Philippe II qu'il éloigne Granvelle ou tout au moins qu'il lui ôte l'autorité dont il abuse. La

réponse du roi ayant été jugée *mauvaise et froide*, le prince d'Orange ainsi que les comtes d'Egmont et de Hornes s'abstiennent de paraître au conseil d'Etat. En même temps le prince insiste sur l'urgence d'une assemblée des Etats généraux qui, selon lui, doit être le suprême remède. Marguerite de Parme, inquiète et jalouse elle-même de l'autorité que s'arrogeait Granvelle, jugea prudent de demander secrètement le rappel du cardinal, et celui-ci quitta Bruxelles le 13 mars 1564. Cinq jours après Guillaume reparaissait au conseil d'Etat, où il se fit dès lors remarquer par son activité et son assiduité. Mais le gouvernement de la haute aristocratie ne ramena ni l'ordre dans l'administration ni la tranquillité dans le pays. Il fut enfin résolu que le comte d'Egmont se rendrait en Espagne pour faire connaître au roi l'état des provinces. Alors Guillaume déclara qu'il fallait s'expliquer avec franchise sur l'impossibilité de maintenir les édits promulgués par Charles-Quint pour écraser l'hérésie. « J'entends, disait-il au conseil d'Etat, « vivre et mourir dans la religion catho-
« lique et romaine; mais je ne puis ap-
« prouver la puissance tyrannique que
« les rois et les princes s'attribuent de
« commander à la conscience de leurs
« sujets et de leur prescrire telle forme
« de religion que bon leur semble. » Philippe II maintint la stricte exécution des placards contre les hérétiques, malgré l'avis des évêques et des théologiens qui, réunis au mois de juin 1565, auraient voulu rendre les peines moins rigoureuses. Que se passe-t-il alors? Viglius, appréhendant des mouvements populaires, propose de surseoir aux ordres du souverain; de son côté, le prince d'Orange allègue que les commandements du roi sont absolus et qu'il faut s'y soumettre. Puis, se tournant vers un de ses voisins, il lui dit tout bas : « Nous
« verrons bientôt le commencement
« d'une belle tragédie. » En ces conjonctures la conduite du Taciturne laisse planer des doutes sur sa loyauté. Comme membre du conseil d'Etat, il avait opiné pour que les ordres du roi fussent exé-

cûtés; comme gouverneur de Hollande et d'Utrecht, il refuse son concours. Il ne voulait point, disait-il, dans une représentation datée de Breda (24 janvier 1566), soutenir de sa puissance les inquisiteurs; il n'entendait pas assumer la responsabilité de la ruine totale du pays. Marguerite de Parme refuse la démission qui lui est offerte par le prince, et elle le prie de continuer à remplir la charge de gouverneur jusqu'à ce qu'elle connaisse les intentions du souverain. Cependant les jeunes nobles, qui venaient de se confédérer pour combattre l'inquisition, se plaignaient amèrement de la circonspection du Taciturne. « Il n'est encore d'opinion, écrivait l'un des plus ardents, d'user d'armes sans lesquelles il est impossible de mettre notre projet à exécution. » Au château de Breda se trouvaient alors le comte de Hornes, le marquis de Berghes, le comte de Hoogstraeten, plusieurs seigneurs allemands et, avec eux, les principaux signataires du *Compromis*. Ceux-ci, d'accord avec Louis de Nassau, persistèrent dans la résolution qu'ils avaient déjà prise de présenter à la gouvernante une requête pour demander l'abolition de l'inquisition et la modération des anciens placards. Mais Guillaume, bien qu'il ne considérât point la confédération comme rébellion ou conspiration, était d'avis que le conseil d'Etat ne devait point abdiquer au profit de cette nouvelle ligue. Le 12 mars, le comte d'Egmont vint rejoindre au château de Hoogstraeten ses frères et compagnons de la Toison d'or. Guillaume aurait voulu, dit-il dans son *Apologie*, que, d'accord avec lui, ses collègues du conseil d'Etat prissent les mesures que nécessitait le bien du pays; mais il ne put rien obtenir. Mécontent, il cesse alors de désapprouver la démarche que les confédérés se proposent de faire près de la gouvernante. Et, en effet, le 28 mars, dans une réunion du conseil d'Etat, présidée par Marguerite de Parme, il dit nettement que ce serait faire un sensible affront à des gentilshommes que de leur interdire la présentation d'une supplique, ce qu'on ne refusait pas au

« moindre du peuple. » Il fut aussi d'avis que des concessions devaient être faites. « L'empereur et le roi, disait-il, ont publié les placards dans de bonnes intentions; et toutefois, en ce moment, la religion se perd par l'inquisition; car voir brûler un homme parce que celui-ci pense avoir bien agi, cela fait mal aux gens, cela les exaspère. » Guillaume logea dans son hôtel Brederode et Louis de Nassau, les chefs avoués de la confédération; on pouvait le regarder comme leur conseiller: en réalité, il leur recommandait la circonspection et la prudence.

Envoyé comme pacificateur à Anvers, où les protestants, par leur nombre et leur influence, menaçaient directement l'autorité de la régente, le Taciturne devint bientôt l'arbitre d'une situation périlleuse. Ce fut le 13 juillet qu'il fit une entrée vraiment triomphante dans la riche et puissante métropole commerciale. Quatre jours après, ayant fait assembler en sa présence le grand conseil de la commune, il accepta, sauf ratification de la régente, le gouvernement de la ville et, d'accord avec le magistrat, il déclara que, pour empêcher de plus grands maux, il fallait obtenir la réunion des Etats généraux, et, en attendant, faire cesser les prêches et assemblées illicites.

Le lendemain Guillaume, par ordre de la gouvernante, se rendit à Duffel, où l'attendait le comte d'Egmont et où vinrent aussi les chefs et mandataires des confédérés alors réunis à Saint-Trond. Ceux-ci exigeaient la liberté de conscience pleine et entière, mais le prince les adjura de ne point sortir des limites de la requête du 5 avril. Ce fut lui qui dicta ou qui du moins revit la nouvelle pétition que les confédérés, par leurs mandataires, présentèrent à la régente, le 30 juillet, et dans laquelle ils réclamaient la promesse formelle, sous la garantie des chevaliers de l'ordre de la Toison d'or, qu'on n'inquiéterait en rien, par voies de fait, ni en aucune façon quelconque, les sujets et vassaux du roi qui avaient participé au *Compromis*.

Revenu à Anvers, Guillaume voulut obtenir des dissidents, moyennant la promesse d'une amnistie générale, qu'ils s'abstiendraient de toute assemblée et de tout exercice de la religion nouvelle jusqu'à ce que le roi, de l'avis des Etats généraux, eût modifié les anciens placards. Il échoua. Les prêches continuèrent, plus nombreux et plus audacieux. Toutefois, ils n'avaient pas encore pénétré dans l'enceinte même de la ville lorsque le prince d'Orange reçut l'ordre de se trouver, le 18 août, à Bruxelles, pour assister à l'assemblée des chevaliers de la Toison d'or, appelés à délibérer sur la seconde requête des confédérés. En présence de l'attitude menaçante des religieux d'Anvers, Guillaume ajourna son départ jusqu'au lendemain. A peine s'était-il éloigné que la populace se soulevait et saccageait la cathédrale. Des députés furent aussitôt envoyés à Bruxelles pour réclamer le retour du prince. La cour était dans de terribles angoisses. Craignant de tomber entre les mains des sectaires, la régente voulait se retirer à Mons. Guillaume déclara que, si elle quittait Bruxelles, lui et ses collègues convoqueraient immédiatement les Etats généraux. Marguerite de Parme finit par céder aux représentations du prince qu'appuyaient ses principaux collègues du conseil d'Etat. Elle donnerait, dit-elle, aux confédérés le pardon et la sûreté qu'ils demandaient; elle permettrait aux dissidents d'aller à leurs prêches dans certaines limites; mais la force, ajouta-t-elle, lui arrachait ces concessions. C'est alors que, froissée dans son orgueil, elle accusa, dans des lettres secrètes, le prince d'Orange et ses amis de s'être déclarés, en paroles et en faits, contre Dieu et le roi; elle prétendit, sur la foi de dénonciations calomnieuses, que le premier voulait se rendre maître de l'Etat et partager les villes avec les autres seigneurs.

Guillaume, cependant, était revenu à Anvers, le 26 août, et aussitôt il avait écrit à la gouvernante qu'il n'épargnerait aucun effort pour ramener le calme dans la ville. En effet, il fit poursuivre et châtier les briseurs d'images; il fit

rouvrir la cathédrale; mais, pour calmer l'effervescence générale, il dut néanmoins transiger avec les luthériens et les calvinistes. Bien que, à cette époque, il n'eût pour ces derniers aucune inclination, il assigna aux uns et aux autres trois endroits « dans la ville » pour y faire leurs prêches, les dimanches et fêtes, à condition que les églises et les monastères seraient respectés. La régente ayant refusé de sanctionner ces conventions, le prince ressentit vivement le désaveu dont il était l'objet, et dès lors ses rapports avec Marguerite de Parme indiquèrent une grande méfiance de part et d'autre.

Le Taciturne ne pouvait non plus se faire aucune illusion sur les dispositions de Philippe II à son égard; malgré toute sa circonspection, il avait montré trop clairement ses sympathies pour la « confession augustane ». Inquiet et perplexe, il voulut se concerter avec le comte d'Egmont et le comte de Hornes. Ils eurent une entrevue à Termonde, le 3 octobre; mais le Taciturne n'obtint pas de ses collègues, compromis et dénoncés comme lui, le concours qu'il espérait et qu'il attendait. « Si mes « frères et compagnons de l'ordre et du « conseil d'Etat eussent mieux aimé, — « a-t-il écrit dans son *Apologie*, — « dire leurs conseils aux miens que de « faire si bon marché de leurs vies, nous « eussions tous employé corps et biens « pour empêcher le duc d'Albe et les « Espagnols de rentrer dans le pays. »

Après avoir remis le gouvernement d'Anvers au comte de Hoogstraeten, Guillaume se dirigea vers la Hollande pour y continuer son rôle de médiateur. La régente lui écrivait, le 5 décembre, que, s'il pouvait obtenir la cessation des prêches, il rendrait non seulement un service signalé à Dieu, à la religion catholique et à la patrie, mais qu'il ferait aussi une « chose merveilleusement « agréable au roi ». Guillaume n'aurait pu accomplir ce vœu, et, s'il l'avait essayé, il aurait indubitablement soulevé la population des principales villes de la Hollande. Le 4 février 1567, le prince d'Orange rentrait à Anvers. La

situation s'étant modifiée par les violences des iconoclastes, Marguerite de Parme crut pouvoir exiger la cessation absolue des prêches, le rétablissement complet et exclusif du culte catholique; ces conditions accomplies, elle laissait espérer aux habitants une amnistie. Tout en désapprouvant les mesures réactionnaires qui étaient en opposition flagrante avec les concessions dont il avait pris l'initiative, le Taciturne essaya pourtant d'interdire les enrôlements qui se faisaient parmi les réformés pour maintenir la liberté du culte. Le 13 mars, Jean de Marnix ayant été attaqué à Austruweel par la garde de la duchesse, les calvinistes voulurent marcher au secours de leurs frères. Accourus au milieu d'eux, le prince d'Orange et le comte de Hoogstraeten virent leur autorité méconnue. Un tondeur de draps appliqua son arquebuse chargée sur la poitrine du Taciturne en s'écriant : « Traître sans honneur et sans foi, c'est » toi qui est l'auteur de ce jeu et la cause » du massacre de nos frères ! » Pour empêcher le saccagement de la ville et l'extermination des prêtres catholiques, le Taciturne proposa et fit adopter un nouvel accord ayant pour bases les contrats du mois de septembre. Non seulement la régente refuse de sanctionner ces nouvelles concessions, mais elle exige impérieusement qu'Anvers se soumette aux ordres du roi et reçoive sans délai une garnison. C'était comme le prélude de l'arrivée du duc d'Albe. Guillaume déclare qu'il ne prêtera pas le nouveau serment, imposé par la régente, de servir le roi *envers et contre tous*, et dès lors il se considère comme suspendu de ses charges. En vain la régente s'efforce-t-elle de le faire revenir sur sa résolution ; il demeure inébranlable.

Le Taciturne a demandé une dernière entrevue au comte d'Egmont; elle a lieu à Willebroeck, le 2 avril. « Prenez les » armes, dit Guillaume au vainqueur » de Gravelines, et je me joins à vous. » Mais Egmont ne se laissa pas convaincre; lui et d'autres aimèrent mieux, selon l'énergique expression du Taciturne,

« attendre les bourreaux », que de se soustraire à leur pouvoir par une virile résolution. Deux jours après, le prince d'Orange demande itérativement d'être remplacé dans ses gouvernements. Le 22 avril, après s'être arrêté quelques jours au château de Breda, il part pour l'Allemagne, avec le dessein de s'établir à Dillenburg, dans le comté de Nassau.

N'ayant pu déterminer le prince d'Orange à revenir dans les Pays-Bas, où l'attendait une mort certaine, le duc d'Albe, qui avait remplacé Marguerite de Parme, essaya néanmoins d'atteindre l'éminent personnage qu'il regardait à bon droit comme le plus redoutable adversaire de la domination espagnole. Le 24 janvier 1568, il le faisait sommer de comparaître devant le conseil des Troubles comme « chef, auteur, promoteur, » fauteur et receptateur des rebelles, » conspirateurs, conjurés, séditeux, » machinateurs et perturbateurs du bien » et repos public. » Le 13 février, il faisait, au mépris des privilèges de l'Université, enlever de Louvain le comte de Buren, fils aîné du Taciturne, et ce malheureux adolescent était embarqué pour l'Espagne. Bientôt le chef de l'illustre maison de Nassau proteste énergiquement contre ces actes tyranniques; le 3 mars, il invoque les privilèges de la Toison d'or, récuse le duc d'Albe et tient pour nul et de nulle valeur l'ajournement dont il est l'objet. Au mois d'avril il fait paraître la *Justification du prince d'Orange contre ses calomnieux*. Sollicité par un grand nombre de Belges de venir à leur secours, Guillaume vend ses bijoux pour lever des troupes au delà du Rhin. Ce n'est point, publie-t-il, contre le roi d'Espagne qu'il prend les armes; mais il veut renverser « l'horrible tyrannie du duc d'Albe ». Le 28 mai, cinq jours après le combat de Heyligerlee, le conseil des Troubles condamne Guillaume de Nassau à un bannissement perpétuel, avec confiscation de ses biens. Mais rien n'intimide ni ne décourage le Taciturne. Après avoir appris que Louis de Nassau, défait à Jemmingen, a évacué la Frise, il écrit : « Je

« suis néanmoins décidé, avec l'aide de Dieu, de passer outre. » Il avait rassemblé dans l'évêché de Trèves une vingtaine de mille hommes, Allemands et Wallons. Ces mercenaires indisciplinés et avides, Guillaume ne réussit qu'avec peine à les conduire vers la Meuse. Il s'empare de Tongres et de Saint-Trond, et à Jodoigne il est rejoint par un corps de huguenots français. Mais pas une ville ne se déclarait spontanément pour lui; aucun de ses partisans ne bougeait. Menacé par des forces supérieures, il est bientôt obligé de rétrograder, et il essaye vainement de pénétrer dans Liège. Il prend enfin le parti de gagner la frontière de France pour joindre l'amiral de Coligny en Normandie. Ne pouvant payer ses bandes, il les licencie et, suivi d'un millier de reîtres, il se joint à Wolfgang de Bavière, duc de Deux-Ponts, qui amenait d'Allemagne pour les protestants français des auxiliaires assez nombreux. Le 22 juin 1569, Guillaume se trouve enfin dans le camp de l'amiral de Coligny. Il prend part au combat de Roche-l'Abeille et assiste au siège de Poitiers. Trois jours avant le combat livré à Montcontour, il quitta le camp, déguisé en paysan, lui cinquième, avec son frère Henri, pour chercher de nouveaux secours en Allemagne. Echappé aux recherches des catholiques, il atteignit Montbelliard, d'où il se retira de nouveau dans le comté de Nassau, sans avoir pu entraîner les luthériens d'Allemagne au secours des calvinistes de France.

Dans son exil, le Taciturne n'entrevoyait que déceptions et ruines. C'est alors qu'il se sépare d'Anne de Saxe qui, par sa conduite insensée et coupable, a justifié les tristes prévisions de 1561. Enfin la prise de la Briclle par les gueux de mer (1^{er} avril 1572) ouvre une nouvelle perspective. Agissant toujours comme stathouder et représentant du roi, le prince d'Orange adresse aux habitants des Pays-Bas une proclamation pour les exciter à se soulever contre la tyrannie du duc d'Albe; il les exhorte à se joindre aux villes déjà insurgées et promet de les seconder. Tandis que les

provinces du Nord répondent à cet appel, Louis de Nassau s'empare de Mons. Le 29 juin, Guillaume lui-même quitte Dillenbourg et, le 8 juillet, il passe le Rhin, près de Duisburg, pour pénétrer dans la Gueldre. Le 15, Marnix de Sainte-Aldegonde, mandataire du prince, annonce aux représentants des villes hollandaises, réunis à Dordrecht, que Guillaume maintiendra la liberté de la religion pour les réformés comme pour les catholiques et qu'il ne fera aucun accord avec le roi, sans l'avis et le consentement des Etats et sans comprendre dans le traité ces derniers et les pays qu'ils représentent; le même engagement est contracté par les députés: ils ne traiteront pas avec le roi sans l'assentiment du prince d'Orange. Le concours des Etats de Hollande permet au Taciturne de rassembler une nouvelle armée avec laquelle il s'avance dans le Brabant. Il était convenu que l'amiral de Coligny le rejoindrait avec douze mille arquebusiers; qu'ils cerneraient l'armée espagnole campée devant Mons et obligeraient le duc d'Albe à capituler. La Saint-Barthélemy vint changer la face des choses; c'était, disait Guillaume, un *coup de massue* qui le renversait. Obligé de rétrograder, le Taciturne espère, mais en vain, qu'il sera appuyé par Bruxelles ou Anvers; les populations, comme terrifiées, demeurent encore une fois immobiles et silencieuses. Guillaume traverse de nouveau la Gueldre, licencie ses troupes, et, le 18 octobre, il écrit de Zwoll à Jean de Nassau: « J'ai résolu de partir vers Hollande et Zélande pour y maintenir les affaires tant qu'il sera possible, décide à trouver là ma sépulture. »

Fidèle à cette promesse, le Taciturne fixe sa résidence à Delft, après avoir exhorté les représentants de la Hollande, à ne point désespérer du succès. La Hollande, sans assistance quelconque, va devoir lutter contre la formidable Espagne. Elle ne faiblira pas; elle se signalera, comme le Taciturne lui-même, par un incomparable héroïsme et une persévérance invincible. Guillaume s'était complètement identifié avec les

populations qui l'avaient appelé à leur tête; membre avoué de l'Eglise réformée depuis le 23 octobre 1573, il combattait en même temps pour le triomphe de cette Eglise et pour l'affranchissement du pays.

Guillaume, cependant, ne se proposait pas encore d'assurer la prédominance des calvinistes. Pour résister à l'Espagne, il avait fait un appel à tous les patriotes, quelles que fussent leurs croyances, et, comme preuve qu'il voulait réellement la liberté du culte et qu'il ne songeait point à opprimer les catholiques, il n'hésitait pas à protéger ceux-ci contre le fanatisme sauvage de Guillaume de la Mark, le chef des gueux de mer.

« Guillaume de Nassau, ce fondateur de la Hollande protestante, a dit M. Guizot, soutenait, contre la plupart de ses amis, la tolérance pour toutes les communions chrétiennes. »

Pendant cette terrible lutte contre l'élite des troupes de l'Espagne, la vie du Taciturne était sans cesse menacée par des *gens affidés*. Philippe II les encourageait; il écrivait même qu'ils montraient peu de cœur en ne le tuant pas. Don Luis de Requesens, appelé à succéder au duc d'Albe, recevait, le 21 octobre 1573, l'ordre formel de faire expédier le prince d'Orange et le comte Louis de Nassau. Mais Guillaume était sur ses gardes; il savait que lui mort, la Hollande succomberait.

Déjà le grand et tenace adversaire de Philippe II pouvait entrevoir un prochain triomphe. Au commencement de l'année 1574, il commandait sur toute la Hollande, Amsterdam et Harlem exceptés, et sur toute la Zélande, moins les îles de Sud-Beveland et de Tholen. En même temps Louis de Nassau, avec des forces assez considérables, s'avancait entre la Meuse et le Wahal pour contraindre les Espagnols à lever le siège de Leyde. Il échoua. Sancho d'Avila atteignit, le 14 avril, l'armée libératrice à Mook, et les auxiliaires du Taciturne furent taillés en pièces; le valeureux Louis et son frère Henri périrent les armes à la main. Le Taciturne, qui venait à leur rencontre, apprit à Bommel cette sanglante dé-

faite. C'est alors que, surmontant sa douleur et reportant sa pensée sur le peuple qui avait placé sa confiance en lui, il rappelle à Jean de Nassau ce qu'il lui avait dit autrefois sur la possibilité de défendre la Hollande pendant deux ans contre toutes les forces du roi d'Espagne. « Nous aurons cet honneur, dit-il, d'avoir fait ce que nulle autre nation n'a fait avant nous, en nous défendant et en nous maintenant en un si petit pays, et contre les puissants efforts de l'Espagne, sans assistance quelconque. Et si les pauvres habitants d'ici, délaissés de tout le monde, veulent s'opiniâtrer, comme ils ont fait jusque maintenant et comme j'espère qu'ils feront encore, et que Dieu ne veuille pas nous châtier, il coûtera à nos ennemis encore la moitié de l'Espagne tant en biens qu'en hommes, avant qu'ils aient triomphé de nous. »

Victorieux à Mook, les Espagnols repaurent devant Leyde et serrèrent la ville de près. Le Taciturne déploya des efforts magnanimes, afin de soutenir l'admirable résistance des bourgeois. « Nous remettons, disait-il, notre cause à Dieu, avec ferme espoir qu'il ne nous abandonnera point, comme aussi, de notre côté, nous sommes ici résolus de ne quitter la défense de sa parole et de notre liberté jusqu'au dernier homme. » Ce fut sur sa proposition que les Etats de Hollande ordonnèrent de couper les digues, de lever toutes les écluses, de faire affluer les eaux vers Leyde et de se servir de cette mer artificielle pour ravitailler et sauver la ville. Les Espagnols furent submergés dans leur camp et, le 4 octobre 1574, l'amiral Louis de Boisot entra triomphalement dans Leyde.

La délivrance de cette héroïque cité eut pour résultat d'augmenter partout, même dans les provinces du Midi, la popularité du prince d'Orange. Déjà les Belges le regardaient aussi comme leur futur libérateur; Requesens mandait à Philippe II qu'il n'y avait pas dans tout le pays une seule maison où le Taciturne n'eût quelqu'un à sa dévotion. Le représentant du roi d'Espagne se vit con-

traint de négocier avec le prince d'Orange et les Etats de Hollande et de Zélande. Des conférences eurent lieu au château de Breda en février 1575. Les mandataires de Requesens proposèrent de confirmer les privilèges du pays et d'oublier le passé; mais, de leur côté, le prince d'Orange et les Etats de Hollande et de Zélande seraient obligés de restituer toutes les villes, châteaux et forts qu'ils détenaient; et quant aux réformés, ils devaient ou abjurer ou s'exiler. Ces propositions humiliantes furent nettement repoussées par le Taciturne qui, au nom du peuple de Hollande, réclamait la retraite des bandes étrangères et la convocation des Etats généraux. Au mois de mai, les conférences étaient rompues.

Le 11 juin suivant, Guillaume épousait dans l'église de la Brielle, Charlotte de Bourbon-Montpensier, ancienne abbesse de Jouarre. Ce mariage irrita les princes des maisons de Saxe et de Hesse, parents d'Anne de Saxe, et rendit également Guillaume suspect aux Anglais.

La mort de Requesens, survenue le 5 mars 1576, allait ouvrir de nouvelles perspectives. Le conseil d'Etat, chargé du gouvernement intérimaire, déclara « ennemis du roi et du pays » les soldats *mutinés* qui menaçaient la Flandre et le Brabant; mais redoutant déjà l'ascendant et la popularité du Taciturne, il hésitait à convoquer les Etats généraux. Le prince d'Orange se servit de son fillenl, le seigneur de Hèze, chef d'un régiment brabançon, pour réduire le conseil à l'impuissance; le 4 septembre, les conseillers suspects d'*espagnolisme* étaient arrêtés et, le 8, les Etats de Brabant convoquaient à Bruxelles les députés des autres provinces. Le Taciturne recommanda de former entre toutes une étroite et indissoluble union; elles devaient s'engager à maintenir la liberté de la patrie contre la tyrannie des Espagnols et de leurs adhérents, et chasser ces étrangers sous peine d'éternelle infamie. Pour lui il promettait de travailler à la délivrance du pays « tant que l'âme lui resterait au corps. »

La *Pacification de Gand* fut le mémo-

nable résultat de l'entente qui s'était établie entre le prince d'Orange et les Etats généraux. Le Taciturne venait d'atteindre le but de tous ses efforts lorsqu'il apprit l'arrivée à Luxembourg de don Juan d'Autriche, désigné par Philippe II pour succéder à Requesens. Craignant de perdre le fruit de ses labeurs, le Taciturne demande que l'on interdise provisoirement à don Juan l'entrée du pays et que, s'il refuse d'obtempérer à cette sommation, on s'assure de sa personne. Les chefs de la noblesse catholique, qui disposaient de la majorité aux Etats généraux, rendirent vains les hardis conseils du Taciturne; l'assemblée décida que don Juan serait admis comme gouverneur général s'il consentait à faire sortir les Espagnols et s'il approuvait la Pacification de Gand. La menace d'appeler le prince d'Orange à Bruxelles exerça une influence décisive sur les déterminations du frère de Philippe II: par l'édit perpétuel donné à Marche, en Famenne, le 12 février 1577, don Juan consentit au renvoi des soldats étrangers et accepta la Pacification de Gand. Le Taciturne refuse d'adhérer au traité de Marche et il en interdit la publication en Hollande et en Zélande. Persuadé que don Juan n'accomplira point ses promesses, Guillaume s'efforce de faire partager sa méfiance par les Etats généraux et de provoquer une éclatante rupture. « C'est, écrivait don Juan à Philippe II, le pilote qui conduit cette « barque, et lui seul peut la perdre ou la « sauver. » Don Juan, n'ayant réussi ni à séduire le Taciturne ni à l'intimider, rompit avec les Etats généraux, se retira à Namur, rappela les troupes étrangères et commença la lutte où il devait succomber. Le peuple, depuis plusieurs mois, ne cessait de réclamer des Etats généraux le rappel du prince d'Orange; il finit par l'exiger. Le 23 septembre, Guillaume de Nassau rentrait triomphalement dans Bruxelles. Le lendemain, s'étant rendu à l'hôtel de ville, où siégeaient les Etats généraux, il dit aux députés qu'il venait, comme baron de Breda et membre de l'Etat noble du

Brabant, prendre part à leurs travaux ; tous ses efforts, ajouta-t-il, ne tendraient qu'à l'apaisement des troubles, ainsi qu'à l'accomplissement et au maintien de la Pacification de Gand.

Don Juan exigea des Etats qu'ils missent bas les armes et qu'ils renvoyassent le prince d'Orange, ses adhérents, fauteurs et ministres. Déjà une fraction de la haute noblesse, jalouse du Taciturne et voulant l'annihiler en quelque sorte, avait appelé secrètement de Vienne l'archiduc Mathias, le jeune frère de l'empereur Rodolphe. Mais l'intrigue ourdie contre le Taciturne est bientôt déjouée. Guillaume, tumultueusement soutenu par ses partisans, fut nommé *ruwaard* du duché de Brabant et lieutenant général de l'archiduc. Le 20 janvier 1578, il prêtait en cette double qualité les serments requis. Quelques jours après, les troupes fédérales étaient mises en déroute à Gembloux par les troupes étrangères, et les Etats généraux, ne se croyant plus en sûreté à Bruxelles, se transportaient à Anvers avec l'archiduc Mathias et le prince d'Orange. La situation devenait plus sombre. Déjà l'union conclue naguère entre les diverses provinces était menacée d'une ruine prochaine. A Gand le parti ultra-calviniste s'était autorisé de l'assentiment tacite du Taciturne pour proscrire ses principaux adversaires et opprimer les catholiques ; dans le Hainaut une partie de la noblesse avait appelé le duc d'Anjou et lui avait livré Mons. Le Taciturne parvint à détourner le nouveau coup dont son influence était menacée ; il se mit directement en rapport avec le duc d'Anjou et réussit à se servir de lui pour l'accomplissement de ses desseins futurs.

Guillaume fut l'inspirateur du fameux édit publié, le 22 juillet 1578, et qui avait pour objet d'établir sur des bases solides la paix de religion. Mais tel était le fanatisme des deux partis que cette paix n'obtint l'assentiment d'aucun. Les catholiques, qui s'étaient fiés jusque-là au prince d'Orange, l'accusèrent de duplicité et se tournèrent avec haine contre lui. En résumé, les provinces wallonnes refusaient toute to-

lérance aux réformés, et ceux-ci ne se montraient pas moins exclusifs là où ils dominaient, en Hollande, en Zélande et surtout à Gand. Les sectaires gantois inquiétaient Guillaume, et celui-ci reconnaissait maintenant la nécessité de les contenir : dans une réprimande sévère, il signala l'iniquité et l'inutilité des violences exercées contre les catholiques. Le 2 décembre, il se rendit lui-même dans la capitale de la Flandre comme arbitre entre les partis. Il ne se dissimulait pas que de cette *affaire de Gand*, selon ses expressions, dépendait « toute » la conservation « du pays. Il redoubla d'efforts et, après de laborieuses négociations, la paix de religion, qu'il recommandait aux Gantois, fut solennellement acceptée par la commune.

Malheureusement, les violences des ultra-calvinistes et des démagogues de la Flandre avaient déjà brisé le faisceau que les Pays-Bas formaient depuis 1576. Le 6 janvier 1579, les députés du Hainaut, réunis aux Etats d'Artois, formèrent une ligue défensive dont le but était de protéger la religion catholique et de préparer une réconciliation avec Philippe II. Le prince d'Orange s'adressa alors aux Etats généraux et les exhorta à maintenir l'union. « Si les provinces, » disait-il, se séparent l'une de l'autre, » elles iront en totale ruine et décadence, l'une avant, l'autre après, par » guerre, tyrannie et oppression. » Il promettait d'employer son sang pour la conservation « de la généralité ». Mais, en présence de l'attitude des Wallons, les provinces où dominait le calvinisme avaient aussi pris la résolution de former une ligue particulière. Le 23 janvier, Jean de Nassau, gouverneur de la Gueldre, signe la célèbre *union* entre les Etats de Hollande, de Zélande, d'Utrecht, etc. Quant à Guillaume, il attendit trois mois avant d'y souscrire ; il apposa sa signature le 3 mai, après de nouvelles et vaines tentatives pour reconstituer l'union générale en accordant une égale liberté aux catholiques et aux réformés.

Au mois d'août, le prince revint à Gand pour résister encore aux ultra-

calvinistes, dont les violences justifiaient la défection des Wallons. Il dépouille de son pouvoir le trop célèbre Hembyse et remet en vigueur la paix de religion. Quelque temps auparavant il avait décliné toutes les offres qui lui étaient faites de la part du roi d'Espagne pour le déterminer à sortir des Pays-Bas. Ne pouvant ni l'éloigner, ni se rendre maîtres de lui, les conseillers de Philippe II appellent l'assassinat à leur aide. Le cardinal de Granvelle, devenu premier ministre de la monarchie, propose au roi catholique de promettre trente mille écus et l'anoblissement à celui qui tuera le Taciturne. Philippe, ayant approuvé cette horrible proscription, signe la lettre par laquelle il est enjoint au prince de Parme de préparer un édit contre Guillaume de Nassau. La cour d'Espagne espérait empêcher le Taciturne de transférer la souveraineté des Pays-Bas au duc d'Anjou. Aux véhémentes protestations des Allemands contre ce projet, Guillaume répliquait que c'était à eux, à leur inertie, à leur attitude presque hostile, qu'il fallait attribuer le misérable état des Pays-Bas. Au mois d'août 1580, le prince de Parme rendait public le ban ou édit contre Guillaume de Nassau. Le 13 décembre suivant, le libérateur présentait sa *Défense* aux Etats généraux qui avaient été convoqués à Delft. C'est la fameuse *Apologie* qui a tant contribué à immortaliser le Taciturne.

La transmission de la souveraineté des Pays-Bas allait s'accomplir. Le 23 janvier 1581, le duc d'Anjou ratifiait le traité négocié au mois de septembre précédent par Marnix de Sainte-Aldegonde; des lettres réversales assuraient au prince d'Orange la possession de la Hollande et de la Zélande. Réunis à La Haye, les Etats généraux prononcèrent la déchéance de Philippe II, et, le 19 février 1582, le frère d'Henri III est solennellement inauguré à Anvers comme duc de Brabant.

Un mois ne s'était pas écoulé que Jean Jauregui tentait d'assassiner le Taciturne. Celui-ci, bien que grièvement blessé, se rétablit plus tôt qu'on ne

l'avait espéré, et, le 2 mai, des actions de grâces étaient célébrées à Anvers. Cependant le duc d'Anjou, devenu duc de Brabant et comte de Flandre, n'inspirait qu'une sorte de répulsion. Il justifia la défiance dont il était l'objet lorsqu'il essaya (17 janvier 1583) de s'emparer des principales villes du pays pour devenir prince absolu. Il échoua misérablement et se retira en France.

Chargé du gouvernement intérimaire, le Taciturne fut d'avis que, à défaut de protecteurs, il fallait ou rappeler le duc d'Anjou, en faisant un nouveau pacte avec lui, ou traiter avec le roi d'Espagne, et que, entre les deux, il n'y avait point à hésiter. Les représentants du pays, quoi qu'à contre-cœur, adoptèrent cet avis, en essayant de s'accorder de nouveau avec le prince parjure.

La popularité du Taciturne était déjà gravement compromise lorsque, veuf de Charlotte de Bourbon, il épousa, le 12 avril 1583, Louise de Coligny. Le peuple d'Anvers portait jusqu'à la fureur son ressentiment contre les Français, et Guillaume lui-même devint l'objet des soupçons les plus injurieux. Le 28 mai, des compagnies bourgeoises entourèrent le logement qu'il occupait à la citadelle; des injures et des malédictions sortaient de leurs rangs; on l'appela « traître et introducteur des Français. »

Indigné, navré, il partit d'Anvers et se rendit en Zélande, où les Etats, réunis à Middelbourg, lui conférèrent provisoirement le gouvernement général des provinces de l'union d'Utrecht. Il avait refusé la souveraineté du duché de Brabant, mais il aspirait à devenir comte héréditaire de Hollande et de Zélande. Retiré à Delft, il allait atteindre le but vers lequel l'entraînait une noble ambition lorsque, le 10 juillet 1584, dans le Prinsen-Hof, il fut tué par le Bourguignon Balthazar Gérard, qui espérait, comme Jauregui, gagner la récompense promise par Philippe II. En tombant pour ne plus se relever, Guillaume s'écria : « Mon Dieu ! aie pitié de mon âme, je suis fort blessé ; mon Dieu, aie pitié de mon âme et de ce pauvre

« peuple ! » Le 3 août, les obsèques du prince d'Orange furent célébrées avec beaucoup de magnificence par ordre et aux dépens des Etats de Hollande, de Zélande, de Frise et d'Utrecht. Il fut enseveli dans l'église neuve de Delft, où ces mêmes Etats firent plus tard ériger un mausolée en son honneur. La cour d'Espagne avait espéré que les provinces révoltées tomberaient avec leur libérateur. Les Pays-Bas méridionaux rentrèrent, en effet, sous la domination du roi catholique ; mais la république fédérative, qui s'était formée dans les Pays-Bas du Nord, voulut survivre et survécut à son illustre fondateur.

Th. Juste.

Archives de la maison d'Orange-Nassau, publiées par Groen Van Prinsterer — Correspondance de Guillaume le Taciturne, publiée par Gachard — Correspondance de Philippe II, éditée par le même. — Papiers d'état du cardinal de Grunvelle (édit. Weiss et E. Pouillet), etc., etc.

GUILLAUME DE LILLE OU DE L'ISLE, *Guilielmus INSULANUS MENAPIUS*, prêtre, orateur et médecin, naquit à la fin du x^ve siècle, à Grevenbroich ancien duché de Juliers). On sait peu de chose sur sa vie. Ce qui est certain, c'est qu'il passa de longues années en Italie : à Padoue, il collabora, avec un certain Nicolas Léon Thomas, à des ouvrages de philosophie ; à Rome, il acquit comme médecin une certaine réputation. Il était déjà, à cette époque probablement, dans les ordres, car on le voit reçu dans l'intimité du pape et des cardinaux. Après son retour dans sa patrie, il habita d'abord Grevenbroich, où il pratiqua la médecine et écrivit plusieurs traités sur cet art. Plus tard, grâce à la protection du duc de Juliers, il fut placé à la tête du chapitre de l'église Saint-Albert, à Aix-la-Chapelle. A la mort d'Erasmus, en 1536, le magistrat le chargea de prononcer l'oraison funèbre de cet illustre philosophe. Insulanus s'acquitta de cette lourde tâche avec tout le talent dont il avait fait preuve en mainte circonstance. Cet éloge fut publié d'abord à Trèves et à Bâle avec une dédicace au duc Juliers : *Oratio funebris in obitum Desiderii Erasmi Roterodami*, typis Roberti Winteri, Basileæ, in-8°, puis reproduit dans l'édition

de Van der Aa, de Leyde, des œuvres complètes d'Erasmus, en 1706 (t. X). Guillaume de l'Isle publia de nombreux traités qui, presque tous, eurent plusieurs éditions. On cite : 1° *Encomium febris quartanæ, Guilielmo Insulano Menapio Grecibrugensi auctore; adjuncta quoque est ejusdem quartanæ febris curandæ exactissima ratio, e doctissimis tam Græcorum quam Latinorum atque Arabum monumentis deprompta*. Basileæ, ex officina Joannis Oporini, 1542, in-12. L'Eloge de la fièvre fut réédité à Leyde, en 1636, dans un recueil de dissertations plaisantes. Le second traité est plus sérieux, et l'auteur y rapporte, successivement, avec des commentaires, le traitement de Galien, d'Eginète, d'Aëtius, de Celse, etc. — 2° *Marsilii Ficini Florentini medici atque philosophi celeberrimi, de vita libri tres, quorum primus de studiosorum sanitate tuenda, secundus de vita producenda, tertius de vita calitis comparanda. Eis accessit de ratione victus salubris, opus nunc recens nutum, auctore G. Insul. Menapio. Epidemiarum antidotus, tutelam quoque bonæ valetudinis continens auctore Marsilio. Cum novo omnium rerum atque vocum indice*. Basileæ, apud Westheimerum, 1541, in-8°. La partie de *ratione victus* avait paru séparément l'année précédente chez Jean Schoenstein, à Cologne : c'est un traité du régime en quarante-neuf chapitres dans lequel on trouve toutes les erreurs basées sur la prétendue influence des astres ; des emprunts faits aux classiques et commentés par Insulanus complètent cet opuscule. — 3° Aucun biographe ne donne la date ni le lieu d'impression de *Silva, seu miscellanea observationum linguæ latinæ*. — 4° On cite une lettre adressée par Guil. de l'Isle à Charles V et à François I^{er} sous le titre de : *Oratio sua oria ad Carolum V Cæsarem et Franciscum I Galliarum regem pro pace concordiaque inter ipsos constituenda*. Rob. Winter excudit Basileæ, 1537, in-8°, p. 3. — 5° *Statera Chalcographiæ qua bona ejus et mala simul appenduntur, cum historicis observationibus*. Coloniarum, 1547, in-12. Ce livre fut réédité en 1617. — 6° *De Aula dialogus in quo libello partim refelluntur, partim*

attenuantur criminationes in aulam Cæsar Silei et Utrici Germanici, luterani. Coloniae, 1539, in-8°, réédité à Francfort en 1606. — 7° Dialectis de SS. Eucharistia, Coloniae, 1542. — 8° Divinatio extremorum mundi temporum. Coloniae, 1549. Sweetius cite encore un traité De triplici vita, mais il s'agit probablement du livre de Marsilius, dont il vient d'être question. On voit donc que Guillaume de l'Isle aborda dans ses écrits successivement les sujets les plus divers, et que si cet auteur ne se dégage pas des erreurs de son temps, il ne doit pas moins être considéré comme un savant dont l'esprit fécond savait se plier à la dialectique alors en usage. Guillaume de l'Isle mourut à Aix-la-Chapelle en 1561.

Dr Victor Jacques.

Conradus Gesnerus, *Bibliotheca universalis*, 1545, p. 290. Valère André, *Bibliotheca belgica*, Lovanii, 1643, p. 321. — Sweetius, *Athenæ belgicae*, p. 310. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. 1^{er}, p. 408. — D. Erasmi Roterd. *Opera omnia*, Lugd. Batav., Van der Aa, 1706, t. X.

GUILLAUME DE VIANDEN, hagiographe du xvie siècle. Il fut religieux au monastère de Saint-Willibrord, à Echternach et consacra ses loisirs à l'ouvrage suivant, conservé en manuscrit à la bibliothèque de Luxembourg : *Liber Monasterii S. Willibrordi Epertnacensis, scriptus sub Reverendo Domino Roberto à Montreal, abbate, per fratrem Willibrordum, à Vienna* (nom de religion de l'auteur), 1587. *Continet summarium vitæ Willibrordi, abbreviatione Aurei libri, registrum omnium litterarum et adnotationum pagorum, curtiarum ac bonorum secundum ordinem alphabeticum*, 1 volume in-4°.

Aug. Vander Meersch.

Neyen, *Biographie luxembourgeoise*.

GUILLAUME II DE BAVIÈRE, prince-abbé de Stavelot et Malmedy, coadjuteur de son oncle Ferdinand ; en 1630, il lui succéda ; en 1650, il édicta des règlements administratifs très sages, et vit son pays ravagé par des troupes françaises et allemandes. Il céda aux capucins, déjà établis à Stavelot un vaste terrain sur lequel fut établi un couvent. C'est lui qui introduisit les monastères de Stavelot et de Malmedy dans la con-

grégation de Bursfeld. Il reçut pour coadjuteur Maximilien-Henri de Bavière et mourut à Hollinghoven, en 1657. Il fut enterré à Stavelot, qui était sa résidence habituelle et où sa vie exemplaire l'avait mis en grande vénération.

J.-S. Renier.

Hist. chron. des Abbés-princes de Stavelot et Malmedy, par F. A. Villers, pub. par J. Alexandre, t. 1^{er}, p. 367 à 394, Liège, 1878.

GUILLAUME I^{er}, roi des Pays-Bas, prince d'Orange-Nassau, etc., naquit à La Haye, le 24 août 1772, de Guillaume V, stathouder des Provinces-Unies, et de Sophie-Wilhelmine de Prusse, nièce du grand Frédéric. Il entra dans la vie active après avoir complété son instruction à l'Université de Leyde. Il était déjà membre du conseil d'Etat de la république, général et gouverneur militaire de Breda lorsque, le 1^{er} octobre 1791, il épousa Frédérique-Wilhelmine-Louise, fille de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse. Bientôt il se signala dans la guerre provoquée par la république française. Après la bataille de Neerwinden, c'est lui qui conduisit l'armée des Etats en Flandre pour seconder les Impériaux. Le 13 septembre 1793, il résista opiniâtrément aux forces supérieures venues pour l'assaillir entre Menin et Wervicq. Au mois de janvier 1794, nous trouvons le quartier général du prince héréditaire à Liège. Les coalisés voulaient s'ouvrir une place frontière, pénétrer en France et marcher sur Paris. Le prince d'Orange s'empara de Landrecies ; mais Pichegru et Jourdan déconcertèrent les alliés en prenant eux-mêmes une offensive vigoureuse. Le prince d'Orange avait réussi à délivrer Charleroi lorsque les coalisés, vaincus à Fleurus, le 27 juin, sont contraints de reculer. Le 1^{er} juillet, dans une conférence tenue à Braine-l'Alleud, le feld-maréchal prince de Cobourg donna cependant au duc d'York et au prince d'Orange l'assurance qu'il défendrait la Belgique « aussi longtemps que les forces humaines le permettraient. » Le prince d'Orange se retira alors au delà de Bruxelles en s'appuyant sur Malines, où le duc d'York avait son quartier général.

L'un et l'autre auraient voulu concentrer les forces des alliés dans la Hesbaye et livrer une seconde bataille de Neerwinden. Mais les Impériaux poursuivirent leur retraite vers la Meuse et le Rhin. Devenus maîtres de la Belgique, les Français menacèrent bientôt les Provinces-Unies. Au cœur de l'hiver, Pichegru envahit la Hollande et, le 17 janvier 1795, le stathouder et sa famille s'embarquent à Scheveningen sur des bateaux pêcheurs qui les conduisent en Angleterre.

En 1799, l'héritier des Nassau, avec l'appui de la Grande-Bretagne, tenta vainement d'affranchir les anciennes Provinces-Unies. « La flotte du Texel, » dit un contemporain, arbora le pavillon orange; une partie de l'armée se rangea sous les drapeaux du prince héréditaire, mais la masse de la nation, surprise des fausses opérations du duc d'York, attendit l'événement. » Quand les mémorables victoires de Bonaparte eurent consolidé la suprématie française, la maison de Nassau fit valoir les droits que lui donnait le traité de Lunéville sur les biens sécularisés des anciens princes ecclésiastiques du Rhin. Le 25 février 1802, l'héritier des anciens stathouders, qui avait pris le nom de *comte de Dietz*, est reçu par le premier consul, et le 24 mai suivant, la maison d'Orange reçoit, à titre de dédommagement, Fulde, Dortmund, etc. Guillaume V ayant cédé ces anciens domaines ecclésiastiques à son fils, celui-ci fixe sa résidence à Fulde. Dans l'administration de son petit Etat, il se montre laborieux, équitable, mais obstiné dans ses opinions : son entêtement passe dès lors en proverbe. Après la mort de Guillaume V, survenue le 9 avril 1806, le prince héréditaire prit également possession des pays de Nassau; mais ce ne fut pas pour longtemps : Napoléon l'écarta de la confédération du Rhin et le dépouilla de tous ses Etats. Si Guillaume avait voulu briser les liens qui l'attachaient à la Prusse, il aurait obtenu des compensations dans la Hesse et en Franconie ; non seulement il demeura inébranlable, mais il prit part à la lutte inégale qui se termina à Iéna. Fait prisonnier à

Erfurt, deux jours après ce terrible désastre, il obtint du général Clarke la permission de se retirer sur parole et de rejoindre la princesse sa femme à Berlin. Il chercha ensuite un refuge au delà de l'Oder et, pendant quelque temps, il vécut en simple particulier, occupé surtout de l'éducation de ses deux fils. En 1809, nous le voyons au service de l'Autriche, donnant dans les champs de Wagram de nouvelles preuves de bravoure. L'Autriche vaincue, il retourne à Berlin, et, jusqu'en 1813, sa vie toujours agitée se partagea entre l'Allemagne et l'Angleterre.

Le prince d'Orange était à Londres lorsque, en 1813, le peuple hollandais se souleva contre la domination française. Déjà Guillaume était préparé à cette heureuse révolution qui, après dix-neuf ans d'exil, allait lui ouvrir sa patrie. En relations avec lord Castlereagh, il savait que ce ministre désirait ardemment le rétablissement des Nassau avec une constitution plus monarchique. Aussi, malgré son vif désir de se trouver au quartier général des alliés, le prince avait-il renoncé au projet de se rendre en Allemagne, et il était resté à Londres, où le retenaient, selon son expression, des « intérêts plus majeurs. » Répondant au message du gouvernement provisoire qui s'était constitué à La Haye, il annonça, le 22 novembre, sa prochaine arrivée. Quatre jours après, il s'embarquait à Deal, sur le *Warrior*, et arrivait le 30 devant Scheveningen. Des patriotes enthousiastes se précipitaient dans l'eau pour accueillir l'exilé, et ce ne fut qu'avec difficulté qu'il put atteindre le rivage. Les dunes étaient couvertes de spectateurs, et les cris de *Oranje boven!* retentissaient sans cesse, accompagnés de démonstrations de joie qui approchaient quelquefois de la frénésie. Guillaume fit une entrée vraiment triomphale dans La Haye. Le lendemain, s'adressant au peuple, il disait, dans une proclamation : « Je suis venu parmi vous, déterminé à pardonner et à oublier tout le passé. » Notre seul objet doit être de panser les plaies de notre pays et de lui rendre son rang et sa splendeur parmi

« les nations de l'Europe. » Le 1^{er} décembre, il était proclamé à Amsterdam *prince souverain des Pays-Bas*. Il avait alors quarante-deux ans et se signalait par un mélange singulier d'idées libérales et absolutistes. On devait dire de lui : « Cet homme est trop libéral pour être roi et trop roi pour être sincèrement libéral. » D'une taille assez grande, mais épaissie par trop d'embonpoint, sa tournure, selon les contemporains, était disgracieuse plutôt qu'élégante ; ses traits, sans être beaux, dénotaient un caractère résolu. Le 30 mars 1814, le jour même où Paris ouvrait ses portes aux alliés, Guillaume prêtait serment à la nouvelle constitution des Provinces-Unies. Naguère le prince avait prononcé ces nobles paroles : « Il me tarde infiniment de voir la souveraineté dont je suis investi modifiée par une constitution sage et libérale. Elevé, comme je l'ai été, dans des principes républicains et stathoudériens, je ne m'arrange pas de ce pouvoir absolu dont j'espère bientôt partager la responsabilité avec les autres pouvoirs de l'Etat. » Le 21 juillet, Guillaume accepta les conditions auxquelles les puissances avaient subordonné, le 20 juin précédent, la réunion de la Belgique à la Hollande. Il prit alors possession du gouvernement des anciens Pays-Bas autrichiens. « J'apporte au milieu de vous, dit-il aux Belges, la volonté de vous être utile et tous les sentiments d'un ami, d'un père... Heureux si, en multipliant mes titres à votre estime, je parviens à préparer et à faciliter l'union qui doit fixer notre sort et qui me permettra de vous confondre dans un même amour avec ces peuples que la nature elle-même semble avoir destinés à former avec ceux de la Belgique un Etat puissant et prospère. » Le 13 février 1815, le congrès de Vienne décida que les Provinces-Unies, conjointement avec les provinces et districts déjà cédés au prince d'Orange, formeraient un royaume sous la dénomination de *royaume des Pays-Bas*. Le drapeau orange fut immédiatement arboré sur les clochers de la Belgique, et une députa-

tion du conseil privé se rendit à La Haye, afin de féliciter « le nouveau monarque des Pays-Bas unis. »

Pendant que Napoléon, débarqué le 1^{er} mars sur les côtes de la Provence, s'avancait triomphalement vers Paris, Guillaume se déclara roi des Pays-Bas, sans attendre de Vienne le traité qui lui décernait définitivement cette dignité. Il se rendit, le 16 mars, dans l'assemblée des Etats généraux et leur fit connaître son irrévocable résolution. Le lendemain, le prince-souverain et la princesse Frédérique-Wilhelmine furent proclamés, à Amsterdam, roi et reine des Pays-Bas. Le même jour, le maire de Bruxelles, du haut du balcon de l'hôtel de ville, annonça au peuple belge l'avènement de Guillaume I^{er}. Le 30, le roi et la reine des Pays-Bas firent leur entrée solennelle à Bruxelles, où ils furent accueillis par les plus vives acclamations. Un traité signé à Vienne, le 31 mai 1815, confirma les clauses du traité de Paris du 30 mai 1814, c'est-à-dire la réunion des anciennes Provinces-Unies et des ci-devant provinces belgiques, avec l'adjonction de l'ancienne principauté de Liège. Ce même traité accordait au nouveau roi, en échange de ses possessions en Allemagne, l'ancien duché de Luxembourg avec le titre de *grand-duc*. Tandis que les Français s'avançaient vers la Sambre, Guillaume retournait à La Haye, parce que sa présence était plus nécessaire en Hollande qu'en Belgique. Mais le prince d'Orange demeurait près du duc de Wellington pour défendre nos provinces contre Napoléon. Le 16 juin, il résista héroïquement aux Quatre-Bras ; le surlendemain, à Waterloo, où il commanda le centre de l'armée anglo-hollandaise, il ne cesse de se distinguer non moins par sa valeur que par la sagesse de ses dispositions, jusqu'à ce qu'une blessure l'oblige à quitter le champ de bataille. Par la défaite de Napoléon l'union des Belges et des Hollandais était consolidée ; la bataille de Waterloo, selon la remarque d'un éminent publiciste, forma un premier lien qui rapprocha davantage les deux nations ; le roi voyait son trône affermi et le prince d'Orange, qui

avait versé son sang pour l'indépendance du pays, devint l'idole du peuple belge.

Déjà, le 22 avril précédent, Guillaume avait institué une commission mixte pour reviser la loi fondamentale des Provinces-Unies et l'adapter au royaume des Pays-Bas. Le 13 juillet, le rapport de cette commission était présenté au souverain; le 18, une proclamation annonça que la constitution révisée serait soumise, en Belgique, à l'approbation d'une assemblée de notables et dans les Provinces-Unies à la sanction des Etats généraux. Ceux-ci, à l'unanimité, adoptèrent l'œuvre de la commission mixte, tandis qu'en Belgique la majorité des notables émit un vote négatif. Sur 1,323 notables présents aux réunions d'arrondissement, 796 votèrent *contre* et 527 *pour*; sur les 796 opposants, 126 avaient donné pour raison de leur vote les articles relatifs au culte. Par une nouvelle proclamation, datée de La Haye, le 24 août, Guillaume I^{er} déclara cependant que la loi fondamentale était adoptée. « Des 796 notables qui ont désapprouvé le projet, disait-il, 126 ont formellement déclaré que leur vote était motivé par les articles relatifs au culte; articles qui, conformes à une législation depuis longtemps existante, fondée sur les traités, et en harmonie avec les principes que les souverains les plus religieux ont introduits dans le système européen, ne pouvaient être omis dans la constitution des Pays-Bas sans remettre en problème l'existence de la monarchie, et sans affaiblir la garantie des droits de ceux-là mêmes que ces stipulations ont le plus alarmés. Si cette vérité n'eût été obscurcie par quelques hommes de qui le corps social devait attendre l'exemple de la charité et de la tolérance évangélique, les susdits votes se seraient joints à ceux des 527 notables qui ont approuvé le projet. » Quelque conciliant que fût le langage de la proclamation royale, l'acte qu'elle consacrait avait incontestablement une gravité exceptionnelle et devait faire révoquer en doute la loyauté du nouveau gouvernement.

Le 21 septembre eut lieu à Bruxelles l'inauguration solennelle du premier roi des Pays-Bas. Guillaume se rendit d'abord à l'hôtel de ville, où étaient assemblées les deux chambres, et, dans un patriotique discours, constata que l'*union intime et solide* de toutes les provinces des Pays-Bas, autrefois le but de Charles-Quint et du Taciturne, était maintenant accomplie. « Aujourd'hui que l'édifice existe, c'est nous, poursuivit-il, qui sommes responsables de sa conservation et de son affermissement envers nos compatriotes et envers la postérité. » Il se rendit ensuite, avec son cortège, à la Place royale, où il prêta le serment qui lui était prescrit par la loi fondamentale. Le président des Etats généraux dit à son tour : « Nous jurons, au nom du peuple des Pays-Bas, qu'en vertu de la loi fondamentale de cet Etat, nous vous recevons et inaugurons comme roi... »

Empruntons aux contemporains quelques traits qui feront mieux connaître le nouveau souverain. Guillaume I^{er} se distinguait à la fois par son activité et par la simplicité de ses habitudes. Levé avec le jour, il consacrait presque tous ses instants aux travaux d'administration. Il n'avait aucun goût pour la littérature et les beaux-arts, tout en se faisant une obligation de les encourager. D'une grande équité et même renommé pour son esprit de justice et de clémence, il remplissait ses devoirs de roi avec un zèle et une exactitude admirables. Mais bien qu'il eût voulu une constitution dans le sens moderne, il se pliait difficilement aux exigences du gouvernement représentatif; il n'avait pas voulu admettre la responsabilité ministérielle, et, s'il en avait eu le pouvoir, il aurait certainement empêché toute opposition dans les chambres. Il se plaisait, d'autre part, à se mettre en rapport direct avec toutes les classes. Le mercredi était consacré aux audiences royales; de midi à sept heures, le souverain se tenait debout devant une table, dans la salle du conseil, recevant, une à une, toutes les personnes qui se présentaient. Il aimait aussi, dans ses promenades, à se confon-

dre avec la masse des citoyens. En résumé, Guillaume I^{er} passait alors pour le monarque le plus libéral de l'Europe, et la protection qu'il accordait aux réfugiés français, victimes des représailles de 1815 et de 1816, devait encore accroître sa popularité. Il ne se laissait emouvoir ni par les représentations des cours absolutistes ni par les instances presque menaçantes de l'ambassadeur de Louis XVIII. Comme celui-ci insistait pour obtenir l'expulsion des anciens conventionnels, il trouva le roi inébranlable. « Ces vieillards, lui répondit « Guillaume, me sont connus; ils sont « fort tranquilles: je maintiendrai les « lois et l'esprit d'hospitalité des Pays- « Bas. »

Le roi résistait avec non moins d'énergie à l'opposition du clergé catholique. Dans un *Jugement doctrinal* rendu public, les évêques avaient déclaré qu'aucun de leurs diocésains ne pouvait, sans se rendre coupable d'un grand crime, prêter les serments prescrits par la loi fondamentale. Le gouvernement signala ce Jugement comme un acte séditionnel et fit traduire devant la cour supérieure de Bruxelles, le prince Maurice de Broglie, évêque de Gand. Menace d'un mandat d'amener, l'évêque se sauva à Paris. Jugé par contumace aux assises du Brabant, il fut, le 8 novembre 1817, condamné à la déportation, sentence affichée par le bourreau sur une place publique de Gand, entre deux malfaiteurs qui subissaient la peine de la flétrissure et de l'exposition publique. C'était là, comme on l'a dit, un raffinement de vengeance; mais, en frappant le prince de Broglie, on ne voulait pas seulement atteindre le chef de l'opposition cléricale, on se proposait de châtier aussi l'évêque bourbonnien, l'étranger qui n'avait pas caché le désir de voir la Belgique placée sous le sceptre de Louis XVIII.

Guillaume se méfiait aussi des Belges, tandis que le prince héréditaire aurait voulu chercher parmi eux l'appui de la dynastie. Le héros des Quatre-Bras écrivait secrètement au duc de Wellington, le 3 avril 1816 : « Le roi est exclusive-

ment entouré par des Hollandais qui, « bien que ses intentions soient les meilleures du monde, le rendent décidé- « ment partial en faveur des Hollan- « dais. » Mais Guillaume soupçonnait les habitants des provinces méridionales de regretter la domination de la France. De là ses mesures pour assurer la prééminence de la langue hollandaise, sa partialité dans la distribution des emplois, ses tentatives pour diriger souverainement l'instruction publique. Il est évident, dit Gervinus, que les sentiments antifrançais et anticatholiques du roi ne furent pas étrangers aux célèbres arrêtés de 1825. Chef absolu de l'instruction publique, imitateur de Joseph II, créateur du *Collège philosophique* de Louvain, il avait pour but de neutraliser l'influence du clergé, de pousser les Belges dans une voie qui différait essentiellement de celle où les Bourbons entraînaient les Français. Guillaume froissa non seulement les catholiques, il vit aussi se tourner contre lui les libéraux, qui l'avaient tant applaudi dans les premières années de son règne. Ne pouvant obtenir la pleine liberté de la presse ni la responsabilité ministérielle, humiliés par la suprématie des provinces du Nord, les libéraux finirent par confondre leurs griefs avec ceux des catholiques.

Guillaume ne se méprit point sur la signification de l'*union* qui se forma en 1828. Dans un entretien mémorable avec un des principaux chefs de l'opposition, il s'exprima en ces termes : « Vos union- « nistes et vos pétitionnaires, quels qu'ils « soient, demandent que je donne une « extension nouvelle à toutes les libertés « populaires ! C'est de l'extravagance ; « c'est agir comme ces docteurs mala- « droits qui empoisonnent leurs malades « à force de remèdes... Trop de liberté « tue la liberté. Comment ! vous voulez « l'omnipotence des jugements par le « jury ! l'omnipotence des chambres par « la responsabilité ministérielle ! l'omni- « potence de la presse par les journaux ! « Vous voulez l'indépendance de la com- « mune et de la province, élevées au ni- « veau du pouvoir central; vous les ex-

« citez à pétitionner pour le redressement
 « de vos griefs, pour le changement de
 « nos lois, et vous vantez votre dévoue-
 « ment à la royauté et à la Constitution!...
 « On ne trouve plus rien de bon dans mon
 « gouvernement ! Est-ce que Liège re-
 « grette de n'être plus département de
 « l'Ourthe?... Est-ce que Bruxelles re-
 « grette de n'être plus chef-lieu d'une
 « préfecture française? Ne lui souvient-il
 « plus de l'herbe qui croissait dans ses
 « rues? Est-ce que Gand est si malheu-
 « reux depuis qu'il envoie ses produits
 « sur des navires nationaux à Java?
 « Est-ce que la Belgique entière regrette
 « l'administration française, et la con-
 « scription et les droits réunis? Est-ce
 « que les quinze années qui viennent de
 « s'écouler ont été si malheureuses?...
 « Mon gouvernement est une monarchie
 « tempérée par une Constitution, et non
 « pas une république avec un roi man-
 « dataire des mandataires du peuple. Il
 « n'y est question de jury, ni de respon-
 « sabilité ministérielle, ni de souverai-
 « neté populaire, ni d'autres nouveautés
 « dont je n'entends pas faire l'essai à
 « mes dépens. Les attributions du chef
 « de l'Etat et des chambres y sont clai-
 « rement définies; et toutes les théories
 « contraires sont anticonstitutionnelles,
 « factieuses, révolutionnaires ! Je suis
 « roi des Pays-Bas; je connais mon droit,
 « je connais mon devoir; je maintiendrai
 « de tous mes moyens cette Constitution
 « que j'ai jurée. »

Quelques jours après, le 11 décem-
 bre 1829, le roi adressait aux chambres
 un message où il faisait connaître son
opinion personnelle sur la marche du gou-
 vernement. Après avoir fait l'apologie
 du règne commencé en 1815, Guillaume
 annonçait qu'il repousserait toujours des
 « prétentions inconsidérées » ; il invo-
 quait ensuite la coopération constitu-
 tionnelle des Etats généraux « pour ré-
 « primer d'un commun accord le mal et
 « protéger efficacement le bien ». Il vou-
 lait suivre, ajoutait-il, les grands exem-
 ples de ses ancêtres, dont la sagesse et le
 courage servaient d'égide à la liberté
 politique, civile et religieuse des Pays-
 Bas contre les usurpations d'une foule

égarée et contre l'ambition d'une domi-
 nation étrangère.

Le 8 août 1830, Guillaume venait à
 Bruxelles pour visiter l'exposition, où
 étaient rassemblés les produits qui at-
 testaient d'une manière éclatante les
 progrès accomplis par l'industrie belge
 depuis quinze années. Plusieurs hauts
 fonctionnaires ne laissèrent pas ignorer
 au roi que l'on pouvait redouter le
 contre-coup des événements de Paris ;
 que l'esprit public paraissait moins bon ;
 que le gouvernement devait être sur ses
 gardes. Cependant Guillaume était sans
 inquiétude ; il se montrait même très
 impatient de retourner en Hollande.
 Le 12 août, jour fixé pour le départ, le
 comte de Mercy-Argenteau, grand cham-
 bellan, fit une dernière tentative. Il ad-
 jura le souverain de ne pas quitter
 Bruxelles, où sa présence était néces-
 saire ; il lui représenta l'urgente néces-
 sité de prendre des mesures pour préve-
 nir les troubles et les commotions qui
 étaient à craindre. Le roi fut inébran-
 lable. Il repartit pour le château de Loo,
 en Gueldre, et c'est là qu'il apprit les
 événements dont Bruxelles était devenu
 le théâtre. Il en fut, dit-on, affecté au
 point de verser des larmes. Revenu à
 La Haye il réunit, le 28, sous sa prési-
 dence, le conseil des ministres auxquels
 s'adjoignirent les deux princes. Il fut
 résolu que les Etats généraux s'assem-
 bleraient à La Haye, en session extraor-
 dinaire, le 13 septembre, et que les
 princes partiraient immédiatement pour
 la Belgique avec les troupes disponibles.
 Lorsqu'il reçut, le 1^{er} septembre, les man-
 dataires des notables de Bruxelles, le roi,
 vivement ému, déclara de nouveau qu'il
 maintiendrait ses droits. « Je ne veux
 « pas, dit-il, faire couler le sang de mes
 « sujets : j'ai horreur du sang. Mais je
 « serais la risée de toute l'Europe si, le
 « pistolet sur la gorge, je cédaï à des
 « menaces folles, à des plaintes, à des
 « griefs imaginés par quelques perturba-
 « teurs du repos public. » Il résista de
 même aux prières du prince d'Orange
 qui, après sa chevaleresque entrée dans
 Bruxelles, avait promis d'appuyer auprès
 de son père le vœu des notables pour la

séparation administrative du Nord et du Midi. Guillaume objectait que la loi fondamentale et les traités lui traçaient les devoirs qu'il avait à remplir. Il soutenait aussi qu'il avait obtempéré à toutes les demandes raisonnables. « — Que désirent donc les Belges ? disait-il dans un nouvel entretien avec un des chefs de l'opposition. N'ai-je pas obtempéré à toutes les demandes raisonnables ? — A toutes ! — Non, sire, répondit son interlocuteur. Et l'enseignement civil, dont le gouvernement a conservé le monopole ? Et la haute cour transportée à La Haye ? Et tous les grands établissements fixés en Hollande ? Et l'inégale répartition des emplois ?... Votre Majesté a déjà réparé plusieurs griefs par arrêtés, ne pourrait-elle pas redresser encore ceux-ci ?... — Nous n'en sommes plus là, répartit le roi : les Belges jugent eux-mêmes que cela serait insuffisant, puisqu'ils veulent une *séparation*. Et moi je pense avoir fait de mon chef tout ce que je pouvais dans les circonstances présentes. J'ai convoqué les Etats généraux : la question de séparation vous sera soumise, et celle-ci en entraînera bien d'autres ! Que Dieu prenne pitié de la Belgique ! »

Le 29 septembre, les Etats généraux prononcèrent la séparation du Nord et du Midi, déjà accomplie par l'insurrection des provinces belges, conséquence des mémorables Journées de Bruxelles, de l'héroïque lutte du peuple contre les troupes royales.

Si Guillaume I^{er} avait soutenu le prince d'Orange, après lui avoir confié la mission de pacifier les provinces soulevées, s'il avait consenti à céder au prince la vice-royauté de la Belgique, peut-être eût-il fait rétrograder la révolution. Mais il désavoua la proclamation du 16 octobre par laquelle l'héritier des Nassau reconnaissait l'indépendance de la Belgique, et le contre-gouvernement que le prince avait établi à Anvers disparut. Le départ du prince fut suivi de ce terrible bombardement qui devait creuser un abîme entre la dynastie et les Belges.

Déjà le roi Guillaume s'était adressé aux cinq grandes puissances, qui avaient constitué en 1815 le royaume des Pays-Bas, pour réclamer leur intervention. Ce fut donc sur son invitation que les plénipotentiaires des cinq cours se réunirent en conférence à Londres. Le roi Guillaume, comme l'a dit M. Nothomb, s'est élevé par la suite contre la dictature européenne que s'attribuèrent les cinq grandes puissances ; « mais n'avait-il pas été le premier à la reconnaître, à en provoquer l'action ? » Il adhéra aux bases de séparation des 20 et 27 janvier 1831, puis il protesta contre le traité des dix-huit articles et contre l'avènement du prince de Saxe-Cobourg, élu roi des Belges par le Congrès national ; il essaya, au mois d'août 1831, de renverser le trône de Léopold I^{er}, et quoique son espoir eût été déçu, il refusa son adhésion au traité dit des vingt-quatre articles, qui étaient en réalité une concession faite à la Hollande. Pendant sept années, il se montra inébranlable. On ne peut contester, dit un apologiste de Guillaume I^{er}, que la résistance passive du roi depuis 1831 jusqu'en 1838 ait été pernicieuse pour la Hollande ; que le gouvernement commit là une faute politique. Il fallut enfin plier sous la nécessité : l'adhésion, que le roi Guillaume avait refusée jusqu'alors, lui fut arrachée par le vœu formel des représentants de la nation. Peut-être eût-il mieux agi en se retirant dès lors et en laissant à son successeur la tâche ingrate de céder.

De nouvelles tribulations étaient réservées au vieux roi. Il ne put se mettre d'accord avec les Etats généraux sur la manière de remédier à la situation financière du royaume, et ce dissentiment amena, dans les derniers jours de l'année 1839, le rejet du budget et la dissolution du ministère. Un autre incident vint froisser le sentiment national et religieux des Hollandais. Veuf de la princesse Frédérique-Wilhelmine de Prusse, le roi songea à former une nouvelle union, et son choix tomba sur une dame respectable, mais catholique et Belge, la comtesse Henriette d'Oultremont. « Elle était, dit un contemporain,

« depuis vingt-cinq années placée à la
 « cour et attachée au service de feu la
 « reine. Plus d'une fois la reine défunte
 « avait dit à son époux que, de toutes les
 « dames attachées à son service, c'était
 « la comtesse d'Oultremont qu'elle pré-
 « férerait. » Un des plus anciens serviteurs
 de la maison d'Orange, le comte Vander
 Duyn, ayant demandé et obtenu une
 audience particulière du roi, chercha à
 le détourner de son dessein. Guillaume
 l'écoula avec le plus grand calme, mais
 se montra encore une fois inébranlable.
 Dans un court moment d'impatience, il
 laissa tomber le mot *abdication* et de-
 manda si on la préférerait au mariage.
 M. Vander Duyn répondit que le mari-
 age rendrait cette abdication nécessaire.
 En réalité, elle précéda le mariage. Le
 7 octobre 1840, Guillaume Ier, dans un
 des salons de Loo, presque à huis clos,
 déposait le pouvoir royal, sans avoir con-
 sulté les États généraux, ni les avoir
 appelés pour être témoins de ce dernier
 acte.

Ayant pris le simple titre de *comte de Nassau*, Guillaume quitta la Hollande et se retira dans le domaine qu'il possédait en Silésie. Ce fut là qu'il épousa la comtesse d'Oultremont. Un membre de la famille ayant été consulté par l'ex-roi sur ce qu'il fallait faire pour sa future épouse, la réponse à cette question fut, d'après M. de Grovestins, aussi noble que délicate : « Le moins possible, sire, pour ne pas nuire aux intérêts de vos enfants. »

Guillaume Ier, mort en Allemagne, le 12 décembre 1843, repose près de ses ancêtres à Delft, dans le Saint-Denis de la Hollande.

Th. Juste.

Guillaume-Frédéric d'Orange-Nassau, avant son avènement au trône des Pays-Bas, par un Belge (M. Jottrand). — *Histoire du dix-neuvième siècle*, par Gervinus. — *Le Soulèvement de la Hollande en 1813 et la fondation du royaume des Pays-Bas*, par Th. Juste. — *Histoire du royaume des Pays-Bas*, par M. de Gerlache. — *Notice et souvenirs biographiques du comte d'An der Duyn et du baron de Capellen*, publiés par le baron Sirtema de Grovestins, etc., etc.

GUILLEMOT (Simon), né à Mons en 1619, mort à l'abbaye de Saint-Ghislain en 1687. Après avoir fréquenté les cours du collège de Houdain, à Mons, Guille-

mot devint religieux de l'ordre de Saint-Benoît et fit sa profession à l'abbaye de Saint-Ghislain, en 1638. Lorsque l'abbé Crulay voulut établir dans ce monastère la réforme du Mont-Cassin, Guillemot le seconda avec cinq autres religieux. Il fut député plusieurs fois aux assemblées capitulaires de la congrégation de Notre-Dame, à laquelle étaient associées les abbayes de Saint-Ghislain, de Saint-Denis en Broqueroie, de Grammont et d'Afflighem. Les fonctions de sous prieur et de prieur de son monastère lui furent successivement confiées. Guillemot a laissé en manuscrit une chronique abrégée de l'abbaye de Saint-Ghislain, de 630 à 1649, et des Mémoires sur ce qui s'est passé dans ce monastère sous les abbés Augustin Crulay (1640-1648), et Jérôme de Marlière (1648-1681). Il a fourni aux *Acta Sanctorum ordinis sancti Benedicti*, de Mabillon, quatre différentes vies de saint Ghislain, et y a joint des notes et de savantes dissertations.

Léop. Devillers.

Martène et Durot, *Annales de l'abbaye de St-Ghislain*, manusc. en deux tomes in-fol. de la Bibliothèque publique de Mons. — Paquet, *Mémoires pour servir à l'histoire lit. des Pays-Bas*. — Ad. Mathieu, *Biogr. montoise*. — Mémoires et publications de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut, 1^{re} série, t. VII, p. 193.

* **GUILLERY** (Anne-Justine), née à Versailles, le 13 mars 1789, morte à Bruxelles, le 19 décembre 1864. Cette femme, aussi distinguée par l'élévation de son esprit que par la variété de ses connaissances, habitait la Belgique depuis plus de quarante ans. Elle y avait été appelée pour se charger de l'éducation de deux jeunes personnes appartenant à une famille noble de la province de Namur. Après avoir accompli cette tâche de manière à mériter l'estime et la reconnaissance de ses élèves et de leurs parents, elle se fixa à Bruxelles; ses deux frères étaient depuis longtemps établis dans le pays.

Dès sa jeunesse Justine Guillery avait montré un goût passionné pour la culture des lettres; ce goût lui avait été inspiré par les entretiens auxquels elle assistait, encore enfant, dans la maison paternelle, où se rencontraient des hommes

d'un rare mérite parmi lesquels le comte de Saint-Simon tient la première place. Auprès de ce vieillard qui devait faire tant de bruit après sa mort, il y en avait de plus jeunes qui, eux aussi, se sont fait des noms illustres, Augustin Thierry, l'historien de la conquête de l'Angleterre par les Normands; Pierre Leroux et Olinde Roderigue, qui furent, plus tard, les vulgarisateurs et les apôtres de la doctrine de leur maître.

Au contact de ces esprits supérieurs, le caractère de la jeune fille acquit une trempe solide et surtout une indépendance rare parmi les femmes et que celles-ci ne peuvent conserver qu'au prix de bien des sacrifices. Elle mit plus de soins à orner son esprit que sa personne, et les qualités qu'elle rechercha, ce sont les vertus viriles que les hommes ne tiennent guère à rencontrer dans le sexe faible. A l'exemple des femmes illustres du XVII^e siècle, elle se mit avec ardeur à l'étude des littératures anciennes et de la langue italienne, qui en fournit comme le prolongement. Elle comprenait les chefs-d'œuvre de l'antiquité comme ceux de la Renaissance et du siècle de Louis XIV; lisait Homère, Virgile, Dante et le Tasse, Horace, Tibulle et Metastase, sans s'aider de traductions.

On comprend qu'avec de tels goûts Justine ne songeait point à se mettre en ménage, ni à se créer des devoirs et des nécessités qui l'eussent éloignée de ses chères études. Vivant sans cesse en présence d'un idéal littéraire, elle se contentait de peu, trouvait toutes ses jouissances en elle-même, restait inaccessible aux excitations du dehors. Elle avait d'incroyables ignorances des choses du monde; mais qu'on la mit sur le chapitre des objets de ses méditations, philosophie, histoire, poésie, on trouvait en elle une source féconde d'agrément. Sa conversation était des plus attrayantes quand elle trouvait à qui parler. Autrement, on l'eût prise pour une femme ordinaire; jamais elle ne cherchait à faire montre d'esprit ou de savoir, il fallait la provoquer pour obtenir qu'elle se montrât sous son véritable jour.

Vers 1829, elle fit imprimer à Bruxelles un petit roman-idylle, paraphrase d'un drame de Shakespeare, la *Tempête*. Ce livre avait pour titre : *Miranda ou l'île Sauvage*, ouvrage tiré de l'anglais. Bruxelles, imprimerie de Demanet, rue de l'Evêque, volume in-12 de 290 pages. Plus tard, cédant aux conseils de M. le baron de Stassart avec lequel elle entretenait une correspondance littéraire, et qui avait pour elle autant d'estime que d'affection, Justine Guillery publiait un petit recueil de fables pleines de grâce et de finesse, brochure in-8^o de 32 pages, sans date et sans nom d'imprimeur. Elle signait cet opuscule : Justine Guillery de Sainte-Anne. Elle se donna également cette qualification, toute de fantaisie, sur la couverture d'une autre brochure in-8^o, de 120 pages, ayant pour titre : *Entretiens des Champs-Élysées ou Histoire de l'Autre Monde*, avec cette épigraphe : *Summi sunt homines, homines tamen*. Bruxelles, imprimerie de F. Parent, 1847.

Justine Guillery a laissé beaucoup de vers inédits, elle était en quelque sorte la muse de la famille, à une époque où florissait la chanson; chaque fête : mariage, naissance, anniversaire, lui inspirait des couplets ou quelques strophes, dans lesquels l'esprit ou le sentiment revêtaient toujours une forme élégante et correcte. Au tome XII de la 2^e série des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, se trouve la rectification d'un vers d'André Chénier, défiguré d'une façon incroyable, par une faute d'impression, qui a été religieusement reproduite par tous les éditeurs jusqu'en 1871. Il s'agit de la troisième pièce des *Jambes* : *Quand au mouton bêlant...* On y lisait ce vers :

Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie.

Justine Guillery avait ainsi corrigé le vers :

Pâtre, chiens et moutons, toute la bergerie.

L'édition que M. Gabriel Chénier a publiée, en 1871, à Paris, chez Alphonse Lemerre, donne cette même leçon d'après le manuscrit microscopique du poète dont elle reproduit un fac-similé. Jus-

tine Guillery a également écrit des *Mémoires*, rappelant les faits les plus intéressants de son existence, l'origine de sa famille, l'éducation de ses deux frères Charles-Etienne et Hippolyte. On y trouve de curieuses et piquantes révélations touchant les hommes éminents qui fréquentaient la maison de sa mère, particulièrement sur le comte de Saint-Simon, à une époque où il ne se doutait guère qu'il deviendrait un jour le prophète d'une religion nouvelle.

Deux fragments de ces mémoires ont seuls vu le jour, l'un en 1867, il se rapporte à Louis Gruyer et sert d'épilogue à un petit volume consacré par l'auteur du présent article au vieux philosophe dans la *Galerie des Contemporains*, éditée par Bruylant-Christophe; l'autre, plus récent a pour titre : *Episode de la paix de Paris en 1814 par les alliés*. Quatre pages in-quarto, imprimées par le soin d'un des neveux de Justine, M. le docteur Hippolyte Guillery.

L. Alvin.

* **GUILLERY** (*Charles-Etienne*), professeur à l'Université de Bruxelles, naquit à Versailles (Seine-et-Oise), le 19 février 1791 et mourut à Bruxelles, le 2 mai 1861. A l'époque de sa naissance, son père, jurisconsulte éminent, remplissait les fonctions de syndic de la ville de Versailles; un peu plus tard il fut appelé au poste élevé de procureur général du département de Seine-et-Oise. Charles-Etienne Guillery put donc trouver, grâce à la position de sa famille, les bienfaits de l'éducation de la maison que devait si bien compléter l'instruction solide du collège Louis le Grand, à Paris. Les aptitudes littéraires et scientifiques dont il fit preuve dans cette institution lui facilitèrent, en qualité de *candidat professeur*, l'accès de l'Ecole normale que l'empereur venait de créer. Sous la direction d'hommes tels que Guérout, Villemain, Burnouf père, l'abbé Mablani, dans la compagnie de condisciples tels que Victor Cousin, Augustin Thierry, Henri Patin, Pierre Dubois, Théodore Jouffroy, Ch. Loyson, et les physiiciens Péclot, Pouillet et

Despretz, tous devenus célèbres à des titres si divers, le jeune Guillery ne pouvait manquer de subir l'influence du contact des esprits supérieurs. D'autre part, afin de compléter l'enseignement de l'école, il suivait à la Sorbonne et au collège de France les cours de Gay-Lussac, de Dulong, de Thénard, de Haüy, de Brongniart, de Delille et de La Romiguière. Enfin, à cette époque encore, il servait de secrétaire particulier au comte de Saint-Simon, son protecteur et son ami. Lorsqu'il dut se séparer de lui, il lui recommanda comme successeur son ancien condisciple Augustin Thierry.

Ch.-E. Guillery conquist, le 29 novembre 1811, son diplôme de bachelier ès-lettres; le 25 février 1812, son diplôme de bachelier ès-sciences, et le 1^{er} décembre de la même année, son diplôme de licencié ès-sciences. Le 25 octobre 1813, âgé par conséquent de vingt-deux ans et demi, il obtenait la place de professeur de mathématiques au collège de Valenciennes. Dès son début dans l'enseignement, il révéla toutes les qualités qui devaient en faire plus tard un professeur remarquable : facilité de parole, enchaînement des doctrines, clarté d'exposition, dévouement sans réserve à ses élèves, dont il était l'ami plutôt que le maître.

En juin 1816, il épousa Mlle Adélaïde Alvin, fille de l'ancien principal du collège qui était revenu depuis peu à Valenciennes fonder une institution particulière. Cette institution avait attiré la plupart des pensionnaires du collège; aussi fut-elle bientôt fermée par l'autorité, et M. Alvin transporta son établissement à trois lieues de Valenciennes, à Bon-Secours lez-Péruwelz, territoire belge. Guillery ne tarda pas à donner sa démission (octobre 1816) pour aller retrouver son beau-père, dont il fut l'associé jusqu'en 1820. Le 3 janvier 1820, la ville de Charleroi lui confia la direction de son collège où il remplit en même temps les fonctions de professeur de mathématiques. Le bassin de Charleroi s'est longtemps ressenti de l'influence de son enseignement : les élèves firent honneur au

maître, car leurs noms figurent pour la plupart en tête de ceux qui contribuèrent le plus au développement de l'industrie métallurgique dans cette région.

Dès cette époque Guillery avait tâché de mettre en pratique une idée des plus fécondes en matière d'enseignement professionnel, la création de cours publics aux ouvriers. Il avait même déjà mis son idée à exécution, lorsqu'il fut nommé, le 8 avril 1828, professeur de mathématiques supérieures à l'Athénée royal de Bruxelles. Guillery put hésiter un instant, car l'œuvre nouvelle qu'il avait entreprise commençait à prospérer; mais il était père de famille et il comprenait les devoirs qu'impose ce titre. Peut-être aussi la satisfaction de pouvoir renouveler ses essais sur un théâtre plus vaste contribua-t-elle à vaincre ses scrupules. Il vint donc se fixer à Bruxelles et sollicita aussitôt du ministre de l'intérieur la permission de donner au musée de l'Industrie un cours public de physique et de chimie. La permission fut octroyée immédiatement, et le succès du cours vint démontrer à la fois et l'excellence du maître et l'utilité de son enseignement.

Pendant la révolution de 1830, Guillery se tint plutôt sur la réserve; des raisons de famille l'empêchaient, lui et ses parents, de se rallier tout d'abord au mouvement révolutionnaire. Mais après les événements de septembre, le gouvernement provisoire, qui avait à organiser tous les services publics, ne fit pas en vain appel à son dévouement. Guillery accepta de faire partie de la commission supérieure d'instruction publique, où son expérience pouvait rendre d'importants services. Cette nomination date du 5 octobre 1830: il y avait encore péril à se dévouer. Le 6 décembre il fut attaché à la deuxième division du comité de l'intérieur en qualité d'aviséur pour la chimie, la physique et la mécanique. En février 1829 et en mars 1830, Guillery avait déjà rendu d'importants services au commerce en vérifiant les étalons des poids et mesures. Enfin, à l'époque de la formation des tarifs douaniers, il remplit les

fonctions d'aviséur au département des finances.

Guillery conservait toujours sa chaire à l'Athénée royal et son cours au musée de l'Industrie. Malgré ces occupations multiples, il cherchait encore de nouveaux éléments à son activité: c'est ainsi qu'il accepta la chaire de chimie pharmaceutique à l'Ecole de médecine de Bruxelles. Cette position le désigna à l'attention du gouvernement pour remplir la périlleuse mission d'agent sanitaire pendant la première épidémie de choléra. Guillery, envoyé à Valenciennes, le 5 avril 1832, s'acquitta de cette mission avec son désintéressement et son dévouement habituels.

L'année 1834 marque une étape importante dans l'histoire de l'enseignement en Belgique. Les évêques avaient conçu le projet de relever de ses ruines l'antique Université de Louvain. Aussitôt quelques hommes dévoués résolurent d'établir à Bruxelles une seconde université libre. Guillery accueillit avec enthousiasme cette pensée féconde. Il prit place immédiatement dans le conseil d'administration et dans la faculté des sciences, où les chaires de physique expérimentale et de chimie lui furent confiées. Il fut là ce qu'il était ailleurs, orateur brillant et spirituel, professeur savant et consciencieux, homme actif et désintéressé. Comme preuve de son dévouement à l'Université on peut citer ce fait: il avait été chargé par le ministre de la guerre de donner les cours de physique et de chimie à l'Ecole militaire; la loi sur les incompatibilités vint le forcer, en 1840, d'opter entre ces fonctions, qui lui assuraient à la fois une position brillante et un droit éventuel à la pension, et sa chaire à l'Université, qui ne pouvait lui offrir aucune compensation: Guillery donna sa démission à l'Ecole militaire.

Quoique son temps fût déjà bien rempli, Guillery donna encore un cours de chimie générale à l'Ecole centrale de commerce et d'industrie depuis 1837 jusqu'à sa réunion à l'Athénée royal. Il avait été l'un des fondateurs de cette utile institution. Enfin, il fit partie de nombreux jurys: celui des expositions de

l'industrie, celui d'examen pour la philosophie, pour les sciences, pour les fonctions de commissaire voyer et pour le grade de professeur agrégé de l'enseignement moyen. Il remplit avec le même zèle les fonctions de membre et de secrétaire de la commission des procédés nouveaux applicables aux travaux publics et aux chemins de fer (7 novembre 1837), et plus tard, de membre du conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen (1840).

Le 26 mai 1838, Guillery reçut la naturalisation ordinaire : il avait conquis le titre de citoyen belge par vingt-deux années de services rendus à sa patrie adoptive; mais, pendant plus de vingt ans encore, il devait rester sur la brèche sans connaître ni fatigue ni repos.

Le 2 octobre 1856, Guillery fut mis à la pension de retraite comme professeur à l'Athénée royal. Quatre ans plus tard une première attaque d'apoplexie le força d'abandonner sa chaire à l'Université. Promu à l'éméritat, il prit part encore pendant un an aux séances du conseil d'administration. Enfin, le 2 mai 1861, une nouvelle attaque l'emporta après une agonie de quelques heures.

Les funérailles de cet homme de bien eurent lieu deux jours plus tard, au milieu d'un concours immense de monde. Deux discours furent prononcés sur sa tombe, le premier, par Th. Verhaegen, au nom du conseil d'administration de l'Université, le second, par le professeur Van Ginderachter, au nom de la faculté des sciences.

Guillery avait été nommé chevalier de l'ordre de Léopold, le 24 septembre 1858, à l'occasion de la mémorable fête des écoles organisée par M. Ch. Rogier, alors ministre de l'intérieur. Il était, depuis 1834, membre correspondant de l'Académie de Paris.

Doué d'un grand esprit d'investigation, Guillery avait inventé, dès 1834, des machines électro-magnétiques qu'il avait déposées au musée de l'Industrie. Malheureusement, il ne put parvenir à produire une force applicable à un travail mécanique. Mais il est une découverte qu'il importe de revendiquer en

sa faveur, c'est celle de la télégraphie électrique; plusieurs modèles, qui ont existé longtemps au musée de l'Industrie à Bruxelles, constatent ses titres de priorité. Il en avait soumis la première proposition au roi dans un écriit antérieur à 1840. Bien plus, avec le concours de l'un de ses amis, M. Chapel, il avait établi dans le jardin de ce dernier un télégraphe dont les fils faisaient plusieurs fois le tour de ce jardin. Ce télégraphe, basé sur les mêmes principes que les télégraphes actuels, fonctionnait parfaitement. Ses nombreuses occupations empêchèrent Guillery de tirer tout le parti possible de son admirable découverte.

Au nombre de ses inventions, il faut encore citer celle d'un canon se chargeant par la culasse, qui fut exécuté et offert au roi Léopold Ier; celle d'un système de pont-aiguille pour les horloges, indiquant les fractions de minutes, et celle d'une horloge ayant pour régulateur un poids mobile qui glissait sur une parabole métallique.

Enfin Guillery avait publié des traités sur toutes les branches d'enseignement auxquelles il s'est livré et une étude remarquable sur l'architecture.

Voici les titres que j'ai pu recueillir :

Cours de chimie, 2^e édition. Liège, 1833, 1 vol. in-8°. — *Cours de chimie organique*. Bruxelles, 1834, 1 vol. in-8°. — *Cours de mathématiques*. Bruxelles, 1833, 2 vol. in-8°. — *Répertoire de chimie*. 1 vol. in-plano. — *Lettres sur l'architecture*. Bruxelles, Parent, 1845, 1 vol. in-8°. Ces lettres ont été adressées à M. F. Huart, maître de forges à Charleroi, à propos de la description de la crypte d'Anderslecht, par l'architecte Van der Rit. Dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux, plusieurs lettres sont datées de 1847. La dernière est suivie d'un opuscule qui a pour titre : *Nouvelle manière de considérer la cycloïde et de démontrer les propriétés de cette courbe*. Il doit encore exister de Guillery d'autres travaux sur la cycloïde et sur les courbes géométriques, une *Description d'une échelle à glissière pour la conversion des poids, des mesures et des monnaies*, des

Recherches des éléments du vin dans la feuille et dans le bois de la vigne, et d'autres mémoires imprimés dans des périodiques.

Docteur Victor Jacques.

Notice nécrologique sur Ch.-Et. Guillery, par le Dr R. Gorissen, broch. de 16 pages Bruxelles, Mayolez, 1871.

* **GUILLERY** (*Hippolyte*), né à Versailles, le 16 août 1793, professeur de mathématiques et de belles-lettres, ingénieur et publiciste, a laissé une trace dans chacune des carrières où il est entré. Les articles consacrés à son frère Charles-Etienne, et à leur sœur Justine, dispensent de reproduire ici tous les détails relatifs à sa famille et à sa première enfance. Hippolyte n'avait que deux ans lorsqu'il perdit son père et lorsque commença la ruine des siens. Elevé à Grignon, dans une maison de campagne entourée d'un grand jardin, il a pu se développer librement sous le rapport physique; au milieu de la société polie et lettrée que recevait sa mère, il a acquis cette aménité de caractère, ces goûts élevés qui, durant toute sa vie, ont fait le charme de ceux qui l'approchaient; quant à l'instruction proprement dite, celle qui s'acquiert par les livres, on s'en était peu soucie: à huit ans, il ne savait pas lire. Il comprit de bonne heure, et de lui-même, la nécessité de l'étude, et sa jeune intelligence se rendant compte de la situation de fortune de sa famille, il comprit que c'était à lui de se créer un état. Dès l'âge de treize ans, il prit une résolution énergique. Trois de ses cousins avaient figuré avec honneur dans la marine française: l'un avait été tué à Trafalgar en montant à l'abordage; le second, prisonnier des Anglais, s'était échappé des pontons; le troisième, lieutenant de vaisseau, commandait le brick le *Palinure*. Hippolyte partit, le 16 septembre 1806, pour le rejoindre, et s'engagea comme novice tinonier. A cette époque, la marine française était réduite à l'impuissance; le *Palinure* et quelques bâtiments légers, retranchés dans le port de Rochefort, appareillaient le matin pour rentrer le soir. L'enfant, pour tromper l'ennui, eut recours à l'étude: il avait eu le bonheur de rencontrer à

bord un officier qui l'initia aux mathématiques. Cet officier s'appelait Deberge; le biographe d'Hippolyte Guillery, le général Chapelié, a voulu conserver ce nom, parce que le digne officier qui le portait n'enseigna pas seulement les mathématiques à son élève, mais parce qu'il développa en lui, à un degré extraordinaire, le sentiment du véritable honneur, de l'amour de l'humanité, le respect du devoir et de la discipline, et cette bienveillance que tout chef doit avoir pour ses subordonnés, tout maître pour ses élèves, tout homme pour ses semblables. La vie entière d'Hippolyte Guillery a prouvé que ces germes, déposés dans le cœur du jeune marin, y avaient fructifié.

La situation où se trouvait la marine rendait à peu près sans issue la carrière qu'Hippolyte avait d'abord embrassée; il la quitta et se mit à travailler pour être admis à l'Ecole polytechnique. Suivant quelques cours du collège de France, et travaillant seul avec ardeur, il put entrer dans la célèbre école avec la promotion de 1812.

Lors de la première invasion, les élèves de l'Ecole polytechnique avaient demandé de marcher à l'ennemi pour la défense de la capitale. L'empereur Napoléon avait autorisé la sortie qui eut lieu le 31 mars 1814, sous la conduite du lieutenant-colonel Evain, qui fut plus tard ministre de la guerre en Belgique. Le combat se livra hors de la barrière du Trône. Hippolyte s'y distingua par son sang-froid et son intrépidité. Après la capitulation de Paris, l'école reçut l'ordre de suivre l'empereur à Fontainebleau. Hippolyte avait été fait prisonnier en transportant un camarade blessé auprès de lui. Grâce à la générosité du vainqueur, l'empereur Alexandre, il put rentrer dans sa famille. Sa mère, qui l'avait vainement cherché sur le champ de bataille, et qui le croyait perdu, reçut, en le revoyant, une telle commotion qu'elle tomba malade et mourut peu de temps après.

Rentre à l'école dès qu'elle fut réorganisée, Hippolyte y acheva son temps

d'études théoriques et, ayant été désigné pour l'arme de l'artillerie, fut envoyé à l'école d'application de Metz. Tout en s'initiant à la pratique de son métier, le jeune officier employait ses loisirs à compléter son instruction littéraire. Le temps de l'école d'application accompli, il vint en garnison à Douai. Rapproché de son frère, alors professeur de mathématiques au collège de Valenciennes, il ne manqua point d'aller voir aussi souvent qu'il le put cet ami de son enfance qui devait l'être toute sa vie. C'est dans une de ces visites qu'il fit la connaissance de la jeune fille qui devait être sa compagne et la mère de ses enfants. Cet événement décida de son avenir.

Bien des obstacles s'opposaient à cette union : point de fortune du côté de la jeune fille et, d'autre part, le traitement d'un sous-lieutenant d'artillerie pour toute ressource. La situation de la France à cette époque, durant l'occupation étrangère, ne promettait guère d'avancement dans l'armée. H. Guillery se décida à donner sa démission et à venir retrouver, en Belgique, son frère Charles-Etienne qui, ayant épousé la sœur aînée de celle que recherchait Hippolyte, s'était expatrié pour s'associer à son beau-père, M. F.-J. Alvin, dans la fondation d'un établissement d'instruction moyenne au hameau de Bon-Secours, commune de Péruwelz, province de Hainaut.

S'armant de courage et usant de son énergie naturelle, le jeune officier démissionnaire alla résolument disputer à plusieurs concurrents la chaire de sixième du collège de Tirlemont. A cette époque, le recrutement du personnel enseignant dans les collèges communaux avait lieu par la voie du concours. Vainqueur, il fit son apprentissage du professorat, mais il ne resta pas longtemps dans cette ville; en juin 1819, il obtint, après un concours, les chaires de quatrième et de troisième d'humanités réunies et celle de mathématiques au collège de Nivelles : c'est alors qu'il épousa M^{lle} Sophie Alvin, à Bon-Secours.

Ce n'est qu'en 1825 qu'il quitta Nivelles, où ses trois fils sont nés, pour

aller occuper la chaire de rhétorique et remplir les fonctions de préfet des études du collège de Liège.

La carrière professorale d'Hippolyte Guillery ne fut close qu'au mois d'août 1839. Il fut alors appelé par le gouvernement dans une autre carrière. Nivelles et Liège surtout se rappellent encore les leçons du professeur qui profiteront à un grand nombre d'hommes dont la Belgique s'honore. Les travaux du professorat, qu'il accomplissait avec la conscience qu'il apportait à toutes ses actions, ne l'empêchèrent point, pendant les vingt et un ans qu'il leur a consacrés, de se livrer à des travaux littéraires et scientifiques. En 1822 et 1823, l'Académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles lui décerna deux médailles d'argent : la première pour un mémoire sur une question de physiologie végétale. La savante compagnie demandait : *Si l'on pouvait admettre, dans le règne végétal comme dans le règne animal, un sentiment de son existence, un moi et par conséquent un effort intentionnel vers son bien-être.*

H. Guillery avait répondu affirmativement. Son mémoire ne fut pas jugé digne de la médaille d'or, un de ses concurrents, il y en avait quinze, M. le docteur Evrard, de Bruxelles, obtint comme lui, la médaille d'argent. Les archives de la compagnie conservent, avec le mémoire de Guillery, une longue lettre que celui-ci a adressée, après le jugement, à M. le commandeur de Nieuport, en vue de compléter la démonstration qui avait été jugée insuffisante. Ce mémoire, remanié par l'auteur au moyen du texte de la lettre susdite, a été publiée en 1834, au tome III du *Recueil encyclopédique belge*, sous le titre de : *Physique-Dendrologie*, signé H. G.

La seconde médaille d'argent qui lui fut décernée, l'année suivante, était le prix d'un *Eloge de François Hemsterhuis*, mis au concours par la même compagnie. Le manuscrit de ce travail ne se trouve plus dans les archives de l'Académie, peut-être aura-t-il été communiqué à M. Sylvain Van de Weyer, éditeur des œuvres du philosophe hollandais en 1825. Quoi qu'il en soit, l'auteur qui avait

conservé la minute de son travail, l'a fait connaître au public, en 1835. On le trouvera au tome V du Recueil cité plus haut.

Le professeur de belles-lettres s'est essayé dans plusieurs genres : il a écrit un petit traité : *Du Fraî dans les beaux-arts et de leurs principes*, quelques biographies, entre autres celle de son beau-père M. F.-J. Alvin, l'auteur de la tragédie de Guillaume (le Taciturne), représentée sur le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles en 1821.

En arrivant en Belgique, Hippolyte y avait retrouvé plusieurs de ses camarades de l'Ecole polytechnique, Belges de naissance qui, en rentrant dans leur patrie après la fondation du royaume des Pays-Bas, n'avaient point tardé de prendre des positions, soit dans le corps des ponts et chaussées, soit dans celui des mines, soit dans l'armée. Dès l'année 1816, ils s'étaient groupés et formaient une société qui chaque année, le 21 décembre, fêtait l'anniversaire de la fondation de la célèbre école en passant ensemble une journée qui se terminait par un banquet. On dressait un procès-verbal de chacune de ces réunions; il était imprimé et distribué aux membres.

En 1825, un titre fut imprimé à Liège, chez J.-A. Latour, il est accompagné d'une table des matières contenues dans les procès-verbaux des dix premières années de la Société polytechnique. La collection complète en doit être très rare.

Guillery entra dans l'association en 1820 : il en devint bientôt le secrétaire. Les curieux trouveront dans quelques-uns des procès-verbaux rédigés par lui des couplets de circonstance qu'il composait et chantait au dessert. Ce qui justifie la mention des faits et gestes de cette association dans cette biographie, c'est que, à ces procès-verbaux, se trouve joint un document qui mérite d'être signalé : c'est le *Tableau des anciens élèves de l'Ecole polytechnique, appartenant au royaume des Pays-Bas par la naissance ou la naturalisation*. Ce tableau, dressé en 1828, comprend : les élèves déjà morts,

les élèves belges fixés en France, et enfin ceux qui, nés en France, sont établis dans les Pays-Bas. La liste comprend quarante-huit noms. La plupart des hommes distingués qui les portaient ont occupé d'éminentes positions, quatre d'entre eux : L. Desmaizière, Goblet, Teichmann et Wilmar, ont été ministres du roi des Belges.

Une autre publication de Guillery se rapporte à la carrière professorale. Il la composa pour l'instruction de ses trois fils dont deux se destinaient au génie civil. *Le cours de mathématiques pures* n'est point un de ces livres classiques qui sont plutôt une spéculation de librairie qu'une œuvre scientifique. L'auteur en a caractérisé la pensée en ces termes :

« Chaque branche des mathématiques
 « s'est tellement étendue par les travaux
 « des savants de notre époque, qu'il est
 « difficile d'en embrasser tous les dé-
 « tails; mais, dans chacune d'elles aussi,
 « il y a un ensemble de propositions es-
 « sentielles, fort simples pour la plu-
 « part, dont les autres ne sont, pour
 « ainsi dire, que des corollaires, et c'est
 « à celles-là qu'il faut s'attacher. » Guil-
 lery a donc supprimé en arithmétique
 ce qui peut être presque immédiatement
 remplacé par les méthodes, plus
 expéditives, de l'algèbre; en algèbre,
 ce que le calcul différentiel supplée avec
 avantage; il n'a conservé dans chaque
 partie que ce qui lui est propre, que ce
 qu'une autre ne fournit pas ou ne sau-
 rait mieux faire. » Plus tard, dit-il à ses
 « fils, dans une courte dédicace impré-
 « mee à la tête du volume, plus tard, vous
 « désirerez connaître la science tout en-
 « tière et ce sera même une nécessité.
 « Vous posséderez alors l'esprit de la
 « science et de ses méthodes, vous vous
 « serez familiarisés avec l'instrument; le
 « jeu vous en deviendra facile. Vous
 « n'éprouverez plus aucune difficulté à
 « vous approprier les théories de la
 « haute algèbre quand vous aurez une
 « assez grande habitude du calcul infi-
 « nitesimal; et celui-ci est d'un usage si
 « fréquent, si général, que ses applica-
 « tions continuelles vous forceront à en
 « pénétrer toutes les ressources. »

Cette méthode lui avait réussi avec ses deux fils; elle pouvait être utile à d'autres, c'est ce qui l'avait déterminé à la publier. Le livre avait déjà eu deux éditions en 1840, l'auteur en préparait une troisième, lorsque la mort mit un terme à tant d'utiles travaux. Voici quelle était la division définitive que H. Guillery donnait à son livre : 1. *Arithmétique*; 2. *Algèbre*; 3. *Géométrie*; 4. *Géométrie analytique*; 5. *Calcul différentiel*; 6. *Calcul intégral*. Le livre, imprimé chez H. Dessain, à Liège, compte au delà de 500 pages, format in-8°.

Une société pour le développement de l'enseignement primaire s'était formée à Liège avant la révolution; cette société publiait de bons livres à bon marché; Guillery écrivit pour cette œuvre civilisatrice de petits traités à la portée du peuple auquel ils étaient destinés. Il entreprit, en 1831, une publication hebdomadaire consacrée à l'enfance sous le titre de : *L'Ami des enfants*, in-4° sur deux colonnes. « Sans jamais perdre de vue l'âge auquel nous nous adressons, nous parcourrons successivement, dit-il dans son avant-propos, des matières diverses en y semant le plus de variété possible. Des questions sur l'arithmétique, l'histoire, la mythologie et la géographie donneront l'occasion à nos jeunes lecteurs de vérifier ce qu'ils savent dans chacune de ces parties. » Ce journal, bien qu'écrit avec talent, n'eut qu'une courte existence : du 15 octobre 1831 au 8 décembre 1832.

C'est en 1839, après vingt ans de professorat, qu'Hippolyte Guillery abandonna la carrière de l'enseignement pour celle du génie civil. Ses premières études l'y avaient préparé, jamais il n'avait négligé les occasions d'y revenir. Lorsqu'il s'est agi d'établir un canal de Bruxelles à Charleroi, il avait été invité par la Régence de Nivelles, qui avait fort à cœur de voir passer ce canal par sa localité, à étudier un tracé dans ces conditions. Aidé de quelques-uns des élèves de sa classe de mathématiques, pour qui c'était un utile exercice, il fit tous les nivellements et démontra les avantages du tracé

qu'il proposa. Il était trop tard, les plans de l'ingénieur Vifquin étaient déjà approuvés. Lorsque, en 1839, on lui proposa d'entrer dans le corps des ponts et chaussées, il n'eut pas trop de peine à se décider de changer de carrière. Il reçut d'abord, par arrêté du 16 août 1839, le grade d'ingénieur de deuxième classe et fut chargé immédiatement de l'étude du cours de la Meuse, que le gouvernement belge avait l'intention de reprendre.

Le gouvernement du Pays-Bas avait, en 1819, abandonné l'administration du fleuve aux trois provinces que son cours traverse. Cette mesure avait produit les résultats les plus fâcheux, particulièrement pour la partie en amont de Liège jusqu'à la frontière de France. Les lois et les règlements protecteurs de la navigation étaient tombés en désuétude; les riverains, regardant la Meuse comme une chose leur appartenant en propre, en usaient et en abusaient à leur gré, la modifiaient, la resserraient, l'élargissaient selon leur caprice ou leur convenance. Le chemin de hallage avait disparu presque partout. Le gouvernement de la Belgique, en reprenant la Meuse, mesure qui a eu lieu en vertu de l'arrêté royal du 1^{er} février 1840, s'imposait le devoir de porter remède à cet état de choses. Le nouvel ingénieur s'en acquitta avec activité et conscience. Son premier soin fut de provoquer la refonte de toutes les dispositions réglementaires relatives au fleuve, ce qui fit l'objet de l'arrêté royal du 3 novembre 1841, lequel consacrait les conclusions d'un mémoire adressé au ministre par Guillery dès le 28 juin de l'année précédente.

Lorsqu'il s'agit de mettre ces réformes en exécution, les difficultés surgirent en foule, non seulement de la part des propriétaires riverains, à qui l'État revendiquait les parties du rivage, qu'ils s'étaient illégalement appropriées, mais aussi de la part des bateliers peu accoutumés à se soumettre même à des règles établies exclusivement dans leur intérêt: la persévérance et l'énergie de l'ingénieur finirent par triompher de toutes ces résistances.

Guillery, après avoir consciencieusement étudié le cours du fleuve, s'était décidé en faveur du système des *passes navigables artificielles* qu'il avait vu fonctionner sur plusieurs points du territoire français. Il avait obtenu, non sans une vive opposition du corps des ponts et chaussées, l'autorisation d'en faire un essai en exécutant sur le parcours de la commune de Chokier un chenal d'une étendue de deux kilomètres, et l'opération avait parfaitement réussi. Par l'examen attentif des allures du fleuve, il avait découvert le principe ou la loi qui doit présider à l'établissement des passes navigables artificielles. Ce principe est bien simple : *il faut toujours donner au chenal la direction du courant des hautes eaux*. Faute d'appliquer cette loi, on risque de voir se produire des atterrissements qui entravent la navigation, tandis que si le principe est judicieusement appliqué, on obtient toujours la hauteur d'eau nécessaire, et le courant se charge d'opérer lui-même le dragage.

Ce système, toutefois, ne fut appliqué qu'en amont de Liège; pour l'aval, ce fut le projet de l'ingénieur Kummer qui prévalut : une dérivation du fleuve pour dégager la traverse de la ville et un canal latéral vers la frontière néerlandaise.

Le succès des travaux exécutés par l'ingénieur Guillery, ou d'après ses idées lorsqu'il n'y fut plus, a été complet et ne tarda pas à être apprécié et reconnu comme bon par ceux qui y avaient été les plus opposés, témoin le dernier rapport publié par le département des travaux publics en 1880, *sur les voies navigables de la Belgique*.

Nommé ingénieur en chef, le 4 août 1845, Guillery fut, bientôt après, appelé à Bruxelles pour faire partie du conseil des ponts et chaussées et remplit les fonctions de secrétaire de la commission des *Annales des travaux publics*.

Après vingt et un ans de résidence dans le pays, il avait obtenu la petite naturalisation en 1840, six ans plus tard, il fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold. Enfin, en 1848, il revenait

à Liège avec le titre d'ingénieur en chef de la province chargé spécialement du service de la Meuse, heureux de retrouver les nombreux amis que lui avait procurés une résidence de plus de vingt années. Il ne jouit pas longtemps de ce bonheur si bien mérité : il mourut subitement le 22 mars de l'année suivante. Toute la population de Liège prit une vive part à ce malheur qui frappait une famille justement estimée, elle lui en donna d'éclatants témoignages : les bacheliers de la Meuse, qui depuis longtemps avaient reconnu les services que les travaux de l'ingénieur Guillery leur avaient rendus, arborèrent tous le pavillon noir le jour de ses obsèques. Plus tard, un petit monument commémoratif fut érigé sur le bord de la Meuse en face de la passe de Chokier.

La carrière de l'ingénieur qui n'était que dix années de durée a été des plus fécondes : indépendamment des travaux matériels ayant pour objet l'amélioration du cours du fleuve, Guillery a publié de nombreux travaux techniques se rapportant au même objet. En voici les titres dans l'ordre de leur publication :

1. *La Meuse*, études faites par ordre du gouvernement belge Bruxelles, Em. Devroye et Co, 1842, 1 v. in-fol. de 550 p.
- 2. *La Meuse*. Son cours, sa pente, son produit, son mouillage et ses affluents depuis Verdun jusqu'à Venloo. — Sa division en courants et en bassins; sa navigation; projets conçus pour l'améliorer; travaux en cours d'exécution sur la haute Meuse; son mauvais état en Belgique; projets d'amélioration entre Givet et Namur; travaux et projets dans la traverse de Liège; ouvrages défensifs dans le Limbourg; ponts, péages sur la Meuse française, en Belgique; anciens droits; péages actuels; mouvement des marchandises; variation du fret. In-8° de 44 pages, 1834.
- 3. *Détermination de l'étiage de la Meuse*. Crues extraordinaires et débâcles; variation diverse des eaux. In-8° de 30 pages, avec un plan, 1844.
- 4. *La Meuse*. Amélioration de son cours au moyen de *passes navigables*; fret sur le fleuve et sur ses affluents. In-8° de 146 pages, avec trois plans, 1844.

5. *Vallée de la Meuse*. Voies de communication ; moyens de transport ; messageries, barques et bateaux à vapeur. In-8° de 70 p., 1845. — 6. *Variations diurnes de la Meuse et de l'Ourthe*. Mouvement des voyageurs et des marchandises sur la Meuse. In-folio de 54 pages et une planche, 1845. — 7. *De l'Ourthe et de sa navigation*. In-folio de 124 pages et un plan, 1846. — 8. *Servitude de hallage et du marche-pied*. 48 pages grand in-8°, 1847. — 9. *Variations diurnes de la Meuse et de l'Ourthe*. Mouvement des voyageurs et des marchandises sur la Meuse en 1848, in-8°. On doit joindre à ces travaux d'un caractère technique, un petit livre à l'usage des touristes : le *Guide du Voyageur sur la Meuse ou description du fleuve, des villes, villages, châteaux et objets remarquables*. Bruxelles, Van Doren, 1844, in-12, 97 pages.

Reconnaissant de l'hospitalité qu'il avait reçue, de l'accueil qu'il avait rencontré auprès du gouvernement des Pays-Bas, Hippolyte Guillery, par un sentiment de discrétion d'autant plus louable qu'il est plus rare, s'était abstenu de prendre part aux luttes politiques qui ont amené la révolution de 1830. Il crut, avec raison, qu'après la séparation en deux Etats distincts de l'ancien royaume, cette même réserve ne lui était plus imposée. C'est alors qu'il accepta la direction politique du *Journal de Liège*, édité par la maison Desoer. Il sut imprimer à cette feuille, assez insignifiante jusqu'alors, une marche libérale sagement progressive, qui lui a valu un succès toujours grandissant. Le nom de Guillery ne figure point au bas de ses articles, mais tous ceux qui s'occupaient des affaires publiques étaient au courant de sa collaboration ; sa manière et son style étaient d'ailleurs fort reconnaissables.

Guillery a fait longtemps partie de la Société libre d'Emulation de Liège, dont il a été le secrétaire général de 1844 jusqu'à sa mort. Les annales de cette compagnie ont inséré plusieurs de ses écrits, entre autres la notice biographique sur le président Béanin. C'est dans le fascicule qui a paru en 1850 qu'a vu le

jour pour la première fois le mémoire sur la *Meuse et la dérivation de ce fleuve*, faisant suite aux autres études insérées dans les *Annales des travaux publics* ; comme celles qui l'ont précédée, cette étude a pour objet les améliorations dont le fleuve est susceptible, particulièrement dans la traverse de Liège. Cette œuvre porte la date du 15 janvier 1849, moins de trois mois avant la mort de l'ingénieur. Elle se termine par ce souvenir classique du professeur de belles-lettres.

Extremum hunc Arethusa mihi concede laborum.

La citation a été une sorte de prophétie.

L. Alvin.

GUILLERY (Charles-François-Hippolyte), fils aîné d'Hippolyte, né à Nivelles, le 9 mars 1820 ; décédé à Bruxelles, le 16 mai 1858. Après avoir achevé ses humanités sous la direction de son père, au collège de Liège, où il se prépara à la carrière du génie civil, il fut attaché d'abord, en qualité de surveillant, à l'école annexée à l'Université de Gand, puis envoyé, comme conducteur des ponts et chaussées en service actif, dans la province de Namur.

Il avait accompli quelques travaux intéressants la ville de Bruxelles, notamment une étude sur la distribution des eaux, publiée à Bruxelles à l'imprimerie de G. Stapleaux, en 1851, sous le titre : *Distribution des eaux de la ville de Bruxelles*, brochure de 31 pages, in-8°. Il avait aussi pris part au concours institué pour le projet de reconstruction de l'escalier monumental de l'église de Sainte-Gudule. Ce plan fut remarqué et lui valut une prime de la ville, qui s'était approprié l'idée fondamentale de son travail. Charles Guillery fut nommé un peu plus tard à un emploi à l'hôtel de ville, et il venait d'obtenir la place d'inspecteur voyer des faubourgs et de la capitale, quand sa carrière fut brusquement interrompue à l'âge de trente-huit ans : soignant un ami atteint de la variole, il contracta la terrible maladie et paya de sa vie son dévouement à l'amitié.

L. Alvin.

GUILLIELMI (M.). Voir WILLEMS.

GUILLON (Gilles), théologien et mathématicien, né à Liège, probablement vers 1575; mort à Gransée, en Bourgogne, à la fleur de l'âge, en 1620, selon Abry.

En 1604, Guillon était curé de Sainte-Marguerite, dans l'un des faubourgs de Liège; peu de temps après, et l'on ignore pour quels motifs il quitta sa cure pour se rendre à Rome, où il acquit l'amitié du savant mathématicien Christophe Clavius, membre de la Compagnie de Jésus. A son retour à Liège, Guillon obtint un bénéfice à la collégiale de Saint Martin; mais il ne tarda pas à se rendre à Gransée, en Bourgogne, où on lui conféra une prébende et le décanat du chapitre collégial. Il y termina sa carrière, vivement regretté du comte de Gransée et de ses enfants, auxquels il avait donné des leçons de mathématiques.

Guillon, dont Foppens dit: « qu'il « était petit de taille, mais grand par « l'intelligence », a publié :

1. *Institution de l'arithmétique avec les gettons et la croye*. Liège, L. Streel, 1604, in-5° de 7 ff. lim., 238 p. et un f. pour l'approbation. L'auteur termine chaque chapitre par des réflexions et des arguments dirigés contre les hérétiques. C'est par erreur que la *Biographie liégeoise*, p. 19, indique ce livre sous la date de 1603. — 2. *De l'Invocation et de l'intercession des Saints, avec la vie de saint Léonard et les miracles advenus par ses mérites au faubourg de la cité de Liège*. Liège, L. Streel, 1605, in-8°. — 3. *L'algèbre de Christophe Clavius, sommairement recueillie et traduite du latin, par Gilles Guillon, prêtre liégeois du collège de Saint-Martin. Enrichie d'un avant-propos, outre plus d'une amplification de l'algèbre, etc.* Liège, L. Streel, 1612, in-4° de 8 ff., 232 p., plus 5 ff. de table et 2 ff. contenant des poésies latines.

Guillon a encore laissé en manuscrit différents traités de mathématiques et de fortification.

II. Helbig.

Abry, *les Hommes illustres liégeois*, p. 76. — Foppens, *Bibl. belg.*, p. 301. — De Villenfagne, *Mélanges* de 1810, p. 269 et suiv. — Brecheire, *Biographie liégeoise*, t. I^{er}, p. 362 et suiv.

GUIMAN, religieux de Saint-Vaast, d'Arras, est cité dans quelques chartes concernant cette abbaye, notamment en 1160, 1161, etc.; il avait dès cette époque reçu la prêtrise. Il est l'auteur d'un travail très intéressant concernant son monastère, travail qui a été publié par M. Taillier, dans ses *Recherches pour servir à l'histoire de l'abbaye de Saint-Vaast, d'Arras, jusqu'au milieu du XII^e siècle* (tome XXI des *Mémoires de l'Académie d'Arras*. Arras, 1869, in-8°). Trois parties différentes le composent : un traité des privilèges, immunités, etc. du monastère; un traité concernant les biens meubles et immeubles de la communauté; une narration relative à la tête de l'apôtre saint Jacques, dont le comte de Flandre, Philippe d'Alsace, prétendait s'emparer. Ce fut sur l'ordre de son supérieur, l'abbé Martin, que Guiman se mit à l'œuvre, afin de réunir tout ce que l'on savait au sujet des domaines abbaciaux et de la manière dont ils avaient été acquis. Le religieux avoue n'avoir eu d'abord que de la répugnance pour une tâche aussi difficile et n'avoir consenti à s'en charger que sur l'ordre formel de son abbé. Il commença en l'an 1170 son *Cartulaire*, dont la première partie est précédée d'une dédicace à l'abbé, et la seconde partie dédiée aux religieux, ses confrères; l'une et l'autre contiennent un très grand nombre de diplômes du plus haut intérêt.

Alphonse Wauters.

GUISE (Jacques DE), ou GUYSE, chroniqueur, né vers 1334 à Mons, d'une des familles les plus considérables de la ville. Toutefois Aubenas, dans sa notice, *Archives du Nord*, nouv. série II, 117), prétend que quelques-uns le font naître à Guyse, en Thierache (Picardie). Etant entré dans l'ordre de Saint-François, il partit pour aller conquérir à l'Université de Paris le bonnet de docteur en théologie. En Belgique, il enseigna pendant plus de vingt-cinq ans au moins, en différentes maisons de l'ordre, la philosophie, la théologie et les mathématiques. Son goût pour les hautes études spéculatives fut

contrarié par les préjugés des gens qui l'entouraient. Il finit par se rabattre sur des sciences moins abstraites, *grossas atque palpabiles*, comme il s'exprime. Grand ami de la lecture, il passa plus de trente ans à faire des extraits des livres d'histoire, des chroniques et même des poètes, quand leurs vers semblaient se rattacher à l'histoire. Ayant commencé par l'histoire universelle, sacrée et profane, il se mit insensiblement à rechercher de préférence les faits qui concernaient le Hainaut. Comme plus tard Jacob de Meyer, il voyagea de ville en ville, de couvent en couvent, pour consulter des sources. Il ne paraît pas avoir été beaucoup secondé par ses élèves ou par ses collègues dans ses laborieuses compilations. Mais il était soutenu, dans son œuvre, par une sorte de point d'honneur national. Nous lisons, en effet, au chap. X de son premier livre : « Ne pouvant servir dignement comme mes ancêtres, n'étant que mendiant (franciscain) j'ai dû glaner, ainsi que la Moabite, dans le champ de Booz. » Et plus loin : « Mes ancêtres ont servi les princes du Hainaut jusqu'à la mort sans donner lien à aucun reproche. » C'est à tort que Jean Le Maire de Belges, au début de son troisième livre des *Illustrations de Gaule*, prétend que Jacques de Guise composa, à la requête du comte Guillaume de Hainaut, deux grands volumes d'histoire en latin « lesquels sont au couvent de Saint-François, en la bonne ville de Valenciennes ». Sans doute, Jacques de Guise est mort au couvent des Récollets à Valenciennes, le 6 février 1399 (peu de temps avant Froissart, un autre chroniqueur hennuyer), mais les *Annales Hannoniæ seu Chronica illustrium principum Hannoniæ ab initio rerum usque ad annum Christi*, 1390, auctore Jacobo Guisio, etc. (3 vol. in-folio) ont été dédiées à Aubert, comte de Hainaut.

Le P. Lelong croyait que l'original de ces *Annales* était conservé dans la Bibliothèque du roi, n° 8381-83, sous ce titre : *Codex membranaceus tribus voluminibus constans, olim Puteanus. Ibi continentur Annales principum Hannoniæ,*

viginti libris, authore Jac. de Guise... Is codex XV sæculo exaratus videtur. Mais Bayle et Paquot sont plus portés à croire que l'original était l'exemplaire en trois volumes in-folio, sur vélin, qui se conservait chez les Cordeliers de Mons, et qui fut consumé par le feu durant le siège de la ville en 1691. Il y en avait un autre exemplaire dans la bibliothèque publique d'Anvers en 1609. Paquot ajoute que le premier tome se trouve dans celle de la cathédrale de Tournai. Il est probable que, dans la donation entre-vifs faite par Jacques et son frère Jean, en 1397, au couvent des Frères mineurs de Mons (établi depuis 1238), il y eut un certain nombre de livres, notamment le manuscrit autographe des *Annales*. Philippe le Bon le fit traduire en français par Simon Norkart, probablement né à Mons, et clerc du bailliage du Hainaut. Ces *Annales* forment trois somptueux volumes de la bibliothèque de Bourgogne, dont le premier fut terminé en 1446. En 1531-1532, Jacques Lessabé, de Marchiennes, fit un abrégé de ces chroniques sous le titre suivant : *Le premier volume des Illustrations de la Gaule Belgique, antiques du pays de Haynau et de la grande cité de Belges, à présent dicte Baviay... Le second volume des Chroniques et Annales de Haynau et pays circonvoisins...* Paris, 2 in-folio. Ce dernier volume ne va pas au delà de l'an 1258.

Jacques de Guise (dit de Reiffenberg, *Hist. du Hainaut*, I, 149) compilateur de tant de fables pour les temps anciens, s'était donné des peines infinies afin d'éclaircir l'histoire voisine de l'époque où il vivait. Dans le dessein de s'assurer de la vérité à l'égard de Roger, évêque de Châlons et fils de Richilde, il avait, pauvre moine, fait exprès le voyage de Châlons, avait visité le monastère de Tous-les-Saints, fondé par ce prélat, ainsi que l'église cathédrale, et avait lu les annales, les martyrologes, les missels et chartes de ces églises (J. de Guise, XI, 19). Il transcrit des chroniques entières des archives de l'église Sainte-Marie de Condé, s'aide de Baudouin d'Avesnes, qu'il connaissait très bien, cite des pièces

à l'infini, et en général évite les exagérations de chiffres. Certes, sa critique est souvent naïve; mais, dans son *De forma tractandi* (I, 16), on aime à l'entendre condamner les auteurs qui, dit-il, prouvent l'inconnu par l'inconnu et ne reculent pas devant l'inéroyable. Toutefois, il étoit encore à l'astrologie judiciaire et cite comme de sûrs garants des origines troyennes de la Belgique, Lucius de Tongres, Guillaume de Mas-eande, Hugues de Toul et Rucler, auteurs bizarres qui n'existent plus que dans les fragments conservés par l'annaliste. C'est lui seul aussi qui nous a conservé la trace d'un poème sur *les Ronds*, qui a longtemps fait autorité et que l'on déclare aujourd'hui absolument dénué de valeur historique (Alph. Wauters, *Table chronologique des Chartes*, t. VI, p. xxvii). Tout en parlant un peu de tout depuis la création du monde, tout en citant pêle-mêle Virgile, Horace, Tite-Live, Suétone, il s'attache néanmoins de plus en plus, à mesure qu'il avance, aux documents de l'histoire nationale. Il va jusqu'à faire traduire du flamand en latin une sorte de biographie romanesque du fameux Bouehard d'Avesnes. En général, il s'intéresse au sort du peuple, et son vieux latin, par moments, palpète d'un chaud patriotisme. « Les trente-cinq années de règne » de la comtesse Marguerite (de Constantinople), dit-il, furent marquées » de tant de troubles, de ténèbres et de » turpitudes que je n'aurais pas osé en » écrire l'histoire si je n'y eusse été dé- » terminé par la pitié, par ma conscience » et par amour pour la vérité et la jus- » tice. En voyant les hommes de bien » opprimer, poursuivis chaque jour, » contre toute équité et toute raison, » tandis que leurs persécuteurs persévé- » raient dans le crime, et semblaient » s'en faire gloire, je n'ai pu soutenir ce » spectacle, et, à l'exemple de Judas » Machabée, j'aime mieux m'exposer à » la mort pour défendre la vérité que de » voir et d'entendre ainsi raconter cha- » que jour les maux de mon pays et des » sains qui l'honorent, sans plaider la » cause de la vérité et de la justice ».

Le bon cordelier oubliait ici les dons prodigués par Marguerite à son couvent, pour ne songer comme ses compatriotes qu'à maudire la *Noire dame*.

Jean Lefebvre a continué ces *Annales* jusqu'au xvii^e siècle. Cette suite se trouve dans l'édition volumineuse du marquis de Fortia d'Urban. Le latin de la Chronique est assez souvent traduit inexactement, surtout pour les détails géographiques, et les notes de l'éditeur, bien loin d'éclaircir le texte, ne font souvent que le rendre plus fabuleux. Tout reste donc à faire sur les sources et les éléments de ce livre qui, somme toute, n'est pas sans importance pour l'histoire de la Belgique méridionale. Tel est, du moins, le jugement de Nélis, de Reiffenberg et de Wind.

Marchantius lui attribue, en outre, une Chronique de Flandre manuscrite.

Jacques de Guise fut enterré dans l'église des Récollets de Valenciennes, vis-à-vis de l'autel de la Vierge, où Nicolas de Guise lui éleva plus tard un tombeau en pierre bleue du pays. L'annaliste y est représenté tenant un livre à la main avec cette inscription :

« Chy gist maistre Jacques de Guise,
« docteur et Frère mineur, auteur des
« Croniques de Hainaut, qui trespassa
« l'an mil III C. nonante huiet le
« sixiesme février. Priez Dieu pour son
« âme. » Une autre épitaphe, composée par Jacques de Guise lui-même (ms. n^o 5995, *Bibliothèque nationale*) semble faire allusion à quelques déboires de sa vie :

Quæ mihi de Guysia
Jacobus fert lucra Thalia,
Aut pona varia?
Quid confert scita sophia?

C'est du même ton qu'on fait parler Jacques dans l'abrégé de Lessabe (f. IV, verso) : « Par tresgrant labour et à grans » despens et dangier j'ay ce tant peu » d'histoires trouvées esparées en plu- » sieurs nations et provinces : et en » mon propre terrouer de Haynaut, des » plusgrans et de aulcuns aultres m'ont » éte les livres et histoires refussées. »

J. Stecher.

Paquot, *Mém.* II, 345; IV, 226. Reiffenberg, *Nouv. arch. des Pays-Bas*, VI, 279. — De Nélis,

Prodromus, p. 52. — De Wind, *Bibl. van Nederl. geschied.*, 59, 513. — Lacroix, *Souvenirs sur Jacques de Guise, etc.* Mons, 1846. — *Annales de la Société du Hainaut.* — *Archives du Nord*, nouv. série, t. II, (1838). — *Journal des savants*, 1831 en 1834. — Ad. Aubenas, *Lettres au baron de Stassart*, Paris, 1839. — *Hist. du Hainaut*, par Jacques de Guyse (édit. et trad. du marquis de Fortia, 22 vol. in-8°, Paris, 1826-37).

GUISE (*Nicolas DE*), homme de lettres, fils d'un autre Nicolas de Guise et de Marie Varlu ou Warlu, né à Mons vers 1550. Il était fier de compter l'analiste Jacques de Guise parmi ses ancêtres et n'oublia pas de lui élever un monument dans l'église des Récollets à Valenciennes. « Je ne suis qu'un pygmée, » disait-il, mais je vois de haut, monté « sur les épaules de mon savant aïeul. » Sa sœur Marie, femme de Jean Malapert, fonda à Mons le couvent des Ursulines. Nicolas étudia d'abord à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique, devint docteur *in utroque*, et bientôt le secrétaire de son compatriote François Buisseret, évêque de Namur et plus tard archevêque de Cambrai. Celui-ci se démit en 1603, en faveur de son secrétaire, du canonat qu'il possédait dans la métropole de Cambrai. Nicolas en fut pourvu le 16 juin et le conserva jusqu'à sa mort (16 juillet 1621). Les devoirs de sa charge ne l'empêchèrent pas de continuer ses études; il les compléta même par des voyages successifs à Liège, à Reims, à Paris, à Rouen, à Londres et à Canterbury. Il aimait à faire des comparaisons avec les monuments de Mons que le plus souvent il préférerait. C'était, comme son aïeul, un patriote exalté.

En 1616, il publie en l'honneur de son patron *Illustrissimi ac reverendissimi D. D. Francisci Buisseret, archiep. Ducis Cameracensis vita et panegyris*. Cameraci, Joann. Rivière, in-4°. En 1621, chez le même libraire de Cambrai parut son livre sur Mons : *Mons. Hannoniæ metropolis; interjectâ Comitum Hannoniæ chronologiâ brevi usque ad Philippum secundum* (c'est-à-dire Philippe le Beau). Cette histoire, dit Paquot, est bien écrite; il y a de l'ordre, de la critique et du style. Toutefois, l'auteur est un peu trop prévenu en faveur de sa patrie. Il ne songe

plus à Belgis la Troyenne; il préfère vanter la brillante chevalerie du Hainaut. En imitant fort heureusement Justin et Valerius Paterculus, il célèbre les monuments de l'art national. J. Stecher.

Paquot, *Mém.*, t. IV, 229. — J. E. Demarteau, Mons, *Capitale du Hainaut, etc.* (Mons, 1871).

GULLEGHEM. Voir **SEGER DE GULLEGHEM**.

GUMMAIRE (*saint*), ou **GOMMAIRE**, patron de la ville de Lierre qui lui doit son origine, naquit vers le commencement du VIII^e siècle, à Emblehem, petit village de la province d'Anvers, situé à une lieue environ au nord-est de la ville de Lierre. Ses parents, qui étaient riches et alliés à Pépin, plus tard roi des Francs, l'élevèrent dans la pratique des maximes de l'Evangile. Pépin, étant devenu maire du palais, l'appela à sacour, et lui procura un parti considérable comme naissance et comme fortune dans la personne de Guinmarie. Cette femme vaine, capricieuse et d'un caractère intraitable, fut pour son mari une source continuelle d'épreuves. Ayant été obligé de suivre son maître dans les guerres qu'il fit en Lombardie, en Saxe et en Aquitaine, Gummaire fut absent du pays natal pendant l'espace de huit ans. A son retour, il trouva les affaires de sa maison dans l'état le plus déplorable; ses fermiers et ses vassaux se plaignaient amèrement des indignes traitements qu'ils avaient eu à endurer de la part de Guinmarie. Il leur accorda la satisfaction qu'ils demandaient, fit bâtir une chapelle et une cellule à sa terre de Nivesdonck, où il se retira du consentement de sa femme. Après quelque temps, celle-ci revint à résipiscence, fit pénitence de ses fautes et mourut d'une heureuse mort. Gummaire suivit bientôt son épouse dans le tombeau; il décéda le 11 octobre 774. Le domaine de Nivesdonck, qui reçut dans la suite le nom de Ledo ou Ledi, devint plus tard le noyau primitif de la ville de Lierre, qui se développa rapidement, grâce à l'affluence des fidèles venant vénérer les reliques de Gummaire, et aux mi-

raeles qui s'opérèrent par l'intercession du saint.

E. H. - J. Reusens.

Butler, *Vies des Saints*, éd. de De Ram, V, p. 415-416.

GUNTERUS. Voir au *Supplément*.

GURNEZ (Jean-Antoine A) (1), historien et littérateur, né à Stavelot, vers la fin du XVII^e siècle, mort à Bruxelles, le 23 octobre 1652. Les succès qu'il obtint dans ses études humanitaires, lui valurent une nomination de régent à l'école publique de Malines. Il occupait cet emploi en 1627, date de son entrée dans la compagnie de l'Oratoire, et en 1629, lorsqu'il fut ordonné prêtre. L'année suivante, à la demande de l'infante Isabelle, la régence de Malines confia son école aux PP. de l'Oratoire et en remit l'inspection (qu'elle avait obtenue du Saint-siège en 1445) à l'archevêque Boonen. Le P. A. Gurnez en devint le premier préfet; mais il abandonna bientôt cette charge (1632) pour aller demeurer, avec son frère et deux autres oratoriens, chez le curé de Saint-Géry, à Bruxelles, et fut bientôt (1633) nommé recteur de la chapelle de N.-D. de Bon-Secours, dépendant de cette paroisse. Obligé de s'absenter en 1637, il se fit remplacer par le P. E. Valentin, de Wavre; mais ce dernier étant décédé le 17 août 1639, le P. A. Gurnez vint reprendre son poste et y demeura jusqu'à sa mort. On a vanté ses connaissances.

On cite du P. A. Gurnez :

1. *Palestra scholæ publicæ Mechliniensis, sive exercitationes per selectos Patrum Oratorii studiosos habita*. Antw., H. Aertssens, 1639, in-12. Ce recueil, qui fut peut-être édité par notre personnage, renferme des matériaux fournis par divers auteurs. Foppens nous apprend que le P. A. Gurnez publia plusieurs pièces de théâtre à l'occasion des exercices littéraires de son école, où elles furent représentées; peut-être sont-elles dans ce recueil. Cependant Paquot n'en cite que *Fagitus infantiae poeticæ*

sive Centuriæ epigrammatum duæ rorariæ N. Malinatis Congregationis Oratorii D. N. J. - C. Ces épigrammes, dit-il, sont d'une beauté médiocre : ne seraient-elles pas l'œuvre des élèves de l'oratorien? — 2. *Elogium R. Domini Cornelii Jansenii, Iprensis episcopi*. Cet opuscule, en cinquante-six vers hexamètres, se trouve en tête de certaines éditions du commentaire du célèbre évêque sur le Pentateuque (entre autres, Louvain, 1660, in-4^o, et Rouen, 1704, in-4^o). On ne s'étonnera pas que l'*Augustinus* y soit grandement loué. — 3. *Vita et martyrium S. Liberti, Malinatis et Mechliniensium principum Adonis et Elisæ Jlli, historica face et poematis variis aucta, illustrata studia et opera R. P. J. A. A. Gurnez*. Mechl., H. Jaye, 1639, in-4^o de 217 pages. La première partie, consacrée à la vie du saint, contient très peu de faits; encore, dit Paquot, ne sont-ils pas tous incontestables. Viennent ensuite des épigrammes, des élégies, une élogue, etc., à l'occasion du transport des reliques de saint Libert dans l'église métropolitaine de Malines (30 août 1631); l'archevêque Boonen les avait reçues de H. Germays, abbé de Saint-Trond. La troisième partie, *Ad res gestas S. Liberti martyris fœx historica*, mérite surtout des éloges; elle jette, en effet, du jour sur la vie du saint, sur l'origine de Malines et sur les antiquités du Brabant. — 4. *Laca, Bruzellense suburbanum, cultu ac prodigiis Deiparæ a Normannorum temporibus, id est, ante omnia Partheniis ædibus et Iconibus miraculosis in Belgio loca clara, celebris, novo studio illustrata per R. P. Joan. Ant. A. Gurnez...* Brux., Schoverius, 1647, in-4^o. Sanderus a reproduit cet ouvrage dans *Chorographia sacra Brabantia* sous le titre de : *Chorographia sacra Lacæ Partheniæ, Mariani cultus antiquitate, et miraculorum gloria illustris...*

G. Dewaëque.

Sweertius, *Necrologus et Chron. Oratorii*. — Gauchet. — Foppens. — Paquot.

(1) Ce nom existe encore dans le pays de Stavelot; il est toujours écrit, A Gurnez ou Agurnez. C'est donc par erreur que les historiens, en le traduisant du latin, ont écrit De Gurnez.

GUTSCHOVEN (Gérard van), philosophe et médecin, né à Louvain le 6 février 1615, décédé à Lierre le 4 mai 1668. Son père, Guillaume Van Gutschoven,

ven, originaire de Saint-Trond, était licencié en l'un et l'autre droit et remplissait les fonctions d'avocat fiscal de l'Université; sa mère était Henriette Van Elderen. Après avoir terminé ses premières études à Louvain, le jeune Gérard devint le disciple de Descartes et passa une partie de sa jeunesse auprès du célèbre philosophe, qu'il assistait dans ses expériences physiques et dont il copiait les manuscrits. Il se livrait aussi, sous la direction de ce grand maître, à l'étude des mathématiques et de l'anatomie, et fit, en peu d'années, des progrès extraordinaires dans ces deux branches. De retour dans sa ville natale, il s'appliqua à l'étude de la médecine et devint licencié en cette science le 2 septembre 1635. Il dressa, la même année, un plan exact de la ville et des environs immédiats de Louvain, gravé et publié par André Pauli. Il fut aussi chargé de diriger la construction de quelques nouvelles parties ajoutées aux remparts de la ville, qui avaient beaucoup souffert lors du siège de 1635. Peu de temps après, il devint le suppléant du professeur Sturmius dans la chaire de mathématiques, et lui succéda vers 1640. Le 30 septembre 1638, il avait épousé Anne Leroy. La perte de sa femme, qui mourut vers le milieu de septembre 1652, lui permit d'embrasser l'état ecclésiastique et d'accepter, en 1663, la présidence du collège de Bruegel, et peu de temps avant sa mort, c'est-à-dire au mois d'avril 1668, un canoniat à la cathédrale de Gand.

Promu, le 23 avril 1659, à la chaire d'anatomie, de chirurgie et de botanique, il l'occupa jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut presque subitement à Lierre, au retour d'un voyage qu'il venait de faire à Gand, sans doute pour prendre possession de son canoniat.

Ses armes étaient d'or, au lion de gueules, armé et lampassé d'azur.

Nous connaissons de lui, outre la carte mentionnée ci-dessus :

1. *Arithmetica practica regulæ brevisimæ. Editio secunda auctiore emendatior.* Lovanii, H. Nempæus, 1670; vol. in-12 de 58 pages. Nous n'avons pas rencontré

la première édition, qui fut publiée sans doute en l'année 1654, puisque l'approbation date du 23 janvier de cette année. — 2. *Arithmetica virgularis seu tabulæ pythagoricæ mobilis elucidatio.* Lovanii, H. Nempæus, 1673; vol. in-12 de vi-65 pages. — 3. *Animadversiones in ophthalmographiam Vopisci Fortunati Plempii*, notes publiées avec une réponse de Plempius, dans la troisième édition de l'*Ophthalmographia* de Plempius, imprimée à Louvain, par Nempæus, en 1659; volume in-folio. Les *Animadversiones... ad easque Plempii responsio* occupent les pages 247 à 299 du volume. — 4. *Description de cinq corps embaumés et anatomisés, par le sieur Louis de Bils, écuyer, faite par Gérard de Gutschoven.* Brux., G. Scheybels, 1662; 8 pages in-40.

E.-H.-J. Reuseus.

Paquot, *Fasti academici manuscripti*, I. — Ouvrages cités de Gutschoven. — Helliū, *Histoire chronologique des évêques et du chapitre de Saint-Bavon de Gand*, I, p. 371.

GUY II, comte de Namur, deuxième fils de Jean I^{er} et de Marie d'Artois, succéda en avril 1335 à son frère aîné Jean II, mort sans héritier légitime (1), et fut tué en Flandre le 12 mars 1336, dans un tournoi, par un jeune chevalier de la maison de Saint-Venant. Du vivant de Jean II, il prit part à la guerre soutenue par le comte de Flandre contre le duc de Brabant, au sujet de la seigneurie de Malines. Un document de 1335 nous apprend, d'autre part, qu'il se reconnut vassal du roi d'Angleterre, en échange d'une pension. Par une charte datée de Carlisle, le 12 juillet de la même année, Edouard III ordonne de faire bon accueil au comte de Namur, en route *cum magno numero hominum ad arma*, pour l'aider contre les Ecosais (2). Ces renseignements concordent avec le récit du continuateur de Guillaume de Nangis, qui rapporte que le comte de Namur, parent de la reine, accompagna Edouard dans son expédition d'Ecosse. Selon Jean le Bel, ce comte aurait été Jean II : les dates ne permettent pas de lui don-

(1) Jean II laissa un fils naturel, Philippe, qui fut tué en 1380, à la défense de Termonde. V. le P. de Marne, p. 394.

(2) Actes de Rymer.

ner raison. Bref, les Ecossais, trop faibles pour résister, se laissèrent imposer Edouard Baliol, le protégé du vainqueur. L'armée anglaise regagna ses foyers ; mais l'arrière-garde, dont Guy faisait partie, s'attarda, resta isolée et tomba dans des embûches dressées par le groupe des mécontents. Le comte de Namur fut fait prisonnier ; Murray, régent d'Ecosse, averti de l'importance de cette capture, crut être agréable au roi de France en le délivrant, et voulut l'accompagner jusqu'en Angleterre ; mais lui-même fut surpris par un détachement de la garnison de Roxburgh et incarcéré. Gramaye touche un mot de ces événements, mais se borne à dire que Guy passa quelque temps en prison, et que c'est en revenant dans ses Etats qu'il fit la rencontre de Saint-Venant. Son corps fut ramené à Namur, déposé d'abord dans l'église de Salzinne, puis inhumé à Saint-Aubin. On lui fit des funérailles magnifiques. Comme il n'avait pas été marié, sa succession fut acquise à Philippe, troisième fils de Jean I^{er}.

Alphonse Le Roy.

Rapin Thoyras. — Le P. de Marne. — Froissard éd. Kervyn, table des noms historiques, v^o Namur. — Les chroniqueurs cités.

GUY DE CAMBRAI, trouvère du XIII^e siècle. Il composa le roman de *XIII^e siècle*. Il composa le roman de *Barlaam et Josaphat* qui, d'après Félix Liebrecht (Ebert, *Jahrb. für roman. Literatur.*, II, 330), n'est que le travestissement de la légende du fondateur du bouddhisme. Les poètes du moyen âge s'inspiraient surtout d'une biographie composée par saint Jean Damascène. De là, entre autres, le *Mistère du Roy Avenir, père de Josaphat*, représenté par ordre du bon roi René de Sicile et de Provence. On attribue encore à Guy de Cambrai une des branches du poème d'*Alexandre*. C'était un des sujets favoris de la poésie des trouvères : on cite déjà au X^e siècle un roman semi-provençal d'Albérie de Besançon, et l'on sait que le nom de *vers alexandrins* a été surtout popularisé par *li romans d'Alexandre* de Lambert li Tors et Alexandre de Bernay, au XII^e siècle.

Au reste, les continuateurs de la geste d'Alexandre sont nombreux. A côté de

Guy de Cambrai, on peut encore citer Pierre de Saint-Cloud, Jean le Nivelais, Jean de Brisebarre, Simon de Boulogne, Jean de Montelec, Jacques de Longuyon et Iluon de Villeneuve, sans compter leurs imitateurs flamands et allemands.

J. Stoeber.

A. Dinaux, *Trouvères Cambrésiens*.

GUYARD ou **GUY DE LAON**, évêque de Cambrai, de 1238 à 1248. Ce prélat, que l'on appelle aussi Guiardin, a occupé le siège de Cambrai à une époque où la Belgique fut agitée par les contestations entre les Dampierre et les d'Avesnes et par la lutte engagée entre les derniers empereurs appartenant à la maison de Hohenstauffen et la papauté. Il semble avoir dû son élévation à la faveur dont il jouissait à la cour impériale ; du moins il existe un mandement du roi Conrad, fils de Frédéric II, daté de Rodemburg, le 18 mars 1238, par lequel Guy est investi des régales, et ordre est donné au chapitre, aux bourgeois et aux vassaux de l'église de Cambrai de le reconnaître et de lui obéir. Soit inclination naturelle, soit désir d'éviter d'entrer en contestation avec les habitants de sa résidence, toujours attachés à la défense de leurs droits municipaux, il leur fit une concession importante, en déclarant, en novembre 1246, que les vingt-quatre fiefs de l'évêché seraient justiciables des échevins de Cambrai en matière criminelle et lorsqu'il s'agirait de meubles ; ces fiefs renouaient aux droits dont ils jouissaient pour le temps où l'évêque habiterait son palais.

Cet évêque n'était pas favorable aux prétentions des religieux lorsqu'elles étaient en opposition avec les droits du clergé séculier. C'est ce que l'on constate à propos de la collation de la cure de l'église de Tervueren. Le duc Henri II avait exprimé le désir de voir s'introduire dans ce temple l'observance régulière, c'est-à-dire d'y voir le service divin confié à des moines. Néanmoins, Guy n'en confirma le patronat à l'abbaye du Parc, en novembre 1238, qu'à condition d'y établir un prêtre séculier pour le desservir, restriction que Nicolas, son

successeur, annula en 1259. Cependant l'évêque Guy se montra favorable à l'ordre de Saint-Dominique et travailla à son introduction dans plusieurs de nos villes; ce fut à sa demande que le couvent de Strasbourg envoya quatre religieux à Anvers, en 1243. Cette dernière ville étant alors travaillée par des hérétiques qui y étaient très nombreux, le prélat se résolut à aller contrebalancer et annuler leur influence par sa présence et ses exhortations; mais il mourut pendant ce voyage, en 1247 ou 1248, à un âge très avancé, à l'abbaye d'Aflighem, où il fut enseveli. Il eut pour successeur Nicolas de Fontaines.

Guyard était un écrivain et laissa plusieurs travaux théologiques, intitulés : *De divinis seu ecclesiasticis officiis*; *Dialogus de creatione mundi*; *Sermones tres de Passione Domini*, qui existent encore en partie à la Bibliothèque nationale de Paris, notamment dans le manuscrit n° 8353. Ses écrits et ses prédications lui valurent une grande réputation et Baudouin de Ninove le qualifie « d'im-mense colonue de la religion ».

Alphonse Wauters.

Sweetius, *Athenæ Belgique*, p. 296. — *Gallia christiana nova*, t. III, p. 40. — Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles*, t. III, p. 406. — Baudouin de Ninove, dans De Smet, *Recueil des chroniques de Flandre*, t. II.

GUYAUX (Jean), ou GUIDONIUS. Voir GUYOT (Jean).

GUYAUX (Jean-Joseph), écrivain ecclésiastique, né à Wanfercée, en 1684, mort en 1774. Il fit sa philosophie à l'Université de Louvain et fut proclamé *primus* en 1703, lors du concours général. Grâce à son zèle et surtout à ses connaissances étendues, il devint successivement professeur d'Écriture sainte (1723), docteur et chanoine de Saint-Pierre (1727), président du Collège du Pape (1731), chanoine de la cathédrale de Saint-Bavon, à Gand (1734), enfin doyen de l'église de Saint-Pierre, à Louvain. Il mourut dans cette ville après avoir fait des legs considérables aux pauvres et fondé des bourses en faveur de jeunes étudiants dépourvus de fortune.

On lui doit : 1. *Commentarius in Apocalypsim*. Lovani, 1781. L'auteur y combat le système établi par Kerckheeder, dans sa *Monarchia Romæ paganæ*. Le commentaire de Guyaux est principalement formé sur l'exposition de l'Apocalypse de Bossuet et sur les commentaires du docteur Froidmont. — 2. *Questio monastico-theologica de carniæ usu*. Lovanii, 1749, in-4°. Ouvrage publié à l'occasion de la dispense retirée aux religieux du monastère d'Aflighem. — 3. *Prælectiones de sancto Jesu-Christi Evangelio, deque Actis et epistolis apostolorum*. Gérard, chanoine de Saint-Bavon, à Gand, et professeur de philosophie à Louvain, s'est fait l'éditeur de ce travail en 7 volumes in-8°. Guyaux travailla aussi à la nouvelle édition de la Bible de Duhamel, publiée à Louvain en 1740.

Ad. Siret.

Delvenne, *Biographie des Pays-Bas*. — De Feller, *Dictionnaire biographique*.

GUYOT (Jean), alias CASTILETI, alias GUIDONIUS, l'un des musiciens les plus renommés du XVII^e siècle, naquit en 1512, à Châtelet-sur-Sambre (province de Hainaut), autrefois une des bonnes villes de la principauté de Liège.

Aucun biographe liégeois, si ce n'est L. Abry, ne fait mention d'un musicien appartenant au pays de Liège, du XII^e siècle au XVII^e; Jean Guyot est le premier artiste compositeur de cette dernière époque qui soit cité par lui, puis par d'autres. Jean Guyot tirait vraisemblablement son origine de Liège; il appartenait à une bonne famille bourgeoise, établie à Châtelet dès la seconde moitié du XIV^e siècle; quoique chargée d'un grand nombre d'enfants (il y en avait neuf), elle jouissait d'une honnête aisance. Le père exerçait la profession de tanneur et possédait une foulerie, probablement de grosses étoffes de laine. Johan Guyot, oncle de l'artiste, était greffier ou secrétaire des échevins; un autre oncle, Bertrand Guyot, fut receveur du chapitre de Saint-Lambert, échevin et député des villes de Châtelet, Pondreloup et Bouffoul. Notre Jean était jeune quand il

il perdit son père, car les biens de Piérrard Guyot et de Gehenne, sa femme — qui testèrent le 13 avril 1523 — furent partagés le 26 avril 1538.

La famille de Guyot de Châtelet était alliée à celles de Chestret (1), de Henne et de Fléris ou Fleurus; ces deux dernières ont produit des musiciens remarquables. Un des frères de notre artiste, maître Crespin Guyot, fut chanoine au chapitre de Saint-Feuillien, à Fosses.

Nous avons dit que Jean était né en 1512; cette date ne concorde cependant pas avec l'âge que lui donne son testament. Une explication est ici nécessaire. Dans cet acte, qu'il passa à Liège, le 8 mars 1588, il se déclare âgé de soixante-six ans : *Qui hactenus ipsum annos per sex supra sexaginta sustinuit*, ce qui ferait reporter la date de sa naissance à 1522; mais, d'un autre côté, la matricule de l'Université de Louvain et les listes de promotions de la Faculté des Arts établissent qu'il y étudiait de 1534 à 1537; en supposant qu'il soit né en 1522, comme paraît l'indiquer son testament, il aurait été étudiant, à Louvain, dès l'âge de douze ans, ce qui n'est pas admissible; de plus, on ne pouvait acquérir la licence qu'à partir de l'âge de dix-huit ans; or il l'obtint à la promotion du 22 mars 1537; on doit conséquemment lui assigner, à cette date, l'âge réglementaire et reporter l'année de sa naissance tout au moins vers 1519. On est ainsi amené à supposer que, dans ce testament, le mot *sexaginta* a été écrit erronément pour *septuaginta*, ce qui donnerait alors l'année 1512 pour la date exacte de sa naissance. D'ailleurs, l'examen des registres d'inscription de l'université de Louvain démontre qu'il n'y a pas eu d'étudiants promus avant l'âge de dix-sept ans.

En 1538, les registres du greffe des échevins de Châtelet le qualifient déjà de « messire ou sire Johan Ghyot, prestre ». S'il était réellement né en 1522, il aurait été prêtre à l'âge de seize ans, tandis qu'on ne pouvait l'être qu'à vingt-quatre. Dans tous les cas, en

admettant que la date de 1500 fixée par quelques auteurs soit la véritable, on en arriverait à déduire que Jean Guyot avait atteint sa trente-septième année lorsqu'il fut nommé licencié ès arts et soixante-trois ans, lorsqu'il fut appelé à la cour de Vienne. La date de 1512 étant admise, les autres époques, se rattachant aux différentes phases de la carrière de l'artiste, seront déterminées d'une manière plus rationnelle; ainsi, il se rendra à l'Université de Louvain à l'âge de vingt-deux ans (1534); il écrira ses premières compositions musicales à vingt-huit (1540); il sera maître des chœurs à la collégiale Saint-Paul, à Liège, à trente-quatre (1546); il fera éditer ses *Minervalia artium* à quarante-deux (1554); il exercera les fonctions de maître de chapelle à la cour de l'empereur Ferdinand à cinquante et un (1561) et il décèdera âgé de soixante-seize ans (1588), ce qui répond bien aux affirmations des biographes liégeois, qui assurent que Jean Guyot est mort à un âge avancé.

D'autres confusions se sont produites par suite des nombreuses variantes orthographiques de son nom. Comme pour la plupart des noms de cette époque, l'orthographe de celui de notre artiste a subi de nombreuses transformations : dans les actes de la Faculté des arts de Louvain, il figure sous celui de : *Joannes Ghuyot, ex Castileto*; dans la matricule de cette Université : *Joannes, filius Petri Guyon, de Castileto*; dans l'*Essai sur l'ancienne collégiale de Saint-Paul à Liège*, où il fut maître de chant « *Præcentor* », il est cité, en 1546, sous le nom de *Jean Castiletti*, ou Jean de Châtelet; une lettre de Ferdinand I^{er}, empereur d'Allemagne, son auguste bienfaiteur, lue au chapitre de Saint-Lambert, à Liège, le 30 juin 1564, l'appelle aussi *Joannes Castilety*; sa pierre tumulaire, qui se trouvait jadis en la chapelle des Clercs, à Liège, porte : *Joannes Guidonius Castilletanus* comme ses *Minervalia*; un registre de famille appartenant aujourd'hui à M. le baron Jules de Chestret : *Ghuyot de Castileti*; l'inscription du monument que son disciple Gérard Helyne lui fit élever dans la ca-

(1) D'où descendent les barons de Chestret actuels.

thédrale de Saint-Lambert, en 1590, *Joannes Guiot Castellitanus*; mais une autre copie donne *Guyot*. Louis Abry, dans ses *Hommes illustres de la nation liégeoise*, écrit : *Jean Guillot, et Jean Guide*; Dewez, et ceux qui l'ont copié : *Jean Guioz*. Hyacinthe Van der Meeren, dans sa *Bibliotheca scriptorum Leodisensium*, travail inédit dont feu Ulysse Capitaine possédait une copie qu'il a bien voulu nous communiquer, l'indique sous le nom de : *Joannes Guidonius Castiletanus*; ses compositions musicales, imprimées à Anvers, chez Susato; à Nuremberg, chez Montanus; à Venise, chez Gardane, portent : *Jeon Castileti*, qu'elles font souvent suivre de *alias Guyot*; enfin les registres du greffe des échevins de Châtelet, de 1500 à 1600, donnent : *Ghuyot, Ghuyon et Guyon*. Ces différentes formes de noms, pour caractériser une seule et même personne, ont donné lieu à une erreur assez curieuse dans laquelle ont versé plusieurs écrivains, entre autres L. Abry lui-même; ils ont vu deux hommes distincts dans *Ghuyot, Guyot, Ghyot, Guioz, Guillot et Guide, Guidonius* : le musicien et l'humaniste. D'autres en ont fait un troisième en s'emparant du nom de *Castileti*. L'inscription de la pierre tumulaire et la découverte du testament de notre compatriote ont permis de rectifier ces erreurs. Dans ce dernier acte, le maître de chapelle y est indistinctement appelé : *Joannes Guyot, alias Castileti et Johannes Guidonius Castiletanus*. Ses trois noms y sont réunis.

Nous avons cru pouvoir nous en tenir définitivement à *Jean Guyot*; car, dans nos recherches, nous avons acquis la conviction que cette forme était généralement plus usitée que les autres pour caractériser les membres de cette famille. Jean Guyot a pris soin lui-même, au surplus, de faire imprimer, sur ses compositions musicales : *Joannes Castileti, alias Guyot*. *Castileti* est son nom d'artiste.

Si en Belgique, pour ainsi dire jusqu'ici, nos biographes et nos musicographes ne nous ont pas fait connaître Jean Guyot comme un des premiers

contre-pointistes du *xv^e* siècle, cela tient sans doute à la forme italienne qu'il avait donnée à son nom, comme on peut s'en convaincre au mot *Castileti* de la *Biographie universelle des musiciens*, de Fétis, à qui l'idée ne vint pas que ce nom se rapportât à un Belge.

Jean Guyot passa vraisemblablement la plus grande partie de son enfance à Châtelet, où il fit sans doute ses études préliminaires chez les Pères récollets. Il ne quitta sa ville natale qu'après sa vingtième année, pour se rendre à l'université de Louvain où il suivit le cours de la faculté des arts.

A l'expiration des deux années qu'il dut y passer (octobre 1534 à fin septembre 1536) il se présenta, suivant la coutume, au concours définitif pour l'obtention de la licence (septembre à décembre 1536). Le 22 mars 1537 eut lieu la promotion générale pour le classement des cent huit récipiendaires; Jean Guyot fut proclamé vingt-deuxième et, de ce chef, nommé licencié ès-arts. Le résultat de ce concours, sans être fort brillant pour l'artiste, fut néanmoins assez honorable, car, outre le programme de la Faculté des arts qu'il suivait, il complétait alors ses études ecclésiastiques.

Nous ignorons si Guyot a été, comme tant d'autres musiciens de son temps et antérieurement, se perfectionner dans les célèbres écoles musicales de l'Italie, fondées et organisées par des artistes belges; mais on peut le supposer. En effet, on trouve la trace de ses premières œuvres musicales en Italie. En consultant l'ouvrage publié à Florence, en 1854, par M. Vladimir Stassoff : *l'Abbé Saintine et sa collection musicale à Rome*, on rencontre la mention de six motets de notre compatriote, qualifié *Jean Castiletti (alias Guyot)*; ces six motets à cinq voix, sont tous datés de l'an 1540, c'est-à-dire deux ans après son départ de Châtelet; ils devaient être manuscrits; voici leurs titres : 1^o *Surgeus Jesu*; 2^o *Amen dico vobis*; 3^o *Surge propera*; 4^o *Usquequo Domine*; 5^o *Domine ne memineris*; 6^o *Emitte Domine*.

Disons ici que A. J. Van der Aa, dans son *Biographisch woordenboek der Neder-*

landen, publié à Haarlem, en 1862, après avoir versé dans l'erreur de ses prédécesseurs en faisant deux personnages de Guidonius et de Guyot, donne également les titres de ces six motets avec l'indication de leur origine et s'exprime en ces termes au sujet de leur auteur : « *Castilletti* (Joannes) alias Guyot, contrepointiste néerlandais de la première moitié du xvi^e siècle, dont l'ouvrage manuscrit de Commer : *Collectio operum musicorum Batavorum sæculi XVI*, renferme un : *Carole ter felix* à huit voix. » Van der Aa a omis la date de ce motet; peut-être Commer ne l'indique-t-il pas? Ce motet doit avoir été composé en l'honneur de Charles-Quint, après la victoire de Pavie.

Singulier rapprochement! F.-J. Fétis, dans sa *Biographie universelle des musiciens* confond, à son tour, *Castileti* avec *Jean du Castel*, et Van der Aa, d'autre part, reproduisant Kissewetter, tend à en faire un *Chasteleyn*, mais aucun d'eux n'a songé à *Joannes Guidonius* pour attribuer ce nom à notre artiste. Le catalogue Saintine démontre que des églises ou des bibliothèques de Rome possédaient des motets, manuscrits sans doute, de Jean Castileti, datés de 1540, alors qu'il n'avait que vingt-huit ans, et ce fait nous paraît assez significatif au point de vue d'un séjour probable en Italie. Ne sera-ce pas encore dans ce beau pays des arts, à Venise même, où Adrien Willaert avait fondé ses écoles musicales au commencement de ce siècle, que Jean Castileti fera publier plus tard ses principales compositions?

L'acte de partage des biens de ses auteurs — 26 avril 1538 — nous fournit un nouvel argument. Son père avait des immeubles et des rentes; Jean Guyot laisse presque tous ses immeubles à ses frères et sœurs et se contente des rentes. Pour aller à l'étranger, ne lui fallait-il pas de l'argent? Le seul immeuble qui lui échoit, il se hâte de le revendre le même jour, à son beau-frère, Jehan Rebert, et celui-ci le lui paye comptant. Enfin, jusqu'à ce moment, il s'est contenté de porter son nom de famille sans aucune espèce d'adjonction ni de modifi-

cation: il signe dès lors *Joan. Castileti*. Il fait suivre généralement son nom de la mention : *alias Guyot*, mais Castileti est désormais le nom sous lequel il veut se faire connaître et apprécier dans le monde des arts.

En 1543, nous le voyons de nouveau présent à un acte passé devant les échevins de Châtelet; mais de 1543 à 1546, nous perdons encore une fois sa trace; à cette dernière date, il est cité en qualité de chapelain à la collégiale de Saint-Paul, à Liège. L'*Essai* historique sur ce chapitre, publié en 1867, dans le *Bulletin archéologique liégeois* en fait foi. Il y figure sous le nom de *Jean Castileti*. Il était revenu tout naturellement dans cette ville où ses ancêtres avaient vécu dans une position sociale assez marquante pour être inhumés dans l'église Saint-Jacques, ce qui ne s'accordait qu'à certaines classes privilégiées. *Lego fabricæ diri Jacobi in quâ majores mei quiescunt decem stuferos Brabantia, etc.* Tels sont, en effet, les termes de son testament. A la date où nous rencontrons notre artiste à Saint-Paul, ses deux cousins germains Jehan et Gabriel Guyot, prêtres comme lui, obtiennent à Châtelet, sans doute par sa protection, la charge de notaires apostoliques et impériaux, charge dont la nomination appartenait au prince souverain. D'après l'inscription de sa pierre tumulaire qu'on voyait jadis à la chapelle des Clercs, il est constant qu'il fut maître des chantes à Saint-Paul *præcentor*, et qu'il passa de Saint-Paul à la cathédrale de Saint-Lambert pour y exercer les fonctions de maître de chapelle : *Quondam in Sancto Paulo, deinde in Ecclesia Leodiensi præcentor*. Il y fonda une bourse de cinquante florins pour les choraux de cette église qui, à défaut de membres de sa famille, voudraient faire leurs études aux écoles de la cité, et il donna finalement deux florins de Liège pour dire un *De profundis* pour les trépassés devant l'image de Saint Jean-Baptiste, qui couronne l'autel de ce nom à Saint-Paul. Il conserva de sa position un souvenir précieux : c'était un vase en argent sur lequel étaient gravées les

armoiries des seigneurs doyens de Saint-Paul, vase qu'il légua à son neveu Simon de Bavay, issu d'une excellente famille de Châtelet, qui comptait des orfèvres parmi ses membres.

C'est pendant qu'il se trouvait à Saint-Paul en qualité de maître des chantes, de l'âge de trente à trente-cinq ans, qu'il composa une partie de ses premiers motets imprimés. Son éditeur était un artiste comme lui, Tyhuan Susato, qui avait créé à Anvers, en 1543, une imprimerie de musique.

Les premières publications de notre artiste datent des années 1543, 1546 et 1547; elles se trouvent en partie dans le *Liber sacrarum cantionum quinque vocum, vulgo moteta vocant ex optimis quibusque hujus ætatis musicis selectarii. (Antverpiæ apud Tilematum Susato, anno MDXLVI).*

Dans le premier livre de cette collection, le seul que la Bibliothèque royale de Bruxelles possède, on ne rencontre qu'un motet de Jean Castileti; il a été composé pour cinq voix et il a pour titre : *Amen dico vobis (de venerabili Sacramento, f° 5.)*

Nous avons pu avoir connaissance des autres motets de Castileti, consignés dans les trois derniers livres de la publication de Susato. Cette belle et rare édition in-quarto au complet appartient au Lycée de Bologne; dans le second livre, qui parut également en 1546, on trouve au feuillet 13, v°, le motet : *Surgens Jesus* (déjà mentionné dans la collection Saintine) avec cette souscription : *Jo. Castileti, alias Guyot*, au feuillet 19 du 3^e livre, édité en 1547; *O rex gloriæ*; enfin, au feuillet 18 du 4^e livre, publié aussi en 1547; *Ergurgate vetus fermentum*, et *Immolabat hædum*, ces trois derniers motets, écrits pour quatre voix, sont signés : *Castiletus, alias Guyot*. C'est la seule fois que se manifeste cette forme de signature.

L'œuvre de F.-J. Fétis nous a, la première, fait connaître des chansons que Jean Guyot fit paraître à Anvers, chez Tyhman Susato, de 1543 à 1555, sous le nom de Jean Castileti; le recueil où elles figurent a pour titre :

Livre de Chdsos, à quatre parties auquel sôt contennes trente et une nouvelles chansons, convenables tant à la voix comme aux instrumentz, imprimé en Anvers, par Tyhman Susato, imprimeur et correcteur de musique demeurant audict Anvers, auprès de la Nouvelle Bource, en la Rue des Douze Moys. Avec grâce et privilège de Sa Maïeste pour trois ans. L'an MDXLIII, au mois de novembre. Un musicographe distingué, M. Auguste-Guillaume Ambros, de Prague, signale de même Jean Castileti comme chansonnier, et, dans son *Histoire de la musique*, il remarque sa chanson à quatre voix : « Joyeusement » sans nulz faultz tour, chanson d'une « musique savante et d'un rythme heureux, qui a été reproduite dans la : » *Collectio operum musicorum Batavorum » sæculi XVI,* » publiée à Amsterdam, par les soins de Commer, de 1842 à 1860. Enfin, M. le chevalier Louis de Kochel, dans son ouvrage sur la musique de la chapelle impériale de Vienne, mentionne également Jean Castileti comme chansonnier.

Les quatorze livres de la collection des chansons publiés par Susato, de 1543 à 1555, se trouvent à la Bibliothèque palatine de Vienne et à la Bibliothèque royale de Munich; M. Foringer, premier bibliothécaire de ce dépôt, a bien voulu nous donner connaissance de celles de Jean Castileti; elles figurent au nombre de neuf dans les 11^e et 13^e livres, édités respectivement en 1549 et 1550. Voici les titres de ces chansons à quatre parties (soprano, alto, ténor et basse) qui figurent dans le 2^e livre : *A la la la la maistre Piere la la buvons don*; f° IV bis, *l'Arbre d'amour ung fruit d'amaritude*; f° V, *Je l'ayme bien et l'aymeray*; f° XIV, *Joyeusement sans nulz faultz tour*; f° XV et *Je suis amoureux d'une fille*.

Le 13^e livre contient vingt-deux chansons nouvelles, à six et huit parties, dont les suivantes sont dues à Jean Castileti : F° VI, *En lieux desbatz m'assault melencolie* (chanson en six parties); f° VI bis et f° VII, *Vous perdez tamps de me dire mal delle* (pour premier et second ténors, également à six parties). Cette chanson est avec réponse; la ré-

ponse est : *Telle en mesdict qui pour soy la désire; fo X, Vous estes si douce et benigne (à six parties); f^o XIV et XV, D'Amour me plains et non de vous, ma mye (pour premier et second ténors à huit parties); f^o XV bis, Tant seulement ton amour je demande (pour premier ténor à huit parties).*

Le recueil de Susato mentionne toujours notre enfant de Châtelet sous le nom de : *Jo. Castileti alias Guyot*.

Mais notre artiste se sentait entraîné d'instinct vers une carrière plus sérieuse; la musique religieuse semble avoir eu pour lui une attraction irrésistible; il s'y consacrera dorénavant d'une façon absolue.

Jean Guyot resta fidèle à son premier éditeur Susato; ses œuvres figurèrent dans presque tous les recueils publiés par ce dernier.

L'ouvrage suivant sorti de ses presses contient encore des œuvres de Guyot : *Ecclesiasticæ cantiones quatuor et quinque vocum, vulgo moteta vocant, tam ex veteri, quam ex novo Testamento, ab optimis quibusque hujus ætatis musicis compositæ. Antea nunquam excusæ.* (Antwerp, 1550 à 1557, petit in-4 obl.). Elles sont insérées dans les sept premiers livres de ce recueil. En voici la liste : Livre Ier, fo XV, *De Virginibus, mot. XXV*. Joannes Guiot, *alias Castileti*, motet commençant par ces mots : *Prudentes Virgines acceperunt oleum*; livre III, fo XVII bis, *Jo. Castileti : De Christo propheta, quinquagesima tertia, psaume commençant par Domine, quis credidit auditui nostro*; livre IV, fo XII, *Jean Castileti : Psalmus XCII*, commençant par *Dominus regnavit, decorem indutus est*; livre VII, fo XIII bis, *Joannes Castileti : De diva virgine, motet commençant par I, Florens rosa, II, Mater Domini speciosa*.

Ce qui distingue surtout Jean Guyot, c'est sa persévérance dans le travail; non seulement il est compositeur, mais il est encore à la fois brillant prosateur et poète élégant; il écrit des vers latins avec facilité; il déclare qu'il a jadis rendu, non sans succès, ses hommages aux muses qui l'ont, ajoute-t-il, favo-

ramment accueilli; il se complait dans ces distractions intelligentes; il songe à en propager le goût dans son pays : c'est ainsi qu'il publie, en 1554, chez Jacques Bathen, à Maestricht, faute d'imprimeur à Liège, un savant ouvrage sur les arts libéraux, dans lequel il invite fortement les beaux esprits à suivre le chemin de la bonne renommée par des productions estimables. Ce livre a pour titre : *Mineralia Joan. Guidonii, Castileiani, in quibus scientiæ, præconium, atque ignorantia sociordia, considerantur. Artium liberalium in Musicen disceptatio lepidâ appingitur : et etiam juventuti ad virtutem calcar proponitur. Cum privil. Cæs. majest. Trajecti ad Mosam Jacobus Bathenius excudebat. Anno 1554*; la marge supérieure des pages porte, en outre, ces mots : *Minervalia Joannis Castileti*, afin, sans doute, de préciser le lieu de sa naissance. Cette découverte nous a permis de rétablir dans leur vérité historique les regrettables confusions de noms qui avaient fait prévaloir jusqu'aujourd'hui l'idée de trois personnages distincts : *Jean Guyot, Johannes Castileti et Johannes Guidonius*, l'auteur des *Minervalia*; or, ce sont, en réalité, les noms variés d'un seul et même personnage. L'exemplaire unique de ce livre a été récemment donné à la Bibliothèque de l'Université de Liège, par son propriétaire, M. le baron de Wittert; il a été cité, notamment par Louis Abry, mort en 1720, dans ses *Hommes illustres de la nation liégeoise*, par Godfroid Walther dans son *Musicalisches Lexicon*, imprimé à Leipzig, en 1732, d'après la *Bibliothèque philosophique* de Lipenius, par Valère André, dont la *Bibliotheca Belgica* a été éditée en 1739, et enfin par Paquot, qui verse dans l'erreur commune et ajoute à sa notice biographique sur Guidonius, bien à tort assurément : *Il y a grande apparence qu'il régenta la rhétorique à Maestricht, lorsqu'il publia ce petit ouvrage qui n'est pas mal fait*.

F.-J. Fétis, lui, fait de Joannes Guidonius un écrivain *hollandais*, apparemment parce qu'il avait publié son livre à Maestricht, et sans réfléchir qu'un mo-

ment de cette publication, cette ville était terre liégeoise.

On sait que Jacques Bathen est le premier imprimeur qui vint s'établir dans le pays de Liège, à Maestricht. Son premier ouvrage connu est daté de cette ville en décembre 1552; son second est celui de Guyot.

Un petit incident se rattache à la destinée de l'ouvrage de notre grand artiste; son livre ne put échapper, pendant cette période de troubles religieux, aux soupçonneuses investigations du Conseil des troubles, et, le 16 mars 1568, un exemplaire des *Minervalia* fut saisi à Mons. Les examinateurs conclurent que cette œuvre ne recélait aucun germe d'hérésie. Les *Minervalia* comportent soixante-huit pages, petit in-quarto; les indications des sources auxquelles l'auteur a puisé sont placées en marge; Jean Guyot s'est servi de la langue latine, qui était celle des savants et des artistes de l'époque; au verso du titre, sont indiqués les personnages qui doivent paraître en scène pour soutenir leur opinion : *personæ loquentes*.

Jean Guyot fait hommage de son livre à son souverain le « Très-Illustre Seigneur Georges d'Autriche. » Observons incidemment ici que la permission de publier ce travail fut accordée à Jean Guyot par l'empereur Charles-Quint, comme chef de l'Empire germanique.

Viennent ensuite deux pièces de poésie, dont la première dédiée à son livre, est de seize vers, et dont la seconde intitulée : *Rei musices encomium ad benignum lectorem*, ne comporte pas moins de deux pages et demie; elles accusent à la fois une verve brillante, une riche imagination, et une connaissance approfondie de la versification latine. La facture du vers est harmonieuse. Dans la première, il fait à son livre des adieux touchants, puis il confie, dit-il, ce frère esquiv aux flots de l'océan du monde.

Les *Etudes* de Jean Guyot sur les arts libéraux débute ensuite par une courte argumentation, sorte d'exposition du sujet choisi par l'auteur. Il divise son traité en cinq actes, sui-

vant la coutume du temps; les acteurs viennent tour à tour soutenir leur thèse devant le public; ces différents actes sont écrits mi-partie en vers, mi-partie en prose; il va de soi que l'Astronomie, l'Arithmétique, la Logique, etc., parlent comme le commun des mortels et qu'elles laissent le langage des dieux à la Musique et aux neuf filles du Parnasse.

Cette œuvre laborieuse témoigne d'une érudition vaste, exempte de pédantisme et d'afféterie, défauts généralement inhérents à la plupart des œuvres de ce temps. L'auteur s'y révèle à la fois comme homme d'observation et d'initiative. On est frappé de l'étendue et de la variété de ses connaissances; son savoir ne peut se contenir dans les limites absolues qu'il s'est tracées; il éclate, il déborde. C'est un talent souple. On juge qu'il aborderait avec un égal succès des sujets très différents, et que son esprit flexible pourrait se plier aux fantaisies les plus récréatives de l'art, après s'être redressé avec fierté par l'étude des plus graves problèmes de la science; cependant la note mélancolique y est plus accentuée que toute autre. C'est la caractéristique de son tempérament de poète et d'artiste. Il serait à souhaiter que cet ouvrage fût réédité; ce serait un service rendu à l'histoire des sciences.

Georges d'Autriche régnait à Liège depuis dix ans, lorsque Jean Guyot lui dédia ses *Études* sur les arts libéraux. L'artiste était alors maître de chapelle de la cathédrale de Saint-Lambert. Une nouvelle faveur devait bientôt venir récompenser les services qu'il rendit dans ces hautes fonctions musicales: Jean Guyot fut pourvu du bénéfice du rectorat de l'autel impérial de cette église. Ce bénéfice avait été créé avec un autre par l'empereur d'Allemagne Henri VI; les titulaires prenaient le titre de chanoines impériaux. Il fallait un mérite transcendant pour être reçu parmi les vingt-huit chanoines de Saint-Lambert, si l'on n'était pas noble, et c'était le cas pour Jean Guyot.

Le testament de notre artiste nous fait connaître qu'il s'était fait recevoir dans

la confrérie de Saint-Luc de cette église; cette confrérie se composait de quinze chanoines. Le culte de la musique y était alors fortement encouragé, tant par le prince-évêque que par le chapitre.

On doit supposer que Guyot quitta la principauté de Liège vers 1558, car, à partir de cette date, il ne fit plus imprimer ses œuvres par Susato, qui cesse d'ailleurs ses travaux dès 1560, selon M. le chevalier L. de Burbure; d'un autre côté, les archives des églises de Liège n'en disent plus rien jusqu'en 1564.

Jean Guyot fut un des premiers artistes musiciens belges qui se rendirent en Allemagne. Peut-être y fut-il appelé à la suite de la publication de quelques-unes de ses œuvres, à Nuremberg, par Jean Montanus. On sait que celui-ci édita, en cette ville, des recueils considérables de musique de 1554 à 1559; dans son *Evangelia Dominicarum et Festorum dierum, musicis numeris pulcherrime comprehensa et ornata* (Noribergæ in officina Joannis Montani et Ulrici Neuberi. Anno MDLIII), recueil de motets à quatre voix sur des psaumes, nous trouvons le motet suivant de Jean Castileti, pour la partie d'alto : (*De passione Christi*) *Domine quis credidit*. Cet ouvrage, qui se trouve dans la Bibliothèque impériale de Vienne, renferme également des compositions de maints grands maîtres de l'époque, tels que Allart, H. Isaac, Boyleau, Dupont, Josquin de Prez, Clemens non Papa, Jean Monton, et d'autres noms belges. La partie de ténor se trouve dans un autre recueil de Montanus, édité en 1555, qui a pour titre : *Evangeliorum quatuor quinque, sex et plurimum vocum, continens historias et doctrinam, que in Ecclesia proponi solent : de Baptismo Christo a Joanne, de Transfiguratione Christi, de Passione et cruce Christi*. Noribergæ, in officina Joannis Montani et Ulrici Neuberi (1554 à 1556). Tous les motets de ce recueil sont de quatre à huit voix. Le psaume à quatre voix : *Domine quis credidit* figure au folio 14 du tome IV. Ce tome contient en outre un Noël de Guyot, à cinq voix, intitulé : *Noë! Noë!* folio 12. Cet ou-

vrage de Montanus comporte treize tomes; le dernier parut en 1557. Dans un autre ouvrage de Montanus, édité à Nuremberg, en 1558 : *Notum et insigne opus musicum*, auquel ont collaboré les plus fameux compositeurs de l'époque, M. Ed. Vanderstraeten a rencontré deux motets de Jean Guyot parmi les œuvres des plus brillants contre-pointistes, *Clarissimum symphonistarum*, du xvi^e siècle; enfin, dans un troisième ouvrage de Montanus, édité en 1559, également à Nuremberg : *Magni operis musici, continens clarissimum symphonistarum, tam veterum quam recentiorum, præcipue vero Clementis non Papæ, carmina elegantissima, quatuor vocum, Jesus Syrach, XL cap. Vinum et musica lætificant cor*. (Noribergæ officina Joannis Montani et Ulrici Neuberi, MDLIX), et qui comporte la partie de ténor, on trouve le motet suivant de Guyot (folio 60), *Expurgate vetus — non in fermento malitiæ*.

Par un rare bonheur, nous avons pu connaître en quelle estime ses contemporains tenaient en ce moment Jean Guyot; c'est un compositeur et un théoricien comme lui qui va le juger. Hermann Finck, qui vivait à Wittemberg vers le milieu du xvi^e siècle, y a publié, entre autres, en 1556, un livre que les auteurs du *Dictionnaire des musiciens* (Paris 1810) déclarent tellement rare, que de nos jours il paraît impossible d'en rencontrer un seul exemplaire. Nous savons aujourd'hui qu'il en existe un à la bibliothèque Mazarine de Paris, et un second à la bibliothèque royale de Bruxelles; il a pour titre : *Practica Musica; de musicæ inventioribus, Hermannii Finckii, exempla variorum signorum proportionum et canonum judicium de tonis, ac quædam de arte suaviter et artificiose cantandi continens*. Dans ce livre, Hermann Finck passe en revue les plus grands musiciens de l'époque, qu'il fait procéder de Nicolas Gombert et de Josquin Deprez; il cite au premier rang Thomas Créquillon, Jacques Clemens non Papa, et Dominique Phinot, et immédiatement après Cornelius Canis, Lupus Helline, Arnold de Prag, Verdilot, Adrian Vuilhart, Gossen Junckers,

Pierre de Machicourt, *Johan Castileti*, Pierre Massenus, Mathieu Lemeistre, Archadelt, Jacques Vaet, Sébastien Hollander, Eustache Barbion, Jean Crespel, Josquin Baston et plusieurs autres. Je respecte l'orthographe de Finck; il est étrange qu'il ne mentionne, dans cette liste, ni Orlandus Lassus, ni Philippe de Monte.

Tant de travaux, tant de succès devaient désigner notre compositeur à la sympathique estime de l'étranger; elle ne tarda pas à lui être accordée. Jean Guyot fut mandé à la cour de Ferdinand I^{er}, à Vienne. Il dut sans doute cette haute faveur à son souverain et protecteur Georges d'Autriche, fils naturel de l'empereur Maximilien I^{er} et oncle, par conséquent, de Ferdinand I^{er}; celui-ci connaissait d'ailleurs Liège, qu'il avait visitée en 1540.

Feu M. le chevalier Louis de Koëchel, de Vienne, nous fournit, dans sa monographie de la chapelle impériale, des détails sur la nouvelle position occupée par l'inépuisable artiste liégeois. Jean Guyot y est d'abord mentionné comme troisième maître de chapelle à la cour impériale; il est à remarquer que l'illustre Philippe de Monte y figure en même temps que Guyot, mais à titre de cinquième maître. Le premier maître de chapelle est Pierre Maessens, encore un maître belge dont la vie est à éclaircir. Pour compléter nos renseignements, M. le chevalier de Koëchel a bien voulu consulter les archives de Vienne où il a découvert cinq documents inédits concernant notre artiste; ils sont extraits du *Livre de comptes de S. M. l'Empereur Rom. Ferdinand I^{er}, année 1564*. Dans le premier, il est dit que « Jean Castiletti, maître de chapelle » de S. M. l'Empereur Rom. a pour salaire par mois 25 florins argent de l'empire, et qu'il a reçu, le 6 octobre 1564, « la somme de 300 florins pour l'année, » dès le 1^{er} septembre 1563 jusqu'au « dernier jour d'août 1564 » (f^o 482). « Le second document est une quittance du 15 février 1564, par laquelle Castiletti reçoit 40 florins de reconnaissance pour un missel présenté par lui » à l'empereur » (f^o 255).

Il serait intéressant de savoir ce qu'est devenu ce missel qui devait contenir sans doute des œuvres du maître. On voit, par ce qui précède, en quelle estime le souverain allemand, protecteur des arts, tenait Jean Guyot, et comment celui-ci avait à cœur de lui marquer sa reconnaissance.

Quelle était la position de Guyot à la chapelle impériale? Un état de cette chapelle daté de 1554 se rapportant à son prédécesseur « Petrus Massenus », publié par Frédéric Finhaber, et reproduit par Ed. Van der Straeten, nous l'indiquera. En effet, indépendamment de ses appointements, l'ordonnance de Ferdinand I^{er}, roi des Romains, dit : *qu'on devra lui remettre 35 florins, monnaie du Rhin par semaine pour l'entretien de sa personne, d'un professeur de grammaire, d'un surveillant, d'un domestique, d'une cuisinière et de son aide, d'un professeur de chant, et de 24 garçons de chant pour le manger, le boire, l'auberge, l'argent pour coucher, le linge et pour tout le restant du ménage. Massenus devait payer avec cela le traitement des personnes relatives plus haut, outre le sien et celui des garçons*. Il est vraisemblable que, dix ans après, c'est-à-dire au moment où Guyot reprit ces hautes fonctions, ces dispositions n'étaient guère modifiées. Si Jean Guyot n'a pas fondé les premières écoles musicales de Vienne, dont l'origine paraît pouvoir être attribuée au moins à son prédécesseur, il les a soutenues et développées avec un entier dévouement, au point qu'il avança plus de mille florins de ses deniers, pendant environ un an, pour couvrir les frais qu'elles exigeaient. Ces faits ressortent clairement des troisième et quatrième documents que nous devons à M. L. de Koëchel. Le troisième constate que Jean Castiletti a à recevoir, pour avoir soutenu à son service deux précepteurs des garçons-chanteurs, 5 florins par mois, puis, pour chacun des dix-huit garçons-chanteurs, entièrement défrayés, également 5 florins par mois, en somme 104 florins par mois. Ce qui fait, en huit mois, du 1^{er} janvier jusqu'à la fin du mois d'août 1564, la somme de 832 florins (f^o 98). Le

quatrième de ces documents a trait à l'entretien extraordinaire à un écu par mois pour chacun des dix-sept garçons-chanteurs à payer à Jean Castileti, soit 17 écus par mois, et, pour neuf mois, commençant le 1^{er} décembre 1563, expirant le dernier d'août 1564, soit 153 écus; l'écu à 68 kreutzers fait en somme 173 florins et 24 kreutzers qui lui ont été payés (f^o 99) (1).

En ce moment, notre artiste est arrivé au point culminant de sa renommée, que de nouvelles productions fortifieront encore. Il occupe la plus haute fonction musicale de toute la chrétienté; au fur et à mesure qu'il avance dans ce vaste domaine de l'art, accessible seulement aux esprits supérieurs, son horizon s'élargit; il vit davantage dans ce milieu idéal, son goût s'épure, son talent se diversifie et ses idées artistiques se dégagent chaque jour plus lumineuses de l'obscurité de l'ancienne routine scolastique. Un événement imprévu devait cependant arrêter sa carrière.

Les services signalés que Jean Guyot avait rendus à la chapelle impériale, pendant son séjour à Vienne, lui attirèrent les faveurs constantes de l'empereur Ferdinand 1^{er}, auquel il semble qu'il devait déjà, étant à Liège, le bénéfice d'un des deux autels impériaux de la cathédrale de Saint-Lambert. Quelque temps avant sa mort, c'est-à-dire vers le milieu de l'année 1564, ce monarque, écrivit de sa propre main, à ce chapitre « pour recommander aux chanoines de continuer à laisser percevoir les revenus du bénéfice de son autel à son maître de chapelle Jean Castileti, quoiqu'il fût absent de Liège. »

L'empereur mourut le 25 juillet de cette même année; son fils aîné lui succéda sous le nom de Maximilien II; une des premières mesures qu'il prit fut de congédier Jean Guyot et une grande partie de ses musiciens. En effet, le cinquième document le constate; c'est une « quittance du 14 octobre 1564, par laquelle Jean Castileti, maître de

« chapelle de feu S. M. reçoit une somme de cinquante florins de la part de S. M. actuelle (Maximilien II), en récom- pense de ses services rendus et pour le retour dans son pays » (f^o 319).

Jean Guyot, qui n'était alors âgé que de cinquante-deux ans, était donc tombé en disgrâce; les raisons n'en sont point difficiles à pénétrer; l'artiste était prêtre catholique romain, et, qui plus est, chanoine; la dédicace de ses *Minervalia* au prince-évêque de Liège, Georges d'Autriche, — ouvrage que le Saint-Office avait déclaré excellent au point de vue de la pureté de la croyance catholique, — prouve qu'il était un irréconciliable ennemi de la Réforme, et la teneur de son testament établit, en outre, en termes formels, qu'il mourut dans ces sentiments, qui furent ceux de toute sa vie. Or, Maximilien II passait pour être protestant; lorsqu'il vint en Belgique, en 1556, où il fut reçu par Charles-Quint, son oncle, il était accompagné de son prédicateur protestant, Thomas-Sébastien Paar; plus tard, il blâma ouvertement les excès de Philippe II; ces deux souverains avaient l'un pour l'autre, selon M. Gachard, « une antipathie qui allait jusqu'à la haine; Maximilien l'étendit même, dit-il, à toute la nation espagnole; il avait renvoyé de sa cour presque toutes les personnes de cette nation qui y étaient attachées. » Cette dernière phrase est significative, bien que Jean Guyot fût Liégeois, et appartint conséquemment à l'empire allemand.

Un dernier point nous reste à traiter relativement à son séjour en Allemagne et à la chapelle impériale. De l'ouvrage de M. de Koëchel, il résulterait qu'il n'aurait guère passé qu'un an à la cour de Vienne. Ses recherches out-elles été complètes? nous n'en savons rien. Toujours est-il que tous les biographes de Guyot constatent le contraire; ainsi, de Villenfagne dit : « Guioz dirigea longtemps la musique de la chapelle de l'empereur Ferdinand 1^{er}. » Cette affirmation est reproduite textuellement par Dewez; Beedelièvre est, il est vrai, plus laconique, en ce sens qu'on pourrait supposer, d'après lui, que Jean Guyot

(1) L'importance de ces documents au point de vue des habitudes du temps, nous autorise à les comprendre ici.

resta longtemps absent de son pays, sans qu'on puisse en conclure qu'il a passé la plus grande partie de son absence à la cour de Vienne.

L'inscription du monument commémoratif que Gérard Heyne, son disciple, lui fit élever dans la cathédrale de Saint-Lambert, portait « qu'après avoir honorablement dirigé la musique particulière de l'empereur Ferdinand I^{er}, et, pendant quelques années, celle de sa chapelle, il revint, dans ses vieux jours, dans sa patrie. » Il résulte de ces témoignages d'un de ses contemporains qui avait d'autant mieux connu l'artiste qu'il avait été son élève, que Jean Guyot débuta par exercer à Vienne les fonctions de chef de la musique particulière de l'empereur et qu'il devint ensuite son premier maître de chapelle. Il dut conséquemment rester assez longtemps à Vienne, à moins qu'il ne soit pas revenu directement dans son pays après avoir réilié ses fonctions à la cour de Maximilien II, et qu'il ait encore prolongé de quelques années son séjour à l'étranger. Quoiqu'il en soit, en décembre 1564, il était remplacé à la chapelle impériale par Jacques Waet.

L'année 1568 voit paraître, à Venise, un des plus splendides recueils musicaux du xvi^e siècle : le *Novus Thesaurus musicus*, que Pierre Joannelli fit imprimer chez un ancien compositeur français, Antoine Gardanne, établi en cette ville. Le nom de notre compatriote Guyot y figure à côté de ceux des plus illustres maîtres. Ce recueil se compose de six volumes, répondant chacun à un genre spécial de voix : *Altus, tenor, bassus, discantus, sexta vox, rayans ou quintus*; chaque volume renferme plusieurs livres.

Les œuvres de Jean Guyot y paraissent sous le nom de Joannes Castilleti ou Chastiletti; elles se composent de douze motets, dont les sept premiers se trouvent dans le premier volume; les huitième, neuvième et dixième motets dans le troisième, le onzième dans le livre IV, et le dernier dans le cinquième : 1. *De Nativitate, Descendit de cælis* (à huit voix). — 2. *De Resurrec-*

tione Domini: Hæc est dies quam fecit Dominus. — 3. *De Ascensione Domini: Ascendo ad patrem meum.* — 4. *De Sancto Spiritu, Veni, Sancte Spiritus.* — 5. *De Sanctæ Trinitate. Te Deum patrem unigenitum* (à six voix). — 6. *De Corpore Christi. Accepit Jesus panem* (à six voix). — 7. *Idem. Quicumque manducaverit* (à huit voix). — 8. *De Sancto Vincentio. Erat vir Dei Vincentius* (à cinq voix). — 9. *De Sancta Cruce, O Crux splendidior* (à huit voix). — 10. *De Sancto Michael Archangelo. Cunsurget, Domine Michael* (à six voix.) — 11. *Commune de Beata Virgine. Benedicta est calorum Regina.* — 12. *In Laudem Serenissimi Illustrissimiq. principis Caroli Archiduci Austriæ. Carole ter Felix* (en deux parties, à huit voix); ce dernier motet a été reproduit dans le tome XIX (manuscrit) de la *Collectio operum musicorum Batavorum seculi XVI*, recueillie à Amsterdam par les soins de F. Commer, dont douze tomes sont imprimés et onze manuscrits. Les deuxième et quatrième volumes du recueil de Joannelli ne contiennent aucune œuvre de Guyot. C'est sans doute grâce à cette série nombreuse et importante de compositions, que notre artiste dut de se voir placé au nombre des premiers contre-pointistes de son temps. L'abbé Gerbert, l'un des plus savants musicologues de l'Allemagne, dans son *Histoire de la musique d'église* (1774), semble ne le connaître que grâce au recueil de Joannelli; car il le mentionne comme suit : *Castileti (Jean), compositeur du XVI^e siècle. On trouve plusieurs motets de sa composition dans Petri Joannelli, Nov. thesaur. music. Venetice, 1568.* Il en est de même du savant musicographe moderne, Aug.-Guil. Ambros (de Prague), qui, dans son histoire de la musique, publiée en allemand, à Breslau, en 1868, s'exprime ainsi : « Un maître estimable de ce tempset de cette école, dans les ouvrages duquel nous rencontrons les mêmes qualités sublimes de style, est Jean Guiot (*sic*), généralement connu selon son lieu de naissance (Cbâtelet), sous le nom de Castiletti, et plus encore, par Joannelli, par son motet à quatre voix : *Expur-*

« *gate vetus fermentum*, et parses grandes
 « hymnes de Nuremberg, signé Jo. Cas-
 « telletti, de même que par sa chanson
 « *Joyusement sans nulz jaulx tours*, du
 « onzième livre des chansons de Tyl-
 « mann Sasato, dont la signature réunit
 « les deux noms : J. Castiletti, *alias*
 « Guiot. »

Les excellents rapports qui unissaient à Vienne le maître de chapelle à ses exécutants ont laissé des traces dans l'œuvre de Joannelli; nous y voyons notamment que Chrétien Hollander obtint la collaboration de son ancien chef pour certaine composition; nous citerons, d'après M. Ed. Vanderstraeten (la *Musique aux Pays-Bas*, tome II), le motet à cinq voix, intitulé : *De adventu Domini, Excita potentiam tuam, Domine Deus*, auquel collaborèrent avec Jean Castiletti, les artistes suivants : Mathias, Zaphelius, Henri de la Court, Pierre Speillier, Jacques Regnart, Michel des Buissons, Georges Prenner, ses disciples.

Jean Guyot, de retour à Liège, continua ses paisibles travaux, comme si le cours de son existence d'artiste n'avait subi aucune secousse; peut-être aussi le rôle modeste auquel les circonstances le contraignirent, était-il plus conforme à ses goûts simples que le faste de la cour impériale. A la demande de l'empereur Ferdinand Ier, le bénéfice de l'autel impérial, dont il jouissait à la cathédrale de Saint-Lambert, lui avait été continué; à sa rentrée, il y reprit sa place.

Presque tous les biographes liégeois, de Villenfagne, Dewez, Delvenne et le comte de Beedelievre, supposent à tort qu'il obtint ce canonicat à son retour dans le pays; nous avons démontré qu'il le possédait déjà étant à Vienne, et cette charge, il la conserva jusqu'à sa mort, comme il résulte de l'inscription de son monument commémoratif; cette inscription place en première ligne la qualification : *Rector Altaris imperialis*; il est même probable qu'il reprit à Saint-Lambert ses fonctions de maître de chapelle.

Nous avons pu apprécier jusqu'ici Jean Guyot comme compositeur, théoricien, chansonnier, littérateur, poète; il

va se présenter à nous sous un nouvel aspect; en effet, d'après M. Van den Steeu, dans sa *Monographie de Saint-Lambert*, c'est à lui que reviendrait l'honneur d'avoir établi les orgues de de Saint-Lambert. « L'exécution première de ces orgnes, dit-il, datait de la fin du xvi^e siècle; on croit qu'elles furent commencées par Jean Guioz, ancien maître de la chapelle de Ferdinand Ier, qui habitait Liège. » D'après ceci, Jean Guyot ne se serait livré à ce travail qu'à son retour dans son pays.

Il nous reste à envisager une question importante; on a vu comment Guyot dirigea et soutint de ses deniers l'école musicale de la cour de Vienne; nous avons lieu de croire que, revenu dans sa patrie, il fonda à Liège et à Châtelet, où rien de semblable n'existait avant lui, des écoles ou des réunions musicales qui, sous sa haute direction, produisirent toute une série de brillants artistes.

On peut considérer Guyot comme le véritable rénovateur de l'esprit musical dans sa patrie et le fondateur de cette brillante école liégeoise, d'où sont sortis les Heyne, les Pietkin, les Dumont, les Hamal, les Gresnick, et, en dernier lieu, comme pour couronner plus dignement tant de vaillants efforts, l'immortel Grétry. Mais la vieillesse vint. Le 8 mars 1588, Guyot remet à son notaire son testament, par lequel, entre autres, il fonde une bourse d'études pour deux de ses proches qui fréquentaient les écoles de la cité de Liège, et il cède à son neveu, Jean de Chestret, la maison qu'il habitait dans la paroisse de Saint-Martin-en-He; il donne à ses compagnons, les chantres de la cathédrale, cinquante florins de Liège, à l'autel impérial, dans la nef droite, tous les ornements qui lui ont servi dans la célébration des offices, entre autres, un vêtement en damas rouge destiné aux processions et un calice en argent. Il manifeste le désir d'être inhumé dans la chapelle des Cleres, entre le grand autel et l'image de la Vierge en albâtre, et lègue, dans ce but, aux chapelains, ses confrères, cent florins de Liège et une même somme pour célébrer son anniversaire

chaque année. Quelques jours après, le 11 mars, la mort le ravissait au monde des arts et à l'affection de ceux qui lui étaient chers. Jean Guyot était âgé de soixante-seize ans; on lui fit des funérailles modestes, comme il l'avait demandé, et il fut inhumé dans la chapelle des Clercs, vis-à-vis du petit autel de droite et sous l'image d'albâtre de la Vierge; on plaça sur sa tombe une pierre sépulcrale ornée de ses armes et d'une inscription qui rappelait les principales fonctions qu'il avait occupées. Ces armes sont : « Écartelé, aux 1 et 4, gironné de sable et d'or de 8 pièces, à la quinte-feuille d'argent, boutonné d'or feuillé de sinople en abîme; aux 2 et 3 de gueules à 3 couronnes de... (l'émail n'est pas indiqué), rougées en fasce; coupé d'argent à la quinte-feuille de gueules boutonné d'or et feuillé de sinople. » On lisait sur cette pierre l'inscription suivante : « *Sub hoc tumulo quiescit Dominus et Magister artium Joannes Guido-nius Castilletanus, quondam in Santo Paulo, deinde in Ecclesia Leodiensi Præcentor, et demum apud Imperatorem Ferdinandum Cæsareæ capellæ magister, hujus etiam sacelli Decanus ac Præphonascus, qui mortem obiit anno reparatæ salutis 1588, mensis Martiï, die undecima.* »

Cette inscription est conforme à celle que possèdent M. le baron Jules de Chastret et M. le chanoine N. Henrotte.

La reconnaissance que son dévouement devait inspirer à ses élèves ne se fit pas longtemps attendre; la cathédrale de Saint-Lambert, aujourd'hui détruite, en conserva, entre autres, un magnifique souvenir. C'était un monument commémoratif en marbre, qui lui fut élevé, en 1590, par Gérard Heyne et que décrit ainsi Louis Abry, dans son style original : « Ce monument est orné de feston, d'instruments attachés à un montant du dogsale de la cathédrale, en marbre, qu'on lui a dressé pour mémoire et à manière de récompense de ses travaux et de ses bons offices. » Abry, Van den Berg et Jalbeau donnent l'inscription de ce monument : « *Suo quondam professori colendo*

« *Venerabili. Dno et Magistro Joanni Castilletano, oppositi altaris imperialis Rectori, qui, postquam musicali choro hujus cathedralis ecclesiæ, ac deinde aliquot annis capellæ Divi Ferdinandi Imperatoris honeste præfuisset, tandem ut rediens doctrina atque virtute insigne senex in Domino obdormivit, anno 1588, Martiï II. Venerabilis Dominus et Magister Gerardus Heyne, Ecclesiæ Colleg. Leodien. Sancti Joannis Evangelistæ canonicus et custos necnon Dominus et possessor personatus de Borle, illius ex testamento executor, in memoriam defuncti, qua liquit cum reverentia posuit, anno 1590.* »

Qui legis hæc, animæ benedic optaque quietem
Qua valeas, etiam post tua fata, frui.

Clément Lyon.

GUYOT (Henri-Daniel), philanthrope, né en 1753, au hameau des Trois Fontaines, dans l'ancien duché du Limbourg, fut envoyé dès l'âge de dix-sept ans à l'Université de Franecker pour y étudier la théologie protestante. Il s'était familiarisé avec l'idiome hollandais par un séjour prolongé à Maestricht. Quand il fut reçu pasteur de l'Eglise réformée de Hollande, en 1777, il vint à Dordrecht prononcer son premier sermon. On le retint en cette ville, et il y demeura quatre ans. C'est en 1784, alors qu'il était déjà fixé comme pasteur à Groningue, qu'il se rendit en France, pour connaître l'abbé de l'Epée et sa méthode. Dès ce moment il s'occupa avec grand zèle de l'éducation des sourds-muets, et il finit, en 1796, par créer pour eux un institut. Le roi Louis Bonaparte le décida, en 1808, à se vouer entièrement à cet établissement. Guyot fut pensionné comme pasteur l'année suivante et resta jusqu'à sa mort, en 1828, infatigable dans son dévouement aux malheureux.

L'Académie de Groningue rendit hommage à la mémoire de cet homme de bien en décidant que son buste ornerait la salle de ses séances.

G.-A. Rohlenbeck.

Biographie universelle, t. LVI, p. 327. — H.-O. Feith, *Redevoering uitgesproken op het feest van het vijftigjarige bestaan van het Instituut voor doofstommen*. Amst., 1844, 8°.

GUYZET. Voir GHUYSET.

Gya (Jean), natif de Cassel, près de Lille, vécut au ^{xv}^e siècle. Il professa pendant longtemps, et non sans distinction, la littérature sacrée à Paris. Il se lia d'étroite amitié avec le savant Guillaume Budée, et c'est, pour ainsi dire, à ses côtés, qu'il est arrivé à la postérité. En effet, Guillaume Budée ayant publié un ouvrage intitulé : *De contemplu rerum fortuitarum*, en trois livres, Jean Gya y ajouta un commentaire (Paris, chez Badius, 1526, in-4^o). Il mourut à Paris en 1556, comme nous l'apprend ce distique chronogrammatique de François Thory.

CasLettM genUlt, rapUlt te GaLLia, Gya,
NeXibUs exUlts Corporis, asira Collis.

Emile Van Arenbergh.

Foppens, *Bibl. belg.*, t. II, p. 653. — Moreri, *Grand Dictionnaire historique*, t. V, p. 475.

GYSELEERS-THYS (Barthélemy-Joseph-François-Corneille), historien et généalogiste, né à Malines, le 28 juillet 1761, y décédé en 1843. Successivement greffier de la justice de paix, échevin, conseiller communal et membre des hospices, il devint archiviste de Malines le 13 janvier 1802 et il occupa ces fonctions jusqu'à son décès. Après avoir dépouillé une grande partie des archives, il en publia de nombreux extraits, sous forme de brochures indépendantes les unes des autres par leurs sujets et qui, par conséquent, ne pouvaient constituer un ensemble; M. de Reume en a eité un grand nombre.

Gyseleers-Thys est aussi l'auteur de la volumineuse chronique *Chronologische Aeneyser*, recueil dans lequel il a réuni une foule de pièces originales et d'extraits d'actes en cinquante volumes in-folio. Cet ouvrage appartient à la Bibliothèque de la ville. Outre ce travail et les brochures publiées, notre historien a rédigé une centaine de notices, dont quelques-unes fort étendues, et traitant de différents sujets historiques. Ces mémoires, ainsi que les généalogies de familles malinoises, en vingt-huit volumes in-folio, dont il est l'auteur, nous appartiennent. Dans les travaux généalogiques, tous marqués au sceau de la plus

grande exactitude, il a eu pour collaborateur R.-C. Neeffs.

Emmanuel Neeffs.

GYSEN (Pierre), ou GYSELS, artiste peintre, né à Anvers, en 1621, décédé en 1690-1691. Inscrit comme élève, en 1641, sur les *Liggeren* de la Gilde de Saint-Luc, il y figure de nouveau comme franc-maitre, en 1649. Un artiste inconnu, Jean Bauts, y est indiqué comme ayant été son maître en 1642; mais l'analogie de ses compositions, paysages et chasses, avec celles de Jean Breughel le Jeune, indique que c'est surtout de celui-ci qu'il reçut des leçons, ou du moins qu'il eut à subir l'influence. Leurs œuvres ont été assez souvent confondues, elles présentent le même charme, seulement les feuillages de Gysen sont d'une facture plus maigre et plus uniforme. Dans la peinture des fleurs, des fruits, du gibier, il se montre plus indépendant, et c'est avec une admirable harmonie, une exquise finesse, qu'il réunit parfois dans de petits cadres, les qualités de Weenix, de De Heem et de Mignon. L'éloge semblerait hyperbolique, s'il n'était justifié par l'examen de quelques-unes de ses productions, notamment par celui d'un délicieux tableau placé à l'exposition ouverte, en 1882, à Bruxelles, par la *Société néerlandaise de bienfaisance*. Le musée royal de Belgique possède aussi un agréable tableau de notre maître. Ses productions, peu nombreuses et chèrement vendues de nos jours, étaient déjà très recherchées de son vivant; ses confrères les plus estimés sollicitaient sa collaboration, afin d'ajouter au prestige de leurs œuvres. Il jouissait, par conséquent, d'une brillante notoriété et, fait singulier, il n'est guère de peintre dont le nom propre ait subi plus de variantes. Voici, en effet, quelques-unes des transformations qui lui ont été données par les biographes : Pierre Gys, Gyzen, Gyssens, Gyse et Gysses.

Felix Stappaert.

Ad. Siret, *Journal des Beaux-arts*, 1862. — Ed. Fétis, *Catalogue du Musée royal de Belgique*, 1869. — G.-F. Waagen, *Manuel de l'histoire de la peinture*.



H

HABBEECK

HABBEECK (*Jean VAN*), ou **HAB-BECANUS**, poète latin, né en 1517, dans le pays flamand, était en 1578 chanoine régulier du prieuré de Sept-Fonts, près d'Alsemberg, dans la forêt de Soignes. C'était un homme d'imagination, qui n'avait pas vécu impunément au sein de la nature et de la solitude. Sanderus lui attribue des épigrammes qui sans doute n'ont pas été recueillies. Paquot en a remarqué une en tête du *Cassien* d'Henri Cuyckius, où le Père Van Habbeek témoigne qu'il avait eu dessein de publier les œuvres de cet ancien solitaire; mais que le nouvel éditeur lui en épargnait la peine.

*Nos præstare quidem que tu, tentavimus olim
Aliquid daturi Cassiano luminis.
Nil opus at nostro (bene habet) conanime postquam
Hos nunc, labores in tuos invasimus.*

Ferd. Loise.

Paquot, *Mémoires littéraires*, t. XII.

HABBEKE (*Gaspard - Maximilien VAN*), poète, écrivain ecclésiastique, né à Bruxelles en 1580, mort à Anvers en 1637, entra au noviciat de la Société de Jésus le 12 décembre 1596, à l'âge de seize ans. Il se distingua par son double talent de poète lyrique et d'orateur sacré. Pendant plus de trente ans les villes de Bruxelles, d'Anvers et de Bruges en-

tendirent sa parole, qui devait être bien chaleureuse et imagée, à en juger par son talent poétique. S'il avait écrit en flamand ou en français, il aurait pu conquérir la popularité, car il avait senti se remuer en lui la fibre patriotique, comme l'attestent ses *Belgiæ Lacrymæ*, pièce écrite, dans sa première jeunesse, sur les bancs de la rhétorique. La verve ne lui manquait pas, témoin encore son *Væ victis*, satire mordante à l'adresse d'un certain Baudius de Leyde, écrivain à la plume enfiellée. Sarbievius a jugé digne d'éloge le père Van Habbeke dans son ode *Ad amicos Belgas* (l. III, ode 29).

Ce poète a laissé les pièces suivantes :

1. *Belgiæ Lacrymæ*. Ode insérée dans un recueil intitulé : *Serenissimo Archiduci Ernesto, Belgii moderatori, magno omnium bonorum mæore erepto, parentat studiosa juvenus, s. j. in Belgio*. Antwerpiae, Joach. Trognæsius, 1595, in-4o. Elle est signée G.-M. Van Habbeke, de Bruxelles, étudiant en rhétorique.
2. *Væ victis. Lusus rhetorum Advaticorum adversus Leydenses eructationes; numerario Godefrido Francken. Excudebat Mercator Ædopol*, 1609, in-12.
3. Des odes insérées dans l'*Amphitheatrum* du P. Scribani.
4. *Sanctorum Ignatii et Xaverii in divos relatorum triumphu*,

*Bruxellæ ab Aulæ et Urbe celebratus. Bruxelles, apud Joannem Pepermannum typographum civitatis sub Biblii aureis, in-8°, p. 105, titre gravé. L'auteur signe G. Van Bommel, I. U. L. Urbi Bruxellæ ab actis. Paquot dit qu'il parut sous un nom d'emprunt. — 5. *Lusus in gentilitas Sux Sanctitatis* (Urbain VIII), ode mise en tête des *Pia Desideria* du P. Hugo. — 6. *Ter io Horatio et Sarmicio, Lyra latinæ geminis principibus, plaudit Maximilianus Habbequius e Societate Jesu.* — 7. Une ode latine, à la tête de : *Frederici de Marselaer, Equitis legatus; libri duo ad Philippum IV, Hispaniæ regem.* Antwerpia, ex officinâ plantiniana, MDCXXVI, in-4°. On doit encore à Van Habbeke des remarques sur les martyrologes des protestants sous ce titre : *De Finibus hæreticorum et catholicorum, seu Descensus Aterni et ascensus Olympi.* Cet écrit n'a pas vu le jour. Enfin un livre mystique : *Historia Dei-paræ Waveranæ.**

Ferd. Loise.

Paquot, *Mémoires littéraires*, t. XIV. — Wauters, *Histoire de Bruxelles.* — Les frères De Backer, *Biblioth. des écrivains de la Comp. de Jésus*, t. II. — Foppens, *Biblioth. belg.*, t. II, p. 882. — Hofman-Peeckamp, de *Vita Neerlandorum qui carmina latina composuerunt.* P. 304.

HABRECHT (César), jurisconsulte, poète, historien, né à Bruges au xvi^e siècle, suivit en qualité d'auditeur militaire, pendant vingt-cinq ans, les armées française, italienne et espagnole. Il publia deux ouvrages, dont le premier, dédié à Ambroise Spinola, est intitulé : *Quinquennale Diarium belli belgici.* Antwerpia, typis Joachimi Trognasii. Le second parut pendant qu'il résidait à Rome et à Padoue. Il a pour titre : *Carmina encomiastica et epigrammata. Swertius* le nomme un poète élégant, *poeta elegans.*

Ferd. Loise.

Biographie de la Flandre occidentale. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. 1^{er}, p. 447. — Sweertius, *Athene belgica*, p. 162.

HACQUART (Charles), musicien au service du prince d'Orange, naquit vers 1640, les uns disent à Huy, les autres, à Bruges. Nos renseignements n'ont pas tranché la question. On ignore la date de sa mort.

Il a publié les deux ouvrages suivants :

1. *Cantiones sacræ*, 2, 3, 4, 5, 6 et 7 *tam tocum quam instrumentorum*, op. 1. Amsterdam, 1674, in-fol. — 2. *Harmonia Parnassia sonatarum trium et quatuor instrumentorum.* Utrecht, 1686, in-fol.

Hacquart a dû se former en Belgique; mais il a passé une grande partie de sa vie musicale en Hollande. Il résidait encore à La Haye en 1686, comme le prouve la préface de son second recueil. On cite, en outre, de lui, dans un inventaire de l'église de Sainte-Walburge, à Audenarde (1734), quatre livres de musique religieuse. Le Catalogue d'Etienne Roger, Amsterdam, 1706, contient quarante-sept motets, dont la première édition remonte à 1674, d'après François Fétis.

Hacquart figure encore dans un inventaire de 1752 de l'église Sainte-Walburge.

Ferd. Loise.

Fr. Fétis, *Biogr. univ. des musiciens.* — E. Vanderstraeten, *la Musique aux Pays-Bas.*

HADELIN (saint), abbé et fondateur du monastère de Celles, au vii^e siècle, issu d'une noble famille d'Aquitaine, entra à l'abbaye de Solignac, en Limousin, sous la discipline de saint Remacle. Le roi Sigebert III, qui venait de fonder, vers 648, le monastère de Cugnon (*Casæ Congidunum*), y ayant appelé Remacle comme abbé, Hadelin suivit le saint. Cette abbaye, située entre Chiny et Bouillon, sur la Semoy, fut plus tard réduite en prieuré par les rois d'Espagne et annexée au collège des jésuites de Luxembourg.

Deux ou trois ans après, Remacle, élevé au siège épiscopal de Maestricht, vacant par la démission de saint Amand, emmena Hadelin, se l'associa dans ses travaux apostoliques et l'ordonna prêtre pour donner à son zèle l'autorité de l'onction sacerdotale.

Remacle, jugeant son disciple assez avancé dans la perfection chrétienne, lui confia la direction de quelques-uns de ces pieux solitaires, qui accouraient en foule dans les déserts des diocèses de Maestricht, de Cologne, de Metz et de Trèves, comme dans une Thébàide de

l'Europe. Hadelin, suivi de quelques compagnons, se retira dans une vallée dite *Le Milieu des quatre monts* (*Inter quatuor montes*), près de la Lesse, à une demi-lieue de Dinant.

Son renom de sainteté se répandit dans la vénération des peuples. Pepin de Herstal, maire du palais, et sa femme Plectrude allèrent le visiter. Les libéralités de Pepin et de quelques seigneurs lui permirent de fonder un monastère, qui prit le nom de Celles (*Cella*), parce qu'il occupait l'emplacement des anciennes cellules des cénobites. Dans la suite, il s'y forma un bourg du même nom, et le monastère, transformé en chapitre de chanoines, fut soumis, en 934, à l'église de Liège, sous l'épiscopat de Richer. Hadelin gouverna de sa parole et de son exemple sa nouvelle communauté pendant plusieurs années, et la maintint dans l'étroite observance de la vie monastique. Il mourut vers l'an 690, consumé par ses austérités et par les fatigues de son apostolat dans le Condroz et les Ardennes.

Son corps resta inhumé dans l'église de Celles pendant plus de 640 ans. Mais, en 1338, les chanoines, chassés par les longues persécutions des avoués de leur église, l'emportèrent à Visé, entre Liège et Maestricht, où ils s'établirent.

La fête de la translation à Visé se solennisait le 11 octobre, jour où les reliques furent reçues, en 1338.

Un *Abrégé de la Vie de saint Hadelin*, in-12, paru à Liège en 1788, renferme des détails sur l'histoire de ces reliques.

Emile Van Arenbergh.

Acta sanct., t. I, février, p. 366. — D. Mabilon, *Acta sanct. ord. Bened.*, t. II, p. 4013. — Molanus, *Natales sanctorum Belgii*, p. 22. — Miræus, *Fasti belgici*, p. 70. — Fisen, *Flores eccl. Leod.*, p. 99. — Butler, *Vies des Saints*, t. II, p. 295. — Ghesquière, *Acta sanct. Belgii*, t. IV, p. 601. — Baillet, *Vies des saints*, t. I^{er}, février, p. 46. — De Ram, *Hagiographie nationale*, t. II, p. 53.

HAECHT (*Guillaume VAN*), poète flamand, né à Anvers vers 1530, mort dans l'exil. Dès 1563 il remplissait dans sa ville natale les fonctions de facteur de la chambre de rhétorique de *Violiere* (la giroflée), l'une des plus célèbres et des

plus patriotiques parmi les anciennes associations dramatiques des Pays-Bas. On peut admettre qu'il appartenait alors déjà à la secte des Martinistes, fort en faveur auprès des rhétoriciens et des bons bourgeois flamands de son temps, attendu que sa nomination comme facteur coïncide avec la mise à l'index, par le concile de Trente, des œuvres dramatiques, qu'il venait de publier sous le titre de : *Drie spelen van sinnen opt derde, vierde ende vyfde capittel van het werck der Apostelen*. La plupart des livres poursuivis et brûlés par les inquisiteurs du xvi^e siècle sont d'une insigne rareté. La bibliothèque royale de Bruxelles ne possède qu'une copie manuscrite du livre de Van Haecht. Elle peut, en revanche, offrir à la curiosité des amateurs de notre littérature flamande le manuscrit d'un drame peu connu de notre auteur, intitulé : *De bekeeringhe van S. Pauli* (la Conversion de saint Paul), où il défend si ouvertement la cause de ceux qui tournent le dos à la foi de leurs pères qu'il n'aura pas osé le livrer à l'impression. En 1567 cependant, lorsque la réaction espagnole déchaîna ses fureurs contre ses coreligionnaires, il n'hésita point à prendre leur défense dans trois pièces de vers intitulées : *Dry Lamentation ofte Beclakinghen, inhoudende t' misbruyck ende onverstandt die tegen Godts woordt nu van veele geuseert ende gheleert worden*.

Bientôt après il dut se sauver à Aix-la-Chapelle, où l'ancien curé du Kiel, François Mathys, parvint à réunir autour de lui un groupe assez nombreux de Martinistes anversois. On était là en famille. Quand, cependant, la cause du prince d'Orange, qui usait rapidement les gouverneurs espagnols des Pays-Bas, sembla prendre le dessus, Van Haecht, comme bien d'autres, revint à Anvers. En 1579, il publia un volume de psaumes et de cantiques à l'usage des luthériens d'Anvers et de Bruxelles, sous le titre de : *De CL Psalmen Davids in nederdytsch gedicht gestelt door Willem Van Haecht. Mitsgaders de Lofsangen, Hymnen ende geestelycke Liedekens, zo*

die in de Christelycke gemeente binnen Antwerpen (de Confessie van Augsburg toegeedaen zynde) zyn gebruyckende. 1 vol., p. in-8°, réimprimé dès 1583, dans le format in-18. La particularité assez remarquable offerte par ces deux éditions d'un livre protestant, c'est que la première est accompagnée d'un privilège de l'archiduc Matthias d'Autriche, donné le 23 mai 1579, et la seconde d'un privilège d'Alexandre, prince de Parme, signé le 1er juillet 1582. Mais, trois ans plus tard, après l'occupation d'Anvers par les Espagnols, le livre fut prohibé, et son auteur forcé, ainsi que tous ses coreligionnaires, de reprendre le chemin de l'étranger. Van Haecht se vengea de cette nouvelle disgrâce en composant des chants patriotiques qui sont au nombre des meilleurs du fameux *Geusen Liedtboek*, et suffiraient à sauver son nom de l'oubli.

C. A. Rahlenbeck.

Kobus en Rivecourt, *Beknopt biogr. woordenboek*. — J.-C. Schultz Jacobi, *Oud en nieuw. Rotterdam*, 1863, p. 37-38. — J. van Iperen, *Kerkel. hist. van het Palmgezag*, I, 138-148. — J.-C. Schultz Jacobi, *Geschied. van het godsdienstig gezang by de Luth. in de Nederl.* Utrecht, 1843, p. 41-45. Cet auteur signale, rien que pour le XVIII^e siècle, douze éditions du *Psautier* de van Haecht.

HAECHT (Jean VAN), des Ermites de Saint-Augustin, né au commencement du xve siècle, fit sa profession dans la maison de Louvain. Son nom est souvent cité dans les actes des prieurs généraux de son ordre. En 1459, sur les instances de l'évêque de Bordeaux et du suffragant de Liège, appartenant à la même compagnie, il fut autorisé à ouvrir des cours, dans son convent, sur l'écriture sainte et sur le *Livre des Sentences*. Le 31 août 1476, il prit finalement place dans le *Concilium* de l'Université. Nous avons vainement cherché la date de sa mort.

G. Dewalque.

Valère André, *Fasti Academici Lovan.*

HAECHTANUS (Laurent), chroniqueur, poète. Voir GODTSENHOVEN (Laurent VAN).

HAECK (Jean), célèbre peintre verrier, né à Anvers, cité par Guicciardini,

qui l'a connu en 1560. Les verrières principales de la chapelle du Saint-Sacrement à l'église Sainte-Gudule, sont de lui. Elles furent terminées vers 1542 d'après les dessins de Michel Coxie. Elles représentent *Jean III de Portugal et sa femme, Marie de Hongrie et Louis II, François Ier et Eléonore et Maximilien et Marie*. Les comptes de Sainte-Gudule donnent le détail des prix payés à cet artiste, sur lequel on sait peu de chose. Il est à présumer que Jean Haeck ne se borna pas aux seuls travaux que nous venons de citer, et l'on peut supposer que sa réputation lui valut d'être appelé à l'étranger. Les dates de sa naissance et de sa mort sont inconnues.

Ad. Siret.

HAECKEN, HAKEN ou HACKEN (Alexandre VAN), graveur, naquit dans les Pays-Bas et s'établit en Angleterre. Selon Bâhn, il serait né en 1701; la date de sa mort est inconnue; on sait seulement qu'il vivait encore en 1734. On a de lui un certain nombre d'eaux-fortes, remarquables par l'élégance et le fini, d'après des tableaux de maîtres hollandais et anglais; on cite :

Le portrait de Georges II d'Angleterre; le portrait de la reine Caroline Wilhelmine, d'après Amigoni; le portrait (ovale) de François-Bernard de Sienne, musicien; de Guillaume-Auguste, duc de Cumberland, d'après Amigoni; le portrait d'un homme en costume de chasse, avec inscription en vers hollandais; celui du marquis de Carnarvon en tenue de franc-maçon; de Charles Hamilton, d'après J. Richardson; de Laurent Delvaux, statuaire, d'après J. Wood; du feld-maréchal J. Keith, d'après Ramsay; du général Wade, d'après J. V. S. Banck; du général Wentworth, d'après Ramsay; du musicien Jean-Christophe Pepusch, d'après C. Luey; de Carlo Broschi, nommé Farinelli, d'après le même; les *Cinq Sens*, représentés par des figures de femmes à mi-corps, cinq feuilles, d'après J. Amigoni.

Emile Van Arenbergh.

Nagler, *Neues allgemeines Künstler-Lexicon*, t. V, p. 492. — Immerzeel, *Levens der schilders, etc.*, t. II, p. 23. — Vander Aa, *Biographisch woordenboek*, t. VIII, p. 40.

HAECX (*David*), HAECKX ou HAEX, orientaliste, naquit vers l'an 1595, à Anvers. Paquot présume qu'il était fils d'un autre David Haecx, négociant et aumônier des pauvres de cette ville, mort à quarante-huit ans, le 15 août 1606, laissant de son mariage avec Isabelle de Schott plusieurs enfants.

Le jeune Haecx fit ses humanités chez les Jésuites de sa ville natale, et, s'étant voué au sacerdoce, se rendit à Rome, où il devint camérier d'Urbain VIII. Ce pape, par une nouvelle marque de faveur, lui conféra un canonicat de la métropole de Cambrai. Mais la Faculté des Arts de l'Université de Louvain, en vertu de ses privilèges, avait déjà octroyé ce bénéfice à Guillaume Van de Velde, professeur de philosophie : un procès s'ensuivit devant le parlement de Malines, et David Haecx fut débouté de sa prétention, le 18 juin 1625. Le jugement est reproduit dans les *Privilegia Academiae Lovaniensis* (Lovanii apud Aegidium Denique, 1775), pars II, p. 125. « Foppens, dit Paquot, le fait licencié ès droits, chanoine de l'acathédrale d'Anvers, etc., et marque sa mort le 7 février 1656. C'est le jour que mourut Salomon Haecx, licencié en théologie, chanoine et trésorier du chapitre. Ainsi il est visible que Foppens a confondu ces deux personnes. »

On ne sait guère davantage sur sa vie, sinon qu'il demeurerait apparemment encore à Rome en l'an 1631, lorsqu'il publia l'ouvrage intitulé : *Dictionarium Mataico-Latinum et Latino-Mataicum*. Rome, typis Congreg. de Propaganda fide, 1631, in-4°. Ce dictionnaire de la langue que parlent la plupart des Indiens des colonies néerlandaises, fut traduit en hollandais et reparut en 1707, à Batavia, sous le titre : *Maleitsch en Latynsch Woordenboek*, door D. Haecx, in-4°.

En 1611, lorsque D. Haecx était encore à l'institut des Jésuites d'Anvers, quelques pièces de sa façon furent insérées dans un recueil, mêlé de vers et de prose, intitulé : *Fama posthuma Praesulum Antverpiensium, vulgata à Rhetoribus Collegii Societatis Jesu ejusdem*

civitatis, Antv. vidua et filii Joan. Moreti, 1611, in-8°, p. 113.

Haecx fut, en outre, l'éditeur de la traduction latine par Schott des *Lettres de saint Isidore de Péluse*. Rome, 1629, in-8°.

Emile Van Arenbergh.

Foppens, *Bibl. belg.*, t. 1^{er}, p. 229 et t. II, p. 1174. — Paquot, *Mém. lit.*, t. XI, p. 360, et *Matér. manuscr.*, t. III, p. 2045. — Bouillet, *Dict. d'hist. et de géogr.*, t. II, p. 579. — Biogr. univ. par une société de gens de lettres. Brux., chez H. Ode, 1845.

HAEFTEN (*Jacques*, en religion *Benoît van*), écrivain ecclésiastique, abbé d'Afflighem, naquit à Utrecht vers 1588. Il étudia la philosophie et la théologie à l'Université de Louvain, et, après avoir suspendu ses études pour entrer dans l'ordre de Saint-Benoît, à l'abbaye d'Afflighem, il les poursuivit avec éclat. Dès 1616, sa science et ses vertus monastiques lui valurent d'être élevé à la dignité de prévôt de son monastère. Préoccupé de réformer l'ordre, en y restaurant l'évangélique austérité d'une discipline plus sévère, le prévôt Van Haeften, de concert avec Hubert Phaleisius, prieur de Bornhem, Michel De la Porte, prieur de Wavre, et neuf autres moines, adopta, en 1627, les constitutions de la congrégation de Saint-Vith et de Saint-Hidulphe, en Lorraine. Après un noviciat d'un an, les religieux adhérents de la réforme firent solennellement profession le 28 octobre 1628, en présence de l'archevêque de Malines, Jacques Boonen et des abbés de Saint-Denis, en Hainaut, et de Saint-Adrien, à Grammont, qui étaient déjà revenus à l'ancienne et stricte observance de la règle de Saint-Benoît. A cette occasion, le célèbre Corn. Jansenius prononça, à Afflighem, le discours de : *De interiori hominis reformatione* (qui eut un universel retentissement, *orationem... toto orbe litterato celeberrimam*), lequel fut traduit en français par Robert Arnould d'Andilly (1), et imprimé plusieurs fois,

(1) Traduction d'un discours *De la Réformation de l'homme intérieur*, prononcé par C. Jansenius, évêque d'Ypres, à l'établissement de la réforme d'un monastère de Bénédictins. A Paris, chez Camusat, 1644, in-12, de 100 p., achevé d'imprimer pour la première fois le 6 avril 1642.

en l'une et l'autre langue, à Paris et ailleurs. Le vénérable abbé Van Haesten, que Martene appelle : *Virum æternâ memoriâ dignum*, et que les plus illustres savants d'Allemagne, d'Italie, de France et des Pays-Bas honorèrent de louanges, mourut en odeur de sainteté, le 31 juillet 1648, à Spa, où il avait entrepris une cure. Son corps fut ramené à Afflighem et enterré dans l'église de ce monastère. Au siècle suivant, l'abbé Odon Cambier lui dressa un énépithaphe.

Cet abbé avait pour armes de sable à l'épée en pal chargée de deux clefs passées en sautoir, et la devise : *Felix Concordia*.

Les ouvrages suivants de Van Haesten ont été publiés :

1. *Paradisus sive Viridarium Catechisticum, odii sive cantionibus belgicis et latinis, ad musicos tonos affabrè reductis, confitum*. Antverpiæ, apud Verdussum, 1622, in-4°. Van der Aa dit qu'une édition de ce très rare ouvrage avait déjà paru à Amsterdam, en 1619, in-4°. — 2. *Schola cordis, sive aversi à Deo ad eundem reductio et instructio, cum iconibus æneis*. Antv., apud Verdussum, 1629, in-8°; 1663 et 1669, in-8°. — 3. *Propugnaculum Reformationis monasticæ ordinis S. Benedicti*. On en ignore la date et le lieu d'impression. — 4. *Panis quotidianus, sive meditationes sacræ in singulos anni dies distributæ*. Antv., 1634, in-12. Ouvrage divisé en six livres. — 5. *Regia via Crucis*. Antv., apud Verdussum, 1634, selon Sanderus, *ibid.*, 1635, in-8°, *cum figuris*, selon Vander Aa; réimprimé en 1638, in-8°; traduit en français par un Cordelier, sous le titre de : *Chemin royal de la Croix*, in-8°, avec gravures. — 6. *Disquisitiones monasticæ, quibus S. Benedicti regula et religiosorum rituum antiquitates variæ dilucidantur, præmissa S. Benedicti vita*. Fol., 2 vol. Antverpiæ, apud Petrum Bellerum, 1644. Burman et Vander Aa indiquent la date : 1643. — 7. *Venatio sacra, sive de arte quærendi Deum libri XII*. Cet ouvrage ne parut qu'après la mort de l'auteur, à Anvers, chez Jacques Meursius, en 1650, in-fol.

Charles Steingelius, abbé d'Anhusen, en fit un abrégé qu'il fit imprimer à Augsbourg. Il existait, en outre, plusieurs ouvrages manuscrits de Van Haesten, lesquels étaient jadis conservés à l'abbaye d'Afflighem : — a. *Bibliomnema, sive memoriale S. Scripturæ*. — b. *Paradisus malorum punitorum, seu Idea vitæ religiosæ, emblematicus expressa*. — c. *Columba meditans, sive Praxis orationis mentalis, emblemate adumbrata*. — d. *Opera poetica*, contenant épigrammes, énigmes et poésies de divers genres sur divers sujets.

Emile Van Arenbergh.

Sanderus, *Chorogr. sacra Brabantie*, Brux., apud Vleugarium, 1639, p. 14. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. I^{er}, p. 133. — Paquot, *Mater. manuscr.*, t. III, p. 4750. — Gallia christ. Parisiis, 1731, t. V, c. 41, 42. — Burman, *Trojectum eruditum*, p. 123. — Vander Aa, *Biogr. woordenb.*, t. VIII, p. 44. — Moreri, *Grand dict. hist.*, t. V, p. 486; t. I^{er}, p. 349. — Wauters, *Environs de Bruxelles*, t. I^{er}, p. 494.

HAEMSTEDE (Adrien van), théologien et auteur protestant, né dans la Flandre maritime ou dans la Zélande vers 1525, décédé à Oldersum, en Frise, en 1562. M. Jean ab Utrecht Dresselhuys affirme qu'il descendait, du côté paternel, des anciens comtes de Hollande, et du côté de sa mère, des comtes d'Aerschot, que, par conséquent, il aurait été un proche parent du vice-amiral de Flandre, Adolphe Van Haemstede. Ce qui nous paraît non moins certain, c'est que sa noblesse de caractère a dépassé de beaucoup celle de son origine. Son éducation avait été soignée, comme nous le prouvent la diversité de ses connaissances et l'élégance de son style. Ses parents avaient quitté la Hollande à l'époque des premières persécutions religieuses et étaient allés se fixer à Londres où, très probablement, ils terminèrent leurs jours. (C'est là, que Van Haemstede étudia la théologie sous Jean de Laski, dit Alaseo et Micronius, de Gand, Quand, à l'avènement de Marie Tudor, les protestants regnicoles ou étrangers furent chassés d'Angleterre, il suivit ses compatriotes avec sa sœur unique, Catherine, jeune veuve d'une trentaine d'années. Après une odyssée lamentable, nos bannis flamands abordèrent à Nor-

den, ville de la Frise orientale. Le premier soin de Haemstede, dont les épreuves ne faisaient que fortifier le zèle, fut de réclamer sa consécration au ministère de la parole. Il l'obtint, et, bientôt après, fut envoyé à Anvers, où l'Eglise réformée naissante tenait courageusement tête à une effroyable persécution. Les bûchers s'allumaient autour de lui et de Gaspard Heidanus, son collègue, et ils allaient toujours de l'avant avec la sérénité intrépide de gens qui ont fait le sacrifice de leur vie. Bientôt, comme nous le voyons dans une lettre de Charles Van Utenhove à son frère Jean, publiée par Gerdès, leurs efforts sont récompensés, et ils comptent plusieurs milliers d'adhérents. Ils reconnaissent et prouvent alors, par leurs actes, que la cause qu'ils ont embrassée n'est pas seulement nationale, mais universelle. Henri II, ayant permis aux Guise de surprendre et de frapper les protestants de Paris, Haemstede s'en émeut; il devance même l'intervention des réformateurs Calvin, Farel et de Bèze en écrivant d'Anvers, en décembre 1557, au roi de France, une lettre latine, dans laquelle il lui conseille, pour mettre sa conscience en repos et sauver l'honneur de son règne, d'ordonner, avant tout jugement, un colloque entre catholiques et protestants. On sait qu'il ne parvint, pas plus que les ambassadeurs d'Allemagne, à sauver le conseiller au parlement de Paris Anne du Bourg et ses compagnons d'infortune; on sait aussi qu'on eut à se repentir de ne l'avoir point écouté, car il fallut bien en venir, en 1562, au colloque de Poissy. Ce fut sans doute son intervention en faveur d'Anne du Bourg, dont il devait plus tard raconter l'histoire, qui conduisit Haemstede à mettre la première main à son œuvre capitale, son *Livre des Martyrs*, écrit en flamand. Nous ne savons trop où il prit le temps de l'écrire. En février 1558, il se rend à Aix-la-Chapelle, alors ville impériale et, par conséquent, ouverte à l'Evangile, pour y installer une église réformée dont treize familles originaires d'Anvers forment le noyau. D'Aix-la-Chapelle il gagna le Rhin et

remonte jusqu'à Francfort-sur-le-Mein, où il y a également une colonie flamande, dont les membres sont persécutés, parce qu'ils tiennent avec raison autant à leur confession particulière qu'à leur idiome national. Au mois de juin 1558, il repartait à Anvers, où il trouve les choses bien changées.

Vingt membres de sa communauté ont été jetés en prison, tous les autres sont compromis parce que les inquisiteurs ont mis la main sur les registres de son église clandestine. A cette nouvelle, Haemstede ne se contient plus; il se rend à la place de Meir où doit passer la procession du Saint-Sacrement, et quand elle paraît, du haut d'une borne, il la provoque, la défie et l'insulte. Son audace impose à tel point, qu'il peut s'éloigner tranquillement. Sa tête est mise à prix; plusieurs de ses amis les plus chers lui sont ravis par les inquisiteurs qui le cherchent; nul ne le trahit. Il finit enfin son *Livre des Martyrs*, dont la préface est datée d'Anvers en 1559, le fait imprimer clandestinement, et seulement alors il s'éloigne. C'est auprès de sa sœur, à Norden, en Frise, qu'il va prendre quelques semaines de repos. Ses disciples anversoises se sont dispersés. Il va les voir à Groningue, à Londres et dans plusieurs villes d'Angleterre. Ses sermons sont fort goûtés à Londres où il prêche dans les temples du Christ et de Sainte-Marguerite. En 1560 cependant, l'évêque anglican Grindall lui reproche de soutenir les anabaptistes; il se défend avec sa vivacité naturelle, et le voilà excommunié, forcé de sortir d'Angleterre.

Il se rend en Zélande, sa réputation d'ami des anabaptistes lui fait un si grand tort qu'il ne peut y séjourner et se voit obligé de retourner en Frise, où l'accès des temples réformés lui est également défendu par l'intolérance aveugle de ses contemporains qui, comme les hommes de tous les temps d'ailleurs, n'admettaient point qu'on pût devancer son époque en raison et en générosité. Pour ne point mourir de faim, Haemstede se fait jardinier à Oldersum. Ses amis cependant s'agitaient à Londres en sa faveur. Ils le rappellent en 1582. Il

s'embarque aussitôt et repartait en Angleterre.

Là une épreuve désagréable l'attendait ; il lui fallait, pour prouver au gouvernement qu'il n'était point un anabaptiste, signer une formule d'abjuration. Ce fut l'évêque Grindall qui la lui présenta en sa qualité de surintendant des étrangers. — C'est la condamnation de toute idée de support et de tolérance que vous me demandez-là, lui observa Haemstede.

— Non, lui répondit l'évêque, mais bien la rétractation nécessaire de vos erreurs.

— Ce que vous qualifiez d'erreurs m'est plus cher que la vie. Je ne signe point cela.

— Je le regrette pour vous, dit encore l'évêque ; cela me prouve que le métier de jardinier, que vous exercez maintenant, ne vous a pas appris combien les mauvaises herbes sont dangereuses pour les bonnes.

— Pardon, monseigneur : le jardinage m'a appris à tirer parti de tout, des plantes vénéneuses, comme de celles qui ne le sont pas. Dieu n'a rien créé d'inutile.

Ces dernières paroles de Van Haemstede, authentiques ou non, le peignent des pieds à la tête. L'orthodoxie anglicane, battue sur le terrain de la raison pure, de la réalité des faits, frappa le 19 août, notre compatriote d'une nouvelle sentence de bannissement cette fois définitive. Il retourna, la mort dans l'âme, à Oldersum où il mourut au bout de trois mois, en novembre 1562. Comme le Gantois Pierre de Zuttere, dit Overhaag, il avait eu le grand tort, le seul que nous lui connaissions, de devenir son époque d'un siècle ou deux.

Voici le titre exact de son *Histoire des martyrs* :

De Geschiedenisse ende den doot der trommer Martelaren, die om het ghetuygenisse des Evangeliums haer bloedt ghestort hebben, van den tyden Christi af, totten Jare MDLIX toe, byeen vergadert op het kortste, door Adrianum Corn. Haemstedum. 1 vol. in-4°.

Cette première édition, comme nous

l'avons dit, porte la date de 1559 sans indication de lieu. La seconde édition est de 1565 ; le lieu d'impression n'est pas indiqué non plus ; la troisième est de Dordrecht et porte la date de 1590, la quatrième de Delft en 1593, la cinquième, in-folio, de 1633, la sixième, in-folio, d'Amsterdam en 1659, la septième également d'Amsterdam en 1730, et la huitième et dernière de Leyde, en 1747. Un ouvrage, qui concerne notre personnage et que nous ne pouvons, en bonne conscience, omettre de signaler est celui-ci : *« Een christelicke Verantwoordinghe op die Disputacie, ghehouden binnen Audenaerde, tusschen M. Adriaen Hamstadt en Jan N... , door Pieter Dathen. Dienaer der Nederlandsche Kercke binnen Franefort. »* 1 vol. in-8°, Franefort, M. Chirat, 1559. Ce colloque, qui est passé sous silence par tous les auteurs que nous avons consultés, doit avoir eu lieu en 1557.

G.-A. Rahlenbeck.

Revue trimestrielle. Bruxelles, 1865, 2^e série, v. VII, voir notre article intitulé : *Les réfugiés belges du XVI^e siècle en Angleterre*. — Strype's, *Life and acts of archbishop Grindall*, London, 1710, passim. — Kist en Royaards, *Archief voor kerkel geschiedenis*, enz. Leiden, 1833, vol. VI, p. 43 150. — J. Paquot, *Mémoires*, II, 342-44. — Glasius, *Godel. Nederland*, II, 4 6. — Vander Aa, *Biogr. woordenboek*, éd. Haerderwyck, VIII, 50-52. — Notes prises dans les manusc. du British Museum à Londres.

HAEMUS (François), poète latin. D'après Paquot, son nom peut avoir été HEM, DE HATME, HEEMS ou VAN DER HEM. Il raconte lui-même sa vie dans son second recueil de poésies (p. 8 et suiv.). Il naquit à Lille, en 1521, après la mort de son père. Ayant eu le malheur de perdre aussi sa mère à l'âge de quatre ans, il fut conduit à Tourecoing et élevé dans la maison de sa sœur. Quand il eut dix ans, son tuteur le mena à Courtrai, où il fréquenta pendant six ans le gymnase dirigé par Hantsaem, professeur habile et instruit, qui enseigna pendant trente-cinq ans et mourut en 1551. Il y apprit le latin, le grec, et s'appliqua surtout à la poésie. En 1536, il quitta Courtrai pour aller étudier à Louvain : il dit adieu à ses condisciples et au maître qu'il vénérât, par une ode

pleine de sentiment (*Poemata*, p. 205). Pendant quatre ans il suivit successivement les cours de Louvain, de Paris et d'Orléans, puis fut rappelé à Courtrai pour enseigner sous Hantsaem au gymnase de cette ville. Six ans après il ouvrit lui-même une école latine dans un faubourg de Courtrai, prit les ordres sacrés et se voua pendant trente ans à l'instruction de la jeunesse. Il se vante d'avoir eu pour élèves beaucoup d'hommes remarquables dans les emplois publics, les lettres et le sacerdoce. Il cultivait l'amitié de tous les humanistes de la Flandre et acquit une certaine réputation par ses poésies latines.

Lorsque, en 1545, un incendie eut détruit près de trois cents maisons à Lille, Haemus composa un long poème sur ce désastre. Il publia aussi, en 1556, deux livres d'hymnes sacrés et un livre de poésies. Le volume parut à Lille, chez Guill. Hamelin, mais avait été imprimé à Paris, chez Fezendat.

Haemus ne se voyant plus en sûreté dans les environs de Courtrai, ravagés par les calvinistes, et sentant ses forces décroître, se retira en 1576 dans la ville même, y acheta une petite maison pour y donner l'instruction à un petit nombre d'élèves. Il s'occupait en même temps de la rédaction d'un nouveau volume de poésies, qui fut édité par Plantin en 1578 : *Poemata Francisci Haemi Insulani ad Rever. patr. D. Joannem Loæum præpositum Eversamensem, jam primum in lucem edita* (298 p. in-12). On y trouve deux livres de *Funebria*, composés à l'occasion du décès de quelques personnages flamands de l'époque, et trois livres de *Carmina* en mètres variés, qui sont également inspirés par des faits contemporains et offrent ainsi un certain intérêt historique. Une périphrase en vers élégiaques du traité d'Erasmus sur les bonnes manières : *Libellus de civilitate morum puerilium*, forme le poème le plus étendu. Haemus écrivait un latin fort pur et tournait ses vers avec aisance, mais n'avait guère d'élévation poétique.

Les troubles politiques ayant grandi, le poète crut devoir se retirer à Arras,

chez Antoine Meyer, son ami; il revint à Courtrai quand le calme fut rétabli et y mourut le 3 septembre 1585.

Haemus laissa à son ami Meyer cinq volumes de notes manuscrites sur Horace, Virgile, Ovide et le poète moderne Jér. Vida.

L. Roersch.

Locrius, *Chron. belg.*, p. 683. — Valère André, *Bibl. belg.*, p. 231. — Sweert, *Ath. belg.*, p. 244. — Paquot, t. 1^{er}, p. 629. — Hofm. Peerlk, p. 126, jugeant l'auteur d'après les extraits donnés par Gruter, *Del. p. b.*, II, p. 881-884.

HAESENDONCK (*Jean-Jacques-Joseph van*), docteur en médecine, chirurgien et accoucheur, né à Aerschot le 28 novembre 1769, et mort le 26 janvier 1808. Il était fils d'un chirurgien distingué, J.-A. Van Haesendonck. De Ram cite de lui une notice qu'il envoya, le 8 juin 1782, au docteur Van der Belen, professeur primaire à Louvain, intitulée : *Aenmerkingen over de bekeeneels breuken*. — *Waerneming over een gemortificeerde darm breuk in de liesch, eenvoudig en radicael genezen* (1).

Le jeune Van Haesendonck commença ses études médico-chirurgicales à l'école spéciale d'Anvers et y trouva comme professeurs Mathey et Leroy. En 1792, il y remporta deux prix qui lui furent remis dans une solennité, dont la *Gazette van Antwerpen*, du 12 avril 1792, rend compte. Après avoir subi son examen de *chirurgien-accoucheur*, grade qui suffisait pour exercer son art, il s'établit au village de Raemsel, à une lieue d'Aerschot, puis à Aerschot même. Avidé de connaissances plus complètes que celles qu'il avait pu acquérir à Anvers, il se remit à l'étude à l'Université de Louvain, et y obtint, le 14 janvier 1795, le titre de *licencié en médecine*. Le titre de docteur n'était réservé qu'à quelques intelligences d'élite, capables d'embrasser l'ensemble des connaissances de l'époque. On a cru depuis qu'en exigeant le titre de docteur de tous les praticiens, on allait les élever tous à la hauteur des anciens docteurs qui portaient ce titre. Il

(1) De Ram en fait mention dans l'Annuaire de l'université catholique de Louvain de 1863, à propos d'une notice des manuscrits des docteurs en médecine Van der Belen, Plempius, Peeters, Rega, etc.

est tout naturel que, pour être bon médecin, il n'est pas nécessaire d'être savant, mais on a eu tort d'accorder le titre de docteur à de bons praticiens qui n'ont ni le temps ni les moyens de se mettre au courant de toutes les sciences qui se rattachent à l'art de guérir.

La même année 1795, Van Haesendonck alla exercer son art à Anvers et s'y livra principalement à la pratique des accouchements.

A peine âgé de vingt-sept ans, il fut nommé professeur à l'école spéciale de chirurgie, en remplacement du docteur Mathey, opérateur habile et professeur instruit. C'était en 1796. Il fut en même temps choisi comme médecin des hospices civils, et chargé à la fois des cours d'anatomie, de physiologie et d'accouchements; il s'acquitta avec distinction de toutes ses charges.

En 1796, une société de médecine fut érigée à Anvers, sous le titre de : *Genootschap van genees- en heelkunde*; Van Haesendonck, un des membres fondateurs, y remplit successivement les fonctions de secrétaire et de président.

Quelques années plus tard, le 30 août 1804, on ouvrait à Anvers une école primaire de médecine, et Van Haesendonck y occupa la chaire des accouchements et des maladies des femmes et des enfants. Il s'acquitta avec succès pendant trois ans de ces importantes fonctions.

Il publia plusieurs mémoires : le premier a pour objet un placenta enkysté, évacué au bout de quatre heures d'attente. Il conseille de s'abstenir de toute manœuvre dans les cas d'enkystement de cet organe, de crainte d'avoir des accidents.

Il publia ensuite une monographie sur l'avortement et sur les moyens de les prévenir; il y parle successivement des causes de ce phénomène du diagnostic, du pronostic et des moyens curatifs. Tout ce que la science nous a fait connaître avant le XIX^e siècle y est passé en revue, et soumis au creuset du raisonnement et de l'expérience, dit Broeckx.

Le troisième travail concerne l'état pathologique des reins : Vésale avait vu plusieurs fois qu'il n'existait qu'un seul

rein; le docteur Heylaerts avait vu le cas d'un rein dans un fœtus qui n'avait pas moins de quatre fois le volume d'un rein ordinaire. Le docteur Van Haesendonck signale le cas d'un rein gauche, situé au devant de la troisième vertèbre lombaire et appelle l'attention des accoucheurs sur une pareille anomalie; il se demande quels sont les accidents qu'un rein ainsi placé pourrait provoquer chez la femme enceinte.

Voici le titre de ces mémoires :

1. *Voedkundige waerneming nopens eene nageboorte besloten in eenen byzonderen zak (placenta incystata)*. Anvers, chez Schoesetters, 1798, in-8° de 9 pages.
2. *Geneeskundige verhandeling over het miskraamen, benevens de middelen om de zelve te voorkomen*. Anvers, *ibid.*, 1799, in-8° de 35 pages.
3. *Ontleedkundige aanmerking waar in men aantoonde, hoe in een dood ligchaam is aangetroffen geweest, dat de eene nier gelegen was in hare behoorlyke plaatsing, daar men integendeel de andere vond als dwars op het derde lende-wervel been geplaatst*. Anvers, 1800, *ibid.*, in-8° de 8 pages.

P.-J. Van Beneden.

Notice, accompagnée d'un portrait de J. J.-J. Van Haesendonck, par le docteur C. Broeckx, Anvers, 1864.

HAGENBEEK (Charles), peintre et graveur, né à Gand en 1780. Sa manière le rapproche de Benedetto Castiglione. Il a gravé de nombreux portraits et quelques petits paysages. On se plaît à lui reconnaître de l'agrément et de l'esprit dans les sujets qu'il a choisis et traités d'une pointe délicate et distinguée. Ses eaux-fortes, qui ont un réel mérite, sont signées, en partie des lettres initiales, C H, en partie, de son nom en entier.

H. Gedoelt.

Immerzeel, *Levens der kunstschilders*. — Malpé, *Notice sur les graveurs*. — Nagler, *Neues allgemeines Künstler Lexicon*.

HAILLY (Ch.-Fr. F. Le Prud'homme, vicomte de Nieupont D^e). Voir NIEUPONT).

HAIMIN, écrivain ecclésiastique, IX^e siècle. Condisciple de Charlemagne, il suivit les leçons d'Alcuin, soit à

Tours, soit à Aix-la-Chapelle, dans l'école du Palais. Il prit ensuite le froc de bénédictin à l'abbaye de Saint-Vaast, d'Arras. Elevé à la prêtrise, il fut chargé de la garde de l'église du monastère. Il y enseigna aussi les lettres et forma plusieurs disciples distingués, entre autres Milon, moine d'Elnon ou de Saint-Amand, dans le Tournaisis, lequel lui dédia un poème sur la vie de saint Amand. Valère André met la mort d'Haimin en 834, tandis que les Bollandistes la renvoient à une époque postérieure, en se fondant sur ce qu'Hincmar, qui ne fut sacré archevêque de Reims qu'en 845, approuva, de même qu'Haimin, l'ouvrage de Milon. Cette opinion repose sur l'hypothèse que les deux approbations ont été données en même temps. Or, rien ne prouve qu'il en fut ainsi : il se peut, en effet, qu'Haimin ait approuvé d'abord avant 834, et Hincmar ensuite, après 845, et, dès lors, l'argument des Bollandistes contre la date de Valère André porte à faux.

Il reste de lui :

1. *De Miraculis S. Vedasti, auctore Haimino presbytero*. C'est une relation des miracles opérés par l'intercession de saint Vaast, pendant qu'Haimin remplissait l'office de gardien ou sacristain de l'église du saint. Il ne relate, dit-il, d'autres faits miraculeux que ceux dont il a été témoin ou qu'il a appris des miraculés eux-mêmes. L'auteur de cette relation se promettait de la continuer, au fur et à mesure des miracles, comme on en juge par la fin de l'écrit. Les Bollandistes l'ont publié à la suite des actes du saint (t. Ier, 6 février, p. 801-802), sur un manuscrit de la cathédrale de Saint-Omer et sur deux de la maison professe des Jésuites d'Anvers. Au temps de Valère André, l'église cathédrale d'Arras lisait à son office, dans le cours de l'octave de saint Vaast, la relation dont il s'agit ici. — 2. *Sermo Haimini in natali S. Vedasti, de duobus parvulis meritis ejus sanatis*. A la suite de la précédente œuvre (p. 802-803), les Bollandistes publient cette homélie, qu'Haimin prononça, le jour de la fête du saint,

à l'occasion de deux enfants, l'un aveugle et l'autre boiteux, qui avaient été guéris miraculeusement. — 3. *Rescriptum Haimini ad Milonem Levitam, monachum Elnonensem*. C'est une lettre en réponse à celle que Milon, son disciple, lui avait écrite, en lui adressant son poème sur la vie de saint Amand (*Acta Sanctorum, ubi supra*, p. 873).

Emile Van Arenbergh.

Valère André. — *Histoire littéraire de la France*, t. IV. — Grand dictionnaire historique de Moreri. — *Histoire gen. des auteurs sacres et eccles. de Don Remi Ceillier*, t. XVII. — Paquot, t. VII.

HAINS (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir DE LA HAYE (Jean).

HAIZE (Maximilien DE LE), dit *Hæsius*, calligraphe et organiste, né à Mons en 1593, y décédé en 1652. Comme calligraphe, de le Haize a laissé un splendide recueil, qui a pour titre : *Diverses sortes de traicts de plume et d'escriture des inuentions de Maximilien de le Haize, escrivain et maistre de la Plume d'or à Mons en Haynaet* (in-4^o obl. de 29 ff. non chiff.). Cet ouvrage est entièrement gravé, trois pages préliminaires imprimées, comprenant une dédicace aux échevins de la ville de Mons et deux pièces de vers adressées à l'auteur. Un beau portrait de celui-ci sert de frontispice au volume. Ce portrait est entouré d'un assemblage de traits de plume aussi élégants que variés ; il est accompagné d'un écusson avec la légende : *Maximiliannus Hæsius. .Etat. XLII. anno M. DC. XXXVIII.*

De le Haize n'était pas seulement un calligraphe de premier ordre ; il était de plus organiste et facteur d'orgues. Attaché au collège de Mons en qualité de maître d'écriture, il remplit depuis 1628 les fonctions d'organiste de l'église collégiale de Sainte-Waudru, et à sa mort son fils Léon de le Haize le remplaça dans ces fonctions.

L. Devillers.

Archives de Mons.

HAKET, **AKET** ou **HACHET** (Désiré), VII^e abbé du monastère des Dunes, premier abbé du monastère de Ter Doest, naquit en Flandre vers la fin du XI^e siècle.

cle. Membre, selon une hypothèse que nous exposons plus loin, de la famille des Erembald, qui commit le meurtre de Charles le Bon, il fut mêlé à ce drame sanglant.

Erembald, serf de Furnes et écuyer de Boldran, châtelain de Bruges, avait assassiné son maître et épousé sa veuve. De cette union naquirent, notamment, Bertulf, qui devint prévôt de Saint-Donatien à Bruges, chancelier de Flandre, et Haket. Bertulf, dont l'orgueil croissait avec l'opulence, humilié de son origine, avait doté richement ses nieces et les avait mariées à des gentilshommes, croyant ainsi cacher sous leur blason la tare de sa famille. Mais un chevalier flamand ayant refusé de rendre raison à l'un de ces gentilshommes, lesquels avaient perdu leur noblesse par leur union avec des serves, Charles le Bon, à qui l'affaire fut soumise, exigea de la nièce de Bertulf qu'elle attestât sa franchise, selon la loi, par le serment de douze hommes nobles (*compurgatores*). La honte des Erembald allait éclater : ils résolurent de prévenir par le crime une sentence avilissante et ils tuèrent le comte, contre qui, d'ailleurs, ils nourrissaient plusieurs griefs. Le meurtre consommé, Haket, qui n'avait cependant pas trempé dans le complot et n'avait avec les conjurés que la solidarité du sang, voulut partager leur sort et s'enferma avec eux dans le Bourg de Bruges. Toute la Flandre accourut pour venger l'assassinat et les Erembald, seuls contre un peuple, soutinrent une lutte homérique, ne reculant que pas à pas du Bourg de Bruges à l'église Saint-Donatien, des nefs dans la tribune, de la tribune dans la tour, tenant tête, pendant plus de trois semaines, à toute la noblesse de Flandre et, pendant quinze jours, aux troupes de la comtesse de Hollande et du roi de France, Louis le Gros. Affamés et décimés, ils ne se rendirent que vaincus par la disette plutôt que par leurs ennemis. Haket avait réussi à s'échapper de la tour de Saint-Donatien et se réfugia à Lisseweghe, chez sa fille, veuve, dit Vredius, du chevalier Gauthier Cromme-

lin. L'explosion d'horreur contre les meurtriers du « bon comte » fut si violente que les bourgeois d'Ardembourg, dès que Guillaume Cliton de Normandie fut élu, lui demandèrent de frapper dans les innocents même, comme Haket, le nom et le crime de la race : « Enfin, nous supplions et conjurons tant le roi » (Louis le Gros) que le comte de ne ja- » mais souffrir par la suite que ni le » prévôt Bertulf, ni ses frères Wilfrid » Cnop et le châtelain Haket, ni le » jeune Robert, ni Robert d'Ardembourg » et ses fils, ni Burchard et les autres » traites puissent avoir le droit d'héri- » ter ou d'adhérer dans le comté de » Flandre. » Guillaume accéda à cette inique requête.

Les annalistes, qui rapportent que Haket fugitif reçut asile chez sa fille, font évidemment erreur en disant qu'elle était veuve de Gauthier Crommelin, puisque ce chevalier vivait encore six ou sept ans après la mort de Charles le Bon. Vredius émet l'hypothèse qu'elle était plutôt veuve de Dodinus ou de Heion de Lisseweghe, qui furent témoins dans la charte de 1117, par laquelle Baudouin à la Hache cédaît la terre de Benceburgh ou Bencebruc à l'abbaye de Saint-André lez-Bruges. Cette donation se fit par l'intermédiaire du châtelain Walter, neveu de Haket, et en présence du prévôt Bertulf et de Lambert Nappiu, ses frères. C'est à raison de ces faits qu'on a même supposé que Haket était natif de Lisseweghe et que ses biens y étaient situés, du moins ceux dont il fit plus tard donation au monastère des Dunes. (*C. Vredius, Hist. comit. Fland. lib. prodr. duo, append., lxxx.*)

En 1133, Haket reparut à la cour de Thierry d'Alsace et recouvra ses dignités. Il avait succédé comme châtelain de Bruges à son neveu Walter, en 1114, d'après l'auteur des *Acta Sanctorum Martii* (t. I, p. 159). Ce qui est certain, c'est qu'on trouve de ses souscriptions dans des diplômes de 1115, 1117 et 1122, et qu'il occupait encore cette charge, à la fois judiciaire et militaire, lors du meurtre de Charles le Bon, en

1127. Dans la monographie de *Lisseweghe*, par M. Léopold Van Hollebeke, il est, en outre, fait mention d'un diplôme de Charles le Bon, du xvj des calendes d'août, indiction xvj, de l'année 1119, et faisant partie des archives du couvent de Saint-Pierre d'Oudenbourg, où Haket, qualifié de châtelain, porte le prénom de Désiré, *S. Desiderii Haket Castellani* : « C'est le seul exemple de l'espèce, ajoute l'auteur, que nous ayons rencontré au cours de nos recherches. »

Réconcilié avec Thierry d'Alsace, Haket s'empessa de restituer à Giselbert, IV^e abbé d'Oudenbourg, des alluvions usurpées au temps de la toute-puissance familiale. Les lettres adressées à ce sujet à l'abbé Giselbert et reproduites par Vredius, entrent, à propos de cette restitution, dans de complets détails.

D'après une conjecture de Vredius, M. Léop. Van Hollebeke, dans son érudite monographie de *Lisseweghe*, avance que le châtelain Haket est le même que l'abbé des Dunes, son homonyme. Diverses coïncidences de noms, d'origine et de temps semblent corroborer cette thèse. D'abord les deux personnages portaient le même surnom de *Haket*, qui veut dire *le brochet*, et le même prénom de *Désiré*, comme l'attestent la signature du diplôme de 1119 cité plus haut et la liste des doyens de Saint-Donatien, dans l'*Histoire du diocèse de Bruges*, de M. Vandeputte. Ensuite, sinon par sa naissance probable, du moins par ses fonctions, le châtelain était de Bruges, et le moine est appelé *Haketus de Brugis* dans la *Gallia Christiana*. Enfin les sources se taisent brusquement sur le châtelain après ses restitutions de 1133 pour ne parler du moine qu'en 1164 lors de son élévation à sa première charge ecclésiastique : M. Van Hollebeke conjecture que le châtelain, fatigué des vicissitudes de son existence, s'ensevelit jusqu'alors dans la paix obscure de la vie religieuse. Vredius suppose à cette vocation d'église encore un autre motif, que M. Van Hollebeke exprime, à son tour, en ces termes : « Parmi les conditions posées pour

« sa réconciliation avec Thierry, celle
« de se retirer du monde et de consacrer
« ses biens à un usage religieux quel-
« conque, ne serait-elle pas une des pre-
« mières ? Des faits analogues se rencon-
« trent plusieurs fois dans l'histoire.
« A l'époque à laquelle se rattache notre
« récit, nous trouvons, dans la *Vie de*
« Charles le Bon (ch. II, p. 117), écrite
« par le chanoine Walter de Théroutanne,
« un exemple bien propre à donner
« quelque poids à nos conjectures : Guil-
« laume de Wervicq, un des conjurés,
« pour éviter le châtiment, fut contraint
« d'accepter la tonsure et se retira dans
« un cloître, dit le chroniqueur, plus
« par crainte des hommes, comme on le
« vit plus tard, que par remords. » —
Toutefois, la supposition de l'identité
entre les deux personnages est contrariée
par certaines dates. Si Haket avait déjà,
en 1127, une fille « vefve d'un noble
« et riche chevalier » (*ms. de Roland de*
Baenst), il n'est pas vraisemblable qu'en
1174 il pût se charger de la « difficile
« mission » d'organiser l'abbaye de Ter
Doest (Van Hollebeke, p. 29), et qu'il
vécût encore en 1185.

D'après Charles De Visch, Haket, le futur abbé des Dunes, avait, dans sa jeunesse, étudié à Paris la théologie et les belles-lettres.

De Visch ajoute qu'attiré à Senlis par l'évêque de cette ville, séduit par sa renommée d'éloquence, il s'y livra avec éclat à la prédication : si ce fait est exact, il faut le reporter toutefois après l'année 1133, où Haket entra dans les ordres.

On le trouve d'abord comme chanoine et, en 1164 et 1165, comme doyen de l'église collégiale de Saint-Donatien, dans les lettres de Philippe d'Alsace pour l'abbaye des Dunes. En l'année 1166, il assista, comme témoin, dans l'octroi de certains privilèges accordés au ministère d'Afflighem et, en 1171, dans une convention conclue entre les moines de Bergues Saint-Winoc et ceux des Dunes.

Enfin, il prit l'habit monastique à Notre-Dame des Dunes, près de Furnes, sous l'abbé Walter I^{er} de Dickebusch, peu après 1171 et peut-être dès cette

année même. En 1174, il fut chargé d'organiser le monastère nouveau de Ter Doest. En 1179, l'abbé Walter, fatigué des soucis de la prélature, lui résigna, du consentement des moines, l'abbaye des Dunes : c'est en cette qualité que Haket signa, l'année suivante, une charte de Philippe d'Alsace. Il est encore mentionné, en 1183, dans un diplôme du même Philippe pour le couvent de Saint-Winoc. Le comte de Flandre, pendant la même année, releva les terres abbatiales, gisant au Veurne Ambacht, de toutes impositions, et commit à l'abbé la garde des écluses en lui attribuant les bénéfices qu'elles produisaient.

Haket ne mourut donc pas en 1181, comme l'avance la *Gallia Christiana*, mais, en 1185, comme on lit dans deux autres articles qui lui sont relatifs dans le même ouvrage, ou bien en 1184, comme le rapporte Manrique, d'après Gilles de Roya. Le nécrologe de Thosan ou Ter Doest place sa mort aux calendes de novembre, De Visch au 2 novembre et le ménologe de Citeaux, au 4 novembre 1185. Manrique le cite comme bienheureux.

On ignore l'âge de Haket, lorsqu'il mourut. Mais s'il fut châtelain de Bruges en 1144, — charge à la fois militaire et judiciaire, comme nous l'avons dit, qu'on ne pouvait probablement pas occuper avant l'âge de vingt-cinq ans, — on en conclurait qu'il s'éteignit à 96 ans.

Gilles de Roya dit que les sermons de Haket existaient encore de son temps ; mais De Visch, au xvii^e siècle, ne les retrouvait plus dans la bibliothèque de l'abbaye des Dunes.

Emile Van Arenbergh.

Acta SS. Martii, t. I^{er}, p. 432. — Vredius, *Hist. comitum Flandriae libri prodromi duo*, p. 351, LXXVII. — *Gallia christ.*, t. V, p. 256, 264, 286. — Adr. de Hudt, *Chron. abbât. de Dunes*, p. 8. — *Vie de Charles le Bon*, dissert. du doct. Wegener, trad. du danois par un hollandiste (publ. de la Soc. d'emulat. de Bruges, 1845), p. 100. — *Chron. de Ter Doest*, par F. V. et G. G. (publ. de la Soc. d'emulat. de Bruges, 1845). — *Lissoneghe*, par Leop. van Holbeke, p. 12. — De Visch, *Bibl. script. S. ord. Cisterci.*, p. 139. — *Hist. litt. de la France*, t. XIV, p. 353.

HAKIN (Jean-Laurent), né à Clermont, bourg de l'ancien duché de

Limbourg, vers le milieu du xviii^e siècle, mort en 1797, obtint le grade de licencié à l'Université de Louvain et pratiqua la médecine dans son pays natal. En 1779, il publia un *Traité de l'Hémoptysie ou du crachement de sang* (Liège, Dessain, 1 vol. in-8^o de 320 p.). Un de ses confrères, le docteur Marbaise, de Herve, critiqua vivement ce livre dans un opuscule qui avait plutôt les apparences d'un pamphlet que celles d'une étude scientifique. A cette brochure, qui était intitulée : *Coup d'œil sur le traité de M. Hakin* (92 p. in-8^o), celui-ci répondit par des *Observations sur le Coup d'œil du médecin de Herve* (Liège, Dessain, 1780, in-8^o). Mais Marbaise tenait à avoir le dernier mot, et il répliqua par l'opuscule suivant : *Lettre à un ami pour justifier le Coup d'œil* (Liège, 1780, in-8^o de 58 pages). Cette polémique, qui fit quelque bruit parmi les contemporains, n'a rien à nous apprendre. On y voit aux prises deux praticiens expérimentés professant l'un et l'autre des opinions scientifiques depuis longtemps abandonnées.

J.-J. THOMASSEN.

Beeldelièvre. *Biographie liegeoise*. — Renseignements particuliers.

HAL (Jacques van), peintre d'histoire, inscrit dans la Gilde de Saint-Luc, à Anvers, en 1681-1682, comme élève de Marc Lommelin, artiste inconnu. En 1705, Van Hal est nommé doyen de la Gilde; il meurt en 1750. Jacques de Wit, peintre hollandais renommé, fut son élève. Les meilleurs tableaux de Jacques Van Hal sont à l'église de Saint-Jacques, à Anvers, et représentent *la Pluie de la Manne* et les *Quatre parties du monde adorant l'Eucharistie*. En général, le coloris de cet artiste manque de vigueur. Nous citerons encore de lui une *Fête des Dieux*, qui parut à la vente Seilercrecht, à Bruxelles, et qui fut vendue quarante florins.

Un autre Hal (Nicolas), est cité par différents biographes. Il serait né à Anvers en 1668 et mort en 1738. Nous croyons qu'il y a confusion avec Jacques. D'après ces mêmes biographes, Nicolas aurait peint, dans les tableaux de plu-

sieurs artistes paysagistes et autres, des nymphes et des génies.

Ad. Siret.

HALEN (*Pierre VAN*), ou **HAELÉN**, peintre, né à Anvers, où il mourut en 1687. Reçu dans la Gilde de Saint-Luc, en 1640-1641, comme fils de maître. Tout ce que l'on sait de notre artiste, c'est qu'il fut un paysagiste distingué; qu'il peignait dans le genre de Claude Lorrain, et que ses tableaux partirent presque tous pour l'Angleterre, où ils donnèrent lieu à des marchés d'une certaine importance. Pierre Van Halen étoffait ses paysages d'une quantité infinie de petites figures, ce qui a fait dire à certains auteurs qu'il peignait l'histoire et particulièrement des bacchanales.

Ad. Siret.

***HALEN** (*Don Juan VAN*), homme de guerre, né dans l'île de Léon (Espagne, Cadix), le 16 février 1790, mérite une place dans la *Biographie nationale*, pour le rôle important qu'il a joué à Bruxelles durant les journées de septembre 1830. L'existence de ce personnage offre les vicissitudes les plus singulières. Il est opportun de les raconter, afin de faire comprendre comment il a pu se trouver mêlé aux affaires de la Belgique; intervention, qui, d'ailleurs, a été de peu de durée. Sa famille (dont plusieurs membres du côté paternel habitent aujourd'hui encore notre pays), était originaire des Pays-Bas, de Maestricht, assure-t-on. Son père, Don Antonio Van Halen, Espagnol de naissance, occupait un emploi élevé dans l'administration de la marine à Madrid. Le jeune Juan fut placé au collège des gardes marines, où il entra le 30 février 1803. Il fit, à l'âge de quinze à seize ans, deux campagnes sur la flotte espagnole, qui prit part à la lutte de la France contre les forces navales de l'Angleterre, dont le dernier épisode s'accomplit dans les eaux de Trafalgar. Créé lieutenant de marine le 15 novembre 1803, il obtint le commandement d'un bâtiment de l'escadrille de Malaga et fut blessé dans un combat livré près de la côte.

Lorsque, après l'abdication forcée de

Charles IV et de Ferdinand VII, la capitale de l'Espagne se souleva contre la domination des Français, Van Halen, qui se trouvait à Madrid, prit à cette révolution une part qu'il raconte, en ces termes, dans ses Mémoires imprimés à Liège, en 1827, et édités par le libraire Tarlier de Bruxelles : « Dans la sanglante et célèbre journée du 2 mai 1808, enflammé de l'ardeur qui animait tous les Espagnols, jaloux de défendre l'honneur national, je me battis, contre nos agresseurs, à la tête d'un corps de patriotes qui m'avaient choisi pour leur chef. Je fis tous mes efforts pour me montrer digne d'une telle confiance et je n'abandonnai mon poste que lorsque une blessure grave m'eut mis hors de combat. Je me hâtai de quitter Madrid pour échapper au sort de tant d'autres de mes compatriotes qui furent indignement fusillés par ordre de Murat et je rejoignis l'armée espagnole commandée par le général Blake. »

Van Halen servit dans cette armée jusqu'à la prise du Férol. Il explique dans ses mémoires, comment il entra, peu de temps après, au service du roi Joseph. En vertu de la capitulation, les généraux et toute la garnison prêtèrent serment de soumission au nouveau roi, et purent rejoindre les postes respectifs qu'ils avaient avant la révolution : le sien était, dit-il, à Madrid. Plusieurs Espagnols d'un rang élevé, connus par leurs lumières et leurs talents, s'étaient fait distinguer par Joseph dont ils avaient embrassé la cause. C'est sur leur recommandation que le jeune officier entra dans la garde du frère de Napoléon, le 3 mars 1809, avec le grade de lieutenant. Trop jeune pour bien apprécier les conséquences d'un tel acte — il n'avait alors que dix-neuf ans — il s'était laissé séduire par les garanties que le caractère du roi Joseph semblait donner au bonheur futur de son pays. Il est nécessaire d'insister sur ces premières années de la carrière de Van Halen, parce qu'elles permettent d'expliquer la plupart des circonstances de cette existence aventureuse.

Les dispositions de la majorité des Espagnols étaient devenues des plus hostiles envers le souverain que leur avait imposé l'empereur Napoléon et qui ne pouvait se maintenir dans sa capitale que par l'appui des armées françaises. Thiers fait la peinture suivante de la cour de ce roi :

« Quelques Français complaisants, « militaires ou administrateurs médiocres, quelques Espagnols partisans de la royauté nouvelle, mais rougissant aux yeux de leurs compatriotes d'un parti qu'ils avaient pourtant adopté de bonne foi, composaient cette cour à laquelle Joseph accordait toute sa confiance. » Van Halen, qui peut être classé dans la seconde catégorie des courtisans du roi d'Espagne, avait conservé auprès de lui sa position d'officier d'ordonnance et avait été promu, le 18 juin 1810, au grade de capitaine. Il avait donc accompagné le roi, commandant les troupes françaises lors de l'expédition d'Andalousie. Il suivit le frère de l'empereur à Paris pour la cérémonie du baptême du roi de Rome. Lorsque Joseph tomba en disgrâce et que son frère l'interna au château de Morfontaine, le menaçant de le faire arrêter s'il se présentait à Paris, Van Halen vint le trouver dans sa retraite, se faisant un devoir de ne pas abandonner son protecteur, écrivit-il dans ses Mémoires. Joseph, suivant lui, n'aurait vu dans cette démarche qu'une exigence importune, et, sortant de son caractère, aurait réprimandé avec colère l'huissier qui avait introduit son ancien aide de camp; il aurait intimé au visiteur importun l'ordre de sortir de sa présence. Cet indigne traitement rompa à jamais, ajoute-t-il, les liens qui l'attachaient à Joseph, il quitta Morfontaine, l'âme remplie d'indignation et revint à Paris. Ce fut là qu'il eut pour la première fois connaissance d'un décret émané de la régence, par lequel le gouvernement national appelait à lui tous les Espagnols compromis, c'est-à-dire, ceux qui avaient embrassé le parti du roi français. De ce moment, il ne pensa plus qu'à aller rejoindre ses compatriotes, ses anciens compagnons

d'armes. Le moyen qu'il employa pour y parvenir a été diversement apprécié; lui-même l'expose en ces termes : « Mes « états de service auprès du roi Joseph « me donnaient accès au ministère de la « guerre. J'obtins l'autorisation de partir, en qualité d'officier espagnol, pour « Barcelone, où le maréchal Suchet « avait son quartier général. »

Ici se place un fait de la plus haute importance dont une saine critique ne peut se contenter de chercher l'explication dans une autobiographie, attendu qu'il n'est point raconté de la même manière dans d'autres documents. Voici d'abord en quels termes il est exposé par Van Halen lui-même : « Par le « moyen d'une personne qui ne soupçonnait pas l'usage que l'on en pouvait « faire, je parvins à me procurer la copie d'un chiffre qui semblait destiné à « une correspondance de grande importance. Muni de ce papier, je sortis « de Barcelone, trente-six jours après « mon arrivée et je me réunis aux troupes nationales qui se présentèrent les premières à moi. Je remis aux généraux le chiffre dont j'étais porteur. « Quand ils se furent assurés de son utilité « par la confrontation avec la correspondance du maréchal Suchet saisie à des espions, ils formèrent le plan de déléguer, au moyen d'ordres et de capitulations supposées, les places fortes occupées par les Français au delà de « Llobregat. Le général avec lequel « j'avais été en correspondance pendant « mon séjour à Barcelone fut désigné « pour protéger l'exécution du plan. « Un maître de dessin du collège de « Reus, nommé Daura, contrefit toutes « les signatures. Revêtu d'un uniforme français, et me faisant passer pour aide de camp du maréchal Suchet, je me présentai devant les villes, où flottait « un drapeau qui ne fut jamais le mien, « en qualité de négociateur chargé d'un ordre aux commandants d'évacuer « leurs places. Ma tâche était pénible, « mais ma patrie fut satisfaite : Lerida, « Mequinenza et Mouzon furent délivrés. « Les garnisons françaises, croyant rejoindre l'armée, arrivèrent, après

« quatre jours de marche, dans les défilés de Mertorel, où elles furent enveloppées par des forces supérieures et obligées de mettre bas les armes. »

Cette action valut au jeune officier de grands éloges de la part de ses compatriotes; un décret des Cortès, daté du 19 mars 1814, lui conféra le grade de capitaine aux chasseurs à cheval et lui conserva son rang d'ancienneté depuis 1810.

L'acte accompli par Juan Van Halen ne devait pas être apprécié de la même manière à l'armée française. Le maréchal Suchet, dans ses Mémoires, le raconte avec des détails que Van Halen a négligés dans les siens. Le rapprochement des deux versions permettra de discerner de quel côté est la vérité. Voici donc comment le duc d'Albufera raconte ces événements :

« Le 18 janvier 1814, il arriva au quartier général un événement qui donna des inquiétudes, réalisées bien tôt après de la manière la plus malheureuse. Un officier espagnol, belge ou hollandais d'origine, et qui avait servi à Madrid, près du roi Joseph, dès le commencement de la guerre, était employé depuis peu, par ordre du duc de Feltre (le ministre de la guerre de l'empire français) à l'état-major de l'armée de Catalogne : il déserta à l'improviste. Cet exemple n'était pas nouveau, depuis que bien des gens voyaient succomber le parti qu'ils avaient embrassé, et la chose eût à peine été remarquée, si, en passant à l'ennemi, il n'eût entrepris, par de faux ordres, d'emmener avec lui un détachement de cent cinquante à deux cents chevaux. Heureusement, l'officier qui les commandait se douta à temps de la trahison; il refusa de marcher au delà de la ligne des avant-postes. Van Halen, déconcerté, s'échappa seul. » On voit, par les détails précis dans lesquels entre le maréchal, que l'officier espagnol, dans son récit, s'est contenté de côtoyer la vérité. Il n'a guère été plus véridique dans l'exposition du stratagème qui a amené la capitulation de Lérida et de Mequinenza. Les Mé-

moires du maréchal en dévoilent des circonstances sur lesquelles Van Halen a prudemment glissé; on y lit ce qui suit :

« L'officier transfuge Van Halen, pendant qu'il était employé à l'état-major de l'armée, s'était appliqué à connaître et à imiter l'écriture, le chiffre, la signature et le cachet dont nous nous servions dans la correspondance secrète. Muni de ces moyens de trahison, il s'était rendu auprès des généraux espagnols; et, pour effacer auprès d'eux le tort de sa conduite passée, il proposa un plan adroitement concerté, dont le succès pouvait être favorisé par la négociation tentée récemment pour l'évacuation des places. Van Halen avait la commission d'officier d'état-major français, il en portait l'uniforme. Il venait avec des lettres simulées du maréchal, qui prescrivait au général de brigade Isidore Lamarque d'évacuer la place de Lérida et de la remettre aux Espagnols, pour se rendre, par le chemin le plus court, aux avant-postes de l'armée française, en vertu d'une convention qu'on pouvait regarder comme le préliminaire de la paix générale. La place fut mise après quelques formalités, stipulées pour en imposer davantage. »

Le dénouement est le même que celui que l'on trouve dans les Mémoires de Van Halen, mais le maréchal le raconte avec des détails qu'il paraît inutile de reproduire à cette place. Il résulte toutefois des documents authentiques publiés par le duc d'Albufera que la place de Lérida ne fut pas la seule qui se laissa prendre au piège, et Mequinenza suivit son exemple; mais Van Halen se présenta devant Tortose où il échoua. Le général Robert, qui commandait cette place, se doutant du piège, demanda une entrevue dont les généraux espagnols ne jugèrent point prudent de subir l'épreuve.

Après la restauration de Ferdinand VII, Van Halen, resté dans l'armée espagnole, obtint le grade de lieutenant-colonel, le 10 avril 1815. Les espérances que le décret royal du 4 mai 1814 avaient fait concevoir aux partisans du régime parlementaire s'étaient bientôt évanouies.

Les anciens errements de la monarchie espagnole n'avaient pas tardé à reprendre le dessus; le rétablissement du Saint-Office, les proscriptions tombant sur les généreux citoyens qui avaient cru à la parole royale, l'exil et même l'échafaud venant récompenser ceux qui avaient versé leur sang dans la lutte héroïque contre l'étranger, avaient exaspéré les esprits. C'est alors que prirent naissance ces sociétés secrètes dont le but était le renversement du gouvernement despotique des prêtres, qui avaient reconquis leur ascendant sur le monarque. C'est surtout dans l'armée que ces associations se recrutaient. Non seulement Van Halen y était affilié, mais il se tenait en rapport avec les principaux conjurés. L'association, fondée à Grenade vers la fin de 1815, s'était étendue sur tout le pays en moins d'une année. Le Saint-Office avait les yeux sur ces menées et faisait main basse sur tous les associés que ses familiers lui signalaient. Van Halen, arrêté une première fois à Jaen, faillit être fusillé; il aurait été passé par les armes si, grâce à l'intervention de ses amis, on n'avait reconnu quelque irrégularité dans les ordres donnés à ce sujet. On crut même lui devoir une compensation, et par l'intermédiaire de son protecteur le comte de Montijo, gouverneur de Grenade, il obtint une promotion de grade.

Van Halen profita de la liberté qu'il venait de recouvrer, et d'un congé qu'il alla passer en Andalousie, pour rallier à un centre commun les diverses sociétés secrètes qui couvraient le pays. Envoyé à Murcie en garnison, il y devint l'âme de toutes les conspirations : le cercle de cette ville l'avait choisi pour président. Au milieu de ces menées révolutionnaires, il fut trahi par un homme à qui il avait accordé sa confiance. Arrêté une seconde fois, il fut conduit et écroué dans les prisons du Saint-Office le 21 septembre 1817. Il y souffrit le plus cruel traitement et subit même la torture, sans révéler aux inquisiteurs les noms de ses complices que l'on tenait surtout à connaître. Si l'on n'avait espéré des révélations, le dernier supplice

ne se serait point fait attendre. Le récit de son évasion occupe, dans ses Mémoires, plusieurs chapitres qui offrent l'intérêt d'un roman. L'intrigue, conduite par une servante, nommée Ramona, qui mit Van Halen en communication avec ses amis du dehors, eut son dénouement le 30 janvier 1818. Caché pendant plusieurs mois à Madrid, il parvint enfin à quitter l'Espagne, ne fit que traverser la France et arriva en Angleterre. Alors commence pour le fugitif une odyssée qui remplit tout le second volume des Mémoires. A Londres, Van Halen retrouve quelques compatriotes exilés ou fugitifs comme lui, prend le parti d'aller offrir ses services à l'empereur Alexandre, se rend à Saint-Petersbourg, et, après des démarches multipliées, d'abord fort mal accueillies par le ministre de la guerre, obtient enfin, grâce à la protection d'un banquier espagnol établi dans la capitale de la Russie, un brevet de commandant dans un régiment de cavalerie de l'armée du Caucase. Le général Yermoloff lui fait bon accueil, et l'emploie dans l'expédition du général Muduloff contre Soumghai-Khan. Van Halen se distingue à la bataille de Josereh et surtout à l'assaut du fort. Il s'attendait à recevoir la récompense de sa valeur, et le général Yermoloff l'avait signalé à la bienveillance de l'empereur. C'est dans ces circonstances qu'il apprend les événements qui venaient de délivrer son pays du despotisme; il n'aspire plus qu'à retourner servir l'Espagne; il en sollicite l'autorisation, le général en chef appuie sa requête, à laquelle il est répondu de Saint-Petersbourg par un ordre d'expulsion. Yermoloff a beau intercéder en sa faveur, l'ordre est réitéré et exécuté avec cette sévérité que les autorités russes savent apporter à ces sortes de missions. Il fut reconduit de Tiflis à la frontière suisse, à travers la Pologne, l'Autriche et la Bavière, remis aux autorités de chaque pays où il entrait par la police de celui duquel il sortait, essayant un traitement aussi cruel qu'humiliant.

A quoi attribuer cette rigueur de l'empereur Alexandre, sinon à la divulgation, par quelque partisan de la France,

des faits relatifs à l'évacuation des places de Lérida et de Mequinenza?

En mai 1821, Van Halen rentre en Espagne. Il reprend sa place dans l'armée nationale en qualité de lieutenant-colonel du régiment de la Constitution, 4^e chasseurs à cheval. Et, le 12 septembre 1822, il est nommé commandant de la colonne mobile de Barcelone et fait la campagne contre l'armée du duc d'Angoulême venant rétablir sur le trône le roi Ferdinand VII. En décembre, il est chef d'état-major du général Mina. Après la victoire des Français rétablissant l'ancien régime, Van Halen, compris dans la capitulation de Barcelone, passe d'abord à la Havane et de là aux États-Unis. Des intérêts de famille l'ayant rappelé en Europe, il arrive dans les Pays-Bas, berceau de ses ancêtres.

Durant un séjour que Van Halen fit à Liège, il se lia avec les rédacteurs du *Politique*, qui jouèrent peu de temps après un rôle considérable dans les affaires de la Belgique. C'est M. Charles Rogier qui rédigea, sous la dictée du général, les Mémoires cités plus haut, publication, qui, bien qu'éditée à Bruxelles, sortit des presses de M. Lebeau, dont le nom ne tarda pas à devenir illustre dans une tout autre carrière. Van Halen avait épousé, pendant son dernier passage dans les rangs de l'armée espagnole, la sœur du général Quiroga. Il vivait tranquillement avec sa famille à Bruxelles, quand survinrent les événements de 1830. Déjà, après les troubles du 29 août, il avait prêté son concours à la garde bourgeoise pour le rétablissement et le maintien de l'ordre. Au moment de la crise suprême, lorsque les troupes du prince Frédéric entrèrent dans la ville de Bruxelles, dans le dessein de la soumettre, Van Halen se trouva du côté des patriotes. On avait besoin d'hommes ayant fait la guerre et dont le nom pût inspirer de la confiance aux combattants. Charles Rogier songea au militaire expérimenté dont il avait, trois ans auparavant, retracé la carrière; il fit appeler Van Halen à l'hôtel de ville, où siégeaient encore ce qui restait à

Bruxelles des membres de la commission centrale de sûreté. Séance tenante, un arrêté, au bas duquel on lit les noms de d'Hoogvoorst, de Rogier et de Joly, conféra à don Juan Van Halen le commandement en chef des forces actives de la Belgique. Le général porta immédiatement, par une proclamation, sa nomination à la connaissance des combattants et concerta avec les principaux chefs un plan d'attaque qui obtint un prompt et entier succès et contraignit les Hollandais à évacuer le Parc d'abord, puis successivement toutes les parties de la ville et des faubourgs qu'ils avaient occupées. Un des premiers actes du gouvernement provisoire, dont la constitution complète date du 26 septembre, fut de confirmer Van Halen dans ses fonctions; mais en les restreignant. Un arrêté du 30 limita son commandement à la province du Brabant méridional. Ce fut le point de départ des dissentiments entre le général et le gouvernement provisoire. On craignait de voir l'autorité militaire placée dans la main d'un seul homme, d'un étranger, prendre une influence prépondérante sur les destinées du pays. Le mot de « 18 brumaire » fut même prononcé dans des pourparlers qui avaient pour objet d'amener Van Halen à donner spontanément sa démission. Le général, à qui la demande en avait été faite officiellement et par écrit, s'abstint d'y répondre, et le gouvernement provisoire prit, à la date du 5 octobre, un arrêté en vertu duquel Van Halen était nommé lieutenant général en disponibilité de service. Un traitement de dix mille francs par an lui était alloué en reconnaissance des services rendus par lui; une pension de cinq mille francs était assurée à sa veuve par la *nation belge*. L'arrêté portait en outre : « Le gouvernement belge se réserve d'accorder au commandant Van Halen telles distinctions honorifiques que son dévouement à la chose publique et ses services rendus à la cause belge auront pu mériter. »

Rendu à ses loisirs, Van Halen eut la malheureuse idée de faire une tournée dans les principales localités de la Bel-

gique qui avaient fourni des combattants durant la lutte dont Bruxelles venait d'être le théâtre; son intention était d'aller remettre des certificats aux volontaires qui avaient affronté les dangers sous ses yeux. Il se mit en route le 15 octobre voyageant à cheval, accompagné de deux aides de camp, comme aurait pu le faire un général inspecteur, se mettant en rapport avec les commandants militaires, passant même des revues et haranguant les troupes. Il avait déjà visité Gand, Bruges, Ypres, Courtrai, Tournai et Ath. Par une coïncidence singulière, des troubles éclatèrent dans quelques-unes des villes qu'il venait de visiter. Ces agissements, qui ne convenaient guère à un militaire en disponibilité de service, avaient été signalés au gouvernement et lui avaient inspiré d'autant plus d'ombrage que depuis quelque temps on avait répandu le bruit, certainement mensonger, que Van Halen entretenait des intelligences avec le parti orangiste. L'ordre fut envoyé de l'arrêter à Mons; il y subit une détention d'un mois et ne fut mis en liberté qu'après une minutieuse instruction, qui aboutit à un arrêt de non-lieu rendu par la chambre du conseil du tribunal de première instance de Mons, le 19 novembre 1830. Les antécédents du général ont dû exercer une fâcheuse influence sur les esprits, et ici, comme en Russie, il subit les conséquences de sa conduite en 1814. Il le sentit si bien lui-même qu'il crut devoir publier, comme complément de ses Mémoires, une brochure intitulée *les Quatre Journées de Bruxelles*, dans laquelle, après avoir raconté les événements mémorables auxquels il a pris part, avant de faire le récit de son arrestation à Mons et de son procès, il s'attache à réfuter les assertions du maréchal Suchet au sujet de Lérida.

Van Halen ne fut plus remis en activité. Au mois d'avril 1831, il s'adressa par lettre au régent, lui offrant ses services pour être mis à la tête de corps francs qu'il était question d'envoyer dans le Luxembourg. Il ne fut donné aucune suite à cette demande. Au mois

d'août de la même année, lors de l'invasion du prince d'Orange, Van Halen, se rendit spontanément au quartier général pour offrir ses services. Sa Majesté le reçut très gracieusement, mais ne jugea point à propos de l'employer. Enfin, par un arrêté royal du 15 mars 1835, Van Halen fut déclaré dégagé de toute obligation de service envers la Belgique. Il ne tarda point à retourner dans son pays. Le gouvernement belge lui avait accordé, à titre de pension, la moitié de son traitement. Il mourut à Cadix, le 8 novembre 1864. Il avait assisté en 1822 et 1823 à deux sièges en Espagne, à quatorze combats et batailles, dont une en Géorgie au service de la Russie. Il avait reçu quatre blessures graves, dont une sur la tranchée au service de cette dernière puissance, ayant gagné deux décorations sur le champ de bataille, celle de Saint-Vladimir de Russie et celle de Saint-Ferdinand d'Espagne au combat de Vandrel. Il était en outre commandeur de l'ordre de Léopold.

Les Mémoires de don Juan Van Halen ont été publiés en langue française, à Bruxelles, chez Tarlier; ils portent le titre suivant: *Mémoires de don Juan Van Halen*, chef d'état-major d'une des divisions de l'armée de Mina, en 1822 et 1823, écrits sous les yeux de l'auteur, par Ch. Rogier. Bruxelles, H. Tarlier, 1827, in-8°. Imprimerie de Lebeau-Ouwerx, Place du Spectacle, à Liège. Ils ont paru aussi à Paris, chez Renouard; en anglais, à Londres, chez Cobbourn; et à New-York, chez Duyt; en allemand, à Stuttgart, chez Loudorud; en hollandais, à Rotterdam, et en espagnol, à Paris, chez Renouard. Toutes ces éditions ont vu le jour dans la même année.

L. ALVÉ.

HALEWYN (Georges DE), humaniste, naquit avant 1473 et mourut en 1536. Il était issu d'une ancienne maison noble, qui tirait son nom du bourg HALEWYN ou HALLUIN, dans la Flandre française, à un kilomètre environ de Menin. Son père Jean, seigneur de Halewyn, vicomte de Roulers, etc. (+ 1473), conseiller et chambellan du duc de Bour-

gogne, grand et souverain bailli de Flandre, se distingua comme vaillant et habile capitaine sous les règnes de Philippe le Bon et de Charles le Hardi. La mère de Georges, Jeanne de la Clite, dame de Comines, vicomtesse de Nieuport, avait été gouvernante de Marie de Bourgogne et de Philippe le Beau ; elle était nièce du célèbre historien Philippe de Comines. A sa mort (1512), Halewyn releva de la seigneurie de Comines et hérita de ses autres titres. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude des lettres latines et grecques, et parcourut, dans le but de s'instruire, l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie et l'Espagne.

Vers 1507, il épousa Antoinette de Sainte-Aldegonde, fille de Nicolas de Sainte-Aldegonde, seigneur de Noircarmes et d'Honorine de Montmorenci, qu'il perdit après quelques années de mariage ; elle lui laissa un fils du nom de Jean, né en 1509, et deux filles, Jeanne et Anne.

En 1519, lors de la prise de Tournai, les grands de la cour de Charles V l'engagèrent à entrer dans l'état ecclésiastique, afin de monter sur le siège épiscopal de la cité qu'on venait de conquérir. Il reçut les premiers ordres, mais ce projet n'eut pas d'autre suite. Il accompagna, en qualité d'orateur, l'ambassade envoyée par Charles à Henri VIII d'Angleterre et prit part aussi à quelques expéditions militaires. Plus d'une fois on l'appela à donner son avis dans les conseils de la couronne, mais il préféra toujours aux honneurs publics le charme des paisibles études ; dans son château de Comines se trouvait réunie une magnifique bibliothèque, qui faisait l'admiration de tous les visiteurs et dont Guichardin, Buzelin et Marchant parlent avec le plus grand éloge. Aimant par-dessus tout à vivre près de ses livres, Halewyn attira à Comines des hommes instruits, entre autres le grammairien Despautère, dont il se fit le Mécène. Il correspondit aussi avec les littérateurs belges les plus estimés de son temps, tels qu'Erasmus, Vivès, Barlandus.

Il écrivit plusieurs ouvrages en latin et en français et contribua beaucoup, par

une traduction française de l'*Éloge de la folie*, à répandre en France la célèbre satire d'Erasmus. Antoine de Bergues, abbé de Saint-Bertin, ayant imputé les tendances du livre, Erasmus, pour s'excuser, lui écrivit (lettre 284, datée de Louvain le 13 décembre 1517) qu'Halewyn avait agi contre son gré en le traduisant, et ajoutait qu'il y avait fait des additions, des retranchements et des changements arbitraires.

Plus tard, il combattit, par un écrit en français, l'hérésie de Luther ; mais certains théologiens lui reprochèrent de ne pas l'avoir réfutée avec assez d'exactitude, et Josse Clichtove, de Nieuport, lui opposa l'ouvrage intitulé : *Improbatio quorundam articulorum Lutheri a veritate catholica dissidentium et in quodam libello Gallico, qui hic discutitur, non satis exacte nec recte impugnatorum*. Paris, 1533, in-4°.

La même année 1533, Halewyn publia à Anvers, chez Cocus, quelques opuscules écrits en latin sur l'étude de cette langue, et imprimés sous le titre de : *Restauratio linguae latinae*. Nous avons cherché en vain un exemplaire de ce livre, devenu si rare que de Reiffenberg en révoquait en doute l'existence (*Bulletin du bibliophile de Techener*, 1^{re} série, n° 8). Pourtant M. Polain (*ibid.*, n° 24) dit en avoir vu un exemplaire ayant 90 ff., petit in-8°, non chiffrés. Un avis aux lecteurs y disait que l'ouvrage était distribué en six livres et en donnait les titres comme suit : *De concordia grammaticorum ; De eruditione puerorum ; De libris per ordinem legendis ; De vera elegantia ; De arte epistolica ac de puerorum epistolis primis ; De sententiis Ciceronis, ex epistolis ejus familiaribus, hujus ætatis epistolis convenientibus ; De puerorum quæstionibus*. Mais l'exemplaire ne contenait que les trois premiers livres ; l'édition finissait par ces mots : *Hæc de libris legendis sufficiunt, sequuntur tres libri a pueris legendi*. M. Polain dit ignorer si les trois derniers livres ont été imprimés. L'ouvrage était écrit longtemps avant l'impression : la préface, adressée à Jean Despautère, est datée du 24 octobre 1508.

La première partie de ce traité devait être la plus intéressante; Halewyn y exposait ses idées sur le moyen d'acquérir le plus sûrement une connaissance exacte de la langue latine. La lecture et l'imitation des bons auteurs lui semblaient plus propres à atteindre ce but que l'étude des règles de la grammaire. *Grammatica*, disait-il, *non prodest, sed magis impedit. Non ergo linguæ latinæ est fundamentum, sed impedimentum*. Il développa cette idée dans plusieurs autres écrits, notamment dans celui dont il va s'agir et dont nous avons extrait le passage cité. Quand il eut fait connaître son opinion à Érasme, celui-ci ne l'approuva pas entièrement : « Je ne suis, dit-il, ni de l'avis de ceux qui, méprisant tout précepte, veulent étudier le latin dans les auteurs seuls, ni de ceux qui substituent la grammaire à la lecture des écrivains : il faut des règles, mais en petit nombre » (lettre 510, datée de Louvain le 21 juin 1520).

La Bibliothèque royale de Bruxelles possède un autre écrit d'Halewyn, préparé pour l'impression, mais qui ne vit jamais le jour. Acheté en avril 1822, par Van Hulthem, dans une vente publique, il avait appartenu antérieurement aux chanoines de Tournai. C'est un recueil de notes sur les premiers livres de l'Énéide, ayant pour titre : *Georgii Haloini Cominiique domini annotationes super Virgilii codicem, cum commentis Servii, Donati et Judoci Badii Ascensii, ab ipso Badio Ascensio Parisiis impressum anno a Christi nativitate 1500*. L'auteur dit avoir remarqué que Servius, Donat et Badius expliquent mal divers passages de Virgile, surtout parce qu'ils veulent l'interpréter d'après les règles de la grammaire, règles auxquelles le poète n'a point en égard, et aussi parce que, dépourvus d'expérience et de la connaissance des choses dont parle Virgile, ils étaient exposés à se tromper, comme se trompe un aveugle qui discute des couleurs. Halewyn s'efforça donc de redresser les erreurs de Badius et des anciens commentateurs; mais, quoiqu'il prétende mieux connaître les antiquités, à son tour il se trompe

plus d'une fois, par exemple quand il affirme que le *peplum* est une coëffe semblable à celle des Sœurs Grises, que l'*impluvium* est une gouttière et le *compluvium*, une petite cour.

Il laissa encore en manuscrit des traités sur les déset les osselets des anciens, sur les vêtements des Romains, sur la métrique; des notes sur Plaute, sur Pierre l'Arétin, sur le traité de Budée concernant l'as et ses parties, des lettres, des dialogues et des recueils de formules. Il écrivit aussi sur la musique, qu'il cultivait, paraît-il, avec zèle et dont il favorisait les progrès. C'est donc avec raison qu'il fut célébré par ses contemporains comme un grand ami et protecteur des lettres.

Après avoir fait un si noble usage de sa fortune, le seigneur d'Halewyn mourut de phthisie à Comines, en septembre 1536, et fut inhumé dans l'église paroissiale du village. Incendiée en 1579 par les calvinistes, cette église fut démolie plus tard par Vauban, quand il fortifia Menin. Ainsi disparut le mausolée de Georges, sur lequel on lisait l'épithaphe suivante :

*Munera qui speravit ante famosa superba,
Pro dulci Aoniūm ludo et sudore Minerva,
Nec tamen abstulit regum, si quando vocatus,
Concilis, gravibus consultans publica dictis;
Nec patrie duros sudanti Morte labores
Defuit, et neutram contempsit tempore laudem;
Qui quos antiqua populos ditioe tenebat
Legibus instituit, fuerant ut tempora, sanctis;
Communi genitrix, Halwyni cui pater arcem
Jure dedit, prisca majorum laude regendam;
Ejus hōbes clausos cives hoc marmore, mentem
Pronas Ei precibus commenda, siste viator,
Æternum cineres faciet qui rivere cursus.*

Jean, fils de Georges, fut tué en 1544 d'un coup d'arquebuse à Vitry, quand il passait la Marne à la tête d'une compagnie dont il était capitaine; il laissait un fils, Louis, mort jeune et enterré à Bruxelles, à Sainte-Gudule. Les biens de Jean passèrent à sa fille Jeanne, qui avait épousé en 1559, Philippe de Croy, duc d'Aerschot, prince de Chimai, etc. Charles de Croy, le fils de Philippe, né le 11 juillet 1560, fit transporter la bibliothèque de son bisaïeul au château de Beaumont, sa résidence favorite, où il se plut à l'agrandir. Puteanus l'engagea à léguer ses riches collections à l'Univer-

sité de Louvain et l'avait d'abord persuadé; mais il changea d'avis avant sa mort, qui eut lieu le 13 janvier 1612, et les livres, ainsi que les manuscrits de Georges d'Halewyn furent vendus publiquement à Bruxelles, en 1614. Le catalogue de la vente se trouve à la Bibliothèque de Louvain.

L. Roersch.

Paquot, *Matériaux manuscrits*, t. II, p. 1056. — Goethals, *Lectures relat. à l'hist. dessc.*, t. IV, p. 46. — Sweert, *Ath. belg.*, p. 273. — Sanderus, *De script. Gand.*, p. 45. — Foppens, t. I^{er}, p. 338. — Le Gay, *Catal. descr. des manuscrits de la bibl. de Lille*, 1848, préf. p. xviii. — F. Nève, *Mém. sur le coll. des Trois Langues*, p. 330. — Van Even, dans le *Bulletin du bibl. belge*, t. IX, p. 380.

HALEWYN (François), seigneur de Zweveghem, homme d'Etat, fils de Josse, seigneur de Roosebeke, Merckem, Vesste, Zweveghem, vicomte de Harlebeke, et d'Adrienne de Blasere, naquit en Flandre pendant le premier quart du xvi^e siècle, et mourut le 30 mai 1585. Appartenant à une famille très distinguée de Flandre, il fut successivement appelé à remplir les fonctions d'échevin du Franc de Bruges (1559 à 1580), puis de bourgmestre dudit Franc (1573), de gouverneur de Malines (5 octobre 1572 au 8 octobre 1574) et de haut bailli et capitaine d'Audenarde (août 1573). Revenu d'une mission diplomatique en Angleterre, il fut fait prisonnier par les gens du prince d'Orange lorsqu'ils s'emparèrent de Termonde (6 septembre 1572), et conduit à Malines, où il recouvra la liberté, en même temps que les évêques d'Arras et de Namur, lors de la retraite du Taciturne (2 octobre 1572). Cette arrestation était due en partie à certaines sympathies manifestées par lui en faveur de la cause de Philippe II. Plus tard, il montra des tendances opposées, qui lui valurent une position marquante pendant les événements du xvi^e siècle. Il prit part (1576), en qualité de commissaire, aux négociations de la Pacification de Gand et à celles du traité de Huy, pendant lesquelles il tint un langage très exalté. En 1576, il fut envoyé, au nom des Etats généraux, en Angleterre, dans le but d'obtenir de la reine Elisabeth un emprunt de vingt mille livres sterling destinées au service

de la révolution, et prit aussi part à l'acte d'union de Bruxelles (9 janvier 1577). Pendant la même année il fut du nombre des commissaires désignés pour négocier un arrangement avec don Juan, gouverneur général des Pays-Bas. De concert avec l'abbé de Sainte-Geترude à Louvain et le seigneur de Champagny, il engagea le prince d'Orange à se rendre à Anvers, la ville la plus agitée des Pays-Bas durant les troubles religieux. Bientôt il changea complètement d'allures et d'opinion, au grand étonnement de ses anciens amis politiques. Suivant en tous points la défaillance de Philippe de Croy, ônc d'Aerschot, Halewyn se joignit au parti des malcontents. Il s'aperçut que le gouvernement des Pays-Bas ne lui avait pas été très défavorable en 1564, 1566 et 1567 lorsqu'il l'avait chargé de remplir des missions à Liège, en Angleterre, auprès du duc de Clèves et de l'empereur. Après sa conversion politique, il devint le serviteur le plus zélé du gouvernement, en se distinguant par une inimitié implacable, parfois cruelle à l'égard de ses anciens amis. C'était plus qu'il ne fallait pour le perdre. Au moment de vaquer aux séances des Etats de Flandre, à Gand, il fut arrêté (18 octobre 1577), par ordre d'Hembyze et de Ryhove, les deux chefs du parti exalté, et renfermé dans l'hôtel du second, puis transféré à la Cour du Prince en cette ville. C'était une espèce de prison d'Etat, dans laquelle il fut détenu en compagnie de plusieurs personnages haut placés devenus suspects. En vain réclama-t-il sa mise en liberté, en vain Elisabeth, reine d'Angleterre et le comte de Leicester écrivirent-ils des lettres en faveur des prisonniers (30 décembre 1578); rien n'y fit. Enfin, ils furent tous emmenés (24 janvier 1579) à Termonde et remis entre les mains de Ryhove, sous prétexte de les faire transporter à Cologne et à Juliers pour y attendre leur jugement, conformément aux ordres de l'archiduc Matthias, gouverneur des Pays-Bas, et du prince d'Orange. Halewyn et ses compagnons y subirent des angoisses terribles. On en

trouvera le récit dans les mémoires du personnage.

Ryhove reconduisit ses prisonniers au milieu des plus cruelles tortures morales, à leur ancienne prison à Gand (31 mars 1579). Là d'autres ennemis les attendaient. Mais, à la suite d'un complot bien ourdi, Halewyn et ses compagnons parvinrent à s'échapper (15 juin 1579). Rôdant au milieu des champs pendant la nuit, ils furent rejoints par leurs persécuteurs, qui les ramenèrent à la prison, sauf Schouteet, Vilain et Halewyn. Celui-ci se tint longtemps caché dans une pièce de blé, arriva exténué de fatigue et de privations à Roulers, puis à Lille, où il se trouva hors de danger et complètement libre.

Après la prise de Courtrai par les Espagnols (27 janvier 1580), Halewyn fut nommé (5 septembre 1580), grand-bailli de cette ville et de sa châtellenie. Pendant son administration; il se souvint avec amertume des mauvais traitements qu'il avait subis pendant sa longue détention. Il s'en vengea cruellement en poursuivant sans pitié ses anciens amis les protestants, sans même épargner les membres de sa famille, reconnus comme ennemis du régime espagnol.

Outre les lettres politiques signées de sa main et reproduites dans les *Bulletins de la commission d'histoire*, il écrivit encore ses propres mémoires, mis au jour par M. Kervyn de Volkaersbeke, sous le titre de : *Mémoires sur les troubles de Gand* (1577 à 1579), in-8°, Bruxelles, 1865. Halewyn épousa successivement : 1° Jeanne Bette, 2° Anne de Moorslede, 3° Marie de la Barre, qui se dévoua souvent, mais inutilement, auprès du prince d'Orange, pour obtenir la liberté de son mari. Il n'eut de descendants que de sa première femme.

(Ch. Piot.)

Bulletins de la Commission royale d'histoire, 1re série, t. XVI. — Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. I et II. — Hookey van Papendrecht, *Analecta Belgica*, t. II, 2e partie. — Kervyn de Volkaersbeke et Diegerick, *Troubles des Pays-Bas*. — Gachard, *Correspondance du Taciturne*, t. III. — Id., *Rapport sur les archives de la chambre des comptes à Lille*. — Piot, *Vlaamische kronyk*. — Pieter Bor, *Nederlandsche oorlogen*, t. Ier. — Graen van Prinsterer, *Archives de la maison d'Orange*, t. V, VI et VIII. — De Jonghe, *De une van Brussel*, t. I. — Piot, *Correspondance de*

Granvelle, t. IV. — Butkens, *Supplément aux Trophées de Brabant*, t. II. — Wiersbitzky, *De iachtig jarige oorlog*, t. XVIII. — Jaessen, *De Kerkhervorming te Brugge*, t. II. — Gailliard, *Bruges et son Franc*, t. 1er. — *Calendar of state Papers, foreign*, 1360-1377.

HALITGAIRE, ou HALITCHARIUS, ALIGARIUS, HAICARIUS, etc., écrivain ecclésiastique, florissait au IX^e siècle. L'investigation historique n'a rien révélé sur son lieu de naissance, ni sur les premières années de sa vie : il apparaît, en 817, comme évêque des diocèses de Cambrai et d'Arras, alors soumis à une seule crosse épiscopale. En 822, Ebbon, archevêque de Reims et métropolitain d'Halitgaire, appréciant le zèle et les lumières de sa foi, se l'adjoignit dans ses missions évangéliques en Saxe et en Danemark. En 825, notre prélat prit une part importante aux travaux du concile tenu à Paris touchant le culte des images, et se rendit à Aix-la-Chapelle avec l'évêque Amalaire pour y soumettre à l'empereur Louis le Débonnaire, au nom de l'assemblée, le recueil des sentences des Pères qu'elle avait élaboré sur cette pratique de dévotion catholique. Ce prince, jugeant d'Halitgaire digne des plus hautes fonctions, le députa, en 828, vers Michel le Bègue, à Constantinople, pour cimenter la paix et l'union entre les deux empires. L'année suivante, il assista au concile réuni à Paris pour aviser à la réforme des mœurs, notamment du clergé et de la cour impériale; il fit, en 831, avec Achar, évêque de Noyon, la translation du corps de saint Monboul, abbé du monastère de Laguy, et mourut le 25 juin de la même année. Il fut inhumé à l'abbaye du mont Saint-Eloy, près d'Arras.

Halitgaire composa, sur les instances d'Ebbon, archevêque de Reims, un Pénitentiel, qui n'est, à vrai dire, qu'une compilation des canons des conciles, des épîtres décrétales des Pères, des épîtres canoniques des Papes, des passages de l'Écriture et des témoignages des écrivains ecclésiastiques. Halitgaire divisa son Pénitentiel en cinq livres; plus tard, il en ajouta un sixième, entièrement extrait du Pénitentiel romain. L'ouvrage est intitulé *Opus de vitiis et virtutibus*,

remediis peccatorum et ordine vel judiciis penitentiae sex libris absolutum. Henri Canisius a publié les cinq premiers livres, t. V, II^e partie. Ils figurent dans la *Bibl. des Pères*, t. XIV, p. 906. Le 6^e livre a été mis par Stewart dans le supplément de Canisius. Hugues Ménard l'a reproduit dans le tome III de son *Sacramentaire de saint Grégoire*.

Ces cinq premiers livres d'Halitgaire ont été attribués à Raban Maur, archevêque de Mayence, et insérés parmi ses œuvres. En revanche, Canisius a rapporté à Halitgaire, pour l'avoir trouvé dans le même manuscrit que l'ouvrage précédent, la paternité d'un autre Pénitentiel, sans nom d'auteur. Enfin, en 1724, Martène et Durand ont publié le plan d'un troisième Pénitentiel d'Halitgaire. Le manuscrit de l'abbaye de Saint-Mathias de Trèves, où ils l'ont découvert, n'indique pas le nom de l'auteur; mais la chronique d'Alberic sur l'an 850 nous apprend que l'ouvrage fut composé par Halitgaire du temps d'Ebbon, et qu'il était intitulé : *De vita sacerdotum*.

Emile Van Akenbergh.

Hist. littér. de la France, t. IV, p. 504. — Dom Ceillier, *Hist. génér. des auteurs sacres et ecclési.*, t. XVIII, p. 533. — Dupin, *Nouv. bibl. des auteurs ecclési.*, t. VII, p. 152. — Le Glay, *Cameracum christ.*, p. 43.

HALLARD (Louis-Joseph), ecclésiastique, homme de lettres, professeur, né à Nivelles, le 17 décembre 1806. Après avoir achevé d'une manière brillante ses humanités au collège de sa ville natale, il entra au séminaire archiépiscopal de Malines et, ses études théologiques achevées, ayant reçu la prêtrise, il fut nommé à des fonctions pastorales d'abord à Loupoigne et ensuite à Houtain-le-Val, deux communes de l'arrondissement de Nivelles. Il y conquit bientôt l'affection de ses paroissiens. Les loisirs que lui laissait l'exercice de son ministère, il les employait à la culture des lettres, et il acquit à la fois le renom de prédicateur éloquent et celui d'esprit littéraire. Ses supérieurs ecclésiastiques, frappés de ses aptitudes, le signalèrent aux organisateurs de l'université catholique de Louvain, et quand la retraite

de M. Cazalès y laissa vacante la chaire de *littérature française*, c'est l'abbé Hallard qui fut appelé à l'occuper. On lui confia ensuite le cours d'*histoire des littératures modernes*. Il ne donna ce dernier cours que durant quelques semestres. Les modifications qui furent apportées, en 1849 et en 1857, à la législation du haut enseignement avaient fait disparaître ce cours du programme des examens à subir devant les jurys. C'était en même temps l'effacer du tableau des leçons données dans les universités. L'influence de ces lois avait fait baisser le niveau des études dans les collèges et les athénées en rendant les universités accessibles à des élèves qui n'avaient point achevé leurs humanités. Force fut bien alors d'y suppléer en créant, pour les institutions d'enseignement supérieur, des cours négligés par les élèves durant leur passage au collège. Hallard fut donc chargé de faire un cours de composition qui appartient en réalité au programme de la rhétorique.

Appelé chaque année soit à Liège, soit à Gand, dans les jurys combinés, il s'y rencontrait avec des professeurs des universités de l'Etat : il y fit toujours preuve d'autant de goût que de savoir, il y apportait un esprit conciliant et impartial qui lui valut l'estime de tous ses collègues.

Le gouvernement lui confia souvent la mission de juge des concours institués entre les athénées et les collèges et entre les universités. Il fit plusieurs fois partie du jury chargé de décerner les prix quinquennaux de littérature française.

Hallard n'a publié aucun ouvrage, absorbé qu'il était par la préparation de ses cours et par les occupations multipliées qu'on imposait à sa bonne volonté. Ce n'est point qu'il n'eût cédé quelquefois à l'attrait de la poésie; mais s'il faisait des vers, c'était pour célébrer quelque événement actuel, de famille la plupart du temps; ses amis, ses élèves, ses collègues dans le professorat formaient cette famille à la voix de laquelle sa muse ne fut jamais sourde.

Il conservait une affection tendre au troupeau qu'il avait quitté à regret; il

allait le revoir à chaque vacance, et c'est à Loupaigne que, selon ses dernières dispositions, il fut inhumé le 12 du mois d'août 1865. Il était mort à Louvain le 8 du même mois, et c'est au milieu de ses anciennes ouailles qu'il voulut reposer.

L. Alvin.

HALLE (*Adam DE LA* ou *DE LE*), trouvère et musicien, né à Arras vers 1220, mort à Naples en 1286. Cette biographie serait moins conjecturale si l'on pouvait prendre au pied de la lettre tout ce qu'Adam dit de lui, de sa famille et de ses amis. Avec son dernier éditeur, M. de Coussemacker, nous croyons qu'il faut se défier des bourdes et des hableries que le joyeux satirique prodiguait aux fêtes du Puy, où il régnait en maître. Ces fêtes artésiennes du XIII^e siècle ressemblaient fort à des saturnales où les plus grandes hardiesses étaient sans conséquence. Le père de ce railleur, maître Henri de la Halle était un lettré, peut-être officier de la commune; il jouissait d'une certaine aisance et d'une assez grande influence dans sa ville. Le jeune Adam fit ses premières études aux écoles d'Arras, fort célèbres alors; puis son père l'envoya à l'abbaye de Vaucelles, située sur l'Escaut, à peu de distance de Cambrai. Il y prit l'habit des clercs, non pas pour devenir prêtre, mais pour y étudier les sept arts, selon la tradition. C'est dans ce monastère cistercien qu'il composa les deux seules chansons pieuses qu'on ait de lui. Il se disposait, sans doute, à succéder un jour aux fonctions de maître Henri. Mais à peine revenu dans la maison paternelle, il subit l'influence épicurienne de ses compagnons; on le surnommait le *bossu*, soit à cause d'une épaule un peu haute, soit plutôt à cause de son humeur joviale et de ses étourdissantes saillies. Dans son poème sur Charles d'Anjou, il disait de lui-même :

On m'aple *bochu*, mais je ne le sui mie.

Au milieu de cette vie dissipée, il devint éperdument amoureux de la belle *Maroie*, jeune personne plus riche d'agrément que des avantages de la for-

tune. Il lui consacra ses meilleures chansons. Le père d'Adam s'opposa à ce mariage, bien que la jeune fille, dit Paulin Paris, méritât l'affection qu'elle avait inspirée, et par la force de son caractère et par la solidité de son esprit. Il y a d'ailleurs quelque chose d'élégant, à la Pétrarque, dans la façon dont il parle de sa Laure : « Quand je l'aperçus » pour la première fois, nous dit-il dans » le *Jeu de la Feuillée* (et cette fois sans » raillerie gauloise) le ciel était pur, le » soleil pénétrant, l'air embaumé de » parfums et rempli du chant des oiseaux. » Au milieu d'un bois, près d'une fontaine qui jaillissait sur un sable émaillé » de verdure, elle m'apparut comme une » vision... » Dans un jeu-parti avec le riche bourgeois d'Arras, Jean Bretel, grand faiseur de chansons, Adam dispute le renom de loyauté parfaite en amour : « Certes, sire Jehan, lui dit-il, » l'amour ne vous ferait pas renoncer à » votre or; et cependant j'ai fait beau- » coup plus, j'ai dit adieu à l'étude, à la » science (*clergie*), et je dois savoir com- » ment il faut aimer, s'il suffit pour cela » de sentir vivement. »

En vain maître Henri renvoya-t-il son fils à l'abbaye de Vaucelles. L'amour l'empêcha d'y rester; mais à peine revenu à Arras, il fut impliqué avec son père dans une de ces agitations communales alors très fréquentes, surtout dans les villes de grande industrie et d'opinions assez libres. On y citait grand nombre d'Albigéois et de Vaudois. Une taille extraordinaire de vingt mille livres tournois ayant été imposée fut répartie avec une partialité criante. On accusa même le maire, les échevins et l'abbé de Saint-Vaast d'avoir levé plus de deniers qu'il n'en était demandé. On ne vit plus que satires, pamphlets, chansons injurieuses; Adam surtout devait être mis à contribution pour sa verve facile et mordante. Il suffit pour s'en convaincre de lire quelques scènes de raillerie locale insérées dans sa farce aristophanesque : *Le Jeu de la Feuillée*. Pour un bon mot il eût tout sacrifié. Si beaucoup de bourgeois » Arrageois de la cité et de la ville » furent bannis, ou du

moins obligés de s'expatrier quelque temps, les premiers qui s'éloignèrent furent certainement Adam et son père. Dans le *Congies Adans*, publié intégralement par Barbazan, on lit : « Quel qu'ait été le premier emploi de mon temps, la conscience m'a toujours indiqué ce que j'avais de mieux à faire. Je déplore les années dont le monde a dissipé la fleur... Arras ! Arras ! ville de haines, de querelles et de trahisons ! jadis si noble et si brillante ! On va répétant que l'on vous restaure ; mais on y aime trop l'argent (croix et piles). Je salue toutefois en partant les généreux qui ont donné tant de belles fêtes ; mais on a fauché la ville de si près qu'on y a coupé ce qui faisait l'agrément de la vie !... Adieu donc, amours ! je vous dois, après tout, quelque chose ; car, si d'abord vous m'avez arraché à l'étude, c'est vous aussi qui m'en avez rendu la passion. Vous m'avez inspiré l'espoir de reconquérir et l'honneur et l'estime... »

Le poète se retira à Douai vers 1266 ; il paraît avoir été hébergé avec son père chez le trouvère Baude Fastoul. Contrairement à l'opinion de Monmerqué et de Coussemacker, Paulin Paris estime que le *Congies Adans* a été fait plus tard et se rapporte à un autre voyage, celui de Paris. Une des plus gracieuses chansons d'Adam, la quatorzième, nous le fait voir sur le chemin de sa ville natale après un assez court exil : « Plus j'approche de mon pays, plus mon amour pour lui se renouvelle et se rallume. Plus en avançant il me semble joli, plus l'air est doux, plus je trouve douces gens. Cela me fit arrêter ici longuement, et ceci encore qu'en y arrivant, j'aperçus dames si dignes d'honneur qu'un peu de la contenance de *ma dame* en l'une je vis, tellement que j'eus comme une saveur d'elle qui me réjouit à cette ressemblance. Ainsi fait la tigresse au miroir, quand pris sont ses faons ; elle croit réellement, en apercevant son image, trouver ce qu'elle cherche ; pendant ce temps celui qui les enlève s'enfuit. Ne faites pas de même, Dame, pour moi, et ne m'oubliez pas

« non plus si je demeure trop longtemps.
« Car c'est en votre ressemblance, comme
« au miroir, que je trompe mon ennui.
« Près de vous, et non pas ici, est le
« cœur et l'espérance. »

Car à vous est, non pas chi,
Li cuers et li esperanche.

Il revenait donc plus ou moins fidèle. Avait-il déjà obtenu le consentement de son père, pour épouser Maroie ? De Coussemacker croit qu'il ne se maria qu'au retour de Douai, puisque, dans une autre chanson, il parle de l'oubli de Maroie « pour son amant ». Si son *Jeu de la Fenillee* a été composé après l'exil de Douai, il faut reconnaître, par certaines confidences peu discrètes et même peu convenables, qu'il ne tarda pas à se repentir de s'être laissé fasciner par l'amour. Il y avoue tout net que ses illusions sont détruites, que « sa faim est apaisée » et qu'il va laisser sa femme chez son père pour s'en aller à Paris acquérir savoir et honneur. Sur quoi, un de ses amis, Rikiers lui dit assez justement : « *Voirement estes vous muables, en vérité, vous êtes bien changeant !* »

Adam suivit les cours de l'Université ; mais ce ne fut pas pour longtemps. Paulin Paris semble même mettre en doute cet épisode d'étudiant ; car dans toutes ses poésies ordinairement si personnelles, si intimes, on ne trouve rien sur Paris. De Coussemacker conjecture qu'il retourna même à Vaucelles (pour peu de temps, il est vrai), et que c'est alors seulement qu'il aurait composé en l'honneur de la Vierge Marie les chansons 28^e et 34^e :

Merchi de mon fol errement !
Et se tart vous est réclamée...

On ignore à quelle époque il s'attacha à la maison de Robert II, comte d'Artois, neveu de saint Louis et surnommé le Vaillant et le Bou. Avec ce prince et le comte Guillaume de Dampierre ou de Flandre, il alla successivement en Egypte, en Syrie et en Palestine. Lorsque le pape Urbain IV eut offert la couronne de Naples à Charles d'Anjou, le trouvère artésien s'établit à cette cour, bien que l'historien Giovanni Villani assure que ce frère de saint Louis ne

prit jamais de plaisir aux mimes, aux troubadours et aux gens de cour. Peut-être sa femme, Béatrix de Provence, tint-elle à Naples une cour d'amour ou de poésie, comme autrefois Sibylle d'Anjou et Éléonore de Guienne. Adam était probablement arrivé à la suite des chevaliers flamands qui vinrent au secours de la dynastie française des Deux-Siciles. Quoi qu'il en soit, c'est à Naples qu'il composa son *Robin et Marion* ainsi que le poème du *Roy de Sézile*. Dans une sorte de prologue dramatique intitulé *Jeu du Pèlerin* et que De Coussemacker veut attribuer à Adam de la Halle lui-même, on trouve ce qui s'est absenté d'Arras pendant trente-cinq ans, raconte à des *rillains* en fête qu'il a entendu vanter en Pouille :

Un clerc net et soutien, grascieus et noble
Et le nonpair du mont. Nés fu de ceste vile
Maistre Adam li Boehus estoit chi apelés
Et là Adans d'Arras...

Ce même pèlerin raconte qu'Adam était surtout aimé de Robert d'Artois, celui qui fut régent du royaume napolitain après les Vêpres siciliennes et la mort de Charles d'Anjou. Adam mourut à Naples en 1286, comme on peut le conclure de certains vers composés par son neveu Jehan Mados.

Le manuscrit de La Vallière, n° 2736 de la Bibliothèque nationale et daté du XIII^e siècle, contient un texte complet et correct d'Adam de la Halle.

1^o Trente-quatre chansons. Ce sont tantôt des odes d'un ton élevé, tantôt de gracieuses plaintes d'amour. Plus d'une pièce a été composée pour un ami ou pour un prince. Musique maniérée, facture quelquefois gracieuse, mais moins mélodieuse que dans les jeux-partis. — 2^o Seize partures ou jeux-partis. Vrai champ clos pour les paradoxes de la gaie science. Les tenants de cette joute contre Adam sont Jehan Bretel, Audefroy, Dragon, Greivillier, Ferri, Evrar, Rogier, Cuvelier, Jehan de Marly et la dame de Danemoy-Theses. — Pour un loyal amant, est-ce le bien qui domine en amour? est-ce le mal? — Quel est l'amant le plus content? est-ce le platonique? — Adam à Rogier : Je sup-

pose que vous aimiez ma femme et moi la vôtre; mais ni l'un ni l'autre de nous n'est payé de retour. Voudriez-vous qu'allant plus avant, je fusse accueilli par la vôtre et vous par la mienne (c'est l'éternelle conspiration des troubadours et des trouvères contre le mariage)? — 3^o Dix-sept rondeaux toujours accompagnés de musique. On n'en peut guère séparer le texte. Adam est le seul harmoniste dont il soit resté de bons spécimens. Fêtis l'appelle le dernier *déchanteur*. Dans ses rondeaux ou triolets, on trouve une espèce de déchant dans lequel les trois parties chantaient les mêmes paroles. — 4^o Sept motets. Pas de forme poétique déterminée. Ce sont des fragments de plain-chant qui servent de thème. Le poète-musicien y plaisante sur ses amis et même sur sa maîtresse dans les strophes les plus disparates. On y trouve toute la variété des tailles des troubadours et des coupes des grands *lays* des trouvères. — 5^o *C'est li congié Adan d'Arras*. À l'imitation des *comjatz* de Provence, les poètes d'Arras raffolaient de ce genre de satire. Celle d'Adam, conçue en quatorze douzains octosyllabiques, s'élève quelquefois jusqu'au ton de l'ode pour s'adoucir en mélancolique élégie ou, par un nouveau tour de force, éclater en virulents iambes. — 6^o *C'est du Roy de Sézile*. C'est un fragment de chanson de geste en l'honneur de Charles d'Anjou. Dans les 378 alexandrins assez mal équilibrés par laisses monorimes de 20 vers, on raconte la jeunesse du prince, ses amours, ses batailles, et surtout la lutte qu'au nom du pape il entreprit contre l'excommunié Mainfroy. La louange du trouvère courtesan y est souvent d'un goût déplorable :

Que je eroi, qui mon cuer fenderoit à moitié
Du bon prince li verroit la figure entaille.

Néanmoins, il se flatte d'avoir *radrechié* cette histoire princière gâtée par d'autres ménestrels. En somme, le style solennel ne lui va guère. — 7^o *Le Jeu de la Feuillée* (nommé aussi *li Jous Adan*, ou du *marriage*). Ce singulier mélange de farce et de sottie est généralement considéré comme la plus ancienne co-

médie française. Cela ressemble à ce qu'on appellerait une *revue d'année* jouée au Puy d'Arras, à la fête de Mai. La partie féerique offre de l'analogie avec la gracieuse fantaisie de Shakespeare : *le Songe d'une nuit d'été*. On y trouve quelques airs curieux. Partout un esprit créateur et une grande souplesse de génie. — So *Robin et Marion*, le plus ancien type de comédie-vaudeville ou d'opéra comique. C'est une pastorale (*li Jous du bergier et de la bergière*) de Perrin d'Angecort, traitée à la cour de Naples avec un peu moins de cynisme et un grand sentiment de véritable idylle à la manière de Théocrite. Versification élégante ; style franc et vif ; mélodies naturelles et qui semblent s'être inspirées d'airs populaires. Comme le fait remarquer De Coussemacker, cette musique révèle surtout l'originalité du compositeur artésien. On n'y trouve pourtant aucun morceau d'ensemble. En revanche, texte et musique sont en parfaite harmonie de simplicité. Comme en plusieurs scènes les bergers dansent au son des instruments, il y a lieu de croire que ces airs étaient orchestrés par Adam lui-même.

J. Stecher.

Histoire littéraire de France, t. XX. — E. De Coussemacker, *Œuvres complètes d'Adam de la Halle*. Paris, 1872. — *Théâtre français au moyen âge*, par Monmerqué et Francisque Michel. — A. Dinaux, *Trouvères artésiens*. — Fétis, *Histoire générale de la musique*, t. V.

HALLET (Gilles), peintre, né à Liège en 1620 et mort à Rome en 1694. Elève de son oncle Waltheré Damry, il partit fort jeune pour Rome, d'où il ne revint plus. On ne sait chez quel maître il travailla, mais il eut bientôt une réputation qui lui valut de nombreuses commandes. Il orna quelques églises de Rome, notamment Saint-Isidore et Santa Maria dell' Anima. Il envoya à ses parents et amis des dessins et des études qui ont été détruits lors du bombardement de Liège en 1691 ; la plupart de ces derniers travaux se trouvaient dans la maison de Damry, qui fut entièrement consumée. Gilles Hallet avait la composition facile, la couleur vigoureuse et possédait les principes de son art, ainsi que le démontrent ses quatre grands tableaux

de l'église de Santa Maria dell' Anima. Ces tableaux représentent : la *Nativité de la Vierge* ; le *Mariage de la Vierge* ; l'*Annonciation* et la *Visitation*. Ad. Siret.

HALLEZ (Germain-François), artiste peintre, né à Frameries (Hainaut), en 1769. Elevé dans l'atelier du sculpteur Selobas. A l'âge de dix-huit ans, après avoir remporté trois premiers prix à l'académie royale de dessin, de peinture et d'architecture de Mons, il reçut une gratification qui lui permit d'aller travailler en France pendant quelque temps. Il est probable qu'à Paris Hallet fréquenta l'atelier d'un des grands peintres de l'époque, car, à son retour, s'étant logé à Bruxelles, il y acquit un rapide succès, si bien que, en 1791, Marie-Christine et le prince de Saxe-Teschen le chargèrent de faire le portrait de l'empereur Léopold pour le conseil des finances. Notre artiste ne resta que deux ans à Bruxelles, il retourna à Mons, où, en 1802, il fut nommé directeur de l'Académie, poste qu'il conserva jusqu'en 1840. La ville de Mons doit à Hallet la conservation de sa magnifique église de Sainte-Wandru, dont la démolition avait été décrétée lors de la néfaste invasion française ; il se dévoua, se mit à la tête du mouvement de résistance dont un instant il crut être la victime ; mais, à la fin, sa résistance héroïque, peut-on dire, triompha, et l'église fut sauvée. De plus, il exerça une influence heureuse sur le goût des arts qu'il sut maintenir et fortifier à une époque où ils se voyaient l'objet de l'indifférence et du dédain de la masse du public. Enfin Hallet, dans l'exercice et la profession de sa double qualité de directeur et de professeur, déploya un zèle infatigable et un dévouement dont ses concitoyens ont gardé un vif souvenir.

Il peignit tous les genres, mais excella notamment dans le portrait et dans le paysage. Il semble n'appartenir à aucune école ; conserva une originalité tranchée, caractérisée par un coloris d'une fraîcheur et d'une netteté peu communes. Son dessin était serré et il composait harmonieusement. Hallet mourut en

1840. Parmi ses tableaux principaux il faut citer *le Christ en croix; l'Enlèvement d'Hylas; le portrait du général Beaulieu*, qui se trouve au musée communal de Mons; *la Jeune Mère attentive*. Ce dernier tableau, exposé à Paris, fut hautement loué par la presse française. M. Etienne Wauquière, un des successeurs d'Hallez à la direction de l'Académie, a publié, dans son *Iconographie montoise*, la liste des œuvres de notre artiste, qui a signé plus d'une de ses toiles de son sobriquet : *le petit Borain*. Ad. Siret.

HALLOIX (Pierre), historien, littérateur, hagiographe, né à Liège en 1572, mort en sa ville natale le 30 juillet 1656, était entré à dix-neuf ans dans la Compagnie de Jésus. Cet homme était admirablement doué. Ses dispositions natives le rendaient apte à la culture de toutes les sciences. Les langues classiques; l'histoire ancienne et moderne, sacrée et profane; la philosophie et la théologie; l'écriture et les Pères, tout lui était familier. Sa longue vie fut entièrement consacrée à ces graves études qui firent de lui un des plus savants hommes de son temps. Nous lisons, dans les *Delices du pays de Liège* : « Une merveilleuse sagacité de jugement, aidée d'une érudition aussi » vaste que son génie était fécond, le fit » particulièrement exceller dans la critique. » C'était, en effet, un commentateur de premier ordre, comme l'attestent ses notes sur un grand nombre d'ouvrages. Quant au génie qu'on lui attribue, il ne faut l'entendre que dans le sens général d'aptitudes, où il était pris au XVII^e siècle.

On en jugera par l'énumération de ses œuvres. La voici :

1. *Litteræ Japonicæ a R. P. Provinciali Societatis Jesu in Japonæ, ad R. admodum P. Claudium Aquavivam, præpositum generalem ejusdem Societatis, nuperrime transmissæ. Anno 1609 et 1610, mense Martio. In quibus novem Japonum in regnis Fingo, Sussuma, et Firando pro fide catholica interemptorum, res præclare gestæ et mors præciosa continentur. Vertit ex Italico Romæ impresso in latinum sermonem P. Petrus Halloix, sacerdos Soc.*

*Jesu. Duaci, typis Balthasaris Belleri, 1612, in-12, p. 136. Antverpiæ, apud Petrum et Joannem Belleros, 1615, in-8. — 2. Triumphus sacer SS. Terentiani et Socii Martyrum, sive Sacrorum utriusque corporum Atrebatu Duacum, gloriosa translatio. Et Duaci in eadem translatione publica et solemnis supplicatio, in quod omnes fere antiquitus usurpari solita in SS. Reliquiarum translationibus ceremoniæ sparsim commemorantur. Duaci, typis Natalis Wardavoir, 1615, in-18, p. 236. Cet ouvrage fut traduit sous le titre : « Le sacré triomphe des » saints martyrs Terentian et son compagnon, ou Discours de la glorieuse » translation et conduite de leurs saints » corps de la ville d'Arras en celle de » Douai. Avec les solennités de la procession générale faite à Douai en ladite » translation. Auquel sont rapportés la » plus grande partie des cérémonies gardées anciennement es translations des » saintes Reliques. » Composé en latin par le R. P. Halloix de la Compagnie de Jésus. Et depuis traduit en français par S. D. P. A Douai, de l'imprimerie de Pierre Arroy, 1615, in-8^o, p. 231. Avec figures dans le texte. — 3. *Anthologia poetica græco latina synonymis poeticis, eorumque auctoritatibus instructa, sed et variis sententiis, adagiis, priscis formulis passim respersa; opera Petri Halloix S. J., cum ejusdem latina interpretatione, et locorum difficiliorum expositione. Duaci, ex officinâ Joannis Borgardi, 1617, petit in-8^o, de XII-1186 pages, plus les feuilles pour la table. » Ce recueil, dit Duthillœul, m'a paru » un des plus complets et des mieux » entendus. Il atteste une véritable érudition dans le compilateur, et il peut » être d'un usage fort commode. Le soin » que l'auteur a pris de compulser les » ouvrages des poètes grecs ecclésiastiques lui donne surtout des droits à » la reconnaissance des hommes studieux auxquels son travail épargnera » de longues recherches. » — 4. *Vita et documenta S. Justini philosophi et martyris, scriptoris secundo sæculo nobilissimi, a R. P. Petro Halloix, Leodiensis e Soc. Jesu, scripta et concinnata. Accur-***

serunt e Menæo græcorum Justini elogia cum vitæ epitome nunc primum e græco latine reddita. Censura de S. Justini libris, eorumque ordine et inscriptione. Notæ ad ejusdem Justini vitam. Duaci, e typographia Balthasaris Belleri, anno M. DCXXII. Cum gratia et privilegio. In-8°, p. 376, et 24 ff. d'index, avec portrait gravé. — 5. *Vita P. Camilli de Lellis fundatoris religionis clericorum regularium infirmis ministrantium : conscripta italice a P. Sanctio Cicatello, ejusdem religionis sacerdote, latinitate donata a P. Petro Halloix S. J. presbytero.* Antverpiæ, ex offic. Plant. Balthasaris Moreti, 1632, in-8°, p. 448, sans l'ép. dedic., la préface et les tables. — 6. *Francisci Riberae et Societate Jesu in sacram B. Joannis Apostoli et Evangelistæ Apocalypsim commentarii. Editio nova et emendata, cum indice quintuplici, et auctoris vitæ, conscripta a R. P. Petro Halloix, ejusdem Societatis. His adjuncti sunt quinque libri de templo.* Antverpiæ, apud Petrum et Joannem Belleros, 1623, in-8°, p. 645 et 398. Titre séparé pour le dernier ouvrage. — 7. *Illustrium Ecclesiæ orientalis scriptorum, qui sanctitate juxta et eruditione, primo Christi seculo floruerunt, et apostolis convenerunt vitæ et documenta. Adjuncta sunt e Græcorum Menæo de iisdem sanctis viris Elogia græco-latina, ex ejusdem versione. Item Notationes et questiones quædam, ad vitam confirmationem et illustrationem pertinentes.* Duaci, ex offic. typographica Petri Bogardi, 1633, in-fol., p. xxvi-730. La vie de saint Denis, l'aréopagite fut imprimée avec les œuvres de saint Denis, publiées par le P. Cordier. Antverpiæ, Balth. Moretus, 1634, in-fol., t. II, p. 252-445. Le P. Halloix a publié le même travail pour le deuxième siècle, en 1636, in-fol., p. xxv-863, sans la table. En tête de ce volume se trouvaient plusieurs pièces de poésie : une ode pindarique, en grec et en latin, du P. Judocus de Mares, S. J.; une ode à la manière d'Horace, du P. Erard Foulon, S. J., et un anagramme du P. Andrees, à Tornaco, S. J.; Duthillœul (no 718) cite cet ouvrage comme étant imprimé chez les héritiers de Jean Bo-

gard, en 1633 et ajoute : « Imprimé de nouveau la même année chez P. Bo- » gard. » Le P. Halloix se proposait de publier d'autres volumes pour les deux siècles suivants. Le troisième était déjà fort avancé en 1642, mais il n'en a paru qu'un fragment : l'*Origenes defensus*. — 8. *Origenes defensus, sive Origenis Adamantii presbyteri amatoris Jesu vitæ, virtutes, documenta ; item veritatis super ejus vitæ, doctrinæ, statu, exacta disquisitio ad Sanctissimam D. N. Papam Innocentium X. Leodii, ex officina typographica Henrici et Joannis Matthiæ Hoviorum, 1648, in-fol., p. 403, avec 8 ff. de table. Ouvrage mis à l'index à Rome. Il était dédié à Innocent X dont les armoiries sont gravées sur un feuillet en regard de la dédicace. Le titre est en rouge et noir avec marques d'impression. Ce livre contenant l'apologie d'Origène et de sa doctrine fut réfuté par plusieurs érudits. (Voy. DE THEUX, *Bibliographies liégeoises*). — 9. *Commentarius in Evangelia quadragesima, complectens expositionem litteratam et moralem.* Parisiis, 1658, 3 vol. in-fol. (Les frères de Backer élèvent des doutes sur cet ouvrage dont le P. Sotwel ne parle pas.) — 10. Lettre au P. Morin de l'Oratoire, dans l'ouvrage intitulé : *Antiquitates Ecclesiæ orientalis, hoc est Epistolæ J. Morini et ad illum scriptæ, cum ejusdem vitæ.* Londini, Georges Wels, 1682, in-12. On connaît encore de lui : 1. *Commentarius in Epistolâ duodecim S. Ignatii (Antiocheni)*. — 2. *Vita venerabilis viri Antonii de Winghe, abbatis Lotiensis.**

Ferd. Loise.

Bouillet, *Dictionnaire universel et classique d'histoire*. — Delvenne, *Biographie des Pays-Bas*. — Beedelievre, *Biographie liégeoise*. — De Backer, *Ecrivains de la compagnie de Jésus*. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. II, p. 481. — *Delices du pays de Liège*, t. V.

HALLOY (Pierre DE), mathématicien, né le 16 avril 1707, dans le comté de Namur. Il entra fort jeune dans l'ordre des Jésuites et fut envoyé dès l'âge de quinze ans dans la province d'Autriche. Ses dispositions pour les sciences exactes lui firent obtenir la chaire de mathématiques supérieures aux collèges de Tyrnau et de Vienne. Puis, on le chargea

de donner le cours de philosophie à Gratz, où on lui confia la direction de l'Observatoire et du cabinet de physique, ce qui convenait mieux à ses goûts. Enfin, il fut nommé supérieur de l'établissement des Jésuites, à Marbourg, où il mourut le 23 juillet 1789.

Ses ouvrages, écrits en latin, ont trait aux sciences. Les principaux sont : le *Novum principium mechanicæ* et la *Nova methodus arithmetica et algebrae*.

On rencontre dans ses œuvres des démonstrations claires, un ordre méthodique et quelques découvertes heureuses.

H. GEDDOLS.

De Backer, *Ecrivains de la Compagnie de Jésus*, t. VI.

HALMAIL (Pierre), souvent désigné sous le nom de MELLIS, naquit à Tongres au commencement du xvi^e siècle et y mourut en 1578. Ayant embrassé la règle de Saint-Augustin, il devint prieur de son ordre dans sa ville natale. Doué de talents d'administration, il réussit à conduire à bonne fin la construction d'un monastère et d'une église répondant à tous les besoins. Foppens lui attribue un livre intitulé : *Exhortationum capitularium et epistolarum piarum volumen*.

J.-J. THOMISSEN.

Foppens, *Bibliotheca belgica*.

HALMALE (Henri VAN), évêque d'Ypres, né en 1624, de famille noble à Anvers. Son père, qui portait le même prénom, avait épousé Catherine d'Altena, et occupait en 1647 la première charge de la cité, comme le témoigne l'épître dédicatoire de l'oraison funèbre de Balthasar-Charles d'Autriche, fils de Philippe IV, prononcée en cette année par le chanoine Gregoire-Maximilien Happort à la cathédrale d'Anvers : *Nobiliss et amplissima Dominis Henrico Van Halmale et Antonio Sicori, equiti, consulis, ceterisque urbis antecerp. senatoribus*.

Henri Van Halmale prit le grade de licencié dans l'un et l'autre droit à l'Université de Louvain, et acheva ensuite de brillantes études à l'École des Arts et à la Pédagogie de Lille. Entré fort jeune dans la cléricature, il devint

successivement chanoine de la cathédrale d'Anvers, official et enfin doyen, en 1658.

Nommé évêque d'Ypres, il fut sacré le 28 octobre dans la chapelle du séminaire archiepiscopal par l'archevêque Alphonse de Berghes, assisté de l'évêque d'Anvers, Ambroise Capello, et de l'évêque de Namur, Ignace-Augustin de Grobendonck. Bien qu'ayant pris possession de son siège dès le 23 septembre 1672, il ne fit son entrée solennelle dans sa ville épiscopale que le 23 décembre suivant. A ce moment, plus vif que jamais, un conflit qui durait depuis nombre d'années, divisait l'autorité civile et ecclésiastique et le chapitre d'Ypres. Vainement, afin que le souvenir de Jansenius disparût, *ut dispereat memoria ejus* (lettre de l'interne, 19 février 1657), avait-on enjoint d'enlever l'épithaphe gravée sur sa tombe dans la cathédrale; les chanoines défendirent la mémoire de leur évêque avec une opiniâtreté toute flamande : la pierre, enlevée à leur insu, fut remplacée. A la fin, cependant, l'opposition dut céder, et l'épithaphe disparut définitivement, à la suite d'ordres impérieux adressés par l'interne et le gouverneur général à Mgr Van Halmale.

Le 20 février 1673, il ajouta aux règlements synodaux un remarquable décret relatif à l'ordination (*Collectio statutorum Ipresium anni 1673*, p. 411-424). Il mourut, en revenant d'une tournée pastorale à Furnes, le 19 avril 1676, à l'âge de cinquante-deux ans.

Il fut inhumé, dans le haut du chœur de sa cathédrale, à côté de son prédécesseur François de Robbes, à gauche de l'orneille Jansenius, sous une dalle de marbre blanc, portant cette épithaphe :

D. O. M.
HENRICVS
DEI ET APOSTOLICE SEDIS GRATIA
VNDICESIMVS IPRESIENSIS EPISCOPVS,
CINIS ET UMBRA
OBIIT DIE XIX APRILIS
M.D.C.LXXVI. ETATIS 52.
REQUIESCAT IN PACE.

Cinis et umbra était sa devise.

Emile Van Arenbergh.

De Castillon, *Sucria Belgii chronologia*, p. 530.
Sanderus, *Flandria illustrata*, t. II, p. 316. —

Historia episcopatus Iprensis ex antogr. Dni Gerardii e Meestere, collecta cura et studio duorum ducc. Brug. sacerdotum. A. Vandenpeereboom, Vpriano, t. VI, p. 436, 438, 413.

HALS (François, le vieux. Peintre célèbre, né à Anvers en 1584, mort à Haarlem en 1666. Une des grandes familles artistiques de la Hollande est celle des Hals. Non seulement elle occupa le rang le plus élevé dans l'art, mais encore elle appartenait aux plus anciens et plus honorables noms de la ville d'Haarlem. On l'y trouve depuis l'année 1350. Plusieurs de ses membres furent tour à tour bourgmestres et échevins de 1447 à 1501. Ces fonctions sont de nouveau remplies par Pierre Hals, échevin de 1574 à 1575, régent de l'orphelinat en 1577 et maître des orphelins en 1577 et 1578. Ce Pierre Hals épousa en 1579 Elisabeth Coper, et la même année il quitta sa ville natale pour aller s'établir en Belgique. Son fils aîné était encore né à Haarlem, mais le second, le célèbre François Hals naquit dans les provinces méridionales. Malines avait passé jusqu'à présent pour le lieu de sa naissance, c'est une erreur. Le père de Frans fixa d'abord sa résidence dans cette dernière ville, mais il la quitta sans doute pour aller habiter Anvers, où naquit, selon toutes les probabilités, l'artiste dont nous nous occupons. Voici sur quoi cette assertion est basée : Frans Hals épousa en premières noces Anne Herman, et, dès 1611, établi à Haarlem, il y présentait au baptême son fils Hermans; les registres de baptême tenus avec soin, disent: Frans Hals, d'Anvers. En 1617, Hals devenu veuf, épouse à Spaerdam (sur l'attestation de la ville d'Haarlem) Elisabeth Reyniers. Le registre porte : Frans Hals, d'Anvers. Trois fois encore, à propos de ses trois enfants, on trouve rappelée l'origine anversoise de Frans Hals. Ce sont là des faits qui nous semblent devoir être acceptés. C'est donc à Anvers que ce peintre reçut sa première éducation artistique et, peut-être, eut-il les mêmes maîtres que Rubens. Subit-il l'influence de ce dernier à son retour d'Italie en 1609? C'est ce que l'on serait tenté de

croire sans pouvoir l'affirmer; dans tous les cas, ce ne fut pas pendant longtemps, car en 1611 on baptisa son fils à Haarlem, ville qu'il ne quitta plus. M. E. Neeffs qui a fait d'intéressantes recherches sur les peintres malinois, n'accepte point l'origine étrangère des Hals. Il appuie ses motifs d'extraits de registres où le nom de Hals apparaît dès 1487; les prénoms de Pierre et de François y figurent à plusieurs reprises, en 1477, 1529, 1559, 1560, 1563 et 1570. C'est quelque chose sans doute, et nous voulons bien admettre qu'une branche au moins de cette famille était malinoise, ce qui expliquerait d'une façon plausible l'établissement du père de Frans à Malines, mais jusqu'à des preuves plus amples rien n'infirme le récit et les documents de M. Van der Willegen, l'historien des peintres d'Haarlem. Van Dyck visita ce grand artiste en se rendant à Londres et voulut en faire son compagnon de route, mais Hals se trouvait content et heureux où il était, et refusa; les deux artistes firent mutuellement leurs portraits et se quittèrent.

Des documents découverts par M. Van der Willegen, établissent qu'en 1616, Hals fut sévèrement réprimandé par le magistrat pour ivrognerie et sévices graves envers sa femme. Il promit alors de s'amender. La suite prouva que s'il n'eut plus rien à démêler avec la justice, la moralité et l'ordre laissèrent beaucoup à désirer chez lui. Devenu veuf en 1616, il se remaria, comme nous l'avons dit, en 1617, et sa première fille naquit neuf jours après. Cette seconde femme lui donna huit enfants et lui survécut. En 1617-1618, Hals était membre honoraire de la société de rhétorique des *Wynghaedranken*; en 1629, il fut chargé de quelques travaux par la ville; en 1644, il était *Vinder* de la confrérie de Saint-Luc. A partir de cette époque jusqu'en 1662 il n'est plus guère parlé de lui, si ce n'est en 1652, où malheureusement des actes officiels constatent que le grand peintre était tombé dans la gêne; il dut, plusieurs fois, être aidé par la ville et en reçut enfin, en 1664, une pension de 200 florins, qu'il ne tou-

cha que pendant deux ans à peine, puis-
qu'il mourut le 29 août 1666. Sa veuve
dut à son tour recourir à la charité offi-
cielle. En 1675, elle obtint quatorze
sous par semaine. On ignore ce qu'elle
devint, ce qui peut faire supposer qu'elle
mourut misérable, ignorée et fut enter-
rée comme telle. Une aussi triste fin
pour ces deux pauvres vieillards est à
peine compréhensible lorsque l'on songe
que plusieurs de leurs fils étaient vi-
vants, établis et cultivaient l'art avec
succès. L'un d'eux occupa même quel-
ques années plus tard la charge de
Viander dans la corporation. Hals fut
enterré dans la grande église le 2 sep-
tembre 1666. Outre tous ses fils cités
comme peintres, il eut encore deux filles,
Adrienne et Marie et un fils, Pierre, qui
fut admis comme innocent dans une fon-
dation charitable en 1642. Houbraken
raconte qu'un des fils de Hals alla aux
Indes orientales. Le registre de l'Eglise
reformée constate qu'en 1654 une attes-
tation ecclésiastique fut remise à Pierre
pour s'en servir aux Indes. Ce Pierre
Hals est-il l'innocent qui guérit plus ou
moins ? C'est ce que l'on ignore. Enfin,
on cite encore comme ayant paru dans le
Catalogue Quinkard, à Amsterdam, en
1773, un tableau hardiment peint par
un Henri Hals reste inconnu dans l'his-
toire de l'art.

Les principales œuvres de Frans Hals
sont : à Haarlem, *un Repas d'arquebu-
siers, des Officiers d'arquebusiers, les Ré-
gents de l'hôpital de Sainte-Elisabeth* ; à
Delft, des portraits ; à Rotterdam, un
portrait de l'historien P. Bor ; à Paris,
le portrait de Descartes ; à Amsterdam,
son portrait et celui de sa femme, en
pied ; un portrait ; des tableaux d'arque-
busiers ; à Londres, *la Gaîté du jeune
âge*, portrait en pied ; à Berlin, deux
portraits d'homme, un portrait de
femme, le portrait du professeur hollan-
dais Jean Aeronius ; à Dresde, un por-
trait d'homme ; à Munich, un tableau
de famille ; à Bruxelles, *un Cavalier
assis*, un portrait d'homme daté de 1645.

François Hals introduisit en Hollande
la manière large et belle de l'école de
Rubens et eut une grande influence sur

les artistes de ce pays ; admirable fer-
meté dans la pose de la couleur ; grande
fraicheur et vivacité d'idée, dessin sûr,
sentiment généralement bon, quoique in-
clinant vers la froideur. Coloris très
inégal dans les chairs, parfois jaune et
doré, parfois fin et argenté, ordinaire-
ment clair, mais souvent sombre et vi-
goureux. Ses peintures sont aussi fort
inégales, ce qu'il faut attribuer à sa trop
grande facilité. Dans ses meilleurs por-
traits il est digne de Van Dyck qui esti-
mait grandement ses talents. Ce sont
toutes ces qualités, attribués du mérite
des deux brillants chefs de l'école fla-
mande, qui nous autorisent à compren-
dre Hals parmi les gloires de notre pays,
abstraction faite des origines histo-
riques de sa famille, qui ne sont d'ail-
leurs pas encore élucidées.

Nous compléterons cette notice qui
est presque la reproduction textuelle de
celle que nous lui avons consacrée dans
notre *Dictionnaire des peintres*, par la
mention des prix obtenus par les ta-
bleaux de Frans Hals dans les ventes
publiques. Il est utile de remarquer que
ce n'est que depuis une trentaine d'an-
nées que notre artiste a été placé sous
son véritable jour, grâce surtout à
M. Burger (Thore). Depuis lors les prix
se sont élevés et parfois accentués au
delà du raisonnable. Hoet (collection
Frank 1762) mentionne un tableau de
Hals (*le Peintre embrassant sa femme*),
vendu 10 florins 5 sous (1) ; vente
Enschedé, à Haarlem (1786), *le Seigneur
Ramp et sa maîtresse*, 21 florins ; vente
Leuglier (1788), *le Rome/pot*, 370 li-
vres ; vente Fesch (1845), portrait,
138 scudi ; vente Pourtalès (1865), por-
trait d'homme, 51,000 francs ; même
vente, deux portraits, 3,750 francs ;
vente Van Brienne de Grootelindt (1865),
petit portrait d'un gentilhomme (Van
Heythuysen), 35,000 francs ; vente Vis-
Blockhuysen (1870), portrait de Johan-
nes Hoorbeek, 11,600 francs ; vente
Pérecire (1872), portrait de femme,
21,000 francs ; vente Lirsingey (1876),
portrait d'homme, 12,100 francs ; même

(1) Le catalogue de Hoet mentionne beaucoup
de tableaux de Hals vendus à des prix dérisoires.

vente, pendant du précédent, 5,300 fr.

Les anciens n'ont guère gravé d'après Hals, sauf Coelers et Suyderhoef entre autres. En revanche, depuis une vingtaine d'années les meilleurs aquafortistes se sont emparés de ses œuvres pour les reproduire à l'envi dans des revues, des journaux d'art et des recueils spéciaux. Parmi ces derniers il importe de mentionner l'ouvrage suivant, avec une étude sur le maître et ses œuvres, par C. Vosmaer : *Frans Hals. Eaux-fortes*, par le professeur William Unger. Leyde, Sythoff, 1873. Le maître habile à qui l'on doit les dix eaux-fortes réunies sous ce titre, a également gravé, d'après Hals, des tableaux qui ont paru dans diverses publications notamment : *le Musée d'Amsterdam*, de Buffa, et *le Musée de Vienne*, de Miethke. Jacquemout et Flameng ont également gravé d'après Hals. Enfin, disons que ce grand peintre s'est représenté dans le tableau de 1639 du musée d'Haarlem. Ce portrait se trouve gravé à l'eau-forte sur le titre de l'ouvrage, édité par Sythoff et ne rappelle en rien celui que l'on voit dans le livre d'Houbraken. Ad. Siet.

HALSBERG (Jean), théologien et écrivain protestant, né à Courtrai en 1560, mort à Amsterdam en 1606 ou 1607. Il fut élevé à l'Académie de Genève aux frais de la ville d'Amsterdam où ses parents avaient acquis le droit de bourgeoisie. Paquot ne l'a point renseigné dans ses Mémoires pour servir à l'*Histoire littéraire des Pays-Bas*, et Victor Gaillard a oublié de le mettre au nombre des Belges qui ont joué un rôle en Hollande entre l'abdication de Charles-Quint et la paix de Munster. C'est là notre excuse pour parler de lui et mentionner ici deux de ses ouvrages. En voici les titres exacts :

1. *Bybel der natuere, dat is, van de waerheit der christelycke Religie teghen de Athenten, Epicuran, Heyden, Joden, Mahumedisten en andere ongeloofighe, door Philips Mornay, heere van Plessis, nu eerst verduytsch met verclaringhen van reker duyster woorden, redenen ende spreken. Hierby zyn noch ghedaen drie*

registers, door J. Halsbergium. Amsterdam, 1602, 40. — 2. *Godsalige Betrachtinge oter eenige psalmen des conincklichen Propheten David.*

C. A. Rahlenbeek.

Vander Aa, *Biog. woordenboek*, Ed Harderwyck, v. VIII. — De Navorscher, v. V, p. 99.

HAM (Jacques VAN), ou HAMMIUS, juriscônulte, poète, naquit à Gand dans la première moitié du xvi^e siècle. Attiré, à l'issue de ses études humanitaires, vers la jurisprudence, il s'en fut prendre, ou ne sait dans quelle université, le bonnet de docteur en l'un et l'autre droit, et revint ensuite se fixer dans sa ville natale, où il épousa la fille de Gilles Braeckelman, avocat distingué au conseil provincial de Flandre. Van Ham, qui fréquenta le barreau au moins dès l'an 1573, se délassait de ses travaux juridiques en courtisant la muse latine ; c'est ainsi qu'il a laissé un ouvrage : *Epigrammata varia, et Epitaphia*. Gandavi, in-12. Cette œuvre renferme, un nombre assez considérable de pièces. Quantité d'autres, restées manuscrites aux mains de ses héritiers, méritaient incontestablement, au dire de Sanderus, de voir le jour. Sweertius, de son côté, vante la verve et l'élégance de notre poète ; mais il faut rabattre de ces éloges, si l'on en juge par les vers de Van Ham, qui figurent en tête de l'*Aldenardias* de Yetzweirts, et dont voici les premiers :

*Sicut Alexander merito dicebat Achillem
Felicem, quod erat præconem nactus Homerum,
Ejus qui laudes celebrasset et inclyta facta
Carmine perpetuo, sic tu quoque jure beata
Aldenarda, potes dice, sortita poetam
Lujus ab ingemo, vena quod divite manat,
Semper honos, nomenque tuum, laudisque mane-
bunt.*

Tout le reste est de cette inspiration banale, sans ailes, qui ne parvient pas à s'élever au-dessus du terre-à-terre de la simple prose. *Musa pedestris*, disait Horace.

Émile Van Aeneuberg.

Sanderus, *Fland. illustr.*, I, 358 ; *De script. Flandrie (de Gandav)*, lib. II, 61. — Sweertius, *Ath. belg.*, 365. — Paquot, *Matér. manuscr.*, t. I^{er}, p. 830 ; *Mein. litt.*, t. XVI, p. 137 — Foppens, *Bibl. belg.*, t. I^{er}, p. 515. — Hofman-Peerikamp, *Liber de vita, doctrina et facultate nederlandorum qui carmina latina composuerunt*, 117. — Piron, *Levensbeschryvingen*.

HAMAL (François), écrivain, né en 1610, à Namur, de la noble famille de ce nom, mort à Mons, en 1655, entra dans la Compagnie de Jésus en 1628. Selon les habitudes de l'ordre, il enseigna successivement la rhétorique, la philosophie et la théologie.

On a de lui l'ouvrage suivant :

Litteræ annuæ provinciae Paraguarie, S. J., ad adiudum R. P. Mutium Intelliscum ejusdem societatis præpositum, generale missæ a R. P. Jacobo de Beroa, Paraguarie præposito provinciali, ex Hispanico autographo latine redditæ à P. Francisco de Hamal Belga societatis ejusdem insulis. Typis Tossani Leclercq, 1642, in-8o, p. 347.

Ferd. Loise.

P. Solwel. — Paquot, *Mémoires littéraires*, t. II. — Les frères de Backer, *Ecrivains de la Compagnie de Jésus*. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. 294.

HAMAL (Henri-Guillaume), compositeur de musique, né à Liège, en 1685, mourut dans cette ville le dimanche 3 décembre 1752, âgé de soixante-sept ans. Dès qu'il sut lire et écrire, Hamal fut admis à la cathédrale de Saint-Lambert, comme enfant de chœur. Il attira bientôt l'attention du maître de chapelle Lambert Pietkin, qui lui donnait des leçons de solfège et d'harmonie. Ses progrès furent rapides. En 1708, à peine âgé de vingt-trois ans, il fut chargé de diriger la maîtrise de l'église Notre-Dame, à Saint-Trond. Il continua à travailler, etudia l'italien, et se fit remarquer par son talent de compositeur. En 1711, le jeune musicien fut nommé maître de chapelle à la cathédrale de Saint-Lambert, à Liège. Quelques années plus tard il obtint la direction de cette maîtrise.

Hamal compose plusieurs messes et des motets orchestres, qui restèrent longtemps au répertoire des églises de Liège. On connaît encore de lui un psaume *Laudate pueri*, un *Te Deum*, ainsi que de nombreuses scènes et chansons comiques en wallon, en français et en italien. Malheureusement ces diverses œuvres n'ont pas été publiées. Henri-Guillaume Hamal fut un des regenerateurs de l'art musical au Pays de Liège, en y introduisant les

méthodes de chant des grands maîtres italiens de l'époque.

L. De Sagher.

HAMAL (Jean-Noël), fils d'Henri-Guillaume Hamal, naquit à Liège, le 23 décembre 1709, et mourut dans cette ville le 26 novembre 1778. Son père, après lui avoir donné les premiers principes de la musique, le fit entrer comme enfant de chœur à la cathédrale de Saint-Lambert, où il reçut des leçons du contrapontiste Henri Dupont. Les progrès du jeune Hamal furent si marqués que ses parents l'envoyèrent à Rome, au mois de mai 1728. Il y prit Joseph Amadori pour professeur. Pendant son séjour en Italie, il composa des psaumes et des motets qui lui valurent de sérieux éloges. En 1731, Hamal revint à Liège pour être attaché à la maîtrise de l'église Saint-Lambert. En 1738, il y remplaça son père comme maître de chapelle. Cette même année, il inaugura, à l'hôtel de ville, des séances musicales et y fit exécuter, avec grand succès, deux oratorios : *David et Jonathan* (1745) et *Jonas* (1746).

Bien que sa réputation fût parfaitement établie, Hamal voulut se perfectionner dans son art. Il retourna en Italie pendant l'hiver de 1749 pour y suivre, à Rome, les leçons de Jomelli, et à Naples, celles de François Durante.

Au mois de décembre 1750, Hamal reparut à Liège, et fit jouer deux nouveaux oratorios *Jonathas* et *Judith*, qui furent fort applaudis.

Ce nouveau voyage en Italie avait mûri ses idées. Il voulut créer l'opéra-comique liégeois. Son premier essai *li Voyage di Chaudfontaine* (opéra burlesque en trois actes, paroles de De Harlez, Vivario, Cartier et Fabry), fut représenté pour la première fois à l'hôtel de ville, le dimanche 23 janvier 1757. Un journaliste du temps, rendant compte de l'exécution de cet opéra, s'exprime ainsi :

« Ce sont des symphonies gracieuses,
 « des accompagnements bien travaillés
 « et relatifs au sujet, un chant naturel
 « qui s'unit avec les mots sans rien
 « perdre de sa force ni de ses grâces,
 « et dont la vérité a entraîné au Per-

« golèse liégeois tous les suffrages (1). »

La partition du *Voyage di Chaudfontaine*, réduite pour piano et chant par L. Terry, comprend un prélude et trente morceaux de chant (2).

Li Ligeois egagi (3) et *li Fiesse di Houte-si-plout* (4) eurent une réussite très grande.

Les Ypocontes, opéra burlesque en trois actes, paroles de De Harlez, fut représenté le 17 février 1758. « Quatre opéras « comiques, qu'il (Hamal) a donnés en « deux ans, ont développé des talents « qu'on ne saurait s'empêcher d'admirer. Le caractère général de sa musique est d'être savante et facile, « gracieuse et variée. Les deux premiers « actes des *Ypocontes* ont été exécutés « avec le succès le plus flatteur » (5).

Ces œuvres de Hamal révélaient un talent neuf et original. Dans tous les concerts, fêtes ou réunions publiques, on exécutait un des opéras du maître liégeois.

Hamal produisit encore plusieurs oratorios, cantates et psaumes qui furent fort remarqués.

A une science profonde de l'art musical, Hamal joignait une grâce et une fraîcheur d'idées qui n'étaient pas communes à cette époque. Il fut tout à la fois un régénérateur et un vulgarisateur de la musique au Pays de Liège. Voici la liste des œuvres musicales de Hamal, dont le plus grand nombre n'ont pas été publiées :

Les oratorios *David et Jonathas* (1745), *Jonas* (1746), *Jonathas* (1750), *Judith* (1751); quatre opéras *li Voyage di Chaudfontaine*, *li Ligeois egagi*, *li Fiesse di Houte-si-plout*, *les Ypocontes*; cinq cantates dont quatre en wallon et une en français; un *Te Deum* (1763); deux psaumes orchestrés *In exitu Israël* et *In te, Domine, speravi*; six quatuors pour deux violons, viole et basse (Liège et Paris, 1753); six symphonies à quatre parties (Liège et Paris, 1759).

L. De Sgher.

(1) *Journal encyclopédique*, février 1757, p. 142.

(2) Le premier acte du *Voyage di Chaudfontaine* a été exécuté à Liège le 7 et le 13 avril 1867, sous la direction de L. Terry, professeur au Conservatoire.

HAMAL. (*Henri*), fils de Dieudonné Lambert Hamal, naquit à Liège, le 20 juillet 1744, et mourut dans cette ville le 17 septembre 1820. Il était petit-fils d'Henri-Guillaume Hamal et neveu de Jean Noël.

Son oncle lui donna des leçons d'harmonie et, en 1763, lui conseilla d'aller en Italie pour terminer ses études musicales. Le jeune Henri fut reçu à Rome, à l'*Hospice liégeois*. Après un séjour de sept ans en Italie, il revint à Liège et fut nommé, en 1770, sous-directeur de la maîtrise de Saint-Lambert. Il en prit la direction en 1778, à la mort de son oncle. Hamal dut abandonner cette position au mois de février 1793, lorsqu'on décréta la démolition de la cathédrale. Sa réputation d'excellent musicien le fit bientôt désigner comme membre du jury de l'instruction publique du département de l'Ourthe.

En 1796, Hamal conçut le projet de fonder à Liège une *Ecole de musique*. Il en démontra l'utilité dans un *mémoire* qu'il adressa au ministre de l'intérieur, à Paris, le 27 décembre 1797. Le 9 janvier il en parlait à Grétry dans ces termes : « Il est si doux, mon ami, d'oublier de malheureux musiciens que je « connais depuis trente ans, que j'ai « résolu de sacrifier le peu d'années « qu'il me reste à les aider. C'est à vous « de me seconder et qu'il est réservé de « soutenir à Paris la gloire de la musique de Liège, que vous avez tant illustrée, et à moi, de faire mettre en « pratique les excellents conseils que « vous donnez dans votre ouvrage, que « je ne cesse de lire. Au reste, si je ne « réussis pas dans mon projet, je n'aurai « rien à me reprocher; j'aurai toujours « la satisfaction de me dire que j'ai fait « tout mon possible pour obliger mes « concitoyens. Mais, vous et moi, nous « ne verrions pas sans peine tomber l'art « musical dans notre commune patrie, « où il a eu tant de succès jusqu'à présent. » L'idée de Hamal ne mourut

(3) Opéra bouffe en deux parties, paroles de Fabry, représenté le 14 avril 1757.

(4) Fantaisie musicale en trois actes, paroles de Vivario, exécutée au mois de janvier 1758.

(5) *Journ. encyclopédique* de févr. 1758, p. 126.

point, car le 23 avril 1827, on ouvrit, à Liège, le *Conservatoire de musique*. Henri Hamal a composé plusieurs cantates qui eurent un grand succès, et le 27 janvier 1775, il fit représenter au théâtre de Liège, un opéra en trois actes : le *Triomphe du sentiment*.

L. De Sagher.

Notes manuscrites de la bibliothèque de l'université de Liège. — De Becdelièvre, *Biographie liégeoise*, t. II — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, 2^e éd., t. IV. — Gathy *Musikatisches Conversations-Lexikon*, Hambourg, 1840. — Ed. Lavalleye, *Essais de biographies musicales liégeoises*.

HAMAYDE (Ignace-François), jurisconsulte, etc. Voir DE LA HAMAYDE.

HAMAYDE (Vincent), jurisconsulte. Voir DE LA HAMAYDE (Vincent).

HAMEN (Jean VAN), peintre. (Voir VANDER HAMEN (Jean)).

HAMERIUS (Pierre), écrivain ecclésiastique, naquit en 1570, à Munte, village du comté d'Alost, et non à Mons, comme l'avance le P. De Backer. En 1589, il prit l'habit de jésuite, enseigna les humanités et l'Écriture sainte, et se livra durant plusieurs années à la prédication. Il mourut le 24 juillet 1640, à Ypres.

On a de lui :

1. *Quadrige pietatis, Tractatus quatuor continens, ut sequens pagina declarat, Opera cuiusdam Patris e Societate Jesu. Ipris, ex typographia Francisci Belleti, M. DC. X. Cum privilegio, petit in-12, 231 pages.* A propos de cet ouvrage, le père De Backer déclare s'être trompé en l'attribuant, sur la foi de Sotwel, au père Philippe Bebius en même temps qu'au P. Hamerius. *Quadrige pietatis, Tractatus continens* 1^o *Speculum peccatoris et iusti, de statu peccati et gratiæ*; 2^o *De Contritione et Actibus ejus sigillatim crebro eliciendis, deque examine conscientiæ*; 3^o *Speculum operum Christianorum Francisci Borgiæ*; 4^o *Collyrium spirituale ejusdem de confusione sui, tribus partibus distinctum. Opera cuiusdam Patris e Soc. sub signo Gabrielis Archangel, in platea vulgo Tranchgasse. Anno 1664, in 24, 261 pages.* Voici la description de ce petit volume *Præfatio ad Lectorem* — Cen-

sura : Hæc quadrige pietatis continens tractatus quatuor... conscriptis a diversis patribus Societatis Jesu... Datum Ipris die XXI augusti. (Signé) Guilielmus Zylof S. T. Licent. eathed. eccles. Ipresis. Canon. et Librorum Censor. Fnsuite : *Speculum peccatoris ac iusti, specie dialogismi : in quo quidem illorum cernitur extrema infelicitas, horum vera felicitas inæstimabilis e sacris litteris atque Ecclesiæ Catholicæ Doctoribus... Coloniae, apud Conradum Butgenium, anno MDCXVI, 11-93 pages. Claris Paradisi. Contritio quam necessaria quantumque differat a attritione : de actibus itidem contritionis sigillatim. Accessit cumulus rationum, quibus probatur Contritionis exercendæ frequentia : simulque Examen conscientiæ. Eculgorit hunc primum hispanicè Sacerdos quidam e Societate Jesu, deinde a Regiæ confessorio huc transmissum latinè vertit aliux pater ejusdem Societatis, magno, ut liquet, bono publico, Coloniae, apud Conradum Butgenium, anno MDCXVI, 95-148 pages. Tractatus de Christianis operibus Authore Francisco Borgia Gandensi Duce, postea tertio Societatis Jesu Præposito generali. Coloniae, apud Conradum Butgenium, MDCXVI, 149-172 pages. — Ejusdem Authoris Collyrium spirituale, 173-261 pages.* On voit donc que ce livre a eu trois éditions : la première est d'Ypres, la deuxième de Cologne (1664), où l'on a copié servilement les titres intérieurs. — 2. *Quadrageinta Conciones in Adventum de Annuntiatione Virginis Matris et Verbo Incarnato, auctore Petro Hamerio Soc. Jesu Presbytero. Subjicitur tergeminus Index, Concionatoribus percommendus. Antverpiæ ex officina Plantiniana, apud Balthasarum Moretum, et Viduam Joannis Moreti, et Jo. Meursium, 1628, in-4^o, 536 pages, sans l'épître dédicatoire et les tables.*

La mort surprit le P. Hamerius dans ses veilles studieuses, tandis qu'il préparait, rapporte Sotwel :

1. *Menologium Sanctorum*, in fol. — 2. *Conciones de S. P. N. Ignatio per ejus Orluram.*

Emile Van Arenbergh.

L'oppens, *Euhl belg*, t. II, p. 382. — Piron,

Levensbeschryvingen, byv., p. 93. — De Backer, *Bibl. des écriv. de la Comp. de Jésus*, t. I^{er}, p. 371. — De Smet, *Descript. d'Alost*. — Paquot, *Matériaux manuscrits*, t. IV, p. 311.

HAMES (*Nicolas DE*), ou le bâtard de Hames, comme on avait coutume de dire à cette époque, naquit dans la première moitié du XVII^e siècle, en Picardie, d'une dame d'origine flamande, Agnès Van Schorre et mourut en 1568. Selon les uns, il était fils d'un prêtre français, selon les autres, du capitaine du château de Hames, qui fut aussi le père de sa sœur Françoise, femme de Pierre de Rentier, seigneur de Courcelles; lui-même épousa Philippotte Van den Heetvelde, veuve de l'audencier Jean du Blioul. En 1544, il entre à l'université de Louvain. En 1551, Charles-Quint lui accorde l'indigénat.

En 1553, en qualité de gentilhomme de l'artillerie, il est au siège de Metz, en 1554, il est chargé de faire « avancer, haster et diligenter le montage de l'artillerie à Luxembourg et Thionville. » Le 22 mai 1557, il devient « deuxième » commissaire des monnaies au faict de l'artillerie « au traitement de 36 sous par jour, et le même mois, comme officier de l'artillerie et par ordre du contrôleur Thierry Colen, il se rend à Cologne pour acheter du salpêtre à 20 livres le quintal (26 mai 1557). Enfin, le 8 août 1559, il reçoit une commission de lieutenant aux gages de 300 livres par an, et prête serment, le 18 mars 1560, entre les mains du sieur de Glajon, maître de l'artillerie. La patente est au nom de Nicolas de Hames, écuyer.

Élu roi d'armes de la Toison d'or et conseiller de l'ordre le 21 septembre 1561, il n'abandonne cependant pas ses fonctions de lieutenant, car nous le voyons bientôt après visiter les places de Valenciennes, Bapaumes, Hesdin et Arras, en vertu d'instructions de la duchesse de Parme, en date du 4 mai 1562, détaillant ce qu'il « auroit à besoingner » et exploier ces villes et lieux cy après « dénommés. »

Jusqu'à cette époque il ne paraît pas avoir joué de rôle politique; mais bientôt,

lié intimement avec le comte Louis de Nassau, c'est de concert avec lui et quelques autres gentilshommes que, pendant l'été de 1565, à Spa, il arrête les bases du Compromis; c'est dans sa maison, à Bruxelles, aux fêtes de Noël de cette même année, que ce document est rédigé, et son nom est l'un des premiers qu'on y voit figurer.

Dès lors il devient l'un des agents les plus actifs de la ligue des seigneurs : porteur d'une des sept copies du Compromis, sans cesse en route, il va de château en château la soumettre à la signature des membres de la noblesse, et dans les assemblées des seigneurs, c'est lui qui prend note de ceux qui y assistent. Au banquet de l'hôtel de Culembourg, le jour de Pâques fleuries 1566, c'est Bréderode et lui qui donnent lecture de la requête. Enfin, aux prêches publics que les réformés commençaient à tenir de toute part, on le vit se mettre en évidence, et on l'accusa même plus tard de s'être rendu à ces assemblées le cou orné du collier de l'ordre dont il n'était que le héraut d'armes, pour faire croire au peuple qu'un chevalier de la Toison d'or leur donnait l'exemple.

Sa conduite ne tarda pas à éveiller les soupçons de la gouvernante des Pays-Bas, d'autant plus que deux pasquilles, publiées en décembre 1565, après la réception des dépêches datées du bois de Ségovie, lui avaient déjà été attribuées. Dans la séance du conseil d'Etat du 28 mars 1566, la duchesse de Parme demanda que Hames fût châtié comme il le méritait; mais on objecta que ce n'était pas le moment d'agir sévèrement à son égard, et que, du reste, en vertu des statuts de l'ordre, en sa qualité d'officier de la Toison d'or, il n'était justiciable que devant la personne du roi et du chapitre. Or, la duchesse ne se sentait pas, en ce moment, assez de puissance pour passer outre à l'observation de ces statuts, que dix-huit mois plus tard, le duc d'Albe, lui-même, n'osait transgresser, à l'occasion du procès des comtes d'Egmont et de Hornes, qu'en se couvrant de l'opinion d'un savant

jurisconsulte, Viglius, le chancelier de l'ordre.

Comptant sur l'impunité, *Toison d'or*, comme on appelait communément le bâtard de Hames, paya d'audace, et, à la fin d'avril 1566, il demanda audience à la duchesse en présence des seigneurs, « pour se purger de ce qu'on le notait » d'avoir des intelligences en France, « parce qu'il a des neveux qui y vont » souvent. « Mais la gouvernante lui fit durement répondre qu'elle donnait audience aux États, et que s'il avait quelque chose à remontrer, qu'il le fit par requête.

Bientôt après, une occasion s'offrit à la duchesse d'éloigner ce turbulent personnage. Le 21 juin, Marguerite de Parme écrivit à Philippe II que l'Empereur lui a exprimé le désir de voir le comte de Mansfelt et de Hames le servir dans sa campagne contre les Turcs, et elle lui demande conseil à ce sujet; mais le monarque indécis ne se presse pas de répondre. Dans l'intervalle, le bruit s'étant répandu que « des gueux et des » sectaires », qui avaient des intelligences à Malines, avaient le projet de s'emparer de l'artillerie et des munitions renfermées dans le grand arsenal central établi dans cette ville, le commissaire des finances Martin Van den Bergh y fut envoyé au mois d'août, pour ordonner, de la part de la gouvernante, à ceux qui avaient cet établissement sous leur garde de ne rien délivrer du matériel et des munitions que Nicolas de Hames, en sa qualité de lieutenant de l'artillerie, pourrait requérir, vu les soupçons qui s'élevaient contre lui.

Philippe II ayant enfin autorisé l'éloignement du bâtard, le comte Charles de Mansfelt, dans une entrevue chez le comte d'Egmont, entreprit de le décider à partir; mais la rencontre de ces deux hommes, vifs et emportés et servant des causes si opposées, faillit tourner au tragique. Des pourparlers, Mansfelt trouva fort intempestif le zèle qu'avait montré récemment de Hames, à Anvers, dans l'accomplissement d'une mission que lui avait confiée le prince d'Orange il y eut entre les deux

gentilshommes des propos très aigres. De Hames ayant, dans ses répliques, laissé échappé des paroles que Mansfelt trouva irrespectueuses envers le saint Sacrement, ce dernier s'oublia jusqu'à l'appeler traître, méchant homme et séducteur du peuple. Les témoins de cette scène parvinrent non sans peine à les apaiser, et quelques jours après, au commencement de septembre, muni de 600 florins que lui prêta Mansfelt, de Hames partit pour l'Allemagne. Il savait bien que la cause à laquelle il s'était voué avec tant de passion n'était pas servie avec la même ardeur par ceux qu'il essayait d'entraîner par sa parole enflammée. « Ils veulent », écrivait-il à cette époque au comte Louis de Nassau, « que à l'obstination et endurcissement » de ces lous affamés, nous opposions « remontrances, requêtes, et enfin paroles, là où de leur côté ils ne cessent de brusler, couper testes, bannir » et exercer leur rage en toutes façons. « Soit doncques! prenons la plume et » eux l'épée; nous les paroles, eux le » fait; nous pleurerons, eux riront. Le » Seigneur soit loué de tout; mais je » ne vous puis escrire cecy sans larmes. »

Ces lignes peignent admirablement le personnage. De Hames est avant tout un homme d'action. « Il fut », dit Motley, « un de ces esprits fougueux dont le zèle » prémature fut si préjudiciable à la » cause de la liberté et découragèrent le » prudent patriotisme d'Orange. » La prudence du Taciturne fut elle donc si habile? Il ne le semble pas à considérer le résultat. C'est, pensons-nous, à l'abstention des hommes d'action qui auraient pu diriger la populace inconsciente, que l'on dut les déplorables désordres auxquels elle se livra; après l'avoir déchaînée, les prudents, inquiets et timorés, ne surent lui opposer aucun frein, et ce fut le délire des iconoclastes qui constitua, pour le sombre et fanatique souverain de l'Escurial, ce monstrueux sacrilège, que le sang de tout un peuple ne lui paraissait pas suffire à effacer.

Nicolas de Hames se rendit à l'armée

impériale devant Gotha qu'elle assiégeait et se mit à la disposition de l'électeur de Saxe qui la commandait. Grâce à l'appui du comte de Schwartemberg, beau-frère des comtes Louis et Guillaume de Nassau, la direction de l'artillerie lui fut confiée; mais la haine de Philippe II le poursuivit jusqu'en Allemagne, et sur son instigation, l'empereur Maximilien le fit chasser du camp. (*Lettre de l'empereur à Philippe*. Prague, 7 mars 1567). Deux mois plus tard, Philippe écrivait encore à Thomas Perrenot, son ambassadeur, pour lui recommander d'avoir l'œil sur Hames, ses démarches et ses relations, de façon à pouvoir mettre la main sur lui, si c'était nécessaire (31 mai).

L'arrivée du duc d'Albe dans les Pays-Bas et le terrible régime qu'il y établit ayant décidé les Nassau à prendre les armes, Nicolas de Hames fut un des premiers à les rejoindre; mais il ne devait lesservir que peu de temps: colonel d'un régiment allemand, il fut tué au camp du prince d'Orange, à Neerhooren, le 16 septembre 1568, en voulant réprimer une sédition qui avait éclaté parmi les soldats gascons envoyés à Guillaume d'Orange par le prince de Condé. « On l'estimait, dit l'ambassadeur français Ferrals, un fort vaillant homme, et le prince a esté grandement marry de la mort d'iceluy. »

En avril 1567, Nicolas de Hames avait renoncé à ses emplois de héraut d'armes et de lieutenant d'artillerie. Ce ne fut toutefois que le 21 février 1569, qu'il fut remplacé dans ces dernières fonctions par Charles de Berg, seigneur de Salomez.

Après son départ des Pays-Bas, les créanciers du héraut d'armes avaient fait vendre ses meubles et ses livres. L'inventaire nous en a été conservé: presque tous les livres traitent des matières héraldiques, un petit nombre concernent les matières religieuses.

P. Henrard.

Correspondance de Philippe II, de Granvelle, Bull. de la Commission d'histoire. — Messager des sciences et des arts, 1865. — Arch. du royaume, Collect. des liasses du conseil d'Etat et de l'audience. nos 1112, 1114, 1115.

HAMILTON (*Charles-Jean-Phil. VAN*).

La famille Hamilton est originaire d'Ecosse. Jacques, le premier du nom, comme artiste peintre, avait quitté sa patrie, lors des discussions religieuses, sous Cromwell, et était venu s'établir à Bruxelles, où il mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Nous ne connaissons aucune de ses œuvres. Il eut trois fils peintres: 1° Charles-Guillaume, qui naquit à Bruxelles en 1668, et mourut en 1754 à Augsburg. Il peignit les oiseaux, les insectes et les plantes. Son coloris est tourné au noir. On lui reproche une exécution un peu molle, mais très fine. 2° Jean-Georges, né à Bruxelles en 1666, et mort en 1740 (Nagles dit 1735). Jean était peintre de l'empereur et traitait les chasses, les animaux et le paysage. Le musée de Vienne possède de lui plusieurs tableaux, notamment une *Vue du haras impérial*, signée et datée: *Jean-Georges d'Hamilton, peintre du cabinet de S. M. I. et Catholique. Anno 1727*. Les musées de Munich et de Dresde possèdent également de ses œuvres, qui sont généralement froides, maniérées et d'une exécution patiente et molle. Il dessinait d'une façon remarquable les cerfs et les daims. 3° Philippe-Ferdinand, né en 1664 à Bruxelles, mort à Vienne en 1750. Il étudia chez son père et s'établit à Vienne, où il fut nommé, comme son frère, peintre de l'empereur Charles VI. Comme son père et son frère, il traitait les chasses, les animaux et le paysage; ce fut le meilleur artiste de toute la famille. Il travailla dans le style de Weenix et de Guillaume Van Aelst. Ces animaux étaient naturels, bien dessinés et vigoureusement exécutés. Son coloris fin, clair et harmonieux manquait de force. Le musée de Vienne possède son chef-d'œuvre: *Léopard se défendant*. Le musée de Munich possède aussi de lui plusieurs tableaux intéressants. La particule flamande *Van*, placée devant le nom de *Hamilton* est la traduction de la particule française *de* adoptée par Jean-Georges sur son tableau de Vienne. Le nom d'origine est Hamilton tout court.

Ad. Siret.

HAMILTON-SMITH (Charles), homme de guerre et savant, naquit en 1776, dans un village de la Flandre orientale. Son frère, qui a été en relation avec l'auteur de la notice, d'où nous extrayons ce qui suit, affirme qu'il est né à Zwyndrecht et que son nom de famille est Charles Smet. Dans une lettre écrite par Charles, en 1838, il déclare qu'il est Belge et que ses ancêtres ont siégé aux Etats de Flandre.

Dès son jeune âge, Charles fut envoyé en Angleterre pour y commencer son éducation militaire qu'il continua et termina en Belgique. Il s'engagea dans un régiment anglais, où il se distingua au point d'acquérir le grade de lieutenant. Il dut à ses connaissances linguistiques et à son instruction d'être désigné par le gouvernement anglais pour remplir une mission secrète en Espagne, après quoi il fut envoyé comme ingénieur à la Jamaïque. Hamilton-Smith prit part à un grand nombre d'actions militaires, où il se distingua et où il fut blessé plusieurs fois. C'est lui qui dirigea, en 1813, l'expédition de Zierickzée, qui fut un fait d'armes si bien combiné et qui réussit si heureusement que son auteur fut autorisé à joindre à son nom celui de Thielen, du nom de la forteresse qu'il emporta d'assaut avec une poignée de soldats allemands. Il reçut en même temps la croix d'honneur. Hamilton-Smith prit part à la bataille de Laon et l'on assure qu'il ne fut pas étranger à la victoire de Waterloo, grâce au plan des lieux qu'il fit pour Wellington, qui ne le quitta pas des yeux avant et pendant cette mémorable journée.

De retour en Angleterre, Hamilton fut chargé d'une mission en Amérique et au Canada. Après des services signalés en tout genre il fut nommé lieutenant colonel en 1830. Sans cesser de faire son service, il s'occupa d'histoire, de zoologie et d'archéologie. On lui doit tout d'abord une traduction des instructions secrètes de Frédéric II à ses généraux, ainsi qu'une traduction de l'histoire de la guerre de Sept ans par Lloyd et Tempelhoff. Il écrivit aussi la vie du

général Marlborough, d'après Coxe; mais il y ajouta des considérations militaires qui frappèrent Napoléon I^{er}, prisonnier à Sainte-Hélène. Hamilton décrivit aussi la retraite de Russie. On lui doit encore l'article *Guerre*, dans le supplément de l'*Encyclopédie britannique* et l'*Introduction dans l'Aide-mémoire pour le corps des ingénieurs royaux*.

Dans d'autres branches, il a traité, dans un volume in-folio, le costume ancien britannique, en collaboration avec sir Samuel Meyrick de Goodrich-Court. Il fit pour cet ouvrage les dessins de costumes et de paysages; il dessina aussi une quantité de planches pour un ouvrage sur l'armure de Samuel Meyrick. Dans l'histoire naturelle, qui était la science préférée de Hamilton, il se distingua par les dessins qu'il fournit à Cuvier pour ses ruminants (édition de Griffiths, 1835).

D'après une lettre datée du 4 février 1839, il s'occupait de dessins sur le genre *Cassia*. Il s'était aussi engagé à écrire l'histoire naturelle de la famille des chevaux, en un volume avec figures, représentant les races sauvages et domestiques. C'est sans doute ce travail que l'on trouve dans la *Bibliothèque du naturaliste*.

Charles Hamilton-Smith fut un travailleur infatigable. Indépendamment des livres publiés, il a laissé vingt gros volumes in-8° manuscrits remplis de notes, illustrées par lui de dessins et d'aquarelles, notamment sur des antiquités flamandes, costumes, mœurs, châteaux, armes, enseignes, drapeaux, etc. On y trouve aussi plus de 12,000 sujets d'histoire naturelle et toutes sortes de notes prises par lui, dans les quatre parties du monde, sur les origines des races, les monuments, les langues, etc. En 1836, il écrivit lui-même qu'il avait offert tous ses manuscrits au gouvernement belge; mais le ministre de la guerre accueillit son offre d'une manière qui lui déplut et rien ne fut fait. C'est sans doute cette circonstance qui fit qu'Hamilton ne revint pas dans sa patrie; à Plymouth, il avait ouvert une école de dessin où se forma

le célèbre Opie, qui fit son portrait, ainsi que celui d'autres artistes. Son activité fiévreuse ne l'abandonna qu'avec la vie; il mourut en 1859, âgé de quatre-vingt trois ans, et la ville de Plymouth le pleura longtemps. Il a laissé un fils et trois filles dont l'une épousa l'ingénieur King, qui construisit des chemins de fer aux Indes occidentales. Les travaux qu'il exécuta sous la ville de Mony ont fait découvrir de vastes souterrains avec des sculptures colossales représentant des éléphants; M^{me} King en a fait les dessins.

Charles Hamilthou Smith était membre de la *Société royale* et de la *Société Linnéenne*. Il fut président de la Société d'histoire naturelle de Cornwall.

Ad. Siret.

F. De Vigne, notice biographique sur le Lieutenant-colonel Hamilton-Smith. *Annales de la soc. roy. des beaux-arts et de littér. de Gand*, année 1860.

HAMME (*Antoine-Fernandes VAN*), (*aliàs* Patrice), généalogiste, né à Bruxelles, le 13 juillet 1630, fils de Philibert Van Hamme et de Barbe Fernandez de Castillo. Il ne remplit d'autres fonctions publiques que celles de capitaine d'une compagnie bourgeoise de Bruxelles. Il consacra toute sa vie aux études historiques et généalogiques; ses compilations, fort intelligentes du reste, paraissent avoir été faites pour son utilité personnelle et non pour la publication. Aussi sont-elles restées manuscrites; aucun de ses volumes ne porte son nom, et nous n'avons pu en contrôler l'écriture faute d'un document émanant d'une manière certaine de notre auteur: il est donc difficile de dresser une liste complète de ses œuvres. L'attribution des ouvrages indiqués ci-dessous est due à F.-V. Goethals, à Nuewens et à Van Hulthem, les bibliophiles bien connus qui possédèrent les manuscrits. Nous n'avons de certitude que pour le n^o 1 de notre liste: *Series episcoporum, etc. Antwerp*, le copiste ayant pris soin d'indiquer, dans une note, l'auteur du travail et les sources auxquelles ce dernier a puisé.

Grâce encore à ce scribe intelligent,

nous pouvons indiquer d'une manière précise la date de la mort de Van Hamme, dont l'acte de décès n'a été trouvé dans aucun des registres des sept paroisses de Bruxelles. Il mourut à l'âge de quatre-vingt cinq ans, le 18 novembre 1715, d'après le manuscrit que nous venons de citer.

Nous mentionnerons de Van Hamme :

1. *Series quorundam episcoporum, præpositorum, decanorum et canonicorum Beate Mariæ Virginis Antverpiensis*. In-fol. (Bibliothèque royale, n^o 6006 de l'inventaire des manuscrits). — 2. *Les archevêques de Malines, évêques d'Anvers, de Gand, de Bruges, d'Ypres, de Bois-le-Duc et de Ruremonde, depuis les nouveaux évêchés jusqu'en 1700*. In-folio, avec les armoiries coloriées. — 3^o *Généalogie de la maison de Flandre et de Namur*. In-4^o avec armoiries enluminées. — 4. *Recueil des magistrats de Bruxelles*, 1461-1694. In-folio; armoiries coloriées (à la Bibliothèque royale, fonds Goethals, n^o 122). — 5. *Histoire généalogique des comtes de Loos*. In fol., armoiries dessinées ou peintes (Bibl. roy., fonds Goethals, n^o 1353). — 6. *Histoire généalogique de la maison de Mol*. In-fol., écussons coloriés (Bibl. roy., fonds Goethals, n^o 1382). — 7. *Histoire généalogique de la maison Van der Noot*. In-fol.; écussons coloriés (Bibl. roy., fonds Goethals, n^o 1398). — 8^o *Recueil d'Épithèses et d'Inscriptions des églises, etc., des Pays-Bas* (Bibl. roy., fonds Goethals, n^{os} 1553-1592). — 9^o *Généalogie de la maison d'Onghies*. In-4^o, blasons coloriés. — 10^o *Histoire généalogique de la maison d'Arschot et de ceux qui sont générés de la même maison*; justifiée par chartes, titres et histoires anciennes, et autres preuves authentiques; enrichie de plusieurs sceaux et armoiries, et divisée en huit livres. In-folio de 203 pages. — 11. *Histoire généalogique de la maison des Chastelains de Valenciennes, sire d'Ostrevant et ceux qui sont générés de la même maison*; justifiée par chartes, titres et histoires anciennes, et autres preuves authentiques; enrichie de plusieurs sceaux et armoiries, et divisée en sept livres. In-fol. de 124 pages. — 12. *Con-*

vocatieder Edelen van Brabant (1339). — 13. *Catalogus deputatorum ab ordinibus generalibus provinciarum Belgicarum, anno 1632*. — 14. *Liste des chevaliers et autres nobles qui ont servis Jenne, duchesse de Brabant en la bataille de Pastewiller*. — 15. *Liste van de Edele Heeren die de poirterye van Loren hebben aenwert, etc.* 16. *Les principaux seigneurs de la solennelle assemblée que tint l'an 1200 Bandouin comte de Flandres et de Hainaut*. Ces cinq derniers ouvrages, ornés d'armoiries coloriées, sont réunis en 1 vol. in-4^o; ils ont passé successivement dans les bibliothèques Nuewens et Van Hulthem et reposent actuellement à la Bibliothèque royale, nos 16829-16833 de l'inventaire des manuscrits. — 17. *Armoiries des lieutenants féodaux des chanceliers de Brabant, depuis 1446, jusqu'en 1698*. In 4^o. — 18. *Heerlyckheden in 't hertogdom van Brabant en die heeren geceest zyn*. In-fol. de 324 pages; armoiries.

A. G. Denonnet.

Goethals. *Miroir des notabilités nobilitaires de Belgique, des Pays-Bas, etc.* Bruxelles, 1857, t. 1^{er}, p. 835.

HAMMIUS (Gisl.), poète. Voir VAN-HAME (Guislain).

HAMMIUS (Jacq.), jurisconsulte Voir HAM (Jacques van).

HAMONTANUS (Gérard KALKBRENER, ordinairement désigné sous le nom de), naquit à Hamont, vers le commencement du xvi^e siècle, et mourut à Cologne en 1566. On manque de renseignements sur les premières années de sa vie. On sait seulement que, dans sa jeunesse, il exerçait les fonctions d'avocat et de notaire à Aix-la-Chapelle. Ayant fait un voyage à Cologne, il visita le monastère des Chartreux, et l'attitude modeste et pieuse de ces religieux lui fit une telle impression qu'il manifesta le désir d'être reçu parmi eux. Sa demande ayant été accueillie, il édifia ses frères par ses vertus et, après quelques années passées dans la vie commune sans titre et sans grade, il devint leur prieur en 1536. C'était une époque orageuse, où l'invasion du protestantisme troublait

le repos et menaçait l'existence même des convents de l'Electorat de Cologne; mais, par sa vigilance, sa prudence et sa modération, Hamontanus réussit à éloigner le péril de la Chartreuse placée sous sa direction. Il sut même y donner asile aux victimes de la persécution religieuse qui appartenaient à d'autres ordres. En 1544, il y reçut les jésuites que les protestants avaient chassés de leur maison de Cologne; et, comme les ressources lui manquaient pour les entretenir, il fit fondre une partie de l'argenterie de son église. Nous devons ajouter à son honneur que, malgré les malheurs du temps, il parvint à faire de son monastère un brillant foyer de science religieuse. C'est à lui que l'on doit la publication des œuvres que le célèbre Laurent Surius a consacrées à l'histoire et à la science ecclésiastique. Il écrivit les préfaces et contribua largement à la publication des œuvres de notre illustre compatriote Jean de Ruysbroek (1). Il contribua, avec la même générosité, à la publication d'une version latine des œuvres du prédicateur strasbourgeois Jean Tauler (2). Dans les dernières années de sa vie, le chapitre général de l'ordre des Chartreux l'éleva, malgré ses protestations, à la dignité de vicaire de sa province.

Hamontanus est l'auteur des livres suivants :

1. Une collection d'*Opusculs* de Denis le Chartreux, concernant les devoirs des princes, des religieux, des ecclésiastiques, etc. Cologne, Birekman, 1550, in-fol.). Hamontanus dedica cette édition à l'archevêque Truchsess, qui se maria et passa au protestantisme en 1582.
2. *Exercitia quædam pia et salutifera de psalleria gloriosæ virginis Mariæ, partim ex scriptis SS. Patrum, partim ex litteris apostolicis, etc.* (Cologne, chez le même).
3. *Hortulus devotionalis, variis orationum piorumque exercitationum qui mentem in Deum rapiunt, floribus peromæus* (Cologne, Genapæus, 1541,

1. *Joannis Ruysbrochii sanctissimi divinisque contemplatori opera omnia* (Cologne, 1549, in-fol.)

(2) Cologne, 1547, in-fol.

in-12). — 4° *Sanctorum hymnorum libri duo* (resté en manuscrit). — 5° *Rosarium juxta seriem vitæ ac actionum Christi* (resté en manuscrit). — 6° *Colleclanea pia* (resté en manuscrit).

J.-J. Thonissen.

Paquot, *Memoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*. — Foppens, *Bibliotheca belgica*. — Valère André, *Bibliotheca belgica*. — Theodorus Petreus, *Bibliotheca cartusiana*.

HANART (Jean), de la congrégation de l'Oratoire, à Douai, florissait dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Il écrivit : *les Dévots de saint Joseph*, in-4°, 1662. — *Recueil des bons Cures*, in-4°, de 3 ff. prélim., et 336 pages, avec portrait, 1664, Douai, Balth. Bellère. — *Recueil des bons Chanoines*, in-4°, 1664, Douai, Balth. Bellère, avec une vie de M. de Vanderburg, archevêque de Cambrai. Foppens cite de cet ouvrage une édition de 1666, Douai, in-4°. — *Recueil de plusieurs personnes ecclésiastiques, religieuses et séculières, qui depuis un siècle ont été singulièrement dévotes aux âmes du purgatoire*. Douai, 1664, in-4°; *ibid.*, Balth. Bellère, 1673, in-4°. — *Recueil des bons Prêtres*, Douai, B. Bellère, 1665, in-4°. — *Recueil des bons Paroissiens*, Douai, Balth. Bellère, 612 pages, 1666, in-8°. — *Les Belles Morts de plusieurs séculiers*, Douai, B. Bellère, 1668, in-4°. — *Les Belles Morts de plusieurs Ecclésiastiques*, Douai, B. Bellère, 1672, in-8°. — *Pratique pour aider les âmes du purgatoire*, Douai, B. Bellère, 1672, in-8°.

Emile Van Arenbergh.

Foppens, *Bibl. belg.*, t. II, p. 653. — Paquot, *Mater. manuscrits*, t. III, p. 1834. — Duthilloeul, *Bibliog. douais*.

HANCAR (Romuald, né en 1598, mort le 20 juin 1667, prit fort jeune l'habit ecclésiastique à l'abbaye de Saint-Hubert, dont il devint plus tard le prieur.

Hancar a consacré sa vie à écrire l'histoire de son abbaye. Ses œuvres manuscrites, dont une partie est perdue, n'ont d'autre mérite que de fournir des renseignements précieux et intéressants sur cette célèbre communauté.

H. Gedeelt.

De Robaulx, éd. du *Cantatorium*. — Neumann,

Les auteurs luxembourgeois. — *Acta sanctorum*, IV, 843. — Neyer, *Biographie luxembourgeoise*. — Mariène et Durand, *Amplissima collectio*, IV, préface XVIII.

HANCART (Lambert), natif d'Ath, fut le XI^e abbé de l'abbaye bénédictine de Gembloux. Nommé à cette dignité en octobre 1557, il reçut du suffragant de l'évêque de Liège la bénédiction abbatiale le 1^{er} août 1561. Il fit sculpter une chaise, d'un magnifique travail, pour y déposer les restes de saint Guibert, fondateur du monastère; mais, dans un moment de détresse les religieux durent la vendre pour subvenir aux dépenses de leur abbaye et aux besoins du peuple de Gembloux.

Le duc d'Albe, ayant remplacé Marguerite de Parme, essayait de noyer dans le sang l'hérésie des Pays-Bas. En vain la gouvernante, dans son message d'adieu à Philippe II, recommandait-elle à son frère d'user de clemence et de pardon, lui rappelant que plus les rois approchent de Dieu par leur position, plus ils doivent s'efforcer d'imiter sa miséricorde (*Correspondance de Philippe II*, 687). D'Albe, l'émule de fanatisme de son maître, n'en continua pas moins à soulever par ses cruautés la conscience et l'humanité de la nation. L'abbé comte de Gembloux, Lambert Hancart, alla haranguer, au nom des trois ordres de la province du Hainaut, le féroce gouverneur, pour tenter de le fléchir envers ceux qui avaient trempé dans la rébellion ou qui, ayant pris part aux prêches des réformés, étaient disposés à rentrer dans le giron de l'Eglise.

Le 15 juillet 1570, d'Albe proclama à Anvers la fameuse amnistie, où les exceptions étaient si nombreuses qu'en réalité la clemence ne s'étendait qu'aux innocents !

L'abbé Hancart fut ensuite député à Madrid par la province de Hainaut, qui avait pris l'initiative de cette démarche, afin d'obtenir de Philippe II le retrait de l'impôt du dixième, vingtième et centième denier. Le prince, peu favorable à cette mesure financière, maintint l'ancien impôt de deux millions d'écus par an, et combla d'ailleurs les vœux des

Etats de pensions et d'honneurs. La *Gallia Christiana* rapporte une preuve de sa particulière bienveillance envers l'abbé Hancart : ce prélat, dans une visite intime à la famille royale, enleva des bras de la nourrice le jeune prince, et, saluant peut-être en lui l'espérance de jours plus heureux pour sa patrie, versa des larmes de joie. Scandalisés de cette infraction aux sévères lois de l'étiquette espagnole, les courtisans murmurèrent, mais le roi le tira d'embarras en approuvant sa conduite.

Après la bataille de Gembloux, Lambert Hancart obtint de don Juan d'Autriche, par l'intervention du prince de Parme, que la ville fût préservée du pillage. Cet abbé, qui fut un des signataires de l'Union de Bruxelles, mourut le 28 août 1578.

Emile Van Arenbergh.

Gallia christ., t. III, col. 567. — *Théâtre sacré de Brabant*, t. II, 2^e partie, p. 25. — De Jonghe, *De Unie van Brussel*, p. 56, 37. — Strada, *Hist. de la guerre des Pays Bas*, trad. par P. Du-Rier (Tournai, 1645), lib. IX, p. 665. — L'abbé Tous-saint, *Hist. de l'abbaye de Gembloux*, p. 156-163. — Voir une illustration, faite à la plume, de l'histoire de Lambert Hancart, à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

HANEGRABE (*Corneille*), ou HAEN-GREFS, hagiographe, naquit au village de Lommel, dans l'ancien majorat de Bois-le-Duc. Chanoine régulier de l'ordre des Prémontrés, à l'abbaye de Tongerlo, il desservit d'abord la cure de Broechem, dans le diocèse d'Anvers ; ensuite, il fut élevé, à Rome, à la dignité de protonotaire apostolique et de procureur général de son ordre près le saint-siège, et fut le deuxième président du Collège Saint-Norbert, fondé dans la ville sainte par les abbés de Tongerlo. Il se noya vers l'an 1640, dans le Tibre, en s'y baignant, d'après l'ordonnance de son médecin. Il a écrit en italien la vie de saint Herman Joseph, de l'ordre des Prémontrés, et un *Compendium Vitæ et Instituti S. Norberti*. Rome, 1632, in-8°, typis Jac. Mascardi.

Emile Van Arenbergh.

Foppens, *Bibl. belg.*, t. I^{er}, p. 202. — Vander Aa, *Biographisch woordenboek*, t. VIII, p. 157. — *Spiritus literarius Norberti*, D. Georgius Lienhart (Augustine Vindehcorum, sumptibus Matth. Rieger et filiorum, 1771).

HANE-STEENHUYSE (D^r), famille.

Cette famille originaire d'Allemagne, dont le nom primitif était de Hane, a produit plusieurs hommes qui ont occupé en Belgique des positions élevées.

En 1307 déjà, un Henri d'Hane était échevin de Gand ; Gilles et Jacob d'Hane l'étaient en 1358 et 1425, Sébastien d'Hane, secrétaire des deux banes de la ville de Gand pendant cinquante ans, s'opposa, en 1539, au soulèvement du peuple, et fut contraint d'abandonner la ville et de renoncer à ses charges ; sa tête fut mise à prix. Il fut réintégré dans ses fonctions à l'arrivée de Charles-Quint en 1540.

Le membre le plus en vue de toute cette famille, fut Jean-Baptiste, comte d'Hane Steenhuyse, qui naquit à Gand, le 24 août 1757, et y décéda le 17 janvier 1826. Comme député aux Etats de Flandre, il prit une part active au soulèvement du pays contre la domination autrichienne, pendant les années 1789 et suivantes ; le 25 novembre 1789, il fut désigné par le comité général de la ville de Gand, pour se rendre, conjointement avec l'avocat J.-B. Gyselinck, auprès du comité des Etats de Brabant à Bréda, en qualité de plénipotentiaire, afin de s'entendre avec ce comité au sujet des mesures à prendre dans l'intérêt des Pays-Unis. Il fut ensuite membre du comité général à Gand, puis nommé député à l'assemblée générale des Etats Belges-unis à Bruxelles, où il signa, le 11 janvier 1790, l'acte d'union avec les autres députés de la Flandre : Jean Panmeleire, abbé de Ninove, Presie, abbé d'Eeckoute, Castel San Pietro, député du clergé de Gand, P.-J. De Pauw, chanoine, député du clergé de Bruges, le marquis de Rodes, J.-P. Roelands, pensionnaire, de Schietere-Caprycke, M. Pyl, Du Tayt, J. de Lannoy, Eug. Van Hoobrouck, député de la châtellenie d'Audenarde, J. De Smet, député du pays d'Alost, et C.-J. de Grève.

Il fit partie du conseil général de la préfecture de 1806 à 1813, et fut nommé intendant du département de l'Escaut, fonctions substituées à celles de préfet,

pendant la période transitoire de 1814 à 1815, et qu'il conserva jusqu'à l'installation du chevalier de Coninck comme gouverneur de la province de Flandre Orientale. Le comte d'Hane-Steenhuysen devint successivement membre de la première chambre des Etats Généraux, membre de l'ordre équestre de la Flandre Orientale, chambellan du roi des Pays-Bas et chevalier de l'ordre du Lion belge.

Il est surtout connu comme ayant donné l'hospitalité au roi Louis XVIII, pendant les cent jours. L'hôtel d'Haue, à Gand, avait abrité en 1811, le roi et la reine de Westphalie, en 1814, l'empereur de Russie, et il reçut en 1816, 1818 et 1820, le roi des Pays-Bas et le prince d'Orange, plus tard Guillaume II.

De son mariage avec une marquise de Rodas, le comte d'Hane eut sept enfants. L'aîné des fils, le comte Charles, né le 30 avril 1787, fut, à son tour, chambellan du roi des Pays-Bas, échevin de Gand en 1830, membre de l'ordre équestre de la Flandre orientale, et de la chambre des représentants de Belgique; son fils le comte Ernest d'Hane-Steenhuysen est membre du conseil héraldique de Belgique. Le troisième fils, le lieutenant général Constantin d'Hane-Steenhuysen, né le 15 novembre 1790, mort le 18 septembre 1850, fut d'abord au service de la France; en 1810, il était sous-lieutenant, adjudant-major le 20 juillet 1813, et aide de camp du général de division commandant le 5^e corps, capitaine le 23 mars 1814, major à la division des cuirassiers au service des Pays-Bas en 1815, puis lieutenant-colonel de cavalerie, colonel commandant le 2^e chasseurs, le 25 octobre 1830; en 1831, il fut chargé d'aller recevoir à la frontière, le roi Léopold I^{er}, élu roi des Belges; il devint lieutenant général, inspecteur général de cavalerie, grand écuyer du roi, chef de sa maison militaire et ministre de la guerre. Il avait fait les campagnes de Russie et d'Allemagne et se distingua tout particulièrement, dit le registre matricule de l'armée, aux affaires de Krasnoï, où il

contint, à la tête d'un peloton composé de hussards et de chasseurs, une nuée de cosaques prêts à incendier un pont; par son intrépidité et plusieurs charges hardies il parvint à conserver ce passage aux corps de cavalerie des généraux Nanzouty et Montbrun. Il fut frappé d'une balle au bras et eut son cheval tué sous lui; cette affaire lui valut les éloges du roi de Naples et de ses chefs. Le général en chef comte Montbrun obtint pour lui à cette occasion la croix de la Légion d'honneur. Constantin d'Hane était grand officier de l'ordre de Léopold, grand officier de la Légion d'honneur, etc.

Le cinquième fils du comte Jean-Baptiste d'Hane-Steenhuysen, nommé aussi Jean Baptiste, fut sénateur du royaume de Belgique, inspecteur administrateur de l'Université de Gand, et rendit de nombreux services aux arts et aux sciences. Il était officier de l'ordre de Léopold.

Pierre-Emmanuel comte d'Hane-Steenhuysen, père de l'intendant, né en 1726, mort en 1786, fut longtemps échevin de la keure de Gand, et président de la commission administrative de l'Académie des beaux-arts.

Emile Varenbergh.

Archives de la famille d'Hane. — Goethals, *Dictionnaire genealogique*. — Gérard, *Genealogie de la maison d'Hane Steenhuysen*. — Gérard, *Histoire des anciennes seigneuries de Leeuwerghem et d'Elene*. — *Memorieboek der stad Gent*. — Rapedius de Berg, *Memoires*. — Marquis de Bruges, *Vario sur la révolution Belgique, etc.*

HANETON (Philippe), homme d'Etat, historien, naquit vers le milieu du x^{ve} siècle, mourut à Bruxelles, le 15 avril 1529 (n. s.). Après ses études, il eut le talent de se pousser à la cour, où il fut distingué par Philippe le Beau, qui le mit au nombre de ses audanciers. Dès 1494, il fut élevé aux fonctions de secrétaire du grand conseil; en 1506, il fut fait trésorier et garde des chartes de Flandre, et conserva ce poste probablement jusqu'en 1514. Les émoluments de ce chef s'élevaient à 240 livres par an. Le roi Charles, plus tard Charles-Quint, lui témoigna la même confiance que lui avait accordée son père, et le nomma en 1518, premier secrétaire et audancier,

aux gages de 28 sous 2 gros par jour. En 1520, il fut créé trésorier de l'ordre de la Toison d'or.

Au commencement de 1519 (n. s.), il fut envoyé par le roi à Montpellier, pour y assister aux conférences entre les ambassadeurs de France et ceux du roi catholique, afin de traiter de la continuation et du renouvellement de la paix; il partit de Malines le 22 février, et était de retour le 14 juin; il reçut pour ses frais de déplacement la somme de 734 livres 10 sous. Cette même année il remplit une nouvelle mission, avec Antoine de Lalaing, comte d'Hoogstraeten, pour aller, à Sittard, négocier une alliance avec les ducs de Clèves et de Juliers, et leurs ambassadeurs; il quitta Malines avec le comte d'Hoogstraeten, le 20 novembre, alla trouver l'évêque de Liège à Curange, et partit avec celui-ci pour Sittard; il était rentré à Malines, le 2 décembre. Haneton prit également part aux négociations d'Utrecht et de Cambrai, et en sa qualité de secrétaire, fut mêlé à toutes les affaires tant extérieures qu'intérieures, c'est ainsi qu'il intervint dans le projet de mariage entre la jeune Charles et Claude de France, fille de Louis XII. En toute circonstance, il fit preuve de beaucoup d'habileté et d'une grande intégrité. Il mourut fort regretté, dit un de ses biographes, et fut enterré dans la collégiale de Sainte-Gudule, à Bruxelles, où on lui fit l'épithaphe suivante :

« Cy en bas gisent messire Philippe
« Haneton, chevalier (1), trésorier de
« l'ordre de la Toison d'or, premier se-
« cretaire et audiençier de l'empereur
« Charles V, qui trespasa le 18 avril
« 1528 avant Pasques; et dame Marga-
« rite Numan, sa compagne trespasée
« le 29 avril 1531. Priez pour leurs
« âmes. Et messire Jean Haneton, pre-
« vost de Deventer, chanoine et threso-
« rier de ceste eglise collegiale, trespasa
« le 3 de mars 1559. Aussi messire Char-
« les Haneton, leur fils, secrétaire de
« l'empereur Charles, trespasa le 23
« juillet 1530, avec dame Maximiliane

« Risflart, sa femme, trespasée le 12 de
« mars 1563. »

PHILIPPI HANETON, CLARUS AURO NIC EST EQVES
RIGI PHILIPPO, CESARIQUE CAROLO
CUM LAUDE GESSIT AUDIENCIARUM
SACER ORDIO, QUEM VELLUS DECORAT ABREUM
VOLUIT EUNDEM PREESSE THESAURIS SUIS.
VIRTUS IN UNO HOC VICIT INVIDIAM VIRO;
TANTA ERAT IN OMNES ET FIDES ET COMITAS,
ANIMIQUE CANDOR, MAXIMIS ET INFIMIS
DESIDERATUS UNICE, COLUM ESSET
OBIT ANNO M.D.XXVIII.

Il eut trois enfants de sa femme Marguerite Numan :

1. *Jean*, mentionné plus haut, prévôt de Deventer, archidiacre de l'église de Saint-Liévin, dans la même ville, et chanoine trésorier de Sainte-Gudule, mort le 3 mars 1560 (n. s.); 2. *Charles*, également mentionné plus haut; 3. *Marguerite*, mariée à Jean de Masnuy, seigneur de Teure, qui fut pendant trente-sept ans conseiller et maître des requêtes de Charles-Quint et de Philippe II auprès du grand conseil de Malines; son tombeau et celui de son mari se trouvent dans l'église paroissiale de Saint-Jean, à Malines.

Philippe Haneton est l'auteur d'une *Histoire des Traitez de Loys XII*, ou *Recueil fait par le premier secrétaire ou audiençier du Roy de Castille, contenant les tiltres, actes, et traitez faicts entre le Roy Louis XII et le dit Roy de Castille depuis l'an 1498 jusqu'en 1507*. Manuscrit in-fol., non imprimé.

Emile Varenh. rgh.

Archives de la Chambre des comtes à Lille. — Paquet, *Miroirs*, t. XVII. — Briz, *Memoire couronne*. — Lelong *Bibl. Hist. de la France*. — Kervyn de Volkaersbeke, *Les Missions diplomatiques de Pierre Anchemant*. — J. de St-Genois, *Inventaire des chartes des comtes de Flandre*. — Foppens, *Bibliotheca belgica*. — Grand théâtre sacré du Brabant. — Basiliae Bruxellensis. — Wauters, *Histoire de Bruxelles*. — Vander Aa, *Biographisch woordenboek*.

HANETON (Guillaume), juriconsulte, magistrat, naquit à Lille ou dans les environs en 1506, et mourut à Tournai en 1586. Il était fils, non pas, comme l'assurent Foppens et Valère André, de Philippe Haneton, secrétaire de Charles-Quint, mais de Renaud Haneton, qui fut marchand de draps à Tournai dans les premières années du xvi^e siècle et occupa ensuite la charge de conseiller

(1) Entre autres seigneuries, Haneton avait acquis celle de Linth.

civil et garde-sceaux de l'empereur au bailliage de cette ville. Guillaume fit de brillantes études à Louvain, où il fut élu doyen des bacheliers de la faculté de droit. Bien que Jean Cousin dise, dans son *Histoire de Tournay, etc.*, qu'il y enseigna la jurisprudence, nous sommes portés à croire que ce fut seulement en particulier, attendu qu'on ne trouve nulle part son nom parmi ceux des professeurs. Il est à supposer cependant qu'il prit à Louvain le grade de licencié.

Afin de se perfectionner dans les connaissances juridiques, il se rendit à Bourges, dont l'université était fort célèbre à cette époque. Il y obtint une chaire de droit, et donna des leçons particulières sur le droit féodal. En 1537, il quitta cette ville, y laissant après lui la réputation d'un homme docte et éloquent, et vint se fixer à Tournai, où il fut investi presque aussitôt des fonctions de syndic ou conseiller pensionnaire de la ville; il les occupa pendant plus de cinquante ans, et fut également pourvu de l'office de conseiller privé et de garde-sceaux de l'empereur au bailliage de Tournai. Guillaume Haneton fut enterré, en cette ville, dans le chœur de l'église de Saint-Quentin, près de la sacristie. On a de lui deux ouvrages de jurisprudence :

1. *De jure feudorum*, libri quatuor, Col. Agripp. Aroldus Bireckmannus, 1564, in-8°. Cet ouvrage parut aussi dans le dixième volume de l'*Oceanus juris*, Venetiis, 1584, in-fol. Il fut également publié sous le titre de : *Guil. Hanetoni J. C. apud Biturigas Gallorum jura publice profitentis, post S. P. Q. Tornacensi à consiliis, de jure feudorum libri quatuor; compendiosa et dilucida methodo conscripti, atque ab auctore ipso (post primam editionem, se inscio procuratam), recensiti, locupletati, usuique hodierno accommodati. Accessere breves annotationes, auctore Paulo Christinco, J. U. D. Civitatis ac Provinciae Mechliniensis à consiliis. Unde cum additionibus, summariis indicibus; operâ et industriâ Valeri Andreae. Lovanii, Petrus Zangrius, 1647, in-4°, 252 pages.*

La première édition fut publiée par

un jurisconsulte allemand du nom de Jean Havicorstius, qui le fit à l'insu de l'auteur. Les défauts de cette édition décidèrent Guillaume Haneton à rééditer lui-même son ouvrage, auquel il ajouta des remarques et une préface; Paul de Christynen et Mathieu Wesenbeek l'annotèrent. Valère vit les corrections de l'auteur, ainsi que la préface et les notes de Paul de Christynen, chez le pensionnaire de Malines Sébastien de Christynen, et prépara une troisième édition à laquelle il ajouta quelques suppléments, des sommaires et des tables; c'est celle qui parut en 1647. — 2. *Tractatus de ordine et formâ judiciorum*. Francforti, apud Christoph-Egenolphum. Cette édition parut également sans l'intervention de l'auteur. Haneton revit et corrigea ensuite son ouvrage et le fit imprimer à Douai en 1570; il en parut encore une édition à Cologne en 1584, et une quatrième à Spire en 1591, in-8°.

Emile Varenbergh.

Paquet, *Mém.*, t. XVII. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. II — Sweetius, *Ath. belg.* — Cousin, *Hist. de Tournay*. — Britz, *Mém. cour. par l'Acad. roy.*, t. XX (*Mém. sur l'anc. droit belge*). — *Bull. de la soc. hist. de Tournai*, 1861, t. VII, 107.

HANETON (Philippe), et non HANNETON, né vers le milieu du xve siècle. Entré au service des princes de la maison d'Autriche, la supériorité de son intelligence et son aptitude aux affaires publiques lui valurent d'être distingué par ces princes, qui le nommèrent successivement secrétaire du Grand Conseil de Malines en 1494, premier secrétaire et audencier en 1517 et trésorier de la Toison d'or en 1520. Il fut, en outre, élevé au rang de chevalier. Haneton était seigneur de Linth, à Grimberghe; il mourut le 18 avril 1522, et fut enterré dans l'église collégiale des SS. Michel et Gudule, près de sa femme Marguerite Numan, dont il eut plusieurs enfants, entre autres : Jean, prévôt de Deventer; Charles, secrétaire de l'empereur Charles-Quint, et Marguerite, femme de Jean de Masnuy. Il a laissé, en manuscrit : *Histoire des traités de Louis XII ou Recueil fait par le premier secrétaire audencier du roy de Castille, contenant les titres et*

traitez faits entre le roy Louis XII et ledit roy de Castille depuis l'an 1498 jusqu'en 1507.

L. De Villers.

HANGOUART (Roger), seigneur de Cricquillon, naquit à Lille, vers le commencement du xvi^e siècle. Issu du mariage de Barthélemi Hangouart, seigneur de Piètre et de Pommereaux, et de Jeanne de Plancques, il appartenait à une famille de vieille noblesse, qui continuait à ajouter par le mérite de ses membres à l'éclat antique de sa race. Le père de Roger était premier lieutenant civil et criminel de la gouvernance et du souverain bailliage de Lille; de ses deux frères, l'un, Guillaume, était président du conseil d'Artois, l'autre, Walerand, doyen de Saint-Pierre de Lille et de Saint-Amé de Douai, et chancelier de l'université de cette ville. Après ses premières études, Roger Hangouart se sentit la vocation du droit, et prit le grade de licencié de cette faculté, apparemment à Louvain, selon Paquot. Nommé pensionnaire ordinaire et perpétuel de la ville de Lille, lors de la création de cette charge, il succéda ensuite à son beau-père, Guillaume de Landas, qui lui résigna, du consentement de Charles-Quint, sa place de maître ordinaire en la chambre des comptes de Lille. Roger Hangouart occupa cette dignité depuis le mois d'octobre 1545 jusqu'à l'époque de sa mort, vers l'an 1567, suivant Paquot, ou 1570, suivant Foppens. Fort versé dans les belles-lettres, l'histoire et le droit coutumier de son pays, il se fit estimer non moins par sa science que par ses vertus de magistrat. On lui fit l'épithète suivante, commentaire mélancoïlique de sa brillante carrière :

QUI MAGNIS PLACUISSSE JUVAT? GENISSIS QUI AMPLA
MUNERA? ET INGENI NOMEN INANE MLI?
CÆSAREUS QUONDAM REDITUS NUMERARE SOLERAM:
NUNC NUMERANT ARTUS TERRÆ MONSTRA MEOS.
NUNC HEC VIX PARVA ROGERI NOMEN IN FRONA
CERMITUR, IN MAGNIS QUI MODO MAGNUS ERAT.

Roger Hangouart eut de son union avec Philippote de Landas cinq enfants, dont deux fils, continuant les traditions familiales, furent gens de robe : Guillaume, chanoine de Saint-Pierre de Lille; Paris, seigneur de Cricquillon, maître

de la chambre des comptes de la même ville, qui épousa Jeanne d'Oresmieux; Anne, mariée à Pierre Del Saulx, trésorier de Lille; Philippote, femme d'Adrien d'Oosterwyck, et Jeanne qui s'unit à Jean le Fel, seigneur des Oursins.

Notre jurisconsulte est l'auteur d'un *Repertoire des Lettres estans en la salle de Lille, et des Registres, fait par maître Rogier Hangouart, pensionnaire de la ville de Lille*. Ce répertoire, que l'on gardait à la chambre des comptes de Lille, était divisé en dix-sept livres et indiquait toutes les pièces relatives aux ordonnances, coutumes, privilèges, etc., de la ville et châtellenie de Lille, rangées par ordre alphabétique. On ignore si cet ouvrage n'est pas l'exemplaire qui se trouvait en 1568, au dire de Sande-rus, chez le seigneur de Meurhin.

Emile Van Arenbergh.

Sweetius, *Ath. belg.*, p. 666. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. II, p. 1082. — Paquot, *Matér. man.*, t. III, p. 1046 et *Mém. lit.*, t. VII, p. 122. — Jean De Seur, *La Flandre illustrée*, etc. Lille, 1713, p. 88.

HANIEQ (Hubert), sculpteur, florissait à Gand dans la première moitié du xvii^e siècle. Le *Tombeau du Sauveur*, qui jadis ornait la chapelle de la Sainte-Croix, dans l'église paroissiale de Saint-Michel de cette ville, est dû à son ciseau, comme il appert des comptes de 1627-1628.

Ce fut également Hanieq qui sculpta, pour la cathédrale de Saint-Bavon, l'autel de marbre et d'albâtre de la chapelle de Notre-Dame aux Rayons. Les comptes établissent que l'autel coûta 437 liv. 13 esc. 4 gr. L'œuvre fut achevée en 1633.

Emile Van Arenbergh.

Kervyn de Volckaersbeke, *Eglises de Gand*, t. I^{er}, p. 60; t. II, p. 20.

HANINS (Albert-Ignace D'), était natif du pays de Waes et florissait vers la fin du xvii^e siècle. Réputé surtout comme poète érotique, — c'était un Parny flamand —, qui maniait à la fois, comme le chantre d'Eléonore, la lyre et l'épée. Sa profession militaire est, en effet, attestée par la souscription suivante de plusieurs de ses poèmes : *Door Albertus Ignatius d'Hanins, capiteyn ghereformeerde ten dienste van synne Conincklyke Majesteit van Spaingen*. D'Hanins était beau-frère des imprimeurs

gantois Baudouin et Gislebert Manilius, dont il avait épousé la sœur Liévine.

Willems et Witsen-Geysbeek citent de lui un recueil de poésies amoureuses, imprimées à Bruxelles sous le titre : *Het bevel van Cupido, bestaende in dry deelen : Minne-lietjens, Herdersgedichten en kluchten*, 1653, en très petit format. Ce volume contient, en outre, deux poésies traduites des *Baisers*, de Jean Second, imprimées en caractères différents et signées des initiales J.-W.—Willems, qui a retrouvé ces deux pièces parmi les œuvres de J. Westerbaen, en déduit qu'une amitié littéraire unissait les deux poètes, et que, par conséquent, les écrivains hollandais n'étaient pas absolument inconnus, à cette époque, dans nos provinces.

Le même historien reproduit une poésie de d'Hanins, échantillon de banale et fade sentimentalité, qui ne justifie guère les éloges d'élégance et de charme poétique qu'il décerne à l'auteur. Au surplus, la muse de d'Hanins ne manque pas de ressources : il rime avec une égale facilité en quatre langues différentes, en flamand, en français, en espagnol et en latin. On peut juger, d'ailleurs, par l'abondance de ses productions non moins que par leur médiocrité, qu'elles ne devaient pas lui coûter grand effort.

Voici la liste des autres œuvres de d'Hanins, aussi rares du reste que nombreuses :

Reverend. Illust. viro, domino dno. Carolo Sylvio, nuper Brugensium, nunc vero Gandavensium Episcopo longe meritissimo, etc. Gandavi, apud Balduinum Manilium, 1660. In-4^o, 4 ff., élucubration poétique en quatre langues, en latin, en espagnol, en français et en flamand. — *Het leven vande glorieuse matrone Ste Anna, etc. Welcke bezocht, gheviert ende aenroepen wordt binnen de prochie van Bottelaere. Alwaer eenighe van haere H. Reliquien zyn rustende.* Alles op rym gestelt door A. J. D. Ghendt, Manilius, 1661. In-4^o, 4 ff. lim. et 72 pages. Cette vie de sainte Anne, en vers flamands, par Alb.-Ign. d'Hanins, est dédiée à Jean Nevius, abbé du monastère de Saints Corneille et Cy-

prien, près de Ninove, au magistrat et à la chambre de rhétorique de la même ville. Les derniers feuillets sont consacrés à quelques chansons mystiques, dont l'une sur l'air de : *Philis, tu me fait trop attendre*. Le volume finit par cinq chronogrammes. — *A l'honneur de la tres-illustre, tres-noble et vertueuse Dame Isabelle Clare Eugene De Houchin, dicte de Longastre, XXXe Abbessede l'abbaye d'Oost-Eekeloo, en la ville de Gand, sur le jour de son inauguration.* Gand, Manilius, M. DC. LXXIX. In-4^o, 10 pages. La première pièce, en vers français, comprend les pages 1 à 8, la deuxième, en vers espagnols, les pages 8 et 9, et la troisième, en vers latins, la page 10. — *Illust. ac Reverend. domino, domino Eugenio Alberto d'Allamont Gandensium episcopo, etc. Splendidissimum, virosibi mausoleum erigenti.* Gandavi, typis Manilii, 1672. In-4^o, 4 ff. Petites pièces, épitaphes en vers latins, espagnols, flamands et français. — *Oliva Pacis sive quadrilustres induciæ inter Carolum secundum Hispaniarum et Indiarum monarcham catholicum, et Ludovicum Decimum quartum Galliarum et Navarra Regem Christianissimum, publicè promulgatæ in urbe Gandensi, 7 octobris 1684.* Gandavi, typis viduæ Balduini Manilii, 1684. In-4^o, 8 ff. Poèmes en vers latins et flamands. — *Pia Vota (quatuor linguis expressa) Carolo secundo Hispaniarum et Indiarum Regi, etc. Parentis sui obitu sceptrum et diadema adepto, emissa et in lucem edita postridie kalendas majas, dum ei supplex Flandria solenni ritu et pompâ in Urbe Gandensi fidem et amorem perpetuum publice addiceret et jureret.* Gandavi, typis Joannis-Baptistæ Graet. M. DC. LXVI. In-folio, 16 pag. Recueil de poésies en quatre langues (en français, en latin, en flamand et en espagnol), en l'honneur de Charles II, avec dédicace à François de Moura, marquis de Castel Rodrigo. — *Heroicis versibus decantata vita heroica Sti. Nicolai episcopi.* Gandavi, typis Henrici Saetreuwer. Anno 1684. In-4^o, sans chiffres, 18 ff. Vers hexamètres, suivis d'anagrammes et de chronogrammes. La brochure finit par des épigrammes adres-

sées à De Schaverbeke, Van Eechaute, Vander Sare, Pierre-Sixte De Neve, De Clercq, T' Serwouters, De Jonghe, d'Hanins, Ramont et Jacques Zaman, tous conseillers du pays de Waes. — *Compendium martyrii Sancti Livini Scotiæ Olim archiepiscopi*. Gandavi, typis Henrici Saetreuwer, 1686. In-4°, 3 ff. — *Epinicia Augustissimo Principi Leopoldo Ignatio istius nominis primo, Romanorum imperatori, Buda Hungariæ metropoli postridie kalendas septembris, ejusque arce 23 Augusti 1686 ei, ferro et igne expugnatis, triumphanti oblata nobilissimis dominis summo prætori ac senatoribus urbis Gandavensis*. Gandavi, typis Henrici Saetreuwer, 1686. In-4°, 15 pages. Poème héroïque latin, suivi d'un second en français, sur la prise de Bude. Vers pré tentieux, boursoufflés, ridicules, dit M. Ferd. Vanderhaeghen, qui suppose que d'Hanins est également l'auteur des deux pièces suivantes : *Applausus Philomusi Buda capta*. Petit in-8°, 15 pages. Vers latins rimés, anagrammes, chronogrammes et autres puérilités laborieuses célébrant la prise de Bude. A la fin : Gandavi, typis Henrici Saetreuwer, 1686. — *Triplex totum Chronographicum*. Gand, H. Saetreuwer, 1686. In-8°. — *Serenissimis principibus et conjugibus Carolo Secundo et Mariæ-Annæ Neoburgicæ Hispaniarum, Indiarumque Regi ac Regina, summâ cum pompâ et magnificentiâ, sacrosancti matrimonij fœdere conjunctis*, 28 Augusti 1689. *Epithalamium*. Gandavi, typis Henrici Saetreuwer. In-4°, 5 ff. Distiques latins, suivis de quelques chronogrammes et anagrammes. — *Serenissimis principibus, atque conjugibus, Maximiliano Emanueli, utriusque Bavarie et superioris Palatinatus duci Belgii Archistratego et Gubernatori supremo et Theresiæ Kunigundæ Carolinæ Casimiræ Mariæ Bruxellam solemniter ingressæ*, 11 January 1695. *Epithalamium auctore Alb.-Ign. d'Hanins*. Gand, H. Saetreuwer, 1693. In-8°, 88 pages. En latin et en flamand. Les comptes de Gand, année 1695, portent qu'une somme de 6 livres de gros fut payée par la ville à d'Hanins *ter causen van enige versen by*

hem gemaekt op het cerveren van Naemen. Cette pièce, dit M. Vanderhaeghen, aura, selon toute probabilité, aussi été imprimée par H. Saetreuwer. — *EXpULso beLLI Jugo, paX MUndo eXorta, seu redintegrata pacis fœdera inter Carolum II. Hispaniarum monarcham catholicum, et Ludovicum XIV, Galliarum et Navarræ regem, confirmata in aula Riscicensi*, 21 septembris 1697. Gandavi et alibi propediem promulganda. Auctore Alb.-Ign. d'Hanins. Gand, H. Saetreuwer, 1697. In-4°, 10 ff., en latin, en français et en flamand. — *De deugt afgebeeldt in den H. Trudo, apostel van Haspengauwe, ende bezonderen patroon van S. Trynuden*. Petit in-8°, 72 pages. La devise de l'auteur était : *De deugt baert vreugt*. — *Illustri... Roberto De Haynin Brugensium episcopo*. Gandavi, Balduinus Manilius, 1662. In-4°, 6 ff. Cette brochure contient un poème en hexamètres latins, une ode en espagnol et une pièce en vers français. — *Virgo Gandensis obitum deplorat pastoris sui Caroli Vanden Bosch Gandensium episc.* In-4°, 3 ff. C'est une élégie en distiques latins, imprimée en 1665, chez Baudouin Manilius, à Gand. — *Historie ofte kort Verhael van den Oorspronck des Alder volsten Afsaet van Portiuncula op rym ghestelt door Albertus Ignatius d'Hanins*. Ghendt, Jan-Bapt. Graet. In-4°. Poème flamand dédié à Charles de Zevécote, seigneur de Soetschoore. Sans date. — *Elogium vetustissimæ atque equestris familiæ Waesberganæ, oblatum D^o Hyacintho-Stanislao De Waesberghe, toparchæ pagi de Hundelghem*. Gandavi, apud Joannem Dauckartium. 1696. In-4°, 6 pages, avec les armoiries de la famille Van Waesberghe au titre. Distiques latins signés : *Albertus-Ignatius d'Hanins, exercitus catholici emeritus centurio*. — Recueil de quatre-vingt-six poésies latines, dédiées à Van de Poele, prieur de l'abbaye de Saint-Pierre : *door d'Hanins aen mynheer Van de Poele, prior van S. Pieter*. Imprimé à Gand chez H. Saetreuwer, le 12 août 1692. — Recueil de soixante et dix poèmes dédiés au même prélat. Imprimé à Gand chez H. Saetreuwer, le 16 octobre 1687. — Recueil

de cent vingt-cinq poèmes en l'honneur du pape Alexandre VIII, avec dédicace au susdit prélat. Imprimé à Gand chez H. Saetreuwer, le 10 novembre 1689. — La vie de saint Liévin, en vers flamands, comme il conste de l'extrait suivant des comptes de la ville de Gaud, 1659 : *Bet. Albert Ignace d'Hanins*. 10 gr., *hem bygeleyd ter causen van het maecken ende doen drucken van HET LEVEN, MARTELIE ENDE DOOD VAN DEN H. MARTELAER S. LIVEN, PATROON VAN GEND, in vlaemschen dicht, die ghedistribueert zyn aen beede de collegien, by ordonn.* 23 rb. 1659. — *Reverendissimo... D. Ignatio Augustino de Grobendonck Gaudensium episcopo undecimo... Gandam primum solemniter ingredienti sexto Idus Januariis* 1680. Gandavi, apud Joannem Dankaert, 1680. L'auteur de cette élucubration en mauvais vers latins, espagnols, français et flamands, entremêlés de chronogrammes et d'anagrammes, s'y nomme à la page 11. On trouve encore des poésies de d'Hanins dans les ouvrages suivants : 1. *Capperson ofte Dwinghbreijdel voor al de Armemiaensche predi-canten van Hollandt*. Te Ghendt, by de weduwe ende hoirs van Jan van den Kerchove, 1670. In-8°, 8 ff. prélim., et 131 pages, car. goth. La dédicace à Liévin Vaentkens, 31^e abbé de Baudeloo, est suivie de deux pièces en vers flamands, par A. I. D. (Albert-Ignace d'Hanins) et par De Moor. — 2. *Justitiæ encomium sive de qualitate judicis oratio, etc., in festo Sti Ieonis advocatorum primipili dicta R^{do} Do, Andrea Van Heule, religioso sacerdote benedictino Blandiniensi. In ecclesiâ S. Pharaïldis ad D. Nicolai 13 kal. Junij* 1678. Gandavi, typis Balduini Manilii, 1678. In-4°. La troisième feuille contient deux pièces de vers latins adressées à André Van Heule par F. V. S., avocat, et par A. J. D. (Alb.-Ign. d'Hanins). — 3. *Almanach ofte Waer-Zegghinge voor het jaer ons Heeren Iesu Christi, M.DC.LXV*. Door Mr. Joannes Willemsens, mathematicus, etc. Te Ghendt gedrukt, by Bauduyn Manilius, 1665. In-16. Cet almanach contient quatre pièces sur les quatre saisons par d'Hanins. — 4. *Catalogue*

ende vercolgh van alle de principaelste Reformateurs ofte Poor-Loopers des grooten Anti-Christ tot het Jaer 1661. Ghendt, gedrukt voor den auteur, by Maximiliaen Graet, 1663. In-4°, 14 ff. lim. et 80 pages, cat. goth., à 2 col., avec une planche gravée représentant l'abbaye de Grimberghe. La dédicace à Charles-Ferdinand de Velasco, abbé de Grimberghe, est suivie de deux poèmes flamands, par A. I. D. (Alb.-Ign. d'Hanins). — *Cruz rediciva, kort verhael van den eersten oorspronck van de twee Miraculeuse Crucifixen, berustende in de vermaerde prochie-kercke van onse Liere Vrouwe, in de heerelyckhede van Exaerde*, Beschreven door Hendrick Busselius. Den vyfden druck. C'est une impression de P.-Fr.-I. de Gæsin ou de sa veuve; sans date. Petit in-8°. Les liminaires renferment quelques petites pièces en vers flamands, signées A. I. D. (Alb.-Ign. d'Hanins). — La bibliothèque de l'Université de Louvain possède de ce poète officiel, qui célébrait les moindres événements par ses vers insipides, l'opuscule : *Illustrissimo ac reverendissimo domino Philippo-Erardo Vander Noot è præposito ædis metropolitanae S. Rumoldi apud Mechlinienses, decimo-tertio Gaudensium episcopo, solemniter inaugurato et consecrato Bruzellis 27 decemb. 1694, Gandarum diæcesios suæ metropolim ingresso 4 Januarij* 1695, Gandavi, Saetreuwer, 1695. In-4°. En vers latins et flamands, accompagnés de chronogrammes et d'anagrammes.

Emile Van Arenbergh.

Paquet, *Mém. litt.*, t. VII, p. 241. — Willems, *Verhandeling over de nederl. taal en letterkunde*, t. II, p. 93. — Witsen-Geysbeek, *Biogr. woordenboek der Nederl. Dichters*, t. III, p. 58. — Vanderhaeghen, *Bibhogr. Gantoise*.

HANLET (Henri), né à Maestricht, en 1656, mourut à Rynwyck, en Hollande, le 30 octobre 1736. Placé par ses parents sous la direction du chanoine De Witte, doyen du chapitre de Notre-Dame de Malines, il reçut une éducation bien supérieure à l'humble poste qu'il était destiné à occuper dans la hiérarchie religieuse des Pays-Bas catholiques. Poussé par une piété ardente, il renonça au projet d'aller continuer ses

études théologiques à l'Université de Louvain et entra, comme simple frère convers, à la célèbre abbaye d'Orval. Son zèle et sa régularité le firent remarquer, et il devint, tout jeune encore, le surveillant de ses confrères. C'était l'époque où les intarissables querelles du jansénisme amenèrent en France la persécution et l'exil des solitaires de Port-Royal. L'un d'eux, le médecin Save, vint se réfugier à Orval, où les doctrines nouvelles comptaient plus d'un adepte obstiné. Save prit Hanlet en affection et lui donna des leçons de médecine et de chirurgie, dont le frère convers se servit pour se rendre utile aux malades de l'abbaye et aux pauvres du voisinage. Malheureusement, tout en faisant de Hanlet un praticien habile, Save lui avait, en même temps, inculqué ses erreurs religieuses. Quoique simple frère convers, il devint bientôt l'un des propagateurs les plus habiles et les plus influents du jansénisme. En 1725, quand l'abbé de Grimbergen vint à Orval, en qualité de délégué apostolique, pour y faire recevoir la fameuse bulle *Unigenitus* de Clément XII, Hanlet refusa nettement son adhésion et se retira, avec quatorze autres religieux, en Hollande, où les jansénistes avaient réussi à fonder quelques communautés. Il y vécut pendant onze années, toujours fidèle à ses convictions religieuses, et y mourut octogénaire, après avoir reçu les derniers sacrements des mains d'un évêque janséniste. Il était resté jusqu'à son dernier jour l'un des personnages les plus vénéres de la secte.

J.-J. Thonissen,

*Nécrologe des plus célèbres défenseurs et con-
fesseurs de la vérité*, t. I^{er}, p. 285-1760, 7 vol.
in-12. — *Nouvelles ecclésiastiques*, 28 juin 1736.
— Biédélièvre, *Biographie liégeoise*, t. II, p. 579.

HANNAERT (Jean), seigneur de Liedekerke, vicomte de Lombeek, chevalier et commandeur de l'ordre de saint Jacques, homme d'Etat, fils de Jean, dit de Redingen, et de Marguerite Van Raets-hoven, appartenait par son père et sa mère aux familles patriciennes de Louvain. Il vit le jour pendant la seconde moitié du xve siècle et mourut le 28 décembre 1539. Doué d'une intelligence

remarquable, il remplissait déjà, en 1507, les fonctions de secrétaire auprès du prince d'Anhalt, capitaine général de l'armée des Pays-Bas. De là il passa, l'année suivante, en la même qualité, au service de l'empereur Maximilien d'Autriche, successivement tuteur de son fils Philippe et de son petit-fils l'archiduc Charles. A partir de 1508 jusqu'en 1516 il contresigna constamment les lettres de ce monarque, et son nom figure dès 1515 aux états de Charles, soit à titre de secrétaire, soit de panetier, soit de conseiller. Lorsque ce monarque nomma (19 octobre 1520) sa tante Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, il lui adjoignit un conseil, dont Hannaert fit partie. L'empereur en fit autant lorsqu'il désigna en qualité de gouvernante sa sœur Marie de Hongrie (1^{er} octobre 1531). Hannaert occupa ensuite les fonctions de receveur des exploits du conseil de Brabant (1520 à 1526), celles de receveur des domaines de Binche (1522 à 1534), de bailli et châtelain de de Ninove (23 mai 1529), poste qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Il fut aussi receveur de l'épargne. Malgré ses nombreuses fonctions, il était souvent en voyage, à la suite de ses maîtres. C'est ainsi que nous le rencontrons pendant les années 1511 et 1512 en Italie, à Parme et à Rome, d'où il écrivit plusieurs lettres ayant trait aux affaires politiques de ce pays. Son aptitude au travail, ses talents et son adresse lui valurent bientôt une position plus élevée. La gouvernante des Pays-Bas commença d'abord (16 septembre 1524) par le charger d'aller complimenter, en son nom, le nouvel évêque d'Utrecht. En 1539, il fut désigné pour renouveler, dans un moment bien difficile, le magistrat de Gand. La mission la plus importante qui lui fut confiée était celle d'ambassadeur de l'empereur auprès du roi de France en 1532. Pendant cinq ans il remplit ce poste si difficile, et sut, par son adresse, plus ou moins concilier les intérêts de deux cours rivales, toujours ennemies malgré une paix apparente. C'était la période la plus vive de la lutte entre Charles-Quint et François I^{er} pour

obtenir l'alliance de l'Angleterre, l'appui du pape, la bienveillance de la Suisse. La France soutenait ouvertement les protestants d'Allemagne, la Turquie et les Etats barbaresques, que l'empereur combattait à outrance. Hannaert sut, pendant son séjour en France, rendre d'immenses services à son maître. Charles-Quint le reconnut volontiers : il lui écrivit au sujet de la conquête de Tunis plusieurs lettres imprimées à Anvers, en 1535, sous le titre de : *S'ensuit la copie des lettres envoiées par l'Impériale Majesté à M. Liedekerke, ambassadeur en France, touchant la prise de la Goulette, défaite de l'exercite de Barberousse et prinse de Thunis*. Ses services étaient si bien appréciés que l'empereur ne manqua pas de le faire connaître d'une manière toute particulière, lorsqu'il l'appela, le 31 octobre 1536, aux fonctions d'amiin d'Anvers. Au préambule des lettres patentes, Charles-Quint dit qu'il nomme à cet office son fidèle conseiller ordinaire du conseil privé Jean Hannaert, chevalier et commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, seigneur de Liedekerke, burgrave de Lombeek, en considération de ses bons et loyaux services rendus par lui à feu l'empereur Maximilien, son grand-père, au roi Philippe, son père, de bonné mémoire, durant plusieurs voyages faits à leur suite, et ayant résidé à grands frais, pendant cinq ans en France à titre d'ambassadeur. Par suite de ces considérations il le nomme à cet emploi pour le récompenser et l'indemniser.

Hannaert avait épousé une riche héritière, Marguerite, dame de Liedekerke, vicomtesse de Lombeek, fille d'Adrien Vilain. En avril 1577, il fit relief de la châtellenie de Bruxelles dont il avait fait l'acquisition. C'est grâce aux titres de sa femme qu'il put parvenir à une si haute position.

Ch. Piot.

Henne, *Règne de Charles-Quint*, t. II et V. — Wanters, *Histoire des environs de Bruxelles*, t. I^{er}. — De Vegiano, *Nobiliaire des Pays-Bas*, t. I^{er}. — Le Glay, *Négociations diplomatiques entre la France et l'Autriche*. — Id., *Correspondance de Maximilien et de Marguerite d'Autriche*. — Gachard et Piot, *Voyages des souverains des Pays-Bas*, t. II et III. — *Letters and State papers, foreign and domestic of the reign of Henri VIII*,

t. V. — Lantz, *Correspondz des kaizers Karl V*, t. II. — Archives du royaume, Chambre des comptes, registres n^{os} 738, 8883 à 94, 14303, 21719, 26104, etc., etc.

HANNOC ou peut-être **HANNOT** (*André*), écrivain ecclésiastique, florissait dans la première moitié du XVII^e siècle. Il était religieux de l'ordre de Saint-Dominique, profès du couvent de Liège et chapelain domestique du baron de Lamboy.

Ghilb. de la Haye, dans sa *Bibl. Belgorum Dominic.*, ms., cite de lui un ouvrage, qu'il déclare toutefois n'avoir jamais eu en mains : *Salomon Christianopolitanus, seu Apophthegmata moralia*. Coburgi, 1635.

Emile Van Arenbergh.

Quétil, *Script. ord. Præd.*, t. II, p. 481. — Paquot, *Mém. litt.*, t. VIII, p. 390.

HANNOIZE (*Philippe*), hagiographe, XVII^e siècle. Moine bénédictin, profès de l'abbaye de Grammont, il y était sacristain ou trésorier (*custos thesauri*), lorsque, en 1517, il acheva une relation des miracles opérés de son temps par l'intercession de saint Adrien, patron du monastère. Cette relation était écrite en flamand ; le P. Guillaume Waringhem, jésuite, la traduisit en latin sous le titre : *Liber miraculorum S. Adriani martyris apud Gerardi-Montem in Flandriâ, ubi singulariter colitur : quæ collecta sunt et Flandricè conscripta à domino Philippo Hannoize... ab anno M. D. X. usque ad. XVII*, etc. Le P. Stilling, jugeant cette traduction défectueuse, en fit une autre, qui est insérée dans les *Actes des saints* (t. III, 8 septembre, p. 242-249).

Emile Van Arenbergh.

Paquot, *Mémoires*, t. VII.

HANNOTEL (*Philippe*), écrivain ecclésiastique, né à Hesdin, dans l'Artois, en 1599, entra dans la Compagnie de Jésus, à l'âge de vingt ans. Après avoir enseigné les humanités et la philosophie au collège de son ordre à Douai, il mourut de la peste en 1637. Il avait publié :

1. *Exercitium Amoris Dei pro nobis crucifixi. Cum salutari admodum pacto de eodem quotidie obeundo. Per quemdam P. Soc. Jesu. haVrIte aqVas CFM gaVDIo e fontIbVs serVatorIs. Duaci*,

ex officinâ Balthazar. Belleri, 1634, in-12, p. 274. *Exercitium Amoris Dei pro nobis crucifiri. Cum salutari admodum pactode eodem quotidie obeundo. Per quemdam P. Soc. Jesu. Quarta Editio. Accessit Incitatio ad Amplexum Crucis. Ha VrJet Is aq Vas CFM gaVDIo saLVatorIs* (voir De Backer). Duaci, ex officinâ Baltazaris Belleri, sub Circino aureo, 1635, in-24, 6 ff., p. 256. Suit : *Incitatio ad amplexum Crucis, ipsis verbis Thomæ à Kempis de Imitatione Christi constructa et coagmentata. Qui ruit post me venire, etc.* Duaci, apud Baltazarum (sic) Bellerum, 1635, p. 31. L'approbation pour l'*Incitatio* est datée de Douai, 28 décembre 1627. — 2. *Mundi Stultitia, compendio demonstrata*. Duaci, 1633, in-16. *Mundi Stultitia compendio demonstrata opera Rdi P. Philippi Hanotel Societatis Jesu Theologi*. Colonia, apud Wilhelmum Friessem sub signo arboris ante S. Paulum, 1643, titre gravé ; l'autre a une légère variation, in-24, 8 ff., p. 285. Approb. Douai, 26 oct. 1633. *Mundi Stultitia compendio demonstrata opera R. P. Philippi Hanotel, Soc. Jesu Theologi. Sapientia hujus mundi Stultitia est apud Deum*. 1. Cor. 3. *Stultorum infinitus est numerus. Eccles. 1*. Bruxellis, typis Francisci Foppens, sub signo S. Spiritus. MDCLV, in-16, p. 100. *Même titre*, Colonia, typis Wilhelmi Friessem, sub signo Gabrielis Archangeli, in platea vulgo Tranckgass, anno 1664, in-24, p. 285. — 3. *Praxis meditandi Passionem Christi*. Duaci, in-16. — 4. *Meditationes variæ, et piorum affectuum Formulæ*. Duaci, Vidua Petri Teln. En feuilles avec des figures représentant les mystères, qui sont l'objet de ces méditations.

Emile Van Arenbergh.

Paquet, *Mém. litt.*, t. XII, p. 214; *Nat. man.*, t. II, p. 1428. — De Backer, *Ecriv. de la Comp. de Jésus*. — Henningus Witte, *Itinerarium biographicum* (Gedani, 1688).

* **HANOT** (François), musicien, compositeur, « né à Tournai, vers 1720 », selon Fr. Fétis, « enfant de chœur dans la cathédrale de cette ville et musicien attaché à cette église ; fut pensionné de la ville en cette qualité. » Ces

renseignements sont inexacts. L'état civil nous a éclairé sur la date de naissance de Hanot par un bulletin de décès dont voici la teneur : « Il conste des registres de l'état civil de la ville de Tournai que François Hanot, né à..., âgé de 72 ans, fils de Charles et de Marie Galot, époux de Marie-Hélène-Alexandre, est décédé le 26 février 1770. » De plus, une relation de funérailles porte qu'il a été enterré à Notre-Dame, dans le caveau de la chapelle de Notre-Dame de Lorette. François Hanot est donc né en 1698.

Nous avons fait de nombreuses recherches pour constater le lieu de sa naissance. Il nous semblait d'abord impossible que François Hanot eût été pensionné de la ville de Tournai comme musicien attaché à la cathédrale. En effet, les archives nous ont révélé que c'est à titre de maître de danse et de violon qu'une pension lui fut accordée pour venir s'établir à Tournai. Sa requête aux magistrats de la ville est datée de 1742. Hanot, à cette époque, était à Lille, où il exerçait son art, comme il l'avait fait auparavant, dit-il, à Mons et à Rouen. Il demandait 300 florins, il en obtint 200 pour une année d'abord. La ville continua ensuite à lui servir cette pension dont sa veuve a joui après lui. A-t-il été attaché à la musique de Notre-Dame ? Son inhumation dans une chapelle de la cathédrale tendrait à le faire supposer, mais le chapitre de Tournai n'en a pas gardé le souvenir. Ce qui est certain, c'est que François Hanot n'est point né à Tournai et qu'il n'a pas été enfant de chœur dans la cathédrale. Nous avons cru un moment que les archives de Mons allaient nous dévoiler le secret de sa naissance. Une famille de ce nom, anoblée par Philippe IV d'Espagne, dont un des membres portait le même prénom que notre musicien, vivait à Mons dans la première moitié du XVIII^e siècle. Mais le rapprochement des dates nous a fait abandonner cette hypothèse. Nous avons fini par découvrir que François Hanot, appartenant à une famille d'artistes, établie à Lille au commencement

du siècle dernier, est né à Dunkerque.

Il a composé deux livres de sonates à flûte seule, gravés à Bruxelles.

Ferd. Loise.

Fr. Fétis, *Biogr. des musiciens*. — Documents puisés aux archives et à l'état civil de Lille et de Tournai.

HANS DE MALINES. Voir VERBEKE (Jean.)

HANSCHÉ (Jean-Christien), sculpteur belge du XVII^e siècle. On est sans détails sur la vie de cet artiste distingué. La date et le lieu de sa naissance sont inconnus. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il exécuta des travaux considérables à l'abbaye de Parc-lez-Louvain.

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle l'abbaye de Parc était administrée par un prélat qui unissait à une haute érudition un vif amour pour les arts. Il portait le nom de Libert de Pape et était patricien de Louvain. Plein de zèle pour la gloire de son monastère, il en fit reconstruire des parties importantes. Parmi ces nouvelles constructions se trouvait un spacieux réfectoire, surmonté d'un étage qui forme le local de la bibliothèque. Le réfectoire achevé, l'abbé de Pape chargea Hansché d'en orner le plafond de hauts-reliefs en stuc. L'artiste y plaça les sujets suivants : 1^o *Marthe et Marie*; 2^o *la Rencontre d'Abraham et Melchisedech*; 3^o *Elie nourri dans le désert par l'ange du Seigneur*; 4^o *la Dernière Cène*; 5^o *la Bénédiction de Jacob*; 6^o *Abraham recevant les trois anges*, et 7^o *les disciples d'Emmaüs*.

L'abbaye paya pour ces travaux, à Hansché, une somme de 439 florins, 4 sols, outre la table pour lui et ses ouvriers, Henri Daelmans et Guillaume Steltjens. Ces artistes inscrivent au plafond la date de l'an 1679.

Hansché décora également la voûte du local de la bibliothèque. A droite, il plaça les Pères de l'Eglise : *Saint Grégoire, saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin*; à gauche, les quatre *Evangelistes*. Au milieu, il traita cinq sujets de la vie de saint Norbert : 1^o *sa Conversion*; 2^o *Il distribue sa fortune aux pauvres*; 3^o *Il délirre une femme possédée*;

4^o *Il reçoit la règle de saint Augustin*; 5^o *Il reçoit de Marie l'habit blanc de l'ordre des Prémontrés*. Dans l'arcade formée par la voûte, au-dessus de la porte d'entrée, il représenta en haut-relief un vaste sujet : *l'Etablissement de la première abbaye de l'ordre des Prémontrés*, et du côté opposé un autre sujet : *la Vision de saint Norbert*. Ces diverses productions l'occupèrent pendant cent sept jours, avec l'aide d'Henri Daelmans et Guillaume Steltjens. On lui paya de ce chef 384 florins, 10 sols.

Tous les travaux que nous venons d'énumérer existent encore et se trouvent dans un état parfait de conservation.

Sans être d'un style très remarquable, ces hauts reliefs témoignent d'une grande habileté de facture et donnent au réfectoire, comme au local de la bibliothèque de l'abbaye de Parc, un caractère très imposant.

On ignore l'année de la mort de Hansché.

Ed. van Even.

Archives de l'abbaye de Parc. — Van Even, *Louvain Monumental*, p. 247.

HANSELAERE (Pierre van), artiste peintre, né à Gand en 1786. Elève de l'Académie de cette ville, où il remporta le premier prix d'après le modèle. Le professeur Van Huffel dirigea ses études, qui furent brillantes et qui décidèrent son départ pour Paris en 1809. David l'accepta pour élève. Quelques années après il revint à Gand et en 1814 il remporta le grand prix de concours qui lui permit le voyage d'Italie, but suprême de tout artiste à cette époque essentiellement académique. Les événements qui agitaient le pays ne lui permirent de partir qu'en 1816; à Rome, il se fit rapidement une grande popularité par la façon magistrale dont il exécutait les portraits. Canova, qui l'aimait, le patronna et le fit nommer de l'Académie de Saint-Luc. De Rome, il passa à Naples, où il résida longtemps et où il fut littéralement comblé de commandes de portraits et de tableaux religieux. Le roi de Naples le nomma son peintre.

Tant de succès ne purent lui faire oublier sa patrie, où il revint en 1829 et où

il fut accueilli avec enthousiasme. Il s'établit à Gand et continua à peindre notamment des portraits, tout en exécutant de nombreux tableaux d'église.

A ce moment les artistes belges, surexcités par l'école du romantisme qui dominait toutes les écoles de peinture, se livraient à des débauches picturales, où quelques-uns ont rencontré la gloire et la fortune. Van Hanselaere céda à l'entraînement général et voulut, lui aussi, composer une grande œuvre. Il rêva et exécuta une immense toile représentant *Philippe Van Artevelde et les Gantois parlant pour combattre les Brugeois*. Ce beau et important sujet l'écrasa de tout son poids ; il exposa en 1844, à Gand, une toile estimable dont la critique, par déférence, ne s'occupa point. Van Hanselaere comprit, et, dès lors, une profonde mélancolie l'envahit. Il se refugia dans son atelier où il languit dans une sorte de marasme que vint aggraver la mort de son fils unique. Il mourut en 1862.

C'est dans le portrait où on peut le mieux constater les brillantes qualités de coloris qui caractérisent ce peintre gantois. Ses tableaux sont généralement d'une composition embarrassée et manquent d'harmonie.

On a de lui *le Sacrifice d'Abel*, qui lui valut le grand prix de Gand ; *Suzanne et les Vieillards*, au pavillon de Harlem, *le Musicien* ; *saint Sébastien* ; *la Vendangeuse* ; *la Filense* ; *Brigand blessé* ; *Mendiant* ; *saint Pierre-aux-Liens* ; *saint Jean à Pathmos* ; *Cuisinier napolitain* ; *Fuite en Egypte* ; *Madone*, peinte pour le prince Frédéric des Pays-Bas ; *Chrétien dans une grotte* ; *le Reniement de saint Pierre* ; *Jésus parmi les docteurs* (église Saint-Sauveur à Gand) ; *Descente de Croix* (même église), etc.

Le nombre des portraits exécutés par lui est considérable. C'est à Naples surtout que sont les plus beaux. Ad. Sirel.

HANSENS (Charles-Joseph-Louis), musicien, compositeur, connu sous le nom de *Hanssens aîné*, né à Gand, le 4 mai 1777. Il montra des dispositions précoces pour l'art auquel il consacra sa vie, et se livra dès son enfance à l'étude

du solfège et du violon. Il lisait la musique avec une facilité tout instinctive et s'exerçait déjà à des combinaisons d'accords. Il était de ces natures dont les fibres ne peuvent s'émouvoir sans éclater en vibrations musicales. Deux artistes expérimentés, Wauthier, premier violon du théâtre, et Verheyen, maître de chapelle à Saint-Bavon, lui enseignèrent, l'un, les premières leçons de son instrument, l'autre, les règles de la composition. Hanssens suivit ensuite à Paris un cours régulier d'harmonie sous la direction du célèbre compositeur et harmoniste Henri Montan-Berton. Il débuta par la composition d'une messe qui fut exécutée avec succès dans une église de Paris. Il ne put cependant se résoudre à tenter la fortune dans la grande capitale. Après quatorze mois de travail, il revint achever ses études à Gand, sous la direction de son frère aîné, Joseph Hanssens, et il chercha à se perfectionner, guidé par Ambroise Fémy, dans le maniement de l'archet. Ne se sentant pas doué d'une virtuosité suffisante pour briller comme instrumentiste, il devint, comme son frère, chef d'orchestre et passa sa vie en cette carrière. Il y fit ses premières armes dans un théâtre d'amateurs appelé *Théâtre de Rhétorique*. Puis il dirigea en Hollande l'orchestre des théâtres d'Amsterdam, d'Utrecht et de Rotterdam. En 1804, il remplit les mêmes fonctions à Anvers ; puis il fut appelé dans sa ville natale à conduire l'orchestre du théâtre, position qu'il conserva jusqu'en 1825. Il recueillit la succession de Borremans comme chef d'orchestre du théâtre de la Monnaie, à Bruxelles. En 1827, le roi Guillaume des Pays-Bas lui confia la direction de sa musique particulière, et il devint, l'année suivante, inspecteur de l'Ecole de musique de Bruxelles, école qui, après 1830, se transforma en Conservatoire royal. Compromis, en 1831, pour des démarches qu'on l'accusait d'avoir faites auprès du roi Guillaume, au nom du parti orangiste, il fut arrêté ; mais s'étant bientôt disculpé de toute trahison, il fut remis en liberté. Il vécut ensuite quelques années dans une

retraite complète, et ne reprit qu'en 1835 le poste qu'il avait déjà occupé, avec tant de distinction, au théâtre de la Monnaie; il en fut écarté de nouveau en 1838, et y rentra définitivement en 1840, pour y rester jusqu'à la veille de sa mort. Il s'était engagé en même temps pour une part dans l'entreprise du théâtre. Le succès ne répondit pas à ses espérances, et il s'en fallut de peu qu'il ne passât ses dernières années dans la misère. Et cependant les amateurs d'alors se souvenaient encore des artistes distingués qui composaient la troupe d'opéra, des chefs-d'œuvre qui se succédaient sur la scène lyrique et de la vaillance qui présidait à la conduite de l'orchestre. C'était là, semblait-il, plus qu'il n'en fallait pour attirer la foule. Mais le goût de la musique n'était pas encore aussi répandu, aussi vivace que de nos jours, et les artistes passant tour à tour du grand opéra à l'opéra comique, ne se renouvelaient pas assez pour entretenir et raviver les sympathies du public. Le vieil et habile directeur de l'orchestre, qui n'avait rien perdu de son feu, fut atteint d'un coup d'apoplexie, qui l'emporta le 6 mai 1852, dans la soixante-seizième année de son âge. Il était chevalier de l'ordre de Léopold.

Voici la liste des ouvrages laissés par Hanssens et dont plusieurs ont valu à son nom une réputation méritée :

1. *Les Dots*, opéra comique, représenté à Gand, en 1804. — 2. *Le Solitaire de Formentera*, drame en deux actes, traduit de l'allemand par Philippe Lesbroussart, représenté à Gand et à Lille, en 1807. — 3. *La Partie de trictrac ou la Belle-Mère*, opéra comique en deux actes, paroles de Scribe (Bruxelles, 1829). — 5. Six messes solennelles avec orchestre. — 6. *Beatus vir*, à quatre voix et orchestre. — 7. *Deux Dixit*, *ibid.* — 8. *Trois Te Deum*, *ibid.* — 9. *Album*, dédié à la reine des Pays-Bas. — 10. *Cantate*, à l'occasion du mariage du prince Frédéric. La plupart de ces compositions ont été exécutées à Bruxelles.

Ferd. Loise.

Fr. Fétus, *Biogr. des musiciens.*

HANSENS (*Charles-Louis*), né à Gand en 1802, compositeur de musique. Voir au *Supplément*.

HANSWYCK (*Florent DE*), ainsi nommé du lieu de sa naissance, prit le froc au couvent des capucins de Malines. Prédicateur et définiteur de la province flamande de son ordre, il acquit une certaine réputation par l'autorité de sa doctrine et l'étendue de son érudition. Il mourut jubilaire à Bruxelles, le 7 mars 1651. On a de lui un livre de Sermons, mêlés de récits symboliques et moraux, qui parut sous le titre :

Cornucopia Concionatorum de Sacratissimæ Virginis Dei Genitricis Mariæ mysteriis. In-folio, t. II, Antverpiæ, 1646, apud Gulielmum Lesteenium. — *Conciones, maxime de Beatissimâ Virgine*. Louvain, 1655, fol. Emile Van Arenbergh.

P. Dionysius Genuensis et F. Bernardus à Bononia, *Script. ord. Capuccinorum* (Venetiis, apud Sebast. Coleti, 1747), p. 49. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. I^{er}, p. 278. — Paquot, *Mat. man.*, t. II, p. 1079. — Jean de S. Ant., *Bibl. francisc.*, I, 351.

HAPPART (*Adolphe, Adulphe*), hagiographe, prit le froc de bénédictin à l'abbaye de Saint-Hubert, en Ardenne, et florissait dans la première moitié du xvre siècle. Ce religieux, qui se distinguait, paraît-il, non moins par ses talents et sa science que par ses vertus monastiques, écrivit en l'an 1535 divers opuscules sur l'histoire ainsi que sur le patron et le premier supérieur de son monastère. Ces chroniques, qui ont surtout le mérite de nous avoir conservé les textes d'écrits actuellement égarés ou détruits, ne sont pas toujours d'une critique historique très sûre. Néanmoins D. Martène et D. Durand citent ce moine avec éloge parmi les écrivains de son abbaye : « *Quibus merito* », disent-ils, après les avoir énumérés, « *adjungendus est R. P. Adulfus Happart, qui monasterii sui historiam, nobiscum olim communicatum, diligentissimè contexit sub anno Christi M. D. XXXV.* »

La bibliothèque de l'Université de Liège possède un volume, petit in-folio manuscrit, autographe, pense M. Nysen, et contenant les traités suivants :

1. *Vitu et gesta Sti Bernarti ante epis-*

copatum. — 2. *Vita Sti Huberti episcopi* (auctore quodam ejus discipulo vel familiari ut ipsu historia indicat). Copie d'un autre auteur, à laquelle Happart n'a fait qu'ajouter un prologue. — 3. *Miracula Sti Huberti*. C'est encore une copie. — 4. Extrait du martyrologe de Grégoire VIII, touchant saint Hubert. Copie. — 5. *Modus et assertio novennarii instituti peregrinorum Sancti Huberti, juxta quem sacra stola manet vicitare debens, docens eundem ritum pium et sanctum, divino et naturali ratione fulcitur*. Ouvrage de Happart. — 6. *Vita Sti Berregisi abbatis*. Copie. — 7. *Catalogus abbatum montii Andaginen. Sub Annalium calculo assertus*. Ouvrage de Happart. — 8. *Cantatorium Sti Huberti*. Copie. — 9. *Gesta Sti Huberti noriter edita, scilicet anno M. D. XI in festo Andreae apost.* Ouvrage de Happart. — 10. *Gesta Theoderici abbatis*. Ouvrage de Happart. On ne sait guère davantage sur ce moine, sinon qu'il atteignit un âge avancé, puisqu'il écrivait déjà en 1511, — la vie de l'abbé Théodoric et les gestes de saint Hubert furent achevés en cette année, — et qu'il vivait encore après 1563 : il nomme, en effet, l'évêque de Liège Gérard de Groesbeck, élu à cette époque. Beedelièvre parle d'un autre Happart, Adulphe, mort en 1185, également religieux du monastère de Saint Hubert et, comme son homonyme, auteur d'une chronique manuscrite de son abbaye : mais c'est là vraisemblablement, dit M. Neyer, un double emploi d'inadvertance. Dom Gabriel Bucelin, bénédictin de l'abbaye de Weingart, attribue, de son côté, plusieurs ouvrages, dont l'un est intitulé : *Contemplatorium viatoris*, à un D. Ad. Happart, qu'il fait religieux de Saint-Jacques de Liège. Emile Van Arenbergh.

Beedelièvre, *Biogr. liég.*, t. Ier, p. 79, 493. — Neyer, *Biogr. luxemb.*, p. 235. *Bibl. des écrits de l'ordre de Saint-Benoît*, par un relig. de la Congrég. de Saint-Vannes, t. Ier, p. 438. — De Reiffenberg, *Monum. hist. de Nam., du Hain, et du Luxemb.*, t. VIII, p. 23.

HAPPART (Grégoire-Maximilien), qui florissait au milieu du XVII^e siècle, était chanoine et officiel de la cathédrale d'Anvers, protonotaire apostolique et au-

mônier de la cour. Le 12 janvier 1647, il prononça dans la basilique anversoise l'éloge funèbre de Balthasar-Charles d'Autriche, fils unique de Philippe IV. Ce discours est composé selon la recette scolastique; le style en est des plus médiocres et des plus emphatiques. Il fut édité à Anvers, chez Moretus, en 1647 et porte pour titre : *Serenissimi principis Balthasaris Caroli Austriaci, Philippi IV. Hisp. et Indiarum regis filii unici, laudatio funebris*. Emile Van Arenbergh.

De Ram, *De Synodicon belgicum*, III, apparatus historico chronologicus ad synodicon Antverpiense, XLIV.

HARCHIES (Floris), historien. Voir VAN DER HAER.

MARCHIES (Josse DE), ou HARCHIUS (Jodocus), médecin, naquit à Mons au commencement du XVII^e siècle et mourut en 1580, probablement à Strasbourg. Il était fils d'Arnould de Harchies, seigneur de Millomez, et d'Antoinette des Pottes. Après avoir fait ses études au collège de Houdain, il exerça la médecine à Mons, puis à Liège. C'est à cette circonstance sans doute qu'il faut attribuer ce fait que Beedelièvre le qualifie de médecin liégeois. La *Biographie liégeoise* le nomme d'ailleurs Josse de Harchées (il y eut, en 1372, un Jean de Harchées, bourgmestre de Thuin, qui fut assassiné par les gens de l'évêque de Liège). Josse de Harchies publia pendant son séjour à Liège, sous le titre : *De Causis contemptæ medicinæ, lib. I, auctore Joco do ab Harchies Montensi, apud Leodienses medico*. Leodii per Gualterium Morberium ad Pontem Insulæ, anno 1567, un ouvrage en prose dans lequel il combattait l'ignorance, le charlatanisme et l'impertinence de la plupart des médecins de son temps. C'est à tort que Sweertius, Foppens et G. de Bousu donnent à ce livre la date de 1563. Quelques écrivains attribuent le *De Causis* à un autre médecin de Mons, Philippe de Harchies, probablement de la famille de Josse. Il se peut, à la rigueur, qu'il y ait deux ouvrages différents portant le même titre; celui de Philippe aurait été, d'après une note de Brasseur, imprimé

à Mons. Cette note se trouve vis-à-vis des distiques suivants :

Philippus Harchie, medicus insignis.

*Dum siquidem tenui sese videt ac medicinam,
De causis plenum condidit ille librum :
Idque præunte sibi, vel forte sequente Jodoco,
Nominis ejusdem qui fuit atque styli.*

Josse de Harchies alla ensuite se fixer à Strasbourg, où il écrivit : *Enchiridion Medicum simplicium Pharmacorum, quæ in usu sunt, nomenclaturam, facultates et administrationem, brevis, elegante fidoque poemate comprehendens, Jodoci Harchii studio et labore*. Basileæ, P. Perna, 1573, in-8°. Chaque médicament y a son distique avec une courte description et l'énumération de ses propriétés.

A Strasbourg, Josse de Harchies s'occupait également de théologie, s'efforçant sans beaucoup de succès, de mettre d'accord sur la question de l'Eucharistie les catholiques et les protestants. Il réussit surtout, par ses études extramédicales, à provoquer des plaisanteries d'un goût douteux de la part de ses adversaires, et à faire condamner ses écrits comme hérétiques :

*Ardua sunt divina nimis, nec ad illa per artem
Stercoris et lotii quisque venire potest,*

comme Brasseur devait l'écrire plus tard. Les ouvrages que de Harchies publia à ce sujet ne sont pas parvenus jusqu'à nous. M. Lecouvet a cependant pu découvrir les titres de trois d'entre eux :

1. *De Eucharistiæ mysterio ad sedendas controversias in Cæna Domini libri tres*. Basileæ, 1573. Cet ouvrage aurait été réédité à Worms. Théodore de Bèze en publia, en 1580, une réfutation sous le titre de : *De Cæna Domini aduersus Jodoci Harchii Montensis dogmata*. —
2. *De Causis Hæresis, proque ejus exitio et concordia controversiarum in Religione hæreticorum, Pontificiorum et Penitentium, Oratio ad Deum Patrem*. Basileæ, 1573, in-4°. —
3. *Orthodorum Patrum Irenæi, Cyrilli, Hilarii, Augustini et reliquorum de Eucharistia et sacrificio universali Ecclesiæ fides*. 1577, in-8°.

Docteur Victor Jacques.

Sweetius, *Ath. belg.*, p. 493. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. II, p. 768. — Elov, *Dict. des med.*, t. II, p. 7. — Ant. Bumaldus, *Bibl. botanica*, p. 27. —

Séguier, *Bibl. botanica*, p. 260. — Alb. von Haller, *Bibl. botanica*, t. I, p. 344. — Bayle, *Dict.* 1730, t. II, p. 693. — Brasseur, *Sydera*, p. 80. — R. Hospinianus, *Hist. sacram. pars posterior*, p. 591, 606, 629, etc. — Vaa Hoogstraeten et Broverius Van Nidek, *Groot' algem. woordenb.* — Broekx, *Notice*. — Delvenne, *Biogr. des Pays-Bas*. — *Biogr. médicale*, t. V, p. 74. — *Messenger des sciences historiques*, 1858, p. 16. — Lecouvet, *Hannonia Poetica*, p. 97. — Beedelièvre, *Biogr. liégeoise*, t. I, p. 203. — Mathieu, *Biogr. montoise*, p. 180 et suppl. — Bouillet, *Dict. univ. d'hist.*

HARCOURT (Jean DE), fils de Jacques, comte de Tancarville et de Montgommery, seigneur de Noyelle-sur-Mer, et de Jeanne d'Enghien, dame d'Havré. Jean de Harcourt entra dans l'ordre ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat à Laon. Nommé évêque d'Amiens, puis de Tournai, en 1433, il fut autorisé par le pape, ou bien à réunir les deux évêchés, ou à opter pour celui qui lui conviendrait le mieux. Le prélat choisit le siège de Tournai et s'attira ainsi les disgrâces du duc de Bourgogne, qui cherchait à faire nommer à cet évêché son conseiller Jean Chevrot, archidiacre à Rouen. Le duc défendit à ses sujets du diocèse de Tournai de reconnaître le nouvel évêque. Néanmoins, celui-ci s'était rendu à Rome, pour y être sacré par le pape Eugène IV, et à son retour, il fit son entrée à Tournai et prit possession de son siège le 27 septembre 1435. Par ses manières gracieuses et affables, Jean de Harcourt se fit aimer des Tournaisiens. Cependant le pape voulut donner satisfaction au duc de Bourgogne. L'archevêché de Narbonne étant venu à vaquer, il le conféra à Jean de Harcourt et appela au diocèse de Tournai Jean Chevrot. Le duc de Bourgogne s'empessa de faire prendre possession de cet évêché. Dans ce but, il envoya le comte d'Estampes à Tournai. Ce commissaire chargea Etienne Vivien de représenter Jean Chevrot dans la cérémonie de l'intronisation. Mais au moment où cet ecclésiastique prenait possession de la chaire épiscopale, la populace se rua sur lui et l'arracha de la tribune; sans l'intervention du prévôt de la ville et de l'évêque de Harcourt, accourus sur les lieux, Vivien eût, peut-être, été mis en pièces. Enfin, les choses rentrèrent dans l'ordre : Jean de Harcourt se retira à

Narbonne et Jean Chevrot eut la pleine jouissance de son nouveau titre. Le duc de Bourgogne fit lever le séquestre qui avait été mis, par ses ordres, sur les biens de l'évêché de Tournai, situés en Flandre. En 1439, Jean de Harcourt fit son entrée solennelle à Narbonne. Il fut promu par le pape Nicolas V à la dignité de patriarche d'Alexandrie, et mourut en 1452.

L. Desvillers.

Jean Cousin, *Hist. de Tournai*. — Vinchant, *Ann. de la prov. et comté de Hainaut*. — Chotin, *Hist. de Tournai et du Tournesin*. — Le Maistre d'Anstaing, *Rech. sur l'église cath. de Tournai*.

HARDENBERG (G. VAN). Voir EHRENBURGII.

HARDENPOST (Nicolas), prêtre, arboriculteur, né à Mons le 14 juin 1705, y décédé le 31 décembre 1774. L'abbé Hardenpont a consacré à l'horticulture, et surtout à la culture du poirier, la majeure partie de son existence paisible. Les fruits qu'il a gagnés sont des plus estimés. Citons la poire dite *Passe Colmar*, le *beurre d'Hardenpont*, le *beurre Rance*, la *fondante Pariselle* ou *Délices d'Hardenpont*, la *Cassante*, et enfin la poire *Surpasse délices*. Le jardin où l'abbé élevait ses semis est toujours la propriété de sa famille; il est situé à proximité de la blanchisserie du faubourg d'Havré.

L. Desvillers.

Emile de Puydt, *Les Poirées de Mons*. — *Mém. et publ. de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut*, 2^e série, t. VII, p. 88.

HARDEVUYST (Louis-Jacques), père jésuite, né le 13 avril 1645, à Dunkerque. Son père, Charles Hardevuyt, était président du conseil royal de l'Amirauté. Entré dans la Compagnie de Jésus le 30 septembre 1662, il reçut l'ordination sacerdotale le 20 septembre 1675 et prononça les quatre vœux le 2 février 1680. Le P. Hardevuyt fut pendant quinze ans professeur des classes inférieures, neuf ans recteur, et mourut le 3 mai 1715 au collège d'Anvers. Il publia : *Paraphrases Odarum XXIV à Q. Horatii Flacci libro primo*. Antv., Henr. Theuillier, 1711, in-12, 147 pages.

Emile Van Arenbergh.

Paquet t. VIII, p. 39. — De Backer *Écriv. de la Comp. de Jésus*.

HARDIGNY (Guillaume), écrivain ecclésiastique, naquit à Luxembourg en 1589. Il entra dans l'ordre des Jésuites en 1611, et, pendant six ans, régenta les classes inférieures. Il se consacra ensuite à l'apostolat des campagnes et des camps, et mourut à Mons, le 15 octobre 1637. Le Père Hardigny a écrit :

1. *La Vie et Miracles de saint Adrien, patron singulier contre la contagion*. Luxemb., 1636, in-12. — 2. *Livres de prières et de pratiques spirituelles*.

Emile Van Arenbergh.

Foppens, *Bibliotheca belgica*. — De Backer, *Écrivains de la Compagnie de Jésus*.

HARDIMÉ (Pierre), et non HADINÉ, comme l'écrivit Immerzeel, naquit à Anvers en 1678. Il fut élève de son frère Simon, né à Anvers en 1672 et qui fut élève du peintre de fleurs Crépu. Simon mourut à Londres en 1737, en laissant une excellente réputation. Pierre est inscrit dans le registre de la gilde de La Haye en 1700. Il eut l'humeur voyageuse, car il peignit à Anvers, à La Haye, dans plusieurs villes de Hollande et finalement à Londres, où il mourut en 1737. De préférence il peignit les fleurs et les fruits. En 1718, il exécuta pour l'abbaye de Saint-Bernard, près d'Anvers, de grandes toiles représentant toutes les fleurs et tous les fruits de la terre. Il étoffa des plafonds de Terwesten. Dans les ventes du XVIII^e siècle les tableaux de Hardimé eurent une certaine vogue. Ad. Siret.

HARDOUIN, évêque de Noyon et de Tournai, de 1000 à 1029 ou 1030. On connaît assez mal la biographie de ce prélat, qui a vécu à une époque sur laquelle on n'a pas de données suffisantes. On ne sait, d'une manière précise, ni quand il fut intronisé, ni quand il mourut; d'après Hériman, ce serait en l'an 1000 qu'il serait devenu évêque. Il était le fils d'un seigneur nommé Robert (que l'on a dit dans la suite être un Croy) et d'une dame appelée Hadvide, dont les anniversaires se célébraient à Noyon, pour le premier, le 1^{er} novembre et pour la seconde, le 27 décembre. On ne lui connaît qu'une sœur, Odile, dont on

rappelait la mémoire le 8 janvier.

Comment Hardouin parvint-il à l'épiscopat? On ne le sait; comment se conduisit-il pendant sa prélature? Les opinions varient à cet égard; mais Levasseur, l'historien de l'église de Noyon, a énergiquement défendu sa réputation. A Tournai, où le chapitre de l'église Notre-Dame supportait difficilement sa sujétion à l'évêque d'un autre diocèse, il rencontra, paraît-il, beaucoup de mauvais vouloir parmi les chanoines; à Noyon, au contraire, il se constitua le défenseur du peuple et se montra généreux envers la cathédrale. Ce fut là qu'il fut enterré, dans ce que l'on appela depuis le vieux chapitre des chanoines, un 19 juillet, entre sa mère et sa sœur.

Deux événements surtout marquent dans sa vie : ses démêlés avec son collègue Azelin, de Laon; sa querelle avec son suzerain le roi Robert. Lors du sacre de Bérold, évêque de Soissons (vers 1020), Azelin l'accabla de reproches et voulut le faire exclure de la cérémonie et de l'assemblée synodale; il avait, dit-on, fait fabriquer des bulles papales, lançant contre Hardouin une sentence d'excommunication. Mais il ne put entraîner dans son opinion Gérard, évêque de Cambrai. Celui-ci, en interrogeant deux chapelains, parvint à découvrir qu'Hardouin et Azelin avaient de concert commis des actes très blâmables et se servit de ce fait pour confondre l'accusateur. Les deux adversaires ayant ensuite armé leurs partisans et leurs vassaux, Gérard s'interposa encore; il réussit à conclure un accord qu'Azelin ne tarda pas à violer, ce qui attira sur lui un blâme général.

Il y avait à Noyon, à côté de l'église de Notre-Dame, une tour appartenant au roi de France Robert et dont le châtelain se permettait les exactions les plus criantes et des usurpations flagrantes sur les droits de l'évêque. Un jour qu'il s'était absenté, Hardouin demanda à la châtelaine la faculté d'entrer dans la forteresse. La dame, flattée de la visite du prélat, ayant accédé à ce désir, Hardouin profita de la circonstance pour s'emparer de la tour, que ses serviteurs et les habitants de

Noyon détruisirent de fond en comble. Le roi Robert se montra indigné à l'excès de la conduite du prélat, qui dut prendre la fuite et se réfugia en Flandre. Là il employa la médiation du comte Baudouin pour faire la paix et, afin de mieux gagner ses bonnes grâces, lui concéda douze autels ou églises principales de la Flandre, notamment Courtrai, Thourout, Audenarde, Comines, Deynze, etc., à condition de les tenir en fief de l'église de Tournai, et, à ce que dit Hériman, à charge de restitution après trois générations. Mais le comte distribua à son tour ces églises à ses principaux vassaux et l'autorité épiscopale n'en récupéra jamais les revenus.

Alphonse Wauters.

Baldéric, *Gesta episcoporum Cameracensium*. — Hériman, *Chronica Tornacensis*, dans De Smet, *Corpus chronicarum Flandrie*, t. II. — Le Vasseur, *Histoire de l'église de Noyon*, p. 740 et suiv. — Cousin, *Histoire de Tournai*.

HARDUYN, HARDWYN (*Denys*), ou **HARDUINUS** (*Dionysius*), historien, fils de Thomas Harduyn, receveur des biens de Louis de Flandre, seigneur de Praet, naquit à Gand en 1530. Attiré de bonne heure par l'amour des lettres et contrainct, d'ailleurs, par les nécessités d'une fortune restreinte, il se livra à l'enseignement littéraire, à Bruges. En avril 1561, il accompagna deux de ses élèves, François Van Cauwenhove et un fils du seigneur de Tamise à Paris, et, tandis qu'ils y poursuivaient leurs études, il s'y initia à la jurisprudence. Il se rendit ensuite en Italie, prit le bonnet de docteur en l'un et l'autre droit à l'Université de Bologne, et obtint une charge honorable à Cassano, en Calabre. Rentré dans sa ville natale, il s'y fit inscrire au barreau. En 1573, il sollicita la place de watergrave, et, ne l'ayant pu obtenir, il postula le siège de conseiller au conseil de Flandre, vacant par la mort de Robert Du Cellier. Malgré de puissantes recommandations, notamment celles du seigneur d'Hierges et de Jean de Croy, comte de Rœulx, ou lui préféra Josse de Brach, gendre du célèbre Damhoudere. Du 12 janvier au 7 octobre 1581, il occupa les fonctions de receveur des ex-

ploits au conseil de Flandre. Denis Harduyn fut nommé plus tard substitut du procureur du dit conseil, François Roose, « apparemment », présume Paquot, par « le credit de Louis de Flandre, qui avait « engagé le père de notre auteur à mettre ses enfants aux études, dans la vue « de leur procurer quelque établissement. » Il cumula, en 1594, cette charge avec celle d'auditeur militaire, non moins importante dans l'organisation judiciaire de l'époque, et fut également échevin perpétuel de Saint-Bavon de Gand. Les préoccupations juridiques ne l'avaient pas distrait de son culte des lettres; il consacrait ses loisirs aux investigations historiques, et entretenait un commerce littéraire avec nombre de savants étrangers, qui ont loué son mérite, et notamment avec le célèbre imprimeur Paul Manuce.

Denis Harduyn mourut à Gand le 4 janvier 1605, âgé de soixante-cinq ans et fut inhumé dans l'église de Saint-Michel, chapelle de la Sainte-Croix. On y voyait autrefois son épitaphe gravée sur une grande pierre sépulcrale bleue, ornée en chef des armes de la famille de Harduyn, d'argent au corbeau volant de sable, et de ses huit quartiers, quatre à dextre, quatre à senestre : Harduyn, Hauweel, Le Martin, De Ketelboeters, Pieters, Van der Weylen, Hughs, Monfit. Sweertius et Foppens ont donné son épitaphe.

La date de la mort de Harduyn, donnée sur sa tombe, est confirmée par Marc van Vaeckenwyck. Mais selon l'inscription, reproduite par M. Van Hoorebeke, dans son *Recueil des épitaphes de Gand* (manuscrit de la bibliothèque de Gand), Denys Harduyn serait mort, non le 4 janvier 1605, mais le 30 octobre 1604.

Le poète Josse de Rycke, son compatriote, a consacré à sa mémoire les vers suivants :

*Si mens Justitiae cultrix, Probitasque, Fidesque,
Communi eripere pectora sancta nece;
Immortalis eras, Dionysie, sanctaque nunquam
Stamina fatalis dissolvisset aënis;
Sed quia communi nihil exit levis solum,
Justitia heu, Probitas, et jacet alma Fides.*

On ne connaît de Denys Harduyn qu'un seul ouvrage imprimé : *Dissertatio de Nobilitate universim acquirendâ,*

augendâ, minuendâ, tollendâ. Antwerp., Guil. à Tongris, 1621, in-4°. Cette œuvre fut publiée par les soins de Jean d'Hollander.

Il laissa, en outre, de nombreux écrits, dont la majeure partie appartenait, dans le premier quart du XVII^e siècle, à la bibliothèque du chevalier Emmanuel Sueyro, et dont voici une nomenclature :

1. *De originibus Nominum.* — 2. *Inscriptiones ac tituli Caesarum Romanorum.* — 3. *De nobilibus Familiis per Europam.* — 4. *De Præsulibus ac Magnatibus Hispaniæ.* — 5. *De Titulis ac Principibus regni Neapolitani.* — 6. *Elogia Gentis Farnesiæ.* — 7. *De laudibus Heroum Gentis Vitelliæ, quæ Tipherni in Italiâ dominatur.* Mss. chez Antoine Sanderus, en 1624. — 8. *De Episcopatibus Galliæ.* — 9. *De Cancelloriis Burgundiæ.* — 10. *De vitis Præsidum Concilii Sanctioris in Belgio.* Mss. chez Jean d'Hollander, en 1624. — 11. *De vitis Præsidum Curiae Provincialis in Flandria.* Ms. chez Jean d'Hollander, en 1624. Emmanuel Sueyro, qui a mis à contribution les recherches de cet ouvrage, possédait, en 1626, la vie de Guillaume de Pamète, qui en faisait partie et qui fut écrite, en 1576, par Denis Harduyn, alors qu'il n'était encore qu'avocat au conseil de Flandre. — 12. *De Magistratibus Flandriæ, liber unus.* — 13. *De Gandavo.* — 14. La bibliothèque de l'ancienne université de Louvain possédait le manuscrit suivant : *Dionysii Harduyui, Gandavensis, U. J. D., et in Comitio Flandriæ Advocati, Panegyricus amplissimo viro Guilielmo Pamelio, inuentum Flandriæ Provinciæ Præsidatum, dictus.* Petit in-folio sur papier, écrit en 1576, d'un caractère très net et imitant parfaitement le petit romain. « Ce manuscrit », dit Paquot, « qui peut passer pour un chef-d'œuvre d'écriture, est sans doute l'original présenté au président Guillaume de Pamète : il a été acheté en novembre 1769, à la vente des livres de feu M. de Spaelberch, prévôt de la métropole de Malines. On trouve à la fin deux élégies, mais écrites à la manière ordinaire, l'une

« de Jacques Yetzweirtz, l'autre du
 « P. Pierre Bacherius, toutes deux sur
 « le même sujet que le *Panégyrique* de
 « Harduyn, qui est d'une belle latinité,
 « mais rempli d'érudition antique. L'au-
 « teur y déclame vivement contre l'igno-
 « rance et la rapacité des procureurs de
 « son temps et de son pays. » — 15. *Elen-
 chus illustrium scriptorum Flandriæ*. Ce
 manuscrits occupait également des pein-
 tres et des imprimeurs flamands et sur-
 tout gantois. Sanderus, qui reconnaît
 avoir mis ce livre à contribution
 pour ceux qu'il a écrits sur le même su-
 jet, le laisse à l'abbaye d'Affligem, où
 se trouvaient encore plusieurs autres
 manuscrits de notre auteur. Harduyn
 avait aussi recueilli, dit Marc Van Vaer-
 newyck, un grand nombre d'*inscriptions
 sépulcrales*, et d'autres choses semblables.
 « D'autres, ajoute Paquot, ont profité
 « de ses recherches à petit bruit. » —
 16. *Mémoires de Jean d'Hollander, cha-
 noine de Sainte-Waudru, sur la révolte
 des Gantois en l'an 1539, contre Charles V,
 empereur des Romains, et monarque des
 Espagnes, leur légitime seigneur, écrits
 l'an 1547. Ex Mss. Bibliotheca D. Jo. B.
 Achil. Godefroy, Directoris Cameræ ra-
 tionalis Insulensis*. La Haye, et se vend
 chez Isaac Beauregard, 1747, in-4°. Cet
 ouvrage, assure Paquot, est de Denys
 Harduyn; d'Hollander en est tout au
 plus le traducteur. Emile Van Arenbergh.

Sanderus, *De Gandavensibus*, p. 23, 38, 39, et
De Brugensib. p. 11 et 35; *Flandria illustr.*,
 t. 1^{er}, p. 350. — M. Van Vaernewyck, *Hist. van
 Belgie*, append., t. II, p. 44. — Sweertius, *Athenæ
 belg.* p. 214. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. 1^{er}, p. 240.
 — Guicciardini, *Belgiæ descript.*, édit. 1635,
 pars II, p. 322. — Paquot, *Mem. litt.*, t. XI, p. 385;
 t. XVIII, p. 379; *Matér. man.* t. III, p. 4059. —
 Moréri, *Gr. dict. hist.*, t. V, p. 524.

HARDUYN, HARDWYN (François
 DE), ou HARDUINUS (Franciscus), poète,
 naquit à Gand vers 1530. D'après San-
 derus et Sweertius, il était frère de Denis
 et père de Josse de Harduyn; d'après des
 recherches de M. Van Damme-Bernier,
 signalées par M. Blommaert, il était, non
 le frère de Denis, mais seulement son
 cousin germain. Jeune encore, François
 de Harduyn, poussé par la passion des
 lettres, suivit à Paris Louis Lautius et
 d'autres compatriotes; il y fit un assez

long séjour, et y acquit l'estime de plu-
 sieurs savants renommés, tels que Tur-
 nèbe, Jean Dorat et Gallaud. De retour
 aux Pays-Bas, il fut quelque temps prote
 à Anvers, chez Plantin; ensuite, ayant
 regagné sa ville natale, il y occupa, au
 témoignage de Philippe de Kempenaere
 (*Vlaemsche Kronijk*, 334 p., ad ann.
 1584), les fonctions d'huissier au conseil
 de Flandre. Il mourut le 21 octobre 1609.

Ses concitoyens, fiers de sa renommée
 poétique, ne lui ménagèrent pas les
 marques de leur faveur, comme l'attestent
 ces vers de Sanderus :

*Non aliis titulos tales dabit, ut tibi quondam
 Ganda dedit, magnis inclita ab ingenis, etc.*

Sanderus et Sweertius, partageant
 l'engouement général, ont célébré son
 talent dans des notices dithyrambiques,
 et son ami Justus Ryckius paya à sa
 mémoire, dans une pièce dialoguée, un
 pieux tribut d'admiration.

François de Harduyn composa, outre
 des odes et des élégies latines, écrites,
 selon Sanderus, *singulari mentis acrimo-
 nia et styli laude*, diverses poésies flaman-
 des, qui témoignaient d'un si heureux
 génie poétique que, affirme le même
 écrivain, « je n'ai vu jusqu'ici personne
 « à Gand, qui surpassât, ni même égalât
 « l'auteur, sauf peut-être son fils : » *Ut
 in hac urbe hactenus ego viderim neminem,
 ni fortè filium excipias, qui æquare, ne-
 dum superare potuerit*. Ces œuvres, ainsi
 qu'une traduction flamande des *Odes
 d'Anacréon*, se trouvaient, au témoi-
 gnage de Sanderus, en 1624, chez Josse
 de Harduyn : il ajoute, en finissant,
 qu'elles méritaient assurément de voir la
 lumière et d'être lues par tous; mais il est
 forcé de constater l'indifférence générale
 pour les lettres, signe de la dégradation
 intellectuelle du peuple. La seule œuvre
 imprimée de François de Harduyn que
 nous connaissons se trouve dans un pe-
 tit recueil en vers latins sur la mort de
 Ph. Triest, publié par Jean-Bapt. Triest,
 imprimé à Anvers, par Joach. Trognæ-
 sius, en 1602, et renfermant des com-
 positions de divers poètes.

Emile Van Arenbergh.

Sanderus, *Fland. illustr.*, t. 1^{er}, p. 258. —
 Sweertius, *Ath. belg.*, p. 235. — Paquot, *Matér.*

manusc., t. III, p. 4096; *Mém. litt.*, t. XVIII, p. 384. — Witsen-Geysbeek, *Biogr. woordenboek der nedert. dichters*, t. III, p. 61. — Vander Aa, *Biogr. woordenb.*, t. VIII, p. 453. — Blommaert, *De Nederd. schryvers van Gent*, p. 209. — Hofman-Peerikamp, *Lib. de vita, doctrina et facultate nederlandorum qui carmina latina composuerunt*, p. 223. — Vanderhaeghen, *Bibliogr. gantoise*, t. VI, p. 333.

HARDUYN, HARDWYN (Josse DE), ou **HARDUINUS (Justus)**, né à Gand le 11 avril 1582, se voua, comme son père, François Harduyn, au culte de la muse flamande. Il suivit les cours de l'Université de Louvain; en août 1605, il entreprit, selon la coutume de l'époque, de visiter, à l'issue de ses études, les savants étrangers. Juste Lipse lui adressa, à cette occasion, une pièce de vers très flatteuse, pour lui servir, en quelque sorte, de recommandation et comme de passeport littéraire à travers l'Europe savante.

De retour dans sa patrie, Josse de Harduyn se voua à l'Eglise: il reçut l'onction sacerdotale vers la mi-avril 1607, fut nommé chanoine honoraire de Middelbourg et exerça la charge pastorale à Audegem (Flandre orientale). Il vécut dans une amitié étroite, cimentée par le culte commun des lettres, avec Lindanus, Sweertius, Sanderus, etc., et mourut le 9 mai 1641.

Sans avoir cette puissance créatrice, dont les Grecs ont fait le nom même de la poésie, Josse de Harduyn était cependant un excellent versificateur. A ce titre, il a réellement contribué au perfectionnement de la métrique flamande. L'un des premiers, il a emprunté à la versification française les règles relatives au nombre des syllabes, à la césure, au croisement des rimes masculines et féminines. M. Van Duyse, appréciant le mérite littéraire de Josse de Harduyn, n'hésite pas à déclarer que si les Flamands eussent eu plus d'écrivains de cette valeur, ils eussent partagé avec les Hollandais l'honneur de la renaissance et du progrès de la poésie néerlandaise.

Josse de Harduyn a écrit :

1. *Eertycke Liefde tot Rosemond*. Poppens laisse entendre que cet ouvrage a paru. M. Van Duyse dit néanmoins qu'il n'a pas été publié, non plus que

l'Hippolyte du même auteur. A son avis, ces poésies amoureuses, peu conformes avec la décence sacerdotale du pieux Harduyn, ont vraisemblablement plutôt vu le feu que la lumière. — 2. *Verzuchtingen ter Bruyd tot haren Goddelicken Bruydegom*; imité du *Cantique des Cantiques*. Imprimé, dit Paquot. — 3. *Goddelicke Lof-Sanghen tot vermaekinghe van alle gheestighe Liefhebbers ende naementlick van de Deughdleerende Joncheyt des Bisdoms van Ghendt, nytgesteld door Justus de Harduyn P. Inboren der selver stede*. Te Ghendt, by Jan Van de Kerchove. Met gratie ende privilege 1620. In-4^o, oblong, 9 ff. lim., 180 pages et 2 feuilles de Table, car. goth., avec musique notée. Les liminaires renferment deux titres, dont l'un est gravé et sert de frontispice, la dédicace à Jacques Boonen, la préface au lecteur, des distiques et d'autres pièces en vers latins, adressées à l'auteur par Franç. Sweertius, Simon Van den Kerchove, curé de Saint-Bavou, J.-C. Van Lummene et André Hoius, et enfin quelques vers flamands par S. Van den Kerchove et par J.-David Heemsen. Dans le corps du volume, la plupart des pièces sont accompagnées de la musique notée. A la fin de la Table, on trouve l'approbation datée du 9 octobre et le privilège pour dix ans, donné à Bruxelles le 25 août 1619, en faveur de J. Van den Kerchove, — 4. *Den Val Ende Op-Stand van den Coninck ende Prophete David met byroegh van de Seven Leed-tuygende Psalmen*. Door Justus de Harduyn. Te Ghendt, by Jan Van den Kerchove, woonende op de Hoogh-Poorte, in het Ghecroont Sweerdt, Anno 1620. In-4^o, oblong, 4 ff. lim., 48 pages et 1 f. errata, cart. goth., musique notée. Les liminaires contiennent deux pièces en vers flamands de David Van der Linden et de G.-U. Nieuwelandt. L'approbation et le privilège ont la même date que ceux de l'ouvrage précédent, dont celui-ci est une suite inséparable. J. de Harduyn ajouta plus tard à son œuvre : *Den xxxviii psalme van David*, de 8 pages et de même format, avec une approbation datée de Gand, 27 novembre 1623.

J.-F. Willems (Verhandeling, II, p. 40) donne à ce supplément, qui est sans doute, celle de 1620. — 5. *Goddelycke wenschen, verlicht met sinne-beelden, ghedichten en vierighe nyt-spraeken der oud-caders, naer-ghevolght de latynsche, van den Eerw. P. Hermannus Hugo, priester des S. J.* Imprimé à Anvers, chez Henri Aertssens, 1629, in-12, orné de gravures de Boëce de Bolswert. M. Van Duyse dit que cet ouvrage est typique en son genre, et que le succès en a été si considérable, en ces temps de ferveur religieuse, qu'il a été traduit en plusieurs langues. — 6. En collaboration avec Lindanus : *Goeden yeer tot het vaderland, ter blyder inkomste van den Conincklycken prince Ferdinand van Oostenryck, cardinael infant, gouverneur der Nederlanden ende Bourgoignen, binnen de stad Ghend, wytghegheven door Justus de Harduyn, priester, ende David Van der Linden, beyde in-ghéborene derselve stede.* T. Antwerpen, by Hendrick Aertssens, in de Witte Lelie, 1635. Petit in-4^o, 86 pages. Cet opuscule, mêlé de prose et de vers, est écrit en deux langues, le flamand par Harduyn, le latin par Lindanus. Exemplaire à la bibliothèque de l'Université de Louvain. Rare. — 7. On trouve une ode de Josse de Harduyn dans les feuilles liminaires de l'ouvrage intitulé : *Het Leven van den Heylighen Macarius, patriarch van Antiochen, beschermmer vande peste, inhoudende 't ghene ter eeren van desen H. Aeris-bischop in verscheyden plaetsen gheschiet is. Met groote nersticheyt byeen vergadert door Heer Jan Schattelman, pastoor van S. Macarius-kercke tot Laerne.* Te Ghendt, by Jan Vanden Kerchove, woonende op de Hoogh-Poorte, in 't Ghecroont Sweet. Anno 1623, in-8^o.

Emile Van Arenbergh.

Sanderus, *Flandria illust.*, t. 1^{er}, p. 365. — M. Van Vaerenwyck, *Hist. van Belgie*, t. II, p. 45 de l'Append. — Sweertius, *Ath. belg.*, p. 498. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. II, p. 783. — Paquet, *Mat. man.*, t. 1^{er}, p. 912; *Mém. lit.*, t. XVIII, p. 386. — Witsen Geysbeek, *Biogr. woordenboek der Nederl. dichters*, t. III, p. 61. — Willems, *Verhandelingen*, t. II, p. 39. — Blommaert, *Vlaamsche schryvers*. — *Belgisch Museum*, 1846 (Notice de M. Van Duyse, p. 5). — F. Vanderhaegen, *Bibliogr. gantoise*, t. II, p. 17, 18, 20, 21. — Serrure, *Vadert. Museum*, vijfde deel, p. 409.

HARDY (Gilles, François et Lambert), ces trois peintres liégeois ne sont guère connus que par la tradition. On les croit élèves de Lambert et par conséquent ils vivaient au XVII^e siècle. Gilles paraît avoir été le plus méritant des trois. Dans les archives de la province on trouve un contrat passé entre Lambert Hardy et le curé de Louvain, par lequel Lambert s'engage à fournir un tableau représentant saint Hubert avec un cerf. Le tableau devait avoir 5 1/2 pieds de long. Le contrat est du 9 janvier 1537.

Ad. Sirel.

HAREFELDT (Bernard), HAREVELD ou HARDTFELD, était, selon Félix Bogaerts, un artiste belge, né dans la province d'Anvers; selon Basan, il florissait au milieu du XVII^e siècle. Nagler ne lui accorde qu'une valeur médiocre et ajoute qu'il grava d'après Rubens, entre autres peintres. Kramm cite une gravure : *le Crucifix*, d'après le maître flamand. Füssli, dans son supplément au *Künstler-Lexicon*, mentionne un Hardt, graveur hollandais, lequel n'est autre, croit Nagler, que Harefeldt. Nagler mentionne encore un Hartfeldt (...), paysagiste néerlandais, dont il existe quelques peintures; tout ce qu'il en dit, d'ailleurs, c'est qu'il le présume être un parent de Bernard Harefeldt.

Emile Van Arenbergh.

Nagler, *Neues allgemeines Künstler-Lexicon*, t. V, p. 560, 568. — Kramm, *Levens en werken der holl. en vlaamsche kunstschilders*, etc.

HAREN (Adam van), surnommé le capitaine Dam, s'illustra au XVI^e siècle comme officier des gueux de mer. Il naquit à Fauquemont, pays d'outre-Meuse, où ses ancêtres, qui appartenaient à la noblesse limbourgeoise, jouèrent un rôle politique important à partir du XIII^e siècle. Quoiqu'il professât la religion réformée, il n'avait pas signé le Compromis des nobles; son père, qui partageait ses sentiments, émigra avec lui au moment de l'arrivée du duc d'Albe aux Pays-Bas. Ils se rendirent au comté de Nassau, où le père demeura, tandis que le fils prit l'écharpe bleue et servit la cause nationale sur terre et sur mer. En 1572, il

était capitaine de l'un des deux navires des gueux qui eurent la gloire de s'emparer de la Brielle et de porter par là à la domination espagnole aux Pays-Bas le coup le plus sensible et le plus décisif. C'est ce qu'un Bruxellois frondeur, dont le nom n'a pas passé à la postérité, a aussi heureusement que plaisamment exprimé dans le distique suivant :

*Den eersten van april
Verloos ducq d'Alva synen bril.*

Nous ne trouvons nulle part que, sur terre ou sur mer, il ait commis des cruautés qui n'ont été que trop souvent reprochées à ses compagnons d'armes. Vers 1580 il devint conseiller et chambellan de Guillaume d'Orange, et, après la mort du prince, il servit en la même qualité le comte Guillaume Louis de Nassau, gouverneur de la Prise. Il mourut à Termonde en 1590, laissant de sa femme, Marguerite Van Coonen, six enfants, dont trois moururent pour la patrie les armes à la main.

Charles Bahlhenbeck.

Annales de l'Acad. d'archéol. de Belgique, t. VI, 245. — A.-P. van Groningen, *Geschiedenis der Watergeusen*, Leyden, 1840, 244-246.

HAREN (*Jean*), ou **HARRENIUS**, pasteur calviniste et homme politique, né à Valenciennes, ancien Hainaut, vers 1540, mort vers 1620, dans un village aux environs de Baecarat, en Lorraine. Son père, un riche marchand de serge, décapité comme hérétique et rebelle au roi d'Espagne en janvier 1568, l'avait de bonne heure envoyé à Genève pour y étudier la théologie. Nous opposons ici l'assertion de Le Boncq, auteur d'une Histoire des troubles de Valenciennes, corroborée par les sentences du conseil des troubles institué par le duc d'Albe, aux récits de Foppens, de Valère André, de Paquot et de Jean Haren lui-même. Ce dernier déclare aussi qu'il assista en 1564, à Genève, à la mort désespérée et tragique de Jean Calvin. C'est là sans doute un nouveau mensonge. S'il avait été du nombre des disciples aimés du maître, des commensaux de sa maison, nous le saurions ; or, son nom ne paraît même pas dans le livre du recteur de l'Académie de Genève commencé en

1559. Ce qui est toutefois hors de doute, c'est qu'il fut reçu ministre, et qu'en 1567 il suivit dans l'exil, en qualité de chapelain, Elisabeth de Mérode, baronne de Mahlberg, dont le mari avait été l'un des premiers signataires du Compromis des nobles. Cette dame se retira à Strasbourg, où elle accorda au savant ministre François du Jon, chassé d'Anvers, une aimable hospitalité. Bientôt après elle se sépara de Jean Haren, qui fut appelé en 1570, comme pasteur à Sainte-Marie-aux-Mines. L'un de ses successeurs en cette charge dit de lui qu'il s'y comporta courageusement. Les bonnes notes étant rares dans la vie de cet homme, nous n'avons en garde d'omettre celle-ci.

Quand, en 1575, le palatin Jean Casimir, beau-frère du Taciturne, envoya d'Allemagne des troupes au secours des huguenots de France, Haren accompagna celles-ci en qualité de chapelain d'une compagnie de réfugiés wallons. Un an plus tard il est de nouveau à Strasbourg d'où, sous la date du 20 octobre 1576, il écrivit à Théodore de Bèze pour se défendre d'avoir jamais varié dans sa foi. Si, comme le disent De Thou, Van Meteren et bien d'autres, il avait abjuré Calvin pour obtenir du duc d'Albe son héritage paternel, il n'aurait pu se vanter en 1576, d'avoir toujours professé la même horreur pour les superstitions luthériennes, anabaptistes ou romaines. Mais l'heure des indignes faiblesses, des honteuses trahisons n'est plus éloignée pour lui. Devenu chapelain d'un régiment wallon au service des Etats généraux des Pays-Bas, il le suit à Bruges où, par malheur pour lui, il devient le confident du gouverneur de la Flandre, Charles de Croy, prince de Chimay. Le grand seigneur le flatte, l'éblouit et l'entraîne, par son exemple, à manquer à son devoir, à ses serments. Haren est déjà un traître quand il accepte à Middelbourg, du prince d'Orange, des missions de confiance, qu'il va notamment, en septembre 1583, trouver de sa part à Cologne l'archevêque Truchsess et le duc Jean Casimir. A son retour à Bruges, il découvre à Charles de Croy que les orangistes ont résolu de l'enlever, de le

transporter en Zélande, et que la princesse sa femme est du complot. On ne peut lire cette histoire dans les mémoires autographes du prince de Chimay sans voir clairement que sa jalousie contre le Taciturne lui trouble le jugement. Sa femme s'indigne et le quitte en l'accablant de son mépris. Jean Haren cependant, qui a provoqué cette brouille, lui reste fidèle. Il le suit au camp des Espagnols; il pousse même la complaisance jusqu'à l'accompagner à la messe. Ces faits ne tardent pas à être connus. Ils causent un scandale si grand que Haren est invité, en octobre 1584, par le synode de Delft à se présenter devant les commissaires wallons chargés de juger son cas. Il n'a garde de se rendre à cet appel, et l'année suivante le synode wallon de Leyde le déclare indigne et le rejette de la communion de ses fidèles. Cette sentence, lue du haut de la chaire dans tous les temples wallons des Pays-Bas et des refuges d'Allemagne et d'Angleterre, est un morceau remarquable sous le rapport du style et un tableau curieux des mœurs et des idées théologiques du temps. Notre ministre, atteint par là en pleine poitrine, jura de se venger. Le 9 mars 1586, oubliant sans doute qu'il était marié et père de trois enfants, il se fit recevoir à Anvers dans la Société de Jésus, et publia à ce propos, en français et en flamand, un petit volume in-12, sous le titre suivant : *Brief discours des causes justes et équitables qui ont meu M^e Jean Haren, jadis ministre, de quitter la religion prétendue réformée pour se rengager au giron de l'Eglise catholique recités publiquement au peuple d'Anvers, en la grande salle du Collège des PP. de la Société de Jésus le IX^e de mars 1586, par led. Haren. Auquel sont adjoûstées certaines demandes chrestiennes par led. Jean Haren à un certain ministre protestant touchant les pointz de la religion catholique* En Anvers. Pierre Bellere, 1587.

La partie politique de ce Brief discours fut réfutée par Jean Taffin et la partie théologique par François du Jon; cette dernière réfutation seule a été pu-

bliée en 1587, sous le titre d'*Admonition chrestienne*.

Haren garda vingt ans son déguisement jésuitique. Ce qui avait contribué à cette constance, c'est qu'il remplissait auprès d'Antoinette de Lorraine, duchesse de Juliers, une place aussi agréable que possible. Il dédia à cette grande dame ses *Treize catechèses contre Calvin et les calvinistes*. Nancy, Blaise André, 1599, in-12. Le même éditeur lui imprima en la même année les deux autres ouvrages que voici : 1. *Profession catholique de Jean Haren. Dédicée à M. de Maillane, chambellan, etc.* — 2. *Epistre et demande chrestienne de Jean Haren à Amb. Wille, ministre des estrangers wallons retirez en la ville d'Aiz-la-Chapelle*. Cette exubérance de production fut cause, sans doute, qu'on lui attribua, en 1602, la paternité du *Libelle fumeur*, dans lequel tous les crimes et toutes les vilainies possibles étaient mis sur le compte des princes protestants. Il eut beau se défendre d'en être l'auteur; on le traîna en prison et l'on instruisit son procès. Ce fut au bout de sept ans seulement que ses juges reconnurent son innocence et le rendirent à la liberté. Il revint de Lorraine en Allemagne. Son abjuration de la foi catholique fut si froidement accueillie que, sur le refus du synode d'Amsterdam de la faire imprimer « pour le présent », il l'édita à ses frais dans les deux langues. En voici le titre français : *la Repentance de Jean Haren et son retour en l'église de Dieu, publiquement récitée en l'église wallonne de Wesel*. La Haye, Loys Elzevier, 1610, in-12.

Était-ce le remords qui le ramenait à la religion dans laquelle il avait été élevé, qu'il avait d'abord prêchée ? S'il faut en croire un arrêté des Etats généraux de Hollande qui porte la date du 1^{er} juillet 1610, c'était uniquement le désir de rejoindre en Zélande la pauvre femme qu'il avait délaissée pour se faire jésuite et de vivre désormais des aumônes de ceux qu'il avait si vilainement trahis. Ce fût son châtiment. Comme cependant on lui refusa obstinément l'accès de la chaire, il se rendit en 1613 en Alsace,

et en Lorraine, où il ne fut pas plus heureux et termina, à ce qu'il paraît, sa triste vie dans un état voisin de la misère.

Charles Rahlenbeck.

Haag frères, *La France protestante*, Paris, 1835, IV, 424-30. — H.-Q. Janssen, *De Kerkherforming te Brugge*, v. I et II passim. — Paquot, *Mém. litt.*, IV, 379. — Gerdès, *Srinium antiq.*, I, p. II, 260. — Reiffenberg, *Mém. anon. de Charles de Croy*, p. 38. — De Navorecher, III, 347-48. — Meteren, *Hist. des Pays Bas*, éd. 1618, p. 235. — Arch. du royaume à Bruxelles. Troubles de Valenciennes, 1566 fo VI. — Sentences du Conseil des Troubles de 1568.

HARENA (*Liévin DE*), écrivain. Voir VAN DER MANDEN (*Liévin*).

HARGARDT (*Henri*), écrivain ecclésiastique, naquit à Eybertingen, dans l'ancienne prévôté de Saint-Vith (duché de Luxembourg). Il entra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, non pas en 1694, comme l'avancent Paquot et Hartzheim, mais une dizaine d'années plus tôt. Il prit le bonnet de docteur en théologie et professa ensuite cette science à l'université de Cologne, où il fut élu doyen de sa faculté. Investi par l'archevêque de Cologne, Joseph-Clément de Bavière, de la charge d'examineur synodal, il fut trois fois élevé à la dignité de provincial de son ordre, et nommé commissaire apostolique pour la direction des frères cellites ou alexiens de l'Allemagne.

Hargardt mourut en 1723, dans la 56^e année de son âge et la 38^e de sa profession religieuse.

On a de lui :

1. *Examen ordinandorum excusum typo*. Colon., 1725. — 1. *Variae thesæ eruditæ*.

Emile Van Aenuebergh.

Hartzheim, *Bibl. Colon.*, p. 422. — Paquot, *Mém. manusc.*, t. IV, p. 37. — Neyer, *Biogr. luxembourgeoise*, p. 236.

HARIND, **HARAND**, ou **HARWID**, prince-abbé de Stavelot, succéda à Rathold, mort en 840. On n'a guère d'autre renseignement sur ce personnage, qui mourut en 844, et eut pour successeur Ebbon I^{er}, qui fut le premier prince-abbé commandataire.

G. Dowalque.

Villers, *Hist. des princes-abbés de Stavelot et de Malmedy*. — A. de Noue, *Études histor.*

***HARIULPHE**, troisième abbé de Saint-Pierre d'Oudenbourg, hagiographe, florissait au XI^e siècle. Parmi les variantes de son nom, *Hariulphe* est la plus fréquemment adoptée. On trouve, dans la *Chronique de Bergues* (t. 1^{er}, p. 104), qu'*Arnulphus*, abbé d'Oudenbourg, assista en 1133, à la consécration de saint Winoc. Dans le *Cartulaire de Saint-Bertin* (p. 12), on lit au bas d'un diplôme, délivré en 1120, à Bruges, *S. Haroldi, abbatiss de Aldenburg*.

Hariulphe, il nous l'apprend lui-même dans son *Chronicon Cartulense*, vit le jour dans le Ponthieu, prit fort jeune le froc à l'abbaye de Centule ou Saint-Riquier, et y prononça ses vœux entre les mains de l'abbé Gervin II. Il avait déjà embrassé l'état monastique en 1075, puisque, dans le même ouvrage, il dit avoir vu l'abbé Gervin I^{er}, mort en cette année. La renommée de son mérite et de ses vertus, retentissant jusqu'en Flandre, le désigna aux suffrages des bénédictins d'Oudenbourg, qui l'élirent comme successeur de Gervin, second abbé de ce monastère, qu'il ne faut pas confondre avec les précédents Gervin, abbés de Saint-Riquier. D. Mabillon fixe l'élection d'Hariulphe à l'an 1105. Les preuves qu'il en donne sont tirées, 1^o de la déposition d'Hariulphe lui-même, qui déclarait, au mois de mai de l'an 1121, qu'il présidait depuis seize ans au monastère d'Oudenbourg; 2^o d'un acte du 1^{er} mars de la même année, où il est dit qu'Hariulphe était abbé depuis quinze ans, six mois et neuf jours; ce qui revient à peu près aux seize années de gouvernement qu'il se donnait. Il s'ensuit que notre abbé fut intronisé le 22 octobre de l'an 1105.

Dans une lettre à Lambert, évêque de Noyon et de Tournai, Hariulphe dit, sans entrer dans aucun détail, que son administration fut d'abord difficile et troublée, qu'on lui suscita bien des obstacles, et qu'il n'échappa à ses tribulations que grâce à l'appui et à l'autorité du prélat élève sur le siège de Noyon. Le pape Innocent II, circonvenu par les intrigues des bénédictins de Saint-Médard de Soissons, avait publié une bulle

dans laquelle il reprochait à Hariulphe, faussement dénoncé comme ancien moine de Saint-Médard, d'avoir usurpé le monastère d'Oudenbourg, dépendance de son abbaye, lui enjoignait de déposer le bâton, de se remettre sous l'autorité de l'abbé de Saint-Médard, et de restituer au chapitre l'église dont il l'avait dépouillé. Hariulphe, malgré son grand âge, alla porter lui-même à Rome sa défense, et obtint gain de cause. On trouve de ce voyage une relation qu'on lui attribue dans le *Chronicon Aldenburghense majus* (p. 51), édité par M. l'abbé Van de Putte; elle est placée à l'année 1141.

Hariulphe assista au concile provincial de Beauvais, qui eut lieu, non en 1119, comme le prétend le P. Labbe (*Conc.*, t. X. p. 882), mais en octobre 1120. Il y produisit la vie, écrite par lui, de saint Arnould, fondateur de son abbaye, et Lisiard, évêque de Soissons, en confirma la véracité à l'assemblée. L'abbé Arnould fut canonisé le 1^{er} mai de l'année suivante. Hariulphe mourut le 16 août 1143, suivant la plupart des auteurs. Dom Mabillon nous dit que sa mort est indiquée au 20 mai dans le nécrologe de Centule, et qu'il y porte l'épithète de *senior*, pour le distinguer d'un Hariulphe *junior*, qui s'était également voué à l'état monastique et au sacerdoce, et dont la mort y est marquée au 16 juin. Hariulphe composa lui-même son épitaphe, insérée à la fin de la chronique de Centule, et qui le montre excellent moine, mais piètre poète.

Hariulphe occupe, parmi les hagiographes du moyen âge, une place choisie; il écrivit :

1. *Chronicon centulensis abbatiæ*. Cette œuvre, que D. Mabillon appelle un monument remarquable de l'antiquité, n'est pas sans intérêt pour l'histoire de France, et particulièrement du Ponthieu, où l'abbaye de Centule est située. Hariulphe, encore moine à Saint-Riquier, acheva l'an 1088, en quatre livres, cette chronique commencée longtemps auparavant par l'un de ses confrères, nommé Saxo-Wallon; il la retoucha plus tard à l'abbaye d'Oudenbourg, puisqu'il la

cite dans les vers suivants, comme un de ses derniers ouvrages, dont il fait hommage à son ancien monastère.

*Centula, diligo te doctricis captus amore.
Ultima cum tibi do munuscula, Mater, aveto.*

Cette œuvre, fut publiée par D. d'Acheri, dans le 4^e tome du *Spicilège*. — 2. Hariulphe, après avoir décrit, dans la précédente chronique, la vie de Saint-Riquier, fit une relation de ses miracles. Cet ouvrage n'est que le poème de l'abbé Angelram sur le même sujet mis en prose, auquel est joint, outre la légende, publiée par un anonyme au IX^e siècle, des merveilles opérées alors au tombeau du saint, le récit des prodiges dont notre auteur avait lui-même connaissance. Les deux dernières parties de ce travail, composé par Hariulphe pendant son séjour à Saint-Riquier, ont été recueillies par D. Mabillon dans le 5^e tome des *Actes des saints Bénédictins* (p. 673). — 3. Hariulphe écrivit encore à Saint-Riquier, pour répondre aux vœux de son ordre, la vie de Saint Mauguille, en latin *Maldelgesilus*. Cet écrit a été publié par D. Mabillon, dans le 5^e tome de ses *Actes*, et par les Bollandistes, t. VII, 30 mai, p. 265. — 4. Enfin le dernier ouvrage que notre auteur composa à Centule est une petite pièce de vers à l'honneur d'Ancher, son ami dès leur entrée en religion, et alors son abbé. D. Mabillon hésite à en attribuer la paternité à Hariulphe; mais elle appartient incontestablement à un historien de la vie de Saint-Riquier, comme il résulte de ce distique, où le dévot poète s'adresse au saint :

*Gesta tuæ laudis depinxî vilibus ausis,
Quæ tu suspicias, me quoque respicias.*

5. De même qu'à Saint-Riquier, Hariulphe, à Oudenbourg, voulut illustrer la mémoire du saint, fondateur du monastère, et retraça la vie de saint Arnould, d'après les témoignages d'Adèle, sa sœur, du moine Everolfe, son chapelain, et de son neveu et successeur Arnould. Cette biographie, achevée en 1114, fut retouchée par l'auteur, qui y ajouta quelques faits postérieurs à cette année. Cet ouvrage, qui comprend deux livres, a été inséré par D. Mabillon,

dans la seconde partie de son dernier tome des *Actes des saints Bénédictins*, et par les Bollandistes dans le second tome du mois d'août de leur grand recueil; un appendice narrant les miracles de saint Arnould a été attribué par quelques-uns à Lisiard, évêque de Soissons, auquel même on a fait souvent honneur de tout l'ouvrage; mais la judicieuse démonstration de l'*Histoire littéraire* a dissipé tout doute à cet égard et restitué à Hariulphe son œuvre. — 6. Notre auteur, pour exalter encore la gloire de son monastère, écrivit deux ouvrages, qui jusqu'ici n'ont pas été retrouvés : la vie de saint Gervin, son prédécesseur à Oudenbourg, et des dialogues, dédiés à Guillaume, archevêque de Cantorbéry, sur les miracles opérés dans son église par l'intercession de saint Pierre, qui en était le patron. Ces écrits existaient à l'époque de Molanus, qui paraît en avoir pris connaissance, et Valère André atteste qu'ils se conservaient encore de son temps au monastère d'Oudenbourg.

Ajoutons à ce détail des œuvres d'Hariulphe la relation, dont il paraît être l'auteur, du voyage qu'il fit à Rome, pour défendre, devant le pape, les droits de son abbaye contre les bénédictins de Soissons.

Emile Van Arenbergh.

Vande Putte, *Chronicon Aldenburgense majus*, p. 51. — Abbé J.-B. Malou, *Chronicon Monasterii Aldenburgensis*, p. 35. — D. Mabillon et D. Martène, *Ann. Ord. S. Bened.*, t. VI, p. 193. — D. Mabillon et D. Acheri, *Acta SS. ord. Bened.*, t. V, 91. — Guill. Cave, *Script. eccl. hist. liter.*, p. 560. — Oudin, *Comment. de script. eccl.*, col. 925. — *Hist. litt. de la France*, t. XII, p. 204. — Fabricius, *Bibl. latina med. et inf. ætatis*, t. III, p. 566. — Dom Ceillier, *Auteurs sacrés et eccl.*, t. XXII, p. 60. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. 1^{er}, p. 432. — Sweetius, *Ath. belg.*, p. 321. — Paquot, *Mat. manuscr.*, t. III, p. 1638. — E. Feys et D. Van de Casteele, *Hist. d'Oudenbourg*, t. 1^{er}, p. 356, 447. — *Gallia christ.*, t. V, col. 264.

HARLEBEKE (Jean d'). Voir JEAN d'HARLEBEKE.

HARLEZ (le chevalier Simon-Joseph de), seigneur de Rabozée et du ban de Frouville, trésorier de Saint-Lambert de Liège, poète et musicien, naquit à Liège tout au commencement du XVIII^e siècle et mourut en 1778, en son

château de Deulin (1). Il appartenait à une famille opulente, jouissant d'un grand crédit à la cour et à la ville. Guillaume-Joseph, l'un de ses deux frères, entra comme lui dans les ordres et devint son collègue au chapitre cathédral; l'autre, Jean-François, fit partie du conseil privé et remplit en 1664, les fonctions de bourgmestre de Liège. Simon-Joseph, outre son canonicat à la cathédrale, obtint la prévôté de la collégiale de Saint-Denis; il fit aussi partie de la députation ordinaire de l'Etat primaire. Mais ce n'est pas à ses dignités qu'il doit une place dans la *Biographie nationale*; c'est à l'influence qu'il exerça au pays de Liège sur le développement des lettres et des arts. Le règne paisible de Jean-Théodore de Bavière n'est marqué par aucun événement un peu saillant; l'énergie turbulente d'autrefois n'irritait plus les princes; indifférents aux revendications politiques de leurs ancêtres, les bons Liégeois se laissaient gagner peu à peu par une douce somnolence. Par compensation, le goût des délassements intellectuels s'éveillait. Le salon de Harlez ouvrit toutes grandes ses portes aux artistes, aux poètes, aux gens d'esprit. On y donnait de brillants concerts, qui suppléaient plus ou moins à l'absence d'un théâtre public; on y lisait des vers; on y causait, même en wallon, sans épargner le sel gaulois, ce qui s'entend. Ce fut l'âge d'or de cet idiome pittoresque. Des réunions de l'hôtel de Harlez sortirent les quatre pièces du *Théâtre ligéois*, vives d'allures, désopilantes et restées populaires : *li Voyage di Chaudfontaine*, *li Ligeois égagi*, *les Hypocondes* et *li Fiesse di Houste s'il ploût*, dont la musique, récemment retrouvée par M. L. Terry, fut composée par Jean-Noël Hamal, maître de chapelle de la cathédrale. Le libretto du *Voyage di Chaudfontaine*, quelque peu poissard mais d'un brio incomparable, est dû à notre trésorier lui-même, en collaboration avec P.-L. de Cartier, de

(1) Selon Delvaux de Fouron; Ul. Capitaine le fait vivre jusqu'à 1782. Nous croyons qu'il y a confusion entre Simon-Joseph et Guillaume-Joseph.

Marcienne, J.-J. Fabry (voir ce nom), et le baron P.-Grég. de Vivario. Celui-ci versifia de son côté *li Fiesse di Houëte s'il ploût*, Fabry *li Ligois ègagi*, d'un genre un peu plus relevé; de Harlez, enfin *les Hypochondes*, tableau d'un haut comique de la vie qu'on menait aux eaux de Spa, en 1758. Les types variés des *bobelins* (buveurs d'eau) sont réjouissants au possible. L'intrigue est peu de chose; un simple prétexte; quelques tirades sont un peu longues, mais il n'y paraît guère, tant les mœurs sont saisies sur le vif : « Je reconnais un hypocondre rien qu'à « le voir regarder un docteur. » Mais le chef-d'œuvre du petit recueil est sans contestation le voyage à Chaudfontaine, *par la barque*. A l'heure qu'il est, le *corporal Golzau*, liégeois francisé, est encore une figure familière, et le jargon des dames de la halle n'a rien perdu de sa pittoresque verdure. Cette pièce fut offerte pour la première fois au public en 1757, dans la grande salle de l'hôtel de ville; l'enthousiasme et les fous rires ne connurent point de bornes : c'était du franc réalisme et de la grasse mais saine gaité : on n'en demandait pas davantage. Dix ans plus tard, le *Voyage* reparut au nouveau théâtre de la *Batte* et obtint le même succès. Les événements arrêtaient les représentations, ce qui fit oublier la musique de Hamal; mais les paroles survécurent; on les réimprima maintes fois, on les réimprime encore. Deux autres souvenirs se rattachent au salon de Harlez. Les réunions qui s'y tenaient inspirèrent l'idée de créer à Liège une petite académie : telle est la véritable origine de la *Société libre d'Emulation*, fondée en 1779, par le prince Velbruck. D'autre part, on peut dire que c'est aux tréfonciers Simon et Guillaume de Harlez que nous devons Grétry. Appréciateurs de son talent, alors que tout semblait concourir à le décourager, ils lui donnèrent le conseil de partir pour Rome et parvinrent à rendre la chose possible en lui faisant obtenir du chapitre de Saint-Paul l'autorisation d'exécuter sa première messe dans cette église. L'effet produit dépassa l'attente des deux Méécènes; un subside fut accordé, et Grétry

se mit aussitôt en route. Nous renvoyons le lecteur aux Mémoires de l'illustre maître.

Alphonse Le Roy.

Del Vaux de Fouron, *Dict. biog. de la prov. de Liège*. — Ul. Capitaine, *Introd. au Théâtre liégeois* (éd. de 1854). — Stecher, *Lettre aux éditeurs* (ibid.). — De Villenfagne, *Mélanges*, t. 1^{er}, p. 461. — F. Henaux, *Études sur le wallon* (1843). — Rouveroy, *Scénologie liégeoise*. — Van Hulst, *Grétry*. — Mémoires de Grétry, t. 1^{er}. — Renseignements divers.

HARMIGNIE (*Pierre-Philippe-Joseph*), avocat, polémiste, naquit à Beaulieu en 1753, mourut à Mons le 26 janvier 1824. Il acquit la charge de greffier féodal près du conseil souverain du Hainaut et ensuite devint notaire. Les réformes impopulaires de Joseph II trouvèrent en lui un énergique adversaire. Le 22 juin 1787, les États de la province reçurent de lui un mémoire anonyme sous ce titre : *Vœu des patriotes adressé aux États de Hainaut*. L'assemblée, émue des accents patriotiques de l'auteur, ordonna l'impression de son travail et le pria de se faire connaître. Le lendemain la brochure parut chez P.-J. Bocquet, en 8 pages, in-8^o (1).

« Ce mémoire, dit Paridaens, dans « son *Journal historique inédit* (t. 1^{er}, « p. 275-276), mérita dans la suite à « l'auteur la disgrâce du gouvernement; « car, ayant demandé des lettres de « comptabilité pour pouvoir être nommé « au consulat vacant par la mort de « M. de Béhault, décédé le 22 août 1788, « le ministre, comte de Trautmansdorff, « lui délivra, dans sa dernière audience, « un exemplaire du *Vœu des patriotes*, « en lui disant : « Voilà ma réponse, « et il lui tourna le dos, et ce le 3 ou « 4 octobre 1788. »

Quand on a lu les *Mémoires* d'Harmignie, on se demande si elles sont du même homme ces deux œuvres qui se ressemblent si peu. La seconde, qui porte pour titre : *Mémoires de différents faits remarquables arrivés notamment en Hainaut, depuis le commencement de l'année 1789 jusqu'à la paix de Lunéville* (1801) est écrite, non seulement sans prétention de style, mais avec une négligence de

(1) Bibliothèque publique de Mons, n° 6881 du catalogue, 74^e portefeuille.

forme qu'on n'aurait pas attendue d'une plume aussi élégante. Ce ne sont, à vrai dire, que des notes sur les événements dont la Belgique fut le théâtre, à l'époque de la révolution brabançonne. L'auteur était du parti des Etats, du parti de l'indépendance nationale. On sent, à certains endroits de ses *Mémoires*, qu'il souffrait de la restauration autrichienne et qu'il était indigné surtout des excès de la révolution française. Mais il avait conscience du rôle de l'historien, et il tient registre des faits et des opinions avec la plus impartiale exactitude.

On attribue encore à Harmignie une brochure politique sur la révolution belge, publiée d'abord sous ce titre : *Les Visions du bienheureux Labre ou l'Apocalypse moderne*, in-8° de 8 p. ; et ensuite sous celui d'*Abrégé historique des révolutions des Pays-Bas pour l'an 1787, ou Visions complètes du bienheureux Labre, avec figures*. De l'imprimerie des convulsionnaires, in-8° de 15 p. (1).

Ferd. Loise.

Mathieu, *Biographie montoise*. — Introduction aux *Mémoires de P.-P.-J. Harmignie*, par Jules De Le Court et Ch. Rousselle.

HARNES (Michel de), était connétable de Flandre : cette connétablie était héréditaire dans sa famille, dont la terre était située près de Lens, en Artois. Il vécut dans la première moitié du XIII^e siècle : en 1201, il prit part à la cinquième croisade, et, en 1227, il avait cessé de vivre. Il existe un document de l'époque, où son nom est cité : la dime dans la *Woestine*, à Ferneghem et ailleurs, donnée au monastère d'Oudenbourg par Guillaume Malet et Lismoth, sa femme, avait été revendiquée antérieurement par Ingramme, fils d'Ingramme, d'Eerneghem, qui renouça définitivement à ses prétentions par un acte passé à Bruges en juillet 1209, devant Jean de Nesle, châtelain de Bruges, et Michel de Harnes, justicier de Flandre. Il paraît que, malgré la barbarie de ce temps, comme dit Rabelais, « encores ténébreux, et sentant l'infeli-

« cité et calamité des Gothz, qui avoient « mis à mal toute bonne littérature », ce rude baron était en même temps beau clerc. On lui attribue, en effet, une traduction en langue vulgaire de la *Chronique du faux Turpin, ou Histoire de Charlemagne*. M. A. Demarquette, à la suite de son *Précis historique sur la maison de Harnes* (Douai, 1856, in-8°, avec planches), a publié la version romane dont on fait honneur à Michel de Harnes, et l'a accompagnée d'une bonne traduction en français moderne.

Emile Van Arenbergh.

Nouv. biographie gén., publiée par Firmin Didot, sous la direction de Dr Hoefer, t. XXIII. — Wouters, *Chartes et diplômes*, t. III, p. 312.

HARPIGNIUS (Henri), écrivain mystique. Voir HENRI D'ERP.

HARPIGNIES (Maurice), ingénieur des ponts et chaussées, né à Mons le 11 novembre 1792, mort à Charleroi le 10 janvier 1848, a publié l'ouvrage suivant : *Principes de dessin*, d'après les meilleurs maîtres, à l'usage des élèves de l'école de dessin de Charleroi, par Maurice Harpignies, professeur de dessin. Charleroi, Lalieu-Deltombe, 1830, in-8° de 29 pages et 4 planches.

Ferd. Loise.

Mathieu, *Biographie montoise*.

HARREWYN (François), graveur sur cuivre, de médailles et de sceaux, l'un des onze enfants de Jacques et de Catherine Van Cleemput. Il naquit à Bruxelles, le 26 juin 1700, et fut enterre en cette ville, le 24 novembre 1764. Elève de son père, il s'adonna, au commencement de sa carrière, à la gravure sur cuivre, ensuite à celle des monnaies, médailles et sceaux. A l'âge de vingt et un ans (17 août 1721) il épousa Marie-Isabelle Berterham, fille de Jean-Baptiste-Joseph, graveur sur cuivre. En 1725 (18 octobre), il fut nommé graveur partienlier à l'hôtel de la monnaie à Bruxelles, et y grava les coins des espèces frappées dans cette ville et à Bruges. Vers la même époque, il reçut la commission de graveur des sceaux de l'Etat, titre qu'il portait déjà positive-

(1) Bibliothèque publique de Mons, n° 6881 du catalogue, 46^e et 71^e portefeuilles.

ment en 1732. Pendant l'année 1730, il obtint du gouvernement l'autorisation de se rendre en Portugal, où il devait être employé par le roi pendant l'espace d'un an et demi. Là il grava, pour le compte de l'Etat, trois portraits en pied l'un du roi régnant et les deux autres des prédécesseurs de ce monarque. De retour aux Pays-Bas, il fut nommé, vers 1733, graveur de l'empereur Charles VI, souverain de nos provinces. Ce qui lui permit de prendre, sur les planches, le titre de chalcographe de S. M. I. et C. Il reprit aussi, au moment de son retour, l'emploi de graveur de la monnaie. Durant l'exercice de ses fonctions, il avait cherché querelle à plusieurs employés de l'administration monétaire. Ce qui força le gouverneur général de lui appliquer (1759) une peine rigoureuse, la suspension de son emploi. Plus tard, il fut réintégré dans ses fonctions, et les conserva jusqu'à sa mort, en se faisant aider de son fils Jean-Baptiste.

Quant à ses gravures sur cuivre, les auteurs qui en ont parlé, tels que Nagler, De Angelis, Le Blanc, etc., les ont confondues avec celles des eshomonymes. Voici la nomenclature des gravures qu'il exécuta et dont l'authenticité est constatée par sa signature: outre les trois portraits des rois de Portugal, mentionnés plus haut, François fit un intérieur de l'église de Notre-Dame du Sablon, à Bruxelles, figurant la fête de saint Charles Borromée, célébrée en ce temple le 10 novembre 1726; la même année il fit, dans un supplément aux *Trophées du Brabant* par Butkens, les blasons des cinq commissaires et officiers de la Contadorerie et les blasons des échevins de Louvain en 1724, planche qui porte: «Gravé par Frans Harrewyn, le fils»; une *Adoration des mages*, d'après le tableau de Bergé (1733), gravure d'un certain mérite; dans le *Théâtre sacré du Brabant*, par Le Roy (1734): 1^o la pierre sépulcrale de Jean-Baptiste de Steenberghe; 2^o l'autel de saint Népomucène, dans l'église de Saint-Jacques-sur-Coudenberg, à Bruxelles; 3^o un cénotaphe dans l'église de Sainte-Catherine, *ibid.*; 4^o l'autel de saint Jacques dans l'église

de Notre-Dame de Bon-Secours, *ibid.*; 5^o un monument funéraire dans l'église des Dominicains, *ibid.*; 6^o un autre monument funéraire d'Albert Coxie, *ibid.*; 7^o les blasons à la page 270 du t. II; 8^o un monument funéraire dans l'église des Chartreux, *ibid.*; 9^o un *id.* dans l'église des Pauvres-Claires, *ibid.*; 10^o la pierre sépulcrale de Van Beugem, évêque d'Anvers; 11^o de Guillaume Van de Werve; 12^o de Nicolas et Henri Van de Werve; 13^o de Henri de Varick, tous élèves à Anvers; 14^o un monument funéraire dans l'église de Saint-Jean, à Bois-le-Duc; un recueil héraldique, publié en 1738, et précédé de deux frontispices; une vignette au t. IV des *Opera diplomatica* de Mireus, imprimé en 1748; neuf planches insérées dans le règlement touchant l'exercice qui se doit pratiquer dans le régiment d'infanterie de S. Ex. le général d'artillerie, M. le marquis de Los Rios (Bruxelles 1740); un portrait en pied du prince Charles de Lorraine; le portrait en buste de Guillaume Estius (1763); deux planches sur cuivre figurant des portiques qui ont servi à une fête publique, et acquises par M. Wauters, pour le compte des archives de la ville de Bruxelles; des *ex libris*; des vignettes à un grand nombre de poésies fugitives, entre autres de celle dédiée, en 1762, à Charles-Balthazar de Culembourg. La gravure la plus importante qu'il ait exécutée et la mieux soignée est celle faite d'après les volets du tableau de saint Ives, par Rubens, et figurant les portraits des archiducs Albert et Isabelle. C'est une des bonnes gravures du XVIII^e siècle, qui fait un contraste singulier avec les productions ordinairement dures, médiocres et mal dessinées de François Harrewyn.

Les médailles et jetons de cet artiste sont les suivants: un jeton à l'honneur de la gouvernante des Pays-Bas autrichiens Marie-Elisabeth, gravé en 1739, et resté inconnu jusqu'à ce jour; il le destinait, mais inutilement, à remplacer le jeton d'étrennes de la même année, gravé par Roettiers; des dessins pour les jetons d'étrennes de 1733, 1734, 1735, 1736 et 1737; une médaille frap-

pée pour l'Académie de dessin de Bruges en 1720; un jeton destiné à l'inauguration de Marie-Thérèse, souveraine des Pays-Bas, en 1744. Le 12 janvier 1736, il avait obtenu, du conseil des finances, la permission d'employer la presse de la monnaie de Bruxelles pour y exécuter le portrait de la gouvernante. Il grava aussi les sceaux commandés par le gouvernement au moment de l'avènement de Marie-Thérèse en 1740.

Ch. Piot.

Nagler, *Allgemeines Künstler lexicon*, t. V. — De Angelis, *Notice degli intagliatori*, t. II. — Le Blanc, *Manuel de l'amateur*. — Pinchart, *Hist. de la gravure des médailles*. — Journ. des beaux-arts, n° 6 et 7 de 1880, art. de M. Schoy. — Archives de la chambre des comptes. — Papiers de l'hôtel des monnaies. — Archives du conseil des finances. — Collection des gravures de la Bibliothèque royale à Bruxelles. — Archives de la ville de Bruxelles.

HARREWYN (Jean-Baptiste), fils de François et de Marie-Isabelle de Berterham, graveur de médailles, jetons et sceaux, né à Bruxelles, le 2 août 1722, mort en cette ville le 2 décembre 1782. Appartenant à une famille d'artistes, il suivit leur carrière et s'adonna, sous la direction de son père, à la gravure des médailles, jetons, monnaies et sceaux. Cet art, tombé dans une décadence complète pendant le XVIII^e siècle aux Pays-Bas autrichiens, n'offrait au jeune artiste que des spécimens fort peu recommandables. Un dessin relâché, une gravure très négligée, des compositions mouvementées outre mesure, tels étaient en général les caractères distinctifs des médailles frappées à cette époque en Belgique. Le gouverneur général de ce pays résolut de porter remède à de si mauvaises traditions. En 1753, il envoya Harrewyn et un autre artiste du nom de Marquart en Autriche, pour les faire travailler sous la direction de Donner, graveur des monnaies à Vienne, jouissant d'une certaine réputation, grâce à quelques jolies médailles frappées à l'honneur de plusieurs membres de la famille impériale. Harrewyn séjourna dans la capitale de l'Autriche jusqu'en 1764. Au moment de son retour il fut adjoint à son père, graveur particulier de l'hôtel des monnaies à Bruxelles,

souffrant d'une maladie qui, devait quelques mois plus tard, l'emporter au tombeau. Ensuite il fut nommé (29 décembre 1768) graveur particulier de l'hôtel précité. Le 10 du même mois, il avait reçu la commission de graveur des sceaux.

Malgré son séjour en Autriche, Harrewyn ne fit guère de progrès dans son art; il continua plus ou moins les errements de ses prédécesseurs. Outre les espèces fabriquées à cette époque dans l'atelier de Bruxelles, nous lui devons les médailles et jetons suivants : les jetons de présence du magistrat du Franc de Bruges et de la châtellenie de Courtrai frappés au commencement du règne de Marie-Thérèse; la médaille à l'honneur du prince Charles de Lorraine, protecteur des sciences et des arts (1755); la médaille du jubilé de vingt-cinq ans d'administration dudit prince (1769); le jeton rappelant la fondation de l'Académie royale des sciences et lettres de Bruxelles (1772); les jetons destinés à perpétuer le souvenir de l'institution des maisons de corrections aux Pays-Bas (1773), et de l'érection à Bruxelles de la statue du prince Charles de Lorraine (1775).

Au moment du concours institué pour la place de graveur général des monnaies aux Pays-Bas, Harrewyn y prit part; mais il ne réussit pas mieux que ses concurrents Cattoir, Bes, Van Baerle et Nothe. Théodore Van Berekel, artiste d'une grande valeur, l'emporta, et obtint le titre et les fonctions de graveur général. Dès ce moment, Harrewyn tomba complètement dans l'oubli.

Ch. Piot.

Ch. Piot, *Catalogue des coins, poinçons et matrices de l'hôtel de la monnaie à Bruxelles*, 2^e éd. — Pinchart, *Hist. de la gravure des médailles en Belgique*. — Journ. des beaux-arts et de littérat., n° 6 et 7 de 1880, art. de M. Schoy. — Nagler, *Die Monogramisten*, t. III. — Archives de la chambre des comptes à Bruxelles.

HARROY (Jean), géomètre et arpenteur juré à Liège, au XVIII^e siècle, est auteur d'un *Traité d'arithmétique*, et d'un *Traité de géométrie pratique sur le terrain*. Liège, 1745; pl.

J. Nève.

Delvaux de Fourn, *Biogr. liégeoise*.

HART (*Laurent-Joseph*), graveur, né à Anvers en novembre 1810, fut d'abord élève de l'Académie de sa ville natale, vint ensuite à Bruxelles et entra en apprentissage à la Monnaie. Se sentant de la vocation pour la gravure des médailles, il se rendit en 1827 à Utrecht, où l'on gravait alors les coins, pour s'initier à son art. Grâce à la protection de son ancien directeur, il fut admis dans l'atelier de Braemt, graveur du royaume; de retour à Bruxelles, il travailla chez Vayrat et chez Adolphe Jouvenel, graveur du roi, où il resta de 1831 à 1837. La première grande œuvre de son burin fut la médaille décernée en 1834 par le conseil provincial d'Anvers à l'architecte Bourla pour la construction du théâtre de cette ville. L'exécution de cette pièce, qui rallia le suffrage des connaisseurs, lui avait été confiée par M. Rogier, gouverneur de la province. En 1840, lorsque le gouvernement belge ouvrit un concours pour la médaille commémorative de l'exposition d'industrie nationale, ce fut Hart qui, dans cette lutte, où il avait pour concurrents ses anciens maîtres, fut proclamé vainqueur à l'unanimité. Entre autres témoignages de la faveur qui s'attachait à ses œuvres, il reçut du roi de Suède la grande médaille d'or de mérite, accompagnée d'une lettre flatteuse, et en 1842, il fut élevé par le même souverain au grade de chevalier de l'ordre de Wasa. Il devint successivement membre des académies d'Anvers et d'Iéna, etc.

Parmi les nombreuses médailles, dues au burin de Hart, nous citerons :

Buste du général d'Hoogvorst (1831); buste du général Niellon (1833); médaille commémorative de la naissance du prince royal de Belgique (1833); médaille commémorative de la construction du théâtre d'Anvers (1834); buste de M. G. Wappers (1834); buste de M. E. J. Verboeckhoven (1835); médaille commémorative de l'inauguration du chemin de fer d'Anvers (1836); médailles maçonniques (1838); médaille de la province de Brabant en l'honneur des arts (1838); buste de M. de Keyser (1839); buste du baron de Stassart (1839);

médailles pour les écoles primaires de la province d'Anvers (1840); médaille pour la société *Felix Meritis*, d'Amsterdam (1840); médaille commémorative de l'inauguration du monument de Rubens, à Anvers (1840); médaille pour la Société de sciences, lettres et beaux-arts d'Anvers (1840); une médaille de grande dimension, représentant Rubens, offerte par les artistes à M. Jacobs, membre du conseil provincial d'Anvers (1840); médailles pour les membres de la chambre des représentants et du sénat de Belgique (1840); médailles de récompense de l'Exposition d'industrie nationale (1841); médaille commémorative de la construction du nouveau local de la Société la *Grande-Harmonie*, de Bruxelles (1842), offerte par les membres de cette société à l'architecte, M. Cluysenaar; la médaille frappée à l'occasion du séjour du roi de Saxe, à Bruxelles; la médaille commémorative de la majorité du duc de Brabant, 9 avril 1853, et des fêtes qui furent données à cette occasion par la ville de Bruxelles : l'avvers représente l'effigie du prince, le revers, les armes de la ville de Bruxelles; cette pièce, en bronze, est excellemment travaillée. En 1857, L.-J. Hart, obtint la croix de chevalier de des SS. Maurice et Lazare, en récompense des remarquables médailles qu'il grava en l'honneur du roi de Sardaigne. Piron rapporte que notre artiste, ayant gravé une médaille en l'honneur du sultan Abdul Medjid, reçut de ce souverain l'ordre du Nichan-Ittihar de Turquie, en brillants.

Hart est mort à Bruxelles le 12 janvier 1860.

Emile Van Arenbergh.

Immerzeel, *Levens der Schilders, etc.*, t. II, p. 17. — Kramm, *De levens en werken der holl. en vl. kunstschilders, etc.*

HARTCAMP (*Louis*), peintre. Voir SMITS.

HARTIUS (*Philippe*), médecin, né à Mons (?), homme d'une rare modestie, a composé un livre à l'adresse des contempteurs de la médecine, qu'il essaya de convertir en leur montrant l'utilité physique et morale de son art. L'ouvrage a

pour titre : *De Causis contemplæ medicinæ*. Montibus Hannoniæ, in-8o.

Ferd. Louise.

Sweetius, *Athenæ belgicæ*, p. 643.

HARTS (*Herman*), écrivain ecclésiastique et poète flamand, naquit à Aerschot, le 3 novembre 1625, de Herman Harts et de Catherine de la Bastida; par la mère de son père il descendait de la noble famille d'Eynatten. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint, en 1659, une prébende à la collégiale de Notre-Dame d'Aerschot. Prêtre à la fois instruit et pieux, il jouissait de l'estime de ses concitoyens et remplaça, le 22 octobre 1660, Jean van Rivieren, en qualité de doyen du chapitre d'Aerschot, dignité qu'il remplit pendant vingt-quatre ans. Il mourut à Aerschot, le 30 mars 1685, dans sa soixantième année, et le 2 avril on l'inhuma à la collégiale, dans la chapelle de Notre-Dame, sous la pierre sépulcrale de la famille d'Eynatten.

Harts nous a laissé les écrits suivants :

1. *Het geestelyck Bieken*. Loven, 1674, in-12, de 138 pages. C'est un recueil de cinquante-sept cantiques spirituels que l'auteur dédia à sa cousine Marie-Madeleine d'Eynatten de Schoonhoven, fille dévote. Les cantiques sont adaptés pour la plupart sur des airs mondains.
2. *Proflytighe aenmerckingen op alle Sondagen des Jaers*. Ceuken (lisez Louvain), 1678, in-4° de 483 pages.
3. *Proflytighe aenmerckingen op alle de Heylighe dagen des Jaers*. Loven, 1681, in-4° de 400 pages. Cet ouvrage se vendit difficilement. Dans le dessein de l'écouler plus vite, les T'Serstevens, de Bruxelles, qui en tenaient un certain nombre en magasin, lui donnèrent un titre nouveau, savoir : *Sermoonen op de heylige dagen van het Jaer, en op de heylige Passie ons Heeren J.-C.; waer in het catholyck geloof heresticht wordt, en de dolingen die daer strydigh tegen zyn, wederleyt; seer dienstigh voor alle geloorigen*. Brussel, 1712, in-4° de 400 pag.

Les deux derniers ouvrages prouvent que Harts consacra une grande partie de sa vie à la prédication. Au point de

vue littéraire ses travaux sont médiocres; mais en écrivant il n'avait pas d'autre but que d'instruire le peuple dans les dogmes de la religion catholique.

Ed. van Even.

Généalogie manuscrite de la famille d'Eynatten. — Paquot, *Memoires*, XV, 48.

HARVENG (*Philippe D'*), poète. Voir PHILIPPE D'HARVENG.

HASCHAERT (*Pierre*), HASSARD, HASCARD ou HASCHARD, médecin et astrologue flamand, naquit à Armenières dans les premières années du XVII^e siècle.

Il nous apprend lui-même qu'il exerça l'art de guérir en « régions diverses si » comme Livonie, Russie, Suévie, » Wandalie, France et en ces noz pais » bas. » C'est en 1539 que Haschaert parcourut le nord de l'Europe, cherchant à s'instruire en visitant les bibliothèques des monastères et pratiquant partout la chirurgie d'après les règles de Paracelse, dont il déclara s'être mieux trouvé que des préceptes des médecins anciens les plus célèbres. Revenu dans son pays, il était en 1544 « escrivain et maistre » d'escole à Lille », ainsi que l'indique le titre de son opuscule : *La manière d'escripre par abrégations : avec un petit traicté de l'orthographe françoise, faict et composé, par Pierre Haschart, escrivain et maistre d'escole, en la ville de Lille en Flandres, au prouffit et utilité de ses bons et studieux escoliers* (Gand, Josse Lambrecht, 1544, in-8°, 26 feuillets). C'est une petite grammaire élémentaire, très curieuse et contenant un des premiers dictionnaires d'abrégations qui aient été publiés; l'exécution typographique en est remarquable.

Haschaert quitta bientôt cette ville et alla exercer la profession de médecin successivement à Louvain, à Bruxelles et à Liège. Etabli à Louvain vers 1552, il y publia son premier traité de médecine : *Morbi gallici compendiosa curatio* (Louvain, J. Waen — R. Velpius, imprimeur, 1554), dans lequel il conseille, pour combattre le mal en question, l'usage des infusions de gaiac. Cet ouvrage fut reproduit en 1566-1567 par A. Luisi-

nus, dans son livre : *De morbo gallico omnia quæ extant apud omnes medicos cujuscumque nationis*, recueil dont il parut une nouvelle édition en 1728, sous le titre : *Aphrodisiacus, sive de lue venerea*, avec une préface du célèbre Boerhave.

Sa traduction flamande d'Hippocrate (*Fandie Wondeninthoofst*, Anvers, G. Silvius, 1565, in-8°), qu'il fit paraître lorsqu'il était médecin à Bruxelles, eut jusqu'à dix éditions, dont trois dans l'ouvrage de Car. Battus : *Handthoeck der chirurgyen* (Amsterdam, 1631). Peu de temps après, il publia, en y ajoutant des notes assez étendues, un poème latin d'Eobanus Hessus, intitulé : *Saluberrima bonæ valetudinis tuendæ præcepta* (Francfordie, apud hæredes Chr. Egenolphi, 1568, in-8°), et traduisit en français deux ouvrages de Paracelse : *La grande, vraye et parfaicte chirurgie* (Anvers, G. Silvius, 1567, in-8°), et le traité : *De la peste et de ses causes et accidents* (Anvers, Chr. Plantin, 1570, in-8°).

Comme Hippocrate, Haschaert, dans plusieurs de ses écrits, prit vivement à partie les charlatans et s'attaqua surtout aux médecins ignorants qu'il accablait d'épithètes injurieuses. Seulement il rangeait parmi ces derniers les détracteurs de l'astrologie, science à laquelle il se consacra toute sa vie et qui lui parut toujours inséparable de la pratique médicale. Dans son *Clypeus astrologicus adversus flagellum Francisci Rapardi, Brugensis medici* (Lovanii, A.-M. Bergagne, 1552, in-8°), il approuve hautement le Magistrat de Bruges qui, fidèle aux doctrines de l'astrologue Bruhesius, avait publié une ordonnance prescrivant aux barbiers et aux médecins de ne pratiquer leur art qu'aux jours indiqués comme favorables par l'almanach. Tous ses ouvrages astrologiques d'ailleurs portent l'empreinte des croyances superstitieuses et naïves du temps. Il suffira d'en citer les titres :

Prognostications pour lan de nostre Seigneur MCCCCIII. Louvain, A.-M. Bergagne, sans date, in-4°. — *De l'horrible comete, qui sest apparu en ces regions,*

environ le premier jour de mars l'an 1556. Auquel est adiouste un petit traicté contre la peste. Louvain, J. Waeu—R. Velpius, impr., 1556, in-8°. — *Prédications astrologiques pour lan 1561*. Anvers, J. Verwithaghen, sans date, in-4°. — *Prognosticatie universael ende ewoich door de welcke een yeghelijk mach lichtelijk kennen die veranderinghe des weeters ende eertsche dinghen*. Auv., J. Verwithaghen, sans date, in-4°. — *Almanach oft iornael voor 't jaer der werelt 1536 ende van onsen Heere M. D. LXXVI scrickeliaer*. Anvers, Chr. Plantin, 1576, in-16. Haschaert était alors médecin à Liège. — *Almanach pour l'an de nostre Redemption M. D. LXXXIII*. Selon la nouvelle calculation. Anvers, Chr. Plantin, 1583, in-fol. — Mentionnons enfin l'ouvrage : *Chroniques de Flandres abrégées... compilées et extraictes an plus près de la vérité, hors de diuers auteurs, allant jusqu'au règne de Charles V, et dont on conserve à la bibliothèque royale de Bruxelles le manuscrit inédit*. Victor Vander Haeghen.

V. André, *Bibl. belg.* — *Dict. des sc. méd.* — Jöcher, *Gelchren-Lexicon*. — J. de Mersseman, *Not. sur Fr. Rapaert*. — De Meyer, *Not. biogr. sur Fr. Rapaert*. — De Meyer, *Anal. méd.* — Paquot, *Mém.* — Sanderus, *De script. Flandriæ*. — Sweertius, *Ath. belg.* — Ferd. Vander Haeghen, *Bibl. belg.*

HASE. VOIR DE HASE.

HASPENSLAG (Louis), historien, biographe, né à Bruges, embrassa la carrière sacerdotale et mourut à Bruxelles, le 4 juillet 1825, à l'âge de cinquante-six ans. On compte parmi ses œuvres l'ouvrage suivant, qu'il composa, comme il le dit dans la préface, en 1776 :

De Godloosheyd der achiende eeuw of kort-begryp van de saemenzweringen der philosophysten, vry-metzelers (franc-maçons), *zoo-gezeyde verlichte* (illuminés) *en Jacobins, tegen den Godsdienst en den troon, ontdekt door Haer-zelven. Getrokken uyt de Schriften van d'Heeren Baruel, Proyaert en andere*. In-8°, 1801, pages viij-191. Sans nom d'auteur, d'imprimeur, ni de lieu d'impression (exemplaire de la bibliothèque de l'Université de Louvain). Piron cite une édition de 1800, in-12. Emile Van Arenbergh.

Piron, *Levensbeschryvingen*, *byv.*, p. 94.

HASSARD (*Julien*), naquit au xve siècle, et prit à Enghien, sa ville natale, le froc de carme. Le sens éclairé de son esprit, la douceur de ses mœurs, l'ardeur de sa foi, la facilité avec laquelle il abordait la science du moyen âge en quelque sorte par tous les côtés à la fois, théologie, philosophie, controverse, art oratoire, poésie, antiquités sacrées et profanes lui attirèrent quelque renommée et en firent l'ornement de sa communauté au commencement du xvie siècle : Homme digne d'honneur pour ses grandes vertus et rare doctrine, dit Guicciardin. Il mourut en 1525, laissant de vifs regrets — *bonorum omnium cum luctu et desiderio incredibili* — au couvent que les Carmes possédaient hors des murs d'Enghien et qui fut ruiné en 1578, dans la tourmente religieuse.

Hassard a écrit divers ouvrages, qui semblent avoir péri, au témoignage de Foppens :

1. *Thesaurus Ordinis Carmelitarum, ex multis auctoribus confectus, lib. I.* Le manuscrit se trouvait jadis en Angleterre, chez Jean Baleus. — 2. *Fons Eliæ magni, lib. I.* — 3. *Sermones per totum annum, lib. III.* — 4. *Epistolæ ad diversos, lib. I.* dont plusieurs en français. Antverpiæ, anno 1524. — 5. *Chronica Hannoniæ, Flandriæ, Hollandiæ, Zelandiæ, Frisiæ, Brabantiæ, Geldriæ, et aliarum partium Inferioris Germaniæ.*

Emile Van Arenbergb.

Bibl. carm. (Aurelianis, 1762, t. II, p. 206. — Sweertius, *Ath. belg.*, p. 496. — F. Daniel à Virg. Maria, *Speculum carmel.* (Antv. 1680), t. IV, p. 1109. — Ger. Vossius, *De Historicis latinis* (Lugd. Batav., 1651), p. 684. — Brasseur, *Origines omnium Hannoniæ Cœnobiorum* (Montibus, 1650), p. 325. — Fabricius, *Bibl. lat. med. et inf. ætate* (Hamb., 1735, t. IV, p. 572. — Guicciardin, *Descrip. des Pays-Bas*, 443.

HASSELIUS (*Jean-Leonard*) ou *Le-naerts Van der Eycken*, naquit à Hasselt, comme son nom l'indique, et florissait, dans la première moitié du xvie siècle, à l'Université de Louvain. Tandis qu'il y poursuivait avec éclat ses études philosophiques et théologiques, il fut nommé, en 1538, président du grand collège du Saint-Esprit et, le 23 septembre de l'année suivante, il reçut le bonnet de

docteur en théologie. Il fut le premier titulaire de la chaire d'Écriture sainte, fondée, en 1546, par Charles-Quint.

Philippe II l'envoya à Hasselt pour combattre les progrès de la réforme, qui se propageait aux alentours.

Dans une lettre datée du 8 février 1551, le président Viglius, se plaignant au cardinal Granvelle de la pénurie d'hommes capables d'être députés au concile de Trente et d'y surveiller les intérêts de la cour, ne trouve à proposer pour cette mission que les deux docteurs de Louvain, François Sonnius, qui avait déjà pris part aux travaux de l'assemblée, et Hasselius, dont il loue la science théologique et philologique : *In theologia et linguis feliciter institutus, Lovanii diu sacram paginam institutus est.* Gravius confirme cet éloge et place Hasselius après Tapperus, Driedo et Latomus ; Sweertius et Le Mire, qui le disent très versé dans les trois langues savantes, le latin, le grec et l'hébreu, rendent non moins hommage à ses lumières qu'à ses vertus.

Il mourut à Trente, le 5 janvier 1552 et non 1555, comme l'avance Sweertius. Ses funérailles furent célébrées avec pompe, au milieu du deuil du concile, *magno luctu Patrum*, et l'on plaça sur sa tombe, à l'église Saint-Marc, l'inscription suivante :

*Siste gradum et tumulo flores insperge, viator,
Faustaque ter cineri verba precure sacro.
Tritumulus Giridius a Cæsare missus Athenis :
Hic procul a patria conditur Hasselius.
Ah! sera mors reducem potius statuere decebat,
Aut prius alpinus quam peteretur apex.
Diem et locum natalem scimus,
Fatalem nescimus.*

Hasselius, comme s'il eût eu pressentiment de sa mort en terre étrangère, avait dressé son testament avant son départ : il figure parmi les fondateurs du Grand Collège du Saint-Esprit, auquel il consacra ainsi sa fortune comme il lui avait dévoué sa vie ; il lui laissa un revenu destiné à un anniversaire et à des distributions de secours aux étudiants pauvres, et lui légua en même temps ses livres de théologie.

On a d'Hasselius un ouvrage, dont le sujet fut repris dans la suite par Latinus

Latinius, Baronius et Bellarmin, et qui parut sous le titre : *Sententia Hasselii super facto Nectarii Patriarchæ Constantinopolitani circa sublationem confessionis, in Concilio Tridentino Patribus exhibita*. Antv., typis Plantini, 1564, in-4°, et in-12 de 44 p. 5 ff. lim. et un f. pour le privilège royal.

François Lara, dans la préface de ce livre, attribue également à notre auteur les commentaires sur Isaïe et sur les épîtres de saint Paul, publiés sous le nom de Sasbouth, son disciple. « Ce que j'avance, ajoute-t-il, ceux-là le savent » qui ont assisté à son enseignement, et « qui ont rapproché ces commentaires de ses écrits. (*Quod dico, norunt qui ipsum vixit voce docentem audiverunt, et ipsius Commentaria cum Hasselii scriptis con-tulerunt.*) » Cette opinion, repoussée notamment par Mich. Vosmerus, dans son Apologie de Sasbouth, est néanmoins corroborée par J. Mantelius. Cet augustin de Hasselt, aidé d'un théologien de Louvain, Jean Alenus, conféra, en 1659, les commentaires manuscrits d'Hasselius sur Isaïe, appartenant à la bibliothèque de son couvent, avec les commentaires imprimés en 1558 à Louvain, sous le nom de Sasbouth; les deux savants constatèrent entre ces ouvrages une parfaite ressemblance de fonds et de forme, sauf que Sasbouth se livre à de plus longues digressions.

La *Nouvelle Biographie générale* du Dr Hoefler consacre à Hasselius une notice, où on le confond avec Joannes de Haselâ, dominicain, qui florissait vers 1345, et enseigna la théologie au couvent de son ordre à Louvain.

Emile Van Arenberghe.

Miræus, *Bibl. eccl.*, p. 48. — F. Joannis Mantelius, *Hasseletum Lovanii*, apud Andream Bouvetium, 1663, p. 108. — Val. André, *Fasti academ.*, (Lov., 1650), p. 108. — Sweertius, *Ath. belg.*, p. 434. — Dupin, *Nouv. biogr. des aut. eccl.*, t. XVI, p. 2. — De Ram, *Du Clergé belge au Concile de Trente*, p. 26, 32. — Moreri, *Grand dict. hist.*, t. V, p. 544. — Becdelièvre, *Biogr. lieg.*, t. I^{er}, p. 210. — Dr Hoefler, *Nouv. Biogr. génér.*, t. XXIII, p. 519. — Quétilf, *Script. ord. præd.*, t. I^{er}, p. 619. — Aury, *Les Hommes illustres de la nation liegeoise*, p. 42.

HASSELT (Jean VAN) OU DE HASELA, savant dominicain du XIV^e siècle, naquit,

du moins son nom semble l'indiquer, à Hasselt, ville du comté de Loos. Suivant Simler, qui lui donne le nom de Joannes Hasalanus, il vivait en 1345.

Paquot dit qu'il habita au couvent des dominicains, à Louvain, et qu'il y enseigna la théologie.

Les chanoines réguliers de Saint-Martin, de Louvain, avaient conservé de lui un manuscrit intitulé :

« *Libellus de questionibus casualibus quæ*
« *in Summa S. Raymundi et Apparatu*
« *ejus, vel non continentur, vel minus*
« *plane explicantur.* »
All. Journez.

Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. littér. des Pays-Bas*, t. II, p. 486. — Sanderi, *Bibl. belg.*, MS. II, 219.

HASSELT (Jean DE) OU JOANNES AB HASSELT, professeur à l'université de Louvain, naquit à Hasselt vers la fin du XIV^e siècle ou dans les premières années du siècle suivant.

Après avoir pris dans une faculté étrangère, probablement à Cologne ou à Paris, le grade de maître ès arts, il vint en septembre 1426 à Louvain. Le duc de Brabant Jean IV venait d'y instituer l'université, pour rendre à l'antique cité son ancien éclat et les ressources qu'elle avait perdues par ses longues dissensions, et particulièrement par la révolte des métiers de 1382.

Grâce à son titre de maître ès arts, fort apprécié à cette époque, Jean de Hasselt fut nommé, dès la création de l'université, professeur à la faculté des arts. Le premier de cette faculté, il parvint au rectorat vers la fin de juillet 1428.

Par une bulle du 23 mai 1443, le pape Eugène érigea de nouveaux canonicats dans la collégiale de Saint-Pierre. Ces canonicats, les plus singuliers peut-être de toute l'Europe, dit Paquot, étaient au nombre de dix et autant de chaires y étaient attachées. Deux d'entre elles furent attribuées à la faculté des arts.

Ces prébendes n'obligeaient ni à réciter le bréviaire ni à porter l'habit ecclésiastique, il suffisait d'être tonsuré et d'observer le célibat.

Lorsque la bulle du pape fut mise à exécution, c'est-à-dire en 1444, Jean

de Hasselt obtint la chaire de morale. Il était également chanoine à Hougarde et fut peu après nommé doyen de ce chapitre. Il a laissé aux chanoines réguliers de Saint-Martin, de Louvain, un exemplaire manuscrit des cahiers qu'il avait dictés :

• *In Elicam Aristotelis.* •

Alt. Journez.

Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. littér. des Pays-Bas*, t. XI. — Valère André, *Fast. Acad.*, 35, 77 et 246.

HASSELT (*Augustin VAN*), imprimeur du XVII^e siècle. Il naquit au pays de Liège, probablement dans la ville dont il porte le nom ; sa femme Gertrude était originaire de Twente. Il s'affilia d'abord à la secte des anabaptistes de Münster. A une époque que nous ne saurions déterminer exactement, mais qui doit être aux environs de 1560, il vivait pauvre dans le pays de Groningue. C'est là qu'il fut enrôlé par Henri Nicolaes, le père de la Famille de la Charité (*het Huisgezin der Liefde*), une secte d'illuminés issue de l'anabaptisme.

Augustin Van Hasselt devint un adhérent zélé et l'imprimeur en titre de cette petite Eglise, dont le célèbre typographe Christophe Plantin, était également un disciple et pour laquelle il avait imprimé un ouvrage considérable : *den Spiegel der Gerechticheit*, la Bible de la Secte.

Après avoir, pendant une année, employé Augustin à copier des livres, Henri Nicolaes lui confia, vers 1562, la direction d'une imprimerie qu'il venait d'établir à Kampen. Plusieurs des livres de la Famille de la Charité furent publiés là, ainsi que des traductions latines et françaises des mêmes ouvrages.

En 1564, Augustin quitta Kampen et vint se mettre au service de Plantin. Il travailla dans les ateliers du grand imprimeur anversois depuis le commencement de mai 1564 jusqu'au 7 juin de l'année suivante et du 10 septembre jusqu'au 2 novembre 1566. Ses occupations ordinaires étaient celles d'un ouvrier compositeur ; toutefois, le premier salaire qu'il reçut de Plantin, le 14 mai 1564, et qui se montait à 4 florins 10 sous, lui fut payé « pour ce qu'il a » reçu

le dictionnaire flameng ». Il s'agit ici du célèbre *Thesaurus theuto-tonice lingue* que Plantin fit paraître en 1573.

En 1566, présumant que les insurgés contre Philippe II resteraient victorieux dans leur lutte contre l'Espagne et contre Rome, Augustin s'établit à Vianen, sur les terres du seigneur de Brederode pour y imprimer des livres hétérodoxes. Plantin lui avait fourni les fonds nécessaires pour cette entreprise. L'armée nationale étant défaite, Augustin s'enfuit à Wesel.

Plantin lui avait avancé plus de cinq cents florins en matériel et en argent. Nous possédons une lettre d'Augustin, datée du 10 mars 1567, par laquelle il promet de satisfaire son créancier. A cette époque, il était de nouveau établi à Vianen. Dans une lettre du 2 août 1567, adressée à Henri Nicolaes, Plantin se plaint de n'avoir reçu en à compte qu'une valeur de 40 florins environ en livres.

Henri Nicolaes reprit pour son compte l'imprimerie de Vianen et y installa Augustin. Plus tard, il l'appela à Cologne, où il residait lui-même, pour y imprimer les écrits de la Famille de la Charité.

Augustin, qui avait été longtemps un des plus fervents adhérents de cette secte, la déserta, en même temps que Henri Jansen de Barrefelt, qui écrivit sous le pseudonyme de Hiel. Ce dernier se mit à la tête d'une secte dissidente et publia un grand nombre de livres pour formuler et propager sa doctrine. Il refusait de croire à la mission divine dont Nicolaes se disait investi et prenait pour dogme principal de son Eglise et pour règle de sa morale l'identification avec le Christ par le renoncement absolu aux choses de la terre et par l'absorption dans la Divinité. Plantin imprima plusieurs livres pour lui ; Augustin devint son typographe ordinaire. Tous deux comptaient parmi les adhérents les plus zélés de cette secte de rêveurs mystiques.

Dans une lettre datée du 2 décembre 1591 et adressée à Jean Moretus, le gendre de Plantin, Barrefelt (Henri Jansen ou Hiel), nous apprend qu'à

cette époque Augustin travaillait pour lui en secret à une seule presse. Il habitait probablement encore Cologne. C'est le dernier renseignement que nous ayons trouvé sur notre imprimeur de livres hétérodoxes.

Max. Rooses.

Chronica des Hûsgeïnes der Liefden (manusc. de la Bibliothèque de la *Maatschappij van nederlandse letterkunde* à Leyde). — Archives du Musée Plantin-Moretus à Anvers. — F. Nippold, *Heinrich Nicolaes und das Haus der Liebe* (extrait de la *Zeitschrift für die historische Theologie*. Gotha. Perthes, 1862). — Max Rooses, *Christophe Plantin, impr. anversois*. Anvers, 1883.

HASSELT (*André-Henri-Constant VAN*), écrivain-poète, né à Maestricht, le 5 janvier 1806, décédé à Saint-Josse-ten-Noode le 1^{er} décembre 1874. Après avoir fait, à l'athénée de sa ville natale, de fortes études d'humanités, il suivit les cours de philosophie et lettres et de droit à l'université de Liège. Il venait de passer d'une manière brillante l'examen de docteur lorsque éclata la révolution de 1830. Pendant les événements qui ont amené la dissolution du royaume des Pays-Bas, il se trouva enrhumé, comme tous les bourgeois de sa ville natale, dans l'enceinte des remparts que gardait l'armée hollandaise et dont le sort ne fut définitivement fixé que neuf ans plus tard. Toutefois, il n'attendit point cette échéance, et dès le printemps de 1833, il quitta la forteresse qui devait être retranchée de la Belgique et vint rejoindre, pour ne les plus quitter, ceux qu'il avait toujours regardés comme ses compatriotes. Arrivé à Bruxelles, il fut d'abord attaché à la bibliothèque de Bourgogne, en qualité d'auxiliaire du conservateur en titre. Plus tard, en 1843, il entra dans l'administration de l'instruction publique, d'abord comme inspecteur provincial de l'instruction primaire, ensuite comme inspecteur spécial des écoles normales, poste qu'il occupa jusqu'à son dernier jour. Mais si sa carrière administrative a été utile et féconde en heureux résultats, ce n'est cependant que le petit côté de son existence. C'est comme écrivain, c'est comme poète surtout, qu'il a fourni une brillante carrière, et c'est dans celle-là qu'il s'est acquis des titres ineffaçables.

La langue hollandaise est celle qui se parle à Maestricht. André Van Hasselt n'en entendait point d'autre dans sa famille. Il avait douze ans lorsqu'on lui apprit à lire dans un livre français. Ses études d'humanités, commencées sous la direction d'un pasteur protestant qui lui enseigna le grec ancien, se poursuivirent à l'athénée, excellent établissement où tous les cours se donnaient, alors comme aujourd'hui, dans la langue néerlandaise. Son enfance avait été rêveuse et studieuse. Il ne connut point les jeux qui remplissent la grande part des journées des autres enfants. Sa jeunesse ne se permit aussi que fort peu de distractions. Comment aurait-il pu suffire aux études qu'il s'était imposées? Ses loisirs, il les partageait entre la culture de la poésie et le délassement de la musique. Pour un jeune homme élevé dans le milieu où vivait Van Hasselt, ce n'était pas une facile entreprise que de se rendre maître d'une langue étrangère telle que le français.

Après avoir obtenu le grade de docteur en droit, il fut quelque temps sans se décider touchant la carrière qu'il embrasserait. Il se trouvait de constitution trop faible pour s'exposer aux fatigues du barreau ou de l'enseignement public, professions pour lesquelles il est besoin d'avoir à sa disposition des poumons solides. En attendant des occupations plus positives, il continua de se livrer à des travaux et à des études particulièrement historiques et littéraires, lisant beaucoup et jetant dans le moule des vers les impressions de sa mélancolique adolescence.

Les premières manifestations du talent de Van Hasselt ont vu le jour dans les annuaires et dans les almanachs que la Société littéraire de Bruxelles avait l'habitude de faire paraître à l'époque des étrennes. Un journal qui a joué un assez grand rôle pendant les années qui ont précédé la révolution belge, la *Sentinelle des Pays-Bas*, rédigée par Charles Froment et Louis Baré, avait aussi ouvert ses colonnes au débutant qui, en 1826, fit insérer dans cette feuille un *Chant hellénique* en l'honneur de Canaris. C'est une pièce d'une versification facile et correcte de style classique, rappelant les

Messéniennes de Casimir Delavigne. La Grèce fournissait alors le thème de presque toutes les poésies des débutants. Lord Byron avait donné le branle, et toute l'Europe prêtait une attention émue au soulèvement de cette petite nation qui luttait avec une indomptable énergie contre un puissant oppresseur. Ce chant hellénique fut suivi de dix autres qui offrent un spécimen de la manière de l'écrivain cherchant encore sa voie. Indépendamment des chants consacrés à la Grèce, Van Hasselt a donné à la *Sentinelle des Pays-Bas* une dizaine d'odes, treize ballades et dix romances.

À dater de l'année 1829, l'on aperçoit une modification marquée dans le style du poète. Il a lu les *Odes et Ballades* et les *Orientales* de Victor Hugo, et il subit, pendant un temps, l'influence des nouveaux principes préconisés par l'*Enfant sublime*. Dans son livre des *Primevères*, il n'a conservé que quelques pièces de cette époque. Dès que son esprit a été en contact avec la poésie de Victor Hugo, un nouvel horizon s'ouvre devant lui; il n'éprouve plus que du dégoût pour les timidités prescrites par le législateur du Parnasse français. Un voyage qu'il fait à Paris, en mai 1830, achève de le convertir. L'âge, l'étude, la réflexion calmèrent peu à peu son enthousiasme pour le romantisme; on le voit se dégonfler de ce que son faire avait d'exagéré; il ne conserve de la réforme que ce qui est véritablement un progrès. Maître enfin de l'instrument qu'il manie avec autant d'aisance que d'énergie, il atteint la plénitude de son talent.

Van Hasselt avait commencé et presque achevé ses études universitaires à Liège. Il ne lui restait plus qu'un examen à passer pour devenir avocat. C'est à l'université de Gand qu'il subit la dernière épreuve, le 6 juillet 1827. Il revint immédiatement après à Liège prêter serment devant la cour d'appel; il eut pour parrain dans cette circonstance, le célèbre avocat Teste, plus tard ministre du roi Louis-Philippe, et dont la carrière eut une si misérable fin. Le ministre M. de la Coste lui avait fait offrir une position administrative au département de l'inté-

rieur; mais rien de définitif n'avait été arrêté quand survint la révolution de 1830. Van Hasselt était retourné à Maestricht, chez ses parents, lorsque cette forteresse, bloquée par les volontaires belges, fut déclarée en état de siège et fermée aux relations régulières avec les provinces méridionales du royaume des Pays-Bas en état d'insurrection. Durant le séjour forcé qu'il fit entre ces murailles, sa prédilection pour les Belges, ses compatriotes, lui valut plus d'un déboire. Cette longue reclusion, ces contrariétés, l'incertitude de l'avenir exerçaient sur son esprit une influence qui nuisait à ses travaux. Pouvait-il continuer à se livrer à la culture des lettres françaises dans un pays où la langue de Racine et de Victor Hugo était l'objet d'une répulsion patriotique? Dans ses moments de découragement, il alla jusqu'à brûler plusieurs drames et romans historiques dont nous ne pouvons que regretter aujourd'hui la perte. Pourtant son goût pour la poésie finissait toujours par l'emporter: des quatre-vingt-neuf odes contenues dans le recueil des *Primevères*, près de la moitié ont été écrites du mois de septembre 1830 au mois de mai 1833, c'est-à-dire durant le séjour forcé du poète dans les murs de Maestricht. Il n'était cependant pas absolument privé de relations avec ses amis du dehors. Il avait trouvé moyen d'entretenir une correspondance assez suivie avec quelques-uns d'entre eux.

Arrivé à Bruxelles, le 25 mai 1833, sur l'appel du ministre de l'intérieur, M. Ch. Rogier, qui lui promettait une position convenable, lui permettant de se livrer à ses études et à son goût pour la poésie, Van Hasselt s'était logé avec deux amis — le statuaire Louis Jéhotte et l'auteur de la présente notice — dans un appartement de la rue des Douze-Apôtres. Leur petit salon devint bientôt le centre d'une réunion où se rencontraient artistes et gens de lettres: Philippe Lesbroussart appartenait, par son âge et ses travaux, à la génération précédente, mais il se mêlait volontiers à la jeunesse dont il se plaisait à encourager les dispositions; Auguste Giron, son

beau-fils, connu déjà alors par quelques poésies qui avaient été remarquées; Eugène Robin, faisant son premier début par la lecture de son drame *Egoïsme*; Albert Grisar, qui venait de se révéler au monde musical par sa romance la *Folle*, dont le succès avait été universel; Mlle Zoé de Gamond, qui préludait à de sérieux travaux par une étude sur le poète italien Alfieri; Eugénie Poulet, jeune poète enlevée, bien peu de temps après, au culte des lettres et à l'affection de ses amis; Eugène Verboeckhoven, déjà célèbre; Gustaf Wappers, qui venait de provoquer dans l'art de son pays une révolution aussi profonde que celle qui s'était accomplie presque en même temps dans la politique; Henri Leys, tout jeune encore, cherchant la voie qu'il devait parcourir triomphalement; tous les collaborateurs du *Recueil encyclopédique*, publication mensuelle dont l'existence a été bien courte, et enfin les écrivains plus tard fondateurs de l'*Artiste*, feuille hebdomadaire dont la carrière a été plus longue, mais qui a également fini par succomber sous l'indifférence du public belge. Le pays n'était pas encore sorti de la crise ouverte par les événements de 1830; la vie littéraire, qui n'a jamais été bien active à Bruxelles, commençait à se réveiller. Le petit cénacle de la rue des Douze-Apôtres peut revendiquer une part de l'honneur de cette renaissance; il fut l'embryon d'où sortit plus tard une association qui s'est largement développée sous le titre de *Cercle artistique et littéraire*. C'est dans ce milieu qu'André Van Hasselt prépara la publication de son recueil de poésies auquel il donna le titre de *Primevères*. Il en avait donné la primeur tantôt au *Recueil encyclopédique*, tantôt à l'*Artiste*. Il avait alors vingt-sept ans; il y avait dix ans qu'il avait commencé à écrire en vers français. Ces mêmes recueils reçurent encore du poète des productions en prose. Pour ce qui est des drames et des romans, il n'en a achevé aucun. Sa vocation ne le portait point vers ces genres de composition; sa manière essentiellement lyrique se prêtait difficilement aux scènes de la vie réelle. La publication

des *Primevères* produisit une certaine sensation. La critique ne l'accueillit point avec beaucoup de bienveillance. Quelques-uns n'y voulaient voir qu'un reflet des poésies de Victor Hugo. Ceux que les doctrines de la nouvelle école avaient séduits, affectaient de n'y trouver aucune originalité; les autres, et c'était le plus grand nombre, fidèles aux traditions classiques, daignaient à peine s'en occuper.

Les intentions bienveillantes que le ministre de l'intérieur avait témoignées au poète et qui avait déterminé celui-ci à sortir de Maestricht sans esprit de retour, ne se purent réaliser immédiatement après l'arrivée de Van Hasselt à Bruxelles. C'est seulement par un arrêté du 27 août 1833 qu'une position officielle lui fut donnée. Il fut attaché à la célèbre bibliothèque de Bourgogne. Les travaux qu'il accomplit durant le temps qu'il demeura employé à cette collection, ont eu pour principal résultat un mémoire couronné en 1838 par l'Académie : *Essai sur l'histoire de la poésie française en Belgique*. De 1837 à 1840, il a prêté une active collaboration à la *Revue de Bruxelles*, tout en envoyant aussi son tribut à la *Revue belge*, qui se publiait à Liège. Citons comme un travail important inséré dans ce dernier recueil, cinq articles ou études sur les causes des soulèvements et des guerres de paysans au moyen âge. A dater de 1839, il était devenu le rédacteur en chef d'une publication qui a fourni une longue carrière, la *Renaissance*, organe d'une société constituée à Bruxelles « en vue de favoriser les beaux-arts, » de veiller à la conservation des « monuments, d'encourager les jeunes « peintres, architectes et sculpteurs. » Le prince de Ligne en était le président. La collaboration de Van Hasselt à la *Renaissance* n'a cessé que lorsque, nommé inspecteur de l'enseignement primaire, il dut se consacrer à ses nouvelles fonctions. C'est dans la *Renaissance* qu'ont paru les premiers fragments de son poème, les *Quatre incarnations du Christ*, œuvre capitale à laquelle il ne cessa de travailler pendant la plus brillante

phase de son talent et qui est son plus beau titre de gloire.

Durant la période décennale comprise entre les années 1843 et 1853, Van Hasselt sut mener de front des travaux administratifs considérables et ses études littéraires, historiques et archéologiques.

Indépendamment de sa collaboration à plusieurs recueils périodiques, il fournit un contingent important à plusieurs grandes publications de la librairie nationale d'Alexandre Jamar, telles que les *Belges illustres*, la *Belgique monumentale*, les *Rois contemporains* et la *Biographie nationale* de 1853, qui n'est qu'une édition nouvelle des *Belges illustres*. En 1849, la même maison Jamar entreprit la publication de la *Bibliothèque nationale*, formant une sorte d'encyclopédie populaire rédigée exclusivement au point de vue belge. Van Hasselt écrivit pour la série historique quatre volumes.

Les fêtes qui avaient eu lieu à Liège, en 1842, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Grétry, avaient été pour Van Hasselt l'occasion d'un grand succès littéraire. Il avait lu, dans la séance publique de la Société libre d'Emulation, l'ode magnifique qui ouvre le volume de poésies, publié en 1852, la *Belgique*. Plusieurs écrivains français qui assistaient à la fête, en qualité de représentants de leur pays, firent à l'auteur de l'ode une chaleureuse ovation et le proclamèrent grand poète.

Van Hasselt s'était marié en 1837. Il avait épousé la fille de M. Héris, le savant expert du musée de peinture. De cette union étaient nés trois enfants, deux fils et une fille. Charles, le plus jeune, fut enlevé, en 1850, à l'âge de cinq ans, à l'affection de ses parents. A partir de ce jour, presque toutes les productions de Van Hasselt sont empreintes d'une profonde mélancolie.

Vers la même époque, la Belgique se voyait enlever sa sainte et bien-aimée reine. Tous les poètes belges ont payé leur tribut de regret sur la tombe royale. Van Hasselt ne fut point le dernier. L'ode splendide qu'il écrivit, devant le

tombeau de Laeken, restera comme un des plus beaux morceaux que la muse française ait inspiré à un de nos compatriotes.

Comme fonctionnaire, chargé de l'exécution de la loi de 1842, Van Hasselt eut souvent à défendre les intérêts de l'enseignement de l'Etat, et le fit avec autant de fermeté que de prudence. Comme tous ceux qui travaillent à sortir de l'ornière où se traîne la multitude, il a été souvent et vivement discuté, et quand il eut la bonne fortune de rencontrer des esprits mieux disposés, il ne fut que timidement encouragé.

Il fut en relations intimes avec Alexandre Dumas et Victor Hugo. Lorsque le coup d'Etat de 1852 amena ce dernier à Bruxelles, le poète français et le poète belge resserrèrent leur intimité qui devint très étroite entre leurs deux familles. A l'arrivée du proscrit, notre poète l'avait aidé à meubler l'espace de halle où le tribun français donnait audience à ses coreligionnaires politiques, sur la Grand'Place de Bruxelles.

Envoyé par le gouvernement belge, en 1873, en qualité de commissaire à l'Exposition universelle de Vienne, adjoint au jury du groupe qui avait dans ses attributions l'enseignement à tous ses degrés, Van Hasselt s'y fit remarquer par l'universalité de ses connaissances et y forma aussi des relations, au nombre desquelles se trouvait M. le chevalier von Mosenthal, écrivain distingué, auquel sa patrie doit plusieurs œuvres dramatiques de haute valeur.

En résumé, la vie de Van Hasselt est toute dans ses travaux. Appartenant par sa naissance à la race germanique, par son éducation aux races latines; maître de la plupart des idiomes découlant des deux branches principales des langues européennes, possédant à fond leur littérature, il a su, dans la plupart de ses œuvres, rendre avec la clarté que requièrent les peuples romans les pensées et les sentiments si profondément poétiques qui naissent dans l'esprit rêveur des populations germaniques. Il a quelquefois manié avec facilité le style badin de l'épître familière où perce l'ironie et où le sar-

casme prend parfois des allures singulièrement accentuées. Toute la poésie qu'il sema le long de son chemin ne l'empêcha pas de se livrer à ses études historiques, à ses recherches d'érudition, et de composer de petits livres destinés à la jeunesse. La plupart de ceux qu'il a signés du pseudonyme Alfred Avelines sont des traductions d'auteurs allemands, les maîtres en cette matière. De 1859 à 1874, plus de quarante publications de ce genre ont vu le jour par ses soins chez Casterman, à Tournai, Callewaert et Landrin, à Bruxelles, Dessain à Liège, Wesemael-Charlier, à Namur. Sous le titre de *Trésor moral du jeune âge*, il a encore fait paraître à la librairie de Philippe Hen, à Bruxelles, les *Récits du coin du feu*, le *Coffret aux belles histoires et la Valise du conteur*, signés Alfred Avelines; le *Diamant à trois facettes*, qu'il a signé de son nom, l'*Ecrin de paraboles*, et enfin *Cent quatre-vingt-dix contes pour les enfants*, traduits du chanoine Schmidt, ces deux derniers signés Charles-André.

C'est ici le lieu de parler d'une autre publication très considérable qui parut aussi sous ce dernier pseudonyme formé des prénoms de Van Hasselt et de son collaborateur Charles Hen. Les *Leçons de littérature et de morale* de Charles-André sont le résultat d'un labeur long et pénible. Les éditeurs ont entièrement refondu l'œuvre de Noël et Laplace. La première idée de cette refonte du recueil français s'était d'abord produite en 1854, sous le titre de : *Cours de littérature française, choix de morceaux en prose et en vers*, 1 vol. in-12 de 404 pages. Bruxelles, A. Florkin et Ph. Hen, libraires-éditeurs. Ce travail fut remanié et considérablement augmenté. Il parut en 1861, chez Bruylant-Christophe, dans le format grand in-octavo à deux colonnes. Ce volume qui n'a pas moins de cinq cent cinquante pages sans compter trente-six de préface et d'introduction, porte un titre dont l'énoncé suffit pour faire comprendre la part de travail qui revient aux éditeurs belges.

Grâce à Van Hasselt, la littérature belge possède aujourd'hui une épopée

originale : les *Quatre Incarnations du Christ*. Ce n'est point un pastiche des poèmes antiques que nous ont laissés la Grèce et Rome; ce n'est point une imitation des immortelles créations de Dante, c'est un poème tel qu'un lyrique pouvait seul le concevoir et l'exécuter. Ne nous étonnons pas que cette œuvre magistrale ait fait, à son apparition, moins de bruit que n'importe quelle opérette éclosée dans la serre chaude parisienne. Ces sortes de compositions ne s'adressent point à la foule, elles sont écrites pour les intelligences les plus cultivées et n'arrivent à la renommée qu'à l'aide du temps; il faut d'abord qu'elles aient été lues par des juges en état d'élever leur esprit à ces hauteurs où plane le poète, et qui ne reculent point devant un peu d'efforts pour se mettre à son niveau. En effet, la lecture de ces poèmes-là n'est pastoujours facile; elle n'est pas destinée à ceux qui ne demandent à un livre que le moyen de tuer le temps. La compréhension d'un pareil sujet réclame quelque étude. On en est bien dédommagé assurément; et l'on peut dire d'un tel livre avec Boileau :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Il est une autre œuvre, à laquelle Van Hasselt consacra beaucoup de temps, mais qu'il n'a pas tout à fait achevée; je veux parler des *Études rythmiques*. Il avait, dans sa première jeunesse, écrit beaucoup de romances, et l'on s'accorde à reconnaître qu'elles étaient mélodiques et se prêtaient facilement aux mouvements de la musique; tous les compositeurs qui ont travaillé sur ses paroles sont d'accord en ce point. Le sentiment de la mélodie était, chez notre poète, un don naturel, il suivait d'instinct un principe sur lequel toutefois son attention ne tarda point à s'arrêter. La nécessité du rythme dans la poésie française le préoccupait déjà en 1832, ce qui est établi par des passages de sa correspondance. Ce n'est cependant que beaucoup plus tard, et lorsqu'il se fut mis en rapport avec d'habiles compositeurs, qu'il arrêta ses idées sur ce point et qu'il essaya de pratiquer la théorie

qu'il avait conçue et qu'il n'eût point le temps de formuler en préceptes. Il se proposait de les réunir un jour et de les accompagner d'un traité théorique; mais il voulait auparavant avoir épuisé toutes les formules musicales que son collaborateur et ami, J.-B. Rongé, compositeur distingué, s'était chargé de lui fournir. La tâche était immense; pour l'accomplir, il fallait du temps, de la patience et du talent: si elle n'a point été complètement achevée, c'est que les jours du poète étaient comptés. Quant à la patience et au talent, ils ne lui ont jamais fait défaut. On ferait un volume si l'on voulait réunir les suffrages que les hommes les plus compétents ont donnés aux études rythmiques de notre compatriote dans les journaux de France, d'Allemagne et d'Italie. François Fétis fut du nombre de ceux qui les apprécèrent le plus.

Van Hasselt, par ses études rythmiques, démontra d'une manière irréfutable que la langue française peut, comme l'italien et l'allemand, se prêter à toutes les combinaisons que réclament les différents rythmes de la musique; que l'instrument n'est rebelle que pour ceux qui ne le savent point manier. Il fit plus encore. On sait avec quelle négligence les traducteurs français des opéras étrangers ont accompli leur tâche, de combien de contre-sens musicaux fourmillent les livrets des meilleurs faiseurs; la musique originale est souvent défigurée par une fausse accentuation des paroles. Il n'a pas reculé devant le labeur ardu et considérable de traduire les opéras les plus en vogue en suivant le texte primitif sur lequel le musicien a travaillé, non seulement mot à mot, mais syllabe par syllabe. En moins de huit ans, toujours aidé de la collaboration de son ami le compositeur, J.-B. Rongé, il acheva la traduction de dix opéras allemands, anglais, italiens, à savoir: le *Freischütz*, un de ceux qui avaient été le plus mal traités, par les traducteurs précédents, *Euryante*, le *Barbier de Séville*, *Préciosa*, *Obéron*, les *Noces de Figaro*, la *Flûte enchantée*, *Don Juan*, *Fidelio* et *Norma*. Trente mélodies de Schubert furent, vers

la même époque, traduites par lui en vers rythmés. Il publia, en outre, en commun avec J.-B. Rongé, douze chœurs rythmiques pour quatre voix d'hommes, plus de trente mélodies pour voix seule avec accompagnement de piano, et trois ou quatre volumes de chants d'école traduits de l'allemand.

La ville de Liège eut l'insigne honneur d'être la première à ouvrir son théâtre à ces essais. Le *Freischütz*, traduction de Van Hasselt et J.-B. Rongé, y fut représenté, et l'on put constater que, grâce à cette traduction, plus une seule note du chef-d'œuvre de Weber n'était escamotée et perdue pour l'auditeur. Cependant l'exemple ne fut point suivi, et la routine continue à opposer sa force d'inertie à une innovation qui obligerait les chanteurs à étudier leurs partitions à nouveau. Quoi qu'il en soit, ces tentatives hardies eurent un grand retentissement dans l'Europe entière. Les musicologues les plus éminents s'en occupèrent et ne marchandèrent point l'éloge au poète novateur.

Van Hasselt écrivit aussi en flamand, sa première langue maternelle. Parmi ses productions dans cet idiome, il faut signaler surtout un volume publié, en 1845, par A. Jamar, à Bruxelles, sous le titre de *Hel gouden Boekken* et quelques traductions rythmées, d'après des odes d'Horace, traductions qui n'ont jamais été imprimées.

Il fut membre de l'Académie, dans laquelle il entra comme correspondant, en 1837. Elu directeur de la classe des beaux-arts en 1862, il y remplaça M. Suys, mort l'année précédente, et lut, dans une séance qu'il présida, le remarquable morceau intitulé la *Mission de l'artiste*. L'année suivante, nommé président de la compagnie, il prononça, à la séance solennelle du mois de septembre, un discours qui est encore une de ses meilleures productions poétiques, le *Bul de l'art*.

Quelque temps après la mort de Van Hasselt, deux de ses amis, M. Ch. Hen et l'auteur de la présente notice ont commencé la publication d'un choix de ses œuvres, qui a paru en dix volumes,

in-12, en 1876 et 1877, chez Bruylant-Christophe et Cie, éditeurs, à Bruxelles.

On a de lui :

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE. *Essai sur l'histoire de la poésie française en Belgique*. Mémoire couronné, 1838. *Mém. couronnés*, in-4^o, t. XIII.

BULLETINS DE L'ACADÉMIE (1^{re} série). *Notice sur le ménestrel flamand Louis Van Faelbeke*, 1836, t. III, p. 253. — *Notice sur les fonts baptismaux de l'église Saint-Barthélemy, de Liège*, 1846, t. XIII, 2^o, p. 86. — *Rapport sur un mémoire de M. Bock, intitulé l'Eglise des Apôtres et les tombeaux des empereurs à Constantinople*, 1848, t. XV, 2^o, p. 97. — *Rapport sur la proposition de M. le comte de Beaufort concernant des inscriptions à mettre sur les anciens édifices civils et religieux*, 1849, t. XVI, 2^o, p. 508. — *Rapport sur un mémoire de concours relatif aux caractères de l'école flamande de peinture sous le règne des ducs de Bourgogne*, 1852, t. XIX, 3^o, p. 6.

(2^e série). *Rapport sur la tour de Sichein*, 1857, t. III, p. 23. — *XXV^e anniversaire de la loi du 1^{er} mai 1834, relative à l'établissement des chemins de fer en Belgique*. Poème couronné, 1859, t. VII, p. 293. — *Rapport sur une notice de M. P. Genard, relative à un triptyque du XV^e siècle*, 1860, t. X, p. 558. — *Rapport sur un mémoire de M. Fr. Fétis, intitulé Sur le manuscrit des traités de musique de Jean Tinctoris et sur la traduction française de ces ouvrages*, 1860, t. X, p. 674. — *Discours prononcé sur la tombe de M. Bruno Renard*, membre de l'Académie, 1861, t. XII, p. 64. — *Discours prononcé sur la tombe de M. Tilman-François Suys*, membre de l'Académie, 1861, t. XII, p. 144. — *Mission de l'artiste* : poésie. Discours prononcé en séance publique de la classe des beaux-arts, le 23 septembre 1861, t. XII, p. 157. — *Fragments d'un poème intitulé les Quatre Incarnations du Christ*, 1862, t. XIV, p. 50. — *Le But de l'art*. Poème lu en séance publique de la classe des beaux-arts, le 25 septembre 1862 (t. XIV, p. 261. — *Note sur Balthazar Gerbier*, 1864, t. XVIII, p. 437).

ANNUAIRE DE L'ACADÉMIE. *Notice sur Bruno Renard*, membre de l'Académie. Année 1864. — *Notice sur Tilman-Fr. Suys*, membre de l'Académie. Année 1864.

BIOGRAPHIE NATIONALE. Les notices suivantes : tome I^{er}, *Adenès*. — *Aliz de Louvain*. — *Arschot (Arnulf, comte d)*. — *Assche (Godefroid et Henri d)*. — *Baudouin I^{er}*.

Tome II : *Beaufort-Spontin (Guillaume II, de)*. — *Beaufort-Spontin (Guillaume III de)*. — *Beaufort-Spontin (Jacques de)*. — *Beaufort-Spontin (F.-A.-A., duc de)*. — *Bergen (Adrien Van)*.

Tome III : *Carlomon, roi d'Austrasie*. — *Carloman, maire du palais d'Austrasie*. — *Charlemagne*. — *Charles Martel*.

Tome IV : *Cingétorix et Indutiomar*. — *Comminus*.

PUBLICATIONS DE LA COMMISSION DES GRANDS ÉCRIVAINS DU PAYS. *Li Roumans de Cléomadès, par Adenès li Roys*, publié pour la première fois par Van Hasselt. Bruxelles, 1865 et 1866, 2 vol., in-8^o.

OUVRAGES NON PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE. Poésie. *Primevères*. Bruxelles, Hauman, 1834, in-12. — *Poésies*. Brux., A. Jamar, 1852, in-12. — *Nouvelles poésies*. Brux., Bruylant et Cie, 1857, in-12. — *Poèmes, paraboles, odes et études rythmiques*. Brux., Office de Publicité, 1862, in-12. — *Les Quatre Incarnations du Christ*, poème, suivi de 67 nouvelles études rythmiques. Bruxelles, Office de Publicité, 1867, in-12. — *Le Livre des ballades*. Namur, Wesmael-Charlier, 1872, in-8^o. — *Le Livre des Paraboles*. Namur, Wesmael-Charlier, 1872, in-8^o. — *Les Quatre Incarnations du Christ*, poème social (2^e édit.), suivi de plusieurs poèmes inédits et de 42 nouvelles études rythmiques. Namur, Wesmael-Charlier, et Bruxelles, Office de Publicité, 1872, in-8^o. Un grand nombre de poésies publiées dans divers recueils périodiques de Belgique et de France.

En collaboration avec M. J.-B. Rongé, de Liège : *Traduction rythmée des opéras suivants : Don Juan, la Flûte enchantée, les Noces de Figaro (Mozart)*;

Freischütz; *Obéron*, *Euryanthe*, *Preciosa* (Weber); *Fidelio* (Beethoven); *le Barbier de Séville* (Rossini); *Norma* (Bellini); Brunswick, chez Litolf; 12 cah., in-4°.

— Traduction rythmée de : 30 mélodies choisies pour voix graves et 30 mélodies choisies pour voix élevées (Schubert); 30 airs pour contralto ou mezzo-soprano et 30 airs pour soprano (école allemande). Brunswick, chez Litolf; 6 cah., in-4°.

— Vingt-quatre mélodies rythmiques, pour toutes voix; poésie rythmée de A. Van Hasselt, musique de J.-B. Rongé; Douze chœurs rythmiques pour 4 voix d'hommes, d'une difficulté progressive: poésie rythmée de A. Van Hasselt, musique de J.-B. Rongé. Paris et Bruxelles, 12 cah., in-4°. — En collaboration avec M. Aug. Bouillon, inspecteur de l'enseignement de la musique vocale dans les écoles primaires de la ville de Bruxelles: Collection de chants d'école à deux voix, recueillis ou composés par A. Bouillon, et accompagnés de paroles nouvelles par Alfred d'Avelines. Bruxelles, impr. de Parent et Cie, in-8°. La première édition est de 1860, la 9^e de 1875.

Prose : *Histoire de P.-P. Rubens*, suivie du catalogue général et raisonné de ses tableaux, esquisses, dessins et vignettes. Bruxelles, Société des Beaux-Arts, 1840, 1 vol. in-8°. — *Belgique et Hollande*. Paris, Didot, 1844, avec 20 planches. — *Voyage aux bords de la Meuse*. Légendes, récits et traditions; avec des dessins par Paul Lauters. Brux., Société des Beaux-Arts, 1837, in-fol. — *Het Dorp der Goudmakers*. Anvers, Buschmann, 1845. — *Les Belges aux croisades*. Brux., Jamar, 1846, 2 vol. in-12, avec gravures. — *Histoire des Belges* (temps primitifs). Brux., Jamar, 1848, 2 vol. in-12. — *Les Splendeurs de l'art en Belgique*. Brux., Méline, Cans et Cie, 1848, gravures sur bois, vignettes, etc. (Avec la collaboration de MM. Moke et Ed. Fétis. — *Les Rois contemporains*, biographies des souverains de l'Europe. Bruxelles, A. Jamar, 1849, gr. in-8°, illustré. (En collaboration avec Jules Janin et plusieurs autres écrivains français et belges.) — *Biographie nationale*, vie des hommes et des

femmes illustres de la Belgique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, publiée sous la direction d'André Van Hasselt, avec le concours de l'élite des écrivains et des artistes belges. Brux., A. Jamar, 1850, 2 vol. gr. in-8°, avec vignettes et portraits. — *Cours de littérature française*. Classes élémentaires. Brux., Ph. Hen, 1855, in-12. — *Leçons choisies de littérature française et de morale*. Classes supérieures. Brux., Bruylant-Christophe, 1861, gr. in-8° (1). — *Rectification d'un épisode de la vie de Van Dyck* (*Annales de l'Académie d'archéologie d'Anvers*, 1^{re} série, t. 1^{er}). — *Fragment d'une introduction à une histoire des Belges* (*ibid.*, t. V.) — *Document pour servir à l'histoire des croisades* (*ibid.*, t. VI.) — *Recherches biographiques sur trois peintres flamands du X^e et du XV^e siècle* (*ibid.*, t. VI.) — *Etudes sur la Germania de Tacite* (*ibid.*, t. VII.) — *Document pour l'histoire de l'art de la ciselure* (*ibid.*, t. VII.) — *Histoires et aventures du baron de Munchhausen, de Burgos*, traduites en français par A. Van Hasselt. L. Alvin.

HASSELT (Jean van), professeur, etc. Voir VAN DER EYCKEN.

HATHON (Charles-Philippe), écrivain dramatique et publiciste, né à Bruxelles et mort à Malines en 1632, assesseur du grand conseil belge à Malines depuis le 17 octobre 1622, a écrit un livre intitulé : 1° *Aula, Otium, Scena vitæ et Consilia*. Bruxelles, 1619, in-8°. — 2° *Pietas et Regnum, id est regia simul et pia institutio*. *Ibid.*, 1622, in-4°. Ferd. Loise.

Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. 1^{er}, p. 439.

HATTEM (Olivier), médecin, naquit d'une famille noble, à Utrecht, vers la fin de 1572, et fut élevé dans le culte réformé. Il commença ses études dans sa ville natale et les continua à Leyde, où il suivit le cours de belles-lettres de Juste Lipse; il étudia ensuite la théologie, et fut nommé ministre protestant en 1593, à Hagestein. De là, il

(1) Ces deux ouvrages, publiés sous le pseudonyme de Charles André, sont de MM. Van Hasselt et Charles Hen.

fut envoyé en 1599 au Polder Saint-Antoine (Cillershoek). Soermans, qui nous a transmis, dans son *Kerkregister*, le nom des localités qui furent desservies par Van Hattem, prétend qu'il fut destitué en 1608, ce qui est en désaccord avec d'autres renseignements, suivant lesquels il avait déjà abjuré le calvinisme en 1607. Burnam (*Trajectum eruditum*), qualifiant sa conversion de honteuse apostasie, ajoute que c'est son seul titre à la faveur des biographes catholiques, qui ont recueilli sa mémoire. Van Hattem entra au giron de l'Eglise romaine avec sa femme et ses neuf enfants, qui, pour la plupart, se vouèrent au sacerdoce. Il prit ensuite à Louvain le grade de licencié en médecine, exerça son art avec distinction à Anvers, et y mourut le 23 décembre 1610, à l'âge de trente-huit ans. Il fut inhumé dans l'église des Pères récollets de cette ville, et reçut l'épitaphe suivante :

D. O. M. Nobili viro D. Oliverio ab Hattem ultrajectensi medico, qui in hæresi calviniana educatus, in qua Verbi minister extitit ann. XIV, Divinâ tandem gratiâ mirabili, cum tota familia conversus est ad fidem catholicam S. R. Ecclesiæ, quam et scriptis illustravit, et ob eandem cum uxore et cum IX liberis exul, tertio suæ conversionis anno hic quietis locum accepit. Anno M. DC. X., die XXIII decembris.

Nous avons de lui :

1. *Verdedighingh teghen de Bedienaers van de Ghereformeerde Godsdienst*. Sans lieu ni date d'édition; peut-être n'est-ce que la première édition de l'ouvrage suivant. — 2. *Justificatio Oliferii Hattem, genomen uit de kenteickenen der kerke Godts; daer uit een yder sal moogen spooren, hoe men de waerachtige kercke, niet alleen nu, maar oock ten allen tyden, uit de kettersche synagogen onderscheyden sal. Beschreeven door den selve Oliferius Hattem. De tweede editie, bij den auteur in reël deelen vermeedert ende verlicht*. Louvain, Jean Masius, 1610, in-12 p. Avec une dédicace de l'auteur à la régence d'Anvers, en date du 17 septembre 1600. Van Hattem y attaque particulièrement, avec une ardeur de néophyte,

Balthazar Lydius, ministre protestant à Dordrecht. On lui attribue encore une apostille sur une requête calomnieuse présentée au pape contre lui (*Apostille op seeckere calomnieuse Requeste aen den Paus tegen Oliv. Hattem ghepresentert*).

Emile Van Arenbergh.

Soermans, *Kerk. Reg. der Pred. van Zuid-Holland*. — Sweertius, *Athena belg.* — Valère André. — *Théâtre sacré de Brabant*, t. II. — Burman, *Trajectum eruditum*. — (Van Hensen en Van Ryn). *Hist. van t'Utr. bisd.* — Regenboog, *Hist. der Remonstr.* — Paquot, *Mém.*, IX, 96. — Eloy, *Dict. hist. de la Médec.*, II, 438.

HAUCHIN (Jean), deuxième archevêque de Malines, né à Grammont en 1527, était issu d'une branche de l'ancienne et noble famille de Berlaymont. Après de brillantes études à la faculté des arts de l'université de Louvain, il poursuivit ses études ecclésiastiques à Dôle et à Douai, où il prit sa licence en théologie. Nommé doyen de Saint-Hermès à Renaix, il reçut, en 1568, le titre et la juridiction de doyen rural de cette ville; il fut aussi attaché à la chapelle du prince d'Orange, puis promu à une prébende de Sainte-Gudule à Bruxelles, et devint, en 1571, doyen de cette collégiale ainsi qu'official de la capitale brabançonne.

Plus tard, au milieu d'une révolution religieuse, il ne manqua ni de tribulations, ni de courage. Le 23 février 1580, le magistrat de Bruxelles, pressé par l'intolérance calviniste, lui enjoignit de publier, en sa qualité de vicaire général de l'archevêque de Malines pour le district, un mandement portant abolition des fêtes des saints et permettant seulement la célébration du dimanche. Hauchin refusa. Quelque temps après, on exigea un mandement pour la suppression du troisième jour de Pâques. Hauchin refusa encore. Les calvinistes finirent par le jeter en prison, où il resta trois mois; mais les historiens ne sont pas d'accord sur la cause, ni la date de cette incarcération. Suivant les auteurs du *Théâtre sacré de Brabant* et de la *Gallia Christiana*, le doyen de Sainte-Gudule soutint, le 7 mai 1580, contre les réformés une dispute publique sur le saint Sacrement, et les réfuta victorieu-

sement. Ses adversaires, irrités de leur défaite, se vengèrent en l'emprisonnant (1^{er} juillet). Suivant MM. Henne et Wauters, les calvinistes, ayant réduit la résistance des catholiques dans l'émeute du 22 avril, profitèrent de leur succès pour arrêter, trois jours après, le doyen Hauchin.

Le cardinal Granvelle ayant résigné l'archevêché de Malines, Hauchin lui succéda : il fut sacré le 30 octobre 1583, à Tournai, par Jean Morillon, évêque de ce diocèse, assisté de Remy Dintius, évêque de Bruges, et de François Wallon-Cappelle, évêque de Namur. Mais sa haute dignité ne faisait que rendre sa position plus périlleuse. Pour se soustraire aux persécutions des malcontents, il dut se réfugier à l'abbaye de Sainte-Gertrude de Louvain, seule ville de toute sa juridiction où le clergé fût encore en sûreté. En 1585, les succès du prince de Parme lui rendirent son archidiocèse : le 23 mars, il fut ramené triomphalement de Louvain, et reçu, au milieu de l'allégresse des catholiques, à Bruxelles. Dès le 25 mars, il procéda aux cérémonies expiatoires. Accompagné d'un nombreux clergé, il alla visiter, en attendant que l'église de Sainte-Gudule fût réconciliée, le saint Sacrement de Miraeles, caché, depuis près de six ans, dans une maison de la Petite rue des Chevaliers (rue des Fripiers), et en constata l'authenticité après une minutieuse enquête; le 6 juillet, il alla processionnellement retirer les hosties miraculeuses de leur cachette, et les replaça à l'église de Sainte-Gudule.

Les reliques de saint Rombaut, dispersées et foulées aux pieds par les malcontents, lors de la prise de Malines en 1580, avaient été recueillies par des fidèles catholiques. Lorsque la ville fut retombée au pouvoir des Espagnols, l'archevêque, après avoir ouvert une enquête sur l'authenticité des reliques sauvées, les rendit à la vénération des catholiques, le 3 novembre 1585, il les transféra ensuite solennellement dans la métropole, et, tous les ans, on y célèbre la *fête de la recollection* en mémoire de cette translation.

Le prélat gouverna encore pendant six années, avec le zèle et la prudence que comportaient ces temps difficiles. En 1588, il fit imprimer chez Plantin, sous le titre de *Pastorale Mechliniense*, le rituel de son diocèse, composé, sur son ordre, par les docteurs en théologie de Louvain. Il mourut le 5 janvier de l'année suivante, et fut inhumé dans sa métropole.

Emile Van Arenbergh.

Théâtre sacré de Brabant, lib. I, p. 49. — *Gallia Christiana*, t. V, col. 9. — C. Van Gestel, *Hist. sacra et prof. archiepisc. Mechl.*, p. 51. — Henne et Wauters, *Hist. de Brux.*, t. I^{er}, p. 539, 543; t. II, p. 1. — Sanderus, *Flandria illustr.*, t. III, p. 477. — Mann, *Abrégé de l'hist. de Brux.* — Raissius, *Belgica christiana* (Duaci, Barth. Bardou, 1634), p. 4. — Claessens, *Hist. des archev. de Malines*, t. I, p. 175.

HAUDION (Nicolas DE), seigneur de Guiberchies, issu d'une famille de vieille noblesse brabançonne. Envoyé à l'université de Louvain, Nicolas de Haudion conquiert les grades de licence en théologie et en droit. En 1615, il obtint un canonicat de la cathédrale de Gand. Nommé successivement official, et, en octobre 1628, doyen, il fut promu par le roi d'Espagne à la dignité de prévôt de Saint-Bavon. Son aptitude aux affaires publiques le firent élire aux Etats de Flandre. En 1641, le choix royal le désigna pour occuper le siège de Bruges, vacant depuis trois ans; il fut confirmé par Urbain VIII, et consacré solennellement par l'archevêque de Malines, Jacques Boonen, assisté de l'évêque de Gand, Antoine Triest, et de l'évêque d'Ypres, Josse Bouckaert.

Il érigea dans sa cathédrale sept autels, et lui légua une chaise d'argent, renfermant une partie du corps de saint Macaire, patriarche d'Antioche; ce saint, mort de la peste, en 1012, à l'abbaye de Saint-Bavon, était honoré comme patron contre ce fléau. Nicolas de Haudion institua une fête annuelle, fixée au 9 mai, pour célébrer la translation de ces reliques, qu'il avait reçues de l'évêque et du chapitre de la cathédrale de Gand, en reconnaissance des services rendus pendant ses fonctions ecclésiastiques dans ce diocèse. Cette solennité religieuse fut célébrée la première fois en 1644, aux frais du pieux évêque.

Il assista aux assemblées d'évêques, tenues à Bruxelles le 23 janvier et le 3 février 1645 afin d'aviser à la réforme des mœurs du clergé (*Statuta de honestate et vitâ clericorum*) et de réclamer la répression par édits royaux du duel, de l'immoralité et du luxe, etc.

Mgr de Haudion gouverna son diocèse pendant sept ans, et mourut à Louvain en 1649. Ses restes furent transférés à Bruges, et inhumés dans le chœur de la cathédrale.

Par disposition testamentaire, il légua la majeure partie de sa fortune aux pauvres et une somme assez considérable au mont-de-piété de Bruges, où l'inscription suivante, placée sous son portrait, consacra le souvenir de sa bienfaisance :

Cor
Perillustris ac reverendissimi Domini
Nicolai de Haudion,
VIII Brugenſis episcopi,
Qui
Verum hunc Pietatis Montem ærarî sui
Episcopalis
Hæredem ex assc scripsit :
In ejus, ad divi Donatiani tumulo
Ne quærere,
Hic habes :
Ubi enim thesaurus, ibi et cor.

Sa devise, dont sa vie fut l'évangélique et sévère application, était *Verè et integrè*.

Emile Van Arenbergh.

Sanderus, *Fland. illust.*, t. II, p. 55. — Vande Putte, *Hist. du diocèse de Bruges*, p. 62. — Félix de Pachtere, *Bruga episcopis illustrata*, p. 97. — J.-F. Van de Velde, *Synopsis monum. collectionis*, t. III, p. 769. — *Wekelyks nieuws uyt Loven*, année 1776, p. 11. — *Gallia christ.*, t. V, col. 253. — Hellin, *Hist. chronol. des évêques et du chap. exempt de Saint-Bavon à Gand*, p. 85.

HAUMONT (Joseph), philosophe, né à Hougnerde, le 31 mai 1783, mourut à Lanklaer (Limbourg), le 23 avril 1848. Son grand-père était fermier ; son père, chirurgien ; trois de ses oncles également chirurgiens. Ses humanités achevées chez les Augustins, à Tirlemont, il entra dans le cadastre en 1806. De 1810 à 1814, il est conducteur de seconde classe aux ponts et chaussées ; sur le titre de sa brochure de 1827, il se qualifie d'*employé du Waterstaat*. Il demeura dans cette condition inférieure : « C'est tout ce que nous savons de sa vie, avec un témoignage unanime de ceux qui l'ont connu,

» en faveur de son excellent naturel, de son désintéressement et de sa modestie, de sa loyauté et de sa vertu » (1).

Indifférent aux avantages extérieurs, Haumont ne rechercha jamais que les jouissances de la famille et les satisfactions non moins intimes de la libre méditation : il vécut heureux dans un coin reculé, par le cœur et par l'esprit ; il n'assigna d'autre but à son ambition que la découverte de la vérité et par elle le perfectionnement de ses semblables. C'était un homme tout d'une pièce, difficile à convaincre et d'une absolue indépendance de caractère, un vrai penseur, de ceux qui ne s'inclinent que devant l'autorité de la raison. Il n'en est pas moins certain que, loin de tout centre intellectuel, en dehors de tout contrôle, il est bien difficile de ne pas tourner dans un cercle étroit. Sous l'influence d'un milieu stimulateur, Haumont aurait pu aller très loin : il ne lui fut donné de produire que des ébauches : le laisser dans l'oubli n'en serait pas moins une injustice impardonnable.

Ses œuvres imprimées comprennent à peine cent pages : Un *Discours sur les sciences en général et sur leur langue en particulier* (Bruxelles, Demat, 1818, in-8°) ; un *Discours sur les systèmes* (ibid., même année) ; la *Trinité antique et le droit de vie et de mort* (1827) ; enfin, *Trois mots sur des choses importantes, par un paysan flamand* (Bruxelles, Gêrusez, 1842, in-18). M. Haumont fils (2) possède en autographe un troisième discours sur *l'usage et l'opinion*, resté inédit, croyons-nous. Bagage assez mince, ce semble ; mais la qualité supplée à la quantité. Ce n'est pas seulement bien écrit, c'est substantiel et « plein de moelle », comme dit le biographe de Joseph Haumont, citant Montaigne. Notre solitaire s'était appliqué tout d'abord aux sciences sociales : il découvrit bientôt que la solution des problèmes qu'elles soulèvent dépend de celle de problèmes d'un ordre supérieur encore, et que pour fixer la langue des lois, il importe de s'entendre avant tout

(1) Delhasse, p. 227.

(2) Propriétaire à Genoels-Elderen (Limbourg).

sur la signification des termes communs à toutes les sciences. Tel fut l'objet de son premier discours, le meilleur de ses écrits. Il y soutint que les idées scientifiques doivent se lier les unes aux autres, de même que les choses réelles se touchent toutes; ce sont les lacunes, les *saltus* qui engendrent nos erreurs. Spinoza s'était déjà exprimé dans le même sens, et Fourier venait de jeter les bases de la méthode *sériaire* : Haumont, à coup sûr, ne s'en doutait pas alors; ces coïncidences ne lui en font que plus d'honneur. Des idées scientifiques, il passe à leur expression : telle langue, telle science, dit-il. Les mots doivent répondre exactement aux idées, les idées *à ce qui est*. Le jargon des scolastiques a entravé le progrès des sciences parce que ceux qui l'ont créé se sont fiés à Aristote plutôt qu'à la nature; ce sont les disputes de mots qui les ont perdus. Le discours de Haumont devait servir d'introduction à un *Essai sur la langue des sciences*; ce projet n'aboutit pas.

Le *Discours sur les systèmes* est le complément du premier : l'auteur s'y élève contre les conceptions arbitraires et veut qu'on se tienne toujours « sur la limite » des êtres naturels; il condamne comme exclusifs tous les systèmes indistinctement. La vérité n'est pas dans nos plans, mais dans la nature des choses, qui déjoue nos combinaisons les plus ingénieuses. La théorie du progrès que Proudhon devait développer plus tard est tout entière en germe dans les sentiments de Haumont.

Sur la fin de 1817, il s'était adressé aux directeurs de l'*Observateur belge* (1), à l'effet d'obtenir pour son premier discours l'hospitalité de ce recueil. Elle ne lui fut point accordée; Haumont fit alors paraître séparément ses deux brochures, sa démarche inutile eut pourtant un résultat : elle le mit en rapport avec P.-F. Van Meenen, qui avait reconnu en lui un esprit d'élite. Non seulement ils s'écrivirent, mais ils eurent des entretiens. Haumont s'était épris de Condillac; il ne voyait dans les idées uni-

verselles que des généralisations. Van Meenen l'attaqua de ce côté vulnérable et soumit le débat au public de l'*Observateur*. La réfutation des opinions de Haumont y parut seule : il faut doublement le regretter. Comment saisir la portée d'une réponse quand on ignore les arguments de l'adversaire? Et enfin, la justice veut qu'on entende également les deux parties.

La *Lettre à Haumont* fit du bruit en France : Destutt Tracy en écrivit à Van Meenen, naturellement pour lui déclarer qu'ils n'étaient pas d'accord; plus tard, Victor Cousin loua, au contraire, le publiciste louvaniste d'avoir inauguré en Belgique la réaction contre le condillacisme.

Haumont ne se tint pas pour battu; il ne s'effraya pas des sévérités de son juge qui l'accusait de se rendre complice de doctrines dégradantes. Il annonça son intention de publier sa défense dans le *Mercur belge*. Van Meenen l'en dissuada et l'engagea finalement à s'occuper de la question du langage, qui était à l'ordre du jour : Jacotot venait de paraître sur la scène. Le conseil ne fut pas écouté; mais la discussion sur le condillacisme en resta là. Les deux philosophes ne se perdirent pas de vue; seulement ils ne rompirent plus de lances.

Le discours inédit de Haumont n'est pas tant le développement d'une idée mère, qu'un recueil d'observations éparpillées : l'auteur se promène volontiers d'un domaine à l'autre, au gré de sa fantaisie. Revenant au langage, il dit que la souveraineté n'en doit pas appartenir à l'*usage* (2) mais à la raison : l'usage n'est qu'un oppresseur dont il est urgent de secourir l'empire. Cette dernière thèse atteste une transformation imminente dans l'esprit de Haumont : lui qui voulait ne s'en tenir qu'aux faits, lui l'adversaire de tous les systèmes, le voilà bien près de dogmatiser lui-même et de se repaître d'illusions.

Le fragment *sur le droit de la vie et de mort* est un grave plaidoyer, digne de l'importance de la question : inutile

(1) Doncker, Delhoungne et P. F. Van Meenen.

(2) *Quem pennis arbitrium est, etc.* (Hor.)

pourtant de nous y arrêter. L'étude sur la *Trinité antique* porte un tout autre caractère : à force de méditer sur la *langue des calculs*, voici que notre condillacien se plonge bel et bien dans le mysticisme. Les mathématiques lui révèlent la Trinité : il tient « un grand secret ». En 1842, il publie ses *Trois mots* ; seulement ce n'est plus la Trinité qui est la clef de la science, c'est le nombre cinq. Et sept ? Et neuf ? Sept et neuf auraient pu avoir leur tour. Rien n'est séduisant, mais rien n'est dangereux comme la philosophie des nombres. Bref, Haumont, après s'être laissé entraîner, en revient un peu brusquement aux sciences sociales, objet de ses premières prédilections. La brochure se termine par une apologie de Fourier, qui est appelé à remplacer tous les législateurs anciens ; « ils sont frappés de mort dans leurs lois » de mort ; et Fourier vivra dans la « sienne, qui est la loi de vie et de vérité, jusqu'à la consommation des » temps ; car cette loi n'a pas été faite « par lui, mais par Dieu même au sein » de qui il a été la puiser, pour la répandre sur la terre parmi ses frères. »

Haumont n'était pas le premier venu ; mais il ne vit jamais le monde qu'à travers un prisme. Une fois de plus se vérifie l'antique adage : *Væ soli !*

Alphouse Le Roy.

F. Delhasse, *Joseph Haumont (Revue trimestrielle, 1854, et p. 225-255 du livre intitulé : Écrivains et hommes politiques de la Belgique, Bruxelles, 1857, in-42).* — Alph. Le Roy, *Notice sur P.-F. Van Meenen (Annuaire de l'Acad., 1877).* — Fr. Van Meenen, *Patria belgica*, t. III, p. 439. — Renseignements personnels.

HAUPAS (Nicolas DU), ou HAUPASITS, d'Arras, écrivain médical, florissait au XVII^e siècle. Il traduisit du grec en latin, et enrichit de notes savantes les aphorismes d'Hippocrate. Cet ouvrage parut sous le titre : *Aphorismi Hippocratis e græco in latino versi et luculentissimis enarrationibus illustrati, auctore Nicolao Haupasio, Atrebatensi medico*, in-8°, de 66 ff., plus 11 ff. d'index. Douai, Jacques Boscard, 1563. Eloy, dans son *Dictionnaire historique de la médecine*, lui attribue, en outre, un *Livre de la nature humaine, où est traité*

de la formation de l'enfant au ventre maternel. Imprimé par Michel Vascosan. Paris, 1555, in-8°, 20 chapitres. La Croix du Maine mentionne cet ouvrage sous le nom de Nicole de Haultpas, médecin à Doullens, en Picardie, l'an 1554.

Émile Van Arcubergh.

Sweetius, *Athenæ belg.*, p. 577. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. II, p. 911. — Duthillaël, *Bibliogr. douais.* — Rigoley de Juvigny, *Bibliogr. franc. de La Croix du Maine et de du Verdier*, II, 190.

HAUREGARD (Lambert-François-Joseph DE), écrivain, naquit à Saint-Gérard, dans la province de Namur, le 11 juillet 1785. Il se fit inscrire, après sa licence en droit, au barreau namurois, et bientôt y fut réputé le plus habile avocat du grand criminel. Mgr Pisanî de la Gaule, avec qui il s'était lié d'amitié, lui conseilla d'entrer en religion. Ordonné sous-diacre le 19 mai 1818 et nommé le même jour chanoine honoraire de la cathédrale de Namur, il reçut la prêtrise le 5 juin 1819. Désigné bientôt par ses capacités aux honneurs ecclésiastiques, il succéda, le 4 mars 1820, à M. de Chateau en qualité de chanoine titulaire, et fut élevé en 1823 à la dignité de protonotaire apostolique ; il fut successivement nommé secrétaire du chapitre en 1826, archidiaque le 26 juin 1833 et doyen le 22 février 1849.

Outre ses charges sacerdotales, M. de Hauregard remplit avec non moins de distinction les diverses fonctions qui furent confiées à ses lumières et à son dévouement. Il participa durant de longues années aux administrations du temporel du séminaire, de la fabrique de la cathédrale et des hospices. Vice-président de la commission administrative des prisons, il se signala par sa haute compétence en matière pénitentiaire, son zèle organisateur et ses réformes qui servirent de modèles dans le pays. Déjà, dès 1824, le roi Guillaume, pour reconnaître ses éminents services, l'avait décoré de l'ordre du Lion néerlandais, et Léopold I^{er} à son tour récompensa son haut mérite en le créant chevalier de son ordre.

Il mourut le 9 juin 1855, et fut inhumé, comme il en avait témoigné le désir, à Marchienne-au-Pont.

M. de Hauregard a écrit :

1. *D. O. M. Règlements de l'Association de Bienfaisance, sous le nom de Confrérie de la Consolation*, érigée à Namur en 1820. Namur, D. Gérard, 1820. In-8°, de 15 pages, y compris la liste des associés en 1820. Le chanoine de Hauregard fut le principal promoteur de cette association pieuse. En 1823, parut chez le même éditeur une seconde édition du règlement susdit avec la liste des associés de la confrérie en cette année. In-8°, de 28 pages. — 2. *Essai sur le gouvernement des prisons*, par Mgr de Hauregard, licencié en droit, chanoine titulaire de l'église cathédrale de Namur. Namur, D. Gérard, 1824, in-8° de 32 pages. — 3. *Rapport fait à l'assemblée générale et extraordinaire de la confrérie de la Consolation, le 16 décembre 1830*. Namur, D. Gérard, 1830, in-4°, de 8 pages. — 4. *Quelques mots pour faire suite à l'essai sur le gouvernement des prisons*, par le chanoine de Hauregard. Jauvier 1842. Namur, D. Gérard, 1842, in-8° de 74 pages. — 5. *Notice sur la cathédrale de Namur par un membre du clergé attaché à cette église*. Namur, Wesmael; Legros, 1851, in-8°, de iv-268 pages, plus 5 ff, non cotées d'appendices et 2 ff. de table.

Enile Van Arenbergh.

Journal hist. et littér. (Liège, chez P. Kersten, 1855, t. XXII, p. 123. — Le journal *l'Emancipation*, 13 juin 1855. — N.-A. Aigret, *Hist. de l'église et du chapitre de Saint-Aubain à Namur* (Namur, 1881, in-8), p. 577-578.

HAURICQ (aliter **HAURICQ** Damien), compositeur de la première moitié du XVII^e siècle. Cet artiste, dont la vie est restée jusqu'ici lettre close, n'est connu que par quelques compositions inscrites dans des collections musicales publiées au XVII^e siècle. Son nom même n'est pas exactement connu. Il faut écarter positivement l'orthographe *Haurkus*, sous laquelle il ne figure qu'une seule fois et qui, du reste, n'est pas admissible. Les orthographes les plus usitées sont *Hauricq* et *Haurericq*, aliter *Harvicq* et

Havericq. Nous nous sommes arrêtés à la première de ces deux formes, parce que nous croyons que le *v* remplaçant dans la seconde forme le *n* n'est autre qu'une variante typographique. La règle était générale, et nous nous croyons donc fondés à croire qu'il en a été de même pour *Harvicq* au lieu de *Hauricq* qui aura été le nom véritable de l'artiste qui nous occupe. Avons-nous aussi quelque raison de croire celui-ci flamand? Le doute est certainement permis à cet égard, mais d'abord, toutes ses compositions connues figurent dans des recueils imprimés à Anvers et dans la description que j'ai faite de ces recueils (*Histoire de la typographie musicale dans les Pays-Bas*), on peut voir qu'elles n'y ont paru qu'en compagnie d'œuvres de compositeurs de l'école néerlandaise, tels que Baston, Canis, Clemens non Papa, Crecquillon, Richafort, de Rore, Waelrant, Petit-Jan, Manchicourt, Crespel, Jannequin, Orland de Lassus, Vaet, Ducis, Gombert de Hollandere, Vinders, Willaert et bien d'autres. S'il n'est pas Néerlandais, il serait donc, d'après la désinence *icq*, Allemand, en admettant que cette désinence ne soit qu'une corruption de *ich*. Or, les ouvrages des musicologues allemands Becker, Eitner et Bohn prouvent que dans les publications musicales allemandes du XVII^e siècle on ne trouve pas de compositions de Damien Hauricq. Une troisième et très sérieuse raison à invoquer, est celle de l'orthographe *Hauricqs* et *Hauricqz* qui se rencontre parfois et qui ne signifie autre chose que *Hauricqsone*, *Hauricqzone*. Cela nous paraît péremptoire et nous croyons inutile de nous arrêter à l'avis de M. Edm. Van der Straeten, d'ailleurs timidement exprimé à la page 108 du tome VI de son excellent ouvrage : *la Musique aux Pays-Bas* : « Johan Havic, chanteur ducal, mort à Ferrare, le 28 août 1565. Serait-ce l'artiste qui collabora à divers recueils de motets imprimés à Venise, et où il est appelé Haveric? » Non; il est bien évident que, tout en admettant que *Havic* puisse être une contraction de *Haveric*, ce Johan Havic ne peut jamais

être notre *Damien Havericq*. Nous avons trouvé des motets de cet artiste dans les premier, second et quatrième livres des *Sacrarum Cantionum* (vulgo *hodie moteta vocant*) *quinque et sex vocum ad veram harmoniam concentumque ab optimis quibusque musicis in philomusorum gratiam compositarum*, publiés en 1556, à Anvers, par Hubert Waelrant et Jean de Laet; ainsi que dans le douzième livre des *Ecclesiasticarum Cantionum quinque vocum vulgo moteta vocant, tam ex Veteri quam ex Novo Testamento, ab optimis quibusque huius ætatis musicis compositarum*, qui vit le jour en 1557, à Anvers, chez Tylman Susato. On trouve des chansons de Damien Havericq dans *Le huitiesme Livre des Chansons à quatre parties, auquel sont contenues trente et deux chansons convenables tant à la voix comme aux instrumentz*, imprimé en 1545, à Anvers, chez Tylman Susato, ainsi que dans le premier livre du *Jardin Musical*, contenant plusieurs belles fleurs de chansons choisies d'entre les œuvres de plusieurs auteurs excellents en l'art de musique, ensemble le blason de beau et laid Tetin, propices tant à la voix comme aux instruments, publié, en 1556, par Hubert Waelrant et Jean de Laet. Il faut croire que les compositions de Havericq étaient belles, car si, d'une part, on lit sur les titres que nous venons de copier : « *ab optimis huius ætatis Musicis* » et « *de plusieurs auteurs excellents en l'art de musique* », on voit, d'autre part, les motets et les chansons de notre musicien placés sur la même ligne que les compositions des grands artistes nommés plus haut. A défaut d'autres preuves, nous devons nous en rapporter à celles-ci.

Alphonse Goovaerts.

A. Goovaerts. *Histoire et Bibliographie de la Typographie musicale dans les Pays-Bas.*

HAUSCILT (*Lubrecht*), homme d'Etat, mathématicien, historien, abbé d'Eeckhoutte, à Bruges, naquit de parents nobles vers 1347; sa mère appartenait à la famille, noble aussi, des Scutelaer. Il mourut à l'abbaye d'Eeckhoutte, le 27 décembre 1417.

Il n'avait pas plus de quatorze ans quand il entra chez les religieux Augustins de l'abbaye d'Eeckhoutte; il fut élu prieur à quarante-quatre ans, et se rendit tellement utile à l'abbé Nicolas Brandes, qui était un homme peu capable, qu'il fut désigné d'avance pour lui succéder; il le remplaça deux ans plus tard et fut consacré le 1^{er} mars 1396. Sa vie a été écrite par dom Aug. Blomme, moine d'Eeckhoutte, au *xvii*^e siècle. Hauscilt était fort avant dans les bonnes grâces du duc Jean sans Peur, qui le nomma son conseiller, et le chargea, en 1410 et en 1412, de renouveler le magistrat de Bruges. Il avait grandement à cœur les intérêts du commerce, et saisissait toutes les occasions de lui rendre des services. En 1402, pendant la guerre entre la France et l'Angleterre, les négociants brugeois ayant eu beaucoup à souffrir des pirates, il fut envoyé par la commune de Bruges à la cour de France pour obtenir la neutralité complète de la Flandre; il réussit dans sa mission.

En 1414, il se rendit au concile de Constance, où il obtint comme témoignage d'estime, l'autorisation de porter la mitre. C'est là que le cardinal Pierre d'Ailly, président du concile, confiant dans les connaissances astronomiques et mathématiques d'Hauscilt, le pria de revoir son ouvrage sur la réforme du calendrier ecclésiastique. Ce travail, dédié au pape Jean XII, devait être soumis au concile. L'abbé d'Eeckhoutte l'examina, mais l'affaire subit ensuite des retards, et ce ne fut que sous Grégoire XIII, en 1582, que le calendrier réformé, qu'on appela alors Grégorien, fut mis en vigueur. Il paraît qu'Hauscilt était aussi un mécanicien fort habile; on raconte qu'il fabriqua une sphère avec le zodiaque et les planètes; tout le système manœuvrait au moyen d'un mouvement d'horloge.

Pour ce qui est de ses travaux littéraires, il traduisit du français en latin, avec la collaboration d'un religieux de son abbaye appelé Guillaume Snellaert, un ouvrage qui avait une certaine vogue à cette époque, intitulé : *le Pèlerinage de*

la vie humaine de l'âme de N.-S. Jésus-Christ; il fit illustrer l'ouvrage de belles miniatures et le dédia à Jean duc de Berry, dont il avait été le conseiller. Ce livre est perdu, de même que le *Voyageur*, espèce de compilation dont Hauscilt est l'auteur. On lui attribue la *Prophétie d'Hauscilt*, qu'il doit avoir composée vers 1400 et qu'il intitula *Imago Flandriæ*.

Cet écrit commence par les mots : *Gibid vœ tibi*. Les uns y ont vu une allusion aux troubles dont la Flandre fut le théâtre de 1568 à 1605, d'autres n'y trouvent que le tableau de l'histoire du pays à l'époque d'Hauscilt. Jean Otto, de Bruges, publia, le premier, cette œuvre en 1575, et dit qu'elle était écrite et peinte sur une feuille de parchemin, avec des caractères noirs et rouges. Mathieu Quadus en fit une seconde édition d'après celle d'Otto.

Nicolas Bazel, médecin et chirurgien à Bergues, la traduisit en français en 1577. Un anonyme l'interpréta en 1578. Le savant théologien François Lucas, de Bruges, en fit vers 1578 une exposition raisonnée à la demande de Mathieu Longespée, abbé d'Eeckhoutte; en 1671 parut une édition ayant pour titre : *Imago Flandriæ sive raticinium compositum a Rev. D. Luberto Hauscilt, abb. Brugensi monast. S. Bartholomæi, noviss. divulgatum per D. Aug. Blomme, ejusd. monast. canonicum*. Brugis, ex off. typogr. Lucæ Kerkhovii, deux feuilles in plano, dont l'une est gravée par P. De Bruyne, d'après J. Van Oost, jr. Marchantius et Sanderus parlent également de cette œuvre d'Hauscilt.

Emile Varenbergh.

Biogr. de la Flandre occid. — Paquot, Mém. litt. — Foppens, Bibl. belg. — Sweetius, Ath. belg.

HAUSTRAETE (Jacques), statuaire, florissait à Gand au commencement du XVII^e siècle. Comme il conste par les comptes de l'année 1601 de l'église de Saint-Jacques, en cette ville, ce fut lui qui sculpta les quatre anges qui ornent le maître-autel, ainsi que la statue du patron paroissial qui le domine.

Emile Van Arenbergh.

Kervyn de Volkaersbeke, *Eglises de Gand*, t. II, p. 20.

HAUTOIS (Charles DU), évêque de Tournai. Voir DU HAUTOIS (Charles.) Au Supplément.

HAUTIN (Jacques), écrivain ecclésiastique, natif de Lille (ancienne Flandre), entra dans la Compagnie de Jésus en 1617, à l'âge de dix-huit ans. Après son noviciat, il professa la philosophie à Douai et passa neuf ans à Lille, en qualité de répétiteur des jeunes jésuites, pour les humanités et la philosophie. « Je ne sais, dit Paquot, où M. Foppens a pris qu'il enseigna la théologie à Douai. » Le P. Hautin fit les quatre vœux et mourut dans sa ville natale le 24 décembre 1671.

Ses ouvrages font juger qu'il se livra surtout aux travaux de l'apostolat.

1. *Angelus Custos seu De mutuis Angelis Custodis, et Clientis Angelici Officii Tractatus*. Antverpiæ, apud Joannem Cnobhaert, in-16. *Ibid.*, idem, 1636, in-16, p. 583. Traduit en français par le P. Fr. Lahier, et dédié à Philippe Gillocq, abbé de Saint-Bertin. Voici comment Paquot apprécie ce livre : « C'est un traité moitié théologique, moitié ascétique, où il est parlé de presque tout ce qui concerne les anges. Il est élégant, méthodique et édifiant, mais l'auteur y mêle quelquefois des histoires peu sûres, et je doute que tout le monde approuve ce qu'il prétend, » au chapitre XII, articles 3 et 4, que de SS. Anges recréeront, dans le ciel, les oreilles et les yeux par des concerts de musique, et par des corps aériens qu'ils se formeront pour se présenter devant eux. » — 2. *Jacobi Hautini, Insulensis, e societate Jesu, Præcepta Rhetoricæ ex optimis quibusque collecta auctoribus, et puerorum ingeniiis accommodata : Item facilis Methodus orationis et amplificationum*. Duaci, ex typographia Joannis Serrurier, sub signo Salamandræ, anno societatis sæculari MDCXL, in-8°. — *Rhetorica adolescentium ingeniiis accommodata*. Duaci, Joan. Serrurier, s. d., in-12. — Editio auctior. Insulis, apud Nicolaum de Rache, 1669, in-12. — 3. *Sacramentum amoris Eucharistia, opus Theologico-Concionatorium*,

duobus libris exhibitum. Insulis, Nic. de Rache, 1650, in-folio. Un extrait de cet ouvrage avait paru en 1642, à Douai, chez Jean Mairesse, sous le titre de : *Lytrum Animarum Purgatorii*. — 4. *Vita Reverendi Patris Vincentii Carafæ, septimi Societatis Jesu Generalis, à Daniele Bartoli italicè, Jacobo Hautino latinè, contexta, utroque ejusdem societatis sacerdote*. Leodii, apud Joan. Matth. Hovium, 1655, in-8°, de 8 ff., selon le P. De Backer, in-12, p. 483, avec un portrait. L'original avait paru sous ce titre : *Della Vita del P. Vincenzo Carafa, settimo Generale della Compagnia di Giesù, scritta dal P. Daniello Bartoli della medesima Compagnia Libri due*. Genova, Bened. Guasco, 1652, in-16, p. 353. — *Advocatus Purgatorii, e gallico latinè redditus et illustratus*. Coloniae, apud Joannem Buseum, 1659, in-16. — 6. *Patrocinium defunctorum, à R. P. Jacobo Hautino soc. Jesu sacerdote tribus libris exaratum; quorum primus veritatem, acerbitem ac diuturnitatem lustralium cruciatuum; alter causas vita functis opitulandi, tertius modos complectitur*. Leodii, J. M. Hovius, 1664. In-fol., de 11 ff., 355 pages et 6 ff. index, avec la grande marque de l'imprimeur sur le titre. Un certain nombre d'exemplaires porte la date de 1665. Traduit en italien par le P. J. Anturini. — 7. *Novum opus de Novissimis improbo acerbissimis, probo suavis, Angelo Custodi adscriptum: nec modo terrendis de more impiis, sed et pacandis piis accommodatum. Item Concionibus Sacri Adventus perpetua antithesi variandis*. Insulis, ex Officina Nicolai de Rache, 1671, in-8°, p. 406, sans la table et les lim. Appr., 15 déc. 1670.

Le Catalogue de la bibliothèque de Lille, qui se conserve encore dans la bibliothèque des Jésuites de Cambrai, cite : « *Scripta à S. Jac. Hautino S. J. Varia*, » 4°, Mss. »

Le ministre Drelincourt publia : *Lettre à Mme la marquise douairière de la Moussaye*, pour répondre à celle du P. Hautin, jésuite de Lille en Flandre, écrite le 20 mars 1643. Charenton, N. Bourdin et L. Périer, 1643, in-8°, p. 16.

Emile Van Arenberg.

Alegambe, *Bibl. script. soc. Jesu*, p. 263. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. 1, p. 515. — Paquot, *Mém. manuscrits*, t. II, p. 1430 et *Mém. littér.*, t. II, p. 185. — De Backer, *Ecriv. de la Comp. de Jésus*, II, col. 63. — De Theux, *Bibliographie tiegeoise*, 1^{re} partie, III, p. 94. — Duthilleul, *Bibliogr. douais.*, 789, 814.

HAUWAERT (Hermès), écrivain ecclésiastique, natif de Renaix. Il entra, fort jeune encore, dans l'ordre récent des Récollets, qui, par esprit de *récollecion*, comme leur nom l'indique, venaient de rétablir, en 1531, la règle stricte de Saint-François. Il fut lecteur de théologie au couvent de son ordre à Louvain; puis, après avoir rempli avec honneur les fonctions de vicaire et de trésorier, à Malines, il mourut le 12 décembre 1567.

Hauwaert a écrit des commentaires sur les livres I et II des *Sentences*. Le manuscrit, au témoignage de Foppens, se trouvait à la bibliothèque de Malines.

Emile Van Arenberg.

Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. 1^{er}, p. 479. — Sweetius, *Athen. belg.*, p. 344. — Bataille, *Recherches hist. sur la ville de Renaix*, p. 107. — Fr. Joannis à S. Antonio, *Bibl. univ. francisc.*, t. II, p. 67.

HAUWAGEN (Jean van), sculpteur, auquel M. Piot, dans sa *Notice historique sur la ville de Léau*, attribue l'honneur d'avoir sculpté le tabernacle de l'église de cette localité. Ce remarquable monument du style de la Renaissance, étant un don pieux, n'est pas mentionné dans les comptes de la fabrique. M. Piot se fonde, pour en rapporter la paternité à Jean (Hans) Van Hauwagen, désigné également dans ces comptes sous le nom de *Jan die Bildesnyder*, sur ce que ce sculpteur travaillait pour l'église au moment où l'œuvre d'art y fut exécutée : ce fut lui, en effet, qui, aidé de ses ouvriers, transporta dans l'église les pierres du tabernacle (compte de 1552-1553), et qui, plus tard, y sculpta, en outre, pour le chœur du Saint-Sacrement, des stalles qui n'existent plus aujourd'hui (compte de 1552-1556). — D'après M. Wauters ce tabernacle serait l'œuvre de Corneille de Vriendt, dit Floris d'Anvers.

Emile Van Arenberg.

HAUWEL (Martin), ou HAUWELIUS, philologue, poète, né à Eecloo, au XVII^e siècle, d'une vieille et noble race,

était très versé dans les langues hébraïque, grecque et latine. Il a écrit, dit Sweertius, *Poemata erudita ad Janum Douzam, Carolum Utenhovium, Lucam Fraterium, Garnetium theologum, aliosque suæ ætatis poetas*. Il mourut à la fleur de l'âge, dans la Zélande.

Ferd. Loise.

Sweertius, *Ath. belg.*, p. 350. — Sanderus, *De Brugensibus*, 60. — Paquot, *Matériaux manusc.*, t. III, p. 3280.

HAUZEUR (*Mathias*), théologien, né à Verviers ou à Herve, en 1590, selon son billet mortuaire et plusieurs biographes ; en 1594, selon Foppens. Il prit le froc de récollet à Liège, et s'éleva rapidement aux premières dignités de son ordre : lecteur jubilé en théologie, cinq fois ministre provincial de la province de Flandre, il remplit, en outre, la haute charge de visiteur apostolique. Il signala son éloquence et sa science théologique au colloque de Limbourg, où il disputa victorieusement avec les protestants. Le nonce Louis Caraffa, ou, selon les *Délices du pays de Liège*, le prince-évêque Ferdinand de Bavière, ému des progrès de la réforme dans la province de Limbourg, chargea le P. Hauzeur d'aller éteindre dans leur foyer même ce feu des nouvelles doctrines, qui se propageait incessamment et menaçait la principauté liégeoise. Muni d'un sauf-conduit de M. de Frentz, gouverneur de Limbourg, il se rendit dans cette ville. Les conférences commencèrent le 19 avril 1633, en présence du gouverneur, de N. Guillaume Scheiffart de Mérode, seigneur de Clermont, et d'une foule considérable accourue de Liège, d'Aix-la-Chapelle, de Maestricht et d'ailleurs, à cette joute théologique. Après quatre jours de dispute, Hauzeur réduisit au silence les ministres protestants, notamment les deux plus fameux, Godfroid Hotton et Jacques du Bois. Humiliés et confondus, ses adversaires sentirent encore augmenter l'amertume de leur défaite par la désertion de plusieurs de leurs partisans, qui retournèrent au catholicisme. Telle fut l'émotion populaire, surexcitée par ce solennel et retentissant débat, que, le soir du quatrième jour, à la nouvelle du triomphe

d'Hauzeur, on alluma, aux environs de Verviers, des feux de joie pendant la nuit. (*Ex Prælude historico libri cui titulus : Equuleus Ecclesiasticus, Leodii, 1635, in-4^o minori*). Le P. Hauzeur mourut le 12 novembre 1676 au convent des frères mineurs récollets à Liège, âgé de quatre-vingt-sept ans, profès de soixante-sept ans et prêtre de soixante ou environ. Zélateur fervent et renommé de sa foi par ses écrits, non moins que par sa parole, c'était, dit son billet mortuaire, un homme digne d'une éternelle mémoire pour sa profonde science, reconnue dans ses œuvres et louée par les plus savants de son siècle : *Æterna memoria dignissimus, profundissima scientia donatus, ex suis operibus maxime sancti Augustini Anatomia et theologorum ordinis collationibus agnita et à doctioribus nostri sæculi laudata, etc.* Voici l'épithaphe qui fut gravée sur son tombeau :

D. O. M.

Memoriæ sacrum.

Reverendi admodum Patris Mathiæ Hauzeur Lectori bis emeriti, Guardiani, Definitoris, Custodis, Provincialis quinquies et Visitatoris Apostolici officiiis perfuncti, ac tandem octogenario majoris, hoc in conventu citâ functi, 3 Idus novembris 1676. Viri pietate et doctrinæ eminentia clarissimi, scriptis theologicis in omnia B. Augustini Opera, tum in primariis ordinis nostri doctores, ac denique publicis Limburgi cum hæreseon ministri cominûs et eminûs concertationibus et confutationibus ac victoriis celeberrimi.

Les ouvrages du P. Mathias Hauzeur sont :

1. *Conferentia publica inter Mathiam Hauzeur et ministrum S. Evangelii*. Liège, L. Streel, 1633, in-12^o. C'est la conférence qui eut lieu à Limbourg entre Hauzeur et G. Hotton, ministre réformé.
- 2. *Accusation et conciction du sieur Hotton et de tous ses complices, par F. Mathias Hauzeur, selon l'article 4 de leur compromis, qu'ils ne sont que novateurs perturbateurs et calomnieux de l'Eglise romaine d'aujourd'hui, lui imputant à idoldrie plusieurs pratiques au service de Dieu et spécialement l'invocation des saints*. Liège, 1633, in-4^o. Ce livre

eut, d'après Vandermoer, une édition latine, imprimée en 1634, in-12. Le ministre Hotton y répondit par l'ouvrage suivant : *Réponse à l'accusation de Mathias Hauzeur, moine récollet de Liège, intenté contre ceux de la religion réformée et spécialement contre Godefroid Hotton, pasteur de l'Eglise réformée de Limbourg, par laquelle il prétend les convaincre d'être des innovateurs et calomnieurs, à cause qu'ils accusent ceux de l'Eglise romaine d'aujourd'hui d'idolâtrie, quand ils rendent l'honneur de l'invocation religieuse aux saints trépassés*. Leyde, 1634. — 3. *Exorcismes catholiques du maling esprit hérétique apparoissant en un monstre de mensonges et blasphèmes, avorté entre les rabbins de Leyden 1634 sous le nom de Godefroid Hotton, et titlre de RESPONSE ET APOLOGIE; contre toute la vérité publique du faict, et de la doctrine des conférences de Lymbourg pour l'invocation des saints : anatomizé confit et déconfit comme un serpent long de 300 pages, en l'antidote des sections suivantes, par Fr. Mathias Hauzeur, religieux de l'ordre de S. François, au couvent des récollets en Liège*. Liège, de l'imprimerie des héritiers Sauveur, 1634, in-8°, de 8 ff. lim., 192 pages. Dédié à Ferdinand de Bavière, prince-évêque de Liège. C'est une réplique à l'ouvrage de Hotton : *Réponse à l'accusation de Mathias Hauzeur*. — 4. *Acta publicæ disputationis Limburgensis contra Hottonium archi-ministram Lymburgensem*. En latin et en français, Liège, 1634, chez les héritiers Sauveur. — 5. *Reprobationem peremptoriam patracinij ac supplementi archi-ministri trajectensis pro suo Hottonio*. Ibid. — 6. *Præjudicia augustissima D. Augustini episcopi pro vera Christi ecclesia una, sancta, catholica, ἀντινομοδοτική; id est Romana contra omnis sui nostrique temporis hæreticos ac eorum objectiones, calumnias, fraudes, violentias, ceterasque mores genuinos. Ex typographia domestica conventus Leodiensis FF. MM. Recollectorum*. 1634, pet. in-8°, de 4 ff. lim., 192 pages. — 7. *Equuleus ecclesiasticus aculeatus exorcismis XXII in nequissimum Pythonem hæreticum Samuelis Des Maretz pseudo-ministri trajectensis : quo, ut Elymas Magus (siriacè Samuel inversus)*

*ab apostolo, ita et hic Samuel subversus. Acriter exorcizatur seu sub hac exorcismorum formâ, quasi sub gehenna torquetur ac ore proprio contincitur super omnis præstigiis veneficiis ac nequitiis hæreticis suæ MONACHOMACHIÆ, LUCERNÆ SUB MODIO ET PSEUDO-SALUTIS REFORMATO-
RUM; circa controversiam principalem de cultu SS. et plerasque communes incidentales sed quasdam etiam singulares seu rarissimas. Per exorcistam minorem seu ordinis ff. minorum strictioris observantiz, provinciæ Flandriæ. Liège, J. Van Milst, 1635, in-4°, de 14 ff. lim., 326 pages. Avec une gravure au troisième feuillet. — 8. Apologia Analogica pro vero ordine, et successore S. Francisci. Augustæ Eburonum, 1650. — 9. Anatomia totius Augustissimæ doctrinæ B. Augustini episcopi*. Le tome Ier, embrassant les matières suivantes : *Difficultates philosophicæ, biblicæ, dogmaticæ, scholasticæ, mysticæ, et morales*, fut imprimé à Liège, en 1643, in-fol., chez Léonard Streei. Le tome II traite spécialement : *Dogmaticæ difficultates collatæ, ac conciliatæ, tam inter se, quàm cum sacro concilio Tridentino, et censuris pontificiis, etc.* Excusé à Joanne Tournay, Augustæ Eburonum, 1645, in-fol. Dom Ignace Huart, religieux de l'ordre de Cîteaux, répondit à cet ouvrage dans ses notes sur le traité de saint Bernard : *De la grâce et du libre arbitre*, où il montrait la conformité de la doctrine de ce saint avec celle de saint Augustin; bien que ses observations fussent de ton modéré, le P. Hauzeur y répliqua avec la véhémence du zélotisme dans un écrit latin, intitulé : *Correctio fraterna*, auquel on ne croit pas que le P. Huart ait répondu de nouveau. D'après le catalogue Verdussen, Anvers, 1776, l'*Anatomia* du P. Hauzeur aurait aussi été publiée à Paris, en 1646, 2 vol., in-fol. — 10 *Col-latio totius Theologiæ inter majores nostros Fr. Alexandrum Alensem Patriarcham Theologorum, Doctorem irrefragabilem, Sanctum Bonaventuram Doctorem Seraphicum, Fr. Joannem Duns-Scotum Doctorem Subtilem. Ad mentem S. Augustini sub Magisterio Christi interiore per gratiam, exteriorè per Ecclesiam. Per F.*

Mathiam Hauzeur, Theologum Franciscanum Provinciae Flandriae FF. Min. Recollectorum. Typis ejusdem Provinciae. In conventu Leodiensi, et Namurensi, ab anno 1646 ad 1652. 2 tomes. Dédié au roi catholique. — 11. Un traité très considérable, intitulé : *Veronica pro Immaculata Virginis Conceptione, seu Interpretatio Epistolæ S. Bernardi ad Lugdunenses Canonicos*. Hauzeur cite fréquemment cet ouvrage dans sa *Collatio Theologiæ*; Pierre d'Alva y Astorga, malgré de longues recherches, n'a pu le trouver. — 12. *Rescriptum pro tuendo titulo Immaculatae Conceptionis*. Cet ouvrage manuscrit existait encore au commencement du XVIII^e siècle au couvent des Récollets de Gand. Enfin, une œuvre posthume du P. Hauzeur fut publiée sous le titre : *Statera causæ inter R. P. Petrum ab Alva pro Immaculata Conceptione Deiparæ, etc.* Namur, Pierre Gérard, 1664, in-8o.

Emile Van Arenbergh.

Fr. Joannis à S. Antonio, *Bibliotheca universa franciscana (Matriti, ex typogr. Causæ V. Matris de Agreda anno 1732)*, t. II, 353. — *Les Delices du pays de Liège*, t. V, p. 496. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. II, p. 874. — Dupin, *Nouv. Bibl. des auteurs ecclésiast.*, t. XVII, p. 185. — Moreri, *Grand dict. hist.*, t. V, p. 545. — Abry, *Les Hommes illustres de la nation liégeoise*. — Ernst, *Tableau des suffragans de Liège*, p. 209. — Becdelièvre, *Biogr. liégeoise*, t. II, p. 279. — Del Vaux de Fouron, *Dict. biogr. de la prov. de Liège*, p. 59. — Delvenne, *Biogr. des Pays-Bas*. — *Analectes pour servir à l'hist. ecclésiast. de la Belgique*, t. VIII, p. 269; t. IX, p. 205, 206; t. XIII, p. 160. — X. De Theux, *Bibl. liégeoise*. — Fr. Petrus de Alva et Astorga, *Militia immaculatae Conceptionis Virg. Mariæ*, Lovanii, in typogr. immaculatae Conceptionis, 1663, col. 1032.

HAVELANGE (*Jean-Joseph*), écrivain ecclésiastique, chanoine de saint Pierre de Louvain, professeur de théologie, naquit le 16 octobre 1749, à Septroux, dans la province de Liège. Proclamé second de la deuxième ligne, en philosophie, à l'Université de Louvain, il fut chargé par la Faculté de théologie et des arts, le 17 octobre, de l'enseignement de la science sacrée à l'ancien collège des jésuites de Luxembourg. Il y publia quelques thèses philosophiques et y occupa sa chaire pendant quelques années, jusqu'à ce que, s'étant montré hostile à l'érection d'un séminaire en cette ville, il encourut, en 1786, la disgrâce de Jo-

seph II et fut démis de ses fonctions. Il quitta Luxembourg avec son collègue et compagnon de disgrâce Guenon, et se retira à Louvain, où il fut nommé président du collège de Viglius et prit le bonnet de docteur en théologie. Elu recteur le 31 août 1797, il présida aux derniers jours de l'ancienne Université. Un arrêté de l'administration centrale du département de la Dyle, en date du 4 brumaire an VI (25 octobre 1797), supprima l'antique *Alma Mater*, et M. M. Wauthier, chef de bureau à cette administration et De la Serna-Santander, bibliothécaire de l'Ecole centrale, furent chargés d'en assurer l'exécution. Dès le lendemain, 5 brumaire, ces délégués, accompagnés de Michel-Marcel Robyns, receveur du domaine, se présentèrent devant la municipalité et lui exhibèrent les ordres reçus. Ayant pris connaissance des pièces, les magistrats communaux se rendirent sur-le-champ aux Halles, y mandèrent le recteur Havelange, et, tandis qu'ils faisaient apposer les scellés sur les armoires et les portes de la bibliothèque, lui notifièrent l'arrêté, dont ils lui laissaient copie. Havelange, autorisé à réunir les membres de l'Université pour leur communiquer la mesure qui les frappait, les convoqua au collège de Viglius, mais l'on se sépara sans avoir même arrêté une forme de protestation. A ce moment, le recteur était déjà décrété de prise de corps et condamné à la déportation à Cayenne, par un arrêté du pouvoir exécutif, du 19 octobre 1797, signé Lareveillière-Lépeaux. Le motif qui justifiait aux yeux de la loi révolutionnaire cette condamnation était qu'Havelange aurait, en compagnie de deux prêtres oratoriens, essayé d'exorciser une fille possédée du démon et accompagné cette opération de mille momeries religieuses. Mais, en réalité, on voulait préluder à la suppression de l'Université et paralyser, en quelque sorte, sa résistance en la frappant dans son chef; de plus, le recteur avait refusé de prêter le serment de fidélité à la république, de haine à la royauté et d'attachement à la Constitution de l'an III.

Arrêté le 27 octobre 1797, selon l'*Annuaire de l'Archevêché de Malines*, ou vers le 20 novembre, selon le *Martelaarsboek*, de J.-B. Van Bavegem, et jeté dans la prison de Louvain, il fut transféré, le 25 novembre, dans la prison du Treurenberg, à Bruxelles, puis envoyé, par Mons, Valenciennes, Douai, etc., à Rochefort. Embarqué le 25 avril 1798 sur la *Décade*, gardé par des geôliers dont la brutalité naturelle s'exaspérait de haine sectaire, il aborda, après une cruelle traversée, le 6 juin, à Cayenne. Mais les souffrances avaient épuisé ses forces; il languit jusqu'au 5 septembre de la même année, et mourut à Sinnamari, où on l'avait relégué. Selon Van Bavegem, il décéda à l'hôpital de Conomama.

Havelange a publié :

1. *Ecclesiæ infallibilitas in factis doctrinalibus demonstrata, et à Jansenianorum impugnationibus vindicata, per Joannem Josephum Havelange, ex Dieupart, Presbyterum, non ita pridem Sacræ Theologiæ Professorem in Seminario Regio Luxemburgensi. M. DCC. LXXXVIII*, p. 287, in-8°, sans indication du lieu d'impression. A la fin du livre est insérée la bulle papale condamnant le livre d'Eybel : *Quid est Papa?* mais dont la circulation était permise en Autriche. Le débit de cet ouvrage d'Havelange fut interdit par dépêche du gouverneur, datée du 25 août 1788 et adressée au procureur général. Havelange envoya son travail au pape Pie VI, qui le remercia par une lettre de félicitations et d'encouragements, datée de Rome, *calendis quintilibus* 1789, et parvenue seulement au destinataire le 19 février 1790. Ce livre fut réimprimé à Liège, chez J.-J. Tutot, en 1791, in-12, de 384 pages. — 2. *Atis touchant l'acceptation et l'usage des bons, présentés aux ecclésiastiques supprimés*, par J.-J. Havelange, professeur de la théologie et président du collège de Viglius, à Louvain. A Louvain, chez J.-P.-G. Michel, in-8°, de 43 pages. Emile Van Arenbergh.

Neyen, *Biogr. luxemb.*, p. 239. — *Wekelyks nieuws uit Loven*, année 1773, p. 455. — J.-B. Van Bavegem, *Het Martelaarsboek*, etc. (Gent, 1875, III, 35. — Ed. van Even, *Louvain monum.*, p. 289. — A. Verhaegen, *Les cinquante dern. années de l'anc.*

univ. de Louvain, p. 435. — *Annuaire eccl. de l'archev. de Malines*, 1860, *Analectes*, p. 124. — X. De Theux, *Bibliog. liégeoise*, p. 335, 603; — De Ram, *Hist. Iovan. libri XIV Motani*, p. 495.

HAVENS (Frédéric), écrivain, né à Louvain au xvi^e siècle, était issu du mariage de Thierry (Theodoricus) Havens, receveur des États, avec sa première femme N... Thomas, fille de Jean Thomas et d'Adrienne Van Gameren. Il était frère de l'avocat Pierre-François Havens et d'Isabelle Havens, veuve de Charles Hurllet ou de Huelette, secrétaire de la ville de Louvain. Isabelle épousa en secondes nocces Jean Ryers.

Frédéric Havens se voua au sacerdoce et se fit recevoir licencié en l'un et l'autre droit. Il était protonotaire apostolique, lorsqu'il fut appelé à la présidence du collège des Trois-Langues, à Louvain, après la retraite d'Adrien Baecx Van Baerlandt; il lui succéda, en outre, le 7 août 1625, dans ses fonctions de chanoine et de chantre de la collégiale de Saint-Pierre. En 1629 et en 1638 (août), il fut élu recteur de l'Université. Il mourut, non pas au printemps de 1648, comme l'avance Paquot, mais le 4 novembre 1649, date indiquée par l'abbé Bax, d'après le *Directorium* de Saint-Pierre, où Havens avait fondé un anniversaire. On possédait jadis au collège de Malines, à Louvain, une harangue manuscrite de Frédéric Havens sur cette question : *Magni-ne æstimanda sit pulchritudo in Principe?*

Emile Van Arenbergh.

Bax, *Hist. univ. Loran*, VIII, (f° 1419 Manusc. de la Bibl. royale de Bruxelles). — Valère André, *Fasti academ.*, Lov., 1650, p. 47 et 48. — Paquot, *Mém. littér.*, t. XV, p. 123. — Félix Nève, *Mém. sur le collège des Trois-Langues à l'univ. de Louvain*, p. 393.

HAVENSIIUS (Arnold), HAVENS ou VAN HAVE, historien et biographe, naquit à Bois-le-Duc (ancien Brabant) en 1540, d'une famille distinguée. A l'issue de ses études humanitaires chez les Hiéronymites, dans sa ville natale, il se rendit à Cologne, où il espérait obtenir une bourse du gymnase des Trois-Couronnés.

A peine son cours de dialectique

achevé, obéissant à sa vocation d'étude et d'enseignement, il entra, le 10 avril 1558, dans l'Institut des Jésuites à Cologne. Chargé, après le terme du noviciat, d'une classe de syntaxe, il reçut le titre de maître ès arts, et, le 21 mars 1563, fut ordonné. En 1565, le sénat de Cologne lui conféra le grade de bachelier en théologie, et, en 1572, il prit à Trèves le bonnet de docteur.

De retour à Cologne dans sa maison professe, il fut chargé de la chaire de science sacrée : fonction importante en ce temps de révolution religieuse, où la théologie se mêlait à la politique dans la lutte des esprits. Nommé préfet des études en 1574, Havensius n'en continua pas moins ses leçons jusqu'en 1581, année où, délégué par sa province, il participa à Rome à l'élection du nouveau général de l'ordre, Claudius Aquaviva. Rentré à Cologne, il fut investi du rectorat du collège; mais telle était son ardeur à l'enseignement qu'il n'abandonna pas ses leçons quotidiennes au gymnase des Trois-Couronnés.

Après avoir passé vingt-sept ans dans la Compagnie, il la quitta et prit l'habit de chartreux à Louvain, en octobre 1586. Il y vécut dans l'intimité de ses confrères anglais qui avaient fui devant la persécution, et surtout de Maurice Chancéus, leur prieur, dont il revit l'*Histoire des martyrs de leur ordre sous Henri VIII*. Profès en 1587, il fut nommé l'année suivante procureur de sa maison professe, puis, environ deux ans après, prieur de Sainte-Sophie, en remplacement de Corneille Van den Kerekhove, déchargé de ses fonctions à cause de son grand âge. A ce moment, plusieurs Chartreuses se le disputèrent pour les administrer : prieur d'abord au couvent de Lierre, il occupa successivement la même dignité en 1595 à Liège, en 1596 à Louvain, puis derechef, en 1598, à Liège, où il ne resta qu'une année.

Les Chartreux de Bruxelles, mécontents de leur prieur, Pierre de Léon, s'en débarrassèrent en l'envoyant comme procureur général de l'ordre près la cour d'Albert et d'Isabelle, et nommèrent

Havensius à la charge prieurale. Toutefois l'influence de Pierre de Léon, appuyée par ses partisans, n'en resta pas moins souveraine à la Chartreuse, si bien qu'Havensius, humilié et rebuté, dépouilla un titre sans autorité. Retiré au couvent de Ruremonde, il y écrivit l'*Histoire des martyrs de son ordre* en 1572.

A peine cette œuvre était-elle achevée qu'il lui fut permis de retourner à Louvain, dans sa maison professe, dont le prieur, Hercule Winkel, l'accueillit affectueusement. Peu après, il fut nommé vicaire de la maison de Sainte-Sophie, à Boisdue; ensuite, en 1604, il succéda, à Gand, au prieur Jean Barda, qui venait de mourir.

Havensius, qui n'avait d'autre ambition que celle de la science et de la sainteté, ne profita de son élévation que pour mieux se vouer aux intérêts de son ordre et à l'étude. Au milieu des soins considérables de la charge qu'il occupait il revoyait ses manuscrits en vue de l'impression. Si active, si robuste était sa vieillesse qu'on le choisit pour visiteur de sa province; mais, peu après, le 25 décembre 1609, il mourait presque subitement à Gand.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'année de sa mort; ils varient entre 1609, 1610, et 1611 : nous avons adopté la date de Hennings Witte, dans son *Diarium biographicum Sæculi XVII*.

On lui doit les ouvrages suivants :

1. *Commentarius de erectione novorum in Belgio episcopatum, deque iis rebus, quæ ad nostram hanc usque ætatem, in eo præclarè gestæ sunt*. Ruremund., 1608; Cologne, Joan Kinckius, 1609, in-4°, rare et estimé. — 2. *Oratio quodlibetica de fidei dogmatibus edita à Theodoro Petreio Carthusiano, eidemque Havensio dicata. Utrum tanta sit Ecclesiæ auctoritas, ut in fidei dogmatibus ea in Scripturarum sensu atque sententia certam fidem habeat?* Œuvre posthume, publiée par le chartreux Theod. Petreius en 1620, in-8°, à Cologne. — 3. *Speculum hæreticæ crudelitatis*. Colonia, typ. Servatii Erfiens, 1608, in-8°, p. 248. — *Historica re-*

latio duodecim martyrum cartusianorum, qui Ruremondæ in ducatu Gelriæ anno MDLLII agonem suum feliciter completerunt. Gandavi, apud Gualterum Manilium, 1608, pet. in-8o, 8 ff. prél., 77 pages et 3 pages non chiffrées de table, caract. rom. À la page 27, une mauvaise gravure sur cuivre représente le massacre des chartreux. Les liminaires contiennent la dédicace au P. Brunon, prieur de la Grande Chartreuse, datée de Gand, le 29 février 1608, l'approbation ecclésiastique donnée à Bois-le-Duc le 20 mai 1604, des extraits de deux lettres du P. Brunon et quelques hexamètres de Théod. Petreius. Ce traité, qui, avec les deux suivants, fut publié en un seul ouvrage, fut encore édité la même année à Gand, in-4o, 2 ff. lim., 77 pages et 3 pages de table, sans nom d'imprimeur. Il fut traduit, ainsi que l'opuscule suivant, en flamand par Michel Uwens, chartreux de Ruremonde (Ruremonde, 1649, in-4o); cette édition, la moins rare et la moins recherchée, est augmentée de quatre appendices. — 4. *Exhortatio de observatione disciplinæ regularis et præcipuè solitudinis ad cartusianos, auctore Arnolde Havensio.* Gandavi, apud Gualterum Manilium, 1608, in-8o. — 5. *Commentariolus de vitæ ratione et martyrio octodecim cartusianorum qui in Angliâ, sub rege Henrico VIII, ob Ecclesiæ defensionem ac nefarii schismatis detestationem crudeliter trucidati sunt.* Editus primum à V. P. F. Mauritio Chancæo, Anglo ejusdem ordinis, priore domûs Shene, pari fide ac pietate; nunc verò recenter recognitus, et paululum illustratus meliorique stylo digestus... Auct. V. P. Arnolde Havensio, priore Cartusiæ Gandensis. Pct. in-8o, 6 ff. prél. et 111 pages; gravure sur cuivre représentant le bienh. Guill. Tynzbi, tourmenté par les démons. Dédié au prieur Robertus et aux religieux de la maison de Jésus dans Bethléem (située près de Shene en Angleterre), alors proscrits et séjournant à Malines. Havensius déclare, au début du livre, que l'Histoire des chartreux martyrs sous Henri VIII, avait déjà paru depuis plus d'un demi-siècle avant cette édition, mais que la rareté de l'ouvrage

l'avait décidé à le faire réimprimer, en y introduisant les changements et les modifications nécessaires.

Les travaux inédits sont :

1. *Evangeliorum Dominicorum Enarrationes uberiores.* — 2. *Diversæ in Magistrum Sententiarum Prælectiones* : c'est un recueil de ses leçons données à Liège. — 3. *De Vitæ solitaria præstantia et utilitate.* Il a, en outre, publié deux ouvrages de Guill. Lindanus : 1. *Meditationes in Psalmos penitentiales.* — 2. *De fugienda impænitentia.* On cite, enfin, un livre relatif à Havensius, sous le titre : *Havensii Cartusiani Innocentia et Constantia victrix*, in-8o, et qui est anonyme.

Emile Van Arenbergh.

Dolvenne. *Biogr. des Pays-Bas*, t. 1er, p. 476. — Goethals, *Lect. relat. à l'hist. des sciences*, t. III, p. 117. — Van der Aa, *Biogr. woordenboek*, t. VIII, p. 288. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. 1er, p. 96. — Sweertius, *Athen belg.*, p. 142. — Sanderus, *De Gandavensibus* (Antv. apud Gulielm. à Tongris, 1624), lib. 1, p. 22. — Petreius, *Bibl. cartus.*, p. 45. — Glasius, *Biogr. woordenboek.* — Hartzheim, *Bibl. colon.*, p. 23. — Ferd. Vander Haeghen, *Biblogr. gand.*

HAVERMANS (Lancelot), dit MACAIRE, savant théologien du XVII^e siècle. Foppens, Diercxsens, et avec eux d'autres historiens et biographes, ont fait naître Havermans à Anvers. Ils se trompent. Adrien Havermans, un érudit, père de l'écrivain qui nous occupe, était issu d'une ancienne famille brabançonne. Il avait étudié le droit et s'était fait une réputation solide de juriconsulte lorsqu'il fut nommé, en 1637, greffier de la ville et de la baronnie de Breda. Ayant fait de l'histoire et des antiquités de son pays une étude particulière, il publia à Leyde, en 1652, un ouvrage estimé et devenu rare : *Kort Begriip en Bericht van de Historie van Brabant.* Il mourut en 1653.

L'érudit greffier de Breda eut de son mariage avec une demoiselle Jeanne Van Aerssen ou Van Hertsen six enfants. L'aîné, Jacques, baptisé à Breda, le 24 août 1640, entra dans l'ordre de Saint-Norbert, fit profession, sous le nom de *Frater Bernardus*, dans l'abbaye de Saint-Michel, à Anvers, le 1^{er} octobre 1665 et y fut ordonné prêtre le 4 juil.

1667. Le troisième enfant du greffier de Breda, celui qui fait l'objet de la présente notice, fut baptisé à Breda (et non à Anvers), le 30 septembre 1644, sous le nom de Lancelot. Entré dans l'ordre des Prémontrés ou de Saint-Norbert un an après son aîné, et dans la même abbaye de Saint-Michel d'Anvers, il reçut le nom de *Froter Macarius* et prononça ses vœux le 11 mars 1666. Ordonné prêtre le 20 avril 1669, il occupa peu après la chaire de philosophie de son abbaye. C'était, dit Foppens, un homme vraiment savant, *verè eruditus*, et l'obituaire de Saint-Michel le qualifie de *vir doctrina illustris*. En 1674, à peine âgé de trente ans, il publia à Anvers son *Tyrocinium Christianæ Moralis Theologiæ ad mentem Sanctorum Patrum, præcipue S. Augustini*. Ce volume, qui ne compte pas moins de 590 pages, obtint un vif succès, et dès l'année suivante 1675, une seconde édition, augmentée et corrigée, parut à Anvers, cette fois en deux tomes. Havermans publia, dans le courant de la même année, à Anvers : *Universa Theologia moralis ad mentem S. P. Augustini*, thèses dédiées à l'abbé Simeono par l'auteur et Florent de Cocq, son disciple, et ensuite, à Louvain : *Disquisitio Theologica in qua discutitur quinam Dei amor requiratur et sufficiat cum sacramento ad justificationem*. Cette dernière eut une seconde édition, publiée à Cologne en 1684. Quand parut la seconde édition du *Tyrocinium*, on crut découvrir à cet ouvrage une teinte de jansénisme. La doctrine de l'auteur fut attaquée par un membre de la Compagnie de Jésus et par le théologien François Simons. Havermans répondit au premier par une défense de son livre, qui ne compte pas moins de 461 pages et qu'il publia à Cologne en 1676 (et non pas en 1684, comme dit le Catalogue Verdussen de 1776), sous le titre : *Defensio brevis Tyrocinii Moralis Theologiæ F. Macarii Havermans contra Theses R. P. N. à Societate Jesu illi oppositas, Authore F. Macario Havermans*. Aux critiques du professeur Simons, il opposa son *Epistola apologetica ad Summum Pontificem Innocentium XI, contra in-*

justam accusationem Francisci Simonis, S. Theol. Lect., lettre de 215 pages, publiée également à Cologne en 1676, et non pas en 1678, comme disent Foppens et Diercxsens. Une seconde édition de 143 pages vit le jour dans la même ville en 1692. Sa polémique terminée, on vit paraître : *Theses Theologiæ de S. S. Patrum, præcipue S. Augustini, autoritate*, dédiées à l'abbé Herman-Joseph à Porta, approuvées le 12 janvier 1677 et défendues le 8 mars par le P. Corneille Donckers. Ces thèses furent réimprimées la même année à Cologne et suivies d'une *Dissertatio Theologica de auctoritate Sanctorum Patrum præsertim S. P. Augustini*. En 1678, Havermans publia : *Disquisitio Theologica, qua discutitur illa quæstio : An satisfiat præcepto dilectionis proximi, per hoc quod proximo exhibeamus signa externa*. Enfin, en 1679, parut son *Examen libelli cui titulus : Pentalogus diaphoricus sive... de dilatione absolutionis* ; mais l'auteur était à bout de forces. Sa constitution délicate n'avait pu résister à un labeur intellectuel aussi opiniâtre. Selon plusieurs auteurs, le pieux savant reçut, quelques heures avant sa mort, des *Lettres* de Rome, par lesquelles Innocent XI approuvait ses ouvrages et tout particulièrement sa proposition sur la nécessité d'aimer Dieu en tout temps. Il mourut le 20 février 1680, âgé de trente-cinq ans, quatre mois et vingt jours. Sa mort fut une grande perte pour l'ordre des Prémontrés dans les Pays-Bas, dont il semblait appelé à devenir, avec les Wichmans, les Van der Sterre et les Boschaerts, un des ornements littéraires.

Alphonse Gooverts.

Adr. Havermaus, *Kort begrip en bericht van de hist. van Brabant*, Leiden, 1652, et Brux., 1788. — Adr. Pars, *Index Bataricus of Naamrol van de Batarise en Hollandse schrijvers*, Leiden, 1701 t. I^{er}, p. 163. — Foppens, *Bibl. belg.*, Brux., 1739, p. 837. — van Goor, *Beschrijving van Breda*, La Haye, 1711, p. 305. — *Dict. hist.*, Paris, 1759 art. Havermans). — G. Lieuhardt, *Spiritus literarius Norbertanus*, Augsburg, 1771, p. 257. — Diercxsens, *Antr. Christo nascentis et crescentis*, Anvers, 1773, t. VII, p. 422. — *Nouv. dict. hist.*, Caen, 1779, t. III, p. 436. — *Obituarium eccl. Sui Michaelis Antwerp.* Manuscrit de 1797, dans la collect. du chan. Gooverts, à Frézin. — *Obituarium*..... impr. dans le tome IV des *Inscriptions funér. et monna. de la prov. d'Anvers* N. J. van Campen, *Aeknopte geschied. der lett. en wetenschapp.*

in de Nederlanden. La Haye, 1821, 4^e tijdvak, t. 1^{er}, p. 400. — Van der Aa, *Biogr. woordenb.* Haarlem, 1867, t. VIII, 1^{re} p., p. 294. — *Messenger des sciences histor.* Gand, 1879, p. 199-206, article de M. de Limburg-Stirum.

HAVET (*Antoine-Joseph*), prédicateur, premier évêque de Namur, naquit au commencement du xvi^e siècle, à Simencourt, petit village de l'Artois; plusieurs biographes le font naître à Arras. Son père, humble meunier, lui procura une instruction qu'il avait refusée à ses autres enfants. Antoine Havet fit ses humanités au collège d'Arras, et prit ensuite l'habit religieux chez les dominicains de cette ville. Après sa profession religieuse, il alla continuer ses études philosophiques et théologiques à la Sorbonne, où il fut reçu docteur le 28 janvier 1549. Dès lors il avait donné des preuves de son éloquence dans les chaires de Paris; il poursuivit brillamment ses prédications dans les Pays-Bas jusqu'en l'année 1553, où, en qualité de définitiveur de sa province, il se rendit au chapitre général de son ordre, à Rome.

De retour en Flandre, il fut élu prieur de la communauté d'Arras, et bientôt la renommée de son talent le fit appeler à la cour de Bruxelles. La gouvernante Marie de Hongrie le choisit pour son prédicateur ordinaire, et, peu après, pour son directeur spirituel. Marguerite de Parme lui conserva le même titre et les mêmes emplois. Sur les instances de cette duchesse, il fut élevé à l'évêché de Namur, récemment érigé, et fut sacré le 24 mai 1562. A peine installé dans sa charge épiscopale, il fut envoyé au concile de Trente avec François Richardot, évêque d'Arras, Rythovius, évêque d'Ypres, et trois théologiens éminents de l'Université de Louvain. Il prit une part active aux travaux de cette assemblée, et fut par elle délégué parmi les prélats commissaires, chargés de juger l'affaire du patriarche d'Aquilée Grimani, suspect d'hérésie et, pour ce motif, privé du chapeau cardinalice, malgré les pressantes sollicitations de la république de Venise.

Revenu dans les Pays-Bas, l'évêque de Namur se montra ardent partisan de la mise en vigueur des canons du concile,

sans se préoccuper, dans son zèle religieux, de ce qu'ils avaient d'incompatible avec les privilèges des provinces. En 1563, il fit partie de l'assemblée d'évêques et de théologiens, réunie en vertu des instructions de Philippe II par Marguerite de Parme pour délibérer sur cette mesure. Les docteurs laïques, qui furent convoqués à ce conseil, persuadés que, dans l'intérêt même de la religion, il valait mieux la désarmer de toute force coercitive, éclairer plutôt que dompter les convictions, proposèrent d'abolir la peine de mort du chef d'hérésie. L'évêque Havet et ses collègues du clergé, imbus de l'esprit de leur caste et de leur époque, incités d'ailleurs par l'opposition énergique du président Viglius, émisrent un avis contraire et opinèrent pour la réduction des consciences à Dieu par le bourreau. « *Los perlados y doctores*, écrit Del Canto à Granvelle, « en lui rendant compte des débats, « *fuieron de contraria opinion, y el presidente les faboreció mucho y respondió con mucho ánimo contra la tal opinion* » (papiers d'Etat du cardinal Granvelle, t. IX, 408). Au concile provincial, tenu la même année à Cambrai, il insista de rechef sur l'application de ces décrets.

En juillet 1570, il assembla à Namur un synode, où il publia divers statuts, propres à son église, qui furent imprimés l'année suivante à Louvain, chez Jean Bogard, et qui ont été depuis réimprimés plusieurs fois dans la collection des synodes de Namur.

En 1572, lors de la prise de Malines par les gueux, il tomba entre leurs mains, ainsi que Richardot, évêque d'Arras. Sommé de leur prêter serment de fidélité, il refusa et subit leurs mauvais traitements, jusqu'à ce que ses amis vinsent le délivrer au prix d'une grosse rançon. L'évêque Havet, qui s'était montré adversaire déclaré du système d'impôts dont le duc d'Albe avait prétendu frapper les Pays-Bas, se rallia à la cause des États lors du soulèvement général des provinces contre les Espagnols, et il fut un des signataires, en 1577, de l'Union de Bruxelles.

Outre les statuts, dont nous avons

parlé, on ne lui attribue qu'un ouvrage intitulé : *De Statu Belgii*, dédié à Marie de Hongrie, et mentionné par Locrius dans son *Catologus scriptorum Artesiæ*.

Il mourut le 30 novembre 1578, à Namur, après avoir occupé son siège épiscopal pendant seize ans et quelques mois, et fut inhumé dans son église cathédrale.

Sa devise était : *Hoc age*.

Émile Van Arenbergh.

Gallia christiana, t. III, p. 544. — Quétif, *Script. ord. præd.*, t. II, p. 246. — Sweetius, *Ath. belg.*, p. 132. — Foppens, *Bibl. belg.*, t. I^{er}, p. 78. — Van der As, *Biogr. woordenboek*, t. VIII, p. 294. — Touron, *Hist. des hommes illust. de l'ordre de Saint-Dominique*, t. IV, p. 438. — *Papiers d'Etat du card. Granvelle*, publiés sous la direction de Ch. Weiss, t. IX, p. 408.

HAVRE (Jean van), seigneur de Walle, Venacker, etc., magistrat, poète latin, philanthrope; né à Gand le 4 octobre 1551 et mort le 6 mars 1625, sans avoir été marié.

Paquot fait remonter sa naissance aux premiers jours d'octobre 1549; mais Gevartius, secrétaire d'Anvers et ami de Van Havre, donne la date de 1551, que nous croyons pouvoir adopter. Il descendait d'une famille noble de Flandre, alliée aux Borlout, aux Steelant et autres, dont plusieurs membres firent partie de la magistrature. Son père, François Van Havre, fut conseiller du roi Philippe II, et pendant trente-deux ans, conseiller receveur général des aides au pays et comté de Flandre; sa mère d'une famille noble aussi, s'appelait Catherine De Mets.

Van Havre fit des études juridiques sérieuses, alla deux fois en Italie pour se perfectionner dans la jurisprudence, et conquit à Rome, d'une façon tout à fait brillante, le diplôme de *doctor in utroque jure*; il séjourna ensuite plusieurs années en France et visita la plupart des capitales de l'Europe; il parlait sept langues.

(1) *Arx virtutis sive de vera animi tranquillitate satira*, auctore Joanne van Havre Wallori toparcha, nob. et consulari viro Gandensi. Gandavi apud Joannem Kerckhoveum CIO. II. CXXI, in-4° de 10 pages.

(2) *Oratio de optimo reip. rectore eligendo*, auctore H. P. T. Philippo Wannemackera, ordinis Praedicatorum SS. Theol. lectione. Iprisi apud

Après une absence de onze ans, il rentra dans sa patrie; mais, en 1580, impliqué dans le mouvement qui se produisit à Gand, en faveur du roi, il fut emprisonné avec d'autres catholiques, puis relâché, grâce à l'intervention de quelques gentilshommes français de la suite du duc d'Alençon. Ces désagréments le décidèrent à retourner en France; il y resta jusqu'à ce que la tranquillité fût rétablie en Flandre.

Revenu à Gand, il y fut choisi échevin de la Keure en 1593, 1595, 1596, 1599, 1605, 1607, 1609, 1619, 1622 et échevin des Parchons en 1594, 1600, 1601, 1602, 1608, 1611, 1612; en tout neuf fois échevin de la Keure, et sept fois des Parchons; constamment il donna des preuves nombreuses de capacité et d'impartialité.

Dans ses courtes heures de loisir, il s'adonna aux lettres et cultiva la poésie latine comme beaucoup d'érudits de son époque. En 1621, il publia son poème *Arx virtutis* (1), satire sur la vanité. Cette œuvre fut, paraît-il, appréciée au point de vue poétique et eut beaucoup de succès. Deux ans après sa publication, le dominicain Philippe Wannemacker la réédita à la suite de son *Oratio de optimo reipublicæ rectore eligendo*, imprimée chez Bellet à Ypres (2). Il y dit que l'auteur de *Arx virtutis* avait le dessein de refaire son ouvrage, de l'étendre davantage et de le joindre à un autre intitulé : *Tractatus de bono senatore*, qui ne vit jamais le jour. En effet, Van Havre refondit son *Arx virtutis*, et en fit trois livres, tandis que les deux premières éditions n'en comptaient que deux. Il mourut avant de l'avoir fait réimprimer; son ami Gevartius trouva le manuscrit tout prêt et le publia chez Plantin en 1627 (3), en y joignant un portrait de Van Havre, gravé sur cuivre, un petit poème élogieux de l'avocat Nicolas Burgundius, un autre du même

Franciscum Belletium, 1623, in-42 de iv-53 p. — Le poème de van Havre y porte un titre spécial et est paginé 38-52.

(3) *Arx virtutis sive de vera animi tranquillitate satira tres*, auctore Joanne van Havre Wallori toparcha, nob. et consulari viro Gandensi. Antwerpæ ex officina Plantiniana MDCXXVII, in-4°.

genre, dont il était l'auteur, et l'építaphe qui se trouvait sur la tombe de Van Havre, dans l'église Saint-Michel, à Gand, ainsi conçue :

D. O. M.

N. V. JOANNI HAVRÆO WALLEI TOPARCHÆ, ARISTIDI FLANDRICO, QUI CONSULARI APUD GANDENSIS DIGNITATE SUMMA PRUDENTIA ET INTEGRITATIS FAMA PERFUNCTUS SUPREMIS TESTAMENTI TABULIS, BIS MILLE ET SEXCENT. FLOREN. ANNUIS IN PAUPERES RARA LIBERALITATE EROGATIS. DECESSIT ANNO MDCXXV PRID. NON. MART. H. M. POS VIXIT ANNO LXXIV M. V.

Van Havre était fort estimé de son temps comme homme privé ; comme littérateur, il était en relations avec les principaux écrivains de l'époque. Zevécote lui dédia son élégie : *Cur poetæ fere omnes sint pauperes* ; Sanderus son opuscule, *Præfationum quos ad varios scripsit syntagma* ; Burgundius, la première partie de ses élégies. Il fit un noble usage de sa fortune et devint le bienfaiteur des écoles pauvres de la ville, auxquelles il légua, par testament, un revenu de deux mille florins, ce qui pourrait valoir aujourd'hui dix-huit mille francs ; il fonda également des bourses pour permettre aux descendants de sa famille de faire leurs études de droit, soit à Louvain, soit à Douai.

Emile Varenbergh.

Serrure, *Jan van Havre, heer van Walle, Gand, 1861*. — Sanderus, *Fland. ill.*, t. 1^{er}. — Idem, *de Gandavensibus eruditionis fama claris*. — Valère André, *Bibl. belg.* — Sweetius, *Ath. belg.* — Freherus, *Theatrum virorum eruditione clarorum*, II. — Foppens, *Bibl. belg.*, II. — Jocher, *Allgemeines gelehrten Lexicon*, II. — Paquet, *Mémoires*, etc., VI. — Vaernewyck, t. II, édition Van der Haeghen. — Hofman-Peerlkamp, *De vita ac doctrina omnium belgarum qui latina carmina composuerunt*. — *Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles*, 1822, t. II. — Goethals, *Dict. gen. et herald.*, II. — L'Espinoy, *Recherches*, etc. — Dumont, *Généal. de quelques familles des Pays-Bas*, II. — Idem, *Fragments*, V. — De Jonghe, *Geutsche geschiedenis*. — Van Campen, *Dagboek*. — Van der Haeghen, *Bibl. gand.*, I. — Comptes rendus des séances de la Comm. royale d'histoire, 1838, II. — *Memorieboek der stad Gent*. — *Monuments funéraires de la Flandre orientale*.

HAVRÉ (Ch.-Al. de Croy D'), homme de guerre. Voir CROY (DE).

HAVRÉ (Jules D'), ou HAVRAETS, jurisconsulte. Voir JULIEN D'HAVRÉ.

HAVRÉ (Philippe D'), homme de guerre. Voir CROY (Phil. DE).

HAYM (Gilles), compositeur, né dans le XVII^e siècle et mort en 1747. Il fut chantre et chanoine de l'église collégiale de Saint-Jean à Liège. Ferdinand de Bavière, évêque de Cologne, le nomma son maître de chapelle. Il remplit les mêmes fonctions chez le duc de Neubourg. Haym avait la réputation d'un compositeur agréable. On a publié de lui : *Missæ sex quatuor vocibus concinendæ* ; Antwerpie, apud Hæred. P. Phalesii, 1651. Son portrait a été gravé à Liège. Les historiens liégeois parlent aussi d'un Gérard Haym, qui aurait été l'oncle de Gilles et qui serait mort dans un âge avancé en 1588. C'est lui qui aurait précédé Gilles dans la maîtrise de Saint-Jean. Becdelièvre dit : « Il » surpassa, dit-on, le célèbre Guioz » (Guyot). » C'est tout ce que l'on sait jusqu'à présent sur ces Haym à propos desquels M. Léonard Terry a réuni des documents restés inédits.

Ad. Siret.

Becdelièvre : *Biographie liégeoise* ; Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

HAYNIN (Jean DE), né en 1423, de Jean et de Jeanne de la Bouverie, dite de Viane. Il devint seigneur de Haynin à la mort de Pierre dit Brougnart, son aïeul (24 octobre 1431), et de Louvignies au décès de son aïeule, Jeanne de Castiau, dite de la Howardrie (29 juillet 1443). Ayant épousé, en 1456, Marie de Roisin, fille de Baudri, sire de Roisin et de Rongy, il en eut sept fils et six filles. Jean de Hainin eut une vie fort aventureuse qu'il raconte en détail dans ses mémoires. Ceux-ci ont été publiés en 1842, par la Société des Bibliophiles belges, séant à Mons (1), sous ce titre : *les Mémoires de messire Jean, seigneur de Haynin et de Louvignies, chevalier* (2 vol. in-8°). Au siècle dernier déjà, cet ouvrage avait attiré l'attention de l'Académie de Bruxelles, et en 1836 le baron de Reiffenberg en avait publié un fragment considérable dans son édition de l'*Histoire des ducs de Bourgogne* (par de

(1) N° 11 des Publications de cette société.

Barante). Jean de Haynin fit longtemps partie des armées du duc de Bourgogne; il assista aux batailles de Rupelmonde, de Gavre et de Montlhéry. Ses mémoires renferment de curieux détails sur les faits qui se sont passés à la cour ou à l'armée, de 1465 à 1477. Ils sont écrits dans un style fort simple et l'on y remarque fréquemment des mots qui appartiennent au patois des environs de Mons. Le second volume contient sur la généalogie de l'auteur de nombreux renseignements qui ont été complétés par François de Haynin, son quatrième fils. Jean de Haynin décéda le 12 mai 1495 et fut inhumé à Haynin, dans la tombe qui avait reçu la dépouille mortelle de sa femme. Voici l'épithaphe qu'on lisait jadis dans l'église de Haynin :

CHY GIST CHEVALIER PLAIN D'HONNEUR.
JERAN NOBLE ET PRUDENT SEIGNEUR
DE HAYNIN ET DE LOUVIGNES.
QUI NASQUIT DE HAUTE LIGNEE.
L'AN MIL IIII^e XX ET III.
ET PASSA DE MORT LE DESTROIS.
L'AN MIL IIII^e IIII^e ET QUINZE.
LE XII^e DE MAY. LE ROI DES ROYX.
LE RECROIPVE ES SIÈGES DIVINS.
AUPRÈS DE LUY GIST SON ESPEUSE.
FILLE DU SEIGNEUR DE ROISIN.
NOBLE MAISON CHEVALEREUSE.
ET FAMÉE DU PAYS VOISIN.
SE VESQUI AU MONDE TROP FIN.
NEUF MOIS ET QUARANTE-QUATRE ANS.
L'AN MIL CINQ CENS.
VINGT MAINS. PRINT FIN.
EN GLOIRE SOIT SON ÂME ENTRANS.

Cette épithaphe avait été composée par Jean de Haynin, après la mort de sa compagne. On y a ajouté plus tard les mots que nous avons soulignés.

La maison de Haynin portait d'or à la croix engrelée de ginecles.

L. Devillers.

R. Chalon, Préface des *Mémoires* avec descript. des manusc. qui les contiennent. — P. Lacroix, *Rapp. sur les biblioth. d'Italie*. — Bernier, *Dict. biogr. du Hainaut*. — *Épithaphe des Pays-Bas*, fol. 150; ms de la biblioth. publ. de Mons (On y a donné, pour date de la mort de Jean de Haynin, le XXII^e de mai au lieu du douzième, qui est le jour indiqué par François de Haynin. *Mémoires*, t. II, p. 318.)

HAYNIN (Louis DE), seigneur du Cornet, de Frémicourt et Liramont, fils d'Adrien, écuyer, bailli général du chapitre de Cambrai et de Françoise de Louvel, né en 1576 ou 1577, mort à Douai le 5 septembre 1640.

Le seigneur du Cornet remplit plusieurs emplois dans la magistrature communale de Douai et fut créé chevalier en récompense de ses services, par lettres patentes du roi Philippe IV, signées à Madrid le 9 août 1633. Il a laissé quelques écrits historiques intéressants : il publia d'abord en 1621, à Douai, chez la veuve Telu, le *Discours des guerres de Bohême*, où sont retracés les premiers épisodes de la guerre de Trente ans. L'année suivante il mit en lumière chez Balthasar Bellère, à Douai, le *Petit Mercure wallon des guerres de Savoie et de Bohême*; enfin, en 1628, il refondit et compléta ses publications précédentes et donna l'*Histoire générale des guerres de la Savoie, de Bohême, du Palatinat et des Pays-Bas depuis l'année 1616 jusques cely de 1627 inclus*.

Ce dernier travail, qui a plutôt le caractère de *Mémoires* que celui d'une histoire générale, est écrit avec un sentiment de patriotisme très vif. Il a surtout pour but de restituer aux soldats belges la part de gloire très grande, qui leur revient, dans les combats de la guerre de Trente ans.

Le *Mercurius français*, qui se publiait à la même époque, et, plus tard, les historiens Malingre et Chappuys ont fait aux écrits du Cornet de larges emprunts.

L'*Histoire générale des guerres de Savoie, de Bohême, etc.*, du seigneur du Cornet est devenue une rareté bibliographique; mais elle a été rééditée en 1828-1829 (vol. in-8o), sous les auspices de la *Société de l'histoire de Belgique*, par M. de Robaulx de Soumoy, qui a enrichi cet ouvrage d'une introduction, d'annotations et d'annexes du plus haut intérêt.

Général baron Guillaume.

HAYNIN (Jacques DE), ou HENNIN, seigneur de Frémicourt, homme de guerre, né en 1585, très probablement à Douai, où habitaient son père Adrien de Haynin, écuyer, seigneur du Cornet et de Frémicourt, bailli général du chapitre de Cambrai, et sa mère Françoise de Louvel.

Jacques de Haynin, frère puîné de

Louis, seigneur du Cornet, historien, dont la notice précède, entré au service dès l'âge de dix-sept ans, fut durant cinq années soldat avantagé et pendant neuf années *alfère* (lieutenant) de la compagnie du capitaine du Tailly au régiment de Bucquoy. Excellent officier, très versé dans la tactique et dans les sciences mathématiques, il prit une part active à toutes les campagnes de la guerre de Trente ans. Il fit successivement les guerres de Savoie, de Bohême, du Palatinat et des Pays-Bas. Nous le retrouvons capitaine, en 1617, et adjudant du sergent-major Gaspard de Blyleven au régiment de Couin. Il se distingua au siège de Vercell, en Piémont (1617), et l'année suivante, après la mort du colonel Claude de Beauffort, seigneur de Couin, passa au régiment de Guillaume de Verdugo. Il quitta l'Italie en 1619, avec cinq autres capitaines de ce régiment et vint rejoindre l'armée espagnole en Bohême; il défendit courageusement la ville de Molk, sur le Danube, contre le comte de Starhemberg, qui fut obligé de se retirer. Le capitaine de Haynin, nommé sergent-major du tercio de Bucquoy, le 10 juillet 1620, commanda ce régiment à la mort du colonel de Bucquoy (10 juillet 1621. Il aida puissamment au gain de la bataille de Fleurus contre Mansfeld 1622. Il joua aussi un rôle important au célèbre siège de Breda (1625), pendant lequel, dit son frère Louis, dans ses *Mémoires*, il eut « le dessous du bras droit emporté à la » rase des costes. »

Jacques épousa, le 26 mai 1626, sa cousine Anne de Haynin, dame d'Ethe: il en eut quatorze enfants dont quatre filles survécurent.

Le roi d'Espagne le nomma, en 1630, colonel d'un régiment wallon nouvellement créé; il fut mestre de camp dès 1638. Jacques de Haynin remplit successivement la charge de gouverneur de Dampvillers, de Landrecies et de Hulst. Il se distingua particulièrement en cette qualité, pendant le siège de la seconde de ces villes par les Français (1637); après une belle et énergique défense, les troupes espagnoles durent se rendre

(7 juillet), mais sortirent de la place avec tous les honneurs de la guerre. En 1644, nous le trouvons encore désigné comme mestre de camp et gouverneur de Hulst. Il joua un rôle actif dans cette campagne et celle de 1646. (*Relations par Jean-Antoine Vincent, publiées par Paul Henrard. Bruxelles, 1869. Société de l'histoire de Belgique*). Après la prise de Hulst par les Hollandais, le roi appela Jacques de Haynin au grand bailliage de la ville et du pays d'Alost, charge qu'il remplit jusque vers 1658, époque où il fut nommé gouverneur de la ville de Saint-Ghislain. Ces derniers détails nous sont fournis par un très curieux manuscrit acquis récemment par la Bibliothèque royale: « *Les Mémoires de Dom Jerosme Marlier, abbé de Saint-Ghislain, conseiller du roy en sa noble et souveraine cour de Mons.* » Ces mémoires abondent en détails intéressants, non seulement sur l'histoire particulière de l'abbaye et celle de son très guerroyeur abbé, mais encore sur la campagne de Louis XIV et de don Juan d'Autriche aux Pays-Bas. « Le marquis de Caracene, retourné à Bruxelles, écrit dom Marlier, donna au bout de quelque temps le commandement de Saint-Ghislain au sieur de Hennin, l'un des plus vieux et expérimentés soldats que le roy avoit pour ce temps-là. »

Jacques de Haynin, nous apprend encore l'abbé, mourut gouverneur de Saint-Ghislain, à la fin de l'année 1661; c'est le seul document qui mentionne la date de la mort de ce brave officier.

S'il faut en croire la *Biographie générale des Belges morts ou vivants*, Jacques de Haynin obtint aussi le titre de conseiller de guerre de Sa Majesté Catholique.

A.-G. Demonet.

Hist. gén. des guerres de Savoie, de Bohême, du Palatinat et des Pays-Bas, 1616-1627, par le seigneur du Cornet, avec une introduction et des notes par A.-L.-P. de Robanlx de Soumoy. Bruxelles, Société de l'histoire de Belgique, 1868, 2 vol. — Goethals, Miroir des notabilités nobiliaires de Belgique, etc. Bruxelles, 1857, t. 1^{er}, p. 36 (art. Hennin ou Haynin) — Guillaume, Hist. de l'infant wall. sous la maison d'Espagne. Bruxelles, 1876. — Guillaume, Hist des gardes wall. au serv. d'Espagne. Bruxelles, 1858. — Roger, Biogr. gén. des Belges morts ou vivants.

Bruxelles, 1850. — Le Boucq, Pierre, *Hist. des choses les plus remarquables advenues en Flandre, Hainaut, Artois, depuis 1596 jusqu'en 1674*. Douai, 1857.

HAYNIN (*Robert DE*), dixième évêque de Bruges, naquit en l'an 1613 au château de Wamberchies, près de Lille, d'une famille noble.

Après avoir achevé ses études théologiques et juridiques à l'Université de Douai, Robert de Haynin, ayant conquis ses licences, fut promu, en 1648, par le roi d'Espagne, Philippe IV, à la dignité prévôtale de l'église collégiale de Saint-Pierre, à Cassel.

Élevé au siège épiscopal de Bruges, en 1662, il fut sacré dans la cathédrale de cette ville, le 22 octobre, par l'archevêque de Malines, André Cruesen.

Le 2 mai 1666 eut lieu à Gand l'inauguration en grande pompe du roi d'Espagne Charles II, qui prit possession de son comté de Flandre par procuration donnée au marquis de Castel-Rodrigo : ce fut l'évêque Robert de Haynin, accompagné de son collègue d'Ypres, qui officia, en qualité d'évêque d'âge, au *Te Deum* chanté en cette occasion à la cathédrale de Saint-Bavon. — Après avoir, durant six ans, prodigué à son troupeau sa sollicitude pastorale et édifié ses ouailles par le précepte et l'exemple, il expira le 10 décembre 1668, à l'âge de cinquante-cinq ans, en son château de Wamberchies. Il fut inhumé dans le chœur de sa cathédrale, à droite du maître-autel.

Mgr Robert de Haynin prit part aux délibérations de la onzième assemblée des évêques, tenue à Bruxelles, en présence de l'archevêque métropolitain, André Cruesen, en janvier 1665.

Emile Van Arenbergh.

Sanderus, *Fland. illust.*, t. II, p. 57. — Van de Putte, *Hist. du diocèse de Bruges*, p. 64. — *Gallia christ.*, t. V, p. 254. — Félix de Pachiere, *Brugae episc.*, p. 402. — J.-F. Van de Velde, *Synopsis manum. collect.*, t. III, p. 769. — *Weeklyks nieuws* uyt Loren, année 1776, p. 42.

HAYONS (*Thomas DES*), hagiographe et poète français, né à Sedan, ou dans le duché de Bouillon en 1612 et mort à Liège vers 1675. Paquot fait de lui un Liégeois, ce qui serait exact s'il ne m'étais prouvé qu'il fût Ardennais de nais-

sance, comme le prétend l'abbé Bouillot. Son père, qui était professeur à l'école latine de Sedan, n'avait certainement pas de prétentions nobiliaires; il est même probable qu'il tirait son nom du hameau des Hayons, commune de Noirefontaine, près Bouillon, dont il était originaire. Thomas reçut une instruction solide. Il ne sut malheureusement pas en tirer meilleur parti que de la foi protestante dans laquelle il avait été élevé. Celle-ci surtout était gênante à une époque de réaction; il s'en débarrassa sans doute alors que, chassé de Sedan par l'annexion de cette ville et de son territoire à la France, il vint habiter Liège. Là il trouva des amis, des protecteurs et, chose plus rare, en Streel et Bronekart des éditeurs complaisants. Son meilleur livre date de 1638; il est antérieur à son abjuration. Le titre porte : *Larmes de Sion ou plaintes sur l'affliction de l'Eglise*. Genève, 1 vol. in-16. Des Hayons publia de beaux et de bons vers. Son poème sur les *Mystères de notre Rédemption* eut deux éditions; la première est de 1646, la seconde de 1661, ce qui semblerait prouver, si étonnante que la chose paraisse, que ce poème avait trouvé des acheteurs. Un autre poème : les *Visions de Mélchite*, publié en 1657, à Liège, chez Baudouin Bronckart, a pour but de prouver que les illustres maisons de Hohenzollern-Brandenburg, d'Aquitaine, de Fürstenberg et d'Aspremont ont toutes eu des saints au calendrier romain pour fondateurs. Comme chaque vie de saint est dédiée à l'un de ses descendants resté fidèle à l'Eglise ou qui lui a fait retour, le but de l'auteur se devine.

La façon dont il célèbre la générosité, le savoir et l'éloquence du P. Louis, prieur des Carmes à Liège, le courage héroïque du colonel Jean d'Allamont, gouverneur de Montmédy pour le roi d'Espagne, nous dit assez que, ne pouvant vivre de sa plume, il est forcé de tendre la main tantôt au clergé, tantôt à la noblesse.

Le comte de Beudelièvre, qui s'est donné la peine de rechercher et de décrire les divers ouvrages de des Hayons,

le qualifie avec trop de générosité, pent-être, d'historien, pour avoir traduit, en 1666, de l'espagnol, une *Relation de la maladie et de la mort de Philippe IV, roi d'Espagne*, et avoir fait imprimer, avec quelques stances de son crû, l'*Eloge de Jean d'Allamont*, du P. jésuite de Waha. Ce qui a valu à meilleur droit à des Hayons la qualification de hagiographe, c'est son livre : la *Princesse solitaire* (Liège, 1665, 1 vol. in-8°), dans lequel on trouve les vies de sainte Landrade, de sainte Amalberghé et de saint Amour. Il y sacrifie encore aux muses et assez largement. Paquet n'avait vu en lui que l'helléniste auquel on doit, après Spanheim et quelques autres, une traduction des : *Césars*, de l'empereur Julien. C'est là peut-être son moindre mérite.

Charles Rahlenbeck.

HAZART (Corneille), controversiste, issu, à Audenarde, du mariage de Simon Hazart avec Jeanne Van Renterghem. Né le 26 octobre 1617, selon l'*Album Novitiorum* de l'ancien couvent des jésuites à Malines, il fut baptisé, d'après les recherches de M. Edm. Vander Straeten, le 28 octobre, même année, en l'église Sainte-Walburge d'Audenarde. Le p. H.-J. Allard, dans sa notice sur ce polémiste sacré, place sa naissance un mois plus tard, le 26 novembre 1617. Son père, originaire de Berchem, près de cette ville, remplit les offices d'huissier du conseil de Flandre, de chef tuteur et d'homme de fief du Perron d'Audenarde, emplois subalternes, mais qui lui permirent d'assurer à ses cinq enfants une éducation soignée. Corneille, le cadet, fit sept ans d'humanités au collège des Jésuites de sa ville natale; ensuite il étudia la philosophie à Tournai et à Douai, au collège de Marchiennes. En 1635, il prit l'habit religieux de ses maîtres et, le 24 septembre, entra au Noviciat de Malines. Ce temps d'épreuve passé, ses supérieurs le chargèrent successivement des fonctions de professeur de rhétorique, de préfet des études et de professeur de controverse. A l'issue de ses études de théologie, qu'il acheva brillamment à Louvain, il se consacra

aux travaux de l'apostolat, d'abord à Bruxelles, puis à Anvers, où il prononça ses vœux le 18 mai 1657. Son éloquence, d'une simplicité populaire, attira bientôt autour de sa chaire une grande vogue : un contemporain, auteur de la *Réponse au premier Factum pour les neveux de Jansenius contre le P. Hazart*, l'appelle « un très fameux prédicateur, « un très docte et vertueux homme, qui « avait défendu plus de trente ans avec « applaudissement et renommée la doctrine « trine de l'Eglise et qui s'était acquis « une très singulière estime, à cause de « ses sermons et de sa saine doctrine. » Aux prises dans d'incessantes polémiques avec les principaux docteurs du calvinisme hollandais, réunissant contre lui toutes les attaques et ripostant à tous les coups, il soutint, en quelque sorte, tout l'effort de la réforme contre le catholicisme dans les Pays-Bas. Aussi, comme il écrivait en moyenne par an deux ou trois ouvrages polémiques, dont beaucoup fort étendus, son œuvre est-elle considérable. Certes, dans ces luttes religieuses, on admettra malaisément ce que le P. Hazard disait de lui-même : « Que la Hollande, tout hétérodoxe « qu'elle était, avait plusieurs fois admiré sa modestie et la modération « extraordinaire qui éclatait dans cette « multitude de volumes qu'il avait publiés contre l'hérésie. » Sa modestie ne l'empêchait pas, dans les titres pompeux de ses ouvrages : *Triomphe de l'Eglise, Triomphe des Papes, etc.*, de sonner lui-même d'avance sa propre victoire, et sa modération extraordinaire n'hésitait pas à dénier, dès le titre même d'un de ses écrits, la raison à ses adversaires : *Nemo potest esse animal rationale et simul esse Calvinista*. Il est d'ailleurs évident que ses qualités mêmes de polémiste, surtout à cette époque de fureur religieuse poussée jusqu'à la démente, ne se conciliaient guère avec la mansuétude chrétienne. On peut aussi lui reprocher un style souvent négligé jusqu'à l'incorrection et trop de facilité à admettre des faits douteux, en un temps, du reste, où la critique historique n'avait pas encore la rigueur d'une

science ; mais on doit lui reconnaître la passion jalouse de sa foi, qui l'emporte trop souvent, par son ardeur même, aux âpretés du zélotisme, l'inépuisable fécondité, la verve mordante, l'habileté ingénieuse à retorquer les textes sacrés contre l'adversaire. En même temps que le P. Hazard combattait si vaillamment la réforme, il se retournait brusquement contre le jansénisme. Il maltraita si rudement la mémoire de l'évêque d'Ypres, que les petits-neveux de Jansénius lui intentèrent un procès d'injures devant l'internonce de Bruxelles, et que le célèbre solitaire de Port-Royal, Antoine Arnauld, prit la plume pour venger l'auteur de l'*Augustinus*.

On peut diviser l'œuvre énorme du P. Hazart en deux catégories, l'une, composée de ses ouvrages de controverse, l'autre, de ses ouvrages historiques. M. Vander Straeten suppose que ces derniers furent également écrits dans un but de polémique religieuse : « La monotonie et l'aridité, naturelle-ment inhérentes aux sujets de pure controverse, rebutent d'ordinaire plus d'un lecteur. L'histoire, au contraire, est un drame vivant qui l'attache in-vinciblement et le tient comme en-chaîné sous ses lois. » Les écrits du P. Hazart, dont le P. De Backer a dressé, dans ses *Ecrivains de la Compagnie de Jésus*, une longue et incomplète liste, sont écrits en flamand, en une langue vive, pittoresque, simple, d'un abandon qui semble parfois de la négligence, mais qui convenait admirablement à la propagande populaire entreprise par l'auteur contre le protestantisme. Quelques-uns de ces écrits jouirent d'une vogue considérable : tel, par exemple, le *Triumph van de Christelycke Leere ofte Grooten Catechismus met eene breede verklaringhe van allesyne voornaemste stukken ende eene wederlegginghe van den Catechismus der Calvinisten*. T^r Antwerpen, by Michiel Cnobbaert, 1683, in-f., 4 v., p. 716 et 681. T^r Antwerpen, by de weduwe van Petrus Joutet, 1739, fol., 2 vol., p. 716. Malgré la triple sanction des autorités ecclésiastiques et les protestations énergiques de soumission au

saint-siège qu'y formule l'auteur, l'orthodoxie de l'écrit fut attaquée, et, dès l'année suivante, il en parut deux réfutations, dont l'une est intitulée : *Algemeen afbeeldsel van den Triumph ofte Grooten Catechismus van Pater Hazart, S. J., vertoonende syne vervalsingen van Gods woort, dwalingen, lasteringen, smaetheden, ende ontwetentheden. En behelsende een vriendelyk verzoek, dat het syne Eerwaerdigheyt believe deze mislagen in den tweeden druck te verbeteren, ende alzo wech te nemen de scandalen, die alreeds gegeven zyn, en als noch gegeven zullen worden*. T^r sament gestelt door Ignatius Eykenboom, S. T. Baccalaureus. Tot Keulen, by Balthazar Van Egmont, 1684, in-8°, p. 85. C'est un libelle sans mérite. Dans un ouvrage intitulé : *De Catholycke overwinnende waerheid, gestelt tegen den Triumph ofte Grooten Catechismus van P. Corn. Hazart, der Societeit Jesu, door Carolus de Bont, licentiaet in de H. Godheyt*. Tot Yperen, by Aert. Dircksz. Ooststien, 1684, in-8°, p. 647, l'autre contradicteur du P. Hazart soutint que son *Triomphe* contenait plus d'hérésies que la *Diatriba theologica* du jésuite Estrix, qui avait été condamnée par la congrégation de l'Index.

L'œuvre considérée comme la plus importante de Hazart est son *Triumph der Pausen van Roomen over alle hare benyders, met eene volkomen, ende overtuighende wederlegginghe van alle de lasteringen, en valscheden van de sectarissen*. T^r Antwerpen, by Michiel Cnobbaert, 1679 et 1681, fol., 3 vol., fig., p. 452, 430 et 333 à col. Cet ouvrage coûta dix années de travail à son auteur ; il est remarquable par l'élégante correction du style et par l'heureux emploi de la nouvelle chronologie suivie par Henschenius dans l'ouvrage intitulé : *De tribus Dagobertis, Francorum regibus, Diatriba*.

Selon divers biographes, le P. Hazart mourut en 1688 ; c'est une erreur. Il décéda le 25 décembre 1690 en sa maison professe d'Anvers.

Emile Van Arenbergh.

Paquot, *Mat. man.*, t. IV, p. 127. — Edm Van der Straeten, *Notice sur Corn. Hazart, contron. de la Comp. de Jésus, noif d'Audenaerde*. (Audenaerde, typ. de Bevernaege, frères, 1831) —

Edm. Van der Straten, *Recherches sur les comm. relig. d'Andenaerde* (Andenaerde, typ. de Dom. Beernaerde, 1858, 1^{re} p., p. 154. — P. De Backer, *Ecriv. de la Comp. de Jésus*, t. II, col. 75; t. III, col. 2243. — *Notice sur le P. Hazart*, par le P. H.-J. Allard, dans le *Volks Almanak* de 1871, 16^e p. 75, avec le portrait. — *Nécrologe manuscrit de l'anc. Comp. de Jésus — Œuvres de messire Antoine Arnauld*, Paris et Lausanne, 1779, t. XXX, préf., p. 47-62.

HAZIUS (*Jean*). Voir **DE HAZE** (*Jean*).

HEBBELYNCK (*Jean*), sculpteur, naquit au XVII^e siècle à Gand et faisait partie, en 1689, de la corporation des peintres et sculpteurs de cette ville. De 1711 à 1717, il travailla, avec deux autres sculpteurs gantois, au chœur de la cathédrale de Saint-Bavon : les ornements de bois, y compris les trente-huit rosettes qui décoraient le couronnement, ainsi que la partie postérieure du tabernacle donnant accès aux vases sacrés, furent sculptés par Jacques Coppens, et les ornements de marbre par Philippe Martens et notre artiste. En 1719, il acheva avec le même Jacques Coppens les magnifiques stalles qui jadis ornaient le chœur de l'église de Saint-Jacques et le prolongeaient jusqu'aux piliers de la tour : cette œuvre d'art, dont la beauté était célèbre, fut vendue à un spéculateur anglais.

Emile Van Aenebergh.

Kervyn de Volkaersbeke, *Eglises de Gand*, t. 1^{er}, p. 405; t. II, p. 20. — Piron, *Levensbeschryvingen, byvoegsel*, p. 95.

HEBRAT (*Jean*), artiste bruxellois du commencement du XVII^e siècle. On ne saurait dire au juste s'il était horloger, orfèvre ou émailleur. Quoi qu'il en soit, la collection De Bruge-Dumesnil, vendue à Paris en 1850, renfermait un objet d'art, signé *Jean Hebrat, Bruxelles*, dont la description mérite d'être reproduite. C'était « une montre en or, décorée de sujets en émaux de couleurs, et d'émaux imitant les turquoises. Sur le dessus du recouvrement, la Vierge et l'enfant Jésus, d'après un tableau de Simon Vouet; sur le fond, une Sainte Famille; sur le pourtour, quatre sujets tirés de l'Évangile et enfermés dans des médaillons. A l'intérieur, au revers du recouvrement, l'Annonciation; sur le cadran, la Visitation. Au fond de la boîte, Repos

de la Sainte Famille en Egypte. » M. Dinaux conjecture qu'une œuvre de ce prix n'a pu être fabriquée que pour l'infante Isabelle.

J. Neve.

Description des objets d'art qui composent la collection De Bruge-Dumesnil, précédée d'une introduction historique, par Jules Labarrie. Paris, 1847 — Dinaux, *Archives du Nord de la France*.

HECTERMANS (*Henri*), théologien et prédicateur, naquit à Bilsen, en 1606, et mourut à Maestricht, le 4 mai 1679. Après avoir reçu des leçons de latin et d'histoire de l'aumônier de la commanderie de Vieux-Jones, appartenant à l'ordre Teutonique, il prit, à l'âge de seize ans, l'habit de Saint-Dominique, au couvent de Maestricht. Le zèle qu'il déploya et le talent dont il fit preuve dans ses études engagèrent ses supérieurs à l'envoyer en Espagne, où les études religieuses étaient alors cultivées avec éclat. Revenu dans les Pays-Bas, il enseigna la théologie dans les couvents d'Aix-la-Chapelle, de Bruxelles, de Louvain et de Maestricht. Ce fut pendant son séjour à Louvain qu'il obtint, à l'université de cette ville, le grade de licencié, étant déjà honoré du titre de maître en théologie dans son ordre. Son éloquence égalait son érudition, et partout où il résidait la foule se pressait aux pieds de sa chaire. Administrateur habile, il fut trois fois prieur à Maestricht et une fois à Malines. Il fit même preuve d'aptitudes diplomatiques, dans une mission dont l'électeur Maximilien-Henri de Bavière, archevêque de Cologne et évêque de Liège, le chargea auprès du roi d'Espagne Philippe IV. Les détails et le but de cette mission sont inconnus, mais on sait que le P. Hectermans s'en acquitta à l'entière satisfaction du prince qui l'avait envoyé à la cour de Madrid. Il mourut au couvent de Maestricht, âgé de près de soixante-treize ans, laissant quelques traductions latines d'œuvres espagnoles, dont voici la liste : 1^o *R. P. F. Ignatii de Coutino, ordinis FF. Prædicatorum, S. theol. professoris, Mariale, sive Conciones super evangelia festivitatum sanctissimæ virginis Mariæ, quas ex idiomate hispanico in latinum transtulit R. P. F. Henricus Hectermans*,

S. theol. lic. et professor, conventus Mosæ-trajectensis. — Sanctoralis, sive Conciones super festivitates marime illustrium sanctorum, quas Ecclesia catholica, per anni decursum celebrat, quas ex idiomate hispanico, etc. — Quadragesimale, sive conciones super evangelia trium præcipuarum feriarum Quadragesimæ, videlicet Mercurii et Veneris et dominici, et totius hebdomadæ sanctæ, quas, etc. Brux., Franc. Viviers, 1652, 3 vol. in-4^e (une autre édition parut à Cologne, chez Jean Buseus, en 1661, 3 vol. in-4^e). — 2. *Compendium doctrinæ christianæ F. Johannis à S. Thomæ, ordinis prædicatorum, ex hispanico latine redditum.* Brux., Franc. Viviers, 1658, in-16. Le P. Hectermans avait également traduit de l'allemand en flamand une *Vie de la vénérable mère Agnès de Jésus, de l'ordre de Saint-Dominique*. Je n'ai pu trouver ce volume, qui parut à Louvain, chez Adrien de Witte, en 1675.

J.-J. Thonissen.

De Jonghe, *Belgium dominicorum*, p. 281. — Quatref., *Scriptores ordinis prædicatorum*, t. II, p. 687. — Paquet, *Mémoires pour servir à l'hist. des Pays-Bas*, t. II, p. 332, édit. in-fol.

HECKE (Michel van), écrivain ecclésiastique, né à Gand, en 1617 ou 1618, décédé à Rome le 25 septembre 1687. A l'âge de dix-neuf ans il entra dans l'ordre de Saint-Augustin, au couvent de sa ville natale, et se distingua par sa science et son talent oratoire. Avant 1659 il prit, à l'Université, le grade de docteur en théologie, et vint bientôt après enseigner cette science au couvent de son ordre à Louvain. Les troubles que fomentait parmi les docteurs et professeurs de Louvain l'hérésie naissante des jansénistes créèrent des difficultés au P. Van Hecke; voici à quelle occasion : le professeur de théologie Jean Sinnich avait posé dans un ouvrage publié en 1657, sous le titre de : *Confessionistorum goliathismus profligatus* (p. 308), et répété dans des thèses du 13 janvier et 13 février 1660, des propositions ne tendant à rien moins qu'à dénier au souverain pontife parlant *ex cathedra* l'infaillibilité dans les faits dogmatiques. Encouragé par l'internonce de Véechis, résidant auprès de la cour

de Bruxelles, le P. Van Hecke attaqua vigoureusement ces propositions dans des thèses que devait défendre, le 27 février, sous sa présidence, un jeune religieux augustin du nom de Christophe Quisthout. Emu par cette protestation, le recteur de l'Université, Jean Causmans, promulgua immédiatement un décret défendant au P. Van Hecke de présider la solennité, au prieur et aux religieux de permettre qu'elle eût lieu, et à tous les suppôts de l'Université d'y assister. Malgré cette défense, le P. Van Hecke, qui comptait sur la protection de l'internonce, tint la dispute au jour fixé; le recteur, de son côté, sévit contre le président. Mais l'internonce, averti de ce qui s'était passé, réprimanda le recteur et écrivit à l'Université, le 29 février et le 3 mars 1660, qu'il venait d'en référer au pape et au roi. Plus tard il se rendit en personne à Louvain pour assoupir le différend. A quelque temps de là, le P. Van Hecke fut appelé à Rome, où Clément IX lui confia la première chaire de théologie au collège de la Sapience. Innocent XI le nomma aussi consultant de la congrégation de la Propagande. Le P. Van Hecke continua à remplir cette double fonction jusqu'au moment de sa mort, le 25 septembre 1687 (1). Il avait alors soixante-neuf ans, et était profès depuis cinquante, et prêtre depuis quarante-quatre ans. Il laissa, en manuscrit, plusieurs ouvrages théologiques qui n'ont pas été imprimés. Nous connaissons plusieurs thèses qui furent défendues, sous sa présidence, pendant qu'il enseignait à Louvain.

E.-H.-J. Reusens.

Paquet, *Mémoires*, éd. in-42, XVIII, p. 423-426. — *Inscriptions funér. et monum. de la Flandre orientale*, 2^e série, I, p. 181.

HECKE (Jean van), sculpteur, naquit en 1699, à Dadizele, village de la Flandre occidentale. Ses parents, loin de contrarier sa vocation artistique, l'envoyèrent à Bruges pour s'initier au dessin. Il abandonna bientôt le crayon pour le ciseau et suivit les leçons des sculpteurs

(1) Le *Nécrologe* des Augustins de Gand, publié dans les *Inscriptions funéraires de la Flandre orientale*, 2^e série, I, dit qu'il mourut le 25 août 1687.

Mathien De Vischet Henri Pulinckx, dont la direction hâta ses progrès. Quelques années après, en 1743, il eut occasion de montrer son talent dans un travail important. On avait décidé de faire sculpter une nouvelle chaire de vérité pour l'église de Notre-Dame, et de confier ce travail aux trois sculpteurs les plus renommés de Bruges. Cette chaire est l'œuvre principale de Jean Van Hecke. « On pourrait », dit l'Inventaire des objets d'art et d'antiquité de l'église de Notre-Dame, à Bruges, dressé par la commission provinciale de la Flandre occidentale, « désirer » plus de sévérité dans le style, mais « l'ensemble est parfaitement gracieux. » Cette chaire est en bois de chêne, « dit *wagenschof*, acheté à Saardam, en » Hollande. Elle a été faite sur les des- » sins de François Clauwaert, pour la » menuiserie, et sur les dessins du sculp- » teur Van Hecke, pour tout ce qui est » sculpture, etc. L'ensemble fut dessiné » par le peintre Garemyn, qui reçut sept » escalins pour son travail. Ce monu- » ment fut achevé vers la fin du pre- » mier trimestre de 1743. »

Van Hecke était un de ces artistes recueillis et modestes, qui vivent oubliés du monde, en tête-à-tête avec leur art. Il mourut le 25 mai 1777, à l'âge de soixante dix-huit ans, et fut enterré à Bruges, dans le cloître de l'église des Récollets.

Emile Van Arenbergh.

Immerz-el, *De levens en werken der holl. en vl. kunstschilders, etc.*, t. II, p. 22. — *Inventaire des objets d'art et d'antiquité des églises paroissiales de Bruges*, dressé par la Commission provinciale (église de Notre-Dame), p. 22. — Chev. Edm. Marchal, *La Sculpt. aux Pays-Bas (Mém. cour. de l'Acad. roy. de Belg., 1878)*, p. 117, 124.

HECKE (Joseph van), bollandiste, naquit à Bruges le 6 janvier 1795. Ses précoces succès au petit séminaire de Roulers, où il fit ses humanités, furent le présage heureux de sa studieuse carrière. Lors de la suppression de cet établissement en 1812, par Napoléon Ier, il rentra au foyer paternel et reçut des leçons particulières de rhétorique du célèbre abbé de Foëre. Le pape Pie VII ayant rétabli, après la chute de Napoléon, la Compagnie de Jésus, il s'y en-

roûla. le 2 octobre 1814, à Rumbeke, dans la Flandre occidentale. Mais les Cent-Jours amenèrent bientôt la dispersion de l'ordre renaissant, et le noviciat de Rumbeke fut dissous. Le P. Van Hecke qui, par ordre de son supérieur, le R. P. Fonteyn, s'était réfugié chez les jésuites d'Amsterdam, revint après Waterloo et acheva son noviciat à Destelbergen, près de Gand. Chassé, avec ses confrères, par la persécution de Guillaume Ier, d'abord de cette maison, ensuite du palais épiscopal où l'évêque de Gand, de Broglie, leur avait accordé l'hospitalité, il s'exila dans les montagnes du Valais, en Suisse. Il y enseigna pendant une année la rhétorique, y poursuivit ses études théologiques, et, le 10 octobre, reçut l'onction sacerdotale. Quelques missions qu'il donna aux montagnards du canton révélèrent en lui un don oratoire qui, cultivé de bonne heure, lui eût mérité la renommée de la chaire.

Chargé ensuite du cours de droit canon au collège de Fribourg, il vit bientôt presque tous les futurs docteurs *in utroque jure* de la Suisse accourir à ses leçons. Sa réputation retentit par delà les monts, et, lors de la réorganisation, à Rome, du Collège germanique, le brillant professeur y fut appelé à continuer son enseignement où il compta parmi ses disciples de futurs évêques et cardinaux. Après l'élection du P. Koothaan au généralat, il fit partie de la commission chargée de reviser le *Ratio studiorum* et de le mettre en rapport avec les progrès de l'époque.

De retour en Belgique, le P. Van Hecke professait depuis 1832, à Gand, le droit canon et l'histoire ecclésiastique, lorsqu'en 1837 l'ancienne association des Bollandistes fut reconstituée. Huit ans après, parut le premier volume de l'œuvre continuée, le tome VII d'octobre ; le P. Van Hecke y eut large part et en écrivit la préface. Ses premiers travaux d'hagiographie lui méritèrent l'applaudissement des érudits ; ses commentaires accompagnant les vies de saint Lulle, évêque de Cologne, et de saint Gall, premier abbé du monastère suisse de ce nom, furent loués notam-

ment par Binterim, par le protestant Rether et par le cardinal Pitra : « Voulantiers, dit ce célèbre archéologue, dans ses *Études sur les Bollandistes*, nous en appellerions aux savants de l'Irlande et de l'Allemagne pour apprécier, entre autres, les actes de saint Gall et de saint Lulle. Il a fallu au P. Van Hecke redresser un de ses devanciers, trompé par Lecointe sur l'année natale de saint Gall; rétablir contre Mabillon la fraternité de saint Dèle, fondateur de Lure; contre Witskins, l'authenticité des canons de saint Colomban, qui manquent aux conciles d'Angleterre; demander compte à Baillet de son hypothèse gratuite sur l'époque où saint Gall reçut le sacre; docer; relever nos historiens français sur des faits nationaux; aller, sur l'Irlande, au delà de son docte historien Lanigan; rectifier et compléter Muller, Newgard, Pertz et Van Arx sur leurs antiquités germaniques; coordonner, par une série régulière, une chaîne de faits, contre lesquels avaient échoué Valois, Mabillon, Lecointe, Schœpflin et Gerbert. — « Tout ce travail », ajoute-t-il au sujet de saint Lulle, « nous reporte aux beaux commentaires d'Henschenius, si sûrement, si habilement tissés à travers d'inextricables difficultés. »

Le P. Van Hecke collabora non moins activement aux six tomes suivants d'octobre, et confirma sa réputation de savant hagiographe par ses vies de Jean Capistran et de saint Ignace, patriarche de Jérusalem. En 1869, il sentit décliner ses forces, épuisées par son studieux labeur; il dut renoncer aux fatigues de ses rudes études et vécut encore cinq ans, partageant ses derniers jours entre Bruges, sa ville natale, et Tronchiennes, où il mourut le 27 juillet 1874.

A ses travaux de bollandiste se rattache une étude intitulée : *Du Bollandisme*, par J. Van Hecke, prêtre de la Compagnie de Jésus, dans les *Précis historiques du P. Terwecoren*. Bruxelles, 1854, t. V, p. 11, 33, 65, 97, 117 et 141. Tiré à part. C'est la traduction du *Proœmium de ratione Operis Bollandiani*,

faite par le P. Duquesnoy, S. J. (sorti de la Compagnie), professeur au collège Saint-Michel, revue par l'auteur. Le P. Van Hecke publia encore : 1. *Gravamina, institutis regularibus Belgii illata per librum R. D. Mariani Verhoeven, de regularium et de sæcularium clericorum juribus et officiis*, in-4°, p. 22, tiré à très petit nombre d'exemplaires et non mis dans le commerce (1847?) sans indication du lieu ni de l'année d'impression.

— 2. *Vie de la princesse Borghèse, née Guendoline Talbot, comtesse de Shrewsbury*, par A. Zeloni. Edition belge, corrigée et augmentée par un ecclésiastique. Bruxelles, in-12, portrait, 184... (?) *Narration populaire sur la mort de la princesse Guendolina Borghèse*, par Antoine Bianchi. Traduction de l'italien. Bruxelles, M. Hayez, imprimeur de l'Académie royale, 1841, in-8°, p. 14.

— 3. *Vie de Charles le Bon*, dissertation du Dr Wegener, traduite du danois par un Bollandiste. Bruges, imprimé chez Van de Castele-Werbrouck, sans date (1845), in-4°, p. 192; in-8°, p. 190, 3 planches, dans le *Recueil de Chroniques, Chartes et autres documents concernant l'histoire et les antiquités de la Flandre occidentale*, publié par la Société d'Emulation, de Bruges; 2^e série, *Chroniques des comtes de Flandre*. — 4. Dans le *Journal historique et littéraire de Liège*: *Notice sur le P. J.-M. Garzon, S. J.*, t. XII, p. 492: *Lettre en réponse au coup d'œil sur les ornements pontificaux dans l'ordre de Prémontré*... 20 décembre 1853, t. XX, p. 497-499. Les articles attaqués avaient été également publiés par Kersten. — 5. *Maria de Monte Carmelo cisuris benedictionem et protectionem sempiternam Fr. A. M. à SS. CC. et M.* Bruges, imprimerie de C. de Moor, rue Philipstock, in-4°, p. 11. La pièce, datée de Bruges, 11 décembre 1841, défend le privilège des réguliers de célébrer les offices dans leurs églises aux mêmes heures que dans les paroisses.

Emile Van Arenbergh.

P. De Backer, *Ecriv. de la Comp. de Jésus*, t. III, col. 2144. *Messenger des sciences hist. de Belg.*, 1874, p. 506. — *Journal l'Univers*, 21 août 1874.

HECKE (*Jean VAN*). Voir au *Supplément*.

HEEDE (*Guillaume VAN*), peintre d'histoire, né à Furnes en 1660 et mort en 1728. On ne connaît point son maître. Fort jeune il partit pour l'Italie où il travailla beaucoup, car à Rome, à Naples et à Venise il laissa des preuves de son talent qui rappelle le génie de Laïresse, ce qui permet de supposer qu'il étudia chez ce maître. Revenu dans sa patrie, Guillaume fut appelé à Vienne, où il travailla pour l'empereur et les princes allemands; il orna plusieurs châteaux de ses peintures décoratives et fut aidé par son frère. On ne connaît de lui qu'un tableau qui se trouve à l'église de Sainte-Walburge, à Furnes: *le Martyre de sainte Catherine*. Sur ce tableau on lit l'inscription suivante : *Vigor Van Heede, zoon van Jan, gestorven den 8 april 1708 en Guillaume Van Heede zynen broeder, gestorven den 1^{en} december 1728*. Ne pourrait-on pas inférer de cette inscription que le tableau fut fait par les deux frères? La pénurie des œuvres de Guillaume est expliquée à Furnes par une tradition qui veut que des étrangers sont venus dans ce pays enlever tous les tableaux du peintre, qu'ils ont fait passer pour des Gérard de Laïresse. On pourrait peut-être expliquer de la même façon la masse de tableaux du maître Liégeois qui inondèrent le marché dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Guillaume Van Heede était bon compositeur, dessinateur correct et coloriste brillant et harmonieux. D'après la tradition locale il a énormément produit.

Ad. Siret.

HEEDE (*Vigor ou Victor VAN*), peintre d'histoire et de nature morte, né à Furnes en 1661 et mort en 1708; frère de Guillaume, qu'il accompagna en Italie et aida en Allemagne. Il revint avant Guillaume au lieu natal, où il mourut en 1708. On voyait, de Vigor, à l'église Sainte-Walburge, à Furnes, un *Enfant prodigue*, où il avait déployé un talent qui, pour n'être pas aussi fort que celui de Guillaume, avait pourtant une

sérieuse valeur. Ce tableau a été enlevé, croit-on, lors de la révolution française. Le musée de Berlin possède de lui un tableau représentant un plat d'argent, un pâté, des olives, des verres, etc.

Ad. Siret.

HEELAUT (*Roland*), écrivain ecclésiastique, né à Gand vers la fin du XVII^e siècle, décédé dans la même ville le 2 mars 1652. Jeune encore, il prit l'habit cistercien à la célèbre abbaye de Baudeloo, dans sa ville natale, et y remplit pendant quelque temps, les fonctions de sous-prieur. Il fut aussi chargé de la direction des religieuses cisterciennes de l'abbaye de Ter Haeghen, à Gand, et exerça assez longtemps ces dernières fonctions. Il avait composé plusieurs ouvrages, restés manuscrits, parce que la mort le surprit inopinément. En voici l'indication sommaire :

1. *De prudentia et discretione confessoriorum sanctimoniatium*, que le P. De Visch, biographe de l'ordre de Cîteaux, qualifie de *liber insignis*. — 2. *Règle que doivent suivre les supérieurs des réguliers pour bien gouverner* (en flamand). — 3. *Miroir d'une véritable conversion pour ceux qui veulent embrasser l'état religieux*. — 4. *Faucille spirituelle ou traité de la mortification*. — 5. Une traduction de l'italien des *Méditations* du P. Barthélemi de Saint-Fauste. — 6. Une traduction du *Commentaire* de Trithemius sur la règle de Saint-Benoît, intitulé par le traducteur : *Traité des degrés d'humilité*.

E. H. J. Reusens.

Paquot, *Mémoires*, éd. in-12, IX, p. 338. — De Visch, *Bibliotheca scriptorum ordinis cisterciensis*, p. 292. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, II, p. 1083.

HEELU (*Jean VAN*), poète chroniqueur, auteur d'une chronique en vers sur la bataille de Woeringen, nommé par le copiste du X^e siècle *Jean Van Leeuwe*, naquit en Brabant dans la seconde moitié du XIII^e siècle et mourut au commencement du XIV^e. On croit qu'il a vu le jour à *Heelenbosch*, entre cette commune et *Leeuwe* (Léau). Son poème montre clairement qu'il était Brabançon : les autres poètes de ce temps, comme Van Maerlant et l'auteur

du *Reinaert de Vos* se servaient du dialecte des Flandres. On le nommait *frère Jean*. De quel ordre était-il? On l'ignore. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il n'était pas *moine*. Dans un passage de son poème (vers 8,820 et suiv.), où il cite des religieux de différents ordres qui vinrent enterrer les morts et recueillir les blessés, il ne fait point mention de ceux qui auraient appartenu à son ordre. D'un autre côté, il plaisante, à propos des indulgences, dans un langage qu'on s'étonne de rencontrer trois siècles avant Luther. Qu'on en juge par ces vers : « Alors il (l'évêque de Cologne) leur donna son pardon et leur accorda à tous une indulgence si grande de leurs méfaits qu'en mourant ils ne pouvaient manquer d'aller tout droit dans le sein d'Abraham. Plus d'un qui reçut son pardon avant le coucher du soleil dut éprouver un vif embarras : il avait déjà à la maison un sac tout plein délivré d'argent comptant et à meilleur marché que là » (vers 4,315-4,324). Rien n'empêche, dit Willems, qu'il ne fût l'un de ces frères de l'ordre Teutonique auquel Jean I^{er} porta tant d'affection. Butkens, dans son *Supplément aux Trophées de Brabant* (1^{er} vol., p. 164, fait de lui un chevalier de l'ordre Teutonique, commandeur de Beckevoort, village à une demi-lieue de Diest, où réellement une commanderie de cet ordre a existé, dépendante de celle des *Pieur Jours*. Quoi qu'il en soit, Jean Van Heelu assistait en personne à la bataille dont il nous a tracé le récit. Il n'était pas parmi les combattants, mais parmi les spectateurs. Il appartenait vraisemblablement à cette partie de la *Maisnie* du duc où étaient les ménestrels. Il est probable qu'il a rédigé son poème en 1291 ou 1292, lorsque Marguerite d'Angleterre était déjà fiancée au fils de Jean I^{er}. Tel est l'avis de Willems et de Serrure. S'il avait écrit après 1294, il n'eût pas manqué de déplorer la mort de Jean I^{er}, arrivée le 3 mai de la même année. Son poème, le seul ouvrage que nous ayons de lui, est intitulé : *Rymkronyk van Jan Van Heelu ou Slag van Woeringen*. Il est dédié à Marguerite d'Angleterre (vers 1 à 12),

à laquelle le poète envoie ces vers pour qu'elle apprenne à connaître la langue thioise en lisant les exploits de son beau-père le duc, que rien ne dépasse, dit-il, dans les hauts faits de la chevalerie :

*Want en mach niet scoenres geven
Van ridderscape groote dade.*

Le poème est divisé en deux livres : le premier renferme l'histoire du duc Jean jusqu'à la bataille de Woeringen. « Je vais exposer, dit-il, l'histoire du duc tout d'abord, depuis sa naissance jusqu'au moment où il acheta le pays de Limbourg. » La seconde partie renferme le récit de la bataille de Woeringen. L'auteur termine assez brusquement, après avoir raconté qu'on enterrait les morts. Le meilleur manuscrit que l'on possède date du x^ve siècle et renferme une introduction du copiste, qui compte 592 vers.

L'ouvrage a incontestablement une grande valeur historique. On s'aperçoit, au fond comme à la forme, que le narrateur a été témoin des faits qu'il raconte. Il est trop enthousiaste de son héros pour rester impartial, mais il sait rendre la vérité, telle qu'elle apparaissait aux admirateurs de Jean I^{er}. C'est un mélange d'histoire et d'épopée qu'on pourrait dire plus près d'Homère que de Taccite, si la matière et le talent mis en œuvre permettaient un pareil rapprochement. Un curieux détail montre combien les ennemis du duc avaient confiance dans la victoire : ce sont les chansons thioises et wallonnes composées avant la bataille et où les Limbourgeois étaient comparés à des vautours et à des éperviers (*blauroeten*), tandis que le duc était un coq et ses soldats des poules craintives. Van Heelu proteste contre les mensonges attribués à son souverain : il a le souci du vrai, mais surtout de la gloire du héros qu'il chante. L'historien divise les faits en trois groupes : Pour les uns, voilà, dit-il, ce que j'ai vu ; pour d'autres, voilà ce qui m'a été raconté ; pour les derniers, voici ce qui m'a été dit encore. Mais son admiration pour celui que la chanson populaire appelait un *geant* :

Wij zyn van reuzen gekomen

lui fait emboucher la trompette héroïque et lui donne des accents d'épopée qu'on est heureux de rencontrer chez un poète qui ne songe à imiter personne et qui n'exprime que ce qu'il sent. C'est ainsi qu'il aime à tirer ses comparaisons des grands fauves, du lion surtout; c'est ainsi encore qu'il relève la dignité des personnages par des épithètes ennoblissantes, à la façon d'Homère; c'est ainsi enfin qu'il met dans la bouche de ses héros des discours qui respirent tout le feu des combats. Sous ce rapport, les vers où le poète peint le commencement de la lutte (vers 4,700 et suiv.), sont vraiment dignes d'un chantre épique de premier ordre. Il serait difficile, en présence de ces procédés, de croire qu'il manquât d'érudition.

Voici le jugement que porte de lui Serrure : « Ce poème est une œuvre » entièrement originale. Van Heelu possédait peu de connaissances générales » et prouve même qu'il connaissait mal » le français. Il écrit sans modèle, par » pure inspiration, et par là il s'élève » bien au-dessus de la plupart de ses » contemporains. Ainsi qu'Homère, il » excelle dans la peinture des batailles » sanglantes. Il est fort épris de son » héros et ne reconnaît pas au duc les » défauts humains que les autres écrivains » vains de ce temps lui reprochent. » Nous ne rencontrons pas une seule » œuvre littéraire de ce goût durant le » moyen âge en Flandre. C'est, en effet, » une épopée nationale historique, ne » participant en rien au mauvais goût » qui fit périr l'école romantique pendant » la seconde moitié du XIII^e siècle, et il » est complètement indépendant des » idées de Van Maerlant et de ses imitateurs. Contrairement à ceux-ci, il » parle avec respect des romans chevaleresques, et son poème, infiniment » élevé au-dessus de la froide chronique, » peut, en tout cas, être considéré comme » source historique. »

La langue de Van Heelu est généralement pure. On y trouve peu de ces particules oiseuses, accessoires inséparables des rimes de ce temps. Son œuvre est facilement accessible à tout Flamand qui

connaît un peu sa langue. Il se rapproche beaucoup plus de la langue actuelle que les autres écrits de la même époque.

Ferd. Loise.

Bouillet, *Dictionnaire universel et classique d'histoire*. — Serrure, *Geschiedenis der vlaamsche letterkunde*, p. 242. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. II, p. 655. — Paquot, *Mém. littér.*, t. III. — Witsen-Geysbeek, *Biogr. woordenboek der nederlandsche dichters*. — Willems, *Verhandelingen*, t. I^{er}, p. 165. — *De vlaamsche rederijkers*, t. XVII, p. 47.

HEEMAN (Gilles), écrivain ecclésiastique, né à Waesmunster vers 1653, décédé à Louvain le 18 février 1710. Il étudia les humanités à Gand et vint ensuite faire sa philosophie et sa théologie à Louvain, où il fut reçu comme élève au collège d'Adrien VI. En 1684, il entra dans la congrégation de l'Oratoire; mais il fut obligé d'en sortir peu de temps après pour faiblesse de constitution. Ayant recouvré ses forces corporelles, il devint, en 1686, vicaire de la paroisse de Saint-Quentin à Louvain, et remplit ces fonctions pendant près de vingt-quatre ans, jusqu'au moment de sa mort. Heeman était un orateur sacré très distingué; il publia aussi quelques petits traités de piété dont nous connaissons les suivants :

1. *Olie der Wysheydt oft Liefde-Voedsel voor de Christene Zielen, vlygende nyt de Lof-Sanghen der heylighe Kercke : Magnificat, Benedictus, Nunc dimittis*, enz. Lovén, Aeg. Denique. 1703; vol. in-16.
- 2. *Troost der sieken oft maniere hoe de pastoors ende priesters sullen vlytelyck de sieke besoecken, weerdiglyck nytreyke de heylighe Sacramenten, ende hun getrouwe-lyck bystaen in den doodstrydt*. Lovén, Aeg. Denique, vol. in-12 de 272 pages.
- 3. *Meditatie op het Canticum van Abacuc*.

E. H. J. Reusens.

Paquot, *Mémoires*, éd. in-12, XI, p. 220-222.

HEEMS (Nicolas), jurisconsulte et professeur de droit, plus connu sous le nom de *Nicolas de Bruxelles* ou *Nicolas de Capella*, parce qu'il était né vers 1470 dans cette ville, probablement dans la paroisse de la Chapelle, mourut à Louvain le 22 juin 1532. Après avoir terminé ses classes latines dans sa ville

natale, il vint à Louvain pour étudier la philosophie et y fut proclamé second à la promotion de la faculté des Arts en 1488. Il fréquenta ensuite le cours de droit, et, après quelque temps, fut chargé, tout en continuant ses études juridiques, de l'enseignement de la philosophie à la pédagogie du Château, où lui-même avait étudié cette matière. Il occupait encore sa chaire lorsque, le 31 août 1502, il fut admis au conseil de l'Université comme membre de la faculté des Arts. Promu au grade de docteur en droit civil le 7 février de l'année suivante, il fut chargé en 1506 du cours des Institutes, et, le 28 octobre 1520, de la première leçon du droit civil. Le 20 avril 1530, il résigna sa chaire, et mourut le 22 juin 1532, à l'âge de soixante-deux ans environ. Son corps fut enterré dans l'église des Augustins, où l'on voyait autrefois une verrière peinte avec son portrait et ses armoiries. Ces dernières étaient de *gueules à trois sautoirs échiquetés de deux tires d'argent, et une étoile à huit rais d'or en abîme*.

Vers l'année 1500, Nicolas Heems avait épousé Marguerite Speelhoven, dont il eut trois filles et un fils.

Il a publié :

Compendium quatuor librorum institutionum secundum ordinem rubricarum, cum inibi contentorum summaria declaratione et terminorum expositione iuris candidatis iuvenibus imprimis conducibile. Lovanii, in ædibus Theodorici Martini Alostensis; vol. in-4^o de 52 feuillets. Cette édition princeps de Thierry Martens fut réimprimée à Louvain par Servatius Sassenus : 1^o en 1544, vol. in-12 de 67 feuillets, auquel est ajouté le *De exceptionibus liber*, d'Antonius Massa (9 feuillets); 2^o en 1552, vol. in-12 de 80 feuillets, plus 11 feuillets pour le traité de Massa.

E.-H.-J. Reusens.

Paquet, *Mémoires*, éd. in fol., II, p. 190. — Valerius Andreas, *Fasti academici*, éd. de 1630, p. 180.

HEEMSEN (*Jean-David*), poète flamand, natif d'Anvers, florissait au commencement du XVII^e siècle. On a de lui un sonnet imprimé en tête des *Goddelicke*

lofsangen de Justus De Harduyn et qui se trouve également dans un recueil de poésies, édité en 1619 chez Guillaume Verdussen, à Anvers et intitulé : *I. D. H. Nederduytsche Poemata, ghedeylt in twee deelen, gheestelycke ende wereldlycke*. Il en est d'autant plus probablement l'auteur que ses initiales figurent au titre. Ces poèmes sont pour la plupart des traductions ou des imitations du latin, du français et des sonnets de Pétrarque. Willems présume que Heemsen, à l'exemple de beaucoup d'écrivains du temps, et notamment de Hooft, se rendit en Italie. L'historien flamand fonde sa supposition sur ce que le poète écrivit des sonnets, et que le contact avec la littérature raffinée du Midi, où le sonnet était alors en vogue, a pu seul lui inspirer le choix de cette forme poétique. Quoi qu'il en soit, ce ne sont certes pas les deux poèmes cités par Willems, et dont la pensée banale est rendue dans une forme pauvre et embarrassée qui donnent du talent de Heemsen une idée assez avantageuse pour nous faire admettre que l'auteur serait allé directement s'inspirer aux sources italiennes.

Emile Van Ardenbergh.

J.-F. Willems, *Verhandeling over de nederduytsche taal- en letterkunde*, I, II, p. 254.

HEER (*Henri DE*), AB HEER, VAN HEER, et non DE HEERS, ABHEERS, DE HER, d'une famille patricienne de Tongres, naquit dans cette ville en 1570, et mourut à Liège vers 1636, premier médecin du prince Ferdinand, médecin des échevins de la cité; de 1608 à 1616, il avait en outre dirigé le service de l'hôpital de Bavière. Ses dispositions studieuses se révélèrent de bonne heure. Il s'appliqua d'abord aux langues classiques et à l'hébreu, puis à la philosophie et aux mathématiques; son goût pour les sciences naturelles et la médecine finit par prévôir. Il acheva ses études dans « une université célèbre de la Germanie supérieure », non autrement désignée, et prit ses grades en philosophie et en médecine. Plusieurs années se passèrent ensuite en voyages : il parcourut l'Allemagne, l'Italie, la France

et l'Angleterre; il s'aventura même en Islande, si l'on s'en rapporte aux vers latins qu'il aurait dictés, selon la tradition, aux amis qui assistèrent à ses derniers moments :

*Eri, anima, i, ninitum creperis exercita curis
Immundi, a puero ad vite spatia ultima, mundi.
Quæstisti in libris lucem, lucrumque; tulisti
Fumos. Lustrasti terras, maria; ultima Thule
Te vixit, stupuitque suo sermone loquentem;
Otonce et gentes alio; sed et illa reliquunt
Te miserum, primi repentem oblitia lapsus...*

Suit une ardente invocation à Jésus. On remarquera que de Heer fait allusion à la connaissance qu'il avait acquise des langues vivantes : il pouvait en effet se dire polyglotte. Mais son but principal, en parcourant le monde, était d'observer les phénomènes de la nature et d'étudier à fond les sciences qui se rattachent à l'art de guérir. Il visita les universités le plus en renom, entra en relations avec leurs professeurs les plus fameux et se livra, pour son propre compte, à des expériences de toute sorte. Dès sa jeunesse, la question des eaux minérales le préoccupa particulièrement : en 1594, il analysa les eaux de Schwalbach; la source de Tillerborn, près d'Andernach, et la *Pliniana* du lac de Côme attirèrent aussi plus tard son attention.

A Padoue, il suivit la clinique d'Hiorace Augenius ; à Montpellier, il fit de l'anatomie. Peu de temps après son arrivée à Paris, Christophe de Harlay, ambassadeur de France en Angleterre, lui proposa de l'accompagner à Londres à titre de médecin privé. Il passa environ dix-huit mois dans cette capitale, où il eut l'occasion d'étudier la peste de 1693.

Rentré dans son pays l'année suivante, il s'établit d'abord à Maestricht. Au bout de quelques mois, Liège l'accueillit à bras ouverts et il n'en sortit plus. Il y épousa la fille de Thomas de Rye, premier médecin d'Ernest de Bavière, et fut honoré du droit de bourgeoisie. Bientôt le prince lui confia le soin de sa santé ; la confiance publique sanctionna ce choix, déterminé par de nombreux succès et par une dignité de caractère qui valut à de Heer des amitiés précieuses ; bref, dit Ulysse Capitaine, il

devint le chef du corps médical liégeois. Sa réputation s'étendit au loin ; mais ce fut surtout à Spa, où il passait régulièrement plusieurs semaines chaque année, qu'elle jeta le plus d'éclat : ajoutons, sans faire tort à ses prédécesseurs Gilbert Fusch, le docteur français Besançon et Thomas de Rye, que nul ne contribua autant que lui à la vogue du *Pouhon*, de la *Sauvenière*, de la *Géronstère* et du *Tonnelet*, et, par conséquent, à l'accroissement de la charmante bourgade ardennaise. Les *Bobelins* (1) y arrivèrent de tous les coins de l'Europe ; Spa se vit le rendez-vous d'une société brillante et choisie, dont Henri de Heer était l'oracle incontesté.

On croyait en ce temps-là aux *panacées* ; aux yeux de notre Esculape, pas une vertu que ne possédât l'eau de Spa,

Laquelle peut faire caller les forces de la mort,
Arrêter son courroux et soupir son effort.
Et tarder le fusau de la Parque qui roule.
Appaiser Cerberus, qui de rien ne se saouille,
Eau qui a la vertu et le pouvoir si fort,
Qu'elle apporte à tout mal assistance et confort.
Et qui d'un effet prompt l'ennuieux chagrin foule ;
Aide une apoplexie, aide une épilepsie,
Un sifflement d'oreille, une carnosité,
Une paralysie, mesmes l'hydropisie.
Aide aux pâles couleurs, gonorrhoe, mal de foy,
A toute obstruction, goutte, colicq, esmoy,
Corrence et autres maux, voire à stérilité (2).

Voilà certes de quoi faire sécher d'envie Fontanarose lui-même. Cependant Henri de Heer n'avait rien du charlatan : rien de plus sérieux que son traité intitulé *Spadacrene* (la fontaine de Spa), destiné à servir de guide aux malades. Cet ouvrage, qui eut une quinzaine d'éditions au XVII^e siècle (les meilleures sont celles de Leyde), fut traduit en français tel quel par l'auteur, et en dernier lieu, plus de cent ans après sa mort, en 1789, corrigé au point de vue chimique et en partie refondu par le docteur Xhrouet (voir ce nom). Henri de Heer mit encore au jour un recueil d'*Observationes medicæ*, dont un certain nombre se rapportent aux eaux de Spa, et qui se recommandent par une méthode sagace et un esprit d'enquête tout

(1) Buveurs d'eau.

(2) Extrait d'une pièce de vers imprimée en tête de la traduction française de *Spadacrene*.

à fait remarquable. Le moral du malade y est étudié comme son physique ; « l'influence des professions, des habitudes, des caractères, du genre de vie, de l'air, des saisons sur chaque sorte d'infirmité », tout y est calculé, dit un biographe compétent. Pour bien apprécier ces mérites, il faut se rendre compte de ce qu'était en général la médecine au commencement du XVII^e siècle.

Henri jouissait paisiblement de sa renommée, lorsqu'un formidable contradicteur se dressa tout d'un coup devant lui : Jean-Baptiste Van Helmont (voir ce nom). Dans la première partie de *Spadacrene*, avant d'aborder son sujet spécial, il avait émis des théories qui lui parurent être visées par l'auteur des *Paradoxa de aquis Spadanis*. Il crut que Van Helmont niait la présence d'un élément acide dans les eaux de Spa ; il se trompait : Xhronet le fit remarquer plus tard. L'attention du médecin-chimiste se portait ailleurs, sur les bulles d'*esprit sylvestre* qui s'élèvent à la surface des eaux de Spa : Van Helmont les expliquait par l'action d'un *ferment* qui fait bouillonner « les eaux intérieures ». Ceci intéressait avant tout la science ; mais le docteur bruxellois avait en même temps l'audace de raccourcir la liste des maladies que les merveilleuses fontaines seraient susceptibles de guérir. De Heer, bien que son nom ne fût pas cité dans les *Paradoxa*, prit ces réserves pour une agression personnelle. Il entra dans une colère bleue, jusqu'à sortir entièrement de ses gonds. Echange de brochures ; nous n'avons pas toutes les pièces du débat ; mais ce que nous en possédons suffit pour en établir le diapason. Au *Supplementum* de son adversaire, le bouillant Tongrois répondit par un *Deplementum* où la violence des invectives dépasse toute créance. Van Helmont porte bien son nom, qui veut dire bouche d'enfer, *Os inferni* ; c'est un demi-âne, *semi-asinum virum*, ou plutôt un âne dans toute la force du terme ; *nam illo asiniorem nulla Arcadia paruit, etc.* ; d'où il résulte incontestablement que les eaux de Spa contiennent telle quantité d'acide et qu'elles guérissent tous les maux. On

voit que de Heer n'était pas tendre envers les gens qui ne partageaient pas son avis : lisez *Spadacrene* ; les auteurs qu'il combat ne sont guère mieux traités que Van Helmont. Sa crudité de langage est parfois rabelaisienne, dans ses descriptions, comme dans ses polémiques ; mais en ce temps-là, ce semble, on n'avait pas l'habitude d'y regarder de si près.

Quelle fut l'issue de l'affaire Van Helmont ? Le biographe cité plus haut s'exprime ainsi : de Heer laissa à ses successeurs le soin de le venger. Le fait est qu'il s'attribua la victoire ; tout est pour le mieux. Ulysse Capitaine extrait de la traduction de *Spadacrene*, publiée en 1630, le passage suivant : « que les fontaines de Spa soient acides, beaucoup d'auteurs l'ont écrit, et de tous ceux qui en ont bu, je n'ai vu personne qui ne l'ait confessé, hormis un chymiste de Bruxelles nommé Jean Helmon, auquel j'ai tellement répondu par un livre particulier, qu'il a quitté sa folle opinion. »

Laissons de côté cette querelle pour rendre justice aux qualités de l'auteur de *Spadacrene* et des *Observationes*. Son érudition solide, sa curiosité à la fois pénétrante et judicieuse, le parti qu'il sait tirer de son expérience personnelle méritent d'être signalés. Nombre de ses remarques ont conservé leur valeur, notamment celles qui ont trait aux lésions internes. Avec son ami et collaborateur Charles d'Ogier (1), il a rendu aussi des services à la chirurgie. Quoique partageant les préjugés de son siècle sur l'intervention du diable dans certaines maladies, il fut en somme un savant sérieux et un praticien des plus habiles, et à ce double titre les historiens de la médecine se sont unanimement fait un devoir de transmettre son nom à la postérité.

Alphonse Le Roy

Broeckx, *Essai sur l'histoire de la médecine belge* — Becdelièvre. — Ul. Capitaine, *Bioq. des médecins liégeois*. — Saumery, Paquot, Villenfagne (*Histoire de Spa*), etc. — Les historiens de la médecine et de la chimie. Albin Hody, *Bibliographie Spadoise*

(1) Son collègue à la cour de Ferdinand de Bavière.

HEER (*Thim. DE*), écrivain ecclésiastique. Voir **DE HEER**.

HEERE (*Jean DE*), architecte, sculpteur et peintre. Voir **DE HEERE** (*Jean*).

HEERE (*Lucas DE*), peintre, antiquaire. Voir **DE HEERE** (*Lucas*).

HEERS (**RAES DE**), ou plus exactement **RAES DE LA RIVIÈRE**, comte de Heers, seigneur de Lintre et d'Aerschot, chef du parti antibourguignon à Liège, sous le règne de Louis de Bourbon, naquit dans la première moitié du xve siècle, probablement au château de Heers, et après une carrière active et agitée, mourut de la gravelle en cette même cité de Liège, le 25 octobre 1477, à peine de retour de l'exil. S'il en faut croire Adrien de Vieux-Bois, il aurait eu une jeunesse orageuse : dérober 15,000 florins à son père, cerner à main armée le manoir où le vieillard se tenait renfermé, ce sont là certes plus que des peccadilles. Heureusement, plus tard, Raes ne céda aux emportements de son naturel qu'au profit de son pays. Aussi habile qu'audacieux et entreprenant, possédant au plus haut degré l'éloquence du tribun, il jeta les fondements de son immense popularité en 1461, lors des troubles que les malversations des procureurs fiscaux firent éclater dans le pays lossain. Organe des plaintes des bonnes villes du comté, il provoqua des mesures contre ces « sangsues » qui suçaient le sang des pauvres. L'évêque s'y prêta d'abord, puis recula; l'affaire s'assoupit; mais le menu peuple y gagna de savoir que dans les moments difficiles, on pourrait compter sur Raes de Heers.

Louis de Bourbon, se croyant tout permis à raison de sa parenté avec Philippe de Bourgogne, s'arrogea des prérogatives incompatibles avec la *Paix de Fexhe*, palladium des libertés liégeoises. Les protestations ne manquèrent pas; il vint un moment où toute transaction parut impossible. Le prince jugea prudent de se retirer à Huy, d'où il lança contre la cité une sentence d'interdit (19 octobre 1461). Alors l'exaspération fut au comble : Raes prêcha la résis-

tance à outrance. Les modérés décidèrent cependant la bourgeoisie à solliciter la médiation de Philippe : ses députés furent très mal reçus et ne rapportèrent que des menaces. Raes triomphait : il eut, à partir de ce moment, tout à dire dans le forum (1); Baré de Surlet, le promoteur de l'ambassade, se tourna lui-même de son côté. On déclara Louis de Bourbon déchu de la souveraineté; les revenus de la mense épiscopale furent mis en séquestre, et Raes de Heers eut mission de désigner un *mambour*. Le prince Marc de Bade, allié à la famille impériale, reçut des États, le 24 mars 1465, le titre de *régent, administrateur et gouverneur du pays*, et fit son entrée solennelle le 22 avril suivant. Raes de Heers, dit Bouille, le promena ensuite par le Condroz et l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Louis XI, roi de France, fut si enchanté de ces nouvelles, qu'il se mit secrètement en rapport avec Raes. Bientôt fut conclue une alliance offensive et défensive. Assurés d'un puissant protecteur et bouillants d'impatience, les Liégeois déclarèrent au duc la guerre à outrance. Raes commanda le corps de troupes qui fut battu à Montenacken, le 19 octobre. La consternation fut d'autant plus grande à Liège, que les princes badois, arrivés avec des auxiliaires pour prendre part à une expédition dans le pays de Herve, avaient décampé tout d'un coup, ne pouvant s'entendre avec les bandes communales mal disciplinées; Louis XI, d'autre part, venait de signer avec Charolais le traité de Conflans (5 octobre); il engageait ses nouveaux alliés à parlementer. Que faire? Le 22 décembre 1466, fut conclue la *piteuse* paix de Saint-Trond, stipulant le rétablissement de Bourbon comme prince et conférant aux ducs de Bourgogne le titre de *mambours perpétuels*. A ces conditions et à d'autres non moins dures, bonne paix aux villes du pays de Liège, *hormis Dinant*, qui avait insulté Charolais!

La cité n'était pourtant point domp-

(1) En 1463, il fut d'ailleurs élevé au rang de bourgmestre, avec Jean de Sart, dit Heiman.

tée. Le peuple se souleva sans penser au lendemain, brisa et souilla les emblèmes de Bourbon, rappela Marc de Bade. Les affaires de Dinant détournèrent pour un temps l'attention du Bourguignon; enfin elle se reporta sur Liège : il se plaignit de l'inexécution de quelques clauses du traité. « Le comte a menti sans vergogne », s'écria Raes en pleine assemblée populaire. On convint de résister : un comité de trois membres, dont notre tribun fit partie, fut nommé pour aviser aux difficultés de la situation; une garde permanente s'organisa sous le nom de *Vrais Liégeois*. Le vieux duc Philippe étant venu à mourir, on s'exalta de plus belle, on affecta de braver son successeur. Raes donna l'exemple; il y eut des scènes très regrettables (voir l'article Louis de Bourbon). La guerre était inévitable : le défi de Charles fut apporté par un héraut tenant d'une main une épée nue; de l'autre, une torche allumée. Raes de Heers et Baré, à la tête des troupes de Liège, rencontrèrent le gros de l'armée bourguignonne à Brusthem, près de Saint-Trond (2 octobre 1567). Ils firent des prodiges de valeur; la journée eût été à eux, sans un mouvement tournant de la cavalerie ennemie. Le désastre fut épouvantable; sept mille Liégeois restèrent sur le champ de bataille, et l'étendard de Saint-Lambert fut rapporté brisé et déchiré. Le duc parut aux abords de la ville, exigeant qu'elle se rendit à discrétion. On céda; le duc promit seulement qu'il n'y aurait ni pillage ni incendie. Raes et ses partisans, au nombre de cinq mille, se sauvèrent par la porte d'Amercœur. Charles parcourut la cité l'épée à la main, ayant à sa droite Louis de Bourbon. Il abattit toutes les anciennes *pair*, se fit proclamer *mambour perpétuel* et enleva le *Péron* du marché pour le transporter à Bruges.

Le sire d'Humercourt, *lieutenant général* du duc, se logea dans la maison de Raes de Heers, dont les biens furent confisqués à son profit. La suite de cette lamentable histoire trouvera place ailleurs; qu'il suffise de rappeler ici qu'après la mort de Charles (1477), Liège recouvra ses privilèges. Bourbon, se sentant

isolé, avait peur. Raes put rentrer dans sa maison et dans ses biens, moyennant un serment de fidélité, qu'il prêta en termes fiers, sans consentir à implorer pardon pour le passé. Il ne survécut que quelques mois à l'amnistie. Son corps fut transporté à Heers. On ne saurait voir en lui un bronillon vulgaire, un « fauteur de troubles », comme l'ont qualifié quelques historiens; il ne saurait être accusé d'avoir poussé le peuple en avant dans des vues d'ambition personnelle; son unique objectif fut le maintien de l'indépendance de sa patrie. Sous ce rapport, c'était un *intransigeant*, une barre de fer. Qu'on lui reproche de généreuses imprudences, soit; mais comme autrefois Varron, après ses défaites, il eût mérité des remerciements pour n'avoir point désespéré du salut de la république.

Alphonse Le Roy.

Adrien de Vieux-Bois. — Ph. de Commynes, I. II, ch. 3. — Bouville, Fisen, etc. — Gachard, *Documents inédits*, etc., I. II. — De Gersache, *Révolutions de Liège sous Louis de Bourbon*. — Polain, *Histoire de Liège*, I. II. — Ferd. Henaux, *Histoire du pays de Liège*, I. II, etc.

HEESE (N. VAN), écrivain. Voir **HESSEN (N. VAN)**.

HEEST (Christophe DE), né à Mons, abbé de Floreffe, élu le 14 août 1677, vicaire général dans les vicairies de Floreffe et de Flandre, ordre des Prémontrés, est mort à Namur, au refuge de l'abbaye, le 6 mars 1686. Il a écrit en latin les *Annales* de l'abbaye de Floreffe, depuis sa fondation par saint Norbert en 1121. Manuscrit in-folio, dont Galliot a tiré la plupart des documents qu'il a publiés sur cette abbaye dans son *Histoire du comté de Namur*, t. IV. Christophe de Heest avait un frère du nom d'Ignace qui lui succéda dans sa charge d'abbé.

Ferd. Loise.

Mathieu, *Biographie montoise*.

HEESTERT (Jean DE), né à Looz, dans l'arrondissement de Tongres, était chanoine régulier de Saint-Augustin. Les particularités de sa vie sont peu connues. On sait qu'il enseignait la théologie, en 1427, au célèbre couvent de

Bethleem, pres de Louvain. On sait aussi qu'il fut pendant douze ans le confesseur des Ursulines de Louvain et qu'il mourut de la peste dans leur couvent, en 1458. Il cultivait la littérature latine et composa un élégant poème en l'honneur des onze mille vierges. Foppens, qui a vu le manuscrit de ce poème, le qualifie de *pulcherrimum*. Raisse, dans sa *Belgica christiana*, se trompe en attribuant ce poème au chartreux Jean Lansperg.

Le chanoine Pierre Impens, cité par Foppens, attribue encore à Heestert un traité intitulé : *De Cæremoniis divini officii in suo ordine*.

J.-J. Thouissen,

Foppens, *Bibliotheca belgica*.

HEESWYCK (*Gaspar-François*, chevalier **DE**), publiciste, né à Liège ou aux environs, dans la première partie du XVIII^e siècle, mourut en cette ville sur la fin de 1783. Son caractère ne nous est connu que par les écrits de ses adversaires, qui le représentent comme « un esprit tracassier et remuant », un avocat véreux, un espion de Cobenzl, un ennemi de la religion et de la patrie. Qu'il fût d'une honorabilité douteuse, il serait difficile de le nier : une pièce officielle lui reproche, entre autres délits, d'être « chargé d'un acte de faux, ainsi qu'il est attesté et déclaré le 28 avril 1764, par devant la cour de justice de Boelhe » (décret des députés du clergé secondaire, du 15 février 1783) ; quant à son patriotisme, lui-même nous en donnera tantôt la mesure.

De Heeswyck est réputé l'auteur de deux brochures publiées en 1764 et 1765 par le comte Guillaume-Joseph de Corswarem, chef de la branche cadette de cette famille. Intitulées respectivement *Déduction des droits incontestables de la maison de Looz*, et *Précis des droits des comtes de Looz*, elles ont pour but de prouver que les Corswarem sont les héritiers légitimes des anciens souverains du pays lossain. En 1790, sept ans après la mort de Heeswyck, cette question reparut sur le tapis ; Guillaume-Joseph reproduisit ses arguments ; enfin, la branche aînée étant venue à s'éteindre en

1792, il n'hésita pas à prendre le titre de duc de Corswarem-Looz, et à soutenir haut et ferme ses prétentions en Allemagne. Il vécut assez pour arriver à ses fins, c'est-à-dire pour se voir admis au nombre des princes qui avaient droit à une indemnité, en échange de territoires perdus sur la rive gauche du Rhin : on lui assigna en souveraineté quelques bailliages dans l'évêché de Munster. L'historien Villenfagne, grand compulseur de chartes, voulut en avoir le cœur net, bien que le débat fût terminé : on doit à cette préoccupation les deux très curieux volumes de ses *Essais critiques*, imprimés à Liège en 1808 : c'est une réfutation en règle des déductions du nouveau duc. Revenons à de Heeswyck.

Ce qui fit grand bruit autour de ce personnage, ce furent deux opuscules publiés coup sur coup au commencement du règne de Joseph II : 1^o *Coup d'œil sur l'Eglise de Liège, fille aînée de celle de Rome, et sur l'avantage qu'elle retirerait d'être gouvernée par un prince autrichien* (Liège, 1781) ; 2^o *Tableau de l'Eglise de Liège avant l'érection des nouveaux évêchés des Pays-Bas autrichiens, faite l'an 1559, sous le pontificat de Paul IV et de Pie IV son successeur, à la sollicitation de Philippe II, roi d'Espagne, avec celui de l'état actuel du monachisme, dans lequel on démontre l'utilité et la nécessité de plusieurs édits de Sa Majesté impériale sur la réforme des ordres religieux tant de l'un que de l'autre sexe, situés dans les Etats de la monarchie autrichienne, et l'injustice des plaintes à la cour de Rome contre ces mêmes édits*. FODE PARIETEM, INGREDERE ET VIDEBIS ABOMINATIONES PESSIMAS QUAS ISTI FACIUNT ILLIC (Liège, 1782 ; dédicace à Joseph II). Ces titres en disent assez sur les tendances de l'auteur, fait observer M. Daris ; mais il importe d'ajouter que de Heeswyck ne se contentait pas de proposer la suppression des couvents : il invitait l'empereur à démembrer le diocèse de Liège et à s'emparer du comté de Looz. On se figure l'effet produit par ces brochures : la dernière eut trois éditions dans l'année. Le prince-évêque crut devoir, à cette

occasion, renouveler les anciens édits sur l'imprimerie et la librairie : zèle inutile. La justice s'émut : Fabry, mayeur en féauté, fut chargé de poursuivre le libelliste. Or, de Heeswyck s'était fait recevoir, le 18 avril 1776, choral dans la collégiale de Fosses; il ne pouvait donc être jugé que par l'officialité. Sans difficulté, sur la demande de Fabry, par l'acte cité plus haut, les députés du clergé secondaire déclarèrent l'accusé déchu de sa choralité. Traduit devant le tribunal des échevins, de Heeswyck chercha un refuge à Namur; mais le prince Velbruck invoqua le traité de 1738 et obtint son extradition. On le ramena sous bonne escorte, on le jeta dans la prison échevinale. Ses adversaires, il faut bien le dire, se montrèrent peu généreux : c'est pendant sa captivité que fut distribué, pour le rendre odieux, le pamphlet d'une violence inouïe qui porte pour titre : *Le Clergé de Liège et l'état monastique vengés du libelle scandaleux de M. le chevalier de Heeswyck*. Lausanne (Liège), 1783 (1). Le prisonnier, dans ces conjonctures, eut l'idée de s'adresser à la chambre de Wetzlar. Celle-ci, le 22 avril, écrivit aux échevins et au prince pour leur demander des informations, et en même temps ordonna que de Heeswyck fût laissé libre de choisir son défenseur. Cette réponse déplut à Velbruck et donna lieu à un conflit. Comme il s'agissait d'un procès criminel, il vit dans le recours de l'accusé à Wetzlar et dans l'intervention des magistrats de cette cour une atteinte portée à la constitution liégeoise. Les Etats, convoqués tout exprès, ne partagèrent pas son avis; il en fut autrement de son conseil privé. Deux députés, Corbion de Fooz et Dethier, durent partir pour Wetzlar, chargés de protester contre la décision des Etats. Mais Velbruck mourut le 30 avril 1784, avant la solution de la question de principe; et de Heeswyck l'ayant précédé dans la tombe, le combat finit faute de combattants. Dans l'état des esprits, cependant, le

souvenir des audaces de l'admirateur de Joseph II ne se perdit point, et il ne serait nullement téméraire de considérer le pamphlet incriminé de de Heeswyck comme le premier coup de tocsin de la révolution liégeoise. Alphonse Le Roy.

Villenfagne, *Essais critiques*. Daris, *Hist. du diocèse et de la principauté de Liège* (1724-1852), t. I^{er}. — Les deux Mémoires couronnés de MM. Francotte et Kuntziger, sur la *propagande des Encyclopédistes français au pays de Liège* (1879). — Beedelièvre (notice inexacte). — Les pamphlets cités.

HEGELSON (Jean DE), panégyriste, poète, naquit à Bréda (ancien Brabant). Exposé, par son attachement au culte catholique, à la persécution, il se réfugia à Liège, où il vécut de son office de prêtre à la cathédrale. Il mourut en 1632.

Il a composé, en vers héroïques, un panégyrique de Ferdinand de Bavière, prince-évêque de Liège. Leodii, 1613, typis Christiani Ouwerx.

Emile Van Arenbergh.

Foppens, *Bibliotheca belgica*, II, 656. — Van Goor, *Beschrijv. van Breda*, p. 305.

HEGRET (Théodore), ou EGRET, peintre paysagiste, né à Malines en 1640, mort en 1722. Elève de Corneille Beerinckx; franc-maître de la Confrérie en 1663. Cet artiste travailla presque exclusivement pour les établissements religieux, où il laissa une grande quantité de ses œuvres, qui toutes ont été dispersées. On citait notamment les toiles que renfermaient l'église de Sainte-Catherine, le réfectoire du prieuré d'Hanswyck, l'église des Carmes déchaussés, le réfectoire des Dominicains et le réfectoire des frères Cellites. Jean-Michel Coxie a quelquefois collaboré à ses grands paysages.

Théodore eut un frère, Pierre, qui fut également peintre, mais dont les travaux sont restés inconnus.

Ad. Siret.

HEIDANUS (Gaspard), mieux connu sous ce nom latinisé que sous celui de Vander Heyden, est l'un des premiers et des plus célèbres pasteurs protestants de la Belgique au XVII^e siècle. Il naquit à Malines en 1530, et mourut dans l'exil à Bacharach, sur le Rhin, le 7 mai

(1). Il parut encore deux brochures intitulées : *Le Tableau examine et Heeswyck ridiculise*; elles ne renferment que de plates injures.

1586. Il appartenait par sa naissance à une famille patricienne. Comme la plupart des cadets de bonne maison, il fut destiné à l'Eglise et fit dans sa ville natale ses études latines. Celles-ci n'étaient pas terminées qu'il déclara à ses parents sa préférence pour la théologie antipapale; c'était chose grave; il fut chassé ignominieusement du toit paternel. Allant droit à Anvers, où déjà alors l'hérésie avait sa principale forteresse, il trouve un savetier qui consentit à le loger dans l'une des soupentes de son grenier. Une nuit, réveillé par un bruit insolite, il regarde à travers la cloison mal jointe et voit son hôte ouvrir un coffre, en retirer un livre et le feuilleter longuement à la lueur de sa lampe. A n'en pouvoir douter Heidanus était chez un membre de l'Eglise réformée d'Anvers. Dès le lendemain il s'en ouvrit au savetier, et, bien que celui-ci fit clairement entendre qu'il y allait pour lui des galères et peut-être de la vie, il s'obstina à professer la foi nouvelle.

Les preuves que donna Heidanus de son savoir et de son courage lui gagnèrent à tel point la confiance de ses coréligionnaires que, dès 1550, il fut appelé par eux au périlleux honneur de les présider et de les guider en qualité de pasteur. Ceux qui avaient rempli cette charge avant lui avaient tous été dénoncés ou surpris par les inquisiteurs. Il échappa à ceux-ci, on ne sait trop comment. En 1555, il fut appelé à Emden par Jean à Lasco, pour être régulièrement consacré comme ministre. Son absence s'étant prolongée au delà de toute attente, Adrien Van Haemstede, qui était resté seul à la tête de la communauté anversoise, écrivit en 1557, au consistoire d'Emden, pour réclamer son collègue, dont l'assistance lui était indispensable, vu le nombre toujours croissant des fidèles. Heidanus fut autorisé à rentrer à Anvers. Il y était à peine de quelques mois, que les inquisiteurs découvrirent sa demeure, la fouillèrent de fond en comble, et, pour se consoler de n'avoir pu le prendre, emmenèrent son hôtesse, qui fut punie suivant la rigueur des placards. La tête du pasteur fut mise à prix,

sans plus de succès. Il ne faut point s'en étonner, ni faire sonner trop haut le patriotique désintéressement de nos populations. L'abdication de Charles-Quint avait donné à la Belgique, en son fils Philippe II, un souverain de toutes façons antipathique, de sorte que ceux-là mêmes qui n'étaient pas gagnés aux idées nouvelles étaient cependant assez hostiles aux Espagnols et aux inquisiteurs pour protéger les protestants.

Le moment vint cependant où Heidanus, ne sachant plus où reposer sa tête, se vit obligé de quitter le pays. Il se rendit, en 1561, à Frankenthal, dans le Palatinat. Il y avait là une colonie nombreuse d'ouvriers flamands qui devait tout à la sollicitude fraternelle et à l'influence de Dathenus. L'explosion de 1566 mit un terme à la douce existence que Heidanus menait dans ce coin oublié de l'Allemagne. Il revint en Belgique, assista, à Anvers, à un synode des églises réformées et se rendit aussitôt après en Flandre. Il prêcha publiquement et avec grand concours de monde d'abord à Axel, le 24 et le 25 août, puis le jour suivant à Hulst. La nouvelle du malencontreux brisement des images l'arrêta court. Le consistoire d'Anvers l'envoya en mission secrète à Audenarde. Il passa dans cette ville tout le mois d'octobre 1566. Nous précisons autant que possible parce que, pour cette période de la vie de notre personnage comme pour notre histoire nationale, les dates ont une grande importance et ne sont pas encore suffisamment fixées. A son retour à Anvers, où il apportait de mauvaises nouvelles, Heidanus fut absorbé par de tristes soins. Il s'agissait d'organiser la répartition des protestants anversois entre les refuges d'Angleterre et d'Allemagne, en tenant compte autant que possible des aptitudes et de la profession de chacun.

Il accompagna au départ, le 15 août 1567, le groupe destiné à Frankenthal, où il avait laissé sa famille. Les adversaires qu'il rencontre cette fois au Palatinat, bien moins redoutables que les inquisiteurs avec leurs bâchers et leurs tenailles en guise d'arguments sans

réplique, sont des anabaptistes également à la recherche d'un asile. Pour prouver que les mêmes malheurs leur donnent les mêmes droits que les réformés, ils ont recours aux discussions publiques. Heidanus nous a laissé la traduction flamande des discours prononcés en 1571, à Frankenthal, dans une dispute de ce genre. Dans l'article Dathenus (voir volume IV, p. 693) nous avons dit quel fut le caractère et la portée de cet événement. Le seul profit qu'en retira notre personnage fut l'honneur d'être appelé quelques mois plus tard à présider, à Emden, le synode de nos églises flamandes. Il rencontra là l'illustre Marnix de Sainte-Aldegonde, avec lequel il présenta au synode un projet tendant à instituer une caisse de secours en faveur des émigrés des Pays-Bas. On ne sait pas au juste lequel de ces deux hommes célèbres en eut la première pensée, mais il nous suffit, après tout, de savoir que la proposition a été faite à la fois au nom des réformés wallons de Heidelberg et des réformés flamands de Frankenthal, pour dire qu'elle fut aussi importante au point de vue politique qu'au point de vue religieux.

C'était le denier de la révolution qui prenait naissance. On sait sa glorieuse histoire. Un quart de siècle plus tard il avait triomphé, en Hollande du moins, du roi d'Espagne et de l'inquisition, qui tenaient cependant à leur disposition tous les trésors du nouveau monde.

D'Emden Heidanus retourna à Frankenthal, où il remplaça cette fois définitivement Dathenus, appelé à Heidelberg en qualité de chapelain ordinaire de l'Electeur palatin. Ce prince tenait notre personnage également en grande estime et le consultait souvent. Il le nomma, en 1574, aumônier en chef de son fils Christophe, qui allait rejoindre le prince d'Orange à la tête d'un corps d'armée. On sait que la bataille perdue de Mooker-Heide, où le comte Louis de Nassau laissa la vie, fut le terme de l'expédition palatine. Heidanus poursuivit cependant la guerre avec les seules armes spirituelles; il courut à Middelbourg, qui avait secoué le joug

espagnol et demandait des pasteurs. Il y prêcha deux fois avec grand succès avant de se rendre, en juin 1574, au synode de Dordrecht. Comme à Emden, en 1571, on lui donna à Dordrecht la présidence. Ce fut vers cette époque qu'il se décida à accepter l'emploi de pasteur à Middelbourg pour être le plus près possible d'Anvers, où il espérait bien que les protestants rentreraient bientôt la tête haute. Ses prévisions ne tardèrent pas à se réaliser. Le synode réformé de Dordrecht l'envoya, en 1578, dans la grande ville marchande des bords de l'Eseant, où il avait débuté dans la prédication vingt-huit ans auparavant. Il en reprit pour ainsi dire possession au nom de l'Evangile, et ne tarda point à y voir arriver son illustre ami Marnix de Sainte-Aldegonde, qui devait être l'héroïque mais malheureux défenseur d'Anvers contre le prince de Parme. Heidanus resta jusqu'au bout à ses côtés et sortit avec lui de la ville, aux termes de la capitulation du 17 août 1585, le cœur ulcéré, la mort dans l'âme. Comme Dathenus, à Gand, il aurait pu s'écrier : « Cette fois la patrie est perdue; ses propres enfants la trahissent et la vendent. » Son énergie fait place désormais au découragement; elle s'évanouit avec l'espoir en des jours meilleurs. On veut l'avoir comme pasteur à Flessingue; il refuse et, la tête basse, retourne dans l'exil pour la troisième fois. A Bacharach, la maladie s'abat sur lui et l'enlève en quelques jours. Cet homme remarquable nous offre un caractère sans tache, sans défaillance; il offre le même front serein aux dangers qui le menacent et aux épreuves qui le visitent; il aimait à tel point sa patrie que l'idée seule de devoir renoncer à la délivrer du double joug qui pesait sur elle suffit pour le tuer.

Il était petit de taille, bien fait de sa personne, d'une physionomie avenante, mais d'une faible santé. On s'en étonne en songeant à tout ce qu'il entreprit et conduisit à bonne fin. On a de lui, outre la traduction flamande du *Protocole du Colloque de Frankenthal*, dont nous avons parlé, des brochures, des

lettres, mais point de volumes, qu'à vrai dire il n'eut jamais le loisir d'écrire. Un livre cependant qu'on peut envisager comme étant à la fois son épitaphe anticipée et son plus bel éloge est le *Psautier de Marnix de Sainte-Aldegonde*, qu'à la prière de l'auteur il se chargea de revoir et de corriger. Ce livre à lui seul nous en dit assez. L'ami et le collaborateur d'un Marnix ne pouvait être un homme ordinaire. Charles Rahlenbeck.

J. W. Te Water, *Kort verhaal der Reformatie van Zeeland*. Middelburg, 1766, p. 388-410. — D. Gerdès, *Introd. in hist. evang. sec.*, XVI, III, 217. — K.-Q. Janssen, *De Kerkhervorming in Vlaanderen*. Arnhem, 1868, I, 73-76. — Notes prises aux Arch. gén. de Belgique dans les liasses dites de l'Audience.

HEIDILON, élu évêque de Noyon et de Tournai en 881. On trouve peu de renseignements sur cet évêque dont la nomination avait donné lieu de longs débats entre Hincmar, archevêque de Reims, et Louis le Débonnaire, roi de France. L'année qui suivit sa consécration fut marquée par le saccagement de Tournai.

A l'invitation d'Heidilon, toutes les reliques du Tournaisis et le trésor de la cathédrale furent rassemblés; on les transporta à Noyon où les Tournaisiens trouvèrent un abri contre les dévastations des Normands.

L. Devillers.

Litteræ Hincmari. — Heriman, *De restaurat. S. Martini*. — Le Vasseur, *Hist. eccl. de Noyon*. — Jean Cousin, *Hist. de Tournay*, 2^e liv., p. 228. — Chotin, *Hist. de Tournai*, t. I, p. 131. — Le Maître d'Anstaing, *Rech. sur l'église cathédrale de Tournai*, t. II, p. 26.

HEIL (*Daniel VAN*), peintre de paysages, d'histoire et d'incendies, né à Bruxelles en 1604 et mort en 1662. On le croit élève de de Crayer. Aucun renseignement sur ce peintre distingué n'est venu jusqu'à nous, et si son nom a été sauvé de l'oubli, c'est qu'on l'a rencontré sous des tableaux faits de main de maître et particulièrement sous des représentations d'incendies traités avec un talent remarquable. Un ancien document le nomme Van Heel et dit qu'il excellait dans la peinture d'histoire. Si ce détail est exact, on peut supposer que ses tableaux aurent été démarqués pour

être donnés à de Crayer. Un tableau d'histoire religieuse et un tableau de famille (portraits) de Daniel Van Heil ou de son frère Jean-Baptiste, ont paru à la vente du prince de Rubempré en 1765 à Bruxelles. Corneille de Bie, dans son *Gulden Cabinet* (1662), fait un grand éloge de Daniel et donne son portrait peint par Jean-Baptiste Van Heil et gravé par Bouttats. Voici l'inscription qui s'y trouve : *Daniel Van Heil est né de Bruxelles lan 1604, est bon peintre en paysages, travaille bien au vif, de mesme les maisons et les villes bruslantes, ce qui se peult cognoistre par beaucoup de tableaux qu'il a fait. Les principaux tableaux cités de Daniel et dont il ne reste plus de traces sont : un Incendie de Sodome et la ville de Troie livrée aux flammes. Le musée de Bruxelles possède de lui : les Plaisirs de l'hiver.*

Ad. Siret.

HEIL (*Léon VAN*), peintre et architecte, frère de Daniel et de Jean-Baptiste, né à Bruxelles en 1605, vivait encore en 1661. Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il peignait d'une façon remarquable les fleurs et les insectes et qu'il fut nommé architecte de l'archiduc Léopold. Il est aussi mentionné élogieusement par de Bie dans son *Gulden Cabinet*, où nous trouvons également son portrait gravé par Bouttats, d'après Jean-Baptiste avec la note suivante : *Leo Van Heil fait bien en illuminature des fleurs et mouches et autres petites animaux au naturel, s'entend fort bien en l'architecture et bastiments de maisons et en perspectives, est né à Bruxelles l'an 1605. Il fut aussi graveur. Le Blanc cite de lui une seule planche : la Kermesse, d'après P.-P. Rubens, in-folio en largeur. Elle doit être rare, car à la vente Weigel, elle fut payée 8 thalers. Un exemplaire de cette gravure se rencontre à la vente Camberlyn (1865), où elle fut vendue 60 francs.*

Ad. Siret.

HEIL (*Jean-Baptiste VAN*), frère des précédents, peintre d'histoire, né à Bruxelles en 1609, vivait encore en 1661. De son temps ses tableaux avaient plus de réputation que ceux de ses frères. Cor-

neille de Bie en fait aussi un très grand éloge et donne son portrait fait par le peintre et gravé par Bouttats avec l'inscription suivante : *Jean-Baptiste Van Heil, bon peintre, inventif en ordonnances de dévotion, poésie et d'autres, fait bien un pourtrait, ce qu'on peult voir à Bruxelles dont il est né l'an 1609 et frère de Daniel et Leo Van Heil, tous trois encor en vie.* Nous ne connaissons aucune de ses œuvres. Nul doute qu'il en existe dans les églises de Bruxelles où elles passent très vraisemblablement pour être de de Crayer. Jean-Baptiste Van Heil n'était pas connu comme graveur ; cependant le *Catalogue raisonné des estampes de la collection de M. De Ridder* (1874) mentionne de lui, page 71, un *d'Andreas Cantelmus, général de l'armée espagnole dans les Pays-Bas. In-f° en hauteur, extrêmement rare.* Nous croyons qu'il y a erreur et qu'il faut voir dans le nom du J.-B. Van Heil le peintre et non le graveur.

Ad. Siret.

HEIMERIC DE CAMPS. Voir VELDE (VAN DE).

HEINS (*Daniel*), plus connu sous le nom de DANIEL HEINSIUS, philologue et poète, né à Gand, le 9 juin (30 mai, v. st.) 1580, mort à Leyde, le 25 février 1655.

La famille Heins était originaire de Grammont. Nicolas, le grand-père de Daniel, y remplit à plusieurs reprises les fonctions d'échevin. Son père, également nommé Nicolas, vint s'établir à Gand, où il devint greffier du conseil de Flandre et épousa Elisabeth Navegheer, dont le père, Pierre Navegheer, était procureur près du même conseil. Daniel fut l'unique fruit de ce mariage.

Le greffier Nicolas appartenait à la religion protestante. Prévoyant la reddition de Gand au duc de Parme, il envoya sa femme avec son enfant à peine âgé de trois ans à Ter-Verre, en Zélande, où il ne tarda pas à les rejoindre. De là la famille partit pour l'Angleterre et séjourna pendant quelques mois à Douvres et à Londres. De retour dans les Provinces-Unies, elle habita successive-

ment Delft, Ryswyck et La Haye. C'est dans cette dernière ville que Daniel reçut la première instruction.

Peu après, ses parents le conduisirent à Middelbourg. Il y suivit, pendant cinq ans, les cours du gymnase, se montrant rebelle à l'étude de la grammaire et de la prosodie, mais s'exerçant beaucoup à écrire en vers et en prose. Ses progrès furent assez rapides pour qu'à l'âge de quatorze ans il pût être envoyé à l'Université de Franeker, pour suivre les cours de droit. Le jeune étudiant montra cependant peu de goût pour la jurisprudence. Ils s'appliquait davantage à l'étude du grec, qu'il aimait avec passion. Aussi lorsque, après six mois de séjour à Franeker, il se fut rendu à Leyde, on le vit beaucoup moins assidu aux cours de droit qu'aux leçons de Bonaventura Vulcanius, le professeur de grec. Son père, qui le destinait au barreau, en éprouva un grand mécontentement et le rappela à la maison. Il se décida cependant, dès l'année suivante, à le laisser retourner à Leyde, où nous le voyons inscrit sur le registre des étudiants, comme élève en droit, le 30 septembre 1598.

Son zèle pour l'étude des lettres et ses qualités aimables le rendirent cher à Joseph Scaliger. Ce grand homme ayant conçu de lui de brillantes espérances, se plaisait à le diriger dans ses études et à soumettre autant que possible aux règles d'une saine méthode la nature indépendante du jeune humaniste. Il se passait rarement un jour que Heinsius ne vint l'entretenir de ses lectures, solliciter ses avis et lui montrer quelque travail littéraire en grec ou en latin. Il dévorait tous les auteurs anciens et s'exerçait constamment à écrire dans les deux langues classiques. Il acquit ainsi rapidement une connaissance fort étendue de la littérature antique et une très grande habileté dans la pratique du style latin. D'un autre côté, ses relations assidues avec Scaliger firent naître entre le maître et l'élève une vive affection ; Scaliger aimait Heinsius comme un père et Heinsius lui voua, pendant toute sa vie, l'admiration la plus profonde et la plus sincère.

Le savoir et l'esprit enjoué du jeune étudiant lui valurent une autre amitié non moins précieuse, celle de Jean Dousa, le premier curateur de l'Université de Leyde. Il fut bientôt reçu dans son intimité et souvent invité au château de Noordwyk, dont Dousa était le seigneur. Sous l'influence de ces hommes distingués sa vocation se décida et, à tout jamais, il se voua aux lettres. Il était cependant encore inscrit comme élève en droit, lorsqu'il publia, en 1600, un premier écrit philologique. Rapheling, faisant paraître une nouvelle édition de *Silius Italicus*, demanda à Heinsius d'y ajouter quelques notes. Il écrivit donc une série de remarques, auxquelles son jeune âge lui fit donner le nom de « jouets Siliens » *Crepundia Siliana*. L'opuscule fut imprimé à la suite du *Silius* de Rapheling (Leyde, 1600, 192 pages, in-12). L'auteur y corrige fréquemment le texte au moyen des leçons du manuscrit de Cologne, que Modius avait fait connaître; il propose aussi une quarantaine de conjectures dont dix environ ont été admises par tous les éditeurs. Il explique plusieurs locutions difficiles ou des usages peu connus, et fait preuve de lectures fort étendues dans la littérature grecque. Plus d'une fois il donne carrière à sa verve poétique et insère dans ses notes des poésies latines ou grecques de sa composition. Ce premier ouvrage fut reçu avec faveur; on le réimprima à Cambridge, en 1646, et Drakenborch le reproduisit encore, au siècle suivant, dans sa grande édition de *Silius* (Utrecht, 1717).

Ayant ainsi donné une preuve manifeste de son savoir et protégé par Scaliger et Dousa, Heinsius fut autorisé au mois de mai 1602, par les curateurs de l'Université de Leyde, à faire un cours d'interprétation de poètes anciens. Il l'ouvrit le 9 septembre par l'explication des odes d'Horace (le discours d'ouverture se trouve dans les *Orationes*, éd. de 1642, n° 32). Son succès fut éclatant. Aussi dès l'année suivante, le 11 mai 1603, Heinsius, qui n'avait encore que vingt-trois ans, fut attaché à l'Univer-

sité comme professeur extraordinaire de poésie, et le 8 août de la même année, les curateurs augmentèrent son traitement d'un tiers, de crainte qu'il n'allât porter ailleurs les fruits de son talent. Il expliqua ensuite de préférence des auteurs grecs, entre autres Théocrite, l'*Electre* de Sophocle, les *Pythiques* de Pindare, la *Vie de Socrate*, par Diogène Laërce (voir *Orationes*, 31, 23, 28, 22, 24). En 1605, on lui permit d'ajouter à son titre de *professor poeseos* celui de *professor linguae graecae*. Le titulaire du cours de grec, Bonav. Vulcanius (voir *Biogr. nat.*, t. V, p. 753, article De Smet), était déjà âgé de soixante-sept ans, et semblait avoir besoin d'être suppléé dans ses fonctions. En 1610, Heinsius devint professeur ordinaire. Deux ans après, il fut autorisé à prendre le titre de *professor politicae*, à condition toutefois qu'il enseignerait cette science par l'interprétation d'auteurs grecs. Il s'acquitta de sa mission en expliquant la politique d'Aristote, mais dès l'année suivante (9 février 1613), il put remettre le cours de grec à Meursius et diriger la jeunesse vers l'art du gouvernement par l'explication d'auteurs latins. Il inaugura ce nouveau cours en interprétant la satire de Sénèque contre Claude, nommée *Apolocynthosis* (voir *Orat.*, 19). Enfin Baudius, le professeur d'histoire, étant venu à mourir le 22 août de la même année, Heinsius fut chargé de cet enseignement le 20 décembre, et il porta dès lors jusqu'à la fin de sa vie le titre de *professor historiarum*. Il ouvrit le cours par un discours sur la dignité de l'histoire (*Orat.*, 13), puis continua l'explication de Florus, que Baudius avait commencée. Il interpréta de même, les années suivantes, Tacite, Suétone et d'autres historiens, prononçant de temps en temps des discours sur des parties intéressantes de l'histoire romaine (*Orat.*, 14, 15, 16, 17, 18, 20). L'affluence des élèves, surtout à ces discours, était telle que la salle ordinaire ne suffisait pas pour les contenir et que le professeur devait les assembler dans le grand auditoire de théologie.

Heinsius captivait, en effet, ses audi-

teurs par la facilité et l'élégance de son langage. Aussi aimait-on à l'entendre encore en dehors de ses cours. En 1604, il fut chargé de prononcer l'éloge funèbre de Dousa; en 1609, il fit un discours éloquent sur la mort de Scaliger; en 1623, il prononça l'éloge de Ph. Cluverius; en 1625, après le décès du prince Maurice, les Etats de Hollande lui confièrent le soin de rappeler ses hauts faits. Le 11 mars et le 21 décembre 1613, il prononça sur la Passion et la Nativité de Jésus-Christ, des homélies, qui furent aussitôt traduites en français (Leyde, 1613, in-4°), et plus tard aussi en néerlandais par Adr. Hoffer (Zierickzee, 1622, in-12).

Tous ces discours, publiés d'abord à l'époque où ils furent prononcés, ou ajoutés aux éditions des poésies de 1606 et 1610, furent ensuite réunis en un volume par les soins de l'auteur et classés selon l'importance qu'il y attachait. Le recueil de 1615 (L.-B. Lud. Elzévir, 551 pages, in-8°) comprend vingt-quatre discours; celui de 1620 (*ibid.*, 556 pages, in-8°) en contient vingt-six; il y a huit discours nouveaux dans l'édition de 1627 (*ibid.*, 661 pages, in-8°), un, dans le recueil de 1642 (732 pages, in-12), qui fut réimprimé sans changement en 1652 et en 1657.

Ces diverses éditions montrent combien Heinsius était estimé comme orateur. On remarquait cependant que son style n'avait pas l'ampleur cicéronienne, mais se rapprochait plutôt de celui de Pline. Isaac Vossius lui reprochait la répétition trop fréquente du relatif *qui* (Morphoff, *Polyhistor*, I, vi, 3. 4). Il y regne aussi de l'enflure.

Le mérite de Heinsius, joint à la recommandation de Scaliger (voir *Scaligeri Ep.*, p. 715, la lettre à Van der Mylen), lui fit conférer d'autres dignités universitaires. En 1607, il succéda à Paul Merula dans le poste de bibliothécaire et remercia les curateurs dans un discours public, qui fut livré à l'impression (*Orat.*, 8). En 1608, il fut adjoint à Vulcanius comme secrétaire de l'Université, et le remplaça définitivement, à son décès, en 1614.

Mais l'activité du jeune professeur était loin de se borner à l'exercice de ses fonctions académiques. Il eut à cœur de contribuer à l'éclat de l'Université par un grand nombre d'ouvrages. En 1603, il fit paraître les œuvres d'Hésiode avec les scolies grecques (*Hesiodi Ascræi quæ extant cum græcis scoliis Procli, Moschopuli, Tzetæ in 'Εῶρα καὶ 'Ημέρας, Jo. Diaconi et incerti in reliqua. Accessit liber singularis in quo doctrina 'Εργῶν καὶ 'Ημερῶν ejusque institutum contra opinionem quæ obtinuit ostenditur. Item notæ, emendationes, observationes et index copiosissimus in Hesiodum ejusque interpretes* (Lugd., Bat. ex offic. Plantin. Raphelingii, 1603, 490 p., in-4°). Il ne chercha pas à améliorer le texte du poète lui-même, mais il apporta un assez grand nombre de corrections aux scolies, qui n'avaient été publiées que deux fois : à Venise (1537), et à Bâle (1542). Le texte grec est suivi d'une introduction sur les *Travaux et les Jours* et de notes (160 pages). Dans l'introduction, Heinsius explique à sa manière le but et l'ordonnance du poème et émet l'avis qu'il ne nous est pas parvenu en entier. Pandore y représente, selon lui, la Fortune. Les notes concernent aussi exclusivement le poème des *Travaux et des Jours*; elles ont surtout pour but de redresser des interprétations erronées des scoliastes. C'est, en somme, une œuvre de peu d'importance, faite d'ailleurs à la hâte, comme il le dit lui-même. Plus tard, il réédita encore deux fois (en 1613 et en 1622) *Hésiode*, avec l'introduction et les notes, mais sans les scolies, sur lesquels reposait cependant le principal mérite de l'ouvrage.

La même année 1603, parut un autre travail de Heins d'une valeur plus considérable. C'étaient des observations sur Théocrite (*Lectionum Theocritarum liber unus*, 147 pages, in-4°), imprimées à la suite du texte qui fut publié avec traduction et scolies, chez Commelin, à Heidelberg. L'auteur y montre de l'esprit et le sentiment de la poésie; elles renferment une cinquantaine de conjectures, dont un tiers constitue des corrections fort heureuses.

En 1607, Heinsius donna une édition des dissertations de Maxime de Tyr, philosophe platonicien du deuxième siècle après J.-C. (*V. C. Maximi Tyrii philosophi Platonici dissertationes XLI græce, cum interpretatione, notis et emendationibus Danielis Heinsii. Accessit Alcinoui in doctrinam Platonis introductio ab eodem emendata et alia ejusdem generis.* Lugd., Batav., ap. Jo. Patium). Il reproduisit à peu de chose près le texte grec tel que l'avait publié, pour la première fois, Henri Etienne, en 1557, mais revit soigneusement la traduction latine de Paci. Le texte et la traduction étaient déjà imprimés, quand il reçut de Casaubon une collation du précieux manuscrit de Paris. Il put encore s'en servir pour les notes (*Dan. Heinsii Notæ et emendationes ad Maximum philosophum* 79 ff., in-8°, non chiffrés). On y trouve à côté des leçons du manuscrit, des observations judicieuses sur les endroits de Platon empruntés par Maxime et une certaine de conjectures, dont plusieurs excellentes.

Heinsius ajouta aux dissertations les fragments des Pythagoriciens avec la traduction de G. Canter, le livre d'Apulée sur le dieu de Socrate et le résumé des dogmes platoniciens composé par Alcinous, autre philosophe du deuxième siècle. Ce résumé avait paru d'abord à Venise en 1521. Peu après, en 1614, l'auteur donna une seconde édition plus correcte de Maxime de Tyr et d'Alcinous, en laissant de côté les fragments des Pythagoriciens et Apulée. Le texte et la traduction sans les notes furent réimprimés à Lyon en 1630 et à Oxford en 1677.

La renommée de l'auteur grandit encore la même année par la publication d'une œuvre grecque jusqu'alors inédite. La Bibliothèque de Leyde possédait en manuscrit une paraphrase de l'*Ethique* d'Aristote, dédiée à Nicomaque. Il la fit imprimer (418 pages, in-4°), en y ajoutant une traduction latine (525 pages). Dix ans après, il en donna une seconde édition et attribua cette fois l'ouvrage à Andronicus de Rhodes, le célèbre péripatéticien, qui

enseigna à Rome du temps d'Auguste. L'exactitude de cette attribution, contestée par Saumaise et quelques autres critiques, a été récemment établie par Mullach, le dernier éditeur de la paraphrase (*Fragm. phil. græc.*, t. III. Paris, Didot, 1881). Le manuscrit de Leyde contenait aussi un petit traité du même Andronicus sur les Passions. Heins le comprit dans son édition et le traduisit également.

Lorsque, en 1610, Pierre Cunæus (*Vander Kun*) ajouta un volume de notes à la nouvelle édition qui fut faite à Hanau des *Dionysiaques* de Nonnus, notre auteur y joignit une petite dissertation sur le mérite de ce poète, dont il s'était jadis occupé avec succès et pour lequel il avait professé autrefois une vive admiration. Il s'attacha à montrer qu'on l'avait eu en trop grande estime et qu'il est de beaucoup inférieur à Homère pour le plan de l'œuvre et les détails du style. Il prouve aussi que l'histoire de Bacchus et la paraphrase de saint Jean sont bien l'ouvrage d'un même écrivain.

Nous voyons ensuite paraître un des meilleurs écrits philologiques de Heinsius : ce sont des notes sur Horace, publiées d'abord en 1610, puis, dans une seconde édition augmentée, en 1612 (120 pages, in-8°). L'auteur raconte qu'Horace lui avait servi de compagnon de route lors d'un voyage en Flandre, où l'avaient appelé, peu auparavant, ses intérêts privés et ses amis. Pendant le temps qu'il séjourna à Gand, il aimait à aller s'asseoir près d'une source voisine de la ville et y lisait Horace, en marquant les endroits qui lui semblaient corrompus ou mal compris. Le fruit de ces méditations se trouve consigné dans ses notes. Heins y fait preuve de beaucoup d'esprit (*præstanti vir ingenio*, dit Bentley, *ad Epist.*, II, 2. 87), mais en cherchant toujours l'originalité, il a donné bien des explications hasardées. Aucune de ses conjectures (au nombre d'une vingtaine), n'a trouvé grâce devant la critique, pas plus que les transpositions qu'il veut faire à la deuxième épître du second livre et à l'*Art poé-*

lique. Les vers 87-140 de la deuxième épître doivent être rejetés selon lui dans la première. Dans l'*Art poétique* il place les vers 83-85 avant 79-82, les vers 86-88 après 89-92 et range ainsi les vers 220-284 : 275-280, 220-250, 281-284, 251-274. Malgré ces hardiesses, les remarques sont très instructives et d'une lecture attrayante.

Aux notes est joint un traité *Sur la Satire d'Horace* (174 pages). L'auteur y expose les rapports qui existent entre la satire et le drame satirique, démontre que le but de la satire est de nature comique et qu'à ce titre Horace doit être préféré à Juvénal. Il le défend enfin contre ceux qui lui reprochent d'avoir attaqué le stoïcisme et justifie sa critique des anciens poètes latins.

Ses études sur Horace amenèrent Heinsius à s'occuper aussi de la *Poétique d'Aristote*. Il crut voir un grand désordre dans les chapitres 6 à 19, qui traitent de la tragédie, et il était persuadé d'y avoir porté remède en les plaçant dans l'ordre suivant : 6, 12, 7, 8, 9, 10, 11, 16, 13, 14, 17, 18, 15, 19. Il fit ensuite imprimer la *Poétique* ainsi arrangée (*Aristotelis de Poetica liber: Daniel Heinsius recensuit, ordini suo restituit, latine vertit, notas adiecit. Accedit ejusdem de tragica constitutione liber, in quo præter cetera de hac Aristotelis sententia dilucide explicatur*. Lugd., Bat., 1611, in-8^o) et ajouta un certain nombre de notes, qui ne lui avaient coûté, disait-il, que quelques heures de travail. Il y fait une quarantaine de conjectures prouvant toutes sa sagacité et son savoir en grec, mais qui n'ont eu, pour la plupart, qu'un succès éphémère. C'est à peine si deux ou trois sont encore admises aujourd'hui. Quant à la transposition, elle n'a jamais trouvé de partisan, mais le soin avec lequel Buhle (préface du tome V de l'*Aristote* de Deux-Ponts, p. 33-48), réfute les arguments de Heinsius prouve l'importance qu'on attachait à ses opinions, alors même qu'on les croyait erronées.

La *Poétique* parut accompagnée d'une dissertation exposant la théorie d'Aristote sur la tragédie (251 pages, in-12).

Elle fut réimprimée, ainsi que la *Poétique*, avec de légers changements en 1643 (*De Tragædiæ constitutione liber. Editio auctor multo cui et Aristotelis de Poetica libellus, cum ejusdem Notis et Interpretatione accedit*. Elzévir, 368 pages, in-12).

Presque en même temps Heinsius livra à l'impression une nouvelle recension des tragédies attribuées à Sénèque (*L. Annæi Senecæ et aliorum tragædiæ serio emendatæ, cum Josephi Scaligeri, nunc primo ex autographo auctoris editis et Danielis Heinsii animadversionibus et notis*. L.-B. Henr., ab. Haestens, 1611, 12 ff., non chiffrés et 584 pages, in-8^o). Il chercha à prouver que trois de ces tragédies (*Hippolytus, Troades, Medea*) avaient pour auteur le philosophe L. Annæus Seneca, que quatre autres (*Hercules Furens, Thyestes, Edipus, Agamemnon*) avaient été composées par le poète M. Annæus Seneca; enfin que les trois dernières (*Thebais, Hercules in Orta et Octavia*) n'étaient sorties de la plume d'aucun de ces deux écrivains et avaient chacune un auteur différent. Après le texte il donne des notes inédites de Scaliger et un recueil de ses propres observations (pages 483-584). Elles se rapportent à toutes les tragédies, à l'exception de l'*Octavie*. Il y fait de fréquents rapprochements avec les pièces grecques roulant sur les mêmes sujets. Il présente, sur une soixantaine de passages, des conjectures dont plusieurs ont passé dans les éditions suivantes et ont même parfois été confirmées par le manuscrit de Florence. Quelquefois il défend le texte établi contre les soupçons de Juste-Lipse. En somme, c'est un bon travail dans lequel l'auteur déploie une grande connaissance de la latinité et de la métrique.

On ne peut dire le même bien de l'édition des œuvres complètes de *Théophraste*, qui parut en 1613, en 508 pages in-folio. Heinsius annonce sur le titre qu'il corrigeait le texte en un nombre infini de passages par conjecture ou d'après les manuscrits (*Theophrasti Eresii græce et latine opera omnia. Daniel Heinsius textum græcæ locis infinitis partim*

ex ingenio, partim e libris emendavit : huius supplevit, male concepta recensuit ; interpretationem passim interpolavit. Cum indice locupletissimo. Lugd., Bat., Henr. ab Haestens). Ce titre promettait trop : le texte des *Caractères* était à peu près celui de la seconde édition de *Casaubon* (Lyon, 1598) ; les ouvrages de botanique reproduisaient la petite aldine, revue en 1552 par J.-C. Camotius. Il y avait bien quelques corrections, mais les fautes d'impression étaient si nombreuses que Schneider et Wimmer, les derniers éditeurs de *Théophraste*, déclarent l'un et l'autre que l'édition de Heinsius est la plus mauvaise de toutes (*omnium pessima*).

L'ardeur scientifique de Heinsius sembla ensuite se ralentir. Il revit la traduction latine de Clément d'Alexandrie pour l'édition publiée à Leyde, en 1616, avec les notes de Sylburg ; mais ce ne fut qu'en 1621 qu'il fit paraître de nouveau une œuvre philologique de quelque valeur. C'était une paraphrase latine des *Politiques* d'*Aristote*, destinée à servir de commentaire continu ; cette paraphrase suivait chaque chapitre de l'ouvrage, dont le texte était accompagné de la traduction latine de Hifanius et de Sepulveda (*Aristotelis Politicorum libri VIII cum perpetua Danielis Heinsii in omnes libros paraphrasi*. Elzévir, 1621, 8 ff. non chiffrés et 1045 pages, avec index non chiffré de 21 pages in-8°). Il ajouta aux *Politiques* le petit traité sur les Républiques, attribué faussement à Héraclide du Pont et les extraits sur les nations que Stobée avait tirés des œuvres de Nicolas de Damas.

Cinq ans plus tard, en 1626, il donna une édition nouvelle des règles et conseils faits par les rhéteurs *Théon* et *Aphthonius* pour les exercices préparatoires à l'éloquence, tels que fables, narrations, chries, lieux communs, comparaisons, éloges. On lisait et expliquait beaucoup, dans les écoles du xvi^e et du xvii^e siècle, les écrits de ces rhéteurs, surtout celui du second, dont les préceptes plus concis étaient accompagnés d'un exemple pour chaque exercice. Le mérite de l'édition de Heinsius consis-

taît surtout en une version corrigée en plusieurs endroits (*Theonis sophistæ progymnasmata accurate emendata ac recensita. Accedit interpretatio latina ita hac editione emendata ut sit nova.* L., B., Elzévir. 1626, 8 ff., 144 pages, in-8°). *Aphthonii sophistæ progymnasmata. Accedit interpretatio, etc.* L., B., Commelin, 1626, 4. ff., 102 pages).

Il donna aussi des soins aux jolies éditions elzeviriennes de Tércence, d'Ovide, de Virgile et de Tite-Live, qui parurent avec la mention *ex recensione Danielis Heinsii*, à Leyde ou à Amsterdam, in-12 : Tércence, en 1618 et en 1635, Virgile, en 1629, 1630 et 1653, Ovide, en 1629, 1630, 1653, Tite-Live, en 1621, 1631 et 1634.

A la première séance du célèbre synode de Dordrecht, le 13 novembre 1618, les commissaires des États choisirent, pour leur secrétaire, Dan. Heinsius, dont la plume facile et élégante semblait devoir leur être d'un puissant secours. Par égard pour les théologiens étrangers, on avait décidé, en effet, de rédiger tous les actes en latin. Heinsius ne s'était jamais mêlé aux querelles théologiques et comptait beaucoup d'amis parmi les remontrants ; il se montra cependant favorable au parti dominant, celui de Gomar. Pendant les discussions, il sortit même de son rôle passif de secrétaire ; dans deux séances différentes il s'anima contre les Arminiens récalcitrants et, frappant la table de toutes ses forces, il s'écria : « Voulez-vous obéir, oui ou non ? » De retour à Leyde, en 1619, il prononça à l'Université un discours contre les remontrants, en prenant pour texte le 9^e verset du chapitre XVII de l'Évangile de saint Jean, et le fit imprimer à un petit nombre d'exemplaires (*Or. De electione*, in-12). Cette conduite lui suscita de vives inimitiés et fit propager des bruits très peu favorables sur son caractère. On l'accusa notamment d'ambition démesurée et d'avarice. Brant prétend même que lorsque les curateurs durent procéder au remplacement des professeurs arminiens, il employa tout son crédit pour obtenir une chaire de théologie, à cause des avantages qui y

étaient attachés. Cela semble assez peu probable ; mais, quoi qu'il en soit, Heins dirigea, dès lors, ses études plus spécialement vers l'Écriture sainte et apprit avec zèle les langues orientales. Le premier résultat de ces travaux fut un ouvrage sur la paraphrase de l'Évangile de saint Jean par Nonnus. Il parut, en 1627, sous le titre de : *Aristarchus sacer, sire ad Nonni in Johannem Metaphrasin exercitationes* (Lugd., Bat., Bonav. et Abr. Elzévir, 56 ff., 551 pages, in-8°). Il montra par de nombreux exemples que Nonnus détruit souvent la noble simplicité du texte ou en altère le sens par des épithètes mal choisies. Plus d'une fois il paraphrase lui-même le texte en vers grecs, pour faire voir comment le poète aurait dû le traduire. Souvent aussi, dit-il, Nonnus n'a pas compris l'évangéliste par ignorance de la langue dont celui-ci s'est servi. Le Nouveau Testament, en effet, n'a pas été écrit dans le grec des auteurs classiques, mais dans la langue en usage chez les juifs grécisés. Cet idiome, formé sur le modèle de la version des Septante, avait emprunté une foule de tournures et d'expressions à l'hébreu et ne peut être compris que par l'hébreu. Heins, à l'exemple de Drusius et de Scaliger, lui donna le nom de *lingua hellenistica*. Il cite un grand nombre de passages mal compris par Nonnus et même par les interprètes de profession, faute de connaissances hébraïques suffisantes. Plus tard, il développa les mêmes idées dans un autre ouvrage concernant le Nouveau Testament tout entier et publia une foule de remarques intéressantes sous le titre d' : *Exercitationes sacre in Norum Testamentum* (Lugd. Bat., 1639, in-fol., réimprimé à Cambridge, 1648, in-4° et in-8°).

Telles sont les œuvres scientifiques de Heinsius. Elles sont d'une valeur bien inégale, mais étonnent par leur étendue et leur variété ; quelques-unes ont conservé de leur importance. Elles ne constituent d'ailleurs qu'une partie de ses écrits. Il composa aussi de nombreuses poésies latines, qui ne contribuèrent pas moins à sa gloire. Sa première

œuvre poétique, écrite en 1602, était une tragédie sur la mort du prince d'Orange, formée d'une série de monologues en style ampoulé. Elle fut publiée, avec quelques pièces de circonstance, en iambes (*Danielis Heinsii Auriacus sire Libertas saucia. Accedunt ejusdem iambi, partim morales, partim ad amicos, partim amicorum causa scripti*. L. B., Andr. Cloucq, 16 ff., non chiffrés et 143 pages in-4°).

L'année suivante, 1603, parut un recueil comprenant trois livres d'élégies, un livre spécial d'élégies, que le poète intitula : *Monobiblos*, à l'imitation de Propertius, et des pièces en hexamètres variés nommées *Syltæ*, à l'exemple de Stace (312 pages, in-18). Ce recueil fut successivement augmenté : dans l'édition de 1606 il comprend 443 pages, celle de 1610 en a 543, celle de 1613, 622. On eut ainsi six livres d'élégies, trois livres de *Syltæ*, un livre d'iambes et des odes. Les *Syltæ* sont des épithalames, des éloges funèbres ou d'autres pièces de circonstance. Heins a séparé, sous le nom de *Manes*, les poésies que lui inspirèrent la mort de Doussa et celle de Scaliger et les vers qu'il écrivit en l'honneur de Juste-Lipse. Plusieurs se distinguent par un sentiment tendre et délicat. Dans le livre d'iambes intitulé : *Hippomanax*, du nom de l'écrivain dont Heins imite le mètre et le genre, il y a du mordant et de la verve. Mais la partie la plus intéressante du volume est formée par les *Elégies*, qui nous introduisent dans la vie réelle du poète. Beaucoup sont consacrées à ses amours. Il s'y montre d'abord épris d'une jeune personne du voisinage, petite et roussette, plus âgée que lui de quelques années (II, 4, 6 ; III, 3, 4) ; il la désigne sous le nom de *Rossa*. Il soupira vainement pour elle pendant six ans (V, 7) ; l'amour de l'argent lui fit préférer un vieillard au jeune et tendre poète (III, 5). Une belle, un peu silencieuse, qu'il nomme *Lælia* et qu'il avait vue à une noce à Domburg, dans l'île de Walcheren, devint son second amour (IV, 3 ; V, 7), mais ses vers pour elle n'eurent pas plus de succès (IV, 7). Dans d'autres élégies il chante Gand, sa

patrie. Il éprouvait de vifs regrets d'en être éloigné par la guerre; son cœur le portait vers sa ville natale, il désirait de finir ses jours dans la petite propriété qu'il possédait dans les environs (I, 1, 4). Quelle fut sa joie quand la trêve de douze ans lui permit d'y rentrer en 1609 (V, 1)! Le voyage qu'il fit alors dans la Flandre et le Brabant est célébré dans plusieurs de ses poésies. Il remercie Gand et Bruges des honneurs publics qu'il reçut (voir préf. *Poem. extempor.*, p. 368, éd. de 1649). Il adresse des poésies à Max. Vriendt, de Gand, Fr. Sweert, d'Anvers, Lernutius, de Bruges, Puteanus, de Louvain, qui lui avaient donné des témoignages d'amitié. Il décrit la source qui sort d'un bois près de Grammont (V, 7), et un Cupidon lançant de l'eau d'une fontaine au labyrinthe de Bruxelles (V, 6). Plus tard, en 1612, il revit encore Gand et fit son éloge en très beaux vers (II, 11, dans l'éd. de 1649). Toutes ces poésies eurent un grand succès; on peut y louer la facilité du style, l'abondance un peu luxuriante des images, des imitations fort heureuses de Properce et d'Ovide. Heins écrivit aussi quelques poésies grecques; il y attachait certaine importance, mais elles sont, en général, assez dures et peu coulantes. Les meilleures sont une cinquantaine d'épigrammes sur les sages et les philosophes de la Grèce. Il les publia en 1613, et les dédia à Grotius (*Peplus Græcorum epigrammatum, in quo omnes celebriores Græciæ philosophi, vita et opiniones recensentur aut exponuntur*. L. B., in-4°).

En 1621, Heins publia un grand poème latin de près de deux mille cinq vers, qui n'eut pas moins de succès que ses œuvres précédentes. C'était une œuvre didactique sur le mépris de la mort, divisée en quatre livres (*De Contemptu mortis libri IV*. L. B., Elzévir, 1621 et 1624, 196 pages in-4°). Dans le premier livre, il expose comment dès cette vie il faut détacher l'âme du corps en domptant les sens et en la portant vers Dieu; dans le second, il développe divers autres moyens de nous prémunir contre la crainte de la mort et prouve l'immortalité de l'âme. Dans le troisième,

il traite de l'éducation du soldat, qui doit toujours être prêt à sacrifier sa vie pour la patrie. Le quatrième livre présente comme le principal remède contre la terreur de la mort, la foi en Jésus-Christ. La beauté de plusieurs passages de ce poème fit une grande impression sur les contemporains. Büchner alla jusqu'à le comparer à l'œuvre de Virgile et Morhoff trouve qu'il a raison (*Polyhistor*, II, 1, 7, 21). Zevecote, cousin de Heins, le traduisit en vers néerlandais (*Verachttinghe des Doots*. Leyde, 1625, 111 p., in-4°). (Dans l'édition des poésies de Zevecote par Blommaert, p. 116-216).

Enfin, en 1632, Heins ne s'acquitta pas une moindre renommée par une tragédie *Herodes infanticida*, ayant pour sujet le massacre des innocents, quoique à l'exemple de Sénèque, il fit un abus exagéré du monologue et envoyât sur la scène, pour effrayer Hérode, Tisiphone et les Furies avec l'ombre de Mariamue, sa femme décédée. Complètement dénuée d'action, cette tragédie ne se distingue que par certaines beautés de style; mais cela suffisait pour la faire lire et même admirer. Couppé en faisait encore ses délices au commencement de ce siècle et en donna une longue analyse dans les *Soirées littéraires*, t. II, pages 23-42.

Les deux derniers poèmes furent ajoutés aux éditions des *Poemata*, qui parurent à Leyde en 1640, à Amsterdam en 1649 et en 1666. Outre les éditions citées nous pouvons encore mentionner celles de Leyde, 1621 et 1631 et celles de Cambridge, 1610, 1613, 1617, in-8°, 1640, in-12.

Heins ne dédaigna pas non plus les Muses nationales. Sous le pseudonyme de *Theocritus u Ganda*, il composa des vers néerlandais pour des recueils d'images et d'emblèmes. En voici les titres sommaires : 1. *Spiegel der doorluchtige vrouwen* (Amsterdam, by J. Hondius, 1606). — 2. *Emblemata amatoria* (Amsterdam, by Dirck Pietersz., 1608). — 3. *Het ambacht van Cupido* (Leyde, 1615). — 4. *Flora of boomgaerd der lieflycke bloemen ende vruchten* (Amsterd., 1615). Chaque image de ces recueils est expli-

quée par huit vers. Dans l'édition des poésies latines de 1610, il avertit le lecteur qu'il a traduit plusieurs pièces de Théocrite en vers flamands, et donne comme spécimen la petite idylle sur la mort d'Adonis. Au carnaval de 1614, il envoya à son ami Scriverius un *Hymnus ofte Lofsanck op Bacchus*, en le priant de ne pas le communiquer à d'autres. Mais loin de suivre ce conseil, Scriverius, avec l'assentiment probable de l'auteur, fit un recueil de la plupart de ses poésies néerlandaises et les publia sous le titre de : *Dan. Heinsii Nederduytsche Poemata, by een vergadert en uytgegeven door P. S.* (Amsterd., by Willem Janssen, 1616, in-4°). Elles furent réimprimées à Amsterdam en 1618 et à Anvers en 1619. Le volume comprend, outre l'hymne à Bacchus et les vers des emblèmes d'amour et du métier de Cupidon, vingt-sept poésies variées, parmi lesquelles quatre imitations de Théocrite, une pièce de vers de Jean Douza et une autre d'Anna Roemer Vischers à l'adresse de notre poète. Plusieurs de ces morceaux sont du genre érotique; *Rossa* est chantée en néerlandais, comme elle l'avait été dans les élégies latines. Les vers sont harmonieux, les images gracieuses, mais on y trouve aussi des longueurs et de l'affectation. D'autres pièces traitent des sujets plus relevés; la principale est celle qui célèbre la mort héroïque de Heemskerk, près de Gibraltar. Heins y abuse un peu de la mythologie, mais le langage est nerveux et plein d'énergie. L'hymne à Bacchus pétille d'esprit; l'histoire du dieu est faite avec entrain; le récit d'Ariadne consolée et la description des heureux effets du vin sont particulièrement réussis. Parfois, l'auteur cédant au goût du temps accumule trop les épithètes et déploie une trop grande érudition.

Peu après la publication de ces poèmes dont les sujets avaient suscité certaines critiques, Heins fit paraître, par l'entremise de son ami, un nouvel hymne en néerlandais d'un caractère tout différent. Il avait pour titre : *Lofsanck van Jesus-Christus, den eenigen ende eeuwigen vrome Godes, met noodelycke uytleggingen*

zoo ghestelicke als weerellicke, nu eerste-lick uygegeven door P. S. (Amsterd., by Janssen, 1616, 18 et 92 pages, in-4°). Réimprimé encore séparément en 1618, cet hymne fut joint en 1622 aux autres poèmes, augmenté de trois nouvelles petites pièces et des vers du *Miroir des femmes illustres*. Il en parut une nouvelle édition en 1650 (Amst., by J. Schipper, 302 pages, in-8°). Dans l'hymne au Christ, Heins expose la divinité de Jésus, la chute de l'homme, les promesses de rédemption et l'alliance avec le peuple d'Israël; il s'étend ensuite sur la naissance, la mort et la résurrection du Sauveur et termine par un cantique de louange, énumérant les propriétés et les noms qu'on peut lui attribuer. Il y a de belles parties dans ce poème, mais ici encore, l'auteur vise trop à l'érudition et a le tort de mettre des allégories païennes dans un sujet qui ne les comporte pas. Le style et la versification méritent de grands éloges. Heins introduisit dans ses vers le rythme et la cadence qui jusqu'alors avaient manqué aux poètes néerlandais. Sous ce rapport il exerça une influence heureuse sur le développement des lettres nationales et cette influence s'étendit même à l'Allemagne. Martin Opitz, le chef de l'école de Silésie, qui avait étudié à Leyde, tenta de réformer la poésie allemande en prenant Heinsius pour modèle. Il traduisit en vers allemands les deux hymnes et plusieurs des petits poèmes et l'imita en plusieurs pièces de ses *Poetische Wälder*.

Plus d'une fois aussi Heins exerça son esprit à des œuvres satiriques ou à des écrits facétieux. Scioppius (Gaspard Schoppe) avait publié en 1607 un écrit mordant et injurieux contre les prétentions de Scaliger à la noblesse (*Scaliger Hypobolimus i. e. Elenchus epistolæ Josephi Burdonis Pseudo-Scaligeri de vetustate et splendore gentis Scaligeranae*. Moguntia, ap. Jos. Albinum, 900 p., in-4°). Scaliger en fut assez affecté pour écrire lui-même une réfutation de l'ouvrage, et Heinsius y ajouta une satire ménagée des plus incisives. Elle a pour titre : *Hercules tuam fidem sive Munste-*

rus hypobolimæus id est Satira Menippæa de vita origine et moribus Gasp. Scioppii (2^e éd., L. B., Jo. Patius, 1608, in-12). L'auteur croit assister en songe au jugement de Scioppius devant Eaque et entendre son histoire de la bouche de la Vérité. Son père était fossoyeur ou plutôt son père est incertain, car Gaspard lui-même se dit être fils d'un chevalier de Franconie, nommé Munster. L'année suivante il lança une seconde satire : *Virgula divina sive Apotheodis Lucretii Vespillonis*. L'histoire de Scioppius y est exposée, devant Rhadamanthe, par son père le fossoyeur. Elle fut ajoutée à la 4^e édition de la première (*Satiræ duæ, etc.* L. B., 455 pages, in-12, réimprimée avec quelques autres écrits sur la question en 1617, ap. L. Elz., 619 pages in-12. La première satire y occupe 103 pages, la seconde 40).

Jac. Primerius, en lui adressant de Douai, en 1607, un volume de poésies, s'avisait de lui demander si un homme de lettres devait se marier et quel choix il lui convenait de faire. Heins répondit par un petit traité plaisant qui fut souvent imprimé (entre autres, en 1618, *Dissertatio epistolica an viro litterato ducenda sit uxor et qualis* avec d'autres opuscula *amœniora*. L. B., God. Basson).

Baudius, affligé d'une méchante femme, venait de la perdre, en 1610, à son entière satisfaction. Son collègue lui adressa, à cette occasion, des iambes un peu lestes, avec une lettre plaisante. Il avait célébré auparavant, par un centon virgilien plus lesté encore, une aventure de Baudius avec une servante (voir le volume de 1618 et *Poem.*, 1649). — Le recueil des discours, à partir de 1615, contient un éloge du pou (*Laus Pediculi*).

Pour se venger des attaques qu'avait provoquées sa conduite à Dordrecht en 1618, Heins décocha contre ses adversaires une satire ménippée, à laquelle il donna le nom d'une satire de Varron : « Je me fie à vous demain, pas aujourd'hui », *Cras credo, hodie nihil*. Transporté en songe dans la lune, il voit tout ce qui se passe sur la terre, et trouve ainsi le moyen, au milieu des critiques

générales, de tomber sur ses ennemis et de justifier ses propres actions. L'opuscule imprimé en 1621, sans nom d'auteur, fut ajouté aux autres facéties dans l'édition de 1629.

Mais la principale œuvre de Heins dans ce genre est l'éloge de l'Âne (*Laus Asini*), qui parut en 1623 (222 p., in-4^o), fut réimprimé en 1629 et en 1633 (*Cum aliis festivis opusculis*, 438 pages, in-12), fut traduit en néerlandais (*Veler wonderens wonderbaerelyck lof, het waere lof des Uyls en des Ezels*. Leyde, 1623, in-4^o; Amst., 1664, in-12), et en français (par Couppé, Paris, an v, in-18). Cet écrit a le tort d'être un peu long, mais les traits ingénieux y abondent. Pour faire l'éloge de l'âne, l'auteur appelle plaisamment à son secours sa vaste érudition. Son client, dit-il, par exemple, a si bien l'esprit de l'homme que, dans un passage d'Aristophane (*Nub.*, 1273), les critiques ne savent s'il faut lire ἀπ' ὄρου ou ἀπὸ νοῦ. Il mêle toujours la satire au panégyrique. Les ânes chez les hommes se rencontrent partout et arrivent aux plus grands honneurs. Les gens instruits ont tort de s'en plaindre, car il faut supporter patiemment ce qu'on ne peut corriger; une tablette trouvée après le déluge, au sanctuaire de Thémis, l'avait prédit, elle portait A.A.F.A.N.S.R.F., ce qui signifiait *Asinos. Asinorum. Filios. Asinorum. Nepotes. Summos. Reges. Fore*. On a tort aussi de critiquer la servilité de l'âne; sous ce rapport les Romains si vantés étaient encore plus ânes du temps de l'Empire.

Par ses divers écrits le nom de Heinsius s'était répandu dans toute l'Europe. On le célébrait comme l'honneur de l'Université de Leyde, le prince des hommes de lettres, l'ornement de son siècle. Sa réputation attirait à Leyde des jeunes gens de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Norvège. Les savants les plus illustres venaient lui rendre visite ou correspondaient avec lui. La république de Venise, flattée d'avoir reçu son éloge (*Or.*, 4), lui envoya en 1621 les insignes de chevalier de saint Marc (voir *Or.*, 5 et 6). Gustave-Adolphe, roi de Suède, le nomma conseiller et historien de son

royaume, lui accorda une pension de treize cents florins et l'invita à venir s'établir en Suède. Urbain VIII, dit-on, (Burm., *Syll.*, ep., t. II, p. 450) chercha à l'attirer à Rome. Mais il préféra rester dans sa patrie, où il reçut d'ailleurs, en 1628, une augmentation de traitement et le titre, avec les gages, d'historiographe de la Hollande et de la Frise occidentale. Ce fut pour s'acquitter de sa nouvelle fonction qu'il écrivit, en imitant le style de Tacite, l'histoire du siège et de la prise de Bois-le-Duc. Cette histoire parut en 1631, en un beau volume in-folio, imprimé avec luxe (*Rerum ad Sylvam Ducis atque alibi in Belgio aut a Belgis, anno CIOIOXXXIX gestarum historia*. L. B., Elzévir, 143 pages et 10 planches) et fut traduit la même année, en français par André Rivet.

Les honneurs dont il était l'objet eurent malheureusement un fâcheux effet sur le caractère de Heinsius. Il devint fier, vaniteux et susceptible. Lorsqu'en 1631, Saumaise eut été appelé à Leyde, il fut on ne peut plus froissé des honneurs et avantages extraordinaires accordés à ce savant. Il en résulta des querelles, dont la faute cependant ne doit pas lui être exclusivement imputée. La nature hautaine, tracassière de Saumaise y avait une large part. C'était lui, en effet, qui aigrissait les disputes et les faisait connaître au monde entier par des polémiques littéraires fort inutiles. En 1636, Balzac publia un discours sur la tragédie d'Hérode. Il reprochait à l'auteur de s'être servi de termes païens tels que Styx, Achéron, Cérès et Bacchus et surtout d'avoir fait apparaître les Furies. Heinsius répondit, la même année, par une lettre à C. Huygens, qui fut éditée par Boxhorn (*Epistola qua dissertationi D. Balsaci ad Herodem Infantidam respondetur*. L. B., Elzévir, 1636, 246 pages, in-8°). Il montrait que les mots incriminés étaient des figures usitées dans tous les poètes chrétiens et que les Furies n'avaient été admises qu'à titre d'allégorie. Le débat semblait clos, quand Saumaise fit paraître, sept ans après, en 1644, une longue épître pour réfuter la

réponse de son collègue (*Cl. Salm. ad Aegidium Menagium epistola super Herode Infantidam et censura Balsacii*. Paris, Dupuis, 1644, 1648; reproduite dans les *Epist. Salm. ed. Ant. Clement*. L. B., 1656, où elle occupe 77 pages, in-4°).

En 1639, dans la préface de son livre *De modo usurarum*, Saumaise s'éleva contre le nom de *Hellenistica*, donné par Heinsius à la langue du Nouveau Testament. Ce Testament, disait-il, avait été écrit dans le dialecte alexandrin, mêlé d'hébraïsmes; jamais il n'avait existé ni peuple, ni langue hellénistique. Au fond, Heinsius avait dit la même chose; ils étaient d'accord sur le caractère de la langue, toute la question portait sur le nom. C'est ce que chercha à faire comprendre, en 1643, Mart. Schoockius, professeur à Groningue, par un écrit anonyme *Exercitatio de lingua hellenistica et de hellenistis*. Aussitôt Saumaise lança un opuscule anonyme plein de fiel, qu'il intitula : *Fusus linguæ hellenisticæ sive confutatio exercitationis de hellenistis et lingua hellenistica*. Sans s'enquérir de l'auteur de l'écrit, il prit un malin plaisir à l'attribuer à Heinsius lui-même; il est écrit, dit-il, *stylo Heinsiano, nullis argumentis, rationibus nihil, id est plane Heinsianis*. Comme appendice il ajoutait *Ossilegium hellenisticæ* (L. B., Joh. Maire, 1643, 390 pages, in-8°). Schoock s'apprêta à répondre. Il avait déjà préparé un *Rogus funeris hellenistici*, quand les curateurs de l'Université intervinrent pour arrêter la dispute. Le 8 février 1644, ils firent promettre à Heinsius d'engager Schoock à ne pas faire paraître son ouvrage, et à Saumaise d'arrêter l'impression de son livre sur *Herodes Infantida*, à Paris. Le premier tint parole, mais la lettre de Saumaise n'en parut pas moins, au grand déplaisir des curateurs, qui firent racheter les trois cents exemplaires existant encore dans le commerce.

Bientôt Heinsius rencontra un nouvel adversaire dans la personne de Jean de Croi, ministre de Beziers, qui autrefois cependant avait pris son parti contre Balzac. Dans une partie de son ouvrage

Observationes sacræ et historicæ in Novum Testamentum (Genève, 1645, in-4°), cet écrivain attaque avec grande vivacité plusieurs opinions de Heinsius, surtout celle qui concernait l'hellénistique. Heinsius se défendit l'année suivante dans un opuscule anonyme intitulé : *Pro D. Heinsio adversus Joannis Croii calumnias apologeticæ necessaria* (L.B., Hier. de Vogel, 1646, 321 pages, in-8°). Si l'on excepte l'éloge funèbre du prince Frédéric Henri qu'il prononça et fit imprimer en 1647, 24 pages in-4°, ce fut là son dernier écrit.

Petit de taille, mais vigoureux, il avait toujours joui d'une excellente santé. Depuis quelque temps il sentait ses forces faiblir et semblait dégouté du travail littéraire comme de ses cours. Il ne les faisait plus qu'imparfaitement. Aussi dès 1642 demanda-t-il d'être promu à l'éméritat, mais il ne put l'obtenir. En 1647, le prince d'Orange intervint personnellement en sa faveur et pria les curateurs de lui accorder un repos bien mérité. A la suite de cette démarche, Boxhorn fut chargé du cours d'histoire et Heins obtint une dispense provisoire, qui lui fut pourtant continuée. En 1653, il fut remplacé dans les postes de bibliothécaire et de secrétaire. Sa santé s'affaiblissait de plus en plus; à la fin il perdit complètement la mémoire, et mourut le 25 février 1655. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. Ant. Thysius prononça son éloge funèbre.

Il s'était marié le 16 mai 1617 avec Erngaert Rutgers, la sœur du philologue Jean Rutgers, d'une famille notable de Dordrecht, et avait eu la douleur de la perdre en septembre 1633. Il en eut deux enfants, une fille Elisabeth, née le 27 août 1618, qui épousa Guillaume Goes, habile jurisconsulte et un fils Nicolas, né le 29 juillet 1620, qui devint plus tard si célèbre et dut en grande partie sa haute valeur à l'éducation de son père. Il avait pour devise : *Quantum est quod nescimus*. L. Roersch.

Extracten uit de resolutiën der curatoren van de Leidsche hoogeschool. (*Dietsche Waranda*, t. VI, p. 438. — Burman, *Syll. Epist.*, t. II, p. 445-481. — Brandt, *Epist. celebr. vir.* — Joh. Cabeliavi, *Epistole ad Heinsium*. La Haye, 1631. —

Lettres de Cunæus, Gadius, E. Puteanus, J. Scaliger, Boxhorn, Baudius, Casaubonus, — Ant. Thysii, *Orat. fun. in obitum Dan. Heinsii* (dans Witten, *Mem. Phil.*, t. II, p. 171-200. — J. Rutgersii, *Var. lect.*, lib. III. — *Alma Acad. Leid.* L. B., 1614, p. 201. — Meursius, *Ath. Batav.*, p. 210. — Sweert, p. 203. — Foppens, t. Ier, p. 126. — Baillet, *Jug. des Sav.*, t. II, p. 79, 238 sv.; IV, p. 259 sv. — Te Water, *Historie der hervormde kerke te Gent*. Utrecht, 1756, p. 149-174. — Siegenbeek, *Geschiedenis der Leidsche hoogeschool* (1829), t. Ier, passim; t. II, 10-15, 90-92. — *Euterpe door Kantelaar en Siegenbeek*, t. Ier, p. 98-206. — Schotel, *Geschied. Letter- en Oudheidk. avondst.*, p. 173 sv. — Witsen Geysbeek, *Biogr. Anthol. en crit. woordenb. der nederd. dichters*, t. III, p. 114 sv. — A. Angillis, *Daniel Heins, hoogleeraer en dichter* (*Dietsche Warande*, t. VI, p. 7. 421, 546). — J.-C. van Hasselt, *over Daniel Heins*, ibid. 136, 256. — Blommaert, *De nederd. schrijvers van Gent*. Gent, 1861, p. 191-209. — L. Müller, *Gesch. der klass. Philologie in den Niederl.* Leipzig, 1869, p. 38, 211. — Bernays, *Jos. Scaliger*. Berlin, 1855, p. 61, 177. — Joekbloet, *Geschiedenis der Nederl. letterk.* Gron. 1874, t. Ier, p. 371. — Nic. Beets, *Gedichten van Anna Roemers Vischer*. Utr., 1881, t. II, p. 3-10. — H. Peerkamp, p. 351. — Fr. Jacobs, art. Heins, dans *Allgem. Encyclop.*, t. II, p. 1-14. — Halm, dans *Allgem. deutsche Biogr.*, t. XI, p. 683. — Van der Aa, *Biogr. woord. der Nederl.*, t. VIII, p. 419-439. — *Album studiosorum Acad. Lugd. Bat.* Hag. Com. 1875.

HEINSBERG (Jean DE), LXXXI^e évêque de Liège, né en 1397, mourut à Curengele le 18 octobre 1459. Il était fils du comte de Heinsberg, seigneur de Lewenberg, et de Marguerite de Jeneppe. Jean de Walenrode étant décédé inopinément à Alken le 28 mai 1419, le chapitre de Saint-Lambert jeta les yeux sur le jeune Heinsberg, archidiaque de Hesbaye, et l'élut à l'unanimité, le 16 juin suivant. Le pape Martin V approuva le choix peu de temps après, si bien que la cérémonie de la joyeuse entrée put être fixée au 10 décembre. Elle fut célébrée avec magnificence, et le héros du jour reçut si bon accueil, qu'il voulut prendre part, le lendemain, à la fête publique. Pour la rendre plus éclatante, il fit dresser au Pré-l'Evêque, contre la muraille de son palais, à l'opposite de la cathédrale, une grande figure de Sirène versant du vin en abondance, ce qui naturellement ne refroidit pas l'enthousiasme de la foule. On rapporte que le prince, en observation dans l'appartement qui avait vue sur la place, s'amusait, de l'intérieur, à remplir lui-même le réservoir. C'était un bon gen-

tilhomme, généreux et chevaleresque, aux manières courtoises et avenantes, ayant le goût des fêtes et des carrousels, en revanche aimant le métier de la guerre autant que les plaisirs : ces avantages personnels et ce caractère ne manquent jamais leur effet sur le peuple. On se disait aussi que Heinsberg était fermement décidé à compléter l'œuvre de Walenrode, qui avait rendu à la cité ses privilèges et ses métiers, supprimés par Jean de Bavière, de sinistre mémoire ; bref, l'allégresse n'était pas de commande, et chacun se berçait de riantes espérances.

Heinsberg ne tarda pas à se mettre en règle sous le rapport spirituel. L'ordre de prêtrise lui fut conféré dès la veille de Noël ; le carême suivant, les suffragants de Cologne, d'Utrecht et de Liège procédèrent à sa consécration épiscopale. Quant au temporel, ce fut seulement le 21 juin 1420 qu'il obtint ses investitures du magistrat de Francfort, d'urgence, en l'absence de l'empereur Sigismond (1).

Il tint d'abord à répondre à la confiance des Liégeois en rétablissant le tribunal des XXII ; seulement il y ajouta une *modération* : les journaliers vivant du travail de leurs mains ne pourraient plus être désormais « commis au dit « office », et les XXII ne seraient plus choisis par les métiers, mais par les maîtres et les jurés. Ces dispositions inattendues indisposèrent le petit peuple ; la dernière déplut aussi à beaucoup de bourgeois, désireux d'avoir voix dans les élections magistrales. Les mécontentements se traduisirent par des querelles et des rixes, qui rendirent indispensables des mesures de police assez sévères.

Heinsberg fit partie, en 1422, de la croisade de Bohême, entreprise, sur la demande du pape, contre les Hussites, commandés par Jean Ziska. L'expédition n'aboutit pas ; l'empereur dut transiger avec les sectaires, et l'évêque de Liège regagner son diocèse suivi d'une troupe moins nombreuse qu'au départ. Il s'y retrouva en présence de la question électorale, qu'il trancha finalement par

(1) HENNAUX, I, II, p. 7.

l'acte du 16 juin 1424, connu sous le nom de *Régiment* ou de *Règlement de Heinsberg* ; les lecteurs qui voudront bien recourir à notre article ERNEST DE BAVIÈRE s'en feront une idée. En deux mots, l'élection directe y était remplacée par une élection à trois degrés, dans laquelle intervenait légalement le prince, le tiers des commissaires-électeurs étant à sa nomination, autant vaut dire à sa dévotion. On murmura sourdement, puis tout haut : la nouvelle constitution communale paraissait inspirée par une tendance oligarchique. Elle reçut toutefois son exécution, et il se fit une accalmie qui dura jusqu'en 1429, date de l'*pacht* du comté de Namur par Philippe de Bourgogne.

Les Liégeois n'aimaient pas les Bourguignons ; Philippe le savait bien. Les Liégeois imputaient à son père la cruelle défaite qu'ils avaient subie à Othée en 1408 ; sans l'appui de Jean sans Peur, pensaient-ils, le Bavaois n'eût su leur résister. L'acquisition du Namurois les effraya : ils craignirent pour leur commerce : le duc pouvait leur couper les communications avec la haute Meuse. Ils se mirent donc à réparer les forteresses qu'ils possédaient de ce côté ; les Dinantais, notamment, relevèrent la tour de Montorgueil, en face de Bouvignes. Philippe protesta au nom de la sentence de Lille (1408), interdisant la construction de places fortes dans cette partie de la contrée ; on lui répliqua que cette sentence avait été annulée par l'empereur Sigismond. Alors Blondeau, capitaine namurois, tenta un coup de main sur Montorgueil : il fut repoussé avec perte ; mais cette entreprise porta au comble l'irritation des Liégeois. Ils s'adressèrent à leur évêque, en ce moment à Bruges, où Philippe donnait des fêtes à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal. Mis en demeure, Heinsberg, en dépit de ses sympathies pour la maison de Bourgogne, dut se faire l'écho des plaintes de ses sujets. Il ne put rien obtenir ; de guerre lasse, il rentra dans sa capitale et convoqua les Etats. On ouvrit des négociations : Philippe fut intraitable. Démolition de la

tour de Montorgueil ; restitution de dix-sept villages qui, selon lui, appartenaient au comté de Namur ; enfin, paiement de 1,500 couronnes de France qu'il prétendait lui être dues par les Dinantais, telles furent les exigences dont il ne démordit pas.

La situation était grave. On apprit que les Bourguignons n'attendaient que le moment d'ouvrir les hostilités. Les Hutois s'emparèrent d'un bateau chargé d'approvisionnements pour le château de Beaufort sur Meuse ; ils se jetèrent sur Beaufort et l'incendièrent. Heinsberg, devenu suspect par ses lenteurs, se vit bien obligé de déclarer la guerre au duc (10 juillet 1430). Les Liégeois ne purent terminer leurs préparatifs qu'au bout de quatre jours ; l'ennemi avait déjà brûlé Fosses et ravagé les villages environnants. En manière de représailles, le château de Golzennes fut pris et rasé, Poilvache démantelé ; le fer et le feu désolèrent les campagnes namuroises. Bouvignes subit un siège ; mais le prince l'abandonna, après quelques pourparlers avec un parlementaire de Philippe. Ce fut une faute : les Bourguignons, sous la conduite d'Antoine de Croy, reprirent aussitôt l'offensive. Une fois de plus, les populations paisibles, qui n'en pouvaient mais, se virent traquées, ruinées, décimées : les deux armées, au lieu de se rencontrer, s'acharnaient contre les chaumières. Le 30 septembre, enfin, fut votée une trêve de deux ans. Des conférences s'ouvrirent à Malines le 16 octobre ; elles traînèrent en longueur, parce que Philippe se sentait mortifié d'avoir été tenu en échec par un si chétif adversaire. Heinsberg fut si bien entortillé, forcé dans ses retranchements ou séduit, qu'en dernière instance, le 15 décembre 1431, il accepta un traité de paix à des conditions humilantes. Les députés de Liège se rendraient à Malines pour y faire des excuses : la tour de Montorgueil serait rasée et ne pourrait être reconstruite ; 100,000 nobles d'or d'Angleterre seraient payés en deux ans au duc ; les prisonniers, de part et d'autre, seraient relâchés sans rançon, et Philippe aurait

à établir, par des actes anciens et authentiques, ses droits sur les villages contestés. Grande fut l'irritation à Liège lorsqu'on y apprit ces nouvelles : l'évêque avait compromis, disait-on, la nationalité liégeoise ; les convoitises bourguignonnes ne s'arrêteraient pas en si beau chemin. Il fallut pourtant s'incliner : on n'était pas en mesure de courir de nouveaux hasards.

Ainsi le jugèrent du moins les partisans du prince ; mais les mécontents, de jour en jour plus nombreux, saisirent avec empressement l'occasion de s'insurger. Impuissants à modifier la situation extérieure, ils crurent avoir facilement raison et du parti oligarchique, et d'un prince que sa condescendance envers Philippe faisait passer pour un *naïve*, c'est-à-dire pour un indolent, un homme sans énergie, tout bon soldat qu'il pût être. Ils réclamèrent la suppression du nouveau *Régiment* et demandèrent que désormais les Etats dirigéassent seuls la politique du pays (1). L'année 1431 fut témoin, à Liège, de collisions sanglantes entre la majorité des corps de métiers et la faction des d'Athin, démagogues hardis et entrepreneurs (2). Ceux-ci eurent le dessous ; le *Régiment*, suspendu lors des élections magistrales de l'année suivante, fut remis en vigueur dès 1433, et une sentence échevinale du 2 avril prononça le bannissement à perpétuité des d'Athin et de leurs principaux adhérents. Leurs biens furent confisqués au profit des *bons métiers* ; défense absolue de leur venir en aide : un bourgeois fut décapité pour avoir communiqué avec un proscrit. Tous les ans, le 6 janvier, jusqu'en 1684, on alluma trois feux de joie sur la place du grand marché, en mémoire de la répression de la sédition des d'Athin.

Quelques années s'écoulèrent sans événements graves ; mais l'horizon était sombre : on vivait à Liège sous l'empire d'une vague terreur. En présence des accroissements rapides de la puissance bourguignonne, qui cernait de toutes

(1) Henaux, t. II, p. 35.

(2) Nous renvoyons le lecteur à l'article ATHIN (Wauthier d').

parts les frontières de la principauté, les bonnes villes se souvinrent de leurs anciens traités d'alliance. Le samedi 19 février 1435, leurs députés renouvelèrent le pacte de la solidarité, au vif déplaisir de l'évêque, qui avait renoué ses relations intimes avec la cour de Bourgogne (1). Il y faisait de longs séjours et ne semblait plus se plaire dans sa turbulente capitale. Ici se place un épisode assez piquant. Heinsberg avait promis un voyage en Terre-Sainte. En 1444, il se rendit à Venise, d'où il fit connaître « à l'empereur de Tunis » son intention d'aller plus loin. Sa lettre était signée : *duc de Bouillon*, qualification qui rappelait le chef de la première croisade et la prise de Jérusalem. On l'avertit charitablement d'avoir à rebrousser chemin, sous peine de s'exposer aux plus grands dangers. Il se dédommagea par un pèlerinage à Notre-Dame de Hal.

Sur ces entrefaites, il s'était formé dans la principauté un parti français. La France seule, disait-on, pouvait sauver l'indépendance de la patrie liégeoise. Charles VII, il est vrai, avait signé le traité d'Arras; mais il avait de bons motifs pour se tenir sur ses gardes, et, dans tous les cas, son intérêt lui commandait de ne pas souffrir une agression du duc contre Liège. Le roi semblait l'entendre ainsi; une convention commerciale le prouva; d'ailleurs, il est certain que des émissaires français se répandirent à Liège, à Huy, à Dinant et ailleurs, fomentant la haine du Bourguignon. Un incident mit le feu aux poudres. Evrard de la Marck, feudataire de Heinsberg pour Rochefort et Agimont, installa tout d'un coup des garnisons françaises dans ses châteaux, recruta des soldats d'aventure et s'avisait, lui tout seul, en 1445, de déclarer la guerre au redoutable duc. Celui-ci rit d'abord, puis s'irrita : il enjoignait à Heinsberg de réduire son vassal; autrement, ajoutait-il, lui-même y aviserait avec son armée. On juge de l'embarras du prince, qui parvint ce-

pendant à recueillir une majorité dans les Etats. Sans perdre de temps, les milices liégeoises partirent pour les Ardenues. Le 25 août, les châteaux ayant capitulé, Evrard dut faire amende honorable, à genoux devant Heinsberg, en présence des troupes. Il avait compté sur l'appui de la France, en d'autres termes, sans son hôte. Il perdit tout, ses forteresses et ses terres : il ne lui resta pas un seul ami à Liège; il en mourut de chagrin.

Heinsberg s'intéressa de moins en moins aux affaires du pays; aussi trois complots ourdis coup sur coup contre sa personne le firent réfléchir. Il voyagea le plus possible, ne négligeant aucune occasion d'étaler son faste. Respecta-t-il toujours sa robe? Un chroniqueur n'hésite pas à dire qu'il aimait un peu trop à *hanter les demoiselles*. Cette coupable inaction, ces habitudes irrégulières, pour ne pas dire plus, acheverent de l'énerver et de le mettre dans la dépendance de Philippe : elles préparèrent les malheurs de la période suivante. Il entra dans les desseins du Bourguignon de préparer l'avenement au trône de Liège d'un prince de sa maison : son choix se porta sur un sien neveu, Louis de Bourbon. Dans un entretien familial, il obtint de Heinsberg que la première prébende vacante serait réservée à ce jeune homme, qui étudiait à Louvain; mais l'évêque ne tint pas ou ne put tenir son engagement, ce qui lui valut d'amers reproches. Décontenancé, le prélat, par simple courtoisie peut-être, répondit qu'il réservait à Louis un meilleur bénéfice. « Lequel? — Le mien! » Ce mot inconsideré ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd.

L'évêque se repentit de son imprudence : il était trop tard. L'idée lui vint de négocier secrètement avec Charles VII et de fortifier ses lignes de défense du côté du Brabant. Philippe, qui guettait ses agissements, jugea le moment venu. Il parvint à l'attirer à La Haye, où l'on allait célébrer de grandes fêtes (novembre 1455). Heinsberg fut reçu comme s'il n'eût jamais été question de rien; mais à l'heure des adieux, le duc changea de ton, revint sur le manque de

(1) Si intimes, qu'il courut des bruits injurieux sur la duchesse. On soupçonna Heinsberg d'être le père du comte de Charolais (Charles le Téméraire).

parole de son hôte et lui fit honte de ses menées clandestines en France et finalement lui tourna le dos. Heinsberg fut conduit au fond du palais, dans une salle tendue de noir, où se tenaient un franciscain portant un flambeau, et l'exécuteur des hautes œuvres, le glaive à la main. « Révérendissime évêque, dit le moine, d'un ton sinistre, le duc n'admet plus de délai : ou résignez sur l'heure, ou songez à votre conscience » (1). Le malheureux se lia par formule et put alors partir pour Breda, d'où il expédia immédiatement au souverain pontife l'acte juridique de son abdication en faveur de Louis de Bourbon.

On ne se doutait à Liège de rien de semblable ; mais la prolongation de l'absence du prince donnait lieu à toutes sortes de commentaires. Le magistrat lui écrivit pour le prier de revenir, s'il voulait s'épargner du chagrin : il finit par comprendre que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire, ses sujets étant gens peu souples. En arrivant, il apprit que le désordre régnait dans le monastère de Saint-Laurent, dont l'abbé était tombé dans le délire : il cassa quelques fauteurs de troubles et tout rentra dans l'état normal ; ce fut le dernier usage qu'il fit de son autorité.

Le duc de Bourgogne avait tout fait pour tenir absolument secrète, jusqu'à l'arrivée des bulles de Rome, l'abdication de Jean de Heinsberg ; malgré ses précautions, la nouvelle en parvint à Liège et y causa une terreur panique. « Nous serons ruinés et malmenés, s'écriait-on de toutes parts ; est-ce que nous allons devenir Bourguignons ? » Ou voulut tenir de la bouche même du prince la confirmation du fait : il dut tout avouer. Aussitôt le chapitre cathédral s'assembla et fit défense de le reconnaître désormais pour évêque. Vainement il essaya de protester, la cour de Rome n'ayant point encore parlé ; ses protégés furent les premiers à se détourner de lui.

Ainsi finit un règne commencé sous d'heureux auspices, mais rendu désastreux par l'indifférence du prince, par

(1) Les chroniqueurs bourguignons ne disent mot de cette scène.

son goût désordonné pour les plaisirs et enfin par sa pusillanimité. Aussi bien Heinsberg manquait de clairvoyance et de sens politique, et il eut le malheur d'être le contemporain d'un Philippe le Bon ; c'est assez dire. — On lui fit une pension de 8,000 florins du Rhin ; il en jouit pendant trois ans, puis décéda obscurément à Curenge. Son corps fut transporté et inhumé à Heinsberg.

Alphonse Le Roy.

Jean de Stavelot. — Zantfliet. — Adrien du Vieux-Bois. — Fisse, Bouille, etc. — Villenfagne, Polain, F. Henaux, de Gerlache, etc.

HEINSBERGH (Thierry de), comte de Looz, né vers la fin du XIII^e siècle, décédé le 17 janvier 1361, commença son règne le 22 janvier 1336. Le comte Louis IV, n'ayant pas de fils légitime, avait institué son héritier Thierry de Heinsbergh, fils de sa sœur et beau-frère d'Adolphe de La Marek, prince-évêque de Liège. Le chapitre de Saint-Lambert nia la légalité de cette donation, en alléguant que le comté de Looz était un *fief masculin* de l'église de Liège, qui, en vertu des privilèges de cette église, devait faire retour au suzerain, en cas de décès du feudataire sans fils légitime. Thierry, repoussant cette prétention, se mit en possession du vaste et riche comté et en obtint l'investiture de l'empereur Louis de Bavière, le 12 avril 1336. Il en résulta de longues querelles, où l'on voit intervenir cet empereur, les papes Benoît XII et Clément V, le comte Guillaume de Hainaut, le comte de Gueldre Thierry et les trois Etats de la principauté de Liège. Les premiers incidents de cette lutte, mollement conduite par Adolphe de La Marek, qui répugnait à dépouiller son beau-frère, n'offrent pas assez d'intérêt pour mériter d'être racontés en détail. Nous nous contenterons de dire que, pendant que les contestations duraient encore, Thierry s'allia avec le duc de Brabant Jean III, dans la guerre que celui-ci entreprit, en 1338, contre le prince de Liège. Il paraît même qu'il poussa les hostilités avec beaucoup de vigueur, car, dès le début de la campagne, son fils Godefroid mit le feu à cinq

villages appartenant au chapitre de Saint-Lambert. Par la médiation de l'archevêque de Cologne, des comtes de Hainaut et de Juliers, la paix entre le duc et l'évêque fut conclue à Montenaeken, le 8 avril, et l'une des conditions de cette paix était que la question de la succession du comté de Looz serait réglée par six arbitres, dont quatre nommés par l'évêque et deux par le duc. Ces arbitres prononcèrent leur sentence à Hasselt, le 18 mai 1338. Ils adjugèrent le comté de Looz à Thierry, à condition de le tenir comme feudataire de l'église de Liège et de remplir envers celle-ci les devoirs d'un fidèle vassal. Ils imposèrent au chapitre l'obligation d'acheter, au prix de 34,000 livres, l'avouerie de Liège, qui était une dépendance du comté de Looz, et la châtellenie de Montenaeken. Thierry se trouvait ainsi en règle vis-à-vis de son suzerain, mais il était loin d'être au bout de ses peines. Trois délégués que le pape Benoît XII avait envoyés à Liège, à la demande des chanoines, furent mécontents de cet arrangement et lancèrent une sentence d'excommunication contre Thierry, son fils Godefroid et tous ses adhérents. Ils lui imputèrent à crime de s'être emparé du comté de Looz, malgré la défense du chef de l'Eglise. Ils avaient, en effet, d'après le désir du pape, ordonné à Thierry de laisser l'église de Liège en possession du comté, jusqu'à ce que l'affaire eût été jugée en cour de Rome. Les membres du chapitre, qui tous, moins deux, avaient adhéré à l'arrangement, avant même qu'il fût conclu, s'emparèrent de cet incident et s'opposèrent à ce que l'évêque donnât l'investiture à Thierry. Celui-ci ayant perdu son fils unique en 1342, ils engagèrent l'évêque à revendiquer de nouveau le comté de Looz; et, comme les négociations échouèrent complètement, ils obtinrent du pape un décret mettant le comté en interdit. Ils eurent bientôt à s'en repentir. En 1343, les habitants de Huy s'étant révoltés et ayant obtenu l'alliance du duc de Brabant, Thierry, dont le tiers-état de la principauté avait imploré l'assistance, se rangea du côté

des rebelles. Heureusement pour les Liégeois, à la demande du comte de Hainaut, l'évêque et le duc nommèrent des arbitres et ceux-ci prononcèrent leur sentence, à Duras, le 8 août 1343. Elle portait, entre autres stipulations, que la décision arbitrale du 18 mai 1338 serait exécutée, que Thierry conserverait le comté de Looz, que les sentences d'excommunication ne seraient plus publiées et qu'on prierait le pape de les révoquer. Les chanoines refusèrent encore une fois leur adhésion à cette sentence, et leur résistance était aussi énergique que jamais, quand Adolphe de La Marck mourut le 3 novembre 1344. Après l'avènement de son successeur, Englebert de La Marck, qui approuvait secrètement les résistances de Thierry, celui-ci s'adressa directement au pape Clément V et se plaignit d'être injustement frappé de peines religieuses. Le pape, répondant à cet appel, envoya à Liège un légat muni de pleins pouvoirs, l'abbé de Saint-Nicaise de Reims, et ce prélat, après une pénible négociation avec les délégués du chapitre, réussit à conclure un traité portant que Thierry conserverait le comté de Looz, comme fief de l'église de Liège, et que ce fief passerait, après sa mort, à ses enfants ou, à leur défaut, à ses frères. Le même jour, 18 juin 1346, Thierry releva son comté du prince-évêque, et cette année même et l'année suivante, il remplit loyalement ses devoirs de vassal en combattant vaillamment, aux batailles de Vottem et de Waleffe contre les milices des villes révoltées de la principauté. Le légat du pape leva les sentences d'excommunication et d'interdit, et, à partir de ce moment, Thierry n'eut plus de démêlés avec le chapitre de Saint-Lambert. La paix était si bien rétablie que, quatre mois après la bataille de Vottem, il donna en engagere à l'église de Liège, moyennant la somme de 26,000 florins, la terre et la châtellenie de Montenaeken, à l'exception du château de Duras. C'était, comme on l'a vu, l'une des clauses de la sentence arbitrale du 18 mai 1338.

Au dehors de son comté, Thierry joua un rôle important parmi les princes de

son temps. On le vit fréquemment intervenir dans leurs intérêts et dans leurs querelles. Le 6 janvier 1345, il conclut avec l'archevêque de Cologne un traité par lequel il ceda à ce prélat le tiers de la seigneurie de Honuef et consentit à tenir les deux autres tiers en fief de l'église de Cologne. La même année, il remplit, avec Thierry de Clèves et Adolphe de Bergh, le rôle d'arbitre dans la lutte engagée entre l'archevêque et les comtes d'Arenberg, de La Marck et de Waldeck. La même année encore, il reçut de l'archevêque la somme de 3,500 mares, pour le rachat d'une rente annuelle de vingt-cinq foudres de vin, que l'église de Cologne devait au comté de Looz; mais Thierry, de son côté, donna au prélat la seigneurie de Gruitrode, en ce sens que lui et ses successeurs la tiendraient en fief de l'église de Cologne. Le 1^{er} septembre 1347, au nom de l'empereur Louis IV, dont il était resté l'ami malgré le décret de déchéance de Clément VI, il donna à Jean de Clèves l'investiture du comté de ce nom. En 1349, il vint au secours de Guillaume, margrave de Juliers, en guerre avec son propre fils, et, de concert avec l'archevêque de Cologne, il réussit à terminer la contestation à l'amiable. Le 17 février de la même année, il renouvela l'alliance qui existait de temps immémorial entre les seigneurs de Heinsbergh et les comtes de Juliers. Six ans plus tard, dans la guerre engagée entre Wenceslas, duc de Brabant, et Louis comte de Flandre, Thierry se fit l'allié du premier et contribua largement à la défaite finale du second. Le 19 février 1357, il obtint de Charles IV, roi de Germanie, une charte de confirmation de tous ses fiefs germaniques.

Thierry mourut le 17 janvier 1361, après avoir légué son comté et ses seigneuries à son neveu, Godefroid de Dalembroeck, fils de son frère Jean de Heinsbergh. Cette succession était loin d'être aussi brillante que celle que Thierry avait recueillie à son avènement. Au début de son règne, en 1336, il s'était assuré le concours d'Arnoul de Rummen, en lui cédant les villages de

Houthaalen et de Zolder. L'année suivante, il avait vendu au comte de Luxembourg, au prix de 100,000 livres, les seigneuries de Virton, d'Yvon et de La Ferté. En 1350, âgé et privé d'enfants légitimes, il avait cédé le comté de Chiny à son frère Godefroid.

J.-J. Thonissen.

Daris, *Hist. des comtes de Looz*, t. 1^{er}, p. 536-534. — Wollers, *Codex diplomaticus tossensis*, p. 263, 327. — Mantelius, *Historia tossensis*, p. 263 et suiv. — Schoonbroodt, *Inventaire anal. et chron. des chartes du chap. de Saint-Lambert à Liège*, p. 178, 179, 181, 185, 188, 189, 192, 193. — Bouille, *Hist. de la ville et du pays de Liège*, t. 1^{er}, p. 363 et suiv.

HEINSIUS (Daniel). Voir HEINS (D.).

HEINSIUS (Pierre), poète, géographe. Voir HEYNS (Pierre).

HELBERT, moine de l'abbaye de Saint-Hubert, né à Liège, vivait au milieu du XI^e siècle, à l'époque la plus brillante de cette abbaye bénédictine, sous le gouvernement du célèbre abbé Thierry 1^{er}.

Helbert excella dans les mathématiques et dans la musique (*in abaco et musicâ triumphantem*, dit le *Cantatorium*). Il était en outre philosophe et théologien, particulièrement versé dans l'Ecriture sainte. Il a laissé un *Commentaire* sur le livre d'Habacuc.

Ferd. Loise.

Cantatorium de l'abbaye de Saint-Hubert, publié par le baron de Reiffenberg.

HELDEMAR (le *Bienheureux*), fondateur de l'abbaye d'Arrouaise, né à Tournai au commencement du XI^e siècle et mort à Arrouaise le 13 janvier 1098. On n'a pas de détails sur la jeunesse d'Heldeмар. Sa vie publique ne commence pour ainsi dire qu'au moment où il se rendit en Angleterre avec le bienheureux Conon, ce qui eut lieu quelques années après la célèbre bataille d'Hastings, livrée le 14 octobre 1066. Guillaume le Conquérant, qui venait de s'emparer de l'Angleterre par ce glorieux combat, appela de différents pays des hommes doctes et pieux pour faire fleurir les institutions monastiques dans son royaume, et surtout dans la nouvelle abbaye qu'il avait fondée au nord-ouest

d'Hastings pour consacrer sa victoire, et qu'il appelait l'*Abbaye de la bataille*. Dès qu'il eut connu Heldemar et Conon qui venaient d'arriver du continent, il les attacha à sa cour comme chapelains. Dégoûtés bientôt du spectacle d'une cour fastueuse, ceux-ci prirent la résolution de quitter l'Angleterre et vinrent jeter les fondements d'une nouvelle abbaye dans la vaste forêt d'Arrouaise, qui commençait près du château d'Encre, au couchant de Papaume, et s'étendait, sur les frontières du Cambrésis et du Vermandois, jusqu'aux sources de la Sambre. Cette forêt, vaste repaire de brigands, fut plus tard défrichée et peuplée de beaux villages grâce à l'influence exercée par le monastère que nos deux saints y élevèrent avec le concours d'un pieux laïque nommé Roger. La fondation eut lieu vers 1090 : l'oratoire fut dédié à la très sainte Trinité, sous le patronage secondaire de saint Nicolas, dont les prodiges récents avaient en ce moment un grand retentissement dans toute la chrétienté. Au commencement, la nouvelle communauté fut gouvernée par un prévôt. Heldemar est signalé comme le premier qui ait rempli ces fonctions, qu'il conserva environ sept ans. Il fut assassiné, avec Roger son compagnon, en 1097 ou 1098, par un des malfaiteurs de la forêt qui s'était introduit traitreusement dans le couvent.

E.-H.-J. Reusens.

De Ram, *Hagiographie nationale*, t. p. 152. — *Acta sanctorum Januarii*, t. p. 830. — Raissius, *Anetarium ad Natales sanctorum Belgii*, p. 4. — Ferreolus Loerius, *Chronicon belgicum*, p. 223.

HELDERBERG (*Jean-Baptiste*), ou VAN HELDERBERG), sculpteur dont le lieu de naissance est encore inconnu. Peut-être ne fait-il qu'un avec Gëry Helderberg, que quelques auteurs font naître à Liège. Dans tous les cas, on ne cite que les œuvres de Jean-Baptiste qui fut reçu dans la corporation des artistes, à Gand en 1683. C'est à partir de cette année qu'il fut nommé sculpteur en titre de la cite gantoise, poste qu'il délaissa en 1693.

C'est notamment à Gand que se trouvent les plus beaux ouvrages de Helder-

berg. Le plus remarquable est le mausolée de Philippe-Evrard Van der Noot, treizième évêque de Gand : ce monument fut exécuté avec la collaboration de Pierre de Sutter et de Boeksent, dont Helderberg fut l'élève. Il est aussi l'auteur du Neptune colossal qui surmontait le portique du Marché-aux-Poissons, à Gand. D'autres églises dans la même ville possèdent des œuvres sorties de son ciseau. Nous citerons : deux bas-reliefs en marbre blanc, de la *Sainte famille*, à l'église Saint-Michel. En 1696, il exécuta pour cette église une chaire de vérité, qui fut détruite en 1794. A Saint-Bavon, on voit de lui, indépendamment du mausolée de Van der Noot, celui de Charles Van den Bosch, huitième évêque de Gand, où l'on distingue la statue de saint Charles Borromée, qui passe pour être le chef-d'œuvre de l'artiste. A l'église Notre-Dame de Saint-Pierre, on remarque les statues des douze apôtres, des quatre Pères de l'Eglise et du Christ ; J.-B. Gilles, d'Anvers, lui vint en aide dans ce grand travail. Enfin, on connaît encore de Helderberg les statues de saint Benoît, de sainte Marie-Madeleine et de quatre autres saints, qu'il exécuta pour l'église de l'importante abbaye d'Eenaeme, près d'Audenarde. Ce travail fut fait en 1724.

N'oublions pas de rappeler ici que notre artiste restaura, en 1707, la statue de Charles-Quint, qui ornait, à Gand, la place du Vendredi, et dont l'auteur était un sculpteur de la ville : Jérémie Picq. On lui doit aussi l'autel et le rétable de la chapelle de la grande boucherie à Gand. Il y plaça deux statues, l'une de saint Roch, l'autre de saint Antoine, mais il jugea à propos de remplacer par un agneau le compagnon traditionnel du saint.

Helderberg avait les défauts et les qualités de son époque. Il était théâtral dans ses compositions, mais il avait du sentiment, et comprenait à merveille le rôle des draperies dans la sculpture.

Ad. Siret.

Chevalier Ed. Marchal, *Mémoire couronné sur les sculpteurs aux Pays-Bas*. — *Messager des sciences historiques*. — *Les Eglises de Gand*, par Kervyn de Volckaersbeke.

HELDT (*Mathieu DE*), connu également sous les noms de *Heldus*, *Heldius* et de *Heldo*, naquit à Arlon, en 1500. La gouvernante des Pays-Bas, Marguerite d'Autriche, l'avait remarqué, dans un voyage qu'elle fit dans le Luxembourg. Elle l'emmena à Malines et le nomma son secrétaire particulier.

En 1538, de Heldt représenta Charles-Quint, en qualité de vice-chancelier, aux pourparlers entamés entre le pape Paul III, l'empereur et les princes luthériens en vue de la convocation d'un concile général. De Heldt avait pour mission spéciale de faire sortir le souverain pontife, en faveur de l'empereur, de la neutralité qu'il gardait entre ce dernier et François Ier. Ces négociations aboutirent à la trêve de Nice. Frappé des avantages que les protestants retireraient de leur coalition, il essaya d'y opposer une ligue catholique, à la tête de laquelle se trouvaient plusieurs princes français. Mais ce projet, désavoué par Charles-Quint, qui n'en avait pas conçu l'idée, n'eut pas de suite.

De Heldt conserva sa dignité sous Ferdinand Ier, qui l'anoblit. Il mourut en 1563. Il eut de sa femme, Madeleine Brand ou Brandis, une fille unique qui fonda à Cologne un couvent des Pauvres-Clares. C'est dans la chapelle de ce couvent que ses restes furent déposés.

J. Nève.

V. Neyer, *Biographies luxembourgeoises*. — Bertholet, *Hist. ecclésiast. et civ. du Luxemb.*, t. VIII. — Lagarde, *Notices sur les Luxembourgeois célèbres*. — Robertson, *Histoire de Charles-Quint*. — Seckendorff, *Recueil de traités*, III, 171.

HELIAS (*Edmond*), fils d'Adrien et de Françoise De Keysere, fut reçu moine à l'abbaye de Baudeloo, à Gand, le 23 novembre 1710 et y enseigna la théologie. On a de lui un ouvrage de controverse religieuse, en flamand, intitulé : *Vijf waerheden voorgesteld om alle menschen kragtelijk op te wekken tot een levende en alleen saligmakende geloove van de Roomsche Kerke, etc.* Tot Audenarde, bij Petrus-Joannes Vereecken, woonende in den Bourg, bij het Begynhof, 1754, in-8°, 512 pages.

Emile Varenbergh

Blommaert, *De nederduitsche schryvers van Gent*.

HELIAS D'HUDDGHEM (*Robert-Emmanuel-Adrien-Ghislain*), juriconsulte, né à Gand le 1^{er} mai 1792, décédé dans la même ville le 31 janvier 1851, appartenait à une famille qui, depuis longtemps, avait fourni des magistrats distingués à la Flandre. A l'âge de vingt-six ans, il fut nommé, en 1817, juge du tribunal de première instance à Audenarde, et, deux ans plus tard, il passa à Gand en la même qualité. Devenu président du tribunal de Gand en 1830, il fut élu membre du Congrès national issu de la révolution belge, et eut une part active aux travaux de cette illustre assemblée qui élaborait notre pacte fondamental. « Il y prit, comme toujours, à cœur », dit l'orateur qui prononça son éloge funèbre, « les intérêts des Flandres, » et principalement ceux de la ville de « Gand; car c'est à ses démarches, à son « insistance, à sa persévérance surtout « que cette ville est en grande partie « redevable de l'institution de la cour « d'appel des deux Flandres. » Il ne faut donc pas s'étonner si, lors de l'organisation judiciaire qui eut lieu en 1832, Helias devint président de chambre à la cour d'appel de Gand; il continua, néanmoins, pendant plusieurs années à siéger à la chambre des représentants. Ces travaux parlementaires et juridiques lui valurent la décoration de la Croix de fer et, le 7 août 1843, de celle l'ordre de Léopold. Il fut, de plus, élu conseiller communal de Gand le 23 août 1848. Toutes ces charges ne l'empêchèrent pas de remplir, jusqu'à sa mort, les fonctions de président à la cour d'appel.

Il avait épousé en premières noces, le 11 mai 1835, Hélène-Marie-Ghislaine Kervyn, dont il n'eut point de postérité, et en secondes noces, le 26 juin 1843, Angélique-Hyacinthe van der Bruggen, qui lui donna un fils.

Aux mérites d'homme politique et de magistrat, Helias joignait aussi un talent d'écrivain instruit et judicieux. Nous avons de lui :

1. *De l'Administration de la justice aux Pays-Bas sous le ministère de Van Maanen, avec une analyse des principaux*

procès criminels politiques et des autres persécutions depuis 1815 jusqu'au 25 août 1830. Gand, Van Ryckegegem-Hovaere, 1830; vol. in-8°. — 2. *Précis historique des institutions judiciaires de la Belgique depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce jour.* Bruxelles, Tarlier, 1831; brochure in-8°. — 3. Il a laissé en manuscrit un grand travail (dont le no 2, *Précis historique*, ne formait, pour ainsi dire, qu'un premier essai) intitulé : *Institutions judiciaires de la Belgique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.* On trouve, dans le *Messager des sciences historiques*, 1851, une analyse très complète de cet ouvrage. E.-H.-J. REUSSENS.

Messager des sciences historiques, 1851, p. 417-426, où l'on trouve le portrait d'Helias. — Kervyn de Volkaersbeke, *Hist. genealogique et heraldique de quelques familles de Flandre*, art. Helias d'Huddeghem.

HELIAS D'HUDDEGHEM (Emmanuel-Marie-Adrien-Ghislain), écrivain ecclésiastique, né à Gand le 1^{er} avril 1793, décédé dans la même ville le 5 février 1830, entra au séminaire de Gand en 1811, au moment même où Napoléon I^{er}, irrité de l'insuccès du soi-disant concile national de Paris, se mit à persécuter les évêques qui avaient résisté à ses desseins impies. Mgr de Broglie, évêque de Gand, fut particulièrement l'objet des vexations les plus odieuses. Tous les élèves de son séminaire furent envoyés en exil. Helias eut alors l'occasion d'affirmer son courage en même temps que sa foi. Désigné *garde d'honneur*, avant qu'on eût statué sur le sort de ses compagnons d'étude, il parut, le 17 août 1813, revêtu de l'uniforme de la nouvelle milice devant le préfet Desmoussieux, et, dégradé à l'instant même sans doute à cause de sa fermeté, il fut transporté à Paris et écroué à la prison de Sainte-Pélagie. Peu de temps après, tandis que ses compagnons du séminaire souffraient à Wesel sur le Rhin, il fut dirigé sur Bayonne et incorporé dans l'armée du Midi, où il contracta le germe de la maladie qui le conduisit au tombeau à un âge peu avancé. Il ne reentra dans sa famille qu'après la chute de Napoléon en 1815. Il devint alors pro-

fesseur au collège d'Alost, et plus tard, c'est-à-dire en 1821, professeur d'Écriture sainte au séminaire de Gand. Pendant sa carrière professorale, il s'appliqua avec ardeur à l'étude des sciences sacrées, et réédita plusieurs ouvrages utiles et estimés, entre autres le *Breviculus modernorum controversiarum de Ecclesiæ catholicæ hierarchia*, imprimé en 1825, chez Van der Schelden, à Gand. Il prit aussi une part très active à la publication du *Synodicum belgium*, préparé par le docteur Van de Velde, et heureusement mis au jour par Mgr de Ram. Celui-ci rend publiquement à Helias l'hommage qui lui était dû, lorsque, en tête de cette collection précieuse il dit : « Non seulement cet ami » si cher et si dévoué (Helias) voulut » partager avec moi le travail qu'exigeait une telle publication; mais, ce » qui plus est, jamais peut-être le *Synodicum* n'eût vu le jour, si, le premier, » depuis la mort du docteur Van de Velde, il n'eût songé sérieusement à » conserver et à publier ces documents. » Ce fut à lui que les héritiers de l'illustre docteur confièrent le recueil de » ces précieux matériaux. »

E.-H.-J. REUSSENS.

L'Écho des vrais principes, VII, p. 315-318. — Van der Moere, *De jonge Lerieten van het seminarie van Gent*, Brussel, 1856, in-8°.

HELIGER (Pierre), souvent cité sous le nom de *Heligerius*, chanoine régulier du prieuré des Augustins de Tongres, ne nous est connu que par un opuscule qu'il écrivit au commencement du XVII^e siècle, sous ce titre : *Armoriolum veritatis, in quo solide convincitur D. Augustinum canonici ordinis, non eremitarum, institutorem esse* (Lovanii, Van Dormael, 1531; 74 pages in-12). La préface est datée du 4 juillet 1508. Quoique l'auteur ne brille guère par une grande érudition et que le sujet se rattache à une querelle monacale depuis longtemps oubliée, son livre peut encore être utilement consulté par les publicistes qui s'occupent de l'histoire des ordres religieux.

J.-J. THONINEN.

Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. II, p. 982. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'hist. littér. des Pays-Bas*, t. I^{er}, p. 140 (édit. in-fol.).

HELLE (*Jean DE*), HEYLEM ou HEYLEN, orfèvre et graveur de sceaux, peut-être aussi de monnaies, né dans le dernier quart du xive siècle, mort à la fin de la première moitié du xve. Bien qu'on ignore la localité où il vit le jour, on est, par plusieurs raisons, en droit de croire que Jean de Helle appartient par sa naissance au territoire de l'ancienne Belgique. Il habitait Bruxelles et exerçait dans cette ville sa double profession d'orfèvre et de graveur. On le trouve cité dans les documents de 1425 à 1436.

Il grava pour Jean IV, duc de Brabant, le sceau qui fut apposé, le 19 juillet 1425, à l'acte par lequel le duc cédait, à son cousin Philippe le Bon, l'administration des provinces de Hollande, de Zélande et de Frise, et reçut pour ce travail la somme de 18 couronnes de France.

Le 4 août 1430, Philippe de Saint-Pol, successeur de Jean IV, mourut, laissant à Philippe le Bon son héritage. Philippe le Bon fut inauguré le 5 octobre suivant, et pour obéir aux prescriptions de sa *joyeuse entrée* ou charte constitutionnelle, il dut avoir un sceau pour le Brabant. Il s'adressa à Jean de Helle, qui lui avait déjà fait un sceau provisoire. Sur les ordres du duc, qui fit en cette occasion preuve de parcimonie, l'artiste modifia son œuvre précédente en y ajoutant l'écusson du Brabant. Ce sceau était d'or fin et attaché à une chaîne de même métal. Vredius l'a figuré à la page 85 de son ouvrage *Sigilla comitum Flandriæ*.

La troisième et la quatrième œuvre connue de notre graveur consistent en le grand sceau dit de Brabant et son contre-sceau, qui furent exécutés vers la fin de l'année 1430.

Il fit encore : deux signets, à l'aide desquels le prince scellait les affaires courantes ; deux sceaux et un contre-sceau que reproduit Vredius, aux pages 80 et 87 de son livre ; le fameux sceau de l'ordre de la Toison d'Or, que Philippe avait fondé à Bruges ; enfin, en 1434, deux autres sceaux sur lesquels figurent l'énumération entière des

divers titres du duc, et cinq signets : un pour le chancelier, un pour Jean de Hornes, drossard, deux autres pour Edmond et Ambroise de Dynter et le dernier pour Dreux van der Vacquerien, secrétaires de Philippe le Bon. La gravure de ces dernières pièces lui fut payée 76 livres. A partir de 1436, on perd, à la fois, et la trace de ses œuvres et celle de son nom.

Jean de Helle fut un artiste d'un talent incontestable. Les quelques sceaux que l'on sait avoir été gravés par lui sont, à en juger par leur reproduction, d'un travail achevé et surtout remarquables par le modelé, la finesse des détails et la richesse de l'ornementation.

Fréd. Alvin.

A. Pinchart, *Recherches sur la vie et les travaux des grav. de méd., de sceaux, etc.*, t. I^{er}, Brux., 1858, in-8°. — *Revue belge de numismatique*, t. VI, 1850, p. 168.

HELLEBAUT (*Jean-Baptiste*), avocat et professeur de droit, fils de Guillaume et de Marie Minne, naquit à Gand, le 1^{er} août 1774, et mourut en cette ville, le 27 octobre 1819. Jeune encore, il entra en qualité de compositeur typographe dans l'atelier de l'imprimeur Spillebaut, à Gand, puis il devint correcteur dans l'imprimerie de P. De Goezin en la même ville. Après avoir terminé ses humanités en partie chez les Augustins et en partie au collège royal à Gand, il se rendit à l'université de Louvain, où il fut proclamé *primus*, lors de la promotion générale en philosophie (20 août 1793).

Un si beau triomphe lui valut une réception splendide dans sa ville natale. Bientôt les invasions des armées françaises le surprirent au milieu de ses études, qu'il continuait à Louvain. Les vainqueurs supprimèrent l'université de cette ville (1797), quand il n'avait pas encore terminé son cours de droit. Hellebaut, seul et abandonné à lui-même, se réfugia chez un ami, et continua ses études chez lui ; il fut son propre professeur. Enfin, doué d'une instruction solide, notre étudiant se fit admettre au barreau de sa ville natale en vertu de la loi du 22 ventôse an XII de la république

française. Ce qui ne l'empêcha d'accepter, en 1797, une place de professeur de mathématiques à l'école centrale du département de l'Escaut et une position dans l'administration municipale de Gand. Il y fut en quelque sorte, la cheville ouvrière de ce corps.

Après la suppression de l'école centrale (1804), Hellebaut s'occupa plus activement du barreau, où il eut les plus grands succès, grâce à son instruction solide et à son éloquence. Il contribua aussi par son influence à maintenir, dans sa ville natale, la bibliothèque et le Jardin Botanique dépendants de la ci-devant école centrale.

Lorsque Guillaume 1^{er}, roi des Pays-Bas, eut créé l'université de Gand, Hellebaut fut appelé (1816) à y enseigner le droit civil, la pratique du droit et la statistique. Une excellente mémoire, une érudition solide, une grande facilité d'élocution firent les succès de son cours.

Il ne s'occupait pas exclusivement de jurisprudence : il aimait aussi les auteurs classiques, les littératures néerlandaise, anglaise, italienne et française.

Les études de l'art ne lui étaient pas étrangères. A ce titre, il fit partie de plusieurs sociétés scientifiques et artistiques : peu de distributions de prix se firent à l'Académie des beaux-arts de Gand, sans qu'il n'y prononçât un discours. On le voit figurer à peu près à toutes les solennités de ce genre dans sa ville natale. Malgré cette activité, peu de ses discours sont parvenus jusqu'à nous. On a imprimé seulement ceux de 1802, 1804, 1806, 1808, 1814 et 1817, et un discours prononcé lors de la distribution des prix aux tisserands cultivateurs des communes rurales en 1811. Ces discours devaient être imprimés en un volume, dont les *Annales Belges* firent l'annonce en 1819; mais ils n'ont jamais paru. Schraut en a imprimé un, écrit dans un langage correct et élégant. Hellebaut prit aussi part à la rédaction d'un factum ou mémoire, facétie joyeuse à propos de deux têtes, l'une de plâtre, l'autre de marbre, de

Jean Van Eyck. Cet écrit, de 105 pages, imprimé à Gand en 1802, est d'une extrême rareté. En 1810, il publia : *Réduction très aisée des monnaies de Brabant, Liège et Hollande en monnaie décimale, selon le décret du 18 août 1810.*

Dans les *Annales Belges des sciences, des lettres et des arts* de 1819, il a inséré un compte rendu de l'exposé de la situation administrative de la Flandre orientale. A la suite d'un voyage entrepris, en compagnie d'un ami et de quelques-uns de ses élèves, il en écrivit la relation en flamand. A propos de la traversée d'Utrecht à Amsterdam, il parodia la satire d'Horace : *Egressum magna me excepit Aricia Roma*. Cet écrit est aussi d'une grande rareté. Hellebaut était aimé de ses concitoyens et de ses élèves; et sa mort fut un véritable deuil pour toute la ville de Gand. Il y occupait dans ce moment les fonctions de recteur de l'université.

Ch. Piot.

Etiquette, *Order ende optocht over den praeltryn van den zeer geleerden H. Hellebaut. — Order en optocht der ryde-prael onder de bestiering van de EE. PP. Augustynen van Gent, tot ontfangen van den H. Hellebaut — Schraut, Hulde aan de nagedachtenis van wijlen den hooggeleerden H. Hellebaut. — Kieckpoost, Saemenspraak tusschen den ontwerpmaker en eenen bouwkundigen boer. — Un poème latin, intitulé (armen, dans les *Annales Belges* de 1820. — Epitaphe. — *Annales Belges* de 1819. — Piron, *Algem. levensbeschrijving der mannen en vrouwen van België. — Vanderhaegen, Bibliographie gantoise.**

HELLEMANS (Pierre-Jean), peintre de paysages, né à Bruxelles, le 10 octobre 1787, mort dans la même ville le 13 août 1845. Il passait en son temps pour l'un des meilleurs peintres paysagistes de la Belgique; et le classait entre Van Assche et Ducoron. Il se fit d'abord connaître à l'exposition de Bruxelles en 1815, on l'y retrouve encore en 1816; en 1818, il expose trois tableaux. On remarquait au Salon de la Société bruxelloise pour l'encouragement des beaux-arts, en 1827, un tableau de ce maître; on y admirait la fraîcheur et surtout l'habileté avec laquelle l'artiste avait rendu le ciel, les eaux et particulièrement les arbres dont on reconnaissait facilement les différentes essences.

Le musée de Bruxelles possède un tableau de Pierre-Jean Hellemans.

L. Alvin.

HELLEMANS (*Marie-Joseph*), épouse du précédent, peignait les fleurs et les fruits; elle obtint quelque succès au Salon de 1827. Elle était née à Bruxelles en 1796; elle est morte dans la même ville en 1837.

L. Alvin.

HELLIN (*Auguste-Emmanuel*), généalogiste et historien, naquit à Anvers le 11 février 1724, de Noël Hellin, écuyer, et de dame Jacqueline Thérèse Potiez. Il entra dans les ordres et devint bientôt protonotaire apostolique. L'impératrice Marie-Thérèse le nomma chanoine de l'église cathédrale de Saint-Bavon, à Gand, le 23 mars 1753.

Après la mort de l'évêque Maximilien-Antoine Van der Noot (27 septembre 1770), le chanoine Hellin fut désigné, le 30 octobre, par le chapitre, pour être l'un des deux Economes chargés de l'administration du diocèse, *sede vacante*; il fut appelé ensuite à la dignité d'écolâtre.

Ayant refusé, pendant l'occupation de nos provinces par les Français, de prêter serment à la constitution civile du clergé, le chanoine fut arrêté, le 27 février 1799, et condamné au bannissement. Il se retira à Cologne, et mourut, le 18 thermidor an XI (5 avril 1803), non dans cette ville, comme le disent plusieurs auteurs, mais à Gand, rue Basse, *section de la Liberté*, ainsi qu'il conste de l'acte de son décès inscrit sur les registres de l'état civil de Gand.

Auguste-Emmanuel Hellin laissa un seul ouvrage imprimé : *Histoire chronologique des Evêques et du Chapitre exempt de l'Eglise cathédrale de Saint-Bavon à Gand; suivie d'un recueil des épitaphes modernes et anciennes de cette église*. Gand, de Goesin. 1770. — *Supplément*, 1777. 2 vol. in-8o.

Ce livre, dédié à l'évêque van Eersel, est orné d'un beau frontispice allégorique de Lens et d'armoiries soigneusement gravées. Il renferme d'intéressants détails sur l'érection des évêchés par Philippe II, et tout particulièrement sur

l'organisation de celui de Gand. On y trouve, outre l'histoire des prélats qui occupèrent ce siège, des notices biographiques sur les dignitaires de tous ordres de l'Eglise cathédrale de Saint-Bavon.

Mais c'est dans la partie généalogique, sa science de prédilection, que notre auteur est plus particulièrement utile : il s'y retrouve en quelque sorte plus à l'aise. Il a pu consigner là ses laborieuses recherches et nous conserver ainsi un grand nombre d'épithètes et de renseignements précieux, qu'on chercherait vainement ailleurs, non seulement sur les individus, mais encore sur l'histoire de beaucoup de familles des Pays-Bas.

Le supplément, formant le second volume qui parut sept ans plus tard, est entièrement consacré aux généalogies; il est encore consulté avec fruit aujourd'hui par les spécialistes.

On connaît, en outre, de Hellin un grand nombre de manuscrits généalogiques fort appréciés des chercheurs et parmi lesquels nous citerons :

1. *Recueil généalogique et héraldique des maisons nobles de la Flandre, Brabant, Hainaut, Artois, Hollande, Allemagne, et autres Pays*. 9 vol. in-fol. d'environ 600 pages chacun; les quatre derniers volumes sont datés de 1789 à 1792. Ce recueil repose à la Bibliothèque royale, fonds Goethals, nos 746-754, où il est journellement consulté. — 2. *Généalogies tirées du premier livre des Fragments de M. de Castro Puyvelde*, 1760, 2 vol., in-4o, de 93 et 97 pages (Bibl. roy., fonds Goethals, nos 806-807), manuscrit autographe. — 3. *Fragments généalogiques*, 3 vol., petit in-4o de 372, 378 et 209 pages (Bibl. roy., fonds Goethals, nos 811-813). — 4. *Ibidem*, 1 vol., in-fol., 226 pages (même dépôt, n° 814). — 5. *Familles anversoises*, 2 vol. petit in-fol., 128 pages et 37 ff. (même dépôt, nos 847-848). — 6. *Recueil des quartiers généalogiques des familles des Pays-Bas*, 2 vol. petit in-4o, de 285 et 463 pages (même dépôt, nos 1189-1190). — 7. *Additions et corrections au Grand Théâtre Sacré du duché de Brabant*. « Elles sont, dit une note du Catalogue

des livres et manuscrits de M. de Jonghe, « exécutées en marge dans un supplément manuscrit ajouté à chacun des volumes. Le tome Ier a pour additions « 16 ff. cotées, p. 177-215; le t. II, « 27 ff. (p. 1-53); le t. III, 41 ff. « (p. 135-216). Ces notes comprennent « une immense quantité d'armoiries et « d'inscriptions funéraires relevées avec « le soin qui caractérise les travaux héraldiques du laborieux chanoine. De « bonnes tables manuscrites terminent « chaque volume. Ces suppléments ont « été particulièrement utiles au grand « recueil des *Inscriptions funéraires et monumentales de la province d'Anvers*, « et ils pourront fournir de précieux matériaux pour la continuation de cette « belle entreprise et pour la publication « future des *Inscriptions du Brabant*. » A la vente des livres de Hellin, ce curieux exemplaire du *Théâtre Sacré* fut acheté par M. de Roovere de Roosemeersch; il passa ensuite aux mains de M. de Jonghe, le bibliophile bien connu, qui l'acquit pour la somme de 105 francs (n° 396 du catalogue de Roovere). Après la mort de M. de Jonghe, le recueil devint, au prix de 800 francs, la propriété de M. de Biesval, de Bailloul (n° 6638 du catalogue de vente); il doit être encore actuellement dans la bibliothèque de cet amateur. — 5. *Suite des recherches sur les antiquités et noblesse de Flandre, de Philippe de l'Espinoz.*

Ce supplément de 356 pages in-folio contient de précieux renseignements sur la noblesse et les magistrats de Gand, depuis 1631 jusqu'à 1793; il fut également acquis par M. de Roovere, puis passa au prix de 200 francs dans les collections de M. Legrelle, d'Anvers, où il se trouve encore aujourd'hui (n° 229 des manuscrits héraldiques du catalogue de Roovere).

Les manuscrits du chanoine Hellin, dont plusieurs étaient destinés à l'impression, furent vendus à Gand, le 5 décembre 1803, chez le libraire C.-J. Fermand. La plupart d'entre eux devinrent la propriété de M. de Roovere de Roosemeersch, conseiller à la cour d'appel de Bruxelles, et après la mort de ce dernier,

furent acquis soit par M. de Jonghe, soit par M. F.-V. Goethals, bibliothécaire de la ville de Bruxelles, dont la riche collection est conservée aujourd'hui à la Bibliothèque royale (voir le catalogue imprimé du fonds Goethals). Quelques-uns des recueils de Hellin figurent aussi dans l'inventaire des manuscrits du même dépôt public, sous les numéros 19122, 19534, 19724 à 19726.

A.-G. Domanez.

Piron, *Algem. levensbeschryving (Byvoegsel). — Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire*, t. II, Bruxelles, 1838, p. 127. (*Inventaires et notices des manuscrits relatifs à la Belgique*, par M. De Reiffenberg) — Hellin, *Histoire chronologique des Evêques et du Chapitre de Saint-Bavon à Gand*, t. Ier, p. 242.

HELLYNCKX (*Fulgence*), ou **HELLINCKX**, écrivain ecclésiastique, entra dans l'ordre des Augustins en 1716. Après ses études de philosophie à Gand et de théologie à Louvain, il se vena au sacerdoce en 1723. Un manuscrit du couvent d'Ypres, intitulé *Ypra*, nous apprend que, lors des fêtes religieuses qui eurent lieu en cette ville, au mois de mai 1729, pour célébrer la découverte, en Italie, du tombeau de saint Augustin, Hellynckx prononça un panégyrique devant un auditoire si considérable, que la foule, emplissant chœur, jubé et portail, débordait jusque sur le parvis; jamais orateur n'avait obtenu jusque-là plus de renommée dans la cité. Il fut plusieurs fois nommé prieur dans diverses maisons de son ordre: à Roulers, à Bruges, à Malines; les qualités d'administrateur qu'il déploya dans cette charge le firent élever aux dignités de visiteur des couvents belges de son ordre et de définiteur de la province flamand-belgique. Il résidait au monastère d'Ypres, lorsqu'il y célébra, le 7 octobre 1766, son jubilé: un poème latin, orné de chronogrammes, commémora cette solennelle festivité et parut sous le titre:

*In Verbo et Sacram. Dilectionis sicut M.
Car. Men. Læte Dicant o'g'istitulant
Iprls.*

Reverendo admodum P. Patri Fulgentio Hellynckx, ord. eremit. magni patris Augustini, jubilæum suum ibidem festivè

celebranti die 7 octobris. Ipris, apud Thomam Franciscum, 8 pages in-4^o.

Le P. Hellynckx mourut l'année suivante, le 28 mai 1767, à Gand. On a de lui :

1. *Dry-vondige verhandelinge, aengaende De Teerlingh en Caert-Spelen, den Brandwoyn-Dranck, en het gebruyk der Duivels-Besweerderye, Mitsgaders Een By-hangsel op de Apostasie ofte Afsaal van Roomsck Catholyk Geloof, etc.* Door Fr.-Fulgentius Hellynckx, Religieus van het Orden der Ereymten van den H. Vader Augustinus. Malines, François Van der Elst, in-8^o, xvi-399 pages, 1 ff. par la permission de l'ordre datée de Liège, le 4 février 1756. — 2. *Christelycke onderwysinge voor de Landts en ambacht-lieden, de welcke door hunnen arbeidt den kost winnen, behelsende de voordeelen, plichten en oefeningen van hunnen staet.* Malines, Fr.-Laurent Van der Elst, 1755, in-16, p. 240. *Tweede druck verbeteret ende vermeerderd.* L'approbation est de 1742. — 3. *Sorge der saligheyt Haer noodsaekelykheyt, gewigte, moyelykheyt en middelen om die kragtelyk en aldersekerst te werken.* Door Fr.-Fulgentius Hellynckx, van de Orden der Ereymten van den H. Vader Augustinus... Tot Gendt, by Petrus de Goesin, in de Veldstraete, 1761, petit in-12, 414 pages et 5 ff. pour la table et les approbations datées de 1761. — 4. *Voorbeeld der heldadige en buyten-gemeyne Heylighet aangewesen in het Leven, Deynden en Miraekele van den Saligen Clemens.* Door Fr.-Fulgentius Hellynckx, Religieus van het selve Orden. Gand, Pierre-François de Goesin, 1762, in-12, xiv-85 pages. Tiré à 450 exemplaires. — 5. *De onlichamelykheyt ende onsterffelykheyt der redelyke ziele... tegen de hedend. Materialisten...* Door Fr.-Fulg. Hellynckx. Gand, Pierre-François de Goesin, 1762, in-8^o, 510 pages et une f. de table. Les approbations sont de 1762 et de 1763. — 6. *Het geluck van eenen christen in den tyd en in de ewigheyt...* Tot een nuttig Byoogsel aen de Sorge der saligheyt. Door Fr.-Fulgentius Hellynckx. Gand, Pierre-François de Goesin, 1762, petit in-12, 68 pages et 1 f. pour les errata.

— 7. *Oprechte en waere Devotie tot... O. L. Vronwe van Halle.* Door Fr.-Fulgentius Hellynckx. Gaud, Pierre-François de Goesin, 1762, petit in-12, 88 pages.

Emile Van Arenbergh.

Paquot, *Matér. manus.*, t. II, p. 1393. — Ms. *Catalogus chronologicus provinciatium, priorum, sacristarum, procuratorum item ff. professorum et defunctorum conventus augustiniani Gandavensis ab anno 1589 ad 1793* (Archives du couvent des PP. Augustins de Gand). — Ms. *Liber obligationum, missarum, etc.* (Archives du couvent des PP. Augustins de Gand). — *Etenchus chronologicus* (Archives du couvent des PP. Augustins). — Ms. *Ypris* (Archives du couvent des PP. Augustins de Gand). — Vanderhaeghen, *Bibliographie gantoise*.

HELMONT (Jean-Baptiste VAN), philosophe, chimiste, médecin, né à Bruxelles en 1577, mort à Vilvorde le 30 décembre 1644. Ses biographes le qualifient de seigneur de Mérode, de Royenborch, d'Oirschot, de Pellines, etc.; par sa mère, Marie de Stassart, il appartenait à une des plus illustres familles belges. Il n'avait que trois ans lorsqu'il perdit son père, dont il était le plus jeune enfant. Dès qu'il eut l'âge de raison, il manifesta des goûts studieux : indifférent aux avantages qu'aurait pu lui valoir sa naissance, résistant obstinément à toutes les instances maternelles, il obtint finalement l'autorisation d'aller suivre les cours à l'Université de Louvain : à l'âge de dix-sept ans, il y avait achevé ses études philosophiques, et si brillamment, que le titre de *magister artium* lui fut offert : il le refusa, tenant pour peu de chose ce qu'on lui avait enseigné, ne faisant nul cas du formalisme de la scolastique. Les dignités académiques ne chatonnaient pas plus sa vanité que les distinctions mondaines, et il lui répugnait qu'on appelât maître celui qui n'était pas même disciple. « Je n'ai guère appris que des mots, dit-il ; je voudrais arriver aux choses. » Il se remit sur les bancs chez les jésuites, qui venaient d'ouvrir à Louvain des cours de philosophie, en concurrence avec ceux de l'*Alma mater*. Les leçons du P. Martin Del Rio (voir ce nom) sur la magie redoublèrent son aversion pour les subtilités de l'Ecole ; mais il est permis de

penser qu'elles éveillèrent dans son esprit cette tendance au mysticisme qui se prononça plus tard. Il en était à chercher sa voie : un instant la lecture de Sénèque et d'Épictète lui donna l'idée de se faire capucin, pour réaliser son idéal du stoïcisme chrétien; il recula. Son état mental à cette époque fait penser au fameux monologue de la première scène du Faust de Goethe. Enfin, il tomba sur les écrits de Thomas à Kempis et de Jean Tauler : il en ressentit une impression profonde. Il crut entrevoir que la sagesse est un don divin; qu'il faut prier pour l'obtenir; qu'avant tout celui qui y aspire doit imiter le Christ dans son humilité. Il abandonna donc ses biens à sa sœur, renonça formellement aux privilèges de son rang et, libre de toute attache, prit la résolution de s'initier à l'art d'Esculape, avec la pensée de le pratiquer comme une œuvre de charité. Il eut dès lors, pour le dire en passant, le mérite d'apprécier l'importance des sciences naturelles au point de vue de la médecine. A vingt-deux ans, Dioscoride, Puchs et Pernel lui étaient familiers; il possédait par cœur les aphorismes d'Hippocrate; il avait lu deux fois les œuvres de Galien, d'Avicenne et d'autres maîtres encore, grecs ou arabes; il étonnait les docteurs par l'étendue et la profondeur de ses connaissances, et pourtant sa soif de vérité n'était pas éteinte. Dissserter savamment sur toutes sortes de maladies, il le pouvait certes; mais les guérir? La chirurgie aussi l'avait attiré: les professeurs Thomas Fyenus, Gérard de Villeers et Jean Stormius prirent une si haute opinion de son savoir en cette matière, qu'ils parvinrent à le décider à l'enseigner (1), et qu'eux-mêmes voulurent l'entendre. Au bout de quelque temps, Van Helmont fit retour sur lui-même et se jugea téméraire : l'art de la chirurgie, se dit-il, demande une longue expérience et l'observation attentive des faits; or, il ne

l'avait étudiée que dans les livres, et les auteurs de ces livres ne lui avaient guère révélé que leur ignorance et leur présomption. Sa conscience lui ordonna donc de descendre de sa chaire, et du même coup il secona hardiment le joug des auteurs (2).

L'idée lui vint alors de voyager, dans l'espoir de rapporter des pays étrangers des connaissances plus solides et plus pratiques. De 1600 à 1602, il parcourut la Suisse et l'Italie; mais il n'y apprit, concernant la médecine, qu'à se défier davantage des doctrines des humoristes : une circonstance fortuite l'en détourna pour toujours, peu de temps après sa rentrée en Belgique. Le contact des gants d'une jeune fille atteinte de la gale lui communiqua cette répugnante affection. Les galénistes qu'il consulta, — de vrais médecins de Molière, comme dit M. Littré, y virent l'effet de la combustion de la bile et de l'état salin du phlegme; ils eurent recours aux purgatifs : c'était le moyen d'affaiblir le malade, non de le soulager. Van Helmont regarda plus que jamais la médecine en vogue comme une science trompeuse et se promit bien, rendu à la santé, de s'occuper d'autre chose. Un songe suffit pour changer le cours de ses idées; il crut entendre une voix lui enjoignant de ne point déchirer son brevet de docteur, reçu en 1599 (3). Mais s'il se fit ou se refit médecin, ce ne fut pas à coup sûr pour suivre les traces de ses confrères : renverser le galénisme dégénéré, élever sur ses ruines un édifice nouveau, tel fut, au contraire, son objectif, pour ainsi dire son idée fixe, depuis ce moment de crise jusqu'à sa mort.

Il se remit en route et visita l'Espagne, la France, où il vit Paré et Palissy, et l'Angleterre, où il eut ses entrées à Whitehall. Il gagna ensuite l'Allemagne, s'avança vers la Russie et toucha même, mais seulement de sortir des classes de philosophie.

(3) L'assertion de Van Helmont est formelle à cet égard; notons toutefois que Valère André ne mentionne aucune promotion de docteur en médecine à la date de 1599. Van Helmont obtint-il seulement le grade de licencié? (v. Rommelaere, op. cit., p. 293).

(1) Au collège des médecins de Louvain.

(2) Van Helmont, qui a écrit lui-même l'histoire de ses études (*Ortus m.d., studia authoris*), fait remonter cet épisode à 1594. Il y a sans doute là quelque faute d'impression, comme le fait observer M. le docteur Rommelaere (*Études sur J.-B. van Helmont*). En 1594, notre auteur n'était âgé que de dix-sept ans, et il ve-

s'il en faut croire un de ses biographes (1), les frontières de la Tartarie. Toujours dévoré d'une curiosité insatiable, tantôt interrogeant les savants, tantôt observant les phénomènes de la nature, philosopant, écrivant, puis passant de la théorie à la pratique et opérant de nombreuses cures : la guérison inespérée de l'évêque de Liège, entre autres, lui fit beaucoup d'honneur. En Bavière, il fut admis dans la fameuse société mystique des Rose-Croix. La trêve conclue entre les Provinces-Unies et l'Espagne lui permit enfin de se rendre en Hollande ; toutes ces pérégrinations lui prirent environ une dizaine d'années. Il entra dans son pays plus fortifié que jamais dans ses idées, et surtout pénétré d'admiration pour les prodiges de la chimie, dont un empirisme lui avait enseigné quelques secrets. Sous cette influence, il s'était appliqué aux livres de Paracelse, sans toutefois se faire illusion sur le charlatanisme de l'auteur ; mais cette étude répondait par excellence à ses pressentiments. Renonçant une fois pour toutes à la vie errante, il épousa une riche Brabançonne, Marguerite Van Ranst (2), et s'établit à Vilvorde, où il partagea son temps, jusqu'à la dernière heure, entre les travaux du laboratoire et la rédaction des traités qui lui ont assigné une place d'honneur parmi les savants de son siècle.

Les œuvres complètes de J.-B. Van Helmont ne furent publiées qu'après sa mort, par les soins de son fils François-Mercure (voir ce nom) ; mais la renommée du réformateur avait devancé leur mise en lumière. Tour à tour les empereurs Rodolphe II, Mathias et Ferdinand II essayèrent de l'attirer à la cour de Vienne ; il déclina les offres les plus magnifiques. L'Électeur de Cologne (3) ne fut pas plus heureux : notre savant n'entendit jamais rien sacrifier de son indépendance.

Cette vie studieuse ne laissa pas que

(1) Le colonel d'Elmotte. — Voir, dans la *Revue trimestrielle* de 1857 (t. XVII), un article de M. H. Masson sur Van Helmont.

(2) C'est par ce mariage qu'il entra dans la famille de Mérode.

(3) Ernest de Bavière, évêque de Liège.

d'être troublée pendant assez longtemps par des polémiques dont les conséquences pouvaient n'être pas sans gravité, à une époque d'intolérance ombrageuse. Van Helmont était sincèrement croyant avec une teinte de mysticité, comme on l'a dit plus haut, mais, dans tous les cas, orthodoxe à ses propres yeux et partisan de l'ordre établi. Mais aussi, ses recherches l'entraînèrent sur le terrain de la philosophie : il y courut un peu les aventures, au risque de prêter le flanc aux ennemis que n'avaient pas manqué de lui susciter les hardiesses de ses innovations en médecine. Dans un écrit daté de 1631, où il soutenait contre le P. Roberti (voir ce nom), la doctrine du professeur Rodolphe Goclenius, de Marbourg, sur le magnétisme animal (*de magneticâ vulnere curatione*), ils découvrirent vingt-sept propositions incompatibles avec la foi catholique : dénoncé à la cour ecclésiastique de Malines, Jean-Baptiste se vit sous le coup d'un violent réquisitoire. M. le docteur Broeckx (4) a livré au public l'analyse d'un très curieux manuscrit conservé dans les archives archiépiscopales ; on y peut suivre toutes les phases du procès. Van Helmont subit une courte captivité ; il fut élargi lorsque ses juges furent bien convaincus que son intention n'avait jamais été de pactiser avec l'hérésie ; seulement ils lui imposèrent une rétractation formelle, après avoir pris l'avis des facultés de Louvain et de quelques autres, ainsi que de l'inquisition d'Espagne. Malgré cela il resta tenu en suspicion jusqu'en 1638, et ce ne fut même que deux ans après sa mort que l'archevêque de Malines, à la demande de Marguerite Van Ranst, consentit à porter un décret de réhabilitation complète. Marie de Médicis paraît s'être intéressée à cette affaire en faveur de l'accusé : tout ce qu'elle peut obtenir, ce fut la suspension des poursuites (5).

Il n'est pas très facile de se faire une

(4) *Ann. de l'Acad. d'archéol. de Belgique* (Anvers), 1851 et 1852.

(5) Van Helmont eut encore à soutenir une lutte très vive, mais relativement anodine, contre le docteur Henri de Heer (v. ce nom), à propos des eaux de Spa.

idée nette des doctrines de Van Helmont; ses écrits sont comparables à un épais fourré où la lumière ne pénètre pas toujours. D'abord sa méthode a quelque chose d'étrange : ce partisan de l'expérience est au fond aussi dogmatique, aussi inféodé à l'*à priori* que les péripatéticiens qu'il combat. Il proclame l'insuffisance du procédé syllogistique, qui ne rend pas raison par lui-même de la légitimité des prémisses. A ses yeux, comme aux yeux de Bacon, la logique d'Aristote n'est d'aucun usage pour l'invention. Mais on leur chercherait vainement un autre point de contact : Bacon veut qu'on s'attache aux faits sensibles, qu'on les observe exactement et, sans préjugés, qu'on dégage ensuite par induction les lois qui les régissent; Van Helmont ne s'arrête pas aux phénomènes. Préoccupé de sonder l'essence intime des choses, il se jette en plein mysticisme. Il recommande l'expérience, mais n'y a recours que pour vérifier ses intuitions. La vérité, à l'entendre, se dévoile directement à l'âme illuminée, rendue clairvoyante par une préparation ascétique; cette révélation est un effet de la grâce divine, qu'il faut mériter. Van Helmont concentre puissamment son attention sur l'objet qu'il veut saisir : il cherche à s'en former une image, avec laquelle il s'entretient en quelque sorte (1); elle le poursuit, l'obsède jusque dans son sommeil : c'est ainsi qu'en 1633, dit-il, il a vu sa propre âme sous la forme d'un cristal resplendissant. Il prend donc pour point de départ des données *à priori*, et sous ce rapport M. Franck est fondé à le rapprocher de Paracelse, même de Corneille Agrippa et des kabbalistes (2).

Cependant l'esprit indépendant de Van Helmont répugne à subir le joug d'une autorité quelconque, ancienne ou moderne. Il combat à outrance le dualisme d'Aristote, qui regarde la matière comme éternelle; il se tient tout aussi éloigné des conceptions panthéistiques : une seule substance, une seule intelligence, une seule vie ! Son orthodoxie

proteste. Il fait foud sur le texte biblique : Dieu a tiré l'univers du néant; l'univers n'est pas de sa substance; Dieu a créé les éléments et y a déposé le germe d'une infinité de vies. Seulement, telle est la confiance de notre philosophe dans ses *révelations personnelles*, que tout d'un coup il s'avise d'amender les Ecritures. Il est très porté à croire que le premier jour de la création, selon la Genèse, n'en a été que le second, et que Dieu s'est reposé, non le septième, mais le huitième jour (3). Et pourquoi cette supposition ? se demande M. Chevreul (4). « C'est que Van Helmont, ne comptant » que deux éléments, l'air et l'eau, son » système exigeait qu'ils eussent été » créés avant les autres corps. » Est-il possible de se soumettre plus absolument à la méthode *à priori* ? Dans ces dispositions, rien d'étonnant si le novateur reste au-dessous du critique; néanmoins, à côté d'erreurs qu'il faut mettre un peu sur le compte du temps où il vivait, on trouve dans ses écrits maintes remarques fines et ingénieuses, presque des éclairs de génie, et l'initiative de plusieurs découvertes de premier ordre, qu'une érudition insuffisante a gratuitement attribuées à des savants postérieurs.

Il prend à partie, avant tout, la vieille théorie des quatre éléments. L'air est l'élément du ciel; l'eau, celui de ce bas monde : grande simplification. L'air n'est pas continu dans sa masse : il renferme des pores, des intervalles vides, et par là il est compressible et dilatable. Le *magnale*, ou l'ensemble des pores, n'est, au surplus, pas entièrement vide : il sert de récipient et d'agent de transmission, comme on le verra plus loin. L'eau est incompressible; seulement, sous des influences données, elle peut augmenter de densité. Elle est l'élément de tous les corps tangibles, et d'abord de la terre, l'expérience prouvant que celle-ci est réductible en eau. Le feu n'est pas plus un élément que la terre : c'est un être neutre, un intermédiaire entre la substance et l'accident, comme le *magnale*.

(1) *Ac velut eandem alloquens.*

(2) *La Kabbale*. Paris, 1843, in-8°, p. 2.

(3) *Principes de physique*, I, 7.

(4) *Journal des Savants*, 1850, p. 153.

Restent donc l'air et l'eau, absolument irréductibles entre eux.

Maintenant il s'agit d'expliquer la diversité des *formes*, lesquelles ne sauraient être des *causes*, en dépit d'Aristote (1). Van Helmont s'empare, pour la développer, de la théorie de l'*archée*, dont le premier auteur est Paracelse. D'après celui-ci, l'*archée* est l'esprit vital, la puissance qui préside aux fonctions des corps organisés, notamment aux assimilations, à la digestion. Van Helmont généralise cette thèse : remontant jusqu'à Thalès, il compose tout corps d'un élément *inerte*, l'*eau*, et d'une *archée*, agent séminal, principe *dynamique*, actif, immanent, *formateur*. Autant de corps différents, autant même de parties distinctes dans les êtres organisés, autant d'*archées*. Celles-ci sont plus ou moins lumineuses, selon qu'on monte ou qu'on descend l'échelle de la création. Les *archées* des animaux jettent un vif éclat, tandis que celles des plantes ressemblent à un liquide ou à un suc, et que celles des minéraux sont presque solides. Elles engendrent, disons-nous, les formes ; mais elles ont besoin pour cela d'une excitation du dehors, d'un stimulant qui leur vient des *ferments*, autre catégorie de principes *dynamiques*. L'action des ferments est celle du levain qui fait travailler la pâte. Les ferments sont ainsi les causes occasionnelles des phénomènes physiques, dont les *archées* sont les causes efficientes. Chaque espèce a son ferment propre, paraissant agir *par sa seule présence* : un ferment fait-il défaut dans le sol, par exemple, les semences des plantes correspondantes ne se développent pas, ce qui fait comprendre la stérilité de certaines contrées.

Les *archées*, du moins celles des animaux, possèdent la faculté de multiplication. L'*archée* reçoit du ferment l'*idée* de la forme qu'elle doit manifester ; ce type transmis, l'individu peut éclore, l'espèce se perpétue. Le ferment préexiste

à la semence ; il est même capable de la produire, avec le concours de l'eau. La semence une fois donnée, l'*odeur* du ferment attire l'esprit générateur de l'*archée* déposé en elle, et la transformation de l'eau s'opère, sans que celle-ci perde son essence. La pensée de Van Helmont ne se dégage pas toujours clairement ; nous renvoyons le lecteur à l'excellente étude de M. Chevreul.

Un mot pourtant de la théorie du *blas*, complémentaire de celle des *archées* et des ferments. Il ne s'agit pas seulement de rendre raison de la spécification des formes ; il faut encore remonter à la source du mouvement. Le *blas* (selon toute apparence de *blasen*, souffler) est la force motrice, la *force impulsive*. Autant de *blas* particuliers que de corps donés d'un mouvement spontané. Au premier rang, le *blas sidéral*, qui imprime aux astres leur mouvement circulaire et agit par là sur les corps terrestres ; puis vient le *blas* des hommes, qui est double, l'un naturel, indépendant de notre volonté, l'autre libre, en ce sens qu'il est la volonté même. « Il y a, entre » les hommes et les astres, entre le *blas* » des uns et des autres, une relation de » temps et de signes qui nous permet de » prédire l'avenir, qui explique la divi- » nation, les songes prophétiques, les » augures, mais qui ne porte aucune at- » teinte à notre liberté et ne concerne » que la partie mortelle de notre » existence (2) ».

Les animaux, du moins les animaux supérieurs, possèdent de plus que les autres êtres la vie ou l'*âme sensitive*. Les minéraux et les végétaux ont leur *archée* spécifique, mais seulement l'apparence de la vie. L'homme a deux âmes, l'*âme sensitive* et l'*âme immortelle* (le souffle divin). Avant la chute, il n'avait que cette dernière ; le péché lui a valu l'autre, siège de toute passion et de toute erreur : la mort seule mettra fin à ce *dumvirat*, en rendant son indépendance à notre esprit impérissable. Van

(1) « Ici Van Helmont s'embrouillait visiblement, à cause de sa prédilection pour les termes latins. La forme d'Aristote n'est pas la *μορφή*, mais l'*ἐνέργεια* (pouvoir d'agir),

que la matière ne possède pas » (SPRENGEL).

(2) Franck, *Dict. philos.* — Van Helmont se déliait pourtant de l'astrologie telle qu'on l'enseignait de son temps (URTUS MED., p. 98 et 403).

Helmont cherche, on le voit, à éviter le double écueil du panthéisme, en s'appuyant d'une part sur la théorie de la création, de l'autre en revendiquant la liberté comme l'essence même de l'homme. A-t-il gardé la juste mesure ? Il a certainement fait abus de la métaphysique et des pures hypothèses. Mais sa philosophie n'offre plus à peu de chose près, qu'un intérêt historique ; dans le domaine des sciences, au contraire, il s'est acquis sans contredit des titres à l'admiration de la postérité.

« C'est Van Helmont, dit M. Chevreul, qui a donné aux ferments » l'importance qu'on leur a attribuée » dans l'économie des corps vivants, » aussi bien que dans celle des minéraux. Avant lui on n'avait guère parlé, » sous le rapport scientifique, que du » ferment de la farine et de la fermentation spiritueuse des liquides sucrés. » — Mais voici bien autre chose. Il remarqua que le charbon, par la combustion, exhale une vapeur ou un esprit qu'il qualifie de sauvage ou *sylvestre*, parce qu'il ne le croit pas susceptible d'être coërcé ou renfermé dans un vase. « Cet » esprit inconnu jusqu'ici, ajoute-t-il, je » l'appelle d'un nom nouveau, GAS(1). Il ne confond pas le gaz avec l'air atmosphérique, qui peut être coërcé. Les vapeurs s'élèvent et vont se loger dans les pores de l'air (*perolèdes*), d'où elles retombent, rendues à l'état liquide, pour arroser la terre et la rendre plus féconde. Les gaz, aux yeux de Van Helmont, forment une classe particulière de corps : il en retrouve partout, dans la fermentation alcoolique (2), dans les eaux de Spa, dans les celliers, dans les mines, dans la Grotte du chien près de Naples, dans la vapeur qui se développe lorsqu'on verse du vinaigre sur les carbonates, dans les produits de la digestion (*flatus*). Il en distingue de plusieurs sortes, tout en les assimilant par la no-

menclature et admettant qu'ils se réduisent par le froid en un corps unique, l'eau. Il a étudié le gaz non inflammable dégagé par la combustion du soufre ; il s'est rendu compte de la production du deutoxyde d'azote par la dissolution de l'argent dans l'acide azotique. A-t-il développé le gaz chlorhydrique, comme l'avance le docteur Hæfer ? M. Chevreul a des raisons d'en douter, parce qu'on n'obtient pas ce corps à l'état de pureté » en mettant dans une cornue de l'acide » azotique avec du chlorure de sodium » ou du chlorhydrate d'ammoniaque. » Ce qui ne lui est pas contesté, c'est » l'honneur d'avoir observé que, dans » des circonstances diverses, des matières solides ou liquides peuvent en » tout ou en partie prendre l'état de » gaz (3), et distingué les gaz inflammables de ceux qui ne le sont pas.

Sa définition de la flamme est restée célèbre : *la flamme est un gaz qui brûle*, qui est porté à l'incandescence (*indubium est quin flamma sit fumus accensus, et quod fumus sit corpus gas*). Newton (avec réserve) et Davy l'ont adoptée ; mais M. Melsens, l'éminent chimiste belge, a victorieusement réfuté l'opinion qui la leur attribue, et l'a restituée à son véritable auteur (4). Non seulement Van Helmont a eu la première idée de cette proposition, mais il s'est appliqué à la démontrer, en s'appuyant sur une expérience connue des anciens (voir LUCRÈCE, *De rerum natura*, liv. VI, vol. 899 et suiv., et GALIEN, *De usu respirationis*). Un savant docteur de Constantinople, M. Callibyrce, l'a retrouvée dans les œuvres d'Aristote, après en avoir fait honneur à Galien. Le tout n'était pas cependant de constater un fait, mais d'en tirer parti pour arriver à une définition irréprochable et rigoureusement justifiée ; or, c'est précisément de ce mérite que Van Helmont ne peut être dépossédé. Voici l'expérience : » Eteignez

(1) Sans doute de l'allemand GASHT ou GEIST, esprit. — Voici le texte de ce passage célèbre : *Hanc spiritum incognitum hactenus, novo nomine GAS voco, qui nec visus coepi, nec in corpus visibile reduci potest* (ORTUS MED., p. 66).

(2) Il reconnaît l'identité de l'acide carbonique avec le gaz qui rend les vins mousseux.

(3) Chevreul, p. 76. — V. ci-après.

(4) Extrait d'une leçon professée à l'école de médecine vétérinaire et d'agriculture de l'Etat. Bruxelles, Delombe, 1848, in-8°. Notice historique sur J.-B. van Helmont, à propos de la définition et de la théorie de la flamme. Bruxelles, Muquart, 1875, in-8°.

« brusquement une bougie à longue
 « mèche; arrangez-vous de façon que
 « l'air ne soit pas trop agité, afin de ne
 « pas éparpiller la fumée qui s'échap-
 « pera de la chandelle éteinte; appro-
 « chez une autre flamme de la fumée qui
 « s'élève; celle-ci s'enflammera et vous
 « verrez la flamme, suivant la trace du
 « *fumus gas* de Van Helmont, descendre
 « jusqu'à la mèche et enflammer de
 « nouveau la chandelle préalablement
 « éteinte. On peut ainsi faire descendre
 « la flamme de plusieurs centimètres (1). »
 Galien ne sait tirer de là que la défini-
 tion : *Flamma aer est accensus*; Van Hel-
 mont distingue soigneusement de l'air le
fumus gas. Il faut toutefois convenir que
 les anciens lui ont frayé la voie.

A la suite de recherches ultérieures
 sur Van Helmont (2), M. Chevreul a
 rappelé que l'alchimiste arabe Arte-
 phius, qui vivait vers 1130 (3), a rap-
 porté l'expérience en question; elle est
 mentionnée également, comme due au
 roi Alphonse X de Castille, dans le
Theatrum chemicum, t. V, p. 766. Mais
 le *Theatrum* ne parut qu'en 1659-1660,
 c'est-à-dire longtemps après la mort du
 savant belge. Le livre de ce dernier avait
 été imprimé chez Elzevir en 1648; il
 n'est donc pas étonnant que le roi Al-
 phonse n'y soit pas cité; et quant à Ar-
 tephius, nous regardons comme assez
 douteux que Van Helmont ait connu son
 traité. Quoi qu'il en soit, il suffit de
 faire remarquer que ces personnages,
 tout préoccupés de leurs théories du ma-
 crocosme et du microcosme, n'ont pas
 abordé le sujet dans un esprit vraiment
 scientifique. L'essentiel était toujours
 d'en venir là : que l'expérience remonte
 aussi haut qu'on voudra, la véritable
 définition de la flamme doit être portée
 au bilan de Van Helmont (4).

Sur d'autres points, il n'a pas été plus
 infallible que d'autres; par exemple, il
 a confondu la *distillation* et la *combustion*.

Mais quoi ! L'oxygène n'était pas décou-
 vert, et l'on ignorait son action perma-
 nente sur tous les corps. Notre savant
 Brabançon a dû aussi se sentir gêné, plus
 d'une fois, par sa théorie des éléments :
 n'admettant qu'un seul principe maté-
 riel, il n'a pu soupçonner la nature de
 l'*affinité*, ni, par conséquent, des combi-
 naisons chimiques. En revanche, il a
 fait germer des idées scientifiques et
 provoqué indirectement des découvertes.
 Il ne lui a manqué « pour faire, deux
 « siècles avant Priestley, les expériences
 « qui doivent porter le nom du chimiste
 « anglais à la postérité la plus reculée,
 « qu'un appareil propre à recueillir les
 « gaz, et surtout le simple tube recourbé
 « indépendant des vases dans lesquels
 « la production du gaz s'opère (5) ».

Van Helmont doit être regardé comme
 un précurseur du grand Lavoisier, et ce
 n'est pas peu dire. Il partage avec Sau-
 ctorius le mérite d'avoir eu recours à la
balance pour résoudre des questions rela-
 tives à l'économie des corps vivants.
 Celui-ci s'occupa des animaux et com-
 mença par se peser lui-même, dans le
 but de comparer le poids des aliments
 qu'il prenait avec ce qu'il perdait en
 excréments. Van Helmont étudia les vé-
 gétaux avec la pensée de démontrer « que
 « l'eau est susceptible, sans changer de
 « nature, de se transformer en gaz invi-
 « sible, par sa combinaison avec la cha-
 « leur, susceptible aussi de redevenir
 « liquide par le refroidissement (6). » Il
 ne se contenta pas de démontrer par le
 poids les propriétés physiques de l'eau :
 la balance le conduisit à l'analyse quan-
 titative et qualitative. M. Melsens in-
 siste sur son analyse du verre et note en
 passant qu'il employa le premier le mot
saturer, resté dans la chimie. — L'his-
 toire de la science le cite encore à propos
 de toutes sortes de faits : « il a eu l'idée
 « d'un thermomètre à eau; il a imaginé
 « un petit appareil de verre renfermant

(1) Melsens, *Extrait, etc.*, p. 11.

(2) *Comptes rendus de l'Acad. des sciences de Paris*, 1867, et *Mém. de l'Institut*, 1870.

(3) V. Ponchet, *Albert le Grand*, p. 488.

(4) Qu'il nous soit permis de remercier ici M. Melsens, qui a bien voulu mettre à notre disposition un mémoire inédit où il a traité

cette question d'une manière approfondie.

(5) Melsens, *Extrait, etc.* — De là sa théorie erronée de l'incoercibilité des gaz.

(6) Tous les chimistes connaissent son expérience du *saut*. Il considérait les plantes comme se nourrissant exclusivement d'eau; le rôle de l'air lui a échappé.

« deux volumes d'air séparés par une
 « colonne d'acide sulfurique coloré en
 « rouge, qui rappelle le thermoscope de
 « Rumford. Il a bien expliqué la précipi-
 « tation de la silice de la *liqueur des*
 « *cailloux*, mêlée à un acide (1). Il s'est
 « appuyé sur l'expérience pour démon-
 « trer que le sel dissous dans l'eau, et
 « même l'argent d'une solution azotique,
 « n'ont point perdu leur essence; car le
 « sel n'est pas plus détruit dans l'eau,
 « que l'argent dans l'acide azotique.
 « Van Helmont connaissait l'*acidité du*
 « *suc gastrique*; il avait encore bien ap-
 « précié l'influence de l'action de la cha-
 « leur sur les préparations pharmaceu-
 « tiques d'origine végétale, suivant qu'on
 « employait l'eau en macération, en in-
 « fusion ou en décoction (2). » — Sa
 théorie des eaux intérieures, à laquelle
 se rattache celle des puits artésiens, ses
 remarques sur les fossiles, qui lui four-
 nissaient la preuve d'un déluge univer-
 sel, ne sont pas moins dignes d'attention.
 Il ne cesse pas d'être dominé par des
 idées *à priori*; mais partout où il le
 peut, il appelle l'expérience à leur se-
 cours.

Ce n'est pas sans raison qu'on l'a
 rapproché de Descartes : M. le docteur
 Rommelaere croit même pouvoir soute-
 nir que les doctrines médicales de Van
 Helmont sont l'application aux êtres
 vivants des principes généraux formulés
 par le « philosophe français » (3). Un
 autre trait caractéristique de notre re-
 formateur, c'est qu'il considère la chi-
 mie et la physiologie comme les points
 d'appui naturels de la médecine. Sa
 pathologie n'est qu'un développement
 de sa théorie de l'archée, c'est-à-dire du
 principe qui régit tous les actes tendant
 à la conservation de l'individu et de
 l'espèce. On remarquera en passant
 qu'il s'inquiète assez peu de la struc-
 ture des parties pour en expliquer les
 fonctions (4). L'anatomie, il l'avoue,
 n'a pas été suffisamment étudiée au
 point de vue pathologique; mais que

l'on comprenne bien la mission de l'ar-
 chée, on se rendra compte de tous les
 états morbides. L'archée agit avec dis-
 crernement, en transformant la matière
 suivant le but assigné à chaque organe.
 Mais elle peut être entravée dans son
 action par l'influence d'un agent étran-
 ger : de là ses *colères*, ses souffrances,
 ses frayeurs, ses dispositions diverses,
 dont les maux qui nous affligent ne sont
 que les conséquences. La maladie n'est
 pas une simple privation de la santé,
 quelque chose de négatif, mais quelque
 chose de substantiel et de positif, à
 preuve la marche périodique des affec-
 tions (5). L'épilepsie, l'aliénation men-
 tale, la goutte, la péripneumonie,
 l'hydropisie, les différentes fièvres pro-
 viennent de l'esprit vital qui, de l'es-
 tomac où il se tient, envoie ailleurs son
 ferment. L'archée est toute-puissante ;
 de même qu'elle détermine les actions
 dans l'état de santé, de même elle pro-
 duit tous les mouvements contre nature.
 Van Helmont est plus fort, dit-on, dans
 ses réfutations de Galien, dans ses at-
 taques contre la théorie des quatre
 humeurs cardinales, que dans la dé-
 monstration de ses propres assertions.
 Cependant il faut le placer bien au-
 dessus des dogmatiques ses prédéces-
 seurs; on aurait à rappeler ici, par
 exemple, sa doctrine des six digestions
 ou du processus de la nutrition, ses
 études chimiques sur les calculs uri-
 naires, ses idées sur la cause de l'inflam-
 mation, sur les maladies locales, etc. En
 pathologie générale, il a soutenu contre
 les écoles la *spécificité morbide*; la ma-
 ladie n'est à ses yeux qu'une modalité de
 la force vitale; à proprement parler, il
 n'y a point de maladies, il n'y a que
 des malades, comme l'a dit plus tard
 Broussais. Les dogmatiques ne voyaient
 que des causes occasionnelles; Van Hel-
 mont remonte à la cause efficiente in-
 terne, que les causes occasionnelles ne
 font que susciter. C'est là un point capi-
 tal, et l'on voit par là que ceux de ses

(1) Cette liqueur s'obtenait en faisant fondre de la silice pilée avec un grand excès d'alcali, et exposant ensuite le produit à l'humidité, ou il ne tardait pas à tomber en déliquescence (Boefer, *Hist. de la chimie*, t. II, p. 151).

(2) Chevreul, *Journal des Savants*, 1850, p. 78.

(3) *Op. cit.*, p. 327.

(4) Sprengel, *Hist. de la médecine*, t. V, p. 33.

(5) *Ibid.*, p. 34 et suiv.

critiques qui lui ont adressé le reproche d'ontologisme ont versé dans une erreur profonde.

Ses principes thérapeutiques se relient étroitement à l'ensemble de son système. « Comme il attribuait toutes les maladies aux erreurs ou aux souffrances de l'archée, ainsi qu'à l'altération locale des humeurs secrétées, son traitement devait avoir pour but principal de calmer l'archée, de la stimuler et d'en régulariser les mouvements. Pour parvenir à ce but, il était nécessaire d'avoir surtout recours à la diététique, ou de chercher à agir sur l'imagination » (1). C'est ainsi qu'il en vient à prôner l'efficacité de certaines paroles et qu'il préconise le remède ou dissolvant universel tantôt appelé *liquor alkahesi*, tantôt *ens primum salium* ou *primum metallum*. Il n'admet pas, en revanche, l'uniformité du traitement. *Contraria contrariis* ne lui convient pas plus que *similia similibus* : la cure doit être réglée en raison de la cause particulière de la maladie. S'il fallait absolument lui chercher des ancêtres, on remonterait jusqu'à Hippocrate.

La saignée lui paraît une opération inutile, le sang ne subissant jamais d'altération tant qu'il circule. Elle n'est pas seulement inutile, elle est nuisible, parce qu'elle diminue la masse de l'esprit vital qui agit dans le sang. On a dit de Van Helmont qu'il fut le plus grand hémaphobe qui ait jamais existé (2). Il recommandait aussi la plus extrême réserve dans l'emploi des purgatifs, en s'appuyant sur des raisons analogues. Contre les fièvres, il administrerait volontiers les mercuriaux, les antimoniaux, l'opium et le vin, comme particulièrement agréables à l'archée. Il a reconnu l'utilité du mercure pour activer la transpiration cutanée; il a refusé de ranger, avec les galénistes, l'opium parmi les rafraîchissants; le premier parmi les chémiâtres, il y voit un fortifiant et un

calmant. Partout où Van Helmont a passé, il a laissé des traces profondes, par ses observations ingénieuses et ses pressentiments scientifiques. Assez longtemps il a été injustement méconnu; nos contemporains commencent enfin à l'apprécier à sa haute valeur, et Kurt Sprengel ne s'est pas trop avancé en prédisant qu'il obtiendra la couronne de mérite devant le tribunal de l'histoire.

Une circonstance doublement douloureuse assombrît ses dernières années. La peste sévit en Belgique tandis qu'il était encore prisonnier. Deux de ses fils furent atteints de l'épidémie et envoyés à la campagne. Non seulement il se vit dans l'impossibilité de les soigner, mais il ne put s'opposer à ce qu'ils fussent traités par une méthode que sa conscience réprouvait. Quand il fut rendu à la liberté, ils étaient morts.

Van Helmont surmonta cette grande douleur en se prodiguant, en affrontant pour ainsi dire le fléau, dans les parties du pays le plus exposées; puis, quand l'état sanitaire fut redevenu normal, en reprenant ses travaux sédentaires avec une nouvelle ardeur. De cette époque (1642) date la mise en lumière de son *Traité des fièvres*, le principal de ses ouvrages non posthumes. Le succès en fut considérable; en 1644, il dut le faire réimprimer et y ajouta quelques nouveaux opuscules. C'est dans ce traité qu'il expose le plus nettement les conséquences qu'il tirait, au point de vue médical, de ses prémisses physiologiques.

Il mettait la dernière main à son livre capital, *Ortus medicinæ*, résumé de tous ses travaux, lorsqu'il gagna une pleurésie, à la suite d'une marche forcée par un brouillard froid et fétide. Bientôt il dut garder la chambre. Voyant le moment suprême approcher, il fit appeler son fils François-Mercure et lui remit ses manuscrits pour les publier. Il succomba après sept semaines de maladie, gardant jusqu'au bout sa pleine connais-

(1) Sprengel, t. V, p. 39.

(2) Guy Patin, dans une de ses lettres (Cologne, 1691, in-8°, t. 1^{er}, p. 14), assure que Van Helmont, atteint d'une pleurésie, mourut frénétique,

victime de l'horreur que lui inspirait la saignée. Sprengel a fait justice de cette anecdote; Van Helmont mourut paisiblement, comme on le verra ci-dessous.

sanec. La mort elle-même ne désarma pas ses ennemis, à preuve l'acharnement de Guy Patin, dont la plume ulcérée laissa tomber cette phrase : « Van Helmont était un méchant pendeur Flammant, qui est mort enragé depuis quelques mois. Il n'a jamais rien fait qui vaille... » (1).

On possède de J.-B. Van Helmont les ouvrages suivants : 1° *Dageraad ofte nieuwe opkomst der Geneeskunst, in verborgen grond-regelen der nature*. Leyde, 1615. Plusieurs éditions. Il est assez curieux de noter que celle de Rotterdam (1660) présente le livre comme inédit. L'*Ortus medicinæ* l'a fait oublier, en reprenant, pour les traiter d'une manière plus complète, tous les sujets qui y sont abordés. — 2° *De magneticâ vulnerum naturali et legitimâ curatione*. Paris, 1621 (imprimé à l'insu de l'auteur). C'est à cette œuvre de jeunesse que Van Helmont dut tous ses déboires. Il y attaque le P. Roberti à propos de l'étoile de saint Hubert, dont il attribue la vertu au magnétisme animal. — 3° *Supplementum de Spadanis fontibus*. Liège, L. Streel, 1624 (voir Henri DE HEER). Intéressant surtout au point de vue chimique. — 4° *Februm doctrina inaudita*, 1642 et 1644 (dans les *Opuscula medica*) publiés à Cologne, chez J. Kalecom, avec les trois numéros suivants. — 5° *De lithiasi*. — 6° *Tumulus pestis*, où l'auteur soutient que la matière pestilentielle n'est autre qu'un esprit sylvestre rendu vénéneux par l'effet d'une vive terreur sur l'hypocandre. — 7° *Scholarum humoristarum passiva deceptio et ignorantia*. — 8° *Ortus medicinæ, id est, initia physicæ inaudita*. Amsterdam, Elzevir, 1644, in-8°, 2^e édition, plus complète, *ibid.*, 1652 (avec une excellente table des matières : elle est regardée comme la meilleure). Autres éditions : Venise, 1652, in-fol. (contient plusieurs morceaux qui ne sont pas de la façon de l'auteur ; on adresse le même reproche aux éditions allemandes) ; deux éditions de Lyon, une de Francfort (1682, in-4°) ; enfin celle de J.-C. Paulli (Copenhague,

1707, in-4°). — Traduction anglaise des œuvres de Van Helmont, par J. Constable, 1664, in-fol. ; traduction allemande par François-Mercure, fils de l'auteur, et Knorr de Rosenroth, Sulzbach, 1683 : version trop littérale, ce qui la rend obscure et d'une lecture pénible ; il se peut aussi que Van Helmont jeune ait mérité un reproche tout opposé, en prêtant à son père quelques-unes de ses propres idées. — Traduction française par le docteur Jean le Conte, sous le titre : *Les Œuvres de Jean-Baptiste Van Helmont, traitant des principes de médecine et physique, pour la guérison assurée des maladies*. Lyon, 1670, in-4° (incomplète et çà et là inexacte). — Les trois ouvrages suivants, retrouvés et publiés, à Anvers, par M. Broeckx, sont admis comme authentiques par M. Rommelaere. — 9° et 10° : Commentaires sur le premier livre du régime d'Hippocrate, et sur le livre *De l'alimentation*, également du médecin grec. — 11° *Eisagoge in artem medicam à Paracelso restitutam*. Ce dernier écrivit de l'époque où Van Helmont subissait profondément l'influence des doctrines du fameux Bombast.

Van Helmont a-t-il fait école ? Oui, en ce sens qu'il a porté un coup mortel à la médecine galénique ; mais, que nous sachions, à part Jean le Conte et Oswald Grembs, médecin de l'archevêque de Salzbourg, les praticiens ne lui demeurèrent que partiellement fidèles. Il fut combattu assez faiblement par divers médecins des Pays-Bas ; toutefois, dans cette contrée comme en Allemagne, il trouva aussi des admirateurs : Boërhaave l'appelle *Magnus Helmontius*. L'apparition du système de Descartes fit du tort à ses idées philosophiques ; mais la théorie des ferments, rapprochée de la conception cartésienne de la matière subtile, resta en vogue chez les naturalistes pendant près d'un siècle. Nous n'avons plus besoin d'insister sur ses mérites en chimie, après MM. Chevreul, Melsens et Haefel. En somme, malgré toutes ses erreurs, malgré son attachement à des thèses *à priori*, Van Helmont doit figurer au premier rang parmi les

(1) Rommelaere, p. 324. — V. la note précédente.

esprits indépendants, ingénieux et féconds qui se sont acquis la reconnaissance de la postérité, en secouant le joug des préjugés séculaires qui ont si longtemps rendu impossibles les progrès des sciences expérimentales.

Alphonse Le Roy.

Œuvres de J.-B. van Helmont. — Les historiens de la philosophie, notamment Ritter. *Dict. philos. de Franck.* — Broeckx, *Essais sur l'hist. de la médecine belge* — Le même, *Ann. de l'Acad. d'archéol. de Belgique* (Anvers), 1851 et 1852. — Chevreul, *Journal des Savants*, 1850 (voir les citations). — Hoefer, *Hist. de la chimie*, t. II. — Les travaux cités de M. Melsens. — Karl Sprengel, *Hist. de la médecine*, trad. par Jourdan, Paris, 1843, t. V. — Dr W. Rommelaere, *Etudes sur J.-B. van Helmont* Mém. couronné par l'Acad. royale de médecine de Belgique, t. VI de la collection, 1866, in 4^e, p. 281-552. — Dr A.-J. Mandou, de Limoges, *J.-B. van Helmont, sa biographie, histoire critique de ses œuvres et influence de ses doctrines médicales sur la science et la pratique de la médecine jusqu'à nos jours* (mém. médaillé par la même Académie, ibid., p. 553-729). — *Allgemeine deutsche Biographie*.

HELMONT (François-Mercure VAN), médecin, chimiste, théosophe, linguiste, était le plus jeune fils de l'illustre Jean-Baptiste et de Marguerite de Ranst. Il naquit en 1618, probablement à Vilvorde, et mourut en 1699 dans un faubourg de Berlin (Cölln). Etudia-t-il à Louvain comme son père? On a de fortes raisons d'en douter: Jean-Baptiste s'était séparé de l'*Alma Mater*; la situation du jeune homme y eût été des plus fausses. La chimie et la médecine l'attirèrent d'abord; mais il ne s'en tint pas là: soit inconstance, soit plutôt besoin d'activité, il voulut tout savoir et savoir tout faire. On rapporte qu'il mania non seulement le pinceau et le burin, mais qu'il se mit à fabriquer tous les instruments dont il avait l'occasion de se servir; il apprit à tourner le bois, à tisser de la toile; il aurait même confectionné des chaussures. La fantaisie lui prit de s'initier à la langue des bohémiens: le voilà s'enrôlant dans une de leurs bandes et parcourant avec elle plusieurs pays. Quand il eut ainsi jeté sa gourme, son désir de s'instruire reparut sous une autre forme: partisan des idées de son père, il ne sut pas comme lui se contenter de tendre au mysticisme: il devint bel et bien un illuminé. La chimie le conduisit à l'alchimie: il se vanta

d'avoir découvert l'élixir de longue vie et la pierre philosophale. Certains biographes se contentent de dire qu'on le soupçonna de posséder le *lapis philosophicus*, parce qu'avec un revenu médiocre, il faisait face à de grandes dépenses. En tous cas, il vécut assez longtemps à Amsterdam, entouré de la considération publique et passant pour un homme universel. Finalement, son humeur voyageuse reprit le dessus: lorsqu'il se fut acquitté de la mission que son père lui avait confiée au lit de mort, à savoir, de publier l'*Ortus medicinae*, il reprit ses courses lointaines et s'adonna décidément aux rêves de la théosophie.

En 1662, il est à Rome, où quelques propos inconsidérés sur la métempsychose attirèrent sur lui l'attention de l'inquisition. Il parvint à se faire absoudre et se hâta de quitter le siège du catholicisme, en attendant le moment de se séparer du catholicisme lui-même. En 1663, nous le trouvons à Manheim, et trois ans plus tard à Sulzbach, à la cour du comte palatin: c'est là qu'il rencontre l'auteur de la *Kabbala denudata*, Knorr Von Rosenroth. Ils étaient faits pour s'entendre: ils travaillèrent ensemble à la version allemande des œuvres de Jean-Baptiste. De là François-Mercure retourna en Hollande, puis passa en Angleterre, où il résida plusieurs années chez la comtesse Cannaway, la sœur du chancelier Finch, — une platonicienne. De ce séjour date vraisemblablement son affiliation à la secte des Quakers 1). En dernier lieu, après avoir habité Hanovre, et joui de l'intimité de Leibniz (2), il fut attiré à Berlin par l'électrice de Brandebourg et ne quitta plus cette ville. Le grand philosophe de Hanovre composa pour lui une épitaphe qui, dit Feller, « malgré les éloges » qu'elle renferme, donne l'idée d'un « enthousiaste et d'un visionnaire »:

Nil patre inferior, jacet hic Helmontius alter,

Qui junxit varias mentis et artis opes:

Per quem Pythagoras et Cabbala sacra revixit,

Etæusque, parat qui sua cuncta sibi.

(1) Feller attribue ce changement de religion à un autre Van Helmont, qu'il qualifie de baron, mais sans s'expliquer davantage.

(2) V. *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, t. 1, 4.

François-Mercure n'est point inspiré, comme son père, par « un vif sentiment » de la liberté et des facultés morales « de l'homme » (FRANK). Son illuminisme est sans règle : il ne se dépêtre pas du panthéisme (idéaliste). Jean-Baptiste, avant tout chimiste, prenait le titre de *philosophus per ignem*; celui-ci s'appelle *philosophus per unum in quosunt omnia*. Son but est d'approfondir la science mystique, de s'initier au *saint art*, d'embrasser tout entier l'*arbre de la vie*, c'est-à-dire de pénétrer jusqu'à l'essence même des choses, jusqu'à leur principe commun ; de démontrer ainsi l'identité de toute la nature avec Dieu, le Christ étant donné comme trait d'union, intermédiaire, médiateur si l'on veut. Pour lui, comme pour Spinoza, il n'y a qu'une substance et les modes seuls diffèrent. Tout est vivant ; toute âme a un corps : l'âme est lumière, le corps ténèbres. « Mais ce qui est lumière à un certain degré, devient » ténèbres à un degré supérieur, et ce » qui est ténèbres se change en lumière » à un point de vue opposé. Les ténèbres n'étant qu'une négation, c'est-à-dire un moindre degré de lumière, » la matière un moindre degré d'esprit, » il en résulte que tout est esprit, que » tout est lumière ; que la vie de la nature consiste en une suite de transformations de l'unique substance ; que » la vie de l'âme ne peut s'expliquer que par la métempsychose. A ce » dogme, consacré aussi par la Kabbale, » François-Mercure rattachait cette idée » de son père, que l'âme se fabrique le » corps dont elle a besoin. Ainsi, une » âme dégradée par les passions brutales se fait, après cette vie, un corps » de bête. Celle qui a vécu saintement » se fait un corps angélique. Il n'y a » point de déchéance absolue ; car il y a » une limite nécessaire dans les ténèbres » et dans le mal. Toute âme arrivée à » cette limite se relève et se régénère » (1).

La métaphysique de F. Van Helmont n'est, comme on voit, qu'un mélange

assez confus de doctrines empruntées tantôt à la Kabbale, tantôt au néoplatonisme, tantôt enfin au christianisme ; elle ne présente aucun intérêt sérieux. En revanche, un travail spécial de notre personnage commande l'attention, sinon par son mérite intrinsèque, du moins par la fécondité de l'idée qu'il a fait éclore. Il s'agit de l'éducation des sourds-muets ou plutôt de l'*enseignement de la parole artificielle*, déjà tentée par P. Ponce, don Bonet et quelques autres. Mais Van Helmont a pressenti une méthode nouvelle. L'importance capitale du rôle assigné aux lettres de l'alphabet par les kabbalistes, d'une part ; de l'autre, le goût inné de François-Mercure pour l'étude des langues, ont vraisemblablement dirigé son esprit vers cette question. Mais une fois sa conception dégagée, il prit le galop et alla tout de suite à l'extrême. Il se propose pour but, non seulement de faire parler les sourds-muets, mais de » fixer pour tous » jours la prononciation d'une langue » universelle, de manière qu'elle puisse » traverser les siècles, être parlée par » tous les peuples, sans jamais subir » la moindre altération. » Il prit pour type l'hébreu, qu'il considérait comme notre langue naturelle : elle a été formée, disait-il, dans un temps où les hommes, pressés du besoin d'exprimer leurs pensées, » donnèrent à leur voix » des inflexions simples, à leurs organes » des mouvements faciles, capables de » formuler des sons distincts, mais qui, » bien qu'en petit nombre, étaient susceptibles d'une infinité de combinaisons » (2). Si nous pouvions échapper aux influences sociales, nous parlerions tous hébreu ; et quant à l'écriture, les vingt-deux caractères hébraïques » représentent si fidèlement la position où » doivent se trouver les organes pour » les prononcer, qu'un sourd-muet pourrait les articuler à première vue. » Pour obtenir ce dernier résultat, il s'agit tout bonnement de figurer la parole. F. Van Helmont illustre donc son ouvrage de trente-six gravures. » Chacune

(1) Frank, *Dict. philos.*

(2) Alex. Rodenbach, *Les Aveugles et les Sourds-muets*. Bruxelles, 1853, in-12, p. 92.

« représente une tête dont les joues dé-
 « coupées mettent à découvert tout l'in-
 « térieur de la bouche et laissent aper-
 « cevoir le jeu de la glotte, du larynx,
 « de la langue, des dents et des lèvres
 « dans l'articulation des lettres et des
 « syllabes simples ou composées. C'est
 « avec ces tableaux exécutés en relief et
 « un miroir, que ses élèves s'exerçaient
 « à articuler les sons, en plaçant leurs
 « organes dans la position de ceux qu'ils
 « avaient sous les yeux » (1). Les condi-
 tions multiples à remplir pour pratiquer
 cette méthode avec succès paraissent
 avoir rebuté les contemporains de Van
 Helmont; de nos jours, l'hébreu et la
 langue universelle laissés de côté, on a
 repris son idée mère, sans contredit ori-
 ginaire et rationnelle; elle a fait son
 chemin dans une grande partie de l'Eu-
 rope, à la suite des travaux de Samuel
 Heinicke; il y aurait injustice à mécon-
 naître la part d'honneur qui revient à
 celui qui en a eu la première appréhen-
 sion.

Indépendamment de l'édition *prin-*
ceps de l'*Ortus medicinæ* et de la version
 allemande de ce même traité, publié à
 Sulzbach en 1683, nous devons à Fran-
 çois-Mercure Van Helmont plusieurs

(1) Alex. Rodenbach, *Les Aveugles et les Sourds-*
muets. Bruxelles, 1853, in-12, p. 92.

ouvrages : 1° *Alphabeti verè naturalis, hebraici, brevissima delineatio, quæ simul methodum suppeditat juxta quam, qui sardi nati sunt, sic informari possunt, ut non alios solùm loquentes intelligant, sed et ipsi ad sermonis usum perveniant*. Sulzbach, 1667, in-12. — 2° *The paradoxal discourses concerning the Macrocosm and Microcosm*. Londres, 1685, in-folio (aussi en hollandais et en allemand). — 3° *Opuscula philosophica, quibus continentur principia philosophiæ antiquissimæ et recentissimæ, etc.* Amsterdam, 1690, in-12 (2). — 4° *Observations sur l'homme et ses maladies* (en hollandais (3); aussi en latin et en anglais). Amsterdam, 1692, in-8°. — 5° *SEDER OLAM, sive Ordo Sæculorum, h. e. enarratio doctrinæ philosophicæ per unum in quo sunt omnia*. Amsterdam, 1693, in-12. — 6° *Quædam præmeditata et considerata cogitationes super quatuor priora capita libri primi Mosis*. *Ibid.*, 1697, in-3°.

Alphonse Le Roy.

Franck, *Diet philos.* — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*. — Toutes les grandes biographies. — Alex. Rodenbach, *Les Aveugles et les Sourds-muets*.

(2) On n'est pas bien certain que ce livre soit de F. Van Helmont; il est du moins écrit dans ses idées.

(3) Nous n'avons pu mettre la main sur cet ouvrage, dont nous ignorons même le titre exact.





8872 4

203

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

